

# *MEMORIA RENOVATA*

Thèse présentée le 8 décembre 2005 en vue du doctorat de lettres  
**par Thomas Guard, professeur au lycée R. Doisneau de Vaulx en  
Velin**

Directeur de thèse : M. Guy Sabbah, Professeur émérite à l'université Lumière-Lyon

2

ANNEE 2005

Membres du jury : Mme Frédérique Biville, Professeur à l'université Lumière-Lyon 2 M. Jean-Yves  
Guillaumin, Professeur à l'université de Franche-Comté M. Carlos Lévy, Professeur à l'université de  
Paris 4-Sorbonne M. Stéphane Ratti, Professeur à l'université de Bourgogne M. Guy Sabbah,  
Professeur émérite à l'université Lumière-Lyon 2



# Table des matières

<b>AVERTISSEMENT . .</b>	<b>1</b>
<b>REMERCIEMENTS .</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION .</b>	<b>5</b>
<b>PREMIERE PARTIE : MEMORIA ET RHETORIQUE .</b>	<b>13</b>
I. LA MEMORIA DES ORATEURS . .	13
A. Une faculté nécessaire .	14
B. L'art de la mémoire .	30
C. L'orateur idéal est-il un homme idéal ? . .	60
II. LA MEMORIA DES AUDITEURS .	96
A. Une relation de confiance entre l'orateur et l'auditeur . .	96
B. Les souvenirs pathétiques . .	113
<b>DEUXIEME PARTIE : UNE ETHIQUE DE LA MEMORIA . .</b>	<b>131</b>
I. <i>Memoria</i> , fondement de l' <i>amicitia</i> dans la correspondance . .	131
A. Un critère de moralité .	132
B. <i>Memoria</i> et <i>gratia</i> .	148
II. La <i>memoria</i> , fondement d'une anthropologie cicéronienne .	161
A. La mémoire révélatrice de la présence de l'âme . .	161
B. DU BON USAGE PHILOSOPHIQUE DE LA MEMORIA . .	184
III. Mémoire et histoire . .	214
A. Vers une théorie de la mémoire historique ? . .	214
B. Mémoire et continuité de la trame historique : l'homme de mémoire est un homme de pouvoir . .	240
C. L'appropriation des héros par la mémoire collective : l'intégration à l'histoire .	246
<b>TROISIEME PARTIE : MEMORIA ET POLITIQUE . .</b>	<b>271</b>
I. La <i>memoria</i> , garantie de cohésion entre contemporains . .	273
A. Une valeur familiale . .	273

B. La <i>memoria</i> , une valeur morale . .	289
C. La concorde civile et la mémoire collective . .	299
II. La <i>memoria</i> , garantie de constance diachronique .	316
A. <i>Memoria</i> et immortalité : la reconnaissance publique des bienfaits individuels par la postérité . .	317
B. L'aspiration à la <i>memoria</i> collective : un appât pour tous les ambitieux .	322
C. La mémoire de l'individu et l'éternité romaine : une stratégie de défense .	333
D. La reconnaissance du citoyen honoré et la validation de ses actes : le salut de Cicéron par la <i>memoria</i> dans les discours du retour d'exil .	348
E. La pérennité de la cité et les <i>monumenta</i> des individus méritants .	356
III. De L'absence de mémoire au « juste oubli » . .	367
A. Les dangers de l'absence de mémoire .	367
B. Le « juste oubli » . .	410
<b>Conclusion .</b>	427
<b>ANNEXES .</b>	443
ANNEXE N° 1 : CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE CICERON CITEES .	443
ANNEXE N° 2 : UNE MEMOIRE ELITISTE .	445
ANNEXE N° 3 : LA COMPLEMENTARITE DE LA RHETORIQUE ET DE LA PHILOSOPHIE CHEZ CRASSUS ET ANTOINE .	447
ANNEXE N° 4 : LA GRANDE ANNEE .	449
ANNEXE N° 5 : ANTIOCHUS ET PHILON . .	450
ANNEXE N° 6 : LE CHOIX DE LUCULLUS .	451
ANNEXE N° 7 : LE PROBABILISME .	453
ANNEXE N° 8 : L'HISTOIRE, <i>OPUS ORATORIUM</i> .	456
ANNEXE N° 9 : CICERON CONFRONTE A SES CONTRADICTIONS HISTORIOGRAPHIQUES . .	458
ANNEXE N° 10 : L'ART DE LA DEFORMATION HISTORIQUE .	460
ANNEXE N° 11 : L'ENCHAÎNEMENT DES GENERATIONS D'INTERLOCUTEURS .	462
ANNEXE N° 12 : LA <i>CONCORDIA</i> . .	464
ANNEXE N° 13 : LA VANITE DE CICERON .	467
ANNEXE N° 14 : LA MEMOIRE DES MORTS .	471

<b>INDEX . .</b>	<b>475</b>
INDEX NOMINUM . .	475
INDEX LOCORUM CICERONIANORUM . .	493
INDEX AUCTORUM ANTIQUORUM .	514
INDEX NOTIONUM . .	517
<b>ABREVIATIONS DES OUVRAGES LES PLUS CITES .</b>	<b>523</b>
<b>NOTES BIBLIOGRAPHIQUES .</b>	<b>527</b>
AUTEURS ANCIENS .	527
OUVRAGES GENERAUX . .	528
OUVRAGES ET ARTICLES SPECIALISES . .	529
<b>RESUME .</b>	<b>547</b>
<b>SUMMARY . .</b>	<b>549</b>



## AVERTISSEMENT

Les traductions et les textes anciens cités sont extraits des ouvrages édités par les Belles lettres, dans la Collection des Universités de France (CUF). Lorsque nous avons modifié la traduction proposée par la CUF, nous le signalons en note, ainsi que le nom du traducteur. Les abréviations employées sont généralement celles du *Thesaurus Linguae Latinae*.

Les titres des ouvrages critiques les plus utilisés apparaissent en note sous forme abrégée. La liste des abréviations est placée au début de la bibliographie. Les périodiques les plus courants sont désignés à l'aide des abréviations de l'*Année philologique*.

On pourra se référer en annexe à la liste chronologique des œuvres de Cicéron, établie à partir de la chronologie de P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 447-458 (annexe n°1). On trouvera également en annexe des développements bibliographiques qui éclairent certains points de notre travail. Nous y renverrons en note.





## REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier les équipes pédagogiques de l'université de Bourgogne, de l'université de Franche-Comté et de l'université Lumière-Lyon 2, qui m'ont permis de mener ce travail à son terme en m'accueillant comme ATER et m'ont prodigué leurs conseils et leurs encouragements.

De même, les membres de l'Institut des Sources Chrétiennes de Lyon et de l'ISTA de Besançon, ainsi que le groupe de recherche *Romanitas* de Lyon, ont mis à ma disposition leurs outils et leur savoir-faire et m'ont donné la possibilité d'échanges avec d'autres chercheurs. Qu'ils en soient remerciés.

Je ne saurais passer sous silence l'aide de Mesdames Yasmina Benferhat et Frédérique Biville, de Messieurs Jean-François Berthet et Carlos Lévy, qui ont bien voulu lire et corriger certains passages de mon travail, et me faire part de leurs critiques.

Ma gratitude va enfin à M. Guy Sabbah, sans qui cette thèse, dirigée avec la rigueur, la science et l'honnêteté qu'on lui connaît, n'aurait jamais vu le jour.

Je veux également remercier ma famille et ma belle-famille pour leur soutien tout au long de ce travail. Sans oublier évidemment ma chère femme qui a su faire preuve de patience et de sérénité durant toutes ces années.

***Nostra uero aetas, cum rem publicam sicut picturam accepisset egregiam, sed iam euanescentem uetustate, non modo eam coloribus isdem quibus fuerat renouare neglexit, sed ne id quidem curauit ut formam saltem eius et extrema tamquam liniamenta seruaret. (CIC., rep. V, 2) « Notre génération s'est comportée tout autrement : elle avait hérité d'une organisation politique comparable à une peinture magnifique sans doute, mais dont la netteté commençait à passer à cause de son âge ; non seulement elle a négligé de la restaurer, en y remettant les mêmes couleurs qu'autrefois, mais elle ne s'est même pas préoccupée de sauvegarder au moins son dessin et la ligne, pour ainsi dire, de ses contours. »***



# INTRODUCTION

On connaît le compliment perfide adressé par Catulle à Cicéron :

***Disertissime Romuli nepotum, quot sunt quotque fuere, Marce Tulli, quotque post aliis erunt in annis, gratias tibi maximas Catullus agit pessimus omnium poeta, tanto pessimus omnium poeta quanto tu optimus omnium patronus.***<sup>1</sup>

Une hyperbole moqueuse souligne sa prééminence éternelle dans le domaine de l'éloquence et blâme ainsi sa vanité. Néanmoins la raillerie révèle aussi involontairement une préoccupation centrale dans la pensée de Cicéron : le Temps et la perpétuation du souvenir laissé à la postérité. *Homo nouus* parvenu au sommet de l'Etat, confronté au passé glorieux des familles *optimates* et aux menées révolutionnaires qui tendent au bouleversement d'une Rome qu'il veut éternelle, Cicéron intervient à un moment critique pour la République. Son souci de la préserver et de lui offrir une perspective d'avenir passe par une réflexion sur son histoire et sur le moyen, sinon d'arrêter le temps, du moins de reproduire son passé et d'enrayer son déclin. Cette réflexion implique inévitablement la *memoria*. Le mot et ceux de sa famille abondent dans le texte cicéronien. Traditionnellement doté de trois sens, le terme *memoria* désigne la faculté intellectuelle de mémorisation, mais aussi la génération et finalement l'époque. Nous voulons montrer le rôle essentiel tenu par la *memoria* dans la pensée et l'action de Cicéron, comme moyen de retenir et de re-produire le passé.

<sup>1</sup> CATVLL., 49 : « O le plus disert des petits-neveux de Romulus, présents, passés et à naître dans les années futures, Marcus Tullius, reçois les remerciements infinis de Catulle, le plus mauvais de tous les poètes, qui est le plus mauvais de tous les poètes autant que tu es le meilleur de tous les avocats. »

Avant d'aller plus loin, il semble nécessaire d'examiner brièvement la place de la *memoria* dans la tradition pré-cicéronienne. Le *Thesaurus linguae latinae* <sup>2</sup> révèle un nombre limité d'occurrences du mot avant la génération cicéronienne et l'âge classique. Le théâtre de Plaute cite toutefois la mémoire, mais comme faculté intellectuelle susceptible de laisser échapper un souvenir (*Capt.* 393; *Epid.* 552; *Mil.* 49; *Bacch.* 36).

La tradition situe proverbialement le siège de cette faculté dans l'oreille, comme le rappelle G. Nachtergaele à propos d'Horace <sup>3</sup>. A celui qui lui demande son assistance en justice comme témoin, Horace présente l'oreille (v. 77, *oppono auriculam*) : «On sait que les Anciens considéraient le lobe de l'oreille comme le siège de la mémoire et, en agissant comme il le fait, notre poète s'engage à ne pas oublier qu'il témoignera. L'explication de ce geste reprise dans la plupart des éditions d'Horace, se fonde sur un passage de Pline, *Histoire naturelle* 11, 251 : *Est in aure ima memoriae locus, quem tangentes antestamur*. – “Au bas de l'oreille se trouve le siège de la mémoire : nous le touchons quand nous invoquons un témoignage.”» <sup>4</sup>

Tirer l'oreille revient à raviver la mémoire d'autrui pour lui rappeler un engagement, comme l'attestent de nombreux intailles représentant ce motif, généralement accompagné de l'inscription *Memento* <sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> *Thesaurus linguae latinae*, Vol. VIII, c. 665-684.

<sup>3</sup> HOR., *Sat.* I, 9, 74-78.

<sup>4</sup> G. Nachtergaele, « *Oppono auriculam*. Une illustration de la satire du fâcheux d'Horace », *Grec et latin en 1982 : études et documents*, Mélanges G. Cambier, éd. G. Viré, Bruxelles, 1982, 115-129, p. 115.

<sup>5</sup> Intaille convexe verre rouge-violet du I<sup>er</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C., 14,3 x 11 mm, reproduit par G. Nachtergaele, *ibid.*, planche I, p. 130 (Ed. Marie-Louise Vollenweider, *Catalogue raisonné des sceaux, cylindres, intailles et camées*. Musée d'Art et d'Histoire de Genève, Mayence, 1979, 564-566).



Fig.1 : Intaille convexe verre rouge-violet du I<sup>er</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C., 14,3 x 11 mm, reproduit par G. Nachtergaele, *ibid.*, planche I, p. 130 (Ed. Marie-Louise Vollenweider, *Catalogue raisonné des sceaux, cylindres, intailles et camées. Musée d'Art et d'Histoire de Genève, Mayence, 1979, 564-566*).

Les fragments subsistants des Annalistes ne contiennent aucune occurrence du mot *memoria*, ce qui empêche de connaître leur jugement sur la matière même de leur discipline.

Toutefois, Caton évoque le manque de mémoire des Ligures, qui «ont perdu le souvenir de leurs origines»<sup>6</sup>. Il porte un jugement moral sur cet oubli et semble considérer que c'est une faute, caractéristique d'un peuple «analphabète et menteur»<sup>7</sup>. Nous le verrons, Cicéron s'attache lui aussi à la portée morale de la mémoire, constitutive selon lui de l'homme de bien, et juge tout aussi sévèrement que Caton l'oubli des racines. On peut supposer que Cicéron, lecteur de Caton, relaie ainsi une opinion traditionnelle sur la *memoria*.

On connaît la propension des Romains à diviniser des abstractions ou des concepts comme *fides* ou *mens*. Or on s'aperçoit que *memoria* fait exception. Certes Phèdre évoque la déesse Mémoire mais sous son nom grec, mythologique, *sancta Mnemosyne*, pour évoquer ses origines<sup>8</sup>. Seul un fragment d'Afranius cité par Aulu-Gelle fait de

<sup>6</sup> CATO, *Origines* II, 1 : *Sed ipsi, unde oriundi sunt, exacta memoria.*

<sup>7</sup> *Ibid.* : *inlitterati mendacesque.*

<sup>8</sup> PHAEDR., III, *pr.*, 18.

*memoria* une entité, dont l'union avec *Vsus* donne naissance à *Sapientia* :  
***Vsus me genuit, mater peperit Memoria, Sophiam uocant me Grai, uos Sapientiam.***<sup>9</sup>

Mais il s'agit d'une allégorie, manifestement sans valeur religieuse.

Si l'on néglige les épitaphes célébrant la mémoire des morts, aucune inscription républicaine n'invoque non plus la déesse *Memoria*. Une seule dédicace est adressée non pas à *Memoria*, mais à *Minerua Medica Memor Cabardiacensis*<sup>10</sup>.

L'absence d'une divinité *Memoria* à Rome semble correspondre à une évolution de longue date de la mémoire chez les Grecs. Initialement, Mnemosyne mère des Muses, «dépositaire originaire et donc transitoire de la mémoire», est une divinité mythologique associée à la Justice chez Hésiode et Pindare, comme l'indique A. Iriarte<sup>11</sup>. J.-P. Vernant, reprenant ses analyses antérieures<sup>12</sup>, constate la désacralisation de la Mémoire dans le monde grec : «Les Grecs ont divinisé la Mémoire ; Déesse Titane, sœur de Cronos et d'Océanos, *Mnemosuné* est la mère des Muses. Cette sacralisation de la Mémoire souligne le prestige qui est reconnu au pouvoir de remémoration dans une civilisation orale comme le fut la Grèce avant la diffusion de l'écriture. Mais en quoi consiste, comment et dans quels domaines s'exerce un tel pouvoir de réminiscence ? Cette mémoire religieuse est liée à des techniques de remémoration très particulières, pratiquées à l'intérieur de groupes fermés et spécialisés : dans les confréries d'aèdes, elles font partie de l'apprentissage de l'inspiration poétique et de la voyance qu'elle procure ; dans les milieux de mages, elles préparent une conquête de l'extase divinatoire ; dans les sectes religieuses, elles s'insèrent dans des exercices spirituels de purification et de salut. En dehors du cadre institutionnel et du contexte mental dont elles sont solidaires, ces conduites remémoratrices perdent leur signification et deviennent sans objet. Elles ne visent pas, comme les nôtres, à explorer le passé individuel ou collectif de l'homme, à penser le temps, mais à s'évader de lui pour connaître l'invisible, entrer en contact avec l'au-delà, s'unir à la divinité. Dans la mesure même où, à travers la réflexion des Sophistes, et leur effort pour fonder une mnémotechnique tout utilitaire, comme à travers les travaux des historiens, se préciseront les rapports de la mémoire avec le temps et le passé. Cette fonction perdra aux yeux des Grecs le prestige dont elle était auparavant auréolée. Chez Aristote, la mémoire, dépouillée de ses valeurs anciennes, se rattache à

<sup>9</sup> L. Afranius, *Sella fr. 1* : « Usage m'engendra, Mémoire fut la mère qui me mit au monde, les Grecs me nomment Sophia, vous Sagesse. » Cité par Aulu-Gelle, *XIII, 8, 3*.

<sup>10</sup> On la trouve dans une série d'inscriptions de Cabardiacum, notamment *CIL XI*, 1296 à 1309. F. Cenerini, *Epigraphica* 51, 1989, 250-253, propose une interprétation de 1303. Nous reproduisons page suivante *CIL XI*, 1305.

<sup>11</sup> A. Iriarte, « Traits féminins de la mémoire primordiale », *Métis* 9-10, 1994-1995, 315-326, p. 316. Sur les différents aspects de la mémoire grecque, cf. M. Simondon, *La Mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du Vè siècle avant J.-C. : psychologie archaïque, mythes et doctrines*, Paris, Belles lettres, 1982. Sur les origines mythologiques de la déesse, cf. R. Herzog, « Zur Genealogie der memoria », *Poetik und Hermeneutik 15 - Memoria - Vergessen und errinern*, 3-8.

<sup>12</sup> J.-P. Vernant, « Aspects mythiques de la mémoire et du temps », *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, nouvelle éd. La Découverte/Poche, 1996 (col. Sciences humaines et sociales 13), 107-152, p. 135-136.

cette partie purement sensible de l'âme que les hommes ont en commun avec les animaux.»<sup>13</sup>

MINERVAE  
MEMORI  
TVLLIA  
SVPERIANA  
5 RESTITVTIONE  
FACTA·SIBI  
CAPILLORVM  
V · S · L · M

Fig.2 : CIL XI, 1305<sup>14</sup>

La mémoire se laïcise. J. Le Goff prolonge la réflexion de J.-P. Vernant et constate que le passage de la mémoire orale à la mémoire écrite contribue à cette désacralisation : «... Platon dans le *Phèdre* (274 c-275 b) place dans la bouche de Socrate la légende de l'invention par le dieu égyptien Thot, patron des scribes et des fonctionnaires lettrés, des nombres, du calcul, de la géométrie et de l'astronomie, des jeux de table et de dés et de l'alphabet. Et il souligne que ce faisant, le Dieu a transformé la mémoire mais a sans doute contribué à l'affaiblir plus qu'à la développer»<sup>15</sup>. Puis il reprend l'évolution générale de la mémoire grecque, d'abord déesse patronne des poètes : «Les Grecs de l'époque archaïque ont fait de Mémoire une déesse : *Mnémosunè*. C'est la mère des neuf Muses qu'elle a procréées au cours de neuf nuits passées avec Zeus. Elle rappelle aux hommes le souvenir des héros et de leurs hauts faits, elle préside à la poésie lyrique. Le poète est donc un possédé de la mémoire, l'aède est un devin du passé, comme le devin l'est de l'avenir. Il est le témoin inspiré de l'ancien temps, de l'âge héroïque et, par-delà, de l'âge

<sup>13</sup> J.-P. Vernant, « De la psychologie historique à une anthropologie de la Grèce ancienne », *Méris* 4, 2, 1989, 305-314, p. 312-313.

<sup>14</sup> CIL XI, 1305.

<sup>15</sup> J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 124. Sur l'histoire de cette métaphore grecque de l'écriture, cf. G. F. Nieddu, « La metafora della memoria come scrittura e l'immagine dell'animo come deltos », *Quaderni di storia* 10 n° 19, 1984, 213-219.

des origines.»<sup>16</sup>

Cette valeur religieuse s'épanouit dans les sectes orphique et pythagoricienne, où elle permet la réminiscence : «Mnémosyne en révélant au poète les secrets du passé l'introduit aux mystères de l'au-delà. La mémoire apparaît alors comme un don pour initiés et l'*anamnèsis*, la réminiscence, comme une technique ascétique et mystique. Aussi la Mémoire joue-t-elle un rôle de premier plan dans les doctrines orphiques et pythagoriciennes. Elle est l'antidote de l'Oubli. Dans l'enfer orphique le mort doit éviter la source d'oubli, ne pas boire au Léthé mais au contraire s'abreuver à la fontaine de Mémoire, qui est une source d'immortalité.»<sup>17</sup> Dès lors, elle perd peu à peu sa valeur mythologique : «Mais, comme le remarque avec profondeur J.-P. Vernant, la transposition de *Mnémosunè* du plan de la cosmologie à celui de l'eschatologie modifie tout l'équilibre des mythes de mémoire. Cette mise hors du temps de la mémoire sépare radicalement la mémoire de l'histoire. La divinisation mystique de la mémoire empêche tout effort d'exploration du passé et la construction d'une architecture du temps. Ainsi, selon son orientation, la mémoire peut-elle conduire à l'histoire ou en détourner. Quand elle se met au service de l'eschatologie elle se nourrit elle aussi d'une véritable haine de l'histoire.»<sup>18</sup>

La philosophie grecque achève de lui enlever toute portée religieuse selon J. Le Goff<sup>19</sup> : «Si la mémoire chez Platon et Aristote relève de l'âme, elle ne se manifeste pas au niveau de sa partie intellectuelle mais seulement de sa partie sensible. Dans un passage célèbre du *Théétète* (191 c-d) de Platon, Socrate parle du bloc de cire qui existe dans notre âme et qui est le don de la mémoire, mère des Muses et qui nous permet d'avoir des impressions comme avec un sceau annulaire. La mémoire platonicienne a perdu son aspect mythique, mais elle ne cherche pas à faire du passé une connaissance, elle veut échapper à l'expérience temporelle. Pour Aristote, qui distingue la mémoire à proprement parler, la *mnémè*, simple pouvoir de conservation du passé et la réminiscence, l'*anamnèsis*, rappel volontaire de ce passé, la mémoire, désacralisée, laïcisée, est "maintenant incluse dans le temps, mais dans un temps qui reste, pour Aristote encore, rebelle à l'intelligibilité" (J.-P. Vernant, *ibid.* p. 136). »

D'abord divine, au sein d'une cosmologie, la mémoire grecque devient un principe spirituel, support d'une eschatologie, avec l'anamnèse, puis simple faculté sensible, confisquée par des spécialistes : les *mnemones* en Grèce, puis les Sophistes<sup>20</sup> ; les rhéteurs et les jurisconsultes à Rome ; les philosophes sensualistes du stoïcisme et de l'épicurisme ; les familles aristocratiques romaines.

Nous voudrions montrer que Cicéron part de cette *memoria* appauvrie, limitée et dépendante, celle des spécialistes, pour lui rendre sa portée philosophique et morale, son universalité, conformément aux valeurs de l'*humanitas*, dont elle est un fondement. Il

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 124-125.

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 125.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 126.

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 126.



procède à une forme de réenchancement de la mémoire, dont le déclin semblait très ancien. Notre étude s'intitule *Memoria renouata*. La formule est récurrente chez Cicéron et dénote une intention bien réelle ; nous considérons en effet que Cicéron ne se contente pas de s'insérer dans une tradition, mais tente bien de renouveler, d'actualiser une mémoire dont il pouvait se sentir dépossédé, comme ses concitoyens. C. Moatti<sup>21</sup> définit ainsi le projet de Cicéron, rendu nécessaire par la crise de la République : « Dès que la tradition, le *mos*, se révèle incapable de répondre aux questions nouvelles, non seulement sont menacées les règles transmises dans la cité d'une génération à l'autre, par une sorte de testament infiniment reconduit, mais plus gravement se trouve menacé l'essentiel, son authenticité. S'il n'est pas le seul à mesurer la gravité de la situation, Cicéron est un des premiers à discerner l'ampleur de la tâche : entreprendre une *renouatio*, qui a pour ambition la stabilité de l'Etat. » Même respectueux des valeurs romaines, il a conscience qu'il doit les fonder pour ses contemporains sur de nouvelles idées et pas seulement sur le *mos maiorum*. Les valeurs reniées ou trahies par les héritiers des grandes familles, dont le démerite est flagrant, doivent être fondées sur de nouvelles bases et ouvertes à ceux qui le méritent, à toute une catégorie, celle d'un *homo nouus* ouvert à la culture, à la philosophie, à l'humanité, à la richesse intellectuelle et à l'honnêteté morale. Paradoxalement, c'est un homme sans ancêtres, Cicéron, qui a mission de réactiver la tradition romaine dans une période critique, privée de valeurs. Seul l'*homo nouus* est capable, non pas seulement de remémorer les valeurs anciennes, mais de les rénover en les restaurant : la *renouatio memoriae* est la tâche de l'*homo nouus*.

C'est donc à un combat que nous allons assister : contre les professionnels de la rhétorique qui limitent la *memoria* au rôle d'adjuvant et négligent sa portée humaniste ; contre les stoïciens et les épicuriens qui nient sa valeur philosophique, anthropologique et spirituelle dans la définition de l'âme ; contre les *optimates* arc-boutés sur leurs prérogatives qui s'approprient la mémoire romaine, excluant leurs concitoyens et refusant toute évolution sociale, et contre les révolutionnaires qui veulent sa destruction. Nous

<sup>20</sup> *Ibid.* p. 123 : « Le mnémon est une personne qui garde le souvenir du passé en vue d'une décision de justice. Ce peut être une personne dont le rôle de "mémoire" est limité à une opération occasionnelle... Mais ce peut être aussi une fonction durable. L'apparition de ces fonctionnaires de la mémoire rappelle des phénomènes que nous avons déjà évoqués : le lien avec le mythe, le lien avec l'urbanisation. Dans la mythologie et la légende, le mnémon est le serviteur d'un héros qui l'accompagne sans cesse pour lui rappeler une consigne divine dont l'oubli entraînerait la mort. Les mnémons sont utilisés par les cités comme magistrats chargés de conserver dans leur mémoire ce qui est utile en matière religieuse (pour le calendrier notamment) et juridique. Avec le développement de l'écriture, ces "mémoires vivantes" se transforment en archivistes. » Les Sophistes développèrent une mnémotechnie (p. 128) : « Curieusement, aucun traité de mnémotechnique de la Grèce ancienne ne nous est parvenu, ni celui du sophiste Hippias qui, selon Platon (*Hippias mineur*, 368 b), inculquait à ses élèves un savoir encyclopédique grâce à des techniques de remémoration ayant un caractère purement positif, ni celui de Métrodore de Sceptis qui vivait au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. à la cour du roi du Pont, Mithridate... et mit au point une mémoire artificielle fondée sur le zodiaque. » Sur le rôle des *mnemones*, cf. également, D. M. Cosi et P. Scarpi, « Memoria e tradizioni : i professionisti della memoria nel mondo classico », *Memoria del sacro a tradizione orale, Il santo, Rivista antoniana di Storia dottrina arte* (Studi antoniani) XXIV, serie II, fasc. 1-2, gennaio-agosto 1984, 67-86, p. 69, 73-74, 79-80.

<sup>21</sup> C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, p. 386.

devons nous demander si Cicéron, dans ce travail d'appropriation et d'élargissement de la mémoire, est un conservateur réactionnaire, ce que laisserait entendre l'épigramme de Catulle, ou un relais qui veut poursuivre un travail de réflexion sur la mémoire et la rénover en l'ajustant à l'évolution de la République. Pour point de départ nous prendrons les conceptions du *patronus* Cicéron sur le rôle de la *memoria* dans l'éloquence, sous son aspect le plus technique. Nous pourrons alors légitimement examiner la réflexion théorique qu'il construit à partir de ces données concrètes, qui fonde pour l'individu une éthique de la *memoria*. Nous verrons enfin comment cette réflexion irrigue son action politique, qui tend à renouveler la mémoire collective, à restaurer les valeurs républicaines tout en les investissant de l'esprit réformateur des *homines novi*.

# ***PREMIERE PARTIE : MEMORIA ET RHETORIQUE***

Cicéron est avant tout un orateur, un praticien de la parole, c'est là sa formation. Or la *memoria* constitue l'une des facultés nécessaires à l'apprentissage de la rhétorique parce qu'elle nourrit le discours d'exemples du passé et qu'elle permet à l'orateur de retenir son texte. Il paraît donc nécessaire de commencer par une analyse précise du rôle technique de la *memoria* dans le fonctionnement de l'éloquence telle que le conçoit Cicéron dans ses ouvrages rhétoriques. Après avoir examiné la mémoire des orateurs, il faudra prendre en considération celle des auditeurs, avec laquelle s'instaure durant le discours un dialogue de mémoire à mémoire.

## **I. LA MEMORIA DES ORATEURS**

Après avoir examiné la faculté telle qu'elle se présente chez les orateurs des dialogues cicéroniens, nous étudierons le développement particulier de cette mémoire par des moyens artificiels. Alors seulement nous verrons comment Cicéron renouvelle l'approche de la mémoire des orateurs et dépasse la simple capacité technique pour en faire un enjeu de sa définition de l'*humanitas*, dont l'orateur apparaît comme le représentant idéal.

## A. Une faculté nécessaire

### 1. Naturelle et essentielle

Dans l'ensemble de ses ouvrages théoriques, Cicéron place la *memoria* parmi les cinq divisions de l'art oratoire, conformément aux définitions rhétoriques connues de tous. Dès le *De inuentione*, œuvre de jeunesse rédigée probablement en 84-83<sup>22</sup>, il confirme la validité du classement hérité de la tradition aristotélicienne<sup>23</sup>, et présente ainsi les cinq facultés oratoires :

***Quare materia quidem nobis rhetoricae uidetur artis ea quam Aristoteli uisam esse diximus ; partes autem eae quas plerique dixerunt : inuentio, dispositio, elocutio, memoria, pronuntiatio.***<sup>24</sup>

Suivent les définitions de ces différentes notions, dont celle qui nous concerne : ***memoria est firma animi rerum ac uerborum [ad inuentionem] perceptio.***<sup>25</sup>

D'emblée, cette définition envisage deux objets de mémoire, *res* et *uerba*, qui

<sup>22</sup> Pour la datation, cf. Cicéron, *De inuentione*, Paris, CUF, 1994, introduction de G. Achard, p. V-X.

<sup>23</sup> Aristote lui-même ne parle pas de la mémoire dans sa définition de la rhétorique : il évoque trois parties, correspondant respectivement à l'*inuentio*, l'*elocutio* et la *dispositio*, auxquelles il ajoute l'*υποκρισις*, l'*actio* (*Rhétorique*, III, 1403 b) ; Cicéron évoque ses successeurs (*plerique*) ; cf. A. Michel, « Eloquence et rhétorique à Rome à l'époque classique », XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé, Pont-à-Mousson, 29 août-2 sep. 1983, t. 1, 63-108, p. 70 ; cf. M. Ruch, « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore* I », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 13-42, p. 35-36. P. Moraux, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana* N. S. 1975, 81-96, p. 84-85 : « Le domaine de la rhétorique, lié très étroitement, chez Cicéron, à celui de la philosophie, est sans nul doute celui où l'influence de l'aristotélisme paraît la plus marquée. Citations presque textuelles, réminiscences, points de contact doctrinaux, tout cela a été relevé depuis longtemps. Toutefois, ces traces de l'aristotélisme dans les traités oratoires de Cicéron n'ont pas toutes la même valeur probante. Il se trouve, en effet, que la rhétorique postaristotélicienne, à laquelle Cicéron a très souvent puisé, s'est nourrie des théories d'Aristote, non sans les compléter ou les modifier à l'occasion... Enfin, la distinction des cinq parties de la rhétorique... apparaît comme un élargissement de données aristotéliennes ; la seule différence est qu'Aristote, dans sa *Rhétorique*, ne traite pas de la mémorisation comme d'une partie de l'art rhétorique (sur l'organisation des manuels hellénistiques de rhétorique et leur dette envers Aristote, voir notamment W. Kroll, *Art. Rhetorik*, dans *RE Suppl.* VII, coll. 1096-1100). » G. Achard, dans son édition de la *Rhétorique* à *Herennius*, Paris, CUF, 1997, évoque les sources de cette définition (p. 3 n. 15) : « Pour Aristote ce sont des *εργα του πρόπορος*, ce que les Latins traduiront par *officia oratoris*. L'*auctor* utilise aussi simplement *res*. Certains les considéreront comme des parties de l'art (cf. QUINT., *I.O.* III, 3, 11). La liste de ces qualités s'est constituée progressivement. C'est Aristote qui semble avoir ajouté l'*υποκρισις* (*Rhet.* 1403 b) et les rhéteurs hellénistiques la *μνήμη*. » Quintilien, *I. O.* III, 3, 8-9, énumère les différentes divisions de l'art oratoire issues de la tradition rhétorique. Il se réfère avant tout à Cicéron, mais aussi aux Grecs : Dion, rhéteur inconnu (*RE* V, 1903, 847) qui fait de la *memoria* la cinquième partie ; les disciples de Théodore de Gadara, Hermagoras de Temnos (cf. *Hermagorae Temnitae testimonia et fragmenta*, éd. D. Matthes, Leipzig, Teubner, 1962, fr. 1).

<sup>24</sup> *CIC., inu. I, 9* : « Aussi l'objet de l'art rhétorique nous paraît être celui qu'a, nous l'avons dit, approuvé Aristote. Les parties d'autre part sont celles que la plupart des maîtres ont indiquées : l'invention, la disposition, le style, la mémoire et l'action oratoire. » Cette définition de la rhétorique est précisée, avec des variantes, dans d'autres ouvrages théoriques de Cicéron : *De or. I, 142* ; *Partit. 5-26* ; *Orat. 43-60*.

correspondent respectivement à l'*inuentio* et à l'*elocutio* ; mais surtout, elle la considère comme une *firma animi perceptio*, c'est-à-dire l'outil d'une connaissance assurée. La mémoire appartient au domaine de l'esprit (*animi*) et lui garantit un savoir solide (*firma*).

De même, l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*, à la même époque, fait de la *memoria* l'une des cinq qualités de l'orateur :

***Oportet igitur esse in oratore inuentionem, dispositionem, elocutionem, memoriam, pronuntiationem.***<sup>26</sup>

Sa définition suit, très proche de la précédente :

***Memoria est firma animi rerum et uerborum et dispositionis receptio.***<sup>27</sup>

On le voit, la nuance tient à la paronymie de *perceptio* et de *receptio*. Là où la *perceptio* cicéronienne indique une connaissance dynamique, avec une activité intellectuelle qui porte l'esprit à la rencontre de l'objet de mémoire, via les sens, la *receptio*<sup>28</sup> semble envisager la *memoria* sur un mode plus passif, comme un réceptacle d'informations<sup>29</sup>, ici, l'organisation argumentative (*res, uerba, dispositio*), où l'orateur trouve à puiser — Cicéron n'évoquait pas la *dispositio*.

Malgré cette différence, les deux théoriciens sont d'accord pour attribuer un rôle essentiel à cette faculté dans l'éloquence, usant des mêmes expressions élogieuses. La *Rhétorique à Herennius*, avant un long développement sur la mémoire artificielle, définit la faculté par la richesse (*thesaurum*) et la conservation (*custodem*) :

***Nunc ad thesaurum inuentorum atque ad omnium partium rhetoricae custodem, memoriam, transeamus.***<sup>30</sup>

La *memoria* apparaît comme la dépositaire des arguments (elle l'était, précédemment, de la structure argumentative), et plus largement de l'ensemble des quatre autres parties de

<sup>25</sup> *Ibid.* I, 9 : « La mémoire consiste à bien retenir les idées et les mots. »

<sup>26</sup> *Rhet. ad C. Her. I, 3* : « L'orateur doit posséder les qualités d'invention, de disposition, de style, de mémoire et d'action oratoire. »

<sup>27</sup> *Ibid.* I, 3 : « La mémoire consiste à bien retenir les idées, les mots et leur disposition. »

<sup>28</sup> *Receptio* est la leçon retenue par G. Achard dans son édition de la *Rhétorique à Herennius*, Paris, CUF, 1997 (F). Toutefois, il indique également *perceptio* (VE) dans son appareil critique.

<sup>29</sup> En ce sens, la nuance de la définition d'Aristote, *De memoria et reminiscentia* 450 a 30, limite également la portée intellectuelle de la mémoire, passive, par rapport au souvenir, dynamique, selon J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, p. 46 : « Aristote... distingue entre la mémoire (*memoria*) et le souvenir (*reminiscentia*). La première est l'état de durée d'une impression sensorielle. Le second consiste en une action intellectuelle délibérée pour retrouver une image mentale définie parmi les impressions enregistrées par la première. » Limiter la *memoria* à un réceptacle de sensations contribue au désenchantement de la faculté que nous relevions en introduction, contre lequel Cicéron doit lutter pour rendre à la *memoria* toute sa valeur spirituelle et morale.

<sup>30</sup> *Rhet. ad C. Her. III, 28* : « Passons maintenant à la mémoire, trésor qui rassemble toutes les idées fournies par l'invention et qui conserve toutes les parties de la rhétorique. »

la rhétorique. Cicéron, lui, développe cette idée dans le *De oratore*, filant la métaphore, sans doute banale alors dans les traités de rhétorique<sup>31</sup>, pour souligner le rôle essentiel de la *memoria*, sans laquelle les quatre autres compétences se révèlent impossibles à maîtriser ; c'est elle qui sauve l'orateur devant la multiplicité des opérations à accomplir :

***Quid dicam de thesauro rerum omnium memoria? Quae nisi custos inuentis cogitatisque rebus et uerbis adhibeatur, intellegimus omnia, etiam si praeclarissima fuerint in oratore, peritura.***<sup>32</sup>

La question oratoire, le subjonctif délibératif, le prolongement de l'image de *custos* dans le verbe *peritura*, tout concourt à renforcer l'importance accordée par Cicéron à une faculté qui s'approprie cette fois tous les domaines (*rerum omnium*), et non plus seulement les divisions de la rhétorique (*omnium partium rhetoricae*). Lorsque l'auteur de la *Rhétorique* se contente d'une définition somme toute ordinaire et passive (la *memoria* comme capital), l'Arpinate, avec bien plus d'énergie, reprend une image usée pour l'approfondir, lui donner plus de force, pour affirmer le rôle actif de la *memoria*. De simple réceptacle conservateur, le *custos* devient défenseur actif des richesses de l'orateur, empêchant leur perte.

Plus loin, l'orateur Antoine, l'un des deux protagonistes, la définit comme un fondement de l'éloquence, quand il dresse le portrait de l'homme vraiment éloquent :

***... omnisque omnium rerum quae ad dicendum pertinerent fontis animo ac memoria contineret.***<sup>33</sup>

La métaphore de la source évoque un jaillissement d'arguments issu de l'esprit et de la mémoire. Encore une fois, celle-ci apparaît comme un principe actif qui permet l'existence de l'éloquence, à égalité avec l'*animus*.

Essentielle, elle est présentée dans le *De optimo genere oratoris* comme un socle, sur lequel se fonde, dans une métaphore architecturale, l'usage des idées et des mots par l'orateur :

***Sed earum omnium rerum [ut aedificiorum] memoria est quasi fundamentum, lumen actio.***<sup>34</sup>

Nous reconnaitrons cependant que la *memoria* fait partie d'un ensemble de cinq qualités qui définissent la tâche, les *officia* de l'orateur ; si elle est valorisée par les différentes expressions citées, force est de constater que les quatre autres *officia*, complémentaires, sont tout aussi nécessaires. Ainsi, l'auteur de la *Rhétorique* à *Herennius* affirme que

<sup>31</sup> Marcus lui-même la reprend dans ses *Partitiones oratoriae*, en 46, manuel destiné à son fils (3) : *earum rerum omnium custos memoria*.

<sup>32</sup> *De or. I, 18* : « Que dirais-je de ce trésor de toutes les connaissances, la mémoire ? Si elle ne conserve pas fidèlement en dépôt tout ce qui a été trouvé et médité, idées et expressions, les autres facultés de l'orateur, fussent-elles en lui les plus éclatantes, seront évidemment comme perdues. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1922).

<sup>33</sup> *Ibid. I, 94* : « (l'homme éloquent était celui) chez qui toutes les sources de l'art de parler jaillissent intarissablement de la pensée et de la mémoire. »

<sup>34</sup> *CIC., opt. gen. 5* : « De tout ceci la mémoire [comme dans les maisons] fournit comme les fondations, l'action, l'éclairage. »

*actio* est indispensable aux quatre autres parties de l'art oratoire, qui ne peuvent se manifester sans elle, pas plus qu'elle sans eux :

***Nam commodae inuentiones et concinnae uerborum elocutiones et partium causae artificiosae dispositiones et horum omnium diligens memoria sine pronuntiatione non plus quam sine his rebus pronuntiatio sola ualere poterit.***<sup>35</sup>

A ses yeux, toutes les cinq sont interdépendantes : l'équivalence introduite par la litote comparative *non plus quam* le révèle. Ce professeur anonyme ne prétend pas privilégier la *memoria*, condition nécessaire, mais non suffisante, à laquelle il accorde un rôle technique dans l'art oratoire, au même titre qu'à ses compagnes. Nous observerons plus loin que Cicéron dépasse ce cadre technique et attribue à la *memoria* une fonction plus essentielle. Du moins allons-nous observer qu'elle garantit le succès aux orateurs cicéroniens.

## 2. Formation et réussites de la *memoria* chez les orateurs du dialogue cicéronien

Cicéron met en scène des orateurs de premier plan ; une mémoire exceptionnelle assure la qualité de leurs discours. Il incite par leur exemple le lecteur à développer sa mémoire naturelle par tous les moyens. Le propos de chacun d'eux est une invite en ce sens. Ainsi, aux dires de Crassus, dans le *De oratore*, les dons naturels sont essentiels à l'art oratoire, permettant l'activation des qualités nécessaires, dont la *memoria* :

***Nam et animi atque ingeni celeres quidam motus esse debent, qui et ad excogitandum acuti et ad explicandum ornandumque sint uberes et ad memoriam firmi atque diuturni***<sup>36</sup>

La *memoria*, seule citée nommément, semble occuper une place à part, alors que l'*inuentio* et l'*elocutio* n'apparaissent que sous forme de périphrases.

C'est encore le cas dans cette énumération des cinq divisions de l'art oratoire par Crassus, où la *memoria* apparaîtra en quatrième position, après l'*inuentio*, la *dispositio* et l'*elocutio*, et avant l'*actio* :

***Cumque esset omnis oratoris uis ac facultas in quinque partis distributa, ut deberet reperire primum quid diceret ; deinde inuenta non solum ordine, sed etiam momento quodam atque iudicio dispensare atque componere ; tum ea denique uestire atque ornare oratione ; post memoria saepire ; ad extremum agere cum dignitate et uenustate...***<sup>37</sup>

Les quatre autres divisions sont développées par de longues périphrases, mais la *memoria* est clairement désignée par son nom. E. Courbaud voit dans ces périphrases une volonté d'éviter les termes techniques traditionnels, jugés trop scolaires, pour donner

<sup>35</sup> Rhet. ad C. Her. III, 19 : « En effet trouver des lieux adéquats, employer un style élégant, disposer avec art les parties de la cause, retenir avec soin tous ces éléments n'aura pas plus de pouvoir sans l'action que l'action n'en aura toute seule sans ces autres qualités. »

<sup>36</sup> CIC., De or. I, 113 : « Les dons d'intelligence et d'imagination sont essentiels, j'entends la facilité à recevoir des impressions vives, d'où résulte la finesse pénétrante de l'invention, l'abondance du développement et de l'élocution, la fermeté et la solidité de la mémoire. »

une forme plus attrayante à son ouvrage : « Cicéron ne veut pas que son livre ressemble en rien, ni pour la forme, ni pour le fond, aux manuels d'école. »<sup>38</sup> Dans ce cas, pourquoi ne pas adopter la même méthode avec le terme qui nous occupe ? Ce choix nous semble significatif du rôle particulier de la *memoria*.

Par l'intermédiaire des interlocuteurs du dialogue, Crassus et Antoine, Cicéron invite le lecteur à exercer sa mémoire et révèle son attachement à cette faculté. Crassus juge l'entraînement salutaire, rappelant son propre apprentissage en ce domaine :

***Nam de actione et de memoria quaedam breuia, sed magna cum exercitatione praecepta gustaram.***<sup>39</sup>

Ainsi, il cite pour l'avoir utilisé lui-même l'exercice de Carbon, consistant à apprendre un poème ou un morceau de prose le plus beau et le plus long possible, puis à le reproduire avec d'autres mots :

***ut, aut uersibus propositis quam maxime grauibus aut oratione aliqua lecta ad eum finem quem memoria possem comprehendere, eam rem ipsam quam legissem uerbis aliis quam maxime possem lectis pronuntiare.***<sup>40</sup>

Cependant, il ne lui paraît pas sans inconvénient, car il incite à substituer au mot juste, choisi par le poète, des expressions proches, mais inévitablement moins pertinentes. Il exhorte donc plus simplement à apprendre par cœur :

***Exercenda est etiam memoria ediscendis ad uerbum quam plurimis et nostris scriptis et alienis.***<sup>41</sup>

Et encore, à user des lieux et des images employés à l'école pour mémoriser :

***Atque in ea exercitatione non sane mihi displicet adhibere, si consueris, etiam istam locorum simulacrorumque rationem, quae in arte traditur.***<sup>42</sup>

Mais nous évoquerons cette méthode plus loin, car il s'agit là de la mémoire dite artificielle, et non plus naturelle.

<sup>37</sup> Ibid. I, 142 : « J'ai encore appris que tous les moyens, toutes les facultés de l'orateur s'exercent dans le cadre des cinq divisions suivantes : découvrir d'abord les arguments convenables ; ceux-ci une fois trouvés, non seulement les ranger, mais les répartir suivant leur degré d'importance et les disposer avec sagacité ; puis les revêtir des ornements du style ; ensuite les fixer dans sa mémoire ; enfin les faire valoir par une action noble et gracieuse. »

<sup>38</sup> Cf. CIC., *De or.* I, 142, éd. E. Courbaud, Paris, CUF, 1922, p. 52 n. 2.

<sup>39</sup> CIC., *De or.* I, 145 : « Ce qui concerne l'action, la mémoire, je l'avais rapidement effleuré, mais j'avais mis en pratique les préceptes grâce à un exercice assidu. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1922).

<sup>40</sup> Ibid. I, 154 : « il consistait à choisir un morceau de vers ou de prose, le plus beau possible, à en pousser la lecture aussi loin que le permettait l'étendue de ma mémoire, puis à reproduire vers ou prose, mais avec d'autres mots, et les meilleurs que je pouvais trouver. »

<sup>41</sup> Ibid. I, 157 : « Il nous faut aussi exercer la mémoire en apprenant par cœur, et textuellement, le plus que nous pourrions de morceaux écrits par nous et par d'autres »

<sup>42</sup> Ibid. I, 157 : « et ici, je ne m'oppose pas du tout à ce qu'on ait recours, si le moyen vous est déjà familier, aux images que fournissent les lieux et les objets, à la mnémonique qui s'enseigne dans l'école. »



Cicéron reproduit cet appel à l'entraînement de la *memoria* dans le livre II par la bouche d'Antoine, qui estime devoir son talent exceptionnel à son travail de mémorisation inlassable :

***itaque si quid est in me... ex eo est, quod nihil quisquam umquam me audiente egit orator, quod non in memoria mea penitus insederit.***<sup>43</sup>

Pour finir, dans le livre III, Cicéron donne de nouveau l'exemple de la courte formation de Crassus, qui révèle que, s'il a presque tout appris de son métier sur le forum, par l'expérience du terrain, il a néanmoins suivi un apprentissage théorique en Asie auprès de Métrodore de Scepsis, un maître à la mémoire proverbiallement phénoménale, qui a développé certaines méthodes mnémotechniques :

***Paululum sitiens istarum artium, de quibus loquor, gustavi, quaestor in Asia quom essem, aequalem fere meum ex Academia rhetorem nactus Metrodorum illum, de cuius memoria commemoravit Antonius...***<sup>44</sup>

Il est intéressant de noter qu'au sein d'une formation personnelle de touche-à-tout, définie comme empirique, l'un des rares enseignements théoriques revendiqués par le Crassus de Cicéron est celui de la *memoria*, dont la place reste à part dans l'éloquence cicéronienne.

### 3. Eloge des hommes de mémoire

#### a. Avoir une bonne mémoire dans les dialogues rhétoriques

Ces maîtres en éloquence dépeints par Cicéron sont à la fois hérauts et héros de la mémoire. Quel stimulant plus puissant pour le lecteur que la mise en scène des réussites techniques offertes à ces hommes par la *memoria* ? Cicéron donne à voir les gains possibles à travers l'éloge de ses modèles, tous célèbres pour leur mémoire.

Ainsi, Antoine, dans le *Brutus*, paraît improviser un discours, en fait préparé, grâce à ses capacités de mémorisation exceptionnelles, louées par Cicéron :

***Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio ; imparatus semper aggredi ad dicendum uidebatur***<sup>45</sup>

Cet avantage de la *memoria* était du reste avancé plus tôt, dans le *De Oratore*, par

<sup>43</sup> Ibid. II, 122 : « et si j'ai quelque talent... je le dois à ce que jamais un orateur n'a plaidé devant moi, que son discours ne soit resté gravé dans ma mémoire. » Antoine a mémorisé tous les discours qu'il a entendus ! L'hyperbole *nihil quisquam umquam*, renforcée par l'emploi de pronoms et d'un adverbe indéfinis, traduit le caractère continu de l'effort de mémoire d'Antoine, et sans doute sa vanité...

<sup>44</sup> CIC., *De or.* III, 75 : « Malgré ma soif de ces connaissances dont je vous parle, j'y ai peu goûté ; c'était pendant ma questure en Asie, où je trouvai un rhéteur de l'école académique, qui était à peu près de mon âge, ce Métrodore, dont Antoine vous a cité l'étonnante mémoire... »

<sup>45</sup> CIC., *Brut.* 139 : « Sa mémoire était très grande : impossible, à l'entendre, de soupçonner qu'il eût préparé son discours ; c'était toujours une improvisation qu'il avait l'air de faire quand il prenait la parole ». Cf. M. Ledentu, « L'orateur, la parole et le texte », *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du principat*, Actes de la table-ronde du 31 janvier 2000, éd. G. Achard et M. Ledentu, Lyon, De Boccard, 2000, 57-73, p. 59.

Crassus, qui soulignait l'importance de l'entraînement de la mémoire pour le développement du talent d'improvisation de l'orateur et sa facilité. Il citait l'exemple d'Antipater qui exerçait à la fois son intelligence et sa mémoire en improvisant des hexamètres :

***Quod si Antipater ille Sidonius, ille quem tu probe, Catule, meministi, solitus est uersus hexametros... fundere ex tempore tantumque hominis ingeniosi ac memoris ualuit exercitatio ut, cum se mente ac uoluntate coniecisset in uersum, uerba sequerentur...***<sup>46</sup>

La mémoire permet donc de susciter une parole spontanée, réactive, particulièrement utile dans les débats auxquels prend part l'orateur.

Le *Brutus* poursuit l'énumération des hommes de mémoire et de leurs atouts<sup>47</sup>. Ainsi, la bonne mémoire de P. Antistius complète avantageusement ses autres qualités oratoires (*inuentio, dispositio*) :

***Rem uidebat acute, componebat diligenter, memoria ualebat***<sup>48</sup>

Torquatus, lui, est doté d'une mémoire « divine », qui fait de lui un orateur complet, parmi d'autres qualités rhétoriques :

***Erant in eo (Torquato) plurimae litterae nec eae uulgares, sed interiores quaedam et reconditae, diuina memoria, summa uerborum et grauitas et elegantia.***<sup>49</sup>

Pour finir, Cicéron loue la mémoire prodigieuse de celui qui fut à la fois son aîné, son modèle et son rival, Hortensius, dont la mort est le point de départ du dialogue :

***Primum memoria tanta, quantam in nullo cognouisse me arbitror, ut quae secum commentatus esset, ea sine scripto uerbis eisdem redderet, quibus cogitauisset.***

<sup>46</sup> CIC., *De or.* III, 194 : « Ce fameux Antipater de Sidon, cet homme que tu dois bien te rappeler, Catulus, a pu s'habituer à composer sur le champ des hexamètres... l'exercice, appuyé sur son intelligence et sa mémoire, fut si profitable que, lorsqu'il appliquait tout son talent, toute sa volonté à parler en vers, les mots se présentaient d'eux-mêmes. » (trad. H. Bornecque et E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1930). On trouve chez Aristote l'idée selon laquelle les vers facilitent la mémorisation (*Rhétorique*, I, 9, 1409 b).

<sup>47</sup> L'admiration sans borne pour les hommes dotés d'une bonne mémoire dépasse, du reste, le simple cadre oratoire ; ainsi, Caton l'ancien, dans le dialogue qui porte son nom, fait l'éloge devant Scipion et Laelius de Fabius Cunctator, à la fois comme homme de guerre et comme lettré ; parmi d'autres qualités, il vante sa mémoire, qui lui permettait de connaître aussi bien l'histoire romaine que l'histoire étrangère (CIC., *Cato* 12) : *multae etiam, ut in homine Romano, litterae : omnia memoria tenebat non domestica solum sed etiam externa*. « il était même très lettré pour un Romain : il gardait dans sa mémoire toute l'histoire non seulement nationale, mais encore étrangère. » La *memoria* appartient donc à un réseau de qualités intellectuelles et morales convergentes qui définissent simplement le grand homme, hors de toute exigence oratoire. Elle force ici l'admiration de Caton pour celui qu'il considère comme son maître. Sur la mémoire, qualité naturelle du grand homme, cf. M. Bretone, « Il giureconsulto e la memoria », *Quaderni di storia* 10, n°20, 1984, 223-255, p. 230-231.

<sup>48</sup> CIC., *Brut.* 227 : « Il trouvait ses moyens avec sagacité ; il les disposait avec art ; sa mémoire était très sûre ». *Tribun de la plèbe en 88, édile en 86* (cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates of the roman republic...*, t. 2, New York, 1952, p. 41 ; 54).

<sup>49</sup> *Ibid.* 265 : « Il avait beaucoup d'instruction et son instruction n'était pas celle de tout le monde : il avait fait des études pénétrantes et approfondies. Sa mémoire était prodigieuse. Son langage réunissait au plus haut degré l'autorité et l'élégance »

***Hoc adiumento ille tanto sic utebatur, ut sua et commentata et scripta et nullo referente omnia omnium aduersariorum dicta meminisset.***<sup>50</sup>

L'accumulation des intensifs (*tanta, quantam, tanto*) souligne la puissance exceptionnelle de la mémoire d'Hortensius, sa capacité de thésauriser des informations de manière exhaustive. Elle lui permet de posséder parfaitement son sujet, sans en négliger le moindre aspect<sup>51</sup> :

***Rem complectebatur memoriter, diuidebat acute, nec praetermittebat fere quicquam quod esset in causa aut ad confirmandum aut ad refellendum.***<sup>52</sup>

La *memoria* ouvre l'orateur à la connaissance. Elle favorise un processus d'apprentissage, à l'œuvre lorsque dans le *De oratore* César invite ses auditeurs à retenir sa leçon sur l'humour dans les discours :

***Sed hoc mementote, quoscumque locos attingam unde ridicula ducantur, ex isdem locis fere etiam grauis sententias posse duci.***<sup>53</sup>

Cicéron se place lui-même dans ce processus d'apprentissage, expliquant ses propres succès par l'ignorance, notamment en matière historique, des autres orateurs de sa génération, qui n'ont pas su ressusciter les grandes figures historiques :

***nemo qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, si quando opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret***<sup>54</sup>

*Memoria* prend ici le sens d'"histoire", dont nous reparlerons plus loin, le contenant et le contenu se confondant : la *memoria* apparaît comme un réservoir d'*exempla* pour l'orateur, qui peut lui offrir un avantage décisif sur ses adversaires.

Les textes de Cicéron lancent une invitation permanente à ne pas relâcher l'effort de

<sup>50</sup> Ibid. 301 : « D'abord il avait une mémoire, dont je crois n'avoir jamais chez personne rencontré l'équivalent : ce qu'il avait mentalement préparé, il était capable, sans aucune note, de le rendre dans les termes mêmes qu'il l'avait conçu. Grâce à cette faculté, il retenait non seulement ce qu'il avait lui-même préparé ou écrit, mais aussi toutes les paroles de tous ses adversaires sans que personne les lui rappelât. »

<sup>51</sup> Sur la mémoire prodigieuse d'Hortensius, cf. CIC., *Brut.* 88 ; 301 ; *Luc.* 2 ; *Tusc.* I, 59 ; *De or.* III, 250 ; QUINTIL. XI, 2, 24 ; SEN., *contr.* 1, *praef.* 19 : aut quod fecit Hortensius, qui a Sisenna prouocatus in auctione persedit per diem totum et omnes res et pretia et emptores ordine suo argentariis recognoscentibus ita, ut in nulla re falleretur, recensuit. « ou Hortensius qui, provoqué par Sisenna, assista toute une journée à une vente aux enchères, et, sans la moindre erreur, sous le contrôle des commissaires-priseurs, énuméra, dans l'ordre, tous les objets vendus, les prix et les acquéreurs. » Selon M. Ruch, *L'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstitution* Paris, Belles lettres, 1958, p. 26, « il a réalisé la synthèse des exigences que Cicéron impose à un représentant idéal de l'art oratoire. »

<sup>52</sup> CIC., *Brut.* 303 : « Il possédait à fond le sujet à traiter, l'ayant tout entier dans la mémoire ; il le décomposait avec pénétration dans tous ses éléments et il était rare qu'il laissât échapper quelqu'un des moyens fournis par la cause soit pour la preuve soit pour la réfutation. »

<sup>53</sup> CIC., *De or.* II, 248 : « En tout cas rappelez-vous bien ceci : quelques sources du rire que je vous indiquerai, il arrive presque toujours qu'elles soient également les sources de pensées graves. »

<sup>54</sup> CIC., *Brut.* 322 : « pas un qui possédât l'histoire romaine, pour y trouver, au besoin, les témoins les plus qualifiés et les évoquer des enfers »

mémoire ; certains orateurs présentent une mémoire exceptionnelle certes, comme Thémistocle, à tel point, rapporte Antoine, qu'il refusa la méthode de mémoire artificielle proposée par Simonide, lui préférant un moyen d'oublier les souvenirs qui encombraient son esprit :

***ad quem (Themistoclem) quidam doctus homo atque in primis eruditus accessisse dicitur eique artem memoriae, quae tum primum proferebatur, pollicitus esse se traditurum ; quom ille quaesisset, quidnam illa ars efficere posset, dixisse illum doctorem, ut omnia meminisset ; et ei Themistoclem respondisse, gratius sibi illum esse facturum, si se obliuisci quae uellet, quam si meminisse docuisset.***<sup>55</sup>

Mais Thémistocle, à la mémoire proverbiale, sert de contre-exemple ; car Antoine continue aussitôt en enjoignant aux apprentis-orateurs, nécessairement moins doués que l'Athénien, d'entraîner leur mémoire :

***Sed neque propter hoc Themistocli responsum memoriae nobis opera danda non est...***<sup>56</sup>

La double négation *neque... non* marque avec humour le contraste entre un modèle idéal et mythique, statufié parmi les *exempla*, inaccessible, et un orateur contemporain, médiocre, que le labeur constant seul peut doter d'une mémoire efficace.

## **b. Avoir une bonne mémoire dans les dialogues philosophiques**

La *memoria* n'est pas une qualité réservée aux seuls interlocuteurs des ouvrages rhétoriques. Cicéron loue fréquemment sa présence chez les nombreux personnages — fictifs ou non — de ses différents textes philosophiques. Cet éloge certes pourrait paraître une simple convention du dialogue philosophique, ouvrant une pause dans l'argumentation, permettant surtout au lecteur de se remettre lui-même à l'esprit les idées énoncées avant de découvrir la suite ; nous devons toutefois nous demander s'il n'est qu'un artifice littéraire.

Dans le *De finibus*, Marcus compte sur sa mémoire pour discuter avec Torquatus et répondre aux arguments de ce dernier :

***Itaque eo, quale sit, breuiter, ut tempus postulat, constituto, accedam ad omnia tua, Torquate, nisi memoria forte defecerit.***<sup>57</sup>

Plus loin, c'est à lui-même que Cicéron confie les mots de Caton, reconnaissant leur

<sup>55</sup> CIC., *De or.* II, 299 : « Un jour, dit-on, un savant des plus instruits vint le trouver et s'offrit à lui apprendre le secret, tout nouvellement découvert, de la mémoire artificielle ; comme Thémistocle lui avait demandé quelle était l'utilité de cet art, ce savant lui dit qu'il permettait de se ressouvenir de toutes choses. Thémistocle lui répondit qu'il l'obligerait bien davantage, s'il lui enseignait plutôt le secret d'oublier à son gré. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928). Anecdote récurrente dans l'œuvre de Cicéron, particulièrement frappé par la réaction de Thémistocle ; cf. *Luc.* 2 ; *fin.* II, 104.

<sup>56</sup> *Ibid.* II, 300 : « Cependant, malgré la réponse de Thémistocle, il n'en faut pas moins cultiver sa mémoire ». *Neque* est ici la première partie d'un balancement *neque... neque...* dont le deuxième terme n'apparaît pas dans la citation.

<sup>57</sup> CIC., *fin.* II, 44 : « Cette moralité, après avoir établi quelle sorte de chose elle est, brièvement, comme le temps l'exige, j'aborderai tous tes arguments, Torquatus, si toutefois la mémoire ne me fait pas défaut. »

clarté et leur justesse, de façon à pouvoir s'en servir lui aussi plus tard :

***Quare attendo te studioso et quaecumque rebus iis de quibus hic sermo est nomina imponis memoriae mando.***<sup>58</sup>

Plus généralement, le meneur de jeu, Cicéron ou son porte-parole, félicite le contradicteur doué de mémoire. Cicéron apostrophe Atticus, qui, citant Platon, vient d'énumérer les objets dignes d'être consacrés aux divinités, et se prépare à évoquer l'hérédité des cultes domestiques, alors qu'il avait oublié lui-même d'en parler :

***O miram memoriam, Pomponi, tuam! At mihi ista exciderant.***<sup>59</sup>

La remarque, faussement exaltée, et vu son tour nominal et exclamatif, ironique, accentue la fiction d'un dialogue enjoué, destinée à agrémenter la matière austère du *De legibus*, et le relance avec succès, d'autant qu'Atticus flatté semble bien se laisser amadouer, soulignant lui aussi la puissance de sa mémoire, en réponse à Cicéron :

***Ita credo. Sed tamen hoc magis eas res et memini et exspecto quod et ad pontificium ius et ad civile pertinent***<sup>60</sup>

Le *De amicitia* trouve même ses origines dans la mémoire de Cicéron, rappelant les paroles de son maître Scaevola l'Augure qui lui-même rapporte la conversation tenue avec son beau-père Laelius des années plus tôt, à la mort de Scipion Emilien. Cette chaîne de souvenirs est un prétexte, la mise en abyme apparaît comme un procédé de mise en scène de la part de l'auteur pour introduire son sujet, l'évocation par Laelius de son amitié pour Scipion :

***Quintus Mucius augur multa narrare de C. Laelio, socero suo, memoriter et iucunde solebat...***<sup>61</sup>

Cicéron lui-même grave les paroles de son maître dans sa mémoire :

***Itaque multa ab eo prudenter disputata, multa etiam breuiter et commode dicta memoriae mandabam...***<sup>62</sup>

La même expression revient en I, 3 :

***Eius disputationis sententias memoriae mandavi, quas hoc libro exposui arbitrato meo***<sup>63</sup>

Au-delà du simple point de départ émerge une notion que nous affinerons plus loin : la

<sup>58</sup> Ibid. III, 40 : « C'est pourquoi je te suis avec grande attention ; et tous les termes que tu appliques aux choses qui sont l'objet de cet entretien, je les consigne dans ma mémoire. »

<sup>59</sup> CIC., leg. II, 45 : « Quelle étonnante mémoire, tu as, Pomponius ! Tout cela m'avait échappé... »

<sup>60</sup> Ibid. II, 46 : « Je veux bien le croire, mais ce sont des choses dont je me souviens d'autant mieux et que j'attends avec d'autant plus d'impatience qu'elles touchent à la fois au droit pontifical et au droit civil. »

<sup>61</sup> CIC., Lael. 1 : « Quintus Mucius Scaevola, l'augure, racontait avec beaucoup de mémoire et d'agrément bien des traits de la vie de Caius Laelius son beau-père... »

<sup>62</sup> Ibid. 1 : « J'entendis donc de sa bouche beaucoup de savantes discussions, beaucoup de bons mots, courts et spirituels ; je les gravais dans ma mémoire... »

<sup>63</sup> Ibid. 3 : « J'ai gravé dans ma mémoire les pensées exprimées dans cet entretien ; et je les expose ici à ma manière. »

mémoire, relayée d'un individu à un autre, traduit une forme de continuité qui construit des citoyens responsables, conscients de l'héritage intellectuel et philosophique qui leur revient, et qui donne une cohérence à leur action politique.

C'est au nom de cette cohérence que l'on use de la *memoria* comme d'une arme oratoire. En effet, à la fin de l'exposé d'une doctrine philosophique, le contradicteur loue fréquemment la bonne mémoire de l'orateur précédent avant d'entamer sa propre démonstration, évidemment contraire. Reconnaître la mémoire de son interlocuteur, c'est faire de lui un adversaire digne et respectable (il apparaît tel dans tous les dialogues philosophiques de Cicéron). Comme au combat, sa valeur est un gage de qualité pour la discussion, et renforce la supériorité du vainqueur (Cicéron ou son représentant). C'est un outil de transition entre les deux discours antagonistes ; ainsi, Cicéron vante la mémoire de son interlocuteur Caton et la netteté de son exposé dans le *De finibus*, réclamant, dans un ironique aveu de faiblesse, un délai pour y réfléchir — tant le stoïcisme recèle d'obscurité ! — avant de le contredire :

***Ego autem : Ne tu, inquam, Cato, ista exposuisti, ut tam multa, memoriter, ut tam obscura, dilucide.***<sup>64</sup>

Cotta dans le *De natura deorum* loue la mémoire de l'épicurien Velleius qui a énuméré de nombreux philosophes anciens. Or, cette référence permanente doit l'amener à admettre à leur exemple que les dieux n'ont pas besoin d'un corps comme les hommes, ainsi que l'ont démontré ces philosophes. Velleius, félicité pour sa *memoria*, est donc pris au piège, saisi en flagrant délit de contradiction :

***Etenim enumerasti memoriter et copiose, ut mihi quidem admirari luberet in homine esse romano tantam scientiam, usque a Thale Milesio de deorum natura philosophorum sententias.***<sup>65</sup>

Face au stoïcien Balbus, Cotta déclare aussi confier à sa mémoire les arguments de celui-ci pour mieux les contredire dans le livre III :

***Mandavi enim memoriae non numerum solum sed etiam ordinem argumentorum tuorum.***<sup>66</sup>

Ainsi, la mémoire du locuteur, comme celle de son adversaire, assure la cohérence du dialogue et des démonstrations, comme un véritable élément de transition oratoire.

Nous l'avons vu dans le cas de Velleius, il y a contradiction entre les faits retenus (une bonne mémoire) et la conséquence avancée (le statut des dieux) : le rapport logique n'est pas établi. La *memoria* doit servir de socle à la raison. Sa mise en pratique seule n'est que psittacisme dans le cas de Philon par lequel Velleius justifie son exposé sur les dieux et sur les plaisirs pour emporter la conviction de ses interlocuteurs<sup>67</sup>. Or Philon,

---

<sup>64</sup> CIC., fin. IV, 1 : « ... et, moi, je pris la parole : Dans cet exposé, Caton, lui dis-je, quelle mémoire (il y a tant de choses), et quelle netteté (elles sont si obscures) ! »

<sup>65</sup> CIC., nat. deor. I, 91 : « En effet, tu as énoncé de mémoire et avec abondance — au point que je voudrais exprimer mon admiration pour une telle science chez un Romain — les sentences des philosophes sur la nature divine, cela depuis Thalès de Milet. »

<sup>66</sup> Ibid. III, 10 : « J'ai bien retenu non seulement le nombre, mais aussi l'ordre de tes arguments. »

nous dit Cotta, se contente de réciter de mémoire des sentences d'Epicure ou de Métrodore et ne cautionne donc pas personnellement ces propos qui ne l'engagent pas :

***Summa enim memoria pronuntiabat (Philo) plurimas Epicuri sententias his ipsis uerbis quibus erant scriptae, Metrodori uero qui est Epicuri collega sapientiae multa impudentiora recitabat.***<sup>68</sup>

La *memoria* est ainsi dénaturée, puisqu'elle n'inspire pas une approche critique et rationnelle, mais une simple répétition.

La connotation méliorative qui entoure la *memoria* — qui constitue toujours la bonne mémoire, la mémoire fidèle — dépasse le simple domaine rhétorique : elle révèle les contradictions du discours de l'interlocuteur, comme Velleius. En outre, en la louant chez son adversaire, Cicéron donne d'autant mieux à voir sa faiblesse future, par contraste. Ainsi, dans le *De diuinatione*, il constate que son frère Quintus s'appuie, pour défendre la divination, sur des exemples tirés de ses *Aratea*, qu'il cite de mémoire :

***... ( in quo nostra quaedam Aratea memoriter a te pronuntiata sunt)...***<sup>69</sup>

Plus loin, il loue la force de cette mémoire :

***pudet me non tui quidem, cuius etiam memoriam admiror, sed Chrysippi Antipatri Posidoni, qui idem istuc quidem dicunt, quod est dictum a te, ad hostiam deligendam ducem esse uim quandam sentientem atque diuinam, quae toto confusa mundo sit.***<sup>70</sup>

Mais cette concession, accentuée par la particule *quidem*, souligne d'autant plus les contradictions de Quintus ; si sa *memoria* est admirable, parce qu'elle garantit ses qualités humaines, il est paradoxal que Quintus adopte le point de vue absurde des stoïciens Chrysippe, Antipater, Posidonius sur la désignation des victimes sacrificielles par la providence divine ; la présence de la *memoria*, garantie des qualités humaines de Quintus, est incompatible avec de telles incohérences.

On le voit bien, la *memoria* ne peut être que positive, et renforce, par sa présence, la déception de Marcus qui distingue d'autant mieux les défauts de la démarche de son frère.

On retrouve cette attitude chez Catulus dans les *Académiques* : il loue la mémoire dont a fait preuve Lucullus dans son exposé, avant d'inciter Cicéron à répliquer ; pour ce

<sup>67</sup> Philon de Larissa, académicien, réfugié à Rome suite à la progression en Grèce de Mithridate, dont Cicéron a entendu les leçons.

<sup>68</sup> *CIC., nat. deor. I, 113* : « Il récitait très fidèlement de mémoire plusieurs sentences d'Epicure dans les termes mêmes où elles étaient écrites. Il récitait même de nombreux propos plus choquants de Métrodore qui est le collègue d'Epicure en philosophie. »

<sup>69</sup> *CIC., diu. II, 14* : « ... (à ce propos tu as récité de mémoire une partie de mes *Aratea*)... »

<sup>70</sup> Le début de la traduction proposée par G. Freyburger (*CIC., De la divination, Belles lettres, Paris, 1992, collection La roue à livres*), nous semble inexact. Nous entendrions plutôt (*CIC., diu. II, 35*) : « J'ai honte, non pas de toi bien sûr, dont j'admire même la mémoire, mais de Chrysippe, Antipater, Posidonius, qui soutiennent la même opinion que la tienne, à savoir que c'est une force consciente et divine, répandue dans l'univers entier, qui guide le choix de la victime. »

faire, il le provoque, déclarant ne pas vouloir le détourner de l'opinion de Lucullus, si celui-ci l'a convaincu :

***Tum mihi Catulus : “Si te, inquit, Luculli oratio flexit, quae est habita memoriter accurate copiose, taceo neque te quo minus si tibi ita uideatur sententiam mutes deterrendum puto. Illud uero non censuerim, ut eius auctoritate moueare.”***<sup>71</sup>

*Memoriter* note l'une des qualités du discours de Lucullus, mais celle-ci ne doit pas empêcher Cicéron de le critiquer. Il s'agit donc de louer la *memoria* et de reconnaître ainsi le talent d'un orateur, pour s'accorder plus facilement ensuite la possibilité d'émettre une réserve, une position nuancée donnant plus de crédit à la critique.

#### 4. Une mémoire professionnelle : la transmission du savoir

La *memoria* paraît tellement liée au *munus* des orateurs qu'il pourrait être tentant de la réserver à ceux-ci, d'en faire une chasse gardée. Outil de savoir, elle peut devenir un instrument de pouvoir dit Crassus dans le *De oratore*. Il y révèle que les élites ont ainsi voulu s'approprier la connaissance (*scientia*) du droit, en interdire la diffusion ; cette mémoire réservée apparaît comme une arme de domination d'une minorité savante sur un peuple ignorant :

***primum, quia ueteres illi, qui huic scientiae praefuerunt, obtinendae atque augendae potentiae suae causa peruolgari artem suam noluerunt***<sup>72</sup>

C'est une attitude déplorable selon Crassus, qui d'une part assujettit une partie de la population à une autre — la *scientia* du droit étant ici ravie, anciennement par l'aristocratie, et plus récemment par des spécialistes —, et détourne d'autre part les orateurs d'un apprentissage pourtant utile à leur discipline. Néanmoins, selon D. Roman, rejoint par G. Achard, la fermeture par Crassus censeur, en 92, des écoles des *rhetoires latini* démontrerait que Crassus défend une mémoire aristocratique, élitiste<sup>73</sup>. Toutefois, le propos même du *De oratore* nous paraît contredire ces assertions. Ne prône-t-il pas au contraire l'ouverture de l'éloquence à tous, notamment à travers l'exemple de la *memoria* ? Malgré la situation d'énonciation, mettant en scène les *happy few* qui reçoivent les leçons d'Antoine et de Crassus, le message humaniste de Cicéron est clair, et s'adresse à tous les Romains qui veulent bien l'entendre. Nous nous rangerons de préférence à l'avis de J. Préaux et d'A. Michel, selon qui cette mesure répond à l'attachement de Crassus pour l'apprentissage du grec dans la formation de l'orateur<sup>74</sup>.

Autour de la *memoria* comme faculté d'apprentissage tournent donc des enjeux de pouvoir politique, qui se répètent à l'échelle de chaque corporation<sup>75</sup>. En effet, chacune d'elles détient une mémoire professionnelle, jalousement gardée, mais nécessairement transmise de génération en génération pour permettre la continuité de la discipline, voire

<sup>71</sup> CIC., Luc. 63 : « Si, dit-il, c'est le discours de Lucullus, prononcé avec tant de mémoire, d'ordre et d'élégance, qui t'a convaincu, je dois me taire et ne point te détourner de changer de sentiment à ton gré. Mais je ne serais pas d'avis que tu te laisses impressionner par son autorité céder à l'autorité de Lucullus. » (trad. d'E Bréhier modifiée, dans *Les stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962, Bibliothèque de la Pléiade).

<sup>72</sup> CIC., De or. I, 186 : « D'abord, chez nos ancêtres, ceux qui détenaient cette science, jaloux de maintenir et d'accroître leur crédit, refusèrent de divulguer un savoir qu'ils considéraient comme leur bien. »



monopole de l'éducation et, surtout, de mettre un terme aux nouvelles possibilités que ces écoles offraient à des jeunes gens issus soit de milieux moins prestigieux, soit des municipes d'Italie et qui, dans tous les cas, échappaient, de cette façon, au réseau habituel des clientèles et des pratiques aristocratiques. Ils étaient susceptibles de devenir une dangereuse menace pour l'ordre sénatorial. » Mais D. Roman note l'ambiguïté de l'attitude de Crassus qui, malgré son appartenance au camp *optimatus*, a commencé sa carrière par une intervention *popularis*, en 119 av. J.-C., en faveur de la colonie de Narbonne. Pour expliquer cette ambiguïté, il faut prendre l'adjectif *popularis* au sens large de "qui se soucie du peuple", "qui plaît au peuple", et non le limiter au sens péjoratif de "démagogique" (p. 107-108). G. Achard, « Les rhéteurs sous la République : des hommes sous surveillance ? », *Ktêma* 14, 1989, 181-188, présente lui aussi la rhétorique comme une chasse gardée de l'élite romaine (p. 186) : « Il est évident que les *principes* essaient d'abord de garder la haute main sur l'enseignement de la rhétorique. Ils s'entraînent entre eux, en dehors de la présence de quelque *rhetor*. Qu'évoque, que symbolise le *De oratore* sinon la transmission de la doctrine par les *maiores* à leurs cadets, en dehors de toute intervention des professeurs grecs ? Sulpicius Rufus, C. Aurelius Cotta, Q. Lutatius Catulus, C. Iulius Caesar Strabo, viennent prendre les leçons de leurs aînés, Antoine et Crassus. On voit parfaitement, dans cette œuvre, comment ces consulaires pèsent de tout le poids de leur *dignitas* pour assurer eux-mêmes le contrôle sur la doctrine hellénistique. Antoine va jusqu'à se proclamer *magister*. Cicéron, à la fin de la période encore, joue le rôle de maître à l'égard de Caelius, d'Hirtius et Pansa. »

<sup>74</sup> J. Préaux, « Le couple de *sapientia* et *eloquentia* », *Colloque sur la rhétorique : Calliope I*, éd. par R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1979 (Caesarodunum 14 bis), 171-185, p. 172 : « Il suffit, je pense, de constater que ce thème du couple de la *sapientia* et de l'*eloquentia* est au centre de la pensée de Licinius Crassus dans le *De oratore*, ce traité de rhétorique rédigé avec le plus grand soin en 55, mais dont le dialogue est intentionnellement censé s'être déroulé en 91, "au cours de la deuxième année après l'édit promulgué contre les rhéteurs latins" par ce même Crassus agissant en qualité de censeur avec son collègue Domitius Ahenobarbus. » Pour J. Préaux, si Crassus chasse les rhéteurs latins en 92, il n'est pas mû par un réflexe protectionniste visant à protéger le pré carré de l'élite aristocratique, mais bien plutôt par sa haute conception de l'éloquence — la sienne, ou celle de Cicéron — : il juge que les rhéteurs latins privilégient l'*impudentia* et l'*audacia* dans leur enseignement, au détriment de la *sapientia* qui, à ses yeux, doit entrer à part égale avec l'*eloquentia* dans la formation de l'orateur idéal, l'*"orator sapiens"* (p. 171). En effet, elle s'appuie sur l'"union intime entre la sagesse et l'éloquence" (p. 178). Nous le verrons, la formation de l'orateur cicéronien repose sur l'apprentissage d'une culture générale, philosophique, qui passe notamment par la connaissance du grec. Un enseignement délivré exclusivement en latin ne correspond donc pas à cet idéal, et ne peut former que de simples techniciens de la rhétorique, privés de l'éducation humaniste revendiquée par Cicéron. A. Michel, « Cicéron et les problèmes de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae (AAntHung)* 20, 1972, 67-76, suggère que cette interdiction de 92 reflète l'importance accordée par Crassus à la langue grecque dans l'éducation du jeune orateur comme langue de culture (p. 70-71) : « Crassus rappelle en particulier deux choses qui revêtiront chacune une grande importance pour l'histoire de la culture européenne : à propos de son opposition aux *rhetores latini*, il affirme la nécessité de savoir le grec. Au-delà des aspects anecdotiques, c'est bien cela en effet qui nous paraît compter dans cette affaire. Crassus (c'est-à-dire Cicéron) sait qu'on doit connaître le Grec qui est alors à la fois une langue de culture et une langue moderne. En second lieu, Cicéron insiste aussi sur l'importance de l'imitation. Il semble alors la préférer à la déclamation ; bien plus, il lui donne une forme originale, puisque souvent il pratique la version ou le "thème d'imitation" à propos des grands orateurs grecs ou des tragiques. » Du reste, selon G. Achard, « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De oratore* ? », *Latomus* 46, 2, 1987, 318-329, p. 319, « Antoine, en publiant un *De ratione dicendi*, s'associait à l'action de vulgarisation des *rhetores Latini* qui cherchaient surtout à répandre les préceptes de la *τέχνη* sans se soucier de donner une formation générale. » Sur ce point encore le pragmatique Antoine s'opposerait à l'idéaliste Crassus. La polémique n'est plus d'actualité lors de la rédaction du dialogue, puisqu'« en 55 cela fait près de trente ans que les écoles de *rhetores Latini* ont rouvert » (p. 319), depuis 81.

<sup>75</sup> Cicéron se moque par exemple de cette tentation de la spécialisation chez le jurisconsulte Servius Sulpicius Rufus (*Mur.* 22), comme le rapporte P. Rousselot, « Le langage politique selon Cicéron », *BAGB* 1996, 3, 232-269, p. 254 : « (Cicéron) centre son attaque sur la science. Elle est un gâchis, le jurisconsulte aurait pu être un homme public, il en avait l'étoffe. Car Cicéron constate chez lui de ces vertus que l'on appelle maîtrise de soi, élévation d'esprit, droiture et bonne foi... Ayant pris soin de signaler ces qualités inemployées, Cicéron bondit sur la science du jurisconsulte, dont la matière est maigre et l'utilité inexistante (*Mur.* 23-25). » En revanche, P. Rousselot semble outrer cette critique lorsqu'il juge qu'elle correspond à un rejet de la culture chez un Cicéron qui, pragmatique, aurait une vision utilitariste de l'éloquence, dont seule l'efficacité lui importerait (p. 257) ! C'est négliger toute la réflexion du *De oratore* et l'importance accordée par Cicéron à la culture humaniste. Ce qu'il reproche à Sulpicius, c'est sa spécialisation, qui interdit toute ouverture d'esprit et contribue à réserver le savoir à certaines élites, mais certainement pas son savoir ! La position médiane définie par le couple Crassus/Antoine le montre bien, nous le verrons.

son développement à Rome <sup>76</sup>, et même hors de Rome <sup>77</sup>.

Cicéron observe les tiraillements nés de ce paradoxe dans le *Brutus*, à l'instar de son porte-parole Crassus dans le *De oratore*. Il constate en effet le refus de certains orateurs de laisser des écrits, de peur que ceux-ci ne déçoivent, considérant que la gloire acquise par leurs discours suffit :

***memoriam autem in posterum ingeni sui non desiderant, cum se putant satis magnam adeptos esse dicendi gloriam eamque etiam maiorem uisum iri, si in existimantium arbitrium sua scripta non uenerint*** <sup>78</sup>

Contre cette attitude sclérosée, Cicéron prône l'ouverture de la corporation (comme Crassus vantait l'ouverture du droit à des non-juristes), seule capable de pérenniser une *memoria*, condamnée sinon à dépérir, comme le constate C. Moatti, qui démontre que la mémoire préservée antérieurement par les *optimates* comme outil de pouvoir se diffuse partout à la fin de la République <sup>79</sup>. C'est ainsi que Cicéron loue l'entrée d'un *homo nouus*, Quintus Pompeius, dans le monde des orateurs, et son accès aux plus hautes charges par l'apprentissage de l'éloquence :

***Q. enim Pompeius non contemptus orator temporibus illis fuit, qui summos***

<sup>76</sup> Ce schéma existe aussi dans la société romaine archaïque, et intervient dans le conflit des patriciens et des plébéiens relaté par Tite-Live. Il relève lui aussi la tentation de la classe dominante de conserver le pouvoir, de l'interdire aux plébéiens, par l'affirmation d'une mémoire de classe ; ainsi, au V<sup>e</sup> siècle, les plébéiens revendiquent la mise par écrit des lois, auparavant seulement orale, donc menacée d'altération (LIV. III, 55) ; les tribuns de la plèbe luttent pendant dix ans pour obtenir la publication des Douze tables ; au IV<sup>e</sup> siècle, alors que les tribuns de la plèbe Sextius et Licinius revendiquent pour leur ordre l'accès au consulat, sous la forme d'un quota — un consul plébéien sur les deux élus —, Appius Claudius Crassus invite les patriciens à refuser et à préserver les secrets des auspices associés au consulat, qui garantissent leur supériorité sur les plébéiens et qui leur assure une place prépondérante à Rome (LIV. VI, 41) : *Auspiciis hanc urbem conditam esse, auspiciis bello ac pace domi militiaeque omnia geri, quis est qui ignoret? Penes quos igitur sunt auspicia more maiorum? Nempe penes patres : nam plebeius quidem magistratus nullus auspicato creatur ; nobis adeo propria sunt auspicia, ut non solum quos populus creat patricios magistratus non aliter quam auspicato creet, sed nos quoque ipsi sine suffragio populi auspicato interregem prodamus et priuatim auspicia habeamus quae isti ne in magistratibus quidem habent.* "Notre ville a été fondée par auspices, par auspices nous agissons en toute occasion, en guerre comme en paix, chez nous comme à l'armée : qui l'ignore? Et qui donc a le dépôt des auspices, selon la tradition des ancêtres? Eh bien, les patriciens : car un magistrat, s'il est plébéien, n'est jamais créé après consultation des auspices. Les auspices sont si bien notre propriété que non seulement les magistrats patriciens créés par le peuple ne peuvent l'être sinon après consultation des auspices, mais que nous-mêmes de notre côté nous n'avons pas besoin du suffrage du peuple pour, après auspices, proclamer un interroi, et que nous possédons pour notre usage privé ces auspices que les plébéiens ne possèdent même pas pendant leurs magistratures." Seuls détenteurs de ces rites, ils deviennent indispensables à la vie de la cité, et sont du coup seuls habilités à devenir consuls. Laisser les plébéiens accéder à la charge suprême revient à leur livrer cette mémoire de classe et à trahir le *mos maiorum*. De même, cf. LIV. IX, 46 : un petit-fils d'affranchi, Cn. Flavius, devient édile curule en 312, ce qui accentue le conflit entre les plébéiens et les nobles. Il en profite pour révéler des formules détenues jusque là uniquement par les pontifes, place le tableau des fastes au forum, afin que tous sachent quand plaider, et dédie à la Concorde un temple, ce qui contraint le grand pontife à lui dicter des formules sacrées, réservées au consul ou au général, seule habilité à dédier un temple. C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 103-105, résume les étapes de cette divulgation par écrit des lois et des formules qui appartenaient aux patriciens.

<sup>78</sup> *CIC., Brut. 92* : « le souvenir qui pourrait rester après eux de leur talent les laisse indifférents, persuadés qu'ils sont d'avoir acquis une renommée d'orateur assez grande et qui paraîtra plus grande encore, si la critique ne trouve d'eux aucun écrit où exercer son jugement. »

***honores homo per se cognitus sine ulla commendatione maiorum est adeptus.***<sup>80</sup>

Il est difficile de ne pas voir dans cet éloge une allusion à son propre statut d'*homo nouus*. La relation de ce dernier avec la *memoria* est nécessairement complexe ; en effet Cicéron, patriote et homme politique, entend conserver la *memoria* républicaine, représentée par les grandes familles romaines. Il défend donc activement leurs valeurs qui fondent le régime, parce qu'elles sont nécessaires à sa stabilité. Toutefois, *homo nouus* lui-même, il sait que le repli sur soi de ces classes dirigeantes provoquera nécessairement l'extinction de leur *memoria*, et donc la perte des racines de Rome. Pour éviter cet oubli, un seul recours : l'ouverture et la transmission de cette *memoria* à d'autres catégories de citoyens qui, par leur implication, sauront s'intégrer à elle et faire cause commune avec ses détenteurs initiaux ; tous constitueront alors une communauté partageant une *memoria* pourvoyeuse des mêmes valeurs politiques et morales, la *concordia ordinum*. L'*homo nouus* est donc désireux de s'intégrer dans cette mémoire nationale, collective, pour exister, se définir à l'intérieur d'une identité romaine ; en échange, il est la garantie que cette mémoire se transmettra.

Cicéron se déclare donc opposé à une fermeture corporatiste qu'il considère comme une erreur à l'échelle collective : il invite tous les citoyens à adhérer à la *memoria*

<sup>77</sup> C'est ainsi qu'en *Gall.* VI, 14, César observe que les jeunes aristocrates gaulois viennent suivre une formation exclusivement orale auprès des druides, fondée sur l'apprentissage par cœur : *Tantis excitati praemiis et sua sponte multi in disciplinam conueniunt et a parentibus propinquisque mittuntur. Magnum ibi numerum uersuum ediscere dicuntur. Itaque annos non nulli XX in disciplina permanent. "Attirés par de si grands avantages, beaucoup viennent spontanément suivre leurs leçons, beaucoup leur sont envoyés par leurs parents et leurs proches. On dit qu'auprès d'eux ils apprennent par cœur un nombre considérable de vers. Aussi plus d'un reste-t-il vingt ans à l'école."* L'écriture est donc interdite dans la transmission du savoir druidique, ce afin d'éviter une diffusion trop large, et d'en réserver l'exclusivité à une élite destinée à gouverner ; la *memoria* apparaît donc comme un outil de préservation du pouvoir politique et religieux : *Neque fas esse existimant ea litteris mandare, cum in reliquis fere rebus, publicis priuatisque rationibus, graecis litteris utantur. Id mihi duabus de causis instituisse uidentur, quod neque in uulgum disciplinam efferri uelint, neque eos qui discunt litteris confisos minus memoriae studere ; quod fere plerisque accidit, ut praesidio litterarum diligentiam in perdiscendo ac memoriam remittant.* "Ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire ; car c'est une chose courante : quand on est aidé par des textes, on s'applique moins à retenir par cœur et on laisse se rouiller sa mémoire." C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, *Les druides*, Rennes, Ouest France Université, 4<sup>e</sup> éd., 1986, p. 45-61, pour apprécier le contenu mémorisé de l'enseignement des druides, passent par une comparaison avec l'Irlande (p. 59) : « l'enseignement versifié, dans sa forme mémorisée, fixe, un condensé, un *compendium* des connaissances de base qu'il importait de savoir ou, plutôt, de ne jamais oublier... » Il était probablement fondé (p. 59) sur « de brefs aphorismes, des sentences concises, des phrases ou des métaphores, à la fois imagées et invariables, que l'élève ne pouvait comprendre et retenir qu'après avoir écouté le commentaire explicatif et, éventuellement, l'exégèse. »

<sup>79</sup> C. Moatti, « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326, expose de façon nuancée la place des spécialistes à la fin de la République romaine. Pour un exposé approfondi sur cette question, nous renvoyons à l'Annexe n° 2, p. 481.

<sup>80</sup> *Brut.* 96 : « *Quintus Pompeius, en ce temps-là, ne fut pas un orateur dédaigné et c'est ainsi qu'étant un homme nouveau, sans aïeux dont la gloire pût être une recommandation, il s'éleva jusqu'aux plus grands honneurs.* »

nationale — tandis qu'il fustige ceux qui l'oublie, affirmant leur indépendance à son égard, en individualistes ; à l'échelle de la corporation des orateurs, il invite tout autant à l'ouverture de la carrière, à la transmission par la *memoria* professionnelle des enseignements nécessaires à la formation de l'apprenti. Par la bouche de Brutus, par exemple, il regrette l'absence de discours écrits par Antoine et la rareté de ceux de Crassus<sup>81</sup>, alors qu'ils auraient pu laisser à tous le souvenir de leur travail, indispensable au jeune orateur :

***cum enim omnibus memoriam sui, tum etiam disciplinam dicendi nobis reliquissent.***<sup>82</sup>

On le voit, Cicéron ne peut concevoir la *memoria* que dans une conservation par la transmission, non par l'exclusivisme des grandes familles ou des corporations ; elle constitue un principe d'apprentissage, comme le souligne le parallélisme *memoriam suil/disciplinam dicendi*, qui met en équivalence le souvenir de la personne et la leçon tirée de son éloquence.

Cicéron affirme s'inscrire lui-même dans cette démarche d'enseignement, comme relais entre la génération des Crassus, Antoine... et la postérité, à laquelle il veut confier le souvenir des paroles de Crassus :

***... sermonemque L. Crassi reliquum ac paene postremum memoriae prodamus...***

<sup>83</sup>

Nous l'avons vu, l'orateur est par excellence un homme de mémoire, la *memoria* est inscrite à son programme, et désormais, Cicéron veut faire connaître son nom à la mémoire de la postérité selon A. Gowing<sup>84</sup> ; avec cette mise en abyme, la boucle est bouclée.

En évoquant Crassus, en pérennisant son souvenir, il s'inscrit lui-même dans une lignée dont il est l'aboutissement et assure la continuité de la mémoire professionnelle des spécialistes de l'éloquence, réclamée par le Brutus qu'il mettait en scène<sup>85</sup>.

## B. L'art de la mémoire

---

<sup>81</sup> Cf. CIC., *De or.* II, 8. On peut y voir aussi la méfiance à l'égard de l'écriture, conçue comme un affaiblissement des capacités de mémoire. Sur les écrits perdus, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 169-170 pour Antoine et p. 171-174 pour Crassus.

<sup>82</sup> CIC., *Brut.* 163 : « En effet, ils auraient laissé à tous un souvenir d'eux et à nous une leçon d'éloquence. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1931).

<sup>83</sup> CIC., *De or.* III, 14 : « achevons de transmettre à la postérité l'entretien de Crassus, presque le dernier où il prit part... »

<sup>84</sup> A. Gowing, « Memory and silence in Cicero's Brutus », *Eranos* 98, 2000, 39-64, p. 45 : « Despite the potential inadequacy of writing to convey one's oratorical talent, it still provides the sole means whereby the orator can be assured of transmitting the memory of his talent to future generations. Each generation is expected to add to the store of memory that the next generation of rhetoricians will need to master. But this goes beyond the bequeathing of clever turns of phrase. What we have here is nothing less than a formula for the transmission of knowledge from one generation to the next. »

La *memoria*, tour à tour *custos*, *thesaurus*, *fundamentum*, joue un rôle essentiel dans l'activité de l'orateur. Si elle est une faculté naturelle, elle peut cependant être développée à l'aide d'une méthode mise au point par les Grecs, mais plus connue de nous grâce aux Romains. En effet, seuls trois textes de l'Antiquité, la *Rhétorique à Herennius*, le *De oratore* de Cicéron et l'*Institutio oratoria* de Quintilien, proposent une réflexion approfondie sur l'*ars memoriae*. Le troisième titre s'exclut de lui-même de notre étude, par sa date de composition bien plus tardive à la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.C., dans un cadre socio-politique radicalement transformé. En revanche, les deux premiers appellent une analyse parallèle, par leur appartenance à une même période historique et politique — la fin troublée de la République, ruinée par les multiples révolutions, coups d'Etat, guerres civiles et autres conjurations — et par leur proximité chronologique — une trentaine d'années seulement les sépare, le premier étant rédigé entre 86 et 83<sup>86</sup>, le second en 55<sup>87</sup>.

La *Rhétorique à Herennius* est le premier manuel consacré à l'*ars dicendi* à Rome, après un *De ratione dicendi* écrit par Antoine, avant 91, sans doute très général<sup>88</sup>. La carrière littéraire de Cicéron a commencé à l'époque de la publication de la *Rhétorique*, avec le *De inuentione*, en 84-83 (travail sans doute interrompu par la crise politique déclenchée par l'arrivée de Sylla en 82) ; les deux ouvrages traitaient de thèmes oratoires communs, étaient fondés sans doute sur les mêmes sources grecques, mais écrits avec des points de vue bien distincts quant à la conception morale de la *memoria*, et plus largement quant à son insertion dans une éthique<sup>89</sup>. Il est légitime d'établir un parallèle entre les deux auteurs. Cicéron offre dans son *De oratore* le recul de la maturité sur son art, nourri par sa riche expérience. Il y aborde, comme le maître d'Herennius trente ans plus tôt, une méthode permettant de renforcer la mémoire, héritée des Grecs, une « mnémonique », selon l'expression de l'auteur anonyme.

Ce parallèle est d'autant plus important que tous deux s'inspirent d'une même source au sens large : les différences d'approche n'en seront que plus sensibles, et la part personnelle de chacun plus visible. Dans les deux cas, l'*ars memoriae* bénéficie de

<sup>85</sup> Sur l'évolution de l'éloquence romaine vue par Cicéron, cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire...*, p. 100-101, cité dans l'Annexe n° 11, p. 492. Cicéron est attaché à l'idée de progrès de l'éloquence, dont il est l'aboutissement, comme l'explique A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 200-201.

<sup>86</sup> Pour la datation, cf. *Rhétorique à Herennius*, éd. G. Achard, Paris, CUF, 1989, Introduction, p. VI à XIII. G. Kennedy, *The art of rhetoric in the roman world, 300 B.C.-A.D. 30*, Princeton, New Jersey, 1972, p. 113, confirme 86 comme *terminus post quem*.

<sup>87</sup> Pour une approche technique des trois textes, nous renvoyons à l'ouvrage fondamental de F. A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque des histoires), 1<sup>e</sup> éd. 1966, trad. 1975.

<sup>88</sup> CIC., *Brut.* 163 ; *De or.* I, 94-95 ; cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, vol. 1, p. 169-171 : « style de préceptes, lourd et sans art, l'opuscule, dont on ignore le titre était médiocre, et fut publié à l'insu de l'auteur, voire contre son gré. »

<sup>89</sup> Nous mènerons cette comparaison plus loin, p. 89 sqq.

développements cohérents et unitaires <sup>90</sup>. Nous suivrons les deux exposés de l'*ars memoriae* successivement. L'examen de leurs différences nous amènera à constater l'existence de deux objectifs distincts que nous nous efforcerons alors de définir clairement, en observant que l'*ars memoriae* se réduit chez l'un à une simple technique, tandis que l'autre lui donne une envergure morale et philosophique.

## 1. La Rhétorique à Herennius

L'auteur anonyme consacre le livre III à trois divisions de la rhétorique : la *dispositio*, la *pronuntiatio*, la *memoria*. Il consacre les chapitres 28 à 40 à cette dernière.

### a. L'existence de deux mémoires

Après avoir reconnu d'emblée l'importance d'une faculté qualifiée à la fois de *thesaurus inuentorum* et de *omnium partium rhetoricae custodem* <sup>91</sup>, expressions que nous retrouvons chez Cicéron <sup>92</sup>, il énonce un constat d'évidence : la coexistence de deux mémoires, l'une naturelle et innée, l'autre artificielle et exercée :

***Placet enim nobis esse artificium memoriae*** <sup>93</sup>

Avec une certaine confusion, il a pourtant envisagé le débat lors d'une question liminaire, pour aussitôt le reporter à plus tard !

***Memoria utrum habeat quiddam artificiosi an omnis ab natura proficiscatur, aliud dicendi tempus magis idoneum dabitur.*** <sup>94</sup>

Au lieu de s'engager dans cette démonstration, il préfère admettre cette coexistence comme un axiome :

***Sunt igitur duae memoriae : una naturalis, altera artificiosa*** <sup>95</sup>

avant de définir leurs natures respectives : la première est une composante innée de l'esprit humain ; la seconde est une méthode acquise par l'entraînement :

***Naturalis est ea quae nostris animis insita est et simul cum cogitatione nata ; artificiosa est ea quam confirmat inductio quaedam et ratio praeceptionis.*** <sup>96</sup>

Puis il s'engage dans un long préambule <sup>97</sup> justifiant l'utilité de cette méthode

<sup>90</sup> CIC., *De or.* II, 350-360 ; *Rhet. ad C. Her.* III, 28-40.

<sup>91</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 28

<sup>92</sup> Cf. CIC., *De or.* I, 18.

<sup>93</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 28 : « Nous pensons en effet qu'il y a un art de la mémoire. »

<sup>94</sup> *Ibid.* III, 28 : « La mémoire vient-elle pour une part d'une technique ou dépend-elle entièrement de la nature ? Nous en parlerons plus à propos une autre fois. »

<sup>95</sup> *Ibid.* III, 28 : « Il y a donc deux mémoires : l'une naturelle, l'autre fruit de l'art. »

<sup>96</sup> *Ibid.* III, 28 : « La mémoire naturelle est celle qui est innée dans notre esprit et qui a pris naissance en même temps que notre pensée. La mémoire artificielle est celle que renforcent une espèce d'apprentissage et des règles méthodiques.

d'entraînement par la complémentarité et l'interaction de ces deux types de mémoire, jugeant que l'artificielle ne peut se développer sans un minimum de capacités naturelles, mais que la mémoire innée ne peut non plus atteindre son sommet sans l'aide de la mnémotechnie <sup>98</sup>, le chiasme *naturalis memoria — praeceptione/doctrina — ingenii* confirmant la nécessité réciproque de l'inné et de l'acquis :

***quapropter et naturalis memoria praeceptione confirmanda est ut sit egregia, et haec quae doctrina datur indiget ingenii.*** <sup>99</sup>

Cette dualité de la mémoire, selon notre auteur, est conforme à sa nature d'*ars* ; en cela, elle est assimilable à toutes les autres *artes*, qui se fondent sur l'association de l'*ingenium* et de la *doctrina*, dont le lien indissoluble est souligné par la répétition de la même structure chiasmatique :

***Nec hoc magis aut minus in hac re quam in ceteris artibus fit, ut ingenio doctrina, praeceptione natura nitescat.*** <sup>100</sup>

L'auteur estime donc que tout lecteur, même doté d'une mémoire naturelle, pourra tirer profit de cette leçon :

***Quare et illis qui natura memores sunt utilis haec erit institutio, quod tute paulo post poteris intellegere*** <sup>101</sup>

Mais il ajoute que son but principal est de venir en aide aux élèves défavorisés par la nature <sup>102</sup>, d'où son choix de traiter seulement la mémoire artificielle :

***et si illi, freti ingenio, nostri non indigerent, tamen iusta causa daretur quare iis qui minus ingenii habent adiumento uelimus esse. Nunc de artificiosa memoria loquemur.*** <sup>103</sup>

<sup>97</sup> *Ibid.* III, 28-29.

<sup>98</sup> *Ibid.* III, 29.

<sup>99</sup> *Ibid.* III, 29 : « Donc la mémoire naturelle doit, pour atteindre la perfection, être renforcée par des préceptes et la mémoire qui s'acquiert par un apprentissage exige des dons. » Cicéron aussi parlait en ce sens, cf. *De oratore* II, 360.

<sup>100</sup> *Ibid.* III, 29 : « Il en est ici ni plus ni moins comme dans les autres arts : la formation réussit avec éclat grâce à un talent inné et les dons naturels grâce à l'apprentissage. »

<sup>101</sup> *Ibid.* III, 29 : « Aussi ces conseils seront utiles même à ceux qui ont une mémoire naturelle, comme tu pourras toi-même t'en rendre compte bientôt. »

<sup>102</sup> G. Achard, *La communication à Rome*, Paris, Belles lettres, 1991 (Realia, 12), p. 97, note que « le développement de l'écriture a tout changé : comme le déplore César, "quand on est aidé par des textes écrits, on s'applique moins à retenir et on laisse rouiller sa mémoire." Admirable observation, qui montre combien l'écriture, malgré tout ce qu'elle a apporté de positif, a émoussé de remarquables aptitudes intellectuelles de l'homme. » Platon lui-même fustige l'écriture, et plus largement les moyens artificiels de se souvenir comme la mnémotechnie développée par le sophiste Hippias d'Elide, qui affaiblissent les capacités naturelles de l'esprit, en lui fournissant un support artificiel (*Phèdre* 274 e-275 b).

<sup>103</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 29 : « Mais si ces gens, sûrs de leurs capacités, n'avaient pas besoin de nous, nous aurions cependant une bonne raison de vouloir aider ceux qui ont moins de capacités. Nous allons donc parler de la mémoire artificielle. »

## b. La méthode

Après le préambule destiné à justifier son choix, il décrit enfin la méthode, fondée sur l'association de lieux et d'images :

***Constat igitur artificiosa memoria locis et imaginibus.*** <sup>104</sup>

Il définit ensuite la nature de chacun de ces deux éléments, tout en donnant plusieurs exemples ; l'« emplacement » doit être un espace restreint, naturel ou fabriqué, un lieu ou un site, fortement individualisé et limité, de façon à pouvoir être aisément discerné et retenu par la mémoire naturelle ; les exemples cités sont d'ordre architectural (construction ou détail) :

***Locos appellamus eos qui breuiter, perfecte, insignite aut natura aut manu sunt absoluti, ut eos facile naturali memoria comprehendere et amplecti queamus : ut aedes, intercolumnium, angulum, fornicem et alia quae his similia sunt.*** <sup>105</sup>

Les « images », elles, doivent avoir un rapport de représentation avec le souvenir évoqué, par la forme, l'idée ou la reproduction :

***Imagines sunt formae quaedam et notae et simulacra eius rei quam meminisse uolumus*** <sup>106</sup>

Ainsi, des images d'animaux — cheval, lion, aigle — sont données en exemples.

Enfin, il reste à mettre en rapport les images choisies avec les lieux retenus qui, par association, permettront de se rappeler les images donc les souvenirs qu'elles portent :

***... imagines... in locis certis conlocare nos oportebit.*** <sup>107</sup>

Selon sa théorie, les *loci* et les *imagines* doivent en fait être inspirés par la réalité <sup>108</sup>, car la *memoria naturalis* pourra ainsi mieux les retenir, ainsi que les souvenirs abstraits, virtuels, qui leur sont associés : c'est la nature qui reste le fondement de cette technique.

## c. La théorie des *loci*

Les chapitres 30 à 32 développent la théorie des emplacements <sup>109</sup>. L'auteur use d'une analogie avec l'écriture, et désigne pour la première fois la mnémotechnie sous le terme de « mnémonique » <sup>110</sup> ; il justifie l'analogie par une série d'assimilations : les emplacements avec le support de l'écriture (cire ou papyrus), les images avec des lettres,

<sup>104</sup> Ibid. III, 29 : « La mémoire artificielle prend appui sur des emplacements et des images. »

<sup>105</sup> Ibid. III, 29 : « Nous appelons emplacements des réalisations de la nature ou de l'homme, occupant un espace limité, faisant un tout, se distinguant des autres, telles que la mémoire naturelle peut aisément les saisir et les embrasser : par exemple une maison, un entrecolonnement, une pièce, une voûte et d'autres choses semblables. »

<sup>106</sup> Ibid. III, 29 : « Les images sont des formes, des symboles, des représentations de ce que nous voulons retenir »

<sup>107</sup> Ibid. III, 29 : « ... il faudra mettre leurs images (les images des animaux) dans des emplacements précis. »

<sup>108</sup> A ce sujet, cf. C. Baroin, « La maison romaine comme image et lieu de mémoire », *Images Romaines* : actes de la table ronde organisée à l'Ecole normale supérieure, 24-26 octobre 1996, éd. F. Dupont et C. Auvray-Assayas, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998 (Etudes de littérature ancienne, 9), 177-192.



l'organisation spatiale des images dans les emplacements avec l'écriture, l'exécution du discours avec une lecture<sup>111</sup> :

***Nam loci cerae aut cartae simillimi sunt, imagines litteris, dispositio et conlocatio imaginum scripturae, pronuntiatio lectioni.***<sup>112</sup>

Dès lors, quelles sont les caractéristiques de ces emplacements favorables à la mémorisation ? Ils seront nombreux, pour retenir beaucoup d'images, donc beaucoup d'idées<sup>113</sup> ; classés dans un ordre immuable, de façon à former une série que l'orateur puisse prendre dans n'importe quel sens, ou commencer à n'importe quel endroit<sup>114</sup> sans pour autant confondre les images<sup>115</sup>. Une nouvelle analogie illustre cette idée : les emplacements doivent être considérés comme une série de personnes de connaissance, dont on ne saurait confondre les identités, quel que soit l'ordre des rencontres<sup>116</sup>.

<sup>109</sup> Cf. F. A. Yates, *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque des histoires), 1<sup>ère</sup> éd. 1966, trad. 1975, p. 18-20. M. Carruthers, *Machina memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen âge*, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2002, parle de "mémoire localisante" (p. 23) et étudie son influence sur le Moyen-Age (p. 18 sq.). M. Carruthers voit cette mémoire localisante en action dans la mise en scène de Crassus qui se retire dans une chambre de méditation pour réfléchir au dialogue suivant, dans le *De oratore* (p. 226-227).

<sup>110</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 30 : G. Achard (Paris, CUF, 1989) retient *nemonica*, mais signale également la leçon *mnemonica*.

<sup>111</sup> Cf. CIC., *De or.* II, 354 ; II, 360 ; *Partit.* 26 ; Platon, *Theaet.* 194 c (la mémoire est associée à de la cire) ; *Phèdre* 274 e-275 b. G. Achard, *La communication à Rome*, Paris, Belles lettres, 1991 (Realia, 12), p. 98-99, insiste sur l'ordre des emplacements. F. A. Yates, *L'art de la mémoire...* analyse l'image de la cire (p. 48-49) et rappelle la méfiance de Platon envers la mnémotechnie : « Il est clair que, du point de vue de Platon, la mémoire artificielle, telle que l'utilise un sophiste, ne peut être qu'une malédiction, une profanation de la mémoire... Une mémoire platonicienne ne devrait pas être organisée aussi vulgairement que cette mnémotechnique, mais en rapport avec les réalités supérieures. »

<sup>112</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 30 : « En effet les emplacements sont tout à fait comparables à une tablette de cire ou à un papyrus, les images aux lettres, la disposition et la localisation des images à l'écriture ; et prononcer le discours, c'est comme lire. »

<sup>113</sup> *Ibid.* III, 30.

<sup>114</sup> *Ibid.* III, 30.

<sup>115</sup> C. Baroin, « La maison romaine... », relève à juste titre l'importance de l'organisation de l'espace offerte par une *domus* pour les nécessités de l'*ars memoriae* (p. 181). En effet, cette organisation, connue de tous les Romains, doit permettre à l'orateur de parcourir mentalement la maison avec facilité, en même temps qu'il prononce son discours (p. 183-184) : le parcours doit correspondre à la *dispositio* ; le vestibule matérialise l'exorde, les différentes pièces, les parties du discours ; la conclusion, quant à elle, correspond à un « regard rétrospectif sur la maison » (C. Baroin se fonde sur la déambulation d'Encolpe dans la maison de Trimalcion, chez Pétrone, *Sat.* 28, 6-30, 4 : p. 188-190) ; l'importance de l'ordre, du classement des images est soulignée chez Aristote, *De memoria et reminiscentia* 452 a, 12-16. C'est Quintilien qui nous donne le plus d'informations sur la place de l'architecture dans l'art de la mémoire, rappelle F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 34-35. J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, offre un bon résumé de la méthode (p.38-43) : la déambulation mentale d'un *locus* à un autre définit la *dispositio* du discours ; la *memoria rerum* relève de l'*inuentio*, la *memoria uerborum* de l'*elocutio*.

L'image de l'écriture affine de nouveau la compréhension du système : si les images doivent être effacées, comme des lettres, les emplacements doivent rester identiques, offrant un support stable et constant, comme la cire<sup>117</sup>. L'auteur envisage une numérotation des emplacements pour faciliter leur organisation, au moyen de repères visuels : une main d'or tous les cinq emplacements, un ami nommé Decimus au dixième<sup>118</sup>. S'ajoutent des caractéristiques physiques très précises : un environnement désert pour rendre la visualisation des contours des emplacements plus précise et fiable ; des *loci* d'aspect et de nature variés, pour éviter toute confusion<sup>119</sup> ; assez petits pour offrir des images nettes, assez grands pour paraître les contenir<sup>120</sup> ; suffisamment éclairés pour permettre de voir les images<sup>121</sup> ; des intervalles de trente pieds<sup>122</sup> ; enfin, l'imagination peut relayer le manque d'emplacements de référence réels, et fournir des emplacements fictifs<sup>123</sup>. On le voit, l'auteur est d'une minutie particulièrement pointilleuse.

#### d. La théorie des *imagines*

Une leçon chasse l'autre ; après ce bilan technique, il considère de son devoir d'évoquer la deuxième composante de cette méthode, en exposant la théorie des images :

***De locis satis dictum est ; nunc ad imaginum rationem transeamus.***<sup>124</sup>

Il établit les deux domaines d'activité de la mémoire artificielle : la *memoria rerum* et la

<sup>116</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 30.

<sup>117</sup> *Ibid.* III, 31 ; sur l'image de la cire, cf. Platon, *Theetète* 194 a-195 a. Selon A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 420 n. 156, Cicéron perçoit bien la cire comme une image. Il « est très conscient du caractère philosophique de cette doctrine (de la mnémotechnie), comme l'attesteront les *Tusculanes* (I, 57), où nous retrouvons l'évocation de Simonide et des philosophes académiciens, ainsi que l'image de la cire et la théorie de la réminiscence. (Cicéron précise d'ailleurs que l'image de la cire ne peut être qu'une analogie, car l'âme est spirituelle, *Tusc.* I, 61). M. Carruthers, *Le livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, trad. D. Meur, Paris, Macula, 2002, développe avec beaucoup de détails la métaphore de l'écriture (chapitre *Tabula memoriae*).

<sup>118</sup> *Ibid.* III, 31. Aristote, *De memoria* 452 a 17, envisage l'utilisation de l'ordre alphabétique pour faciliter le classement ; cf. M. Carruthers, *Le livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, trad. D. Meur, Paris, Macula, 2002 (chapitre *Tabula memoriae*).

<sup>119</sup> *Ibid.* III, 31.

<sup>120</sup> *Ibid.* III, 31.

<sup>121</sup> *Ibid.* III, 32.

<sup>122</sup> *Ibid.* III, 32.

<sup>123</sup> *Ibid.* III, 32.

<sup>124</sup> *Ibid.* III, 32 : « C'en est assez à propos des emplacements. Passons maintenant à la théorie des images. »

*memoria uerborum*, distinguées par le choix des images <sup>125</sup>. La première reproduit en images les objets retenus :

***Rerum similitudines exprimuntur cum summatim ipsorum negotiorum imagines conparamus*** <sup>126</sup>

La seconde use d'images évoquant phonétiquement ou lexicalement des syllabes, voire des mots entiers :

***uerborum similitudines constituuntur cum unius cuiusque nominis et uocabuli memoria imagine notatur.*** <sup>127</sup>

Cette dernière expression paraît redondante, voire tautologique, marque du jargon d'un maître qui, sous le verbalisme, n'aboutit pas à l'explication satisfaisante ; on peut considérer que l'auteur l'a jugée nécessaire pour respecter le parallélisme avec la première subdivision. Il procède à une analyse détaillée de chacune des deux sous un angle pratique.

La *memoria rerum* doit passer par une image synthétique, en fait composée de plusieurs images dont l'alliance construit un sens global perceptible et résume le souvenir d'un ensemble d'éléments cohérent :

***Rei totius memoriam saepe una nota et imagine simplici comprehendimus*** <sup>128</sup>

Puis vient un exemple-type <sup>129</sup> ; ainsi, la victime d'un crime, alitée, l'accusé debout à ses côtés, tenant une coupe évoquant l'empoisonnement, des testicules de bélier faisant référence aux témoins par un jeu de mots, ainsi que des tablettes, liées au testament de la victime — le mobile ! L'auteur se révèle ici très utile pour la connaissance des procédures techniques utilisées par l'orateur dans l'*ars memoriae* : il doit choisir une image concentrée, ramassée, en fait un rébus <sup>130</sup>, permettant une visualisation globale, et la mettre en scène, la dramatiser ; en effet, une narration introduit un sens de lecture, donc une cohérence, facilitant la mémorisation, et la théâtralisation permet de marquer les traits de façon accentuée, de donner un relief plus facile à saisir. La couleur peut même intervenir, pour donner plus d'expressivité ; ainsi, le rouge connotant des significations

<sup>125</sup> *Ibid.* III, 33. Cf. CIC., *inu.* I, 9. Cf. F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 20-21.

<sup>126</sup> *Ibid.* III, 33 : « Les ressemblances avec des choses s'obtiennent quand on forme sommairement l'image des choses elles-mêmes. »

<sup>127</sup> *Ibid.* III, 33 : « On parvient à des ressemblances avec des mots lorsque le souvenir de chaque nom et de chaque terme est conservé grâce à une image. »

<sup>128</sup> *Ibid.* III, 33 : « Souvent nous faisons tenir dans un seul signe et dans une image unique le souvenir d'un ensemble de choses. »

<sup>129</sup> *Ibid.* III, 33.

<sup>130</sup> Comme le suggère J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, p. 41 : « Il y a dans ce dernier tour un recours au jeu de mots, plus précisément à ce que Freud appelle la substitution d'une représentation visuelle à une représentation auditive, sur le mode du rébus. »

symboliques comme la violence, le meurtre, le sang <sup>131</sup> ... Cette image doit être complétée par d'autres — conséquence logique soulignée par l'emploi du connecteur *deinceps* <sup>132</sup> — évoquant les autres chefs d'accusation ; toutes sont alors localisées dans les emplacements, dans l'ordre de leur utilisation par l'orateur <sup>133</sup>. L'auteur considère que deux conditions sont nécessaires à l'efficacité de la mémoire artificielle, la mise en scène — caractérisation et dramatisation — et l'ordre des images :

***et, quotiescumque rem meminisse uolemus, si formarum dispositione et imaginum diligenti notatione utemur, facile ea quae uolemus memoria consequemur.*** <sup>134</sup>

Puis il développe la *memoria uerborum* avec de nombreux détails, grâce à l'exemple d'un vers à mémoriser. Elle fonctionne par associations d'idées, par jeux de mots, chaque son ou mot devant trouver un équivalent visuel à sa prononciation <sup>135</sup>. L'auteur reconnaît cependant les limites de cette technique, qui doit seulement venir à l'appui de la mémoire naturelle, qui passe par la répétition, l'apprentissage par cœur :

***Sed haec imaginum conformatio tum ualet si naturalem memoriam exsuscitauerimus hac notatione... Hoc modo naturae subpeditabit doctrina. Nam utraque altera separata minus erit firma, ita tamen ut multo plus in doctrina atque arte praesidii sit.*** <sup>136</sup>

Il réaffirme ainsi la complémentarité des deux mémoires (*natura/doctrina*), dont l'alliance apparaît comme une garantie de réussite (*multo plus praesidii*).

## e. L'imitation de la nature

<sup>131</sup> Pour l'étude précise des *imagines* proposées par l'auteur anonyme, cf. F. A. Yates, *L'art de la mémoire*..., p. 21-27.

<sup>132</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 34.

<sup>133</sup> C. Baroin, « La maison romaine... », juge, là encore, que la *domus* constitue pour l'orateur le pourvoyeur essentiel en *imagines*, « un "réservoir" d'images » (p. 186). En effet, les objets d'art, l'ornementation, les colonnes, les portraits d'ancêtres, sont autant d'images propices à la mémorisation, faciles à identifier et à repérer dans les *loci* offerts par la structure de la *domus* (p. 187-188). A. Rouveret, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne : Ve siècle av. J.-C.-Ier siècle ap. J.-C.*, Rome-Paris, de Boccard, 1989, en particulier p. 307-311, analyse les *imagines* de la *memoria artificiosa* à la lueur de l'histoire de l'art et y recherche les indices d'une réflexion sur la peinture à Rome (p. 307) : « Dans l'art de la mémoire, le processus est intériorisé puisque l'orateur constitue à son propre usage des tableaux imaginaires. » Cf. aussi A. Rouveret, « Peinture et art de la mémoire », *Comptes rendus des séances de l'année de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 1982, 571-588, qui analyse également l'influence de l'*ars memoriae* sur les tables iliaques, qu'elle qualifie de « tablettes à mémoriser » (A. Rouveret, « Les tables iliaques et l'art de la mémoire », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* 1988, 166-176).

<sup>134</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 34 : « Et quand nous voudrions nous souvenir de quelque chose, si nous disposons soigneusement les images, si nous les caractérisons bien, nous nous rappellerons aisément ce que nous voudrions. »

<sup>135</sup> *Ibid.* III, 34. Chez Aristote déjà, les vers offrent des facilités de mémorisation (*Rhétorique*, □, 9, 1409 b).

<sup>136</sup> *Ibid.* III, 34 : « Mais cet emploi des images est utile seulement si nous mettons en branle grâce à ces repères la mémoire naturelle... Ainsi la méthode viendra en aide à la nature. Séparées, elles auraient chacune moins de force, mais soulignons bien que la méthode et l'art offrent un secours bien plus grand. »

Il s'interroge alors sur le choix des images les plus marquantes et cherche les raisons de leur persistance dans la mémoire, en donnant là une analyse du processus mémoriel naturel, fondé sur le principe de nouveauté. En effet, s'appuyant sur l'expérience commune, il constate que les images banales, ordinaires et sans relief de la vie quotidienne ne sont pas retenues par la mémoire :

***Nam si quas res in uita uidemus paruas, usitatas, cottidianas, meminisse non solemus, propterea quod nulla noua nec admirabili re commouetur animus***<sup>137</sup>

La cause en est clairement exprimée : *nulla noua*, « rien de neuf ».

Inversement, il observe que tout phénomène d'exception marque durablement les esprits par sa nouveauté et son outrance :

***at si quid uidemus aut audimus egregie turpe, inhonestum, inusitatum, magnum, incredibile, ridiculum, id diu meminisse consueuimus.***<sup>138</sup>

L'accumulation d'adjectifs appartenant au lexique de l'immoralité (*turpe, inhonestum, ridiculum*) ou de l'exception (*inusitatum, magnum, incredibile*) souligne la permanence mémorielle du fait extraordinaire.

Un exemple vient illustrer cette thèse, jouant sur l'opposition entre les faits d'actualité, rapidement oubliés, et les événements de l'enfance, plus mémorables, parce que nouveaux pour une expérience juvénile alors vierge :

***Itaque quas res ante ora uidemus aut audimus obliuiscimur plerumque ; quae acciderunt in pueritia meminimus optime saepe ; nec hoc alia de causa potest accidere, nisi quod usitatae res facile e memoria elabuntur, insignes et nouae diutius manent in animo.***<sup>139</sup>

L'emploi de la locution restrictive *nec alia ... nisi* renforce le caractère de certitude de l'explication apportée, le critère de nouveauté, qui fonde ce qui reste en mémoire, le *dignum memoria* de l'orateur.

L'observation de ce processus naturel de mémorisation suscite l'envie d'imiter la nature. L'art de la mémoire peut même améliorer celle-ci dans le cas présent :

***Nihil est enim quod aut natura extremum inuenerit aut doctrina primum ; sed rerum principia ab ingenio profecta sunt, exitus disciplina comparantur.***<sup>140</sup>

<sup>137</sup> Ibid. III, 35 : « Si nous voyons dans la vie courante des choses insignifiantes, communes, habituelles, il est fréquent que nous ne les retenions pas parce que ce n'est pas quelque chose de nouveau et d'étonnant qui frappe notre esprit. »

<sup>138</sup> Ibid. III, 35 : « Mais si nous voyons ou si nous entendons dire quelque chose qui se signale par sa laideur, quelque chose de bas, d'exceptionnel, de grand, d'incroyable, de drôle, généralement nous en gardons longtemps le souvenir. »

<sup>139</sup> Ibid. III, 35 : « C'est pourquoi nous oublions habituellement ce qui est en train de se passer ou de se dire devant nous, mais les événements de notre enfance sont ceux dont nous nous souvenons souvent le mieux. Et cette différence ne peut provenir que de ceci : les choses ordinaires s'échappent aisément de la mémoire mais les choses remarquables et nouvelles restent plus longtemps dans l'esprit. »

<sup>140</sup> Ibid. III, 36 : « Il n'y a rien en effet que la nature ait découvert après la science, rien que la science ait découvert la première. Mais si les principes des choses sont issus des dispositions naturelles, c'est l'apprentissage qui les porte à la perfection. »

La méthode doit donc suivre cette loi et inventer des images à l'imitation de celles qui marquent la mémoire naturelle :

***Imagines igitur nos in eo genere constituere oportebit quod genus in memoria diutissime potest haberi.***<sup>141</sup>

Une liste d'exemples d'images originales, fortement caractérisées, complète cette règle, jouant sur le degré d'une qualité (beauté/laideur), les vêtements, les couleurs (le sang, le rouge), l'humour et le grotesque ; tous concourent, par l'hyperbole et la caricature, à s'inscrire plus profondément dans la mémoire :

***nam ea res quoque faciet ut facilius meminisse ualeamus.***<sup>142</sup>

L'explication en est l'analogie entre mémoire naturelle et mémoire artificielle, la seconde imitant les lois de la première ; elle adopte les mêmes processus, mais à l'aide d'images fictives, virtuelles, reconstruites par l'imagination avec un matériau trouvé dans la nature un parallèle étant établi entre les *res uerae* et les *res fictae* :

***Nam quas res ueras facile meminimus, easdem fictas et diligenter notatas meminisse non difficile est.***<sup>143</sup>

#### **f. Les avantages et les limites de l'*ars memoriae***

Cependant, l'auteur émet une réserve, en condamnant l'excès de certains Grecs comme Métrodore de Scepsis qui ont voulu fournir une liste d'un très grand nombre d'images-types pour rendre compte d'un maximum de mots :

***Scio plerosque Graecos qui de memoria scripserunt fecisse ut multorum uerborum imagines conscriberent, uti qui ediscere uellent paratas haberent, ne quid in quaerendo consumerent operae.***<sup>144</sup>

Il s'oppose à cette pratique systématique, prétendument exhaustive, contestant ses avantages dans une série de questions oratoires<sup>145</sup> en relevant ses limites : le vocabulaire étant infini, une liste d'images complète est impossible ; proposer cette liste, c'est offrir une solution de facilité aux élèves et empêcher le développement de leur imagination ; enfin, conséquence de ce qui précède, une telle liste est impersonnelle ; or, les images marquantes sont éminemment subjectives, liées au goût et à l'expérience de chacun : elles correspondent donc à un choix personnel ; des images déterminées par autrui ne sauraient s'intégrer harmonieusement, judicieusement, dans la mémoire

<sup>141</sup> Ibid. III, 37 : « Il nous faudra donc former des images du genre de celles qui peuvent être conservées très longtemps en mémoire. »

<sup>142</sup> Ibid. III, 37 : « ce moyen aussi permettra de conserver plus facilement le souvenir. »

<sup>143</sup> Ibid. III, 37 : « Car les choses vraies que nous nous rappelons facilement, il n'est pas difficile de nous les rappeler quand elles sont façonnées et bien caractérisées. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1989).

<sup>144</sup> Ibid. III, 38 : « Je sais que la plupart des Grecs qui ont traité de la mémoire se sont efforcés d'établir une liste d'images correspondant à un grand nombre de mots pour que ceux qui voudraient les apprendre par cœur les aient à leur disposition et soient dispensés de la peine de les chercher. »

<sup>145</sup> Ibid. III, 38.

artificielle de chacun. L'auteur offre une méthode, quelques exemples, mais sans prétendre à l'exhaustivité. Comme professeur (*praeceptor*), il juge fort pédagogiquement qu'il doit donner une orientation, être un guide, en laissant son élève faire le reste du chemin, constituer ses propres images et contribuer lui-même à la formation de son esprit

146 .

Enfin, il prend la défense de la *memoria uerborum*, trop souvent jugée difficile et futile par opposition à la *memoria rerum*, considérée comme plus rentable. Il apprécie précisément la mémoire des mots pour sa difficulté et sa technicité gratuite :

***Nunc ne forte uerborum memoriam aut nimis difficilem aut parum utilem arbitrere et ipsarum rerum memoria contentus sis, quod et utiliores sint et plus habeant facultatis, admonendus es quare uerborum memoriam non improbemus.***<sup>147</sup>

Aussi invite-t-il son élève à ne pas rejeter la mémoire des mots et justifie sa position par une analogie déductive, de la loi générale au cas particulier, en rappelant la règle selon laquelle un entraînement difficile facilite l'exécution de tâches d'un niveau inférieur ; ainsi, la pratique de la mémoire des mots est un exercice profitable, qui rend plus aisée encore la mémoire des choses, qu'il reconnaît comme plus utile :

***Nec nos hanc uerborum memoriam inducimus ut uersus meminisse possimus, sed ut hac exercitatione illa rerum memoria quae pertinet ad utilitatem confirmetur, ut ab hac difficili consuetudine sine labore ad illam facultatem transire possimus.***<sup>148</sup>

En effet, la *memoria rerum* touche à l'utile, mais nous devons nous interroger sur cette notion d'*utilitas* qui n'est pas nécessairement identique chez les deux auteurs. D'autre part, nous devons nous demander quelle différence l'attachement de l'auteur à la *memoria uerborum*, comme entraînement technique nécessaire, induit dans leur approche de la faculté mémorielle.

D'une loi scientifique universelle selon laquelle la théorie — la *doctrina* — ne vaut que si elle s'appuie sur la pratique, l'auteur déduit que la mnémonique, comme n'importe quelle autre *ars*, doit se développer par des exercices :

***Sed cum in omni disciplina infirma est artis praeceptio sine summa adsiduitate exercitationis, tum uero in nemonicis minimum ualet doctrina, nisi industria, studio, labore, diligentia conprobatur***<sup>149</sup>

L'expression *in omni disciplina* souligne l'appartenance de l'*ars memoriae* au vaste

<sup>146</sup> *Ibid.* III, 39.

<sup>147</sup> *Ibid.* III, 39 : « Maintenant, pour que tu n'aies pas juger la mémorisation des mots trop difficile ou insuffisamment utile et pour que tu ne te contentes pas de la mémorisation des choses mêmes — sous prétexte qu'elles offrent plus d'utilité et de ressource —, il nous faut t'apprendre pourquoi nous ne désapprouvons pas la mémoire des mots. »

<sup>148</sup> *Ibid.* III, 39 : « En outre nous ne présentons pas cette mémorisation des mots pour que l'on soit capable de retenir des vers, mais pour fortifier, grâce à cet exercice, la mémorisation utile, celle des choses, de manière à ce que l'on puisse passer sans fatigue de cette pratique difficile à cette capacité. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1989).

<sup>149</sup> *Ibid.* III, 40 : « Mais si dans toute discipline l'enseignement théorique est inefficace sans un entraînement très soutenu, dans la mnémotechnique la théorie ne sert que si elle s'appuie sur le travail, l'application, l'effort, le soin. »

ensemble des *artes*, avec cette nuance que la mémoire est mise à contribution en permanence et qu'elle mérite donc d'autant plus d'être exercée :

***Numquam est enim quin aliquid memoriae tradere uelimus et tum maxime cum aliquo maiore negotio detinemur.***<sup>150</sup>

Il ajoute une ultime justification, l'*utilitas* :

***Quare, cum sit utile facile meminisse, non te fallit, quod tantopere utile sit, quanto labore sit adpetendum : quod poteris existimare utilitate cognita.***<sup>151</sup>

Cette conclusion nous ramène au sens d'*utilitas*, que nous devrons nécessairement préciser pour discerner les nuances de son emploi chez les deux auteurs.

## 2. Le De oratore

Cicéron a déjà évoqué la *memoria*, par la bouche d'Antoine, dans les mêmes termes que le maître d'Herennius, qualifiant la *memoria* de *thesaurus rerum omnium* et de *custos* (*De or.* I, 18), et étendant son rôle à tous les domaines (*rerum omnium*), et non plus aux seules divisions rhétoriques (*Rhet. ad C. Her.* III, 28 : *omnium partium rhetoricae*).

### a. Origine de l'*ars memoriae*

Il offre une vue d'ensemble de la méthode, s'attardant peu sur les détails. Dès le livre I (187), une *ratio locorum et simulacrorum*, « un système d'emplacements et d'images », est évoquée, définissant les deux composantes de la mémoire, et leur organisation en réseau dans l'esprit de l'orateur, la *ratio*. S'annonce ainsi une approche résolument théorique, conceptuelle.

Pour ce développement, Cicéron choisit le porte-parole idéal, Antoine, dont la mémoire est exceptionnelle. Il aborde la *memoria* après avoir étudié l'*inuentio* et la *dispositio*, et avant de laisser la mise en forme, l'*elocutio* et l'*actio*, à Crassus<sup>152</sup>. Avant de commencer sa leçon, il procède avec humour à une *captatio benevolentiae*, relativisant ses propres capacités mémorielles en racontant l'anecdote de Thémistocle, déjà citée par Cicéron, et reprise par d'autres<sup>153</sup>.

L'exemple de l'Athénien préférant une *ars obliuionis* à une *ars memoriae* l'invite à l'humilité devant une telle mémoire :

***Sed, ut ad rem redeam, non sum tanto ego, inquit, ingenio quanto Themistocles fuit, ut obliuionis artem quam memoriae malim***<sup>154</sup>

<sup>150</sup> Ibid. III, 40 : « Il n'y a pas de moment où nous ne voulions confier quelque chose à la mémoire, surtout d'ailleurs lorsque nous sommes retenus par une affaire d'une certaine importance. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1989).

<sup>151</sup> Ibid. III, 40 : « Aussi, tu comprends bien, puisqu'il est utile de retenir facilement, qu'il faut consacrer à l'acquisition de cette qualité des efforts à proportion de son utilité. Tu pourras apprécier ce conseil quand tu en auras éprouvé les avantages. »

<sup>152</sup> CIC., *De or.* II, 350 : *Adiungam etiam de memoria*.

<sup>153</sup> Cf. CIC., *De or.* II, 299 ; *Luc.* 22 ; QVINT. XI, 2, 11.



De ce fait, il invite à pratiquer la méthode mise au point par Simonide de Céos, que rejette un Thémistocle accablé de souvenirs par une mémoire sans défaillance :

***gratiamque habeo Simonidi illi Cio, quem primum ferunt artem memoriae protulisse.***<sup>155</sup>

C'est l'occasion de raconter l'origine merveilleuse de cette *ars*<sup>156</sup> : alors que le poète Simonide chante lors d'un banquet la victoire de l'athlète Scopas, celui-ci lui verse seulement la moitié du prix prévu pour son travail, considérant que le poème est consacré autant à l'éloge des Dioscures qu'au sien, et l'invite à quérir l'autre moitié auprès des deux frères divins. A ce moment précis, on annonce à Simonide qu'il est attendu à la porte par deux jeunes gens. A peine est-il sorti de la maison que le toit s'effondre sur les convives, les tuant tous. Ce sont Castor et Pollux en personne qui l'ont sauvé, payant leur dette à son égard, et qui ont ainsi châtié l'avare Scopas. Mais, alors que le conte pourrait s'arrêter sur cette moralité appelant l'homme à l'humilité devant le divin, Antoine le prolonge par des considérations beaucoup plus réalistes ; les corps des victimes, broyés, sont défigurés, leurs familles elles-mêmes ne peuvent les reconnaître. Simonide, seul convive survivant, peut les aider ; se rappelant la place occupée par chacun sur les lits de table, il permet ainsi leur identification et donc leur inhumation :

***Simonides dicitur ex eo, quod meminisset quo eorum loco quisque cubuisset, demonstrator unius cuiusque sepeliendi fuisse.***<sup>157</sup>

<sup>154</sup> CIC., *De or. II*, 351 : « Mais je reviens à mon sujet. Je ne vais point, comme Thémistocle dont je n'ai pas le vaste génie, préférer l'art d'oublier à celui de se souvenir »

<sup>155</sup> *Ibid.* II, 351 : « et je rends grâce au grand Simonide de Céos qui fut, dit-on, l'inventeur de la mémoire artificielle. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1989).

<sup>156</sup> *Ibid.* II, 352-353. Cette invention est évoquée pour la première fois par « une tablette de marbre dite *Chronique de Paros* datant de 264 av. J.-C. [qui] relate les dates légendaires des grandes découvertes. Elle attribue celle du "système des aide-mémoire" au poète grec Simonide de Céos (556 environ à 468 av. J.-C.), à peu près contemporain de Pythagore. » (J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, p. 36-37). L'épisode est aussi relaté par Phèdre, IV, 26, qui ne fait cependant pas allusion à Thémistocle. Sur Simonide, cf. aussi F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 39-42. Pour la *Chronique de Paros*, cf. *Lyra Graeca* II, p. 249 ; F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, Berlin, 1929, II, p. 1000, et *Fragments*, Kommentar, Berlin, 1930 II, p. 694. J. Farrell, « The phenomenology of memory in Roman culture », *The Classical journal* 92, 1996/1997, 373-383, p. 377, considère que la légende définit en fait l'*ars memoriae* comme une invention commerciale de Simonide : « Thus the invention of artificial memory is represented as compensation to a professional for services rendered ; and since this professional is actively engaged in transactions involving memory, he is able to plow this particular payoff into capital investment and thus to solidify his position in the memory trade. My reading of Simonides as magnate/entrepreneur of artificial mnemonics may seem eccentric and even false to the spirit of the anecdote. » Sur la fonction mnémotechnique de l'histoire même de cette invention, cf. M. Carruthers, *Machina memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen âge*, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2002, p. 42. Sur la tradition littéraire de cette légende, née aussitôt après la mort de Simonide, cf. V. d'Agostino, « Simonide inventore della mnemotecnica in Cicerone e in Quintiliano », *Rivista di studi classici* 1, 1952/1953, 125-127.

<sup>157</sup> CIC., *De or. II*, 353 : « Simonide, en se rappelant la place que les convives avaient tous occupée sur les lits, permit aux familles de retrouver et d'inhumer les restes de chacun d'eux. »

Il en tire une mnémotechnie fondée sur le classement et l'ordre des souvenirs :

***Hac tum re admonitus inuenisse fertur ordinem esse maxime qui memoriae lumen adferret.***<sup>158</sup>

D'emblée, l'image de la lumière introduit la notion de mémoire visuelle, développée par la suite<sup>159</sup>. A partir de l'association établie entre une place à table et le souvenir d'un convive<sup>160</sup>, Simonide imagine une méthode reposant sur une analogie spatiale, où l'esprit visualise un emplacement (*locus*) et une image associée (*simulacrum*, *imago*), elle-même figurant le souvenir à retenir, par une relation symbolique, métonymique, métaphorique<sup>161</sup>... En multipliant le nombre d'emplacements, l'orateur multiplie aussi le nombre d'images mémorisables, et donc de souvenirs rattachés. Il s'agit de bâtir ces emplacements fictifs dans un certain ordre, ce qui permet de hiérarchiser les images et les souvenirs afférents, et donc de s'y reporter aisément, puisque l'ordre des emplacements conserve celui des images et des souvenirs<sup>162</sup>.

Le maître d'Herennius ne raconte pas cet épisode fabuleux : Cicéron le cite pour mettre en relief l'aspect primordial de l'*ars memoriae*, la visualisation, qu'il va développer par la suite. Il explicite le système par une deuxième analogie, cette fois avec l'écriture, déjà rencontrée chez le maître d'Herennius : l'emplacement est comparable à une tablette de cire, l'image, à un caractère manuscrit.<sup>163</sup>

## b. Avantages de l'*ars memoriae*

Antoine ouvre alors une parenthèse plus générale, qui justifie la nécessité de cette méthode par les avantages techniques procurés à l'orateur par la *memoria*, dans une

<sup>158</sup> *Ibid.* II, 353 : « Instruit par cet événement, il s'aperçut, dit-on, que l'ordre est ce qui peut le mieux éclairer la mémoire. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1989).

<sup>159</sup> Aristote déjà énonçait l'importance de la mémoire visuelle pour bâtir une mnémotechnie (*De anima* 432 a, 9) ; sur la mnémotechnie et sur la mémoire, cf. aussi Aristote, *Topica* 163 b, 24-30 ; *De insomniis* 458 b, 20-22 ; *De anima* 427 b, 18-22 ; *De memoria et reminiscentia* 452 a, 8-25. Sur ces sources, cf. F. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 43-47 ; sur l'importance de la vue pour Cicéron, *ibid.*, p. 40 : « Selon Cicéron, (l'invention de l'art de la mémoire) repose sur la découverte faite par Simonide de la supériorité de la vue sur les autres sens. »

<sup>160</sup> Cf. C. Baroin, « La maison romaine... », p. 190 : « Les arts de la mémoire s'appuient sur des pratiques sociales qui ont pour cadre l'espace domestique — celles de la *salutatio* et de la réception d'invités par un maître de maison — et sur une habileté culturelle à déchiffrer les signes — l'image de la maison et les *imagines* dans la maison. L'utilisation qui est faite de cet espace par les *artes memoriae* propose un modèle de parcours de la maison et de déchiffrement de ces images. A l'origine de l'invention de l'art de la mémoire par Simonide, il y a la maison et le banquet (*cena*). On peut voir dans ce récit étiologique, tel qu'il est rapporté par Cicéron et Quintilien, une preuve du rôle essentiel de la *domus* et des activités sociales qui s'y déroulent dans la mnémotechnie romaine et y lire, à côté de la référence à des techniques de mémoire grecque, une affirmation de la spécificité des *artes memoriae* latines. »

<sup>162</sup> CIC., *De or.* II, 354.

<sup>163</sup> *Ibid.* II, 354.

perspective utilitariste, soulignée par la redondance *fructus/utilitas/uis*, sur un rythme ternaire, de la question oratoire suivante :

***Qui sit autem oratori memoriae fructus, quanta utilitas, quanta uis, quid me attinet dicere ?***<sup>164</sup>

Antoine discerne trois effets favorables d'une bonne mémoire, dans le cadre d'une plaidoirie<sup>165</sup> : elle permet de retenir les informations et les réflexions relatives à la cause défendue ; de garder à l'esprit les idées à développer et les mots à employer, dans l'ordre prévu<sup>166</sup> ; de retenir les paroles de l'adversaire. C'est le point de vue pragmatique de l'avocat, qui répond en trois temps à une question ternaire. Il rappelle ainsi à quel point la *memoria* est une condition nécessaire à l'art de bien parler, et procure une plus grande clairvoyance :

***Itaque soli qui memoria uigent, sciunt quid et quatenus et quo modo dicturi sint,***

<sup>161</sup> Une explication très concrète est mise en œuvre dans le *De finibus* ; dans le préambule du livre V, nous voyons Cicéron et ses amis marcher dans Athènes, visiter avec émotion les sites dans lesquels ont vécu et enseigné les maîtres de la philosophie grecque. Ces lieux sont considérés comme porteurs du souvenir de ces hommes. Ainsi, Pison est impressionné par le spectacle des jardins où œuvrait Platon, qui rendent sa mémoire présente. C'est donc à juste titre, conclut-il, que ces lieux évocateurs peuvent être utilisés dans l'*ars memoriae* pour constituer une liste d'emplacements personnelle (*fin.* V, 2) : tanta uis admonitionis inest in locis, ut non sine causa ex iis memoriae ducta sit disciplina. « Les lieux ont un tel pouvoir de rappel que, non sans raison, on les a utilisés pour créer un art de la mémoire. » Ainsi, chacun doit choisir des emplacements particulièrement significatifs pour lui, qu'il pourra donc identifier et classer sans hésiter, pour faciliter toute mémorisation. Comme les endroits où ont vécu les maîtres de la philosophie antique, pour des Romains admiratifs et connaisseurs des grandes écoles de pensée. Ce processus est expliqué par C. Baroin, « La maison romaine... », qui analyse ainsi le rôle de la *domus* romaine (p. 178) : « A Rome, une maison connue est inscrite dans la mémoire visuelle des habitants de la cité. Connue, elle l'est quand son propriétaire, passé ou actuel, est lui-même un personnage célèbre (un *imperator* de la République, un empereur, par exemple) ou que cette *domus* comporte une particularité architecturale et/ou ornementale (des colonnes en marbre, des arbres magnifiques, etc.). En outre, le renom de la demeure rejaillit sur celui qui l'habite et tous deux doivent avoir une *dignitas* équivalente. La vue d'une telle maison peut déclencher chez des spectateurs des souvenirs et une réaction affective, qui sont indissociables. Ainsi, à en croire Cicéron, personne, pendant la guerre civile et après la mort de Pompée, ne pouvait passer à côté de la maison de celui-ci ni la regarder sans verser des larmes. La maison est donc une image de mémoire, puisque sa vue rappelle un individu absent, une histoire passée et qu'elle peut susciter sentiments et commentaires. La maison d'un grand personnage, ou même son seul emplacement, font partie du "paysage mental" des Romains. » A. Rouveret, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne : Ve siècle av. J.-C.-Ier siècle ap. J.-C.*, Rome-Paris, de Boccard, 1989, souligne l'importance des tableaux réalistes placés au début de certains livres des ouvrages philosophiques et rhétoriques de Cicéron, propres à éveiller une réminiscence chez l'auteur : souvenirs d'enfance devant le paysage d'Arpinum (*leg.* II) ; invocation des grands hommes du passé sur les lieux où ils ont vécu ou travaillé (*fin.* V, 1, 2). « En se promenant et en discutant dans un tel décor, aménagé à la ressemblance exacte du monument original, il s'identifie aux grands esprits du passé, il crée les conditions psychologiques d'une identification. Comme il le souligne au livre 5 du *De finibus*, l'art de la mémoire a une part active dans l'*inuentio*, la découverte des idées. A revoir les lieux ou l'image des lieux où ont vécu les grands hommes du passé se produit une émotion violente (*fin.* V, 1, 2) et Cicéron poursuit : "les lieux possèdent une telle puissance d'évocation que ce n'est pas sans raison qu'on a tiré d'eux une science de la mémoire (*ibid.* V, 1, 2)". »

<sup>164</sup> *Ibid.* II, 355 : « De quel profit est la mémoire pour l'orateur, de quelle utilité, de quel puissant secours, ai-je besoin de le dire ? »

<sup>165</sup> *Ibid.* II, 355.

***quid responderint, quid supersit ; eademque multa ex aliis causis aliquando a se acta, multa ab aliis audita meminerunt.***<sup>167</sup>

La *memoria* fait de ses détenteurs d'heureux privilégiés. La proposition subordonnée relative *qui memoria uigent* déterminant *solī* vient définir de façon tranchée cette catégorie d'orateurs comme une élite professionnelle ; avec le verbe *uigeo*, la *memoria* intègre la nature même de l'orateur, comme une manifestation sinon de bonne santé, du moins d'épanouissement. Elle apparaît comme une caractéristique intrinsèque de l'orateur accompli. Elle constitue donc un élément naturel chez l'orateur. Mais Antoine ajoute que, défavorisé, il peut la fortifier par l'emploi de la méthode<sup>168</sup> : tout orateur gagnera à la développer ; en effet, même puissante, la mémoire naturelle ne peut ni tout retenir, ni empêcher le passage à l'écrit ; même limitée, en revanche, elle peut être aidée et procurer les avantages susdits. Envisageant deux cas de figure extrêmes et opposés, Antoine exhorte donc tout orateur à mettre en pratique les principes de Simonide :

***uerum tamen neque tam acri memoria fere quisquam est ut, non dispositis notatisque rebus, ordinem uerborum omnium aut sententiarum complectatur, neque uero tam hebeti, ut nihil hac consuetudine et exercitatione adiuuetur.***<sup>169</sup>

### c. Théorie de l'*ars memoriae* : une définition de la mémoire visuelle

Enfin, Antoine livre une explication théorique de l'*ars memoriae* — qui procède sans doute davantage de Cicéron ; pour fixer un souvenir, dit-il, il faut l'associer à une perception, du moment que les sens sont considérés comme les principes les plus à même de nourrir l'esprit d'impressions durables (*ea... quae essent a sensu tradita atque impressa*<sup>170</sup>) ; parmi eux, la vue lui paraît le plus fiable parce que le plus perçant (*acerrimum*<sup>171</sup>). Dès

<sup>166</sup> C'est l'aspect le plus important d'une technique qui favorise l'*inuentio* et l'adaptation du discours aux circonstances selon M. Carruthers, *Machina memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen âge*, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2002, p. 18-19 : « Appliqué à l'orateur, l'"art de la mémoire" n'était donc pas un art de la récitation ou de la répétition, mais un art de l'invention, un art qui permettait à un individu d'adopter l'attitude adéquate... (il) vise à favoriser la mémorisation des principaux points d'une affaire portée devant les tribunaux, et non à permettre la régurgitation mot pour mot d'un discours construit au préalable et mémorisé. »

<sup>167</sup> *CIC., De or. II, 355* : « Et voilà pourquoi ceux-là seuls dont la mémoire est vigoureuse, savent ce qu'ils ont à dire, et dans quelle mesure, et en quels termes ; seuls ils se rappellent les objections déjà réfutées et celles qui sont à réfuter encore ; seuls ils se souviennent de ce qu'ils ont développé dans des causes antérieures et de ce qu'ils ont entendu développer à d'autres. »

<sup>168</sup> *Ibid.* II, 356.

<sup>169</sup> *Ibid.* II, 357 : « Au surplus, presque personne n'est doué d'une mémoire assez vive, pour embrasser une suite un peu longue de mots et de pensées sans recourir à une notation méthodique des choses ; mais presque personne non plus n'a une mémoire si ingrate que cette habitude ou cet exercice ne lui soit d'aucune aide. »

<sup>170</sup> *Ibid.* II, 357.

<sup>171</sup> *Ibid.* II, 357. Notons au passage que ces deux propositions sont des axiomes que Cicéron ne prend pas la peine de démontrer, s'appuyant sur l'expérience commune.

lors, la mémorisation passe par une visualisation du souvenir qui marquera davantage l'esprit en associant ce souvenir à une image qui le concrétisera, voire l'incarnera au mieux, lui donnant une sorte de corporéité plus aisément reconnaissable qu'une idée abstraite :

***ut res caecas et ab aspectus iudicio remotas conformatio quaedam et imago et figura ita notaret, ut ea, quae cogitando complecti uix possemus, intuendo quasi teneremus.***<sup>172</sup>

D'abstraction, le souvenir devient matière visualisable, donc identifiable : c'est l'*imago* ou le *simulacrum*.

Antoine explique l'intervention du *locus* par la nécessité de créer un environnement dans lequel cette image prendra place et trouvera un plus haut degré encore de réalité sensible :

***His autem formis atque corporibus, sicut omnibus quae sub aspectum ueniunt, sede opus est ; etenim corpus intellegi sine loco non potest.***<sup>173</sup>

Dans son analyse des deux notions, *imago* et *locus*, Cicéron appuie la mémoire artificielle sur le critère d'évidence et de vérité du sens de la vue, qui prend place à l'intérieur d'un débat plus vaste qu'il développera dans les *Premières Académiques* II (le *Lucullus*), en contestant la gnoséologie stoïcienne. Toutefois, le discours est plus nuancé dans le *Lucullus*<sup>174</sup>.

Néanmoins, nous ne voyons pas là de contradiction ; dans le *Lucullus*, il s'agit de la connaissance du monde, de la vérité, qui ne peut être atteinte à tout coup par les perceptions : c'est le probabilisme de Cicéron ; dans le *De oratore*, il nous parle non pas de vérité, mais de réalité des perceptions, qui permet une mnémotechnie. En effet, il s'agit seulement de donner une forme identifiable donc sensible, mais imaginaire, à l'objet du souvenir (*conformatio, imago, figura*<sup>175</sup>). Dans ce cas, le crédit apporté au sens visuel n'est pas dangereux, ne remet pas en question le primat de l'esprit, puisqu'il est feint : c'est une confiance consciente d'avoir affaire à des images, c'est-à-dire à une réalité relative, subjective, à une matière imaginée, fictive, et non à la vérité, nécessairement absolue et reconnaissable par tous<sup>176</sup>. Les deux textes semblent donc conciliables, dans

<sup>172</sup> *Ibid.* II, 357 : « alors l'invisible, l'insaisissable, prenant une forme, une apparence concrète, une figure, deviendrait perceptible, et ce qui échappe plus ou moins à la pensée tomberait sous la prise de la vue. »

<sup>173</sup> *Ibid.* II, 358 : « Mais ces formes sensibles, corporelles, ont besoin, comme toutes les choses visibles de ce monde, d'occuper une place dans l'espace : un corps ne peut se comprendre sans la place qu'il occupe. »

<sup>174</sup> Contre les tenants de la connaissance du monde par les sens, Cicéron conteste la prééminence des sens, pour réagir contre tout providentialisme aveugle comme toute dérive matérialiste, et préfère parler de probabilité des sensations, pour préserver le primat de l'esprit sur le corps ; il explique alors que la *memoria* peut contenir des erreurs, qui ne sont pas de son fait, mais qui découlent de perceptions trompeuses. Ce qui impose un travail de l'esprit sur ce matériau sensible, destiné à trier le vrai et le faux, par le jeu d'une mémoire sélective. Dans cette conception, il est essentiel de comprendre que les sens ne peuvent pallier les carences de l'esprit. C'est la prééminence de l'esprit sur la matière qui fonde l'humanisme de Cicéron. Concernant ce débat, voir le développement consacré à la *memoria* dans le *Lucullus*.

<sup>175</sup> CIC., *De or.* II, 357.

la mesure où la fiction est ici revendiquée comme telle.

Mais revenons aux explications techniques d'Antoine dans le *De oratore* : après avoir mis en théorie la méthode simonidienne, Cicéron en résume les mécanismes, de façon extrêmement rapide et lacunaire, pour ne pas dire bâclée, considérant qu'elle est déjà connue de tous !

**... ne in re nota et peruolgata multus et insolens sim...** <sup>177</sup>

Puis il énumère avec, semble-t-il, un certain manque d'intérêt, quelques caractéristiques importantes des lieux et des images à utiliser, sans donner d'exemple précis.

### **d. Memoria rerum et memoria uerborum**

Cicéron envisage le même partage que le maître d'Herennius entre la *memoria rerum* et la *memoria uerborum* ; la seconde complète l'apprentissage d'un texte par cœur, et exige autant d'images que de mots. Antoine juge que, trop variée, elle est moins utile à l'orateur :

**Sed uerborum memoria, quae minus est nobis necessaria, maiore imaginum uarietate distinguitur.** <sup>178</sup>

En revanche, la première lui paraît indispensable dans le travail de l'orateur, ce que reconnaissait déjà le maître d'Herennius, malgré son attachement à la *memoria uerborum* ; elle est même inscrite dans sa nature :

**Rerum memoria propria est oratoris** <sup>179</sup>

Mémoire des idées, elle permet à l'orateur de se souvenir de ses arguments grâce aux images, ainsi que de leur organisation grâce aux emplacements : voilà définies l'*inuentio* et la *dispositio*, les deux premières divisions de la rhétorique, dont la *memoria rerum* se trouve dépositaire — nous avons évoqué les termes *custos*, *thesaurus*, *fundamentum*, qui trouvent ici leur pleine application ; c'est pour cette raison que la *memoria* apparaît à la troisième place dans l'exposé du *De oratore*, après l'*inuentio* et la *dispositio*, et avant les ornements, l'*elocutio* et l'*actio* :

**eam singulis personis bene positae notare possumus, ut sententias imaginibus, ordinem locis comprehendamus.** <sup>180</sup>

### **e. Epanouissement de la mémoire naturelle**

<sup>176</sup> Implicitement, Cicéron nuance ainsi l'attitude stoïcienne, qui consiste en fait à reconnaître la validité d'une représentation par l'assentiment accordé ou non par l'esprit ; il en résulte une représentation fiable, indéniable, dite cataleptique. C'est le jeu qui permet aux stoïciens d'éviter les erreurs de jugement dues à la trop grande confiance, matérialiste, placée dans des perceptions en fait trompeuses, que Cicéron reproche à Lucullus dans les *Premières Académiques*. Son probabilisme est une forme d'assentiment plus critique et moins immédiat ou naïf.

<sup>177</sup> CIC., *De or. II*, 358 : « Pour ne pas m'étendre avec une insistance exagérée sur un sujet mille fois connu... »

<sup>178</sup> *Ibid. II*, 359 : « La mémoire des mots, moins nécessaire à nous autres, se distingue par une plus grande variété d'images. »

<sup>179</sup> *Ibid. II*, 359 : « La mémoire des choses est la mémoire propre de l'orateur. »

Enfin, concluant son exposé, Antoine renouvelle son exhortation à pratiquer l'*ars memoriae* en réfutant l'idée répandue selon laquelle, foisonnante, elle distrait et submerge par la multitude des images — évoquée ici par la métaphore du poids — la mémoire qui aurait pu retenir des souvenirs naturellement :

***Neque uerum est, quod ab inertibus dicitur, opprimi memoriam imaginum pondere et obscurari etiam id quod per se natura tenere potuisset.***<sup>181</sup>

Antoine réplique par un argument d'autorité, en se plaçant sous le parrainage de deux Académiciens, de Grèce, Charmadas, disciple de Carnéade, et d'Asie, Métrodore de Scepsis, dont la mémoire surnaturelle (*diuina prope memoria*<sup>182</sup>) légitime l'avis ; il en parle d'autant mieux qu'il a suivi leur enseignement, et appris auprès d'eux la mnémotechnie de Simonide, qu'ils ont contribué à développer ; il l'évoquait probablement dans son *De ratione dicendi* ; or, ils invitent à la pratique de la mnémotechnie, par leur propre exemple, reconnaissant qu'elle améliore leurs capacités de mémorisation :

***... uterque, tamquam litteris in cera, sic se aiebat imaginibus in iis locis quos haberet, quae meminisse uellet, perscribere.***<sup>183</sup>

L'emploi du verbe *perscribere* renvoie au propos énoncé plus haut par Antoine : pour comprendre le principe de visualisation du souvenir, il faut passer par l'analogie de l'écriture<sup>184</sup>. Le développement de la mémoire est conçu comme un moyen d'éviter le recours à l'écrit.

<sup>180</sup> *Ibid.* II, 359 : « Nous pouvons signaler chaque chose par une caractéristique spécifique bien disposée de manière à ressaisir les pensées grâce aux images et l'ordre des pensées grâce aux emplacements. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>181</sup> *Ibid.* II, 360 : « Et qu'on ne dise pas (ce sont propos inexacts de paresseux), que cette abondance d'images charge et accable la mémoire, qu'elle brouille même ce que nous aurions retenu tout naturellement. »

<sup>182</sup> Pour l'utilisation de *diuina*, cf. le portrait de Torquatus *supra* p. 20 et de Lucullus *infra* p. 215, 229 ; concernant Métrodore, capable de redire ce qu'il avait entendu en utilisant exactement les mêmes mots, et Charmadas qui connaissait le contenu de tous les ouvrages d'une bibliothèque, cf. *De or.* II, 360 ; QVINT., *I. O.* XI, 2, 22 ; Plin l'Ancien, *N. H.* VII, 89. F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 28, rappelle l'admiration des anciens pour ces hommes à la mémoire phénoménale : « La mémoire artificielle peut expliquer cette impressionnante capacité qu'avaient Sénèque le Rhéteur ou l'ami de Saint Augustin (Simplicius) de réciter [deux mille mots pour le premier, l'*Enéide* pour le second] à l'envers (L. Annaeus Seneca, *Controversiarum libri I, praef.* 2 ; saint Augustin, *De anima* IV, 7). Aussi inutiles que peuvent nous paraître de tels exploits, ils attestent le respect que l'Antiquité avait pour l'homme possédant une mémoire entraînée. »

<sup>183</sup> *CIC., De or.* II, 360 : « et tous deux m'ont bien assuré que, à la façon dont on trace des caractères sur la cire, ils gravaient au moyen d'images, dans des emplacements choisis, ce qu'ils voulaient se rappeler. »

<sup>184</sup> Elle apparaît de nouveau dans les *Partitiones oratoriae* (26) : Nihil sane, praeter memoriam, quae est gemina litteraturae quodammodo, et in dissimili genere persimilis. Nam ut illa constat ex notis litterarum et ex eo in quo imprimuntur illae notae, sic confectio memoriae, tamquam cera, locis utitur et in his imagines ut litteras conlocat. "Non, quand j'aurai parlé de la mémoire, qui est comme la sœur jumelle de l'écriture et qui a tant de ressemblance avec elle, bien que dans un genre très différent. Dans l'écriture, on distingue les caractères et la matière sur laquelle on grave ces caractères ; de même la mémoire a comme tablettes ses catégories propres, où elle place les images, qui sont comme ses lettres."

Antoine conclut sur la nécessité pour l'orateur de pratiquer une telle mnémotechnie, afin de développer une capacité naturelle donnée à tous, de réaliser des potentialités enfouies en chacun :

***Qua re hac exercitatione non eruenda memoria est, si est nulla naturalis ; sed certe, si latet, euocandast.***<sup>185</sup>

Antoine concède d'abord l'impossibilité de faire naître par la méthode la mémoire chez un homme qui en est dépourvu. Mais c'est pour mieux affirmer son point de vue véritable : l'*ars* peut fortifier une mémoire naturelle même faible ; du reste, la concession d'Antoine apparaît comme un procédé oratoire, une hypothèse gratuite, ruinée par le second membre de phrase, la seconde hypothèse se substituant à la première — avec la forte opposition *sed certe* et une construction parallèle subordonnée de condition/adjectif verbal : après avoir émis une réserve, Antoine suggère qu'un tel homme, privé de mémoire, n'existe probablement pas.

Ainsi, Antoine exprime le point de vue humaniste de Cicéron pour qui cette technique n'est qu'un moyen de développer les capacités naturelles de l'homme et de permettre son accomplissement.

### 3. Morale et technique de la mémoire artificielle

#### a. Des traitements différenciés

La présentation de l'*ars memoriae* par les deux auteurs nous semble significative d'une différence d'intention, également à l'œuvre dans les hiérarchies morales de chacun<sup>186</sup>. La nuance établie entre *honestas* et *utilitas* paraît se répercuter. La nuance établie entre *honestas* et *utilitas* jusque dans l'élaboration d'une théorie de la mémoire artificielle, écho logique dans la mesure où la *memoria* est notamment définie par son appartenance à l'éthique mise en place.

En effet, tous deux s'inspirent bien de sources communes, grecques, transmises par des orateurs récents, comme Métrodore, ou encore par des textes classiques, comme le *Théétète* de Platon assimilant la mémoire à une forme d'écriture<sup>187</sup>. Les idées énoncées ne sont pas de leur fait et constituent plutôt un compte rendu de techniques élaborées longtemps auparavant. En revanche, des choix s'opèrent et distinguent deux ambitions totalement opposées ; là où l'auteur anonyme énonce une leçon technique avec l'application pédagogique d'un manuel scolaire, Cicéron néglige la technique pour traiter la mémoire sous un angle plus théorique. La comparaison permet, par la perception des différences, de souligner les spécificités de l'approche cicéronienne, distincte de celle d'un maître de rhétorique, et cohérente avec le reste de son œuvre, ainsi qu'avec sa

<sup>185</sup> CIC., *De or. II*, 360 : « Cet exercice, sans doute, ne fera pas naître en nous la mémoire, si elle n'existe pas naturellement ; mais si elle est en germe, il faut la développer. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>186</sup> Sur la hiérarchie des vertus cardinales chez ces deux auteurs, cf. *infra* p. 89 sq.

<sup>187</sup> Cf. Platon, *Théétète* 194 a-195 a. Sur la source grecque commune aux deux ouvrages, cf. A. Corbeill, « Rhetorical education in Cicero's youth », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 23-48, p. 31.



philosophie politique et morale.

Du reste, la dimension des deux textes est significative. La leçon de l'auteur anonyme se veut exhaustive, fournit de nombreux exemples détaillés à son lecteur, facilitant l'application des principes énoncés ; l'exposé d'Antoine dans le *De oratore* représente moins de la moitié du texte précédent<sup>188</sup> et laisse volontiers de côté les aspects techniques, ne citant aucun exemple d'emplacement ou d'image, contrairement au maître d'Herennius dont les exemples se révèlent extrêmement développés : image de l'accusé et de sa victime<sup>189</sup> ; image permettant l'apprentissage d'un vers<sup>190</sup>. Quant aux emplacements, le texte anonyme déploie une précision méticuleuse, envisageant leur taille, leur espacement, leur éclairage, leur classement<sup>191</sup>... Ces exemples sont en même temps des exercices d'application par lesquels le maître souhaite faire parvenir à une meilleure compréhension, donc à une meilleure pratique de la méthode.

Chez Cicéron, il n'y a rien de tout cela. Ces aspects techniques sont évacués à la fin de son exposé dans les chapitres 358 et 359, avec une désinvolture revendiquée par Antoine qui refuse de trop les développer en prétendant que cette méthode est déjà bien connue!

**... ne in re nota et peruulgata multus et insolens sim...**<sup>192</sup>

Il expose avec une très grande concision la leçon du maître d'Herennius, dont il semble avoir lu le manuel, selon M. Rambaud<sup>193</sup>. Cicéron n'offre pas le moindre exemple, laissant les détails de la méthode dans le vague pour se contenter des idées les plus générales.

Pourquoi cette différence de proportion ? Certes, on peut invoquer les conventions du dialogue qui nécessitent d'adopter une forme plus plaisante qu'un austère manuel de rhétorique, et donc de laisser de côté les exposés trop techniques : ce n'est pas une leçon d'éloquence. Toutefois, nous croyons que son origine est avant tout philosophique. Le maître nous livre une leçon technique de rhétorique, illustrée de nombreux exemples précis, dont le développement est solidement charpenté. Ce caractère est patent dans la langue employée, lourdement démonstrative, qui confine parfois au jargon pédagogique, en usant de toutes les armes de la didactique, visant à ne laisser aucun aspect de la mnémonique dans l'ombre et à prouver ce fait au lecteur ou à l'élève. Ce souci d'exhaustivité et de lisibilité logique, parfois maladroit, est visible dans l'emploi permanent des connecteurs qui guident le lecteur (*nam* et *deinceps* sont sans doute ses favoris pour manifester de façon visible la progression logique de son programme). Le subjonctif à valeur impérative assure également les transitions d'une idée à une autre, traduisant le

<sup>188</sup> Environ huit cents mots contre mille huit cents.

<sup>189</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 39.

<sup>190</sup> *Ibid.* III, 31.

<sup>191</sup> *Ibid.* III, 31-32.

<sup>192</sup> *CIC., De or. II, 358.*

ton doctoral et autoritaire du maître et confirmant ainsi la nature didactique de l'ouvrage :  
***nunc ad imaginum rationem transeamus.***<sup>194</sup>

Lorsqu'il évoque tour à tour la *memoria rerum* puis la *memoria uerborum*, la volonté d'offrir une leçon complète devient caricaturale, donnant lieu à des redites. En effet, il répète maladroitement à quelques lignes d'intervalle<sup>195</sup> le même chiasme, avec les mêmes termes : *ingenium, doctrinal/praeceptio, natura*. De même, par souci d'équilibre, après avoir évoqué les *rerum similitudines*, il se voit forcé de citer les *uerborum similitudines* : mais l'expression, tautologique, paraît peu démonstrative<sup>196</sup>. La soumission à cette contrainte formelle traduit l'obsession d'un maître soucieux de ne négliger aucun domaine, même si son application reste artificielle et impuissante, parce qu'elle répond à une simple préoccupation de formalisme.

Cicéron, lui, néglige tous ces détails au profit d'une approche théorique de la mémoire, notamment dans sa définition d'une mémoire visuelle qui renvoie au débat philosophique confrontant le crédit accordé par les stoïciens aux perceptions et le scepticisme/probabilisme de la nouvelle Académie, largement développé dans le *Lucullus*. Avec la place donnée à la visualisation et à la représentation par l'imagination, nous observons l'importance reconnue au travail de l'esprit qui doit trier les informations sensibles, conserver le vrai en rejetant le faux : la mémoire sélective est à l'œuvre, consciente des illusions et autres fantasmes nés des perceptions parfois trompeuses ; en inventant des emplacements et des images à retenir, la *memoria* sait quel crédit, quel degré d'authenticité leur accorder, étant consciente de la frontière qui sépare l'image réelle de l'image inventée. Ce scepticisme professé apparaît comme un substitut plus

<sup>193</sup> Cicéron connaît-il le manuel de la *Rhétorique à Herennius* lorsqu'il écrit le *De inuentione* ? G. Achard réfute cette hypothèse, considérant que le manuel et le *De inuentione* de Cicéron furent composés au même moment et interrompus par les mêmes troubles politiques (le retour de Sylla). Pour cette raison, les deux auteurs n'auraient pas eu le temps de prendre connaissance de leurs œuvres respectives. Dans le cas contraire seraient apparus des renvois dont G. Achard ne voit pas la trace (cf. G. Achard, *Rhétorique à Herennius*, introduction, p. XLIV-XLIX ; une vaste bibliographie sur le sujet est proposée). Pourtant, nous nous rangeons à l'avis de M. Rambaud, « César et la rhétorique. A propos de Cicéron (*Brutus*, 261-262), *Colloque sur la rhétorique : Calliope I*, éd. par R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1979 (Caesarodunum 14 bis), 19-39, repris dans *Autour de César...*, p. 33 : « En tout cas, l'étroite similitude des termes, assortie de menues recherches de *uariatio* de la part de Cicéron, donne à penser que celui-ci avait la *Rhétorique à Herennius* sous les yeux en écrivant son premier traité. » Il s'appuie sur la définition de l'*historia*, quasiment identique dans les deux traités (p. 33) : « Classée sous l'étiquette commune de *narratio*, l'histoire est définie, à une conjonction près, en mêmes termes par la *Rhétorique* et par Cicéron : *Historia est gesta res sed ab aetatis nostrae memoria remota...* (*Rhet. Her. I*, 12) ; *Historia est gesta res ab aetatis nostrae memoria remota...* (*inu. I*, 27). » Ecrite trente ans plus tard, la leçon de Cicéron sur l'*ars memoriae* nous paraît également être une réponse à celle du maître d'Herennius, notamment à propos des maîtres grecs, nous le verrons plus loin. La prétention d'Antoine définissant la mnémotechnie comme une *res nota et peruulgata* peut constituer une preuve supplémentaire : Antoine, c'est-à-dire Cicéron, juge inutile et redondant de refaire l'exposé technique auquel l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* s'est déjà livré.

<sup>194</sup> *Rhet. ad C. Her. III*, 32 : « Passons maintenant à la théorie des images. »

<sup>195</sup> *Ibid.* III, 29.

<sup>196</sup> *Ibid.* III, 33.

critique de l'assentiment (*adsensio*), fondateur de la représentation cataleptique chère aux stoïciens, dénoncée par Cicéron dans le *Lucullus*.

## b. Un débat idéologique : l'humanisme cicéronien

Nous parlions plus haut de différence idéologique entre les deux textes : là où le rhéteur veut être technique et utilitariste, Cicéron intègre la définition de la mémoire artificielle dans un cadre anthropologique, lui attribuant une valeur philosophique et morale. Ainsi, le développement d'une théorie de la mémoire visuelle préfigure les enjeux gnoséologiques du *Lucullus* et fait bien partie du débat philosophique sur les sens qui oppose le stoïcisme et la nouvelle Académie. Dès lors, il renvoie à la définition d'une anthropologie cicéronienne. Le rhéteur, lui, en technicien, envisage cette *ars memoriae* comme n'importe quelle autre *ars*, c'est-à-dire comme une qualité naturelle développée par un entraînement<sup>197</sup> : la mnémonique se trouve mise au rang de toutes les autres disciplines (*in omni disciplina*).

Certes, les deux auteurs s'accordent pour associer les deux mémoires, naturelle et artificielle, innée et acquise, qui se révèlent complémentaires (*doctrinalingenium*<sup>198</sup>). C'est là le fonctionnement de toutes les *artes*, appuyées sur le lien de l'*ingenium* et de la *doctrina*<sup>199</sup>. Néanmoins, alors que le maître d'Herennius ne voit, encore une fois, qu'une *ars* destinée à aider des élèves particulièrement défavorisés par la nature<sup>200</sup>, le philosophe voit dans cette méthode l'affirmation et le développement d'un élément constitutif de l'individu, qui vient le confirmer dans sa condition humaine, lui offrir le supplément d'âme qui assure son essence d'homme.

Le rhéteur anonyme l'annonce d'emblée<sup>201</sup> : il ne fera pas de philosophie ; la double nature de la *memoria* est admise immédiatement, ce qui interdit tout débat futur sur la place ontologique de la mémoire dans l'esprit humain, débat qu'il n'a envisagé que pour le renvoyer aussitôt à plus tard<sup>202</sup>. Cette limite posée dès l'introduction révèle la modestie, voire l'étroitesse de vues du rhéteur, revendiquée de nouveau avec force dans sa conclusion. Le bon sens invite à utiliser la méthode sans excès : il est inutile de vouloir développer la mémoire à l'infini ; sont alors cités, en contre-exemples, les rhéteurs grecs, excessifs dans leur application de l'*ars memoriae*, notamment dans l'invention sans limite d'images, destinée à permettre le souvenir du plus grand nombre de mots possible dans le cadre de la *memoria uerborum* — Quintilien ira plus loin en substituant à l'*ars memoriae*

<sup>197</sup> *Ibid.* III, 40.

<sup>198</sup> CIC., *De or.* II, 360 ; *Rhet. ad C. Her.* III, 29.

<sup>199</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 29.

<sup>200</sup> *Ibid.* III, 29.

<sup>201</sup> *Ibid.* III, 28.

<sup>202</sup> *Ibid.* III, 28.

une méthode d'apprentissage par cœur fondée sur la lecture<sup>203</sup>. Derrière cette pointe hellénophobe se révèle l'objectif modeste du professeur : proposer à l'élève une méthode à sa portée qui facilitera d'autant plus sa progression que ses exigences seront limitées. Juste mesure, modération pédagogique ou limites d'un esprit étroit et conservateur ?

Avec sa largeur de vues, Cicéron semble répondre point par point au rhéteur inconnu, à trente ans de distance. Les Grecs sont critiqués par l'un, l'autre en fait des modèles : en effet, Antoine se réfugie derrière l'autorité de Charmadas et de Métrodore de Scepsis pour justifier un emploi sans limite de la méthode, à l'exemple de Métrodore qui précisément à partir des douze signes du zodiaque façonne un "répertoire mnémonique"<sup>204</sup> de trois cent soixante emplacements pour mémoriser des mots<sup>205</sup>. Cette opposition pour ainsi dire terme à terme se poursuit à la fin du discours d'Antoine. Le maître d'Herennius choisissait dès l'introduction de renoncer au débat concernant l'existence concomitante des deux mémoires qui manifestement ne l'intéressait pas pour développer ensuite une mnémotechnie comme simple outil d'apprentissage de l'élève pauvre en mémoire et pour conclure à la nécessité pour ce dernier de limiter ses ambitions au strict minimum, sans excès. Cicéron le contredit en invitant au contraire le lecteur à développer sans limite sa mémoire artificielle dont il nie les dangers pour la mémoire naturelle<sup>206</sup> : aucun risque de voir celle-ci submergée par un trop-plein d'informations, là où son

<sup>203</sup> *Ibid.* III, 38. Si l'auteur anonyme invite à pratiquer la mnémotechnie de Métrodore avec modération, Quintilien (*I. O.* XI, 2, 23-6) émet les plus grandes réserves, comme le rappelle F. A. Yates, *L'art de la mémoire*, p. 35-37 ; il conteste l'intérêt d'une méthode, certes efficace, mais trop complexe donc peu pratique ; il propose une méthode d'apprentissage par cœur, mais fondée sur la mémoire visuelle du texte appris. J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, la résume ainsi (p. 43) : « Le système qu'il préconise repose aussi sur la mémoire visuelle, et sur la mémorisation de l'ordre des parties du discours, mais il s'agit tout simplement d'enregistrer mentalement l'image des tablettes où le texte est écrit, et dit-il, on parlera comme si l'on était en train de lire à haute voix. » E. Valette-Cagnac, *La lecture à Rome : rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997, p. 38-39, détaille la méthode de Quintilien, fondée sur la relecture et la mémorisation du texte écrit : « ... deux motifs selon Quintilien justifient la relecture. Le premier avantage est de pouvoir vérifier qu'on a bien saisi le sens d'un passage (la parole, elle, ne permet aucun "retour" de l'information, à moins de se trouver dans une situation de dialogue). En outre, et c'est là le second avantage, la relecture permet d'assurer une meilleure mémorisation : le souvenir ne se fixe qu'après plusieurs passages de l'œil. L'argument est intéressant : il contribue peut-être à expliquer la fréquence des lectures "doubles" à Rome et l'insistance avec laquelle Sénèque et les orateurs préconisent de relire les grands auteurs. D'autre part, Quintilien prête à l'écriture deux qualités — pouvoir vérifier ce qu'on a cru comprendre et pouvoir répéter pour mieux mémoriser — qui, chez Platon, apparaissent précisément comme l'apanage de la parole "vive" et ce qui fait défaut à l'écriture. »

<sup>204</sup> Pour reprendre l'expression de J.-P. Poitou, « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61, p. 40.

<sup>206</sup> CIC., *De or.* II, 360. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. 2, Le Monde romain*, Paris, Seuil, rééd. 1988 (Points Histoire 57), rappelle que la richesse de la mémoire autorisait les improvisations de l'orateur (p. 299) : « La mnémotechnie venait ensuite, fondée le plus souvent sur une méthode d'associations d'images visuelles ; elle jouait un grand rôle dans la pratique, bien qu'en théorie le *summum* de l'art oratoire fût l'improvisation ; mais l'improvisation, qu'elle soit littéraire ou musicale, se trouve toujours bien de s'appuyer sur une mémoire bien fournie (ne le constatons-nous pas dans la pratique de la technique *hot* de notre musique de jazz ?). »

prédécesseur voyait, avec un bon sens étrié, l'impossibilité d'une liste finie d'images pour un nombre infini de mots à retenir et exhortait l'élève à développer progressivement sa liste d'images<sup>207</sup>.

Cicéron réplique encore de façon catégorique par la bouche de Caton l'ancien, qui admire les capacités infinies de la mémoire dans le dialogue qui porte son nom, publié en 44 (*Cato* 21-22) ! Il y répond aux griefs portés contre la vieillesse, notamment l'amoindrissement des facultés intellectuelles, et, parmi elles, la mémoire (*Cato* 21 : *At memoria minuitur*). Caton réplique en prônant un entraînement constant de la mémoire. Le négliger, c'est effectivement permettre la perte de mémoire :

***Credo, nisi eam exerceas, aut etiam si sis natura tardior.***<sup>208</sup>

Il se réfère à l'archétype de l'homme de mémoire, abondamment cité par Cicéron, Thémistocle, qui apprenait et retenait les noms de ses concitoyens. Il imite cet exemple, en mémorisant les noms des vivants, mais aussi de leurs pères, de leurs grands-pères, par la lecture des épitaphes (dont il a pu se servir pour la rédaction de ses *Origines* :

***Equidem non modo eos noui qui sunt, sed eorum patres etiam et auos, nec sepulcra legens, uereor, quod aiunt, ne memoriam perdam his enim ipsis legundis in memoriam redeo mortuorum***<sup>209</sup>

Cette lecture, outil mnémotechnique, en réveillant le souvenir du passé, empêche donc toute perte de mémoire ; Caton détourne ici une superstition — *quod aiunt* — selon laquelle la lecture des épitaphes altère la mémoire du lecteur<sup>210</sup>.

Par l'intermédiaire de Caton, Cicéron souligne, à l'inverse du maître d'Herennius, les

<sup>205</sup> CIC., *De or.* II, 360 ; cf. QVINT., *I. O.* XI, 2, 17-22. Sur la personnalité de Métrodore, cf. F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, p. 51-54, qui tente en particulier d'expliquer la méthode de Métrodore (p. 52-53) : « Un historien moderne, L. A. Post (« Ancient Memory Systems », *Classical Weekly*, New York, XV (1932), p. 109), a analysé de la façon suivante la nature du système mnémotechnique de Métrodore : « Je soupçonne Métrodore d'avoir été un spécialiste d'astrologie ; car les astrologues ne divisent pas seulement le zodiaque en douze signes, ils le divisent aussi en 36 décans, dont chacun couvre dix degrés ; à chaque décan était associée une figure. Métrodore groupait sans doute dix arrière-plans (*loci*) artificiels derrière chaque figure du décan. Il pouvait obtenir ainsi une série de *loci* numérotés de 1 à 360, qu'il pouvait utiliser dans ses opérations. Par un calcul rapide, il était capable de retrouver chaque arrière-plan (*locus*) par son numéro, et il était sûr de ne pas manquer un seul arrière-plan, puisqu'ils étaient tous disposés en ordre numérique. Son système était donc tout désigné pour réaliser des exploits de mémoire impressionnants. » Post pense que Métrodore utilisait les images astrologiques comme des lieux, qui devaient garantir l'ordre dans la mémoire tout comme les lieux mémorisés dans des édifices garantissaient dans le bon ordre le souvenir des images qu'on y avait mises, et des choses ou des mots qu'on leur avait associés. L'ordre des signes Bélier-Taureau-Gémeaux, etc., donne immédiatement un ordre que l'on peut mémoriser facilement ; et si Métrodore avait aussi dans sa mémoire les images du décan — trois pour chaque signe —, il pouvait, comme le dit Post, avoir dans la mémoire un ordre d'images astrologiques qui, s'il les utilisait comme des lieux, lui donnaient un ensemble de lieux disposés dans un ordre déterminé. »

<sup>207</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 38.

<sup>208</sup> CIC., *Cato* 21 : « D'accord, si on ne l'exerce pas, ou encore si on a reçu de la nature un esprit un peu lent. »

<sup>209</sup> *Ibid.* 21 : « Moi-même, je connais non seulement ceux qui vivent, mais encore leurs pères et leurs aïeux, et, à la lecture des épitaphes, je ne crains pas, quoi qu'on dise, de perdre la mémoire ; car cette lecture même ranime en moi le souvenir des morts. »

capacités infinies d'une *memoria* qu'il ne faut pas brider, mais au contraire alimenter toujours davantage ; mémoriser le plus de faits possible, pour en retenir un minimum, tel semble être le mot d'ordre de Caton, qui illustre avec humour l'absence de limites de la mémoire, niant ainsi toute possibilité de la voir décliner : le vieillard de la comédie, prétendument amoindri, n'oublie jamais l'emplacement de son trésor ni l'identité de ses débiteurs, révélant ainsi la nature immarcescible de la *memoria* !

***Nec uero quenquam senem audiui oblitum quo loco thesaurum obruisset ; omnia quae curant meminerunt, uadimonia constituta, qui sibi, cui ipsi debeant.***<sup>211</sup>

De même, les érudits de profession n'oublient jamais leur discipline, même âgés :

***Quid? iurisconsulti, quid? pontifices, quid? augures, quid? philosophi, senes quam multa meminerunt!***<sup>212</sup>

Non seulement la mémoire est infinie, mais à travers l'exemple du vieil avare, elle paraît sélective. Rien ne vient donc justifier l'idée reçue d'un déclin intellectuel dû à l'âge ; la mnémotechnie prouve au contraire que la *memoria* ne vieillit pas et que ses capacités sont immenses, pourvu qu'on empêche son assoupissement en l'entraînant à la façon de Caton se remémorant chaque soir ses faits et gestes de la journée :

***... Pythagoreorumque more, exercendae memoriae gratia, quid quoque die dixerim, audierim, egerim, commemoro uesper. Hae sunt exercitationes ingeni, haec curricula mentis...***<sup>213</sup>

Mais revenons au *De oratore*. Pourquoi cet enthousiasme de Cicéron? C'est Antoine qui l'explique à la fin de son discours : la mnémotechnie est nécessaire parce qu'elle permet de réveiller une faculté inscrite dans la nature des hommes, de tous les hommes :

***si (memoria) latet, euocandast***<sup>214</sup>

Cet adjectif verbal détermine un programme humaniste : il crée à l'individu une obligation technique mais aussi éthique de s'accomplir dans tous les domaines qui appartiennent en propre à l'humanité. Le propos de Cicéron tend à devenir universaliste ; une fois de plus, pas de rhétorique sans philosophie. Là où l'auteur anonyme d'un manuel voyait une simple *ars* scolaire, Cicéron, par l'intermédiaire d'Antoine, a défini une *ratio* universelle<sup>215</sup>

<sup>210</sup> Sur la maladie de l'âme qui peut atteindre le lecteur de l'építaphe, cf. E. Valette-Cagnac, *La lecture à Rome : rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997, p. 91-92. Le mot *memoria* désigne la pierre qui supporte l'építaphe. Cf. N. Belayche, « La neuvaine funéraire », *La mort au quotidien dans le monde romain*, éd. F. Hinard, Paris, De Boccard, 1995, 155-170, p. 166.

<sup>211</sup> *CIC., Cato 21* : « Et je n'ai jamais entendu dire qu'un vieillard eût oublié le lieu où il avait enfoui son trésor ; ils se rappellent ce qui les intéresse, les engagements pris sous caution, le nom de leur débiteur et celui de leur créancier. »

<sup>212</sup> *Ibid. 22* : « Et les jurisconsultes ? et les pontifes ? et les augures ? et les philosophes ? dans leur vieillesse, que de souvenirs ils ont ! »

<sup>213</sup> *Ibid. 38* : « et, à la manière des Pythagoriciens, pour exercer ma mémoire, je me remémore le soir ce que j'ai dit, entendu ou fait chaque jour. Tels sont les exercices de mon esprit, telles sont les courses de ma pensée »

<sup>214</sup> *CIC., De or. II, 360* : « si la mémoire est en germe, il faut la développer »

<sup>215</sup> Cicéron, *De or. I*, 187.

, susceptible de favoriser la réalisation de la nature humaine en chacun, par le développement d'une faculté dont nous verrons à quel point le philosophe la considère comme inhérente et nécessaire à l'accomplissement de l'homme. A cette invitation, Cicéron donne une place de choix, en conclusion du discours d'Antoine : le rhéteur commençait en s'imposant des limites, Cicéron finit par une exhortation à les outrepasser, à faire voler en éclats le cadre trop étroit d'une rhétorique technicienne.

### c. *Vtilitas et honestas*

Ce débat trouve un écho dans l'opposition entre *memoria rerum* et *memoria uerborum*. Le rhéteur reconnaît certes que la première est plus utile à l'orateur (*illa rerum memoria quae pertinet ad utilitatem*<sup>216</sup>), mais révèle son attachement à la seconde, justement à cause de sa gratuité apparente ! Plus difficile, elle apparaît comme un exercice scolaire extrêmement profitable au développement de la *memoria rerum*. Celle-ci, naturellement plus aisée, voit son exécution facilitée par l'entraînement<sup>217</sup>. Il revendique ainsi l'utilité de la *memoria uerborum*, trop souvent dénigrée :

***Nunc ne forte uerborum memoriam aut nimis difficilem aut parum utilem arbitrere***

<sup>218</sup>

Inversement, Antoine juge la *memoria uerborum* trop éclatée, donc moins indispensable :

***Sed uerborum memoria, quae minus est nobis necessaria***<sup>219</sup>

Sa préférence va vers la *memoria rerum*, véritable outil de l'orateur qui lui permet de mémoriser son argumentation :

***Rerum memoria propria est oratoris***<sup>220</sup>

Toutefois, l'expression nous paraît dépasser le simple cadre professionnel et rejoindre le débat autour de l'*utilitas* évoqué plus loin<sup>221</sup>. En effet, le rhéteur anonyme a une approche volontiers utilitariste, sinon matérialiste, de la *memoria*, que traduit l'usage des termes *utilitas* ou *utilis* appliqué aux deux mémoires, qui s'inscrit dans une tradition selon H.-I. Marrou<sup>222</sup>. Or, nous pourrions constater combien Cicéron luttait contre cette vue prosaïque et mesquine, notamment à l'œuvre, selon lui, dans l'épicurisme. Le point de vue du rhéteur, volontairement restreint dès le début, reste limité tout au long de l'explication. Antoine au contraire, s'il commence par énoncer les avantages concrets

<sup>216</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 39.

<sup>217</sup> *Ibid.* III, 39 : « Maintenant, pour que tu n'aies pas juger la mémorisation des mots trop difficile ou insuffisamment utile ».

<sup>218</sup> *Ibid.* III, 40.

<sup>219</sup> *CIC., De or. II*, 359 : « La mémoire des mots, moins nécessaire à nous autres ».

<sup>220</sup> *CIC., De or. II*, 359 : « La mémoire des choses est la mémoire propre de l'orateur. »

<sup>221</sup> La nuance établie entre *honestas* et *utilitas* paraît se répercuter jusque dans l'élaboration d'une théorie de la mémoire artificielle ; cet écho est logique dans la mesure où la *memoria* est notamment définie par son appartenance au réseau des vertus cardinales dans *Rhet. ad C. Her* et *CIC., inu.* Cf. *infra*. p. 89 sq.

offerts par la méthode au technicien du discours <sup>223</sup>, étend rapidement son propos à l'ensemble de l'humanité, dans une perspective universaliste. Le verbe *uigere* appliqué à la *memoria* souligne la nature épanouie de l'orateur <sup>224</sup>. Puis les paragraphes 356 et 357 théorisent le système de Simonide, tirent l'*ars* vers la *ratio*, en développant le rôle des perceptions et en évoquant ainsi la place de la *memoria* dans la théorie de la connaissance. A partir d'une méthode d'apprentissage, Cicéron envisage l'universalité de la mémoire et la place au cœur d'enjeux philosophiques fondamentaux. En façonnant une théorie de la mémoire, Cicéron nous rappelle qu'elle n'est pas seulement un outil professionnel réservé à des spécialistes, mais aussi une caractéristique essentielle, constitutive de la nature même de l'homme, comme le suggère A. Michel <sup>225</sup>.

Pour cette raison, l'absence voulue du lexique de l'utilité dans la bouche d'Antoine nous paraît significative <sup>226</sup> : il préfère déclarer la *memoria uerborum* « *minus necessaria* » et affirmer la prééminence de la *memoria rerum*, « *propria oratoris* », « caractéristique de l'orateur ». « *Propria* » : le terme n'est pas exclusif ; la *memoria* n'est pas la chose de l'orateur ; en revanche, l'orateur est l'homme de la *memoria* : il doit être parfaitement accompli de ce point de vue-là, et la porter à son point ultime.

Puisque Cicéron a dépassé l'utilitarisme professionnel de la *memoria rerum*, on peut s'interroger sur l'attachement ainsi manifesté par Antoine. Il traduit le goût pour

<sup>222</sup> H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. 1, *Le monde grec*. 2, *Le Monde romain*, Paris, Seuil, rééd. 1988 (Points Histoire 57), évoque le préjugé couramment exprimé à l'encontre d'une mnémotechnie utilitariste, héritée d'Hippias (p. 95) : « Comme on sait par ailleurs qu'Hippias enseignait la mnémotechnique, certains pensent que ce savoir ambitieux se réduisait à équiper l'orateur du minimum de connaissances nécessaires pour qu'il pût faire figure de connaisseur sans être jamais pris au dépourvu. Ce jugement est peut-être bien sévère : il ne faut pas confondre mnémotechnique et polymathie ; la première, que conservera la rhétorique classique dont elle constitue une des cinq parties, n'a qu'un but pratique : aider l'orateur à apprendre son texte par cœur. »

<sup>223</sup> CIC., *De or.* II, 355. Cicéron attribue à Antoine une pensée universaliste. Pourtant, Crassus est l'universaliste dans le reste du dialogue. Ce fait révèle les artifices du dialogue : Antoine a été choisi ici pour sa mémoire phénoménale.

<sup>224</sup> *Ibid.* II, 355.

<sup>225</sup> Cf A. Michel, « Cicéron et les problèmes de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 20, 1972, 67-76, p. 69-70 : « Ne condamne-t-on pas dans tout savoir acquis ce recours à la mémoire qui semble se substituer à l'exercice du jugement ou de l'imagination ? Mais précisément pour Cicéron la mémoire aussi se présente comme une faculté active, et cela de quelque manière qu'on la considère. On peut en effet se placer du point de vue des rhéteurs — mais pour ces derniers il ne s'agit pas d'apprendre par cœur : il s'agit de constituer une mnémotechnique active, au service de l'invention ; la mémoire de l'orateur porte sur le fond, non sur la forme, elle consiste à trouver un ordre entre les idées, et à n'oublier aucune d'entre elles. D'autre part, à ce point de vue, qui relève de la rhétorique, il faut ajouter celui des philosophes : l'Académie évoque souvent la réminiscence platonicienne ; la mémoire apparaît alors comme créatrice : elle est un des moyens auxquels recourt l'esprit pour se plonger dans l'être. » Sur la théorie de la réminiscence, cf. *Tusc.* I, 57 (A. Michel, « Quelques aspects de l'interprétation philosophique dans la littérature latine », *Revue philosophique* 1967, 79-103, p. 89).

<sup>226</sup> CIC., *De or.* II, 359. Antoine est pourtant utilitariste ! C'est une marque de la fiction du dialogue : les interlocuteurs sont des marionnettes entre les mains de l'auteur.



l'investigation philosophique. La *memoria uerborum* reste une mémoire de technicien. La *memoria rerum* nous paraît, elle, plus vaste, parce qu'appliquée au monde des idées ; elle rejoint ainsi les préoccupations morales souvent exprimées par Cicéron dans son approche de la *memoria* ; rappelons-nous qu'elle est une subdivision de la *prudentia* qui, elle-même, est une garantie de l'*honestas*. Contre l'*utilitas* de la *memoria uerborum*, Cicéron situe donc la *memoria rerum* du côté de l'*honestas*, du bien moral. Encore une fois, il évite soigneusement le lexique utilitariste. *Propria oratoris* : le propre de l'orateur. Or l'orateur cicéronien est un homme idéal, accompli, un *uir bonus*, que le *De oratore* tente de définir. Donc, le propre de l'orateur est en fait le propre de l'homme idéal. Ce syllogisme rend le caractère essentiel, plutôt que naturel, de la *memoria rerum*. Essentiel au sens plein du terme, parce qu'elle définit l'essence même de l'humain épanoui, idéal, tel qu'il devrait être aux yeux du sage. La *memoria rerum*, c'est la *memoria* indispensable à l'affirmation de l'humanité de l'individu, telle que nous l'avons vue par ailleurs. Caractéristique de l'orateur, elle l'est donc aussi de la nature humaine.

Cette perspective philosophique n'intéresse pas le maître d'Herennius. Le choix des images mêmes de l'*ars memoriae* reflète sa position. En effet, le critère doit en être la nouveauté : susceptible de marquer les esprits par son caractère d'exception, elle doit régir la fabrication des images. Ce mécanisme psychologique prolonge l'utilitarisme du maître : seul le résultat compte <sup>227</sup>. Cette démarche pragmatique nous paraît sensiblement opposée à celle de Cicéron, pour qui l'*honestas*, donc la morale, le sens de l'honneur, doivent guider l'homme. Seule l'action belle d'un point de vue moral mérite d'être retenue : c'est le *dignum memoria*, qui sera à l'œuvre dans sa définition de la mémoire historique. Encore une fois, la comparaison ne joue pas en faveur du rhéteur : seule la *noua res* <sup>228</sup> lui semble digne de mémoire, d'un strict point de vue technique, parce qu'elle seule lui paraît susceptible d'assurer ou de développer la *memoria* ; Cicéron, en élevant la *memoria* au rang de valeur humaniste, ne pourrait admettre ce simple critère de nouveauté, privé de connotation morale ; pour lui, seule l'action méritante d'un point de vue moral doit être retenue par la mémoire, parce qu'elle est une marque de vertu. F. A. Yates évoque la présence de la *memoria* dans l'âme, indice donc de son existence, donc sa portée spirituelle, mais n'établit pas le rapport avec la mémoire de l'orateur et l'*ars memoriae* <sup>229</sup>.

Deux points de vue s'opposent, matérialiste et idéaliste ; le second apparaît comme un progrès, voire une transformation par rapport au premier et sait donner ses lettres de noblesse à la *memoria* et en faire un attribut de l'humanité. L'*ars memoriae* ancre davantage encore la *memoria* dans l'anthropologie cicéronienne. La comparaison avec le manuel de rhétorique accentue par contraste l'attachement de Cicéron à cette faculté et son inscription dans un programme humaniste, c'est-à-dire dans la revendication fière et ambitieuse d'appartenir à l'humanité civilisée. Cicéron défend donc la mémoire artificielle parce qu'elle développe heureusement la mémoire naturelle, c'est-à-dire une faculté qui manifeste la qualité d'être humain. Si le rhéteur considère l'*ars memoriae* comme utile (*utilis*) à l'orateur du point de vue technique, Cicéron la juge nécessaire (*necessarius*) à la

<sup>227</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 35.

<sup>228</sup> *Ibid.* III, 35.

formation de l'esprit de l'orateur, homme idéal, donc à l'éducation de l'homme universel, parce qu'elle contribue au développement de son humanité. La *memoria* fait partie des éléments qui unifient le corpus apparemment éclectique de Cicéron sous la bannière d'un humanisme, comme l'a si bien démontré A. Michel dans l'ensemble de ses recherches cicéroniennes<sup>230</sup>.

Là où le maître anonyme se contente de délivrer un enseignement technique, Cicéron se donne une plus noble mission : l'éducation intellectuelle et surtout morale de ses concitoyens.

### C. L'orateur idéal est-il un homme idéal ?

---

L'*ars memoriae* permet l'épanouissement de potentialités naturelles chez l'orateur, qui la pratique spécifiquement. A travers cet orateur, Cicéron cherche en fait à cerner un modèle d'humanité accomplie, défini notamment par la *memoria*.

#### 1. Memoria et polyvalence

C'est avant tout par la bouche de Crassus, dans le *De oratore*, que Cicéron revendique la nécessité d'une formation polyvalente de l'orateur<sup>231</sup>, passant par la *memoria*. En effet,

<sup>229</sup> F. A. Yates, *L'art de la mémoire...*, s'intéresse davantage aux conséquences sur l'approche de la mnémotechnie au Moyen Age. De l'exposé de Cicéron, elle ne retient que la complexité due à la concision de l'exposé technique de la mnémonique (p. 29-31) ; p. 29 : « ... Cicéron donne une version abrégée des règles. » ; p. 30 : « Il a condensé au maximum les règles pour les lieux et les règles pour les images, de façon à ne pas ennuyer le lecteur en répétant les instructions de manuel que tout le monde connaissait si bien. » ; p. 31 : « Cicéron nous a fourni un petit traité d'*Ars memorativa* très condensé... » et aux « formules élégantes et obscures » (p. 38). En somme, F. A. Yates reproche à Cicéron de ne pas expliquer les règles techniques de l'*ars memoriae* avec la même précision que le maître d'Herennius ni avec la même clarté que Quintilien. Pourtant, elle reconnaît elle-même que la *memoria* fait partie des subdivisions des vertus cardinales définies par Cicéron dans le *De inuentione* (II, 160), comme nous l'avons vu et qu'elle a une implication morale au Moyen Age, liée à l'héritage cicéronien (p. 32-33) : « ... c'est à partir des définitions que donne Cicéron des vertus dans cet ouvrage, que la mémoire artificielle est devenue au Moyen Age une partie de la vertu cardinale de la Prudence... C'est sous la rubrique de la mémoire comme élément de la Prudence qu'Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin citent et analysent les règles de la mémoire artificielle... la scolastique a fait passer la mémoire artificielle du domaine de la rhétorique à celui de l'éthique. J'y fais ici une brève référence anticipée, parce qu'on peut se demander si l'utilisation de "Prudence", si l'utilisation morale de la mémoire artificielle a été totalement inventée par le Moyen-Age, ou si elle n'avait pas elle aussi, une racine antique. » Même si elle le suggère, F. A. Yates ne précise pas que la mémoire artificielle appartient déjà au domaine éthique chez Cicéron qui ne veut pas la limiter à la stricte activité rhétorique. De même, F. A. Yates admet que Cicéron « était avant tout un philosophe platonicien, et pour le platonicien, la mémoire fait référence à des éléments très particuliers. Qu'est-ce qu'un orateur veut dire quand il parle de mémoires qui sont "presque divines" [l'expression qualifie Métrodore, chez Cicéron] ? » Mais F. A. Yates ne va pas au-delà de cette interrogation et n'en tire pas de conclusion sur la *memoria* cicéronienne. Parce qu'elle ne cherche qu'un modèle technique chez Cicéron, la cohérence de la *memoria* cicéronienne lui échappe : transdisciplinaire, celle-ci est à la fois oratoire, politique, philosophique et morale.

<sup>231</sup> Crassus est le modèle de cet orateur idéal, polyvalent, cultivé, capable d'intervenir dans tous les domaines de l'activité humaine. Cf. D. Roman, « Débuts oratoires et *causa popularis* à Rome au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : l'exemple de L. Licinius Crassus », *Ktéma* 19, 1994, 97-110, p. 109-110, sur la fiction de ce Crassus cultivé, projection de Cicéron.

Crassus blâme l'ignorance des orateurs et exige d'eux l'apprentissage du plus grand nombre de connaissances possible, dans une accumulation d'adjectifs verbaux :

***atque perdiscendum ius ciuile, cognoscendae leges, percipienda omnis antiquitas, senatoria consuetudo, disciplina rei publicae, iura sociorum, foedera, pactiones, causa imperi cognoscenda est***<sup>232</sup>

Il appelle à une diversification de ces connaissances, comme le suggère cette énumération, dans les domaines juridique, politique, historique. A ses yeux les orateurs ont, par le passé, jugé cet effort inutile et peu efficace, d'autant plus que le droit restait le terrain privilégié d'une caste fermée qui le considérait comme un instrument de pouvoir réservé. Le diffuser, c'était donner à un plus grand nombre de citoyens l'accès aux carrières et à la direction des affaires<sup>233</sup>. Cependant, cet apprentissage est rendu plus facile désormais par une forme d'ouverture sociale en direction de l'*homo nouus*, mais surtout, nous dit Crassus, par l'organisation des disciplines intellectuelles grâce à une logique de connaissance, procurée par la philosophie. Il en va ainsi du droit, mais aussi, sujet qui nous préoccupe, de la rhétorique !

***in hac denique ipsa ratione dicendi excogitare, ornare, disponere, meminisse, agere...***<sup>234</sup>

<sup>230</sup> A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 420-421 : « Cependant, dans cet exposé technique, la philosophie a sa part. Cicéron signale en effet qu'il en emprunte l'essentiel aux Académiciens Charmadas et Métrodore de Scepsis. Certes, ces auteurs, comme beaucoup de philosophes, avaient pu s'occuper de questions qui ne relevaient pas directement de leur science. Mais le vocabulaire du *De oratore* atteste qu'ils avaient essayé de relier l'art mnémotechnique aux idées générales de leur philosophie. Cela est rendu manifeste par quelques détails. En premier lieu, Cicéron distingue la mémoire des choses et celle des mots (chère aux Péripatéticiens). D'autre part, il explique, de façon psychologique, que nos perceptions sont plus durables et moins obscures si elles s'appuient sur des images sensibles. Cela n'a évidemment rien de platonicien. Enfin, l'auteur insiste sur l'utilité de l'"ordre" : il permet d'apprendre plus facilement. Aristote avait déjà souligné que les vers se prêtent plus facilement à la mémoire (Aristote, *Rhétorique*, □, 9, 1409 b, *sqq.*). Il ne s'agit encore là que d'observations techniques. D'autres semblent liées plus directement à la pensée de l'Académie. Cicéron explique que, pour bien retenir les concepts, il faut essayer de les caractériser par des images. Il faut se les mettre devant les yeux. En effet, ajoute-t-il, la vue est le plus noble et le plus pénétrant des sens, le plus proche de la pensée (*De oratore* II, 86, 357 ; *Timaeus* 14 ; Platon, *Phèdre* 250 d). Cette idée se trouve aussi dans sa traduction du *Timée*. D'autre part, une image du *De oratore* nous paraît assez remarquable. Cicéron dit qu'il faut localiser les souvenirs dans notre pensée, comme on identifie des lettres sur la cire. Or, les images de la cire et des lettres se trouvent dans le *Théétète* de Platon. Et l'on sait que ce philosophe, premier maître des Académiciens, a longuement médité sur le rôle philosophique de la mémoire. Tous ces faits convergent pour nous faire admettre que Cicéron, en s'intéressant à la mémoire, a suivi un enseignement académicien. » Ainsi, quand F. A. Yates critique une approche cicéronienne de l'*ars memoriae* incompréhensible (p. 37-38) parce que maniériste ou affectée (« les formules obscures »), A. Michel nous rappelle que la mnémonique chez Cicéron s'inscrit dans un cadre philosophique plus vaste, platonicien, que nous examinerons plus loin.

<sup>232</sup> *CIC., De or. I, 159* : « Ajoutons-y l'étude approfondie du droit civil, la connaissance des lois, la science de nos antiquités ; traditions du sénat, principes de notre gouvernement, traités, conventions, intérêts de l'empire, doivent être connus. »

<sup>233</sup> *Ibid.* I, 186.

<sup>234</sup> *Ibid.* I, 187 : « en rhétorique même, l'invention, l'élocution, la disposition, la mémoire, l'action. »

Ainsi, les cinq opérations de l'art oratoire — désignées ici par les verbes correspondants —, parmi lesquelles le travail de la mémoire, découlent directement d'une logique issue du champ philosophique. Voici un apport qui n'est pas indifférent à Cicéron : à travers le maître reconnu, Crassus, c'est lui qui réclame le choix de l'encyclopédisme, l'intérêt porté à toutes les disciplines, en particulier la philosophie, pour élargir l'horizon de l'orateur, faire de lui, non un spécialiste, mais un généraliste, polyvalent, capable d'aborder tous les sujets avec une autorité reconnue.

Crassus conclut sur la nécessité d'alimenter le discours par des *monumenta* et des *exempla*, fournis par la connaissance de l'histoire du droit, c'est-à-dire de la jurisprudence :

***iam illa non longam orationem desiderant, quam ob rem existimem publica quoque iura, quae sunt propria ciuitatis atque imperi, tum monumenta rerum gestarum et uetustatis exempla oratori nota esse debere.***<sup>235</sup>

Du juridique, Crassus élargit la question à l'ensemble des connaissances de l'orateur, qui pourra puiser les *monumenta* et les *exempla* dans la *memoria antiquitatis*, vecteur de connaissance.

***... omnis haec et antiquitatis memoria et publici iuris auctoritas et regendae rei publicae ratio ac scientia tamquam aliqua materies eis oratoribus qui uersantur in re publica subiecta esse debet.***<sup>236</sup>

Dans les deux textes, l'accent est mis sur l'obligation — *debet* est répété — de ce savoir, encyclopédique, puisqu'il renvoie à l'histoire politique (*antiquitatis memoria*), institutionnelle (*regendae rei publicae ratio*), juridique (*publici iuris auctoritas*), mais aussi à la philosophie politique (*scientia*). A. Michel rappelle ainsi le programme éducatif de « l'apprenti orateur »<sup>237</sup>. Cet ensemble forme une *materies* qui donne une charpente au discours. Pourquoi un tel impératif ? Parce que l'orateur est avant tout un homme politique, mêlé aux plus grandes affaires de l'Etat (*eis oratoribus qui uersantur in re publica*). Bien évidemment, c'est l'expérience personnelle de Cicéron qui entre ici en jeu : contre un simple rhéteur qui se cantonnerait dans un rôle de technicien de la parole tel que Crassus l'a dépeint avec mépris (I, 186)<sup>238</sup>, Cicéron, par la voix de son porte-parole, revendique avec fierté la place prépondérante d'un orateur-homme d'Etat, auquel la

<sup>235</sup> Ibid. I, 201 : « Maintenant ai-je besoin d'un long discours pour vous prouver que le droit public, lui aussi, ce droit qui concerne l'Etat et règle l'empire, que l'histoire, ce monument du passé, que les exemples des anciens âges, que tout cela doit être connu de l'orateur ? »

<sup>236</sup> Ibid. I, 201 : « ... il faut que ces traditions du passé, ces décisions du droit public, cette science de l'administration de l'Etat soient, pour l'orateur politique, comme autant de matériaux toujours à sa disposition. »

<sup>237</sup> A. Michel, « Cicéron et les problèmes de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 20, 1972, 67-76, p. 74-75 : « la philosophie (mais peu de physique et, en dialectique, pas de subtilités) ; l'art de l'expression ; le droit ; l'histoire (*De or.* III, 76). C'est en somme le schéma d'une éducation littéraire, à la fois théorique et pratique (la liaison entre les deux exigences est soigneusement assurée). Car on voit sur quel principe Cicéron fonde sa doctrine : il ne s'agit pas d'étudier les lettres pour elles-mêmes, mais il faut se donner les moyens d'un retour au bon sens et au beau langage, et cela est nécessaire à quiconque veut placer la sagesse dans le creuset de l'action. La culture se définit dans cette rencontre et cette épreuve : il n'y a pas de vraie culture sans l'action. »

compétence de généraliste fournie par un savoir global reposant sur un socle indispensable, la *memoria*, donne toute latitude pour aborder les sujets les plus divers, à la tête du pays.

Crassus réitère cette exhortation plus loin, dans le livre III, après avoir évoqué sa propre formation, à la fois empirique et théorique — il a suivi les leçons de Métrodore<sup>239</sup>. Cette fois, il met l'accent sur l'éclectisme de ce savoir, sans la connotation péjorative attribuée à ce terme par les Modernes : il est indispensable que l'orateur ait une connaissance approfondie de tous les domaines d'activité de l'esprit humain ; en revanche, il doit être un généraliste, capable d'envisager une cause de tous les points de vue là où un spécialiste négligerait nécessairement les aspects qui ne se rapportent pas à son domaine de prédilection :

***sed si tota uita nihil uelis aliud agere, ipsa tractatio et quaestio cotidie ex se gignit aliquid, quod cum desidiosa delectatione uestiges. Ita fit ut agitatio rerum sit infinita, cognitio facilis, si usus doctrinam confirmet, mediocris opera tribuatur, memoria studiumque permaneat.***<sup>240</sup>

Cet apprentissage global est facilité par des conditions très générales, accessibles à tous, nécessaires et suffisantes, parce qu'elles ressortissent à la nature humaine, et non plus d'une formation professionnelle spécifique : l'expérience (*usus*), complément de l'enseignement (*doctrina*), un minimum de travail (*mediocris opera*), l'attention portée à la matière, à travers la mémorisation (*memoria*) et l'application (*studium*).

L'exhortation de Crassus est donc d'autant plus forte que l'apprentissage est plus facile et l'investissement moins grand : il s'agit seulement de faire preuve d'une ouverture d'esprit et d'une curiosité que le spécialiste ne peut se permettre. A. Michel souligne l'impossibilité d'une connaissance approfondie de tous les domaines, donc la nécessité d'une culture générale chez l'orateur, connaissance fondamentale applicable à toutes les plaidoiries<sup>241</sup>.

C'est ainsi que l'on répondra à la définition de l'orateur idéal établie par Crassus un peu plus tôt ; expert dans les cinq divisions de l'art oratoire, il peut s'appliquer indifféremment à n'importe quel sujet :

<sup>238</sup> A. Novara, « La dignité de l'enseignement ou l'enseignement et le dialogue », *Annales latini montium arvernorum* 10, 1983, 35-51, p. 39, constate la différence établie par Cicéron entre ces rhéteurs et l'orateur idéal : « Le savoir des techniciens se résume vite, tellement il est limité : chaque fois qu'il en est question, chaque fois que les théoriciens sont évoqués ou que l'utilité de la connaissance des règles vient à être appréciée, ce sont d'étroites limites qui sont dessinées... (ils) ont raisonné par simplification réductrice en croyant que l'éloquence est née de la rhétorique, alors que la réalité est inverse, ou en ramenant l'art de la parole à un enseignement théorique comme dans les autres sciences, le droit civil par exemple — et ces gens n'ont pas lu les philosophes. »

<sup>239</sup> CIC., *De or.* III, 74-75.

<sup>240</sup> *Ibid.* III, 88 : « Mais veut-on faire de ces études l'unique occupation de sa vie ? Le travail même et la recherche font naître chaque jour quelque problème nouveau, dont on poursuit la solution avec un plaisir exclusif. Donc, se donner tout à ces questions est une tâche infinie, en avoir une connaissance générale une tâche aisée, pour peu que la pratique fortifie la théorie, qu'une activité raisonnable y soit consacrée, que la mémoire et le goût s'en conservent. » (trad. H. Bornecque et E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1930).

***Quam ob rem, si quis uniuersam et propriam oratoris uim definire complectique uolt, is orator erit mea sententia hoc tam graui dignus nomine qui, quaecumque res inciderit quae sit dictione explicanda, prudenter et compositae et ornatæ et memoriter dicet cum quadam actionis etiam dignitate.***<sup>242</sup>

La définition paradoxale du mot « orateur » — *uis oratoris* — réside dans l'alliance de mots *uniuersam et propriam oratoris uim* : il doit pouvoir aborder toutes les causes (*quaecumque res inciderit quae sit dictione explicanda*), mais avec les cinq outils dont l'association lui est spécifique. D'une certaine manière, la spécificité de l'orateur, c'est d'être un généraliste. Cicéron finit par s'exprimer en son nom propre dans le *Brutus*<sup>243</sup>, revendiquant ses connaissances en matière d'histoire comme un atout oratoire, qui lui permet d'appeler à son secours les grandes figures du passé : il démontre ainsi très concrètement l'appui que la *memoria* en tant que connaissance globale procure à l'orateur ; elle lui confère une autorité morale sur ses auditeurs.

L'implication de la *memoria* dans la polyvalence de l'orateur paraît essentielle, car elle est dans le droit fil de la problématique générale du *De oratore*, énoncée dans le préambule ; à son frère Quintus limitant l'éloquence à un cadre purement technique, Marcus oppose une vision plus globale, revendiquant une définition ambitieuse de l'orateur, citoyen idéal par son érudition, son ouverture culturelle, son encyclopédisme :

***solesque non numquam hac de re a me in disputationibus nostris dissentire, quod ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam, tu***

<sup>241</sup> A. Michel, « Cicéron et les problèmes de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 20, 1972, 67-76, p. 71-72 : « en droit, l'orateur doit tout savoir, puisqu'il parle de toutes choses ; mais en fait il ne le peut pas : personne ne possède tout à fait le temps et les moyens d'acquérir un savoir absolument universel (I, 59 ; 67). Ainsi se révèle d'emblée un paradoxe qu'implique effectivement à notre époque le sens du mot "culture" : quand on le prononce, on désigne à la fois une formation large et limitée ; la culture générale, comme son nom l'indique, porte sur toutes choses — mais sur toutes choses prises en général, si bien que cette universalité même suppose une limitation. Il s'agit d'expliquer et de bien concevoir cette ambiguïté. Elle réside dans la notion même de généralité... Cicéron comprend mieux que tout autre que ce qui fait le talent propre de l'orateur, ce n'est pas de connaître le détail de sa matière, mais de savoir donner à cette dernière une mise en forme universelle... En somme qu'est-ce qui constitue le propre de l'orateur ? Connaître l'art de généraliser les problèmes concrets, et de les exprimer. Tout cela implique d'une part la connaissance de l'universel, mais d'autre part ne demande pas la connaissance de tous les détails particuliers. Le savoir de l'orateur, c'est le savoir des principes — *fontes rerum*. » Voici donc l'idéal de l'orateur cicéronien (p. 76) : « la seule véritable culture est celle qui s'élève à l'universel, sans se séparer de l'être concret et de la vie. Elle fonde ainsi les spécialités, mais aussi elle les dépasse ; elle justifie les individus mais aussi elle les transcende. » A. Michel reprend là des questions évoquées dans sa thèse sur *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron : recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris, PUF, 1960, p. 130 : « ... Cicéron... estime lui aussi que l'homme cultivé doit éviter les approfondissements infinis des spécialistes, et... arrive à cette formule : "ainsi, l'on peut distinguer sur les êtres à l'infini, mais leur connaissance est facile" (*De or.* III, 88)... il est permis à celui qui veut seulement exprimer une doctrine vraisemblable de ne pas approfondir autant que lui (le spécialiste). »

<sup>242</sup> CIC., *De or. I*, 64 : « Veut-on maintenant embrasser dans une définition l'idée complète, la force exacte du mot orateur ? Celui-là seul, à mon avis, est digne d'un si beau nom qui développera n'importe quel sujet avec toutes les qualités voulues d'invention, de disposition, d'élocution, de mémoire, en y ajoutant encore de la noblesse dans l'action. »

<sup>243</sup> CIC., *Brut.* 322. Cf. *supra* p. 21.

***autem illam ab elegantia doctrinae segregandam putes et in quodam ingeni atque exercitationis genere ponendam.***<sup>244</sup>

Ce développement sur la *memoria* est donc un élément d'un débat plus vaste, au cœur de la démarche du *De oratore* : l'exigence de culture générale, de connaissances théoriques et philosophiques, et non pas seulement techniques, chez l'orateur, apparaît comme une nécessité pour lui donner le premier rôle dans les affaires de l'Etat et dans le gouvernement de la République<sup>245</sup>.

A ce titre, Cicéron conteste la réputation d'ignorance entourant Crassus et Antoine et rappelle le goût du premier pour l'instruction, sa connaissance du grec, la formation du second en Grèce, ses connaissances variées, comme le confirme C. Moatti<sup>246</sup>. A travers leur exemple, Cicéron veut donc défendre une idée forte, la nécessité d'une culture encyclopédique permettant à l'orateur de pratiquer son art dans toute sa plénitude :

***illud autem est huius institutae scriptionis ac temporis, neminem eloquentia non modo sine dicendi doctrina, sed ne sine omni quidem sapientia florere umquam et praestare potuisse,***<sup>247</sup>

avant d'en expliquer la raison, en s'appuyant sur la *Rhétorique* d'Aristote<sup>248</sup> : les autres

<sup>244</sup> CIC., *De or. I*, 5 : « mais quand nous discutons parfois ces questions, tu soutiens volontiers une opinion différente de la mienne : à mes yeux, c'est tout l'ensemble de connaissances que possèdent les hommes les plus instruits, oui, c'est tout cela qui constitue l'éloquence ; toi, au contraire, la séparant de cette noble culture générale, tu la fais consister seulement dans certaines aptitudes naturelles, développées par un certain ordre d'exercices. »

<sup>245</sup> M. Ruch, dans l'introduction de *L'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstitution* Paris, Belles lettres, 1958, fait l'historique du lien entre rhétorique et philosophie dans l'œuvre de Cicéron à travers trois étapes (p. 29 à 34) : le *De inuentione*, en 86, donne la primauté à l'éloquence, qui doit cependant s'appuyer sur la philosophie ; dans le *De oratore*, en 55, Cicéron, conforté, prône une éducation double, mêlant rhétorique et philosophie, la seconde restant la servante de la première ; enfin, dans l'*Hortensius*, en 46, désabusé, vieilli, atteint dans sa vie privée et dans sa vie publique, Cicéron place la philosophie au-dessus de la rhétorique pour trouver un réconfort moral.

<sup>246</sup> CIC., *De or. II*, 5. C. Moatti, « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326, p. 308 : « L'éloquence... est-elle le résultat de la nature ou de l'artifice ?... pour certains, l'art retire quelque chose à l'autorité naturelle... Ce préjugé à l'égard de ce qui n'est pas naturel, inné, a constitué un facteur important de résistance de la société romaine à la culture théorique et livresque, si bien que, au début du I<sup>er</sup> siècle encore, rappelle Cicéron, des orateurs savants comme Crassus et Antoine faisaient semblant de parler sans art, de n'avoir pas appris la rhétorique grecque (*De or. II*, 4). Antoine était, selon les mots de Quintilien, *dissimulator artis* (*II*, 17, 6). » M. Ruch rappelle que la mise en scène d'Antoine et Crassus dans ce dialogue ne serait pas crédible pour Cicéron s'ils n'avaient pas été historiquement dotés d'une véritable culture (p. 189, 190). La mise en scène platonicienne même du dialogue révèle cette culture, qui est également le sujet du *Phèdre* de Platon (p. 198) : « La ressemblance fortuite du cadre choisi par Platon dans son *Phèdre* avec le paysage réel du Tusculanum, entraîne l'imitation voulue du sujet. Cette *mimesis* tout extérieure montre que l'idéal oratoire de Cicéron prend appui sur le dialogue grec qui prouve précisément la possibilité d'une rhétorique fondée sur un savoir encyclopédique. D'autre part le rapprochement du paysage réel et du paysage littéraire illustre la culture des interlocuteurs, chez qui une perfection se réfracte à travers un souvenir érudit. » H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, rappelle la formation de ces deux orateurs auprès des maîtres grecs (p. 170 et 172). M. Griffin, « Philosophy, Politics and Politicians at Rome », *Philosophia togata I*, éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1997, 1-37, souligne le goût des élites romaines pour la philosophie et la présence des différentes écoles à Rome à la fin de la République.

*artes* sont des domaines spécialisés, au contraire de l'éloquence, discipline généraliste exigeant des connaissances globales<sup>249</sup> :

***Etenim ceterae fere artes se ipsae per se tuentur singulae ; bene dicere autem, quod est scieret et perire et ornate dicere, non habet definitam aliquam regionem, cuius terminis saepa teneatur.***<sup>250</sup>

Car l'orateur peut être amené à aborder tous les domaines, dans ses discours, d'où la nécessité de l'encyclopédisme :

***Omnia quaecumque in hominum disceptationem cadere possunt bene sunt ei dicenda qui hoc se posse profitetur, aut eloquentiae nomen relinquendum est.***<sup>251</sup>

La *memoria*, parce qu'elle n'est pas seulement une faculté technique et professionnelle réservée au rhéteur, mais plus largement une capacité donnée à tous, répond précisément à cette exigence de culture générale et constitue un élément primordial de ce débat.

Le choix de Crassus et d'Antoine comme porte-parole est justifié notamment dans le domaine de la *memoria*, puisqu'ils représentent deux versants complémentaires de ce débat, Crassus défendant une *memoria* faculté de connaissance, Antoine l'enrichissant d'une *memoria* oratoire et pathétique.

## 2. La *memoria* dépasse l'art oratoire

Certes, la *memoria* permet un enrichissement culturel chez l'orateur. Mais la position de

<sup>247</sup> CIC., *De or. II*, 5 : « Mais ce qui rentre dans le dessein de mon ouvrage et importe en ce moment, c'est de montrer que jamais aucun orateur, sans avoir étudié les règles de son art, bien plus, sans s'être donné une culture universelle, n'a pu jeter de l'éclat ni se placer au sommet de l'éloquence. »

<sup>248</sup> Cf. Aristote, *Rhetorica* I, 2, 55 b 25-34, sur la différence entre la rhétorique et les autres *artes*. Sur l'emploi du mot *ars* chez Cicéron pour désigner la rhétorique et la dialectique, cf. E. Gavoille, *Ars : étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain, Paris, Peeters, 2000, p. 239 sq. Cf. J. Barnes, « Roman Aristotle », *Philosophia togata II*, éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1999, p. 51, sur la lecture d'ouvrages rhétoriques d'Aristote par Antoine.

<sup>249</sup> Cf. M. Orban, « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191, p. 187-188 : « Cicéron s'ingénie à présenter le savoir comme indispensable à l'exercice de la parole. C'est la thèse même du *De oratore*... Le *De oratore* énonce sans équivoque et soutient la thèse que l'immense domaine du savoir est la propriété de la parole, qui s'en nourrit. » A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 142, énumère les multiples connaissances auxquelles l'orateur doit s'intéresser, sans ignorer qu'il n'excellera jamais, et définit « l'idée de l'orateur parfait. Elle se dégage de la réussite absolue de son art. » et il parle d'« un orateur démiurgique, en qui tous ces dons seraient parfaitement accomplis. On ne sait pas exactement comment il plaiderait. Il faudrait être lui pour le savoir. Mais on sait qu'il plaiderait de manière sublime. Et l'on peut concevoir son éloquence à partir des exemples humains fournis par l'histoire. »

<sup>250</sup> CIC., *De or. II*, 5 : « Presque tous les autres arts en effet se soutiennent chacun par eux-mêmes. L'art de bien dire au contraire, qui suppose science, habileté, élégance, n'a pas un domaine nettement défini, au dedans duquel il se tiendrait enfermé. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>251</sup> *Ibid.* II, 5 : « Tout ce qui peut servir d'objet de discussion parmi les hommes, il faut (puisque c'est l'engagement qu'on a pris) être capable d'en bien parler, ou renoncer alors au titre d'orateur. »



Crassus n'est pas sans susciter un débat dans le *De oratore*. Le premier contradicteur est Quintus Mucius Scaevola, qui refuse nettement l'accès de l'orateur à un domaine qui n'est pas le sien, à savoir la connaissance du droit et des traditions, tout simplement parce qu'il n'en est pas l'inventeur :

***Quid ? leges ueteres moresque maiorum, quid ? auspicia, quibus ego et tu, cum magna rei publicae salute praesumus, quid ? religiones et caerimoniae, quid ? haec iura ciuilia, quae iam pridem in nostra familia sine ulla eloquentiae laude uersantur, num aut inuenta sunt aut cognita aut omnino ab oratorum genere tractata?***<sup>252</sup>

L'anaphore de *quid* renforce la véhémence du refus sans appel de Scaevola. Il revendique, lui, le cloisonnement que nous évoquions plus haut, forme de conservatisme politique qui vise au *statu quo*. Il poursuit en évoquant l'exemple d'orateurs qui ont parfaitement réussi sans acquérir ce savoir juridique, étant totalement incultes même !

***Equidem et Ser. Galbam memoria teneo, diuinum hominem in dicendo... ignarum legum, haesitantem in maiorum institutis, rudem in iure ciuili***<sup>253</sup>

Nous avons vu comment Crassus réplique à cette tentation par l'appel à l'ouverture, à la curiosité intellectuelle, nécessaires à la formation de l'orateur digne de ce nom, c'est-à-dire en mesure d'assumer les plus hautes charges, qu'il soit *homo nouus* ou non : il nous offre là une vision évidemment ambitieuse voire orgueilleuse du rôle de l'orateur que peut célébrer un Cicéron, conscient de ses qualités et de son apport essentiel à l'Etat en proie aux rivalités des grandes familles qui se partagent le pouvoir.

Si cette opposition peu constructive est rapidement éliminée, l'opinion d'Antoine est largement développée, et se révèle complémentaire des choix de Crassus, en établissant des nuances, voire des réserves, qui soulignent la qualité et la richesse du travail de Cicéron autour de la *memoria*.

En effet, Antoine réagit à la longue intervention de Crassus au livre I, en condamnant le recours à une *memoria* encyclopédique : l'orateur ne peut se confondre avec le savant, car il a un travail de persuasion à accomplir. En particulier, il réfute la mainmise des philosophes sur la rhétorique qu'il ne veut pas voir inféodée à la philosophie. Le mépris, voire la méfiance, des philosophes pour l'éloquence, déjà manifestés par Platon à l'encontre des sophistes, décourage l'emploi des outils oratoires, comme les effets pathétiques, garantis précisément par la *memoria* ; Antoine ne veut pas que celle-ci soit dévolue au seul apprentissage de la connaissance historique et philosophique. En excluant le pathos et donc l'usage de la *memoria* qui lui est lié, l'art oratoire perd ce qui fait sa substance : Antoine ne veut pas voir des orateurs trop attentifs à la *memoria* du savoir au détriment de leur *memoria* oratoire. C'est une dépossession qui aliène l'orateur, comme le révèle l'exemple du stoïcien Publius Rutilius Rufus. Puriste, il reprochait à

<sup>252</sup> Ibid. I, 39 : « Mais quoi ! nos lois antiques et les coutumes de nos ancêtres, les auspices, auxquels, toi et moi, nous présidons pour le salut de Rome, les cérémonies de la religion, et ce droit civil, depuis longtemps apanage de ma famille qui ne s'est jamais piquée du talent de parole, tout cela serait-il par hasard l'invention du peuple des orateurs ? En a-t-elle fait le moins du monde l'objet de ses recherches ou de ses études ? »

<sup>253</sup> Ibid. I, 40 : « J'ai dans la mémoire, en ce moment, Ser. Galba, orateur extraordinaire... qui ignorait les lois, était peu ferré sur les institutions des ancêtres et n'avait aucune idée du droit civil. »

l'orateur Servius Galba d'exhiber lors d'un procès le fils de Sulpicius Gallus pour émouvoir les juges en rappelant le souvenir touchant de son illustre père :

***Reprehendebat igitur Galbam Rutilius, quod is C. Sulpici Galli propinqui sui Q. pupillum filium ipse paene in umeros suos extulisset, qui patris clarissimi recordatione et memoria fletum populo moueret...***<sup>254</sup>

L'appel à la *memoria* fait partie des effets oratoires propres à susciter la compassion et on imagine à quel point un Cicéron, dont la réussite oratoire repose notamment sur le pathétique, son point fort comme il le rapporte lui-même<sup>255</sup>, adhère à ce point de vue : il est inconcevable que la *memoria* soit accaparée par le seul champ du savoir. L'opinion d'Antoine apporte donc un contrepoint qui n'est pas contradictoire, mais offre plutôt un point de vue complémentaire de celui de Crassus<sup>256</sup>. Cicéron préfère répartir ainsi entre ces deux maîtres les différents éléments constitutifs de sa théorie de la *memoria* comme le montre A. Michel<sup>257</sup>. Son verdict est sans appel quand son masque, Antoine, nous révèle les mésaventures du même Rutilius : lui-même accusé, il interdit à ses avocats d'user du moindre effet de manche, refusant la persuasion au profit de la conviction, pour des raisons philosophiques<sup>258</sup>. Ainsi, oubliant qu'il a affaire à des hommes, il engage une

<sup>254</sup> Ibid. I, 228 : « Rutilius, donc, reprochait à Galba d'avoir élevé presque sur ses épaules Quintus, le fils de C. Sulpicius Gallus, son parent, afin que ce jeune pupille, dont la vue rappelait le souvenir de son illustre père, émût les assistants jusqu'aux larmes. »

<sup>255</sup> CIC., *Orat.* 130 ; 132. Cf. J. Lucas, « La relation de Cicéron à son public », *Ciceroniana : Hommages à Kazimierz Kumaniecki*, éd. A. Michel et R. Verdière, Leiden, Brill, 1975 (*Roma aeterna*, 9), 150-159 ; la propension au pathétique, voire à l'"hystérie", selon le mot de J. Lucas, est même une qualité nécessaire à l'orateur, d'après Cicéron, lorsqu'il reproche à un certain Calidius de ne pas montrer ses émotions lors d'un procès (p. 157) : « Il a dû sentir alors que pour atteindre au plus haut degré de l'art oratoire, il lui manquait la disposition à l'hystérie ».

<sup>257</sup> A. Michel, « La théorie de la rhétorique chez Cicéron : éloquence et philosophie », *Eloquence et rhétorique chez Cicéron* : sept exposés suivis de discussions, éd. W. Ludwig, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1982 (Entretiens sur l'antiquité classique ; 28), 109-147. Sur le rapport établi entre les deux domaines dans le dialogue de Crassus et Antoine, cf. Annexe n° 3, p. 482.

<sup>258</sup> H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. 1, *Le monde grec*. 2, *Le Monde romain*, Paris, Seuil, rééd. 1988 (Points Histoire 57), s'intéresse lui aussi à la rivalité entre philosophie et rhétorique et aux impasses des deux disciplines lorsqu'elles sont exclusives (p. 314) : « Par moments, en face du développement inconsidéré de l'appareil éristique de la philosophie, qui elle aussi succombe à la technicité, c'est la culture oratoire qui défend les droits de l'humanisme : comme déjà Isocrate, elle oppose au philosophe, bardé de syllogismes et engoncé dans ses abstractions, le gros bon sens, les vérités premières, le bagage raisonnable de l'honnête homme. Car le rhéteur ne dédaigne pas les idées générales, les problèmes moraux et humains ; son enseignement en est tout imprégné ». Au point qu'« il envahit tant et si bien le domaine propre de la philosophie morale que le philosophe finit par s'en offusquer, qu'il proteste, réclame pour lui, et pour lui seul, la discussion des thèses, comme le fit Posidonios au cours d'un débat célèbre qui l'opposa au rhéteur Hermagoras (PLUT., *Pomp.* 42) : le rhéteur devait se contenter des "hypothèses", c'est-à-dire des sujets concrets traitant d'un cas déterminé comme le sont les sujets judiciaires et renoncer à l'idée générale. » A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 113, souligne l'inadéquation de l'idéalisme stoïcien et des contraintes du siècle, parmi les raisons de désaccord entre Cicéron et les Stoïciens, qui « concernent le rôle de la morale dans l'éloquence. Le Stoïcien Rutilius Rufus, pour n'avoir pas voulu supplier le peuple et flatter ses passions, n'a pu se défendre correctement. Le rigorisme moral du Portique est digne de la *République* de Platon, non du monde réel où vit le philosophe. » Sur le choix platonicien de « la nuda ratio ueritatis » par Rutilius Rufus, cf. E. Narducci, « Gli arcani dell'oratore », *Atene e Roma* 29, 1984, 129-142, p. 138.

défense uniquement rationnelle, abstraite et logique, sans fioritures, adressée à de purs esprits, à l'imitation d'un Socrate refusant toute tentative de séduction à l'égard de ses juges. Son intransigeance de philosophe, qui confine à l'arrogance, le perd bien évidemment et il est finalement condamné, comme Socrate (I, 230) ! Si la *memoria* n'est qu'encyclopédique, elle se révèle contre-productive ; elle devient une entrave pour l'orateur, en lui interdisant tout pathos. Contre l'exclusivité de la *memoria* des philosophes ou des orateurs, qui appauvrit son contenu, Cicéron choisit la troisième voie, la plus riche, qui associe les deux domaines en un seul, dans sa vision idéale d'un homme-somme, complet, réceptacle de l'ensemble des champs couverts par la *memoria*. Il rejette toute contradiction catégorique et refuse les avis péremptoires, leur préférant une position médiane ; avec le sens de la nuance qui le caractérise, il avance masqué et charge Crassus et Antoine d'exprimer des opinions apparemment contraires, en fait complémentaires selon M. Ruch<sup>259</sup>, qui s'enrichissent l'une l'autre, dans une dialectique toute platonicienne<sup>260</sup>. Preuve en est la conclusion d'Antoine qui, après avoir blâmé l'étroitesse d'esprit d'un Rutilius et la réduction de la *memoria* à la seule nécessité du savoir, s'ouvre lui-même au compromis en admettant l'intérêt de la connaissance de

<sup>256</sup> Cf. J. Perret, « A propos du second discours de Crassus (*De oratore* I, 45-73) », *REL* 24, 1946, 169-189. Crassus a les plus hautes ambitions pour son orateur idéal, considérant que « l'éloquence est l'attribut essentiel de l'homme, celui par lequel se manifeste par excellence son humanité ; ainsi s'applique-t-elle de droit à toutes les productions de la pensée » (p. 172), et que « l'éloquence est le couronnement, l'achèvement de la nature humaine, elle est ce qui, dans l'homme, est le plus spécifiquement humain ; elle ne connaît point de bornes à son domaine » (p. 173). Devant les critiques de Scaevola, il accepte une concession, et veut bien discuter de l'étendue de la culture de l'orateur (p. 174-175). Pour cette raison, l'opposition d'Antoine paraît factice, puisqu'« au début du second livre, Cicéron nous apprend que, lorsque Antoine se vantait de n'avoir jamais étudié, ce n'était chez lui qu'une feinte (II, 4 ; cf. 153) ; il lui prêtera même sur l'universalité du domaine de l'éloquence des propos (II, 34-37, 39-40, 51-64) qui rappellent les vœux les plus ambitieuses de Crassus. De fait, les formules en lesquelles Antoine résume l'idée qu'il se fait de la culture qui convient à l'orateur (I, 218), et qu'il affecte de brandir contre Crassus comme si elles se situaient aux antipodes de la pensée de son ami, sont presque identiques à celles sur lesquelles Crassus lui-même (I, 73) avait conclu son second discours. Cf. encore I, 248-250 (Antoine) et I, 65-67 (Crassus). Sur l'identité fondamentale des positions de Crassus et d'Antoine, cf. la démonstration d'A. Lieby, *Quantum philosophiae studio ad augendam dicendi facultatem Cicero tribuerit*, p. 8-19 » (p. 177, n. 1-2). Feinte, cette apparente contestation permet en fait de redoubler la thèse de Crassus/Cicéron sur « la destination universelle de l'éloquence » (p. 174), puisqu'« il est évident, en effet, que sous la forme idéalisée où il a plu à Cicéron de les ressusciter, les deux hommes, sur un tel sujet, ne pouvaient manquer de penser de même. De fait, dès qu'il a pris la parole pour un discours de quelque étendue, les premiers mots d'Antoine ont été pour donner un plein assentiment à la doctrine que Crassus défendra par la suite, apparemment contre lui ». En effet, « ... Antoine, auditeur diligent des philosophes grecs, avait écrit un petit traité théorique dont l'idée centrale était que l'orateur doit être capable d'embellir et d'agrandir tous les sujets, en sorte que, s'il faut espérer des progrès de l'art oratoire, c'est par l'étude, par le loisir, par la lecture qu'ils se réaliseront. Cette conception du personnage d'Antoine contribue d'ailleurs à l'unité de l'impression que laissera le dialogue, mais, pour la même raison, elle devait rendre bien difficile de l'opposer à Crassus dans un débat contradictoire sur un des points que Cicéron, théoricien de l'art oratoire, tient pour fondamentaux. » Cet artifice vise à accréditer la fiction du dialogue, la discussion d'Antoine et Crassus n'en est pas une. Antoine ne contredit pas réellement la thèse de Crassus, car « ... cette thèse de la destination universelle de l'éloquence est une des idées auxquelles Cicéron paraît être demeuré le plus fidèle. La chose s'explique d'ailleurs : orateur amoureux de son métier, Cicéron ne peut manquer de se complaire en une théorie qui fait du bien-dire le couronnement, l'achèvement de l'humanité, et du domaine de l'éloquence un domaine illimité » (p. 180). Du reste, il « n'a cessé d'affirmer la nécessité d'une vaste culture pour qui voudrait tenir honorablement sa place à la tribune ou au barreau » (p. 180).

l'histoire, du droit, et plus largement du passé, prônée par Crassus, mais en affirmant préférer s'en référer à un spécialiste :

***Reliqua uero etiamsi adiuuant, historiam dico et prudentiam iuris publici et antiquitatem et exemplorum copiam, si quando opus erit, a uiro optimo et istis rebus instructissimo familiari meo Congo mutuabor.***<sup>261</sup>

Toutefois sa réserve n'est pas idéologique, mais pragmatique : il considère que l'orateur n'a ni le temps ni la mémoire suffisants pour se consacrer à une démarche aussi vaste :

<sup>259</sup> M. Ruch, « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore I* », *Etudes cicéroniennes...*, 13-42, p. 34 : « Antoine présente la thèse idéaliste de Crassus comme chimérique (*horribile*, 258). Crassus présente la thèse empiriste d'Antoine comme terre-à-terre (*operarius*, 263) : d'où la perplexité des auditeurs (262). La vérité se situe évidemment dans l'"entre-deux" ; mais elle n'est ni un compromis, ni une synthèse, parce que c'est celle de la vie. Car un orateur trop savant serait gagné par le scepticisme du philosophe, un orateur trop peu instruit, enlisé dans la technique du rhéteur. Ce qu'il y a de plus dans l'éloquence que dans la philosophie, c'est le maniement du pathétique qui est un des ressorts de l'action politique (mais l'orateur n'a pas à réfléchir sur la nature des sentiments qu'il provoque). Ce qu'il y a de plus dans la philosophie que dans l'éloquence, c'est la connaissance des idées générales qui permet d'élever le débat (mais le philosophe ne sait pas leur donner l'éclat nécessaire, ni surtout les appliquer aux cas particuliers). L'*ars dicendi*, au contraire, est à la fois connaissance et pratique. En désaccord sur les principes, Crassus et Antoine se retrouvent pour affirmer la fonction de l'éloquence, qui est essentiellement de persuader. » M. Ruch souligne du reste que l'antagonisme de Crassus et d'Antoine est un écho de celui qui oppose Cicéron et son frère Quintus *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...* (p. 192, 195) et correspond finalement (p. 196) à "l'opposition fondamentale de la formation théorique et de la formation pratique. Puisque ni les exercices scolaires (Grecs !) ni la seule routine (Quintus !) ne suffisent, il faut une culture approfondie et un savoir encyclopédique (*De or.* II, 5). »

<sup>260</sup> M. Ruch souligne cette nature platonicienne dans « *La disputatio in utramque partem* dans le *Lucullus* et ses fondements philosophiques », *REL* 47, 1969, 310-335, p. 327 : « Il est facile de remarquer que, dans le *De oratore*, qui est l'œuvre la plus originale de Cicéron, les idées d'Antoine et celle de Crassus s'opposent, tout en tendant à se compléter : leur opposition même doit faire naître dans l'esprit du lecteur l'esquisse d'une synthèse, non d'un système ; car une synthèse doit toujours rester ouverte. » A travers eux, c'est la complémentarité de l'idéal et du réel que recherche Cicéron (p. 329) : « C'est dire que le propre de la *disputatio* — et c'est ainsi sans doute que l'avait conçue Carnéade — n'est pas d'opposer entre eux deux systèmes d'idées, ce qui nous ferait aboutir à « d'insolubles antinomies », mais bien de confronter l'idéal et le réel, la raison et l'expérience. » Cicéron a besoin de la *disputatio* pour donner une définition moyenne de l'orateur (p. 330-331) : « ... pour l'auteur latin la vérité est dans l'entre-deux : entre l'exigence de Crassus et le réalisme d'Antoine, il y a place pour l'orateur authentique, tel qu'il a pu effectivement exister ; il y a place donc pour la vraisemblance, qui se situe à mi-chemin de la vérité et de la réalité... Le dialogue cicéronien est donc bien conforme au *mos Carneadeus* : il se définit comme une série d'approximations entre la doctrine et les réalités (d'un côté Crassus, de l'autre Antoine ; d'un côté la théorie politique de Platon, de l'autre l'histoire romaine). » Finalement Cicéron propose là une forme de liberté de choix et prêche la tolérance, loin de tout dogmatisme (p. 334-335) : « C'est dans l'interférence de l'idéal et du réel que (la pensée sceptique) nous invite à construire, chacun pour son compte, une vérité d'ordre personnel... par d'incessantes approximations et confrontations, une vérité qui ne se cristallise pas dans l'idéal, ni ne s'enlise dans le réel, mais qui reste dynamique, ouverte et féconde... fondée sur une relation bilatérale égalitaire, c'est-à-dire sur une volonté active de tolérance, (la *disputatio*) empêche le dialogue de dégénérer en soliloque ou de s'achever par un triomphe injuste : elle laisse ouvertes des perspectives indéfinies. »

<sup>261</sup> *CIC., De or. I, 256* : « *Quant au reste, j'entends l'histoire, le droit public, la connaissance du passé, les exemples des vieux âges, cela peut être utile sans doute ; mais si j'en ai besoin, qui m'empêche d'aller trouver mon excellent ami Congo, très connaisseur en toutes ces matières.* »

***et illa orationis suae cum scriptis alienis comparatio et de alieno scripto subita uel laudandi uel uituperandi uel comprobandi uel refellendi causa disputatio non mediocris contentio est uel ad memoriam uel ad imitandum.***<sup>262</sup>

La litote *non mediocris contentio* ainsi que l'accumulation des gérondifs accentuée par l'anaphore de *uel*, soulignent avec humour le temps excessif qu'Antoine estime devoir être consacré à un tel apprentissage. C'en est trop pour la mémoire de l'orateur, largement mise à contribution par ailleurs. Antoine est d'autant mieux choisi pour tenir ce propos qu'il est renommé précisément pour sa mémoire !

Avec Antoine et Crassus, le pragmatique et l'idéaliste, Cicéron tente de faire la synthèse des meilleures sources<sup>263</sup> pour en tirer la quintessence de l'éloquence, répondant ainsi à la nature de celle-ci, telle qu'il l'avait définie dans le *De inuentione*, par une analogie avec la méthode du peintre Zeuxis (II, 1 à 4). En effet, pour peindre le portrait d'Hélène, destiné au temple de Junon de Crotone, celui-ci sélectionne cinq jeunes filles comme modèles, pour réunir les qualités physiques de chacune, seul moyen de peindre la beauté parfaite, aucune ne pouvant posséder à elle seule toutes les perfections. De la même façon, Cicéron déclare fonder son traité sur plusieurs sources, dont il retient les meilleures idées :

***Ex iis enim, qui nomine et memoria digni sunt, nec nihil optime nec omnia praeclarissime quisquam dicere nobis uidebatur.***<sup>264</sup>

Cicéron reproduit ce schéma avec le *De oratore* : il sait qu'aucun des acteurs qu'il met en scène n'est parfait, mais que la réunion des qualités de chacun permet de dessiner le portrait de l'orateur idéal<sup>265</sup>. Il applique ici une mémoire sélective qui efface les scories

<sup>262</sup> *Ibid.* I, 257 : « Et puis, comparer ce qu'on a écrit soi-même avec les écrits des autres et, sur un ouvrage proposé, discuter séance tenante, pour louer ou blâmer, approuver ou réfuter, quels efforts considérables demandés à nos facultés, à la mémoire, à l'imitation ! »

<sup>263</sup> A. Michel, « La pédagogie de Cicéron dans le *De oratore* : comment unir l'idéal et le réel », *REL* 64, 1986, 72-91, enrichit la complémentarité des deux modèles. C'est à la fois l'alliance du réalisme et de l'idéalisme (p. 79-80), un débat platonicien dialectique *in utramque partem* (p. 84), « l'accord de la forme et du fond, de la rhétorique et de la philosophie » (p. 85).

<sup>264</sup> *CIC., inu. II, 4* : « En effet, parmi ceux qui méritent d'être célèbres et de n'être pas oubliés, il nous apparaissait que chacun donnait quelque excellent conseil mais que personne n'en donnait de remarquables sur tous les points. »

<sup>265</sup> A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 424, rappelle que l'aboutissement de cette synthèse est Cicéron lui-même : « On objectera bien sûr que Cicéron n'est pas très honnête, qu'il prête à Antoine et surtout à Crassus des qualités et des conceptions qui sont surtout les siennes propres, qu'il n'évite pas l'anachronisme. Peut-être. Il est pourtant difficile d'en juger et l'on doit se montrer prudent. Dans le *Brutus*, qui est un traité historique, Cicéron reprend l'ensemble des éloges qu'il attribuait à ces deux orateurs. Il laisse simplement entendre que son avantage sur ses prédécesseurs est d'avoir réuni, le premier, à lui tout seul, toutes leurs qualités. » Cette conception de l'orateur idéal est finalement platonicienne ; Cicéron définit en somme l'Idée de l'orateur, une abstraction qui associe toutes les qualités liées à l'éloquence, comme le suggère A. Michel, *ibid.*, p. 126 : « ... certaines notions se révélaient peu à peu avec le développement de notre vie. Des réminiscences étaient possibles ; il y avait dans notre âme, comme Platon l'avait pensé, un souvenir de l'Idéal. Plusieurs textes philosophiques, écrits par Cicéron à la fin de sa vie, attestent qu'il a rapproché de cette doctrine sa conception de l'éloquence. Il s'agit notamment de ses observations sur la mémoire, au livre I des *Tusculanes* (I, 59). Il la décrit en termes platoniciens, parle longuement de la réminiscence et de la théorie des Idées puis, soudain, cite presque textuellement ce qu'il disait dans ses traités de rhétorique. »

pour conserver seulement le *dignum memoria*.

### 3. Vers une anthropologie cicéronienne ?

Si Cicéron avec Crassus prône la polyvalence et l'approfondissement culturel, dont le vecteur est la *memoria*, c'est parce qu'il désire fonder, avec l'orateur idéal, un homme idéal ; à travers la formation de l'orateur, c'est celle de l'homme qu'il construit. Ce rêve humaniste repose sur la *memoria*, comme élément constitutif de la nature humaine.

Nous devons rappeler ici les principales définitions de l'*humanitas* cicéronienne. P. Boyancé<sup>266</sup> en donne une définition triple : « l'*humanitas* comme sens de l'humain, de la mesure propre à l'homme, avec ses grandeurs et ses faiblesses, si on le compare soit à l'animal soit aux dieux et si on le situe entre eux, à mi-chemin de l'un et des autres. L'*humanitas*, comme sens de la culture, par laquelle l'homme devient ce qu'il est véritablement, non pas tel qu'il sort des mains de la nature, mais tel que, s'étant pris en charge, il arrive à se réaliser, se tirant hors de pair des autres êtres vivants et s'affranchissant de cette espèce d'animalité que représente encore son enfance. L'*humanitas* enfin comme bienveillance à l'égard des autres hommes, facilitée et nourrie aussi bien par ce sens de la mesure humaine que par cet affinement et ce développement de l'être humain dû à la culture, bienveillance qui dans les rapports sociaux s'exprime extérieurement par la politesse, la vraie politesse, celle qui, naissant du cœur, se traduit dans les paroles et les manières, et cela dans les relations sociales de chaque jour comme dans les grands moments de l'existence. »

A. Michel<sup>267</sup> relève les deux derniers aspects de l'*humanitas* : « D'abord la notion d'humanité se confond chez Cicéron avec la notion de culture. Pour bien "faire l'homme" (comme dira Montaigne), il faut lui donner une formation scientifique. Cette insistance sur l'éducation est admirable... Toute éducation est à concevoir comme un progrès vers la sagesse (voir *De finibus* V)... En second lieu... Cicéron met l'accent, plus que tout autre penseur païen, sur la tendresse humaine — *amor*, *caritas*, *diligere*. C'est cet amour qui forme le principal lien de la communauté humaine (famille, patrie, univers). C'est lui donc qui constitue la plus importante "recommandation de la nature". L'amour est le premier devoir de la raison. Cela justifie la tendresse de cœur, et ce sens profond de la solidarité humaine dans l'inquiétude et dans la faiblesse même, qui représente l'un des aspects les plus émouvants, les plus profonds du caractère de Cicéron, et de sa pensée. » M. Ruch<sup>268</sup> résume ainsi cette définition : « La richesse étymologique du mot *humanitas* faisait de ce mot un terme de choix pour désigner le double aspect de toute formation : intellectuel et moral. Aucune formation de l'esprit ne saurait être considérée comme valable, en dehors de ses répercussions sur le plan moral. »

A. Michel<sup>269</sup> distingue clairement les deux valeurs d'anthropologie et d'humanisme :

---

<sup>266</sup> P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), préface, 5-16, p. 6.

<sup>267</sup> A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome... », 773-885, p. 812-813.

<sup>268</sup> M. Ruch, « Valeur idéale et rôle utilitaire de la culture », *Etudes cicéroniennes...*, 80-87, p. 82.

« L'anthropologie est l'étude rationnelle de l'homme ou de l'humain : elle s'appuie, de manière positive, sur les sciences de l'homme. L'humanisme est soit une philosophie qui donne à l'homme une place éminente dans l'échelle des valeurs, soit une conception de la culture et de l'éducation. » Il ajoute la troisième valeur de l'*humanitas* (p. 130) : « C'est qu'*humanitas* pouvait avoir un autre sens plus ordinaire. Il désignait tout simplement l'humanité avec les diverses nuances que le mot implique : clémence, douceur, compréhension, rejet de la grossièreté ou de la barbarie... En somme, le terme signifiait dans de tels cas l'estime et la bienveillance que l'homme peut avoir pour l'homme. *Humanitas* traduisait alors le grec *philanthropia*, que nous trouvons souvent, par exemple, chez Philon d'Alexandrie : il s'accordait à la fois à la tradition du Lycée (l'homme animal politique) et à celle du Portique (la *philia* naturelle qui unit les membres du genre humain fait qu'ils préfèrent le salut de la collectivité au leur propre). » Ainsi, l'*humanitas* se définit par trois valeurs : elle est une anthropologie, qui caractérise scientifiquement la nature humaine ; elle est un humanisme, une *paideia*, constitutive d'une culture ; elle est une *philanthropia*, qui facilite les rapports sociaux.

Nous allons donc examiner en premier lieu la portée anthropologique de la *memoria* dans l'œuvre de Cicéron. D'emblée, dès le *De inuentione*, alors que sa réflexion est loin d'être aboutie — il va jusqu'à renier ce premier ouvrage rhétorique<sup>270</sup> —, alors qu'il envisage les différents attributs permettant de classer les hommes (identité, nationalité, tempérament), il cite notamment la mémoire et son absence, parmi d'autres facettes de la personnalité :

***Praeterea commoda et incommoda considerantur ab natura data animo aut corpori, hoc modo : ualens an inbecillus, longus an breuis, formosus an deformis, uelox an tardus sit, acutus an hebetior, memor an obliuiosus, comis [officiosus] an infacetus, pudens, patiens an contra***<sup>271</sup>

Certes, ce détail comportemental — *memor* a ici une connotation morale, il équivaut à

<sup>269</sup> A. Michel, « Humanisme et anthropologie chez Cicéron », *REL* 62, 1985, 128-142, p. 129. Sur les sources philosophiques grecques de l'*humanitas* cicéronienne, cf. F. Wehrli, « Studien zu Cicero *De oratore* », *Museum Helveticum* 35, 2, 1978, 74-99.

<sup>270</sup> Comme l'attestent les propos sans concession et sans doute excessifs de Cicéron relatifs à son premier traité de rhétorique, dans le *De oratore* (I, 5), prêtés à son frère Quintus : Vis enim, ut mihi saepe dixisti, quoniam quae pueris aut adulescentulis nobis ex commentariolis nostris incohata ac rudia exciderunt uix hac aetate digna et hoc usu, quem ex causis quas diximus tot tantisque consecuti sumus, aliquid isdem de rebus politius a nobis perfectiusque proferri « Ton souhait, tu me l'as souvent exprimé : puisque ces essais de mon enfance ou, plus exactement, de ma première jeunesse, ébauches encore grossières échappées de mes cahiers d'école, sont vraiment par trop peu dignes de l'âge où je suis parvenu et de l'expérience que tant de causes fameuses m'ont acquise, je devrais selon toi, produire sur le même sujet quelque ouvrage plus poli et plus achevé » Le *De oratore* est donc censé améliorer les propositions rhétoriques du *De inuentione*, déconsidéré comme peut l'être un péché de jeunesse. Il est cependant nécessaire de relativiser ce jugement défavorable : les positions prises dans le *De inuentione* sont développées, prolongées, approfondies, remaniées, sans être pour autant contestées ; Cicéron nous offre ici un bel exemple de permanence, des éléments essentiels et spécifiques de sa philosophie étant en place dès ce traité, même s'il fut rédigé sous la direction du rhéteur Molon, selon E. Courbaud, s'appuyant sur Quintilien (*De or.* I, 5, CUF, p. 9, n. 2 ; cf. QVINT., *I. O.* III, 6, 59). A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, rappelle la présence de Molon à Rome à cette période — il est venu demander des récompenses pour Rhodes, allié de Rome dans la guerre contre Mithridate, et confirme cette hypothèse (p. 72) : « L'influence de ce dernier est manifeste dans le *De inuentione* et son nom est placé comme une signature à la fin du premier livre. »

*gratus* — paraît noyé dans une masse d'autres couples antithétiques ; mais c'est déjà la reconnaissance de l'appartenance de cette faculté à l'espèce humaine, comme outil de caractérisation <sup>272</sup>.

Plus sérieusement, c'est le même Antoine qui énumère, lui aussi, les cinq divisions considérées comme les « membres de l'éloquence » :

***Deinde quinque faciunt quasi membra eloquentiae : inuenire quid dicas, inuenta disponere, deinde ornare uerbis, post memoriae mandare, tum ad extremum agere ac pronuntiare*** <sup>273</sup>

Mais il ajoute qu'elles lui paraissent tout à fait naturelles et évidentes, dans la question oratoire suivante :

***quis enim hoc non sua sponte uiderit, neminem posse dicere nisi, et quid diceret et quibus uerbis et quo ordine diceret, haberet et ea meminisset ?*** <sup>274</sup>

La *memoria*, au même titre que les quatre autres, vient spontanément à l'esprit dans l'art de parler : il s'agit de qualités naturelles que l'orateur doit savoir associer.

Antoine refuse tout net l'idée d'une théorie de l'éloquence et rejette les subdivisions artificielles introduites par les rhéteurs — d'où sans doute la méfiance envers la force d'abstraction de la philosophie, qui impose un cadre intellectuel, doctrinal et artificiel à l'éloquence, bref qui la dénature par ses ratiocinations. Contre les artifices de la rhétorique, Antoine souhaite tout ramener, dans l'*inuentio*, à quelques principes simples, généraux, qui appartiennent à la nature humaine, et que l'orateur peut facilement maîtriser, avec un peu de mémoire :

***sin ad generum uniuersas quaestiones referuntur, ita modicae et paucae sunt, ut eas omnis diligentes et memores et sobrii oratores percursas animo et prope dicam decantatas habere debeant*** <sup>275</sup>

Pragmatique, pour ne pas dire empirique, Antoine refuse toute querelle formaliste sur le sujet ; les divisions de la rhétorique ne sont après tout que des capacités naturelles de la psyché offertes à l'activité humaine. On observe cependant dans cette dernière citation la

<sup>271</sup> CIC., *inu.* I, 35 : « En outre on considère les qualités et les défauts naturels de l'âme ou du corps, en procédant ainsi : est-il fort ou faible ? grand ou petit ? beau ou laid ? rapide ou lent ? vif ou un peu mou ? doué ou non de mémoire ? affable ou rustre ? réservé, endurant ou l'inverse ? »

<sup>272</sup> Cf. *Rhétorique à Herennius*, éd. G. Achard, Paris, CUF, 1994, p. 92 n. 110.

<sup>273</sup> CIC., *De or.* II, 79 : « Puis ils découpent, pour ainsi dire, l'éloquence en cinq membres, qui sont : trouver les idées, les disposer une fois trouvées, les orner de l'expression, les confier à la mémoire, enfin les faire valoir par l'action et le débit. »

<sup>274</sup> *Ibid.* II, 79 : « Qui ne voit de soi-même qu'on ne peut bien parler, si l'on ne sait ce qu'il faut dire, en quels termes, dans quel ordre, et si le tout n'est présent à la mémoire ? »

<sup>275</sup> *Ibid.* II, 140 : « Quand on les (les causes) ramène au contraire à des questions générales de catégories, elles se réduisent à un si petit nombre, à si peu de choses, qu'un orateur attentif, doué d'une bonne mémoire, maître de ses facultés, doit les tenir embrassées dans son esprit et les posséder toutes comme une matière rebattue » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1922).



place à part de la *memoria*, indispensable au bon déroulement des opérations oratoires.

En fait, Antoine s'oppose à tous les techniciens : techniciens de l'esprit, comme les philosophes — nous avons vu l'exemple de Rutilius, le stoïcien, victime de sa logique purement intellectuelle, donc artificielle parce qu'elle négligeait la part humaine de ses auditeurs ; techniciens de la parole, comme les atticistes, puristes de l'éloquence qui, à force de respecter certaines contraintes très strictes, finissent par perdre toute force de persuasion : leur parole, appauvrie, désincarnée, sèche, pêche par excès d'austérité. On sait que Cicéron dut faire face aux critiques des atticistes, qui lui reprochaient un style jugé trop asiatique, en fait trop humain ; il pourrait répliquer ainsi à l'un de ces critiques, son ami Brutus<sup>276</sup>, à la fois atticiste et stoïcien. Brutus orateur et philosophe réunit en lui les deux disciplines ; il est donc tentant de voir dans le propos d'Antoine une discrète allusion de Cicéron à cette querelle<sup>277</sup> : il revendique une langue qui ne se prive ni des effets pathétiques ni de ses richesses lexicales ou grammaticales ni, surtout, de sa connaissance de l'âme humaine. En fait, Antoine reproche à ces philosophes de contester l'art oratoire, en prétendant que les orateurs ne connaissent pas l'âme humaine<sup>278</sup>. Or, nous rapporte-t-il, Ménédème citait au philosophe Charmadas qui dénigrait ainsi l'éloquence, des passages de Démosthène, auquel se réfèrent habituellement les atticistes, pour lui montrer que cet orateur connaissait parfaitement l'âme humaine, débordant sur le pré carré que Charmadas prétendait réserver aux philosophes :

***Memoriter enim multa ex orationibus Demosthenis praeclare scripta pronuntians docebat illum in animis uel iudicium uel populi in omnem partem dicendo permouendis non fuisse ignarum quibus ea rebus consequetur, quae negaret ille sine philosophia quemquam posse***<sup>279</sup>

Ainsi, même le grand Démosthène, modèle de Brutus et de ses amis, pratique une éloquence qu'on pourrait dire humaniste, contrairement aux préceptes d'un Rutilius. L'orateur se révèle un connaisseur de l'âme humaine, il n'est pas qu'un technicien. En ce

<sup>276</sup> A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 216, résume la querelle en se fondant sur E. Castorina, *L'atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*, Catania, 1952, qui « situe vers 55-50, c'est-à-dire dans les années de la rédaction et de la publication du *De oratore*, la polémique qui opposa par lettres Calvus et Brutus à Cicéron (p. 159). »

<sup>277</sup> J. Cousin confirme la proximité de l'atticisme et du stoïcisme dans l'introduction de son édition de Quintilien, *I. O. XII*, Paris, 1980, p. 168 n. 8 : « Il est de fait que la plupart des atticistes connus avaient quelque orientation stoïcienne, au sens large. » A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, trouve des caractéristiques communes (p. 437) : « Peut-être certains rhéteurs de cette tendance essayaient-ils de tourner à leur profit la conception stoïcienne selon laquelle la *breuitas* est une vertu oratoire. Sans doute y avait-il dans le Stoïcisme une tendance à la concision et à la sobriété qui trouvait son compte dans ces leçons... il peut exister certains rapports entre le Stoïcisme et l'Atticisme : ils sont criticables par le même côté. »

<sup>278</sup> Cicéron réconcilie philosophie et rhétorique, inconciliables chez les Grecs ; l'anthropologie grecque trouve une application concrète avec Cicéron, selon W. Schadewalt, « *Humanitas Romana* », *ANRW* I, 4, 43-62, p. 61 : « Sie bedeutet die neue, seit Platon im Griechischen verlorengegangene Verwurzelung des philosophischen Erkennens im politischen Leben. Darin liegt nicht nur, daß die griechische Philosophie durch Cicero die gesunde Wendung auf den richtigen Lebensweg (*recte uiuendi uiam*), die konkrete Lebensführung, Lebensgestaltung gewinnt ; in der *humanitas* ist durch Cicero auch des verbindende Obrebegriff für Philosophie und Rhetorik gefunden, die bei den Griechen in einem unversöhnlichen Streit lagen. »

sens, Antoine rejoint Crassus : il se méfie du savoir philosophique, mais accorde fièrement à l'orateur la même richesse et la même situation ; que son savoir soit théorique ou empirique, il est indispensable à sa réussite qu'il connaisse la conscience humaine pour jouer sur tous ses ressorts, et pas seulement la technique et l'usage des mots. Nous l'avons dit plus haut, il ne doit pas être un spécialiste de la phrase, mais un généraliste, dont les connaissances couvrent l'ensemble de l'humain.

Si nous revenons plus précisément à la *memoria*, nous nous apercevons qu'elle est la qualité oratoire la plus générale, la mieux partagée entre les hommes. Cicéron affirme constamment son importance (nous avons vu les différentes images qui en font un socle, source de tout) ; avec cette notion, Cicéron veut dépasser le simple cadre oratoire. C'est le cas dans l'*Orator*, traité tardif qui complète le *De oratore* et le *Brutus*, une prétérition suffit pour évoquer la *memoria* ; Marcus a parlé de l'*elocutio*, brièvement de l'*inuentio* et de la *dispositio* ; il se prépare à citer l'*actio*, de façon à ne rien négliger ; mais il ne veut rien dire *hoc loco* de la *memoria*, faculté naturelle qui dépasse la seule éloquence puisque cette dernière la partage avec les autres *artes* :

***ita praetermissa pars nulla erit, quando quidem de memoria nihil est hoc loco dicendum, quae communis est multarum artium.***<sup>280</sup>

En effet, *hoc loco* met la *memoria* à part et remet son analyse à plus tard, ce qui se vérifiera dans un développement ultérieur de l'*Orator*<sup>281</sup>.

Elle est inscrite dans la nature humaine, bien plus que les autres divisions, point de vue proche de celui d'Antoine, pour qui l'intelligence et la mémoire suffisent à l'apprentissage des autres *artes* :

***... et id quod tradatur uel etiam inculcetur, si qui forte sit tardior, posse percipere animo et memoria custodire.***<sup>282</sup>

La *memoria* a donc un statut plus général que les autres *munera* de l'orateur.

Cependant, Antoine poursuit en dressant un portrait extrêmement flatteur de l'orateur, homme-synthèse, seul capable de maîtriser à la fois les cinq divisions de l'art oratoire. Chez cet homme universel doivent se rencontrer toutes les qualités propres aux autres *artes* :

<sup>279</sup> CIC., *De or. I*, 88 : « Ménédème déclamait de mémoire quantité de magnifiques passages empruntés à Démosthène, et faisait voir ainsi que l'illustre orateur, quand il s'agissait de remuer par la parole les âmes des juges ou du peuple et de les conduire en tous sens, n'avait nullement ignoré ce secret que, selon Charmadas, la philosophie seule pouvait nous apprendre. »

<sup>280</sup> CIC., *Orat.* 54 : « Ainsi nous n'aurons laissé aucun point de côté, puisque je n'ai rien à dire ici de la mémoire, qui est commune à beaucoup d'arts. »

<sup>281</sup> CIC., *Orat.*, 120. Cf. CIC., *Orator*, éd. A. Yon, Paris, 1964, introduction, p. XLV n. 4 : « La mémoire n'est pas traitée dans l'*Orator* parce qu'elle n'est pas considérée comme propre à la rhétorique. » En effet, la mémoire dépasse le cadre strictement rhétorique, puisqu'elle participe à la définition de l'*humanitas*.

<sup>282</sup> CIC., *De or. I*, 127 : « et les principes qu'on vous enseigne, qu'on vous inculque, au besoin, si vous êtes trop lent d'esprit, on vous demande seulement un peu d'intelligence pour les comprendre, un peu de mémoire pour les retenir. »

***In oratore autem acumen dialecticorum, sententiae philosophorum, uerba prope poetarum, memoria iuris consultorum, uox tragoedorum, gestus paene summorum actorum est requirendus. Quam ob rem nihil in hominum genere rarius perfecto oratore inueniri potest.***<sup>283</sup>

Parce qu'il est généraliste, il est la somme de toutes les spécialités. L'orateur est un homme accompli du fait de l'ensemble des aspects qu'il doit maîtriser, comme le confirme M. Ruch<sup>284</sup>. En cela, Cicéron révèle la très haute considération dans laquelle il tient l'orateur, selon lui représentant idéal et suprême de l'humanité, qui peut se targuer d'en porter toutes les caractéristiques à leur plus haut niveau<sup>285</sup>.

La *memoria* y contribue, avec un rôle paradoxal. A la fois spécialité des juristes, comme vient de le signaler Antoine, et chose du monde la mieux partagée, compétence spécifique et attribut naturel, elle a un statut particulier. Si l'orateur doit la développer, c'est justement pour porter à son point ultime une caractéristique ontologiquement humaine, et qui le façonne comme un *homo* idéal. Examinons ainsi le cas de quelques hérauts de la mémoire cités par Cicéron.

C'est le cas par exemple d'Antipater, qui improvisait des hexamètres et tous les autres types de vers<sup>286</sup> ; ou encore d'Hortensius débutant, dont Crassus dresse également un portrait élogieux en conclusion du *De oratore* pour inciter Cotta et Sulpicius

<sup>283</sup> *Ibid.* I, 128 : « Mais chez l'orateur, la finesse du dialecticien, les pensées du philosophe, presque les expressions du poète, la mémoire du jurisconsulte, l'organe du tragédien et, peu s'en faut, le geste du plus consommé des acteurs, c'est tout cela qu'on peut trouver à la fois. Aussi n'y a-t-il rien au monde de plus rare qu'un orateur parfait. »

<sup>284</sup> M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 188 : « L'art oratoire exige donc, en fin de compte, une somme de vertus dont chacune requiert en elle-même la perfection. » Sa nature de généraliste correspond à la définition de l'*humanitas* donnée par E. Gavoille, *Ars : étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain, Paris, Peeters, 2000, p.187, qui « implique, comme la *paideia* grecque, le refus de toute spécialisation, ainsi qu'il apparaît clairement en *De or.* II, 40. » L'orateur défini par Antoine la veille y est caricaturé par Crassus comme étant "l'homme d'une seule tâche... dépourvu d'humanité et d'urbanité" (*unius cuiusdam operis... oratorem descriperas, inopem quemdam humanitatis atque inurbanum*).

<sup>285</sup> Cf. M. Orban, « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191. Le *Pro Archia* définit ainsi les étapes de la formation intellectuelle nécessaire à l'orateur (p. 191) : « les chapitres du *Pro Archia* qui s'étendent du n° 12 au n° 18 énoncent les principes que Cicéron défendra tout au long de sa carrière : supériorité de la vie active (12), dédain de la spécialisation (12), intérêt et agrément de l'étude cultivée sans dessein préconçu (16-17), contribution précieuse de la culture générale à l'exercice de la parole (17-18), nécessité de l'instruction supérieure pour l'orateur (12-13). » Cf. M. Ruch, « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore I* », *Etudes cicéroniennes...*, 13-42, p. 30 : « Mais il ne faudrait pas conclure, hâtivement, à une séparation de la technique et de la culture, car l'information est nécessaire à la formation. Le titre même *De oratore* (et non pas *De arte dicendi*) s'oppose à cette méprise : la maîtrise des difficultés de l'art oratoire n'est pas présentée comme l'assimilation d'un système, mais comme un ensemble de "performances" de l'orateur. C'est donc la personnalité de l'orateur, autrement dit le portrait d'un certain type humain, qui est au centre et c'est ce type qui forme les individus, lesquels en représentent des aspects, chacun à sa manière. Seule l'universalité cicéronienne était capable de poser le problème ainsi, c'est-à-dire d'échapper à la fois à l'idéalisme et à l'empirisme. » Cf. C. Moatti, « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326.

<sup>286</sup> CIC., *De or.* III, 194. Pour le texte, cf. *supra* p. 19.

à l'émulation :

***Non enim ille mediocris orator in uestram quasi succrescit aetatem, sed et ingenio peracri et studio flagranti et doctrina eximia et memoria singulari.***<sup>287</sup>

Tous deux sont comparables : *memor* est associé à *ingeniosus* chez Antipater ; *memoria* à *ingenium*, *studium*, *doctrina*, chez Hortensius, comme si l'intelligence, l'*ingenium* reposait avant tout sur la *memoria*<sup>288</sup>. *Memoria* apparaît comme une notion plus générale que les autres divisions de l'éloquence. En effet, chez ces deux orateurs, elle se retrouve liée à des attributs qui dépassent la simple rhétorique et qui constituent plus largement le fondement de l'esprit humain. La préférence donnée à *homo* sur *uir* pour désigner le premier va d'ailleurs dans ce sens : avec ces orateurs, Cicéron dépeint en fait l'homme idéal, doté des qualités intrinsèques à la nature humaine universelle, dont la *memoria* fait partie ; elle affirme la qualité d'être humain de ces orateurs<sup>289</sup>.

C'est encore le cas avec Torquatus dont la *memoria* était dite *diuina*<sup>290</sup>. L'emploi de cet adjectif n'apparaît plus seulement comme une simple hyperbole élogieuse : il nous renvoie directement à la conscience d'une part divine de l'homme, l'âme, manifestée par la *memoria*. D'origine divine, elle est donc paradoxalement la marque de l'humanité, de nature double, à la fois animale et divine<sup>291</sup>. Elle fait de Torquatus un homme complet — c'est-à-dire bipolaire ; ce n'est pas sans une affectueuse malice que Cicéron choisit une telle qualification pour Torquatus, épicurien notoire dont il fait son contradicteur dans le *De finibus*. Il accorde ainsi une qualité d'essence divine, qui définit à ses yeux la nature humaine, à un personnage dont la doctrine nie l'immortalité de l'âme ; il s'emploie à empêtrer l'épicurisme dans les contradictions qu'il lui découvre, alors même que le Jardin

<sup>287</sup> Ibid. III, 230 : « Car ce n'est pas un orateur ordinaire qui pousse discrètement, si j'ose ainsi parler, et remplacera votre génération ; c'est un homme d'un talent remarquable, d'une ardeur extraordinaire au travail, d'un savoir théorique merveilleux, d'une mémoire exceptionnelle. »

<sup>288</sup> Cf. M. Orban, « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191, p. 185 : « L'aptitude à exprimer une richesse intérieure est bel et bien inséparable de ce concept (l'*ingenium*), qui accueille dans sa compréhension l'ensemble des éléments prépondérants de l'âme humaine, où se rejoignent l'aptitude à recevoir un enseignement (*docilitas*, fin. V, 36 ; Sest. 91), que nous appelons communément aujourd'hui l'intelligence, et la mémoire (*memoria*, fin. V, 36). »

<sup>289</sup> L'éloquence recoupe la définition du mot *humanitas* donnée par E. Gavoille, *Ars : étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain, Paris, Peeters, 2000, p. 187 : « Ensemble des qualités qui distinguent l'homme de la bête, *humanitas* devient grâce à Cicéron la "culture" qui permet à l'homme d'atteindre sa plus haute définition. »

<sup>290</sup> CIC., *Brut.* 265, cf. *supra* p. 20.

<sup>291</sup> En ce sens, l'éloquence, qui s'appuie sur la *memoria*, est une *ars* de nature divine, qui manifeste l'existence de l'âme, selon A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 99 : « Le *De oratore* se tait sur l'âme. Mais il affirme la nature philosophique de l'éloquence. Et si nous ouvrons les *Tusculanes* nous trouverons une constante liaison entre l'art de l'orateur et son âme : "C'est une fiction d'Homère qui prêtait aux dieux les attributs des hommes. Je préférerais qu'il eût prêté aux hommes les attributs des dieux. Or quels sont ces attributs ? L'immortalité, la sagesse, l'invention, la mémoire. Donc l'âme aussi selon moi est divine..." Mais l'invention, la sagesse, la mémoire sont qualités d'orateur. Hortensius était célèbre pour cela. Et si tous les arts sont d'essence divine, comme le dit encore Cicéron, il faut que l'éloquence le soit aussi — qu'elle soit de l'essence de l'âme. »

n'est pas mis en cause dans le sujet traité !<sup>292</sup>

Inversement, deux exceptions viennent dans le *Brutus* confirmer la règle établie par Cicéron, concernant la nécessité de la *memoria* chez l'orateur. Il cite tout d'abord le cas de Lucius Gellius qui, malgré ses qualités oratoires, et notamment sa bonne connaissance de l'histoire romaine, n'a pas obtenu le succès qu'il pouvait en attendre :

***Nec (L. Gellius) enim erat indoctus nec tardus ad excogitandum nec Romanarum rerum immemor et uerbis solutus satis***<sup>293</sup>

Cicéron est incrédule devant l'échec de Gellius, pourtant doté de la *memoria*, c'est-à-dire de la connaissance historique nécessaire, ou du moins moyenne, que semble indiquer la litote *nec... immemor*. Contre-exemple improbable qui souligne *a contrario* la confiance de l'Arpinate dans cette qualité ; son propre exemple, déjà cité<sup>294</sup>, vient contredire celui de Gellius : la règle veut que la *memoria* procure à l'orateur un supplément d'autorité et de crédit ; de plus c'est une arme oratoire qui lui fournit des *exempla* et des analogies avec sa cause, particulièrement bien perçue d'un public respectueux de l'autorité des Anciens.

Curion le Père fournit l'autre contre-exemple<sup>295</sup>, inversé par rapport au premier : le succès oratoire sans la *memoria*. Une absurdité, selon Cicéron — qui revient avec acharnement sur ce cas invraisemblable. Privé de mémoire, Curion ne devrait pas réussir. Or il fait exception...

Cicéron souligne son incroyable manque de mémoire et de toutes les qualités oratoires, sauf une, l'*elocutio*, qui assure son succès. C'est pour Cicéron un objet de curiosité, un phénomène paradoxal, qui mérite pour cette raison d'apparaître dans l'histoire des orateurs que constitue le *Brutus*. C'est surtout un objet de raillerie, un bouc émissaire, dont il veut faire le parfait contre-exemple, un repoussoir destiné au jeune orateur qui le lit : voici un modèle à ne pas suivre, puisqu'il est le seul à avoir réussi sans l'aide de la *memoria* ; il ne mérite donc pas notre confiance !

D'emblée, Curion est présenté comme inculte en tout point, comme le montre l'accumulation des négations absolues :

***Nullum ille poetam nouerat, nullum legerat oratorem, nullam memoriam antiquitatis collegerat ; non publicum ius, non priuatum et ciuile cognouerat.***<sup>296</sup>

Une fois de plus, la *memoria* quitte le strict domaine de l'éloquence, pour déborder sur

<sup>292</sup> L'expression *diuina memoria* est également utilisée pour caractériser l'interlocuteur de Cicéron, Lucullus (*Luc. 2*), avec la même intention insidieuse.

<sup>293</sup> *CIC., Brut. 174* : « Il n'était pas dépourvu de connaissances, il n'avait pas l'invention lente, il n'ignorait pas l'histoire romaine, il avait une parole suffisamment aisée. »

<sup>294</sup> *CIC., Brut. 322*, cf. *supra* p. 21, 67.

<sup>295</sup> Sur l'œuvre oratoire de Curion et ses relations avec Cicéron, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t.1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 219-220.

<sup>296</sup> *CIC., Brut. 214* : « Il ne connaissait aucun poète, n'avait lu aucun orateur, n'avait aucune notion historique ; il ne savait ni le droit public, ni le droit privé et civil. »

celui des activités de l'intellect en général ; elle devient synonyme d'humanité ou d'humanisme, parce qu'elle reflète la culture générale sur laquelle Cicéron assied la qualité humaine de l'orateur (c'était déjà le propos de Crassus concernant la polyvalence)

<sup>297</sup> .

Certes, d'autres que lui ont des lacunes, l'auteur le reconnaît ; même Crassus et Antoine, les principaux interlocuteurs de son dialogue *De oratore* ; mais ceux-ci avaient une connaissance au moins suffisante de chacune des cinq parties de l'art oratoire, et excellaient dans certaines ; ainsi Antoine dans l'*actio*, Crassus dans l'*elocutio* — ou *oratio* — :

***reperiebat quid dici opus esset, et quomodo praeparari et quo loco locari, memoriaeque ea comprehendebat Antonius ; excellebat autem actione ; erantque ei quaedam ex his paria cum Crasso, quaedam etiam superiora ; at Crassi magis nitebat oratio.***<sup>298</sup>

Remarquons une fois de plus le statut à part de la *memoria*, nommément citée — de même que l'*actio*, alors que les qualités purement rhétoriques apparaissent sous forme de périphrases : n'y voyons pas un simple effet stylistique, mais bien la distinction entre une activité simplement oratoire et un domaine plus généralement humain.

Curion, lui, est dépeint comme un orateur grotesque ; il n'a ni *inuentio* ni *dispositio*. Son *actio* confine à la gesticulation, et sa *memoria* est totalement insuffisante, au point qu'il oublie son plan de composition au fur et à mesure de son discours !

***Memoria autem ita fuit nulla, ut aliquotiens, tria cum proposuisset, aut quartum adderet aut tertium quaereret***<sup>299</sup>

Dès lors, Cicéron surenchérit, au moyen d'une deuxième puis d'une troisième anecdote illustrant les incohérences de Curion ; ainsi, lors d'une plaidoirie contre lui, il oublia ce qu'il avait à dire et prétexta l'effet des sortilèges de Titinia, la cliente de Cicéron :

***... subito totam causam oblitus est idque ueneficiis et cantionibus Titinae factum esse dicebat.***<sup>300</sup>

Du reste, il oublie même ce qu'il vient d'écrire :

<sup>297</sup>

Cf. M. Orban, « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191, p. 189-191 : « ... les disciplines du savoir humain sont soudées l'une à l'autre par un lien mystérieux...Héritée de la tradition platonicienne, cette affirmation gratuite et orgueilleuse sera exploitée dans *De or.* III, 21, en vue de justifier la prétention de réaliser dans la personne de l'orateur l'union primitive, antérieure à toute spécialisation, de l'esprit et de la parole... la parole est la marque distinctive de notre qualité d'homme, Cicéron annexe la culture intellectuelle à l'éloquence, où son génie s'affirme. »

<sup>298</sup>

*CIC., Brut. 215* : « Antoine savait trouver ses moyens, les préparer, les mettre à leur place et les garder dans sa mémoire, mais sa meilleure partie était l'action. Sur ces divers points, il était tantôt égal, tantôt supérieur à Crassus. Crassus, lui, l'emportait dans l'élocution, qui était plus brillante. »

<sup>299</sup>

*Ibid. 217* : « Pour ce qui est de la mémoire, Curio en était si dépourvu qu'il lui arrivait, après avoir annoncé trois divisions, d'en ajouter une quatrième ou de ne plus retrouver la troisième. »

<sup>300</sup>

*Ibid. 217* : « ... il oublia tout à coup tout ce qu'il avait à dire ; la faute en était, disait-il, aux philtres et aux sortilèges de Titinia. »

***Magna haec immemoris ingeni signa, sed nihil turpius, quam quod etiam in scriptis obliuiscatur quid paulo ante posuisset***<sup>301</sup>

Ainsi, Cicéron cite l'exemple d'un livre où, rapportant une discussion avec son fils, lieutenant de César, Curion inverse la chronologie et reproche au général des actes qu'il accomplira seulement l'année suivante. Examinons un instant la progression de ces exemples. Si le premier, anecdotique, évoque seulement avec humour un orateur empêtré dans son plan et prêtant à rire, les deux suivants sont plus sérieux. Certes, l'allusion aux pouvoirs magiques de Titinia relève aussi de l'anecdote triviale, désignant Curion comme un simple d'esprit victime de la *fabula*. Mais Cicéron reprend l'histoire dans l'*Orator*, cette fois en donnant une explication rationnelle à l'interruption de Curion : il se targue de l'avoir fait taire, comme il avait pu réduire au silence d'autres adversaires avant lui, Hortensius, Catilina, par le judicieux usage du pathétique, dont il est spécialiste :

***nobis priuata in causa magna et graui cum coepisset Curio pater respondere, subito assedit, cum sibi uenenis ereptam memoriam diceret.***<sup>302</sup>

Dans ce cas, Curion se trouve sinon excusé, du moins justifié : s'il perd le fil de son discours, c'est à cause de la supériorité oratoire de Cicéron, qui le prive de ses moyens. En revanche, dans le *Brutus*, l'explication n'apparaît pas ; subsiste seulement le résultat, pitoyable, d'un Curion ânonnant et cherchant un prétexte facile et grotesque dans les prétendues pratiques magiques de Titinia. Cicéron poursuit alors un but précis : discréditer l'absence de mémoire, à travers l'exemple tendancieux de Curion, en ne fournissant pas toutes les clés de compréhension. On observe également une gradation dans les exemples, de plus en plus graves : d'une simple étourderie, on passe à une inconséquence orale, puis écrite ; le *crescendo* souligne la légèreté de Curion et la gravité de l'absence de mémoire.

Ce point est souligné par le jugement sévère émis par Brutus, qui raille son oubli, dans un texte écrit, donc relu et corrigé, ce qui rend d'autant plus patente son incohérence :

***Tam Brutus admirans : Tantamne fuisse obliuionem, inquit, in scripto praesertim, ut ne legens quidem umquam senserit quantum flagiti commisisset ?***<sup>303</sup>

Cicéron, dont l'intervention de Brutus relayait le jugement, explicite son opinion :

***Iam qui hac parte animi, quae custos est ceterarum ingeni partium, tam debilis esset, ut ne in scripto quidem meminisset quid paulo ante posuisset, huic minime mirum est ex tempore dicenti solitam effluere mentem.***<sup>304</sup>

Il donne enfin une définition plus théorique de la nature même de la *memoria* : comme *pars animi*, elle retrouve sa fonction de *custos*, mais précisée par *ceterarum ingeni partium*. D'une part, elle fait partie de l'intellect, dépassant en cela les autres divisions

<sup>301</sup> Ibid. 218 : « Voilà de grandes preuves d'une mémoire infidèle. Mais ce qu'il y a de plus honteux, c'est que même en écrivant il oubliait ce que sa main venait de tracer un instant plus tôt. »

<sup>302</sup> CIC., *Orat.* 129 : « à nous, dans une cause privée grande et importante, Curion le père, ayant commencé de répondre, s'assit brusquement en disant qu'un philtre empoisonné lui avait enlevé la mémoire. »

<sup>303</sup> CIC., *Brut.* 219 : « Etrange oubli, dit Brutus avec étonnement, surtout dans un ouvrage écrit ! Ne même pas s'apercevoir, à la lecture, de la bévue commise ! »

rhétoriques ; d'autre part, elle est un réceptacle, nous l'avons dit, mais ici, « des autres parties de l'intelligence ». Nous l'avons justement déjà vue associée à *ingenium* dans le cas d'Hortensius et d'Antipater<sup>305</sup>. En se moquant des absences de Curion, Cicéron poursuit en fait un double objectif.

Le premier, le plus évident et le plus sommaire, consiste à donner un contre-exemple à l'orateur en formation<sup>306</sup>, qui doit cultiver sa *memoria* comme qualité rhétorique, nécessaire à l'art du discours.

Le second nous donne à voir une *memoria* multiple, certes division rhétorique — il importe assurément de se souvenir de ses propres arguments et de ceux de l'adversaire — mais aussi et surtout, garantie de culture générale, d'ouverture et de curiosité intellectuelles, en même temps que faculté manifestant l'intelligence qui caractérise l'être humain<sup>307</sup>.

Ainsi, au-delà de l'orateur idéal, Cicéron prétend définir avec la *memoria* l'homme idéal, ou encore son *uir bonus*, son homme de bien. Dépôt de l'intelligence et de la curiosité, donc de ses découvertes et de sa culture, c'est elle qui donne à l'individu sa qualité d'être humain. L'apprentissage et le développement de la *memoria* apparaissent donc comme indispensables dans l'éducation et la formation d'un *homo* digne de ce nom<sup>308</sup> — dont Curion est le contre-exemple parfait.

<sup>304</sup> *Ibid.* 219 : « Si la faculté qui est le dépôt de toutes les parties de l'intelligence était si peu sûre chez lui que même dans un ouvrage écrit il ne se souvenait pas de ce qu'il avait dit quelques lignes plus haut, il n'y a pas le moins du monde à s'étonner que, parlant en improvisant, le fil de ses idées lui échappât très souvent. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923). L'édition de la CUF donne par erreur *ex tempero* au lieu de *ex tempore* (*Brutus*, col. Teubner, M. Tulli Ciceronis fasc. 4, éd. H. Malcovati, Leipzig, 1970).

<sup>305</sup> Cf. *supra* p. 19-20.

<sup>306</sup> Cf. M. Orban, « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191, p. 186 : « S'autorisant du postulat que la parole assure à l'homme sa supériorité réelle, Cicéron modèle l'idéal du développement intellectuel sur le type que réalise l'orateur accompli. Or la prééminence de la parole réclame de l'orateur une formation supérieure, qui postule et dépasse l'*humanitas*. »

<sup>307</sup> J. Lucas, « La relation de Cicéron à son public », *Ciceroniana : Hommages à Kazimierz Kumaniecki*, éd. A. Michel et R. Verdière, Leiden, Brill, 1975 (Roma aeterna 9), 150-159, donne une interprétation psychanalytique de cet acharnement contre Curion ; en raillant l'éloquence et les mouvements incontrôlés de Curion en public — son balancement du corps d'un côté à l'autre (*Brut.* 216-217), Cicéron montre que Curion n'a pas « neutralisé l'angoisse hystérique, il l'a plutôt transférée dans le domaine du corps » (p. 154). À l'inverse, le bon orateur sait contrôler cette angoisse et la sublimer, la canaliser pour la faire ressortir sous forme d'une émotion pathétique capable de conquérir l'auditoire (p. 155).

<sup>308</sup> A. Michel, « La pédagogie de Cicéron dans le *De oratore* : comment unir l'idéal et le réel », *REL* 64, 1986, 72-91, p. 91 n. 44 : « La mémoire est un bien donné par la nature ; mais l'exercice la développe. Fondamentalement elle développe les germes du savoir qui ont été déposés en nous par la nature. Cicéron reprend ici une théorie de la connaissance qui vient sans doute de l'Académie mais qui écarte la réminiscence proprement dite... Le rôle de l'exercice est essentiellement de développer la mémoire artificielle dont Simonide avait été l'inventeur et qui était fondée sur la force prédominante du sens visuel et sur la puissance des images et de leur disposition ordonnée dans un espace. »



Elle est un fait de civilisation et participe à la perfection de la nature humaine, en ce sens qu'elle constitue l'homme comme « animal social ».

Cette intention se rencontre dès le *De inuentione* ; le prologue en effet offre une réflexion sur l'éducation de l'humanité, amenée par la parole à abandonner le droit du plus fort, la seule contrainte physique, et montre que la civilisation humaine a été fondée par l'éloquence :

***Quo tempore quidam magnus uidelicet uir et sapiens cognouit quae materia esset et quanta ad maximas res opportunitas in animis inesset hominum, si quis eam posset elicere et praecipiendo meliorem reddere***<sup>309</sup>

La parole chasse les instincts animaux et rend l'homme véritablement humain, c'est-à-dire social et sociable. Cicéron considère ce premier orateur qui, par la parole, désarme les hommes naturels, donc sauvages, et les amène à se réunir pour constituer la première cité, comme le premier homme véritable. Ce sont les débuts de l'éloquence, considérée sous l'angle de l'histoire de l'humanité comme la source de la civilisation.

Considérons maintenant un texte tardif, écrit en 46, l'*Orator*, qui conclut la réflexion sur l'éloquence commencée avec le *De inuentione* et poursuivie avec le *De oratore*. Quand le *De inuentione* envisageait l'éloquence dans son ensemble, sans s'attarder sur la *memoria*, l'*Orator* nous offre une perspective bien plus précise sur cette dernière. Il commence par l'aborder d'un point de vue historique, incitant une fois de plus l'orateur à se cultiver, à devenir polyvalent, notamment par l'apprentissage de l'histoire du passé (*memoria uetus*) :

***Cognoscat (orator) etiam rerum gestarum et memoriae ueteris ordinem, maxime scilicet nostrae ciuitatis, sed etiam imperiosorum populorum et regum illustrium***

<sup>310</sup>

C'est une source d'*exempla*, outils de comparaison et de réflexions politiques et philosophiques, utiles à l'orateur. D'ailleurs, sa tâche se trouve facilitée par le *Liber Annalis* d'Atticus qui a rassemblé sept cents ans d'histoire — c'est ici le sens de *memoria*, en tant que mémoire collective et nationale d'un passé commun — :

***quem laborem nobis Attici nostri leuauit labor, cui conseruatis notatisque temporibus, nihil cum illustre praetermitteret, annorum septingentorum memoriam uno libro colligauit.***<sup>311</sup>

De cette exhortation à connaître l'histoire, Cicéron tire un jugement sur la condition nécessaire à l'accomplissement de l'homme :

<sup>309</sup> CIC., inu. I, 2 : « A cette époque un homme manifestement supérieur et sage comprit les capacités que contenait l'esprit humain et l'aptitude remarquable de celui-ci à exécuter de très grandes choses, si l'on parvenait à faire apparaître ces qualités et à les améliorer par l'éducation. ».

<sup>310</sup> CIC., Orat. 120 : « Qu'il apprenne également l'ordre des événements et de l'histoire du passé, surtout sans doute de notre cité, mais aussi des peuples conquérants et des rois illustres. »

<sup>311</sup> Ibid. 120 : « Cette tâche nous a été facilitée par le travail de notre ami Atticus, qui, en observant l'ordre chronologique et mentionnant les faits à leur date sans en oublier aucun d'important, a rassemblé dans un seul livre l'histoire de sept cents ans. » Sur cet ouvrage, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 267-268.

***Nescire autem quid ante quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum.***<sup>312</sup>

L'indifférence à l'égard de cette *memoria* est non seulement une faute professionnelle pour l'orateur, mais aussi un manquement essentiel pour l'être humain. Ignorer le passé, c'est rester un enfant, nous dit Cicéron. C'est donc refuser de s'épanouir comme un homme accompli. De fait civilisateur, la *memoria* devient ici une qualité intrinsèquement adulte qui inscrit l'individu formé dans son essence d'homme. Elle participe ainsi à un processus de maturation, d'éducation, d'une enfance métaphorique de l'esprit jugée insuffisante, vers l'affirmation d'une humanité mûre, complète et triomphante<sup>313</sup>. En ce sens, la *memoria* représente la culture, élément de définition de l'*humanitas* cicéronienne, au sens anthropologique.

Cicéron approfondit la portée de la *memoria* par une analogie entre l'individu et l'espèce humaine ; en effet, cette découverte de soi, de son identité humaine, par l'individu, par le truchement de la *memoria*, est transposable à l'ensemble de l'espèce humaine :

***Quid enim est aetas hominis, nisi ea memoria rerum ueterum cum superiorum aetate contextitur ?***<sup>314</sup>

De même que l'individu mûrit au fur et à mesure qu'il enrichit sa *memoria*, l'humanité entière avance en âge, de génération en génération, chacune d'entre elles ajoutant ses souvenirs à ceux de la précédente dans une trame — le verbe *contextitur*, métaphorique, traduit bien la continuité de la *memoria* historique qui unit l'humanité, des origines au temps présent par un fil continu. La charge de *memoria*, de connaissance du passé, s'accroît ainsi de génération en génération et permet l'évolution, voire la maturation de l'humanité, unifiée dans un même tissu de souvenirs. Principe éducatif, formateur à l'échelon individuel, la *memoria* devient par analogie processus civilisateur à l'échelle universelle : cette analogie nous permet de retrouver la valeur apparue dans le *De inuentione* ; toutefois, elle ne concerne plus l'éloquence en général, mais une seule de ses parties, la *memoria* ; cela nous paraît significatif d'une part de plus en plus essentielle prise par cette notion au fur et à mesure de la constitution d'une anthropologie cicéronienne, parallèlement à l'évolution philosophique de Cicéron<sup>315</sup>.

Ainsi, par le choix préférentiel de la polyvalence et de la culture générale que représente la *memoria*, l'orateur s'affirme dans sa condition d'homme. La *memoria* est conçue comme un principe d'humanité, nécessaire à la réalisation de l'orateur en tant

<sup>312</sup> *Ibid.* 120 : « Ignorer ce qui s'est passé avant qu'on ne soit né, c'est être toujours enfant. »

<sup>313</sup> Concernant cette image de la maturation de l'esprit, cf. A. Novara, « *Cultura* : Cicéron et l'origine de la métaphore latine », *BAGB*, 1986, 1, 51-66 ; elle y analyse la formule *Cultura animi philosophia est* (*Tusc.* II, 13) et l'attachement de Cicéron à la *cultura animi* comme principe d'accomplissement de l'homme, d'affirmation de son *humanitas*. Cf. aussi A. Michel, « Cicéron et le problème de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae (AAntHung)* 20, 1972, 67-76, en particulier p. 68.

<sup>314</sup> *CIC., Orat.* 120 : « Qu'est-ce en effet que l'âge d'un homme si par le souvenir du passé il ne s'ajoute pas à celui de ses devanciers dans une trame continue ? »

<sup>315</sup> Nous analyserons plus loin le rôle essentiel joué par la *memoria* dans les dialogues philosophiques tardifs, en particulier les *Tusculanes*, le *De finibus*, les *Académiques*.

qu'être humain : formé, éduqué par et à la *memoria*, l'orateur idéal devient plus globalement le représentant idéal de l'humanité, comme le suggèrent P. Boyancé et A. Michel<sup>316</sup>.

#### 4. Vers un humanisme cicéronien ?

Si la *memoria* définit une anthropologie, elle constitue également la marque d'un humanisme, dès lors qu'elle participe à un réseau de notions intellectuelles établissant une éthique.

C'est l'occasion d'observer deux systèmes de valeurs morales en parallèle, celui de Cicéron dans le *De inuentione* et celui de l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*<sup>317</sup>, ces

<sup>316</sup> Cf. P. Boyancé, « Cicéron et César », *BAGB* 1959, 4, 483-500, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 160-179, p. 178 : « Cicéron avait consacré une grande part de ses réflexions à former l'orateur idéal... L'art de parler reste pour nous la condition de l'art de penser et même de celui d'agir. Telle est la première leçon de l'*humanitas* cicéronienne... Mais la plus haute... elle est cette idée même de l'*humanitas* : formation de l'homme par le dégagement en lui de ce qu'il y a d'universel en puissance, appel fait aux cultures qui ont donné le modèle de ce dégagement... dégagement des qualités solides et charmantes qui permettent la vie en société, d'une élégance de vie et de pensée dont la politesse tirait chez lui le droit de s'appeler aussi *humanitas*. » A. Michel, « Humanisme et anthropologie chez Cicéron », *REL* 62, 1985, 128-142, voit en l'orateur une synthèse de l'humanisme (p. 131) : « la perfection de l'éloquence consiste à concilier, à unir en soi la parole et la sagesse, *oratio* et *ratio*. La véritable culture humaine (ou, dirions-nous, "humaniste") va donc accorder rhétorique et philosophie. Nous touchons ici le point essentiel de l'humanisme cicéronien. Un tel enseignement repose, nous l'avons dit, sur une conciliation entre Isocrate et Aristote. Ajoutons qu'il s'appuie à la fois sur un éclectisme, sur une recherche de la plénitude, sur une tentative d'accorder la nature et l'idéal. Nous pensons à Aristote encore mais aussi aux Stoïciens et à Platon. » L'humanisme est un accomplissement de l'homme, dont l'orateur est le meilleur représentant (p. 137) : « ... l'homme n'est pas né pour soi seul et ne trouve son accomplissement que dans la vie sociale et politique, laquelle exalte à son tour sa singularité. Il n'est pas seulement un individu mais précisément une personne qui accomplit son rôle particulier et universel. Tel est l'exposé philosophique de la vocation humaine. Il faut ajouter un autre exposé d'ordre culturel. C'est là précisément qu'intervient l'éloquence. Qu'est-ce qu'un homme accompli ? Nous l'avons dit en commençant, c'est l'orateur, puisqu'en lui s'épanouissent pleinement *ratio* et *oratio*. » M. Ruch, « Valeur idéale et rôle utilitaire de la culture », *Etudes cicéroniennes...*, p. 80-87, souligne ainsi le degré d'accomplissement de l'humanité dans l'orateur : « ... l'éloquence est la perfection même de la qualité d'homme et l'orateur domine le vulgaire, comme l'homme en général domine les animaux. Elle est la manifestation la plus élevée de culture, qui se puisse concevoir, et même ce point de perfection ne peut jamais être atteint intégralement : il représente donc bien, en lui-même, un idéal ». Cf. également E. Gilson, « Eloquence et sagesse selon Cicéron », *Phoenix* 7, 1953, 1-19, p. 3 : « cultiver son langage, c'est cultiver en soi l'essence même de l'humanité » ; p. 18 : « Ainsi, parce que la parole est le privilège de l'homme, la notion d'éloquence tend à se lier, dans la pensée de Cicéron, avec celle d'humanité... Nous sommes à l'une des origines les plus certaines, et, sans doute, à la source même de la notion d'"humanités". » O. Seel, *Cicero : Wort, Staat, Welt*, Stuttgart, Klett, 1953, p. 30, souligne la relation établie par Cicéron entre éloquence et *humanitas* : « je nach dem Ausgangspunkt und der Blickrichtung bietet sich das Problem dar einmal als das der Rhetorik, das andre Mal als das der Humanität ; in der vollkommenen Beredsamkeit ist alle Humanität geborgen, und in der vollkommenen Humanität hebt sich alle Rhetorik auf ; beide sind in Wahrheit nichts anderes als zwei Namen für verschiedene Sehrichtungen auf das gleiche Objekt. »

<sup>317</sup> Puisqu'il est établi que ce n'est pas Cicéron par G. Achard, « L'auteur de la *Rhétorique à Herennius* », *REL* 63, 1985, 56-68. G. Achard suggère que l'auteur pourrait être un sénateur marianiste, peut-être L. Hirtuleius (p. 68). Pour la datation du traité, cf. *Rhétorique à Herennius*, éd. G. Achard, Paris, CUF, 1989. Pour celle du *De inuentione*, cf. *supra* p. 12. G. Kennedy, *The art of rhetoric in the roman world, 300 B.C.-A.D. 30*, Princeton, New Jersey, 1972, p. 127, confirme l'existence d'une source commune à ces deux traités.

deux ouvrages datant probablement de la même période, les années 86 à 82, et de prolonger le parallèle commencé avec l'*ars memoriae*.

Cicéron définit ainsi ce réseau auquel appartient la *memoria* (*inu.* II, 156-161). Il part du couple *honestas/utilitas* pour distinguer les trois genres de discours : le judiciaire cherche l'équité et dépend donc de l'*honestas* ; le démonstratif également ; quant au délibératif, il repose à la fois sur l'*honestas* et sur l'*utilitas*, selon Cicéron, qui considère qu'Aristote se trompe en le liant exclusivement à l'*utilitas*<sup>318</sup>. En effet il définit trois motivations dans le discours délibératif : l'honnête, l'utile, un mélange des deux. Il explique ce dernier par une analogie avec l'amitié, qui est utile et qui séduit en même temps. Ainsi, il constate qu'il faut rechercher l'honnête et l'utile afin d'éviter le honteux et l'inutile<sup>319</sup>.

Dès lors, il entreprend de définir ce qu'est l'honnête :

***nunc honestatis rationes primum explicemus.***<sup>320</sup>

L'*honestas*, c'est l'honorable, ce qui mérite d'être « recherché pour ses qualités propres » :

***Quod aut totum aut aliqua ex parte propter se petitur, honestum nominabimus.***<sup>321</sup>

Cicéron s'attache ensuite à deux subdivisions, l'*honestas* simple, et l'*honestas* mixte, liée à l'*utilitas* ; mais c'est l'*honestas* simple qui l'intéresse car son observation lui permettra d'établir ses caractéristiques pures :

***Quare, cum eius duae partes sint, quarum altera simplex, altera iuncta sit, simplicem prius consideremus.***<sup>322</sup>

Les manifestations comportementales de l'*honestas* peuvent être rassemblées sous un terme global, la *uirtus*, conforme à la fois à la nature et à la raison :

***Est igitur in eo genere omnes res una ui atque uno nomine amplexa uirtus. Nam uirtus est animi habitus naturae modo atque rationi consentaneus.***<sup>323</sup>

Enfin, il décompose cette *uirtus* en quatre parties qui reflèteront la totalité du champ de l'*honestas* :

***Quamobrem, omnibus eius partibus cognitis, tota uis erit simplicis honestatis considerata. Habet igitur partes quattuor : prudentiam, iustitiam, fortitudinem, temperantiam.***<sup>324</sup>

<sup>318</sup> CIC., *inu.* II, 156.

<sup>319</sup> *Ibid.* II, 157.

<sup>320</sup> *Ibid.* II, 158 : « Maintenant commençons par expliquer en quoi consiste l'honnêteté. »

<sup>321</sup> *Ibid.* II, 159 : « Nous appellerons donc honnête ce que l'on recherche, totalement ou en partie, pour ses qualités propres. »

<sup>322</sup> *Ibid.* II, 159 : « Aussi, puisqu'il y a deux divisions, l'une simple, l'autre mixte, considérons d'abord la simple. »

<sup>323</sup> *Ibid.* II, 159 : « Dans cette catégorie, tout est englobé sous un seul sens et sous un seul nom, la vertu. En effet la vertu est un comportement en accord avec la mesure et la raison naturelles. »

Cicéron retrouve là les vertus cardinales, platoniciennes et stoïciennes<sup>325</sup>.

Dès lors, il peut analyser chacune des quatre, à tour de rôle, pour déterminer le contenu de l'*honestas* / *honestum*, en commençant par la *prudentia*, la sagesse, principe de détermination morale, distinguant le bien et le mal :

***Prudentia est rerum bonarum et malarum <ne>utrarumque scientia.***<sup>326</sup>

Trois parties la composent :

***Partes eius : memoria, intellegentia, prouidentia. Memoria est per quam animus repetit illa quae fuerunt ; intellegentia, per quam ea perspicit quae sunt ; prouidentia, per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum est.***<sup>327</sup>

« Ainsi définie la *prudentia* est forcément une qualité fondamentale de l'homme d'Etat », selon J. Hellegouarc'h<sup>328</sup>, qui s'appuie sur les écrits de philosophie politique de Cicéron<sup>329</sup> ; dès lors, ses trois subdivisions, *memoria*, *intellegentia*, *prouidentia*, également. Les trois mots déterminent une compréhension particulièrement perspicace et étendue de la part de l'homme doté de *prudentia*, véritable vision ancrée dans le passé permettant une meilleure adaptation au présent et une prévision de l'avenir. Cette alliance des trois concepts autorise une évaluation parfaite des péripéties de l'existence — de l'individu ou de la nation — engagée dans le déroulement infini du temps. Cette intelligence absolue de l'événement passé, présent ou futur, est donc un outil nécessaire à toute prise de décision, et repose avant tout sur la formation de l'esprit, sur l'acquisition de connaissances historiques, politiques, philosophiques — ce sera le conseil de Crassus — qui offre des critères à tout choix, qu'il soit politique ou personnel, qu'il engage le pays ou l'individu.

Cet apprentissage, seule la *memoria* le permet. Elle est le socle de la *prudentia*, comme le confirme J. Hellegouarc'h : « Le plus important est la *memoria*, car l'essentiel de la *prudentia*, c'est la connaissance théorique que l'on a des choses et l'expérience acquise dans un domaine déterminé »<sup>330</sup>, en s'appuyant encore sur un autre ouvrage cicéronien, philosophique cette fois<sup>331</sup>.

<sup>324</sup> *Ibid.* II, 159 : « Aussi, lorsqu'on aura passé en revue toutes ses parties, on connaîtra le contenu complet de l'honnêteté à l'état pur. Or celle-ci contient quatre parties : la sagesse, la justice, le courage et la modération. »

<sup>325</sup> Cf. CIC., *nat. deor.* III, 38. Sur les vertus cardinales, A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1<sup>e</sup> éd. 1926, 4<sup>e</sup> éd. 1997 (Quadrige), rappelle qu'elles trouvent leur origine chez Platon, *La république* IV, 427 et suiv. Cicéron rappelle que cette division est admise par les épicuriens et les stoïciens (*fin.* I, 13-16 ; II, 16).

<sup>326</sup> CIC., *inu.* II, 160 : « La sagesse consiste à savoir ce qui est bien, ce qui est mal et ce qui n'est ni l'un ni l'autre. »

<sup>327</sup> *Ibid.* II, 160 : « Elle comprend la mémoire, l'intelligence, la prévoyance. La mémoire permet à l'esprit de retenir ce qui est passé ; l'intelligence, de comprendre ce qui est ; la prévoyance, de deviner qu'une chose va se produire avant qu'elle se soit produite. » Cette définition est reprise par Cicéron dans le *De uirtutibus*, fr. 18 (éd. Knoellinger, Leipzig, Teubner, 1908).

<sup>328</sup> Cf. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques*, Paris, 1972, p. 257.

<sup>329</sup> Cf. CIC., *rep.* II, 45 ; *leg.* III, 5.

Dans la grille de référence ainsi constituée, la *memoria*, au sein d'un ouvrage de rhétorique, déborde le simple cadre technique et professionnel, pour se révéler constitutive des processus moraux et intellectuels de l'esprit humain. Pour cette raison, de même qu'elle fondait une anthropologie cicéronienne, comme élément de définition d'une nature humaine, la *memoria* a sa place dans un système de valeurs morales, dans le cadre d'un humanisme cicéronien reposant sur l'*honestas*, le sens de la beauté morale ou de l'honneur, fondement d'une éthique, outil d'une discrimination morale entre bien et mal, qui justifie toute prise de décision, tout engagement. Ainsi, elle appartient bien à un réseau de valeurs fondant l'homme idéal, le *uir bonus*. Elle se révèle également comme le point commun entre la *prudentia* du sage et l'*eloquentia* de l'orateur, plus que jamais représentant idéal et accompli de l'humanité, en qui s'épanouissent toutes les qualités<sup>332</sup>

Puis Cicéron examine les trois autres vertus, à commencer par la *iustitia*, occasion d'analyser le droit et ses parties (*religio, pietas, gratia, uindicatio, obseruantia, ueritas*) ; parmi elles vient la *pietas*, respect de la hiérarchie et sens du dévouement :

***pietas, per quam sanguine coniunctis patriaeque beniuolum officium et diligens tribuitur cultus***<sup>333</sup>

Suit immédiatement la *gratia*, la reconnaissance, garantie par la *memoria* (II, 161), le souvenir des services rendus par autrui :

<sup>330</sup> Cf. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin*.... p. 257

<sup>331</sup> Cf. CIC., *fin.* IV, 76.

<sup>332</sup> Conformément à l'idéal formulé dans les *Tusculanes* I, 6 : *prudentiam cum eloquentia coniungere*, comme le rappelle P. Boyancé dans « L'éloge de la philosophie dans le *De legibus* I, 58-62 », *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 21-42, p. 37. De même, A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie*..., p. 114, constate l'épanouissement de l'*humanitas* dans l'éloquence : « Ainsi la rhétorique dépend totalement de la sagesse. Elle est liée à la vie correcte. Elle devient l'apanage du *uir bonus*. Elle n'a plus de fonction définie. Elle est simplement l'accomplissement et l'expression de la sagesse dans la parole. Elle se fait pure transparence à la vertu. Qu'on se rappelle le mot de Zénon (SVF fr. 83-84) : le sage rassemblant ses idées, ferme sur elles son poing, dans le geste de les tenir : c'est le mouvement de la dialectique. Puis il ouvre la main comme pour les montrer : c'est le mouvement de la rhétorique, qui n'est ainsi que l'épanouissement de la rigueur logique. » A. Michel, « Cicéron et l'humanisme : l'idéal, la tolérance et la culture », *Validità perenne dell'Umanesimo*, dir. G. Tarugi, Firenze, 1986, 209-225, souligne l'universalité de l'humanisme cicéronien (p. 212) : « Avant Cicéron et au cœur de la tradition latine, il y a le vers fameux de Térence (*Heautontimoroumenos* I, 77 : *Homo sum, humani nil a me alienum puto*)... Térence insiste, comme le fera Cicéron au I. I du *De officiis*, sur le caractère universel de telles obligations. L'homme est une fin pour l'homme ; c'est la théorie de la *persona*, sur laquelle Kant reviendra. On voit l'importance d'une telle tradition de pensée, qui ne conduit pas seulement à l'humanisme mais à ce que nous appellerions aujourd'hui un personnalisme universaliste. » Or c'est dans l'orateur que Cicéron voit l'accomplissement de cette doctrine (p. 217) : « Nous avons dit que le modèle humain cherché par Cicéron est à la fois universel et concret, qu'il progresse vers la perfection sans la saisir jamais pleinement, qu'il va vers l'idée. Existe-t-il dans son œuvre un type social déterminé qui réponde à toutes ces exigences ? La réponse est évidemment oui. Ce n'est pas le sage stoïcien, qui sans doute n'existe pas, ni le philosophe, qui se tient parfois un peu trop loin de l'action ; c'est l'orateur, qui cherche à la fois le beau, le vrai, le bien et qui agit. Comme l'indique un texte dont l'influence sera extrême sur la Renaissance (*Orator* 7), il cherche concrètement à réaliser l'idéal. » Sur le vers de Térence chez Cicéron, cf. H. D. Jocelyn, « *Homo sum : humani nil a me alienum puto* », *Antichthon* 7, 1973, 14-46, p. 37-42.

***gratia, in qua amicitiarum et officiorum alterius memoria et remunerandi uoluntas continetur***<sup>334</sup>

Cette composante était déjà prise en compte plus tôt dans le traité, alors que Cicéron examinait les sources du droit ; parmi elles se trouve le droit naturel, instinctif, d'où sont issues les vertus énoncées plus haut :

***Ac naturae quidem ius esse, quod nobis non opinio, sed quaedam innata uis adferat, ut religionem, pietatem, gratiam, uindicationem, obseruantiam, ueritatem.***

335

Il précise le rôle de la *memoria*, en tant que justification de la *gratia* :

***(appellant) gratiam (eam), quae in memoria et remuneratione officiorum et honoris et amicitiarum obseruantiam teneat***<sup>336</sup>

En effet, la *memoria* garantit la *gratia*, dans la mesure où, par sa permanence, elle entraîne une *remuneratio officiorum*, donc un retour, un rendu du service reçu.

La *memoria* apparaît donc à un double titre dans l'arborescence des valeurs cicéroniennes, héritée des Anciens : à la fois critère de jugement intellectuel et éthique permettant les choix moraux liés à la *prudentia*, et obligation sociale garantissant le bon exercice de la *gratia*, source de paix sociale entre les hommes de bien, qui appliquent ces valeurs — la *concordia bonorum* chère à l'Arpinate. On le voit bien, le simple cadre technique de la rhétorique est rompu : il s'agit de fonder une éthique ; par sa double appartenance, au champ précis de la technique oratoire et au domaine plus abstrait, plus conceptuel, plus vaste de l'éthique et de l'intellect, la *memoria* permet à Cicéron d'insérer la rhétorique dans le jeu plus essentiel de l'affirmation de l'identité humaine ; elle l'intègre dans un réseau de valeurs morales communes qui fonde une communauté humaine. Avec Cicéron, la rhétorique est un humanisme.

Certes, il n'invente pas ces vertus cardinales, mais par une hiérarchisation nuancée résumée ci-dessous<sup>337</sup>, il leur apporte toute la profondeur ambitieuse de sa réflexion humaniste.

*Honestas* :

<sup>333</sup> CIC., *inu.* II, 161 : « le sens du devoir les conduit à montrer à leurs parents par le sang et à leur patrie dévouement et respect attentif »

<sup>334</sup> *Ibid.* II, 161 : « la gratitude implique la mémoire des marques d'amitié et des services qu'on a reçus d'autrui ainsi que la volonté de les payer en retour » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1994).

<sup>335</sup> *Ibid.* II, 65 : « Il y a un droit naturel, issu non pas de l'opinion mais d'une espèce d'instinct. C'est le cas du sentiment religieux, du sens du devoir, de la gratitude, de la revendication de ses droits, du respect, de la loyauté. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1994).

<sup>336</sup> *Ibid.* II, 66 : « (On appelle) gratitude, ce qui nous conduit à conserver la mémoire des services rendus, des honneurs, des amitiés et à les payer de retour » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1994).

<sup>337</sup> Voir l'énumération analytique de CIC., *off.* I, 15 sqq. qui définit les vertus cardinales. Sur l'organisation de ces dernières, cf. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin* ..., p. 259-265.

2- *honestas iuncta* (= *honestas+utilitas*)

1- *honestas simplex* = *uirtus* :

1- *prudentia* :

1- *memoria*

2- *intellegentia*

3- *prouidentia*

2- *iustitia* :

1- *religio*

2- *pietas*

3- *gratia* : *memoria*

4- *uindicatio*

5- *obseruantia*

6- *ueritas*

3- *fortitudo*

4- *temperantia*

Que nous apporte l'observation du développement similaire de la *Rhétorique* à *Herennius* (III, 3-4) ? Rappelons son propos avant de le comparer à celui de Cicéron. L'auteur anonyme désigne tout d'abord le but unique de l'orateur lorsqu'il donne son avis, l'*utilitas* :

***Omnem orationem eorum qui sententiam dicent finem sibi conueniet utilitatis proponere, ut omnis eorum ad eam totius orationis ratio conferatur.***<sup>338</sup>

Puis vient la définition de l'*utilitas*, divisée en deux parties : *pars tuta*, la sécurité, et *pars honesta*, l'honnêteté. De là un développement moral, analysant l'honnêteté en deux subdivisions : ce qui est droit (*rectum*) et ce qui est louable (*laudabile*). Ce qui est droit, enfin, comporte les vertus cardinales que nous connaissons, *prudentia*, *iustitia*, *fortitudo*, *modestia* (qui se substitue à *temperantia*) :

***Honesta res diuiditur in rectum et laudabile. Rectum est quod cum uirtute et officio fit. Id diuiditur in prudentiam, iustitiam, fortitudinem, modestiam.***<sup>339</sup>

L'auteur peut alors définir chacune d'elles, à commencer par la *prudentia*, qui nous intéresse plus particulièrement. Pour le coup, celle-ci obtient trois définitions, que l'auteur propose sans vouloir choisir ; il établit les définitions les plus communes :

***Prudentia est calliditas quae ratione quadam potest dilectum habere bonorum et malorum. Dicitur item prudentia scientia cuiusdam artificii et appellatur prudentia rerum multarum memoria et usus conplurium negotiorum.***<sup>340</sup>

<sup>338</sup> Rhet. ad C. Her. III, 3 : « Tous les orateurs qui donneront leur avis devront dans leur discours se proposer pour but l'utile, en ramenant à cette fin toute l'économie de l'ensemble de leur discours. »

<sup>339</sup> Ibid. III, 3 : « L'honnêteté comporte ce qui est droit et ce qui est louable. Est droit ce qui s'accomplit en accord avec la vertu et le devoir. On y distingue la sagesse, la justice, le courage et la modération. »



La première est la plus proche de celle de Cicéron : il s'agit de la faculté de discerner entre bien et mal, et donc de déterminer un choix : c'est la *calliditas quae... potest dilectum habere*.

Toutefois, l'auteur semble précisément ne pas vouloir trancher : il livre deux autres synonymes de *prudencia*, sans prendre parti — l'emploi des deux impersonnels *dicitur* et *appellatur* appelle de sa part une neutralité bienveillante, une absence de jugement ; à ses yeux, ces définitions se valent. La *prudencia* est donc aussi *scientia cuiusdam artificii* — rappelons-nous que *scientia* était employée par Cicéron dans sa seule et unique définition de *prudencia* comme « connaissance du bien et du mal » ; mais elle peut être tout aussi indifféremment *rerum multarum memoria et usus conplurium negotiorum*, la *memoria* évoquant la connaissance, l'*usus*, l'expérience de « beaucoup de choses ou d'affaires », définition certes vague d'*exempla*, de ces faits comparables, susceptibles de produire une analogie avec la cause défendue par l'orateur dans son discours, voire d'établir une jurisprudence.

Les précisions suivantes confirment ici le rôle de réservoir d'*exempla* joué par la *memoria*, dans cette version de la *prudencia*, strictement appliquée au domaine oratoire. L'auteur énumère en effet les lieux propres à chacune des vertus cardinales, utilisables donc dans un discours, en commençant par ceux de la *prudencia* :

***Prudentiae partibus utemur in dicendo si commoda cum incommodis conferemus, cum alterum sequi, uitare alterum cohortemur ; aut si qua in re cohortabimur aliquid cuius rei aliquam disciplinam poterimus habere quo modo aut qua quidque ratione fieri oporteat ; aut si suadebimus quippiam cuius rei gestae aut praesentem aut auditam memoriam poterimus habere : qua in re facile id quod uelimus exemplo allato persuadere possumus.***<sup>341</sup>

La *memoria* apparaît donc comme une simple mine d'*exempla*, se rapportant à l'expérience vécue ou rapportée, et permettant, par analogie, d'obtenir l'exécution d'une décision. Ce rôle nous paraît extrêmement limité quand nous le comparons à celui que lui octroie Cicéron.

Mais reprenons les deux démonstrations dans l'ordre. Elles ont toutes deux pour origine la nécessité de réussite d'un discours délibératif, c'est-à-dire de convaincre un auditoire<sup>342</sup> ; pour ce faire, nous disent les deux pédagogues, il est nécessaire de cerner l'objectif du discours, et de savoir sur quels ressorts moraux et psychologiques on doit jouer pour obtenir l'adhésion du public. Tous deux développent le système des vertus

<sup>340</sup> *Ibid.* III, 3 : « La sagesse est la capacité de choisir, par une certaine réflexion, entre le bien et le mal. On appelle aussi sagesse un certain savoir-faire ou encore une mémoire riche en souvenirs et une expérience acquise dans de multiples activités. » »

<sup>341</sup> *Ibid.* III, 4 : « Nous userons dans les discours des lieux relatifs à la sagesse si, en exhortant à suivre un parti et à en rejeter un autre, nous comparons avantages et inconvénients ; ou si nous conseillons une action dans un domaine où nous pouvons connaître tant soit peu les moyens et la méthode à utiliser pour exécuter chaque chose ; ou si nous recommandons un acte dont nous pouvons témoigner, par un souvenir vécu ou rapporté, qu'il a eu un précédent. Pour un tel acte nous pouvons aisément, en invoquant cet exemple, persuader ce que nous voulons. »

<sup>342</sup> CIC., *inu.* II, 156-157 ; *Rhet. ad C. Her.* III, 3

cardinales, un matériau identique légué par les Anciens. Toutefois une première nuance, d'importance, apparaît ; certes, les vertus cardinales sont identiques, communes à toutes les écoles philosophiques depuis Platon, et permettent de définir une valeur forte, l'*honestas*, la beauté morale. Mais l'auteur anonyme le subordonne à l'*utilitas*, but supérieur qu'il propose à l'orateur<sup>343</sup>. Alors que le jeune Cicéron, lui, la met sur le même plan que l'*utilitas*, affirmant que l'orateur doit chercher aussi bien l'un que l'autre, que l'*honestas* mérite son autonomie par rapport à l'*utilitas*, contestant ainsi l'opinion d'Aristote probablement admise par l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*<sup>344</sup>. Pourtant, Cicéron lui aussi prétend vouloir former le jeune orateur à l'art du discours et lui offrir les clés de la réussite, en analysant toutes les procédures nécessaires à celle-ci ; ainsi, il observe l'existence de trois possibilités dans le discours délibératif<sup>345</sup>.

Mais c'est alors qu'apparaît la différence essentielle entre les deux textes : là où l'auteur de la *Rhétorique* ne voit dans ce développement moral sur l'*honestas*, subordonnée à l'*utilitas*, qu'un outil technique utile à l'orateur, Cicéron, inversement, profite d'un prétexte technique pour introduire une digression morale cohérente, fondatrice d'une *humanitas*, qui dépasse le simple cadre oratoire ; pour réussir, un orateur doit être avant tout un homme accompli, avoir une conscience aiguë des vertus fondamentales qui définissent l'humanité véritable, et qui doivent le guider dans ses discours. En effet, loin du simple apprentissage technique proposé par l'autre, Cicéron offre à l'orateur un succès garanti, au prix d'une implication totale que seules lui permettent la mise en pratique des vertus essentielles, la recherche de l'*honestas*, la beauté morale — il s'agit ici de la poursuite d'une idée platonicienne.

La rupture se produit lorsqu'il établit sa définition de l'*honestas*<sup>346</sup>. Dès lors, il néglige l'enseignement oratoire qu'il diffusait, au profit d'un développement moral raffiné, visant à offrir une meilleure connaissance de la psyché qui définit l'humanité.

D'emblée, en effet, cette *honestas* conceptuelle est associée à sa manifestation, la *uirtus*<sup>347</sup>, que nous pourrions pour une fois traduire par vertu, en tant que synthèse de l'ensemble des qualités morales de l'individu. Le mot est absent de la *Rhétorique*, fait significatif ! Cicéron retient l'*honestas* simple, car il veut aboutir à une définition claire, sans contestation possible (II, 159). Viennent ensuite, fort logiquement, les vertus cardinales traditionnelles, dans les deux textes — même si l'auteur préfère la *modestia*, Cicéron, la *temperantia*.

<sup>343</sup> *Rhet. ad C. Her.* III, 3.

<sup>344</sup> *CIC., inu.* II, 156.

<sup>345</sup> *Ibid.* II, 156.

<sup>346</sup> *Ibid.* II, 158.

<sup>347</sup> *Ibid.* II, 159. Cf. B. Wissniewski, « Le problème de la loi naturelle dans le *De legibus* de Cicéron », *LEC* 60, 2, 1992, 129-138, p. 135 : « La vertu parfaite, l'incorporation de la raison universelle est le synonyme de l'honnêteté. Il en résulte que *uirtus* = *honestas* (*leg.* I, 45). »

Observons le traitement de la première d'entre elles, la *prudentia* ; le maître d'Herennius manifeste une indifférence qui confine à la négligence, offre de prétendus synonymes, dont la *rerum multarum memoria*, sans plus de hiérarchie, visant à expliquer la *prudentia* par des équivalences. Cicéron, lui, offre une vision beaucoup plus cohérente, organisée, comme nous le révèle l'arborescence ainsi constituée <sup>348</sup>. En effet, la *prudentia*, en tant que puissance de discernement moral, s'appuie sur une vertu à trois visages, tournés vers les deux infinis de l'axe du temps et vers l'instant présent. La sagesse repose en fin de compte sur une bonne appréciation du temps humain et, plus largement, de l'humanité dans l'écoulement du temps, sagesse autorisée avant tout par la faculté de *memoria*. C'est elle qui enrichit la *prudentia* comme outil discriminant permettant de juger la validité morale de toute action humaine.

Nous l'avons vu, la *memoria* revient ensuite justifier la *gratia* <sup>349</sup>, partie du droit naturel qui alimente la *iustitia*. Cicéron offre toujours une vision claire, ordonnée, d'une éthique. Rien de pareil chez l'auteur du manuel, qui, lui, après une définition de la *prudentia* très décevante parce que limitée au seul intérêt oratoire, accumule les lieux de la *prudentia*, où la *memoria* joue le rôle peu valorisant de réserve d'exemples pour orateur en mal d'imagination, sans plus manifester le moindre intérêt pour les questions morales <sup>350</sup>.

Nous croyons avoir ainsi démontré la différence de nature qui réside entre les conceptions des deux maîtres dans le traitement de la *memoria* ; l'un se limite à la rédaction d'un manuel didactique, enseignant une méthode pour bien parler, où la *memoria* n'a après tout qu'un rôle technique. L'autre poursuit un but d'éducation morale, de formation d'un humanisme, par la prise de conscience d'une nature humaine reposant sur des valeurs morales essentielles, réunies sous le terme d'*honestas* <sup>351</sup>. Le philosophe n'a pas attendu la maturité pour percevoir sous le jeune et brillant orateur, Cicéron sous Marcus <sup>352</sup>. Il donne d'emblée toute sa place à la *memoria* comme soubassement de la *prudentia*, donc de la faculté à juger du bien et du mal. Là où l'auteur anonyme se limite à instruire de jeunes techniciens de l'art oratoire à l'aide de recettes éprouvées, le jeune avocat poursuit un dessein autrement plus noble et ambitieux : éduquer un lecteur, l'orateur, en lui apprenant à être à la fois plus et moins qu'un technicien ou un spécialiste ; un homme, au sens plein du terme, affirmant en conscience son appartenance à l'espèce humaine. C'est seulement ainsi qu'il obtiendra le succès oratoire escompté, et plus

<sup>348</sup> *Ibid.* II, 160.

<sup>349</sup> *Ibid.* II, 161.

<sup>350</sup> *Rhet. ad C. Her.*, III, 4.

<sup>351</sup> B. Wissniewski, « Le problème de la loi naturelle dans le *De legibus* de Cicéron », *LEC* 60, 2, 1992, 129-138, évoque la supériorité pour Cicéron de l'*honestas*, naturelle donc universelle, qui dépasse le cadre social de l'*utilitas*, ponctuelle et circonstancielle (p. 134) : « Dans le *De legibus*, l'Arpinate souligne l'indépendance de la vertu et de l'*honestum* qui, étant d'origine naturelle, ne peuvent avoir un aspect utilitaire. »

<sup>352</sup> Malgré la piètre estime dans laquelle le philosophe tient son premier ouvrage théorique.

largement son épanouissement d'être humain. La haute idée que Cicéron se fait de l'art oratoire réside là : l'orateur idéal ainsi formé doit être l'humain idéal, qui, s'il n'est pas homme d'Etat comme lui, sera au moins un *uir bonus dicendi peritus*, cher à la doctrine politique cicéronienne, conscient de son passé et de ses devoirs. C'est ici qu'intervient la *memoria*, à la fois référence respectueuse et consciente au passé qui nourrit la *prudentia*, et garantie d'accomplissement des obligations sociales dans le cadre de la *gratia*. La faculté qui nous intéresse se trouve parfaitement intégrée dans une éthique certes d'origine ancienne, mais redéfinie, clairement organisée, par le jeune Cicéron. Cette orientation philosophique de la rhétorique cicéronienne, cette redéfinition de la *memoria*, bien plus qu'un simple outil oratoire, comme principe d'*humanitas*, ignorées par l'auteur de la *Rhétorique*, sont patentes, et trouveront leur accomplissement d'un point de vue spirituel, moral et politique dans les ouvrages tardifs de l'auteur retiré de la vie politique qui seront traités plus loin dans cette étude. Cette différence fondamentale de point de vue entre l'Arpinate et l'auteur anonyme concernant la rhétorique et la faculté de mémoire se poursuivra dans la comparaison de la méthode de mémoire artificielle proposée par chacun d'eux.

La position de Cicéron est constante ; ainsi, nous la retrouvons telle quelle dans la bouche d'Antoine, dans le *De oratore*, pour évoquer le genre délibératif :

***Qui ad dignitatem impellet, maiorum exempla, quae erunt uel cum periculo gloriosa, colliget, posteritatis immortalem memoriam augebit, utilitatem ex laude nasci defendet semperque eam cum dignitate esse coniunctam.***<sup>353</sup>

La *memoria immortalis* se trouve de nouveau intégrée dans un réseau de valeurs morales désintéressées associées à l'honneur, l'*honestas* (*dignitas, gloria, laus*), dont elle assure la permanence par sa nature durable auprès de la postérité ; c'est le rôle que lui attribue Cicéron de façon constante : la garantie de la reconnaissance par la postérité, donc d'une survie après la mort en permettant la préservation de la *gloria* de l'individu parmi les générations futures. Cette phrase est construite sur une symétrie : elle commence avec le mot *dignitas*, l'objectif poursuivi par l'orateur, dans le premier membre (*ad dignitatem impellet*), condition nécessaire à l'émergence de l'*utilitas* dans la dernière proposition (*eam cum dignitate esse coniunctam*).

On retrouve ici une idée fondamentale : contrairement à ce que prétend la *Rhétorique*, l'*honestas* ne dépend pas de l'*utilitas* ; c'est même le contraire ; depuis le *De inuentione*, qui plaçait l'*utilitas* et l'*honestas* au même niveau, Cicéron a même affermi sa position, adoptant le point de vue opposé à celui de l'auteur anonyme, en subordonnant l'*utilitas* à l'*honestas*, via le complément d'origine *ex laude* et l'utilisation métaphorique du verbe *nasci* qui introduit une chaîne logique de l'effet vers la cause. Il nie ainsi la prééminence de l'*utilitas* sur l'*honestas*, renversant la hiérarchie des valeurs de son prédécesseur ; au contraire, c'est l'attachement à l'honneur, à la beauté morale — présent ici, lexicalement, avec les termes *dignitas, gloria, laus* — qui suscitera l'utile. Cicéron contredit une conception utilitaire de l'art oratoire, au profit d'une vision humaniste, qui ramène la morale au cœur de la rhétorique. Cette perspective ambitieuse qui défend la

<sup>353</sup> CIC., *De or. II*, 335 : « Celui qui poussera à l'honneur, recueillera les exemples où nos pères ont bravé les périls, parce qu'il y allait de la gloire ; il exaltera la mémoire immortelle de la postérité ; il soutiendra que l'utilité naît de la gloire elle-même, et qu'elle est toujours inséparable de l'honneur. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

dignité de l'homme dans tous ses domaines d'activité ne doit pas étonner de la part d'un Cicéron qui, toujours, s'est élevé contre le matérialisme, notamment épicurien, qui justifierait un utilitarisme profiteur, sans envergure morale, plaçant l'intérêt individuel, matériel, au-dessus de tout, et notamment de l'Homme ; cette doctrine ne peut agréer à notre philosophe qui prétend précisément restituer à l'humain sa juste place, en lui rendant des idéaux, c'est-à-dire des objectifs moraux, par le sens de l'honneur ; il s'agit de placer sous ses yeux un horizon moral, des vertus, les Idées platoniciennes en somme, capables de le guider, au détriment même de son intérêt personnel. La place de la *memoria* dans cette dernière citation, l'allusion à la postérité, qui nous renvoie aux discours de Cicéron — qui établissent un programme politique — insèrent la *memoria* dans ce système moral et lui donnent une place prépondérante dans l'humanisme en assurant la permanence de l'*honestas* et plus précisément en offrant à la *prudentia* le recul nécessaire.

Examinons pour finir un extrait des *Partitiones oratoriae*, manuel de rhétorique adressé par Cicéron à son fils à la fin de l'année 46. L'orateur garantit l'autorité d'un discours prononcé par un narrateur doté d'une bonne réputation :

***si probitas narrantis significabitur, si antiquitas, si memoria, si orationis ueritas et uitae fides***<sup>354</sup>

Dans un ouvrage qui se veut tout aussi pratique et efficace que la *Rhétorique* affluent pourtant immédiatement des préoccupations morales. Pour persuader son auditoire, l'orateur doit être, une fois de plus, un homme accompli, c'est-à-dire doté de toutes les vertus, portées à leur perfection. Cet accomplissement passe par une association, indéfectible semble-t-il, de ces qualités morales complémentaires. Ainsi, cet orateur persuasif devra allier « l'honnêteté, des origines anciennes, la *memoria*, la sincérité du propos et une existence loyale » pour se voir attribuer une autorité morale indéniable.

Intéressons-nous au statut de la *memoria* ; elle se retrouve encore une fois associée aux vertus traditionnelles du monde romain, mais dans une accumulation tout à fait pragmatique. En revanche, une ambiguïté plane sur son sens. Avoir de la mémoire signifie plus précisément avoir une bonne mémoire. Se définit-elle comme la simple faculté mentale, après tout commune, voire attendue et naturelle chez un orateur, depuis les longs développements observés dans le *De inuentione*, le *De oratore*, le *Brutus* ?

Après notre long parcours dans les complexités de l'éthique cicéronienne, n'évoque-t-elle pas plutôt une de ces valeurs morales, telle que nous l'avons définie plus haut, garantissant à la fois la *prudentia*, capacité de décision et de discernement moral, et la *gratia officiorum*, partie de la *iustitia* qui assure la réciprocité des services et la constitution d'un réseau social de débiteurs ?

Le contexte nous invite donc à comprendre la *memoria* d'une part comme une manifestation de la fidélité de l'orateur à ses engagements passés, à son identité, à ses racines sociales, familiales, nationales — ce que souligne la proximité d'*antiquitas* ; d'autre part comme une marque de clairvoyance propice à la recherche du bien — et qu'évoque clairement le voisinage des mots *ueritas* et *fides*. Du reste, on voit bien

<sup>354</sup> CIC., *Partit.* 32 : « si le narrateur donne de lui l'idée d'un homme probe, de vieille souche, doué de mémoire, qui parle franc et auquel sa vie sert de garant. »

s'opérer un glissement de la qualité rhétorique à la valeur morale et humaine de l'orateur dans l'enchaînement *orationis luitae*.

Moralement irréprochable, philosophiquement savant, socialement admiré, politiquement lucide, techniquement professionnel, l'orateur cicéronien est un citoyen idéal, *le uir bonus dicendi peritus* cher à Caton l'Ancien<sup>355</sup>, que l'attachement à la *memoria* doit contribuer à former. En plus d'une formation professionnelle, l'apprentissage de la *memoria* constitue une éducation morale et civique.

## II. LA MEMORIA DES AUDITEURS

La *memoria* resterait inopérante si elle ne rencontrait pas celle de l'auditeur pour établir une relation de confiance. En outre, livrer des souvenirs personnels à la mémoire des auditeurs favorise le développement d'un lien affectif qui facilite la persuasion.

### A. Une relation de confiance entre l'orateur et l'auditeur

---

#### 1. Exorde et récapitulation : l'établissement d'un véritable contrat oratoire

La structure même du discours répond à des contraintes formelles précises, régies notamment par l'attention portée à la *memoria* de l'auditeur — même s'il n'est pas nommément désigné —, comme l'expose le maître d'Herennius. Il conseille une argumentation en cinq parties, dont la dernière offre un résumé des précédentes (*complexio*) ; selon lui, il est nécessaire seulement si l'argumentation est trop longue pour être retenue aisément ; il s'agit donc de faciliter le travail de la mémoire :

***Ergo absolutissima est argumentatio ea, quae ex quinque partibus constat, sed ea non semper necesse est uti. Est cum complexione supersedendum est, si res brevis est, ut facile memoria comprehendatur***<sup>356</sup>

L'auteur précise ensuite le rôle de cette récapitulation, sous le terme plus technique d'*enumeratio*, qui rappelle à la mémoire de l'auditeur — qui est cette fois identifié avec le terme *auditor* — les points abordés, en respectant l'ordre de leur présentation :

***Enumeratio est per quam colligimus et commonemus quibus de rebus uerba fecerimus, breuiter, ut renouetur, non redintegretur oratio : et ordine ut quicque erit dictum referemus, ut auditor, si memoriae mandauerit, ad idem quod ipse meminerit reducat.***<sup>357</sup>

Le résumé doit raviver la mémoire de l'*auditor*, en lui rappelant des éléments qui lui ont déjà été énoncés pour susciter ainsi sa confiance : car il constate la cohérence du

---

<sup>355</sup> CATO, *ad filium* frg. 14 (cf. aussi QVINT., *IO XII*, 1, 27).

<sup>356</sup> *Rhet. ad C. Her. II*, 30 : « Donc l'argumentation la plus complète est celle qui comprend cinq parties : mais elle n'est pas toujours nécessaire. Il y a des cas où l'on doit laisser de côté le résumé, si la cause est assez brève pour qu'elle soit retenue aisément »

discours, le résumé confirmant ses souvenirs d'auditeur ; oui, c'est bien la teneur du discours qu'il a écouté.

A la même époque, le *De inuentione* de Cicéron confirme cette fonction de la récapitulation. Elle est l'une des trois parties composant la conclusion, et rassemble les éléments éparpillés au cours du discours pour les rappeler et montrer leur cohérence :

***Enumeratio est per quam res disperse et diffuse dictae unum in locum coguntur et reminiscendi causa unum sub aspectum subiciuntur.***<sup>358</sup>

Mais Cicéron précise la position traditionnelle défendue par l'auteur du manuel et confirme l'importance de la *memoria* dès que celle-ci est impliquée ; ainsi dans l'*enumeratio*, il réclame de subtiles variations, mettant en jeu la *memoria* de l'auditeur. Il propose donc trois modèles distincts de récapitulation, opposant la plus évidente, qui parcourt toute l'argumentation, dans l'ordre suivi par le développement — c'était l'orientation du maître d'Herennius —, et la plus difficile, rappelant les parties (*partes*) distinguées par l'orateur, puis les arguments (*rationes*) composant chacune d'elles, pour montrer que toutes les explications ont été données :

***tum autem, id quod difficilior est, (oportebit) dicere quas partes exposueris in partitione de quibus te pollicitus sis dicturum, et reducere in memoriam quibus rationibus unam quamque partem confirmaris, hoc modo : "Illud docuimus, hoc planum fecimus"***<sup>359</sup>

La formule finale, redondante, confirme le dessein de Cicéron : offrir un discours pédagogique, véritable leçon rationnelle et satisfaisante pour l'esprit (*docuimus*), et de ce fait clarifier l'affaire, la rendre plus accessible à l'*auditor* (*planum fecimus*).

Avant d'ajouter une troisième possibilité : demander aux auditeurs quel autre aspect ils souhaitent voir démontrer, pour les obliger à se remémorer le discours et à constater son caractère achevé — c'est l'auditeur qui effectue sa propre récapitulation, mais l'orateur prend un risque : il doit être certain d'avoir abordé tous les aspects de l'affaire et de façon exhaustive, au risque de se voir contredit...

***tum ab iis qui audiunt (oportebit) quaerere quid sit quod sibi uelle debeant demonstrari : ita simul et in memoriam redibit auditor et putabit nihil esse praeterea quod debeat desiderare.***<sup>360</sup>

Par ces nuances, une fois de plus, Cicéron affine le rôle de la *memoria* dans l'acte oratoire. Là où le maître-rhétoricien voyait un simple résumé destiné à rafraîchir la mémoire

<sup>357</sup> Ibid. II, 47 : « La récapitulation rassemble et rappelle les points dont nous avons parlé, et cela brièvement : non pour reproduire le discours, mais pour le remettre en mémoire. Nous reprendrons les points dans l'ordre où nous les avons traités pour que l'auditeur qui les a confiés à sa mémoire soit ramené à ce qu'il a personnellement retenu. »

<sup>358</sup> CIC., inu. I, 98 : « La récapitulation consiste à rassembler dans un même passage des éléments qui ont été éparpillés et dispersés dans tout le discours et à les faire voir d'un seul coup d'œil pour les rappeler à la mémoire. » Cf. CIC., Partit. 59 ; QVINT., I. O. VI, 1, 1 ; l'*enumeratio* correspond à l'*ἀνάμνησις* et l'*ανακεφαλαίωσις* chez Aristote, Rhétorique III, 19 b 13.

<sup>359</sup> Ibid. I, 98 : « tantôt — ce qui est plus difficile — (il faudra) indiquer quelles parties l'on a distinguées dans la division et promis de traiter, puis rappeler les raisons dont on a étayé chacune de ces parties, de cette manière : "Ce point, nous l'avons expliqué, celui-ci, nous l'avons rendu clair". »

de l'auditeur, à lui rappeler les idées fortes, Cicéron décide qu'il est nécessaire de faire naître la confiance chez l'auditeur, grâce à la *memoria* de ce dernier. Il ne conteste pas dans le premier passage la nécessité d'un résumé pour conclure le discours (*reminiscendi causa*), mais il assigne une tâche supplémentaire à cette *enumeratio* : raffermir le rapport de confiance entre l'orateur et l'auditeur en jouant sur la mémoire de ce dernier. En effet, en s'adressant à elle, il contraint l'auditeur à vérifier la bonne foi de l'orateur dans le deuxième passage cité : l'appel à la *memoria* (*reducere in memoriam*) amène l'auditeur à attester<sup>361</sup> que l'orateur a respecté ses engagements et suivi avec sincérité le programme démonstratif qu'il avait annoncé (*te pollicitus sis dicturum*).

La troisième *enumeratio* possible, elle, va plus loin, et implique la *memoria* de l'auditeur dans la validation de la démarche argumentative de l'orateur : elle lui permet de reconstituer le parcours du discours et d'en vérifier la valeur logique avec le recul offert par ce regard rétrospectif.

Le paragraphe suivant enrichit cette position, invitant à reprendre l'argumentation de l'orateur puis celle de son adversaire, pour que l'auditeur retrouve le souvenir de la dialectique mise en jeu, et prenne conscience de la supériorité sur l'adversaire :

***Ita per breuem conparationem auditoris memoria et de confirmatione et de reprehensione redintegrabitur.***<sup>362</sup>

Enfin, il définit la règle générale qui doit guider l'*enumeratio* : choisir les points les plus importants (*grauissimum*) de l'argumentation pour les rappeler à la mémoire de l'auditeur, sans pour autant répéter le discours (*breuissime*) dans sa durée ni dans son intégralité :

***Commune autem praeceptum hoc datur ad enumerationem, ut ex una quaque argumentatione, quoniam tota iterum dici non potest, id eligatur quod erit grauissimum, et unum quidque quam breuissime transeatur, ut memoria, non oratio renouata uideatur.***<sup>363</sup>

Cette précision révèle l'attention portée par Cicéron au destinataire du discours, notamment dans la dernière proposition subordonnée, qui distingue et oppose *memoria* et *oratio* par l'usage du participe *renouata* qualifiant les deux mots.

Ne pas répéter le discours, mais bien plutôt en raviver le souvenir : nous avons déjà rencontré cette association *memoria renouata*<sup>364</sup> et constaté qu'avec Cicéron, on renouvelle le souvenir comme on renouvelle un contrat, en l'occurrence un contrat

<sup>360</sup> Ibid. I, 98 : « tantôt (il faudra) demander aux auditeurs ce qu'ils peuvent légitimement vouloir qu'on leur démontre : ainsi l'auditeur aura la mémoire rafraîchie et du même coup il estimera qu'il n'a plus rien qu'il puisse légitimement réclamer. »

<sup>361</sup> Ce que confirment les propositions subordonnées interrogatives indirectes introduites par *de quibus* et *quibus rationibus*.

<sup>362</sup> CIC., inu. I, 99 : « Ainsi, grâce à cette comparaison rapide, la confirmation et la réfutation reviendront à la mémoire de l'auditeur. »

<sup>363</sup> Ibid. I, 100 : « En outre, voici le précepte général que l'on donne pour la récapitulation : puisqu'on ne peut reprendre l'argumentation dans sa totalité, il faut y choisir ce qui a le plus de poids et passer sur chaque point le plus rapidement possible de façon à montrer qu'on veut rafraîchir la mémoire et non répéter le discours. » Cf. QVINT., *Declamationes minores*, 338, 2 (*enumeratio, qua memoria iudicis renouetur*).



oratoire : la *memoria* de l'auditeur est une garantie de la bonne tenue du discours ; elle atteste, par un jugement rétrospectif, que l'orateur a convenablement défendu sa cause, qu'il a rempli sa part du contrat et garantit la validité du discours, donc son succès. Le terme *renouata* souligne cette dimension rétrospective : la *memoria* entérine ainsi l'accomplissement d'un engagement pris au début du discours.

L'analyse détaillée à laquelle se livre Cicéron à l'autre bout de sa carrière, en 46, dans un autre traité de rhétorique, destiné à son fils, *les Partitiones oratoriae*, le confirme. A quarante années de distance, il garde une position tout aussi ferme quant au rôle de la *memoria* en rhétorique. Il établit explicitement le rapport entre la *memoria renouata* de la récapitulation finale et le discours qui précède. En particulier, l'appel à la *memoria* de l'auditeur est un moyen de souligner la cohérence structurelle du discours. En effet, le théoricien invite à composer, dès le début du discours, un exorde clair, exposant avec suffisamment de précision les parties, leur ordre et leur nombre pour que l'auditeur les garde en mémoire pendant le déroulement du discours sans être troublé par leur enchaînement :

**... si neque prudentiam eius impediatis confusione partium nec memoriam multitudinem**<sup>365</sup>

Cette annonce de plan définit un programme que l'orateur s'engage ainsi à suivre, en se fiant à la *memoria* de l'auditeur pour en attester l'accomplissement. Par cette promesse l'orateur accepte de livrer l'appréciation de son discours à un jugement critique (la mise à l'épreuve par la *prudentia*, faculté de décision, sagacité, citée ici) et à une sanction rétroactive de l'auditoire, par le truchement de la *memoria* ; l'abandon à la *memoria* de l'auditeur dès l'exorde doit susciter sa confiance, dans l'établissement d'une relation sincère, puisque cet auditeur se trouvera satisfait d'obtenir ce qu'on lui a annoncé. Inversement, oublier ce plan ou ce programme reviendrait à trahir la confiance de l'auditeur, par le biais de sa *memoria*, faculté critique qui prendrait alors l'orateur en défaut — de mémoire, précisément.

Comme en écho, Cicéron invite un peu plus loin à réveiller la mémoire du public dans la péroraison, surtout après un discours trop long qui pourrait la mettre à mal :

**Huius tempora duo sunt, si aut memoriae diffidas eorum apud quod agas uel interuallo temporis uel longitudine orationis...**<sup>366</sup>

Il s'agit ainsi, après avoir averti l'auditeur dans l'exorde, de lui faire prendre conscience par l'appel à la mémoire que le contrat oratoire a bien été rempli par l'orateur et qu'il méritait donc sa confiance.

Mais aussitôt, une réserve est émise : l'*enumeratio* ne doit pas se transformer en exhibition de la mémoire (*ostentatio memoriae*) par une remémoration excessive et

<sup>364</sup> Cf. la récapitulation des emplois de l'expression *infra* p. 365 n. 1168.

<sup>365</sup> *CIC., Partit. 29* : « ... s'il (l'orateur) ne trouble pas l'intelligence de l'auditeur par la confusion des parties, ni sa mémoire par leur nombre. »

<sup>366</sup> *Ibid. 59* : « Il (le résumé) trouve sa place dans deux cas, lorsqu'on se méfie de la mémoire de ceux devant qui l'on plaide, en raison du temps écoulé ou de la longueur du discours... »

infantile qui confine à l'autosatisfaction puérile (*puerilis*) ; l'appel à la *memoria* a pour fonction de capter la sympathie du public, d'établir un accord<sup>367</sup> entre l'orateur et lui, à condition de ne pas le prendre de haut : il est doté d'une *memoria* et sait s'en servir ; il faut donc s'appuyer sur elle, mais sans tenter de la gouverner. Eviter cet abus, c'est reconnaître une dignité intellectuelle à l'auditoire, c'est faire le pari d'un public intelligent, dans un respect réciproque. Si l'orateur par le jeu sur la *memoria* mérite la confiance de l'auditoire, ce dernier se trouve donc mis sur un pied d'égalité, et reconnu lui aussi comme digne de confiance. Ces choix théoriques, au-delà de la simple efficacité — ne pas s'aliéner la faveur du public — nous renvoient à l'humanisme de Cicéron, à son désir d'un nivellement par le haut, seul capable d'établir ce rapport de confiance entre orateur et auditeur, émetteur et récepteur, nécessaire non seulement à l'efficacité du discours, mais aussi, rappelons-le, dans une perspective morale et politique, à la *concordia* chère au philosophe.

Alors que le maître d'Herennius défend un point de vue strictement technique, limité à la seule réussite d'un discours par la manipulation de l'auditoire<sup>368</sup>, Cicéron paraît nourrir de plus hautes ambitions, dépassant le simple cadre rhétorique pour constituer une réunion autour d'une mémoire partagée par l'orateur et des auditeurs, manifestée par leur complicité mémorielle ; car, en demandant et en obtenant la confiance des auditeurs par la proposition puis l'exécution reconnue d'un contrat oratoire, l'orateur installe un accord : ce double mouvement, réciproque, de connivence d'une part, de confiance d'autre part, garantit l'adhésion de principe du public au propos du discours et établit une communion de mémoire des deux parties.

## 2. La *memoria*, un principe d'adhésion

### a. A l'œuvre dans les dialogues rhétoriques

---

<sup>367</sup> Sur l'accord nécessaire entre l'orateur et son auditoire, cf. C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 5<sup>e</sup> éd., 2000, le chapitre intitulé « L'auditoire comme construction de l'orateur », p. 25-30 ; le chapitre consacré à l'accord, p. 87-153.

<sup>368</sup> Il suffit d'observer les conseils techniques, qui, dépassant la simple *enumeratio*, s'attachent à l'ensemble de la *dispositio*, que l'auteur conseille de parsemer d'indices destinés à réveiller la mémoire de l'auditeur. L'orateur doit jouer avec celle-ci, par exemple en plaçant ses arguments les plus forts au début de sa thèse — la confirmation, après la narration — et à la fin de sa réfutation. En effet, après la narration, l'auditeur attend une confirmation immédiate de la cause défendue ; par ailleurs, toujours selon le maître de rhétorique, on retient surtout les dernières paroles prononcées, il faut donc finir par une preuve solide, pour marquer la mémoire de l'auditeur (*Rhet. ad C. Her.* III, 18) : et quoniam superrime dictum facile memoriae mandatur, utile est, cum dicere desinamus, recentem aliquam relinquere in animis auditorum bene firmam argumentationem. "D'autre part puisque l'on retient surtout les dernières paroles prononcées, il est utile de laisser, le discours fini, une preuve solide, toute fraîche, dans l'esprit des auditeurs." Comme nous l'avons vu au sujet de la mémoire artificielle, l'auteur raisonne toujours en terme d'efficacité technique, d'*utilitas* — orientation affichée ici avec le terme *utile*. Une comparaison militaire vient souligner l'importance de la *dispositio* dans la stratégie d'efficacité qui donnera la victoire à l'orateur sur l'auditeur (*Rhet. ad C. Her.* III, 18) : Haec dispositio locorum, tamquam instructio militum, facillime in dicendo, sicut illa in pugnando, parere poterit uictoriam. "Cette disposition des lieux, de même que l'ordre de bataille donne le succès au combat, permettra aisément la victoire."

Ces positions théoriques se trouvent confirmées par les dialogues rhétoriques. En effet, ils sont la première occasion de voir à l'œuvre cet échange complice entre l'orateur et l'auditeur, puisque les discours conservés nous offrent un point de vue partiel, celui du premier, sans la réaction du second. Or, les dialogues mettent en scène cet échange entre l'émetteur et le récepteur à travers leurs différents interlocuteurs, donnant à voir cette communion de mémoire, d'autant plus que leurs débats portent invariablement sur des sujets rhétoriques dans lesquels la *memoria* se trouve donc nécessairement impliquée.

L'appel à la *memoria* dans le dialogue est identique à celui que formule l'*enumeratio* : il s'agit d'impliquer l'interlocuteur dans la validation du propos par l'invocation de sa propre mémoire, qui prouve ainsi l'authenticité des faits rapportés par l'orateur. Ce dernier prétend ainsi partager ses souvenirs avec l'auditeur, dont il prend la mémoire à témoin, à l'aide de termes soulignant le degré de certitude des faits énoncés. L'expression *memoria teneo*, abondamment employée<sup>369</sup>, traduit la volonté de l'orateur de partager ses souvenirs avec l'auditeur. Ainsi, dans le *De oratore*, alors que l'un des interlocuteurs, Scaevola, combat la nécessité de polyvalence, de culture générale, chez l'orateur, chère à Crassus, il explique que ni les lois, ni les traditions, ni les rites ne sont l'invention des orateurs<sup>370</sup>, et que nombre d'orateurs célèbres étaient incultes du point de vue juridique, comme Galba, dont il garde l'exemple en mémoire :

***Equidem et Ser. Galbam memoria teneo, diuinum hominem in dicendo, et M. Aemilium Porcinam et C. ipsum Carbonem... ignarum legum...***<sup>371</sup>

La formule de certitude *memoria teneo* garantit la réalité de l'*exemplum*, en accentuant son caractère exemplaire. La *memoria* présente ainsi des modèles, à suivre ou non, qu'elle authentifie de tout son poids historique, avec une prétendue objectivité — celle de la mémoire partagée ; énoncer *teneo memoria*, c'est accepter de se confronter à la *memoria* de l'auditeur, susceptible de confirmer ou non, et plus largement à la mémoire collective. Bref, la formule donne à l'auditeur l'occasion d'adhérer au propos : l'usage de la *memoria* doit renforcer la force de conviction de l'orateur. Face à l'incrédulité de Scaevola, Crassus réagit en faisant appel lui aussi à la mémoire de celui-ci : si Scaevola a le souvenir d'orateurs ignorants au point de considérer que l'orateur défini par Crassus ne peut pas exister, il doit également, s'il est honnête, se rappeler que Crassus, incitant l'orateur à élargir sa culture générale, définissait ainsi un orateur idéal, et non réel :

***Hic Crassus : Memento, inquit, me non de mea, sed de oratoris facultate dixisse.***

372

Dans ce contexte, même une expression aussi banale que *memento* nous semble

<sup>369</sup> Dans les dialogues rhétoriques (*De or.* I, 39 ; 40 ; II, 1 ; 296 ; *Brut.* 85) et philosophiques (*rep.* I, 21 ; *Cato* 12), mais aussi dans les discours (*Verr.* II, I, 29 ; II, III, 105 ; II, IV, 77 ; II, V, 41 ; *Man.* 19 ; *Cluent.* 30 ; 32 ; *leg. agr.* II, 42 ; *Catil.* III, 19 ; *Mil.* 101 ; 104 ; *Lig.* 35 ; *Phil.* VIII, 31 ; XIV, 3 ; 19) et la *Correspondance* surtout (*fam.* IV, 3, 3 ; 7, 2 ; 13, 7 ; V, 6, 1 ; 8, 3 ; VII, 1, 6 ; 3, 1 ; X, 7, 2 ; 11, 1 ; XIII, 6, 1 ; 7, 4 ; *epist. ad Octau.* XXII).

<sup>370</sup> CIC., *De or.* I, 39.

<sup>371</sup> *Ibid.* I, 40 : « J'ai dans la mémoire, en ce moment, Servius Galba, orateur extraordinaire, et Marcus Aemilius Porcina, et Caius Carbo lui-même ... or, tous trois ignoraient les lois ... »

participer à ce jeu sur la *memoria*, Crassus retournant l'arme mémorielle de Scaevola contre lui.

Cette situation est récurrente chez Cicéron, sous cette forme, ou en des termes équivalents. Ainsi, dans le *De oratore*, l'orateur César, proclamé spécialiste des plaisanteries, vante un discours de Crassus, dont il rappelle les traits :

***faceta autem et urbana innumerabilia uel ex una contione meministis.*** <sup>373</sup>

De même, plus loin, alors qu'il félicite Antoine de ne jamais nuire à son client, César rappelle à ce propos une conversation au cours de laquelle il le louait de cette habitude devant Crassus :

***Idque memoria teneo, quom mihi sermo cum hoc ipso Crasso multis audientibus esset de te institutus...*** <sup>374</sup>

Il prolonge l'anecdote en rappelant la réponse de Crassus, à qui il paraissait naturel que l'avocat ne portât pas préjudice à son client :

***Tum illum mihi respondere memini.*** <sup>375</sup>

Dans le *Brutus*, qui vise à faire connaître l'histoire des orateurs à Rome, Cicéron s'appuie à plusieurs reprises sur ce type de formule. Ainsi, il est dit de Démétrius de Phalère qu'il a laissé le souvenir d'une éloquence gracieuse — ce qui représente une dégradation par rapport à celle, plus énergique, de ses prédécesseurs, comme Périclès — :

***tantum ut memoriam concinnitatis suae, non, quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis, cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus.*** <sup>376</sup>

Il rappelle une série d'anecdotes : celle que lui a racontée Publius Rutilius Rufus au sujet de Servius Galba, à Smyrne :

***Memoria teneo Smyrnae me ex P. Rutilio Rufo auduisse, cum diceret adolescentulo se accidisse, ut ex senatusconsulto P. Scipio et D. Brutus, ut opinor, consules de re atroci magnaue quaererent,*** <sup>377</sup>

celle de Titus Tinca, de Plaisance, que l'accent provincial desservait dans sa joute avec le Romain Quintus Granius :

<sup>372</sup> Ibid. I, 78 : « Souviens-toi, reprit Crassus, qu'il est question, non de moi, mais de l'orateur idéal. »

<sup>373</sup> Ibid. II, 227 : « Quant aux traits d'ingénieuse et délicate plaisanterie, vous vous rappelez comme ils étaient abondants, à ne prendre qu'une seule harangue... »

<sup>374</sup> Ibid. II, 296 : « Je me rappelle qu'un jour où je parlais de toi dans un cercle nombreux avec notre ami Crassus... »

<sup>375</sup> Ibid. II, 297 : « Je me rappelle aussi la réponse de Crassus »

<sup>376</sup> CIC., Brut. 38 : « C'était juste assez pour laisser dans les âmes des auditeurs le souvenir de sa grâce charmante, mais non pour y laisser, comme Eupolis l'a dit de Périclès, avec le sentiment du plaisir, des pointes d'aiguillon dans l'esprit des auditeurs. »

<sup>377</sup> Ibid. 85 : « Je me souviens d'avoir, étant à Smyrne, entendu Publius Rutilius Rufus raconter l'histoire suivante : alors qu'il était dans sa première jeunesse, un sénatus-consulte avait chargé les deux consuls (c'étaient, je crois, Publius Scipio et Decimus Brutus) d'informer sur une affaire criminelle particulièrement grave. »

**Ego memini T. Tincam Placentinum, hominem facetissimum, cum familiari nostro Q. Granio praecone dicacitate certare,**<sup>378</sup>

ou encore celle de l'orateur Calidius, qui plaidait sans manifester la moindre émotion, à tel point que Cicéron se rappelle l'avoir entendu tenir un discours auquel il ne croyait pas lui-même, lors d'un procès qui les opposait :

**Quin etiam memini, cum in accusatione sua Q. Gallio crimini dedisset sibi eum uenenum parauisse...**<sup>379</sup>

Cicéron eut alors beau jeu de montrer que l'on ne pouvait croire quelqu'un qui ne semblait pas être davantage impliqué dans une accusation contre un homme, Quintus Gallius qui, prétendait-il, avait tenté de l'assassiner.

Ces anecdotes, sans lien entre elles, se révèlent pour ce qu'elles sont grâce à l'implication de la *memoria* : des *exempla*. En partageant ses souvenirs avec les auditeurs, l'orateur les prend à témoins de la véracité de ses propos, car la *memoria* a un pouvoir d'authentification, dans le cadre oratoire tout autant que dans le cadre historique ; *teneo memoria*, *memini*, apparaissent bien comme des formules destinées à lever toute incertitude et à emporter l'adhésion de l'auditeur par la simple garantie offerte par la *memoria*.

Le préambule du livre II du *De oratore* révèle l'intention de lutter contre l'oubli et d'authentifier la réalité des connaissances de Crassus et d'Antoine ; en dédiant son livre à son frère Quintus, Marcus plonge dans leurs souvenirs d'enfance, grâce à l'expression conditionnelle *si memoria tenes*. Il compte en effet sur la mémoire de celui-ci pour attester le dénigrement dont les deux orateurs étaient l'objet quand les deux frères étaient jeunes ; l'opinion niait à la fois leur éducation et leur culture :

**Magna nobis pueris, Quinte frater, si memoria tenes, opinio fuit L. Crassum non plus attigisse doctrinae quam quantum prima illa puerili institutione potuisset, M. autem Antonium omnino omnis eruditionis expertem atque ignarum fuisse**<sup>380</sup>

La mémoire du dédicataire lui sert de prétexte pour évoquer le souvenir d'une opinion commune qu'il compte combattre en rétablissant la vérité et en tirant de l'oubli, puis en pérennisant le souvenir d'un Crassus et d'un Antoine cultivés :

**uel mehercule etiam ut laudem eorum iam prope senescentem, quantum ego possem, ab obliuione hominum atque a silentio uindicarem.**<sup>381</sup>

Il importe de ranimer le souvenir de ces hommes tant qu'il est encore vivant pour leur

<sup>378</sup> Ibid. 172 : « Je me souviens d'avoir vu Titus Tinca, de Plaisance, homme très spirituel, faire avec notre ami le crieur Quintus Granus un assaut de verve. »

<sup>379</sup> Ibid. 277 : « J'ai même à ce propos un souvenir personnel. Calidius avait parlé contre Quintus Gallius, qu'il accusait d'avoir voulu l'empoisonner... »

<sup>380</sup> CIC., *De or.* II, 1 : « Ce fut dans notre enfance (si tu t'en souviens, mon cher Quintus,) une opinion accréditée que Lucius Crassus, en fait d'instruction, n'avait point dépassé celle de son jeune âge, l'instruction primaire, et que Marc Antoine, lui, n'avait absolument de connaissances d'aucune sorte. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928)

<sup>381</sup> Ibid. II, 7 : « Et je voulais enfin, oui, je voulais, dans toute la mesure de mes forces, raviver leur gloire qui s'efface déjà, la tirer du silence et la sauver de l'oubli. »

donner accès à l'éternité dans la mémoire des hommes, d'autant plus que leurs textes écrits sont rares, voire inexistantes :

***sed cum alter non multum, quod quidem exstaret, et id ipsum adulescens, alter nihil admodum scripti reliquisset, deberi hoc a me tantis hominum ingeniis putavi, ut, quom etiam nunc uiuam illorum memoriam teneremus, hanc immortalem redderem, si possem.***<sup>382</sup>

On observe bien ici le passage d'un souvenir vivace (*uiuam*), à un souvenir éternel (*immortalem*), but assigné à l'ouvrage de Cicéron grâce à une sorte de personnification de la *memoria* : ces deux adjectifs désignant habituellement des êtres animés marquent le passage d'un état mortel à l'immortalité.

Après s'être appuyé sur ses souvenirs d'enfance, puis sur la mémoire que la collectivité a conservée des deux hommes, Cicéron se tourne vers ses lecteurs, et confronte sa mémoire à la leur, plus largement à celle des vivants :

***Quod hoc etiam spe adgredior maiore ad probandum, quia non de Ser. Galbae aut C. Carbonis eloquentia scribo aliquid, in quo liceat mihi fingere, si quid uelim, nullius memoria iam me refellente***<sup>383</sup>

En effet, aucun témoin vivant de l'activité d'un Galba ou d'un Carbon, orateurs plus anciens<sup>384</sup>, ne serait susceptible de contredire le récit de Cicéron à leur sujet. En revanche, il subsiste parmi ses lecteurs des observateurs qui ont un souvenir direct de Crassus et Antoine :

***sed edo haec eis cognoscenda qui eos ipsos de quibus loquor saepe audierunt, ut duos summos uiros eis qui neutrum illorum uiderint, eorum quibus ambo illi oratores cogniti sint uiuorum et praesentium memoria teste, commendemus.***<sup>385</sup>

Partager ses souvenirs était une première affirmation de la réalité d'un fait, mais faire appel à la *memoria* de l'auditeur/lecteur, c'est accepter le jugement de celle-ci et s'exposer à la contradiction ; cette acceptation doit faire naître un préjugé favorable à l'égard du locuteur, dont la bonne foi est ainsi présumée et entraîner l'adhésion de l'auditeur/lecteur<sup>386</sup>.

Inversement, la mémoire de l'auditeur peut se retourner contre l'orateur qui se contredit. Dans l'affaire de Cluentius, ses adversaires reprochent à Cicéron ses

<sup>382</sup> *Ibid.* II, 8 : « Mais puisque l'un n'a guère écrit, du moins de pages qui soient venues jusqu'à nous (ces pages mêmes datent de sa jeunesse) et que l'autre n'a absolument rien laissé, j'ai pensé que je devais à de si beaux génies, tandis que leur mémoire se maintenait encore vivante parmi nous, de m'efforcer à la rendre immortelle. »

<sup>383</sup> *Ibid.* II, 9 : « J'aborde ma tâche avec d'autant plus de confiance qu'il ne s'agit point de l'éloquence d'un Servius Galba, d'un Caius Carbo, au sujet desquels je pourrais inventer n'importe quoi, sans être démenti par la mémoire de personne » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>384</sup> Galba est contemporain de Scipion Emilien, Carbon de Tiberius Gracchus ; cf. CIC., *De or.*, éd. E. Courbaud, Paris, CUF, 1928, p. 11, n. 2.

<sup>385</sup> CIC., *De or.* II, 9 : « je livre mes remarques à la connaissance de lecteurs qui ont souvent entendu ceux-là mêmes dont je parle, pour recommander deux hommes éminents à ceux qui n'ont vu ni l'un ni l'autre, en recourant comme témoin à la mémoire de ceux qui, vivants et présents, les ont connus tous les deux. »

contradictions ; en effet, il défendit un certain Scamander, attaqué par Cluentius, avant de défendre ce dernier. L'avocat se justifie par l'exemple de Lucius Crassus qui, vilipendé par l'accusateur Brutus parce qu'il s'était contredit d'une plaidoirie écrite à une autre, retourna l'argument contre ledit Brutus par la lecture de trois textes écrits par le père de ce dernier. Car pour Cicéron comme pour Crassus, l'avocat peut se contredire d'un discours à un autre ; l'opinion de l'avocat ne dépend pas de lui, mais de la cause qu'il plaide : c'est une opinion de circonstance qui relaie l'avis de l'accusé. Il revendique ce droit comme légitime pour l'avocat, qui ne s'occupe pas du vrai, mais du vraisemblable. Son implication personnelle se trouve ainsi nuancée<sup>387</sup>.

A l'opposé de Crassus, Cicéron blâme l'orateur Antoine — le grand-père du triumvir — de ne jamais avoir laissé de trace écrite de ses discours pour éviter qu'on ne le prît en flagrant délit de contradiction d'une cause à une autre. M. Ledentu y voit l'attachement au pouvoir de l'oralité<sup>388</sup>. Antoine se trompe aux yeux de Cicéron en croyant que la simple mémoire collective sera incapable d'attester ces contradictions sans même qu'il y ait document écrit :

***proinde quasi, si quid a nobis dictum aut actum sit, id nisi litteris mandauerimus, hominum memoria non comprehendatur.***<sup>389</sup>

C'est en effet un déni de mémoire de la part d'Antoine. Cicéron réaffirme donc avec force, par contraste, sa confiance dans le pouvoir de perpétuation de la mémoire qui semble ne pouvoir être trompée, en assumant avec assurance ses propres contradictions, parce qu'elles ne peuvent échapper à une faculté de mémoire infalsifiable. L'aveu serein, voire la revendication des contradictions inhérentes à la condition d'avocat, répond à cette confiance inébranlable dans la mémoire, l'attitude d'Antoine apparaissant comme le

<sup>386</sup> Ce mécanisme est clairement défini par l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* ; il évoque la question du portrait dans un discours, dont la précision doit permettre l'identification de la personne. Donnant un exemple, il fait appel à la *memoria* des juges, comme outil de reconnaissance du réel, seul moyen de valider le portrait, donc de donner du crédit à la parole de l'orateur, à travers la relation établie de la mémoire de celui-ci à celle de l'auditeur. Se reposer sur la mémoire de ce dernier, c'est déclencher un processus de mise en confiance essentiel pour l'orateur (*Rhet. ad C. Her.* IV, 63) : Hunc, iudices, dico, rubrum, breuem, incuruom, canum, subcrispum, caesium, cui sane magna est in mento cicatrix, si quo modo potest uobis in memoriam redire. « Je parle, juges, de cet homme rougeaud, petit, voûté, aux cheveux blancs et un peu crépus, aux yeux verts, avec une grande cicatrice au menton — si vous pouvez vous souvenir tant soit peu de lui. »

<sup>387</sup> CIC., *Cluent.* 139-140.

<sup>388</sup> Cf. CIC., *Brut.* 139 : Antoine ne laisse jamais de discours écrits, pour éviter la contradiction. Cf. M. Ledentu, « L'orateur, la parole et le texte », *Orateur, auditeurs, lecteurs...*, 57-73, p. 61 : « ...l'orateur Antoine, pourtant auteur d'un des premiers manuels de rhétorique latine, n'a pas voulu laisser de versions écrites de ses discours. En effet, l'argument avancé par Valère Maxime (VII, 3, 5) : "il n'avait écrit aucun de ses plaidoyers afin que, si quelque moyen de défense employé dans une affaire antérieure était de nature à nuire à quelqu'un qu'il aurait à défendre par la suite, il pût toujours le désavouer", fait état d'une prudence extrême semblant appliquer à la lettre l'adage "les paroles s'envolent, les écrits restent", mais nous semble marquer une raison plus profonde, liée à la nature même de l'éloquence d'Antoine : l'*actio* y était constitutive du pouvoir de persuasion de sa parole. »

<sup>389</sup> CIC., *Cluent.* 140 : « comme si la mémoire des gens ne retenait pas nos paroles et nos actes, quand nous ne les avons pas confiés à l'écriture. »

contre-exemple d'une tentative confondante de naïveté, vouée à l'échec par le pouvoir de la *memoria*.

Le dialogue cicéronien nous donne précisément à voir, par la mise en scène des protagonistes, la confrontation des deux mémoires ; c'est la seule occasion d'observer celle du destinataire en action, généralement absente du compte rendu des discours de Cicéron. A plusieurs reprises, Antoine s'appuie en effet sur les souvenirs énoncés par ses interlocuteurs pour justifier son propos. Ainsi, il se sert du rappel de Critolaos par Catulus pour évoquer l'ambassade athénienne des trois philosophes Diogène, Critolaos, Carnéade à Rome, en 155 :

***Critolaum istum, quem simul cum Diogene uenisse commemoras, puto plus huic nostro studio prodesse potuisse.*** <sup>390</sup>

De même, plus loin <sup>391</sup>, il évoque la plaidoirie qu'il a prononcée en faveur de Caius Norbanus, son ancien questeur accusé de sédition <sup>392</sup>, qu'il défendit en justifiant la sédition dans certains cas critiques — par exemple, contre les tyrans ; il s'appuie sur les souvenirs de Crassus qui a rappelé son action :

***Tum illa, quae modo Crassus commemorabat, egi*** <sup>393</sup>

Une fois de plus, la mémoire d'un autre permet de donner un supplément de réalité aux propos de l'orateur.

C'est alors que Cicéron donne un corps, une présence à cette *memoria* du destinataire dont nous sommes privés dans les discours : Sulpicius, adversaire d'Antoine durant ce procès, son interlocuteur dans le dialogue cicéronien, répond et atteste le souvenir évoqué par Antoine par sa propre mémoire :

***Hic Sulpicius : Vere hercle, inquit, Antoni, ista commemoras. Nam ego nihil umquam uidi quod tam e manibus elaberetur, quam mihi tum est elapsa illa ipsa causa.*** <sup>394</sup>

Un pont s'établit entre la *memoria* du sujet parlant et celle de son interlocuteur, entre l'émetteur et le récepteur, et accorde tout son crédit au fait relaté : Sulpicius donne la caution de sa propre mémoire pour confirmer les souvenirs d'Antoine, eux-mêmes étayés

<sup>390</sup> CIC., *De or. II*, 160 : « Ce Critolaos qui avait, comme tu le rappelles, accompagné Diogène, pouvait être, je crois, d'un plus grand secours à nos études. »

<sup>391</sup> *Ibid.* II, 197 sq.

<sup>392</sup> Sulpicius l'accusa de *maiestate* en 94. « Tribun de la plèbe en 105, C. Norbanus fut l'auteur d'une proposition de loi retirant son commandement militaire au proconsul Q. Servilius Caepio, tenu pour responsable du désastre militaire d'Arausio (en 106, face aux Cimbres). Pour imposer le vote de sa loi, le tribun s'opposa par la force à l'intercession de deux collègues, ce qui lui vaut, dix ans plus tard, un procès devant une *quaestio* instituée en application de la *lex Appuleia de maiestate* de 103. » (C. Loutsch, *L'exorde dans les discours de Cicéron*, Bruxelles, Latomus, 1994 (Collection Latomus 224), p. 101).

<sup>393</sup> CIC., *De or. II*, 199 : « Je plaidai, comme Crassus le rappelait tout à l'heure... »

<sup>394</sup> *Ibid.* II, 202 : « Ma foi, dit Sulpicius, ce que tu rappelles là est absolument exact. Jamais je n'ai rien vu s'échapper des mains de quelqu'un, comme cette cause alors s'échappa des miennes. »



par le rappel de Crassus — le même verbe *commemoro* à la deuxième personne est employé pour lier les interlocuteurs dans une relation de confiance. Il explicite cette confirmation en reconnaissant son échec, en tant qu'accusateur, après la plaidoirie si brillante qu'Antoine vient de détailler. Comme dans l'histoire, la *memoria* offre une garantie de véracité et emporte la conviction de l'auditeur. Pour le faire admettre, Sulpicius prolonge sa concession à Antoine un peu plus loin, à l'aide du même verbe *commemoro*, pour déclarer que le long exposé de son adversaire est la meilleure leçon de rhétorique qu'il puisse recevoir et qu'il n'est nul besoin d'un enseignement plus théorique (*nulla praecepta*) :

***Quae quom abs te modo commemorarentur, equidem nulla praecepta desiderabam***<sup>395</sup>

Ce dialogue de mémoire à mémoire suscite donc un accord, une communion autour de souvenirs dont la réalité est ainsi reconnue de tous.

L'appel à la *memoria* de l'auditeur semble donc entériner automatiquement son accord. Il n'est cependant pas sans risque pour l'orateur qui le lance et qui peut le voir retourné contre lui. En effet, interpellé la mémoire de l'interlocuteur reste périlleux, car c'est prêter le flanc au reproche d'avoir soi-même oublié — volontairement ou non — un aspect embarrassant pour la logique du discours. Ainsi, après le long développement du *De oratore* consacré par Antoine à la mémoire artificielle<sup>396</sup>, Sulpicius reproche à Crassus de refuser de prendre la parole, alors qu'il s'est engagé à parler des deux divisions suivantes de la rhétorique, l'*elocutio* et l'*actio* — après qu'Antoine eut évoqué les trois autres. Il le lui rappelle avec humour, accusant la faiblesse de la mémoire, en fait la mauvaise foi de celui qui se fait prier :

***Tum Sulpicius : An ergo, inquit, oblitus es, Crasse, Antonium ita partitum esse tecum, ut ipse instrumentum oratoris exponeret, tibi eius distinctionem atque ornatum relinqueret ?***<sup>397</sup>

Cette dérobade est ressentie comme une trahison à l'égard d'un auditeur auquel on demande de s'engager, précisément par la *memoria*, garantie d'attention et de sérieux, et qui a précisément retenu la répartition des rôles proposée par Antoine plus haut, quand il se chargeait de présenter l'*inuentio*, la *dispositio* et la *memoria*<sup>398</sup>. S'il s'agit ici d'une transition plaisante visant à donner de la vie au dialogue et à assurer le passage au livre III, on note tout de même que la remarque vise à responsabiliser l'orateur qui ne peut manipuler la *memoria* de l'auditeur sans s'exposer lui-même au jugement de celle-ci, qui accredit le passé, en l'occurrence l'engagement des deux maîtres, Antoine et Crassus, à traiter l'ensemble de leur domaine, la rhétorique, de façon exhaustive.

C'est un trait récurrent chez le Crassus cicéronien, puisque déjà, il se reprochait d'avoir théorisé la veille et refusait de parler davantage de l'éloquence ; il accusait sa

<sup>395</sup> *Ibid.* II, 204 : « Lorsque tout à l'heure je t'entendais retracer ce débat, je n'avais pour ma part nul besoin des préceptes. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>396</sup> *Ibid.* II, 350-360.

<sup>397</sup> *Ibid.* II, 366 : « As-tu donc oublié, Crasse, dit alors Sulpicius, que dans la répartition que vous avez faite de l'éloquence, Antoine a pris pour lui le fond, les matériaux, et t'a laissé tout ce qui concerne les ornements et la parure ? »

mémoire, prétextant avec coquetterie — né en 140 avant J.-C., il n'avait pas cinquante ans ! — qu'il avait oublié son grand âge :

**... dum obsequor adolescentibus, me senem esse sum oblitus fecique id quod ne adolescens quidem feceram, ut eis de rebus quae doctrina aliqua continerentur disputarem.**<sup>399</sup>

A son tour, Catulus, impatient de l'entendre parler, s'appuie sur la *memoria* pour contraindre Crassus à disserter sur l'éloquence ; il invoque le souvenir des Grecs disputant dans leurs gymnases pour inciter Crassus à parler, par une analogie avec leur situation, sous un portique, dans une palestre de sa villa :

**... num tandem aut locus hic non idoneus uidetur, in quo porticus haec ipsa, ubi nunc ambulamus, et palaestra et tot locis sessiones gymnasiorum et Graecorum disputationum memoriam quodam modo commouent ?**<sup>400</sup>

L'oubli feint de Crassus apparaît donc comme un motif de transition, à l'articulation des trois livres de l'ouvrage, au début et à la fin du livre II. Cet oubli est toujours contesté par la mémoire d'un interlocuteur, qu'il s'agisse de Catulus ou de Sulpicius, qui rappelle Crassus à l'ordre, et atteste ainsi le pouvoir de sanction de la *memoria* : authenticatrice, elle doit être respectée, car elle engage la responsabilité de l'orateur. La transgresser, c'est nier toute valeur aux engagements, voire aux serments. Elle assure le contrat oratoire passé entre l'orateur et l'auditeur.

C'est ainsi que Cicéron ouvre ses *Topica* sur un contrat de mémoire. En effet, la dédicace au jurisconsulte C. Trebatius, lieutenant de César, stipule que Cicéron a rempli sa part du contrat en composant cet ouvrage que lui réclame son ami. Celui-ci, rebuté par la lecture des *Topiques* d'Aristote, ouvrage qu'il a découvert dans la bibliothèque de Cicéron, a besoin d'explications. Mais Cicéron attend en échange que Trebatius n'oublie pas son engagement envers lui, le livre devant servir de *memento* et réveiller le souvenir de sa promesse. Cicéron se révèle capable de composer ses *Topiques* de mémoire — ce que conteste P. Moraux<sup>401</sup> — en juillet 44, alors qu'embarqué à Véies, privé de ses livres, il se dirige vers Rhegium, d'où il expédiera l'ouvrage à Trebatius :

**Itaque haec, cum mecum libros non haberem, memoria repetita, in ipsa nauigatione conscripsi, tibi que ex itinere misi, ut mea diligentia mandatorum**

<sup>398</sup> *Ibid.* II, 123. C'est du reste Crassus lui-même qui avait noté plus haut la nécessité de prendre garde à la *memoria* de l'auditeur, qui ne pardonne aucune faute : parce qu'elle est une vertu rigoureuse et reconnue, elle peut donner tout son crédit à un orateur, ou le lui ôter. Crassus s'appuie sur une analogie avec le comédien, dont le moindre défaut marque les esprits au point de rester comme une trace indélébile dans la mémoire des auditeurs (*De or.* I, 129) — du fait de la nature même de ce métier de communication, inévitablement exhibitionniste, auquel peut être associé l'art de l'orateur — : Nihil est enim tam insigne nec tam ad diuturnitatem memoriae stabile quam id in quo aliquid offenderis. « Il n'y a rien en effet qui frappe davantage, rien dont le souvenir soit plus tenace qu'une chose qui vous a choqué. »

<sup>399</sup> *Ibid.* II, 15 : « En voulant plaire à ces jeunes gens, j'ai oublié que j'étais vieux, et j'ai fait ce que, même dans ma jeunesse, je n'avais point osé : je me suis mis à disserter sur la théorie d'un art. »

<sup>400</sup> *Ibid.* II, 20 : « Mais l'endroit où nous sommes te semble-t-il donc mal choisi ? ce portique où nous nous promenons, cette palestre, ces sièges ménagés en tant de places, rappellent à la mémoire les gymnases des Grecs et leurs disputes savantes. »

***tuorum, te quoque, etsi admonitore non eges, ad memoriam nostrarum rerum excitarem.***<sup>402</sup>

Il y a bien ici un échange de mémoire. Il est significatif que la réciprocité du service passe par un même effort de mémoire, la reconnaissance de Trebatius exprimée par *memoria nostrarum rerum* devant prolonger l'effort de mémoire de Cicéron (*memoria repetita*) ; Cicéron a accompli un travail de mémoire, Trebatius doit maintenant faire le sien — c'est-à-dire ne pas oublier sa promesse et lui rendre le service prévu. La *memoria* de l'orateur Cicéron agit donc comme un moyen de pression sur celle de l'auditeur Trebatius pour raviver le souvenir d'un engagement passé.

Avec ces deux derniers exemples se révèle la possibilité d'une trahison morale du contrat passé de mémoire à mémoire. Cicéron la décrit de façon également technique dans la définition des relations de confiance qui doivent unir l'orateur et l'auditeur durant le discours, qui ont déjà été évoquées au sujet de l'*enumeratio* finale. L'*enumeratio*, nous l'avons dit, doit reprendre les principaux arguments du discours de façon à confirmer à l'auditeur que les engagements pris par l'orateur ont été tenus, qu'il a rempli le programme prévu, sans ostentation ni, à l'inverse, tromperie. Cette règle de l'*enumeratio* peut être généralisée à l'ensemble des moyens techniques mis en œuvre dans le discours.

Ainsi, lorsque Cicéron analyse la malhonnêteté de certains discours dont la conclusion est tronquée :

***Saepe autem oblitum putant quid concesseris, et idcirco id quod non conficitur, quasi conficiatur, in conclusionem infertur...***<sup>403</sup>

En effet, le sophiste désigné ici pervertit ses conclusions en misant sur l'oubli progressif par l'auditeur des concessions qu'on lui a accordées auparavant dans le discours. Evidemment, la prise de conscience de cette duperie fait perdre tout son crédit à l'orateur — Cicéron le mettra de nouveau en garde à quarante années de distance dans les *Partitiones*, l'invitant à ne pas exhiber dans l'*enumeratio* sa *memoria*, en prenant de haut celle de l'auditeur, pour éviter d'être pris en contradiction par ce dernier<sup>404</sup> : l'appel à la

<sup>401</sup> P. Moraux, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana* N. S. 1975, 81-96, relativise cette prétention (p. 89) : « Alors Cicéron, pendant une traversée de Véies à Rhégium, et bien qu'étant dépourvu de livres, aurait rédigé de mémoire l'exposé des *Topiques* que désirait Trebatius, ces *Topica* que nous lisons encore aujourd'hui. Mais ce récit ne peut être pris au pied de la lettre. Comme l'a bien montré O. Immisch, le motif du long dialogue rapporté de mémoire ou de l'exposé compliqué reproduit sans notes n'est qu'une fiction littéraire dont les Anciens ont usé plus d'une fois. Du reste, la lecture des *Topiques* de Cicéron montre à l'évidence... que l'exposé ne peut avoir été rédigé sans que l'auteur ait disposé d'un modèle écrit ou, du moins, d'un aide-mémoire... »

<sup>402</sup> *CIC., Top. 5* : « Ce travail, comme je n'avais pas de livres avec moi, je l'ai donc rédigé de mémoire pendant la traversée, et je te l'envoie avant d'avoir achevé mon voyage, pour que mon zèle à faire ce que tu m'avais demandé te pousse, de ton côté, encore qu'on n'ait pas besoin de t'y faire penser, à ne pas oublier ce qui me concerne. »

<sup>403</sup> *CIC., inu. I, 89* : « Souvent, d'autre part, les adversaires pensent que l'on a oublié ce que l'on a accordé et c'est pour cette raison qu'ils introduisent en conclusion une chose qui ne se déduit pas, comme si elle se déduisait réellement... »

<sup>404</sup> Cf. *CIC., Partit. 60*.

*memoria* de l'auditeur engage la responsabilité de l'orateur, qui y gagne un crédit considérable ; en revanche, il court le risque d'être pris en flagrant délit de mensonge : sa parole peut alors perdre toute autorité du fait de la *memoria* de ses auditeurs, en suscitant une méfiance justifiée par la rupture du contrat de mémoire.

## b. A l'œuvre dans les discours

Dans les discours, l'emploi du mot *memoria* répond à un principe énoncé dans les ouvrages rhétoriques : il doit instaurer la confiance entre les auditeurs et l'orateur par l'évocation d'un souvenir commun, qui les unit dans un jugement partagé. L'appel à la mémoire de l'un et des autres établit un contrat entre les deux parties : proposer au public ou aux juges un souvenir identifiable à coup sûr revient à confirmer la fiabilité de l'orateur, son goût de la vérité ; en effet, la *memoria* possède un pouvoir authentificateur qui garantit la sincérité<sup>405</sup>. Nous désignons par l'expression "pouvoir authentificateur" la capacité de la *memoria* à attester la réalité d'un fait, capacité sur laquelle nous reviendrons fréquemment. S'adresser à la mémoire des hommes, c'est mettre son autorité dans la balance, se soumettre à leur jugement critique pour obtenir en échange leur confiance ; c'est en fin de compte, s'offrir à une remise en cause de la véracité d'un discours, donc jurer de dire la vérité. Une fois la confiance obtenue, un accord d'autant plus fort se trouve instauré avec l'auditoire, avec le sentiment d'appartenir à une même collectivité<sup>406</sup>. Cicéron veut s'appuyer sur la communauté de vue ainsi suscitée pour souder la collectivité autour de lui d'une part, et d'autre part contre ses adversaires, qu'il marginalise en les excluant de la mémoire collective. Il constitue celle-ci en bloc contre eux. C'est donc une arme rhétorique dont il use abondamment<sup>407</sup>, à travers des formules répétitives, censées activer la mémoire, donc des expressions verbales : *tenere memoria*, *redire in memoriam*, *redigere in memoriam*, *memoriae mandare*, *memoriam retinere*, *recordari*, *meminisse*, *commemorare*. Le verbe est conjugué à la deuxième personne pour

<sup>405</sup> C'est pour cette raison que Cicéron insiste dans ses textes rhétoriques sur la nécessité pour l'orateur de ne pas contredire la mémoire de l'auditeur, au risque de se déjuger aux yeux de ce dernier : il en résulterait une perte de crédit, le discours apparaissant moins cohérent et moins sincère.

<sup>406</sup> Cf. V. Leovant-Cirefice, « Le rôle de l'apostrophe aux *Quirites* dans les discours de Cicéron adressés au peuple », *Orateur, auditeurs, lecteurs...*, 43-55, p. 53 : « ... l'apostrophe souligne aussi un engagement de la part de Cicéron, une promesse solennelle de poursuivre l'œuvre commencée, ou bien la volonté de faire reconnaître à l'auditoire l'importance de son action. Ainsi, la péroraison de la troisième *Catilinaire* comprend-elle onze apostrophes aux *Quirites* qui se multiplient à mesure qu'on approche des derniers mots du discours. Si le consul a agi pour le salut du peuple, il attend de lui qu'il en conserve le souvenir : "*Memoria uestra, Quirites, nostrae res alentur...*" (*Catil.* III, 25-26). C'est la popularité du consul qui est en jeu, et le peuple est présenté comme le garant de la mémoire de ses actes. »

<sup>407</sup> CIC., *Quinct.* 36 ; 57 ; *Verr.* II, I, 29 ; 119 ; 120 ; II, III, 105 ; II, IV, 17 ; II, V, 41 ; *Manil.* 19 ; *Caecin.* 28 ; *Cluent.* 30 ; 32 ; *Catil.* III, 19 ; 26 ; IV, 22 ; 23 ; *leg. agr.* II, 42 ; *Arch.* 1 ; *Sull.* 28 ; *Balb.* 17 ; *P. red. in sen.* 31 ; *dom.* 113 ; *har. resp.* 30 ; *Sest.* 11 ; 36 ; *Scaur.* 2 ; *Mil.* 77 ; 95 ; 96 ; 101 ; 104 ; *Lig.* 35 ; *Phil.* II, 18 ; III, 20 ; VII, 6 ; VIII, 31 ; IX, 13 ; XIII, 11 ; XIV, 3 ; 19. Ces expressions apparaissent également dans la *Correspondance* (*Att.* XIV, 14, 1 ; 15, 3), lorsqu'Atticus et Cicéron, au mois d'avril 44, dialoguent de mémoire à mémoire, faisant chacun appel aux souvenirs de l'autre pour évoquer avec regret l'occasion manquée des Ides de mars : le laxisme des Césaricides a permis que l'on rende les honneurs funèbres au dictateur assassiné.

interpeller l'auditeur ou à la première personne pour lui offrir en partage sa propre mémoire, exemplaire, d'orateur. Si le verbe est absent, le nom *memoria* à l'ablatif se trouve alors accompagné de l'adjectif possessif de la deuxième ou de la première personne, selon les mêmes critères, pour provoquer un réveil des consciences dans le premier cas ou s'offrir en exemple stimulant dans le deuxième.

Cicéron tente donc de souder ses concitoyens autour de son client ou de lui-même, par une solidarité de mémoire qui se trouve accentuée par la polysémie du mot *memoria*. En effet, par un processus d'élargissement, celui-ci, d'une communauté de mémoire, finit par désigner une génération partageant les mêmes souvenirs. Cette conception doit contribuer à la solidarité d'une même génération, à laquelle une mémoire partagée garantit le sentiment d'appartenance à une communauté. Pour cette raison, Cicéron se réfère constamment à *nostra* ou *uestra memoria* pour s'assurer de l'adhésion de ses concitoyens à une seule et même cause, celle qu'il défend<sup>408</sup>.

Ce constat synchronique est prolongé dans le temps en un déroulement diachronique, qui associe la génération contemporaine — *nostra* ou *uestra memoria* — et les précédentes — *patrum memoria*, *superiore memoria*, *omni memoria*, *recentiore memoria* — : c'est l'expression, non plus de la cohésion d'une génération, mais d'une solidarité inter-générationnelle qui assure à Rome sa continuité<sup>409</sup>. Cicéron célèbre la rencontre du présent et du passé qui doit pousser ses concitoyens à faire bloc, par souci de leurs racines, par respect de la tradition : ils prouveront ainsi, selon un processus de reproduction à l'identique, de génération en génération, qu'ils contribuent à l'éternité de Rome et maintiennent son identité dans le temps, ou reconnaîtront au contraire qu'ils ont trahi cette dernière en rompant le fil de la continuité transgénérationnelle.

Une *memoria* commune, en fait une Histoire, se bâtit donc de génération en génération ; connue de tous, elle fournit à Cicéron des *exempla*<sup>410</sup>, mais surtout s'impose d'évidence à ses auditeurs comme une accumulation de faits authentifiés et reconnus qui, là encore, les oblige à prendre parti, à s'associer à l'orateur dans le respect et la continuité de cette mémoire collective, ou au contraire à reconnaître qu'ils sont en porte-à-faux avec elle, donc qu'ils trahissent l'identité romaine assurée par l'historiographie. C'est le mot *memoria* qui traduit cette notion, avec le sens de « recueil de faits historiques », après des verbes de narration — *memoriae proditum est*, *memoriae traditum est*, *memoriae mandare*<sup>411</sup>. La *memoria saeculorum*, la *memoria hominum* ou la *memoria uetustatis* recèlent la même valeur historique : ces expressions désignent l'histoire universelle qui authentifie les faits et suscite l'adhésion de tous autour de leur

<sup>408</sup> CIC., *Verr.* II, I, 17 ; *Font.* 12, 23 ; *Manil.* 42, 54 ; *Rab. Post.* 25 ; *P. red. in sen.* 38 ; *dom.* 35 ; *har. resp.* 18 ; *Sest.* 104 ; *Phil.* VII, 6 ; XIII, 11. Dans leur volonté de persuader, les interlocuteurs du dialogue philosophique usent aussi de ce procédé : *leg.* III, 24 ; *parad.* V, 50 ; *Tusc.* II, 9 ; *nat. deor.* II, 6 ; II, 165 ; *off.* III, 5.

<sup>409</sup> CIC., *Verr.* II, II, 146 ; II, III, 64, 125 ; *Rab. perd.* 15 ; *Mur.* 72 ; *p. red. ad Quir.* 7 ; *dom.* 123 ; *har. resp.* 37 ; *Balb.* 28 ; *Scaur.* 1 ; *Phil.* III, 16 ; V, 18.

<sup>410</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*..., p. 27-36, donne la liste des *exempla* présents dans les textes de Cicéron.

<sup>411</sup> CIC., *Verr.* II, IV, 103 ; *Manil.* 41 ; *Mur.* 53, 59 ; *dom.* 134 ; *Sest.* 142 ; *prou.* 21 ; *Mil.* 8 ; *Phil.* I, 11 ; II, 108.

véracité<sup>412</sup>.

Pour susciter cette adhésion en s'adressant à la mémoire des auditeurs, Cicéron avocat doit s'appuyer sur des témoignages, des *monumenta*, connus du public.

### c. Les archives : le *monumentum*

En termes juridiques, la *memoria* se révèle un enjeu central ; en effet, c'est elle qui confirme ou infirme la véracité des faits jugés. Elle tient lieu de preuve lorsqu'elle se trouve soutenue par un *indicium* ou un *monumentum*, en l'occurrence une archive écrite. Ainsi, défendant le comédien Quintus Roscius, l'avocat fustige l'accusateur Fannius, qui réclame une créance de cent mille sesterces alors qu'il n'a pas noté cette dernière dans ses livres de comptes. Car il s'est contenté de la reporter sur le "brouillard", c'est-à-dire le brouillon du livre de comptes. Cicéron dénonce l'incongruité de l'accusation, discréditée par la négligence de Fannius, qui ne se préoccupe donc pas d'établir un document comptable sérieux, malgré l'importance de la prétendue créance :

***Quod si eandem uim, diligentiam auctoritatemque habent aduersaria quam tabulae, quid attinet codicem instituere conscribere, ordinem conseruare, memoriae tradere litterarum uetustatem?***<sup>413</sup>

Cicéron définit alors le caractère qui oppose ces deux documents, la fiabilité du souvenir dans le temps :

***Quia haec sunt menstrua, illae sunt aeternae ; haec delentur statim, illae seruantur sancte ; haec parui temporis memoriam, illae perpetuae existimationis fidem et religionem amplectuntur***<sup>414</sup>

Les couples antithétiques *menstrua/aeternae*, *parui/perpetuae*, traduisent le degré de certitude offert par ces *monumenta* dans la durée.

Ainsi, l'accusateur perd toute autorité, selon Cicéron, parce qu'il ne s'appuie pas sur une *memoria* fiable ; dès lors, son accusation semble suspecte.

Inversement, dans la sombre affaire criminelle à laquelle se trouve mêlé son client Aulus Cluentius Habitus, Cicéron s'appuie sur les registres officiels pour confirmer la culpabilité des Fabricii, condamnés pour avoir tenté d'empoisonner Cluentius, donc la responsabilité morale du commanditaire de ce meurtre, Oppianicus, mort entretemps, mais véritable chef de la conspiration menée contre Cluentius. Il infirme l'insinuation selon laquelle Cluentius avait alors corrompu les juges pour obtenir la condamnation des empoisonneurs ;

***Nihil, nihil, inquam, aliud, iudices, reperietis. Exstat memoria, sunt tabulae***

<sup>412</sup> CIC., Verr. II, III, 209 ; II, V, 84 ; Sull. 82 ; Phil. IV, 3.

<sup>413</sup> CIC., Q. Rosc. 6 : « Que si le brouillard a la même valeur, la même exactitude, la même autorité que les registres, à quoi bon constituer un registre, y tout écrire, y maintenir l'ordre des opérations, transmettre le souvenir de vieilles écritures ? »

<sup>414</sup> Ibid. 7 : « c'est que les "brouillards" existent un mois ; les registres existent toujours ; les uns sont immédiatement détruits, les autres sont conservés religieusement ; les uns embrassent le souvenir d'un court espace de temps, les autres la considération perpétuelle d'un homme loyal et scrupuleux. » (trad. H. de La Ville de Mirmont modifiée, Paris, CUF, 1921).

**publicae**<sup>415</sup>

Dès que la mémoire publique — *tabulae publicae* — intervient, elle mérite d'être prise en compte, car elle est une garantie d'authenticité, malgré la méfiance qu'elle peut parfois susciter chez Cicéron<sup>416</sup>.

En revanche, lorsque Marc Antoine consul prétend prolonger certaines mesures élaborées par César, pourtant injustes et non votées, en s'appuyant sur des notes laissées par le dictateur, Cicéron conteste une source peu fiable, un simple aide-mémoire, au même titre que le "brouillard" de Fannius : cette mémoire-là, que n'atteste aucun document officiel, est sujette à toutes sortes de manipulations ou de déformations. Elle ne mérite donc aucune confiance, non plus que son utilisateur :

***Nisi forte, si quid memoriae causa rettulit in libellum, id numerabitur in actis et, quamvis iniquum et inutile sit, defendetur, quod ad populum centuriatis comitiis tulit, id in actis Caesaris non habebitur.***<sup>417</sup>

## B. Les souvenirs pathétiques

### 1. La *memoria*, une condition du pathétique

La fonction authenticatrice de la *memoria* observée dans l'échange oratoire se double d'une nuance morale, en jouant sur le registre de l'affect. Le partage de la mémoire que nous évoquions précédemment est certes l'occasion de rapprocher l'orateur et l'auditeur en permettant à ce dernier d'ajouter foi aux faits rapportés. Mais il permet également de faire naître l'émotion par l'implication, l'identification : l'évocation de souvenirs communs pathétiques doit éveiller la nostalgie chez l'auditeur ; l'orateur se l'attache ainsi, car le pathétique soude une communauté autour d'une souffrance commune reconnue de tous.

C'est en particulier l'une des ambitions d'Antoine évoquées dans le *De oratore* : gagner le public à sa cause par l'évocation de souvenirs douloureux, susciter l'empathie entre le public et le défendeur. Ainsi, Crassus rappelle les effets de manche d'Antoine allant jusqu'à déchirer la tunique de son client, Manius Aquilius, pour montrer les

<sup>415</sup> CIC., *Cluent.* 62 : « *Juges, vous ne trouverez rien, je le dis bien, rien d'autre. Il y a le souvenir qui persiste. Il y a des registres officiels.* »

<sup>416</sup> On conserve donc dans ces *tabulae publicae* le compte-rendu des procès criminels. Sur ces archives, cf. Greenidge, *The legal procedure of Cicero's time* (Oxford, 1901), p. 487, n. 5 ; E. Posner, *Archives in the ancient world*, Londres, 1972 ; D. Mantovani, « Aspetti documentali del processo criminale nella repubblica. Le *tabulae publicae* », *MEFRA* 112, 2, 2000, 651-691, p.680-690. P. Moreau, « La mémoire fragile : falsification et destruction des documents publics au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. », *La mémoire perdue : à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique*, dir. S. Demougin Paris, Publications de la Sorbonne (Histoire ancienne et médiévale 30), 121-147, p. 122-141, souligne la défiance de Cicéron à l'encontre des archives, des *tabulae publicae*. Ce problème est au cœur du *Pro Cluentio*, et des manipulations d'Oppianicus.

<sup>417</sup> CIC., *Phil. I*, 19 : « *Dira-t-on que, si pour s'en souvenir, il a inscrit une note dans un carnet, on la mettra au nombre de ses actes et, quelque injuste et inutile qu'elle soit, on la défendra, mais que, ce qu'il a fait voter par le peuple dans les comices centuriates ne comptera pas dans les actes de César ?* »

cicatrices, marques du souvenir laissées par les blessures reçues à la tête de ses troupes, lorsqu'il était consul (en 102 et en 99), preuves de sa vaillance passée :

**(orator) ... qui in causa peroranda non dubitauit excitare reum consularem et eius diloricare tunicam et iudicibus cicatrices aduersas senis imperatoris ostendere ?**

<sup>418</sup>

L'*actio* oratoire restait le domaine de prédilection d'Antoine... Il considère en effet que l'évocation d'un souvenir douloureux (*commemoratio*) dans un discours, est, avec l'exhortation (*cohortatio*), un moyen d'émouvoir la masse, une nécessité lors de délibérations publiques, pour gagner le suffrage de l'auditoire, susciter sa sympathie <sup>419</sup> :

**maximaque pars orationis admouendast ad animorum motus non numquam, aut cohortatione aut commemoratione aliqua, aut in spem aut in metum aut ad cupiditatem aut ad gloriam concitandos...** <sup>420</sup>

Le *Brutus* illustre la réussite d'un tel comportement oratoire à travers l'exemple de Servius Galba. Accusé d'avoir mis à mort des Lusitaniens sans raison, alors qu'il était préteur, il confie au peuple romain ses propres enfants et le fils de Caius Gallus dont il est le tuteur. Manipulateur, il invoque en larmes le souvenir de Gallus mort en présentant son fils, pour toucher un auditoire d'autant plus sensible à la peine de cet orphelin qu'il a gardé en mémoire la valeur de son père :

**Tum igitur nihil recusans Galba pro sese et populi Romani fidem implorans, cum suos pueros tum C. Galli etiam filium flens commendabat, cuius orbitas et fletus mire miserabilis fuit propter recentem memoriam clarissimi patris** <sup>421</sup>

C'est un succès, puisque Galba évite la condamnation.

L'ensemble de ce processus vise, nous l'avons vu, à établir une relation de confiance, voire de complicité. Toutefois, pour qu'elle soit complète, Antoine définit une

<sup>418</sup> CIC., *De or. II*, 124 : « qui osa, en terminant un discours, faire lever du banc des accusés un consulaire, déchirer le devant de sa tunique et montrer aux juges sur sa poitrine les cicatrices d'un vieux général ? »

<sup>419</sup> Il faut noter toutefois les nuances de la position d'Antoine, capable de toutes les stratégies oratoires pour éveiller les passions en paraissant travailler dans l'intérêt des auditeurs (*De or. II*, 206) : plus que profit, si proponitur spes utilitatis futurae quam praeteriti benefici commemoratio. « J'ajoute qu'il est plus profitable de faire espérer un avantage futur que de rappeler quelque service passé. » Cette assertion peut sembler contredire notre propos sur la *memoria*. Néanmoins, la présence du complément *benefici* vient tout éclaircir : elle suggère un mécanisme de persuasion, le chantage, à travers la *memoria beneficiorum*, qui entraîne une alternative : la reconnaissance de l'auditoire ou une ingratitude infamante. Plutôt que sur la crainte du déshonneur, Antoine préfère jouer sur l'ambition et la perspective d'un progrès, sentiments plus positifs dans la recherche de l'adhésion des auditeurs. Cet exemple est donc distinct de la *memoria* mise en œuvre ici, destinée à susciter une communion dans la douleur d'un accusé, reconnue de tous.

<sup>420</sup> CIC., *De or. II*, 337 : « et la majeure partie du discours doit avoir pour but d'émouvoir : il faut, par des exhortations, par des souvenirs rappelés à propos, éveiller quelquefois dans les âmes l'espérance ou la crainte, l'ambition, l'amour de la gloire »

<sup>421</sup> CIC., *Brut.* 90 : « Galba, dans sa défense, se soumit à tout pour lui-même et, implorant la protection du peuple romain, il lui recommanda, les larmes aux yeux, ses jeunes enfants et surtout le fils de Caius Gallus. La présence de cet orphelin et ses pleurs produisirent une extraordinaire impression de pitié, à cause du souvenir encore récent de son illustre père »



règle supplémentaire, indispensable à la naissance de la compassion de l'auditoire : pour émouvoir les juges, l'orateur doit être lui-même ému ; son implication personnelle dans son discours est la meilleure garantie de réussite, comme le révèle sa plaidoirie apitoyée en faveur de Manius Aquilius qui risquait de perdre le droit de cité :

***Nolite existimare me ipsum, cum mihi M'. Aquilius in ciuitate retinendus esset, quae in illa causa peroranda fecerim sine magno dolore fecisse.***<sup>422</sup>

C'est le souvenir du passé glorieux de cet homme et le constat de sa déchéance qui font naître l'émotion sincère de l'orateur :

***Quem enim ego consulem fuisse, imperatorem, ornatum a senatu, ouantem in Capitolium ascendisse meminisse, hunc cum adflictum, debilitatum, maerentem, in summum discrimen adductum uiderem, non prius sum conatus misericordiam aliis commouere quam misericordia sum ipse captus.***<sup>423</sup>

Parce qu'elle est sincère, il saura communiquer cette émotion à son auditoire, en lui rappelant précisément ces souvenirs qui, partagés, rapprochent les deux parties dans une communication de mémoire à mémoire. Les souvenirs de l'orateur doivent faire naître son émotion ; leur communication aux auditeurs crée un écho dans leur mémoire, suscite une émotion partagée, et donc l'adhésion à la cause défendue<sup>424</sup>. Par la révélation de ces souvenirs, l'orateur semble dévoiler ses propres émotions et se livrer au public : le partage de la *memoria*, c'est l'abandon de soi ; l'orateur offre alors son intimité, comme nous le disions précédemment ; perçue par l'auditoire, elle suscite sa confiance, non plus seulement dans une perspective authenticatrice, mais aussi d'un point de vue affectif. Antoine dévoile ainsi la part prise par la *memoria* dans l'*actio* du discours, mais aussi sa dimension affective dans le registre du pathétique. Il constate alors l'effet produit sur les juges par son acte de mémoire, consistant à déchirer le vêtement de l'accusé, Aquilius, pour montrer ses cicatrices, témoignage de son passé :

***Sensi equidem tum magno opere moueri iudices, quom excitaui maestum ac sordidatum senem et cum ista feci quae tu, Crasse, laudas, non arte, de qua quid loquar nescio, sed motu magno animi ac dolore, ut discinderem tunicam, ut cicatrices ostenderem.***<sup>425</sup>

L'émotion se diffuse ainsi par la *memoria*, d'après Antoine elle doit être sincère, car l'émotion feinte, nous dit-il, serait perçue comme telle, et loin d'entraîner l'adhésion, provoquerait au contraire le rejet ; la *memoria* apparaît comme la garantie de cette

<sup>422</sup> CIC., *De or. II*, 194 : « Ne croyez pas que, le jour où il me fallut empêcher Manius Aquilius de perdre son droit de cité, je fis ce que je fis dans ma péroration sans être sous le coup d'une grande douleur. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>423</sup> *Ibid.* II, 195 : « Je me rappelais que cet homme avait été consul, imperator, et, honoré par le sénat de l'ovation, était monté au Capitole, cet homme que je voyais maintenant abattu, brisé, dans l'affliction, aux prises avec une situation des plus critiques. Je n'essayai pas d'émouvoir la pitié chez les autres avant d'avoir été moi-même la proie de la pitié. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>424</sup> La proposition subordonnée de temps *non prius... quam* souligne la nécessité de l'ordre suivi dans ce processus qui en conditionne la réussite. Sur la sincérité des sentiments de l'orateur durant sa performance, cf. E. Narducci, « Gli arcani dell'oratore », *Atene e Roma* 29, 1984, 129-142, p. 136-137.

sincérité, donc de la complicité :

***Quibus omnibus uerbis, quae a me tum sunt habita, si dolor afuisset meus, non modo non miserabilis, sed etiam inridenda fuisset oratio mea.***<sup>426</sup>

Cette leçon ne peut laisser indifférent Cicéron lui-même réputé pour la force de son pathétique<sup>427</sup>. Lui aussi mettra en œuvre cette implication personnelle par le jeu de la *memoria*, non seulement dans les discours, mais aussi dans ses lettres dont les destinataires peuvent être assimilés à ses auditeurs.

## 2. Mémoire et affection dans la *Correspondance*

La *Correspondance* semble le lieu idéal pour nous faire connaître les souvenirs personnels de l'homme Cicéron, débarrassé des contraintes formelles des dialogues et des traités rhétoriques et philosophiques, libéré des obligations d'efficacité des discours politiques et judiciaires. Enfin, il peut se risquer à partager ses sentiments avec ses correspondants, à leur donner accès à sa mémoire individuelle avec une relative liberté. Relative, car ces lettres ne peuvent s'affranchir de tout rapport avec l'actualité et présentent encore un riche contenu politique<sup>428</sup>. Toutefois, c'est pour lui la meilleure occasion de s'exprimer en son nom propre, avec la plus grande sincérité possible.

L'évocation du souvenir, dans la correspondance cicéronienne, est souvent un moment d'épanchement lyrique, dans un cadre autobiographique. Elle traduit les sentiments de l'épistolier, de regret ou de satisfaction par rapport à une action passée. Ainsi, exilé à Thessalonique par la faute de Clodius, Marcus explique à Atticus le 29 mai 58, son désarroi et son impuissance, dans cette situation. Plus que son malheur présent,

<sup>425</sup> CIC., *De or. II*, 195 : « *Oui, je sentis que les juges étaient profondément émus, lorsque je fis lever le vieillard, accablé, les vêtements en désordre, et que, mon trouble et mon chagrin (non point un calcul de cet art dont je ne saurais rien dire) m'inspirant le mouvement qui excite encore ton admiration, Crassus, je déchirai la tunique de l'accusé pour montrer ses cicatrices.* » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>426</sup> *Ibid.* II, 196 : « *Si toutes les paroles que je prononçai alors n'avaient été empreintes d'une véritable émotion, loin de toucher les juges, mon plaidoyer n'eût excité que leur moquerie.* »

<sup>427</sup> Il retient aussi l'exemple de Démosthène, sa référence ultime en matière oratoire, dont les Atticistes comme Brutus, qui blâment la trop grande sophistication du verbe cicéronien croient s'inspirer. Ils se trompent, selon Cicéron, car, au contraire des Atticistes, dont le style reste pauvre et sec, Démosthène était capable de chaleur et savait séduire le public, comme l'atteste l'histoire (CIC., *Brut.* 289) : *Ne illud quidem intellegunt, non modo ita memoriae proditum esse sed ita necesse fuisse, cum Demosthenes dicturus esset, ut concursus audiendi causa ex tota Graecia fierent.* « Toujours est-il qu'il y a une chose qu'ils n'arrivent même pas à comprendre, une chose qui non seulement est attestée par l'histoire, mais qui encore ne pouvait pas ne pas se produire, c'est que, quand Démosthène devait parler, on accourait pour l'entendre de toutes les parties de la Grèce. »

<sup>428</sup> J.-E. Bernard, « Pragmatisme et souci du style dans la *Correspondance* de Cicéron (septembre 45-6 août 44) », VL 171, décembre 2004, 15-24, rappelle (p. 18) que Cicéron envisageait la publication de certaines de ses lettres : « ... il est vraisemblable qu'il pensait à des lettres de nature publique, dont il savait déjà qu'elles étaient lues au-delà du destinataire auquel elles étaient spécifiquement adressées et qu'elles ne dévoilaient rien qui ne pût être connu par ailleurs. En envisageant de les corriger, Cicéron met ses lettres dans la même lignée que ses ouvrages théoriques ou que ses discours, toujours soigneusement retravaillés avant leur diffusion... »

c'est le ressassement — *recordatio* — de son erreur qui le bouleverse :

**... qui, etsi incredibili et singulari calamitate afflictus sum, tamen non tam est ex miseria quam ex culpa nostrae recordatione commotus.**<sup>429</sup>

Son erreur fut sa trop grande confiance dans la coalition d'hommes de bien qu'il pensait avoir soudés autour de lui et qui l'ont trahi, comme Hortensius. Le souvenir de cette naïveté le tourmente parce qu'il révèle à la fois une rupture affective entre lui et ses amis et une faille dans sa stratégie politique. Sa peine s'alourdit encore du souvenir des malheurs subis, ou encore risqués par son frère :

**Me et meorum malorum memoria et metus de fratre in scribendo impedit.**<sup>430</sup>

Le motif du souvenir esquissé dans cette lettre exprime à un double titre la douleur de l'exilé : le regret d'un échec et d'une trahison et le traumatisme des pertes subies (dans sa patrie, ses biens, peut-être son frère...) <sup>431</sup>.

La *memoria* est un outil de l'expression du pathétique, dans l'apitoiement sur soi, mais aussi dans la compassion pour autrui. C'est ainsi que Cicéron en janvier ou février 45 recommande à Publius Servilius Isauricus, gouverneur d'Asie, le malheureux Caecina. Le souvenir de son père, un proche, a su l'émouvoir :

**A. Caecinam, maxime proprium clientem familiae uestrae, non commendarem tibi, cum scirem qua fide in tuos, qua clementia in calamitosos soleres esse, nisi me et patris eius, quo sum familiarissime usus, memoria et huius fortuna ita moueret ut hominis omnibus mecum studiis officiisque coniunctissimi mouere debebat.**<sup>432</sup>

La *memoria* donne à voir une relation amicale ancienne et suscite la pitié de Cicéron. Ce mouvement d'affection doit évidemment toucher le destinataire à son tour, selon un principe rhétorique clairement énoncé par l'orateur Antoine dans le *De oratore* <sup>433</sup>. Cicéron adopte cette technique ; l'évocation de ses souvenirs traduit l'intimité avec le père de Caecina, l'amitié portée au fils, et offre à Isauricus une garantie de la qualité de ce dernier <sup>434</sup>.

Plus généralement, Cicéron fait appel à la mémoire de chacun à titre de consolation

<sup>429</sup> CIC., Att. III, 8, 4 ; lettre 64 : « mais si j'ai été victime d'une catastrophe incroyable, unique, la lamentable situation où je suis m'émeut moins, cependant, que le souvenir de mon erreur. »

<sup>430</sup> Ibid. : « Quant à moi le souvenir de mes malheurs, les craintes que j'éprouve pour mon frère me paralysent quand il s'agit d'écrire. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1935 ; L.-A. Constans cependant préfère lire *maior* plutôt que *memoria*).

<sup>431</sup> La gravité du traumatisme est soulignée par la pesante allitération en /m/.

<sup>432</sup> CIC., fam. XIII, 66, 1 ; lettre 577 : « Je ne te recommanderais pas A. Caecina, qui est tout particulièrement client de votre famille, sachant à quel point tu te montres toujours fidèle à l'égard des tiens et clément à l'égard des malheureux exilés, si je n'étais ému par le souvenir de son père, avec qui j'avais des relations d'intime amitié, ému par son sort personnel, comme je dois l'être quand un homme m'est étroitement lié par des marques de dévouement et des services de toute sorte. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>433</sup> L'orateur doit s'appuyer sur ses souvenirs et son implication personnelle pour éveiller la sympathie de l'auditoire pour la cause défendue.

pour réconforter une victime : plusieurs de ses correspondants sont ainsi invités à trouver dans leurs souvenirs un réconfort à leurs malheurs présents. Ce motif de la consolation rejoint une préoccupation observée dans les *Tusculanes* et le *De finibus*, la nature du bien, et donc, celle du mal. Cicéron reproche constamment aux épicuriens de chercher un réconfort dans la *memoria uoluptatum*, le souvenir des plaisirs passés, pour soulager leurs peines présentes. Il propose un autre remède : le souvenir des leçons des philosophes ; ainsi, la conception purement sensible des épicuriens doit faire place à la raison. Ainsi, entre autres conseils, Cicéron exhorte en mai 46 Cnaeus Domitius Ahenobarbus, qui s'est retiré désespéré après la mort de son père Lucius Domitius à Pharsale, à reprendre goût à la vie en appliquant les principes des philosophes — en l'occurrence le courage et la résignation face à la mort d'êtres chers —, qu'il a appris et retenus depuis l'adolescence :

**... quae didicisti quaeque ab adulescentia pulcherrime a sapientissimis uiris tradita memoria et scientia comprehendisti iis hoc tempore utare...**<sup>435</sup>

Contre la *memoria* sensualiste d'Epicure, Cicéron propose une *memoria* rationnelle formée par les leçons des philosophes ; l'association des termes *memoria* et *scientia* confirme la place de la *memoria* dans ce processus de formation de l'esprit, de la raison.

De la même façon, il invite en août 46 Publius Nigidius Figulus, disgracié, à attendre patiemment le pardon de César, en se remémorant l'enseignement des sages — secondé par ses méditations personnelles, produit de l'*ingenium* et du *studium* — pour nourrir son courage :

**Extremum illud est, ut te orem et obsecrem animo ut maximo sis nec ea solum memineris quae ab aliis magnis uiris accepisti, sed illa etiam quae ipse ingenio studioque peperisti**<sup>436</sup>

Conseil renouvelé à l'adresse de Servius Sulpicius Rufus, toujours en août (ou septembre) 46 : le souvenir des années passées à apprendre, à chercher la sagesse auprès des savants doit compenser son échec à sauver la République lorsqu'il était consul, en 51. Ce souvenir réconfortant, qui garantit la réussite philosophique de son

<sup>434</sup> Le même principe est employé dans les discours, par exemple pour défendre Archias, dont Cicéron aime à rappeler qu'il était son professeur dans son enfance (CIC., *Arch.* 1) : Nam, quoad longissime potest mens mea respicere spatium praeteriti temporis et pueritiae memoriam recordari ultimam, inde usque repetens hunc uideo mihi principem et ad suscipiendam et ad ingrediendam rationem horum studiorum exstitisse. « De fait, aussi loin qu'il est possible à mon esprit de remonter dans le passé et d'évoquer les souvenirs les plus reculés de l'enfance, en faisant un retour jusque là, c'est lui que je vois me servir de guide et pour entreprendre et pour poursuivre l'ensemble de ces études. » Cette évocation de l'affection qui le liait à son guide, placée dans l'exorde de la plaidoirie, révèle l'intimité de l'avocat et de son maître. Le discours débute par un jugement favorable, qui le désigne à la sympathie des juges, par un phénomène d'identification.

<sup>435</sup> CIC., *fam.* VI, 22, 2 ; lettre 482 : « les leçons que tu as apprises, les principes que depuis ton adolescence les plus grands sages t'ont magnifiquement transmis et dont ta mémoire a conservé une connaissance exacte, mets-les aujourd'hui à profit »

<sup>436</sup> *Ibid.* IV, 13, 7 ; lettre 498 : « Pour finir, il me reste à te supplier de montrer la plus grande force d'âme et de te rappeler les enseignements des autres grands hommes, mais aussi les fruits que tu as tirés toi-même de ton génie et de tes études »

existence, il doit le conserver, comme le fait Cicéron :

***Te autem ab initio aetatis memoria teneo summe omnium doctrinarum studiosum fuisse omniaque quae a sapientissimis ad bene uiuendum tradita essent summo studio curaque didicisse.***<sup>437</sup>

Cicéron est contraint par des circonstances tragiques de rappeler ces préceptes *ad bene uiuendum*, enseignés par les *sapientissimi uiri*, jusqu'ici simplement évoqués ; en décembre 46, pour consoler Titius d'un deuil, il l'appelle à l'humilité, à minimiser l'étendue de son malheur par rapport aux malheurs d'autrui, le forçant à admettre le malheur comme un élément constitutif de la destinée humaine, donc à se résigner aux coups que celle-ci lui réserve :

***Est autem consolatio ... homines nos ut esse meminerimus ea lege natos ut omnibus telis fortunae proposita sit uita nostra, neque esse recusandum quo minus ea qua nati sumus condicione uiuamus neue tam grauiter eos casus feramus quos nullo consilio uitare possimus euentisque aliorum memoria repetendis nihil accidisse noui nobis cogitemus.***<sup>438</sup>

Voilà les enseignements dont le souvenir doit soulager l'humanité souffrante : prendre conscience de l'appartenance du malheureux à l'espèce humaine et par conséquent trouver un réconfort par la solidarité dans le malheur. La *memoria* agit ainsi, à travers les leçons qu'elle transmet, comme un révélateur de la communauté humaine. Cicéron peut alors prolonger ce précepte : certes, le souvenir de l'enseignement des philosophes est réconfortant, car il apprend au malheureux qu'il n'est pas seul et que la douleur est partagée équitablement entre les individus. Mais bien plus, la faillite de la République marque la ruine évidente de l'ensemble de la communauté humaine — le motif de la consolation, qui parcourt cette série de lettres de 46, est intimement lié à cette catastrophe — : voilà un réconfort supérieur pour Titius endeuillé, qui doit même envier les familles sans enfants, les plus heureuses dans cette situation critique :

***Neque hae neque ceterae consolationes quae sunt a sapientissimis uiris usurpatae memoriaeque litteris proditae tantum uidentur proficere debere quantum status ipse nostrae ciuitatis et haec per<ur>batio temporum perditorum...***<sup>439</sup>

La gradation introduit donc une hiérarchie dans les malheurs : le malheur de l'individu est effacé par celui des autres individus, lui-même dépassé par celui de la communauté des

<sup>437</sup> Ibid. IV, 3, 3 ; lettre 499 : « Mais toi, depuis tes premières années, je m'en souviens, tu t'es adonné passionnément à toutes les branches du savoir et tu as appris avec une ardeur et une attention extrêmes toutes les leçons que les plus grands sages nous ont léguées en vue de mener une vie conforme au bien. »

<sup>438</sup> Ibid. V, 16, 2 ; lettre 565 : « Or il y a une consolation... : c'est de nous souvenir que nous sommes des hommes, nés sous la loi qui expose notre vie à tous les coups de la fortune, et que nous ne devons pas nous refuser à vivre dans la condition où nous sommes nés ; c'est de supporter avec moins de peine les accidents qu'aucun calcul ne nous permettrait d'éviter et de songer, en nous remémorant les malheurs d'autrui, qu'il ne nous est rien arrivé d'inouï. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>439</sup> Ibid. V, 16, 3 : « Ni ces consolations, ni toutes celles qu'ont employées les plus grands sages et perpétuées les livres, ne doivent être, à mes yeux, aussi efficaces que l'état de notre cité, par lui-même, et le bouleversement de cette époque de perdition... »

individus. La *memoria* intervient pour rappeler les leçons des philosophes relativisant le malheur de chacun en montrant qu'il est le partage de tous<sup>440</sup>.

Confrontés à une situation politique agitée, les individus présentent des sentiments variés, fondés sur des souvenirs personnels. Ainsi, un Balbus, questeur de Gadès inféodé à César et neveu de Balbus, lieutenant du dictateur, se livre aux pires exactions selon Caius Asinius Pollion et fait donner, d'après une lettre du 8 juin 43, une représentation théâtrale de ses propres exploits, dont le rappel l'émeut jusqu'aux larmes :

***Illā uero iam ne Caesaris quidem exemplo, quod ludis praetextatam de suo itinere ad L. Lentulum pro consule sollicitandum posuit, et quidem, cum ageretur, fleuit memoria rerum gestarum commotus***<sup>441</sup>

La *memoria* apparaît alors comme un simple motif de gloriole individuelle.

Inversement, dans une lettre adressée en juillet 43 à Brutus, Cicéron s'appuie sur ses souvenirs personnels pour dresser un constat pessimiste sur l'état de la République, en opposant deux types de guerre civile : celle qu'il a connue, qui permettait toujours la survie de la République, quel que fût le vainqueur, et la guerre à venir, où la République paraît perdue si Cicéron, Brutus et leur parti sont vaincus ; cette confrontation dans le temps passe par l'usage du mot *memoria*, au sens de « génération », les souvenirs personnels de Cicéron s'étendant à l'ensemble de ses contemporains :

***Nullum enim bellum ciuile fuit in nostra re publica omnium quae memoria mea fuerunt, in quo bello non, utrumque pars uicisset, tamen aliqua forma esset futura rei publicae : hoc bello uictores quam rem publicam simus habituri non facile adfirmarim, uictis certe nulla umquam erit***<sup>442</sup>

*Memoria* traduit ainsi la nostalgie d'un individu, généralisée à l'ensemble de sa génération, pour une période révolue où tous les espoirs restaient permis. Il n'est que de voir la rumination — exprimée par le verbe *recordor* — de son consulat, dont il idéalise le

<sup>440</sup> H. Zehnacker, « *Officium consolantis* : le devoir de consolation dans la correspondance de Cicéron de la bataille de Pharsale à la mort de Tullia », *REL* 63, 1985, 69-86, évoque le deuil de Titius (p. 79-84). La consolation de Cicéron a une portée politique, puisque les deux enfants de ce Titius ont été tués par les Pompéiens en Afrique, et concerne tous ses concitoyens affectés par la guerre civile. H. Zehnacker en conclut que le thème de la *consolatio* et du réconfort procuré par la philosophie morale naît chez Cicéron du naufrage de la République. Cette pratique explique la rapidité avec laquelle il composera sa propre *Consolatio*, consécutive à la mort de sa fille Tullia (p. 85) : « Fidèle à l'esprit de la nouvelle Académie, Cicéron s'efforce de dresser le bilan de toute la pensée grecque en matière de consolation et d'apprécier lucidement les bienfaits qu'il en a retirés... Mais à elles seules ces lectures et ces méditations ne devaient pas suffire. Leur efficacité ne se révélait que par le moyen de l'écriture. L'écriture comme thérapeutique : voilà qui est nouveau et même étonnamment moderne ; et voilà par quoi cette *Consolatio*, que Cicéron s'adresse à lui-même, est différente de toutes les autres *Consolations*. »

<sup>441</sup> *CIC., fam. X, 32, 3 ; lettre 915* : « Mais ce qui suit n'a même pas de précédent chez César : à des jeux, il fit représenter une tragédie prétexte, de sa propre démarche, en vue de circonvenir le proconsul L. Lentulus Crus, et qui plus est, au cours de la représentation, il pleura, tout ému par le rappel de ses exploits »

<sup>442</sup> *CIC., Ad Brut. I, 15, 10 ; lettre 933* : « Car il n'y a eu aucune guerre civile, dans notre République, parmi toutes celles qui ont eu lieu de mon temps, dans laquelle ne dût survivre, quel que fût le camp vainqueur, une certaine forme de République : dans cette guerre-ci, il n'est pas facile de dire avec certitude quelle forme de République nous aurons, si nous sommes vainqueurs, il n'y en aura jamais aucune, c'est certain, si nous sommes vaincus »

souvenir, désespéré par l'évolution politique :

***Recordor enim quam bella paulisper nobis gubernantibus ciuitas fuerit.*** <sup>443</sup>

Enfin, une dernière anecdote, légère et futile, met en scène les souvenirs de Quintus : celui-ci demande à Tiron, le secrétaire de Marcus, de lui écrire quoi qu'il arrive, quel que soit l'intérêt de ses propos, pour éviter qu'on ne le soupçonne de paresse. Il établit une analogie avec l'habitude de sa propre mère, qui scellait toutes les bouteilles, même vides, afin d'empêcher qu'on ne la soupçonnât de les avoir vidées :

***Plane te rogo, sic ut olim matrem nostram facere memini, quae lagonas etiam inanis obsignabat ne dicerentur inanes aliquaе fuisse quae furtim essent exsiccatae, sic tu, etiam si quod scribas non habebis, scribito tamen, ne furtum cessationis quaesiuisset uidearis.*** <sup>444</sup>

L'évocation du souvenir d'enfance traduit ici une plus grande intimité entre les correspondants. Qu'elle suggère la satisfaction, le désespoir ou plus simplement la nostalgie, comme dans les trois derniers exemples cités, la *memoria* manifeste l'implication personnelle d'un individu : elle révèle une humeur, un état d'esprit, en livrant un point de vue rétrospectif sur le passé. Ces lettres présentent donc les rares occasions où Cicéron donne à voir la valeur lyrique et affective du mot *memoria* avec une certaine franchise.

Toutefois, même sa *Correspondance* reste le lieu de l'affrontement politique et du débat philosophique. Pour cette raison, à maintes reprises, le mot *memoria* s'enrichit des connotations morales, politiques et philosophiques que nous préciserons plus loin — mais à l'échelle d'un individu.

### 3. La mise en scène des souvenirs intimes de Cicéron dans les dialogues

Si la forme même des discours antiques interdit de connaître la réaction de l'auditoire, les dialogues écrits par Cicéron sont en revanche l'occasion d'observer un échange, certes factice car littéraire, autour de la *memoria* de l'ancien consul. En effet, il a bien retenu la leçon d'Antoine, et sait entraîner l'adhésion de l'auditeur/lecteur par la présentation de ses propres souvenirs, douloureux, susceptibles de toucher. Loin de nous l'idée de dénigrer la part autobiographique de ces épanchements, non plus que leur portée idéologique et psychologique, dans la nostalgie qu'ils révèlent : aucune simulation d'une douleur affectée ; l'implication personnelle est totale. Néanmoins, comme Antoine, Cicéron sait la nécessité de mettre en scène les souvenirs évoqués, de leur attribuer une place judicieuse dans l'organisation du dialogue, pour sembler persuader les interlocuteurs ou dédicataires, personnages fictifs du débat. Cette stratégie doit entraîner par extension l'adhésion des lecteurs, réels cette fois, qu'ils représentent <sup>445</sup>. C'est ainsi que Cicéron

<sup>443</sup> CIC, Att. IV, 18, 2 : « Je me souviens... Combien la République était belle du temps que j'étais consul ! »

<sup>444</sup> CIC., fam. XVI, 26, 2 ; lettre 954 : « Je te le demande clairement : comme le faisait autrefois, je m'en souviens, notre mère, qui cachetait les flacons même vides, pour qu'on n'aille pas dire qu'il y avait des flacons vides qui avaient été séchés en cachette, toi aussi, même si tu n'as rien à écrire, écris tout de même pour ne pas donner l'impression d'avoir cherché un faux-fuyant dissimulant ta paresse. »

<sup>445</sup> Dans ses discours, Cicéron rappelle l'enthousiasme de son public. Ce motif soutient sa politique de *consensus*.

installe précisément ses souvenirs dans le préambule de chacun des trois livres qui composent le *De oratore*, en plaçant aussi ce dialogue essentiel sous le signe de la mémoire.

Comme l'orateur en son discours, le maître d'éloquence use de l'autobiographie et d'un pathétique vécu, éprouvé même, pour toucher la sensibilité des auditeurs<sup>446</sup>, au moyen d'une *memoria* partagée, voire offerte, qui crée une forme de communion entre le lecteur et l'auteur, à travers l'échange déjà évoqué. Cicéron met ici en jeu sa mémoire affective, personnelle, il l'associe, en la livrant, à la mémoire collective, celle des Romains, soumettant, dans une tentative de persuasion rhétorique, l'individu à la communauté, plus précisément la communauté de mémoire. Il illustre ainsi la théorie oratoire énoncée par Antoine, par l'évocation de trois souvenirs personnels distincts.

Le préambule du livre I réalise la double fonction de la *memoria* : pathétique et authenticatrice. Pathétique lorsque, s'adressant à son frère Quintus, Marcus rappelle avec envie le sort de la vieille génération romaine, du deuxième siècle, qui connut la République florissante, et reçut une gloire correspondant à ses mérites avant de jouir d'une retraite heureuse :

***Cogitanti mihi saepenumero et memoria uetera repetenti perbeati fuisse, Quinte frater, illi uideri solent qui in optima re publica, quom et honoribus et rerum gestarum gloria florerent, eum uitae cursum tenere potuerunt ut uel in negotio sine periculo uel in otio cum dignitate esse possent.***<sup>447</sup>

*Memoria* traduit la nostalgie ressentie par Cicéron pour une République idéale, celle des Scipions et des Catons. Il regrette une République qui aurait reconnu ses mérites et lui aurait permis l'*otium cum dignitate* auquel il aspire. Il poursuit avec la peinture de la crise de la Rome contemporaine qui ne lui laisse pas cet *otium* tant désiré ; le loisir qu'il pourra obtenir, il le consacrera à l'écriture. Au delà du simple prétexte introductif qui justifie la rédaction de son ouvrage — il a un peu de temps et en profite pour écrire —, Cicéron énonce une conception politique forte et simple qui rappelle son implication dans les affaires de l'Etat. La nostalgie d'un âge d'or politique et la détresse affichée par Cicéron semblent, à travers le motif du souvenir, livrer au lecteur ses sentiments, dans la profondeur de l'épanchement personnel, et le préparent à une réception favorable de son texte.

Authenticatrice, la *memoria* de Cicéron l'est aussi lorsqu'il annonce, peu après, qu'il va retracer le souvenir d'une conversation ancienne entre Crassus, Antoine et d'autres orateurs, pour satisfaire la requête de Quintus :

***Ac mihi repetenda est ueteris cuiusdam memoriae non sane satis explicata recordatio sed, ut arbitror, apta ad id quod requiris ut cognoscas quae uiri omnium eloquentissimi clarissimique senserint de omni ratione dicendi.***<sup>448</sup>

<sup>446</sup> Cf. CIC., *fam.* V, 12 : Cicéron veut que l'on écrive sur son consulat pour émouvoir les lecteurs au point de les faire pleurer.

<sup>447</sup> CIC., *De or.* I, 1 : « Bien souvent, lorsque mes réflexions ramènent ma pensée vers les temps disparus, ils me paraissent singulièrement heureux, mon cher Quintus, ces hommes qui, au sein d'une cité bien gouvernée, comblés d'honneurs, florissants de la gloire que leur méritaient leurs actions, ont pu régler le cours de leur existence, de manière à vivre tour à tour au service de l'Etat sans danger et dans la retraite avec dignité. »



Pour introduire le sujet, Cicéron veut s'appuyer sur les autorités les plus compétentes, des orateurs reconnus comme Crassus et Antoine, et pour cela, il veut accréditer l'existence d'un débat entre eux sur ce sujet. Le recours à la *memoria* est le moyen de donner une réalité historique à ce dialogue — qu'il ait effectivement eu lieu, ou qu'il ait été fictif comme pourrait le suggérer l'imprécision reconnue du souvenir (*non sane satis explicata recordatio*) — pour entraîner son lecteur, et le gagner aux idées fortes qui l'inspirent, en particulier la polyvalence et plus largement la compétence de l'orateur, non pas en énumérant une série de procédés techniques, mais par une approche philosophique, humaniste, qu'il énonce aussitôt<sup>449</sup>.

Après ces explications, Cicéron introduit la discussion, dont il rappelle les circonstances : Crassus s'était rendu dans sa villa de Tusculum pour préparer son intervention contre le consul Philippe qui en 91 mettait à mal le Sénat<sup>450</sup> ; il y avait réuni Antoine, son propre beau-père, Quintus Mucius Scaevola, dit l'Augure, qui dirigea les premiers pas de Cicéron dans sa carrière, Caius Cotta et Publius Sulpicius<sup>451</sup>. L'Arpinate affirme que c'est Cotta, consul en 75, qui lui a raconté cet entretien<sup>452</sup>. La chaîne de souvenirs, de Cotta à Cicéron, puis de Cicéron au dédicataire, son frère Quintus, et donc aux lecteurs qu'il représente, permet à la fois d'éloigner le dialogue dans le temps — ce qui lui donne le prestige et l'autorité du passé, mais surtout de l'ombre tutélaire de Crassus et d'Antoine — et d'accréditer l'existence de cet entretien, attestée par une cascade de souvenirs d'individus nommément cités, donc responsables de la teneur des propos présentés au lecteur. Cette mise en abyme<sup>453</sup> de la narration est clairement

<sup>448</sup> *CIC., De or. I, 4* : « *Et maintenant il me faut retracer un ancien entretien, dont le souvenir sans doute pourrait être plus précis, mais qui est bien propre, il me semble, à te satisfaire, et où tu apprendras ce que les plus éloquents et les plus illustres des hommes ont pensé sur toutes les parties de l'art oratoire.* »

<sup>449</sup> *Ibid.* I, 5.

<sup>450</sup> Sur la crise politique de 91 — préfiguration de la guerre sociale —, provoquée par les propositions du tribun Drusus visant à accorder le droit de cité aux alliés, et par la réaction du consul Philippe, et sur la position de Crassus, cf. G. Rolin, « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron (II) », *LEC* 48, 1, 1980, 43-60, p. 50-54 ; sur la personnalité de Crassus, *ibid.*, p. 44, n. 3 ; cf. aussi *R.-E.* Bd. XIII, 1, 1929, Licinius, n° 55 *Crassus orator*, col. 252 à 268. Sur les qualités oratoires de Philippe, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 174-175.

<sup>451</sup> *CIC., De or. I, 24-25.*

<sup>452</sup> *Ibid.* I, 26 : *Cotta narrabat*. Cf. aussi *De or. III, 16*, où Cicéron confirme le caractère approximatif de son dialogue, dont Cotta lui a seulement fait connaître les grandes idées ; Cicéron a donc tenté d'adopter le style des différents interlocuteurs. Il ne dit pas cependant dans quelle mesure il use de cet artifice pour diffuser ses propres idées : *Nos enim, qui ipsi sermoni non interfuissemus et quibus C. Cotta tantummodo locos ac sententias huius disputationis tradidisset, quo in genere orationis utrumque oratorem cognoueramus, id ipsum sumus in eorum sermone adumbrare conati.* « N'ayant pas assisté à l'entretien même, dont j'ai eu connaissance par Cotta, qui s'est borné à me transmettre les différents points de la discussion et les avis exprimés, je me suis efforcé de reproduire en gros, dans le langage de Crassus et d'Antoine, ce que je savais de la manière de chacun d'eux. »

<sup>453</sup> Sur la valeur politique de cette mise en abyme, fréquente dans les dialogues cicéroniens, cf. l'analyse de M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, citée dans l'Annexe n° 11, p. 492.

affirmée lorsque Cicéron présente les circonstances, la venue de Crassus à Tusculum où a lieu le dialogue, avec ses amis, pendant les Jeux Romains ; il prétend alors s'appuyer sur le souvenir du récit qu'on lui en a fait — ce « on » s'incarnant en Cotta, présenté au paragraphe 26 :

**... dici mihi meminī ludorum Romanorum diebus L. Crassum quasi colligendi sui causa se in Tusculanum contulisse** <sup>454</sup>

Le livre II commence également par un souvenir intime, Marcus invitant son frère Quintus à se rappeler leurs souvenirs d'enfance <sup>455</sup>, et notamment le discours général qu'on tenait alors sur l'ignorance supposée de Crassus et d'Antoine et qui tendait à leur dénier tout goût pour l'éducation et la culture — en particulier pour Crassus. L'évocation de ce souvenir doit procurer au lecteur l'impression de plonger dans l'intimité de l'orateur, cet apparent abandon lui conférant une sincérité qui le rapproche du lecteur <sup>456</sup>.

Enfin, le préambule du livre III, plus développé, plus pathétique, communique les sentiments de Cicéron au lecteur, lui faisant partager ses déceptions et ses chagrins, dans toute sa fragilité. Il ne s'agit pas seulement de l'apitoyer par un simple procédé technique — la mise en scène autobiographique du narrateur —, mais plus largement de l'attirer dans son camp, de lui faire partager, à travers ses souvenirs, les mêmes vues politiques. En effet, l'évocation de la parole de Crassus réveille le souvenir de sa mort, survenue peu après cet entretien, après qu'il eut parlé une dernière fois contre le consul Philippe, et en faveur du parti aristocratique, avec une énergie qui lui fut sans doute fatale :

**... acerba sane recordatio ueterem animi curam molestiamque renouauit.** <sup>457</sup>

Crassus méritait, pour tous ses talents, de vivre plus longtemps — Cicéron évoque sur un mode hyperbolique une immortalité dont il était digne et que le souvenir qu'il transmet lui assure, dans l'esprit des hommes :

<sup>454</sup> CIC., *De or.* I, 24 : « ...Lucius Crassus pendant les fêtes des Jeux Romains (je me souviens que la chose me fut racontée) se rendit, comme pour se recueillir, à sa campagne de Tusculum. » (trad. E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1922)

<sup>455</sup> Sur l'enfance et l'adolescence de Cicéron, cf. G. Rolin, « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron », *LEC* 47, 4, 1979, 335-346, et *LEC* 48, 1, 1980, 43-60.

<sup>456</sup> CIC., *De or.* II, 1. Sur la relation privilégiée de Cicéron élève et de Crassus, et sur l'enseignement dispensé dans son école, cf. G. Rolin, « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron (II) », *LEC* 48, 1, 1980, 43-60, p. 43-46. M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 195, constate la force d'évocation des préambules du *De oratore*, qui parviennent à faire revivre les personnages d'un passé regretté, ressassé (*recordatio*) par Cicéron, en premier lieu Crassus, et qui traduisent ainsi sa nostalgie : « ... les motifs développés I, 1-3 et III, 13-14 constituent respectivement le prélude et l'épilogue de l'ouvrage : par eux le passé revit et pénètre le présent : *Ac mihi repetenda est ueteris cuiusdam memoriae non sane satis explicata recordatio.* (I, 4) ; *Acerba sane recordatio ueterem animi curam molestiamque renouauit.* (III, 2) : c'est la puissance évocatrice du souvenir, la continuité de la tradition qui fait de l'ouvrage un monument historique et un témoignage vivant. » Sur l'émotion ressentie par Cicéron à la mort de Crassus, cf. V. Pöschl, *Römischer Staat und griechisches Staatsdenken bei Cicero*, p. 179.

<sup>457</sup> CIC., *De or.* III, 1 : « ... un souvenir bien amer est venu réveiller dans mon esprit des regrets et une douleur qui dataient de loin. »

***Nam illud immortalitate dignum ingenium, illa humanitas, illa uirtus L. Crassi morte extincta subito est uix diebus decem post eum diem, qui hoc et superiore libro continetur.***<sup>458</sup>

Mais Cicéron ne s'arrête pas là et prend soin d'approfondir ce souvenir douloureux par la surenchère et le paradoxe : la mort de Crassus en 91 est finalement enviable, rétrospectivement, puisqu'elle lui a évité de voir à la fois les guerres sociales et la situation de guerre civile qui a suivi à Rome, déclenchée par les rivalités des partisans de Marius et de Sylla, et qui aboutit à un bain de sang. Le souvenir de la mort de Crassus entraîne, par une gradation, un souvenir plus douloureux encore, celui de la fin des autres interlocuteurs du dialogue, exilés, assassinés ou contraints au suicide pendant cette crise. Une question oratoire traduit la satisfaction de savoir Crassus mort avant ces proscriptions, le souvenir du destin infamant de ses amis confirmant que sa fin fut préférable :

***Quis enim non iure beatam L. Crassi mortem illam, quae est a multis saepe defleta, dixerit, cum horum ipsorum sit, qui tum cum illo postremum fere collocuti sunt, euentum recordatus ?***<sup>459</sup>

L'insistance doloriste de Cicéron paraît significative puisqu'il développe ce souvenir en énumérant un à un les différents intervenants du dialogue, évoquant avec une précision pathétique la fin tragique de chacun : Catulus obligé de mettre fin à ses jours en 87 par la proscription lancée par son ancien collègue, Marius ; Antoine assassiné par les marianistes en 87, sa tête clouée aux Rostres ; parmi d'autres victimes, Cotta exilé en 90 ; Sulpicius tué par les syllaniens en 86<sup>460</sup>.

Cette litanie est placée sous le signe de la *memoria* dès la première victime, Catulus :

***Tenemus enim memoria Q. Catulum, uirum omni laude praestantem, cum sibi non incolumem fortunam sed exilium et fugam deprecaretur, esse coactum ut uita se ipse priuaret.***<sup>461</sup>

Le mot *memoria* retrouve sa double valeur, à la fois authenticatrice et affective, mêlant le

<sup>458</sup> Ibid. III, 1 : « Ce beau talent, digne d'être immortel, cette politesse charmante, cette perfection morale de Lucius Crassus, tout cela fut éteint par une mort subite, dix jours à peine après celui dont ce livre et le précédent rapportent les entretiens. »

<sup>459</sup> Ibid. III, 9 : « Cette mort de Lucius Crassus, si souvent l'objet de tant de pleurs, qui donc n'aurait toute raison de la trouver heureuse, en se rappelant la fin de ceux-là mêmes qui eurent peut-être alors avec lui leur conversation dernière ? »

<sup>460</sup> Ibid. III, 9-11. Sur cette crise et sur la douleur de Cicéron confronté à la perte de ses maîtres et amis, cf. G. Rolin, « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron (II) », *LEC* 48, 1, 1980, 43-60, p. 54-61. S. Charrier, « Les années 90-80 dans le *Brutus* de Cicéron (§§ 304-312) : la formation d'un orateur au temps des guerres civiles », *REL* 81, 2003, 79-96, p. 85-87, recense les maîtres de Cicéron durant cette période de formation, à partir de ses récits autobiographiques : Crassus, les deux Scaevola, Philon de Larissa, Molon de Rhodes, Diodote, Staseas, Aelius Stilo, Posidonius. Sur C. Aurelius Cotta et P. Sulpicius Rufus, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 174.

<sup>461</sup> Ibid. III, 9 : « En effet, nous gardons en mémoire que Quintus Catulus, cet homme éminent à tous les titres, quand il suppliait non point qu'on lui laissât, intacte, sa situation, mais qu'on lui permit de fuir en exil, fut forcé de se priver lui-même de la vie. » (trad. H. Bornecque et E. Courbaud modifiée, Paris, CUF, 1930).

fait historique, reconnu et commun à tous, et le traumatisme personnel. D'une série d'événements collectifs, Cicéron tire un souvenir individuel, intime, douloureux, dont il partage l'expérience avec ses lecteurs ; le pathos doit les toucher, mais la sympathie établie doit unir une communauté autour de mémoires individuelles qui s'ajoutent jusqu'à construire une mémoire collective. En se livrant ainsi, il veut unir ses lecteurs autour de ses analyses politiques : le constat de la crise connue par la génération précédente et l'analogie de la situation provoquée par le premier triumvirat avec les troubles qui suivirent les guerres sociales<sup>462</sup>.

Car l'évocation de ces souvenirs douloureux prend place dans un ouvrage daté de 55, à un moment où Cicéron est mis à l'écart du jeu politique par les accords de Lucques, en 56, qui entérinent le partage de fait du pouvoir entre les trois *imperatores*. On peut juger de son amertume et de son désir malgré son absence de la scène politique de faire partager ses analyses par le rapprochement ainsi établi avec les errements des marianistes et des syllaniens, pour évoquer la menace qui pèse sur la République et réveiller les consciences.

Il adoptera précisément le même mode de pensée neuf ans plus tard, en 46, en composant le *Brutus*. Une guerre civile plus tard, Crassus et Pompée morts, César à la tête d'un régime illégal, la situation est bien pire que celle de 55 : la menace a été mise à exécution et la République n'existe pour ainsi dire plus — malgré la poursuite de la guerre contre les pompéiens survivants à Thapsus puis à Munda, et la résistance de Brutus et Cassius contre les césariens qui les écraseront à Philippes en 42. De ce fait, le ton du dialogue se révèle beaucoup plus sinistre et désespéré encore que celui du *De oratore*. Le préambule commence là aussi par un souvenir personnel. Le *De oratore* s'ouvrait sur la réunion d'un cercle d'amis, certes exposés aux dangers d'une vie publique agitée, mais unis pour les combattre et pour développer une théorie rhétorique associée à une philosophie morale et politique qui laissait l'espoir d'un salut de la République assuré par les citoyens idéaux incarnés par ces orateurs et leur digne successeur, Cicéron. Le *Brutus*, lui, prend pour point de départ la mort de celui qui fut à la fois le maître et le rival de Cicéron : Hortensius<sup>463</sup>. La nouvelle de sa mort en 50 éveille aussitôt en lui des souvenirs personnels, affectifs, liés à son accès au collège des augures, qui lui fut ouvert par Hortensius :

<sup>462</sup> L'analogie se poursuivra avec la guerre civile de 49, comme le rappelle S. Charrier, « Les années 90-80 dans le *Brutus* de Cicéron (§§ 304-312) : la formation d'un orateur au temps des guerres civiles », *REL* 81, 2003, 79-96, p. 89 : « Ce rapprochement avec les années 90-80 a hanté Cicéron et ses contemporains, dès le début du conflit, comme l'attestent les lettres de 49, où les belligérants sont comparés à Sylla, Marius, Cinna. César lui-même, dans une lettre écrite après la prise de Corfinium, affirmait que Sylla ne constituait pas un modèle pour lui. » E. Narducci, *Cicerone e l'eloquenza romana : retorica e progetto culturale*, Roma, Bari, Laterza, 1997 (Quadrante 86) observe la nostalgie et l'amertume de ces préambules pathétiques qui établissent un parallèle entre deux crises politiques, entre le destin de Cicéron et celui de ses interlocuteurs. Selon A. Michel, « La pédagogie de Cicéron dans le *De oratore* : comment unir l'idéal et le réel », *REL* 64, 1986, 72-91, p. 77, Cicéron établit un parallèle entre l'amitié des interlocuteurs du dialogue et l'union des Romains contre Catilina en 63. Sur l'enchaînement des guerres civiles constaté par les Romains eux-mêmes, cf. P. Jal, *La guerre civile à Rome*, Paris, PUF, 1963, p. 44-55.

<sup>463</sup> Sur la carrière et l'œuvre oratoire d'Hortensius, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 217-219.

***qua in cogitatione et cooptatum me ab eo in collegium recordabar, in quo iuratus iudicium dignitatis meae fecerat, et inauguratum ab eodem ; ex quo augurum institutis in parentis eum loco colere debebam.***<sup>464</sup>

A travers ce souvenir, c'est bien son intimité que révèle Cicéron, ce début de carrière qui faisait d'Hortensius un *parens* pour Cicéron. L'expression de sa tristesse est certes un moyen de susciter la compassion du lecteur ; mais aussi, nous l'avons vu dans le cas de Crassus, de l'attirer dans son camp, celui des nostalgiques de la République, de le faire adhérer à cette vaste communauté.

Car Cicéron étend la situation d'Hortensius à celle de tous les hommes d'Etat qui moururent avec la reconnaissance de leurs mérites, sans voir la ruine de leur action, à l'instar de Crassus, déjà évoqué : une chance, selon lui<sup>465</sup>. Pour cette raison, il tire un réconfort personnel du souvenir de ces citoyens responsables et reconnus, destiné à compenser les malheurs de son temps<sup>466</sup> :

***Quorum memoria et recordatio in maximis nostris grauissimisque curis iucunda sane fuit, cum in eam nuper ex sermone quodam incidissemus.***<sup>467</sup>

En effet, il peut, par analogie, se placer dans la ligne de leur action et prendre conscience qu'il a relayé celle-ci. La reconnaissance de leurs bienfaits vaut donc pour lui aussi : il trouve là une légitimation de sa propre conduite, qu'il intègre ainsi dans le droit fil de leur *memoria*. Ajoutons que, dans la perspective eschatologique du philosophe de la Nouvelle Académie, la mort apparaît comme le prolongement spirituel heureux d'une existence terrestre digne : Marcus envie ces hommes promis à l'immortalité qui n'auront pas assisté à la perte de leurs idéaux.

Puis, de façon plus banale, le dialogue est conçu comme l'occasion d'évoquer ces hommes du passé pour oublier l'actualité. Tout se passe bien jusqu'à ce que Brutus dresse un portrait élogieux de Marcellus, rappelant inévitablement sa réaction lors de la guerre civile, refusant la cause césarienne, et pour cette raison, bloqué à Mytilène<sup>468</sup>. Cicéron s'en réjouit tout en regrettant que l'allusion à Marcellus rappelle à son souvenir la situation critique de Rome que la discussion devait faire oublier :

***Etsi, inquam, de optimi uiri nobisque amicissimi laudibus libenter audio, tamen***

<sup>464</sup> CIC., Brut. 1 : « ... à cette pensée, des souvenirs me revenaient : c'était lui qui m'avait ouvert l'accès de ce collège en me déclarant sous serment digne d'y être admis ; c'était lui qui m'avait consacré, ce qui, d'après les institutions des augures, m'imposait le devoir de le traiter comme un père. »

<sup>465</sup> Cf. M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 258.

<sup>466</sup> *Ibid.* p. 259 : « L'évocation des temps anciens fait naturellement suite à la *consolatio*. Le raccord entre *prooemium* et dialogue s'établit aisément : dernier représentant de l'éloquence politique, Hortensius clôt la série des noms illustres que Cicéron va évoquer ; sa mémoire est indissolublement liée à l'histoire de l'éloquence romaine. » Sa nostalgie est soulignée (p. 262) : « Au passé illustré par la double gloire de Cicéron et d'Hortensius s'oppose un présent qui n'est plus que décadence. »

<sup>467</sup> CIC., Brut. 9 : « Leur mémoire et le rappel de leurs noms, au milieu de nos grandes et terribles préoccupations, fut pour moi un véritable plaisir un jour que j'y avais été amené par le hasard d'une conversation. »

<sup>468</sup> Cicéron obtiendra son rappel avec le discours *Pro Marcello*. Il sera tué sur le chemin du retour à Athènes.

***incurro in memoriam communium miseriarum, quarum obliuionem quaerens hunc ipsum sermonem produxi longius.***<sup>469</sup>

Pour cette raison, il préfère confier le portrait de Jules César comme orateur à Atticus, parce que, prétend-il, il ne veut pas parler des vivants, en fait, pour oublier plus facilement la crise présente. Inversement, un peu plus loin, Brutus, à son tour, est assailli de tristesse à l'évocation par Cicéron de deux amis, Torquatus et Triarius — ses interlocuteurs du livre I du *De finibus* —, victimes de la guerre civile. Ce souvenir provoque une réaction de déception, au point qu'il exprime ses regrets devant l'inefficacité des efforts de Cicéron pour ramener la paix :

***Tum Brutus, Torquati et Triari mentione commotus (utrumque enim eorum admodum dilexerat) : Ne ego, inquit, ut omittam cetera, quae sunt innumerabilia, de istis duobus cum cogito, doleo nihil tuam perpetuam auctoritatem de pace ualuisse.***<sup>470</sup>

Cicéron l'invite donc à tenter d'oublier — comme lui-même plus haut — ces chagrins liés à la crise politique en reprenant l'entretien, car l'attente angoissée de l'avenir est sans doute pire encore que la remémoration du passé :

***Sileamus, inquam, Brute, de istis, ne augeamus dolorem. Nam et praeteritorum recordatio est acerba et acerbior exspectatio relicuorum. Itaque omittamus lugere...***<sup>471</sup>

A ce titre, les vivants sont plus à plaindre que les morts, comme Hortensius.

A travers le souvenir des amis morts, Cicéron met en jeu une mémoire affective meurtrie susceptible de rallier le lecteur, qui partage les mêmes souffrances : une empathie dans la douleur se constitue entre l'orateur et le lecteur, ce dernier entrant littéralement dans la mémoire du premier, la mémoire de l'individu s'étendant à l'ensemble du groupe.

Face à la mort de Crassus ou d'Hortensius, le chagrin de Cicéron est tel qu'il envie leur sort ; considérant que l'état de déchéance de la République est sans appel, il invite avec nostalgie à se tourner vers le passé, vers les amis défunts<sup>472</sup>. Pour retrouver les racines du civisme romain ? ou pour se consoler, plus simplement, et oublier la situation présente, comme il le suggère ? Dans cette exhortation à refouler le souvenir traumatisant

<sup>469</sup> CIC., Brut. 251 : « D'un homme aussi parfait que Marcellus, repris-je, et qui m'est si cher, j'ai plaisir évidemment à entendre faire l'éloge ; mais cela me ramène au souvenir des malheurs publics, et c'était justement pour les oublier que j'ai prolongé cet entretien. »

<sup>470</sup> Ibid. 266 : « Alors Brutus, vivement ému par la mention de Torquatus et de Triarius, qu'il avait tendrement chéris : « Ah, dit-il, sans parler des autres sujets de douleur, qui sont innombrables, je ne puis penser à ces deux hommes sans déplorer que ton infatigable intervention en faveur de la paix ait été sans effet. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923).

<sup>471</sup> Ibid. 266 : « Ne parlons pas, dis-je, Brutus, de tout cela, pour ne pas augmenter notre chagrin ; car si le souvenir du passé est amer, plus amère encore est l'attente de l'avenir. Cessons donc de gémir... »

<sup>472</sup> M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, analyse la succession des dialogues consacrés au souvenir d'un ami défunt (p. 276).

d'une catastrophe universelle et à le couvrir par des souvenirs plus anciens, il nous semble trouver la clé de la fascination de Cicéron pour l'anecdote de Thémistocle, récurrente dans son œuvre <sup>473</sup> : alors que Simonide lui propose son *ars memoriae*, Thémistocle, dont la mémoire est exceptionnelle, déclare tristement lui préférer une *ars obliuionis*. Comme lui, Cicéron préfère oublier les malheurs de Rome, au point de refuser, nous l'avons vu, de peindre le talent de Jules César orateur, responsable de ce désordre, en respectant la règle qui consiste à ne pas parler des vivants... A nos yeux, la répétition de l'anecdote, la sympathie affichée pour Thémistocle dans sa quête désespérée d'une *ars obliuionis*, traduisent l'aspiration temporaire et récurrente d'un Cicéron vieillissant, mis à l'écart, marginalisé par le monde politique, pour un *otium cum dignitate*, qui lui offre la consolation d'une amnésie bienfaisante, dans la recherche philosophique et théorique, loin des contingences politiques. Jamais l'orateur romain ne dut se sentir plus vulnérable, ni plus proche de l'homme d'Etat athénien, dans leur confrontation commune, à quatre siècles de distance, aux déboires d'une carrière politique qui les conduisit au sommet de la cité, puis à sa marge, dans l'impuissance et le regret des jours passés, face à une situation qui leur échappait. Cicéron se heurte ici à la limite psychologique et affective d'une faculté maîtresse, la *memoria*, dont il veut pourtant faire une valeur de réactivation du civisme romain : atteint, ballotté par un destin contraire, l'individu doit abandonner cette *memoria* meurtrie au profit de la sérénité et d'un mieux-être personnels ; telle semble être la leçon du refus de Thémistocle qui aura poursuivi Cicéron durant toute la dernière partie retirée de son existence et qui contredit tous les principes défendus jusque là ; jusqu'au retour du Romain aux affaires <sup>474</sup>, manifestation de la reprise en main de son destin et renaissance de son attachement à la *memoria*, révélateur de son implication renouvelée dans la continuité républicaine, ultime pari, glorieux et vain : les *Philippiques*.

Ainsi, la mémoire de l'orateur, définie techniquement par la rhétorique traditionnelle, acquiert avec Cicéron un statut supérieur, lié à l'*humanitas*. Faculté inhérente à l'être humain, riche en potentialités, support de la *prudencia*, elle mérite d'être développée, notamment à l'aide de l'*ars memoriae*, pour lui permettre de s'accomplir pleinement. A ce titre, l'orateur apparaît comme un homme idéal. Cicéron renouvelle ainsi l'approche de la *memoria* rhétorique

<sup>473</sup> Cf. *De or.* II, 299 ; *Luc.* 2 ; *fin.* II, 104. La récurrence de l'anecdote révèle son importance pour Cicéron : il ne faut pas négliger les explications morales données par Thémistocle lui-même, désireux d'oublier. Dépassant la simple querelle rhétorique, cette référence paraît toucher directement la sensibilité de Cicéron, qui n'a jamais nié que l'Athénien fût l'un de ses modèles politiques. *Contra*, A. Rouveret, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne : Ve siècle av. J.-C.-Ier siècle ap. J.-C.*, Rome-Paris, de Boccard, 1989, p. 311, pour qui l'anecdote illustre l'opposition à la méthode d'acquisition de la mémoire : « La résistance à la méthode semble d'ailleurs avoir existé de tout temps puisque Cicéron rappelle le refus de Thémistocle d'acquiescer le nouvel art en disant qu'il aurait préféré apprendre au lieu d'une technique de mémoire un art de l'oubli. » Le rôle de Thémistocle serait alors limité à celui d'un porte-parole des adversaires de la méthode, comme Quintilien.

<sup>474</sup> A. Michel, « Eloquence et rhétorique à Rome à l'époque classique », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson, 29 août-2 sep. 1983, t. 1, 63-108, voit dans la primauté donnée à la philosophie sur la rhétorique à cette époque par Cicéron une étape avant le retour à la politique (p. 80) : « La lecture de l'*Hortensius*, en effet, peut faire croire, en effet, à un glissement vers la philosophie. Mais Cicéron ne s'est pas arrêté à l'*Hortensius*. Il a fini par les *Topiques*, le *De officiis*, le *De amicitia*, les *Philippiques*. La philosophie ne pouvait manquer de le relancer vers l'action, donc vers la parole héroïque dans laquelle il donnait sa vie. »

En mettant la mémoire de l'auditeur à contribution, Cicéron appelle à un partage des souvenirs destiné à entraîner sa persuasion. Mais outre la recherche de l'efficacité rhétorique, ce partage révèle une communauté de vues entre l'orateur et l'auditeur et entraîne une forme de sympathie. Cette dernière relève aussi de l'*humanitas* cicéronienne, support d'un sentiment de solidarité dans la souffrance. Cette sympathie trouve son expression la plus intense dans la *Correspondance*, dans la relation d'*amicitia*.



## DEUXIEME PARTIE : UNE ETHIQUE DE LA *MEMORIA*

Cicéron refuse de limiter la *memoria* à son aspect technique, jouet entre les mains des rhéteurs, parce que cette notion, loin d'être une simple faculté d'enregistrement, aide à définir une éthique fondée sur l'*humanitas*. De ce fait, la *memoria* cicéronienne mérite d'être examinée de façon plus théorique. Elle scelle en effet des relations humaines paisibles entre hommes de bien propres à l'*amicitia*, expression de sentiments humanistes. En outre, elle a sa part dans l'anthropologie cicéronienne puisqu'elle entre dans la nature d'une âme immortelle et confirme la part divine qui réside en l'homme. Enfin elle participe à la constitution d'une historiographie par son rapport particulier au temps.

### I. *Memoria*, fondement de l'*amicitia* dans la correspondance

La *memoria* manifeste dans les relations établies par Cicéron avec ses correspondants une qualité morale qui garantit l'accomplissement des engagements pris. Constitutive de la *gratia*, elle permet la réciprocité des *beneficia*.

## A. Un critère de moralité

### 1. Des hommes de qualité

La *memoria* est toujours jugée comme une vertu dans les textes théoriques de Cicéron. De même, les portraits qui émaillent sa correspondance attribuent la *memoria* à des hommes de bien, voire d'exception. Ainsi, recommandant Trebatius à César, en avril 54, il vante ses qualités de cœur, puis ses facultés intellectuelles, parmi lesquelles sa mémoire hors du commun (*singularis memoria*), qui garantit ses connaissances en droit et, plus largement, sa vaste érudition (*scientia*) :

***accedit etiam, quod familiam ducit in iure ciuili singulari memoria, summa scientia***<sup>475</sup>

Cette qualité est constitutive de l'honnête homme, de l'homme accompli, dans sa pleine acception humaine<sup>476</sup>. Mais à travers la répétition de ce motif, elle prend un sens précis et pragmatique dans le sous-genre épistolaire que représente la lettre de recommandation<sup>477</sup>.

En effet, Marcus justifie cette attention portée à la *memoria* des hommes qu'il recommande, récurrente dans sa correspondance, par exemple dans une autre missive adressée à César, en décembre 46 ou janvier 45 : il dresse un portrait flatteur d'un affranchi de Crassus, Apollonius, qui a aidé l'auteur en Cilicie en 51, et l'*imperator* victorieux à Alexandrie et en Espagne. Cultivé, il souhaite raconter les hauts faits de César en vers. Marcus fonde la loyauté de cet homme sur la fidélité qu'il a su montrer au souvenir de son ancien maître Crassus en rejoignant les partisans de César à la guerre :

***... sed neque egere mihi commendatione uidebatur (Apollonius), qui et in bello tecum fuisset et propter memoriam Crassi de tuis unus esset...***<sup>478</sup>

La fidélité envers l'un garantit la fidélité envers l'autre ; le poids de la *memoria* dans les choix d'Apollonius assure sa loyauté indéfectible et inspire donc confiance.

Cette conduite se répète en octobre 44, quand Caius Matius affirme sa fidélité au souvenir de son ami assassiné, Jules César, malgré ses détracteurs ; ainsi, il a été commissaire aux Jeux donnés pour la victoire de César par le jeune Octavien, obligation (*officium*) justifiée par le souci de la mémoire et de l'honneur du général défunt, même si,

<sup>475</sup> CIC., *fam.* VII, 5, 3 ; lettre 134 : « Ajoute à cela que c'est un chef de file en droit civil, qu'il a une mémoire exceptionnelle, une érudition de premier ordre. »

<sup>476</sup> César lui-même était connu pour sa mémoire exceptionnelle. Cf. J. Carcopino, *Jules César*, Paris, PUF, 1935, 5<sup>e</sup> édition 1968, p. 127.

<sup>477</sup> Sur la recommandation de Trebatius à César, cf. J. Boes, *La Philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 153-157.

<sup>478</sup> CIC., *fam.* XIII, 16, 3 ; lettre 573 : « ... mais d'une part il me semblait n'avoir aucunement besoin de recommandation, puisqu'il avait été près de toi à la guerre et qu'en mémoire de Crassus il était par excellence l'un des tiens »

selon R. Combès, l'éloge de la loyauté de Matius envers César est dicté moins par les « sentiments personnels » que par « les liens sociaux ou politiques »<sup>479</sup> :

***Ad ludos quos Caesaris Victoriae Caesar adulescens fecit curavi : at id ad priuatum officium, non ad statum rei publicae, pertinet ; quod tamen munus et hominis amicissimi memoriae atque honoribus praestare etiam mortui debui et optimae spei adulescenti ac dignissimo Caesare petenti negare non potui.***<sup>480</sup>

Le superlatif *amicissimi* souligne le rapport étroit établi entre la *memoria* et l'*amicitia* : sans *memoria*, l'*amicitia* n'existe plus. C'est la *memoria* qui permet de vérifier la force de l'*amicitia*, notamment après la mort, ici de César, là de Crassus. Une fois ceux-ci morts, rien n'empêche leurs proches de les renier, sinon la loyauté, la *fides* ; l'attention portée à la *memoria* en est la preuve. L'oubli est conçu comme une trahison, le souvenir, au contraire, comme une marque de loyauté. La *memoria* procure donc un crédit moral supplémentaire aux individus parce qu'elle les incite à assumer leur *officium*.

<sup>479</sup> R. Combès, « Cicéron et Matius : "amitié" et politique à Rome », REL 36, 1959, 176-186, p. 179. Le chercheur évoque l'*amicitia* politique qui les lie et leur crée des obligations plus sociales qu'affectives (p. 182-183) : « ... l'*amicitia*... tisse à travers la société romaine des chaînes de relations souvent entremêlées, destinées à fournir aux hommes politiques des appuis électoraux et financiers, et ces réseaux d'influences indispensables dans toute course au pouvoir. Aux jours sombres de la puissance de César, Cicéron reprend courage en songeant aux "amis" qu'il possède dans l'entourage même du dictateur ». M. Griffin, « From Aristotle to Atticus : Cicero and Matius on Friendship », *Philosophia togata* II, , éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1997, 86-109, p. 91-94, fait le point sur la vieille amitié qui lie Cicéron et Matius, à travers leur correspondance. Cet éloge de la loyauté de Matius est tempéré par la composition du *Laelius* (cf. *infra* p. 282 note 934 sur le *Laelius*). Sur l'*amicitia* comme loi naturelle fondant la société des hommes, cf. J. Boes, *La Philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 55-57 : « A ses yeux, le groupement entre les hommes, qu'il soit politique ou amical, n'a en théorie qu'une seule origine, le mouvement spontané de la nature. Le *De republica* parle d'une *naturalis hominum congregatio* (I, 39) » (p. 56).

<sup>480</sup> *CIC., fam. XI, 28, 6 ; lettre 815* : « J'ai été commissaire aux Jeux donnés pour la Victoire de César par le jeune César : mais cela est lié à une obligation d'ordre privé, non à la structure de l'Etat. D'ailleurs, je me devais d'assumer cette charge pour la mémoire et l'honneur d'un ami très cher et je ne pouvais le refuser à la demande d'un jeune homme du plus bel avenir et parfaitement digne de César. »



Fig.3 : Denier d'argent à l'effigie de César, Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles ;  
cf. P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 1960, ill. 9.<sup>481</sup>

Inversement, à la fin du deuxième mois intercalaire de 46 (qui précède décembre), Cicéron fustige les absences d'Atticus, qui a oublié leur rendez-vous. A Atticus qui avait considéré son goût pour un feu matinal comme un signe de vieillesse, il rétorque que la perte de mémoire en est un indice plus grave :

***sed quod scribis "igniculum matutinum <#####>", ##### est memoriola uacillare***<sup>482</sup>

L'hapax *memoriola*, diminutif souriant de *memoria*, renforce le sarcasme, dans la conversation badine de deux vieux amis, mais traduit aussi un attachement certain, confirmé par les exemples précédents, à l'activité de la mémoire. Derrière la raillerie se retrouve une constante de l'analyse psychologique cicéronienne : la *singularis memoria* d'un Trebatius est un signe de rigueur matérielle et morale, car elle offre une garantie de loyauté et de respect de la parole donnée.

## 2. Mémoire et engagement

### a. Une démonstration d'amitié

L'appel au souvenir apparaît aussi, fréquemment, dans la *Correspondance* pour raffermir

<sup>481</sup> Denier d'argent à l'effigie de César, Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles ; cf. P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 1960, ill. 9.

<sup>482</sup> CIC., Att. XII, 1, 2 ; lettre 560 : « mais, quand tu écris qu'"un petit feu le matin est signe de vieillesse", c'est un signe de vieillesse avancée d'avoir une petite défaillance de mémoire »

une amitié ancienne, en évoquant une proximité passée que la *memoria* vient renouveler.

C'est ainsi que Cicéron en septembre 46 remercie Quintus Cornificius d'avoir conservé son souvenir, alors qu'il est au loin, en Syrie, et l'invite à l'entretenir :

***Grata mihi uehementer est memoria nostri tua, quam significasti litteris ; quam ut conserues, non quo de tua constantia dubitem, sed quia mos est ita rogandi, rogo.***<sup>483</sup>

Il souligne, le 23 mai 45, l'affection partagée d'Atticus et de Nicias, annonçant au premier que Nicias s'est révélé enchanté qu'Atticus se soit souvenu de lui :

***Nicias te, ut debet, amat uehementerque tua sui memoria delectatur.***<sup>484</sup>

La formule de politesse, construite sur le même modèle que l'expression utilisée pour Cornificius — *uehementer... memoria tua* — , souligne de nouveau la relation amicale manifestée par une mémoire partagée. Amitié que Cicéron partage également avec Trebatius, dont il constate avec satisfaction en juin/juillet 53 la loyauté à son égard, en une litote élogieuse, *non immemor* :

***Chrysippus Vettius, Cyri architecti libertus, fecit ut te non immemorem putarem mei ; salutem enim uerbis tuis mihi nuntiarat.***<sup>485</sup>

Le jeu sur les pronoms de la première et deuxième personne souligne la fidélité du souvenir qui fonde leur relation. Enfin, Cicéron constate avec une reconnaissance émue, en mai 44, les marques d'amitié de Pompeius Bithynicus à son égard qui révèlent une mémoire fidèle à une affection que lui portait déjà le père de Bithynicus :

***Quamobrem grata mihi est et memoria tua nostrae coniunctionis et eius etiam augendae uoluntas.***<sup>486</sup>

Le soin porté par Bithynicus à leur relation (*coniunctio*) est garanti par sa *memoria*. L'évocation de souvenirs communs à deux individus est rarement gratuite, elle s'affirme le plus souvent comme une démonstration d'amitié destinée à rassurer le destinataire sur les intentions et la loyauté de son correspondant, dans le cadre d'une relation parfois plus clientéliste ou politique qu'affective. Une série de variations est consacrée à ce sujet.

En septembre 46, l'évocation de ses souvenirs est l'occasion pour Cicéron d'affirmer une identité de point de vue, une proximité intellectuelle, morale et politique avec son correspondant Marcus Claudius Marcellus, qui s'est opposé en 51, en tant que consul, à César, et qui s'est ensuite exilé, refusant d'implorer son pardon. Cicéron le loue d'avoir

<sup>483</sup> CIC., fam. XII, 17, 1 ; lettre 504 : « Je te sais grand gré du souvenir que tu as gardé de moi, et que ta lettre m'a exprimé ; je te demande de l'entretenir, non que je doute de ta constance, mais parce qu'il est d'usage de le demander. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>484</sup> CIC., Att. XIII, 1, 3 ; lettre 640 : « Nicias t'aime, comme il le doit, et il est enchanté de la mémoire que tu as conservée de lui. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1983).

<sup>485</sup> CIC., fam. VII, 14, 1 ; lettre 177 : « Grâce à Chrysippus Vettius, l'affranchi de Cyrus l'architecte, j'ai eu lieu de penser que tu ne m'oubliais pas : il m'a en effet salué de ta part. »

<sup>486</sup> Ibid. VI, 17, 2 ; lettre 754 : « C'est pourquoi je suis si touché que tu aies gardé la mémoire de nos relations d'étroite amitié et que tu veuilles les resserrer davantage. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1988).

toujours refusé la guerre, comme lui. Au même moment, il prononce une action de grâces, le *Pro Marcello*, en l'honneur de César, qui a consenti à le rappeler dans un élan de *clementia*. Par le jeu de la *memoria*, la lettre propose une identification des deux hommes, renforcée par la réciprocité du souvenir. En effet, l'écrivain commence par affirmer se souvenir de l'excellence du consulat de Marcellus :

***Ego eum te esse qui horum malorum initia multo ante uideris, consulatum magnificentissime atque optime gesseris, praeclare memini***<sup>487</sup>

Inversement, il invite aussitôt Marcellus à se rappeler que lui aussi, Cicéron, à son instar, se méfiait des troupes de Pompée, au point de refuser de participer à la bataille :

***sed idem etiam illa uidi, neque te consilium ciuilis belli ita gerendi nec copias Cn. Pompei nec genus exercitus probare semperque summe diffidere ; qua in sententia me quoque fuisse memoria tenere te arbitror.***<sup>488</sup>

L'appel à la mémoire, parce qu'elle est commune, crée une obligation de loyauté entre les deux hommes, à travers une protestation d'amitié qui les soude. Le processus d'identification ainsi suggéré est aussi bien individuel, dans la *Correspondance*, que collectif, dans les discours. Le fait qu'au même moment Cicéron défende la cause de Marcellus devant César profite de cette identité de jugement : en soutenant la cause de Marcellus, le sénateur plaide en fait pour lui-même puisqu'il reconnaît dans la lettre l'accord de leurs points de vue.

L'appel à la *memoria* est conforme aux principes observés dans les ouvrages rhétoriques. C'est ainsi que Cicéron assure différents correspondants de la permanence de son souvenir, durant ces dernières années de la République, années critiques où il devient nécessaire de se compter, pour reconstituer un parti solidaire, pour sauver les derniers vestiges d'un régime à l'agonie ou même sa propre vie.

Une prétérition suffit par exemple à garantir à Caius Trebonius<sup>489</sup> la reconnaissance de Cicéron pour l'aide apportée face à Clodius, puis durant la guerre civile. Avec une certaine élégance dans le paradoxe, Marcus évoque un souvenir éternel tout en prétendant vouloir l'oublier...

***ut haec recentia, quae meminero semper, obliuiscar, quae tua sollicitudo de me in armis, quae laetitia in reditu...***<sup>490</sup>

Motif répété en conclusion, quand il réaffirme son affection et l'assure de la constance de sa mémoire, donc de sa gratitude :

<sup>487</sup> Ibid. IV, 7, 2 ; lettre 503 : « Tu es un homme qui a su voir longtemps à l'avance les débuts des maux dont nous souffrons, exercer le consulat splendidement et excellemment, j'en garde fidèlement la mémoire » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>488</sup> Ibid. : « mais ce que j'ai constaté aussi, c'est que ni la tactique appliquée dans la guerre civile, ni les forces de Cn. Pompée, ni la qualité de son armée n'avaient ton approbation et qu'elles t'ont toujours inspiré une extrême défiance ; c'était aussi mon sentiment, je pense que tu le gardes en mémoire. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>489</sup> A la fin du deuxième mois intercalaire de 46.

<sup>490</sup> CIC., fam. XV, 21, 2 ; lettre 563 : « oublions aussi ces faits récents, dont je me souviendrai toujours : ton angoisse pour moi au cours de la guerre, ta joie lors de mon retour... »

***Reliquum est tuam profectionem amore proseguar, reditum spe exspectem, absentem memoria colam, omne desiderium litteris mittendis accipiendisque leniam.***<sup>491</sup>

Cicéron surenchérit en affirmant qu'il a une obligation de reconnaissance, en raison des marques de dévouement de Trebonius à son égard qu'il lui demande — c'est un comble ! — de se rappeler :

***Tu uelim tua in me studia et officia multum tecum recordere. Quae cum tibi liceat, mihi nefas est obliuisci, non modo uirum bonum me existimabis, uerum etiam te a me amari plurimum iudicabis.***<sup>492</sup>

L'auteur offre ainsi un gage d'amitié sûr, en s'engageant dans le texte précédent à honorer les services de Trebonius par le culte du souvenir (*memoria colam*). Mais derrière cette modestie affichée, ne prend-il pas son correspondant au piège ? Le pousser à se souvenir des bienfaits passés, n'est-ce pas l'exhorter, sinon le mettre dans l'obligation morale de renouveler son aide, de persister dans la voie ouverte, dans des sentiments favorables ? L'usage de la *memoria* entre dans une stratégie de chantage affectif destiné à perpétuer les relations de confiance des deux hommes.

S'excusant entre le 1<sup>er</sup> et le 20 avril 45 auprès d'Aulus Manlius Torquatus de ne pas lui écrire plus souvent, Cicéron lui assure qu'il ne l'a pas oublié et que seules les circonstances — sa santé ou son éloignement — en sont responsables :

***Peto a te ne me putes obliuione tui rarius ad te scribere quam solebam, sed aut grauitate uoletudinis, qua tamen iam paulum uideor leuari, aut quod absim ab Vrbe, ut, qui ad te proficiscatur, scire non possim.***<sup>493</sup>

Il renchérit en lui garantissant la persistance de son souvenir, gage d'amitié renforcé par l'expression *summa beneuolentia* :

***Quare uelim ita statutum habeas, me tui memoriam cum summa beneuolentia tenere tuasque omnis res non minori mihi curae quam meas esse***<sup>494</sup>

avant de l'inviter à endurer patiemment ses peines et la perte de ses biens, dans le malheur général, avec l'espoir d'une renaissance de la République.

Deux autres lettres (814 et 938) développent abondamment ce thème de la *memoria* à travers l'affirmation redondante de la négation de l'oubli d'une part, de la permanence du souvenir d'autre part. Cicéron écrit en octobre 44 à un proche de César, Caius Matius

<sup>491</sup> Ibid. XV, 21, 5 : « Il me reste à accompagner ton départ de mon affection, à attendre ton retour avec espoir, à t'honorer de loin par la mémoire, à adoucir tous mes regrets en t'envoyant et en recevant des lettres. »

<sup>492</sup> Ibid. : « De ton côté, je voudrais que tu te remémores souvent les marques que tu m'as données de ton dévouement et de ton obligeance. Si tu as le droit de les oublier, ce serait de ma part un sacrilège ; aussi ne me considèreras-tu pas seulement comme un homme de bien : tu jugeras en outre que j'ai pour toi une affection sans borne. »

<sup>493</sup> Ibid. VI, 2, 1 ; lettre 614 : « Je te demande de croire que, si je t'écris plus rarement qu'à mon habitude, ce n'est pas que je t'oublie, mais soit à cause de la gravité de mon état — il semble cependant que je commence enfin à m'en relever -, soit parce que je suis loin de Rome et que je ne peux savoir qui part te rejoindre. »

<sup>494</sup> Ibid. VI, 2, 1 : « Aussi voudrais-je que tu sois bien persuadé de ceci : je te garde dans ma mémoire avec un dévouement total et je n'ai pas moins souci de tous tes intérêts que des miens. »

<sup>495</sup> . Cicéron place la missive sous le signe de la *memoria*, désignant Matius comme son ami de plus longue date selon sa mémoire :

***Quantum memoria repetere praeterita possum, nemo est mihi te amicus antiquior. Sed uetustas habet aliquid commune cum multis, amor non habet*** <sup>496</sup>

Cicéron souhaite réaffirmer de façon catégorique, par tous les moyens stylistiques, son amitié pour un Matius déçu par son silence <sup>497</sup>, et qui le lui fait savoir par Trebatius. Ainsi, il lui garantit de façon redondante le souvenir de son amitié, de son aide, notamment lorsque Matius tenta de les rapprocher, lui et César, au début de la guerre civile ; il enchaîne ainsi une question oratoire niant tout oubli éventuel, puis l'affirmation du souvenir, puis de nouveau la négation de l'oubli, sous forme de litote :

***Deinde oblitum me putas consili, sermonis, humanitatis tuae ? Quibus rebus interesse memini Trebatium. Nec uero sum oblitus litterarum tuarum quas ad me misisti cum Caesari obuam uenisses in agro, ut arbitror, Trebulano.*** <sup>498</sup>

Une autre fausse question vient réfuter la possibilité qu'il oublie injustement la venue de Matius à Brindes pour le reconforter avant son embarquement pour la Grèce et son engagement dans l'armée pompéienne :

***Oblitumne me putas qua celeritate, ut primum audieris, ad me Tarento auolaris, quae tua fuerit adsessio, oratio, confirmatio animi mei fracti communium miseriarum metu?*** <sup>499</sup>

La *memoria* rappelle donc les bienfaits passés pour rendre justice à un homme de bien et réaffirme ainsi la reconnaissance et la loyauté envers un ami ; ainsi fait Marcus en rappelant aux détracteurs de Matius ses efforts pour empêcher la guerre civile, puis pour limiter les excès des vainqueurs :

***Illa uero duo quae maxima sunt laudum tuarum quis aut libentius quam ego commemorat aut saepius, te et non suscipiendi belli ciuilis grauissimum auctorem fuisse et moderandae uictoriae?*** <sup>500</sup>

L'appel au souvenir affectif est un moyen de reconforter des amis malmenés par les

<sup>495</sup> Qui lui répondra dans la lettre 815, citée plus hautp. 143.

<sup>496</sup> *CIC., fam. XI, 27, 2 ; lettre 814 : « Autant que je peux me rappeler le passé, je n'ai pas d'ami plus ancien que toi. Mais l'ancienneté a une chose partagée avec beaucoup, l'amitié non » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).*

<sup>497</sup> La subordonnée comparative qui fait appel à la *memoria* de Cicéron appartient à un réseau de signes visant à rassurer Matius, à lui affirmer son affection : le pronom indéfini *nemo*, à valeur absolue ; le choix du lexique affectif *amicus*, *amor* ; en outre, la portée extraordinaire de ce lexique est renforcée par l'opposition de la *uetustas*, galvaudée, et de l'*amor*, exceptionnel, qui prend lui aussi une valeur absolue.

<sup>498</sup> *Ibid. XI, 27, 3 : « Et puis crois-tu que j'aie oublié tes conseils, tes paroles, ton humanité ? Je me souviens que Trebatius en était témoin. Je n'ai pas oublié non plus la lettre que tu m'as envoyée après être parti à la rencontre de César, sur le territoire de Trébula, je crois. »*

<sup>499</sup> *Ibid. XI, 27, 4 : « Crois-tu que j'aie oublié avec quelle promptitude, dès que tu en fus informé, tu volas de Tarente jusqu'à moi ? ce que furent ta présence, tes paroles, ton soutien à mon moral brisé par la crainte des malheurs communs ? »*



vicissitudes du temps, et plus largement de former avec eux un front commun, constitué par des hommes de bien dont la loyauté réciproque est garantie par une amitié forte, elle-même raffermie par l'élaboration d'une mémoire commune autour d'une douleur partagée. Ainsi Cicéron reconforte Publius Sittius<sup>501</sup>, chevalier exilé peu après le retour de l'Arpinate, en 57, lors de la crise de ravitaillement qui provoqua une inflation des prix du blé et la remise de pouvoirs exceptionnels à Pompée. Cicéron déplore sa condamnation et le console en lui donnant des nouvelles de Rome. Comme à Torquatus ou à Matius, il lui garantit une place dans sa mémoire, en niant toute possibilité d'oubli ; l'oubli serait une faute morale dans les relations de confiance qui fondent l'*amicitia*. Cette dernière est le ciment des relations sociales qui soudent la communauté romaine, ou du moins les hommes de bien. Il affirme ainsi à Sittius que le malheur qu'ils ont tous deux connu — la condamnation, l'exil — est la cause de son silence épistolaire, et non l'oubli :

***Non obliuione amicitiae nostrae neque intermissione consuetudinis meae superioribus temporibus ad te nullas litteras misi...***<sup>502</sup>

Le souvenir de l'énergie de Sittius est évoqué justement pour contredire cette impression d'oubli, il suscite le désir de Cicéron de lui écrire :

***Cum uero et interuallum iam satis longum fuisset et tuam uirtutem animique magnitudinem diligentius essem mecum recordatus, non putauī esse alienum institutis meis haec ad te scribere.***<sup>503</sup>

La lettre s'est ouverte sur la réfutation de tout soupçon d'oubli, elle se referme avec l'affirmation du souvenir de leur amitié, selon une structure circulaire :

***Ego et memoria nostrae ueteris amicitiae et uirtute atque obseruantia fili tui monitus nullo loco deero neque ad consolandam neque ad leuandam fortunam tuam.***<sup>504</sup>

La lettre 130 adressée à Marcus Crassus en janvier 54 constitue un exemple particulier. Cicéron lui déclare avoir œuvré auprès des consuls pour lui obtenir des troupes en vue de son expédition contre les Parthes. Il proteste ainsi de son amitié, son dévouement prouve qu'il a conservé le souvenir de leurs sentiments, de leur bonne volonté réciproque (*memoria nostrae uoluntatis*) :

***Sed extitit tempus optatum mihi magis quam speratum, ut florentissimis tuis***

<sup>500</sup> Ibid. XI, 27, 8 : « Quant aux deux traits qui dominent dans l'ensemble de tes mérites, qui les rappelle avec plus de plaisir et d'insistance que moi ? Tu as pesé de tout ton poids pour obtenir d'abord que la guerre civile ne soit pas entreprise, ensuite que la victoire soit maîtrisée. »

<sup>501</sup> La lettre est d'une date incertaine.

<sup>502</sup> CIC., fam. V, 17, 1 ; lettre 938 : « Ce n'est pas oubli de notre amitié, ni interruption de mes habitudes, si, dans les années passées, je ne t'ai pas envoyé de lettres... »

<sup>503</sup> Ibid. V, 17, 1 : « Mais, à présent qu'un intervalle assez long s'est écoulé et que je me suis remémoré plus exactement ton énergie et ta force d'âme, j'ai jugé conforme à mes principes de t'écrire ces lignes. »

<sup>504</sup> Ibid. V, 17, 5 : « Pour ma part, rappelé à l'ordre par le souvenir de notre vieille amitié, par l'énergie et la déférence de ton fils, je ne manquerai aucune occasion d'adoucir et d'alléger ton sort. »

***rebus mea perspici posset et memoria nostrae uoluntatis et amicitiae fides***<sup>505</sup>

La coordination entre *memoria* et *fides* fonde la loyauté d'une relation affective sur le souvenir partagé de ses manifestations passées. Cicéron les rappelle à loisir pour prouver que jamais son dévouement n'a fait défaut à l'*imperator* :

***Quo quidem ex tempore memoria teneo neque meam tibi obseruantiam neque mihi tuam summam beniuolentiam ac liberalitatem defuisse.***<sup>506</sup>

Car la *memoria* a un pouvoir de réalisation : elle garantit l'existence de l'*obseruantia* de Cicéron et de la *beneuolentia* de Crassus. Les services rendus par Cicéron à Crassus sont donc irréfutables, de même que la bienveillance du second pour le premier, comme le confirme la suite de la lettre. La *memoria* entre dans un jeu de réciprocité des obligations, dans un échange de services.

La fin du texte apporte un élément supplémentaire à la définition de cette *memoria* individuelle ; Marcus reconnaît que des dissensions les ont séparés et propose de les arracher de leur mémoire :

***Si quae interciderunt non tam re quam suspicione uiolata, ea, cum fuerint et falsa et inania, sint euulsa ex omni memoria uitaque nostra.***<sup>507</sup>

Cette logique d'effacement — qui correspond à la mémoire sélective de l'historien —, est appliquée à des relations affectives, à l'échelle des individus : pour faire disparaître l'envie et la rancune, la *memoria* doit négliger les outrages pour ne garder que les bienfaits. Elle participe alors au "juste oubli" et à la *clementia*.

L'exemple résume donc les obligations nées de la *memoria* individuelle : celles du respect de la parole donnée, de l'engagement et de la réciprocité. Derrière la politesse formelle, la *memoria* trouve sa vraie place dans la constitution d'un réseau d'amitiés, affectives ou plus certainement politiques<sup>508</sup>.

**b. Les promesses de la *memoria***

Au-delà de la protestation d'amitié et de constance dans les affections, l'appel à la *memoria* participe à un processus d'engagement. En renouvelant les marques de fidélité, il semble impliquer l'accomplissement des promesses passées. La *memoria* exerce une contrainte réelle sur les correspondants ; car, partagée, elle établit un véritable contrat<sup>509</sup>, la mémoire de chacune des parties assurant son exécution et interdisant toute

<sup>505</sup> Ibid. V, 8, 2 ; lettre 130 : « Mais le temps est venu, que je souhaitais plus que je ne l'espérais, où je pouvais, au moment de ta plus brillante prospérité, montrer le souvenir de notre relation et la loyauté de notre amitié. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1936).

<sup>506</sup> Ibid. V, 8, 3 : « Depuis ce temps-là, je garde le souvenir que mon respectueux dévouement ne t'a jamais manqué, non plus qu'à moi ta bienveillance et ta générosité extrêmes. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1936).

<sup>507</sup> Ibid. : « Si quelques incidents ont porté à nos relations des atteintes plus imaginaires que réelles, que ces choses-là, puisqu'elles ne reposaient sur rien de vrai ni de solide, soient arrachées de notre mémoire et de notre vie. »

<sup>508</sup> Sur l'amitié dans la *Correspondance*, cf. J. Boes, *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 55-72.

transgression.

Comme dans l'historiographie, *memoria* appartient à une locution de certitude qui traduit la fiabilité des engagements pris. Ainsi Cicéron s'étonne<sup>510</sup> du refus du proquesteur Publius Sestius, qui lui a été communiqué par le libraire Decius, d'avoir un successeur ; en effet, il entre en contradiction avec sa décision précédente, comme l'atteste la mémoire de Cicéron :

**... tamen, quod memoria tenebam cuius modi ad me litteras antea misisses, non satis credidi homini prudenti tam ualde esse mutatam uoluntatem tuam.**<sup>511</sup>

Récurrent dans cet emploi, *tenere* exprime la force de la conviction de Cicéron, qui souhaite éviter une erreur d'interprétation en plaçant Sestius devant ses responsabilités : c'est lui qui a changé d'avis, et non Cicéron qui a commis un impair.

Avec la même expression il contraint en 56 Quintus Valerius Orca à se remémorer leur entretien avant le départ de celui-ci en tant que préteur en Afrique et la requête qu'il lui avait adressée pour son ami Cuspius :

**Credo te memoria tenere me et coram P. Cuspio tecum locutum esse, cum te prosequeretur paludatum, et item postea pluribus uerbis tecum egisse ut, quoscumque tibi eius necessarios commendarem, habere eos in numero meorum necessariorum.**<sup>512</sup>

La présence d'un témoin, Cuspius en personne, renforce le caractère contraignant de la locution *memoria tenere*, et donne à la conversation une réalité plus indéniable encore.

Cicéron subit lui-même le poids de cette règle : la fidélité à la mémoire lui interdit toute possibilité de renoncer à ses engagements. Ainsi, l'édile curule Marcus Caelius Rufus exhorte<sup>513</sup> l'orateur à se conformer à la promesse qu'il lui rappelle et à lui envoyer des panthères destinées à des jeux, depuis la Cilicie, dont il a la charge :

**Tu si modo memoria tenueris et Cibyrtas arcessieris itemque in Pamphyliam litteras miseris (nam ibi plures capi aiunt), quod uoles efficies.**<sup>514</sup>

Devançant même les récriminations, Cicéron en appelle à la mémoire de son

<sup>509</sup> Nous évoquons un contrat oratoire dans le domaine rhétorique.

<sup>510</sup> En décembre 62.

<sup>511</sup> *CIC., fam. V, 6, 1 ; lettre 16* : « ... cependant, parce que je gardais en mémoire quelles lettres tu m'avais précédemment adressées, je n'ai guère cru, sur la foi de cet homme pourtant sérieux, que ta volonté fût à ce point changée. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1934).

<sup>512</sup> *Ibid. XIII, 6, 1 ; lettre 119* : « Tu gardes en mémoire, je pense, l'entretien que j'ai eu avec toi, en présence de P. Cuspius, alors que je t'accompagnais quittant Rome avec le manteau de guerre, et la prière insistante que je t'ai adressée par la suite de traiter comme mes amis tous les gens que je te recommanderais en qualité d'amis de Cuspius. »

<sup>513</sup> Le 2 décembre 51.

<sup>514</sup> *CIC., fam. VIII, 9, 3 ; lettre 210* : « Pour toi, si seulement tu gardes ma requête en mémoire, si tu fais venir des panthères Cibyrates et si tu écris en Pamphylie (car on dit qu'il s'en prend plus là qu'ailleurs), tu obtiendras ce que tu voudras. » (trad. L.-A. Constans et J. Bayet modifiée, Paris, CUF, 1935).

correspondant Marcus Marius en octobre 55 pour confirmer la réalisation de son propre engagement ; il doit raconter à Marius les jeux auxquels il n'a pu assister :

***Haec ad te pluribus uerbis scripsi quam soleo, non otii abundantia sed amoris erga te, quod me quadam epistula subinuitaras, si memoria tenes, ut ad te aliquid eiusmodi scriberem, quo minus te praetermissem ludos paeniteret.***<sup>515</sup>

On l'observe à travers ces deux exemples anecdotiques : la *memoria* intervient dans la confirmation d'une relation amicale et loyale, même dans un contexte futile.

A *fortiori*, elle est mise en jeu dans des affaires autrement plus importantes, lorsqu'il s'agit de resserrer des liens politiques pour faciliter l'union contre le parti adverse ou empêcher la désagrégation de la République en rassemblant ses forces. La *memoria* apparaît dès lors comme un facteur d'apaisement puisqu'elle suscite un climat de confiance. Ainsi, Cicéron garantit à l'automne 46 la fin des ennuis de Ligarius, capturé par César après la bataille de Thapsus ; il le rassure et affirme sa foi dans la clémence du nouveau maître de Rome, en faisant appel à la mémoire de son correspondant pour vérifier, à l'avenir, la véracité de ses dires :

***Quare mihi crede et memoriae manda me tibi id adfirmasse, te in istis molestiis diutius non futurum.***<sup>516</sup>

La *memoria* garantit la loyauté de Cicéron et doit raffermir la confiance de Ligarius : elle engage la parole de l'avocat qui ira jusqu'à le défendre devant Jules César.

Inversement, Cicéron s'efforce à son tour d'enchaîner ce dernier à sa mémoire, puisque par l'intermédiaire de Lucius Munatius Plancus, il tente au début de l'année 46 d'extorquer la clémence de César envers Caius Capito. En effet, Capito se trouve spolié de l'héritage d'un parent, Antistius, sous prétexte que celui-ci était compromis avec Pompée. Or, Capito ne mérite pas cet opprobre puisqu'il a toujours honoré César. Ce dernier ne peut l'avoir oublié pour en avoir lui-même fait l'expérience. Cicéron déclare donc se fier à la mémoire de César<sup>517</sup>, qui témoigne en la faveur de Capito :

***Sed ipse huius rei testis est ; noui hominis memoriam.***<sup>518</sup>

Il invite donc Plancus à puiser dans les souvenirs de César pour soutenir Capito :

***Itaque nihil te doceo ; tantum tibi sumito pro Capitone apud Caesarem quantum***

<sup>515</sup> Ibid. VII, 1, 6 ; lettre 127 : « Je t'ai écrit une lettre plus longue qu'à mon habitude, non que j'aie trop de temps à moi, mais parce que je t'aime beaucoup : ne m'avais-tu pas, par certaine lettre, discrètement invité, si tu le gardes en mémoire, à t'écrire quelque chose qui pût diminuer ton regret d'avoir manqué les jeux ? »

<sup>516</sup> Ibid. VI, 13, 3 ; lettre 507 : « Aussi fais-moi confiance et grave dans ta mémoire l'assurance que je te donne : tu n'attendras pas longtemps la fin de tes ennuis. »

<sup>517</sup> Sur la mémoire de César, cf. *Deiot.* 42, *Phil.* II, 116. Cette discrète pression est récurrente chez Cicéron vis-à-vis des maîtres de Rome, en particulier lorsque leur pouvoir, quasi-monarchique, s'exerce dans l'illégalité. En effet, après la mort de César, le vieil orateur l'adressera à l'héritier de ce dernier, tout aussi tyrannique et hors-la-loi, invitant Octavien à se rappeler ses promesses, d'après un fragment daté de juin/juillet 43 (*epist. ad Oct.* XXII ; Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina*, 362, 28 M ; Chr. Weyssenhoff, Varsovie, 1970, 28 ; W. S. Watt, Oxford, 1958, 29).

<sup>518</sup> *CIC., fam. XIII, 29, 6 ; lettre 474* : « Mais celui-ci en est lui-même témoin ; je connais la mémoire du personnage. »

***ipsum meminisse senties.***<sup>519</sup>

Derrière l'éloge à première vue flatteur de la mémoire du dictateur se cache une arme véritable, susceptible d'engager la responsabilité d'un individu. L'exemple le plus significatif en est la recommandation de Lucius Oppius, dans trois lettres successives. Il s'agit de l'homme d'affaires d'un chevalier, Lucius Egnatius Rufus, ami intime de Cicéron. Celui-ci demande, durant l'hiver 47-46, à Quintus Gallius de veiller sur Oppius et sur les affaires d'Egnatius. Pour ce faire, Cicéron invite Gallius à rédiger une note au sujet d'Oppius, un aide-mémoire, qui, lorsque Gallius sera arrivé dans sa province, lui rappellera cette recommandation :

***Velim memoriae tuae causa des litterarum aliquid quae tibi in prouincia reddantur, sed ita conscribas ut tum cum eas leges facile recordari possis huius meae commendationis diligentiam.***<sup>520</sup>

Cicéron anticipe donc non sans finesse un oubli futur de Gallius en se préparant à lui raviver la mémoire indirectement, par billet interposé. Cette prévention place la *memoria* au cœur du dispositif cicéronien, ce qu'atteste une autre référence de 46, qui voit l'orateur prudent recommander également Oppius à un autre personnage en vue, Quintus Marcius Philippus :

***Etsi non dubito pro tua in me obseruantia proque nostra necessitudine quin commendationem meam memoria teneas, tamen etiam atque etiam eundem tibi L. Oppium, familiarem meum, praesentem et L. Egnati, familiarissimi mei, absentis negotia commendo.***<sup>521</sup>

Cicéron contraint ainsi doublement son correspondant, par un raisonnement retors. La litote *non dubito* apparaît comme une locution de certitude confirmant la confiance placée par Marcus dans la bonne volonté de Philippus, l'emploi de l'expression *memoria teneas* l'enfermant dans sa promesse. Du coup, la recommandation de Cicéron ouvre une nouvelle incertitude, qui sonne comme un rappel à l'ordre pour Philippus. Ainsi, la recommandation est réitérée pour interdire tout oubli de la part du magistrat en lui rappelant son engagement.

Une dernière lettre vient clore l'affaire d'Oppius, toujours en 46. Cicéron s'adresse de nouveau à Gallius, cette fois pour le remercier, non d'avoir suivi sa recommandation, mais plus précisément de s'en être souvenu ! Mettre l'accent sur la *memoria* plutôt que sur la réalisation de l'engagement est flatteur pour Gallius et le définit comme un homme de parole ; Cicéron en profite pour réitérer, avec la même insistance, sa recommandation de veiller aux affaires d'Egnatius :

<sup>519</sup> *Ibid.* XIII, 29, 6 : « Aussi n'ai-je rien à t'enseigner ; prends à ton compte, pour soutenir Capito devant César, tout ce que tu trouveras dans les souvenirs de César lui-même. »

<sup>520</sup> *Ibid.* XIII, 43, 2 ; lettre 468 : « Pour aider ta mémoire, expédie, s'il te plaît, une note destinée à t'être remise dans ta province, mais rédige-la en termes tels que, quand tu la liras, tu puisses aisément te rappeler la chaleur attentive de ma présente recommandation. »

<sup>521</sup> *Ibid.* XIII, 7, 4 ; lettre 472 : « Je ne doute pas, étant donné les égards que tu me marques et les liens qui nous unissent, que tu gardes en mémoire ma recommandation ; cependant, je te recommande L. Oppius, un ami intime, présent sur place, et les affaires de L. Egnatius, un ami très intime, en son absence. »

***Etsi ex tuis et ex L. Oppi, familiaris mei, litteris cognoui te memorem commendationis meae fuisse idque pro tua summa erga me benevolentia proque nostra necessitudine minime sum admiratus...***<sup>522</sup>

Ainsi la *memoria*, dans un cadre individuel, se trouve associée au dévouement (*benevolentia*) et à l'amitié (*necessitudo*), et intervient davantage encore dans l'établissement de relations affectives étroites. Ce poids est confirmé par l'insistance de Cicéron à ce sujet : après avoir recommandé Oppius à la mémoire de Gallius (lettre 468), et renouvelé cette prière auprès de Philippus (lettre 472), il rend grâce à Gallius de nouveau de s'en être souvenu et d'avoir ainsi honoré l'engagement pris pour lui par Cicéron, qui surenchérit en usant de l'expression de sa reconnaissance pour renouveler sa recommandation ! Il crée ainsi un mouvement allant de la prière aux remerciements, puis des remerciements à la prière, de l'appel à la mémoire à l'éloge, puis de l'éloge à l'appel à la mémoire, qui pourrait se poursuivre à l'infini, engageant toujours plus avant la responsabilité du correspondant.

### c. Les engagements et les contradictions de Cicéron

Cicéron est capable de se conformer à la règle abondamment affichée dans sa correspondance : le respect de la parole donnée et le souci des recommandations qu'on lui a faites, avec l'aide d'une mémoire fidèle. Ainsi, alors qu'il se rend en 51 dans la province dont il a la charge, la Cilicie, et qu'il constate la misère générale du pays, il écrit entre deux étapes<sup>523</sup> pour assurer Atticus qu'il n'oublie pas sa recommandation :

***... tamen surripiendum aliquid putavi spati, ne me immemorem mandati tui putares.***<sup>524</sup>

Une fois de plus, la litote employée dans le cadre du souvenir (*ne... immemorem*) garantit une mémoire sans faille, donc l'exécution des engagements pris.

Néanmoins, confronté à certaines situations délicates, il est prêt à transiger avec ses principes et à exercer un jugement critique sur une utilisation systématique de la *memoria* individuelle comme principe d'implication. Ainsi, alors qu'Atticus l'a encouragé à rédiger un mémoire sur Hortensius, Marcus lui répond en juin 56 qu'il n'a pas oublié son avis (toujours à l'aide de la litote *non immemor*), mais qu'il craint de se montrer indiscret par écrit, et donc de paraître s'acharner contre Hortensius en révélant ses torts — Cicéron s'est senti trahi par Hortensius et par l'ensemble des *optimates* à l'occasion de son exil en 58 — :

***Quod me admones ut scribam illa Hortensiana, in alia incidi non immemor istius mandati tui ; sed mehercule incipiendo refugui, ne, qui uideor stulte illius amici***

<sup>522</sup> Ibid. XIII, 44, 2 ; lettre 473 : « Ta lettre et celle de mon ami L. Oppius m'ont appris que tu avais gardé en mémoire ma recommandation et, étant donné ton dévouement sans borne à mon égard et les liens qui nous unissent, je n'en ai pas été du tout surpris »

<sup>523</sup> Le 14 août.

<sup>524</sup> CIC., Att. V, 16, 1 ; lettre 207 : « Je crois devoir pourtant dérober quelques minutes à mon horaire, afin que tu ne penses pas que j'oublie ta recommandation. »

***intemperiem non tulisse, rursus stulte iniuriam illius faciam illustrem si quid scripsero...***<sup>525</sup>

L'oubli serait condamnable puisque la *memoria* est une vertu, mais Cicéron renonce à charger Hortensius. En fait, cette attitude s'apparente à la *clementia*, marque de supériorité, qui néglige volontairement les dommages subis. C'est une forme de la mémoire sélective, revendiquée également dans l'historiographie<sup>526</sup>.

Du reste, Cicéron prétend se conformer aux contraintes que lui dicte sa *memoria* personnelle, pour ainsi dire sa conscience — la *memoria* n'est-elle pas constitutive de la *prudentia*, cette faculté de jugement qui permet de prendre la décision sage ? En effet, alors qu'il se plaint<sup>527</sup> à Atticus du manque de reconnaissance de César à son égard, il reconnaît toutefois que, si l'*imperator* lui accordait plus de largesses, sa *memoria* lui rappellerait le sens du devoir et de l'action politique (*aliquid nobis dignum*) et lui interdirait toute neutralité bienveillante, au contraire d'Atticus, Volcacius ou Servius :

***Quae si secus essent totumque se ille in me profudisset, tamen illa quam scribis Custos Urbis me praeclarae inscriptionis memorem esse cogeret nec mihi concederet ut imitarer Volcacium aut Servium (quibus tu es contentus), sed aliquid nos uellet nobis dignum et sentire et defendere.***<sup>528</sup>

La mémoire est impliquée par la dévotion particulière de Cicéron envers Minerve (*Custos Urbis*), à qui il a dédié une statue avant son exil. L'inscription qui l'accompagnait est considérée comme engageant la responsabilité de l'orateur, et son souvenir comme un avertissement permanent, l'encourageant à tenir son rang et à persévérer dans la voie politique qu'il a ouverte, en évitant les compromissions. La *memoria* implique une prise de conscience — la proximité de *dignum* ajoute une connotation morale — et impose à l'individu d'accomplir son devoir sans faiblir.

Elle est précisément au cœur d'un débat qui oppose Atticus et Cicéron par lettres interposées et qui met en jeu un choix capital pour l'Arpinate, cause de longues semaines d'indécision : son goût personnel pour la paix, ou la loyauté envers Pompée, donc l'adhésion au parti de la guerre contre César et le départ en Grèce avec les Pompéiens en 49. Il se trouve lui-même pris à son propre piège lorsque, dans la crise la plus grave de la République, il doit ainsi choisir entre Pompée et César.

Après ses protestations de fidélité à ses serments, Cicéron se trouve lié par la

<sup>525</sup> *Ibid.* IV, 6, 3 ; lettre 113 : « Quant aux conseils que tu me donnes de rédiger cet écrit sur Hortensius, je me suis mis à autre chose : non que j'aie oublié ta recommandation ; mais, ma foi, j'ai été rebuté dès l'abord, parce que j'ai craint, moi qui passe pour avoir fait une sottise en ne supportant pas, quand il était mon ami, sa mauvaise humeur, d'en faire une seconde en mettant en plein jour, si j'écris quelque chose, les torts qu'il a eus »

<sup>526</sup> Cf. *infra* notre développement sur « Mémoire et histoire », p. 230 sqq..

<sup>527</sup> Le 9 décembre 50.

<sup>528</sup> *CIC., Att. VII, 3, 3 ; lettre 291* : « Mais s'il en était autrement et s'il s'était tout épanché en largesses en ma faveur, celle que tu dis, toutefois, cette « Gardienne de la Ville » me forcerait à me rappeler la belle inscription qui la consacre et ne me permettrait pas d'imiter Volcacius ou Servius (dont tu es satisfait), mais m'appellerait à des sentiments et à une vigueur d'action dignes de moi. » (trad. J. Bayet modifiée, Paris, CUF, 1964).

*memoria* qui doit entraîner le respect des obligations qu'on s'est imposées, donc la constance dans l'action politique. Pourtant un cas de conscience se fait jour lors du conflit qui déchire le monde romain à partir de 49. Ce cas de conscience est reconnu et expliqué par Cicéron avec le recul donné par les années, en mai 46, quand il justifie sa ligne de conduite auprès de son correspondant Marcus Marius, fidèle de César : son adhésion au camp pompéien, puis son retrait après Pharsale ; il voulait éviter la prise de pouvoir d'un homme seul à Rome, mais une fois celle-ci inévitable, il s'efforça de faire renaître la paix en refusant la fuite en avant des Pompéiens. En particulier, il se rappelle leur dernière rencontre, le 12 mai 49, alors que Marius venait une dernière fois le prier de rejoindre le parti de César, lui laissant ainsi le choix entre son salut personnel — le camp du futur vainqueur de Pharsale — et son devoir — suivre Pompée à qui il est lié par le souvenir d'engagements passés :

**... solet in mentem uenire illius temporis quo proxime fuimus una ; quin etiam ipsum diem memoria teneo : nam a. d. III Id. Mai. Lentulo et Marcello cos., cum in Pompeianum uesperis uenissem, tu mihi sollicito animo praesto fuisti.**<sup>529</sup>

L'évocation de la *memoria* paraît importante à ce moment précis, car elle implique deux conséquences pour Cicéron : la reconnaissance personnelle envers Marius qui lui a tendu la main plus d'une fois pour faciliter un rapprochement avec César et favoriser un règlement pacifique de la situation, alors que Cicéron faisait office d'intermédiaire entre les deux *imperatores* survivants ; mais aussi la certitude d'avoir choisi le bon camp, en respectant les engagements passés avec Pompée et plus largement en se souvenant des services qu'ils se sont mutuellement rendus<sup>530</sup>.

Pourtant, la présentation de ce débat paraît simplifiée, dans son évidence, pour embellir l'image de Cicéron, alors que deux lettres échangées avec Atticus au moment du drame révèlent la complexité de la situation et la difficulté que Cicéron éprouva à choisir son camp, dans son hésitation à suivre Pompée.

En effet, le 17 février 49, il remercie de ses louanges Atticus qui célèbre ses actions passées et l'invite à en conserver le souvenir :

**Nam quod me hortaris ad memoriam factorum, dictorum, scriptorum etiam meorum, facis amice tu quidem mihi que gratissimum**<sup>531</sup>

Cet appel pressant à la mémoire, flatteur pour Cicéron, souligne une cohérence dans son activité, qui met en parallèle son action politique (*factorum*), ses discours (*dictorum*) et son œuvre de conceptualisation philosophique (*scriptorum*) pour mieux l'encourager à préserver cette cohérence dans le temps, à rester fidèle au souvenir qu'il a gardé de son glorieux passé. L'adresse prend donc la forme d'une exhortation au respect des

<sup>529</sup> CIC., fam. VII, 3, 1 ; lettre 480 : « il me souvient chaque fois du jour lointain de notre dernière rencontre ; je garde même en mémoire la date exacte : c'était le 12 mai, sous le consulat de Lentulus et de Marcellus (705/49) ; j'étais arrivé le soir dans ma villa de Pompéi, quand tu vins me trouver tout anxieux. »

<sup>530</sup> Sur les obligations de Cicéron envers Pompée durant la guerre civile, cf. P. A. Brunt, « Cicero's *officium* in the civil war », JRS 76, 1986, 12-32.

<sup>531</sup> CIC., Att. VIII, 2, 2 ; lettre 333 : « Tu m'exhortes à me souvenir de mes actions, de mes paroles passées, de mes ouvrages aussi : c'est agir en véritable ami et je t'en sais gré. »



engagements passés, à la constance dans la ligne suivie. Or, si Cicéron ne se montre pas insensible à un tel éloge, il n'en a pas moins du mal à assumer le départ pour la Grèce en compagnie de Pompée auquel l'encourage Atticus, car il considère que le général n'aurait pas dû quitter Rome.

Cicéron précise les raisons de sa résistance aux suggestions de son ami quelques jours plus tard, le 21 février 49 : il blâme Pompée d'abandonner tous les hommes d'honneur qui pourraient résister à César, comme Domitius — d'où sa méfiance envers les troupes pompéiennes, jugées peu fiables —, plus encore de laisser l'Italie à son ennemi<sup>532</sup>. En conséquence, Atticus tente à nouveau de retourner son culte de la *memoria* contre lui ; il a déjà loué son passé, qui devait l'inciter à choisir le camp pompéien parce qu'il est celui de la légalité. Mais passant de l'éloge au blâme, il lui reproche désormais de trahir ses serments passés ; il compte bien réveiller la mémoire qui semble lui faire défaut, pour le contraindre à respecter ses engagements à l'égard de Pompée. Car Cicéron affirmait alors qu'il valait mieux perdre avec Pompée que gagner avec les autres :

***Quod enim tu meum laudas et memorandum dicis, malle quod dixerim me cum Pompeio uinci quam cum istis uincere, — ego uero malo, sed cum illo Pompeio qui tum erat aut qui mihi esse uidebatur***<sup>533</sup>

L'adjectif verbal *memorandum* traduit le caractère contraignant de la *memoria* : la négliger, c'est trahir ses engagements, les obligations de loyauté qui en découlent. Cicéron se trouve confronté à un dilemme : tenir une promesse qui lui déplaît ou suivre son instinct du moment, quitte à renier une valeur forte de sa philosophie morale, la *memoria*, qu'il a tant vantée par ailleurs<sup>534</sup>.

Sa réponse ne peut être satisfaisante : confus, il accable Pompée qu'il accuse d'avoir changé et de ne plus mériter la confiance qui justifiait son propre engagement oral. Il se décharge ainsi du poids de la *memoria*, se jugeant délié des obligations qu'elle impose par les manœuvres d'un Pompée lui-même peu fiable. Il prie donc Atticus de ne plus en jouer de façon aussi insidieuse à son encontre, considérant qu'il n'a pas trahi une *memoria* qui n'a plus lieu d'être par la faute de Pompée. Au bout du compte, Cicéron, après bien des atermoiements, fera ce qu'on attendait de lui, accomplissant le devoir que lui imposait le poids de la *memoria* — comme il l'exposait dans la lettre 480 adressée à Marius, évoquée plus haut —, pour se retirer une fois la défaite de Pharsale consommée, écœuré, mais satisfait d'avoir rempli ses obligations envers Pompée.

Ainsi se dévoile une approche sans doute plus nuancée de la *memoria* qu'on l'aurait

<sup>532</sup> Cf. LIV., V, 52 sq. : Camille adresse le même reproche à ses concitoyens sur le point d'abandonner Rome dévastée par les Gaulois pour rejoindre la ville de Véies, conquise par le général sur les Etrusques. Son discours les persuade de rester dans leur patrie.

<sup>533</sup> CIC., Att. VIII, 7, 2 ; lettre 341 : « Tu loues, tu declares que je dois garder en mémoire mon propos de naguère : que je me préférais vaincu avec Pompée que vainqueur avec ces gens-là. Bien sûr : mais avec le Pompée de ce temps, tel qu'il était ou me paraissait être. » (trad. J. Bayet modifiée, Paris, CUF, 1964).

<sup>534</sup> Sur ce cas de conscience, cf. P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 307.

cru. Cicéron se révèle capable d'en affiner sa perception pour finalement légitimer un comportement plus contrasté.

## B. Memoria et gratia

La *memoria* individuelle garantit la force de l'affection entre les correspondants et surtout le respect des engagements contractés dans la confiance. Au-delà d'une relation amicale et des obligations passées, la *memoria* cautionne un réseau de relations clientéliste, sur le mode de la réciprocité marchande, fondée sur la *gratia* et censée garantir la cohésion, la *concordia*, voulue ou forcée, d'une communauté politique.

### 1. Le refus de *memoria* est une faute

L'indifférence à l'égard de la *memoria beneficiorum* apparaît comme une faute, voire une trahison envers son bienfaiteur comme envers l'espèce humaine. Le 24 mai 51, Marcus Caelius Rufus s'amuse des négligences que Cicéron serait en droit de lui reprocher, car il ne lui envoie pas lui-même les nouvelles de Rome promises, alors que Cicéron est dans sa province, en Cilicie ; il a choisi de confier cette mission à un autre, par paresse !

**... quod hunc laborem alteri delegavi, non quin mihi suauissimum sit et occupato et ad litteras scribendas, ut tu nosti, pigerrimo tuae memoriae dare operam...**<sup>535</sup>

L'hyperbole *non quin mihi suauissimum sit... tuae memoriae dare operam* traduit avec un humour désinvolte la confusion jouée de Rufus, et lui offre l'occasion de garantir la fidélité de sa *memoria*, donc de protester de son amitié en niant toute indifférence envers le souvenir de son ami. Maniant l'autodérision, il définit sa propre paresse comme bien connue, pour justifier son inaction : il s'agit pour lui d'éviter le reproche d'avoir oublié son engagement envers Cicéron, et donc trahi leur amitié.

Plus sérieusement, Cicéron reproche à son frère de lui demander beaucoup de services pour d'autres ; le 17 janvier 56, il raille la mémoire défaillante de Quintus, qui se rappelle avec retard, une fois en Sardaigne, qu'il peut obtenir des crédits de son beau-frère, ami de Marcus, Titus Pomponius Atticus, au profit de Lentulus et Sestius. Pour ce faire, Cicéron constate avec une candeur feinte la capacité de la Sardaigne à réveiller la mémoire de ceux qui la traversent, à l'instar de Gracchus le père, se rappelant soudain, une fois arrivé dans l'île, que les auspices lui avaient été défavorables à Rome...

**Sed habet profecto quiddam Sardinia adpositum ad recordationem praeteritae memoriae. Nam ut ille Gracchus augur, postea quam in istam prouinciam uenit, recordatus est quid sibi in campo Martio comitia consulum habenti contra auspicia accidisset, sic tu mihi uideris in Sardinia de forma Numisiana et de nominibus Pomponianis in otio recogitasse.**<sup>536</sup>

Cicéron regrette ainsi la mémoire à retardement de son frère qui ne sert que ses intérêts au moment opportun. Cette *memoria* n'est pas fiable, car elle néglige toute réciprocité et correspond à une forme d'égoïsme coupable, puisqu'elle ne se manifeste pas en

<sup>535</sup> CIC., fam. VIII, 1, 1 ; lettre 191 : « si j'ai délégué cette tâche à un autre, ce n'est pas que, malgré mes occupations, malgré mon extrême paresse, que tu connais bien, à écrire, il ne me soit infiniment agréable de consacrer mon temps à ton bon souvenir. » (traduction L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1936).

permanence, mais seulement avec des motifs intéressés. Elle traduit une forme de déloyauté, ou du moins de négligence, chez Quintus, accusé implicitement de ne se souvenir d'Atticus que lorsqu'il a besoin de sa fortune.

Cicéron fustige dans sa correspondance les individus qui n'accomplissent pas leur rôle d'homme de bien en négligeant la *memoria beneficiorum*. Comme un certain Denys, à qui il reproche, dans une lettre adressée à Atticus le 22 février 49, d'avoir catégoriquement refusé de lui rendre un service, sans se justifier, alors que Cicéron l'avait recommandé : sans doute considère-t-il le sort de l'orateur comme réglé, depuis l'arrivée de César en Italie... Cinglant, Cicéron compare leurs mémoires respectives, jugeant que la bonne mémoire de Denys est surpassée par la sienne, car il se souvient de s'être toujours efforcé d'accepter les requêtes des plaideurs, à moins d'avoir une justification valable :

***Sed est memoria bona. Me dicet esse meliore. Quibus litteris ita respondit ut ego nemini cuius causam non recipirem... Nihil cognoui ingratus; in quo uitio nihil mali non inest.***<sup>537</sup>

Le manque de mémoire, donc de gratitude, de Denys apparaît comme une marque d'infamie qui le condamne moralement : en cela il réunit en lui la totalité des vices de l'humanité, comme le souligne la double négation *nihil... non*.

## 2. La memoria beneficiorum

La relation d'affection s'enrichit d'une strate supplémentaire : la reconnaissance des services. C'est elle qui incite Cicéron en 56 à reconnaître les mérites de son secrétaire Lucius Livinius Tryphon dans les moments difficiles qu'il a traversés, au point de le recommander à son correspondant Caius Munatius. Ce *beneficium* de la *commendatio* n'est que la juste récompense offerte par les *homines grati et memores* aux *bene meriti* :

***Eum tibi ita commendo, ut homines grati et memores bene meritos de se commendare debent.***<sup>538</sup>

Cicéron souligne ici le caractère obligatoire de la réciprocité du service, forme de reconnaissance (*grati*) garantie par le souvenir (*memores*) de la loyauté de Tryphon (*bene meritos*). La comparative permet d'étendre cette règle du particulier au général, de Cicéron à l'humanité, définissant ainsi une loi sociale qui régit les relations individuelles<sup>539</sup>. La situation de *memores*, entre *grati* et *bene meritos*, marque bien la fonction intermédiaire de la *memoria* entre la reconnaissance de l'un et le bienfait de l'autre<sup>540</sup>.

<sup>536</sup> CIC., Ad Q. fr. II, 2, 1 ; lettre 98 : « La Sardaigne a certainement une vertu spéciale pour réveiller les souvenirs : Gracchus l'augure, une fois arrivé dans cette province, se rappela ce qui lui était arrivé de contraire aux auspices tandis qu'il tenait les comices consulaires au Champ de Mars ; et toi, de même, tu me parais t'être ressouvenu, dans les loisirs de la Sardaigne, du plan de Numisius et des crédits que peut ouvrir Pomponius. »

<sup>537</sup> CIC., Att. VIII, 4, 2 ; lettre 342 : « Mais s' il a bonne mémoire », il conviendra que je l'ai meilleure. A ma lettre il répond comme je n'ai jamais fait à aucun de ceux pour lesquels je refusais de plaider... Je n'ai jamais vu tant d'ingratitude : et c'est un vice qui les contient tous. »

<sup>538</sup> CIC., fam. XIII, 60, 2 ; lettre 121 : « Je te recommande comme on doit recommander quelqu'un qui vous a obligé, quand on a de la reconnaissance et de la mémoire. »

Cette règle est générale dans la *Correspondance* : les services sont justifiés par le souvenir d'une amitié ancienne et de bienfaits reçus, les adjectifs *memor* et *gratus* étant régulièrement associés pour former un couple de valeurs morales indissoluble comme le rappelle C. Moussy<sup>541</sup>. Ils constituent une réponse légitime, dans une démarche souvent voisine du clientélisme. Le *beneficium* devient l'affirmation, par l'intermédiaire de la *memoria*, d'une relation affective ou d'une amitié politique fortes. Cicéron tente ainsi de nouer des liens de solidarité avec différentes personnalités politiques de premier plan, comme Appius Claudius Pulcher<sup>542</sup>, qu'il assure en avril 50 de son amitié alors que Claudius n'a pas reçu le triomphe escompté, au retour de sa province, la Cilicie, où Cicéron lui a succédé. Il lui garantit aussi le soutien de son légat Pomptinus à qui Claudius a autrefois accordé sa protection :

***Pomptinus, qui a te tractatus est praestanti ac singulari fide, cuius tui beneficii sum ego testis, praestat tibi memoriam benevolentiamque, quam debet.***<sup>543</sup>

<sup>539</sup> Sur cette relation développée par Sénèque, *De beneficiis*, cf. M. Griffe, « Don et contre-don dans le *De beneficiis* de Sénèque », *LALIES* 14, 1994, 233-247, 237 : « L'obligation de rendre est impérative, mais ne se résume pas au remboursement d'une dette. Cette obligation est maintes fois rappelée (*De beneficiis* II, XXV, 3 ; II, XXXII, 1 ; II, XXXV, 1 ; III, I, 1...) : Non referre gratiam beneficiis et est turpe et apud omnes habetur. (III, I, 1) « Ne pas apporter de la reconnaissance en échange des bienfaits est honteux et tenu pour tel par tout le monde. » La nécessité de la reconnaissance est présente chez tous les moralistes de l'Antiquité : notamment chez Cicéron (*De officiis* I, 47 : « Aucun devoir n'est plus nécessaire que celui qui veut qu'on rende un bienfait ») et chez Valère Maxime (*Faits et dits mémorables* V, 3 : « C'est détruire l'échange (*commercium*) de bienfaits qu'on donne et qu'on reçoit, que de négliger de rendre grâce à son bienfaiteur. ») Mais en aucun cas la restitution n'est comparable au remboursement d'une dette car c'est un acte volontaire. »

<sup>540</sup> La *memoria* est un support tellement indispensable à la *gratia* que les deux notions finissent par s'associer pour spécifier le sens de « reconnaissance » du mot *gratia*. Cf. C. Moussy, *Gratia et sa famille*, Paris, PUF, 1966, p. 156-157 : « Se rapportant à divers substantifs, tels que *animus*, *mens*, *memoria*, *gratus* forme avec eux des périphrases qui font concurrence à *gratia* pour désigner le sentiment de « reconnaissance »... Cette périphrase (*grata memoria*) apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre de Cicéron (*leg.* III, 29 ; *Phil.* X, 7 ; XIV, 30 ; *Ad Brut.* I, 15, 9). »

<sup>541</sup> C. Moussy, *Gratia et sa famille*, Paris, PUF, 1966, définit ainsi *memor* (p. 202) : « *Memor* s'applique à la personne « qui se souvient », en particulier à celle qui se souvient d'un bienfait et qui est « reconnaissante », ou qui tout au moins éprouve un sentiment de reconnaissance. » Sur le lien entre *memor* et *gratus*, *ibid.* p. 202 : « ... dans la formule stéréotypée *memor et gratus*, fréquente dans Cicéron, la valeur respective de chaque adjectif s'est estompée, comme c'est souvent le cas dans les groupements binaires de synonymes. Il est difficile par conséquent de différencier la signification des deux termes dans les passages... où ils sont groupés... Sans être joint à *gratus*, *memor* prend encore souvent le sens de « reconnaissant », et les poètes comme les prosateurs l'emploient volontiers avec cette valeur. » Cf. C. Brunet, *Etude sémantique de beneficium, iniuria et d'autres noms désignant des actes de bienfaisance et de malfaisance en latin dans un rapport d'antonymie*, thèse dactylographiée, sous la direction de D. Conso, 2002, t. 1, La bienfaisance, p. 158 : « Ainsi Cicéron emploie *memor* coordonné à *gratus* dans ses œuvres philosophiques comme dans sa correspondance (*leg.* I, 32 ; *fam.* 13, 25, 1)... Il est difficile de différencier la signification des deux adjectifs *gratus* et *memor*. Ce dernier reçoit souvent comme complément un substantif tel que *beneficium* ou *meritum* (*Ben.* 6, 25, 1)... La même remarque s'applique à l'antonyme *immemor* quand celui-ci désigne « celui qui est oublieux des bienfaits » (*CIC., off.* II, 63). »

<sup>542</sup> Consul en 54, Ap. Claudius Pulcher gouverne la Cilicie de 53 à 51 et devient censeur en 50. Cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 221, 229, 237, 242, 247-248.

La *benevolentia* de Pomptinus répond comme un écho au *beneficium* de Claudius, mais Cicéron lui a apparié la *memoria* (*beneficiorum*). Celle-ci rend possible la *benevolentia* du débiteur moral envers son créancier, que l'emploi de *debet* présente comme impérative. Le souvenir est confirmé par la mémoire de Cicéron lui-même, *testis beneficii*. Il importe de donner une réponse proportionnelle à l'importance du service, manifestée dans l'expression non exempte de flagornerie, *praestanti ac singulari fide* : la *memoria* constitue l'empreinte de la *fides*, dont les *beneficia* représentent la mise en œuvre.

Comme ce légat, Cicéron s'engage en août 46 à rendre service à Publius Nigidius Figulus, disgracié, en souvenir de son aide dans les moments difficiles — préteur en 58, il a sans doute contribué à son rappel d'exil :

***ego, quae pertinere ad te intellegam, studiosissime omnia diligentissimeque curabo tuorumque tristissimo meo tempore meritorum erga me memoriam conseruabo.***<sup>544</sup>

Le souvenir est toujours une garantie d'amitié par sa vertu authenticatrice ; *conseruare memoriam* est synonyme de *tenere memoria* ; ce type d'expression renforce l'image presque matérielle d'un souvenir qui ne peut s'échapper de l'esprit de son détenteur, d'une richesse inaliénable plutôt que d'une charge pesante — la métaphore du *thesaurus* pour désigner la faculté de *memoria* dans les traités de rhétorique revient ici à l'esprit. De la même façon, la *memoria tuorum meritorum* est synonyme de la *memoria beneficiorum*. La *memoria* induit la réciprocité parce qu'elle garantit l'existence du *beneficium* ou du *meritum* initial<sup>545</sup>.

Cicéron montre l'efficacité de la *memoria beneficiorum* à l'œuvre, en donnant des exemples de la réciprocité infinie qui en découle en un mouvement perpétuel que dépeint M. Griffe à propos de Sénèque<sup>546</sup>. Ainsi, dans les années 46-45, il recommande à Servius Sulpicius Rufus un pompéien, Hagésarétus de Larissa, parce que ce dernier lui a montré sa reconnaissance, en se souvenant des bienfaits que Cicéron lui avait prodigués :

***Hagesaretus Larisaeus, magnis meis beneficiis ornatus in consulatu meo, memor***

<sup>543</sup> CIC., *fam.* III, 10, 3 ; lettre 254 : « Pomptinus, auquel tu as assuré une protection si rare, si exceptionnelle — et je suis témoin de ce que tu as fait pour lui —, ne cache pas qu'il s'en souvient et te veut du bien, comme il le doit. » C. Pomptinus, vainqueur des Allobroges en 61, obtient son triomphe seulement en 54, grâce à Ap. Claudius Pulcher, alors consul (cf. *ad Q. fr.* III, 4, 6, lettre 151 ; *Att.* IV, 18, 4, lettre 152).

<sup>544</sup> *Ibid.* IV, 13, 7 ; lettre 498 : « pour ma part, chaque fois que je verrai ton intérêt en jeu, je mettrai en œuvre toute mon ardeur et tous mes soins, et je garderai fidèlement la mémoire de ce que tu as fait pour moi aux jours les plus sombres de ma vie. »

<sup>545</sup> Cela vaut aussi dans l'autre sens, quand Cicéron remercie, en septembre ou octobre 46, Publius Servilius Isauricus, alors proconsul en Asie, de lui avoir écrit pour l'informer des conditions de son voyage jusqu'à sa province. Il lui démontre ainsi qu'il se souvient de leur amitié, le lexique du plaisir confirmant la portée affective de la *memoria necessitudinis* (*fam.* XIII, 68, 1 ; lettre 509) : *Gratae mihi uehementer tuae litterae fuerunt, ex quibus cognoui cursus nauigationum tuarum ; significabas enim memoriam tuam nostrae necessitudinis, qua mihi nihil poterat esse iucundius* « Je te sais beaucoup de gré de ta lettre, dont la lecture m'a informé du déroulement de tes voyages maritimes ; en effet, tu me montres le souvenir que tu as gardé de nos relations et rien ne peut me faire plus de plaisir. »

**et gratus fuit meque postea diligentissime coluit.**<sup>547</sup>

Cette chaîne tend à créer un cycle repris à l'infini dans l'échange de services, selon un principe en trois temps. Lors d'une première étape, Cicéron procure une aide non négligeable (*magnis beneficiis*) à Hagésaratus lors de son consulat. Dans un deuxième temps, sa *memoria beneficiorum* incite ce dernier à manifester sa loyauté (*memor et gratus*) en rendant la pareille, le superlatif *diligentissime* soulignant le soin scrupuleux du débiteur. Enfin, par ce geste, le pompéien devient à son tour le créancier moral de Cicéron qui doit poursuivre cet échange de bons procédés, en le recommandant. Rien ne semble devoir arrêter ce cycle, fondé sur un principe d'éternel retour.

C'est une règle bien établie, puisque le processus se répète lorsque Cicéron recommande, entre 46 et 44, un certain Andron de Laodicée à Publius Servilius Isauricus, proconsul d'Asie. Il veut ainsi manifester sa gratitude envers Artémon, père d'Andron, qui fut son hôte dans cette ville alors qu'il gouvernait la Cilicie. De quoi veut-il le remercier ? Précisément de sa reconnaissance, elle-même motivée par le souvenir des bienfaits du gouverneur Cicéron !

**quem quidem multo etiam pluris postea quam decessi facere coepi, quod multis rebus expertus sum gratum hominem meique memorem.**<sup>548</sup>

L'échange de *gratia* est garanti par la *memoria* des deux amis et peut se répéter à l'infini, de même que le couple *memor et gratus* dans la *Correspondance*.

**3. L'homme de bien doit être *memor et gratus***

Dans un processus de réciprocité, Cicéron considère mériter lui aussi que l'on n'oublie pas ses bienfaits ; il a droit à la mémoire d'autrui. Ainsi, à deux reprises, il joue sur cet argument en 53 pour obtenir l'aide de Caius Scribonius Curion<sup>549</sup>, questeur de Caius Clodius en Asie. De l'invocation de la *memoria* procède un véritable marché, puisque Cicéron met en balance les services passés du jeune homme (*tuorum erga me meritorum*) et l'éducation politique qu'il lui a lui-même fournie par ses conseils, alors que

<sup>546</sup> Cf. M. Griffe, « Don et contre-don dans le *De beneficiis* de Sénèque », *LALIES* 14, 1994, 233-247, p. 242, citant et commentant Sénèque (*De beneficiis* II, XVII, 7) : « Généralement un prêteur à intérêt n'est pas bien vu quand il réclame avec insistance, il en va de même si, à l'heure du remboursement, il fait traîner et réclame des prolongations. C'est un devoir d'accepter le remboursement d'un bienfait comme de ne pas l'exiger. L'idéal c'est de donner sans hésitation, de ne jamais réclamer son dû, d'avoir plaisir à se faire payer, d'oublier de bonne foi ce qu'on a offert et de se faire rembourser avec les sentiments d'un obligé. » Sénèque a maintenant opéré un retour vers le donateur, celui-ci a eu de la joie à donner, de la joie à recevoir : le remboursement du bienfait le transforme en donataire, fait de lui l'obligé de son obligé. Le programme peut reprendre un nouveau départ à l'infini. La *gratia* est une spirale héroïque qui ressemble beaucoup au *potlatch*. »

<sup>547</sup> *CIC., fam. XIII, 25, 2 ; lettre 533 : « Hagésarétus de Larissa, à qui j'ai procuré de grands bienfaits durant mon consulat, s'en est souvenu et montré reconnaissant : par la suite il m'a témoigné les égards les plus attentifs. »*

<sup>548</sup> *Ibid. XIII, 67, 1 ; lettre 548 : « mais je me suis mis à l'apprécier bien davantage encore après mon départ de la province, en éprouvant par de nombreux faits sa gratitude et la fidélité de son souvenir. »*

<sup>549</sup> Cicéron avait pu apprécier en 63 le soutien de son père, consul en 73 (T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 92-93), qui avait désigné son consulat sous le terme d'αποθέωσις Cf. *Att. I*, 16, 13 ; lettre 22.

Curion n'avait pas encore atteint l'âge adulte :

***et, quoniam meam tuorum erga me meritorum memoriam nulla umquam delebit obliuio, te rogo ut memineris, quantaecumque tibi accessiones fient et fortunae et dignitatis, eas te non potuisse consequi, ni meis puer olim fidelissimis atque amantissimis consiliis paruisses.***<sup>550</sup>

D'un côté le souvenir de Cicéron (*meam memoriam*), de l'autre la mémoire de Curion (*ut memineris*). En effet, l'hyperbole *nulla umquam obliuio delebit* lui permet de marquer plus fortement encore sa reconnaissance, par le souvenir, des mérites de Curion ; l'emploi du futur, des termes indéfinis, absolus (*nulla, umquam*), contribue à la pérenniser. Or, c'est la raison pour laquelle Cicéron est en droit de réclamer la même permanence chez Curion, pour lui avoir déjà apporté son aide. Du reste, dans le jeu d'équivalence proposé, il semble que Cicéron tend à accorder plus de valeur à ses propres bienfaits qu'à ceux de Curion. Car trois subordonnées s'enchaînent pour développer avec une certaine insistance le contenu de ces bienfaits, à savoir des conseils (*consiliis*), dont le dévouement est amplifié par deux adjectifs affectifs au superlatif (*fidelissimis atque amantissimis*) ; puis leur résultat, l'ascension sociale de Curion (*accessiones fortunae et dignitatis*), soulignée par le pronom relatif indéfini de quantité (*quantaecumque*). La subordonnée conditionnelle négative (*ni*) met en relief la responsabilité de Cicéron de ce point de vue. Il s'adresse à la mémoire affective de Curion — le terme *puer* renforce l'aspect filial de leur relation, donnant à Cicéron le statut d'un père de substitution, rôle que Cicéron affirme assumer pleinement à la mort de Curion père, en cette même année 53, dans la lettre de consolation qu'il lui adresse peu après (*fam. II, 2 ; lettre 165*) —, tout en l'appelant du reste à régler une forme de dette, les bienfaits de Cicéron se révélant incommensurables.

Pour contraindre Curion, l'orateur prolonge sa requête dans une autre lettre, écrite la même année ; il y fait valoir ses propres qualités ; celles-ci le rendent digne de l'aide de Curion, qu'il réclame pour son ami Milon<sup>551</sup> :

***Quamobrem, si me memorem, si gratum, si bonum uirum uel ex hoc ipso, quod tam uehementer de Milone laborem, existimare potes, si dignum denique tuis beneficiis iudicas, hoc a te peto, ut subuenias huic meae sollicitudini et huic meae laudi uel, ut uerius dicam, prope saluti tuum studium dices.***<sup>552</sup>

Le lien entre *memoria* et *gratia* est renforcé par leur proximité, avec une accumulation d'adjectifs par lesquels Cicéron dessine son autoportrait ; elle s'achève sur *bonum uirum*, ce qui démontre la place tenue par la *memoria* parmi les vertus de l'honnête homme. Se définissant comme un *uir bonus*, notamment par sa *memoria*, il fait comprendre à Curion

<sup>550</sup> CIC., *fam. II, 1, 2 ; lettre 164* : « Et comme rien ne pourra jamais me faire oublier les services que tu m'as rendus, je te demande de te souvenir, à quelque degré de fortune et de dignité que tu puisses atteindre, que tu n'aurais pu y arriver si tu n'avais jadis, dans ta prime jeunesse, suivi mes conseils, les conseils de l'amitié la plus loyale et la plus tendre. »

<sup>551</sup> Après l'élection tardive des consuls de 53, intervenue seulement au mois de juillet, après une succession d'interrois, Milon aspire au consulat de 52 ; Cicéron soutient sa candidature par tous les moyens, et place ses espoirs dans l'aide du jeune Curion (il a alors trente et un ans) ; c'est pourtant le camp de César que celui-ci choisira durant la guerre civile ; cf. R. Syme, *La révolution romaine*, trad. R. Stuveras, Paris, Gallimard, 1978 (Tel 32), p. 49, 70 : « Une forte somme décida C. Scribonius Curio... mais ce n'était pas l'unique aiguillon, car la veuve de Clodius, Fulvia, était sa femme, Antoine son ami, Ap. Pulcher son ennemi. »

qu'il n'a pas affaire à un ingrat et le laisse envisager une réciprocité future.

Deux lettres de Lucius Munatius Plancus mettent aussi en avant le rôle de la *memoria* pour établir des relations fiables entre les individus, dont elle garantit la qualité de *uir bonus*. Munatius Plancus répond<sup>553</sup> à Cicéron, qui le prie de rester fidèle à la cause républicaine et de ne pas joindre les troupes qu'il commande en Gaule à celles de Marc Antoine, mis en fuite après la bataille de Modène, en avril 43, et qui tente de gagner l'appui des gouverneurs de Gaule et d'Espagne, Lépide, Plancus et Pollion.

Dans une hyperbole flatteuse, Plancus prétend ne pouvoir égaler les bienfaits de Cicéron, dont il garde une reconnaissance éternelle, à moins qu'il ne suffise à celui-ci de savoir que sa reconnaissance est assurée par la fidélité de sa mémoire :

***Immortalis ago tibi gratias agamque dum uiuam ; nam relaturum me adfirmare non possum ; tantis enim tuis officiis non uideor mi respondere posse, nisi forte, ut tu grauissime disertissimeque scripsisti, ita sensurus es ut me referre gratiam putes cum memoria tenebo.***<sup>554</sup>

L'affirmation de sa mémoire fidèle (*memoria tenebo*) sonne comme une garantie destinée à rassurer Cicéron quant à la *gratia* de Plancus, qu'il pouvait juger accordée avec trop de légèreté dans l'hyperbole du début (*immortalis ago tibi gratias*).

Il va plus loin en protestant comme Cicéron plus haut (*fam.* II, 6, 4) de sa qualité d'homme vertueux ; sa *memoria* manifeste la prise de conscience des bienfaits de Cicéron :

***Non mediocris adhibenda mihi est cura ut rei publicae me ciuem dignum tuis laudibus praestem, in amicitia tua memorem atque gratum***<sup>555</sup>

L'appariement de *memoria* et de *gratia* est habituel pour garantir l'une par l'autre, dans un rapport de cause à effet. Toutefois Plancus prend une certaine hauteur pour associer son cas particulier à une loi générale ; il s'attribue une conscience reconnaissante avec le couple *memor atque gratus*, qui assure ainsi sa nature de *uir bonus*, désigné par l'adjectif *dignus*. Cet enchaînement révèle un schéma constitutif de l'homme honorable : de la *memoria* à la *gratia*, de la *gratia* à la *dignitas*. Ce qui correspond aux analyses de Cicéron sur la place de la *memoria* dans le plein accomplissement de l'être humain<sup>556</sup>. Il existe des liens de réciprocité entre *memoria* et *dignitas* : la *dignitas* peut être un critère de

<sup>552</sup> *CIC., fam. II, 6, 4 ; lettre 175 : « C'est pourquoi, si tu crois pouvoir m'attribuer de la mémoire, de la reconnaissance, un cœur d'honnête homme, ne fût-ce qu'à la seule pensée du mal que je me donne pour Milon, si enfin tu me juges digne de tes bienfaits, je te demande de m'aider dans mon présent souci et de te consacrer à cette affaire où est engagée ma gloire — que dis-je ? — ma vie même, ou peu s'en faut. »*

<sup>553</sup> Le 1<sup>er</sup> mai 43.

<sup>554</sup> *CIC., fam. X, 11, 1 ; lettre 871 : « Je t'exprime ma reconnaissance impérissable et l'exprimerai aussi longtemps que je vivrai ; quant à te payer de retour, je ne saurais le promettre ; car je ne crois pas pouvoir égaler d'aussi éminents services, à moins que, comme tu l'as toi-même écrit avec tant de force et d'éloquence, tu n'inclines à considérer que je te paie de retour quand je les garderai en mémoire. »*

<sup>555</sup> *Ibid. X, 11, 1 : « Je dois veiller avec un soin extrême à me montrer pour la République un citoyen digne de tes éloges, envers toi un ami à la mémoire fidèle et reconnaissant » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).*



mémoire à travers le *dignum memoria* qui invite à retenir « ce qui est digne », constituant ainsi la mémoire historique, celle de la postérité ; inversement, la *memoria* est elle-même preuve de dignité ; se souvenir est un acte qui traduit la *dignitas* d'un individu et contribue à le définir comme *uir bonus*. *Memoria* et *dignitas* sont en interaction et se révèlent indissociables.

Plancus renchérit <sup>557</sup> par une autocritique. Dans une *captatio benevolentiae* empreinte d'humilité, il constate une disproportion entre l'importance des bienfaits de Cicéron (*pro tuis maximis beneficiis*) et la manifestation modeste de sa reconnaissance, limitée aux paroles (*gratiarum actio*) :

***neque enim tanta necessitudo quantam tu mihi tecum esse uoluisti desiderare uidetur gratiarum actionem neque ego libenter pro maximis tuis beneficiis tam uili munere defungor orationis et malo praesens obseruantia, diligentia, assiduitate memorem me tibi probare.*** <sup>558</sup>

En effet, Cicéron l'a soutenu en son absence — il est en Gaule —, devant le Sénat qui, grâce à son intervention, a bien voulu payer l'armée dont Plancus a la charge, ce qui garantit qu'elle restera fidèle à la République. Plancus juge que sa *memoria beneficiorum* doit se manifester en actes, par une *gratia* impliquant la présence physique (*praesens*), en répondant aux bienfaits de Cicéron par ses propres bienfaits, à Rome. Une hyperbole, habituelle dans ce cas, vient souligner son empressement à manifester sa *memoria* en payant sa dette (*debere*) :

***numquam enim obliuiscar maxima ac plurima me tibi debere.*** <sup>559</sup>

Cette insistance devrait rassurer Cicéron, l'emploi d'une terminologie qui lui est chère garantit la fidélité de Plancus. La suite montrera pourtant que la *memoria* n'est qu'un mot et n'a pas le pouvoir contraignant que lui supposait l'orateur. L'utopie se brisera sur les trahisons successives de Lépide le 29 mai 43, de Plancus et de Pollion, qui rejoignent Marc Antoine le 19 août, et d'Octavien formant le second triumvirat lors de l'entrevue de Bologne avec Antoine et Lépide au mois d'octobre <sup>560</sup>. Il faudra finalement que le verbe soit vaincu, que « la toge cède aux armes », que la trahison l'emporte, avec la perte des valeurs les plus unificatrices, et parmi elles la *memoria*.

Ainsi, sa victoire supposait que tous les hommes fussent dotés par leur nature

<sup>556</sup> L'attitude de Plancus signifie que les analyses de Cicéron reflètent probablement celles de son temps et de son milieu.

<sup>557</sup> Dans une lettre du 28 juillet 43.

<sup>558</sup> *CIC., fam. X, 24, 1 ; lettre 935 : « car des liens aussi étroits que ceux que tu as voulus entre nous ne semblent pas appeler de remerciements ; de mon côté, ce n'est pas de gaîté de cœur qu'en retour de tes immenses bienfaits, j'acquitte un prix aussi indigne que de simples paroles et j'aime mieux te prouver que je suis un ami fidèle sur place par ma déférence, mon empressement, ma présence constante. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1996).*

<sup>559</sup> *Ibid. X, 24, 7 : « car je n'oublierai jamais les bienfaits sans nombre et sans prix que je te dois. »*

<sup>560</sup> P. Perrochat, « A l'occasion d'un bimillénaire : la correspondance de Cicéron et de L. Munatius Plancus », *REL* 35, 1958, 172-183, p. 183, rappelle les circonstances : « ... fin octobre 43, une entente fut scellée entre les trois généraux, Octavien, Antoine et Lépide, à Bologne ; ils marchèrent sur Rome et se firent nommer pour cinq ans *tresuiri reipublicae constituendae*. »

humaine d'une conscience<sup>561</sup>, dont elle était la marque aux yeux de l'orateur. Or, il s'était trompé, non sans doute sur la définition de l'espèce humaine, mais sur l'appartenance des Plancus ou des Octavien à cette noble catégorie : leurs volte-face<sup>562</sup> attestent l'absence de cette conscience morale dont la *memoria* est constitutive et qui confère sa dignité propre à l'humanité, dans la perspective humaniste de Cicéron. Ainsi se trouve fondée la véritable *amicitia*, qui allie *utilitas* et *honestas*, selon M. Griffe, réfutant la vision pragmatique de P. Veyne<sup>563</sup>.

#### 4. Les relations de Cicéron et des *imperatores* sous le signe de la *memoria*

La définition humaniste de la *memoria* est mise en œuvre même — et surtout — dans la correspondance que Cicéron entretient avec des dirigeants romains, comme César ou Pompée : à partir des relations d'amitié suscitées par la *memoria* individuelle, il tend vers la généralisation, en rattachant cette *memoria* individuelle à une vision universaliste, dans l'intention sans doute de lier les maîtres de Rome et plus largement la vie publique romaine à des principes philosophiques essentiels.

Ainsi, il se présente dans deux lettres comme redevable envers Pompée de son

<sup>561</sup> Cf. C. Baroin et E. Valette-Cagnac, « Les animaux à mémoire », *LALIES* 14, 1994, 189-205, p. 204-205, sur la *memoria beneficiorum* et la *gratia*, notions développées par Sénèque dans le *De beneficiis*, qui définissent la socialisation, et plus largement, l'*humanitas* : « Enfin et surtout, tous ces récits mettent en évidence le lien établi à Rome entre la mémoire et la reconnaissance, l'oubli et l'ingratitude. Ce lien théorique est explicité dans le *De beneficiis* : Sénèque montre bien en effet que la mémoire (*memoria*) est à la fois le premier degré et la condition nécessaire de la gratitude (*gratia*) ; tandis qu'il établit une équivalence totale entre l'oublieux (*oblitus*) et l'ingrat (*ingratus*). Sénèque montre aussi que le système du bienfait suppose une subtile dialectique entre la mémoire et l'oubli, dans le sens où le bienfaiteur, à moins de se muer en véritable créancier, doit immédiatement oublier le bienfait dont il a fait preuve, tandis que l'obligé doit au contraire garder ce don en mémoire, sous peine d'agir en ingrat. Sénèque explique enfin que la mémoire du bienfait a tendance à s'estomper avec le temps et qu'elle a besoin, pour rester dans l'âme, d'être entretenue. Il y a donc, pour le bénéficiaire du bienfait, un véritable travail de mémoire à accomplir, tandis que le bienfaiteur doit s'astreindre à un travail d'oubli. Cette mémoire du bienfait est conçue par Sénèque comme une trace, qui se grave dans les cœurs, trace soumise à l'usure du temps... la notion de "mémoire animale"... constitue une catégorie complexe qui rapproche l'homme et l'animal. L'animal sans mémoire — *immemor* — est, comme l'homme, celui qui ne garde aucune trace de ce qu'il a vécu avec ses semblables, celui qui sort du réseau de sociabilité que tissent les relations d'amitié. En revanche, l'animal à mémoire, l'animal le plus socialisé et, par là, le plus proche de l'homme, est capable de garder le souvenir de ce qu'il a reçu d'autrui et de le restituer. La mémoire dont il est question dans tous ces textes est une mémoire d'échange, une mémoire socialisée... la *memoria* n'est pas seulement une catégorie du passé, mais elle sert aussi à appréhender les deux autres dimensions du temps, présent et futur. »

<sup>562</sup> Cicéron, s'il avait vécu, les aurait probablement blâmés, comme il le fit finalement avec Dolabella ou Lépide. Avec un point de vue partisan, M. Rambaud commente la personnalité et les retournements de Plancus, *morbo traditor* selon Velleius Paterculus (II, 83), « Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule, d'après la correspondance de Cicéron », *Cahiers d'histoire* t. III, 2, 1958, 103-128, repris dans *Autour de César...*, 541-560. P. Perrochat, « A l'occasion d'un bimillénaire : la correspondance de Cicéron et de L. Munatius Plancus », *REL* 35, 1958, 172-183, p. 183, explique ainsi la défection de Plancus : « En effet, D. Brutus fut banni en application de la *lex Pedia*, suscitée par Octavien dès sa nomination comme consul, avec son cousin Peditus (août 43), loi dirigée contre les meurtriers de César. Cette loi révoquait l'amnistie de mars 44. L. Munatius Plancus craignit alors que, s'il continuait à se compromettre avec D. Brutus, il n'obtienne pas son consulat pour 42. Il se sépara de Brutus en septembre 43 et transmit, de ses cinq légions, trois à Antoine, deux à Lépide. Le 29 décembre 43, il célébra son triomphe et, le 1<sup>er</sup> janvier 42, il commença son consulat. »

retour d'exil en 57. Par conséquent, il met un point d'honneur à s'acquitter de cette dette en soutenant l'*imperator*, en homme digne de ce nom, c'est-à-dire *memor et gratus*. C'est ce qu'il explique à Lentulus en décembre 54 : après les accords de Lucques, dont Cicéron a été soigneusement tenu à l'écart, Pompée lui a fait savoir qu'il ne doit plus s'opposer aux menées de César. Pour l'en convaincre, Pompée use de la *memoria* comme d'un moyen de pression, exerçant un véritable chantage. Il évoque ses bienfaits, c'est-à-dire la protection dont il l'a fait jouir, au point de permettre son retour en Italie, pour réveiller sa *memoria beneficiorum* et le contraindre à manifester sa *gratia* par son silence :

***sua merita commemoravit ; quid egisset saepissime de actis Caesaris cum ipso meo fratre quidque sibi is de me recepisset in memoriam redegit, seque quae de mea salute egisset uoluntate Caesaris egisse ipsum meum fratrem testatus est.***

564

Détaillant ainsi ses bienfaits, il force la mémoire de Marcus pour lui rappeler ses obligations envers lui. D'autant plus qu'il redouble sa tentative en invoquant aussi la mémoire de Quintus qu'il prend à témoin, engageant ainsi les deux frères dans la même voie, celle d'une reconnaissance docile. C'est ainsi que Marcus justifie son silence après les accords de Lucques de 56, justification rendue nécessaire par la honte d'avoir laissé les *imperatores* se partager le pouvoir à Rome. Conscient de cette faiblesse, il ressent le besoin de recourir à une autorité supérieure pour faire admettre son prétexte : l'accomplissement de ses obligations personnelles envers Pompée. Il convoque alors l'autorité qu'il place au-dessus de tout, la République personnifiée, bien décidé à en recevoir l'onction souhaitée !

***... conlegi ipse me et cum ipsa quasi re publica conlocutus sum, ut mihi tam multa pro se perpesso atque perfuncto concederet, ut officium meum memoremque in bene meritos animum fidemque fratris mei praestarem, eumque, quem bonum ciuem semper habuisset, bonum uirum esse pateretur.***<sup>565</sup>

En effet, il justifie son silence coupable et son retrait des affaires publiques par la *memoria beneficiorum* (*memorem animum*) qui lui inspire la *gratia* envers les *bene meriti*, dont fait

563

M. Griffe, « Don et contre-don dans le *De beneficiis* de Sénèque », *LALIES* 14, 1994, 233-247, p. 246 : « Ce texte a fait l'objet d'une vigoureuse critique de P. Veyne : "Sénèque prétend que la bienfaisance fonde la société, crée le lien social ; ce qui paraît à juste titre très exagéré : la cohésion du troupeau humain est assurée surtout par les pressions des institutions, la division du travail et les échanges économiques."... Ce jugement appelle bien des réserves... Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque* (VIII, III), dit aussi que l'amitié fonde les relations interhumaines et contribue à la concorde des cités... Si l'intérêt n'est qu'un intérêt individuel et circonstanciel, l'amitié ne durera pas, mais si l'intérêt est l'intérêt de l'autre ou l'intérêt général, alors on est en présence de la véritable amitié. Il y a chez Aristote une volonté pratique, assez moderne, de concilier l'utile et le souverain bien, volonté qu'on retrouve aussi chez Cicéron. » Il commente alors le texte de Sénèque (IV, XVII, 2), p. 246 : « La *gratia* comporte en elle-même (*per se*) sa propre séduction et en cela, elle est comparable à l'*honestum* ; sans elle, on ne pourrait pas comprendre un certain nombre de comportements désintéressés de l'homme : l'amour d'un père pour son fils, du testateur pour son héritier... La *gratia*, don gracieux et gratuit, est le nom de ce désintéressement qui défie la raison ordinaire et ce n'est pas un hasard si dans le texte (de Sénèque) la *uirtus* est qualifiée de *gratiosa*. »

564

***CIC., fam. I, 9, 9 ; lettre 159 : « il rappela ses services ; il fit souvenir mon frère de ce qu'il lui avait si souvent dit à lui-même touchant l'œuvre politique de César et des engagements que Quintus avait contractés en mon nom ; il le prit lui-même à témoin que ce qu'il avait fait pour mon retour d'exil, il l'avait fait avec le consentement de César. »***

partie Pompée. L'encadrement de *memor* par *officium* et *fidem* souligne doublement la nécessité morale pour Marcus d'être *memor et gratus* envers l'*imperator* : il lui est personnellement redevable de sa situation et il doit en plus tenir les engagements pris par son frère Quintus (*fidem*). Le parallèle établi entre *bonus ciuis* et *bonus uir* contribue à justifier Cicéron : il prétend ainsi devoir assumer ses obligations de *bonus uir* envers Pompée pour être reconnu comme *bonus ciuis*. L'ensemble de ce développement peut apparaître comme l'auto-justification d'un homme en position de faiblesse : celle d'un citoyen confronté au putsch de trois aventuriers, mis devant le fait accompli, et qui semble désormais renoncer à toute responsabilité politique, au moment même où la palinodie qu'il prononce pour obtenir la faveur de César achève de le discréditer selon J. Carcopino — ce que conteste P. Grimal<sup>566</sup>.

<sup>565</sup> *Ibid.* I, 9, 10 : « alors, je me recueillis, et parlant, pour ainsi dire, avec la République elle-même, je lui demandai qu'après avoir souffert pour elle tant de maux et tant d'épreuves il me fût permis de m'acquitter d'obligations personnelles, de montrer ma mémoire reconnaissante envers mes bienfaiteurs, de tenir les engagements pris par mon frère : elle m'avait toujours vu accomplir mes devoirs de bon citoyen, qu'elle me laissât remplir mes devoirs d'homme de bien. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1936).

<sup>566</sup> Cf. J. Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1<sup>e</sup> éd. 1947, rééd. 1967, au point de vue très critique (p. 342). *Contra*, cf. P. Grimal, *Cicéron...*, p. 224-226 : selon lui, si Cicéron s'accommode avec les *imperatores*, en reconnaissant avoir accompli une "palinodie" *subturpicula*, c'est parce qu'il finit par suivre les conseils de conciliation d'Atticus, après avoir connu de nombreux déboires (l'abandon des *optimates* après 63, l'exil, la perte de sa maison), et les recommandations de Platon. Il conclut ainsi (p. 226) : « A chacun d'entre nous de décider si l'on peut créditer Cicéron, grand lecteur de Platon, d'une élévation de pensée assez grande pour qu'il ait pu accepter la situation nouvelle qui lui était faite, en philosophe, plutôt qu'en opportuniste, tout en étant conscient du jugement que pourrait porter sur lui l'opinion, cette maîtresse des fausses valeurs comme le lui enseignaient Socrate et ses plus lointains disciples. » Cicéron justifie sa versatilité par la nécessité de l'adaptabilité, comme le rappelle P. Grimal, « Contingence historique et rationalité de la loi dans la pensée cicéronienne », *Atti del III Colloquium Tullianum, Roma, 3-5 ottobre 1976* = *Ciceroniana* N. S. III, Rome, 1978, 175-182, repris dans *Rome, la littérature et l'histoire* t. 1, 47-54, p. 53 : « C'est ainsi que, jugeant sa propre attitude au temps des triumvirs, il déclare, dans le *Pro Plancio*, que l'homme d'Etat doit suivre les grandes mutations de la vie politique et adapter son action aux possibilités dont il dispose ; faute de quoi, il commettra un véritable suicide politique et devra se résigner à l'échec (*Planc. 93 : stare enim omnes debemus tamquam in orbe aliquo rei publicae, qui quoniam uersatur, eam deligere partem ad quam nos illius utilitas salusque conuerterit*). »

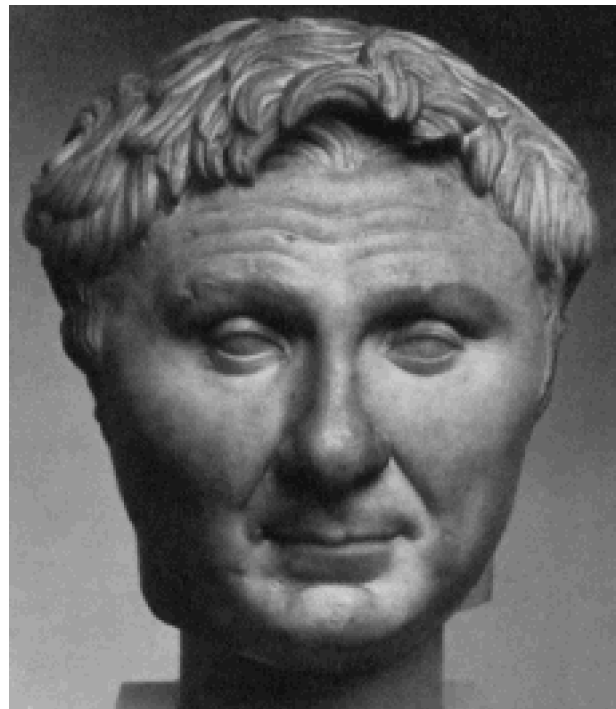


Fig.4 : Portrait de Pompée le Grand. Env. 50 av. J.-C.. Copenhague, Ny Carlsberg, Glyptothek, marbre ; cf. R. Bianchi Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 35 ill. 41.<sup>567</sup>

Certes, mais il est aussi le moyen de sauver tant bien que mal les apparences et de rendre acceptable son retrait de la vie publique, cet *otium cum dignitate* tant vanté, qui lui permet de s'installer, de son point de vue, en réserve de la République. En effet, et c'est également une raison de l'invocation de la *res publica* dans ce passage, Cicéron, en tentant de se préserver, songe à sa propre personne, mais aussi à Rome : les discours révèlent à quel point le destin de la Ville et le sien lui paraissent indéfectiblement liés. Se soumettre et se sauver pour durer ; durer pour se donner la possibilité de revenir quand il le pourra et de sauver la République mise à mal. La suite des événements lui donnera raison en lui permettant en effet de reprendre l'initiative, certes pour sa perte, mais en voyant sans doute plus loin qu'un Caton renonçant à tout compromis, donc, paradoxalement, à la poursuite de la lutte, dans la radicalité définitive de son acte, à Utique, en 46.

Du reste, Cicéron refuse de porter seul la responsabilité du désastre institutionnel, il affirme la part non négligeable du sénat dans cette affaire en comparant son consulat de 63 et la situation contemporaine : les *patres* avaient su se rassembler avec fermeté autour de lui contre Catilina, puis contre toutes les menaces jusqu'à 59 ; en revanche, ils ont perdu tout courage et toute motivation par la suite, avec des consuls corrompus. Ainsi, il accuse le sénat d'avoir les chefs qu'il mérite... Il s'appuie précisément sur sa mémoire pour préciser ce renoncement ; elle vient confirmer les décisions prises en conformité avec sa *memoria beneficiorum* :

<sup>567</sup> Portrait de Pompée le Grand. Env. 50 av. J.-C.. Copenhague, Ny Carlsberg, Glyptothek, marbre ; cf. R. Bianchi Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 35 ill. 41.

***Tenebam memoria nobis consulibus ea fundamenta iacta iam ex Kalendis Ianuariis confirmandi senatus, ut neminem mirari oporteret Nonis Decembr. tantum uel animi fuisse in illo ordine uel auctoritatis, idemque memineram nobis priuatis usque ad Caesarem et Bibulum consules, cum sententiae nostrae magnum in senatu pondus haberent, unum fere sensum fuisse bonorum omnium.***

568

Cicéron n'avait pas tort dans ses tentatives de rapprochement puisque, le 19 ou le 20 mars 49, alors que rien n'est joué, il tente encore d'empêcher la guerre entre César et Pompée qui a quitté l'Italie pour la Grèce. Certes, il se met au service de César avec une certaine complaisance, mais pour la bonne cause, la réconciliation nationale. Pour cette raison, il prie César, qui occupe Rome, de pardonner à son rival et de l'épargner. Quelle justification donner à une telle prière ? Sa reconnaissance envers les bienfaits de Pompée, en particulier son soutien lors de l'exil de 58 (*maximi beneficii memoria*) :

***Quam ob rem a te peto uel potius omnibus te precibus oro et obtestor ut in tuis maximis curis aliquid impertias temporis huic quoque cogitationi, ut tuo beneficio bonus uir, gratus, pius denique esse in maximi beneficii memoria possim.***<sup>569</sup>

Un *beneficium* doit répondre à un autre. Ce devoir de mémoire correspond à la définition du *uir bonus* qu'il veut être, archétype du bon citoyen, dont le dévouement à la cause républicaine, collective, garantit l'existence de ce parti fédérateur regroupant toutes les bonnes volontés, au-delà des rivalités personnelles, et dont il veut être le cœur. Ainsi, c'est la *memoria* qui fait le *uir bonus, gratus, pius* : elle est le fondement des vertus de l'homme de bien, au cœur du réseau des valeurs qui le définissent selon Cicéron. Il appelle donc César à lui permettre d'accomplir ce qu'il considère comme son devoir. Au-delà des implications personnelles, la *memoria beneficiorum*, individuelle, apparaît comme le point commun des *uiri boni*, qui doit les unir dans une même communauté, régie par l'obligation de reconnaissance et de réciprocité qui garantit la stabilité et la paix des relations sociales.

La *memoria* est constitutive de la personnalité. Elle se trouve associée à d'autres qualités qui fondent l'être humain, le *uir bonus*, fondement d'une société solide. En effet, lui seul, doté de *memoria*, garantie des autres vertus, est pleinement réalisé dans son essence humaine ; seul, donc, il peut être un citoyen accompli, un élément fondamental de la société romaine. Il est essentiel de saisir que Cicéron n'enferme pas l'*humanitas* dans une catégorie philosophique : on observe un glissement volontaire de *memoria*, de l'ontologie à l'anthropologie, de l'anthropologie à l'humanisme, de l'humanisme à la politique. Ce sont ses analyses philosophiques d'une *memoria* inhérente à l'être humain à

568

CIC., *fam.* I, 9, 12 : « Je me souvenais comment, sous mon consulat, la puissance du Sénat avait été établie, à partir du 1<sup>er</sup> janvier, sur des fondements si solides que personne ne devait s'étonner si le 5 décembre cet ordre avait montré tant de courage et tant de fermeté. Je me rappelais encore ce qui se produisit jusqu'au consulat de César et de Bibulus, quand je fus redevenu simple particulier: comme mes avis avaient beaucoup de poids au Sénat, l'accord des gens de bien était à peu près unanime. »

569

CIC., *Att.* IX, 11 A, 3 ; lettre 381 : « C'est pourquoi je te demande, ou plutôt te prie avec instance et t'adjure de trouver, au milieu de toutes les tâches qui exigent tes soins, un moment à donner aussi à cette préoccupation : pour que grâce à ton bienfait je puisse me montrer homme de cœur et manifester enfin une pieuse reconnaissance en mémoire d'un très grand bienfait. » (trad. J. Bayet modifiée, Paris, CUF, 1964).

l'échelle individuelle qui justifient, par un élargissement, son rôle dans la cohésion de la communauté sociale ou politique : si la *memoria* forge l'homme épanoui, elle forme aussi le citoyen accompli. En sollicitant ainsi César, Cicéron le prie en fait de lui permettre de correspondre à sa définition du *uir bonus*, pour en devenir le parangon.

## II. La *memoria*, fondement d'une anthropologie cicéronienne

Faire preuve de *memoria* dans les relations humaines revient à manifester son *humanitas*. La *memoria* est une caractéristique anthropologique, qui définit la nature humaine par son appartenance au divin : en effet, elle est la preuve de l'existence d'une âme immortelle.

### A. La mémoire révélatrice de la présence de l'âme

#### 1. La remise en question de la mémoire des hommes dans le *De republica*

Dans le *De re publica*, Scipion raconte le rêve où il a rencontré son grand-père, le premier Africain. Parmi les nombreuses explications cosmologiques et métaphysiques qu'il lui offre sur la place de l'homme dans l'univers, il affirme la pauvreté de la gloire terrestre, conséquence de l'exiguïté de l'espace et du temps terrestres. Il observe tout d'abord la relativité spatiale de la gloire de son petit-fils, bornée par les limites géographiques du monde<sup>570</sup>.

De même, il doit compter avec les limites du temps humain qui l'enferment dans une existence brève et sans suite ; d'autant plus que la préservation du souvenir glorieux de son action d'une génération à une autre est impossible en raison des embrasements et déluges périodiques :

***Quin etiam si cupiat proles illa futurorum hominum deinceps laudes unius cuiusque nostrum a patribus acceptas posteris prodere, tamen propter eluviones exustionesque terrarum quas accidere tempore certo necesse est, non modo non aeternam, sed ne diuturnam quidem gloriam adsequi possumus.***<sup>571</sup>

La nuance apportée par le balancement *non aeternam, sed ne diuturnam quidem gloriam* dénie définitivement tout espoir d'immortalité terrestre, voire de simple durée.

Ne semble-t-il pas dès lors contredire ce que Cicéron laisse entendre de la permanence du nom des hommes de bien dans la mémoire collective romaine, celle-ci

<sup>570</sup> CIC., rep. VI, 22.

<sup>571</sup> Ibid. VI, 23 : « Bien plus : supposons même que la lointaine descendance des hommes de l'avenir ait le désir de transmettre, de génération en génération, à la postérité, la gloire de chacun de nous, que les ancêtres leur auraient fait connaître ; par le fait des inondations et des incendies du monde, qui se produisent inévitablement à époques fixes, non seulement la perspective d'une gloire éternelle, mais même celle d'une gloire prolongée nous est refusée. »

conférant une forme d'immortalité, reconnaissance ultime des bienfaits rendus, comme le remarque A. Haury<sup>572</sup> ? Non, affirme Scipion, aucune mémoire transgénérationnelle n'existe puisque toutes les générations humaines disparaissent cycliquement de la surface de la terre ; la transmission du souvenir assurant une gloire définitive est donc impossible :

***Quid autem interest ab iis qui postea nascentur sermonem fore de te, cum ab iis nullus fuerit qui ante nati sunt ? Qui nec pauciores et certe meliores fuerunt uiri.***

573

Ce constat, d'un pessimisme terrible, fruit d'une réflexion platonicienne de Cicéron examinée par A. Michel<sup>574</sup>, établit une frontière infranchissable entre les générations, qui semblent fonctionner indépendamment les unes des autres. Le parallélisme *ab iis qui* comparant les naissances des uns et des autres creuse encore le fossé qui les sépare déjà dans les notations de temps (*postea/ante, nascentur/nati sunt*).

Scipion explique cette fracture par la relativité du temps humain confronté au temps universel. Cette leçon d'humilité s'ouvre sur un paradoxe destiné à éveiller la curiosité ; le souvenir qu'on laisse après soi ne dure pas plus d'un an :

***Praesertim cum apud eos ipsos a quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit.***<sup>575</sup>

<sup>572</sup> Cf. *infra* p. 272 sqq ; p. 340 sqq. Comme le remarque A. Haury, « Cicéron et la gloire : une pédagogie de la vertu », *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Rome : École française de Rome ; Paris, de Boccard, 1974 (Collection de l'Ecole française de Rome 22), 401-417, p. 408-409 : « ... sur quelle carrière la gloire peut-elle compter à l'échelle humaine ? Ce problème a été posé avec une rigueur scientifique et une franchise absolues dans le *Songe de Scipion*. Sur ce point il est clair : dans l'espace la gloire humaine étouffe de la petitesse des continents émergés, partagés de surcroît par la zone torride (20-22) et où l'empire romain n'occupe autant dire qu'un point (16). Dans ce temps, plus impitoyable encore, elle ne saurait échapper aux cataclysmes, déluges et embrasements, qui anéantissent l'espèce à date déterminée (23-24)... Nombreux... sont les passages qui préparent cette formule du livre V du *De republica* sauvée par Saint Augustin, *De ciuitate Dei* V, 13 : (*Principem*) *alendum esse gloria*. Il tenait ce langage en 56 aux jeunes *optimates* du *Pro Sestio* (quelque dix-sept emplois de *gloria*), il le tiendra en 44 dans le *De officiis* au jeune Marcus, en 44 et 43, l'année fatale, à Munatius Plancus (onze emplois), comme aux braves tombés "dans une juste guerre" contre Antoine à Modène (*Phil.* XIV, 33) : *Ita pro mortali condicione uitae immortalitatem estis consecuti*. Contradiction ? Duplicité ? Paradoxe ? Ce ne serait pas la première fois que ce libre admirateur des stoïciens en eût usé, et le paradoxe ne semble absurdité qu'aux *stulti*. »

<sup>573</sup> *CIC., rep. VI, 23* : « *Qu'importe d'ailleurs que les hommes qui naîtront plus tard parlent de toi, puisque ceux qui sont nés avant toi n'ont pu en faire autant. Ils n'ont pourtant pas été moins nombreux et certainement ont valu davantage*. »

<sup>574</sup> A. Michel, « La philosophie de Cicéron avant 54 », *REA* 67, 1965, 324-341, p. 339-340, observe cette évolution chez Cicéron, conscient de ses échecs politiques : « le *Somnium* insiste avec véhémence sur la vanité des récompenses terrestres, qui sont limitées dans le temps et dans l'espace ; on a l'impression d'assister à la condamnation de la gloire humaine ; jamais Cicéron n'était allé aussi loin (20 sqq.). Ne nous y trompons pas : ce qui devient désormais objet de mépris c'est le succès. Mais Cicéron fait aussi comprendre (en s'inspirant du *Phédon*) que le vrai sens de l'action humaine est le suivant : il faut servir gratuitement les hommes jusqu'à la mort terrestre, en refusant même la tentation du suicide. La vraie gloire n'est pas de ce monde ; elle donne l'immortalité dans le ciel, même si elle aboutit sur la terre à un échec partiel (Scipion sera assassiné). A partir de 58, Cicéron n'a de cesse de mesurer l'échec de ses espoirs terrestres. Mais, en même temps, le Platonisme, dont il comprenait de mieux en mieux le sens, lui enseignait à dépasser l'espoir terrestre. »



Le paradoxe est résolu par un jeu de mots fondé sur le décalage entre temps humain et temps universel, qui invite l'homme à situer plus justement sa place au sein de l'infini. En effet, Scipion se fait astronome pour expliquer qu'une année véritable, la « grande année », est universelle, c'est-à-dire marquée par la révolution de tous les astres, et non pas solaire, et donc déterminée par le cycle du soleil autour de la terre. Il évalue donc cette année véritable à 11340 années solaires<sup>576</sup> :

***Homines enim populariter annum tantum modo solis, id est unius astri reditu metiuntur ; cum autem ad idem unde semel profecta sunt cuncta astra redierint eandemque totius caeli descriptionem longis interuallis rettulerint, tum ille uere uertens annus appellari potest.***<sup>577</sup>

L'Africain humilie l'homme, réduit au néant au milieu de l'infini, par une question oratoire qui met en balance sa gloire et l'immortalité qu'il en attend, et la portée ridicule de celle-ci, selon l'échelle chronologique ainsi établie :

***... quanti tandem est ista hominum gloria quae pertinere uix ad unius anni partem exiguam potest ?***<sup>578</sup>

Inutile donc d'aspirer à une gloire éphémère, qui mourra en même temps que son détenteur, le héros. La postérité l'oubliera, quoi qu'il arrive dans l'année qui suit, à l'échelle de l'univers : en réduisant l'homme à un animalcule, Scipion dénonce toute velléité géocentrique, désarme tout rêve de gloire terrestre et veut désespérer les ambitieux qui pullulent en cette fin de la République cicéronienne :

***sermo autem omnis ille et angustis cingitur his regionum quas uides nec umquam de ullo perennis fuit et obruitur hominum interitu et obliuione posteritatis extinguitur.***<sup>579</sup>

Comment expliquer cette contradiction apparente avec les autres textes de Cicéron, tant théoriques que politiques, qui donnent toute sa place à la gloire terrestre dans la mémoire éternelle de l'humanité ? A. Haury juge prosaïquement que les variations de Cicéron sur la gloire, terrestre ou céleste, répondent à une volonté d'adaptation du philosophe à ses lecteurs, qu'ils soient sceptiques ou spiritualistes<sup>580</sup>. Pourtant le philosophe dépasse ici les seules contingences politiques ou idéologiques, pour embrasser un dessein plus

<sup>575</sup> CIC., rep. VI, 24 : « Et surtout, même parmi ceux qui peuvent entendre parler de nous, personne ne peut obtenir que son souvenir subsiste une seule année. »

<sup>576</sup> La durée de la « Grande année » a suscité une bibliographie abondante. Cf. Annexe n° 4, p. 483.

<sup>577</sup> CIC., rep. VI, 24 : « Car les hommes ne calculent ordinairement la durée de l'année que par le retour du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre ; mais c'est seulement lorsque tous les astres seront revenus à la place d'où ils sont partis une fois, c'est-à-dire lorsqu'ils auront reconstitué, après de longues périodes écoulées, le dessin primitif du ciel tout entier, qu'alors on pourra parler véritablement de l'achèvement d'une année. »

<sup>578</sup> Ibid. VI, 25 : « ... de quel prix est pour toi cette gloire humaine, qui peut à peine s'étendre à une petite partie d'une seule année ? »

<sup>579</sup> Ibid. VI, 25 : « Mais tous ces propos sont limités à l'étroite enceinte des régions que tu vois, et jamais la réputation d'un homme n'a duré longtemps ; elle s'ensevelit au moment où meurent ceux qui l'ont faite et elle s'éteint, en raison de l'oubli des générations suivantes. »

vaste, spirituel. En effet, s'il dénigre le souvenir laissé à la seule postérité, en la limitant dans le temps, c'est pour inviter l'homme à quitter le plan physique pour le plan métaphysique et à envisager la *memoria* dans un cadre plus ambitieux : l'âme qui, éternelle, se souvient. Scipion la définit comme la part divine de l'homme. Cette divinité se manifeste par diverses activités, dont le sentiment et la mémoire :

***Deum te igitur scito esse, siquidem est deus qui uiget, qui sentit, qui meminit, qui prouidet, qui tam regit et moderatur et mouet id corpus cui praepositus est quam hunc mundum ille princeps deus***<sup>581</sup>

La soumission du corps à l'âme est appuyée par la comparaison entre le microcosme et le macrocosme, le gouvernant et le gouverné, l'âme jouant auprès du corps le rôle de la divinité dans le monde. Cette idée révèle une définition platonicienne de l'âme, supérieure au corps, et porteuse de la véritable humanité selon P. Boyancé<sup>582</sup>.

Scipion ajoute un peu plus loin que l'âme se meut d'elle-même, prouvant son essence divine, car elle n'a dès lors pas connu de naissance, causée par un élément extérieur. De ce fait elle a existé de tout temps et se révèle éternelle :

***(animi uis) quae si est una ex omnibus quae se ipsa moueat, neque nata certe est et aeterna est.***<sup>583</sup>

Elle accomplit des actions portées au plus haut degré ; parmi elles, l'acte de mémoire. Celui-ci, éternel, l'emporte par définition sur la simple *memoria* terrestre. Scipion invite en

<sup>580</sup>

A. Haury, « Cicéron et la gloire : une pédagogie de la vertu », *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Rome, Paris, de Boccard, 1974 (Collection de l'Ecole française de Rome 22), 401-417, p. 412-413 : « ... Cicéron varie son langage, qu'il parle aux uns de gloire immortelle du souvenir, aux autres de gloire immortelle tout court, à quelques-uns de la caducité de la gloire terrestre... Il faut d'abord considérer les circonstances les plus extérieures, les exigences du procès d'Archias, la diversité des interlocuteurs, le néo-académisme de l'auteur qui lui permet sans nulle contradiction de présenter des thèses différentes, parfois même opposées, sans pour autant tomber dans l'agnosticisme ou l'inaction... Cette manière de présenter les idées sous les jours les plus variés répond au moins à deux exigences fondamentales, la première, d'en déterminer la substance par-delà les accidents, la seconde de les communiquer à l'auditoire, si varié soit-il, assemblée, jury, interlocuteur ou correspondant. » P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion...*, p. 157, explique que, s'"il faut nourrir de gloire" l'homme de bien, ce n'est pas pour lui, mais pour la cité, dont le salut est associé au souvenir de ses héros : « Il reste cependant à dire un mot d'une contradiction évidente entre le *Songe* et ce que nous savons du cinquième livre du *De republica*. Parlant de ce prince de la cité, de ce modérateur suprême dont l'idée lui est chère, et qui est l'homme d'Etat dont l'image le hante, Cicéron déclarait, au témoignage de Saint Augustin, en une expression hardie, qu'"il fallait le nourrir de gloire" (*De ciuit. Dei* V, 13 = *De republica* V, 6, 9). Il rappelait que les anciens Romains avaient par amour de la gloire accompli de grands exploits. Mais si nous complétons le fragment de la *Cité de Dieu* par un autre, il semble bien que Cicéron vantait la gloire moins du point de vue de celui qui en était bénéficiaire que du point de vue de ceux qui la confèrent ; "la république serait debout aussi longtemps que tous honorerait ce prince". Ceci atténue beaucoup la contradiction et nous indique peut-être le moyen de nous l'expliquer (cf. aussi Scipion, *rep.* I, 17, 27). »

<sup>581</sup>

*CIC., rep. VI, 26 : « Sache donc que tu es un dieu, s'il est vrai qu'est dieu ce qui vit, qui est doué de sentiment, qui se souvient, qui prévoit, qui dirige, modère et met en mouvement le corps auquel il est préposé, comme ce dieu, qui occupe le premier rang, le fait pour le monde auquel nous appartenons. »*

<sup>583</sup>

*CIC., rep. VI, 28 : « et puisqu'elle est seule entre tous les êtres à se mouvoir elle-même, il est sûr qu'elle n'a jamais eu de naissance et qu'elle est éternelle. »*

somme à négliger celle-ci et à aspirer à la gloire céleste promise par l'âme, éternelle, celle des grands hommes<sup>584</sup>.

Car inversement, il observe que ceux qui négligent cette part d'eux-mêmes, oublient aussi d'être de grands hommes, se vouant à l'éphémère, au temps humain, bref au siècle, aux plaisirs du corps. Pourquoi la *memoria* terrestre est-elle ainsi dévalorisée ? Parce qu'elle est justement liée au corps, limité dans le temps par la mort. Les individus qui oublient leur âme sont donc voués au néant, à disparaître de la mémoire des hommes, en se consacrant aux seuls biens matériels et charnels :

***Namque eorum animi qui se corporis uoluptatibus dediderunt earumque se quasi ministros praeberunt impulsuque libidinum uoluptatibus oboedientium deorum et hominum iura uiolauerunt, corporibus elapsi circum terram ipsam uoluntantur nec hunc in locum nisi multis exagitati saeculis reuertuntur.***<sup>585</sup>

<sup>582</sup> P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion*..., p. 123-124 : « Cicéron, dans le *Songe*, professe une doctrine nettement dualiste qui oppose le corps mortel et l'âme immortelle, et fait consister la réalité véritable de l'homme dans cette seconde partie : " Considère que ce qui est mortel, ce n'est pas toi, c'est ce corps. Tu n'es pas celui que montre ton apparence antérieure, chacun de nous est son propre esprit, non la forme que le doigt peut désigner. Sache donc bien que tu es un dieu..." La hardiesse de "Tu es un dieu" peut sembler aller plus loin que Platon... Cicéron affirme : "L'âme, selon moi, est divine, Euripide ose même dire un dieu" (*Tusc.* I, 25) ». P. Boyancé s'appuie sur C. Jossierand, « L'âme-dieu. A propos d'un passage du *Songe de Scipion* », *L'Antiquité classique* 4, 1935, 141-152, p. 143-144, qui explique l'affirmation ambiguë *Deum te igitur scito esse* (faut-il traduire *deum* par "dieu" ou "divin" ?) par un simple jeu formel. "Dieu" ou "divin", le sens serait identique pour Cicéron, pour qui l'âme est "de nature divine". Cette divinité se manifeste par des facultés communes à l'âme et à Dieu, parmi lesquelles la *memoria* (C. Jossierand, p. 146) : « Seules parmi les qualités de l'âme, la mémoire, l'invention, la réflexion, la promptitude en démontrent l'essence divine. Ceci fournit matière à un long développement (55-70). Enfin, Cicéron traite le même thème dans sa *Consolation* (*Tusc.* I, 66). » La comparaison de l'âme et de Dieu, principes de commandement, repose sur une analogie avec le *Phédon*, 80 a (C. Jossierand, p. 151). Cf. également le chapitre « Der Mensch Gott » de K. Büchner, *Somnium Scipionis : Quellen, Gestalt, Sinn*, Wiesbaden, F. Steiner, Hermes, 1976, p.88-92. K. Büchner, *Studien zur römischen Literatur. Band II, Cicero*, Wiesbaden, F. Steiner, 1962, étudie également les sources de Cicéron (p. 161-166) : le *Protreptique* d'Aristote et le *Phédon* de Platon. Sur le dualisme de l'homme conçu par les stoïciens et par les épicuriens, cf. C. Lévy, *Cicero academicus : recherches sur les "Académiques" et sur la philosophie cicéronienne*, Rome-Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome, 162), p. 418-424.

<sup>584</sup> Toutefois, marqué par la mort de sa fille Tullia en 45, Cicéron élargit dans sa *Consolation* le cercle des héros promis à l'immortalité, à l'ensemble des individus dotés de vertus, réfutant ainsi l'anéantissement de sa fille, comme le note M. Testard, « Observations sur la pensée de Cicéron, orateur et philosophe », *REL* 80, 2002, 95-114, p.102. Cicéron décide du reste de rendre compte de l'immortalité de l'âme de Tullia par un acte de mémoire, la construction d'un *fanum* ; cf. F. Guillaumont, « Cicéron et le sacré », *BAGB*, 1989, 1, 56-71, p. 68-70 : « Le projet de *fanum* est né, dans l'esprit de Cicéron, de la lecture des philosophes. Nous avons donc affaire ici à une sacralité proprement philosophique... Même s'il n'a pas abouti, ce projet atteste en tout cas, pour la religion philosophique, la possibilité de ne pas s'en tenir au plan des idées, mais de déboucher sur de pratiques cultuelles, de créer des formes de sacré qui lui soient propres. » M. Testard ne voit pas cependant dans la construction de ce monument une marque d'evhémérisme (*ibid.*, p. 102-103).

<sup>585</sup> *CIC., rep. VI, 29* : « Quant à ceux qui se sont adonnés aux plaisirs du corps et se sont, pour ainsi dire, mis à leur service, qui, sous l'impulsion des passions qui obéissent aux plaisirs, ont violé ainsi les lois divines et humaines, leurs âmes, après avoir glissé hors de leurs corps, roulent continuellement autour de la terre même et ne reviennent dans cette région-ci qu'après avoir été poussées çà et là pendant bien des siècles. »

Onze ans après le *De republica*, en 45, dans le *De finibus*, Cicéron observe à l'œuvre cette double tentation, qui répond à la nature ambivalente de l'homme, déchiré entre le corps et l'âme. Il nie la définition épicurienne du souverain bien par le principe de plaisir, qu'il faut laisser aux bêtes. Et encore celles-ci peuvent-elles affronter la souffrance pour atteindre un but précis, par instinct. On trouve chez elles certaines vertus bien éloignées du plaisir, humaines, comme l'attachement, la connaissance ou la mémoire<sup>586</sup> :

***uidemus in quodam uolucrum genere non nulla indicia pietatis, cognitionem, memoriam...***<sup>587</sup>

Si l'animal est capable de manifester des capacités intellectuelles dignes de l'esprit humain, alors l'homme doit savoir ne pas se contenter du plaisir, principe animal. Cicéron lui propose de le dépasser, en décomposant le rôle de l'âme ; en tête des différentes *partes animi* se trouve la mémoire :

***Ad altiora quaedam et magnificentiora, mihi crede, Torquate, nati sumus, nec id ex animi solum partibus, in quibus inest memoria rerum innumerabilium, in te quidem infinita...***<sup>588</sup>

Il envisage alors seulement les vertus cardinales (prévision, tempérance, justice, courage) définies à l'aide de périphrases : *coniectura consequentium* ; *moderator cupiditatis pudor* ; *iustitiae fida custodia* ; *firma et stabilis doloris mortisque contemptio*<sup>589</sup>. Ainsi, parmi les vertus propres à l'âme humaine, Cicéron privilégie la *memoria rerum innumerabilium*, parce que son interlocuteur Torquatus est doué d'une mémoire exceptionnelle. Bref, la *memoria* est un élément essentiel de définition de l'humanité, dans sa part divine<sup>590</sup>. Limiter la *memoria* au plaisir physique, c'est renier la part divine qui compte au moins pour moitié dans l'*humanitas*, méconnaître sa vertu essentielle, la *memoria*, et se condamner soi-même à l'oubli, ce plaisir étant aussi éphémère que son support animal, le corps. Les

<sup>586</sup> Les Anciens se demandent dans quelle mesure les animaux sont dotés de mémoire, et si cette mémoire diffère de la mémoire humaine, donc, s'il existe une mémoire propre à l'humanité, susceptible de la définir. C. Baroin et E. Valette-Cagnac, « Les animaux à mémoire », *Lalies* 14, 1994, 189-205, p. 191, rapportent ainsi les interrogations d'Aristote (*Métaphysique* I, 1, 1-5 = 980a22-981a4) et de Saint Augustin (*Confessions* X, 17, 26) : « La présence de la "question animale" dans ces deux ouvrages, qui sont pourtant clairement centrés sur l'homme, montre de façon définitive à quel point celle-ci est solidaire de la question humaine, mais aussi que la mémoire permet d'articuler l'une et l'autre. » P. Moraux, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana* N. S. 1975, 81-96, p. 91, rapporte les nombreux exemples d'intelligence animale cités par Cicéron (*De nat. deor.* II, 123-126), issus de l'*Hist. anim.* et du *De part. anim.* (28).

<sup>587</sup> *CIC., fin. II, 110* : « Il y a telle espèce d'oiseaux où nous voyons des indices d'attachement, la connaissance, la mémoire »

<sup>588</sup> *Ibid. II, 113* : « Crois-moi, Torquatus, c'est pour des objets plus élevés et plus magnifiques que nous sommes nés. Cela ne résulte pas seulement des parties de l'âme qui comprennent la mémoire d'une quantité innombrable de choses, cette mémoire qui, chez toi particulièrement, est infinie » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1928).

<sup>589</sup> *Ibid. II, 113* : « la prévision des conséquences » ; « la délicatesse morale, qui fixe au désir sa mesure » ; « le souci de garder fidèlement la justice » ; « le ferme et inébranlable mépris de la douleur et de la mort ». La *coniectura consequentium* renvoie bien à la *prudentia*, dans une perspective temporelle qui définit aussi la *memoria* et qui révèle leur complémentarité : la *prudentia*, faculté d'anticipation, est tournée vers l'avenir, et la *memoria*, capacité de ressassement des expériences, vers le passé.

épïcuriens négligent l'âme dont la *memoria* est une *pars*, observe C. Lévy : « Les Epicuriens proposent un souverain bien fait d'absence de douleur, mais ils sont accusés d'avoir ainsi voulu dissimuler la vulgarité du plaisir ordinaire et d'avoir confondu humanité et bestialité. Au § 113 du livre II (*fin.*), il est dit qu'ils n'ont pas tenu compte de l'âme, laquelle est définie par un certain nombre de fonctions dont on remarquera que celle qui vient en premier est la mémoire, que nous allons retrouver dans la première *Tusculane*. »

591

## 2. La *memoria*, élément anthropologique constitutif de l'âme

Toujours dans le *De finibus*, Cicéron énumère les vertus de la partie essentielle de l'âme, l'intelligence, qu'il classe en deux catégories, les qualités innées et les qualités acquises. Les premières dotent les hommes *ingeniosi* : ce sont la facilité naturelle (d'apprentissage), la *docilitas*, et la *memoria*, puis indistinctement, les facultés réunies sous le terme d'*ingenium* :

***Prioris generis est docilitas, memoria, quae fere omnia appellantur uno ingeni nomine, easque uirtutes qui habent ingeniosi uocantur.***<sup>592</sup>

Cette définition de la *memoria* comme qualité innée et propre à l'âme apparaît comme une constante, puisqu'on la retrouve dans les *Secondes Académiques* dans la bouche de Varron qui, partant de Platon, attribue à la nature la facilité d'apprendre et la mémoire,

590

Nous avons vu que le champion de la *memoria* est l'orateur, dont la maîtrise de l'éloquence est une marque d'*humanitas*, ce qui explique l'attachement de Cicéron à l'apprentissage de l'éloquence et à la formation culturelle. Cf. A. Michel, « Humanisme et anthropologie chez Cicéron », *REL* 62, 1985, 128-142, p. 130 : « L'Arpinate était avant tout un orateur. Il cherchait à glorifier l'éloquence. L'un des principaux arguments qu'il pouvait proposer à son sujet (et qu'on trouve dès l'*Orator*, I, 32 sqq.) consiste à souligner qu'elle constitue le propre de l'homme, c'est par la parole et l'usage qu'il en fait, qu'il se distingue des bêtes, qu'il accomplit pleinement sa vocation particulière de détenteur du *logos*. Dès lors, l'humanité véritable consistera dans l'étude et la mise en œuvre de la parole. Le problème qui se pose ainsi est celui de la culture. On sait que, pour Cicéron, elle est nécessairement encyclopédique et doit réunir droit, histoire, littérature et philosophie (avec la part de sciences qu'implique cette dernière)... » C'est ainsi que Cicéron définit son anthropologie. Cf. A.-M. Taisne, « L'orateur idéal de Cicéron (*De Or.* I, 202) à Quintilien (*I.O.* XII, 1, 25-26) », *VL* 146, juin 1997, 35-43 ; l'art de la parole apparaît comme une marque divine ; l'orateur idéal, le *uir bonus dicendi peritus* de Caton, porte donc la trace de sa part divine en pratiquant son art, auquel la *memoria* est étroitement mêlé, nous l'avons vu (p. 40-41) : « Au livre II (du *De oratore*), Antoine ajoutera d'ailleurs qu'il voit chez l'orateur à la fois éloquent et vertueux "comme la marque de la divinité", *diuinitatis cuiusdam* (86). » Cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 99 ; l'orateur du *De inuentione* qui rassemble et civilise les hommes par la parole est d'inspiration platonicienne : « ... ce n'est pas la parole en elle-même, comme don naturel, qu'exalte Cicéron dans ce mythe sur la naissance de la civilisation, mais l'excellence de l'éloquence quand elle s'accompagne de la sagesse : celui qui rassemble l'humanité dispersée dans les champs et dans les forêts, celui qui lui apprend quelles sont les actions utiles et honnêtes, n'est pas seulement un homme disert, mais un *magnus uir et sapiens* qui a compris les virtualités présentes dans l'être humain du fait de son aptitude au langage et qui symbolise donc le pouvoir et l'action bienfaisante de la rhétorique quand elle est inspirée par la *sapientia* (I, 2). Or, une telle conception du bien parler est platonicienne... »

591

C. Lévy, « L'âme et le moi dans les *Tusculanes* », *REL* 80, 2002, 78-94, p. 81.

592

*CIC., fin. V, 36* : « Au premier genre appartiennent l'aptitude à apprendre, la mémoire, presque toutes les qualités désignées par la seule expression de « dons naturels » ; d'où le nom d'hommes « bien doués » donné à ceux qui ont ces sortes de vertus. »

toutes deux appartiennent donc aux dispositions — innées — de l'esprit, et sont associées aux facultés propres à la *mens* et à l'*ingenium* :

***Naturae celeritatem ad discendum et memoriam dabant, quorum utrumque mentis esset proprium et ingenii***<sup>593</sup>

Il les oppose aux compétences acquises par un apprentissage :

***morum autem putabant studia esse et quasi consuetudinem, quam partim assiduitate exercitationis partim ratione formabant, in quibus erat ipsa philosophia***<sup>594</sup>

La *memoria* révèle la nature divine de l'homme, la présence de l'âme, parce qu'elle est une faculté innée. Bref, elle permet de définir l'humanité composée du divin et du corporel. Plus exactement, elle permet de reconnaître une humanité bipolaire, dont elle est la part divine, aspiration céleste qui permet d'équilibrer sa part animale et terrestre.

Cette bipolarité, Cicéron l'annonçait sous l'angle de la *memoria* dans le *De legibus*. Il y définit l'homme comme le seul être vivant doté d'une part de la divinité, en l'occurrence la raison (*ratio*) qui, développée, devient la sagesse (*sapientia*). Ses différentes aptitudes intellectuelles sont l'indice de cette divinité :

***animal hoc prouidum, sagax, multiplex, acutum, memor, plenum rationis et consilii, quem uocamus hominem, praeclara quadam condicione generatum esse a supremo deo.***<sup>595</sup>

On note que, à ce moment du texte, Cicéron cite bien la mémoire (*memor*) parmi les éléments de définition divins de l'être humain générique (*hominem*), mais il ne lui attribue pas le rôle principal : ce n'est qu'une faculté de l'esprit parmi d'autres, qui prendra plus d'importance dans des textes ultérieurs comme les *Tusculanes* ou les *Académiques*.

En revanche, il est intéressant de le confronter à un texte du même ouvrage, déjà cité, qui définit l'humanité par des critères universels, communs à tout le genre humain doté d'un « esprit reconnaissant et soucieux du bienfait reçu »<sup>596</sup>.

Ces deux fonctions de la *memoria*, à la fois activité manifestant la présence de l'âme et faculté de reconnaissance des bienfaits terrestres, nous rappellent le double postulat propre à l'humanité, à la fois divine et animale, et résolvent le problème posé par la dénonciation très critique de la gloire et de la reconnaissance du monde des hommes, prêtée à l'Africain dans le *De re publica*, au profit de la *memoria* de l'âme éternelle. En

<sup>593</sup> CIC., Ac. 1, 20 : « (Les Anciens) attribuaient à la nature la rapidité d'apprentissage et la mémoire qui toutes deux appartiennent aux dispositions de l'esprit » (trad. de J.-S. de Castillon modifiée, Œuvres complètes de Cicéron, t. 26, Paris, Werdet et Lequier fils, 1876).

<sup>594</sup> Ibid. 20 : « Ils pensaient qu'étaient propres au comportement de chacun l'étude et une sorte d'usage, qu'ils faisaient naître en partie d'un exercice assidu et en partie de la raison, où résidait la philosophie elle-même. » (trad. J.-S. de Castillon modifiée, Œuvres complètes de Cicéron, t. 26, Paris, Werdet et Lequier fils, 1876).

<sup>595</sup> CIC., leg. I, 22 : « cet être apte à prévoir et à déduire, complexe, doué de pénétration et de mémoire, plein de raison et d'intelligence, que nous appelons l'homme, a été créé dans une situation exceptionnelle par la divinité suprême. »

<sup>596</sup> CIC., leg. I, 32 : *gratum animum et beneficii memorem*.

fait, Cicéron ne dénigre pas la mémoire terrestre, la *memoria beneficiorum*, durable parmi les hommes. Il la considère bien, nous l'avons dit, comme un facteur de cohésion et de paix dans les relations qui fondent la société. Mais il établit en revanche une hiérarchie. Etre social, l'homme a besoin de la *memoria* terrestre pour construire une société viable, aussi longtemps que durera Rome. Mais s'il possède la sensibilité, voire la spiritualité nécessaire, il peut envisager un degré plus élevé de la *memoria*, un degré spirituel, qui confirme l'appartenance de l'humanité au monde divin.

Dès lors, la *memoria* apparaît comme un élément fondamental de l'anthropologie cicéronienne, car au-delà du rêve cosmique de Scipion, elle définit l'âme humaine. La reconnaître, la faire exister, c'est admettre la réalité de la part divine en l'homme. Ce que Marcus propose de démontrer tout au long du livre I des *Tusculanes*. Toutefois A. Michel démontre que le probabilisme de Cicéron nuance sa foi dans l'immortalité de l'âme<sup>597</sup>.

Rappelons que ce livre I veut démontrer que la mort n'est pas un mal, selon les deux idées complémentaires suivantes, susceptibles de satisfaire spiritualistes et matérialistes : s'il existe une âme, immortelle par nature, l'homme n'a aucune raison de craindre la mort, puisque son principe fondamental lui survivra ; si l'âme n'existe pas, l'homme perd toute sensation, notamment de douleur, à l'instant de la mort : anéanti, il n'est donc pas passible de souffrance.

L'interlocuteur convient que l'homme, après la mort, se trouve dans le même état de néant physique qu'avant la naissance. Or, Cicéron lui rappelle, non sans ironie, qu'il n'a pas le souvenir d'avoir été malheureux avant la naissance :

***Ego autem non commemini, ante quam sum natus, me miserum ; tu si meliore memoria es, uelim scire ecquid de te recordere.***<sup>598</sup>

Derrière la pointe se cache pourtant une idée forte pour la théorie à venir : la possibilité

<sup>597</sup> A. Michel, « A propos de l'art du dialogue dans le *De republica* : l'idéal et la réalité chez Cicéron », *REL* 43, 1966, 237-261, p. 246, juge que l'immortalité de l'âme dans *rep.* VI et *Tusc.* I relève plus de la probabilité platonicienne que de la certitude : « ... nous constatons que cette théorie n'offre pas une certitude absolue. Certes, elle s'appuie sur la plus forte autorité qui soit, celle de Platon. Mais d'abord, Cicéron sait très bien que pour Platon lui-même il s'agissait d'une probabilité, non d'une vérité prouvée absolument : l'auteur de l'*Apologie de Socrate*, pour montrer que la mort n'est pas un mal, était obligé d'argumenter dans les deux sens et d'envisager successivement les deux hypothèses : mortalité, immortalité (40 c). Cicéron suit à son tour exactement la même méthode dans les *Tusculanes*, en insistant sur le fait que les plus grandes probabilités sont en faveur de l'immortalité. » Dans le *Songe*, « Cicéron a choisi de nous présenter la théorie de l'immortalité comme le contenu d'un songe, non comme une réalité. Il ne l'aurait sans doute pas fait s'il avait voulu nous donner un sentiment de certitude. » Or, rappelle A. Michel, Cicéron lui-même donne sa clé de l'interprétation des songes dans le *De divinatione* (p. 247) : « Au livre I, 59 sqq., l'auteur cite expressément Platon pour indiquer que certains rêves placent notre âme dans la situation où elle se trouvera après la mort : ils lui permettent d'obtenir une perception directe du vrai sans passer par les sens ; le rêve peut ainsi nous permettre d'entrer de notre vivant dans le monde de l'absolu et de l'idéal. Cicéron est personnellement convaincu qu'il a éprouvé de telles expériences : il nous raconte, en quelque sorte, un *Somnium Ciceronis*, qui lui a été donné alors qu'il partait en exil, et qui lui annonçait, avec certains détails frappants, son retour. Seulement au matin qui a suivi ce rêve, il ne pouvait pas encore être sûr que cela se réaliserait. C'est sur ce point que porte toute l'argumentation dirigée au livre II contre l'interprétation des songes et inspirée par la nouvelle Académie (II, 127 sqq.). Il est de fait que certains songes semblent avoir été prémonitoires : mais on ne s'en aperçoit que par la suite des événements ; sur le moment, on ne dispose pas d'une *nota*, d'un caractère distinctif pour séparer les songes vrais des songes faux, qui sont eux-mêmes incontestablement si fréquents. N'en va-t-il pas de même pour le *Songe de Scipion* ? »

d'une *memoria* préexistant à la vie incarnée, et qui lui survive. Selon Aristote<sup>599</sup>, rappelle l'écrivain, la pensée, incluant la faculté mémorielle, procède d'un cinquième élément, l'entéléchie<sup>600</sup>, un principe qui possède sa propre fin, puisqu'elle ne relève d'aucun des quatre éléments connus :

***Cogitare enim et prouidere et discere et docere et inuenire aliquid et tam multa [alia] meminisse, amare odisse, cupere timere, angi laetari, haec et similia eorum in horum quattuor generum inesse nullo putat***<sup>601</sup>

La mémoire est ici mêlée au milieu des autres opérations de l'esprit, faisant jeu égal avec elles pour révéler l'existence de l'âme, mais elle prend la première place par la suite ; Cicéron la justifie, sans citer le mot *memoria*, par la perspective de la postérité, consciemment envisagée par tous les hommes, qui révèle donc leur foi dans l'immortalité de l'âme. En effet, ils anticipent leur survie posthume, dans la mémoire des générations futures, en laissant le plus de traces de leur présence : ils créent une famille, perpétuent un nom, construisent des *monumenta* :

<sup>598</sup> ***CIC., Tusc. I, 13 : « Or, pour mon compte, je n'ai nul souvenir d'avoir été malheureux avant ma naissance ; si ta mémoire est meilleure, je serais curieux de savoir si tu as à rappeler quelque fait personnel. »***

<sup>599</sup> Aristote, *De anima* 2, 1 ; *Metaphysica* 8, 3, 9. A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1<sup>e</sup> éd. 1926, 4<sup>e</sup> éd. 1997 (Quadrige), rappelle que l'entéléchie est un terme créé par Aristote, qui désigne « 1. L'acte accompli par opposition à l'acte en train de se faire, et la perfection qui résulte de cet accomplissement (*Métaphysique* IX, 8, 1050 a). 2. La forme ou la raison qui détermine l'actualisation d'une puissance (*De l'âme* II, 2, 414 a ; II, 4, 415 b ; II, 1, 412 a). » Cf. *CIC., Tusc. I, 22*, éd. G. Fohlen et J. Humbert, Paris, CUF, 1931, t. 2, p. 17 n. 1 : « Aristote avait écrit *εντελέχεια* d'où le mot français entéléchie. L'interprétation que donne Cicéron (une espèce de mouvement) est fondée sur une mauvaise lecture, *ενδελέχεια*. Il s'agit d'un principe qui a sa fin (τέλος) en soi. »

<sup>600</sup> Cf. C. Lévy, « L'âme et le moi dans les *Tusculanes* », *REL* 80, 2002, 78-94, p. 84-85. Cicéron exprime ses doutes sur la nature de l'âme, peut-être associée à un cinquième élément : « Il n'exclut pas que l'âme puisse être de l'air ou du feu, ce qui lui permet à la fois de donner une image très concrète de ce qu'est la montée de l'âme vers le ciel et de définir une sorte de *terminus post quem* déterminant l'espace dans lequel la thèse de l'immortalité de l'âme est défendable. Le raisonnement *a fortiori* est ainsi appliqué au § 41, "quant aux hypothèses où l'âme serait une espèce de nombre" — c'est la théorie de Xénocrate — "ce qui est une définition plus subtile que claire, ou bien ce fameux cinquième élément naturel qui est plus difficile à désigner qu'à saisir, il s'agit là de choses beaucoup plus incorruptibles et plus pures encore, en sorte qu'elles s'élèveraient à une très grande distance de la terre". Même si l'on croit que l'âme est du feu ou de l'air, on est en droit, ou plus exactement on a le devoir de croire à son immortalité, et c'est ce qu'il est reproché aux Stoïciens de ne pas faire, puisqu'ils n'admettent qu'une survie limitée. Sa démarche est originale, elle laisse subsister un flou ontologique, la suspension du jugement sur ce qu'est l'âme, tout en définissant un ensemble de *doxai* qui permettent de croire à l'immortalité. » Malgré ces hésitations, Cicéron trouve une raison de plus de croire à l'immortalité de l'âme dans la réminiscence platonicienne (p. 85-86) : « Pour Cicéron, néoacadémicien et platonicien, le doute quant à la nature exacte de l'âme, la liberté dans l'énonciation des hypothèses, n'empêche pas le recours à des thèmes platoniciens pour étayer la thèse de l'immortalité de l'âme... » Sur le cinquième élément, cf. P. Moraux, *Quinta essentia*, dans *R.E.* XXIX, 1963, p. 1171-1263. Cf. P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion*..., p. 76 : « Les Péripatéticiens ont la doctrine de la quinte essence, telle que nous la trouvons dans *ἡ περὶ κόσμου* ; il y a, correspondant à cinq éléments et non plus à quatre, cinq régions de l'univers (392 a 31 sq. ; 393 a 1 sq.). »

<sup>601</sup> ***CIC., Tusc. I, 22 : « imaginer, prévoir, apprendre, enseigner, inventer, se rappeler tant de choses, aimer et haïr, désirer et craindre, s'affliger et se réjouir et les fonctions analogues ne peuvent relever d'aucune de ces quatre catégories. »***



***Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, elogia significant nisi nos futura etiam cogitare ?***<sup>602</sup>

La question oratoire présente la préoccupation pour l' « après-mort » comme une évidence, renforcée par la restriction finale, qui présente la réponse. Cette accumulation d'indices suit l'exemple symbolique d'un arbre planté par un homme qui n'en profitera pas, mais qui songe alors à ses successeurs.

La conscience de l'existence de l'âme passe par le souci du souvenir laissé après soi, que l'on retrouve au plus haut degré chez les hommes d'exception, des hommes d'Etat (Thémistocle, Epaminondas, Cicéron lui-même) :

***... sed nescio quo modo inhaeret in mentibus quasi saeculorum quoddam augurium futurorum ...***<sup>603</sup>

Mais aussi chez les poètes, comme Ennius, dont Cicéron cite partiellement l'épithaphe, en soulignant son attachement à cette réputation posthume :

***Nemo me lacrumis... Cur ? uolito uiuos per ora uirum.***<sup>604</sup>

Ainsi, pour Cicéron, c'est une probabilité : l'âme est immortelle, puisque les hommes les meilleurs s'intéressent à l'avenir qui suivra leur mort :

***... ueri simile est, cum optumus quisque maxume posteritati seruiat, esse aliquid, cuius is post mortem sensum sit habiturus.***<sup>605</sup>

Cette prise de conscience intuitive se précise à partir du chapitre 57. L'âme humaine est spécifique et se révèle à travers une caractéristique, un domaine explicitement cité, la *memoria* :

***Habet primum memoriam, et eam infinitam rerum innumerabilium, quam quidem Plato recordationem esse uolt uitae superioris.***<sup>606</sup>

Cicéron établit ici un rapprochement nuancé par le lexique avec la théorie platonicienne de la réminiscence, qu'il nomme *recordatio*<sup>607</sup>, et selon laquelle apprendre, c'est en fait se ressouvenir de ce qui a déjà été appris avant la naissance, lors d'existences antérieures :

***Ex quo effici uolt Socrates ut discere nihil aliud sit nisi recordari.***<sup>608</sup>

La découverte de la géométrie par un ignorant, provoquée par les questions de Socrate

<sup>602</sup> Ibid. I, 31 : « Et la création d'une famille, la perpétuation de notre nom, l'adoption d'enfants, le soin apporté aux testaments, les monuments mêmes des tombeaux avec leurs inscriptions, que nous font-ils entendre, sinon que notre pensée s'étend jusque dans l'avenir ? »

<sup>603</sup> Ibid. I, 33 : « Mais, je ne sais comment, il y a, fixée dans notre esprit, comme une sorte de vision des siècles à venir... »

<sup>604</sup> Ibid. I, 34 : « Point de larmes à mon sujet ! A quoi bon ? Je suis vivant et je vole de bouche en bouche. »

<sup>605</sup> Ibid. I, 35 : « ... il est vraisemblable, les individus les meilleurs étant ceux-là qui s'intéressent le plus à la postérité, qu'il existe quelque chose dont ils doivent avoir le sentiment après leur mort. »

<sup>606</sup> Ibid. I, 57 : « Ce qui n'appartient qu'à elle, c'est d'abord la mémoire, et la mémoire est sans limite et porte sur des objets sans nombre, au point que Platon y voit le ressouvenir d'une vie antérieure. »

<sup>609</sup>, démontre que l'âme réincarnée se souvient de connaissances précédemment apprises, ce que Cicéron désigne par le verbe *recordari*.

Il prolonge dans les chapitres 57 et 58 cette théorie de la réminiscence, doublant le verbe *recordari* par un synonyme, *reminisci*, et répète qu'on apprend en se souvenant de connaissances antérieurement acquises, en s'appuyant cette fois sur les paroles de Socrate dans le *Phédon* :

***docet enim quemuis... declarare se non tum illa discere, sed reminiscendo recognoscere...***<sup>610</sup>

Ces connaissances innées, nommées *notiones* par Cicéron<sup>611</sup>, qui traduit ainsi le grec *ennoiai*, confirment la préexistence de l'âme par rapport au corps. En effet, la courte existence du corps ne suffirait pas à les apprendre ; il est donc inévitable qu'une âme existe, distincte du corps, pour les acquérir avant d'intégrer ce corps<sup>612</sup>. Cicéron conclut ce résumé de la théorie platonicienne<sup>613</sup>, à la fin du chapitre 58, par le même doublet redondant :

***... sed cum se collegit atque recreauit, tum adgnoscat illa reminiscendo. Ita nihil est aliud discere nisi recordari.***<sup>614</sup>

Ce rappel de la théorie platonicienne apparaît comme une parenthèse nécessaire<sup>615</sup>,

<sup>607</sup> *Recordatio* est utilisé pour désigner la réminiscence platonicienne, l'*anamnèsis*, comme le rappelle J. Pigeaud, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles lettres, 1989, 2<sup>e</sup> tirage (Collection d'études anciennes, Série latine 31), p. 166, 169. Sur les origines platoniciennes de la doctrine cicéronienne, cf. A. Barigazzi, « Sulle fonti del libro I delle *Tusculane* di Cicerone », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 28, 1950, 1-29, 10-11 : « L'accento alla teoria della reminiscenza ha un senso diverso... Gli altri ragionamenti invece sembrano aggiunte o sviluppi di quelli platonici citati, come i due fondati l'uno sulle divine facoltà dello spirito, la *memoria* e l'*inuentio*, l'altro sull'immaterialità dell'anima. »

<sup>608</sup> *CIC., Tusc. I, 57* : « Cette expérience, Socrate veut qu'elle démontre que "apprendre" n'est pas autre chose que "se souvenir". »

<sup>609</sup> Cf. P. Boyancé, « L'éloge de la philosophie dans le *De legibus* I, 58-62, *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 21-42 : « ... c'est la théorie de la connaissance du *Ménon* selon laquelle il y a en nous des germes du savoir qu'il n'est besoin que d'explicitier, comme le montre l'expérience du jeune esclave qui, habilement interrogé, arrive de lui-même à donner une démonstration géométrique. » Cf. Platon, *Ménon* 81 e ; 82 b-86 a.

<sup>610</sup> *CIC., Tusc. I, 57* : « Il enseigne en effet que le premier venu... fait voir par ses réponses... qu'il n'apprend pas sur le moment les choses dont il s'agit, mais qu'il en retrouve la notion dans sa mémoire ». D'après Platon, *Phédon* 72 e.

<sup>611</sup> Sur la doctrine de l'innéité, cf. A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome de -130 à 250 », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade ; 26), 773-885, p. 809 : « dans le *De legibus* (I, 26 sqq.), le *De finibus* (V, 59) et ailleurs, Cicéron présente une théorie originale selon laquelle l'âme n'est plus, comme chez les stoïciens, une table rase présentant de simples tendances à la rationalité : elle possède de véritables connaissances innées, et retrouvées par une sorte de réminiscence. »

<sup>614</sup> *CIC., Tusc. I, 58* : « c'est seulement quand l'âme s'est recueillie et remise qu'elle reconnaît les choses par le fait qu'elle se rappelle ces notions. Ainsi apprendre n'est pas autre chose que se ressouvenir. »

offrant à Cicéron l'autorité prestigieuse du maître grec, soubassement solide sur lequel il peut ensuite bâtir une réflexion plus personnelle, à partir du chapitre 59 (*ego autem*).

Il peut donc à loisir s'appuyer sur la doctrine de la métempsycose du philosophe grec pour justifier l'idée d'une âme immortelle par l'éternel retour d'une mémoire innée, indéfectiblement liée à cette âme et perpétuellement enrichie par les réincarnations de

<sup>612</sup> A. Michel, « Humanisme et anthropologie chez Cicéron », *REL* 62, 1985, 128-142, p. 133, définit ainsi le rapport entre humanisme et anthropologie chez Cicéron, attaché à une éducation, "humaniste", développant les capacités innées inscrites en chacun, "anthropologiques" : « Existe-t-il une essence rationnelle de l'homme, qui ne dépende pas de nos conventions ? Autrement dit, peut-on parler d'une nature humaine ? Cicéron répond notamment au livre V du *De finibus*. Il indique qu'en tout cas il existe une *conciliatio* ou *commendatio naturae*, qui se manifeste dans l'homme au départ et qui lui fixe sa fin et ses devoirs. L'éducation, le progrès même de notre être permettront de réaliser les exigences virtuelles qui nous sont ainsi proposées. Cela peut se faire de plusieurs manières, soit que la raison introduise simplement ses inférences dans le divers sensible — c'est la doctrine stoïcienne — soit qu'elle développe des étincelles de savoir déposées en nous — la théorie fait penser à la réminiscence platonicienne, elle vient de l'ancienne Académie et semble adoptée par Cicéron (*Tusc.* I, 58). » Il mêle ainsi la *memoria* de la formation de l'orateur, humaniste et culturelle, et la *memoria* de la réminiscence platonicienne, anthropologique, pour définir la nature humaine (p. 134-135) : « Qu'est donc (la nature humaine) ? Un projet, un modèle, un idéal, disons même : une idée, au sens platonicien du terme... Au-delà du dogmatisme comme du positivisme sceptique, nous voyons que (l'anthropologie cicéronienne) définit l'homme comme une transcendance : transcendance de la liberté, du désir, de l'idéal. Elle refuse soit de le considérer comme la mesure du monde, soit de le soumettre à des essences déterminées. Elle ne croit pas non plus que le désir humain engendre le sens. Le sens est inscrit dans l'être. Mais il implique, dans l'homme, la liberté, l'invention. Il ne lui est pas donné à l'avance. Nous devons inventer l'être, dont le modèle est seulement ébauché en nous. Nous y parvenons selon notre désir, lorsqu'il s'accorde avec l'amour véritable. On arrive ainsi à une constatation : l'anthropologie est nécessairement normative, puisqu'elle est idéale. L'homme ne peut se passer d'être humaniste... » En somme, l'humanisme permet à l'anthropologie de se réaliser, à l'homme de réaliser les virtualités inscrites anthropologiquement en lui. A. Michel, « Cicéron et les grands courants de la philosophie antique : Problèmes généraux (1960-1970) », *Lustrum* 16, 1971-1972, 81-104, évoque les points sur lesquels Cicéron se rallie à la pensée d'Antiochus, notamment (p. 92), « l'anthropologie qui, sans revêtir un caractère mystique à proprement parler, affirme la primauté et la divinité de l'âme, vouée sans doute à une immortalité astrale ».

<sup>613</sup> Sur l'inspiration platonicienne du spiritualisme de Cicéron, cf. J.-M. André, *La philosophie à Rome*, Paris, PUF, 1977 (Collection Sup. Littératures anciennes 6), p. 82 : « Cicéron adopte le spiritualisme et le mysticisme céleste : le Socrate de Platon est sa caution ("moteur éternel", *Phèdre*, 245 c ; innéisme de l'idée, *Ménon*, 81 e ; *Phédon*, 72 e), dans 22, 53 sq. La survie astrale introduit une définition contemplative de la philosophie, message divin (26, 64 sq.). » A. Michel, « L'homme se réduit-il à son âme ? Cicéron juge et témoin de la tradition platonicienne », *Diotima* 7-9, 1979-1981, 137-141, prolonge sa réflexion sur l'anthropologie cicéronienne, qui fait de l'âme (p. 137) « ce qui distingue les hommes des bêtes... L'essentiel de l'homme est dans son âme : c'est pourquoi il trouve le bonheur parfait dans la vertu qui est le bien de l'âme. » Mais cette anthropologie serait incomplète si elle ne débouchait pas sur un humanisme reconnaissant aussi la place du corps (p. 141) : « Cicéron fait entrer dans son humanisme l'éloge des biens corporels. Préparant ainsi la Renaissance, passant de l'anthropologie à l'humanisme (alors que notre époque suit souvent la voie inverse), il exalte de manière ordonnée la totalité de l'humain... Le *De finibus* (V, 33) nous l'indique : on peut discuter sur la nature de l'homme. Les Académiciens le savent ; mais ils savent aussi que le mot "homme" est intelligible pour tous. Là où l'anthropologie reste douteuse, l'humanisme garde ses assurances. »

<sup>615</sup> La répétition des mêmes formes grammaticales (le gérondif à l'ablatif pour *reminiscor*, la locution restrictive *nihil aliud nisi* pour *recordor*), la synonymie des deux verbes et l'ordre chiasmatique adopté (le texte commence et s'achève sur *recordari*) soulignent les limites formelles du passage.

celle-ci, comme le confirment J. Bels et J.-P. Vernant<sup>616</sup>. C'est un point qui conforte heureusement ses conclusions. Cependant, il va parler de *memoria* plutôt que de *recordatio* ; si la théorie de la réminiscence suffit à expliquer la présence dans l'âme de souvenirs prénataux (I, 57-58), il veut la dépasser, approfondir le rôle de la seule *memoria*, véritable gage de l'immortalité de l'âme :

***Ego autem maiore etiam quodam modo memoriam admiror.***<sup>617</sup>

C'est ainsi qu'il examine jusqu'au chapitre 66 la nature de la *memoria*, révélant par ses louanges l'importance qu'il lui accorde. En une prétérition, il évoque les capacités exceptionnelles de la mémoire chez des hommes hors du commun (Simonide, Hortensius), mais il préfère se contenter de la mémoire ordinaire (*de communi hominum memoria loquor...*<sup>618</sup>), dont le simple fonctionnement est déjà la marque de l'immortalité de l'âme.

Il se propose de découvrir l'origine d'une faculté si puissante :

***Quae sit illa uis et unde sit intellegendum puto.***<sup>619</sup>

<sup>616</sup> Sur l'anamnèse, cf. J. Bels, « La survie de l'âme de Platon à Posidonius », *Revue de l'histoire des religions* 199, 2, avril-juin 1982, 169-182, p. 173 : « La conception de l'anamnèse (orphique) qui restitue à l'âme son individualité à travers la trame de ses existences antérieures témoigne d'une conviction analogue et annonce la réminiscence platonicienne : intégrée à une vision spiritualiste, liée à une purification, elle devient reconstitution de l'âme dans sa spécificité et dans sa plénitude. D'une certaine manière, le sage est l'homme archétype... Platon... le premier tente une synthèse et une démonstration de l'immortalité de l'âme. » Cf. J.-P. Vernant, « Aspects mythiques de la mémoire... », pour des considérations générales sur l'anamnèse en Grèce et la fonction de la mémoire, en particulier chez Pythagore (p. 123-127) : « La place centrale accordée à la mémoire dans les mythes eschatologiques traduit ainsi une attitude de refus à l'égard de l'existence temporelle. Si la mémoire est exaltée, c'est en tant que puissance réalisant la sortie du temps et le retour au divin. » (p. 127) ; et chez Platon (p. 132-134), à qui Cicéron reprendra la théorie de la réminiscence, pour finalement affiner le rapport de la *memoria* avec le divin (p. 132) : « Sortie du temps, union avec la divinité : ces deux traits de la mémoire mythique, nous les retrouvons dans la théorie platonicienne de l'*anamnèsis*. Chez Platon, le ressouvenir ne porte plus sur le passé primordial ni sur les vies antérieures ; il a pour objet les vérités dont l'ensemble constitue le réel. *Mnēmosunē*, puissance surnaturelle, s'est intériorisée pour devenir dans l'homme la faculté même de connaître. Autrefois instrument d'ascèse mystique, l'effort de remémoration vient maintenant se confondre avec la recherche du vrai. Cette identification a sa contrepartie : pour Platon, savoir n'est pas autre chose que se souvenir, c'est-à-dire échapper au temps de la vie présente, fuir loin d'ici-bas, faire retour à la patrie divine de notre âme, rejoindre un "monde des Idées" qui s'oppose au monde terrestre comme cet au-delà avec lequel *Mnēmosunē* établissait la communication. » « La mémoire platonicienne... oppose (au temps humain) la conquête, par l'*anamnèsis*, d'un savoir susceptible de transformer l'existence humaine en la rattachant à l'ordre cosmique et à l'immuabilité divine... Ce que (l'homme) attend de la mémoire, ce n'est pas la conscience de son passé, mais le moyen d'échapper au temps et de rejoindre la divinité. » (p. 134). Et Aristote (p. 135-136) : « Chez Aristote, par exemple, la mémoire, *μνήμη*, et la réminiscence, *ἀνάμνησις*, sont différenciées, la première étant le simple pouvoir de conservation du passé, la seconde son rappel volontaire effectif (*De memoria et reminiscencia* 449 b 6 et 451 a 20). Mais l'une et l'autre apparaissent nécessairement liées au passé... En conséquence, c'est selon Aristote, le même organe par lequel nous nous souvenons et par lequel nous percevons le temps (449 b 29). La mémoire n'appartient donc à la faculté de penser que "par accident" ; c'est à la faculté sensible qu'elle se rattache, ce qui explique qu'en dehors de l'homme une foule d'autres animaux possèdent la *mnēmē* (450 a 13 sq.). »

<sup>617</sup> *CIC., Tusc. I, 59* : « Pour mon compte personnel, j'éprouve pour la mémoire une admiration encore plus grande. »

<sup>618</sup> *Ibid.* I, 59 : « c'est de la mémoire normale que je parle... »

Une série de questions oratoires présente des explications fantaisistes, matérialistes, pour mieux les réfuter. Cicéron envisage ainsi coup sur coup une origine atomique, corporelle de la *memoria*, puis élémentaire (le souffle, le feu, la terre) : le tour antiphrastique de l'interrogation rhétorique, l'affirmation de la puissance de la mémoire (*uis*) permettent à Cicéron de dénigrer avec humour ces tentatives :

***Quid enim? Obsecro te, terrane tibi hoc nebuloso et caliginoso caelo aut sata aut concreta uidetur tanta uis memoriae?***<sup>620</sup>

Puis il la définit en creux, par ce qu'elle n'est pas, pour éviter les définitions matérialistes, techniques, trop limitées, qui réduisent la *memoria* à un rôle d'adjuvant. Elle n'est pas un réservoir de souvenirs situé dans l'âme, ni une simple empreinte marquée, comme dans la cire. Les questions oratoires autorisent une réfutation définitive de ces deux hypothèses dont la seconde est inspirée de Platon<sup>621</sup> :

***Quid igitur? Vtrum capacitatem aliquam in animo putamus esse quo tamquam in aliquod uas ea quae meminimus infundantur? Absurdum id quidem... An inprimi quasi ceram animum putamus, et esse memoriam signatarum rerum in mente uestigia?***<sup>622</sup>

Après ces questions sur l'origine de la *memoria*, Cicéron associe cette dernière à deux autres facultés, l'*inuentio* et la *cogitatio* par un élargissement surprenant, sans donner le moindre indice permettant au lecteur de suivre son raisonnement. Ce saut démonstratif apparaît comme un passage en force, qui contraint à admettre la proximité des trois caractéristiques, le terme *uis* renvoyant explicitement à la *memoria* :

***Quid? illa uis quae tandem est, quae inuestigat occulta, quae inuentio atque cogitatio dicitur?***<sup>623</sup>

L'*inuentio* est jugée divine, lors d'un *excursus* consacré à la sphère d'Archimède : celui-ci règle les mouvements des planètes de sa maquette comme Dieu a organisé l'univers

<sup>619</sup> *Ibid.* I, 60 : « Ce qu'est l'essence de la mémoire, d'où la mémoire procède, voilà, je pense, ce que nous devons essayer de comprendre. »

<sup>620</sup> *Ibid.* I, 60 : « Eh quoi ! je te prie, est-ce la terre, sous notre ciel obscurci de nuées et de vapeurs, qui te paraît avoir produit l'essence si puissante de la mémoire ou fourni ses éléments ? »

<sup>621</sup> Platon, *Théétète* 194 c. Selon A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 420 n. 156, Cicéron a parfaitement vu que l'expression ne doit pas être prise littéralement : « Cicéron précise d'ailleurs que l'image de la cire ne peut être qu'une analogie, car l'âme est spirituelle, *Tusc.* I, 61. » M. Bretone, « Il giureconsulto e la memoria », *Quaderni di storia* 10, n°20, 1984, 223-255, souligne que Platon distingue l'*anamnèsis*, la réminiscence, et la *mnémè*, qu'il considère comme un simple réservoir de sensations.

<sup>622</sup> *CIC., Tusc. I, 61* : « Disons-nous dès lors qu'il existe dans l'âme un réservoir où seraient versées comme dans une espèce de vase les choses que nous nous rappelons ? Il s'agit là, il est vrai, d'une explication absurde... Pensons-nous plutôt que l'âme se modèle comme la cire et que la mémoire est la trace des objets empreinte dans l'esprit ? » Sur la source stoïcienne de cette théorie, cf. A. Barigazzi, « Sulle fonti del libro I delle *Tusculane* di Cicerone », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 28, 1950, 1-29, p. 20-21.

<sup>623</sup> *Ibid.* I, 61 : « Qu'est-ce enfin que cette force qui découvre l'invisible et s'appelle invention et réflexion ? »

avant lui. Cicéron voit dans cette invention géniale la marque d'une « intelligence divine » (*ibid.* I, 63), sans laquelle elle eût été impossible, par analogie avec la création du monde :

***Quod si in hoc mundo fieri sine deo non potest, ne in sphaera quidem eosdem motus Archimedes sine diuino ingenio potuisset imitari.***<sup>624</sup>

Le philosophe peut enfin définir la nature de la *memoria* comme concept, dans son ensemble (*rerum et uerborum*, de toutes choses) ; c'est une faculté divine, au même titre que l'*inuentio* d'Archimède, à laquelle une double interrogation l'associe étroitement :

***Prorsus haec diuina mihi uidetur uis, quae tot res efficiat et tantas. Quid est enim memoria rerum et uerborum? quid porro inuentio? Profecto id, quo ne in deo quidem quicquam maius intellegi potest.***<sup>625</sup>

Il énumère alors les principaux attributs divins, désignés ici par des verbes d'action ; la mémoire y complète l'immunité, la sagesse et l'invention :

***Quae autem diuina? uigere, sapere, inuenire, meminisse.***<sup>626</sup>

La présence de ces caractéristiques divines en l'homme atteste sa participation au divin, par l'existence d'un principe surhumain, immortel, l'âme. Cicéron affirme l'évidence d'un système où la divinité fait ainsi l'homme à son image, en lui concédant une parcelle de sa nature, contestant la logique d'Homère qui, au contraire, donne à voir des dieux qui empruntent leurs caractéristiques aux hommes dans un réflexe anthropomorphique (I, 65). Selon P. Boyancé<sup>627</sup>, Cicéron veut « prouver l'immortalité de l'âme par sa divinité, et

<sup>624</sup> *Ibid.* I, 63 : « Et s'il est vrai que dans notre univers cela ne peut se faire sans un dieu, il fallait à Archimède, rien que pour en reproduire les mouvements sur sa sphère, une intelligence divine. »

<sup>625</sup> *Ibid.* I, 65 : « Vraiment, elle me paraît divine, la force capable de réaliser tant de merveilles. Oui, qu'est-ce que la mémoire des mots et des choses, qu'est-ce encore que l'invention ? Des facultés telles assurément que même dans la Divinité on ne peut concevoir rien de plus grand. » Le comparatif *maius* confirme la suprématie de cette combinaison des deux facultés à l'échelle même de Dieu — la négation ne *quidem* renforçant l'hyperbole.

<sup>626</sup> *Ibid.* I, 65 : « Or, quels sont ces attributs des dieux ? L'immortalité, la sagesse, l'invention, la mémoire. »

<sup>627</sup> P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion : essai d'histoire et de psychologie religieuses*, Limoges, A. Bontemps, 1936, p. 128-129. Il ajoute (p. 129) : « Cicéron a, dans ses œuvres successives, révisé, remis au point une argumentation... il a fondu dans ce travail réminiscences platoniciennes et arguments stoïciens ». P. Boyancé, « Cicéron et le premier Alcibiade », *REL* 22, 1964, 210-225, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 256-275, p. 266, approfondit cette démonstration par la suite : « Cicéron nous dit que pratiquer ces parties de la philosophie (dialectique, physique, éthique) et contempler l'univers ont pour résultat que l'esprit a connaissance de lui-même... l'accent (est) mis, dans cette connaissance de soi, sur l'intellect. Il est dit ici : *ut ipsa se mens agnoscat*. Cette connaissance a particulièrement pour effet que "l'intellect (*mens*) se reconnaît lui-même et comprend sa liaison avec l'intellect divin " (*Tusc.* 70). Cicéron poursuit en définissant les tâches de cet intellect, que la considération des dieux amène à imiter leur éternité et à déborder l'étroitesse du temps, en considérant en particulier cet enchaînement des causes qui, à travers l'éternité, est régi par l'intellect divin... (une) liaison étroite (est) établie entre cet intellect et le divin. Dans le *De legibus*, il est dit que celui qui se connaît lui-même comprend qu'il a en lui quelque chose de divin et comme une statue consacrée. Dans les *Tusculanes*, l'intellect qui se reconnaît pour ce qu'il est comprend sa liaison avec le divin. » P. Boyancé, « L'éloge de la philosophie dans le *De legibus* I, 58-62, *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 21-42, p. 25 : le « principe général inspiré, comme j'ai montré, du *Premier Alcibiade*, concerne la nature de l'homme et répond globalement au conseil delphique. Se connaître soi-même, c'est pour l'homme reconnaître ce qu'il y a en lui de divin et c'est son *ingenium*, où il faut voir le *vouçs*. »

cette divinité elle-même par la communauté de pouvoirs et de facultés entre l'homme et Dieu ; la vie, la sensation, la mémoire, la connaissance de l'avenir attestent cette identité de nature. » F. Guillaumont<sup>628</sup> parle lui d'une « étincelle divine... présente en tout homme ».

En quoi la *memoria* est-elle divine ? L'orateur cite sa propre *Consolation* — écrite à l'occasion de la mort de sa fille Tullia — pour l'expliquer. La mémoire, l'intelligence, la réflexion, qui envisagent respectivement le passé, l'avenir, le présent, ne sont composées d'aucun élément matériel, ni terre, ni eau, ni air, ni feu :

***His enim in naturis nihil inest, quod uim memoriae, mentis, cogitationis habeat, quod et praeterita teneat et futura prouideat et complecti possit praesentia, quae sola diuina sunt nec inuenietur umquam unde ad hominem uenire possint nisi a deo.***<sup>629</sup>

Ces trois facultés d'appréciation du temps sont nécessairement d'origine divine, car elles ne trouvent pas de cause dans les éléments terrestres ; elles constituent ainsi l'âme, pure de tout alliage<sup>630</sup>. Cicéron met en pratique la doctrine aristotélicienne de l'entéléchie comme cinquième élément. Cette doctrine vient contredire tous les matérialismes en offrant la possibilité d'une essence divine chez l'homme. Ce dernier est certes incapable de distinguer ou de situer son âme, car celle-ci ne peut pas se voir elle-même, comme l'œil :

<sup>628</sup> F. Guillaumont, « Cicéron et le sacré », *BAGB*, 1989, 1, 56-71, p. 66-67, évoque la théorie des prédécesseurs de Cicéron (p. 66) : « L'étincelle divine est particulièrement reconnaissable chez le sage, l'homme de bien, mais elle n'en est pas moins présente en tout homme. Aux yeux des Stoïciens, chaque individu possède en lui un fragment détaché (*ἀπόσπασμα*) de la raison universelle. C'est en ce sens que l'âme humaine peut être qualifiée de divine. La divinité de l'âme, ou plus exactement de sa partie rationnelle, le *νοῦς*, l'intellect, avait déjà été affirmé par Platon et par Aristote. » Cicéron, lui, enrichit cette idée et précise que les facultés de l'âme, identiques à celles de Dieu, prouvent sa nature divine (p. 66) : « ... Cicéron tente de démontrer la divinité de l'âme (et par conséquent son immortalité) : la communauté de pouvoirs et de facultés entre l'homme et Dieu implique, selon lui, le caractère divin de l'âme. » Même s'il ne le précise pas, nous savons que la *memoria* est l'une des *partes animi*, elle participe donc à cette présence du divin en l'homme (p.67) : « Selon la cinquième *Tusculane*, l'âme qui découvre son affinité avec la pensée divine est comblée d'une joie dont elle ne saurait se rassasier... la connaissance introspective de l'âme est bien conçue par lui comme une expérience du sacré (*leg. I*, 59)... *Sicut simulacrum aliquod dicatum* : l'intellect est en nous comme une statue divine. C'est dire que notre intellect est à l'image et ressemblance de l'intellect divin, et que, le connaissant, nous pouvons nous faire une certaine idée de la pensée divine. » Cette image trouve son origine dans les statues de silènes du *Banquet* de Platon (p. 67) : « L'image d'une statue divine présente à l'intérieur de l'homme est commune aux deux textes, mais le sens de la comparaison est assez différent, puisque chez Platon les figurines de dieux représentent une sagesse, une vertu exceptionnelles, et non pas, comme chez Cicéron, l'intellect qui réside en chaque homme. » Cf. C. Josserand, « L'âme-dieu. A propos d'un passage du *Songe de Scipion* », *L'Antiquité classique* 4, 1935, 141-152.

<sup>629</sup> *CIC., Tusc. I, 66* : « Ces éléments naturels en effet ne renferment rien qui comporte l'essence de la mémoire, de l'intelligence, de la réflexion, rien qui conserve le passé, prévoie l'avenir et soit capable de saisir le présent. Il s'agit là d'attributs exclusivement divins, et jamais on ne trouvera d'où ils peuvent venir aux hommes d'ailleurs que de la divinité. »

<sup>630</sup> Cf. A. Michel, « Quelques aspects de la conception philosophique du temps à Rome : l'expérience vécue », *REL* 57, 1979, 323-339, p. 329, sur la place de l'âme, principe d'éternité, dans l'appréciation du temps, notamment chez Sénèque (*Consolation à Helvia* VIII, 4).

***At ut oculus, sic animus se non uidens alia cernit.*** <sup>631</sup>

Mais du moins elle peut observer ses modes d'action, les facultés intellectuelles qui la constituent, dont la mémoire :

***uim certe, sagacitatem, memoriam, motum, celeritatem uidet.*** <sup>632</sup>

Les mêmes termes sont repris plus loin, cette fois comme preuves évidentes et reconnaissables de l'action divine. En effet, si la faiblesse de l'homme ne lui permet de voir ni Dieu ni l'âme, il peut cependant déceler leur existence par les mouvements de l'âme, à savoir les facultés intellectuelles et morales, dont la *memoria rerum* :

***... sic ex memoria rerum et inuentione et celeritate motus omnique pulchritudine uirtutis uim diuinam mentis agnoscito.*** <sup>633</sup>

C'est ainsi que Cicéron conclut la parenthèse consacrée à l'immortalité de l'âme avant de reprendre son discours sur la mort comme mal suprême. Cet ensemble de textes (*Tusc. I*, 57-70) est donc démonstratif : prouver l'existence de l'âme, principe divin et gage d'immortalité, dans l'homme, pour garantir à ce dernier que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle ne l'atteint pas dans sa part essentielle, ce qui vient contredire l'anéantissement promis ; révéler sa nature bipolaire pour le contraindre à donner la prééminence à sa nature divine spirituelle et éternelle sur sa nature animale, matérielle et mortelle ; telles sont les intentions de Cicéron.

Pour ce faire, il accorde un rôle prépondérant à la *memoria*, rappelons-le, pour deux raisons : elle présente tout d'abord des souvenirs non empiriques, qui n'appartiennent pas à l'expérience de l'individu, mais découlent d'une existence antérieure, en accord avec la doctrine platonicienne : leur présence révèle une âme invisible et immortelle parce que capable de renaître, chaque fois dans un nouveau corps. Ensuite et surtout, et c'est ici la théorie cicéronienne, qui vient compléter la précédente sans la contredire, la *memoria* est une faculté divine <sup>634</sup>. Sa présence en l'homme assure celui-ci de participer à la divinité qui lui a ainsi confié certains de ses attributs, unis au sein d'une âme. Parce que l'âme est d'essence divine, elle est immortelle. A ce double titre, l'homme reçoit la garantie d'une permanence, malgré l'anéantissement du corps.

Précisons la relation de la *memoria* au divin. Certes, comme les autres opérations de

<sup>631</sup> CIC., *Tusc. I*, 67 : « Mais c'est la même chose que pour l'œil : l'âme, qui ne se voit pas, distingue les autres objets. »

<sup>632</sup> *Ibid. I*, 67 : « en tout cas elle voit sa force, sa sagacité, sa mémoire, son mouvement, sa rapidité. »

<sup>633</sup> *Ibid. I*, 70 : « ... ainsi, à la mémoire, à l'invention, à la rapidité de son mouvement, à toutes les splendeurs de la vertu il te faut reconnaître l'essence divine de l'esprit humain. »

<sup>634</sup> A. Novara, « La déposition cicéronienne au "procès de l'âme" (d'après *Tusc. I*, 50-75) », *VL* 166, juin 2002, 32-52, souligne l'originalité de Cicéron, qui ajoute à la réflexion platonicienne sa définition personnelle de la mémoire. La *memoria* établit l'immortalité de l'âme humaine, non seulement grâce à la réminiscence platonicienne, mais aussi parce qu'elle est elle-même une faculté divine (p. 40) : « A ce raisonnement de Platon et au témoignage assuré par lui de la scène, Cicéron ne manque pas de juxtaposer son propre témoignage sur le caractère extraordinaire de la mémoire et de marquer avec force son émerveillement à lui (*Tusc. I*, 59). » Cf. *supra Tusc. I*, 59, p. 20, p. 74 n. 265, p. 187. M. Bretone, « Il giureconsulto e la memoria », *Quaderni di storia* 10, n°20, 1984, 223-255, montre également que Cicéron s'attache particulièrement à la nature divine de la *memoria*, qu'il distingue clairement de la réminiscence (p. 227-228).



l'esprit, elle ne naît pas de la matière, au dire de Cicéron, mais procède de l'entéléchie aristotélicienne, ce qui la rattache d'emblée au divin. Mais la *memoria* offre une spécificité supplémentaire : ses facultés rattachées (*mens* et *cogitatio*) et elle-même permettent une appréhension globale du temps universel, proprement divine, tournée à la fois vers les deux infinis, passé et futur, et capable de saisir leur point de jonction, le présent, ce qui apparaît dans ce passage où le balancement et le parallélisme des constructions les associent plus étroitement encore :

**... et praeterita teneat et futura prouideat et complecti possit praesentia...**<sup>635</sup>

C'est donc par son enjeu temporel, parce qu'elle définit le rapport de l'homme au temps — un "rapport tridirectionnel" pour reprendre l'expression de J. Candeau<sup>636</sup> — que la *memoria*, dans la perspective cicéronienne, appartient à la divinité : elle offre une vision rétrospective de l'histoire du monde, comme un ensemble cohérent, et par là-même, fait naître la compréhension du présent et la prévision de l'avenir, la *prudentia* dont nous reparlerons plus loin, qualité nécessaire de l'homme d'Etat, homme providentiel placé au-dessus du commun.

Les mêmes termes, recouvrant les mêmes opérations, reviendront dans le *De Diuinatione*. Quintus, pour justifier l'oniromancie, s'appuie sur cette conception de son frère, une âme dont l'appréciation globale du temps traduit le caractère divin. Ce à quoi il ajoute la caution de Platon, qui garantit l'immortalité d'une âme par un principe d'éternel retour. Pour accéder au spirituel, Platon donne le conseil prosaïque de dormir, le corps pur de nourriture, notamment ; dès lors, affranchie du corps, l'âme se souvient du passé, comprend le présent et prévoit l'avenir :

**Cum ergo est somno seuocatus animus a societate et a contagione corporis, tum meminit praeteritorum praesentia cernit futura prouidet**<sup>637</sup>

Débarrassée de sa part terrestre, matérielle, l'âme retrouve sa seule et pure nature divine ; ses facultés célestes peuvent alors s'étendre sans limites vers le passé comme l'avenir, et finalement prophétiser sous forme de rêves. Pour justifier une technique divinatoire, Quintus a besoin de cette conception énoncée par son frère — qui joue son jeu et lui donne des arguments en faveur de l'oniromancie, alors qu'il la critique dans les *Tusculanes*. Indépendamment de son scepticisme face à l'oniromancie, cette nécessité permet à Marcus d'entériner, de dialogue en dialogue, une doctrine spiritualiste essentielle à la définition de la nature de l'homme, notamment dans son opposition au matérialisme épicurien, en s'appuyant sur un socle, la *memoria*, dont la place dans la philosophie politique et morale cicéronienne est justifiée par son essence supérieure, divine. D'un point de vue métaphysique, la *memoria*, en apportant à l'homme ce qu'on appellerait aujourd'hui un supplément d'âme, lui procure un réconfort face à la mort ; aucune crainte ne doit plus être éprouvée, puisque la survie de l'essentiel est garantie.

<sup>635</sup> CIC., *Tusc. I*, 66. Pour la traduction, cf. *supra* p. 190 n. 629.

<sup>636</sup> J. Candeau, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998, p. 50, définit ainsi « une mémoire du passé, celle des bilans...une mémoire d'action, absorbée dans un présent toujours évanescent ; une mémoire d'attente, celle des projets... tournée vers le futur.

<sup>637</sup> CIC., *diu. I*, 63 : « Par conséquent, lorsque l'âme s'est affranchie par le sommeil de son association et de son contact avec le corps, alors elle se souvient du passé, comprend le présent et prévoit l'avenir. »

### 3. Le cheminement de Caton l'ancien

Cicéron revient sur le lien entre âme et mémoire, sur un mode tout aussi personnel que dans les *Tusculanes*, mais par l'intermédiaire d'un prête-nom, en l'occurrence Caton l'ancien, dans le dialogue du même nom. Dans ces deux textes, Cicéron se penche longuement sur une question métaphysique essentielle, alors que, exclu de la vie politique, sans charge, déçu par la chute d'un monde qu'il prévoyait depuis fort longtemps, il atteint à la fois le terme de sa carrière et, bientôt, de son existence. Confronté à la vieillesse, à la solitude et au désenchantement, il est amené à répondre à des questions qui le concernent à titre personnel pour surmonter les angoisses qui leur sont liées. Ainsi, le *Cato maior*, avec le livre I des *Tusculanes* abordé plus haut, constitue le texte le plus développé sur le sujet (§§ 71-82).

Le dialogue, écrit au début de l'année 44, est censé se dérouler en 150 et met en scène Caton l'ancien, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, dissertant de la vieillesse devant deux jeunes gens, Scipion Emilien et son ami Laelius. Après avoir contesté trois griefs habituellement adressés à la vieillesse — la retraite et la mise à l'écart des affaires ; l'affaiblissement du corps ; la perte de tout plaisir —, Caton réfute le quatrième : l'approche de la mort. Le vieillard l'admet comme une loi naturelle et lui oppose la richesse du grand âge, le souvenir des biens acquis auparavant, en abondance, grâce à la vertu :

***Fructus autem senectutis est, ut saepe dixi, ante partorum bonorum memoria et copia.***<sup>638</sup>

Le couple *memoria et copia* souligne l'importance de la *memoria bonorum* en tant que réconfort de la vieillesse, déjà évoquée au début de l'ouvrage<sup>639</sup>.

La perspective de la mort prochaine est finalement acceptée par le jeu d'un syllogisme : la mort est une loi naturelle pour le vieillard ; or, tout ce qui est conforme à la nature est un bien ; donc, la mort est un bien pour le vieillard<sup>640</sup> :

***Omnia autem quae secundum naturam fiunt sunt habenda in bonis ; quid est***

<sup>638</sup> CIC., *Cato* 71 : « Le fruit de la vieillesse, c'est, comme je l'ai dit plusieurs fois, d'avoir la mémoire et la disposition de biens acquis auparavant. » La même image du fruit apparaît au paragraphe 62 (*fructus*).

<sup>639</sup> *Ibid.* 9 : ... quia conscientia bene actae uitae multorumque benefactorum recordatio iucundissima est « ... parce que la conscience d'avoir bien mené sa vie et le souvenir d'avoir accompli nombre de bonnes actions causent beaucoup d'agréments. » En effet, la *memoria* offre au vieillard la possibilité d'un bilan positif dans la satisfaction du devoir accompli : elle autorise une prise de conscience. Il étend aussitôt cette règle du retour sur soi à l'ensemble des héros vieillissants, prenant pour exemple les Scipions ou Quintus Fabius Maximus Cunctator, et invitant les hommes ordinaires à trouver un soulagement dans le souvenir d'une simple vie sereine et droite (*ibid.* 13) : Nec tamen omnes possunt esse Scipiones aut Maximi, ut urbium expugnationes, ut pedestres naualesque pugnas, ut bella a se gesta, ut triumphos recordentur. Est etiam quiete et pure atque eleganter actae aetatis placida ac lenis senectus... « Cependant, tous les hommes ne peuvent être des Scipions ou des Maximus, pour se remémorer et des prises de villes, et des combats sur terre et sur mer, et des guerres menées par eux, et des triomphes. Mais une vie passée dans le calme, dans l'honneur et la distinction comporte aussi une vieillesse paisible et douce »

<sup>640</sup> Cicéron distingue ici les âges, niant que la mort soit un bien pour les plus jeunes.

***autem tam secundum naturam quam senibus emori ?***<sup>641</sup>

Puis Caton/Cicéron reprend la théorie des *Tusculanes*, en réunissant la nature divine de la *memoria* et la réminiscence platonicienne. Parmi les autres œuvres de l'esprit (*ars, scientia, inuentio*), il place la *memoria praeteritorum* et la *futurorum prudentia* pour attester l'existence d'un principe immortel en l'homme, qui serait incapable sans cela de ces diverses opérations, principe d'essence divine :

***sic persuasi mihi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria praeteritorum futurorumque prudentia, tot artes tantae scientiae, tot inuenta, non posse eam naturam quae res eas contineat esse mortalem***<sup>642</sup>

L'accumulation des cinq intensifs (*tanta, tanta, tot, tantae, tot*) et la litote *non posse eam naturam... esse mortalem* affirment le caractère d'évidence de la démonstration de l'ancien censeur.

Quel est le caractère divin de la mémoire et de la prévoyance ? Toutes deux tournées dans des directions opposées regardent vers l'infini, sans limite chronologique, couvrant l'ensemble de l'axe du temps, et pour cette raison, sont proprement divines, parce que, par leur rapport spécifique au temps, elles couvrent l'éternité et suggèrent directement l'immortalité. La complémentarité de deux facultés tournées vers l'infini est soulignée par le chiasme *memoria praeteritorum futurorumque prudentia*.

La possibilité de la réminiscence platonicienne renforce la primauté de la *memoria*, comme témoin et indice de l'immortalité d'une part de l'humain. Elle se révèle dans la facilité d'apprentissage des enfants, qui ne découvrent pas, mais se rappellent les leçons d'une vie antérieure :

***magnoque esse argumento homines scire pleraque antequam nati sint, quod iam pueri, cum artes difficiles discant, ita celeriter res innumerabiles arripiant ut eas non tum primum accipere uideantur, sed reminisci et recordari. Haec Platonis fere.***<sup>643</sup>

Encore une fois, le lexique diffère et permet de distinguer *memoria* et réminiscence (*reminisci* et *recordari*)<sup>644</sup>. L'apport cicéronien apparaît dans l'analyse de *memoria*, qui vient compléter la définition de la réminiscence pour attester l'existence d'une âme, c'est-à-dire d'un principe d'immortalité dans l'être humain.

<sup>641</sup> CIC., Cato 71 : « Or tout ce qui est conforme à la nature doit être compté parmi les biens ; et qu'y a-t-il de plus conforme à la nature que la mort pour les vieillards ? »

<sup>642</sup> Ibid. 78 : « Bref, voici ma conviction, voici mon sentiment : la rapidité de la pensée, la mémoire du passé et la prévoyance de l'avenir, le nombre et la valeur scientifique des arts, le nombre des inventions empêchent de croire que la substance capable d'embrasser tout cela puisse être mortelle »

<sup>643</sup> Ibid. 78 : « enfin, preuve manifeste que les hommes savent beaucoup de choses avant de naître, dès l'enfance, apprenant des arts difficiles, ils saisissent la plupart des connaissances avec une telle rapidité qu'ils semblent ne pas les acquérir alors pour la première fois, mais se les rappeler et remettre en mémoire. C'est à peu près ce que dit Platon. »

<sup>644</sup> *Recordari*, comme *recordatio*, évoque le rappel de souvenirs déjà connus de l'homme, car appris lors d'une vie antérieure. La nuance établie dans les *Tusculanes* entre *recordari* et *reminisci* se trouve affaiblie par leur coordination dans le *Cato maior*, où ils paraissent redondants.

Cicéron prend un exemple précis chez Xénophon racontant la mort de Cyrus ; le roi affirme à ses fils l'immortalité de son âme. Si les hommes illustres continuent à recevoir des honneurs longtemps après leur mort, c'est parce que leur âme éternelle intervient auprès des vivants pour susciter le souvenir :

***Nec uero clarissimorum uirorum post mortem honores permanerent, si nihil eorum ipsorum animi efficerent quo diutius memoriam sui teneremus.***<sup>645</sup>

L'emploi de l'irréel permet de présenter l'action de l'âme comme une évidence nécessaire. Caton apporte ici un complément à la conception de la postérité que Cicéron a mise en pratique dans ses discours ; il l'a définie dans ses textes philosophiques comme une mémoire collective et terrestre, reconnaissant les mérites de l'homme de bien. Cette perspective d'une postérité emplie de gratitude, dans et par son travail de *memoria*, est là encore le résultat visible de l'immortalité de l'âme, immortalité manifestée par l'influence merveilleuse de l'âme sur les humains.

Comme dans les *Tusculanes*, le sommeil même révèle l'immortalité de l'âme par ses capacités de prédiction (§ 81). Pour toutes ces raisons convergentes, Cyrus considère que, mort, il doit être honoré comme un dieu.

Néanmoins, il envisage aussi le point de vue atomiste de celui qui nie l'immortalité de l'âme (là aussi, Cicéron reprend le plan du livre I des *Tusculanes*) ; même ce point de vue autorise le souci de la postérité. En effet, dans ce cas, Cyrus recommande à ses fils de vénérer les dieux et de conserver le souvenir de leur père par piété :

***sin una est interiturus animus cum corpore, uos tamen deos uerentes, qui hanc omnem pulchritudinem tuentur et regunt, memoriam nostri pie inuiolateque seruabitis.***<sup>646</sup>

La démarche du philosophe romain nous paraît ici semblable au pari pascalien adressé aux libertins. Il s'agit véritablement d'un pari cicéronien qui sonne comme une invite aux atomistes, plus précisément les épicuriens, adversaires de prédilection : puisque leur engagement philosophique leur interdit d'admettre la survie de l'âme après la mort<sup>647</sup> (appuyée chez Cicéron sur la *memoria*), ils doivent envisager le jugement de la postérité (qui repose, là aussi, sur la présence de la *memoria*, expressément citée par Cyrus), qui les autorisera eux-mêmes à croire en une forme d'éternité<sup>648</sup>. On saura gré à Cicéron, bon prince, de leur accorder cet espoir ; il révèle ainsi sa volonté de s'ouvrir à tous les courants philosophiques, de leur accorder à tous un droit de parole, pour les fondre tous

<sup>645</sup> CIC., *Cato* 80 : « Les hommes illustres ne recevraient pas après leur mort d'honneurs durables si leurs propres âmes n'agissaient pas elles-mêmes pour nous conserver plus longtemps leur souvenir.

<sup>646</sup> CIC., *Cato* 81 : « et, si jamais l'âme doit mourir avec le corps, en vénérant les dieux qui gardent et dirigent tout ce bel univers, vous conserverez notre souvenir avec une piété inviolable. »

<sup>647</sup> Lucrèce, *De rerum natura* III, souligne à maintes reprises la nature mortelle de l'âme, composée d'atomes comme le corps, donc destinée à se décomposer comme ce dernier : leur sort est indissociable, l'âme ne peut vivre sans le corps (V, 138-143). La *memoria* intervient dans ce constat. D'une part, dit Lucrèce, il n'y a pas de réminiscence : l'homme ne se souvient pas de sa vie précédente, donc l'âme ne se réincarne pas dans un autre corps et révèle ainsi sa condition mortelle (III, 670-673). D'autre part, la mémoire décline à l'approche de la mort, ce qui marque l'agonie de l'âme, parallèle à celle du corps (III, 828-829 ; 1039-1040).

mais dans la même humanité. Ses dialogues se déclarent ainsi fédérateurs, unificateurs : il veut à tout prix montrer que sa philosophie, éclairante, s'adresse à l'ensemble de l'humanité pensante, quels que soient les partis pris doctrinaux.

Après cette parenthèse du pari, artifice logique destiné par Cicéron à ses adversaires philosophiques, Caton réintègre le système cicéronien fondé sur l'immortalité de l'âme. En effet, l'attention portée au souvenir laissé dans la postérité — qu'il vient de justifier par un raisonnement susceptible de convaincre les épicuriens par la bouche de Cyrus — est significative, selon lui : c'est en conscience que l'on accomplit des exploits dignes de mémoire ; or, cette conscience d'œuvrer pour la postérité est une manifestation de l'âme immortelle. L'argument précédent n'était donc qu'un prétexte, rien de plus :

***Nemo unquam mihi, Scipio, persuadebit aut patrem tuum, Paulum, aut duos auos, Paulum et Africanum, aut Africani patrem aut patruum, aut multos praestantes uiros, quos enumerare non est necesse, tanta esse conatos quae ad posteritatis memoriam pertinerent, nisi animo cernerent posteritatem ad se posse pertinere.***

649

Caton appuie son argument sur une longue accumulation des héros de la famille de Scipion Emilien, son interlocuteur, remontant de génération en génération, par étapes successives marquées par *aut* ; il renforce ainsi d'autant plus la validité de son idée que le héros cité est plus ancien, au fur et à mesure de cette remontée dans le passé, et que sa gloire reste intacte.

La démonstration cicéronienne des *Tusculanes*, interrompue pour reprendre la question centrale du livre I, avait seulement pour objet de démontrer que la *memoria*, faculté divine, manifestait la présence d'une âme immortelle, réconfort de l'homme confronté à la mort. Caton dépasse cette seule conclusion, en affirmant ici par une question oratoire que la *memoria* est non seulement un révélateur, mais aussi un moteur de l'action des hommes, sensibles à la perspective du souvenir éternel qui leur est promis. Il applique cette théorie à sa propre carrière : jamais il n'aurait été aussi actif, si sa gloire devait s'arrêter avec sa mort physique !

***An censes, ut de me ipse aliquid more senum glorier, me tantos labores diurnos nocturnosque domi militiaeque suscepturum fuisse, si eisdem finibus gloriam meam quibus uitam essem terminaturus ?***<sup>650</sup>

648

C'est ainsi que J.-M. André, *La philosophie à Rome*, Paris, PUF, 1977 (Collection Sup. Littératures anciennes 6), p. 51, explique l'adhésion de Salluste « aux valeurs romaines de gloire et de vertu. Pourtant la gloire, moteur de l'activité chez les stoïciens moyens, est ici dépourvue d'eschatologie spirituelle : sa survie, tributaire de la mémoire, constitue un phénomène sociologique, et l'on peut se demander si Salluste n'a pas subi marginalement, dans l'entourage de César, l'influence de la doctrine épicurienne (la survie dans la mémoire). »

649

*Ibid.* 82 : « Personne ne me fera jamais croire, Scipion, que ton père Paul-Emile, tes deux ancêtres, Paulus et l'Africain, le père de l'Africain, son oncle, ou de nombreux hommes éminents qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer, eussent déployé de tels efforts, susceptibles d'intéresser le souvenir de la postérité, sans avoir la prescience que la postérité pouvait les intéresser. » Pour la même idée, cf. *Pro Arch.* 29 ; *Pro Rab.* 29 ; *Tusc. I.* 32 ; d'après Platon, *Banq.* 27, p. 208 d.

650

*Ibid.* 82 : « Penses-tu, pour me vanter un peu moi-même, selon la coutume des vieillards, que j'aurais assumé de tels labeurs, nuit et jour, en paix et en guerre, si ma gloire devait s'arrêter aux mêmes limites que ma vie ? »

L'obsession de la postérité apparaît donc comme une intuition de l'immortalité de l'âme, de sa survie après la mort du corps ; cette survie est conçue comme un accomplissement de la meilleure part de l'homme ; tourné vers un avenir qui dépasse sa seule existence physique, bientôt achevée, Caton n'en veut pour preuve que le désir de gloire des héros, qui traduit cette aspiration à l'immortalité, reflet de l'immortalité de l'âme :

***Sed nescio quomodo animus erigens se posteritatem ita semper prospiciebat quasi, cum excessisset e uita, tum denique uicturus esset. Quod quidem ni ita se haberet ut animi immortales essent, haud optimi cuiusque animus maxime ad immortalitatem et gloriam niteretur.***<sup>651</sup>

Ainsi, qu'elle soit envisagée sous l'angle terrestre de la reconnaissance universelle ou sous l'angle céleste de la faculté divine, la *memoria* apparaît comme une valeur cicéronienne fondamentale, non seulement pour promettre l'immortalité à l'homme, donc comme un réconfort, mais encore pour l'inciter à pratiquer la vertu et à aspirer à la sagesse.

## B. DU BON USAGE PHILOSOPHIQUE DE LA *MEMORIA*

---

La *memoria* paraît essentielle dans la démonstration cicéronienne de l'existence de l'âme immortelle. Pour cette raison, il s'affronte aux courants philosophiques qui appauvriraient le contenu de la *memoria* et lui interdiraient ainsi de contribuer à cette démonstration. Ainsi, Cicéron s'oppose à l'épicurisme auquel il reproche de faire un usage erroné des concepts que lui offre l'histoire de la philosophie, notamment ceux qui concernent la *memoria*, ainsi qu'au stoïcisme, peu attaché à cette valeur eschatologique de la mémoire.

Il adresse à Epicure deux critiques concernant, l'une, une mauvaise interprétation de la mémoire des plaisirs, l'autre, un atomisme mal assumé en ce domaine ; dans deux dialogues, le *De finibus* et les *Tusculanes*, il traque les erreurs et contradictions de son adversaire.

### 1. La mémoire épicurienne des plaisirs : les *Tusculanes*

Au livre III de ses entretiens de philosophie morale, Cicéron envisage la lutte du sage contre le chagrin. Selon Epicure, le sage est toujours heureux, quelles que soient les circonstances, même au milieu des pires tortures, car il peut toujours trouver un principe de plaisir ou d'espoir dans le souvenir des sensations passées. Ainsi, il peut combattre le chagrin et se détacher des peines en se fixant sur les plaisirs passés, dont le souvenir préfigure par une application de la prolepse les plaisirs futurs<sup>652</sup>, ce qui compense les souffrances présentes :

***... ratio... incitat ad conspiciendas totaque mente contrectandas uarias uoluptates, quibus ille et praeteritarum memoria et spe consequentium sapientis uitam refertam putat.***<sup>653</sup>

Cicéron réfute cette thèse en relevant une contradiction avec le fondement même de

---

<sup>651</sup> CIC., *Cato* 82 : « Mais je ne sais comment mon âme, en se dressant, apercevait toujours l'avenir, comme si, une fois sortie de la vie, elle devait vivre enfin. Non, s'il n'était pas vrai que les âmes fussent immortelles, les âmes de tous les hommes d'élite ne tendraient pas tellement vers l'immortalité de la gloire. »

Cette thèse se fonde sur la prolepse épicurienne, définie par G. Arrighetti, « Epicure et son école », », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 752-772, p. 755 : « La prolepse est une espèce d'idée générale qui s'est formée en nous à la suite d'innombrables perceptions d'un même objet. C'est par des prolepses que nous pouvons reconnaître à quoi se réfère une sensation donnée. » A l'inverse de Cicéron, qui se défie des sensations et exige de l'esprit un travail sur elles, par le tri d'une *memoria* sélective, Epicure se fie à la seule sensation et se méfie de l'esprit, capable, en cherchant dans ses souvenirs de représentations sensibles le modèle de sa perception présente, de les déformer (p. 756) : « Les textes d'Epicure ne précisent pas le mécanisme de la prolepse, mais il consistait probablement dans la capacité que possède l'esprit de renouveler, sous l'impulsion des sens, ou sans cette impulsion (au cours des rêves, par exemple), le mouvement particulier qui naît des perceptions de toute espèce. L'esprit opère ainsi un choix (*επιβολή της διανοίας*), élisant dans la foule des simulacres affluant continuellement à la perception, ceux qui lui sont nécessaires à un moment donné. C'est à ce stade du processus cognitif qu'apparaît la première possibilité d'erreur (*A Hérodote* 50-51). Il y a un mouvement de l'esprit, lié à l'appréhension mais distinct de celle-ci : l'esprit ajoute quelque chose à l'évidence des données dont il prend conscience, et qui lui ont été fournies par les représentations. Certaines sources nous révèlent qu'il s'agit là d'une interprétation de ces données par l'esprit. » Sur la prolepse conçue par Epicure, cf. *Epicure, lettres et maximes*, éd. M. Conche, Paris, PUF, 1987 (col. Epiméthée), introduction p. 31 : « La *πρόληψις* se forme, semble-t-il, à la manière d'une image composite, par une "rétention de ce qui, du dehors, s'est souvent présenté" (*μνήμην του πολλάκις ἐξωθεν φάνεντος*) (D.L. X, 33) : nous avons affaire, d'une façon immédiate, à des images particulières, mais, par la répétition, les traits particuliers ou individuels qui ne se répètent pas de façon constante, disparaissent ; seuls sont retenus les traits communs à toutes les présentations, et l'on a l'idée générale d'"homme", de "cheval", de "tour"... à laquelle on donne le nom d'"anticipation" puisque, les caractères communs des individus d'une certaine classe étant liés ensemble, on peut, un ou quelques-uns étant donnés, anticiper les autres, et, par exemple, voyant quelque être d'une certaine taille, d'une certaine démarche, etc., dire : "c'est un homme". Si la *πρόληψις* permet l'anticipation, c'est qu'elle connote un ensemble de caractères définissant un complexe sensoriel. » Sur le simulacre, cause d'erreur, cf. p. 32 : « la tour *paraît* ronde mais elle *est* carrée ; car dire que la tour est ronde-de-loin, c'est dire que c'est seulement son simulacre qui est rond — mais un simulacre n'est pas une tour, laquelle a une réalité multisensorielle. La sensation est critère de vérité et d'être, mais de l'être au sens absolu, qui ne s'oppose pas à l'apparaître ; la *πρόληψις* est critère de vérité et d'être, mais de l'être par opposition à l'apparaître. » Sur la valeur de la prolepse dans la connaissance, cf. p. 32-33, d'après Diogène Laërce X, 33 : « Ils (les Epicuriens) considèrent l'anticipation comme appréhension, opinion droite, notion ou idée universelle déposée en nous, c'est-à-dire comme rétention de ce qui, du dehors, s'est souvent présenté, par exemple : "telle chose est un *homme*" ; car, en même temps que le mot "homme" est prononcé, son aspect (*τύπος*), par le moyen de l'anticipation, est aussitôt pensé, d'après les données antérieures des sensations... Et nous n'aurions pas cherché ce qui est cherché si nous ne l'avions connu auparavant. Par exemple : "ce qui se tient là-bas, est-ce un cheval ou un bœuf ?" — il faut déjà, par anticipation, connaître la forme (*μορφή*) du cheval ou du bœuf. Nous ne pourrions nommer quelque chose si nous ne connaissions auparavant son aspect (*τύπος*) par le moyen de l'anticipation. Les anticipations sont donc évidentes (*εναργείς*)". La sensation permet de dire que *c'est*, l'anticipation permet de dire *ce que c'est*. » V. Goldschmidt, « Remarques sur l'origine épicurienne de la *prénotion* », *Les stoïciens et leur logique*, éd. J. Brunschwig, Paris, Vrin, 1978, (Bibliothèque d'histoire de la philosophie 20), 155-169, définit ainsi la fonction de la prénotion épicurienne (p. 160) : « Etant une anticipation, la prénotion, dans l'acte de la connaissance, sert à reconnaître, à identifier, à interpréter des choses, d'abord inconnues, qui pourront se présenter. Etant un concept, la prénotion est comme une loi sous laquelle il s'agit de subsumer des faits. On dirait encore que c'est un savoir en puissance, qu'il s'agit de faire passer à l'acte. » Sur les prénotions épicuriennes, cf. également C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997, p.79-81 ; E. Asonis, « Epicurean epistemology », *The Cambridge history of hellenistic philosophy*, dir. K. Algra, J. Barnes, J. Mansfeld, M. Schofield, Cambridge, Cambridge university press, 1999, 260-294, p. 276-283.

**CIC., Tusc. III, 33 : « ...la raison... nous invite à fixer nos regards sur des plaisirs de toute sorte, à en repaître notre pensée, car Epicure veut que la vie du sage soit remplie de plaisirs, plaisirs passés que la mémoire lui rappelle, plaisirs à venir que son espoir évoque.. »**

l'épicurisme, l'atomisme, qui rend cette position incohérente. En effet, Epicure nie son parti pris sensualiste en affirmant pouvoir substituer le souvenir et l'espoir des plaisirs à la réalité du chagrin : cela revient à exercer une mémoire critique sur le souvenir des sensations passées, par le travail de la raison. Or l'épicurisme rejette traditionnellement ce dernier et préfère se fier aveuglément aux sensations, dont il reconnaît l'évidence<sup>654</sup>. De ce fait, cet oubli des douleurs présentes paraît impossible :

***Non est enim in nostra potestate fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur dissimulatio uel obliuio***<sup>655</sup>

Cicéron expose rageusement cette impossibilité en saturant le texte du champ lexical de l'oubli (évoqué trois fois : *obliuio*, *obliuisci*, *obliuisci*), dans les invectives adressées

<sup>654</sup> Sur l'évidence de la sensation épicurienne et sur les simulacres, responsables des erreurs des sens à travers le *De natura rerum* de Lucrèce, cf. P. Boyancé, *Lucrèce*, Paris, 1964, p. 29-30 : « ... il voit (dans l'atomisme) la base de notre connaissance des choses, la sensation. Le principe est de supposer que de l'objet perçu se détachent des émanations d'atomes qui viennent frapper l'organe de la sensation. Celui-ci transmet leur mouvement qui, par l'*anima*, se répercute jusqu'à l'*animus*... L'erreur des sens consiste... à attribuer à l'objet lui-même, d'où émanent les simulacres, ce qui n'appartient qu'à ceux-ci, les caractères nouveaux qu'ils ont reçus de ce fait. C'est donc notre jugement, dans une induction erronée, qui se trompe, non pas les sens qui nous trompent. L'erreur vient de ce que nous ajoutons de notre chef aux données en elles-mêmes irrécusables de la sensation. » Lucrèce affirme sa confiance dans les sensations et la supériorité de celles-ci sur la raison, responsable des erreurs de jugement, dans le *De rerum natura* IV, 462-521, notamment 464-466 : ... pars horum maxima fallit propter opinatus animi quos addimus ipsi, pro uis ut sint quae non sunt sensibilibus. "... la plupart de ces erreurs sont dues aux jugements que l'esprit porte spontanément sur les faits, nous faisant voir ce qu'en réalité n'ont pas vu nos sens." L. Bourgey, « La doctrine épicurienne sur le rôle de la sensation dans la connaissance et la tradition grecque », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968*, Paris, 1969, 252-258, p. 253, rappelle la méfiance des épicuriens envers le travail de la raison — ici, une mémoire critique — et leur confiance dans l'évidence de la sensation première : « Cette sensation à laquelle en fin de compte nous revenons toujours, Epicure nous dit qu'elle est étrangère à la raison *ἀλογος*, antérieure à toute activité de mémoire *μνήμης ουδεμίας δεκτικῆς* (Diogène Laërce 31). Il serait difficile de marquer avec plus de force que la sensation est pleinement première, qu'elle constitue la source initiale et la norme dernière de la connaissance, *fides prima* comme le dira plus tard Lucrèce (*De rerum natura* IV, 505)... » Sur la primauté de la sensation sur une mémoire critique, de jugement, probabiliste, cf. A. Barigazzi, « Epicure et le scepticisme », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès : Paris, 5-10 avril 1968* (Paris, 1969), 286-293, p. 286-287 : « Toute sensation est vraie et possède une évidence indestructible : puisqu'elle est irrationnelle et ne participe pas de la mémoire, elle ne peut rien ajouter ; elle est d'une simplicité élémentaire, que l'on peut comparer à l'atome de la connaissance. Et comme nous acceptons les atomes sans les discuter, ainsi nous devons faire pour la sensation... L'erreur, c'est l'opinion qui l'ajoute à la sensation et elle naît par un mouvement psychique semblable à celui de l'évidence sensorielle, mais distinct ; d'où il s'ensuit que l'erreur n'est jamais imputable à la sensation. En fait la confirmation (*επιμαρτύρησις*) ou le manque de confirmation (*οὐκ επιμαρτύρησις*) concerne non la sensation, mais l'opinion... il ne restait plus que des écoles dogmatiques sensualistes (Epicuriens et Stoïciens) et des écoles sceptiques essentiellement antisensualistes. Les *Académiques* d'un contemporain de Lucrèce, Cicéron, montrent que la controverse était conçue en substance comme on vient de le dire. » C. Auvray-Assayas, « L'évidence de la sensation épicurienne : le témoignage de Cicéron », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, éd. C. Lévy et L. Pernot, Paris, Montréal, L'Harmattan, 1997, 157-175, juge (p. 175) d'après les textes de Cicéron que « faute d'explicitement le rôle épistémologique des images et de la sensation, les Epicuriens contemporains de Cicéron ne font pas un usage rigoureux et cohérent de l'évidence sensible, ni dans le débat sur les affections, ni dans l'élaboration de la prolepse. »

<sup>655</sup> *Ibid.* III, 35 : « Il n'est pas en effet en notre pouvoir, quand nous sommes tenaillés par des choses que nous considérons être des maux, de dissimuler ou d'oublier »



directement à Epicure, qu'il apostrophe :

***Et tu obliuisci iubes, quod contra naturam est, qui <quod> a natura datum est auxilium extorqueas inueterati doloris ?... lubes me bona cogitare, obliuisci malorum.***<sup>656</sup>

La répétition du verbe d'ordre souligne l'absurdité de la proposition épicurienne qui tente de contredire l'ordre naturel par sa seule volonté, tentative vouée à l'échec, d'autant plus qu'elle émane d'un atomiste, qui se plie par principe à l'ordre naturel.

Du reste, Cicéron raille les plaisirs préconisés par Epicure, dans une question sarcastique proposant une alternative entre les plaisirs du corps qui font l'ordinaire du matérialisme épicurien selon lui, et ceux de l'esprit, très virtuels (le souvenir et l'espoir), qu'Epicure envisage ici, et qui semblent contredire sa doctrine :

***Quas (uoluptates)? Corporis, credo, aut quae propter corpus uel recordatione uel spe cogitentur ?***<sup>657</sup>

L'espoir ne devrait pas pouvoir trouver sa place dans cet atomisme. Cicéron ne met pas en cause les mœurs d'Epicure, mais son jugement, apparemment inconstant, car il se rappelle que le souverain bien défini par son adversaire est constitué par les plaisirs matériels :

***quamuis spernat uoluptates eas quas modo laudauit, ego tamen meminero quod uideatur ei summum bonum***<sup>658</sup>

Il prétend ainsi mieux connaître l'épicurisme que son fondateur et le prendre en flagrant délit d'incohérence.

De même, dans le livre V, Epicure, dit-il, est heureux au milieu des tortures, alors que la souffrance représente le souverain mal. Cicéron le brocarde parce qu'il prétend pouvoir oublier sa propre personne dans cette situation, et narguer la Fortune, alors qu'il reconnaît que toute l'existence repose entre les mains de celle-ci !

***... huic ergo, ut dixi, non multum differenti a iudicio ferarum obliuisci licebit sui et tum fortunam contemnere, cum sit omne et bonum eius et malum in potestate fortunae...***<sup>659</sup>

L'oubli paraît impossible, nous l'avons dit, d'un strict point de vue matérialiste — Epicure ne peut nier l'existence et les souffrances de son propre corps — ; mais la critique est ici redoublée par une autre contradiction : le sort de l'épicurien étant livré à la Fortune, celle-ci ne peut être aussi facilement mise de côté !

<sup>656</sup> Ibid. III, 35 : « Et tu exiges, toi, Epicure, un oubli contre lequel la nature proteste, tout en nous dépouillant du secours que la nature nous a donné, l'influence apaisante du temps !... Tu veux que je songe aux biens, que j'oublie les maux. »

<sup>657</sup> Ibid. III, 37 : « Et quels plaisirs ? Ceux du corps, n'est-ce pas, ou ceux que le souvenir et l'espérance peuvent rapporter au corps ? »

<sup>658</sup> Ibid. III, 46 : « Il aura beau dédaigner les plaisirs qu'il célébrait tout à l'heure, je ne saurais oublier pour autant ce qu'il entend par souverain bien. »

<sup>659</sup> Ibid. V, 73 : « Ainsi donc cet Epicure qui, d'après ce qu'on vient de voir, ne s'élève guère au-dessus de l'instinct des bêtes, pourra s'oublier lui-même et narguer la Fortune, alors que pour lui il n'y a ni bien ni mal qui ne dépende de la Fortune ».

Pour finir, Cicéron raille les prétentions d'Epicure à surmonter les souffrances par l'évocation des souvenirs passés :

**... sed una se dicit recordatione adquiescere praeteritarum uoluptatum...**<sup>660</sup>

Mais cette fois, il justifie sa critique par le décalage entre l'évanescence du souvenir et la présence physique, matérielle de la souffrance. Il compare cette démarche à celle d'un homme qui, souffrant de la chaleur, se souviendrait, par contraste, de la fraîcheur de la propriété de Cicéron à Arpinum :

**... ut si quis aestuans, cum uim caloris non facile patiat, recordari uelit esse aliquando in Arpinati nostro gelidis fluminibus circumfusus fuisse.**<sup>661</sup>

Se plaçant du point de vue atomiste, Cicéron constate que la seule mémoire des plaisirs passés est incapable de se substituer à la perception de souffrances bien présentes, comme le souligne C. Lévy<sup>662</sup> : la mémoire n'appartient pas au même monde que la matière, elle ne peut empiéter sur le domaine de celle-ci d'autant plus qu'il la considère comme un principe spirituel, élément fondamental de l'âme, qui échappe totalement à l'atomisme.

## 2. Epicure est-il vraiment atomiste dans le *De finibus* ?

Les livres I et II du *De finibus* mettent en scène Cicéron et deux interlocuteurs, l'épicurien Torquatus et le stoïcien Triarius. Torquatus expose l'épicurisme dans le livre I, Cicéron le critique dans le suivant.

Il adopte la même démarche que dans les *Tusculanes*, dénonçant la proposition épicurienne selon laquelle le sage est toujours heureux, même dans les tourments, pourvu qu'il garde en mémoire les plaisirs passés, capables de faire oublier les souffrances présentes. Toutefois il va plus loin en mettant en question la confiance affichée par Epicure dans l'atomisme.

Cicéron part dans le livre I, qui expose la doctrine du Jardin, de la même assertion épicurienne, selon laquelle le souvenir des biens passés doit effacer celui des malheurs passés :

<sup>660</sup> Ibid. V, 74 : « ... mais, dit-il, il fait fond uniquement sur le souvenir des plaisirs passés. »

<sup>661</sup> Ibid. V, 74 : « C'est là raisonner comme un homme qui, ayant grand chaud et ne pouvant se faire à une température torride, s'aviserait de se ressouvenir d'un séjour qu'il aurait fait dans notre propriété d'Arpinum, baignée de tous côtés par de frais ruisseaux. »

<sup>662</sup> C. Lévy, « La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », REL 62, 1985, 111-127, p. 122-123, analyse l'appréciation platonicienne de Cicéron sur Epicure : celui-ci se trompe en associant plaisir et absence de douleur parce qu'il se fie aveuglément aux sensations : « (Epicure) jugeait... que la dialectique est inutile puisque les prénotions sont formées à partir de sensations vraies et qu'elles ont elles-mêmes la clarté de l'évidence (D.L. X, 31)...Que dit Cicéron ? Que la *uacuitas doloris* n'est pas le plaisir, mais un état intermédiaire entre celui-ci et la douleur (*fin.* II, 5, 16). Or, c'est très exactement ce qu'avait affirmé Platon. L'auteur de la *République* décrit l'absence de douleur comme une illusion, un mirage, puisqu'elle apparaît comme un plaisir par opposition à la douleur et comme une douleur par opposition au plaisir (Platon, *Rep.* IX, 584 b-585 a, 586 a). Il compare ceux qui prennent cet état intermédiaire pour la plénitude du plaisir à des gens qui opposeraient le gris au noir faute de connaître le blanc. Cette analyse avait été reprise contre l'épicurisme par les philosophes de l'Académie. »

***Sed ut iis bonis erigimur quae exspectamus, sic laetamur iis quae recordamur. Stulti autem malorum memoria torquentur, sapientes bona praeterita grata recordatione renouata delectant. Est autem situm in nobis, ut et aduersa quasi perpetua obliuione obruamus et iucunde ac suauiter meminerimus.***<sup>663</sup>

La *memoria* sépare les hommes en deux catégories : les sages et les insensés, confrontés dans l'asyndète *Stulti...*, *sapientes*. Torquatus affirme la supériorité de la mémoire des plaisirs sur celle des maux, recouverte (*obruamus*) par la première. Selon la métaphore très concrète de l'ensevelissement, les plaisirs rappelés doivent par leur quantité et par leur qualité reléguer les souffrances de la mémoire dans l'oubli (*obliuione*)<sup>664</sup>. Cicéron a sans doute simplifié ici la doctrine épicurienne<sup>665</sup> pour la caricaturer et faire triompher la sienne selon J. Pigeaud, qui redéfinit la mémoire épicurienne<sup>666</sup>.

Même, le discours épicurien sur la mémoire en tant que principe de plaisir est ruiné bien avant (I, 25), car Cicéron ne voit aucune possibilité de plaisir dans les souffrances ; le travail de mémorisation lui-même en est une. Ainsi, sans parler de la mémoire des plaisirs, il dénie d'emblée, dans une boutade, que le simple travail mémoriel soit une

<sup>663</sup> *CIC., fin. I, 57* : « Mais <pour revenir où nous en étions>, si l'attente des biens <futurs> élève notre courage, le ressouvenir des biens <passés> nous réjouit. Les insensés se remémorent les maux passés et s'en font une torture ; les sages, eux, trouvent du plaisir dans les biens passés en les renouvelant par un bienfaisant ressouvenir. Or, il est en notre pouvoir aussi bien d'ensevelir en quelque sorte dans un perpétuel oubli les choses fâcheuses que de conserver l'aimable et doux souvenir des choses heureuses. »

<sup>664</sup> Il suffit donc au sage d'évoquer les représentations de plaisirs passés, par le jeu de la prolepse, pour surmonter la douleur ; cf. G. Arrighetti, « Epicure et son école », », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 752-772, p. 761 : « L'âme peut en effet se détacher de ces douleurs en évoquant, par le souvenir, d'autres représentations. Le doux souvenir des biens dont il a joui constitue une large part de la joie du sage. Le témoignage le plus frappant de cette doctrine est la lettre qu'Epicure, sur son lit de mort, écrivit à Idoménée. Les douleurs du corps ne pourraient être plus grandes, mais il s'y oppose la béatitude de l'âme, que le souvenir ramène aux conversations avec les amis. Le corps ne souffre et ne jouit que des douleurs et des plaisirs récents, car la chair n'a point de mémoire ni la possibilité de prévoir le futur. Mais l'âme, elle, se souvient et prévoit. » Cf. également C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997, p. 94.

<sup>665</sup> Cf. *Epicure, lettres et maximes*, éd. M. Conche, Paris, PUF, 1987 (Epiméthée), introduction, p. 43 : « (Le vieillard), s'il a "bien vécu" et mené à bien sa navigation sur la haute mer de la vie, ne craint plus de perdre les biens que jadis il espérait, car il les possède maintenant en sûreté dans le magasin de la mémoire. Il n'est pas seulement heureux, comme le jeune, au moyen de la philosophie, peut l'être, mais "bienheureux", grâce à la mémoire qui lui permet de puiser dans ses souvenirs heureux comme dans une réserve de bonheur... Au vieil homme, la philosophie enseigne la réminiscence. » ; p. 78 : « ... le vieillard a l'avantage de pouvoir contre-peser les douleurs du corps par le souvenir des plaisirs passés, cela à la double condition que les plaisirs n'aient pas seulement glissé sur lui sans être, avec gratitude, recueillis et gardés, et que sa mémoire sache, au moins "affectivement", oublier les maux et les douleurs soufferts dans le passé, ne retenant que les jours heureux, à l'exclusion des autres. » Ainsi, la mémoire finit par égaler l'homme aux dieux, en lui permettant d'accéder au bonheur (p. 93) : « ... la joie du souvenir contre-pèse la douleur, c'est-à-dire met en face de ce déséquilibre un poids égal qui rééquilibre ; et l'on a ainsi l'équivalent de l'*aponia* (la *non-douleur* dans le corps). Or le sage sait que sa réserve de bonheur (souvenirs heureux) lui permettra toujours de faire contrepoids à la douleur. Il a donc la certitude que la douleur ne pourra plus entamer son bonheur ; et dès lors elle ne le peut plus... Le sage est paré pour toujours ; il est maître de tout le temps — de l'avenir même, car il ne peut rien lui arriver (il sait qu'éprouvant le besoin, la douleur, il pourra les contre-battre de façon à rester sans trouble). Sans être un dieu... il est *comme* un dieu. »

source de plaisir. Au contraire, l'apprentissage de dates historiques ou de poèmes est en soi une peine, sinon une souffrance :

***Quid tibi, Torquate, quid huic Triario litterae, quid historiae cognitioque rerum, quid poetarum euolutio, quid tanta tot uersuum memoria uoluptatis affert ?***<sup>667</sup>

Mais la critique devient plus sérieuse dans le livre II, tout entier dévolu au dénigrement de l'épicurisme. Elle se concentre sur la *memoria* épicurienne du chapitre 95 au chapitre 106.

Le principe énoncé par Torquatus (I, 57) ne paraît pas totalement efficace. Au contraire, la *memoria* change de camp, Cicéron retourne l'argument. Car si le souvenir des plaisirs paraît incapable de compenser les douleurs présentes, comme l'exposaient les *Tusculanes*, inversement, le souvenir des souffrances passées, lui, pèse sur la sérénité de l'homme, car il suscite l'attente angoissée de la souffrance future...

Ainsi, Epicure prétend, pour atténuer la portée de la douleur, qu'intense, elle est brève, et que, prolongée, elle est légère parce qu'intermittente. Cicéron le réfute en rappelant le cas de Philoctète, dont la peur est exacerbée par le répit que lui laisse la douleur, car son souvenir préfigure la douleur à venir :

***... deinde quae est ista relaxatio, cum et praeteriti doloris memoria recens est et futuri atque impendentis torquet timor ?***<sup>668</sup>

En cela, Cicéron est cohérent avec la position analysée plus haut : le travail de la

<sup>666</sup> J. Pigeaud, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles lettres, 1989 (Collection d'études anciennes, Série latine 31), rappelle la thèse d'Epicure (p. 145) : « ... le philosophe peut éprouver du plaisir dans le taureau de Phalaris par le souvenir de ses plaisirs passés (CIC., *Tusc.* II, 44-45). » Selon lui, Cicéron la comprend mal (p. 166) : « Ni Cicéron, ni Plutarque, ne comprennent peut-être bien ce que veut dire Epicure avec sa mémoire. Ils confondent, à notre avis, *μνήμη* et *ἀνάμνησις*, *memoria* et *recordatio*. » La construction de la mémoire épicurienne provoque l'hostilité des Académiciens (p. 167-168) : « La mémorisation est la constitution secondaire d'un bloc compact, d'un îlot continu et solide, d'un quelque chose qui devient dans le procès du temps comme une seconde nature, un composé bien sûr d'atomes et de mouvements, qui est comme un nouvel individu. A notre avis, l'affirmation que contre la douleur, par exemple, je peux opposer la *μνήμη* des plaisirs passés, repose sur la conviction que je peux vaincre le discontinu de la douleur, par le continu de la *μνήμη*. Il y a une théorie de la mémoire chez Epicure (le texte d'Epicure le plus important sur la *μνήμη* reste *Ar.* (34, 20) 71.7)... si la distinction entre mémoire et souvenir est épicurienne, ou en tout cas, correspond à une réalité épicurienne, on comprend mieux la querelle entre Epicure et ses ennemis. Pour quelqu'un qui refuse la théorie atomistique, une telle constitution d'une mémoire bloc, d'un continu opposé à un discontinu et devant y résister, n'a aucun sens. » Cicéron ne parvient pas à comprendre cet « art très particulier de la mémoire épicurienne » (p. 168), et emploie à son sujet aussi bien *memoria* que *recordatio*. Toutefois, il en révèle la nature malgré lui (p. 169) : « il est dit que la mémoire selon Torquatus-Epicure est infinie (*fin.* II, 113 : *In te quidem infinita*). La mémoire est une construction, un artéfact, la constitution d'un second être qui est plus réel que le premier, l'élaboration d'un continu face au discontinu du corps occupé par la souffrance. Cette mémoire est seconde dans le temps, et n'a rien à voir avec un souvenir soumis au hasard de la réminiscence. Il ne s'agit pas de *recordatio* ou d' *ἀνάμνησις*, c'est-à-dire du souvenir isolé et accessoire de tel ou tel plaisir, il s'agit d'opposer l'ensemble de la mémoire, la mémoire-bloc, à la douleur. Là encore Cicéron se révèle un témoin important. » J. Pigeaud résume ainsi la théorie d'Epicure (p. 171) : « Si par l'expérience du plaisir et l'ascèse de ma mémoire, j'ai pu constituer un autre être, un être sans fissure, je peux assister à la dégradation et à la mort de ce moi déchiré, dispersé, comme à la mort et à la dispersion d'un autre. Telle est la leçon magnifique d'Epicure. »

<sup>667</sup> *CIC., fin. I, 25* : « Dis-moi, Torquatus, toi et ton ami Triarius que voici, quelle espèce de plaisir trouvez-vous à faire de la littérature, à étudier l'histoire et la science, à lire les poètes, à vous mettre dans la mémoire tant de vers ? »

*memoria* favorise la *prudentia*, force d'anticipation qui permet à l'homme de se projeter dans l'avenir et de se prémunir contre les difficultés futures. On se souvient que ce lien indéfectible entre *memoria* et *prudentia* est au cœur de la nature de l'âme immortelle. C'est donc naturellement que s'effectue la transition d'une faculté à l'autre.

La mémoire des douleurs semble donc l'emporter sur celle des plaisirs, ce qui ruine la théorie d'Epicure. D'autant plus que Cicéron l'accuse au mieux d'incohérence, au pire d'hypocrisie dans son usage de la mémoire des plaisirs. En effet, quand Epicure mourant écrit à Idoménée, il lui explique que ses souffrances sont compensées par le souvenir de leurs raisonnements et de leurs découvertes philosophiques<sup>669</sup> :

***Compensabatur, inquit, tamen cum his omnibus animi laetitia, quam capiebam memoria rationum inuentorumque nostrorum.***<sup>670</sup>

Or, les plaisirs auxquels il fait ici référence, constate Cicéron, ne sont pas physiques, mais intellectuels :

***... rationes tuas te uideo compensare cum istis doloribus, non memoriam corpore perceptarum uoluptatum***<sup>671</sup>

Epicure est pris en flagrant délit de contradiction avec son sensualisme — en fait celui que ses adversaires lui prêtent abusivement. Cicéron le démontre par l'absurde, en poursuivant son interprétation du raisonnement épicurien jusqu'à son terme : si, dans une optique matérialiste, seule la *memoria* des plaisirs physiques passés peut procurer le bonheur, le sage épicurien n'a tout simplement pas la possibilité de trouver dans le souvenir des plaisirs de l'esprit un réconfort à la maladie :

***Primum enim, si uera sunt ea quorum recordatione te gaudere dicis, hoc est si uera sunt tua scripta et inuenta, gaudere non potes. Nihil enim iam habes, quod ad corpus referas ; est autem a te semper dictum nec gaudere quemquam nisi propter corpus nec dolere.***<sup>672</sup>

Voici le nouvel angle d'attaque contre Epicure : dénoncer son infidélité à sa propre doctrine, en montrant qu'il n'est pas atomiste. Ainsi, l'épicurisme est miné de l'intérieur, les théories échafaudées sont ruinées en leur soubassement, le maître d'œuvre réfutant

<sup>668</sup> *Ibid.* II, 95 : « et puis qu'est-ce que vos répits, avec le souvenir tout frais encore de la douleur passée et la peur angoissante de la douleur future et imminente ? »

<sup>669</sup> Sur la mise en pratique de sa doctrine par Epicure, cf. *Epicure, lettres et maximes*, éd. M. Conche, p. 92, *Lettre à Idoménée* (Diogène Laërce X, 22 = 138 Usener) : « Les douleurs de vessie et d'entrailles que j'endure sont telles qu'elles ne peuvent être plus grandes ; mais elles sont contre-battues par la joie de l'âme au souvenir de nos raisonnements et de nos entretiens passés » ; une lettre destinée à un inconnu citée par Marc-Aurèle (IX, 41 = 191 Usener) ; *Sentence* 55, p. 261 : « Il faut guérir les malheurs par le souvenir reconnaissant de ce que l'on a perdu... ». M. Conche résume ainsi, p. 266-267 n. 1 : « L'homme sage peut être dit heureux avant sa mort, car le fondement de son bonheur est dans le passé par le souvenir qu'il en garde, et, quoi que l'avenir lui réserve, cela ne peut lui être ôté. »

<sup>670</sup> *CIC., fin. II, 96* : « Tout cela était pourtant compensé par le contentement de l'âme que je trouvais dans le souvenir de nos raisonnements et de nos découvertes. »

<sup>671</sup> *Ibid.* II, 98 : « Mais ce sont tes raisonnements que je te vois indiquer comme compensation à tes grandes souffrances, et non pas le souvenir de plaisirs ressentis par ton corps. »

lui-même le fondement de sa doctrine<sup>673</sup>.

Du coup, Cicéron continue en ce sens, s'acharnant sur le motif principal de contentement du sage épicurien : la mémoire des plaisirs. En effet, il relève qu'Epicure, après s'être rassuré par le souvenir des jeux intellectuels, dans une lettre, avoue s'être attaché aux enfants, aux amis, voire à ses devoirs :

***Nam ista commendatio puerorum, memoria et caritas amicitiae, summorum officiorum in extremo spiritu conseruatio indicat innatam esse homini probitatem gratuitam, non inuitatam uoluptatibus nec praemiorum mercedibus euocatam.***<sup>674</sup>

Epicure reconnaît ainsi, à travers son propre exemple, qu'il se conforme à un grand nombre d'obligations morales qui cimentent la société et définissent la nature humaine, selon Cicéron. Ce fait entre en contradiction avec l'attention portée au plaisir par l'épicurisme — du moins, telle que Cicéron veut la comprendre...

Parmi ces préoccupations, notons la *memoria amicitiae*, qui n'est pas sans évoquer la démarche de Laelius, dans le dialogue du même nom, cultivant le souvenir de Scipion, pour exprimer sa reconnaissance envers lui, et lui rendre en même temps un peu de vie. Ce texte est l'occasion pour Cicéron de marquer l'importance de cette mémoire affective parmi les éléments constitutifs d'une société stable. Ramener ainsi Epicure à Laelius, porte-parole de Cicéron dans un exposé philosophique, c'est l'humilier, l'obliger à se renier et à discréditer sa doctrine par son inconséquence.

Inconséquent, Epicure ne l'est pas moins quand il prétend, selon des principes atomistes, que le mort ne connaît plus aucun sentiment, mais demande pourtant par testament à ses disciples de célébrer l'anniversaire de sa naissance par un banquet tous les mois, après sa mort !

***... ut et sui et Metrodori memoria colatur***<sup>675</sup>

Le culte rendu à la mémoire d'un mort paraît là aussi hors de propos à l'intérieur d'une doctrine atomiste selon laquelle le mort, anéanti, ne peut rien ressentir et donc n'a cure de cette commémoration. Epicure n'aurait pas dû se préoccuper de cette célébration, qui, de

<sup>672</sup> Ibid. II, 98 : « D'abord, en effet, s'ils sont vrais, les principes dont le souvenir te donne, dis-tu, de la joie, en d'autres termes si la vérité est dans tes écrits et tes découvertes, tu ne peux pas avoir de la joie, puisque tu n'as plus rien <là> qui puisse être rapporté au corps : or tu as toujours dit qu'il n'y a pas de plaisir, comme aussi de douleur, que par rapport au corps. »

<sup>673</sup> C. Lévy, « La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », REL 62, 1985, 111-127, p. 117, montre ainsi comment Cicéron retourne contre Epicure, qui confond absence de douleur et plaisir, sa propre doctrine : « Comment ne pas reconnaître dans cette manière de procéder la dialectique chère à la Nouvelle Académie ? Il s'agit de battre l'adversaire avec ses propres armes, en lui montrant qu'un raisonnement rigoureux à partir des prémisses de sa doctrine ne peut conclure qu'à l'absurdité de celle-ci. »

<sup>674</sup> CIC., fin. II, 99 : « Car cette recommandation en faveur de jeunes enfants, ce rappel affectueux d'une amitié, cet attachement, jusqu'au dernier souffle, aux obligations les plus hautes, tout cela indique assez qu'il y avait chez lui un fonds naturel de droiture désintéressée, qui ne devait rien ni à l'attrait des plaisirs ni à l'appât des bénéfices matériels. »

<sup>675</sup> CIC., fin. II, 101 : « ... afin que sa mémoire et celle de Métrodore soit honorée. »

nouveau, le discrédite <sup>676</sup>.

Même, Cicéron le ridiculise en l'invitant à célébrer plutôt l'anniversaire du jour où il est devenu sage, car seul l'ignorant veut que l'on honore sa mémoire après sa mort <sup>677</sup>.

Car s'il est légitime de souhaiter que le souvenir du nom d'un homme soit conservé après sa mort, Cicéron a clairement mis en évidence que le processus de reconnaissance manifesté par le souvenir des grands hommes de la République ne se décrète pas, mais qu'au contraire il naît spontanément d'une collectivité redevable aux bienfaits d'un citoyen méritant : il laisse espérer à tout homme cette commémoration, mais considère qu'en aucun cas elle ne peut être imposée <sup>678</sup>.

Il reprend ensuite le postulat épicurien : le sage doit se souvenir des biens et oublier les maux pour accéder au bonheur :

***Iam illud quale tandem est, bona praeterita non effluere sapienti, mala meminisse non oportere ?*** <sup>679</sup>

Epicure prétend ainsi pouvoir pratiquer une mémoire sélective, ce que conteste fermement Cicéron, niant la possibilité d'oublier sur commande :

***Primum in nostrane potestate est quid meminerimus ?*** <sup>680</sup>

Il s'appuie sur l'*exemplum* de Thémistocle réclamant plutôt à Simonide, qui lui propose une méthode mnémotechnique, un moyen d'oublier ; le balancement *quae nolo/quae uolo* traduit la force des souvenirs, d'autant plus indélébiles et oppressants chez un Thémistocle que la légende dote d'une mémoire phénoménale :

***Themistocles quidem, cum ei Simonides an quis alius artem memoriae polliceretur, "Obliuionis, inquit, mallet ; nam meminì, etiam quae nolo, obliuisci non possum quae uolo".*** <sup>681</sup>

<sup>676</sup> Sur la définition de l'âme par Epicure, cf. J. Pigeaud, *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles lettres, 1989 (Collection d'études anciennes, Série latine 31), p. 142 : « Donc, du point de vue de l'âme et du corps, Epicure est ce que l'on peut appeler... un dualiste interactionniste... Il est de plus, un dualiste matérialiste, c'est-à-dire quelqu'un qui croit à la matérialité de l'âme tout en croyant à la liberté et à la moralité. » De même, chez Lucrèce, p. 196-197 : « Lucrèce affirme qu'il existe un principe directeur, qui est l'âme, et une âme de l'âme qui domine l'ensemble, sous le nom d'*animus* ou de *mens* (III, 138). Cette âme existe ; c'est une réalité, et elle a une place déterminée dans le corps. La partie directive, ce *consilium*, a son siège au milieu de la poitrine (III, 140). » Pour Lucrèce, « ... l'âme est corporelle et divisible, donc mortelle. » (p. 199).

<sup>677</sup> CIC., *fin.* II, 103 : Res tota, Torquate, non doctorum hominum, uelle post mortem epulis celebrari memoriam sui nominis. « C'est uniquement le fait de gens qui ne savent rien, Torquatus, que de vouloir qu'on donne après leur mort des banquets pour célébrer la mémoire de leur nom. »

<sup>678</sup> Cf. *infra* p. 339 sqq. : dans les discours, Cicéron distingue clairement ceux qui méritent les honneurs de la postérité et les autres.

<sup>679</sup> CIC., *fin.* II, 104 : « Dès lors, que signifie en fin de compte, cette fameuse formule : « le cours des biens passés n'est pas perdu pour le sage ; quant aux maux, il ne faut pas s'en souvenir » ? »

<sup>680</sup> *Ibid.* II, 104 : « D'abord l'objet de nos souvenirs est-il en notre pouvoir ? » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1928)

Interdire que l'on se souvienne des malheurs passés, c'est la preuve que la méconnaissance du fonctionnement de l'esprit humain et de ses composantes est complète chez Epicure, dont l'interdiction orgueilleuse nie l'évidence des forces à l'œuvre chez l'homme<sup>682</sup> :

**... sed res se tamen sic habet, ut nimis imperiosi philosophi sit uetare meminisse.**

683

Encore une fois, refuser le souvenir des souffrances, c'est nier la matérialité de celles-ci, et donc contrevenir à l'orthodoxie atomiste. Paradoxalement, Cicéron en devient le défenseur, en considérant la réalité tangible de la douleur et du malheur, qu'un simple jeu intellectuel ne peut abstraire artificiellement de la *memoria*, qui ne peut nier l'expérience des perceptions.

Une question oratoire provocante prolonge la négation de cette capacité d'oubli en trouvant — non sans ironie quand on songe qu'il se confronte au chantre de l'atomisme pour qui la souffrance représente le mal suprême — du charme au souvenir des maux !

**Quid, si etiam iucunda memoria est praeteritorum malorum ?**<sup>684</sup>

La souffrance, surpassée, procure à l'homme la satisfaction d'avoir surmonté une épreuve pour accomplir son devoir, d'avoir vaincu ses craintes par l'effort et le souci de la vertu, en approchant un peu plus la sagesse<sup>685</sup>. Ce que justifie Cicéron en s'appuyant à la fois sur la sagesse populaire et sur un vers d'Euripide :

**Vulgo enim dicitur : "iucundi acti labores", nec male Euripides... : "Suaui laborum est praeteritorum memoria"**<sup>686</sup>

En revanche, si le souvenir des biens passés ne peut pas effacer le malheur, Cicéron admet qu'il aide à le surmonter<sup>687</sup>, s'appuyant sur l'exemple de Marius qui, banni, se rappelle ses trophées passés pour se consoler :

<sup>681</sup> Ibid. II, 104 : « On connaît le mot de Thémistocle : Simonide ou quelqu'un d'autre lui promettait de lui apprendre l'art de la mémoire : « C'est celui de l'oubli que je préférerais, dit-il, car j'ai même des souvenirs dont je ne veux pas et ne peux avoir les oublis que je veux. » J. Martha, dans son édition du texte de Cicéron (CUF, Paris, 1955, p. 118) retient an quis, mais relève aussi aut quis (P) dans son apparat critique. Sur an au sens de uel, cf. A. Ernout-Thomas, Syntaxe latine p. 447, § 429. L'anecdote apparaît plusieurs fois et a déjà été analysée.

<sup>682</sup> M. Conche, *Epicure, lettres et maximes*, Paris, PUF, 1987 (Epiméthée), p. 78 n. 2, fait un rapprochement avec Montaigne : « Montaigne objecte que nous n'avons pas "en notre pouvoir la science de l'oubli" (II, XII, éd. Plattard, p. 236). »

<sup>683</sup> CIC., fin. II, 105 : « il n'en est pas moins vrai que c'est ainsi que les choses se passent ; de sorte que, de la part d'un philosophe, défendre qu'on se souvienne, c'est se montrer trop impérieux. »

<sup>684</sup> Ibid. II, 105 : « Et puis ne peut-il pas y avoir quelque charme dans le souvenir des maux passés ? »

<sup>685</sup> Cf. CIC., fam. V, 12, où Cicéron évoque le plaisir pris à revivre un épisode douloureux.

<sup>686</sup> CIC., fin. II, 105 : « On dit dans le peuple « peines passées, plaisir <d'aujourd'hui> », et il n'est pas faux le mot d'Euripide... : "délicieux est le souvenir des peines passées." »

<sup>687</sup> Ce qui tempère le rejet catégorique de la *memoria uoluptatum* par Cicéron (p. 198-202).



***Quae si a uobis talia dicerentur, qualibus C. Marius uti poterat, ut expulsus, egens in palude demersus, tropaeorum recordatione leuaret dolorem suum, audirem et plane probarem.***<sup>688</sup>

En effet, il reconnaît que le bonheur du sage ne peut se réaliser dans l'oubli des bienfaits qu'il a accomplis ; c'est une récompense personnelle qu'il est légitime d'espérer et qui est un moteur dans le dévouement de l'individu à la cause de la collectivité :

***Nec enim absolui beata uita sapientis neque ad exitum perducere poterit, si prima quaeque bene ab eo consulta atque facta ipsius obliuione obruentur.***<sup>689</sup>

Toutefois, après avoir adopté le point de vue atomiste pour dénoncer les incohérences du maître, Cicéron retrouve sa position personnelle et conteste définitivement le modèle épicurien, selon lequel le bonheur est procuré uniquement par le souvenir des plaisirs passés du corps :

***Sed uobis uoluptatum perceptarum recordatio uitam beatam facit, et quidem corpore perceptarum.***<sup>690</sup>

Or, en s'appuyant sur Aristote<sup>691</sup>, selon qui Sardanapale se trompait en prétendant emporter dans la mort les plaisirs de la vie alors qu'il brûlait avec lui son sérail et ses richesses, Cicéron montre que le plaisir du corps est limité à l'instant, parce que le corps, ou plus largement la matière, mortelle, est éphémère. L'appel au souvenir des plaisirs est donc voué à l'échec, parce que borné dans le temps par un corps condamné d'avance :

***Fluit igitur uoluptas corporis et prima quaeque auolat saepiusque relinquit causam paenitendi quam recordandi.***<sup>692</sup>

De ce fait, en tant que *summum bonum*, le plaisir physique est discrédité, il mérite plus de repentir que de mémoire, selon Cicéron. Au point qu'il l'abandonne aux animaux qui, privés de l'esprit humain, sont conçus pour ce seul plaisir matériel. Le philosophe réserve l'atomisme à la seule animalité — encore que, affirme-t-il, certains animaux se montrent dotés à un degré moindre, de quelques facultés humaines, comme la *memoria*<sup>693</sup> ! Certes limitée, selon C. Baroin et E. Valette-Cagnac<sup>694</sup>, cette dernière garantit malgré tout une forme de sociabilité animale, d'*amicitia*<sup>695</sup>. En ignorant cette *memoria*, Epicure se trouve placé en-dessous du règne animal, puisqu'il est incapable d'adopter une vertu

<sup>688</sup> CIC., fin. II, 105 : « Si vous parliez de satisfactions du genre de celles que pouvait avoir Marius banni, dénué de tout, plongé dans un marais, mais soulageant son infortune par le souvenir de ses trophées, je vous écouterai et vous approuverai pleinement. »

<sup>689</sup> Ibid. II, 105 : « Car la vie du sage ne pourra réaliser le bonheur absolu et mené jusqu'à son terme, si tout ce qu'il a dans le passé successivement conçu et accompli de bien est enseveli dans l'oubli. »

<sup>690</sup> Ibid. II, 106 : « Mais pour vous <Epicuriens>, c'est le souvenir des plaisirs dont on a joui qui rend la vie heureuse, des plaisirs, s'entend, dont le corps a joui. »

<sup>691</sup> Cf. Fragmenta 77, Rose.

<sup>692</sup> CIC., fin. II, 106 : « Le plaisir du corps est donc quelque chose de fluide : aussitôt venu il s'envole et ce qu'il laisse après lui c'est plus souvent une raison de s'en repentir que de le faire revivre par la mémoire. »

<sup>693</sup> Cf. CIC., fin. II, 110.

sociale qui rend les « animaux à mémoire » plus humains que lui ! Selon la théorie cicéronienne, humaniste, l'homme ne doit pas se contenter du plaisir, principe animal qui, érigé en système par les épicuriens, nie leur propre humanité.

### 3. Faut-il sauver Epicure ?

Dès lors, Cicéron, après avoir discrédité Epicure et ruiné le principe de plaisir, parce qu'il révèle une analyse faussée de l'humanité, peut définir celle-ci<sup>696</sup>, en dépassant l'atomisme et en étudiant les éléments de l'âme humaine, comme principe spirituel dont l'une des premières marques est la *memoria*. C'est parce que cette faculté joue un rôle essentiel dans sa réflexion métaphysique que Cicéron attaque avec tant de violence et d'ironie mordante Epicure sur ce sujet. Il ne peut le laisser intégrer à sa doctrine atomiste une faculté qui porte un tel enjeu spirituel à ses yeux. Il lui fallait donc l'enlever à Epicure pour se l'attribuer et la redéfinir. Car, en la cantonnant dans la fonction de support du plaisir, Epicure l'enferme dans la matière et la prive de toute sa portée spirituelle, de son caractère divin et éternel<sup>697</sup>. Après l'avoir conquise de haute lutte sur Epicure, Cicéron

<sup>694</sup> C. Baroin et E. Valette-Cagnac, « Les animaux à mémoire », *Lalies* 14, 1994, 189-205, p. 198 : « Il apparaît clairement que la mémoire n'est pas ici une connaissance du passé qui peut être réutilisée à volonté : pour les stoïciens, seul l'homme détient une telle *memoria*. L'animal, dépourvu de *ratio*, ne saurait avoir qu'une mémoire fondée sur le *sensus*... Mémoire de la nourriture et mémoire du chemin apparaissent avant tout comme une "mémoire du présent" — même si l'expression est pour nous paradoxale —, au sens où elle est tournée vers l'action (notion empruntée à M. Simondon, *La Mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du Vè siècle avant J.-C. : psychologie archaïque, mythes et doctrines*, Paris, Belles lettres, 1982., p. 18, qui distingue, dans les poèmes homériques, une mémoire-action et une mémoire-connaissance). » La mémoire animale fondée sur les seules sensations est ainsi discréditée et distinguée de la mémoire propre à l'homme. La mémoire sensuelle d'Epicure est associée à cette mémoire animale.

<sup>695</sup> Comme nous l'avons vu au sujet de la *Correspondance*, la *memoria* entre dans le jeu de la *gratia*. Les Anciens reconnaissent que la *memoria* entre ainsi dans le jeu social des animaux et fonde une *amicitia* (*ibid.*, p. 200) : « En effet, il y a d'abord une étroite solidarité entre la mémoire et les vertus sociales des animaux. Ce trait apparaît clairement dans un passage de Plutarque : la mémoire figure parmi l'équité, la tempérance, la magnanimité, l'affection, la rancune, la reconnaissance, toutes qualités qui rapprochent l'animal de l'homme et le font entrer dans un système complexe de relations avec ses semblables. Le texte de Plinie l'Ancien sur les éléphants montre aussi, par simple juxtaposition, ce lien intime établi entre la *memoria* et la vie sociale : doté d'une mémoire exceptionnelle, l'éléphant est aussi l'animal qui, par son organisation sociale, est le plus proche de l'homme... La plupart des histoires rapportées par les naturalistes, en mettant en scène le rôle de la mémoire dans les relations des animaux entre eux ou même dans les rapports homme/animal, montrent que la fonction de la mémoire est précisément de créer et de maintenir des liens sociaux. » L'existence d'une mémoire animale fait du reste l'objet d'un paradoxe énoncé par l'académicien Cotta pour enfermer le stoïcien Balbus dans ses contradictions et réfuter son affirmation de la Providence, en contestant toute téléologie stoïcienne. Balbus a prétendu ainsi le monde doté de sagesse, puisque la nature n'offrait rien de meilleur aux hommes. Cotta démontre l'absurdité du propos en poursuivant le syllogisme, par un enchaînement de contre-exemples : rien n'est meilleur pour les hommes que l'existence de Rome, et pourtant la ville n'a ni raison ni esprit (CIC., *nat. deor.* III, 21) ; cet exemple en appelle un autre, sous la forme antiphrastique d'une question oratoire, accordant à la fourmi des facultés humaines, dont la mémoire, mais que le bon sens interdit de placer au-dessus de la Ville, site matériel et historique dénué de qualités humaines, conclusion vers laquelle tendrait pourtant la téléologie stoïcienne, que Cotta pousse ici dans ses derniers retranchements (CIC., *nat. deor.* III, 21).

<sup>696</sup> Cf. CIC., *fin.* II, 113.

peut développer sa propre thèse.

La fin du livre V des *Tusculanes* révèle plus clairement que tel était bien le motif de l'attaque de Cicéron — le lien avec les critiques du *De finibus* est d'autant plus évident que les deux textes s'enchaînent chronologiquement, en juillet-août 45. En effet, une fois dénoncé l'abus de la *memoria* dans le matérialisme épicurien, Cicéron considère avoir gagné le droit d'en revendiquer l'usage. Dès lors, il abandonne toute agressivité à l'encontre d'Epicure<sup>698</sup> ; une fois déchu de ses prétentions dogmatiques, ce dernier obtient l'approbation du Romain, qui lui rend sa dignité de philosophe, comme le souligne C. Lévy<sup>699</sup>.

A partir du chapitre 88, il entreprend même de défendre Epicure ! En effet, s'il dénonce radicalement le système (l'atomisme) et la logique (incohérente), il reconnaît que le but poursuivi est des plus nobles, qu'il est celui de toute la communauté philosophique où Epicure trouve donc sa place : procurer au sage le bonheur, à savoir l'absence de crainte ou l'égalité d'âme<sup>700</sup>.

Ainsi, si Epicure se trompe quant aux moyens, Cicéron loue sa volonté de surmonter la douleur de la maladie et la crainte de la mort en se rappelant ses « découvertes

<sup>697</sup> Epicure, à travers la prolepse, reconnaît le rôle essentiel de la mémoire dans son hédonisme, et plus largement lui accorde la première place dans la vie du sage, parce qu'elle lui permet d'avoir en permanence à l'esprit les leçons du maître, donc d'accéder au bonheur, à l'ataraxie ; la mémoire apparaît donc comme une condition du bonheur épicurien. Cf. *Epicure, lettres et maximes*, éd. M. Conche, Paris, PUF, 1987 (col. Epiméthée), *Lettre à Hérodoté* 83, p. 125 ; *Lettre à Pythoclès* 84-85, p. 191 : ces deux textes sont saturés par le lexique de la mémoire et invitent le lecteur à entretenir sa réflexion par le souvenir de l'enseignement d'Epicure. Ils constituent des épitomés réclamés par les disciples d'Epicure pour entretenir le souvenir des leçons du maître et permettre d'accéder au bonheur, comme le rappellent G. Cambiano et L. Repici, « Atene : le scuole dei filosofi », *Lo spazio letterario della Grecia antica, I La produzione e la circolazione del testo, 2 L'ellenismo*, Roma, Salerno editrice, 1993, 527-551, p. 550-551 : « L'espizione compendiata offre maggiori possibilita di memorizzare questi principi, ai quali far riferimento nella vita quotidiana... Una volta memorizzati i principi generali, diventa facile dissolvere le aporie teoriche e pratiche e trovare le indicazioni appropriate ai casi particolari... Il consolidamento nella memoria delle molteplici spiegazioni possibili dei fenomeni naturali consentira di dissipare le ombre dei miti sugli dei e le false pretese di verita assoluta degli astronomi e dei filosofi della natura. » Le même procédé est employé par Lucrèce qui interpelle le lecteur pour le convaincre de l'importance des leçons épicuriennes qu'il prodigue, et donc de les garder en mémoire (*De rerum natura*, II, 581-582 ; II, 891 ; VI, 649).

<sup>698</sup> Cicéron juge qu'Epicure est vaincu et lui a abandonné la *memoria* dont il avait besoin. Il le laisse libre dès lors de philosopher en paix après l'avoir attaqué durant la majeure partie du livre V des *Tusculanes* ; ce paradoxe révèle le caractère spécieux de certaines critiques cicéroniennes, qui recherchaient seulement l'efficacité démonstrative. Sur la mauvaise foi de Cicéron à l'égard de l'épicurisme, dans sa vision subjective, partielle et partielle, à charge, et dans son choix d'arguments d'autorité, cf. A. Michel, « Rhétorique et philosophie dans les *Tusculanes* », *REL* 39, 1961, 158-171, p. 163, : « Le probabilisme est crédule chez l'orateur ; chez le philosophe il est sceptique, et conduit au doute méthodique. Cicéron paraît avoir quelquefois confondu les deux états d'esprit. Contre les Epicuriens, par exemple, il s'est servi volontiers de l'invective plutôt que de la raison. De même au livre V des *Tusculanes*, on peut trouver cavalière sa façon de choisir ce qui lui convient dans chaque système philosophique, au lieu d'en percevoir la cohérence interne et la rigueur. Il semble que notre philosophe se serve de différentes doctrines comme d'un ensemble de lieux communs, où il retient ce qui lui paraît les plus impressionnant. Un exemple célèbre est fourni au livre I par son attitude vis-à-vis de Platon. L'orateur s'écrit qu'il préférerait se tromper avec ce maître illustre, plutôt que d'avoir raison, contre lui, avec des penseurs moins prestigieux (*Tusc.* I, 39). Cette conception de l'autorité en philosophie paraît éloignée de la recherche de la vérité. »

passées ». Certes cette proposition semblait contredire le matérialisme épicurien. Mais une fois cette contradiction interne démontrée, Cicéron peut sans sourciller s'approprier l'argument, qui s'intègre à sa théorie de la *memoria*, comme instrument de la reconnaissance des hommes de bien :

***is tibi mortemne uidetur aut dolorem timere qui eum diem quo moritur beatum appellat maxumisque doloribus adfectus eos ipsos inuentorum suorum memoria et recordatione confutat...?***<sup>701</sup>

De même, contre toute logique atomiste, Epicure associe le plaisir à une âme capable de se souvenir des plaisirs passés pour mieux anticiper les plaisirs à venir, alors que le corps, limité parce que mortel, est condamné à vivre des plaisirs ponctuels et éphémères. Epicure admet ainsi l'existence d'une âme libérée des contraintes temporelles que devrait lui imposer une définition atomiste :

***Quocirca corpus gaudere tam diu, dum praesentem sentiret uoluptatem, animum et praesentem percipere pariter cum corpore et prospicere uenientem nec praeteritam praeterfluere sinere.***<sup>702</sup>

<sup>699</sup> Cf. C. Lévy, « Cicéron et l'épicurisme : la problématique de l'éloge paradoxal », *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, éd. C. Auvray-Assayas et D. Delattre, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2001 (Etudes de littérature ancienne, 12), p. 61-75, qui analyse la *laudatio* ironique d'Epicure par Cicéron (p. 66-67) : « La *laudatio* des épicuriens comme individus et comme groupe nous est donc apparue à la fois comme un hommage sincère et comme un outil polémique. L'épicurien, si remarquable soit-il d'un point de vue humain, reste le représentant d'une doctrine que Cicéron condamne. Mais en même temps, la qualité humaine des épicuriens, leur pratique de l'amitié, dont il est lui-même le bénéficiaire, incitent Cicéron à considérer, quoi qu'il dise parfois, que leur doctrine ne peut être totalement mauvaise. Dérision et compréhension sont donc les pôles entre lesquels va osciller sa position à l'égard du Jardin. » Cicéron inverse la formule du *uir bonus*, toujours positive selon C. Lévy (*Tusc.* V, 28 ; *Lae.* V, 19 ; *off.* III, 50, 64), pour désigner avec ironie l'ignorance du brave épicurien, *bonus uir* (bien que l'expression ne soit pas systématiquement négative : *fin.* III, 76 ; *nat. deor.* III, 87) p. 68 : « Lorsque, par exemple, dans le *De finibus*, il évoque les recrues épicuriennes, Cicéron les qualifie de *bonos quidem uiros, sed non pereruditos*. L'allusion dans la même phrase aux *pagi* dans lesquels ces néophytes auraient été recrutés ne laisse pas de doute sur le sens de *boni* : il s'agit dans l'esprit de Cicéron de braves gens — en quelque sorte les bons sauvages de la philosophie — dont la finesse et la culture ne sont pas les caractéristiques principales. » Dans le livre V des *Tusculanes*, Cicéron manie tantôt l'ironie, tantôt l'éloge tactique, selon qu'il envisage le but poursuivi, louable et commun à toutes les sectes philosophiques, la vie heureuse du sage, et les moyens employés, condamnables (p. 74-75).

<sup>700</sup> Cf. C. Lévy, « A propos de *Die hellenistische Philosophie* », *BAGB* 2004, 1, 42-63, p. 62-63 : « ... l'épicurisme est constamment au niveau le plus bas de cette hiérarchie, mais cela ne signifie pas qu'il soit pour autant disqualifié. Il appartient de plein droit à l'édifice philosophique, c'est-à-dire l'ensemble des réponses que les hommes ont formulées face aux grandes questions auxquelles ils sont confrontés et le dernier livre des *Tusculanes*, en particulier, montre combien l'idée de la dignité philosophique du Jardin est importante pour Cicéron, quels que soient les sarcasmes dont il a accablé la doctrine épicurienne. »

<sup>701</sup> *CIC., Tusc. V, 88* : « *est-ce là un homme qui te paraît craindre la mort ou la souffrance, lui qui appelle heureux le jour où il meurt, et sous le coup des plus violentes douleurs, réduit au silence ces douleurs mêmes en ranimant dans sa pensée le souvenir de ses découvertes ?* »

<sup>702</sup> *Ibid. V, 96* : « *Il découle de ce fait que la jouissance du corps est limitée au temps dans lequel il ressent le plaisir actuel, tandis que l'âme, en même temps qu'elle éprouve le plaisir actuel de concert avec le corps, et le pressent lorsqu'il va venir et, quand il est passé, ne permet pas que le souvenir s'en efface.* »

Sans le savoir, Epicure était en fait cicéronien. Le Romain le contraint à reconnaître que son hédonisme confirme l'existence d'une âme immortelle et immatérielle. En effet, il s'appuie sur la *memoria*, faculté qui, selon Cicéron, ne peut être associée au corps, de condition mortelle parce que matérielle, dont les plaisirs se trouvent donc limités à l'instant, et qui, de ce fait, est incapable d'envisager les plaisirs futurs ; en revanche, nous l'avons vu, la *memoria* est propre à l'âme et prouve l'existence et l'immortalité de celle-ci, d'après Cicéron. Si Epicure s'appuie sur la *memoria*, il doit accepter la nature immortelle de l'âme, d'après le raisonnement de Cicéron. Grâce à la *memoria*, l'âme a prise sur le temps et détient donc le pouvoir d'anticiper le plaisir, fondé sur le souvenir des plaisirs antérieurs laissé dans la mémoire. Par ce jeu de va-et-vient entre passé et avenir, entre remémoration et anticipation<sup>703</sup>, l'âme se trouve agitée d'une forme de mouvement perpétuel qui évoque sa nature immortelle, donc divine :

***Ita perpetuas et contextas uoluptates in sapiente fore semper, cum expectatio speratarum uoluptatum <cum> perceptarum memoria iungeretur.***<sup>704</sup>

Cicéron accrédite cette idée comme réconfort et moyen pour le sage d'accéder à la sérénité. Il s'approprie l'argument épicurien de la *memoria uoluptatum*, capable de compenser les souffrances, mais dans un domaine spirituel. Il envisage ainsi une mémoire sélective, susceptible de choisir volontairement de retenir ou d'effacer certains souvenirs. Nous appellerons cette mémoire le juste oubli<sup>705</sup>.

En effet, le sage connaît des plaisirs éprouvés et envisage, pour cette raison, des plaisirs à venir, qui, tous, apaisent ses souffrances. De nouveau, le Romain admet cette affirmation, du moment qu'elle vise au bonheur du sage, à l'atténuation de ses craintes. Pris au piège, Epicure, qui croyait défendre un point de vue atomiste en s'appuyant sur la *memoria uoluptatum* pour combattre la peur de la souffrance et de la mort, doit admettre au contraire que sa position contredit tout atomisme et s'intègre dans l'ensemble plus vaste d'une doctrine, celle de Cicéron et des platoniciens, pour confirmer l'existence d'une âme immortelle.

Ainsi, Cicéron peut tirer parti d'un Epicure discrédité comme atomiste, mais admis comme philosophe<sup>706</sup>. Il s'associe à des arguments qu'il juge pertinents pour l'explication du fonctionnement de la *memoria*, faculté divine susceptible de conduire le sage à l'ataraxie.

#### 4. La *memoria*, critère stoïcien de la vérité des sens dans le *Lucullus*

Cicéron condamne le mauvais usage de la *memoria* dans l'épicurisme parce qu'il pourrait

<sup>703</sup> Renforcé dans le texte suivant par le chiasme *expectatio speratarum uoluptatum perceptarum memoria*, construit autour du mot *uoluptas*.

<sup>704</sup> *CIC., Tusc. V, 96* : « Ainsi, c'est une chaîne continue de plaisirs qui sera toujours à la disposition du sage, puisque l'attente des plaisirs qu'il espère s'allie au souvenir de ceux qu'il a ressentis. »

<sup>705</sup> Cf. *infra* p. 452. L'expression *memoria doloris* utilisée à propos de la doctrine épicurienne en 45 (*fin.* II, 95) semble renvoyer à la formule *depono memoriam doloris mei* employée dix ans plus tôt dans le *Pro Caelio*, 50. Ce rapprochement significatif caractérise la capacité d'oubli volontaire louée par Cicéron dans ses discours.

contredire l'existence de l'âme immortelle. Mais il doit aussi envisager le point de vue de la secte rivale du Jardin, le stoïcisme, qui fait intervenir la *memoria* dans la connaissance du monde par l'homme. C'est l'un des principaux sujets du dernier dialogue philosophique cicéronien, les *Premières Académiques*, dans le livre II, désigné par le nom de son principal acteur, *Lucullus*, titre que nous retiendrons par commodité. Le personnage de Lucullus, doté par Cicéron d'une mémoire exceptionnelle<sup>707</sup>, convient pour traiter un tel sujet, qui court tout au long du livre. Sa problématique est la suivante : quelle relation établir entre les sens et la mémoire pour définir une compréhension permettant de distinguer le vrai et le faux ? Cicéron est confronté au risque de confiscation de la mémoire par la gnoséologie stoïcienne et doit démontrer les erreurs de Lucullus pour se la réapproprier.

D'emblée, le philosophe justifie le sujet abordé par la personnalité de Lucullus, dont il loue en particulier la mémoire prodigieuse, en un portrait dithyrambique qui fait office de préambule au dialogue : il est l'interlocuteur idéal d'un débat tournant autour de la constitution de la *memoria* ; à ce titre, la saturation de ce préambule par le champ lexical de la mémoire paraît particulièrement éloquente, car elle oriente le portrait de Lucullus vers cette question dont elle annonce l'importance dans la discussion qui va suivre.

Cicéron compare tout d'abord le protagoniste, pour le mettre en valeur, à un autre homme célèbre pour sa mémoire, Hortensius :

***Habuit enim diuinam quandam memoriam rerum, uerborum maiorem Hortensius.***

<sup>708</sup>

Mais c'est bien Lucullus que Cicéron place au centre de l'entretien comme homme de la situation, en confirmant la prééminence de la *memoria rerum* sur la *memoria uerborum*, déjà énoncée par Antoine dans le *De oratore* :

<sup>706</sup>

P. Grimal, « L'épicurisme romain », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès : Paris, 5-10 avril 1968*, Paris, 1969, 139-168, nie l'ignorance de Cicéron quant à l'épicurisme et invite (p. 153) à « mieux apprécier la compréhension réelle dont témoigne Cicéron à l'égard de la théorie épicurienne... les dialogues cicéroniens ne doivent plus être considérés comme des témoignages déformés sur des doctrines qui ne nous sont plus connaissables directement, mais comme le résultat d'une réflexion cohérente de Cicéron lui-même. » La condamnation de l'épicurisme est philosophique et porte sur la place du plaisir, sur le dogmatisme, mais épargne les personnes (p. 154) : « Ce que Cicéron reproche aux épicuriens, c'est de ne faire aucune place aux instincts, aux intuitions de l'âme ; pour lui, ils manquent d'imagination, comme de culture. Il leur reproche aussi le danger que présente pour des esprits vulgaires la doctrine du plaisir. Mais cette condamnation de principe ne va pas jusqu'à lui faire éviter la compagnie ou l'amitié des épicuriens. »

<sup>707</sup>

Sur les qualités intellectuelles et le goût pour la Grèce de Lucullus, cf. P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 119 : « fils spirituel de la culture hellénique, auditeur, comme Cicéron, de Philon de Larissa et d'Antiochus d'Ascalon, il enviait à Sulla d'avoir pu épargner Athènes lorsqu'il la prit d'assaut. Lui-même s'efforça de reconstruire les édifices d'Amisos qui avaient été incendiés lors du pillage et protégea les "intellectuels" qui s'étaient réfugiés dans la ville. » De retour à Rome, déçu par la politique (p. 125), « Lucullus se retira dans ses jardins du Quirinal, où il s'adonna aux études qu'il avait toujours aimées, faisant venir des philosophes grecs, des hommes de lettres... »

<sup>708</sup>

***CIC., Luc. 2 : « En effet, Lucullus avait une mémoire des choses divine, mais Hortensius avait une mémoire des mots plus importante. »***

***Sed, quo plus in negotiis gerendis res quam uerba prosunt, hoc erat memoria illa praestantior.***<sup>709</sup>

La *memoria rerum* paraît plus utile, parce que plus concrète, dans les *negotia* comme dans les discours ; en effet, elle contient les décisions, les idées, la substance même des *negotia* et des discours, au contraire de la *memoria uerborum*, exercice gratuit, voire futile, qui tient davantage d'un psittacisme, sans contenu signifiant. On le voit, la présentation de la *memoria* de Lucullus prend en compte les catégories de la rhétorique, telles que nous les avons observées. Une gradation renforce l'éloge de Lucullus, car après l'avoir comparé à un contemporain, Hortensius, Cicéron évoque un Ancien et raconte l'anecdote désormais bien connue de Thémistocle, dont la mémoire est proverbialement supérieure :

***(memoriam) quam fuisse in Themistocle, quem facile Graeciae principem ponimus, singularem ferunt.***<sup>710</sup>

Au point de refuser l'*ars memoriae* de Simonide, pour lui préférer une *ars obliuionis* :

***Qui quidem etiam pollicenti cuidam, se artem ei memoriae, quae tum primum proferebatur, traditurum respondisse dicitur obliuisci se malle discere, credo quod haerebant in memoria quaecumque audierat et uiderat.***<sup>711</sup>

Lucullus y voit une preuve — dont la sûreté est soulignée par le verbe *credo* — que la *memoria*, développée à l'extrême, comme celle de Thémistocle, retient toutes les perceptions communiquées par les sens comme vraies ; c'est ainsi qu'il justifie la vérité des sensations.

Mais l'exploitation de cet *exemplum* par Lucullus reste partielle, donc partiale. En effet, il ne prend en considération que le refus par le Grec de la mémoire artificielle, comme preuve qu'il détenait une mémoire globale, infinie, validant toutes les informations reçues. Mais il néglige l'autre partie du problème : pourquoi réclamer une *ars obliuionis* ? Cicéron semble apporter la réponse, qu'il ne précisait pas dans l'autre occurrence de ce trait : pour effectuer un tri. Thémistocle était submergé par tout ce qu'il avait entendu ou vu, qui se fixait de soi-même dans sa mémoire, preuve que celle-ci était exceptionnelle. Aux yeux de Cicéron, l'anecdote, si l'on en tire toutes les conséquences, entraîne la nécessité d'une mémoire sélective, capable d'accomplir un choix entre les informations enregistrées, entre le vrai et le faux — mais aussi entre l'important et le secondaire, l'heureux et le malheureux. Il s'agit pour Cicéron d'en faire un véritable critère de vérité, fondé sur la liberté de jugement de l'esprit humain.

Ce n'est pas le cas de Lucullus, qui souhaite améliorer par l'art de Simonide la mémoire naturelle dont il dispose :

<sup>709</sup> Ibid. 2 : « Mais cette mémoire était d'autant plus remarquable que les choses sont plus utiles que les mots dans l'administration des affaires. »

<sup>710</sup> Ibid. 2 : « On rapporte que Thémistocle, que nous présentons facilement comme le premier citoyen de Grèce, avait une mémoire exceptionnelle. »

<sup>711</sup> Ibid. 2 : « Du moins, même à l'homme qui lui promettait de lui enseigner l'art de la mémoire, qui venait alors d'être découvert, il répondit, dit-on, qu'il préférerait apprendre à oublier, parce que, je crois, tout ce qu'il avait entendu et vu se fixait dans sa mémoire. »

***Tali ingenio praeditus Lucullus adiunxerat etiam illam quam Themistocles spreuerat disciplinam.***<sup>712</sup>

Une comparaison avec l'écriture démontre la puissance de ses facultés naturelles, amplifiées par la technique ; les faits sont inscrits dans sa mémoire comme dans la pierre :

***Itaque ut litteris consignamus quae monimentis mandare uolumus sic ille in animo res insculptas habebat.***<sup>713</sup>

En outre, empli de curiosité intellectuelle, Lucullus gardait auprès de lui, pendant sa questure en Asie, puis sa campagne contre Mithridate, en 74, un disciple de Philon de Larissa, Antiochus d'Ascalon<sup>714</sup> ; son extraordinaire mémoire lui permet de retenir toutes ses leçons :

***... quique esset ea memoria quam ante dixi ea saepe audiendo facile cognouit quae uel semel audita meminisse potuisset.***<sup>715</sup>

Cet ensemble fait de Lucullus un expert de la *memoria*, l'interlocuteur idéal de ce dialogue consacré, pour une part, à la *memoria*. En effet, à ses qualités personnelles étonnantes s'ajoute la pratique de l'*ars memoriae*, favorisée elle-même par un entourage sensible à cette question. Par un artifice littéraire, ces éléments s'accumulent en Lucullus au point de faire de lui l'homme de mémoire par excellence, caractère essentiel pour donner du crédit à son discours, puis légitimer d'autant mieux son contradicteur Cicéron quand Lucullus se rendra à ses raisons ; l'invention de ce Lucullus fictif est mise au service de l'intention philosophique de l'auteur<sup>716</sup>.

Le débat peut alors s'ouvrir sur la question suivante : quel crédit accorder aux perceptions ? Lucullus leur donne toute sa confiance, car elles permettent au jugement de se forger, à la mémoire de fonctionner, de retenir, puis de classer le vrai et le faux :

***Memoriae quidem certe, quae non modo philosophiam sed omnis uitae usum omnesque artes una maxime continet, nihil omnino loci relinquitur. Quae potest enim esse memoria falsorum ?***<sup>717</sup>

<sup>712</sup> Ibid. 2 : « Pourvu de telles dispositions, Lucullus y avait même ajouté cet art que Thémistocle avait dédaigné. »

<sup>713</sup> Ibid. 2 : « C'est pourquoi, de même que nous consignons par écrit les choses que nous voulons confier à la mémoire, lui les gardait gravées dans son esprit. »

<sup>714</sup> Sur le débat qui oppose Antiochus et Philon, l'Ancienne et la Nouvelle Académie, et qui fonde le dialogue de Cicéron, voir les avis de P. Boyancé, A. Michel, C. Lévy dans l'Annexe n° 5, p. 484.

<sup>715</sup> CIC., Luc. 4 : « ... et grâce à cette mémoire dont j'ai parlé il acquit sans peine, en l'écoutant souvent, des connaissances qu'il aurait pu garder dans sa mémoire, même s'il ne l'avait écouté qu'une seule fois. »

<sup>716</sup> Sur le choix de Lucullus comme interlocuteur du dialogue et comme champion de la *memoria*, de nombreux jugements divergents s'expriment. Nous les rappelons dans l'Annexe n° 6, p. 485.

<sup>717</sup> CIC., Luc. 22 : « Et certainement aucune place n'est laissée à la mémoire qui pourtant sert à la fois de fondement, non seulement à la philosophie, mais à toute la vie pratique et à tous les arts. Qu'est-ce que peut être une mémoire de choses fausses ? »



La question oratoire finale traduit un constat d'évidence que rien ne peut contredire, selon Lucullus : la mémoire offre sa capacité de validation, elle accrédite comme vrai tout ce qu'elle enregistre. De ce fait, les sensations retenues sont nécessairement authentiques, la mémoire, principe de vérité, leur offrant son *satisfecit*. Cette explication jouit de l'autorité de Lucullus, la mémoire faite homme.

Il justifie la fiabilité des sens par la nécessité de croire en sa propre mémoire et de reconnaître son existence. Sans confiance dans les perceptions, la mémoire se voit discréditée, alors qu'elle est remplie de tout ce qui concerne l'existence humaine : la philosophie, la vie, les arts. En somme, la mémoire touche à tous les domaines, et doit s'appuyer nécessairement sur un matériau vrai. Or, celui-ci lui est fourni par les sens. Si ceux-ci sont trompeurs, la mémoire est invalidée et perd toute raison d'être. Or, la mémoire existe. Donc, les sens sont fiables. Lucullus prolonge ce syllogisme par une autre question oratoire qui accentue l'évidence de son constat :

**... aut quid quisquam meminit quod non animo comprehendit et tenet ?**<sup>718</sup>

La mémoire ne peut se fonder que sur des éléments certains, que l'esprit tient de source sûre, à savoir les perceptions.

Lucullus s'oppose en cela au probabilisme des Académiciens, qui nie la fiabilité des sens, et donc la possibilité de discerner le vrai du faux à tout coup. Il faut analyser le mode de fonctionnement de nos perceptions, occasion de définir la fabrication de la mémoire. L'esprit applique ses sens à la compréhension de la réalité ; il en retire des informations qu'il peut utiliser immédiatement ou mettre en réserve dans sa mémoire :

**Mens enim ipsa, quae sensuum fons est atque etiam ipsa sensus est, naturalem uim habet, quam intendit ad ea quibus mouetur. Itaque alia uisa sic arripit ut iis statim utatur, alia quasi recondit, e quibus memoria oritur.**<sup>719</sup>

Dès lors, la *memoria*, véritable archive de l'expérience sensible dont le contenu est toujours vrai<sup>720</sup>, offre à l'esprit des points de repère, les prénotions ou prolepses, qui lui permettent de former ses autres sensations sur les ressemblances avec ces connaissances acquises :

**Cetera autem similitudinibus construit, ex quibus efficiuntur notitiae rerum, quas Graeci tum ennoias tum prolepseis uocant.**<sup>721</sup>

Lucullus explique plus loin le crédit dû aux sensations par l'"assentiment" donné par un être animé à une perception claire et certaine. V. Goldschmidt<sup>722</sup> définit

<sup>718</sup> Ibid. 22 : « Se souvient-on de ce que l'on n'a pas saisi véritablement par l'esprit ? »

<sup>719</sup> Ibid. 30 : « Enfin l'esprit même qui est la source des sens et qui est lui-même un sens a par nature une force qu'il tend vers les objets par lesquels il est mû. C'est pourquoi il y a des représentations qu'il saisit pour en faire un usage immédiat ; il y en a d'autres qu'il cache en lui en quelque sorte, et c'est de là que naît la mémoire. »

<sup>720</sup> C. Santini, « Il Lucullus e Cicerone dinanzi ai disagi della memoria », *Paideia* 55, 2000, 265-290, renvoie aux sources grecques de cette affirmation (p. 267-268).

<sup>721</sup> CIC., Luc. 30 : « Il fait grâce aux ressemblances, ces combinaisons d'où résultent les notions, qu'on appelle en grec tantôt ennoiai tantôt prolépseis. »

ainsi l'assentiment : « nous ne sommes pas maîtres des *représentations* que nous recevons de l'extérieur, mais nous sommes entièrement libres de leur donner (ou de leur refuser) notre *assentiment*, ou encore, libres dans notre "usage des représentations" » et expose le processus qui va de la sensation à la représentation compréhensive<sup>723</sup> : « La connaissance selon les stoïciens part de l'image sensible (représentation), imprimée dans l'âme par "une chose existante..." Toute représentation a donc son fondement dans le réel ; elle est dite compréhensive quand, sans comporter des erreurs d'interprétation, elle suscite dans l'âme, qui d'abord la subit passivement, cette ratification active qu'est l'assentiment, par lequel, touchant la chose en question, l'âme accède à la compréhension... A partir de la sensation se forment les notions, puis l'expérience... Ces prénotions, à partir des données sensibles, se présentent comme la conclusion d'un raisonnement spontané, commun à tous les hommes... Elles contiennent donc, à l'état d'enveloppement, de prénotions, d'anticipations, l'ensemble de la morale et de la physique : la science ne consistera qu'à déployer ce contenu... ».

Percevoir un objet, c'est donc ajouter foi à sa réalité. Sans l'assentiment — Lucullus reprend son argument précédent — n'existent plus ni la mémoire, ni le discernement, ni les arts, qui perdent leur validité. Dès lors qu'il n'admet pas la véracité des sensations, l'homme n'est plus maître de rien, il perd sa liberté d'agir en perdant toute référence stable issue des sensations et communiquée par la mémoire :

***Qui enim quid percipit, adsentitur statim. Sed haec etiam secuntur, nec***

<sup>722</sup> V. Goldschmidt, « L'ancien stoïcisme », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 724-753, p. 741.

<sup>723</sup> *Ibid.*, p. 746-747. Cf. également les explications de V. Goldschmidt, *Le Système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1<sup>e</sup> éd. 1953, 4e éd. rev. et augm. 1989, sur la représentation et l'assentiment (p. 111-116) et sur les prénotions construites grâce à l'expérience sensible (p. 161-164). Cicéron trouve l'assentiment stoïcien trop passif et mécanique. Il combat le dogmatisme de la gnoséologie stoïcienne fondée sur les prénotions et prône le jugement personnel du sceptique. Epicure, à l'origine du concept de prolepse, se méfie de la notion d'assentiment, à l'inverse des stoïciens qui y voient un travail d'authentification des sensations par la raison (cf. C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997, p. 133-134). Sur la prolepse stoïcienne, cf. aussi F. Alesse, « La dottrina delle *προλήψεις* nello stoicismo antico », *Rivista di storia della filosofia* 44, 4/1989, 629-645. Sur l'ensemble de la logique stoïcienne dans le *Lucullus* et les difficultés de traduction des concepts grecs rencontrées par Cicéron, cf. C. Lévy, « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *La langue latine, langue de la philosophie*, Rome, Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome 161), 91-106. C. Lévy souligne l'originalité de la gnoséologie stoïcienne présentée avec force détails par Cicéron dans ce dialogue, et la modernité de la notion d'assentiment (p. 96) engagée dans l'apprentissage de la connaissance scientifique, jusqu'à Descartes. C'est un parcours en trois étapes qui implique pour l'homme la fiabilité de ses représentations cataleptiques ou compréhensives (1) (*φαντασία καταληπτική*) devient *quod percipi et comprehendi posset*, « porteuses de cette marque particulière d'évidence qui révèle qu'elle nous livre au moins une partie de la réalité de l'objet » (p. 99). Du même coup, l'assentiment (2) (*σθγκατάθεσις*) devient *adsensio* ou *adsensus*) justifie la confiance de l'école de Zénon dans les sensations. Il représente ce jugement « compréhensif » spontané selon les stoïciens (p. 100-102) et se fonde sur le rapprochement de l'objet perçu avec les prénotions ou prolepses (3) (p. 102-104) résultat de notre expérience antérieure (*έννοιαπρόληψις* sont traduits par *notio*). Sur la représentation compréhensive, cf. également C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997, p. 127-131 ; M. Frede, « Stoic epistemology », *The Cambridge history...*, 295-322, p. 297-300 ; sur l'assentiment, *ibid.*, p. 313-316. Sur les sources stoïciennes, cf. F. Cupaiuolo, « Cicerone e il problema della cognoscenza », *Paideia* 45, 1990, 51-92.

***memoriam sine assensione posse constare nec notitias rerum nec artes ; idque quod maximum est, ut sit aliquid in nostra potestate, in eo qui rei nulli assentietur, non erit.***<sup>724</sup>

L'exercice de la liberté humaine passe ainsi par l'*assensio*, une mémoire qui confirme les sensations et offre un système de références stable, permettant d'appréhender convenablement la réalité : Lucullus a besoin de certitudes.

Cicéron contestera cette opinion à la fin du livre II, en démontrant que le critère d'évidence des perceptions invoqué par Lucullus n'offre aucune certitude ; mieux vaut à la façon des Académiciens, évoquer un critère de probabilité : le sage doit certes s'appuyer sur les perceptions, non parce qu'elles sont assurées, mais parce qu'elles offrent une compréhension probable de la réalité, tant que rien ne vient les contredire. A la certitude, l'orateur préfère le préjugé favorable, donc le doute éventuel : c'est l'*εποχή*, la suspension du jugement<sup>725</sup>.

Lucullus affirmait que l'existence même de la mémoire justifiait la confiance dans les perceptions :

***“Vnde memoria, si nihil percipimus?” sic enim quaerebas.***<sup>726</sup>

C'est le même syllogisme que précédemment, appuyé sur un raisonnement par l'absurde, traduit de nouveau par une question oratoire : la mémoire ne peut pas fonctionner sans confiance dans les objets saisis par les sens ; or, la mémoire fonctionne ; donc les sens sont fiables.

A ce procédé insidieux, Cicéron réplique de même, par une question oratoire qui met en cause la valeur des sensations retenues :

***Quid meminisse uisa nisi comprehensa non possumus ?***<sup>727</sup>

Avant de se lancer à son tour dans un syllogisme caricatural qui ridiculiserait le stoïcien :

***Quid? Polyaenus, qui magnus mathematicus fuisse dicitur, is postea quam Epicuro assentiens totam geometriam falsam esse credidit, num illa etiam quae sciebat, oblitus est?***<sup>728</sup>

<sup>724</sup> CIC., Luc. 38 : « car percevoir un objet c'est immédiatement y donner son assentiment. Il en résulte en outre que la mémoire, les notions et les arts ne peuvent non plus exister sans assentiment. Et ce qui est le plus important pour nous : la possession d'un certain pouvoir, ne saurait exister dans un être privé d'assentiment. »

<sup>725</sup> Cicéron nuance la confiance absolue des stoïciens dans les sensations en suspendant son jugement et en préférant le critère du *probabile*, qui est *quasi uerisimile* (Luc. 32), « image du vrai, ce qui nous situe immédiatement dans la problématique platonicienne du vrai et de son image. » (C. Lévy, « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *La langue latine, langue de la philosophie*, Rome, Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome 161), 91-106, p. 104-106). Pour un approfondissement bibliographique sur le probabilisme, cf. Annexe n° 7, p. 486.

<sup>726</sup> CIC., Luc. 106 : « “D'où vient la mémoire si nous ne percevons rien ?” telle était ta question. »

<sup>727</sup> Ibid. 106 : « Quoi ! ne pouvons-nous nous rappeler des représentations sans les saisir comme vraies ? »

<sup>728</sup> Ibid. 106 : « Et Polyaenus qui fut, dit-on, un grand mathématicien, après avoir adhéré à la doctrine d'Epicure et avoir cru que la géométrie entière était fausse, a-t-il oublié ce qu'il savait ? »

Lui aussi choisit donc la démonstration par l'absurde, s'appuyant sur l'exemple du mathématicien Polyaenus qui, devenu épicurien, aurait dû oublier, selon la théorie de Lucullus, une discipline qu'il considérerait désormais comme fausse !

Il retourne donc son syllogisme, la prémisse majeure étant identique (la mémoire ne peut pas fonctionner sans confiance dans les objets saisis par les sens), mais la mineure étant détournée (or, la géométrie est fausse pour un épicurien) pour aboutir à une conclusion clairement absurde (donc, Polyaenus a oublié la géométrie, ce qui est évidemment invraisemblable). Par le parallélisme de la démarche, qui pervertit le raisonnement de Lucullus, Cicéron le met en face de ses contradictions, le contraignant à reconnaître sa naïveté ou son erreur ; le rappel du mécanisme de l'*assensio*, en une phrase lapidaire, situé immédiatement après, doit souligner le caractère absurde de ce principe, et faire prendre conscience à Lucullus des conséquences qu'il provoque<sup>729</sup> : le cas de Polyaenus en est l'exemple-type, dans ses contradictions.

***Atqui falsum quod est id percipi non potest, ut uobismet ipsis placet.***<sup>730</sup>

Ne laissant aucun répit à l'adversaire, Cicéron réitère aussitôt son attaque, explicitant le syllogisme de Lucullus, pour à nouveau le ruiner par un autre exemple absurde :

***Si igitur memoria perceptarum comprehensarumque rerum est, omnia quae quisque meminit habet ea comprehensa atque percepta.***<sup>731</sup>

Et il ajoute :

***Falsi autem comprehendere nihil potest.***<sup>732</sup>

La *memoria* est seulement la mémoire des objets perçus et saisis ; de ce fait, tous les objets dont on se souvient ont été perçus ou saisis ; et les objets saisis dont on se souvient sont validés comme vrais par la mémoire, selon le principe de l'*assensio* stoïcienne. Dans ce cas, toute mémoire étant bonne à prendre, il faudrait admettre comme vrai le contenu de la mémoire de tout individu<sup>733</sup>.

Cicéron affirme donc la nécessité d'une mémoire sélective, qui doit apprendre à distinguer le vrai et le faux. A ce titre, l'exemple de Thémistocle retenu plus haut pour valoriser Lucullus quand il choisit de tout garder en mémoire, se révèle à double

<sup>729</sup> Cicéron applique la même méthode à la mémoire épicurienne des plaisirs et à la mémoire-réservoir des stoïciens. Cf. C. Lévy, « La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », *REL* 62, 1985, 111-127, p. 117 n. 29 : « un autre exemple en est donné par la réfutation de la logique stoïcienne : les Académiciens partaient des principes de la doctrine de Zénon pour aboutir à la conclusion, absurde aux yeux d'un Stoïcien, que le sage ne doit jamais donner son assentiment. »

<sup>730</sup> *CIC., Luc. 106* : « D'ailleurs ce qui est faux ne peut être perçu, c'est là votre opinion. »

<sup>731</sup> *Ibid. 106* : « Si donc la mémoire ne porte que sur les réalités perçues et comprises, chacun tient comme perçus et compris tous les objets dont il se souvient. »

<sup>732</sup> *Ibid. 106* : « or rien de faux ne peut être saisi » (trad. E. Bréhier modifiée, *Les stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962 (Bibliothèque de la Pléiade).

<sup>733</sup> Cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 309-310 : Cicéron dénonce l'absurdité de la mémoire stoïcienne fondée sur les seuls sens, sur la représentation compréhensive, car les sens peuvent se tromper.

tranchant, et finalement tourne en sa défaveur. En effet, à ce stade du raisonnement, c'est à Thémistocle que Cicéron donne raison dans son désir de trier l'information, de séparer le bon grain de l'ivraie : la qualité doit primer sur la quantité, ce qui explique son refus de la technique de Simonide. Lucullus fait partie de ces esprits futiles pour qui l'abondance de biens ne nuit pas. Cicéron souhaite porter un regard critique sur le monde et n'en retenir que l'essentiel, en un ensemble cohérent, plutôt qu'accumuler un matériau composite et anarchique : il définit ainsi le *dignum memoria*, le *memorable*, qui mérite d'être immortalisé par la mémoire. Si la *memoria* offre des objets crédibles, authentiques, ce n'est que la conséquence de ce tri, et non pas la justification de la validité des sensations : Lucullus se trompe parce qu'il suit ce parcours naturel à l'envers, inversant la cause et la conséquence.

De la même façon, traduisant Homère<sup>734</sup>, Cicéron fustige la superstition des Grecs qui, devant Troie, gardent en mémoire la prédiction de Calchas qui annonça la durée de la guerre en observant un prodige, le massacre de neuf passereaux par un aigle. Une fois de plus, la mémoire se joue des hommes, permettant à Calchas d'imposer son pouvoir à la foule crédule :

***Namque omnes memori portentum mente retentant, qui non funestis liquerunt lumina fatis.***<sup>735</sup>

De nouveau, Cicéron élabore un syllogisme dont l'absurdité est tellement évidente qu'elle le condamne ; l'erreur est d'autant plus flagrante que, par surenchère, il implique Lucullus dans le raisonnement ; supposé se connaître mieux que personne, il est contraint à plus d'honnêteté. Voici les termes du nouveau raisonnement : Sciron connaît par cœur tous les dogmes d'Epicure ; or, la mémoire valide la véracité de tous les objets retenus ; donc tous les dogmes d'Epicure sont justes :

***et omnia meminit Sciron Epicuri dogmata ; uera igitur illa sunt nunc omnia***<sup>736</sup>

Cicéron affirme alors que Lucullus doit : ou bien admettre la vérité de la doctrine épicurienne contre sa morale personnelle pour se conformer à son propre raisonnement ; ou bien reconnaître, contre ce dernier, que les sensations ne sont pas nécessairement sûres, même retenues par la mémoire et que celle-ci peut exister et fonctionner, même sans compréhension ni certitude. C. Lévy rappelle que derrière cette ironie se joue un débat essentiel sur le vrai<sup>737</sup>. Lucullus se trouve pris entre deux orientations stoïciennes contradictoires : la confiance dans le principe gnoséologique de l'*adsensio* d'une part, le refus des thèses épicuriennes d'autre part. Pour résoudre ce dilemme et sauver l'ensemble du stoïcisme, il doit sacrifier un concept ponctuel en admettant l'inanité de l'*adsensio* :

***Hoc per me licet. Sed tibi aut concedendum est ita esse, quod minime uis, aut***

<sup>734</sup> Cf. Homère, *Iliade* II, 278-283.

<sup>735</sup> *CIC., diu. II, 63* : « Car le prodige demeure dans la mémoire de tous ceux que de funestes destins n'ont point ravis à la lumière. »

<sup>736</sup> *CIC., Luc. 106* : « donc, puisque Sciron se souvient de tous les dogmes d'Epicure, ces dogmes sont tous vrais maintenant. »

***memoriam mihi remittas oportet et fateare esse ei locum etiam si comprehensio perceptioque nulla sit.***<sup>738</sup>

Par ce jeu de logique argumentative, Cicéron prend Lucullus à son propre piège et l'oblige à rendre les armes pour éviter de se dédire<sup>739</sup> ; il avait employé ailleurs la même technique argumentative contre Epicure. C. Lévy montre comment Cicéron retourne contre l'adversaire ses propres arguments et lui révèle ses contradictions<sup>740</sup>. Lucullus doit finalement « rendre la mémoire » (*memoriam remittere*) à Cicéron.

Quel sens donner à cette dernière expression ? Le philosophe vient de démontrer que les souvenirs n'étaient pas nécessairement fiables et que les perceptions qui sont à leur origine ne l'étaient pas non plus. Il oblige Lucullus à l'humilité : il perd ses certitudes, ne peut plus se fier aveuglément aux sensations et doit admettre que la mémoire qui les englobait pour fonder un système de référence définitif n'est plus le critère absolu de la vérité. Cette démonstration peut sembler étrange dans la bouche de Cicéron : ne contredit-il pas la théorie de la *memoria* telle que nous l'avons analysée jusqu'ici ? N'offrait-elle pas son crédit aux objets retenus en certifiant leur validité ?

Il faut observer que la crédibilité historique d'un fait retenu par la mémoire est remise en question ailleurs dans l'œuvre de Cicéron. Ainsi, dans le préambule du *De legibus*, il adhère à la théorie énoncée dans le *Lucullus* : la mémoire peut colporter des souvenirs reposant sur une compréhension ou une transmission floues. A Atticus qui met en doute l'histoire du chêne de Marius, il demande s'il est sûr de la réalité des mythes pour l'empêcher de poser des questions précises sur des souvenirs pérennisés par la mémoire historique, et pourtant incertains :

***... nisi ne nimis diligenter inquiras in ea quae isto modo memoriae sint prodita***<sup>741</sup>

Conscient du caractère peu assuré de récits pourtant confiés à la tradition historique, il

<sup>737</sup> C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 310-311 : « La réfutation de Cicéron prend la forme d'un syllogisme aboutissant, à partir de prémisses stoïciennes, à une conclusion inacceptable pour les Stoïciens : si la mémoire ne porte que sur les réalités perçues et comprises, tout ce dont on se souvient correspond à des objets perçus et compris ; or rien de faux ne peut être perçu ; donc, puisque l'Epicurien Sciron se souvient de tous les dogmes d'Epicure, il en résulte nécessairement que ceux-ci sont vrais. L'Arpinate pratique avec bonheur l'ironie dans cette argumentation, tout comme quand il demande à Lucullus si le mathématicien Polyaenus qui, devenu épicurien, estima que toute la géométrie était fausse, avait pour autant oublié tout ce qu'il savait dans ce domaine. Mais le brillant de la forme ne doit pas dissimuler la profondeur de la pensée. En effet, ce que Cicéron exprime en creux, négativement, à travers ces traits, c'est la conclusion à laquelle Platon parvient dans le *Sophiste* (258 b), lorsqu'il donne sa réponse au problème de l'erreur, qui était resté en suspens dans le *Théétète* : "(le non-être) n'a pas, s'il est permis de le dire, moins d'existence que l'être lui-même ; car ce n'est pas le contraire de l'être qu'il exprime, c'est seulement autre chose que lui". L'idée d'une mémoire des choses fausses n'apparaît donc philosophiquement scandaleuse à Lucullus que parce que celui-ci n'a pas su définir ce qu'est l'erreur. Ainsi, une fois de plus, le débat entre la Nouvelle Académie et le Portique perpétue, sous des formes différentes, une question qui était au centre de la réflexion platonicienne. »

<sup>738</sup> *CIC., Luc. 106* : « *Moi, je le veux bien, mais quant à toi, il te faudra admettre qu'il en est ainsi, ce que tu ne veux pas ; ou bien tu devras me faire une concession pour la mémoire, et avouer qu'il y place pour elle, même s'il n'existe pas de compréhension et de perception du réel.* »

<sup>739</sup> Le balancement *aut... aut* joue sur la présence des deux pronoms *tibi* et *mihi* pour souligner la présence des deux camps et la victoire de l'un sur l'autre.

paraît contester la validité procurée par la *memoria*.

Pourtant, il semble bien que cet exemple et celui du *Lucullus* ne fassent qu'offrir des points de vue complémentaires. En effet, la légitimation de la *memoria* concerne avant toute chose le domaine moral (la reconnaissance des bienfaits) ou métaphysique (la manifestation d'un principe divin et éternel). Il apparaît que le statut primordial accordé à la mémoire n'est pas remis en cause dans les *Académiques*, bien au contraire ! Cicéron interdit aux stoïciens de cantonner la *memoria* au seul domaine sensible, fonction subalterne comme l'explique C. Lévy<sup>742</sup> : elle n'est pas à sa place quand on veut obtenir d'elle qu'elle garantisse la réalité des sensations retenues. Autrement dit, sa légitimité souveraine a pour frontière le monde sensible. Pourquoi ce frein mis à l'ambition dévorante de ce « trésor de représentations »<sup>743</sup> ?

Sans doute par crainte de la voir confisquée, dans le monde sensible, par une philosophie matérialiste ou empirique, au détriment de l'Académie. Le but des *Académiques*, comme le titre l'indique, est bien de défendre cette dernière et d'affirmer ses principes : entre autres, l'absence de certitude, la nécessité d'une remise en question permanente, seul moyen d'approcher par le débat constructif la vérité. Cicéron retire ainsi à la mémoire une part de sa force de validation pour révéler l'impossibilité d'une

<sup>740</sup> C. Lévy, « La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », *REL* 62, 1985, 111-127. Cicéron reproche aux épicuriens, ignorants, de ne pas connaître les origines de leur doctrine (Aristippe, Hiéronyme) (p. 117) : « Epicure ne pouvait pas élaborer une morale cohérente du plaisir, puisque cela avait déjà été fait par Aristippe. Quand on sait le soin avec lequel les Epicuriens tenaient à se différencier du Cyrénaïque, on imagine sans peine leur irritation de voir leur maître présenté comme étant à la fois l'imitateur maladroit de celui-ci et le précurseur confus de l'obscur Hiéronyme. » De même, il reproche à la pensée stoïcienne, malhonnête, de ne pas reconnaître sa dette envers l'ancienne Académie et Aristote (p. 120-121) : « elle n'est que la juxtaposition du système académico-péripatéticien et d'un indifférentisme identique dans son principe à celui de Pyrrhon ou d'Ariston. Comme les premiers, les Stoïciens affirment que la nature humaine veut avant tout se sauvegarder elle-même, comme les seconds, ils placent la fin des biens dans la vertu seule. L'éthique de Zénon est donc, de la même façon que celle d'Epicure, une sorte de Chimère philosophique et les Stoïciens sont condamnés à un incessant va-et-vient entre les deux éléments contradictoires qui coexistent en elle : "quand ils veulent maintenir la logique de la première thèse, ils versent du côté d'Ariston ; quand ils cherchent à éviter cette conséquence, en fait ils défendent les mêmes idées que les Péripatéticiens sans démordre de leur terminologie » (*fin.* IV, 28, 78)... Cicéron énonce donc un même verdict à l'égard des morales stoïcienne et épicurienne : il s'agit dans l'un et l'autre cas de constructions inessentiels qui n'existent chacune que par l'amalgame confus de deux systèmes cohérents. La supériorité du stoïcisme sur l'épicurisme est celle des sources, non celle de la méthode. » Cf. A. Michel, « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », *La langue latine, langue de la philosophie*, Rome, Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome 161), 77-89 : Cicéron reproche aux stoïciens le caractère artificiel de leurs « raisonnements abstraits et serrés qui parlent peut-être à la raison dans l'instant où elle les perçoit, mais qui ne touchent pas le cœur et qui, de ce fait, n'entrent pas dans la mémoire et ne provoquent pas un assentiment durable » (p. 85), au contraire des idées générales, qui touchent « la *doxa* d'une manière plus profonde, en s'adressant à la mémoire, à la nature, à l'amour. » (p. 85) Dans les *Académiques*, en démontrant l'absurdité des syllogismes de Lucullus, Cicéron dénonce l'aspect arbitraire, doctrinaire et artificiel des raisonnements stoïciens.

<sup>741</sup> *CIC., leg. I, 4* : « ... si ce n'est pour que tu t'abstiennes de poser des questions trop précises sur des faits dont le souvenir s'est transmis de cette manière. »

<sup>743</sup> Sext. Emp., *Adu. math.* VII, 373 (= S.V.F. I, 64), cité par C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 301.

connaissance absolue et assurée du monde par l'être humain, contre l'arrogance anthropocentrique d'un Lucullus ; en ramenant le monde à sa seule personne, celui-ci affirme le primat de la matière au sein d'une réalité connaissable par ses seules manifestations perceptibles. Or, le postulat platonicien est l'impossibilité de la connaissance du monde par l'homme, borné physiquement par son propre corps (ses sens sont limités à son enveloppe corporelle, elle-même soumise à sa condition mortelle)<sup>744</sup>. Cicéron veut donc se réapproprier la *memoria* ; il ne pouvait la laisser aux mains d'Epicure, qui niait sa nature divine par son atomisme ; de la même façon, il la retire à Lucullus, qui prétend hisser l'homme au rang des dieux en faisant d'elle un outil définitif de connaissance universelle<sup>745</sup>. C'est le sens de cette dernière expression retenue (*Lucullus* 106) : il lui demande de lui rendre la faculté de mémoire (*memoriam mihi remittas*), comme à son légitime dépositaire, c'est-à-dire l'Académie, qui en a fait son bien, à travers la théorie de la réminiscence et de l'immortalité de l'âme — à laquelle, nous l'avons vu, Cicéron a apporté sa pierre.

A peine tempéré par la notion d'assentiment, l'appel exclusif aux sens professé par le stoïcisme justifie la critique de Cicéron. Trop matérialiste, il empêcherait la participation de la *memoria* à l'âme humaine. Cantonner la *memoria* à une source physique (les perceptions), comme le fait Lucullus, reviendrait à nier l'existence de l'âme : la *memoria* doit aussi avoir un fondement intellectuel et spirituel pour assumer d'autres tâches, morale dans la reconnaissance, spirituelle dans la continuité de l'âme, et ne peut se contenter

<sup>742</sup> C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 309 : « Par bien des aspects, la conception stoïcienne de la mémoire, héritière d'Aristote et Zénon, n'aurait rien eu à objecter à une affirmation comme celle-ci : "l'impression produite grâce à la sensation est de telle sorte qu'elle est comme une espèce de peinture dont la possession constitue la mémoire" (Aristote, *De memoria* 450 a, 28-30). Mais alors que le Stagirite s'était appliqué à différencier la mémoire de la réminiscence et à expliquer le phénomène de l'oubli, les scholarques du Portique semblent, eux, ne pas avoir accordé une attention particulière à la *μνήμη*, se contentant de la décrire comme un dépôt de représentations. De même, leur définition de la *τέχνη* se fonde sur la "compréhension" sensorielle, source nécessaire de la science, comme le montre, en particulier, cette phrase de Sénèque : "Toute science, tout art doit avoir comme origine de son développement une évidence, une perception par les sens" (*Ep.* 124, 6). Dans un tel système, la fonction de la mémoire et du savoir particulier est d'enrichir à son tour l'expérience sensible, de la renouveler, en permettant de déceler dans la représentation ce que l'ignorant est incapable d'appréhender. » R. Webb, « Mémoire et imagination : les limites de l'*energeia* dans la rhétorique grecque », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, éd. C. Lévy et L. Pernot, Paris, Montréal, L'Harmattan, 1997, 229-248, analyse l'analogie établie par Aristote entre mémoire et peinture (p. 234-235) : « ... l'imagination et les images créées par la sensation jouent un rôle essentiel... Dans son opuscule *De la mémoire*, Aristote explique que de telles impressions persistent et constituent la mémoire... L'analogie avec l'art de la peinture... se trouve aussi dans le traité *De l'âme*, où Aristote compare les réactions provoquées par la *phantasia* à celles que l'on ressent devant les peintures... L'âme de chaque personne serait donc emplie de telles images et serait en quelque sorte semblable à une galerie de tableaux peints par la sensation. » Cicéron s'efforce donc de revaloriser la *memoria*, pour éviter qu'elle ne reste un simple prolongement du sensualisme stoïcien dont la seule fonction serait d'accumuler les images.

<sup>744</sup> Sur cette idée platonicienne, cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 306-307 : « ... (Cicéron) a estimé qu'il convenait de ne pas renoncer à cette dissociation de la logique et de la physique, qui est dans son discours... un instrument redoutablement efficace pour la réfutation du critère stoïcien... cette énumération de noms recouvre deux traditions inconciliables : celle des sensualistes, à laquelle les Académiciens rattachaient sans aucun doute les Stoïciens... et celle de Platon, définie au contraire par la discontinuité entre le monde des sens, de l'opinion et le *λόγος* critère de la vérité. »



d'un sensualisme.

Comme Lucullus ou l'épicurien Torquatus, Quintus pâtit de sa participation au dialogue, dans le *De diuinatione*. Il y a affirmé sa foi totale dans la *memoria*. Son frère le lui reproche, parce qu'en se remettant à la *memoria* en toute chose comme critère du vrai, il fuit, loin de toute responsabilité rationnelle, dans un principe déterministe et confortable.

Marcus préfère la nuance, parle de confiance raisonnée, de préjugé favorable, dans les *Académiques* : c'est le probabilisme, un juste milieu, entre deux extrêmes : le sensualisme qui restreint le champ de la *memoria* et met en cause l'existence d'une âme immortelle ; l'abandon exalté de soi à la *memoria*, forme de cécité qui nie l'esprit critique, et plus simplement, limite la responsabilité de l'homme, donc sa liberté. Ce *naturalis modus*<sup>746</sup> offre une référence morale, la *memoria*, sans interdire le doute.

Le reproche de cécité adressé aux stoïciens concerne l'*adsensio*, l'assentiment, que les stoïciens définissent comme une acceptation immédiate de la vérité des perceptions par l'esprit ; en effet, sans cet assentiment, point de *memoria* possible ; car dans ce cas, cela signifierait que la *memoria* pourrait contenir des mensonges (*Lucullus* 37).

Cicéron combat donc ce principe de l'assentiment : celui-ci apparaît comme un artifice permettant aux stoïciens de contester l'accusation de naïveté portée contre leur foi dans l'évidence des perceptions ; celles-ci sont pourtant contredites par les nombreux exemples d'illusion des sens. Il veut lui substituer un critère plus solide en soumettant les perceptions au jugement critique de la raison ; avant de donner son assentiment, celle-ci doit trier et classer les informations, au moyen d'une faculté : la *memoria*. Sélective, celle-ci permet de séparer le vrai du faux ; elle est un outil d'examen : les perceptions passent à son crible, selon un double critère<sup>747</sup> : l'authenticité et le *dignum memoria*. Elle seule autorise la suspension probabiliste du jugement<sup>748</sup>. Naïf, l'assentiment des

<sup>745</sup> Cicéron fustige le même sensualisme dans les deux sectes, cause d'une gnoséologie assurée, donc de l'absence de doute. Cf. A. Barigazzi, « Epicure et le scepticisme », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968* (Paris, 1969), 286-293, p. 292 : « L'épicurisme, comme le stoïcisme, même sensualiste, représente une réaction vigoureuse contre la crise de la connaissance : tandis que les autres écoles penchaient vers le scepticisme, les deux premières proclamèrent toujours avec fermeté la foi en la raison humaine et en la conquête du bonheur. » Sur la confiance des stoïciens dans les sens pour bâtir les prénotions et sur leur refus de l'innéisme platonicien, cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 304 : « ... l'hégémonique de l'homme à la naissance est comparé à une feuille blanche sur laquelle les concepts viennent s'inscrire, soit naturellement, c'est-à-dire grâce à l'expérience directe, soit par "l'enseignement et par l'étude" (Aetius IV, 11 = S.V.F. II, 83)... L'intérêt du témoignage d'Aetius est donc dans l'affirmation très nette que le stoïcisme ne connaît pas d'idées innées, que la doctrine de la réminiscence lui est étrangère et qu'il a cherché à apporter sa propre réponse au problème du *Ménon* : comment puis-je identifier un objet si je ne le connais déjà ? » Les stoïciens se fient aux sens pour fonder les *notitiae* ou *notiones* (les prénotions), comme le confirme Lucullus (*Luc.* 7, 22). « Ce passage, sur les présupposés ontologiques duquel nous reviendrons à propos de la mémoire, confirme la continuité qui existe dans le stoïcisme entre l'expérience sensible et l'intelligence. » (p. 305) Cicéron ne veut pas laisser confisquer la *memoria* par le sensualisme stoïcien, car cela reviendrait à nier la réminiscence, fondée sur une qualité innée, la *memoria* (p. 306) : « ... par delà l'*évvoia*, le problème posé est celui de la position des Néoacadémiciens à l'égard de la transcendance... »

<sup>746</sup> CIC., *Cato* 46.

<sup>747</sup> Cicéron usera du même critère en histoire.

stoïciens n'est plus qu'un artifice maladroit pour justifier la foi dans les sens, attitude adoptée en accord avec une forme de déterminisme — les sens, pensent-ils, n'ont pas été accordés à l'homme par la divinité pour le tromper, ce qui révélerait une incohérence de la Providence : la *memoria* doit s'appuyer sur les sens, parce qu'il faut que ceux-ci soient fiables. Cicéron s'oppose à ce dogmatisme et défend une certaine idée de la liberté humaine : les sens sont mis en cause et un jugement critique doit pouvoir s'exercer à leur égard ; c'est la *memoria* qui se voit attribuer cette tâche<sup>749</sup>. Si elle se souvient de perceptions fausses, elle doit s'en souvenir comme fausses : elle est, nous l'avons dit, le critère d'authentification des faits, nous l'avons dit.

En niant ainsi l'évidence absolue des sensations, Cicéron soumet donc les perceptions à un jugement critique, selon les principes de la nouvelle Académie. De là découle l'affirmation de son probabilisme, qui introduit un relativisme dans la fiabilité des sens. Ainsi dans l'exemple du géomètre Polyaenus devenu épicurien : il veut démontrer à Lucullus que la *memoria* ne prouve pas la valeur gnoséologique des sens. Mais on peut prolonger cet exemple : notre personnage continue à retenir des règles mathématiques qu'il a considérées comme vraies et qu'il récluse désormais en tant qu'épicurien ; les sensations n'ont pas changé, seul son point de vue s'est transformé. Dans ce cas, pourquoi sa *memoria* continue-t-elle de les retenir ? Cicéron relativise ainsi la notion de vérité : la *memoria* est un critère, nous l'avons dit ; elle trie, censure, certes, et Lucullus ne le conteste pas, mais à un moment donné, et non de manière définitive, parce qu'elle est un élément constitutif de l'esprit humain, donc un reflet de ses variations. Elle ne juge donc pas de façon absolue, ni perpétuelle, mais relativement à un temps et à un lieu donnés. Le probabilisme cicéronien est proche ici d'un scepticisme. Avec le temps, avec le changement de point de vue opéré par Polyaenus, la *memoria* conservera le souvenir de règles mathématiques, mais désormais elles seront jugées fausses, contrairement à ce que laisse entendre le raisonnement tronqué prêté par Cicéron à son adversaire. Encore une fois, contre le déterminisme catégorique et péremptoire du stoïcisme, Cicéron constate la relativité des points de vue, offre à l'homme la liberté de choix que ne lui procure pas un assentiment somme toute mécanique et banal, sans réelle portée critique. Cicéron juge que rien n'est définitif, que l'être humain a toujours la possibilité d'exercer son esprit critique face à son environnement. Belle leçon d'humanisme, encore une fois, qui donne à l'homme les outils de sa liberté, parmi lesquels la *memoria*.

Certes, Lucullus, prévoyant cette critique, demande avec assurance, en une question oratoire, d'où peut venir la *memoria* si elle n'est pas constituée par les sensations transmises par les perceptions avec l'assentiment de l'esprit, si elle ne peut donc pas s'appuyer sur l'évidence<sup>750</sup>. Or, Cicéron a précisément une réponse qui vient contrarier

<sup>748</sup> Cf Annexe n° 7, p. 486 sur le probabilisme et la suspension du jugement.

<sup>749</sup> M. Ruch, « La *disputatio in utramque partem* dans le *Lucullus* et ses fondements philosophiques », *REL* 47, 1969, 310-335, p. 333, suggère que le *probabile* se définit comme un assentiment nuancé, l'exercice d'un jugement sincère, d'un choix entre l'idéal et le réel : « ... (*probabile*) a le double sens d'"approuver" et d'"éprouver" qui marque bien l'ambiguïté fondamentale de cette relation (entre le sujet et l'objet). L'expérience éprouve, la raison approuve. Il y a, là aussi, comme une valorisation du sujet par rapport à l'objet, dans la mesure où le sujet est contraint de "s'engager" (le *Lucullus* se termine par l'injonction *Tollendum* !) en l'absence de certitudes *a priori*, doit faire preuve de courage et de prudence à la fois. »

la mécanique rhétorique de Lucullus : la *memoria* vient de l'âme, elle en est même une émanation ; c'est un principe spirituel supérieur et pour cette raison, elle apporte ce critère de jugement que nous évoquions.

Pourquoi cette question pèse-t-elle autant dans le débat entre Lucullus et Cicéron ? En fait, ce dernier ne veut pas abandonner la mémoire aux philosophies adverses. Nous avons vu qu'il interdit aux épicuriens de cantonner la mémoire dans une fonction matérialiste, liée à l'expérience des plaisirs (la *memoria voluptatum*). De la même façon, il compte arracher la *memoria* aux stoïciens, dont il considère Lucullus comme un digne représentant, pour la restituer aux néoacadémiciens. En effet, Lucullus prétend la limiter à un rôle subalterne, en la subordonnant aux sens, comme une simple archive des perceptions reçues, quand Cicéron a de bien plus hauts projets pour elle : il lui attribue une place bien supérieure, celle d'un élément constitutif de l'âme, parcelle de la présence divine en l'homme<sup>751</sup>.

Ce n'est donc pas sans malice que Cicéron use de l'expression *diuina memoria* pour évoquer les capacités incroyables de Lucullus. Certes, on peut y voir un simple éloge, valorisant son adversaire avant toute contestation : la réussite de Cicéron n'en sera que plus grande. Mais la formule est bien moins anodine qu'il n'y paraît. En effet, elle est utilisée à plusieurs reprises par le philosophe pour qualifier ses adversaires : ici, Lucullus<sup>752</sup> ; son adversaire épicurien du *De finibus*, Torquatus<sup>753</sup>. Dans les deux cas, il s'agit d'une provocation : en leur accordant cette vertu *diuina*, Cicéron décèle avec ironie la présence en eux d'un indice de divinité, la *memoria*, qu'ils prétendent pourtant limiter à un rôle strictement matériel et technique d'adjuvant, sans portée spirituelle. L'usage de cet adjectif, en qualifiant les capacités exceptionnelles, voire infinies de la *memoria*, doit leur

<sup>750</sup> CIC., *Luc.* 22.

<sup>751</sup> Cf. C. Lévy, « L'âme et le moi dans les *Tusculanes* », *REL* 80, 2002, 78-94, p. 86. La mémoire est un élément ontologique, propre à la nature humaine, qui permet au platonicien Cicéron de bâtir une eschatologie ; il est hors de question de l'abandonner aux stoïciens qui la dégradent : « Ce que Panetius rejetait et qui ne gêne pas Cicéron, c'est l'idée que l'âme puisse être matérielle et qu'elle survive éternellement. Le premier reste, malgré les innovations, l'homme d'une doctrine systématique, le second cherche surtout chez Platon la justification d'un espoir. De ce point de vue, le passage consacré à la mémoire et au rôle déterminant attribué à celle-ci, à la fois comme élément central de l'anthropologie et comme lien avec la transcendance est important... Ce qui n'appartient qu'à l'homme, disent les Stoïciens, c'est la raison ; ce qui n'appartient qu'à l'homme, dit Cicéron, c'est la mémoire, qui dans le stoïcisme n'occupe qu'une place fort modeste, puisqu'elle y est définie comme un dépôt de représentations, et qui dans le platonisme est réminiscence, c'est-à-dire souvenir de la transcendance. Or précisément l'idée que la mémoire pourrait être considérée comme un réservoir est présentée par Cicéron comme absurde au § 61... La véritable mémoire est celle dont parle Platon dans le *Ménon*, celle qui permet au petit esclave de retrouver les principes de la géométrie. » A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 192, suggérait déjà cette interprétation, en redéfinissant la *prolēpsis* stoïcienne, sensualiste, pour l'adapter aux exigences spirituelles platoniciennes : « ... pour Cicéron, la *προλήψις* est en quelque sorte une idée innée dont notre âme se ressouvient au fur et à mesure qu'elle médite et progresse vers la perfection. L'on reconnaît ici la conception platonicienne de la réminiscence. »

<sup>752</sup> CIC., *Luc.* 2.

<sup>753</sup> CIC., *Brut.* 265.

faire admettre d'emblée sa nature surhumaine. C'est ainsi qu'il lutte contre la tentation à l'œuvre chez Lucullus ou Torquatus, pourtant de bords opposés, de "déspiritualiser" la *memoria*, faculté pour laquelle il nourrit les plus hautes ambitions.

Finalement, les *Académiques* apportent peu de changements du point de vue de la *memoria* : elle reste un moyen de connaissance du monde, indispensable à la réflexion cicéronienne, qui ne se privera pas d'une ressource essentielle ! Au critère de certitude de Lucullus, Cicéron préfère substituer le critère de probabilité platonicien, qui laisse à la *memoria* une grande marge de liberté, son objet étant crédité d'une réalité, sans doute incertaine, mais du moins probable. La *memoria* reste ce critère que nous évoquions, mais à un moindre degré de certitude : elle permet néanmoins d'approcher la vérité.

Cicéron sauve donc la *memoria* de toute approche sensualiste au profit de la Nouvelle Académie, en nuancant sa portée comme critère de vérité des sens, sans la contester radicalement : il refuse simplement qu'elle soit inféodée aux perceptions comme le proposent Lucullus et, à travers lui, les stoïciens. Il s'agit de rendre à la *memoria* son autonomie vis-à-vis d'elles, donc sa primauté ; elle ne doit pas pâtir non plus de la méfiance jetée par la Nouvelle Académie sur la fiabilité des sens.

### III. Memoire et histoire

La *memoria*, parce qu'elle participe à la *prudentia* est une faculté d'appréciation du temps qui permet à l'individu d'envisager le cours des événements dans leur globalité et d'anticiper l'avenir. En outre, suite au débat du *Lucullus*, se pose la question du rapport entre *memoria* et vérité. La réflexion de Cicéron sur la *memoria* devait inévitablement l'amener à évoquer la discipline qui traite les informations fournies par cette faculté et garantit leur authenticité : l'histoire<sup>754</sup>. La *memoria* intervient dans la conception historiographique de Cicéron. Elle aide à délimiter le contenu de l'histoire, à trier le vrai et le faux. Les hommes qui s'y intègrent en ressortent grandis. Ainsi se dévoilera une mémoire collective reconnaissante.

#### A. Vers une théorie de la mémoire historique ?

---

##### 1. La *memoria*, critère de la vérité dans la définition de l'historiographie

Cicéron définit sa conception de l'histoire dès le *De inuentione*, dans les années 80<sup>755</sup>. Il distingue deux types de narration dans un discours, consacrés, l'un aux actions, l'autre aux personnes. Le premier type présente trois formes : le récit légendaire, la fiction et l'histoire. Cette dernière « raconte un événement qui a eu lieu, à une époque éloignée de

<sup>754</sup> Sur les sources, grecques et annalistiques, dont Cicéron a pu s'inspirer pour concevoir une théorie historiographique, cf. P. Kuklica, « Cicero als potentieller Historiker », *Graecolatina et orientalia* 15/16, 1983-1984, 25-46.

<sup>755</sup> Pour la datation, cf. *supra* p. 12 n. 22.

la nôtre. Exemple : Appius a déclaré la guerre aux Carthaginois ».

***Historia est gesta res, ab aetatis nostrae memoria remota ; quod genus : “Appius indixit Carthaginensibus bellum...”***<sup>756</sup>

Deux conditions sont nécessaires à la constitution de l'histoire selon Cicéron : l'action a réellement eu lieu (*gesta res*), elle se situe dans un passé déjà éloigné (*remota*). Toutefois, la traduction proposée par G. Achard de *ab aetatis nostrae memoria remota* nous paraît fondée sur un raccourci : le mot choisi, « époque », résume l'expression *aetatis nostrae memoria*, littéralement « une action éloignée de la mémoire de notre génération ». Cicéron distingue ainsi l'histoire de l'actualité : sont historiques les faits dont les acteurs n'appartiennent pas à la génération contemporaine. Les événements passent de l'actualité à l'histoire lorsqu'aucun homme en vie n'est plus en mesure de s'en souvenir directement, autrement dit lorsque toute la génération qui y a pris part est morte. Le mot « époque » nous paraît donc trop vague pour rendre précisément compte de l'expression latine, qui donne à voir le glissement du terme *memoria*, de « mémoire » à « souvenirs communs d'une génération », puis à « génération ».

L'intention de Cicéron est de définir l'histoire par rapport à la légende et à la fiction : la légende — *fabula* — est conçue comme fausse et invraisemblable ; la fiction — *argumentum* —, comme inventée, mais possible. L'*historia* se distingue d'elles par son plus grand degré de réalité, qui lui est justement conférée par la fiabilité de la mémoire de la nouvelle génération. Pour cette raison, la présence du mot *memoria* paraît extrêmement importante : les textes théoriques plus tardifs (notamment le *De oratore* et le *Lucullus*) s'attachent à l'idée que la *memoria* valide les faits comme authentiques. Elle est un outil de confiance — au contraire des perceptions — parce qu'un jugement critique est intervenu avant que l'information ne soit retenue comme authentique ou rejetée. C'est donc cette mémoire critique, sélective, qui fonde l'histoire ; elle est le critère du fait historique. Elle soude une génération dont elle est le point commun — *aetatis nostrae memoria* —, et la distingue en même temps des précédentes, défunes, en marquant le passage du temps, la limite infranchissable entre les vivants et les morts<sup>757</sup> — *remota*. Cicéron part probablement d'un élément de rhétorique commun à tous les manuels<sup>758</sup>. Paradoxalement, l'histoire est constituée par ce qui paraît éloigné dans la mémoire, dénominateur commun d'une génération, mais c'est précisément l'existence de cette mémoire, même distante, qui rend cette histoire possible, la réalise en tant qu'histoire. Sans elle, l'histoire dérogerait, ravalée au rang de légende ou de fiction. On en a ici la preuve, Cicéron devait inévitablement appuyer sa définition de l'*historia* sur la *memoria*, au vu de la place essentielle qu'il lui a donnée dans sa philosophie comme principe de

<sup>756</sup> CIC., *inu.* I, 27.

<sup>757</sup> Ce qu'accentue le complément d'éloignement introduit par *ab*.

<sup>758</sup> Cette conception n'est pas nécessairement propre à Cicéron, puisque la formule existe, identique en tous points, dans la *Rhétorique à Herennius* ; l'auteur définit les actions de la narration de l'orateur ; parmi elles se trouve l'*historia*, constituée par « des événements éloignés de notre époque » : *ab aetatis nostrae memoria remota*. Mais le développement important de Cicéron sur ce sujet est sans nul doute représentatif de son goût pour l'*historia* et de l'intérêt qu'il porte à la *memoria*, dès cette œuvre de jeunesse, le *De inuentione*, son premier traité.

connaissance.

Un peu plus loin, dans une réflexion sur le temps, Cicéron affine sa conception de l'histoire par une gradation qui met en relation la durée de temps écoulé et le degré de réalité d'un événement :

***In hoc et quae praeterierint considerantur : et eorum ipsorum quae aut propter uetustatem obsoleuerint aut incredibilia uideantur, ut iam in fabularum numerum reponantur ; et quae iam diu gesta et a memoria nostra remota tamen faciant fidem uere tradita esse, quia eorum monumenta certa in litteris exstent ; et quae nuper gesta sint, quae scire plerique possint***<sup>759</sup>

La gradation nous mène d'une antiquité oubliée, voire fabuleuse, à une actualité que tous connaissent. Entre le mythe et la réalité contemporaine, Cicéron situe l'histoire, suggérée à travers une formule presque identique à la précédente : *iamdiu gesta et a memoria nostra remota*. A nouveau, il voit l'histoire bâtie à l'aide de faits réels (*gesta*) et passés (*remota*), suffisamment éloignés pour que plus aucun témoin vivant ne puisse en avoir un souvenir direct : l'histoire existe dès lors que ses acteurs ont disparu<sup>760</sup>. Le mot *memoria* révèle ici sa polyvalence : *aetatis* a disparu de l'expression, *memoria* seul suffit désormais à désigner la génération, rassemblée derrière une mémoire commune des mêmes expériences. Elle est toujours le facteur d'authentification de l'événement historique. Le travail de l'historien selon Cicéron est de l'alimenter en laissant une trace écrite, donc définitive : les *monumenta certa in litteris*.

Le choix du mot *memoria* pour désigner une époque nous paraît significatif, sous le stylet de Cicéron : il appuie l'authenticité de l'*exemplum* cité, attesté de ce fait par la *memoria* de toute une génération, authenticité qui ajoute précisément à sa valeur exemplaire. Cet usage est fréquent dans son œuvre, jusque dans le *De oratore*, écrit trente ans après le *De inuentione*, et ajoute toujours du crédit au fait cité. C'est ainsi qu'il souligne le contraste entre l'abondance d'hommes d'Etat et le manque d'orateurs dans le passé de Rome, accumulant les générations susceptibles d'en témoigner, en une gradation croissante, depuis ses contemporains jusqu'aux aïeux en passant par les pères

<sup>759</sup> CIC., *inu.* I, 39 : « On y envisage les événements passés : parmi eux, ceux qui ont été oubliés en raison de leur antiquité ou qui semblent tellement incroyables qu'ils sont mis maintenant au rang des fables ; ceux qui se sont déroulés il y a longtemps déjà et qui ont presque disparu de notre mémoire mais dont nous sommes pourtant convaincus qu'ils viennent d'une tradition authentique, parce qu'il y a d'eux des témoignages écrits précis ; ceux qui se sont passés récemment et que la plupart des gens peuvent connaître »

<sup>760</sup> Ainsi les catalogues littéraires ne nomment-ils que les morts ; Cicéron, dans son *Brutus*, ne veut pas parler des orateurs en vie. C'est pour cette raison que Cicéron renonce finalement à accomplir ce travail historiographique d'après L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, p. 259 : « ... (Cicéron) était-il libre d'être historien ? Nous avons vu que ses goûts le portaient à un sujet contemporain. Or, Cicéron orateur, Cicéron politique était trop étroitement lié à l'histoire de son temps pour pouvoir être objectif. Il le reconnaît dans une de ses lettres à Atticus, lorsqu'il s'avoue incapable de juger en toute équité certaines personnes qui ont cherché à se le concilier (*Att.* XIV, 14, 5). Le premier devoir de l'historien étant de se montrer "sans soupçon de haine ou de faveur", c'est-à-dire impartial, Cicéron s'est peut-être vu forcé de renoncer à l'histoire. Et s'il avait su malgré tout être objectif, il manquait de la sécurité nécessaire à un historien : son passé politique lui interdisait tout jugement impartial et le condamnait, pour le présent et l'avenir, à se ménager ses contemporains. Par contre, située en dehors du temps et de l'actualité, la philosophie offrait une position de repli garantissant une neutralité et une sécurité absolues. »

:

***lam uero consilio ac sapientia qui regere ac gubernare rem publicam possint, multi nostra, plures patrum memoria atque etiam maiorum exstiterunt, quom boni perdiu nulli, uix autem singulis aetatibus singuli tolerabiles oratores inuenirentur.***

<sup>761</sup>

Regret répété plus loin, sous une forme plus synthétique et globale, procédant par élargissement, de la génération à l'époque, de l'époque aux cités, et couvrant ainsi à la fois les registres spatial et temporel :

***Quibus de causis quis non iure miretur ex omni memoria aetatum, temporum, ciuitatum tam exiguum oratorum numerum inueniri?*** <sup>762</sup>

Le recours à *memoria* vient donc confirmer la réalité du fait historique, attesté par les souvenirs des hommes du passé : l'éloquence est un art si difficile que les orateurs ont toujours été rares.

De la même façon, dans le *Brutus*, Cicéron s'appuie sur la *memoria patrum* pour attester les qualités oratoires des tribuns de la plèbe Tiberius Gracchus et Caius Carbo, malgré leurs méfaits :

***Sed fuit uterque summus orator ; atque hoc memoria patrum teste dicimus.*** <sup>763</sup>

Chaque génération constitue donc une forme de témoignage collectif qui, par la vertu de la *memoria*, prend valeur de preuve irréfutable de la réalité historique d'un fait.

Nous avons parlé plus haut de génération liée par cette mémoire commune. Il est temps d'analyser comment le mot *memoria* a pu prendre ce sens. La double signification de *memoria*, à la fois faculté mémorielle et souvenir, s'explique immédiatement par la métonymie entre le contenant et le contenu. Les éléments relevés précédemment paraissent dévoiler l'élargissement dont procède le troisième sens du mot, qui, de la mémoire d'un individu, finit par désigner la mémoire collective d'un groupe, étendu par la suite à une génération entière partageant la *memoria* d'une époque, sens le plus général de *memoria*.

Deux textes de Cicéron semblent rendre compte de cette extension de sens.

Dans son discours de remerciement au Sénat, en 57, Cicéron célèbre le jour où le consul Publius Lentulus a réuni les comices centuriates pour voter son retour d'exil, jour gravé dans sa mémoire, et celle de sa famille et de ses contemporains, mais aussi dans la mémoire de la postérité :

***Quid denique de illo die, quem P. Lentulus mihi fratrique meo liberisque nostris***

<sup>761</sup> CIC., De or. I, 8 : « Et de sages conseillers, capables de diriger et de gouverner un Etat, combien notre époque, combien davantage celle de nos pères, celle de nos ancêtres même, n'en ont-elles point vu, alors que pendant longtemps il n'exista pas un seul bon orateur et qu'ensuite, pour chaque génération, à peine s'en est-il trouvé un qui fût supportable ! »

<sup>762</sup> Ibid. I, 16 : « Qui donc ne s'étonnerait à bon droit que, dans toute la mémoire des générations, des temps, des peuples, on trouve un nombre si restreint d'orateurs ? »

<sup>763</sup> CIC., Brut. 103 : « Tous deux furent de très grands orateurs, et cela, c'est sur le témoignage de nos pères que je le dis. »

***natalem constituit, non modo ad nostram, uerum etiam ad sempiterni memoriam temporis ?***<sup>764</sup>

*Sempiterni temporis* désigne ici la mémoire à venir, d'une durée infinie, mais *nostram* (*memoriam*) renvoie à la mémoire de Cicéron et de ses proches, plus largement de sa génération : on assiste à une généralisation, d'une génération à l'éternité. Nous en reparlerons plus loin.

Mais c'est surtout la neuvième *Philippique* qui révèle ce glissement. Cicéron y évoque le cas de quatre ambassadeurs romains, envoyés à Fidènes et exécutés par le roi de Véies, Tolumnius, en 437, auxquels une statue honorifique assura un souvenir durable, au point qu'ils sont encore présents dans la mémoire de Cicéron et de ses contemporains, autrement dit leur époque :

***Lars Tolumnius, rex Veientium, quattuor legatos populi Romani Fidenis interemit, quorum statuae steterunt usque ad meam memoriam in rostris. Iustus honos : iis enim maiores nostri qui ob rem publicam mortem obierant pro breui uita diuturnam memoriam reddiderunt.***<sup>765</sup>

Les deux sens apparaissent ici : la statue garantit à ces morts un souvenir éternel qui se prolonge jusqu'à la mémoire de Cicéron et de sa génération, donc jusqu'à leur époque.

Ce sont les adjectifs liés à la durée, longue – *diuturnus* — voire éternelle – *sempiternus* — qui permettent l'analyse de ce glissement du souvenir à la génération lointaine qui le garde encore en mémoire, pérennisé parfois par un objet de souvenir, comme la statue commémorant, dans le chapitre suivant, le souvenir de Cnaeus Octavius, envoyé en Orient en 163-162 pour empêcher le petit-fils d'Antiochus de prendre les armes et assassiné dans le gymnase de Laodicée. Cette statue reste le seul monument prolongeant la mémoire de cette famille, selon Cicéron :

***Reddita est ei (Cn. Octauio) tum a maioribus statua pro uita, quae multos per annos progeniem eius honestaret, nunc ad tantae familiae memoriam sola restaret.***<sup>766</sup>

Ces trois extraits dévoilent bien l'ensemble des sens de *memoria*, et le passage de l'un à l'autre : la mémoire, éternelle, conserve un souvenir grâce à un monument se rapportant à ce dernier, pour la génération suivante, voire la postérité.

Revenons au *De inuentione* et au cas déjà évoqué<sup>767</sup> de Zeuxis pour constater l'aboutissement de ce glissement de sens. Cicéron rappelle qu'une partie des œuvres du

<sup>764</sup> CIC., *P. red. in sen.* 27 : « Que dirai-je enfin de ce jour-là, destiné par P. Lentulus à devenir pour moi, mon frère et nos enfants un autre jour de naissance, confié non seulement au souvenir de notre époque, mais à celui de tous les temps ? »

<sup>765</sup> CIC., *Phil. IX*, 4 : « Le Lar Tolumnius, roi de Veies, fit périr à Fidènes quatre délégués du peuple romain, dont les statues restèrent debout sur les rostres jusqu'à mon époque. Honneur mérité, par lequel nos ancêtres ont conféré à ceux qui avaient affronté la mort pour la République, en compensation d'une courte vie, une mémoire éternelle. » (traduction P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>766</sup> *Ibid. IX*, 5 : « Alors lui fut conférée par nos ancêtres, en compensation de la vie, une statue destinée à honorer sa descendance pendant de nombreuses années et à rester aujourd'hui le seul monument d'une telle famille. »

<sup>767</sup> Cf. CIC., *inu.* II, 1-14 *supra* p. 73.



peintre destinées au temple de Junon à Crotone a subsisté jusqu'à son époque :

***Is (Zeuxis) et ceteras conplures tabulas pinxit, quarum nonnulla pars usque ad nostram memoriam propter fani religionem remansit...***<sup>768</sup>

Il s'agit ici d'un « lieu de mémoire », conservé en l'état, avec son contenu, par la vénération qui lui est associée, mais aussi par le biais de l'histoire qui en a conservé le souvenir dans la mémoire nationale et collective transmise à la génération de Cicéron. La *memoria* se trouve donc nécessairement éloignée des faits dans le temps pour fonder une histoire distincte de l'actualité, mais en même temps rassemble une génération entière dans une même communauté de souvenirs (l'histoire précisément), qui soudent une nation. Elle garantit donc la réalité d'un fait historique, en le pérennisant, aux yeux de chaque génération, successivement. Ce que confirme la suite de l'anecdote : les noms des jeunes femmes employées comme modèles par Zeuxis appartiennent à l'histoire, c'est-à-dire que leur réalité historique est attestée par leur transmission ultérieure à la mémoire collective, accomplie par les poètes, qui font alors œuvre d'historiens aux yeux de Cicéron :

***Ille autem quinque delegit ; quarum nomina multi poetae memoriae prodiderunt, quod eius essent iudicio probatae, qui pulchritudinis habere uerissimum iudicium debuisset.***<sup>769</sup>

L'expression *memoriae prodere* utilisée ici, très fréquente, est un véritable sceau authentifiant le fait rapporté<sup>770</sup>, parce qu'elle renvoie à la mémoire de tous. Aucune contestation n'est possible puisque les mêmes souvenirs sont communs à tous : la mémoire partagée ainsi désignée apparaît comme le meilleur outil d'authentification historique.

A l'autre extrémité de la carrière de Cicéron, en 46, un exemple historiographique offre le point de départ du *Brutus*. Atticus y est loué par Brutus pour la composition de son *Liber annalis*, catalogue des magistrats romains qu'il a dédicacé à son ami :

***Tum ille : Nempe eum dicis, inquit, quo iste omnem rerum memoriam breuiter et, ut mihi quidem uisum est, perdiligenter complexus est?***<sup>771</sup>

Le raccourci est saisissant : cet ouvrage contient « toute la mémoire du monde », le mot *memoria* suffit à résumer ce que l'on doit retenir comme faits historiques et désigne clairement l'histoire universelle — c'est l'histoire « de tous les faits ».

Ce que confirme un emploi similaire, cette fois proposé par Atticus, qui demande à Cicéron de traiter devant Brutus et lui-même l'histoire des orateurs à Rome depuis les

<sup>768</sup> CIC., inu. II, 1 : « Il peignit de très nombreux tableaux dont une partie a subsisté jusqu'à notre époque en raison de la vénération attachée à ce sanctuaire... »

<sup>769</sup> Ibid. II, 3 : « Bien des poètes ont transmis leurs noms, parce qu'à leurs yeux elles avaient été distinguées par le jugement d'un homme qui avait dû avoir un sentiment très sûr de la beauté. »

<sup>770</sup> Pour les multiples références de l'expression, qui traduit une connivence entre l'orateur et l'auditeur ou le lecteur, cf. *De or.* I, 181 ; *Brut.* 3 ; 39 ; 289 ; *nat. deor.* II, 6... Cf. *supra* p. 119 n. 411.

<sup>771</sup> CIC., Brut. 14 : « Tu parles sans doute, dit-il, du livre où il a renfermé en abrégé et, autant qu'il m'a paru, avec beaucoup d'exactitude, l'histoire universelle ? »

origines, puisqu'il n'a rien composé depuis le *De re publica* qui a précisément donné à Atticus l'idée de rédiger un abrégé d'histoire :

**... eisque nosmet ipsi ad ueterum annalium memoriam comprehendendam impulsī atque incensi sumus.**<sup>772</sup>

L'expression *ueterum annalium memoriam*, plus développée, révèle le passage de « mémoire » à « histoire » : les « annales anciennes » sont un *monumentum* assurant le souvenir de faits historiques avérés et constituant ainsi une *memoria*/histoire.

Cicéron en donne un exemple peu après, en commençant son histoire des orateurs. Le souvenir des premiers orateurs d'Athènes, source originelle de l'éloquence, est perpétué par un récit historique (les *monumenta ac litterae*) :

**In quam cum intueor, maxime mihi occurrunt, Attice, et quasi lucent Athenae tuae, qua in urbe primum se orator extulit primumque etiam monumentis ac litteris oratio est coepta mandari.**<sup>773</sup>

L'ouvrage d'Atticus lui-même est un *monumentum* utile lorsqu'il atteste l'éloquence de Thémistocle :

**Post hanc aetatem aliquot annis, ut ex Attici monumentis potest percipi, Themistocles fuit, quem constat cum prudentia tum etiam eloquentia praestitisse**

<sup>774</sup>

Le lien entre le *monumentum* et la *memoria* est ainsi clairement énoncé : le *monumentum* — un livre d'histoire — est la manifestation concrète de la *memoria*, concept authenticateur du passé, que nous appellerons histoire.

A tel point que, remontant aux origines de l'éloquence, Cicéron s'appuie sur l'absence de souvenirs historiques pour démontrer l'inexistence de l'art oratoire avant l'époque de Solon et de Pisistrate :

**Videsne igitur, Brute, in ea urbe, in qua et nata et alta sit eloquentia, quam ea sero prodierit in lucem? siquidem ante Solonis aetatem et Pisistrati de nullo ut diserto memoriae proditum est.**<sup>775</sup>

Hors de la *memoria*, point de réalité historique possible. Ce que Cicéron prouve par un raisonnement en creux : un événement qui n'est pas attesté par la *memoria* perd toute réalité, il disparaît ; la *memoria* authentifie donc la réalité des faits et son absence révèle l'inexistence des faits ; puisqu'aucun orateur athénien n'a laissé de souvenir avant Solon

<sup>772</sup> Ibid. 19 : « ... et ce sont ces livres précisément qui m'ont à moi-même donné l'idée de résumer l'histoire des temps passés et qui ont enflammé mon ardeur. »

<sup>773</sup> Ibid. 26 : « Quand je considère la Grèce, ce qui attire surtout mes regards et se détache, pour ainsi dire, en pleine lumière, c'est ta chère Athènes, Atticus, la ville où pour la première fois un orateur s'est élevé, où pour la première fois l'écriture a conservé le souvenir d'un discours. »

<sup>774</sup> Ibid. 28 : « Quelques années plus tard, comme permettent de s'en rendre bien compte les souvenirs consignés par Atticus, parut Thémistocle, dont la valeur oratoire est aussi bien avérée que la haute intelligence »

<sup>775</sup> Ibid. 39 : « Tu vois, Brutus, comme dans la ville même, qui fut la mère et la nourrice de l'éloquence, celle-ci vint tard à la lumière, puisqu'avant la génération de Solon et de Pisistrate personne n'est mentionné comme ayant eu le talent de la parole. »

et Pisistrate, Cicéron en conclut, *ex silentio*, que l'éloquence n'existait pas avant ces deux fondateurs.

Seul le *monumentum* peut combler ce vide et empêcher la fuite du souvenir en le réifiant, en lui donnant une consistance historique palpable. C'est le cas des premiers orateurs romains, L. Brutus, M. Valerius, L. Valerius Potitus, Ap. Claudius, dont seules les actions attestées par les *monumenta* prouvent l'existence :

**... sed ueniamus ad nostros, de quibus difficile est plus intellegere quam quantum ex monumentis suspicari licet.**<sup>776</sup>

Cicéron porte également un jugement moral, non plus sur ce qui peut, mais sur ce qui doit être retenu par l'histoire. L'histoire comme discipline s'appuie sur la faculté critique désignée par *memoria*. Critique, elle permet de discriminer les événements et les faits essentiels. Ainsi, Cicéron ne rapporte qu'un événement qui a traversé les siècles, jugé *dignum memoria* ou *memorable*. En tant que tel il a été confié à la mémoire, selon l'expression récurrente *proditum memoriae est* ; on peut alors traduire *memoria* par histoire, en tant que mémoire universelle, réceptacle des événements qui ont marqué l'humanité. Ceux-ci sont relatés comme une tradition historique, cautionnée par la mémoire des hommes. C'est le cas dans le *De re publica* où Scipion retrace l'histoire de Rome<sup>777</sup>.

## 2. L'objet de mémoire

Pour accéder à ce statut, un événement, un personnage, doit en être jugé digne, selon le principe du *dignum memoria*.

### a. La *memoria* subjective et exigeante de l'orateur-historien : le *dignum memoria*

Les fondements de la conception de *memoria* paraissent établis dès le *De inuentione*. En effet, prolongeant l'exemple de Zeuxis, Cicéron établit une analogie entre l'éloquence et la peinture<sup>778</sup>. A l'instar de Zeuxis composant le portrait féminin idéal pour représenter Hélène, à partir des qualités réparties par la nature entre ses cinq modèles, Cicéron fonde son traité sur plusieurs sources dont il a retenu les meilleures idées pour aboutir à la conception idéale de l'éloquence. Il décide donc de retenir les rhéteurs les plus « dignes d'admiration et de mémoire » :

**Ex iis enim, qui nomine et memoria digni sunt, nec nihil optime nec omnia praeclarissime quisquam dicere nobis uidebatur**<sup>779</sup>

<sup>776</sup> Ibid. 52 : « mais venons maintenant à ceux de nos orateurs sur lesquels il est difficile de savoir autre chose que ce que permettent de soupçonner les documents. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923).

<sup>777</sup> La pérennité de la mémoire historique est soulignée dans les passages suivants : CIC., *rep.* I, 16 ; II, 28 ; II, 54 ; III, 14 ; III, 15 (Cicéron parle de *documentum sempiternum*) ; *leg.* II, 58.

<sup>778</sup> Sur cette analogie, cf. M.-L. Teyssier, « Le langage des arts et l'expression philosophique chez Cicéron : ombres et lumières », *REL* 57, 1979, 187-203.

En identifiant la mémoire historique à un jugement critique, Cicéron définit la fonction de l'historien : non content de s'assurer de la véracité d'un fait, il doit aussi examiner sa valeur morale, exemplaire, comme l'implique l'adjectif *dignus*. C'est en fonction de ces deux critères qu'un fait méritera d'être pérennisé par l'histoire.

La *memoria* implique un jugement de valeur, donc un point de vue de la part de l'historien. Ce que nous appellerons le paradoxe des Thébains nous semble un reflet particulièrement significatif et nuancé de cette condition. Définissant la cause judiciaire, Cicéron considère que la recherche de l'équité amène à examiner si la cause est juste ou injuste. Il illustre cette idée par l'exemple des Thébains érigeant un monument en bronze commémorant leur victoire sur les Lacédémoniens, exemple qui révèle que le débat relatif à la *memoria* repose sur une question de point de vue. En effet, les Thébains considèrent qu'il est glorieux et juste de perpétuer le souvenir de cette guerre, contrairement à la tradition qui interdit de rappeler ainsi une guerre civile, la victoire de Grecs sur des Grecs, fait indigne d'être retenu et célébré auprès des générations suivantes :

***Ea est huiuscemodi : cum Thebani Lacedaemonios bello superauissent et fere mos esset Graiis, cum inter se bellum gessissent, ut ii qui uicissent tropaeum aliquod in finibus statuerent uictoriae modo in praesentiam declarandae causa, non ut in perpetuum belli memoria maneret, aeneum statuerunt tropaeum.***<sup>780</sup>

Affaire de point de vue, disions-nous, car la mise en accusation des Thébains devant les Amphictyons est l'occasion pour Cicéron de développer deux arguments (*ratio* et *infirmatio*), centrés sur l'intégration de cette victoire dans la *memoria* commune, grâce à l'érection d'un *monumentum* :

***Ratio est : "Eam enim ex bello gloriam uirtute peperimus ut eius aeterna insignia posteris nostris relinquere uellemus." Infirmatio est : "At tamen aeternum inimicitarum monumentum Graios de Graiis statuere non oportet."***<sup>781</sup>

Point de vue laudatif des uns sur une victoire (*gloriam, uirtute*), digne d'appartenir à une histoire positive par le legs d'un souvenir aux générations futures (*aeterna insignia, posteris*), pérennisé par le monument. Jugement sévère des autres sur une défaite infamante pour la nation hellène, livrée à des guerres intestines — la proximité *Graios/de Graiis* en accentue l'indignité —, qu'il s'agit d'effacer de la mémoire des hommes, en empêchant sa perpétuation par le *tropaeum aeneum* thébain — l'encadrement du mot *inimicitarum* par *aeternum* et *monumentum* traduit l'impossibilité morale d'une telle

<sup>779</sup> CIC., inu. II, 4 : « En effet parmi ceux qui sont dignes de renom et de mémoire, il nous apparaît que chacun donnait quelque excellent conseil mais que personne n'en donnait de remarquables sur tous les points. » (trad. G. Achard modifiée, Paris, CUF, 1994)

<sup>780</sup> Ibid. II, 69 : « En voici un exemple : les Thébains l'avaient emporté au combat sur les Lacédémoniens ; or en Grèce la coutume voulait en général qu'après une bataille opposant des Grecs les vainqueurs élèvent un trophée sur les frontières, mais seulement pour proclamer leur victoire sur le moment et non pour perpétuer le souvenir de ce conflit : pourtant les Thébains décidèrent d'élever un trophée en bronze. »

<sup>781</sup> Ibid. II, 70 : « La justification de la défense est celle-ci : « Nous avons acquis grâce à cette guerre une si grande gloire que nous voulions en laisser un témoignage éternel pour nos descendants ». La réfutation étant : « Certes, mais il ne faut pas que des Grecs décident d'ériger un monument témoignant éternellement de leurs querelles avec des Grecs ».

célébration.

Cicéron conclut par une question qui résume le paradoxe sans pour autant le résoudre :

***Iudicatio est, cum summae uirtutis concelebrandae causa Graii de Graiis aeternum inimicitarum monumentum statuerunt, rectene an contra fecerint.***<sup>782</sup>

Il reprend des termes appartenant aux deux champs lexicaux déjà évoqués pour mieux confronter les deux points de vue : la gloire (*summae uirtutis concelebrandae causa*) ou une souillure éternelle, comme le monument (*aeternum inimicitarum monumentum*). Avant de déplacer le débat sur un plan moral (*rectene*) : cet acte de mémoire est-il juste ? La *memoria* est donc bien affaire de morale : l'historien retient les faits selon son point de vue. C'est lui qui juge du *dignum memoria*. Tâche complexe, comme le révèle l'exemple thébain : la mémoire historique se construit à l'aide d'un jugement qui choisit l'objet digne de mémoire selon des critères moraux. Dans le cas présent, le cas du *monumentum* des Thébains fut retenu par l'histoire, précisément pour sa valeur exemplaire<sup>783</sup> — qu'il fût *honestum* ou *turpe* !

Bien plus tard, en 55, le *De oratore* affine cette conception. L'attention se porte sur le *dignum memoria*, de façon particulièrement sensible dans deux passages, alors que l'un des interlocuteurs, l'orateur César, se voit confier la tâche d'évoquer la place de l'humour dans l'éloquence. Il cite deux pointes relatives à l'honneur conféré par la *memoria*. D'abord, l'ironie de Fabius Maximus reprenant Tarente aux Puniques, après la défaite de sa garnison dirigée par Salinator. Celui-ci rappelle à Fabius que c'est grâce à lui, qui s'est malgré tout maintenu dans la citadelle, qu'il a pu reprendre la ville. Fabius met à profit l'ambiguïté de cette dernière expression pour lui répliquer que ce souvenir est inoubliable, sachant que sa victoire n'était rendue possible que parce que Salinator avait d'abord perdu la ville !

***... quom aliquot post annis Maximus id oppidum recepisset rogaretque eum Salinator, ut meminisset opera sua se Tarentum recepisse : "Quidni, inquit, meminerim ? Numquam enim recepissem, nisi perdidisses."***<sup>784</sup>

Ainsi réapparaît, en des termes plus sarcastiques, le paradoxe des Thébains, lié à la coexistence de plusieurs points de vue ; là où un Salinator valorise un acte d'héroïsme avec une certaine mauvaise foi<sup>785</sup> et revendique sa place dans la mémoire de Fabius, et

<sup>782</sup> *Ibid.* II, 70 : « Le point à juger consiste à savoir si, en érigeant, pour célébrer leur très grande valeur, un monument témoignant éternellement de leurs querelles avec des Grecs, des Grecs ont bien ou mal agi. »

<sup>783</sup> Le *dignum memoria* implique en fait deux critères : sont dignes de mémoire les faits authentiques et les faits jugés moralement importants. Cicéron applique avant tout le deuxième critère dans sa théorie historiographique. Tite Live (*Praefatio* 9-11) en fera une règle historiographique, jugeant nécessaire d'élaborer une histoire morale de Rome, notamment à travers ses *exempla*, pour donner des modèles à ses contemporains (*Praefatio* 10) : « Ce que l'Histoire offre surtout de salutaire et de fécond, ce sont les exemples instructifs de toute espèce qu'on découvre à la lumière de l'ouvrage : on y trouve, pour son bien et celui de son pays, des modèles à suivre ; on y trouve des actions honteuses, tant par leurs causes que par leurs conséquences et qu'il faut éviter. »

<sup>784</sup> *CIC., De or. II, 273* : « Quelques années après, Fabius Maximus ayant repris la ville, Salinator le pria de se souvenir que c'était grâce à lui qu'il avait remporté ce succès : "Comment ne m'en souviendrais-je point ? lui dit Fabius. Je n'aurais jamais repris Tarente, si tu ne l'avais pas laissé prendre." »

plus largement dans l'histoire des guerres puniques, Fabius l'exhorte à l'humilité en observant avec ironie que l'on retiendra plutôt l'échec de Salinator qui seul a contraint Fabius à reprendre la ville ; il dénonce ainsi l'infamie de son acte, appuyant ses reproches sur la notion de *memoria*. Anticipant sur le jugement moral de l'historien, il évalue l'acte de Salinator selon le critère du *dignum memoria* — *meminerim* — et lui attribue une valeur d'exemplarité.

De même, plus loin, César cite une plaisanterie concernant les origines familiales. Caius Laelius, à qui l'on reproche de ne pas respecter la mémoire familiale en commettant des actes indignes de ses ancêtres, rétorque que son adversaire s'inscrit, lui, dans la continuité de son lignage, sous-entendant qu'il n'a pas d'ancêtres remarquables ou qu'ils sont précisément indignes de mémoire :

***Saepe etiam facete concedas aduersario id ipsum, quod tibi ille detrahit : ut C. Laelius, cum ei quidam malo genere natus diceret indignum esse suis maioribus : “At hercule, inquit, tu tuis dignus.”***<sup>786</sup>

Le *dignum memoria* de Cicéron implique un jugement moral qui autorise ou non l'intégration d'un fait dans l'histoire d'une lignée ou d'une nation, dans la mesure où il offre une continuité logique avec celle-ci. L'attachement de Cicéron à la *dignitas* nous renvoie aux catégories antithétiques de l'*honestas*, le beau moral, l'"honorable", et du *turpe*, l'"infamant".

Le *De oratore* vise à définir l'orateur idéal comme le citoyen idéal. Aussi Antoine fait-il de lui un personnage central dans la vie de la cité : le sage en action est cet homme providentiel que Cicéron a pu représenter en 63. C'est par sa voix notamment que se constitue et se préserve l'histoire :

***Historia uero testis temporum, lux ueritatis, uita memoriae, magistra uitae, nuntia uetustatis, qua uoce alia nisi oratoris immortalitati commendatur?***<sup>787</sup>

L'accumulation de qualifications élogieuses apposées au terme *historia* souligne son importance aux yeux d'Antoine dans la transmission du souvenir et la diffusion de la connaissance ; c'est elle qui "donne vie" à la *memoria*, matériau du passé mort sans elle, qu'elle anime pour le communiquer à la postérité, comme le rappellent M. Rambaud et E. Cizek<sup>788</sup>. La question oratoire souligne le rôle primordial de l'orateur dans cette immortalisation<sup>789</sup>.

<sup>785</sup> Sur cette anecdote, cf. Cato 11. Dans ces deux exemples, Cicéron, par la bouche de César dans le *De oratore*, puis de Caton dans le *Cato maior*, confond Marcus Livius Salinator, vainqueur d'Hasdrubal au Métaure en 207 avec Marcus Livius Macatus, vaincu à Tarente en 209 (cf. LIV., XXVII 25, 5) ; cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 1, p. 288 et 294.

<sup>786</sup> CIC., *De or. II*, 286 : « Souvent encore, c'est chose plaisante d'accorder à son adversaire ce que lui-même vous refuse. “Tu démens tes ancêtres”, disait à Laelius un homme de basse naissance. — “Et toi, tu ne démens pas les tiens”, lui répondit Laelius. »

<sup>787</sup> CIC., *De or. II*, 36 : « L'histoire enfin, témoin des temps, lumière de la vérité, vie de la mémoire, maîtresse de vie, messagère du passé, quelle voix, sinon celle de l'orateur, peut la rendre immortelle ? »

<sup>789</sup> Cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1952, p. 12 : « L'histoire, à qui la voix d'un orateur permettra d'atteindre l'immortalité, n'est-elle pas “témoin des siècles, lumière de la vérité, vie du souvenir, maîtresse de vie, messagère de l'antiquité” ? »

A cette étape de la réflexion cicéronienne, l'orateur idéal se voit attribuer la mission de l'historien, parce qu'il est à la fois homme de lettres et homme de mémoire par excellence, seul capable d'écrire l'histoire avec l'appui d'une mémoire critique et d'une éloquence suffisante<sup>790</sup>.

C'est la mission qu'Antoine développe dans les chapitres suivants en une digression ; il étudie l'évolution de la discipline historique, en commençant par les annales. Celles-ci forment initialement le seul *monumentum* écrit destiné à conserver le souvenir des événements publics et à le diffuser à la connaissance du peuple, via l'*album* :

***Erat enim historia nihil aliud nisi annalium confectio ; cuius rei memoriaeque publicae retinendae causa ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium pontificem maximum res omnis singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus efferebatque in album et proponebat tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi***<sup>791</sup>

Reprochant ensuite à beaucoup d'orateurs de s'être arrêtés à cet état archaïque de l'histoire, à une écriture documentaire, sans recherche littéraire :

***... qui sine ullis ornamentis monumenta solum temporum, hominum, locorum gestarumque rerum reliquerunt***<sup>792</sup>

il réclame une conception plus moderne de l'histoire, comme le rappelle E. Cizek<sup>793</sup>, fondée sur une organisation cohérente, respectant un ordre à la fois logique et chronologique (décision/acte/dénouement) dans l'agencement des faits « dignes de

<sup>788</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1952, p. 50-51, évoque la valeur éducative pour la postérité de l'*historia*, *magistra uitae*, et des *exempla*, moraux : « Si les faits sont embellis, c'est que l'histoire doit servir d'enseignement et d'exemple... Les exemples historiques ne peuvent donc pas être considérés comme de simples artifices de rhétorique dans les œuvres de Cicéron. Il écrit dans le *De finibus* : "En voyant toutes ces actions, auxquelles s'en ajoutent une infinité d'autres, est-il possible de ne pas comprendre que ceux qui les ont accomplies, c'est la splendeur d'une chose très noble qui les a guidés et leur a fait oublier leur intérêt personnel ; que nous d'autre part, qui les célébrons, c'est le sentiment de la beauté morale, et pas un autre mobile, qui nous guide." En un mot, tiré du *De oratore*, l'histoire est *magistra uitae*. » E. Cizek, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB* 1988, 1, 16-25, définit la mission éducative, morale, de l'historiographie cicéronienne, à travers les *exempla* (p. 16-17) : « ... Cicéron, qui lui-même écrivit peu d'ouvrages historiques, se préoccupa surtout des tâches d'une historiographie qui aurait dû perfectionner l'homme, certes l'homme romain, à la faveur d'une large mise en perspective des faits mémorables. A son avis, l'historiographie serait un art indispensable au droit public et privé, à tout sénateur en général et notamment à l'orateur. En fin de compte, l'historiographie doit offrir aux Romains des modèles d'une bonne démarche politique et d'une digne pratique des mœurs. » « Partout Cicéron plaide vigoureusement pour une historiographie loyale, mais surtout moralisatrice et éducative. » (p. 25). Sur la nécessité pour l'orateur de connaître l'histoire, cf. *leg.* III, 18 ; *De or.* I, 18 ; I, 159 ; I, 201.

<sup>790</sup> Sur cette tâche dévolue à l'orateur, la bibliographie est abondante. On trouvera un bilan dans l'Annexe n° 8, p. 488.

<sup>791</sup> *CIC., De or. II, 52* : « L'histoire n'était alors que la rédaction des annales. C'est pour cet objet, c'est en vue de conserver les souvenirs publics, que le grand pontife, depuis les premiers temps de Rome jusqu'au pontificat de P. Mucius, mettait par écrit tous les faits de chaque année, les portant sur une table blanchie qu'il affichait dans sa demeure, afin que le peuple pût venir en prendre connaissance »

<sup>792</sup> *Ibid. II, 53* : « ils se sont bornés, sans aucune recherche de beauté littéraire, à consigner la mémoire des époques, des hommes, des lieux, des événements. »

mémoire », c'est-à-dire choisis, triés par l'historien :

***Rerum ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem ; uolt etiam, quoniam in rebus magnis memoriaque dignis consilia primum, deinde acta, postea euentus expectentur, et de consiliis significari quid scriptor probet...***<sup>794</sup>

Ainsi se fait jour une véritable théorie cicéronienne de l'histoire : l'orateur/historien, le *scriptor*, a un droit d'inventaire sur sa matière ; son jugement critique trie les faits, les classe et les évalue selon un double critère, d'authenticité et de valeur morale<sup>795</sup>. Passés au crible d'une mémoire sélective, les faits historiques obtiennent le cachet du *dignum memoria*. Tout ce qui subsiste dans la mémoire historique doit nécessairement être à la fois vrai et jugé à l'aune du *dignum memoria*, c'est-à-dire de son exemplarité.

<sup>793</sup> Sur les lois de l'historiographie définies par Cicéron, cf. E. Cizek, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1988, 1, 16-25, p. 19 : « La première (des lois de l'histoire, toujours spécifiques) était de ne rien dire de faux, la seconde d'oser dire tout ce qui est vrai. A son tour, la troisième loi serait d'éviter tout soupçon de partialité, de faveur ou de haine. Cicéron énonce clairement ces lois dans le *De oratore* (II, 62)... Auparavant, Cicéron avait demandé à l'historien de ne pas mentir : *satis est non esse mendacem* (*De or.* II, 51). Plus tard, dans l'*Orator*... Cicéron ajoutera une quatrième loi historique, observer l'ordre des événements et en mentionner les dates (*Orat.* 120). Dans le *De oratore* et dans une phrase très révélatrice, Cicéron avançait que l'historien doit présenter les causes et les conséquences des événements, qu'il doit posséder la connaissance des hommes. Qui plus est, il exige de l'historien qu'il reproduise les faits et les actions des hommes, qu'il dépeigne la vie et le caractère des personnages mémorables (*De or.* II, 63). Tout reposerait sur les *res*, les faits, et sur les *uerba*, l'art de les exprimer (*De or.* II, 63). » Selon L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, p. 244-245, l'historien doit bâtir une leçon morale, selon le critère du *dignum memoria* : « Une seconde observation considère le choix des faits à rapporter en fonction de leur importance : *in rebus magnis memoriaque dignis*. Cicéron pose un critère de sélection des faits qui prend en compte la *memoria* et, partant, la postérité : c'est avec le poids du futur que l'historien doit peser la dignité des choses dont il s'occupe... Aussi n'est-ce pas être historien que de se contenter d'inventorier les événements, sans également rechercher les principes de causalité, de modalité ou de finalité perceptibles par abstraction au travers d'eux, de façon à enrichir sa propre expérience et celle de son lecteur. C'est là la perspective d'une histoire pragmatique. Enfin, Cicéron recommande que l'on s'intéresse tout particulièrement aux hommes illustres. Transparaît ici la leçon morale de l'historiographie romaine : la vie des grands hommes est un exemple qui prend tout son sens quand l'histoire se veut profitable. En bref, Cicéron exige de l'historien des qualités de rigueur et de discernement, un esprit somme toute scientifique, mais aussi une volonté pratique et morale, ce en quoi la méthodologie se révèle en quelque sorte philosophique. » Le critère du *dignum memoria* est donc double, car il envisage la véracité du fait rapporté mais aussi sa portée morale et intellectuelle, contre la légèreté des annalistes ; morale parce qu'il doit présenter une valeur pédagogique ; intellectuelle parce qu'il doit contribuer à une meilleure compréhension des causes. Ce principe, théorisé par Cicéron, sera repris par de nombreux historiens latins (p. 144 n. 79) : « On sait que ce critère de sélection des faits "dignes de mémoire" sera communément employé par les historiens latins... on notera qu'il se présente sous la forme d'un stéréotype, *dignus memoria*, qui cependant n'exclut pas les variantes formelles, quand, par exemple, l'ablatif d'un supin remplace le terme *memoria*, soit *memoratu* (Tite Live, Valère-Maxime, Tacite, Ammien Marcellin), *dictu* (Tite Live), *cognitu* (Tacite), *narratu* (Ammien Marcellin) ou encore *adnotatu* (Valère-Maxime). » C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, souligne la place de la raison dans le rejet par Cicéron de l'historiographie traditionnelle et dans son choix d'une histoire critique (p. 400-401). Cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Belles lettres, 1952 (Collection d'études latines, 28), p. 13-14 sur la contrainte cicéronienne de la vérité en histoire.

<sup>794</sup> *CIC., De or. II, 63* : « Les faits exigent qu'on suive l'ordre exact des temps, qu'on décrive les lieux. Comme on veut, quand ils sont importants et dignes de mémoire, en connaître la préparation, puis l'exécution, enfin le résultat, l'écrivain doit indiquer d'abord ce qu'il pense de l'entreprise elle-même »



L'histoire apparaît dès lors comme un art littéraire, assorti d'un jugement intellectuel et moral (*quid scriptor probet*), limitant le contenu de la *memoria* selon deux critères : la véracité et la *dignitas*. Susceptible de permettre « l'art de la déformation historique » défini par M. Rambaud au sujet de César, cette attitude a ouvert un vaste débat sur les libertés prises par l'orateur appelant Lucceius (*fam.* V, 12) à embellir son consulat et à contredire, apparemment, les *leges historiae* qu'il avait lui-même définies dans le *De oratore*, auquel E. Cizek nous paraît avoir mis un terme. Il démontre en effet que l'historien cicéronien, contre les conceptions modernes, doit envisager une historiographie orientée, dépassant la stricte vérité historique pour diffuser une vérité subjective, éducative et morale, constituée par une mémoire sélective<sup>796</sup>.

En cela, la *memoria* de l'historien cicéronien semble fonctionner comme celle de l'individu. En effet, à l'échelle individuelle, la *memoria* est une faculté d'accès à la connaissance du monde, doublée d'un point de vue critique porté sur les perceptions<sup>797</sup> ; la *memoria* n'est pas seulement la capacité d'enregistrer des informations transmises par les perceptions, mais aussi et surtout une faculté de jugement, d'analyse et de sélection, susceptible de séparer le vrai du faux, à l'échelle individuelle<sup>798</sup>. De la même façon, la

<sup>795</sup> Toutefois, Cicéron met en scène, non sans dérision, la contestation de cette idée, par la bouche d'Atticus, qui reproche aux orateurs de manipuler les *loci* et les *exempla*, et de déformer la réalité historique des faits, de les outrer dans un but pathétique, par exemple en associant de façon abusive les morts de Coriolan et de Thémistocle dans le suicide, selon le principe des vies parallèles (*Brut.* 42) : At ille (Atticus) ridens : "Tuo uero, inquit, arbitrato, quoniam equidem concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius." Cicéron démontre ainsi, si besoin était, son recul et le regard amusé qu'il peut porter sur ses propres présomptions et celles de ses semblables : la pointe vient les remettre à leur place, lui et ses confrères, en soulignant les libertés prises parfois avec la vérité pour de simples raisons oratoires, et les rappelle à une humilité que l'orgueil et la soif de réussite de Cicéron pourraient mettre à mal. Cet exemple a suscité de nombreux commentaires sur les exagérations de l'orateur lorsqu'il traite la matière historiographique, que nous rappelons en Annexe n° 9, p. 489.

<sup>796</sup> E. Cizek, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1988, 1, 16-25, p. 22 : « ... ce qui sera bientôt la *ueritas*, dans le *De oratore*, n'est que la *fides*, la loyauté, la probité et non point la vérité absolue. Voilà pourquoi dans une phrase qui a beaucoup troublé les exégètes, Cicéron demande à Lucceius d'embellir les faits au-delà même de ses impressions et de négliger les lois de l'histoire : *itaque te plane etiam atque etiam rogo ut et ornas ea uehementius etiam quam fortasse sentis, et in eo leges historiae negligas*... "Je te demande donc en grâce d'embellir les faits au-delà même de tes impressions et de ne pas t'arrêter si exactement aux lois de l'histoire". Pour des raisons de propagande politique de bon aloi, l'historien peut donc faire une entorse aux lois de l'histoire ou plutôt les interpréter d'une manière personnelle. C'est ainsi qu'il atteint une vérité subjective, voire partielle, mais qui saurait être plus profonde qu'une *ueritas* de surface. Cette *ueritas* n'est qu'un volet de la *fides*, de la loyauté à l'égard de l'histoire profonde et d'un grand homme, comme Cicéron se considérait lui-même... l'essentiel pour Cicéron est que l'auteur du récit historique s'efforce d'embellir les faits racontés d'une manière honnête, donc avec la *fides*. » « Cicéron mit en œuvre une poétique canonique, voire normative, de l'histoire. Il reprit le *topos* de l'historiographie grecque sur la *ueritas*, indispensable au texte historique, pour l'infléchir vers la vérité partielle, limitée par des raisons moralisatrices et même politiques » (p. 25). Dans le même sens, M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*..., p. 55, définit la mémoire critique de Cicéron : « Il a su pratiquer les deux opérations de l'esprit qui constituent la critique historique : l'une, positive, en établissant des faits et des dates ; l'autre, négative, plus fréquente aussi, en éliminant les traditions et les données qu'il jugeait fausses. » Nous rappelons l'essentiel du débat historiographique provoqué par les apparentes contradictions de Cicéron dans l'Annexe n° 10, p. 490.

<sup>797</sup> Dans une perspective probabiliste s'opposant à la confiance sans réserve accordée aux sens par le dogmatisme stoïcien.

mémoire de l'historien est sélective et choisit ce qu'elle doit retenir, et classer dans la catégorie du vrai ou du faux, ne se contentant pas d'enregistrer de simples témoignages : elle réorganise la matière historique et lui "donne vie" — elle est elle-même *uita memoriae*.

### **b. La mise en pratique du *dignum memoria* par Cicéron historien dans le *Brutus***

Les protagonistes du *De oratore* accueillent tous favorablement ce critère, parce qu'il donne une validité intellectuelle et morale aux faits retenus. Ainsi, le jeune orateur Sulpicius écoutant les leçons de Crassus et d'Antoine se montre heureux de recueillir leurs propos dignes de mémoire :

***Nobis enim huc uenientibus satis fore uidebatur, si, quom uos de rebus aliis loqueremini, tamen nos aliquid ex sermone uestro memoria dignum excipere possemus***<sup>799</sup>

Il s'agit d'un véritable patrimoine moral à préserver, au même titre que les nombreux actes mémorables accomplis par Athènes, avant même que la théorie de l'éloquence ne fût élaborée :

***nam ante quam delectata est Atheniensium ciuitas hac laude dicendi, multa iam memorabilia et in domesticis et in bellicis rebus effecerat.***<sup>800</sup>

Les *memorabilia* des Athéniens apparaissent comme un équivalent du *dignum memoria* des propos théoriques d'Antoine et Crassus. Au même titre que ces *memorabilia* — l'expression est équivalente à *dignum memoria* —, les discours des orateurs paraissent suffisamment « mémorables » pour intégrer l'*historia*, parce qu'ils entraînent des conséquences importantes pour le cours des événements : l'histoire de l'éloquence mérite donc d'être retracée, dans le *Brutus* ; c'est l'occasion pour Cicéron de dévoiler la place essentielle qu'il attribue à l'orateur dans la vie publique.

Pour ce faire, il établit une liste des orateurs dignes de mémoire<sup>801</sup> qu'il souhaite rappeler au souvenir des lecteurs, et plus largement des Romains, avec ce point de vue critique, sélectif, que l'historien doit appliquer à sa matière : il bâtit ainsi une *memoria* historique romaine, passée au crible de sa censure. Ainsi, distribuant bons et mauvais points, il ravive le souvenir de certains, injustement oubliés, en néglige volontairement d'autres, jugés indignes d'entrer dans le "palais de la mémoire".

Il loue par exemple le premier Brutus d'avoir obligé, par son éloquence, son collègue Tarquin Collatin à abandonner le consulat et à s'exiler de Rome pour bannir de l'histoire

<sup>798</sup> Cf. *supra* p. 221 l'exemple du géomètre repent, devenu épicurien : la relativité du jugement se confronte au dogme stoïcien.

<sup>799</sup> *CIC., De or. I, 96 : « En venant ici, nous nous tenions déjà pour satisfaits de vous entendre parler sur n'importe quelle matière, puisque de vos entretiens nous avons toujours à recueillir des réflexions dignes de mémoire »*

<sup>800</sup> *CIC., Brut. 49 : « Car, avant qu'Athènes fit ses délices du bel art de la parole, elle avait déjà accompli bien des choses dignes de mémoire dans la paix et dans la guerre. »*

<sup>801</sup> *Ibid.* 53 sq.

politique romaine le souvenir du nom des rois, pratiquant ainsi une forme de *damnatio memoriae* avant la lettre — notons que le nom de Tarquin n'est précisément pas cité :

***(Brutus) qui collegae suo imperium abrogauerit, ut e ciuitate regalis nominis memoriam tolleret***<sup>802</sup>

Contrairement aux Tarquins, qu'elle veut oublier, la tradition historique a retenu le nom de Marcus Cornelius Cethegus comme celui du premier orateur romain véritable :

***Quem uero exstet et de quo sit memoriae proditum eloquentem fuisse et ita esse habitum, primus est M. Cornelius Cethegus...***<sup>803</sup>

Comme Cicéron, Ennius a permis de préserver le nom de ce Cethegus, consul cent quarante ans avant l'Arpinate ; c'est en effet le témoignage d'Ennius qui l'a sauvé de l'oubli dû à son antiquité :

***et id ipsum nisi unius esset Enni testimonio cognitum, hunc uetustas, ut alios fortasse multos, obliuione obruisset.***<sup>804</sup>

Si la *memoria* historique peut condamner les uns aux limbes de l'oubli, elle sait aussi préserver le souvenir de ceux qui le méritent. C'est la mission confiée à l'orateur/historien, selon Cicéron, mission qu'il s'attache lui-même à remplir dans son histoire des orateurs

<sup>805</sup> .

Il distingue avec soin ce travail de l'historien, consacré à la *memoria* et à son contenu, des éloges funèbres qui ont subsisté en abondance, aux intentions certes commémoratives, mais dont il raille l'artifice<sup>806</sup> : les familles les considèrent comme des documents honorables, destinés à faire connaître leur noblesse ; utilisables pour tous les décès, ils sont interchangeable, contraints à une forme et à un contenu canoniques et manquent donc de véracité :

***ipsae enim familiae sua quasi ornamenta ac monumenta seruabant et ad usum, si quis eiusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum et ad illustrandam nobilitatem suam.***<sup>807</sup>

<sup>802</sup> Ibid. 53 : « lui qui ôta le pouvoir à son collègue, pour faire disparaître de la cité le souvenir du nom des rois ».

<sup>803</sup> Ibid. 57 : « Mais le premier Romain qui fut irréfutablement éloquent et réputé tel, et qui en a laissé le souvenir, est Marcus Cornelius Ceteghus. » (traduction J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923).

<sup>804</sup> Ibid. 60 : « et sans le témoignage unique d'Ennius sur cette éloquence, le nom de Ceteghus aurait été, par l'effet du temps, comme beaucoup d'autres peut-être, enseveli dans l'oubli. »

<sup>805</sup> A. Gowing, « Memory and silence in Cicero's *Brutus* », *Eranos* 98, 2000, 39-64, souligne que ce travail de mémoire critique est donc dévolu à l'orateur, spécialiste de cette faculté (p. 50) : « ... Cicero begins with the example of Lucius Brutus, noting that it was Brutus' ancestor who drove out the Tarquins in 509, freeing Rome from "eternal slavery" (*perpetuo dominatu*), and founded the Roman Republic. In the process he obliterated "from the state all memory of the title king" (*e ciuitate regalis nominis memoriam*, 53). In Cicero's view, this could only have been accomplished by a man skilled in oratory. By inference, then, the orator has the ability to destroy memory and to create or foster it, as Cicero does in the text itself and as he will enjoin Brutus to do at the end (331). »

<sup>807</sup> *CIC., Brut. 62* : « Les familles les conservaient comme des titres d'honneur et comme des documents, soit pour en faire usage lorsqu'un de leurs membres venait à mourir, soit pour perpétuer le souvenir de la gloire domestique, soit pour faire valoir tout ce qu'on avait de noblesse. »

Pour sa part, il regrette l'oubli de certains orateurs méritants comme Caton, masqué par des orateurs plus modernes, oubli qu'il répare par son œuvre d'historien :

**... sic Catonis luminibus obstruxit haec posteriorum quasi exaggerata altius oratio.**<sup>808</sup>

Cette négligence s'est introduite au profit d'orateurs grecs, comme Lysias ou Hypéride ; en la blâmant, Cicéron raille plus largement le purisme des atticistes comme Brutus, dont il a pu subir lui-même les critiques, qui rejettent injustement des orateurs honorables comme Caton hors de la mémoire historique par snobisme :

**Sed ea in nostris inscitia est quod hi ipsi, qui in Graecis antiquitate delectantur eaque subtilitate quam Atticam appellant, hanc in Catone ne nouerunt quidem.**<sup>809</sup>

Le contenu de son histoire des orateurs, donc plus largement l'objet digne de mémoire, est une question qui obsède Cicéron. Il ne peut s'empêcher d'émailler sa narration — ou plutôt son dialogue — historique de remarques plus théoriques sur les difficultés représentée par la constitution de la *memoria* qui fournit la matière de son ouvrage. Difficultés liées à des choix subjectifs — le cas de Caton est représentatif — mais aussi à des contraintes matérielles et documentaires inévitables, dont la *memoria* est tributaire. Ainsi, Cicéron a conscience de rappeler les noms d'orateurs peu intéressants et de négliger par ignorance ceux d'orateurs plus anciens et plus compétents, car leur souvenir a été entièrement oublié :

**Atque ego praeclare intellego me in eorum commemoratione uersari, qui nec habiti sint oratores neque fuerint, praetirique a me aliquot ex ueteribus commemoratione aut laude dignos ; sed hoc quidem ignoratione.**<sup>810</sup>

En effet, ils n'ont laissé aucune trace susceptible de réveiller leur souvenir :

**Quid enim est superioris aetatis, quod scribi possit de eis de quibus nulla monumenta loquuntur nec aliorum nec ipsorum ?**<sup>811</sup>

<sup>806</sup> Tite-Live aura les mêmes préventions à l'encontre des éloges funèbres qui, partiels, sont des sources peu fiables et risquent de déformer la mémoire historique (VIII, 40) De la même façon, Cicéron distingue le travail de l'historiographie et celui de la poésie épique. Ainsi, M. Ruch, *Le préambule dans les œuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 247, évoque le cas du chêne de Marius auquel Cicéron a consacré un poème : « Cicéron invité à dire si le chêne de Marius, chanté dans son poème est un produit de l'imagination ou s'il existe vraiment fait une distinction entre vérité poétique et vérité historique, les lois des deux genres étant différentes : *alias in historia leges obseruandas putare, alias in poemate*. A la manière du dialogue socratique, nous aboutissons d'abord à une conclusion particulière : "toute réalité se dédouble en poésie et vérité." » M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, observe que ce ne sont pas les mêmes exigences (p. 66) : « Toute différente est l'opposition des historiens aux poètes, de la réalité à la fiction, et la distinction fondamentale que fait Cicéron dans tous ses travaux entre les exemples poétiques et les exemples historiques correspond à une pensée critique. L'auteur du *De legibus* l'exprime en son nom, en déclarant que c'est une sottise d'exiger la même exactitude dans un poème, fût-il historique, que dans l'histoire. L'un doit plaire, l'autre a pour fin la vérité. Eclairé par une notion de la distinction des genres qui remonte au moins à Aristote, Cicéron se refuse à confondre fiction et réalité (leg. I, 1, 4, 5 ; Aristote, *Poétique* 1451 b.) »

<sup>808</sup> *Ibid.* 66 : « De même l'éclat de Caton a été masqué par l'éloquence de nos orateurs plus modernes, comme par l'ombre d'une construction plus haut montée. »

<sup>809</sup> *Ibid.* 67 : « Mais voyez l'ignorance de nos Romains ! Chez les Grecs ils goûtent ce qui est antique et font leurs délices de cette simplicité qu'ils qualifient d'attique, et cette simplicité, ces gens ne savent même pas qu'elle existe chez Caton ! »

Cicéron reconnaît ainsi les limites de sa démarche, celle d'une *memoria* historique subjective appuyée sur un jugement critique, qui se trouve confrontée au déclin de la mémoire dans le temps et à la disparition de certains *monumenta*, éléments matériels que les choix théoriques ne peuvent ignorer<sup>812</sup>.

Le débat est soulevé par ses deux interlocuteurs, Brutus et Atticus, sous forme polémique ; Atticus l'accuse de citer des orateurs peu fréquentables, ce dont Cicéron se justifie par la chronologie, qui l'oblige à nommer des contemporains, et plus largement tous ceux qui ont pris la parole en public, pour montrer par contraste que peu d'entre eux furent dignes de mémoire :

***sed ordinem sequens in memoriam notam et aequalem necessario incurro. Volo autem hoc perspicui, omnibus conquisitis qui in multitudine dicere ausi sint, memoria quidem dignos perpaucos, uerum qui omnino nomen habuerint, non ita multos fuisse.***<sup>813</sup>

Un peu plus loin, c'est toujours Atticus qui s'insurge contre les choix de Cicéron. Il juge que certains orateurs ne sont pas dignes d'être retenus :

***Omnes enim commemoras qui ausi aliquando sunt stantes loqui, ut mihi imprudens M. Seruilius praeterisse uideare.***<sup>814</sup>

A quoi Cicéron réplique que c'est une nécessité liée à son projet (la mémoire connaît donc bien des choix subjectifs et idéologiques) : cette énumération lui permet de montrer, par un jeu de gradation, qui restreint progressivement, en deux temps, le corps des

<sup>810</sup> *Ibid.* 181 : « Je vois très bien que je m'attarde à mentionner des hommes qui n'ont eu ni la réputation ni le talent d'orateurs et que je passe sous silence des noms anciens qui mériteraient une mention et même des éloges. Mais ces noms me sont inconnus. »

<sup>811</sup> *Ibid.* 181 : « Quels renseignements en effet l'âge précédent peut-il nous fournir sur des hommes dont aucun document ne parle, ni témoignages contemporains, ni écrits personnels ? » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923).

<sup>812</sup> C'est avec nostalgie qu'il observe la dégradation de la mémoire historique, parallèle à celle de la mémoire collective, qui correspond à une régression. Ainsi, il constate par la bouche d'Antoine l'oubli progressif de la personnalité des orateurs attiques et de leur style vigoureux et vivant, au profit d'orateurs plus ternes, moins énergiques. Avec l'oubli de Démosthène et de ses confrères, c'est l'art oratoire qui perd de sa consistance et qui va vers le déclin, manifeste chez un Démocharès ou un Démétrius de Phalère (*De or.* II, 94). Les contraintes matérielles, historiques, qui provoquent l'oubli du passé, suscitent également une perte morale, de substance, et une décadence irrémédiable (*De or.* II, 95) : *posteaquam extinctis eis omnis eorum memoria sensim obscurata est et euanuit, alia quaedam dicendi molliora ac remissiora genera uiguerunt*. « Tant qu'ils trouvèrent des imitateurs, avec le même goût se maintint le même genre d'éloquence. Mais lorsqu'après leur mort leur souvenir se fut peu à peu obscurci, évanoui, une autre manière vint en faveur, plus molle et plus lâche. »

<sup>813</sup> *CIC., Brut.* 244 : « L'ordre chronologique, que je suis, me fait nécessairement rencontrer des noms connus et des souvenirs contemporains. D'autre part je veux, en allant chercher partout les noms de ceux qui ont osé prendre la parole devant la foule, faire voir bien clairement que les orateurs vraiment dignes de mémoire sont en très petit nombre, et que ceux qui, à un titre quelconque, ont pu être qualifiés d'orateurs ne sont pas si nombreux. »

<sup>814</sup> *Ibid.* 269 : « Tous ceux en effet qui un jour ou l'autre ont osé se lever et ouvrir la bouche sont cités par toi et c'est par oubli sans doute que tu n'as rien dit de Marcus Servilius. »

véritables orateurs, qu'un petit nombre seulement de Romains a osé prendre la parole en public, et que, de ce groupe, une infime partie s'est révélée compétente et donc digne de prendre place dans une histoire des orateurs :

***sed his commemorandis etiam illud assequor, ut intellegatis primum ex omni numero quam non multi ausi sint dicere, deinde ex iis ipsis quam pauci fuerint laude digni.***<sup>815</sup>

Ainsi, pour Cicéron, l'historien doit adopter une attitude critique pour constituer une mémoire historique et l'orateur est le mieux placé pour faire œuvre d'historien, comme Cicéron composant le *Brutus*<sup>816</sup>. Mais cette règle est confrontée à la conservation aléatoire du matériau documentaire.

### c. Le crédit conféré par la *memoria*

Est donc historique le fait digne de mémoire. C'est la *memoria* qui donne tout son crédit à un événement historique. Dès lors, se souvenir de celui-ci, c'est reconnaître sa valeur : la *memoria* est validante, comme l'expose l'orateur dans le *De legibus* ; il explique qu'il croit à la divination à cause du souvenir laissé par les exemples historiques, comme celui d'Attius Navius :

***... neque Atti Navi nomen memoria floreret tam diu, nisi omnes hi multa ad veritatem admirabilia dixissent.***<sup>817</sup>

La *memoria* authentifie le fait et même elle le vivifie, comme le laisse supposer la métaphore végétale désignant l'épanouissement du nom d'Attius Navius dans la mémoire des hommes<sup>818</sup>.

De ce fait, Cicéron entoure du plus grand respect la *memoria*, ainsi que son objet : tout le contenu de la *memoria* mérite d'être examiné avec un préjugé favorable.

D'abord, le rappel du passé confère à son discours l'autorité des *exempla* qu'il

<sup>815</sup> *Ibid.* 270 : « mais cette énumération répond aussi à un dessein que je poursuis : je veux que vous compreniez bien, d'abord que dans la grande foule des hommes, le nombre n'est pas grand de ceux qui ont osé prendre la parole ; ensuite que sur ce nombre même bien peu ont mérité d'être loués. »

<sup>816</sup> E. Rawson, « Cicero the historian and Cicero the antiquarian », *JRS* 62, 1972, 33-45, qualifie le *Brutus* de "Cicero's most sustained, sensitive and successful historical achievement" (p. 41-42).

<sup>817</sup> *CIC., leg. II, 33* : « un souvenir aussi éclatant n'entourerait pas depuis si longtemps le nom d'Attius Navius, si tous ces augures n'avaient annoncé beaucoup de choses étonnantes mais conformes au vrai. »

<sup>818</sup> M. Ruch, « Le thème de la croissance organique dans la pensée historique des Romains, de Caton à Florus », *ANRW* I, 2, 827-841, nuance cette image du développement végétal appliquée à l'histoire de Rome, héritée de Caton : « ... dans le *Brutus*, le jugement purement esthétique cède la place à une authentique histoire de l'évolution culturelle. Et cependant cette lente montée de l'art de la parole à travers les générations, cet effort ininterrompu vers un perfectionnement vaguement entrevu, ne sont pas démontrés dans leur relation avec le milieu social, et l'idée de croissance, même si l'on rencontre de temps en temps des comparaisons avec les fruits de la terre, les saisons et les climats, revient plutôt à celle d'élaboration. Le processus se caractérise par des additions successives, chaque âge juxtaposant quelque chose de nouveau à ce qu'il a reçu des précédents : donc vision plus rationaliste que vitaliste, bien que, *Tusc. II, 5*, le phénomène soit ramené à une loi de la nature. »

propose :

***Commemoratio autem antiquitatis exemplorumque prolatio summa cum delectatione et auctoritatem orationi affert et fidem.***<sup>819</sup>

Car le passé est conçu comme prestigieux, le plus grand respect entoure les vestiges d'un âge antérieur supposé plus grave et plus digne, surtout en une période aussi critique que la fin de la République.

Ensuite, de façon très pratique, la *memoria* est la source d'analogies entre les *exempla*, qui permettent d'évoquer similitudes et différences, selon les besoins de la démonstration, comme le confirment M. Rambaud et L. Marchal<sup>820</sup> ; ainsi est rappelé le bon usage que fit Crassus de ces *exempla* dans une argumentation :

***Quae commemoratio exemplorum ualuit, eaque uos in respondendo uti multum soletis.***<sup>821</sup>

Ce qui est digne de mémoire, donc d'être rapporté, constitue en fait une mine d'*exempla*, utiles à l'orateur comme au moraliste, qui trouve dans l'histoire des modèles pour alimenter sa réflexion. Cette idée est une constante, présente dans les exemples suivants, du *De legibus* en 52 jusqu'au *Cato maior* en 44 en passant par les *Tusculanes*

<sup>819</sup> CIC., *Orat.* 120 : « D'autre part le rappel de l'antiquité et l'allusion aux précédents historiques ajoutent au discours, avec beaucoup d'agrément, à la fois de l'autorité et du crédit. »

<sup>820</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, recense les *exempla* représentatifs cités par Cicéron dans son œuvre (p. 27-36), nécessaires à l'orateur (p. 27) : « De l'histoire nationale, il a extrait des exemples politiques, juridiques et moraux, si nombreux qu'un inventaire détaillé atteint des proportions imposantes. » La formation historique de l'orateur apparaît comme obligatoire pour accroître la réussite de son discours (p. 36) : « Une notion apparaît clairement : l'exemple doit être emprunté au passé, et il crée un précédent en faveur de la cause soutenue. L'histoire est ainsi servante de l'éloquence. Il est facile de retrouver dans les écrits théoriques de Cicéron cette notion de similitude (*Part. orat.* 40 ; 44 ; *Top.* 44 ; *De or.* II, 116). Il conçoit bien l'exemple comme un moyen d'embellir le discours en le rendant plus persuasif. » M. Ruch, « L'histoire romaine dans le *De officiis* », *Caesarodunum* 6, 1971, 111-122, note au demeurant (p. 112) que « c'est l'ajustement de l'*exemplum* à l'idée qui importe, en premier lieu. » Sur l'adaptation de l'*exemplum* au point de vue de l'orateur, cf. K. A. Sinkovich, « Cicero historicus », *Rivista di studi classici* 63, 1974, 164-175. L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron », *LEC* 55, 1, 1987, 41-64, note l'importance de la culture historique pour l'orateur, car elle lui permet de manier les *exempla* susceptibles de persuader ses auditeurs (p. 47-48) : « Le *Brutus* prolonge ainsi l'esprit du *De oratore* et de l'*Orator* : les jugements que Cicéron y porte sur la formation historique de certains orateurs, ainsi que sur sa propre réussite, montrent bien l'utilité de l'histoire pour l'art oratoire. S'il connaît l'histoire et s'il l'emploie judicieusement, l'orateur se concilie la force du passé : il peut évoquer des enfers les "témoins les plus sûrs". Servante de l'éloquence, l'histoire est donc invoquée pour l'efficacité oratoire de ses *exempla*... Pour peu que l'orateur se soucie de la justesse des *exempla* qu'il utilise, il possède alors un redoutable moyen de persuasion : le présent trouve de cette manière son fondement dans le passé. On comprend facilement la portée d'un tel argument auprès d'un public romain fortement attaché au *mos maiorum*. Grand utilisateur d'*exempla* historiques, Cicéron définit pour sa part les fonctions de l'*exemplum* en deux types généraux : l'argumentation, qui établit la *fides* du discours, et l'ornementation, qui vise à l'agrément... L'utilisation d'exemples historiques apparaît donc logique et avantageuse pour l'art oratoire. Logique, par la valeur intrinsèque de l'exemple. Avantageuse, quand la valeur même de l'exemple historique se double du respect et de l'admiration que tout Romain porte au passé de Rome. » Cf. E. Cizek, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1988, 1, 16-25, p. 17.

<sup>821</sup> CIC., *Top.* 44 : « La mention de ces exemples ne fut pas sans effet, et, dans vos consultations, vous avez l'habitude d'en citer souvent. »

en 45. Ainsi dans le *Cato maior*, Cicéron évoque un fait exemplaire, confié à la tradition, selon lequel des ambassadeurs lacédémoniens venus à Athènes firent place à un vieillard au théâtre alors qu'il ne trouvait pas de siège parmi les spectateurs athéniens. Manifestant leur respect de la vieillesse, ils entrent ainsi dans l'arsenal d'exemples édifiants capables de frapper n'importe quel lecteur, parce que présents dans la mémoire de tous :

***Quin etiam memoriae proditum est, cum Athenis ludis quidam in theatrum grandis natu uenisset, magno consessu, locus nusquam ei datum a suis ciuibus***

<sup>822</sup>

La *memoria* permet de comparer les faits exemplaires à différentes époques. Elle est un appui indispensable pour porter un jugement d'ensemble sur la valeur de la société romaine. Ainsi, Cicéron fustige la corruption généralisée des chefs romains, demandant à Atticus d'examiner tout le cours de l'histoire :

***Nam licet uidere, si uelis replicare memoriam temporum, qualescumque summi ciuitatis uiri fuerint, talem ciuitatem fuisse***<sup>823</sup>

Dans cette perspective, les lieux de mémoire prennent une place particulière, car ils concentrent en eux la charge symbolique des objets ou êtres dignes de mémoire, méritant pour cette raison une dévotion particulière en tant que supports de la mémoire ; ils suscitent alors une forme de nostalgie, en éveillant le souvenir d'un monde passé et regretté. C'est avec une évidente satisfaction intellectuelle que Cicéron expose dans les *Tusculanes* sa redécouverte du tombeau d'Archimède<sup>824</sup> oublié des Siciliens eux-mêmes :

***Ita nobilissima Graeciae ciuitas, quondam uero etiam doctissima, sui ciuis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.***<sup>825</sup>

Les Syracusains retrouvent la mémoire grâce à leur questeur arpinate, qui avait, lui, conservé — dans sa mémoire ! — les vers qui désignaient le site de cette tombe à l'aide de certains indices :

***Tenebam enim quosdam senariolos, quos in eius monumento esse inscriptos acceperam, qui declarabant in summo sepulcro sphaeram esse positam cum cylindro.***<sup>826</sup>

<sup>822</sup> CIC., *Cato* 63 : « Bien mieux : on rapporte que, à Athènes, pendant des jeux, comme un vieillard était entré dans le théâtre au milieu d'une grande affluence, aucun de ses concitoyens ne lui offrit de place ».

<sup>823</sup> CIC., *leg. III*, 31 : « Car on peut observer, si l'on remonte le cours de l'histoire, qu'un pays a toujours été tel que furent dans ce pays les hommes du plus haut rang. »

<sup>824</sup> Cf. M. Jaeger, « Cicero and Archimedes tomb », *JRS* 92, 2002, 49-61, en particulier p. 57-58. M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, p. 94, analyse la fierté retirée de cette découverte archéologique : « Le *monumentum* ne joue son rôle que dans la mesure où Cicéron, pour mener cette fouille en bon archéologue, se réfère aux textes, grâce à sa mémoire d'homme cultivé... A cette époque de sa vie, il propose en quelque sorte son propre exemple pour illustrer la leçon du *monumentum* que ses écrits sauvent de l'oubli. »

<sup>825</sup> CIC., *Tusc. V*, 66 : « Ainsi la cité de la Grèce la plus célèbre et même à un moment la plus savante aurait ignoré le monument du plus génial de ses fils, si un enfant d'Arpinum ne le lui avait fait connaître. »



Mais son respect pour les lieux de mémoire se manifeste particulièrement au début du livre V du *De finibus*. Il y raconte à Brutus son arrivée à Athènes en compagnie de ses amis Pison Frugi et Atticus, de son frère Quintus et de son cousin Lucius. Tous éprouvent soudain une crainte enfantine, plus impressionnés par la charge de souvenir des lieux qu'ils traversent, liés à des hommes dignes de mémoire, que par la lecture de leurs œuvres, selon Pison Frugi :

**... ut, cum ea loca uideamus in quibus memoria dignos uiros acceperimus multum esse uersatos, magis moueamur, quam si quando eorum ipsorum aut facta audiamus aut scriptum aliquod legamus?**<sup>827</sup>

En effet, ces lieux ont un pouvoir d'incarnation<sup>828</sup> ; les jardins d'Academos actualisent la mémoire de Platon aux yeux de Pison Frugi :

**cuius (Platonis) etiam illi hortuli propinqui non memoriam solum mihi afferunt, sed ipsum uidentur in conspectu meo ponere.**<sup>829</sup>

De même, Quintus qui vient de passer à Colone s'y représente l'arrivée d'Œdipe ; les participes présents qui le peignent en action traduisent ses interrogations sur le site :

**Me quidem ad altioremem memoriam Œdipodis huc uenientis et illo mollissimo carmine quaenam essent ipsa haec loca requirentis...**<sup>830</sup>

Atticus, lui, ne peut pas oublier Epicure en parcourant les jardins qui rendent son souvenir

<sup>826</sup> *Ibid.* V, 64 : « Il faut dire que je connaissais certains petits sénaires, lesquels, d'après une tradition, auraient été gravés sur le monument : il y était dit clairement que, au sommet du tombeau, on avait placé une sphère avec un cylindre. »

<sup>827</sup> *CIC., fin. V, 2* : « Mais, quand nous voyons les lieux où nous savons que les hommes dignes de mémoire ont beaucoup vécu, nous sommes plus émus que quand nous entendons parler d'eux ou que nous lisons quelqu'un de leurs écrits ? »

<sup>828</sup> M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 248, souligne l'importance de ces *monumenta* dans les préambules de dialogue en tant que marques de l'histoire passée, pour rendre la suite du dialogue crédible et l'insérer dans une certaine continuité intellectuelle. Ces *monumenta* donnent à l'esprit l'appui d'une représentation concrète (p. 254) : « Insistant sur le pouvoir de rappel des lieux (*fin. V, 2 : tanta uis admonitionis inest in locis*), il déclare l'évocation dans la mémoire des hommes, de ces grandes figures du passé supérieure à tous les monuments, conception, au demeurant typiquement romaine de l'immortalité. "Pour l'homme qui a le sens de l'histoire, le grand passé peuple d'évocations un endroit ou un paysage célèbre et le décor à son tour confère aux souvenirs historiques leur réalité tangible." » M. Ruch commente ainsi (p. 278) la découverte des *monumenta* des grands hommes athéniens par Pison et les autres, qui leur servent de modèles (*fin. V, 2*) : « Ainsi, transposant en Grèce le sentiment historique et le respect des ancêtres, comme dans le *De oratore* et dans le *De legibus*, Cicéron confère à la puissance évocatrice de l'endroit le pouvoir de susciter des idées qui amorcent un entretien. La vue du lieu entraîne l'évocation des grandes figures du passé, telles que la littérature (Platon) ou simplement le temps les a immortalisées. Et chaque interlocuteur, faisant son propre portrait d'après ses sympathies particulières, de citer son maître spirituel... comme le dira Renan à propos de Corneille, "l'admiration suscite l'imitation". L'étude de la philosophie est le fondement de l'éloquence. »

<sup>829</sup> *CIC., fin. V, 2* : « et les petits jardins, qui sont là près de nous, non seulement me rendent présente sa mémoire, mais me remettent pour ainsi dire son image devant les yeux. »

<sup>830</sup> *Ibid.* V, 3 : « Et précisément je remontais dans le passé jusqu'à Œdipe arrivant ici et demandant, en des vers si touchants, quels sont ces parages... » La force d'évocation du site est telle qu'elle contraint Quintus à remonter dans le temps, comme le suggère l'adjectif métaphorique *altus*, renforcé par le comparatif.

présent :

**... sum multum equidem cum Phaedro, quem unice diligo, ut scitis, in Epicuri hortis, quos modo praeteribamus, sed ueteris prouerbi admonitu uiuorum memini, nec tamen Epicuri licet obliuisci...**<sup>831</sup>

Ces lieux ont un tel pouvoir, selon les préférences philosophiques et poétiques de chacun, qu'ils méritent à juste titre, à cause des souvenirs afférents, d'être intégrés, dit Pison Frugi, dans l'art de la mémoire comme *loci* ; en effet, supports de la mémoire, ils permettent à l'esprit qui les visualise et les parcourt virtuellement, de retrouver les idées qu'on leur aura associées et leur enchaînement par ce pouvoir d'incarnation évoqué par Pison Frugi au sujet de Platon :

**tanta uis admonitionis inest in locis, ut non sine causa ex iis memoriae ducta sit disciplina.**<sup>832</sup>

Pourquoi ? Au-delà de cette « force d'évocation » affective Cicéron dévoile l'implication morale de la mémoire, qui transmet à travers ces lieux et les souvenirs qu'ils renferment, des modèles passés, dont il faut adopter les vertus exemplaires — Pythagore, Carnéade (V, 4) ; Démosthène (V, 6) — ; cette découverte du passé est liée à une éducation morale que Pison Frugi conseille au jeune Lucius Cicéron. A Athènes, celui-ci est émerveillé par cette visite des lieux de mémoire, qui lui permet de « poser le pied dans l'histoire » (V, 5 : *quacumque enim ingredimur, in aliqua historia uestigium ponimus*) ; il doit dépasser la simple curiosité, pour découvrir ces hommes du passé et leur philosophie et s'inspirer d'eux ; la *memoria* les offre comme modèles, révélant ainsi sa vertu éducative :

**Tum Piso : Atqui, Cicero, inquit, ista studia, si ad imitandos summos uiros spectant, ingeniosorum sunt ; sin tantum modo ad indicia ueteris memoriae cognoscenda, curiosorum. Te autem hortamur omnes, currentem quidem, ut spero, ut eos, quos nouisse uis, etiam imitari uelis.**<sup>833</sup>

Une fois de plus, la légitimité de ces maîtres athéniens dépend du souvenir qu'ils laissent. L'existence même de ce souvenir authentifie et justifie leur action et leur pensée : la *memoria* imprègne de son auréole tous les objets qu'elle englobe<sup>834</sup>.

C'est ainsi que Caton, dans le *De finibus*, reconnaît le prestige de cette faculté aux yeux du monde. La *uirtus*, par exemple, est dans toutes les mémoires, comme un objet hautement désirable. Le crédit dont elle jouit est exprimé par les deux adjectifs

<sup>831</sup> Ibid. V, 3 : « ... il m'arrive souvent, en compagnie de Phèdre, que j'aime, vous le savez, d'une affection toute particulière, d'aller dans les jardins d'Epicure, devant lesquels nous venons de passer. Mais si, docile à l'avis du vieux proverbe, je pense aux vivants, il n'est cependant pas possible d'oublier Epicure... » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1930).

<sup>832</sup> CIC., fin. V, 2 : « Les lieux ont un tel pouvoir de rappel que, non sans raison, on les a utilisés pour créer un art de la mémoire. »

<sup>833</sup> Ibid. V, 6 : « Fais attention, Cicéron, dit Pison : des goûts comme ceux que tu as là, quand c'est l'imitation des grands hommes que l'on vise, sont le propre de la fécondité de l'esprit ; mais se contenter de chercher à connaître ce qui témoigne d'un antique passé, c'est <simplement> faire preuve de curiosité. Or nous t'y exhortons tous, les hommes sur le compte desquels tu te proposes de t'instruire, propose-toi en outre, et même, je l'espère, très vite, de les prendre pour modèles. »

*memorabilem et gloriosum*, une fois de plus associés :

***Si enim sapiens aliquis miser esse possit, ne ego istam gloriosam memorabilemque uirtutem non magno aestimandam putem.***<sup>835</sup>

Caton en profite pour contredire l'opinion et définir la ligne stoïcienne : même si elle est ratifiée par la *memoria*, la quête de la *uirtus* ne peut être proposée que si l'on démontre qu'elle procure le bonheur.

Dans le *De diuinatione*, le culte des dieux lui-même est validé par les souvenirs tangibles que les Anciens en ont laissés, les *monumenta*, selon Quintus, qui les approuve :

***Rite igitur ueteres quorum monumenta tenetis... praecipue coluere uigenti numine diuos.***<sup>836</sup>

La mémoire historique fondée sur des documents — les *monumenta* — accrédite donc la réalité des pratiques religieuses. Toutefois, Quintus détourne la portée authenticatrice de la *memoria* et pousse la démonstration jusqu'à l'absurde : il tire argument de l'existence historique des rites pour prouver celle des dieux. Il considère que pour réfuter l'existence des dieux, il faudrait effacer la mémoire des rites, détruire toutes les traces de dévotion passées, brûler les annales :

***Negemus omnia, comburamus annales, ficta haec esse dicamus, quiduis denique potius quam deos res humanas curare fateamur***<sup>837</sup>

Nier les dieux reviendrait à nier l'activité humaine et la mémoire universelle, bref à effacer l'histoire de l'humanité. Avec naïveté ou mauvaise foi, Quintus profite ainsi du crédit de la *memoria* pour authentifier l'existence des dieux comme un fait historique.

Ainsi la moindre fable prend valeur de fait historique dans la bouche de Quintus, qui accorde tout son crédit — comme l'atteste l'expression *proditum memoriae est* dans le texte suivant — à l'aventure d'un paysan invité par un rêve à demander au Sénat de recommencer les jeux votifs souillés par le passage d'un esclave battu. Intimidé, il néglige son devoir ; puni par les dieux, il finit par se présenter au Sénat qui reconnaît la valeur du songe en obéissant à la volonté divine :

<sup>834</sup> Sur la nostalgie et le goût de Cicéron pour le passé, pour les vestiges associés aux philosophes, qui le pousse même à empêcher en 51 la destruction de la maison d'Epicure voulue par C. Memmius, pourtant dédicataire du *De rerum natura*, cf. P. Boyancé, « Les méthodes de l'histoire littéraire : Cicéron et son œuvre philosophique », *REL* 14, 1936, 288-309, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien...*, 199-221, p. 210. Cf. aussi M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 63-64, sur son érudition et son intérêt pour les vestiges archéologiques, qu'il s'agisse du tombeau d'Archimède, des *Tituli* des magistrats du passé, des statues anciennes...

<sup>835</sup> *CIC., fin. III, 11* : « Car, s'il était possible qu'un sage ne soit pas heureux, vraiment cette vertu glorieuse et digne de mémoire, il ne me paraîtrait pas qu'elle soit beaucoup à priser. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1930).

<sup>836</sup> *CIC., diu. I, 21* : « C'est donc avec raison que les Anciens, dont vous gardez des souvenirs tangibles... ont eu pour premier soin d'honorer la puissance efficace des dieux. »

<sup>837</sup> *Ibid. I, 33* : « Contestons tout, brûlons les annales, disons que ce ne sont là que fictions et affirmons n'importe quoi plutôt que d'admettre que les dieux s'occupent des choses humaines ! »

***Itaque somnio comprobato a senatu ludos illos iterum instauratos memoriae proditum est.***<sup>838</sup>

Le raisonnement radical de Quintus est poussé à l'extrême par Antiochus dans le *Lucullus*. Rendu furieux par deux ouvrages de son maître Philon, il demande à son ami Héraclite de Tyr s'il s'en souvient. Il applique ainsi une mémoire sélective, celle de la mauvaise foi, aux travaux de Philon, en les effaçant de ses souvenirs comme s'ils n'avaient jamais existé :

***At ille Heracliti memoriam inplorans, quaerere ex eo, uiderenturne illa Philonis, aut ea num uel e Philone, uel ex ullo Academico audiuisset aliquando?***<sup>839</sup>

Le même principe est appliqué par Quintus dans le *De diuinatione* et par Antiochus dans le *Lucullus*. On peut le rapporter à la démonstration de Lucullus qui vouait une confiance absolue à la *memoria* alimentée par les sens : selon lui, tout objet retenu par la *memoria* était forcément vrai. De la même façon, il suffit selon Quintus et Antiochus de faire disparaître un fait de la mémoire pour annuler sa réalité historique. Cette conception simpliste ne peut satisfaire Marcus Cicéron. Il contredisait Lucullus et faisait de la *memoria* un outil de discrimination du vrai et du faux dans l'examen des souvenirs procurés par les sensations. De la même façon, il combat les superstitions de Quintus dans le *De diuinatione* et réplique à sa crédulité face aux rêves en retournant contre lui l'arme de la *memoria*. Le philosophe en use pour examiner la signification prémonitoire des rêves, définis par son frère Quintus comme un moyen de communication entre les dieux et les hommes. A partir de sa démonstration, nous observerons le statut de la *memoria* dans l'esprit de l'homme. Marcus constate d'emblée que les rêves sont oubliés au réveil, la plupart du temps : de ce fait peu de gens obéissent aux rêves ou s'en souviennent. Il est donc peu vraisemblable d'imaginer que les dieux envoient des avertissements sous cette forme évanescence qui laisse un souvenir peu précis :

***Quid est igitur cur his hominibus consulens deus somniis moneat eos qui illa (somnia) non modo cura, sed ne memoria quidem digna ducant.***<sup>840</sup>

S'ils ne sont pas dignes de mémoire, les rêves se trouvent discrédités. On trouve une explication psychosomatique du phénomène onirique chez Aristote<sup>841</sup>, selon lequel, une

<sup>838</sup> Ibid. I, 55 : « La tradition dit que, le sénat ayant reconnu la valeur du songe, on recommença ces jeux une deuxième fois. »

<sup>839</sup> CIC., Luc. 11 : « Mais il invoquait la mémoire d'Héraclite et lui demandait si pareils livres lui semblaient être de Philon, ou s'il avait jamais entendu Philon ou un autre Académicien exprimer ces idées. » Sur l'anecdote d'Antiochus et d'Héraclite, cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 49 ; C. Santini, « Il Lucullus e Cicerone dinanzi ai disagi della memoria », *Paideia* 55, 2000, 265-290, p. 276-277.

<sup>840</sup> CIC., diu. II, 125 : « Quelle raison y a-t-il donc pour que le dieu, veillant sur ces hommes, les avertisse par des songes alors qu'ils jugent ceux-ci indignes d'être pris en compte ou même d'être retenus » (trad. G. Freyburger et J. Scheid modifiée, Paris, Belles lettres, 1992, La roue à livres).

<sup>841</sup> P. Moraux, « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana* N. S. 1975, 81-96, rappelle la source aristotélicienne (p. 93) : « Le témoignage de Cicéron rappelle l'explication qu'Aristote propose au chapitre 3 du *De insomniis*, et dont on retrouve même plusieurs formules dans le texte latin. » Cf. Aristote, *De insomn.* 3, 461 a 3-5 ; 18 ; 21. Lucrèce évoque de même l'activité de la mémoire pendant le sommeil, responsable des mensonges des rêves (*De rerum natura* IV, 765-767 ; 962-965).

fois le corps engourdi par le sommeil, donc inutilisable, l'esprit est la proie de visions déterminées par le souvenir des actions ou des pensées formées à l'état d'éveil, qu'il ne peut désormais plus accomplir :

***Is cum languore corporis nec membris uti nec sensibus potest, incidit in uisa uaria et incerta ex reliquiis, ut ait Aristoteles, inhaerentibus earum rerum quas uigilans gesserit aut cogitauerit***<sup>842</sup>

Marcus illustre cette théorie d'un exemple personnel, un rêve inspiré par la réalité de l'état de veille ; l'esprit affaibli par le sommeil accomplit en songe une action que son corps engourdi interdit. Ainsi, il rêve que Marius lui ordonne de se rendre dans son monument, parce que, éveillé, il s'est rappelé la fermeté d'âme du général face à son sort qui doit lui servir de modèle à un moment critique :

***... ut mihi temporibus illis multum in animo Marius uersabatur recordanti quam ille grauem suum casum magno animo quam constanti tulisset***<sup>843</sup>

Les rêves apparaissent comme un simple écho de l'empreinte déposée dans l'esprit à l'état de veille :

***Inerant enim in utriusque nostrum animis uigilantium cogitationum uestigia.***<sup>844</sup>

Une fois analysée cette origine des rêves, ancrée dans la réalité de la veille, Cicéron leur dénie toute valeur prémonitoire parce qu'ils échappent à la mémoire<sup>845</sup>. Deux raisons expliquent cette évanescence. Cicéron constate que les rêves prophétiques ne se reproduisent pas. Ainsi, il ne se rappelle que le songe de Marius et observe avec ironie que ses autres nuits de sommeil sont inutiles, car non productives dans le strict domaine de l'oniromancie :

***Mihi quidem praeter hoc Marianum nihil sane quod meminerim. Frustra igitur consumptae tot noctes tam longa in aetate.***<sup>846</sup>

Le persiflage antiphastique marqué par l'emploi des intensifs (*tot, tam*) renforce

<sup>842</sup> CIC., diu. II, 128 : « Lorsque, le corps engourdi, l'esprit ne peut se servir ni des membres ni des sens, il devient la proie de visions variées et troubles déterminées, d'après Aristote, par les traces des actions ou des pensées formées à l'état éveillé. »

<sup>843</sup> Ibid. II, 140 : « Ainsi, à cette époque, Marius préoccupait beaucoup mon esprit, puisque je me rappelais avec quelle grandeur d'âme et quelle fermeté il avait supporté son terrible sort. »

<sup>844</sup> Ibid. II, 140 : « Ainsi les traces des réflexions faites à l'état éveillé étaient restées dans nos esprits. »

<sup>845</sup> J.-C. Marcel et L. Mucchielli, « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, dir. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies vol. 13 n° 2), 63-88, rappellent que M. Halbwachs aboutit à la même explication des rêves, fondés sur une mémoire morcelée (p. 68) : « Nous conservons en mémoire des "impressions d'enfance" qui fournissent la matière de nos rêves, mais ceux-ci n'ont aucun caractère de précision ni dans le temps, ni dans l'espace. De plus, ils sont déformés par le présent dès que nous nous y représentons fatalement sous notre forme actuelle et dans nos perceptions actuelles... En réalité, nos rêves mêlent donc en permanence le passé et le présent. »

<sup>846</sup> CIC., diu. II, 141 : « Moi en tout cas je n'ai assurément fait aucun autre rêve dont je me souviens que celui concernant Marius. C'est donc en vain que j'ai employé tant de nuits pendant une vie aussi longue ! »

l'impression de gâchis lié à des potentialités inexploitées.

Par ailleurs, le nombre infini des rêves et leur renouvellement permanent interdisent leur mémorisation, et donc toute tentative d'élaboration d'une méthode d'analyse fiable :

***quo modo igitur haec infinita et semper noua aut memoria conplecti aut obseruando notare possumus ?***<sup>847</sup>

Seule la *memoria* permet de bâtir un système de références ordonné, tout en validant l'existence des objets du souvenir. Elle discrédite ceux dont elle ne peut s'emparer. Cicéron en use comme d'une arme pour réfuter la valeur d'une technique divinatoire. La *memoria* devient ainsi un outil de jugement rationnel et critique appliqué à l'examen des faits qui lui sont soumis : c'est elle qui détermine leur degré de réalité.

## **B. Mémoire et continuité de la trame historique : l'homme de mémoire est un homme de pouvoir**

---

Lorsqu'un homme est jugé digne de mémoire, il gagne une forme de respectabilité. L'homme de bien, c'est celui dont on se souvient.

Ainsi, dès le début du *De republica*, Cicéron justifie la rédaction de ce dialogue de philosophie politique par sa double compétence : il a exercé une activité politique au plus haut niveau, considérable puisque jugée "digne de mémoire", et mené une réflexion théorique reconnue ; il juge son intervention plus légitime que celle d'hommes qui n'auraient abordé qu'un seul pan du domaine politique, manquant soit de pratique, soit de recul :

***Quibus de rebus, quoniam nobis contigit ut idem et in gerenda re publica aliquid essemus memoria dignum consecuti et in explicandis rationibus rerum ciuiliū quādam facultatem...***<sup>848</sup>

Le dialogue qu'il met en scène est animé par Scipion Emilien en 129 ; il veut faire revivre le souvenir de cette discussion, en légitimant le développement de sa théorie politique par son ancrage dans le passé et en l'appuyant sur des citoyens jugés exemplaires :

***Nec uero nostra quaedam est instituenda noua et a nobis inuenta ratio, sed unius aetatis clarissimorum ac sapientissimorum nostrae ciuitatis uirorum disputatio repetenda memoria est...***<sup>849</sup>

A l'instar de Cicéron, ces citoyens modèles ont eux aussi recours à leurs souvenirs

---

<sup>847</sup> Ibid. II, 146 : « De quelle manière pourrions-nous donc mémoriser ou consigner à l'aide d'observations ces songes en nombre infini et toujours nouveaux ? » (traduction G. Freyburger et J. Scheid modifiée, Paris, Belles lettres, 1992, La roue à livres).

<sup>848</sup> CIC., rep. I, 13 : « J'ai bénéficié dans ce domaine du double privilège d'avoir atteint, en participant au gouvernement, des résultats dignes de rester dans l'histoire et d'avoir acquis une certaine aptitude à exposer les principes de la politique. »

<sup>849</sup> Ibid. I, 13 : « Mais il ne s'agit pas ici d'établir un système nouveau m'appartenant en propre et imaginé par moi. Non, je veux faire revivre le souvenir d'un débat qui eut lieu entre les hommes de notre cité les plus célèbres et les plus sages d'une même génération. »

personnels du passé pour nourrir leur réflexion d'*exempla*. Ainsi, Philus évoquant la sphère d'Archimède, reconnaît qu'il n'a rien inventé, mais qu'il a gardé en mémoire l'explication donnée par Gallus :

***Nihil noui uobis adferam neque quod a me sit cogitatum aut inuentum ; nam memoria teneo C. Sulpicium Gallum, doctissimum, ut scitis, hominem... sphaeram quam M. Marcelli auus, captis Syracusis, ex urbe locupletissima atque ornatissima sustulisset... iussisse proferri.***<sup>850</sup>

La *memoria*, faculté de conservation, transmet un fonds commun de références qui le méritent. Un objet ou un individu dont l'humanité se souvient justifie par là-même qu'on lui accorde de l'attention. Etre digne de mémoire, c'est être digne de soin et d'estime. De ce fait, la mémoire légitime les citoyens méritants, ce que révèle le contraste offert, dans le *De republica*, par le traitement des Tarquins et des Scipions. L'action des Tarquins est tellement infâme qu'ils ne méritent plus que leur nom soit associé au pouvoir à Rome ; d'où l'exil par les Romains de tous les Tarquins, y compris Collatin, pourtant ennemi du roi, mais qui a le tort de porter le même nom. Cette éviction a pour but d'effacer le nom des Tarquins de la conscience romaine, forme archaïque de *damnatio memoriae* :

***... nostri maiores et Conlatinum innocentem suspicione cognationis expulerunt et reliquos Tarquinius offensione nominis.***<sup>851</sup>

Inversement, au livre VI, par le jeu de la *memoria*, le souvenir de Scipion l'Africain est commémoré à travers Scipion Emilien. Il rencontre Massinissa en 149, qui s'exalte à sa vue, car il éveille en lui le souvenir indélébile du premier Africain qu'il a connu lors de la deuxième guerre punique :

***... conspicio in meo regno et his tectis P. Cornelium Scipionem cuius ego nomine recreor ipso ; itaque numquam ex animo meo discedit illius optimi atque inuictissimi uiri memoria.***<sup>852</sup>

Le mot *memoria* est associé à un individu jugé de façon très positive, dont les mérites sont reconnus de tous, et légitime ici un homme de pouvoir.

Mais la connotation laudative du terme s'étend aussi à celui qui fait preuve de mémoire, de l'objet au sujet, en l'occurrence son descendant qui, par l'acte de mémoire, se rend digne de son ancêtre et de son héritage, à l'intérieur d'une lignée. Relayer le souvenir des ancêtres, c'est en même temps reconnaître leur valeur, pérenniser leur action, poursuivre leur œuvre et renforcer ainsi le lignage. En effet, alors que le songe de Scipion commence, il voit avec effroi son grand-père, l'Africain, qui l'invite à se reprendre

<sup>850</sup> *Ibid.* I, 21 : « Je ne vous communiquerai rien de nouveau, ni que j'aie imaginé ou découvert moi-même ; il s'agit, en effet, d'un souvenir : on parlait un jour d'une semblable apparition à C. Sulpicius Gallus, un homme d'une science fort étendue, vous le savez... il demanda d'apporter la sphère enlevée par l'aïeul de M. Marcellus, après la prise de la très riche et très belle ville de Syracuse... »

<sup>851</sup> *Ibid.* II, 53 : « ... nos ancêtres exilèrent alors aussi Collatin, tout innocent qu'il fut, parce que ses relations de parenté le rendaient suspect ; il en fut de même des autres Tarquins, parce que leur nom provoquait l'irritation. »

<sup>852</sup> *Ibid.* VI, 9 : « ... je vois dans mon royaume et sous mon toit Publius Cornelius Scipion ; il me suffit d'entendre son nom, pour que je me sente revivre, tant il est vrai que le souvenir du héros généreux et invincible qui le portait ne quitte jamais mon cœur. »

et à graver ses paroles dans sa mémoire :

**Ades, inquit, animo et omitte timorem, Scipio, et quae dicam memoriae trade.** <sup>853</sup>

Il lui remet un patrimoine familial en faisant appel à sa mémoire ; il l'y intègre en lui promettant qu'il gagnera à la guerre le surnom qu'il lui a transmis en héritage :

**... eritque cognomen id tibi per te partum quod habes adhuc hereditarium nobis.**

<sup>854</sup>

Ainsi se fonde une dynastie, à travers le souvenir d'une mémoire familiale. Caton complètera ce raisonnement dans le dialogue tardif dont il est éponyme, en souhaitant au même Scipion Emilien de détruire Carthage et de parachever l'œuvre de son grand-père :

**Quam palmam utinam di immortales, Scipio, tibi reseruent, ut aui reliquias persequare!** <sup>855</sup>

Par le jeu de la *memoria*, l'aïeul revivra à travers son descendant :

**sed memoriam illius uiri omnes excipient anni consequentes** <sup>856</sup>

La mémoire unit ainsi les membres d'une même lignée, les identifie pour ainsi dire au point de façonner un héros familial, atemporel et éternel, sans âge, qui se manifeste dans chaque génération.

Cette préoccupation est constante. Ainsi, dans le *De finibus*, en 45, Caton le jeune félicite également Cicéron de préserver la mémoire de Lucullus en s'occupant de l'éducation de son fils qu'il lui a confiée par testament :

**Praeclare, inquit, facis, cum et eorum memoriam tenes, quorum uterque tibi testamento liberos suos commendauit, et puerum diligis.** <sup>857</sup>

A travers Lucullus le jeune, Cicéron veut nourrir la mémoire de toute sa famille. C'est le souvenir de l'oncle <sup>858</sup> du jeune homme, Caepion, qui le porte à faire preuve d'une telle attention :

**nam et aui eius memoria moueor...** <sup>859</sup>

La cohérence du présent avec le passé, conformément au *mos maiorum* <sup>860</sup>, voilà ce que réclame Cicéron, forgeant ainsi une histoire idéologique, offrant au lecteur un outil clair de

<sup>853</sup> Ibid. VI, 10 : « Reprends-toi, Scipion, bannis la crainte et grave dans ta mémoire mes paroles. »

<sup>854</sup> Ibid. VI, 11 : « ... et tu mériteras par tes propres actions le surnom que tu n'as fait, jusqu'ici, qu'hériter de moi. »

<sup>855</sup> CIC., Cato 19 : « Puisse cette palme t'être réservée, Scipion, par les dieux immortels, pour que tu achèves l'œuvre de ton aïeul ! »

<sup>856</sup> Ibid. 19 : « mais le souvenir de ce héros sera transmis à jamais par la suite des ans »

<sup>857</sup> CIC., fin. III, 9 : « Tu as parfaitement raison, reprit Caton, de conserver fidèlement la mémoire de deux hommes qui t'ont par testament recommandé leurs enfants ; <tu as raison aussi> d'aimer le jeune Lucullus. »

<sup>858</sup> Aui semble être une erreur de Cicéron ou du copiste, car Caepion est le frère de Servilia, épouse de Lucullus père. Aui pourrait avoir été copié pour *auunculi* (*De republica*, CUF, p. 10, apparat critique, conjecture de Scütz).

<sup>859</sup> CIC., fin. III, 8 : « d'abord j'y suis porté par le souvenir de son grand-père... »



jugement sur les faits passés en les retenant ou non parmi les *memorabilia*. Seule la *memoria* offre la garantie morale de cette continuité des vertus à Rome, ce qui explique le goût de Cicéron pour la connaissance du passé selon M. Rambaud et L. Marchal<sup>861</sup>.

Ainsi, en 46, le *Brutus* oppose successivement deux exemples représentatifs de ce jugement ; l'amour fraternel a effacé chez Caius Gracchus l'amour de la patrie :

***Vtinam non tam fratri pietatem quam patriae praestare uoluisset !***<sup>862</sup>

Son activisme politique introduit une discontinuité dans sa mémoire familiale, car, selon Cicéron, son talent lui aurait permis d'égaliser son père et son grand-père (Scipion l'Africain), et donc, de se montrer digne de la *memoria* familiale :

***Quam ille facile tali ingenio, diutius si uixisset, uel paternam esset uel auitam gloriam consecutus !***<sup>863</sup>

Inversement, Caius Galba était un orateur estimé en mémoire de son père Servius, c'est-à-dire qu'il entraînait en continuité par son talent avec le souvenir laissé par ce dernier, l'hérédité lui assurant un préjugé favorable :

***Laudabant hunc (Galbam) patres nostri, fauebant etiam propter patris memoriam***

<sup>864</sup>

L'appartenance à ces grandes familles marquées par la *memoria*, comme obligation à l'égard des ancêtres, inspire le respect et définit un homme de pouvoir<sup>865</sup>. Cicéron examine dès le *De legibus*, en 52, les structures qui doivent encadrer et favoriser ces

<sup>860</sup>

Cf. J. Gaillard, « Cicéron, la conquête et les conquérants », *Ktèma* 8, 1983, 129-140, p. 129-131 : « Il faut convenir que l'histoire, considérée comme "lieu", c'est-à-dire comme source d'arguments, et, au-delà, comme source d'exemples, relève de la culture collective. C'est particulièrement vrai à Rome, serait-on tenté de dire : les institutions, les comportements, les valeurs morales, religieuses et politiques trouvent leur assise et leur justification implicite dans la tradition ou, plus exactement, se définissent en terme de continuité ou de rupture avec la notion très vaste et confuse à la fois de *mos maiorum*... Et sans doute Cicéron est-il tributaire d'une double tradition : celle du *mos maiorum* qui personnalise le passé en entretenant, au sein du groupe confus des *maiores*, une galerie de portraits exemplaires profondément inscrits dans la mémoire collective ; celle du récit épique qui, s'appuyant sur ce trait de mentalité et contribuant lui-même à l'enrichir, procède à une héroïsation systématique des grands personnages : comme Homère avait nourri la pensée grecque, Naevius et surtout Ennius ont inculqué à la pensée romaine une vision épique des guerres puniques, en célébrant les artisans de la conquête comme l'image vivante du patriotisme de l'aristocratie romaine et des vertus essentielles qui lui sont attachées. » Sur la prise de conscience de la nécessaire continuité romaine et la participation de l'historiographie à ce processus, cf. J.-M. André et A. Hus, *L'Histoire à Rome : historiens et biographes dans la littérature latine*, Paris, PUF, 1974 (Collection Sup. Littératures anciennes, 3), p. 18 : « Du moins (Cicéron) perçoit-il ce besoin de l'homme de "se situer" dans une continuité historique. Le sens de la tradition était très fort à Rome. Cicéron lui assigne une dimension nouvelle, et demande à l'histoire de provoquer la prise de conscience qui conduit l'homme à la maturité. Ainsi, sans jamais se couper de la tradition romaine, Cicéron en vient-il à considérer l'histoire — avec la philosophie — comme le moyen privilégié par lequel l'homme peut perfectionner sa conduite et se situer dans le monde... Si donc la connaissance de l'*antiquitas* est nécessaire, il ne l'est pas moins qu'elle soit écrite, afin de devenir une *acquisition pour l'éternité*, comme le souhaitait Thucydide. »

<sup>862</sup>

*CIC., Brut. 126 : « Plût au ciel que l'amour fraternel ne l'eût pas emporté chez lui sur l'amour de la patrie ! »*

<sup>863</sup>

*Ibid. 126 : « Qu'il lui eût été facile, avec un génie comme le sien, s'il eût vécu plus longtemps, d'égaliser la gloire de son père ou même celle de son grand-père ! »*

<sup>864</sup>

*Ibid. 127 : « Nos pères estimaient son talent ; ils s'intéressaient à lui en mémoire de son père »*

hommes de mémoire. Il constate que la mémoire familiale transmet non seulement le souvenir des ancêtres, mais aussi les outils du pouvoir, notamment religieux. Ainsi, Atticus atteste que, pour éviter la disparition des rites à la mort du père, leur charge est affectée à son héritier :

***At postea haec iura pontificum auctoritate consecuta sunt, ut, ne morte patris familias sacrorum memoria occideret, iis essent ea adiuncta, ad quos eiusdem***

<sup>861</sup>

Cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, p. 108 : « Mais ce qu'il a présenté comme un trait biographique chez un de ces personnages représentatifs (la vénération des ancêtres chez Caton) traduit son sentiment personnel, où viennent s'unir les études historiques, la division du passé en générations et l'amour des ancêtres... cette vénération toute romaine des ancêtres, ... par un jeu d'influences réciproques, fortifie le sens historique et en reçoit confirmation... En ce point, il serait facile de souligner l'apparente incohérence qui en résulte. A une véritable intelligence de l'évolution historique, Cicéron ajoute sa croyance au progrès de la culture, auquel il se glorifie de contribuer ; en même temps, il revient toujours à cette idée que les ancêtres étaient meilleurs que leurs descendants, et que d'eux jusqu'à l'époque contemporaine il y a décadence et dégradation. » Il conçoit le *mos maiorum* comme un héritage à préserver, transmis par l'histoire (p. 110) : « Le *mos maiorum* n'est donc pour Cicéron ni une formule oratoire, ni lieu commun, ni l'expression d'un traditionalisme abstrait. Dans son esprit nourri de connaissances historiques, il correspond à trop de réflexions, à une science trop précise, surtout à un sentiment trop profond des liens héréditaires... Toute la vie romaine reposait sur la durée et sur la continuité. Les fils reprenaient la tradition des pères, les magistrats et les sénateurs, issus de clans patriciens ou de la noblesse républicaine, appartenaient tous à des familles historiques, même les Gracques si démocrates. A Rome, la cité légale était la tradition réelle, la politique était encore l'histoire. » Ainsi s'explique le goût de Cicéron pour l'histoire (p. 113) : « ... le principal mobile qui animait son étude du passé était le besoin de se situer lui-même dans le monde et dans le temps, de comprendre son moment. » Lui-même, *homo nouus*, s'efforce d'entrer dans cette continuité d'exemples (p. 111) : « Cette situation d'*homo nouus* ne pouvait que le rendre plus attentif à la place et au moment qu'il venait remplir, plus conscient aussi d'imiter un héros historique, compatriote d'Arpinum, Marius. » L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, développe une analyse similaire du goût de Cicéron pour l'historiographie, lié à la prise de conscience de la continuité de l'histoire romaine et à la volonté de s'y inscrire, lui, l'*homo nouus* (p. 248-249) : « Le passé n'est pas lettre morte pour l'Arpinate. Il est source du présent et fondement de l'avenir, sans solution de continuité. C'est, pour Cicéron, un penchant tout naturel que de vouloir inscrire sa destinée dans la trame de l'évolution historique, car à ses yeux l'histoire donne à l'homme une pleine conscience de son existence et lui confère toute sa maturité (*Orat.* 120)... Avant donc que d'être une arme pour l'orateur ou le politicien, avant que de constituer un genre littéraire et d'avoir une nature propre, l'histoire est une règle de vie ou plutôt elle est la vie (*De or.* II, 36)... l'histoire offre ses leçons à qui les veut entendre. Ces leçons d'utilité pratique et morale, en somme philosophiques, Cicéron y sera d'autant plus attentif que le *mos maiorum* et ses traditions ancestrales représentent en quelque sorte l'aboutissement de sa carrière d'*homo nouus*. » C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 146, constate aussi le simple plaisir intellectuel pris par Cicéron dans l'investigation historiographique.

<sup>865</sup>

Cf. A. Haury, « Cicéron et la gloire : une pédagogie de la vertu », *Mélanges Boyancé...*, 401-417, p. 404 : « La gloire d'ailleurs constitue, à Rome en particulier, un capital familial, un héritage, un patrimoine, dont la conservation et l'accroissement exigent un effort soutenu, comme le proclame Marius dans sa harangue électorale (Salluste, *Iug.* 85, 23) : *Maiorum gloria posteris quasi lumen est ; neque bona, neque mala eorum in occulto patitur...* » On peut appliquer aux grandes familles romaines les réflexions de M. I. Finley sur la mémoire familiale en Grèce (*Mythe, mémoire, histoire : les usages du passé*, recueil d'articles extraits de diverses revues et publications, 1963-1979, Paris, Flammarion, 1981 (Nouvelle bibliothèque scientifique 107), p. 33) : « La survie de cette forme de tradition... doit être, dans une large mesure, attribuée aux familles nobles dans les diverses communautés, y compris les familles royales là où elles subsistaient, et, ce qui n'est qu'une variation particulière du même phénomène, aux prêtres de sanctuaires comme Delphes, Eleusis et Délos... L'objectif, qu'il ait été ou non entièrement conscient, était immédiat et pratique : rehausser le prestige, garantir un pouvoir ou justifier une institution. »

**morte pecunia uenerit.**<sup>866</sup>

La mémoire familiale offre donc à l'héritier une situation de pouvoir qui ne quittera pas la lignée, exclusive. Elle assure ainsi une forme de stabilité et constitue de fait un élément de pouvoir de l'élite<sup>867</sup>.

Ce que vient confirmer l'exemple de l'augure Appius Claudius, cité par Quintus dans le *De diuinatione*. Celui-ci, pour justifier la divination, valorise les augures, et parmi eux, Appius Claudius Pulcher, qui, d'après ses connaissances augurales, annonça les troubles de 63 que réprima Marcus. Quintus loue l'augure qui, seul, depuis des années, a gardé le souvenir des formules augurales et des techniques divinatoires :

**solus (App. Claudius augur) enim multorum annorum memoria... diuinandi tenuit disciplinam.**<sup>868</sup>

Le détenteur de cette *memoria* jouit d'une supériorité sur ses concitoyens et du prestige qui en découle aux yeux de Quintus.

De façon plus théorique, Marcus Cicéron considère la *memoria* comme l'une des qualités nécessaires au sénateur, qui doit avoir une notion complète de l'Etat :

**Videtis iam genus hoc omne scientiae, diligentiae, memoriae, de quo non paratus esse senator nullo pacto potest.**<sup>869</sup>

La *memoria* constitue avec la *scientia* et la *diligentia* un ensemble de qualités définissant l'homme d'Etat responsable, capable de tout prévoir, sans être pris au dépourvu, grâce à sa connaissance du passé, comme le soulignent J.-M. André et A. Hus, ainsi que L. Marchal<sup>870</sup>.

L'orateur explique l'importance de la *memoria* à la tête de l'Etat : elle assure sa continuité, donc sa stabilité, qui préserve à la fois les institutions et les citoyens et permet de le conserver tel quel. Marcus s'étonne de l'absence d'une *memoria publica* commune à tous les citoyens ; des gardiens des lois pourraient la préserver en rappelant ces lois<sup>871</sup>. En l'absence de documents officiels versés aux archives pour les confirmer, elles peuvent

<sup>866</sup> CIC., leg. II, 48 : « Mais par la suite, ces droits ont obtenu de par l'autorité des pontifes que, pour empêcher le souvenir des rites sacrés de disparaître à la mort du père de famille, la charge en serait attribuée à ceux à qui, en suite de son décès, échoit la fortune. »

<sup>867</sup> J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 115, observe cette domination liée à la mémoire des rites : « Dans les sociétés sans écriture, la mémoire collective semble s'ordonner autour de trois grands intérêts : l'identité collective du groupe qui se fonde sur des mythes, et plus particulièrement des mythes d'origine, le prestige des familles dominantes qui s'exprime par les généalogies et le savoir technique qui se transmet par des formules pratiques fortement pénétrées de magie religieuse. »

<sup>868</sup> CIC., diu. I, 105 : « ... le seul de mémoire d'homme depuis de nombreuses années, de mémoire d'homme, à avoir conservé la science... de la divination. » (trad. G. Freyburger et J. Scheid modifiée, Paris, Belles lettres, 1992).

<sup>869</sup> CIC., leg. III, 41 : « Vous voyez enfin tout ce que cela comporte en général de savoir, d'application, de mémoire, et sur quoi un sénateur ne saurait en aucune manière se trouver pris au dépourvu. »

<sup>871</sup> Cicéron exagère sans doute, car il existe un archivage à Rome (le *Tabularium*). Sur ce sujet, cf. E. Posner, *Archives in the ancient world*, Londres, 1972, 160-185.

être interprétées ou détournées de mille façons :

***Legum custodiam nullam habemus, itaque eae leges sunt, quas apparitores nostri uolunt : a librariis petimus, publicis litteris consignatam memoriam publicam nullam habemus.***<sup>872</sup>

Marcus invite ainsi à rédiger un code de lois qui les établisse de façon définitive : seule cette *memoria* collective peut les confirmer et les garantir à l'ensemble des citoyens ; elle garantirait ainsi à la Ville la conformité des lois aux desseins du législateur, la fidélité qu'elles assurent à ses origines. C'est un rêve de conservation/préservation qui poursuit Cicéron, confronté à l'instabilité chronique — bientôt au renversement — de la *res publica* : conserver la mémoire pour mieux préserver la cité.

Ainsi, l'homme de pouvoir doit manifester ses capacités de *memoria*, à la fois pour gouverner sagement et pour se révéler le digne successeur d'un ancêtre éminent. Il est alors doublement légitimé : par son appartenance à une dynastie qu'il reconnaît et par un caractère d'exception qui lui donne une appréciation hors du commun des besoins de la cité, fondée sur une connaissance approfondie du passé qui lui permet de prévoir l'avenir. Toutefois, les héros exemplaires cités par Cicéron se trouvent aussi légitimés *a posteriori* par le souvenir qu'ils laissent dans la mémoire romaine. On assiste à une forme d'héroïsation de l'homme *dignus memoria* dont la valeur est ainsi reconnue par ses concitoyens et par la postérité.

## C. L'appropriation des héros par la mémoire collective : l'intégration à l'histoire

---

### 1. Le devoir de mémoire : le *mos maiorum* et la décadence

<sup>870</sup> Scipion annonçait déjà cette idée dans le *De republica* (IV, 1, frg. 2), où il évoquait la capacité de l'esprit à prévoir l'avenir et à se souvenir du passé : ... atque ipsa mens quae futura uidet, praeterita meminit. « ... et l'esprit lui-même, qui est capable de prévoir l'avenir, garde le souvenir du passé. » Cf. J.-M. André et A. Hus, *L'Histoire à Rome...*, p. 16-17, sur la nécessité de la mémoire historique chez l'homme d'Etat, qui doit connaître les précédents et s'insérer dans la continuité de l'histoire de la cité. Plus largement, l'orateur doit posséder une formation historique solide, digne de la culture générale exigée par les interlocuteurs du *De oratore* ; cf. L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron », *LEC* 55, 1, 1987, 41-64, p. 44 : « Aussi, tout en confessant l'utilité des *exempla* historiques (*De or.* I, 256) Antoine n'impose cependant aucune formation historique déterminée pour l'orateur : celui-ci se contentera de consulter les spécialistes en la matière. Cette conception ne nie pas la valeur de l'histoire pour l'orateur : elle s'accorde en cela avec celle de Crassus, l'autre principal interlocuteur du *De oratore*, qui est, lui, le tenant d'une idéale perfection oratoire. Ainsi, c'est également pour la valeur des monuments et des exemples tirés du passé que Crassus recommande de son côté une connaissance historique active et personnelle (*De or.* I, 210)... De part et d'autre donc, l'histoire vaut pour la force oratoire de ses *exempla* : il y a seulement opposition sur le degré de connaissance. Il est clair à cet égard que Cicéron donne la préférence à Crassus qui au fil du *De oratore* se révèle son véritable porte-parole : l'histoire est digne d'être activement connue de l'orateur. L'*Orator* sanctionne d'ailleurs le message du *De oratore*, car l'on y voit confirmé ce principe d'intérêt personnel de l'orateur pour l'histoire (*Orat.* 120) ».

<sup>872</sup> *CIC., leg. III, 46 : « Nous n'avons aucune conservation des lois ; aussi ces lois sont-elles ce que veulent nos appariteurs ; nous les demandons à des libraires, nous n'avons aucun document officiel les rappelant, enregistré dans des archives publiques. »*

La bonne mémoire s'identifie avec l'aptitude à reconnaître les services qu'on a reçus. C'est un processus naturel chez l'homme, puisqu'il se manifeste spontanément dès l'enfance, sans contrainte, selon Cicéron :

***Quae memoria est in iis (pueris) bene merentium, quae referendae gratiae cupiditas !***<sup>873</sup>

Cette *memoria* est d'une intense fidélité ; Cicéron envisage ici son aspect moral : les enfants, jugés moins corrompus et plus proches d'un état de pureté initial, manifestent de ce fait un élan spontané dans la reconnaissance des bienfaits qu'ils ont reçus et dans la volonté de l'exprimer en négligeant leur propre intérêt. Cet exemple invite le citoyen romain supposé perverti par l'âge et l'expérience à retrouver cette ingénuité morale dans son comportement social. En effet, aux yeux de l'écrivain, c'est la garantie d'une société plus stable, apaisée, où chacun accomplirait d'autant plus volontiers ses devoirs de citoyen qu'il aurait la certitude d'en être récompensé par le souvenir de la foule reconnaissante. Ce que Cicéron traduisait de façon plus théorique dans le *De legibus* :

***Quae autem natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum et beneficii memorem diligit ?***<sup>874</sup>

Dès le *De legibus*, en 52, il étendait à l'ensemble de l'humanité le propos de l'exemple précédent développé dans le *De finibus*. La question oratoire traduit sa certitude de l'existence d'une loi naturelle<sup>875</sup> de la *memoria* : l'homme apparaît comme un être social dont les principes fondamentaux sont identiques d'un peuple à un autre. Parmi eux, la reconnaissance, c'est-à-dire le souvenir des bienfaits reçus, est conçue comme l'un des éléments constitutifs de la concorde sociale qui unit les citoyens.

Une société perdant cette capacité de mémoire entre donc en décadence, ce qu'expose Scipion dans le *De republica*. Il envisage le déclin de Rome dans l'opposition de deux générations. Il cite d'abord Ennius, qui fait reposer la stabilité de Rome sur le souvenir des mœurs d'autrefois :

***Moribus antiquis res stat Romana uirisque.***<sup>876</sup>

Il constate alors qu'avant sa génération, l'action des Romains s'appuyait sur la tradition :

***Itaque ante nostram memoriam et mos ipse patrius praestantes uiros adhibebat et ueterem morem ac maiorum instituta retinebant excellentes uiri.***<sup>877</sup>

Cette observation est saturée par le champ lexical de l'antériorité, qui renforce cette vision

<sup>873</sup> CIC., fin. V, 61 : « Quel souvenir ils gardent de ceux qui leur font du bien ! Quelle impatience de se montrer reconnaissant ! »

<sup>874</sup> CIC., leg. I, 32 : « Est-il un peuple qui ne chérisse la courtoisie, la bienveillance, la sensibilité du cœur et la reconnaissance des bienfaits ? »

<sup>875</sup> Cf. B. Wisniewski, « Le problème de la loi naturelle dans le *De legibus* de Cicéron », LEC 60, 2, 1992, 129-138.

<sup>876</sup> CIC., rep. V, 1 : « C'est grâce aux mœurs et aux hommes d'autrefois que Rome est debout. »

<sup>877</sup> Ibid. V, 1 : « Ainsi donc, avant notre génération, c'était la tradition ancestrale elle-même qui appelait à l'œuvre les hommes du premier rang, et c'étaient ces hommes éminents, qui maintenaient en vigueur les coutumes anciennes et les institutions qu'avaient connues nos pères. »

nostalgique d'un passé nécessairement plus moral et plus pur parce que fidèle à ses racines : *ante, patrius, ueterem, maiorum*. L'emploi du mot *memoria* pour désigner la génération de Scipion, alias Cicéron, n'est pas innocent, et caractérise, par antiphrase, au voisinage du mot *mos*, la capacité d'oubli de cette génération, son refus de l'héritage culturel romain<sup>878</sup>. C. Lévy note l'importance d'une philosophie de l'histoire pour transmettre le *mos maiorum* et assurer la continuité et le progrès d'une cité héritée des *maiores*<sup>879</sup>.

Cicéron fustige donc sa génération à travers la métaphore d'une peinture qui s'efface<sup>880</sup> ; ses contemporains ont négligé de raviver les couleurs en restaurant la république vieillissante, et même d'en préserver le dessin, c'est-à-dire ses institutions :

***Nostra uero aetas, cum rem publicam sicut picturam accepisset egregiam, sed iam euanescentem uetustate, non modo eam coloribus isdem quibus fuerat renouare neglexit, sed ne id quidem curauit ut formam saltem eius et extrema tamquam liniamenta seruaret.***<sup>881</sup>

<sup>878</sup> V. Pöschl, « Quelques principes fondamentaux de la politique de Cicéron », *CRAI* 1987, 340-350, p. 344-345 : « Cicéron a montré les mesures qu'Auguste devait en effet prendre par la suite. La restauration souhaitée de la *res publica* n'était possible qu'avec la restauration des anciennes mœurs romaines, comme Cicéron l'indique ici. Mais il était peut-être déjà trop tard. Sénèque allait dans le même sens lorsqu'il déclarait que Brutus avait fait erreur en croyant pouvoir restaurer l'ancienne constitution alors que les anciennes mœurs étaient tombées dans l'oubli : *ciuitatem in priorem formam posse reuocari amissis pristinis moribus* (Ben. 2, 2). Le vers d'Ennius, cité par Cicéron, cerne bien le problème : *moribus antiquis res stat Romana uirisque*. De fait, la restauration et le maintien du *mos maiorum* étaient de grande importance pour le fonctionnement de l'ordre social et politique à Rome, d'une bien plus grande importance que l'ordre extérieur d'une forme constitutionnelle... Cicéron s'est donc inlassablement efforcé de mettre en valeur le *mos maiorum* et l'*auctoritas maiorum*. La référence à l'histoire romaine devient un principe fondamental de sa politique et se trouve ainsi en accord total avec le procédé usuel à Rome. »

<sup>879</sup> C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 504 : « Pour Cicéron, l'*optimus status ciuitatis* n'a rien d'une utopie, car il s'est totalement incarné dans la Rome des *maiores*... La réflexion philosophique vient donc étayer la méditation sur le passé de Rome et donner à celui-ci une valeur doublement "exemplaire" : Rome est un *exemplum* de l'*optimus status ciuitatis*, mais aussi l'actualisation en un lieu donné de cette évolution vers la perfection qui caractérise la nature tout entière.... » Un élément significatif rappelé par C. Lévy (*ibid.* p. 518-519) marque l'importance de la mémoire dans la préservation du patrimoine romain : « On a depuis longtemps souligné que si le jeune Grec apprenait à lire dans l'*Illiade*, l'enfant romain, lui, avait pour livre de lecture la loi des XII Tables. » Cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. 1, *Le monde grec*. 2, *Le Monde romain*, Paris, Seuil, rééd. 1988 (Points Histoire 57), p. 346-354. Cicéron note lui-même (*leg.* II, 59) avec regret que les Romains n'apprennent plus ce texte, signe de leur décadence et de leur perte d'identité.

<sup>880</sup> C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 503, explique cette métaphore par l'attachement de Cicéron à l'histoire et à l'obligation pour ses contemporains de préserver les souvenirs qu'elle leur transmet, le *mos maiorum*, mais en renouvelant ce dernier : « Or la question qui hante Cicéron n'est-elle pas aussi la difficulté d'actualiser une autre forme de transcendance, celle du *mos maiorum*, dans un monde en proie à la violence née précisément de l'affrontement des égoïsmes ? Les hommes, dit Carnéade, se soucient fort peu de la justice et ceux qui la pratiquent passent pour des sots (*rep.* III, 18, 28). Notre génération, affirme Scipion, s'est comportée comme des gens qui ayant reçu en héritage un tableau de prix négligeraient d'en revivifier les couleurs (*ibid.* V, 1, 2). Pourquoi les individus sont-ils incapables de vivre une éthique qui transcende leur égoïsme ? telle est la question commune à Cicéron et à Carnéade. La différence entre eux réside en ceci que l'histoire, absente du discours de Philus, pour qui les hommes sont uniformément mus par l'égoïsme, tient dans la pensée de l'Arpinate un rôle essentiel. »

L'emploi du verbe *renouare*, particulièrement expressif dans un tel contexte pictural, n'est pas sans évoquer la formule favorite *memoriam renouare* employée fréquemment ailleurs par Cicéron. L'analogie de la peinture et de l'histoire renvoie à son grand projet : réveiller, "rafraîchir" la mémoire de ses contemporains amnésiques, coupables d'avoir laissé le cadre légal républicain s'estomper. Cette décadence est une « crise de la culture » selon C. Moatti<sup>882</sup>.

Une question oratoire pessimiste conclut par le constat de la perte des valeurs ancestrales chères à Ennius, à qui elle renvoie en reprenant sa formulation (*antiquis moribus stare*, rep. V, 1) :

***Quid enim manet ex antiquis moribus quibus ille dixit rem stare Romanam ?***<sup>883</sup>

On oublie ces mœurs d'antan au point qu'elles ne sont plus d'usage, ni même connues :

***Quos ita obliuione obsoletos uidemus ut non modo non colantur sed iam ignorentur.***<sup>884</sup>

La perte de la *memoria* collective<sup>885</sup> traduit donc une corruption des mœurs de l'actuelle génération qui met en danger la République<sup>886</sup>. La *memoria* définit une forme de conservation visant à préserver l'Etat. « Cicéron était inspiré par ce sentiment romain du devoir de l'héritier, qui, sous peine de déchoir, doit faire croître l'héritage recueilli »,

<sup>881</sup> CIC., rep. V, 2 : « Notre génération s'est comportée tout autrement : elle avait hérité d'une organisation politique comparable à une peinture magnifique sans doute, mais dont la netteté commençait à passer à cause de son âge ; non seulement elle a négligé de la restaurer, en y remettant les mêmes couleurs qu'autrefois, mais elle ne s'est même pas préoccupée de sauvegarder au moins son dessin et la ligne, pour ainsi dire, de ses contours. » Sur la métaphore filée de la peinture, M.-L. Teyssier, « Le langage des arts et l'expression philosophique chez Cicéron : ombres et lumières », REL 57, 1979, 187-203, constate la fréquence de l'analogie entre arts plastiques et philosophie chez Cicéron. Le procédé est d'origine grecque, en premier lieu platonicienne (p. 193). Il faut rapprocher cette image d'Aristote, De memoria 450 a, 28-30, qui établit une analogie entre la peinture et la sensation imprimée dans la mémoire.

<sup>882</sup> Cf. C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron... », p. 386. Se fondant sur rep. V, 2, C. Moatti analyse l'inquiétude de Cicéron face à l'oubli général du *mos* (p. 388-389) : « Ainsi non seulement la jeunesse mais aussi ceux qui avaient reçu en héritage les *instituta maiorum*, le *mos* tout entier, non seulement les *homines noui* mais encore les *nobiles*, toute la société semblait gagnée par l'oubli du savoir traditionnel. Dès ses premiers discours, puis dans ses œuvres théoriques, Cicéron sonne l'alarme, reproche à ses contemporains de négliger les usages et les lois, d'ignorer les institutions des Anciens, de ceux dont la *uirtus* avait garanti le développement continu de la cité... Cicéron n'est pas seul à se plaindre ; Salluste vitupère son époque et celle qui l'a précédée, lui reprochant son *ignauia*, son *incultus* (B. J. II, 4)... »

<sup>883</sup> CIC., rep. V, 2 : « Qu'est-ce donc qui subsiste des mœurs d'autrefois, qui ont fait, comme l'a dit le poète, que Rome restât debout ? »

<sup>884</sup> Ibid. V, 2 : « Nous les voyons tombées dans l'oubli au point que non seulement elles ne sont plus en honneur, mais qu'on les ignore maintenant. »

<sup>885</sup> M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1<sup>re</sup> éd. 1950, nouvelle éd. rev. et aug. G. Namer, 1997, constate les limites naturelles de la mémoire collective (p. 134-135) : « La mémoire d'une société s'étend jusque là où elle peut, c'est-à-dire jusqu'où atteint la mémoire des groupes dont elle est composée... la mémoire d'une société s'effrite lentement, sur les bords qui marquent ses limites, à mesure que ses membres individuels, surtout les plus âgés, disparaissent ou s'isolent... »

suggère A. Novara<sup>887</sup>. Ce qui explique l'attachement de Cicéron à toute manifestation de cette *memoria* collective, à l'historiographie et aux *monumenta* comme une garantie de la permanence de l'Etat et de ses chefs, donc de la société romaine<sup>888</sup>.

Il observe dans les soubresauts de la République finissante l'antagonisme de deux tendances, la fidélité à la mémoire et la décadence du *mos*, notamment au sein du Sénat. Ainsi, dans le *De legibus*, Atticus est chargé de noter ironiquement en employant le superlatif *gratissimam memoriam* le « souvenir très reconnaissant » du consulat de Cicéron chez les sénateurs, tout en fustigeant leur corruption qui, dit-il, « peut épuiser encore bien des censeurs et des juges » !

***Ille uero etsi tuus est totus ordo, gratissimamque memoriam retinet consulatus tui, pace tua dixerim : non modo censores sed etiam iudices omnes potest defatigare.***<sup>889</sup>

Un décalage apparaît entre l'idéal — un ordre sénatorial totalement acquis à Cicéron,

<sup>886</sup> P. Gros, « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique* 606, avril/juin 1998, 441-450, p. 442, constate cette inquiétude chez Cicéron et ses contemporains : « Les ravages de l'individualisme, constatés par Salluste comme par Cicéron, ne peuvent être compensés ou combattus par le recours aux valeurs de l'*antiquitas* qui prennent de plus en plus les couleurs de la désuétude. » Cf. également C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron... », p. 391 (sur la lutte de cette génération contre l'oubli), p. 411-412 (sur le goût pour les vestiges du passé).

<sup>887</sup> A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 530.

<sup>888</sup> Les observations de P. Nora, « Entre mémoire et histoire », *Les lieux de mémoire*, éd. P. Nora, Paris, 1997, Gallimard (Quarto), t. 1, 1<sup>re</sup> éd. 1984, 23-43, sur la rupture de la société contemporaine avec les traditions et son goût subséquent pour les lieux de mémoire, semblent refléter les préoccupations de Cicéron autour de la décadence. Sa volonté de bâtir une historiographie à la fois révèle la tentation de préserver le *mos* et manifeste l'aspect révolu de ce dernier (p. 23) : « Accélération de l'histoire. Au-delà de la métaphore, il faut prendre la mesure de ce que l'expression signifie : un basculement de plus en plus rapide dans un passé définitivement mort, la perception globale de toute chose comme disparue — une rupture d'équilibre. L'arrachement de ce qui restait encore de vécu dans la chaleur de la tradition, dans le mutisme de la coutume, dans la répétition de l'ancestral, sous la poussée d'un sentiment historique de fond... On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus. La curiosité pour les lieux où se cristallise et se réfugie la mémoire est liée à ce moment particulier de notre histoire. Moment charnière où la conscience de la rupture avec le passé se confond avec le sentiment d'une mémoire déchirée ; mais où le déchirement réveille encore assez de mémoire pour que puisse se poser le problème de son incarnation. Le sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire. » La menace de la révolution contre laquelle lutte Cicéron reflète (p. 24) « la fin des idéologies-mémoires, comme toutes celles qui assuraient le passage du passé à l'avenir ou indiquaient, du passé, ce qu'il fallait retenir pour préparer l'avenir ; qu'il s'agisse de la réaction, du progrès ou même de la révolution. » L'invention d'un modèle historiographique par Cicéron, fondé sur des lieux de mémoire, des vestiges, confirme le passage d'une mémoire vivante, celle du *mos*, à une mémoire historique. C'est (p. 28) « la fin d'une tradition de mémoire. Le temps des lieux, c'est ce moment précis où un immense capital que nous vivions dans l'intimité d'une mémoire disparaît pour ne plus vivre que sous le regard d'une histoire reconstituée. »

<sup>889</sup> *CIC., leg. III, 29* : « *Oui, car encore que cet ordre te soit tout acquis et qu'il te garde la plus vive reconnaissance pour ton consulat, avec ta permission, je dirais qu'il est bien en mesure d'épuiser non seulement tous les censeurs, mais encore tous les juges.* »



reconnaissant envers son défenseur — et la réalité, une classe dirigeante plus que versatile, aux intérêts divergents et contradictoires<sup>890</sup>.

Malgré tout, l'ancien consul garde l'espoir de voir la République préservée par la rénovation de cette mémoire collective et reconnaissante grâce à son propre exemple. Dans les *Paradoxes des stoïciens*, en 46, il évoque son exil de 58 ; il oppose deux situations successives : il juge avoir été exilé, non par la cité, mais par les bandits qui l'ont dirigée ; quand la cité fut de retour, c'est-à-dire la légalité, on l'a rappelé d'exil, à l'instigation du consul de 57, Publius Cornelius Lentulus Spinther :

***accersitus in ciuitatem sum, cum esset in re publica consul, qui tum nullus fuerat, esset senatus, qui tum occiderat, esset consensus populi liber, esset iuris et aequitatis, quae uincla sunt ciuitatis, repetita memoria.***<sup>891</sup>

Il associe son retour à la restauration de la *memoria iuris et aequitatis* qui manifeste l'existence de la cité et lui donne toute sa cohérence — la métaphore des *uincla ciuitatis* traduit bien, avec force, la solidité retrouvée de la société, grâce au ciment constitué par son droit, ses institutions. *Repetita memoria*, dont c'est l'une des rares occurrences<sup>892</sup>, apparaît ici comme un synonyme de *renouata memoria* et souligne la nécessaire restauration qui préservera Rome. Toutefois, l'expression *renouata memoria*, beaucoup plus fréquente<sup>893</sup> dans les textes de Cicéron, traduit son ambition : c'est lui, l'*homo nouus*, qui permettra la rénovation de la société romaine, plutôt qu'une simple répétition du passé, incapable de répondre aux évolutions sociales et politiques de la République — en cela, il se démarque des vieilles familles sénatoriales dont le conservatisme confine à la sclérose et à la volonté de confiscation le pouvoir. Cicéron a parfaitement conscience que l'on ne peut répéter le modèle ancien sans le transformer : à la restauration, il préférera la rénovation. Le goût de l'histoire n'est pas passéiste chez Cicéron, mais au contraire progressiste. C'est « le sens latin de l'histoire comme progrès, celui par exemple qui se manifestait dans la tradition historique de Rome : ne montrait-elle pas les progrès de Rome, le progrès institutionnel en particulier... ? », selon A. Novara<sup>894</sup>. Il veut conserver le cadre républicain sans psittacisme, en renouvelant le personnel politique — il est le meilleur représentant de ces *homines noui* — et en modifiant les rapports de force.<sup>895</sup>

Rome renoue avec une identité perdue<sup>896</sup>. Avec l'amnésie, Rome tout entière disparaît : son sénat, ses consuls, ses traditions<sup>897</sup>. Si les Romains rappellent Cicéron, c'est parce qu'ils ont retrouvé la mémoire de leurs institutions et avec elle, le sens de

<sup>890</sup> Le sarcasme est renforcé par la surenchère d'adjectifs déterminant *ordo* : *ille, tuus, totus*.

<sup>891</sup> *CIC., Parad. IV, 28* : « *j'ai été rappelé dans la cité, quand il y eut dans l'Etat un consul, qui jusque-là avait été inexistant, quand il y eut un sénat, qui jusque-là était mort, quand il y eut la libre expression du peuple, quand fut rappelée la mémoire du droit et de la justice, qui sont les liens de la cité.* » (trad. J. Molager modifiée, Paris, CUF, 1964).

<sup>892</sup> Avec un sens politique. Sinon, cf. *CIC., Top. 5*.

<sup>893</sup> Cf. *infra* p. 365 n. 1168 pour le relevé des occurrences de l'expression.

<sup>894</sup> A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 178.

l'obligation morale de reconnaissance envers un citoyen méritant. Les Romains doivent cultiver le goût de l'histoire qui seul peut à la fois raviver le souvenir des traditions romaines et révéler la nature fondamentalement progressiste de ces dernières, comme le souligne A. Novara<sup>898</sup> : « La cause première du progrès de l'Etat romain nous paraît avoir été aux yeux de Cicéron cette personnalité collective même des Romains, le caractère de ce peuple dont l'histoire a été une "éducation continuée", si l'on reprend à Alain Michel cette expression (*Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*p. 433) ». Le travail historiographique et une meilleure connaissance du passé sont donc les conditions indispensables à la rénovation de la République. Ainsi s'explique le rôle essentiel de l'histoire pour Cicéron et le goût de ses contemporains — comme Varron — pour l'*antiquitas*, selon P. Gros<sup>899</sup>.

## 2. Historiographie et postérité

Le passage à la postérité, nécessaire à la fois à la gloire personnelle, à la survie politique du magistrat et au salut de l'unité républicaine, est garanti par un outil que Cicéron réclame de ses vœux : l'historiographie. En confiant à la postérité les hauts faits des Romains, celle-ci joue un rôle moral, par son exemplarité. Cette exemplarité est telle qu'elle touche même celui qui se consacre à leur transmission, l'historien, ainsi Titus Ampius Balbus. En octobre 46, Cicéron félicite ce dernier, Pompéien, d'avoir obtenu la grâce de César. Il l'invite à supporter l'inactivité en se réfugiant, à son exemple, dans la réflexion et l'écriture. Toutefois, il doit lui-même se conformer à l'exemple fourni par les héros dont il raconte les exploits et dont il est le premier lecteur :

***Deinde, cum studium tuum consumas in uirorum fortium factis memoriae prodendis, considerare debes nihil tibi esse committendum quam obrem eorum quos laudas te non simillimum praebeas.***<sup>900</sup>

<sup>895</sup> Cf. C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, p. 395, 397, 398 ; C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 106-115, analyse ainsi le conservatisme d'un Varron ou d'un Cicéron qui use de l'historiographie non pour reproduire le passé mais pour l'interroger (p. 107) : « L'ancienne approche de la tradition se faisait sur le mode de la citation, se donnait comme une commémoration ; la nouvelle relève d'une analyse et, sous l'influence des méthodes de la science hellénistique, de l'érudition. En ce sens, la rédaction des coutumes doit se comprendre comme un des aspects de l'ouverture de la société romaine et de sa rationalisation, une renaissance intellectuelle — *renouatio*, écrit Cicéron. Comme un acte politique également, dans la mesure où la recherche érudite interroge les fondements de la société, la tradition, la vérité, l'autorité. » Cette démarche s'appuie sur l'émergence d'une raison critique (p. 175) : « La recherche de la causalité, signe d'une pensée rationnelle, révèle un extraordinaire besoin de comprendre et aussi le progrès de l'esprit humain. »

<sup>896</sup> Le double balancement introduit par les deux propositions relatives *consul, qui tum, senatus, qui tum* accentue l'opposition de deux époques, autour d'un moment de rupture, de l'amnésie au réveil de la mémoire (*Parad.* IV, 28).

<sup>897</sup> CIC., *Parad.* IV, 27 : « ... cum mos patrius occideret... » « ... lorsque la coutume de nos pères avait succombé... » Sur le *mos maiorum*, cf. C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 534-535.

<sup>898</sup> A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 304.

Il s'agit certes pour l'historien de montrer l'exemple, de se montrer digne des faits racontés, mais plus largement, Cicéron note le pouvoir de la discipline historique qui impose par sa nature même à son lecteur comme à son auteur une obligation de *dignitas*. L'histoire, parce qu'elle diffuse et pérennise la *memoria*, joue donc un rôle contraignant essentiel à la continuité et à la cohésion de la société romaine, particulièrement évident dans l'exemple de Balbus.

A ce titre, deux lettres adressées à Quintus soulignent que le passage à la postérité dépend étroitement de la constitution d'une historiographie, chargée d'enrichir la mémoire collective, à la fois pour reconnaître les mérites des individus et offrir à la cité un fil conducteur, une cohérence qui, à travers des modèles, assure sa pérennité. En effet, au début de l'année 59, Marcus prodigue des conseils à son frère Quintus, en charge de la province d'Asie. Il dresse de lui un portrait élogieux, louant le contrôle qu'il sait exercer sur ses passions, et qui lui donnera la capacité de limiter celles de ses administrés. L'éloge devient hyperbolique dans la comparaison de Quintus avec les héros de l'histoire ancienne. La rareté de cette qualité, la maîtrise de soi, fait de lui un homme d'exception :

***Nam Graeci quidem sic te ita uiuentem intuebuntur ut quendam ex annalium memoria aut etiam de caelo diuinum hominem esse in prouinciam delapsum putent.***<sup>901</sup>

Derrière la flatterie, destinée à orienter Quintus et à modérer son tempérament fougueux en lui donnant des modèles de vertu, il s'agit d'intégrer le nouveau magistrat dans une continuité temporelle, une *memoria* en constante progression, dans une édification sans

<sup>899</sup> P. Gros, « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique* 606, avril/juin 1998, 441-450, p. 443-444 : « ... l'immense effort d'érudition que les "antiquaires" et les savants développent dans les décennies situées de part et d'autre du milieu du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. ne constitue pas un "retour à l'antique", ou du moins, en dépit des apparences, il ne s'agit pas d'un simple effort de sauvegarde ou de recension, mais d'une volonté de comprendre en ordonnant : l'objet de la recherche est profondément modifié par la recherche elle-même... il apparaît que cette quête insatiable des faits et des données du passé ne tombe jamais, à Rome, dans le piège de la scolastique : ces savoirs, anciens ou nouveaux, sont des instruments qui permettent de penser efficacement le présent. La culture est le "nouveau devoir civique", et ce n'est assurément pas un hasard si des esprits aussi différents que Cicéron et Vitruve parlent tous deux, en évoquant leurs propres ouvrages, d'un véritable *munus* offert à la République ou à leurs contemporains... Ainsi s'élabore une "société non dupe", intellectuellement très évoluée, qui n'ignore pas le déclin de certaines traditions, mais cherche à sauver l'essentiel ainsi que — et c'est l'un des buts avoués de l'opération — à préserver son pouvoir. Cette attitude à la fois systématique et empirique délivre à l'observateur moderne une leçon digne d'intérêt : elle est fondée, chez Cicéron comme chez Varron, sur un refus des dogmatismes et des sectarismes ; *in diem uiuimus*, telle est la maxime à laquelle se tiennent ces penseurs qui accueillent et trient, à mesure qu'ils découvrent. » Nous étudierons du reste la réception de ce retour triomphal dans les discours de Cicéron. Nous verrons également que l'attachement à un passé renouvelé s'exprime pleinement dans les discours.

<sup>900</sup> *CIC., fam. VI, 12, 5 ; lettre 510* : « Enfin, puisque tu consacres ton labeur à transmettre à la postérité les actions des hommes de courage, tu dois avoir bien présent à l'esprit que tu ne peux te permettre aucun geste qui ne soit à l'image même de ceux dont tu fais l'éloge. »

<sup>901</sup> *CIC., Ad Q. fr. I, 1, 7 ; lettre 30* : « Quant aux Grecs, ils te regarderont, vivant de la sorte, comme quelque personnage tiré de la mémoire de nos annales, ou même descendu du ciel en dieu pour venir gouverner la province. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1934).

cesse renouvelée. Ainsi, il prend la suite des héros de l'antiquité, voire de la mythologie, par la grâce de la *memoria annalium*, c'est-à-dire l'accumulation de mémoire constituée et transmise par l'historiographie, ici les annales. Vision globale, qui inclut l'individu dans un processus qui le dépasse, rendu tangible par la mémoire historique qui assure une cohérence chronologique depuis le lointain passé jusqu'à la postérité. La fin de la lettre le confirme en évoquant la conclusion logique de ce processus, la perspective du jugement de la postérité sur son action :

***Non est tibi his solis utendum existimationibus ac iudiciis qui nunc sunt hominum sed iis etiam qui futuri sunt***<sup>902</sup>

Marcus espère donc renforcer en Quintus le souci de la postérité, donc de l'histoire, en lui signifiant qu'il en est un maillon, comme tant d'autres avant et après lui. Il en veut pour confirmation l'anticipation intuitive et inconsciente de ce processus universel chez Quintus qui s'est préoccupé de l'édification de *monumenta* célébrant sa charge et consacrant son nom au souvenir de la postérité :

***... tamen non neglegeres, praesertim cum amplissimis monumentis consecrare uoluisses memoriam nominis tui***<sup>903</sup>

Ces exhortations révèlent les réticences de l'orateur à l'égard de son frère. Il en trouve l'amère justification à la fin de l'année 59 (entre le 25 octobre et le 10 décembre), en reprochant à Quintus de s'être emporté, d'être blessant avec ses administrés et injuste dans ses envois de lettres. Du coup, il réitère ses avis, l'invitant à améliorer son image auprès des habitants avant de quitter sa province : l'évocation de la postérité résonne cette fois comme une menace, et non plus comme une récompense, en un conseil pressant dont l'urgence est accentuée par le superlatif :

***nunc tamen decedens, id quod mihi iam facere uideris, relinque, quaeso, quam iucundissimam memoriam tui.***<sup>904</sup>

Cicéron tente d'éveiller son frère à une doctrine qu'il défend pour son propre compte. C'est ainsi que, pour sa part, il demande en juin 56 à Lucceius d'écrire le récit de son consulat pour en confier le souvenir à la postérité et donc lui garantir une gloire éternelle

905 :

<sup>902</sup> Ibid. I, 1, 43 : « Tu ne dois point ne faire état que de la seule opinion et du seul verdict de nos contemporains, mais tu as à compter aussi avec la postérité »

<sup>903</sup> Ibid. I, 1, 44 : « ... tu ne négligerais cependant point (la gloire), surtout que tu as voulu consacrer la mémoire de ton nom par les monuments les plus magnifiques » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1934).

<sup>904</sup> Ibid. I, 2, 8 ; lettre 53 : « Néanmoins, à présent que tu t'en vas, laisse de toi, je t'en prie, un souvenir aussi agréable que possible — ce que tu es en train de faire, me semble-t-il —. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1934).

<sup>905</sup> Sur l'œuvre historiographique de Lucceius, ses *Annales*, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 263-264. De la même façon, en décembre 46 ou janvier 45, Cicéron recommande Apollonius à César, en rappelant sa volonté d'immortaliser pour la postérité les exploits de l'*imperator*, en les relatant en grec (*fam.* XIII, 16, 4 ; lettre 573), travail facilité par ses qualités de mémoire — sa fidélité au souvenir de Crassus fait de lui un homme de mémoire, la frontière entre mémoire morale et mémoire historique n'existant pas : ... satis facere immortalitati laudum tuarum mirabiliter cupit. "... il a un désir extraordinaire d'acquitter ce qui est dû à la gloire immortelle de tes exploits."

**... ut cuperem quam celerrime res nostras monumentis commendari tuis. Neque enim me solum commemoratio posteritatis ad spem quandam immortalitatis rapit...**<sup>906</sup>

Cicéron reconnaît lui-même la vanité de cette requête récurrente, qu'on lui reprochera amplement. Mais il ne dissocie jamais cette satisfaction personnelle (*laetitia animi*) d'une reconnaissance légitime de son œuvre par la postérité, d'une dignité conférée par le souvenir (*memoriae dignitas*) :

**Atque hoc praestantius mihi fuerit ad laetitiam animi et ad memoriae dignitatem, si in tua scripta peruenero quam si in ceterorum...**<sup>907</sup>

L'ambiguïté du génitif dans l'expression *memoriae dignitas* souligne la richesse de la relation de réciprocité établie entre ces deux notions. En effet, si nous la rapprochons de la notion du *dignum memoria* constitutive d'une philosophie de l'histoire, elle évoque la dignité conférée par la mémoire à son objet, qui ne doit donc pas la déparer : le récit de Lucceius, en célébrant le consulat de Cicéron, le rendrait ainsi digne de la mémoire historique, donc digne de passer à la postérité. On peut aussi considérer qu'il ajoutera à la dignité du souvenir laissé par Cicéron, répondant par là à des aspirations plus personnelles, de reconnaissance de l'individu, satisfaisant ses rêves de gloire. La polysémie du mot *memoria*, à la fois souvenir laissé par l'individu/mémoire historique/histoire, induit ainsi un échange de services : la consécration pour l'individu et la constitution d'une histoire pour la collectivité nationale.

De cette façon, Marcus fait connaître son désir de s'intégrer au sein de l'histoire romaine, au même titre que ses héros passés, ambition légitime du moment qu'elle sert la République et lui garantit une continuité en accord avec son passé : il s'agit de se montrer digne de la *memoria* identifiée de l'histoire romaine, pour confirmer la cohérence de celle-ci. La *memoria* semble contribuer à donner un sens à l'histoire et dénote un progrès,<sup>908</sup> ou du moins une constance dans le fonctionnement des institutions républicaines.

Les dernières pages du *Brutus* confirment l'importance de cette préoccupation pour Cicéron. Elles évoquent une lettre de Brutus réconfortant Cicéron, affecté par le déclin de la République, par une anticipation ; seule la postérité jugera de la légitimité de son action

<sup>906</sup> CIC., *fam.* V, 12, 1 ; lettre 112 : « ... j'ai voulu voir au plus tôt le souvenir de mes actions confié à un monument qui fût ton œuvre. En effet, non seulement l'idée que la postérité parlera de moi m'emporte à je ne sais quels rêves d'immortalité... »

<sup>907</sup> CIC., *fam.* V, 12, 7 ; lettre 112 : « Et ce qui fait qu'il me sera plus précieux, pour le contentement de mon âme et pour l'honneur futur de mon nom, d'obtenir place dans tes écrits plutôt que dans ceux d'un autre... »

<sup>908</sup> Sur le conservatisme républicain et la nostalgie de Cicéron, cf. P. Boyancé, « La réponse de l'humanisme cicéronien », *Miscellanea Carvalho* n° 8, 1962, 849-854, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien...*, 342-350, p. 342-343 : « La sagesse dans la continuité, l'unité de tout un peuple autour des grands hommes qui mettaient leur fierté à n'en être que les serviteurs et les porte-parole : telle est du passé romain l'image qui se reflète dans la vision de Cicéron... Qu'il y ait dans cette vue des siècles passés une idéalisation certaine, qui le contesterait ? Mais qui ne s'aviserait pas que Cicéron a reconnu et mis en lumière les forces morales qui ont animé et soutenu la croissance de Rome, s'interdirait de rien comprendre à celle-ci et chercherait à expliquer la poussée du chêne sans tenir compte du germe et de la sève. Avec une telle idée du passé, il est fatal que, lorsqu'il songe au présent et à l'avenir, Cicéron en soit si imbu qu'il puisse apparaître réactionnaire à certains. »

politique et de ses bienfaits :

**... me forti animo esse oportere censebas, quod ea gessissem quae de me etiam me tacente ipsa loquerentur uiuerentque me mortuo ; quae, si recte esset, salute rei publicae, sin secus, interitu ipso testimonium meorum de re publica consiliorum darent.**<sup>909</sup>

C'est donc l'histoire future qui le jugera et dévoilera ses mérites, en affirmant sa constance par rapport au passé de la République et en reconnaissant qu'il est digne d'entrer dans la *memoria* de celle-ci, donc de voir sa gloire perpétuée.

Rassuré, Cicéron rend aussitôt la pareille à Brutus, en lui souhaitant de marquer la République de son sceau et de perpétuer la mémoire de ses deux familles, les Iunii et les Servilii en s'en montrant digne :

**Tibi fauemus, te tua frui uirtute cupimus, tibi optamus eam rem publicam in qua duorum generum amplissimorum renouare memoriam atque augere possis.**<sup>910</sup>

Le retour de l'expression *renouare memoriam*, déjà citée, signale une préoccupation majeure de Cicéron : la cohérence de la *memoria* familiale ou nationale qu'il s'agit d'assumer d'une génération à une autre, parce qu'elle assure la pérennité d'une communauté. A ses yeux, l'histoire présente une telle importance parce qu'elle est le moyen de constituer cette mémoire, d'y intégrer les faits ou les hommes qui en sont dignes et de transmettre à la postérité l'idéal républicain que sous-entend cette continuité dans le temps. *Renouare* : il s'agit littéralement de renouveler un contrat passé par les ancêtres de Brutus, les Iunii et les Servilii, avec eux-mêmes et avec Rome. En se rappelant qui il est, en se souvenant de son héritage, Brutus s'insérera dans la *memoria* familiale, se montrera digne d'elle<sup>911</sup>. De ce fait, il entrera également dans la mémoire nationale, de même que Cicéron et les autres. En les consacrant, la postérité dissoudra les mémoires individuelles dans la mémoire collective, en les associant au destin de la République, dans une réciprocité où l'individu et la nation sont indéfectiblement liés, ce que confirme le jeu sur les personnes de l'adresse à Brutus, homme entre tous investi d'une mission :

**Ex te duplex nos afficit sollicitudo, quod et ipse re publica careas et illa te.**<sup>912</sup>

<sup>909</sup> CIC., Brut. 330 : « ... tu me disais que je devais avoir du courage en pensant aux actes qui parleront de moi tout seuls, dussé-je même n'en rien dire, et qui après ma mort vivront, actes qui par le salut de l'Etat, si les choses tournent bien, par sa perte, si elles tournent mal, témoigneront en faveur de ma conduite politique. »

<sup>910</sup> Ibid. 331 : « C'est toi qui nous intéresses, c'est toi dont nous voudrions voir la vertu à la place qu'elle mérite, c'est pour toi que nous souhaitons une forme de république qui te permette de faire revivre et d'augmenter la mémoire de deux très illustres maisons. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923 : J. Martha choisit d'affaiblir le sens de *memoria* en le traduisant par « gloire » ; nous rétablissons le sens premier du terme).

<sup>911</sup> Y. Benferhat, *Ciues epicurei, Les épicuriens et l'idée de monarchie à Rome et en Italie de Sylla à Octave*, thèse dactylographiée, sous la direction de H. Zehnacker, 1999, précise le goût des Romains pour les généalogies (p. 171) : « Atticus composa également pour Brutus un arbre généalogique : on se souvient que les Romains de grande famille étaient friands de ce genre de choses, et se plaisaient à revendiquer comme ancêtre un compagnon de Romulus, ou même d'Enée. Le discours que prononça César à l'occasion de la mort de sa tante est une brillante illustration de l'utilisation en politique de ces généalogies (cf. SVET., Iul. VI). » Cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Belles lettres, 1952 (Collection d'études latines 28), p. 55-58.

La République et ses héros vivront ou mourront donc ensemble <sup>913</sup>.

### 3. Une gloire éternelle

La récompense promise par la cité reconnaissante, c'est l'immortalité du souvenir, la véritable marque de la *dignitas*, celle que doit rechercher le sage. Ainsi, l'élection du père et du mari de Lucrèce au consulat qui marque les débuts de la République fut destinée à commémorer son comportement exemplaire :

**... ob eiusque mulieris memoriam primo anno et uir et pater eius consul est factus.** <sup>914</sup>

Le souvenir apparaît à lui seul comme la compensation du sacrifice de l'homme — ou de la femme — de bien à sa patrie.

Certes, Cicéron loue la loi des XII Tables qui limite le deuil et le luxe des funérailles ; il reconnaît cependant qu'on peut autoriser certaines coutumes, dont celle qui consiste à rappeler dans un discours public les mérites des personnages qui ont connu les honneurs :

**... honoratorum uirorum laudes in contione memorentur...** <sup>915</sup>

Ainsi, un éloge posthume les préserve du néant en honorant leur mémoire.

Même s'il ne croit pas à l'éternité de l'âme, l'homme de bien peut donc œuvrer pour la postérité, non par goût de la gloire, qu'il ne sera plus en mesure de goûter, mais par amour de la vertu :

**...ut posteritatem ipsam, cuius sensum habiturus non sit, ad se putet pertinere. Quare licet etiam mortalem esse animum iudicantem aeterna moliri, non gloriae cupiditate, quam sensurus non sis, sed uirtutis, quam necessario gloria, etiamsi tu id non agas, consequatur.** <sup>916</sup>

Dans ce cas, il survivra dans la mémoire des âmes, car la gloire, bien qu'elle n'ait rien de désirable, accompagne toujours la vertu :

<sup>912</sup> CIC., Brut. 332 : « Tu es pour nous la cause d'une double inquiétude, puisque te voilà privé de la République, et elle, privée de toi. » (trad. J. Martha modifiée, Paris, CUF, 1923).

<sup>913</sup> Cf. G. Boissier, *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1<sup>e</sup> éd. 1865, rééd. 1949, p. 352-353 : c'est en exaltant les origines de Brutus et le passé républicain que Cicéron justifie l'assassinat de César. Tous ses ouvrages théoriques se réfèrent au passé pour mieux critiquer les contemporains.

<sup>914</sup> CIC., fin. II, 66 : « et, pour honorer la mémoire de cette femme, dès la première année son mari et son père furent élevés au consulat. »

<sup>915</sup> CIC., leg. II, 62 : « que les mérites des personnages qui ont été investis d'honneurs soient rappelés dans un discours public... »

<sup>916</sup> CIC., Tusc. I, 91 : « ... dans la pensée que la postérité même l'intéresse, bien qu'il ne doive pas en avoir le sentiment. C'est pourquoi, même si l'on juge que l'âme est mortelle, on est en droit d'entreprendre pour l'éternité, non point par désir d'une gloire dont on ne saurait avoir le sentiment, mais par désir de la vertu, et forcément, même si la gloire n'est pas ce que l'on vise, elle est une conséquence de la vertu. » (trad. G. Fohlen et J. Humbert modifiée, Paris, CUF, 1931).

***Etsi enim nihil habet in se gloria cur expetatur, tamen uirtutem tamquam umbra sequitur.***<sup>917</sup>

Cicéron construit alors une analogie avec Salamine ou Leuctres qui disparaîtront matériellement avant que ne s'efface la gloire des batailles qui leur est associée dans la mémoire des hommes :

***Ante enim Salamina ipsam Neptunus obruet quam Salaminii tropaei memoriam, priusque Bœotia Leuctra tollentur quam pugnae Leuctricae gloria.***<sup>918</sup>

La construction parallèle *ante... quam/prius... quam* associe étroitement les mots *memoriam* et *gloria*, d'autant plus qu'ils occupent chacun la même situation, valorisante, en fin de proposition.

Cicéron trouve l'illustration de cette œuvre de la mémoire chez Platon, qui immortalise Socrate en fixant le souvenir de son génie :

***Cuius multiplex ratio disputandi rerumque uarietas et ingeni magnitudo Platonis memoria et litteris consecrata plura genera effecit dissentientium philosophorum...***<sup>919</sup>

Il envisage le même avenir pour ses entretiens de Tusculum, qu'il veut fixer dans sa mémoire pour les faire connaître à Brutus, donc au lecteur :

***Sed quoniam mane est eundem, has quinque dierum disputationes memoria comprehendamus...***<sup>920</sup>

Cependant, Cicéron conclut modestement que leur utilité pour autrui n'est pas certaine, mais que du moins, ils ont offert un soulagement à ses peines :

***In quo quantum ceteris profuturi simus, non facile dixerim, nostris quidem acerbissimis doloribus uariisque et undique circumfusus molestiis alia nulla potuit inueneri leuatio.***<sup>921</sup>

Le souvenir apparaît à lui seul comme la compensation du sacrifice de l'homme de bien à sa patrie. M. Rambaud rappelle que l'histoire est considérée par Cicéron comme le moyen de préserver son nom, donc de remplir son obligation de continuité auprès de la postérité<sup>922</sup>. Dans le *De legibus*, Cicéron, par la bouche de son frère Quintus, se félicite que leurs

<sup>917</sup> Ibid. I, 109 : « car, bien que la gloire ne renferme rien de très désirable, elle suit cependant la vertu comme son ombre. » (trad. G. Fohlen et J. Humbert modifiée, Paris, CUF, 1931).

<sup>918</sup> Ibid. I, 110 : « Neptune engloutira Salamine elle-même avant la mémoire des trophées de Salamine, et Leuctres en Béotie disparaîtra plus tôt que la gloire qui s'attache à la victoire de Leuctres. »

<sup>919</sup> Ibid. V, 11 : « La complexité de sa méthode de controverse, la diversité des sujets traités, et l'étendue même de son génie, immortalisé par les écrits de Platon qui en ont fixé le souvenir, entraînèrent la création de nombreuses écoles dont les opinions divergeaient. »

<sup>920</sup> Ibid. V, 121 : « Mais puisque demain matin il faudra nous mettre en route, fixons dans nos mémoires les entretiens de ces cinq journées. »

<sup>921</sup> Ibid. V, 121 : « Dans quelle mesure notre activité dans ce domaine rendra-t-elle service aux autres, il me serait difficile de le dire ; ce qui est sûr, c'est que, en ce qui me concerne, les souffrances cruelles, les peines de toute nature qui m'assaillent de toutes parts ne m'auraient pas permis de trouver ailleurs un soulagement. »



ennemis n'aient pu trouver contre eux un tribun authentique, et qu'ils aient été obligés d'en fabriquer un faux, non-plébéien, Clodius ; ils en retirent ainsi une mémoire immortelle dans la postérité romaine :

***Quod nobis quidem egregium et ad immortalitatem memoriae gloriosum, neminem in nos mercede ulla tribunum potuisse reperiri, nisi cui nec esse quidem licuisset tribuno.***<sup>923</sup>

Dans les *Paradoxes des stoïciens*, Cicéron répète la manœuvre contre Clodius et déclare ne craindre ni l'exil, ni l'injustice, tant qu'on ne lui arrache ni la conscience d'avoir œuvré pour le bien de la République ni la mémoire reconnaissante de ses concitoyens envers ses bienfaits :

***Si mihi eripuisses diuinam animi mei conscientiam, meis curis, uigiliis, consiliis, stare te inuitissimo rem publicam, si huius aeterni beneficii immortalē memoriam deleuisses... tum ego accepisse me confiterer iniuriam.***<sup>924</sup>

Clodius a échoué s'il n'est pas parvenu à effacer ces deux mémoires : celle de l'exilé, qui a sa conscience pour lui, dans le sens où il garde présents à l'esprit tous ses efforts en faveur de l'Etat ; celle des Romains, qui pérennise à jamais le souvenir du sauveur, comme le souligne la redondance des adjectifs *aeterni* et *immortalem*. La qualification

<sup>922</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine*..., p. 116 : « Chez lui, le goût de l'histoire apparaît comme une tendance symétrique de l'ambition qui porte sur l'avenir, le besoin de considérer l'évolution antérieure de l'humanité ou de sa cité apparaît comme le pendant de son besoin d'immortalité. Ce n'est pas sans une raison profonde venue de l'âme même, ou de l'inconscient, qu'il finit par édifier ce système composite qui lui permet de rêver d'une survie fondée sur sa gloire, c'est-à-dire sur la conservation de son nom par la mémoire de la postérité. C'est à la même tendance de son caractère que correspondent à la fois *Memoria* et *Gloria*. Cette loi naturelle qui pousse son esprit à unir le passé à l'avenir, les *Maiores* à la postérité, il serait facile d'en reconnaître la preuve dans ces menues manifestations, ces déclarations des discours qui, ne touchant pas directement à la question traitée, expriment les préoccupations personnelles de l'orateur : elles révèlent son attachement à l'héritage et laissent discerner dans sa conception de la gloire l'idée d'un legs transmis par les ancêtres à leurs descendants. » Ainsi s'explique l'apparente vanité de ses demandes à Luceius et à Archias. Cf. A. Michel, « La philosophie de Cicéron avant 54 », *Revue des études anciennes* 67, 1965, 324-341, p. 338 : le désir exprimé auprès de Luceius ou Archias n'est que le reflet de l'idée selon laquelle l'histoire doit récompenser un héros qui se sacrifie en faisant connaître son action à la postérité : « Très tôt, Cicéron sentait déjà qu'il devait approfondir sa conception de la gloire, l'adapter aux risques de l'échec terrestre. On trouve sa réponse dans le *Pro Archia* (29) ou (non sans nuances) dans la *Lettre à Luceius* : il faut rechercher la gloire moins dans le présent qu'auprès de la postérité. Mais cela ne résout pas toutes les questions : même auprès de la postérité un échec vécu dans le présent ne risque-t-il pas d'avoir des effets désastreux ? » Cf. L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, p. 249 ; entrer dans l'histoire signifie pour Cicéron obtenir une gloire immortelle : En tout cas, son attitude n'est pas l'expression d'une vanité exacerbée ni même exclusivement l'effet des procédés d'un habile politique : c'est que Cicéron veut atteindre à la gloire, dont il attend l'immortalité. Ce désir d'éternisation pourrait finalement rendre compte de l'intérêt pratique que Cicéron porta à l'histoire. »

<sup>923</sup> *CIC., leg. III, 21* : « C'est pour nous certes un éloge exceptionnel et qui comptera pour la gloire immortelle de notre mémoire, que l'on n'ait pas pu contre nous, à aucun prix, trouver un seul tribun, si ce n'est celui-là précisément, l'homme qui n'avait pas le droit d'être tribun ! »

<sup>924</sup> *CIC., Parad. IV, 29* : « Ah ! si tu m'avais arraché ce divin témoignage de ma conscience : mes soins, mes veilles, mes décisions maintenaient l'Etat debout bien malgré toi ; si tu avais détruit le souvenir impérissable de mon bienfait éternel... alors, oui, je l'avoue, j'aurais subi une injustice. »

*diuinam* rapproche l'homme du monde céleste et invite à poser la question de l'immortalité de l'âme : sa nature immortelle garantit un souvenir éternel.

Le politique même exilé peut donc trouver le bonheur, non dans les biens matériels qu'il sacrifie sans remords à l'intérêt de la collectivité, mais dans la mémoire de ses actes, dont sa conscience garantit la cohérence, et par suite, dans l'immortalité que lui promet la mémoire<sup>925</sup>.

#### 4. L'immortalité

##### a. Par le souvenir individuel : le *Laelius*

Cette perspective traverse, à l'échelle microcosmique de l'individu, tout le dialogue *De amicitia*. L'importance de la mémoire dans ce dialogue est renforcée par les circonstances de la mise en scène, organisée selon un retour en arrière qui fait appel à une chaîne de souvenirs : Cicéron se souvient de Scaevola, qui se souvient des paroles de Laelius. La mise en abyme<sup>926</sup>, observée plus haut, est réaffirmée à la fin du préambule, plaçant ainsi ce texte sous le signe de la *memoria* :

***sic, cum accepissemus a patribus maxime memorabilem C. Laelii et P. Scipionis familiaritatem fuisse, idonea mihi Laelii persona uisa est, quae de amicitia ea ipsa dissereret, quae disputata ab eo meminisset Scaeuola.***<sup>927</sup>

Affligé par la mort de son ami Scipion en 129, Laelius s'entretient avec Scaevola l'Augure

<sup>925</sup> Cf. J. Gaillard, « Cicéron, la conquête et les conquérants », *Ktéma* 8, 1983, 129-140, p. 131, sur Ennius : « ... (Cicéron) tient Ennius pour l'*idoneus auctor*, l'homme à qui l'aristocratie romaine des *patres* doit, comme il l'affirmait dans sa propre épitaphe, d'avoir accédé à la gloire dans la mémoire des hommes. » Toutefois, parallèlement à la vision optimiste de l'histoire offerte par le *De oratore*, L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, analyse le scepticisme du *De republica*, qui dénigre la renommée terrestre résultant du travail historiographique et dévoile les doutes de Cicéron confronté à la crise de la République. La véritable immortalité est celle de l'âme. L. Marchal voit donc dans le refus par Cicéron de l'activité d'historien le choix de la contemplation philosophique (p. 261-262) : « Ainsi dans l'admirable texte du *Songe de Scipion*, l'on trouve exprimé un certain scepticisme sur la puissance de l'histoire lorsqu'on la veut du moins considérer du haut du monde, lors même que la terre se révèle si exiguë face à l'univers et que la gloire n'est seulement que vanité quand elle n'atteint pas à la véritable immortalité. Une gloire toute terrestre n'est-elle pas de fait soumise aux limites matérielles de l'espace et du temps et ne semble-t-elle pas à ce titre vouée à un oubli plus ou moins rapide ? Car à supposer que les générations lointaines se soucient de conserver et de transmettre la gloire de leurs ancêtres, les seules catastrophes naturelles, toujours possibles, mettent en question la perspective d'une gloire durable et plus encore celle d'une gloire éternelle. Quel intérêt y a-t-il, par ailleurs, à ce que les hommes du futur parlent de nous, qui vivons ici et maintenant, alors que ceux du passé n'ont pu en faire autant ? Pour philosophiques qu'ils sont ou précisément parce qu'ils sont tels, ces raisonnements consistent à penser que la gloire, véritable et immortelle, s'acquiert par la vertu, soit par la contemplation philosophique, et non point tant par l'histoire, la renommée terrestre de l'homme ne durant guère qu'avec lui et disparaissant avec l'oubli de la postérité. »

<sup>926</sup> Cf. *supra* p. 23 pour le texte (*Lael.* 1).

<sup>927</sup> *CIC., Lael. 4* : « De même, puisque nous avons appris de nos pères que l'amitié de Caius Laelius et de Publius Scipion était célèbre entre toutes, Laelius m'a paru désigné pour exposer sur l'amitié les idées mêmes que Scaevola se souvenait l'avoir entendu exprimer. » (trad. R. Combès modifiée, Paris, CUF, 1971).

et Caius Fannius. Il se console par le souvenir de leur amitié qui lui donne l'impression d'une vie heureuse :

***Sed tamen recordatione nostrae amicitiae sic fruor, ut beate uixisse uidear, quia cum Scipione uixerim***<sup>928</sup>

Alors que son gendre Fannius rappelle sa sagesse, lui préfère que la postérité se souvienne de leur amitié :

***Itaque non tam ista me sapientiae, quam modo Fannius commemorauit, fama delectat, falsa praesertim, quam quod amicitiae nostrae memoriam spero sempiternam fore***<sup>929</sup>

On décèle une variation : Laelius ne considère plus la reconnaissance publique de ses mérites donc de ceux de Scipion, mais il a en vue la trace laissée à l'avenir par une relation d'affection limitée à des individus, gardée éternellement — *memoria sempiterna* — à l'esprit des générations futures au même titre que les grandes amitiés mythologiques :

***quo in genere sperare uideor Scipionis et Laelii amicitiam notam posteritati fore.***

<sup>930</sup>

Cette relation donne un espoir de vie prolongée, en ramenant les morts à la vie dans la mémoire de l'ami survivant :

***tantus eos honos, memoria, desiderium prosequitur amicorum.***<sup>931</sup>

L'emploi du verbe *prosequitur*, au sens précis d'« accompagner un cortège funèbre », permet une personnification de la *memoria* qui traduit la vitalité d'un souvenir qui veille sans relâche dans la conscience de Laelius.

Pourquoi accorder tant d'importance à la mémoire affective ? Positive et empathique, elle invite à s'inspirer d'un modèle vertueux gardé en mémoire, comme dans le cas de Fabricius ou de Curius, dont le souvenir ne peut être évoqué sans sympathie, même pour qui ne les a pas connus :

***Quis est qui C. Fabrici, M.' Curi, non cum caritate aliqua et beniuolentia memoriam usurpet, quos numquam uiderit ?***<sup>932</sup>

Plus largement, le souvenir d'un ami vertueux est profitable parce qu'il guide la conscience de la postérité qui le prend pour repère moral ; il prend alors valeur d'exemple. Laelius ajoute qu'il est prêt à tout pour un ami, à condition que celui-ci soit vertueux ; il

<sup>928</sup> Ibid. 15 : « Mais le souvenir de notre amitié m'apporte une telle jouissance qu'il me semble avoir vécu heureux, puisque j'ai vécu avec Scipion »

<sup>929</sup> Ibid. 15 : « Aussi ma réputation de sagesse, que Fannius vient de rappeler, ne me fait pas tant de plaisir (d'autant qu'elle est fausse) ; ce qui me réjouit davantage c'est l'espoir que le souvenir de notre amitié sera éternel. »

<sup>930</sup> Ibid. 15 : « J'espère que, parmi elles, l'amitié de Scipion et de Laelius prendra place et sera connue de la postérité. »

<sup>931</sup> Ibid. 23 : « tant l'honneur, le souvenir, le regret de leurs amis les accompagne. »

<sup>932</sup> Ibid. 28 : « Qui, en pensant à Caius Fabricius, à Manius Curius, ne ressent pour eux quelque sympathie, quelque bienveillance, sans les avoir jamais vus ? »

invite à examiner les amis que l'on a sous les yeux ou dont on garde le souvenir :

***sed loquimur de iis amicis, qui ante oculos sunt, quos uidemus, aut de quibus memoria accepimus, quos nouit uita communis***<sup>933</sup>

Ne mérite ce nom d'ami que l'homme doté de la vertu. Celle-ci paraît nécessaire à l'amitié véritable, celle que la mémoire immortalise. Ainsi l'*amicitia* se mérite-t-elle : elle passe après l'intérêt supérieur de la cité ; l'assassinat de César en est l'illustration<sup>934</sup>.

Si le bon citoyen rend service à l'Etat avec l'espoir de vivre éternellement dans la mémoire de la postérité, de la même façon, le souvenir des activités passées de Scipion, de ses études avec Laelius, de leur campagne en Espagne, ne doit pas disparaître avec le vainqueur de Numance, ce qui paraîtrait moralement et affectivement insupportable à son ami :

***Quarum rerum recordatio et memoria si una cum illo occidisset, desiderium coniunctissimi atque amantissimi uiri ferre nullo modo possem.***<sup>935</sup>

Le couple complémentaire *recordatio/memoria* (le souvenir ressassé volontairement et la faculté détentrice de l'information) confirme l'importance accordée par Laelius à cette remémoration affective. Conserver le souvenir de Scipion et le transmettre à la postérité revient à lui offrir une seconde vie, qui se nourrit d'elle-même, chaque souvenir en évoquant un autre ; Laelius note cet effet d'enchaînement en cascade qui lui procure le réconfort moral de savoir la mémoire de Scipion préservée de façon définitive :

***Sed nec illa extincta sunt, alunturque potius et augentur cogitatione et memoria mea***<sup>936</sup>

La survie affective ne s'éteindra pas avec la mort de Laelius. C'est de la transmission d'une mémoire affective qu'il s'agit ici. Tandis que la mémoire collective préserve le nom et la gloire de Scipion, l'homme d'Etat, la mémoire individuelle, en dépôt chez Laelius, concerne l'homme dans sa vie familière et privée. C'est celle-ci que Laelius — et Cicéron — veulent également immortaliser.

En outre, commémorer une amitié exemplaire, c'est aussi souligner la place

<sup>933</sup> Ibid. 38 : « Mais nous parlons des amis qui sont devant nos yeux, que nous voyons, que nous avons en mémoire, qu'on rencontre dans la vie ordinaire. » Les manuscrits se divisent, certains proposant *memoriam*. La leçon retenue par l'éditeur, *memoria* à l'ablatif, semble plus pertinente, car elle suggère, plutôt que les souvenirs laissés par l'ami méritant (évoqués par la leçon *memoriam*), la faculté de mémoire à laquelle sont confiés ces souvenirs, faculté critique, qui, par son activation, reconnaît ou non la valeur de cet ami. Mais cela suppose un emploi absolu du verbe *accipio*.

<sup>934</sup> Cette idée explique les prises de position de Cicéron dans certains discours où il note le déchirement ressenti entre son amitié et son devoir, avant de pencher d'un côté ou de l'autre, selon les mérites de son ami. J. Boes, *La Philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 69-70, analyse les conseils de Cicéron à Matius, qui affirme sa loyauté envers César, même mort ; ils permettent de dater le *Laelius*, traité écrit en écho à la mort de César, destiné à justifier la trahison des proches du dictateur, au nom de l'intérêt général.

<sup>935</sup> CIC., *Lael.* 104 : « Si le souvenir et la mémoire de tout cela avait péri avec lui, je ne pourrais vraiment pas supporter la perte d'un homme si uni à moi et si aimant. »

<sup>936</sup> Ibid. 104 : « Mais ces souvenirs n'ont point péri, ils se fortifient plutôt et s'augmentent à mesure que j'y pense, que je me le rappelle. »

essentielle de cette notion dans la cohésion de la société romaine<sup>937</sup>. La mise en abyme même des dialogues y contribue, en établissant une chaîne de souvenirs fondée sur la mémoire affective des interlocuteurs. Cicéron s'insère en personne dans cette chaîne de dialogue en dialogue, de deux manières : par l'affection exprimée pour les personnages mis en scène dont il magnifie le souvenir à l'instar de Laelius perpétuant le souvenir de Scipion et dont il se sent l'héritier spirituel ; par la continuité chronologique et historique établie de dialogue en dialogue, de génération en génération, depuis l'interlocuteur le plus ancien, Caton le censeur, jusqu'à Cicéron lui-même, qui voit là une preuve de constance de l'esprit romain. Les analyses de M. Rambaud, M. Ruchet A. Michel démontrent l'importance de la succession chronologique de ces personnages dans la réflexion cicéronienne<sup>938</sup>.

La *memoria* individuelle permet donc de perpétuer le souvenir de l'ami défunt. Mais M. Ruch rappelle que l'*amicitia* de l'individu constitue plus largement le lien qui permet à chacun de participer à une plus vaste communauté humaine, de reconnaître en quiconque un semblable, d'établir une solidarité universelle, qui définit l'*humanitas*<sup>939</sup>. M. Rambaud associe l'*amicitia*, sentiment individuel, à la *concordia*, à l'échelle collective<sup>940</sup>. Reconnaissance individuelle et reconnaissance collective constituent ainsi deux échelles de mémoire qui garantissent l'immortalité du bon citoyen comme de l'ami vertueux et qui suggèrent l'espoir d'une survie de l'âme après la mort.

<sup>937</sup> J. Boes, *La Philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 55-57, analyse les origines philosophiques de l'*amicitia* comme loi naturelle fondant la société des hommes (p. 56) : « A ses yeux, le groupement entre les hommes, qu'il soit politique ou amical, n'a en théorie qu'une seule origine, le mouvement spontané de la nature. Le *De republica* parle d'une *naturalis hominum congregatio* (I, 39) ». Cette *amicitia* apparaît comme un principe fédérateur, au même titre que la *concordia* ou le *consensus*.

<sup>938</sup> M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 257 ; M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 100-108 ; A. Michel, « Rhétorique et philosophie dans les traités de Cicéron », *ANRW* I, 3, 139-208, p. 167-168. Ces analyses de l'enchaînement des interlocuteurs sont présentées dans leur globalité dans l'Annexe n° 11, p. 492.

<sup>939</sup> M. Ruch, « Un exemple du syncrétisme philosophique de Cicéron, *Academia posteriora*, § 21 », *REL* 48, 1970, 205-228, p. 224-225 : « C'est ici que l'analyse du *De amicitia* prend tout son sens. A cette vaste cité des hommes, transcendant la parenté biologique (*gens*), nous conduit essentiellement la *benevolentia*... n'importe quel être humain peut être mon ami, et dans mon ami même je vois le représentant de l'humanité. D'un mot, il y a entre l'amitié et la solidarité universelle un peu le même rapport qu'entre la dialectique et la rhétorique. En ce sens *benevolentia* marque bien le passage de la simple disposition (*uoluntas*) à l'activité altruiste : il n'y a pas de véritable société humaine sans le dévouement réciproque. Ainsi, d'agrégation naturelle, tendant vers la différenciation des fonctions comme vers son état idéal, ce qu'elle était dans la pensée d'Aristote, la société devient, à l'échelle de l'humanité, solidarité consciente et voulue. »

<sup>940</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 130-131 : « Pour Cicéron, l'*amicitia* n'est que la forme sociale de la vertu ; étendue à tout le corps social, elle n'est pas autre chose que la *concordia*, qui fait l'unité de l'Etat... Loin, donc, de critiquer Cicéron, Salluste le suit de fort près. Conforme à une vérité historique dont Cicéron avait été témoin, son tableau de l'amitié immorale qui unissait Catilina et ses complices illustre la corruption d'une cité, où la société des hommes, lien fondamental de l'Etat, était elle-même pervertie. »

## b. Par la collectivité : le *De officiis*

La postérité promet une immortalité quasiment divine aux héros, dont la mémoire est sanctifiée par des honneurs dus aux dieux ; ainsi dans le *De natura deorum*, élevés au rang des dieux, ils prennent par leur *uirtus* valeur d'exemples qui inciteront les meilleurs citoyens à les égaler en affrontant le danger pour le salut de l'Etat :

***Atque in plerisque ciuitatibus intellegi potest augendae uirtutis gratia, quo libentius rei publicae causa periculum adiret optimus quisque, uirorum fortium memoriam honore deorum immortalium consecratam.***<sup>941</sup>

Le parallélisme des constructions<sup>942</sup> suggère le rapprochement des hommes de bien et des dieux. La divinisation apparaît comme la forme supérieure de reconnaissance des héros de la République, selon une logique proprement romaine d'après P. Grimal<sup>943</sup>. Cicéron étendra ce processus à l'ensemble des hommes et femmes de vertu comme sa fille Tullia, après la mort de celle-ci, comme le confirme M. Testard<sup>944</sup>. Cicéron justifie ainsi par le travail de la mémoire la naissance des dieux, idée puisée dans la doctrine de l'evhémérisme et développée dans le *De officiis*.

Il analyse d'abord le lien indéfectible qui associe Rome et ses héros. L'existence de ceux-ci est le gage de la permanence de l'*Vrbs*. L'oubli de ces citoyens méritants, dignes de mémoire, parce qu'imprégnés eux-mêmes du souvenir de leurs ancêtres et de leur dette envers leur patrie, signifierait la fin de Rome. Pour cette raison, le souvenir d'un Tiberius Gracchus (le père des Gracques) par exemple durera autant que le souvenir de l'histoire romaine :

***Tiberius enim Gracchus P. f. tam diu laudabitur dum memoria rerum Romanarum manebit***<sup>945</sup>

<sup>941</sup> CIC., *nat. deor.* III, 50 : « Ainsi, dans la plupart des cités, on peut comprendre comment, pour favoriser le courage, pour que chaque homme de valeur affronte plus volontiers la mort pour la patrie, on consacra la mémoire des héros par une mise au rang des dieux immortels. »

<sup>942</sup> Nom abstrait/complément du nom au pluriel/adjectif : *uirorum fortium memoriam* et *honore deorum immortalium*, redoublé par le chiasme

<sup>943</sup> P. Grimal, « Du *Re publica* au *De clementia*. Réflexions sur l'évolution de l'idée monarchique à Rome », *MEFRA* 91, 1979, 671-691, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* t. 2, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 1239-1259, constate la nature proprement romaine de ce processus de divinisation des hommes méritants, partant du *Songe de Scipion*, qui promet au héros une place parmi les immortels (p. 1247) : « Certes, Cicéron, ici, s'inspire du platonisme, et son mythe a quelque chose de livresque. Mais comment ne pas constater aussi que cette divinisation du héros retrouve une tradition romaine antérieure à Scipion et bien vivante au temps de Cicéron. Il n'est pas utile ici de rappeler longuement tous les grands hommes que le peuple romain, depuis les origines, éleva au-dessus de la condition humaine... il semble bien que l'on soit en présence de mouvements spontanés, venus du peuple, la reconnaissance des citoyens prenant d'elle-même la forme d'un culte. Comme s'ils discernaient et honoraient, dans la personne du héros la présence d'une force divine. Si bien que, pourrait-on dire, il était plus facile, à Rome, de devenir dieu que de s'y faire reconnaître comme roi. Il s'agit d'une attirance sentimentale, irréflectie, pour celui qui a donné à sa patrie la gloire des armes ou l'a protégée, en une circonstance critique, des dangers qui la menaçaient. »

Cicéron remarque ensuite que la mémoire seule valide la vraie gloire, marque de reconnaissance envers le citoyen méritant. Ainsi, il distingue les généreux et les prodiges ; les premiers sacrifient leur bien et leur personne par altruisme ; les seconds distribuent leur fortune en largesses superflues (les jeux) dont « ils ne laisseront qu'un souvenir éphémère voire absolument inexistant » :

***prodigi qui epulis et uiscerationibus et gladiatorum muneribus, ludorum uenationumque apparatu pecunias profundunt in eas res quarum memoriam aut breuem aut nullam omnino sint relicturi***<sup>946</sup>

Cicéron fait sien le jugement sévère d'Aristote<sup>947</sup>, selon lequel ces prodigalités ne répondent pas à une nécessité et offrent un plaisir très bref dont le souvenir meurt sitôt assouvi :

***... eaque (illa delectatio) a leuissimo quoque in quo tamen ipso una cum satietate memoria quoque moriatur uoluptatis.***<sup>948</sup>

Que reprocher aux prodiges ? Des intentions démagogiques, passant par la satisfaction des plus bas instincts, limitée aux seuls plaisirs physiques. Une visée limitée, qui n'envisage pas l'avenir lointain de Rome, et donc ne tend pas à assurer sa survie dans le temps : ces prodigalités sont limitées parce que seulement matérielles ; pour cette raison, elles ne subsisteront pas dans la mémoire des hommes. De ce fait, le prodigue laisse un souvenir aussi peu durable que ses présents.

<sup>944</sup> Cf. M. Testard, « Observations sur la pensée de Cicéron, orateur et philosophe », *REL* 80, 2002, 95-114, p. 102 : « Cicéron se sentit dépassé par l'événement, à tous égards, affectivement, mais aussi intellectuellement. L'auteur qui avait écrit le *De re publica* et plus précisément le *Somnium Scipionis* conçut l'insuffisance de sa pensée devant le drame de la mort de sa fille et découvrait la question essentielle et inéluctable que lui posait le sort de son enfant. Cicéron prit conscience que, d'après sa propre doctrine, exprimée dans le *Somnium Scipionis*, sa fille, qui était restée à l'écart de la vie publique, de la *res publica*, se trouvait exclue de l'immortalité. Dans sa *Consolatio*, Cicéron en vient à reconnaître d'autres mérites que ceux de l'action publique, progrès décisif de sa pensée, que lui impose le souvenir de sa fille, et il ouvre la porte de l'immortalité aux mérites de la vertu et de la culture, les deux titres auxquels il vouait à Tullia — *omnium optimam, doctissimam* (*Consolatio* fg. 5, Müller 11, dans Lactance, *Diu. inst.* I, 15, 20) — une admiration qui devenait un culte. » B. Liou-Gille, « Divinisation des morts dans la Rome ancienne », *Revue belge de philologie* 71, 1, 1993, 107-115, p. 112, juge que l'éducation de Cicéron explique sa croyance dans la divinisation des morts : « Nul doute, en tout cas, que Cicéron, qui a appris par cœur les XII Tables dans son enfance, qui a été le familier et l'élève de l'augure Mucius Scévola et du pontife du même nom, qui est lui-même augure, ne doive être étudié avec le plus grand sérieux lorsqu'il affirme que les morts deviennent des dieux dans l'ancienne religion romaine. »

<sup>945</sup> *CIC., off. II, 43* : « Tiberius Gracchus, en effet, fils de Publius, sera célébré aussi longtemps que demeurera le souvenir de Rome... »

<sup>946</sup> *Ibid. II, 55* : « les prodiges sont ceux qui, en festins, en distributions de viandes, en spectacles de gladiateurs, en préparatifs de jeux et de chasses pour le cirque, répandent l'argent pour des choses dont ils ne pourront laisser qu'un souvenir ou éphémère ou tout à fait inexistant »

<sup>947</sup> Cf. *CIC., off.* éd. M. Testard, Paris, CUF, 1970, p. 45 n. 2 : « d'après V. Rose, éditeur des *Aristotelis fragmenta*, Leipzig, Teubner, 1886, ce passage qu'il cite p. 90, sous le numéro 89, serait tiré de *Peri dikaiosunès* »

<sup>948</sup> *CIC., off. II, 56* : « ... qu'il est le fait des plus légers des hommes, chez qui cependant, tout juste avec la satiété, meurt aussi le souvenir du plaisir. »

Inversement, les bienfaits des généreux leur procurent la gloire et la reconnaissance, dont le souvenir se transmettra aux descendants des bénéficiaires :

***Danda igitur opera est ut iis beneficiis quam plurimos afficiamus, quorum memoria liberis posterisque prodatur ut iis ingratis esse non liceat.***<sup>949</sup>

Cette reconnaissance héréditaire confère l'immortalité au bienfaiteur. Il importe pour Cicéron de créer un réseau d'obligations sociales, la *memoria beneficiorum* répondant aux *beneficia* comme une juste rétribution. L'obligation morale, pour l'un de donner, pour l'autre de se souvenir, dans ce tissu d'*officia* imaginés par le philosophe, est conçue comme un facteur d'apaisement, déterminant des relations sociales stables, parce que fondées sur la réciprocité. En effet, il menace de marginalisation le citoyen oublieux des bienfaits prodigués à sa famille ; la *memoria* manifeste un devoir de reconnaissance de ces bienfaits :

***Omnes enim immemorem beneficii oderunt eamque iniuriam... eumque qui faciat, communem hostem tenuiorum putant.***<sup>950</sup>

L'ingrat est considéré comme l'ennemi de tous, car il décourage la générosité, dans un système d'échange où la gloire est acquise pour la postérité par le truchement de la *memoria*.

Le philosophe illustre cette théorie peu après par l'exemple de Paul-Emile, qui apporta un tel butin de Macédoine qu'il mit fin à l'impôt à Rome et n'en conserva rien, « sinon le souvenir éternel de son nom » dans la mémoire de ses concitoyens :

***At hic nihil domum suam intulit praeter memoriam nominis sempiternam.***<sup>951</sup>

Cette idée reparait dans le livre III, à propos d'Hercule que les hommes ont élevé parmi les dieux, en souvenir de ses bienfaits, en application de la doctrine evhémériste<sup>952</sup>. A son exemple, Cicéron invite les hommes au sacrifice de soi au profit de la collectivité (la nation, et plus largement, la communauté humaine suggérée par *hominum fama*) :

***... imitantem Herculem illum quem hominum fama beneficiorum memor in concilio caelestium collocavit...***<sup>953</sup>

Hercule, destructeur de monstres au service de l'humanité, en retire une reconnaissance

<sup>949</sup> Ibid. II, 63 : « Il faut donc prendre soin de pourvoir le plus de gens possible de ces bienfaits dont le souvenir puisse se transmettre à leurs enfants et descendants, en sorte qu'il ne leur soit pas permis d'être ingrats. »

<sup>950</sup> Ibid. II, 63 : « Tout le monde en effet déteste l'homme oublieux d'un bienfait et considère cette injustice... et celui qui agit ainsi comme l'ennemi commun des petites gens. »

<sup>951</sup> Ibid. II, 76 : « Mais cet homme n'emporta rien dans sa demeure, si ce n'est l'immortel souvenir de son nom. » La locution apparemment restrictive *nihil praeter* souligne en fait l'importance de la récompense, à savoir l'immortalité.

<sup>952</sup> Toutefois, M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 81, nuance la confiance d'un Cicéron rationaliste dans cette doctrine. L'argument supérieur à ses yeux est la nature divine de l'âme : « D'ailleurs, placée dans la bouche de Scipion, cette déclaration est des plus vraisemblables et correspond à cette politique des ambitieux romains qui cherchaient à faire croire au peuple qu'ils étaient des héros. En revanche, Cicéron croit que l'âme est la partie divine de l'homme. »

<sup>953</sup> CIC., off. III, 25 : « ... en imitant cet Hercule que le jugement des hommes, en souvenir de ses bienfaits, a placé dans l'assemblée des dieux du ciel... »



éternelle et obligée, poussée à son point ultime par la divinisation.

Cicéron l'oppose au cas des Tarquins, déjà évoqués plus haut : Brutus enlève le pouvoir à Tarquin Collatin, pour dissocier son nom de Rome ; cette action passe par un effacement du nom des Tarquins et du souvenir de leur règne :

***Cum autem consilium hoc principes cepissent, cognationem Superbi nomenque Tarquiniorum et memoriam regni esse tollendam...***<sup>954</sup>

En faisant disparaître le nom du roi de la mémoire de Rome, on coupe celle-ci de son passé royal, qu'elle doit oblitérer pour se tourner vers une nouvelle forme de régime : on efface son histoire.

Ces deux exemples-types, contrastés, révèlent l'importance du rôle accordé par Cicéron à la *memoria* dans la cité, à la fois comme obligation de reconnaissance, facteur de stabilité chez ceux qui se souviennent, et comme moteur de l'action politique pour les bons citoyens désireux d'intégrer leur nom à l'histoire de la cité et d'obtenir ainsi une forme d'immortalité. Œuvrer pour la République, dit Cicéron, c'est choisir de faire partie de l'Histoire, trouver la reconnaissance de la postérité et nier la mort, puisque le souvenir de l'individu se trouve à jamais associé à la mémoire éternelle de Rome<sup>955</sup>.

On observe donc dans les textes théoriques de Cicéron une volonté de renouveler la notion de *memoria* en l'enrichissant de valeurs éthiques. Ainsi, la *memoria beneficiorum* aide Cicéron à affirmer la nécessité de relations humaines consolidées et apaisées, face à la déloyauté qui caractérise le comportement des élites de la République finissante. Dans le domaine proprement philosophique, Cicéron doit lutter contre les écoles qui limitent le rôle de la *memoria* ; il gratifie cette dernière d'une fonction spirituelle, qui lui permet de définir une nature humaine. Enfin, il renouvelle la mémoire historique de l'annalistique, la modernise, en définissant une conception historiographique à vocation morale, le *dignum memoria*. Cicéron lutte pour se réapproprier la *memoria*, dont il renouvelle la définition dans un cadre humaniste, face aux risques de destruction ou de confiscation par ses adversaires, politiques ou philosophiques.

En définitive, dans ses textes philosophiques, Cicéron fait de la *memoria* un élément de définition de l'*humanitas* :

1. elle est la manifestation de la *gratia* constitutive d'une morale humaniste
2. elle est un critère d'évaluation et de validation des connaissances, incertain mais

<sup>954</sup> CIC., off. III, 40 : « Mais lorsque les premiers citoyens eurent pris cette résolution : qu'il fallait supprimer la parenté du Superbe, le nom des Tarquins et le souvenir de la royauté... » L'adjectif verbal *tollendam* affirme le caractère nécessaire, voire indispensable, de cet oubli conscient.

<sup>955</sup> Cf. P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion*..., p. 138, analyse la situation de l'homme d'Etat qui préserve la cité et qui en retour obtient l'immortalité céleste : « Sois bien persuadé de ceci, dit l'Africain à son petit-fils, tous ceux qui ont sauvé, secouru, accru la patrie, se voient réserver dans le ciel une place déterminée où dans le bonheur ils jouissent d'une vie éternelle »... Rien dans le *Songe* n'est plus romain, et c'est que rien ne touche plus au cœur de Cicéron ; il est clair que c'est l'homme politique qui s'exprime ici, comme il le faisait au premier livre du *De republica* quand il faisait dire par Scipion que rien ne rapprochait plus l'homme de la divinité que la fondation et la conservation des cités. Celui qui écrivait ces lignes à la gloire des "conservateurs" de l'Etat était l'homme qui se flattait d'avoir sauvé Rome au moment de la conjuration de Catilina. »

fortement probable, comme le démontrent les nuances des *Académiques* ; cette mémoire sélective offre un outil de jugement critique qui permet la construction d'une historiographie

3. elle est la marque de la part divine de l'homme et définit ainsi une anthropologie.

Elle offre de la sorte à l'être humain un principe de reconnaissance externe — la collectivité, l'entourage — et interne — l'affirmation de la connaissance de soi et de la pérennité de l'homme au-delà de la mort. L'homme vraiment homme est un être de mémoire.

Cicéron a composé un *De natura deorum* ; l'ensemble de son œuvre ne tendait-il pas à construire une œuvre plus vaste et plus ambitieuse : un *De natura hominis*, c'est-à-dire une véritable anthropologie, où la *memoria* trouvait sa juste place ?

Cicéron recense les usages de la *memoria* dans le travail de l'orateur. Héritier d'une science qui la considère comme l'une des cinq parties de la rhétorique, il lui accorde cependant plus d'importance que ses prédécesseurs et dépasse ce cadre strictement technique. En effet, la *memoria* a sa part dans l'anthropologie cicéronienne : individuelle, elle est, ontologiquement, une marque de l'immortalité de l'âme et participe à la définition de l'*humanitas*. Imprégné de cette idée, Cicéron se bat contre les écoles philosophiques — l'épicurisme et le stoïcisme — qui minimisent la portée éthique de cette faculté.

Du reste, l'examen des discours révèle que la *memoria*, à la base de la conception cicéronienne de l'histoire, prend place également dans la doctrine politique de l'auteur : collective, elle l'aide à définir les camps en présence, assure une cohésion au sein du groupe qu'il entend constituer pour soutenir son action par le *consensus* tout au long de sa carrière et contribue surtout à la réussite de la *concordia*. Par ce mécanisme identitaire, il exclut de cette communauté les *immemores* et rénove la tradition républicaine.

Cicéron se livre ainsi dans l'ensemble de son œuvre à une *renouatio memoriae* qui vise à rendre toute son envergure à la mémoire, trop souvent cantonnée dans un rôle subalterne, réduite tantôt à une pure capacité technique par les rhéteurs, tantôt à un simple réceptacle de perceptions par les philosophies sensualistes. Il en ferait alors le support de la restauration du *mos* et du réveil des consciences qui pourraient sauver la République.

Cicero counts the uses of *memoria* in the work of orator. Heir to a science which regards it as one of the five parts of rhetoric, he gives however more importance to it than his predecessors and goes beyond this strictly technical conception. Indeed, *memoria* has its share in ciceronian anthropology : when individual, it is, ontologically, a mark of the immortality of soul and takes part in the definition of *humanitas*. Impressed by this idea, Cicero fights against philosophical schools — epicureanism and stoicism — which play down the ethical effects of this faculty.

Besides, the examination of speeches reveals that *memoria*, at the root of ciceronian historical conceptions, can also be found in the political doctrine of the author : when collective, it helps him to define the involved parties, ensures a cohesion within the group which he wants to constitute to support his action by the *consensus* throughout his career

---

and contributes especially to the success of the *concordia*. By this process, he expels *immemores* from this community and renovates the republican tradition.



## TROISIEME PARTIE : *MEMORIA* ET POLITIQUE

Nous avons examiné le rôle technique de la *memoria* dans l'apprentissage de l'éloquence cicéronienne et son dépassement, puis constaté que son implication dans la culture humaniste était justifiée par la place qu'elle occupe au sein des recherches éthiques et philosophiques de Cicéron. Elle se retrouve comme une notion importante à toutes les étapes de sa réflexion théorique, dans la définition de la nature humaine, de l'*humanitas*, à l'échelle de l'individu. Elle tient également sa place dans sa conception historiographique. Il est donc temps d'étudier la mise en pratique de cette notion théorique dans les textes liés à l'action politique de Cicéron, ses discours et certaines de ses lettres.

En effet, l'alliance étroite de la philosophie et de l'action politique chez Cicéron est généralement admise, comme l'affirme C. Nicolet<sup>956</sup> : « ... c'est avec lui que commence à proprement parler la philosophie politique à Rome... Il est en fait le premier qui ait, systématiquement, confronté les nécessités de l'action politique, dans laquelle il était engagé, avec une réflexion philosophique qui n'était pas celle d'un amateur éclairé, mais qui répondait à une vocation exigeante et profonde. Nous avons donc la chance exceptionnelle de trouver, dans son œuvre, la "pensée politique" présente à tous les niveaux : celui de la *praxis* quotidienne d'abord, de la manipulation des hommes, de

---

<sup>956</sup> C. Nicolet, *Les idées politiques à Rome sous la République*, Paris, A. Colin, 1<sup>e</sup> éd. 1964, 2<sup>e</sup> éd. 1970 (Collection U, Série "Idées politiques" 10), p. 61-62.

l'administration des choses, au cours d'une carrière malheureuse, mais brillante, mouvementée, et, en fin de compte, exemplaire, située au carrefour de destins et d'événements considérables. Ensuite, au niveau déjà plus élaboré des "programmes", des constructions politiques à moyen ou à long terme, par exemple lorsqu'en 63, pendant son consulat, il exalte le pouvoir strictement civil qu'il incarne ; ou lorsqu'il tente de donner une base sociologique à sa politique. Enfin, nous trouvons aussi une réflexion proprement théorique, une véritable philosophie politique, résultat de la méditation constante des sources grecques... » G. Achard<sup>957</sup> souligne également la constance intellectuelle et doctrinale de Cicéron : « ... cette action est toujours perceptible et suffisamment semblable d'une œuvre à l'autre pour que l'on puisse l'étudier globalement, sans recenser les procédés de la persuasion par discours ou par période. »

Nous n'étudierons donc pas les discours selon leur ordre chronologique, mais d'après les différentes fonctions assurées par la *memoria* dans la pensée politique de Cicéron. Toutefois, nous ne nous interdirons pas de souligner au besoin les évolutions ou au contraire les constantes du rôle politique de la *memoria* d'un texte à l'autre, en respectant leur succession chronologique.

En outre, les discours délibératifs, à vocation politique, seront certes les plus exploités. Néanmoins, nous ne pouvons écarter les discours judiciaires, qui, bien souvent, se déroulent sur fond de crise politique majeure et offrent l'occasion à l'homme d'Etat de défendre sa cause en plus de celle de son client : que l'on songe aux *Verrines*, liées à la questure de Cicéron en Sicile et à ses ambitions électorales ; au *Pro Murena* et au *Pro Sulla*, qui découlent du consulat de 63 et de la répression de la conjuration de Catilina ; au *Pro Sestio* et au *Pro Plancio*, conséquence du retour d'exil de 57 ; au *Pro Milone*, suscité par le climat insurrectionnel entretenu par les bandes de Clodius et de Milon ; aux Césariennes, qui offrent l'occasion à Cicéron de revenir dans le jeu politique et de se confronter au dictateur. Mais les plaidoiries moins connues, parfois plus anecdotiques, mériteront également d'être prises en compte ; certes, nous savons de quel opportunisme l'avocat peut faire preuve pour les besoins de la cause défendue, et les appels à la *memoria* n'échappent pas à la règle. Mais ces plaidoiries montrent, même à travers de simples faits divers, la permanence de la doctrine cicéronienne de la *memoria*, qui déborde du cadre strictement politicien, et s'applique plus largement à l'ensemble de la vie de la cité. Elles révèlent ainsi la globalité et la cohérence des conceptions politiques et morales de l'orateur.

La conception cicéronienne de la mémoire doit être étudiée selon deux échelles, complémentaires. En synchronie elle garantit la solidarité et la cohérence de la communauté romaine autour de Cicéron et des valeurs fondamentales qu'il défend. Mais cet aspect se double d'une perspective diachronique : si la *memoria* soude les contemporains entre eux, elle les unit également à leur passé et assure ainsi la continuité de l'histoire romaine, la fidélité des citoyens aux traditions, donc la constance de la République.

En ce sens, Cicéron doit défendre la *memoria* contre ses adversaires politiques, les

---

<sup>957</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours optimates de Cicéron*, Leiden, Brill, 1981 (Mnemosyne. Supplementum, 68), p. 429.

révolutionnaires, en passe de renverser cette République.

## I. La *memoria*, garantie de cohésion entre contemporains

Cicéron confronte ses concitoyens à leur *memoria*, pour les inciter à se montrer dignes de leur passé et à se rassembler dans le respect de leur héritage commun dans différents domaines : les origines familiales, la morale traditionnelle et l'action politique.

### A. Une valeur familiale

#### 1. L'affirmation des racines familiales

Cicéron exalte à maintes reprises la *memoria* de son client qui se doit, sans déchoir, d'assurer la continuité du souvenir laissé par sa famille ; c'est qu'en effet elle traduit son respect des ancêtres, la volonté de tenir son rang en se montrant digne d'eux. Ainsi, la mémoire familiale apparaît comme un héritage prestigieux qui confère au client de l'avocat la qualité de ses ancêtres<sup>958</sup>. La péroraison du *Pro Fonteio* est significative. En effet, Cicéron remonte aux mérites des aïeux de Fonteius pour justifier comme un patrimoine familial la qualité de ce dernier :

***primum generis antiquitas, quam Tusculo, ex clarissimo municipio, profectam in monumentis rerum gestarum incisam ac notatam uidemus ; tum autem continuæ præturae, quæ et ceteris ornamentis et existimatione innocentiae maxime floruerunt ; deinde recens memoria parentis, cuius sanguine non solum Asculanorum manus, a qua interfectus est, sed totum illud sociale bellum macula sceleris imbutum est***<sup>959</sup>

La *memoria* offre une série de trois arguments favorables à Fonteius, propres à obtenir son acquittement. En premier lieu, les indices de mémoire, les *monumenta rerum gestarum* gravent dans la pierre la haute antiquité de sa famille : Fonteius y gagne le crédit d'origines anciennes — il appartient à la *nobilitas* plébéienne. En second lieu, le souvenir des magistratures régulièrement assumées par cette famille — *continuæ præturae* — définit sa valeur constante, transmise d'une génération à la suivante. Enfin, le rappel d'un événement plus proche, le meurtre du père de Fonteius, le met au rang des victimes d'une situation de crise institutionnelle — l'accession des provinciaux à la citoyenneté —, donc du côté de la légalité bafouée. En déroulant ce fil chronologique, du passé le plus lointain — *antiquitas* — jusqu'à l'assassinat de son père au début des

<sup>959</sup> CIC., *Font.* 41 : « d'abord l'ancienneté de sa famille, issue du fameux municpe de Tusculum, dont les monuments, où sont gravés les services de ses ancêtres, attestent l'illustration ; ensuite les préture obtenues sans interruption par les siens et qu'ils ont illustrées par divers mérites mais surtout par leur réputation de désintéressement ; de plus la mémoire récente de son père dont le sang a souillé de la tache du crime non seulement les habitants d'Asculum, par qui il a été massacré, mais la guerre sociale tout entière »

guerres sociales, marqué par la bataille d'Asculum en 91 — *recens memoria parentis* —, Cicéron peut conclure logiquement sur un quatrième argument, les mérites personnels de Fonteius, présentés aussitôt après.

Scaurus lui aussi hérite de la *dignitas* de son père<sup>960</sup>, *princeps senatus* en 112 et censeur en 109, et de son aïeul, Lucius Caecilius Metellus Dalmaticus, vainqueur des Dalmates en 117, grâce à la *memoria* qui leur est attachée ; la possession de cette *dignitas* est constitutive d'une bonne naissance. C'est le moyen de dénigrer les témoins sardes de l'affaire, barbares déloyaux et sauvages, cités par l'accusateur Triarius, par contraste avec Scaurus l'accusé, dont la *memoria* familiale garantit la qualité de jeune homme bien né :

***Haec cum tu effugere non potuisses, contendes tamen et postulabis ut M. Aemilius cum sua dignitate omni, cum patris memoria, cum aui gloria, sordidissimae, uanissimae, leuissimae genti ac prope dicam pellitis testibus condonetur ?***<sup>961</sup>

On voit à quel point la *memoria*, encadrée ici par *dignitas* et *gloria*, appartient à un réseau cohérent de valeurs. Cicéron constitue ce réseau en remontant la lignée du petit-fils au grand-père — *sua, patris, aui* —, sur un rythme ternaire qui accentue l'opposition avec les

<sup>958</sup> Cf. J.-F. Thomas, « Le champ sémantique de la notoriété et de la gloire en latin : problèmes de synonymie nominale », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire* 74, 1-2, 2000, 231-255, p. 234-235 : « La *gloria maiorum* constitue le patrimoine familial de notoriété prestigieuse et de prééminence reconnue avec éclat que les membres du groupe se doivent de préserver. » Cf. aussi n. 14, p. 234 : « (La *gloria maiorum*) se nourrit évidemment des hauts faits des ancêtres et leur prestige se concrétise par un cérémonial avec le rituel des *imagines* (Polybe 6, 53, 6). Elle devient alors un modèle et une incitation pour les descendants qui se doivent de suivre l'exemple et d'enrichir le capital de notoriété pour qu'à leur tour sur leur tombe puisse être inscrite la formule de l'*elogium* d'un des Scipions (CIL I<sup>2</sup>, 10) : *Facile factis superases gloriam maiorum*. J.-M. André, « Les problèmes de l'individualisme dans l'humanisme cicéronien », *Helmantica* 50, 1999, 29-43, souligne l'importance de la mémoire familiale pour l'aristocratie (p. 31) : « C'est la mémoire des grandes familles, matérialisée par les statues et les *tituli* triomphaux, par les fastes consulaires et triomphaux, par les *imagines* et leurs inscriptions, par les épitaphes des sépulcres aristocratiques, qui maintient et diffuse cet héroïsme gentilice... Témoin de la mémoire collective du peuple romain, admirateur des *Romani mores*, Cicéron a constamment et très tôt exploité dans ses discours les *exempla* illustres de la race... » Sur les funérailles et le *ius imaginum*, à travers le texte de Polybe qu'ils ont fortement impressionné, cf. C. Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, 1976, 2e éd. rev. et corr. 1988 (Tel 140), p. 460-467. J.-C. Marcel et L. Mucchielli, « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, dir. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 No 2), 63-88, définissent ainsi une mémoire familiale (p. 75) : « ... chaque famille romaine avait son culte avec ses propres rites, sa propre mythologie, sa propre mémoire constituant "l'armature traditionnelle de la famille". Toutes ces choses constituent et définissent un ensemble de "représentations familiales" d'où procède la solidarité entre ses membres. » G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 471, explique que le discours s'appuyant sur la *prudentia* est adapté à l'auditoire du Sénat : « Une action doit être choisie parce qu'elle est conforme à la sagesse... Cette sagesse est essentiellement la capacité de prévoir le déroulement des événements — ce qui suppose la connaissance exacte du passé (*memoria*) et du présent (*intelligentia*). C'est la qualité primordiale de l'homme politique d'après le *De republica*... L'appel à la sagesse est presque uniquement lancé par Cicéron devant les Sénateurs ». Or, la *memoria* est l'un des éléments constitutifs de cette vertu (*inu.* II, 160). Son implication devant les grandes familles de Rome par l'appel à la *prudentia* est naturelle.

<sup>960</sup> Sur la carrière exceptionnelle de M. Aemilius Scaurus père, cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p.528 : édile en 122, préteur en 119, consul en 115, censeur en 109, *princeps senatus* en 115, 108, 102, 97, 92, 89...



vices des Sardes, énumérés également en trois temps, en écho, et renforcés par le superlatif.

Il en va de même pour Rabirius Postumus, impliqué en 53 dans un scandale politico-financier relatif au trône d'Alexandrie : il a suivi Gabinus, qui a soutenu Ptolémée Aulète pour de l'argent. Postumus est déjà puni de son imprudence par la perte des sommes prêtées à Ptolémée ; il ne mérite pas d'être persécuté en étant condamné à payer en outre dix mille talents, l'amende de Gabinus qui s'est enfui... Cicéron justifie la maladresse de Postumus par l'ambition, somme toute légitime, d'égaliser ses ancêtres, donc de prendre des risques, ambition qui révèle un homme de qualité, conscient de ses dettes envers ses ancêtres, donc du respect dû à leur mémoire :

**... praesertim, iudices, cum sit hoc generi hominum, prope natura datum ut si qua in familia laus aliqua forte floruerit, hanc fere qui sint eius stirpis, quod sermone hominum ac memoria patrum uirtutes celebrantur, cupidissime persequantur...**<sup>962</sup>

La *memoria* justifie donc même des erreurs condamnables parce qu'elle manifeste l'attachement aux racines, donc la volonté de s'insérer dans une continuité familiale, dans le respect de la tradition et des *patrum uirtutes*<sup>963</sup>.

Du coup, Cicéron rend hommage aux hommes conscients de la dignité de leur famille et portés à la préserver en s'insérant dans la mémoire familiale, qu'ils tentent de *renouare* ou d'égaliser. Ainsi, dans le *Pro Sestio*, il applaudit l'attitude d'un Quintus Caecilius Metellus Nepos, consul qui a fondu en larmes à l'évocation par Publius Servilius Vatia Isauricus de son ancêtre exilé, Metellus Numidicus, et de son honneur familial. Emu par l'analogie, il a soutenu le rappel d'exil de Cicéron, pourtant son adversaire politique, afin de ne pas

<sup>961</sup> CIC., Scaur. 45, fr. n (Asconius 31) : « Et comme tu n'auras pas pu t'en tirer, tu insisteras malgré cela, tu demanderas que M. Aemilius, avec toute sa dignité, avec la mémoire de son père, avec la gloire de son grand-père, soit donné en pâture à cette race ignoble, sans consistance ni conscience, et je dirai presque à des témoins vêtus de peaux de bête ? » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

<sup>962</sup> CIC., Rab. Post. 2 : « ... quand surtout, juges, en vertu d'un penchant naturel, en quelque sorte, au genre humain, dans une famille illustrée par un titre de gloire, ceux qui appartiennent à cette race, parce que les mérites de leurs ancêtres sont célébrés dans les propos des hommes et perpétués dans leur souvenir, poursuivent en général avec une ardeur extrême ce même titre de gloire... »

<sup>963</sup> L'*exemplum* fournit un modèle de référence, à imiter ou non ; cf. J.-M. David, « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *MEFRM* 92, 1, 1980, 67-86, qui répertorie les définitions cicéroniennes de l'*exemplum* (p. 68 à 71) et en analyse le fonctionnement (p. 67-68) : « L'*exemplum*, la petite histoire courte qui rappelle un fait passé de la vie d'un grand homme, joue donc un rôle important dans la stratégie de l'orateur. Il peut certes n'avoir pour fonction que de rappeler un précédent et justifier un raisonnement. Il peut aussi... être le moment d'une identification entre les deux personnalités du héros et de celui que l'on met en cause. C'est alors que l'anecdote devient modèle et qu'il convient de s'interroger sur son fonctionnement paradigmatique. » ; p. 81 : « L'*exemplum* est d'abord une comparaison. Il met en scène deux séries de comportements... Mais il opère aussi par le biais d'une image exemplaire qui permet une identification ou une répulsion paradigmatique et se rapproche ainsi de la métaphore. » G. Achard, *Pratique rhétorique...*, observe cette nécessité cicéronienne (p. 312) : « Le Romain se doit aussi d'être digne de ses aïeux. Il essaie de les imiter voire de les surpasser. Cette *pietas* est toujours vive à la fin de la République : c'est elle qui pousse Brutus à tuer César. Et les *optimates* exhortent sans cesse leurs troupes à s'inspirer des grands ancêtres : c'est en effet un des plus sûrs moyens d'œuvrer pour la *res publica*. »

déroger :

***Et ad illius generis, quod sibi cum eo commune esset, dignitatem propinqui sui mentem a Clodianis latrociniiis reflexisset, cumque eum ad domestici exempli memoriam et ad Numidici illius Metelli casum uel gloriosum uel grauem conuertisset, conlacrumauit uir egregius ac uere Metellus... nec illam diuinam grauitatem plenam antiquitatis diutius homo eiusdem sanguinis potuit sustinere, et mecum absens beneficio suo rediit in gratiam***<sup>964</sup>

Bon sang ne saurait mentir, selon Cicéron : grâce à l'intervention de son cousin Servilius — ils ont en commun un grand-père, Quintus Metellus Macedonicus —, Metellus Nepos se réconcilie avec Cicéron, oublie ses griefs dans l'intérêt de la République et confirme la *dignitas* d'une famille consciente de ses devoirs, à laquelle son appartenance est clairement marquée — *uir uere Metellus* : Servilius lui rend la mémoire de sa famille, et lui permet de se réaliser pleinement en tant que Metellus. J.-M. David analyse ainsi l'importance de l'*exemplum* dans la continuité familiale à partir de ce texte : « La volonté d'identification peut avoir plusieurs motivations. La plus claire est celle qui poussera un homme politique romain à rester digne de ses ancêtres. Cicéron dans le *Pro Sestio* (130) montre bien à quel point cette obligation morale pouvait être contraignante et rendre un individu sensible à l'emploi des *exempla*... Pour rester dans la continuité d'une tradition familiale, un magistrat sera donc tenté de reproduire le comportement de l'un de ses ancêtres. »<sup>965</sup> L'*exemplum* exerce donc une contrainte sur le patricien qui l'entend<sup>966</sup> : « ... l'*exemplum* n'a d'autre fonction que de fixer pour les contemporains de Cicéron la conformité au comportement traditionnel. Ces séries ou ces chaînes n'appellent donc pas autre chose que des actes qui permettent à leurs auteurs de s'y intégrer et de prendre leur place dans la galerie des ancêtres. »

Pour les détourner des factions révolutionnaires, Cicéron loue donc les hommes de la jeune génération qui se situent dans le prolongement de la mémoire familiale et qui

<sup>964</sup> CIC., *Sest.* 130 : « il invita son parent à reporter ses pensées, loin des brigandages de Clodius, vers l'honneur de leur commune famille ; puis il en vint à la remémoration d'un exemple domestique, et au destin — fut-il glorieux, fut-il douloureux ? — du célèbre Metellus le Numidique. Alors cet homme hors de pair, — un vrai Métellus — fondit en larmes... Issu du même sang, il ne put résister plus longtemps à cette divine noblesse, pleine des antiques traditions, et son intervention généreuse le réconcilia, bien qu'il fût éloigné, avec moi. » (trad. J. Cousin modifiée, Paris, CUF, 1965) En guise d'*exemplum*, nous avons affaire ici à une évocation des Enfers comme celle que suggérait Cicéron dans ses traités rhétoriques (cf. CIC., *Brut.* 322, *supra* p. 21).

<sup>965</sup> J.-M. David, « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *MEFRM* 92, 1, 1980, 67-86, p. 82.

<sup>966</sup> *Ibid.* p. 84. G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 483, confirme cet usage des *exempla* destinés à l'aristocratie, concernant le même texte (observons au passage que G. Achard semble confondre les deux frères Metelli : c'est bien Nepos, adversaire de Cicéron en 63-62, qui se réconcilie avec lui en 57 ; d'autant plus qu'au moment du *Pro Sestio*, en 56, seul Nepos est encore en vie) : « Le passé présente en effet un très vif éclat. Plus les exemples sont anciens, plus ils ont de force et de charme... Pour les *boni uiri*, l'histoire est *magistra uitae*. Les orateurs jugent d'ailleurs que les *exempla* des aïeux sont surtout utiles pour inciter à une noble conduite... De plus ces arguments sont particulièrement efficaces s'ils s'adressent à des patriciens ou à des nobles : ceux-ci se sentent en effet redevables envers leurs ancêtres du rang qu'ils occupent dans la société : ils sont fiers des exploits de leurs aïeux... Cicéron use souvent de ces *exempla*. »

savent s'en montrer dignes en égalant voire en dépassant les exploits de leurs ancêtres<sup>967</sup>. Ainsi, Decimus Brutus qui maintient la Gaule cisalpine dans la légalité, face à Marc-Antoine, et mérite de la République parce qu'il se montre digne de l'exemple de son aïeul, en se souvenant du nom qu'il porte et de sa valeur héréditaire :

***O ciuem natum rei publicae, memorem sui nominis imitoremque maiorum.***<sup>968</sup>

Le *bonus ciuis* porte la *memoria* de sa famille et relaie donc les valeurs morales dont elle a donné les preuves. Respectueux de son rang, de son héritage, de sa *memoria* familiale, il en assure la continuité et perpétue la tradition en répétant l'*exemplum* de ses ancêtres — *imitator maiorum*. Nous pouvons traduire *memor sui nominis* par "conscient de son nom".

De fait, Cicéron appelle chacun à prendre conscience de son héritage familial, et à tenir son rang. C'est ainsi qu'il invite Catulus, juge dans l'accusation contre Verrès, à prolonger la dignité de son père, vainqueur des Cimbres et des Teutons avec Marius à Verceil en 101, à égaler sa sévérité ; il invoque le souvenir de l'exploit de son père, commémoré par un portique — *loquor enim de tuo clarissimo pulcherrimoque monumento*<sup>969</sup> —, et l'invite à se montrer fidèle au nom qu'il lui a laissé, célébré par la présence du temple du Capitole qu'il a reconstruit, et qui maintient un souvenir éternel :

***Tuus enim honos illo templo senatus populi que Romani beneficio, tui nominis aeterna memoria simul cum templo illo consecratur***<sup>970</sup>

<sup>967</sup> Sur l'attraction de la jeunesse romaine pour les révolutionnaires, cf. P. Jal, « Cicéron et la gloire en temps de guerre civile », *Mnemosyne* 16, 1963, 43-56, p. 44-45 : « L'influence et la séduction que Catilina et César exercèrent sur de nombreux jeunes gens, le fils d'A. Fulvius, celui d'Hortensius, le neveu de Cicéron, Coelius, Dolabella, Curion, etc., est jugée particulièrement dangereuse par Salluste et Cicéron... La prodigieuse carrière de César est contemporaine, en effet, de cette "crise d'une génération", bien analysée par Otto Seel (*Cicero : Wort, Staat, Welt*, Stuttgart, Klett, 1953), et qui en opposant les fils à leurs pères, entraîne des conséquences tragiques du point de vue familial ; mais elle révèle aussi, en cette période de guerres civiles qui déchirent Rome depuis le début du siècle, la gravité du bouleversement moral de la jeunesse — jeunesse dorée toujours disposée à suivre les révolutionnaires, Catilina ou César... qui s'enrôlait avec tant d'empressement sous les bannières des *condottieri* — quand elle ne faisait pas elle-même surgir de son sein de véritables chefs de bande, qui vivent et meurent comme tels : Milon, Caelius, Curion, Dolabella, Sittius, — à la fois héros et bandits, tous avides de gloire autant que d'argent et de butin. » Sur ce point, H. Zabolis, « La jeune génération dans la philosophie et la politique de Cicéron », *Ciceroniana N. S.* 8, 1994, 103-117, p. 103, affirme que Cicéron porte un même jugement critique sur l'ensemble de la jeunesse romaine, et décèle un conflit de générations, propice au délitement de la République. Cet avis semble pour le moins catégorique et mérite d'être nuancé : s'il rejette les jeunes gens oublieux de leurs racines et de leurs obligations, il loue au contraire tous ceux qui perpétuent dignement leur nom, à commencer par Brutus, et sait soutenir ceux qu'il juge — à tort ou à raison — utiles à la République, comme Caelius, Curion ou Octavien... L'exemple de C. Popillius Laenas, tribun militaire qui dirige la troupe lancée à la poursuite de Cicéron et qui fut auparavant défendu par sa victime d'une accusation de parricide, reste un cas particulier d'ingratitude caractéristique de l'attitude dénoncée par Cicéron, mais n'est pas nécessairement représentative d'un conflit de générations, contrairement à ce que dit H. Zabolis (p. 116-117). Sur Popillius Laenas et l'aveuglement supposé de Cicéron, cf. les propos éminemment tendancieux de J. Carcopino, *Les Secrets...*, p. 399.

<sup>968</sup> *CIC., Phil. III, 8* : « O citoyen né pour le bien de la patrie, qui se souvient du nom qu'il porte et suit l'exemple de ses aïeux ! »

<sup>969</sup> *CIC., Verr. II, IV, 69*.

Le temple est ici un monument qui, en concrétisant le souvenir du *nomen* de Catulus, est une marque d'honneur pour son fils — *tuus honos* — ; celui-ci en retirera une émulation propre à l'inciter à marcher sur les traces de son père, à préserver sa dignité familiale, comme le souligne M. Ruch<sup>971</sup>.

L'avocat loue tout magistrat qui permet la pérennité, voire la *renovatio* d'une mémoire familiale oubliée. Il considère qu'en pardonnant à Marcellus, César restaure la mémoire ancestrale d'une famille aux origines anciennes qui n'a jamais démérité, et lui rend ainsi sa dignité :

***Equidem cum C. Marcelli, uiri optimi et commemorabili pietate praediti, lacrimas modo uobiscum uiderem, omnium Marcellorum meum pectus memoria obfudit, quibus tu etiam mortuis M. Marcello conseruato dignitatem suam reddidisti, nobilissimamque familiam iam ad paucos redactam paene ab interitu uindicasti.***

972

En réponse aux prières du cousin de Marcus, Caius Claudius Marcellus, César ranime la *dignitas* de la famille de Marcellus, et garantit la continuité du père au fils.

Cette nécessaire continuité familiale, Cicéron l'exalte encore en fustigeant sa rupture, lors du désastre provoqué par une mère qui, en avortant, brise une lignée, et fait disparaître le souvenir du *nomen*, à l'occasion de l'affaire de Cluentius. C'est à juste titre

970

*Ibid.* II, IV, 69 : « C'est en effet ta gloire qui est consacrée dans ce temple par la faveur du Sénat et du peuple romain, c'est la mémoire éternelle de ton nom qui est vouée avec ce temple à l'immortalité. » (trad. H. Bornecque et G. Rabaud modifiée, Paris, CUF, 1927).

971

M. Ruch (« Les quatre premières *Philippiques* : modèle d'adaptation au public », *Etudes cicéroniennes...*, 102-108, p. 104) définit ainsi cette conception : « Un troisième aspect caractéristique des discours adressés au Sénat, c'est la part faite aux exemples tirés de l'histoire. Car il est manifeste que, dans les grandes familles sénatoriales, règne une conscience permanente de la tradition. Ce qu'il importe de souligner pour Cicéron, c'est la continuité de cette tradition, qu'il s'agit à tout prix de maintenir et de vivifier. Écoutons-le s'adresser à Antoine (*Phil.* I, 118) : "Ramène enfin, je t'en prie tes regards sur la République, Marc Antoine : considère ceux dont tu es issu, non ceux avec qui tu vis", ou encore I, 34 : "Ah ! si seulement, Marc Antoine, tu te souvenais de ton aïeul. Tu m'as pourtant entendu longuement parler de lui et bien souvent !" » Ce traditionalisme n'empêche pas Cicéron de fustiger les éloges funèbres, propres aux grandes familles, souvent mensongers parce qu'ils déforment la mémoire historique par leur nature apologétique : cf. R. T. Ridley, « *Falsi triumphi, plures consulatus* », *Latomus* 42, 2, 1983, 372-382, p. 372 : « In a celebrated passage, Cicero refers to the corrupting of Roman history by funeral speeches... It would be one thing for families of the Roman oligarchy to falsify private records, but reference to false triumphs and "too many" consulships is another thing. Indeed, history has been corrupted. » N. Belayche, « Rome : la ville et le pouvoir », *Rome, les Césars et la ville*, dir. N. Belayche, Rennes, 2001, p. VI, constate la part des constructions urbaines dans la fabrication de la *memoria* des grandes familles : « Dans les luttes où s'affrontèrent ouvertement depuis Sylla les prétendants à un pouvoir supérieur sinon unique, les *nobiles* (et leurs familles) détenteurs des magistratures ont utilisé comme une arme efficace l'illustration dans l'espace urbain de leurs personnes, de leurs exploits, de leur *gens*, illustration durable dans les monuments ou temporaire au gré des manifestations festives destinées à alimenter leur *memoria* en construction. »

972

*CIC., Marcell. 10* : « Pour moi, quand je vis tout à l'heure, comme vous, les larmes de C. Marcellus, ce parfait citoyen, ce modèle de dévouement familial, le souvenir de tous les Marcellus envahit mon cœur ; en conservant Marcus, tu leur as rendu, même par delà la mort, tout leur prestige, et tu as sauvé pour ainsi dire du néant une illustre famille déjà réduite à quelques descendants. »

que cette femme de Milet a été condamnée à mort, car elle a ainsi tué dans l'œuf la mémoire transmissible de cette famille, brisé les espoirs du père, et tué un futur citoyen ; l'accumulation des victimes de cette femme accentue le sentiment pathétique de la perte :

***neque iniuria quae spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, heredem familiae, designatum rei publicae ciuem sustulisset.***<sup>973</sup>

Seul le respect de la *memoria* garantit l'avenir de la *gens*. La gradation ascendante, de *parentis* à *rei publicae*, contribue à la dramatisation, et renforce l'impression de continuité de l'individu — *parentis* — à la collectivité — *rei publicae* —, dont le lien noué avec la cellule familiale — *nominis, generis, familiae* — paraît ainsi indéfectible.

## 2. La situation de l'*homo nouus*

Cicéron défend la mémoire des grandes familles romaines en considérant qu'elle permet le maintien des traditions, la continuité des lignées et qu'elle doit servir de repère, par sa valeur exemplaire, aux *optimates*, citoyens idéaux, et plus largement à l'ensemble des Romains. Mais qu'en est-il alors de la place accordée à celui qui naît privé d'ancêtres donc de mémoire familiale, l'*homo nouus* ? M. Dondin-Payre en donne la définition la plus répandue et la plus restrictive<sup>974</sup> : « l'*homo nouus* est un consul sans ancêtre consul : cette application à la *nouitas* des règles établies par M. Gelzer pour la *nobilitas* a la faveur de nombre d'historiens modernes ».

L'appartenance de Cicéron à cette catégorie rend d'autant plus nécessaire une tentative d'explication de cet apparent paradoxe : soutenir un critère, la *memoria*, qui définit un ordre par l'exclusion des familles privées de passé, dont celle de Cicéron fait pourtant partie ! L'avocat ne s'oublie pourtant pas et résout cette contradiction en attribuant à l'*homo nouus*, sans mémoire, une autre qualité susceptible de s'y substituer : le mérite individuel. C'est l'objet d'un combat personnel mené tout au long de sa carrière contre les envieux et les aristocrates fiers de leurs prérogatives qui lui reprochèrent sans cesse sa naissance obscure ! Ce n'est pas le lieu de retracer l'ensemble de cette lutte<sup>975</sup>, mais il est nécessaire d'examiner la situation de l'*homo nouus* dans sa relation avec le concept de *memoria*.

D'emblée, Cicéron reconnaît que l'*homo nouus* est un homme sans mémoire, car il est privé d'ancêtres. Il tire même argument de cette caractéristique pour justifier la méthode employée contre Verrès. En effet, l'avocat de ce dernier, Hortensius, lui reproche d'avoir produit le témoignage du jeune Iunius, dont le gouverneur de Sicile a spolié

<sup>973</sup> *CIC., Cluent. 32* : « rien n'était plus juste, puisqu'elle avait anéanti les espoirs d'un père, la mémoire d'un nom, le soutien d'une race, l'héritier d'une famille, un citoyen destiné à la République. »

<sup>974</sup> M. Dondin-Payre, « *Homo nouus* : un slogan de Caton à César ? », *Historia* 30, 1, 1981, 22-81, p. 26. Une abondante bibliographie est présentée p. 26, n. 23 ; Cicéron accorde plus de place à l'*homo nouus* que Salluste et Tite Live (p. 31) : « L'insistance que mit Cicéron à faire intervenir un élément qui le concernait personnellement, interprétée comme le reflet d'une préoccupation générale sous la République, paraît alors être la cause principale de la distorsion entre les sources et l'historiographie... Tite Live, avec dix mentions, puis Salluste avec sept, arrivent loin derrière Cicéron, bien que tous deux aient traité de l'histoire républicaine ; le second est favorable, le premier hostile aux hommes nouveaux, mais aucun n'a jugé le rôle et l'originalité des *homines novi* si marquants qu'il ait fréquemment signalé leur particularité. »

l'héritage, pour ameuter l'opinion. Mais, réplique Cicéron, la nature même d'*homo nouus* du père de Lunius, simple plébéen honnête et confiant, plaide en sa faveur. Cicéron a choisi un exemple inattaquable, parce que le cas de cet homme « sans mémoire » n'est pas susceptible d'agiter la foule, au contraire de l'évocation du fils d'un Gracchus ou d'un Saturninus, qui aurait été considérée à juste titre comme purement démagogique.

***Gracchi, credo, aut Saturnini aut alicuius hominis eius modi produxeram filium, ut nomine ipso et memoria patris animos imperitae multitudinis commouerem. P. luni erat, hominis de plebe Romana, filius...***<sup>976</sup>

Paradoxalement, Cicéron se félicite de ce choix : l'essence de l'*homo nouus* est d'être sans mémoire familiale, ce qui interdit tout *a priori* à son égard<sup>977</sup>.

Il revendique son appartenance personnelle à ce statut, considérant que, vierge de toute compromission familiale, il lui laisse la liberté de prouver sa qualité par ses mérites personnels, au contraire d'*optimates* souvent écrasés par leur héritage ou captifs du jeu social des grandes familles romaines. Il s'abrite derrière l'avis de Caton l'Ancien, *homo nouus* à l'autorité morale incontestable, pour justifier l'orgueil de l'homme nouveau, dont le mérite seul fera connaître le nom à la postérité, et constituera ainsi le point de départ d'une nouvelle mémoire familiale, entreprise dont les fils de l'aristocratie n'ont pas eu à se soucier :

***Venit mihi in mentem M. Catonis, hominis sapientissimi et uigilantissimi, qui cum se uirtute, non genere, populo Romano commendari putaret, cum ipse sui generis initium ac nominis ab se gigni et propagari uellet, hominum potentissimorum suscepit inimicitias et maximis laboribus usque ad summam senectutem summa cum gloria uixit.***<sup>978</sup>

En promettant de livrer le même combat aux puissants, il menace les juges de relancer l'action s'ils font profiter Verrès de leur indulgence parce qu'il appartient à leur ordre, et anticipe ainsi la loi d'Aurélius Cotta de 70, qui rétablira, à égalité avec les *optimi*, les

<sup>975</sup> Cf. M. Bonjour, *Terre natale : études sur une composante affective du patriotisme romain*, Paris, Belles lettres, 1975 (Collection d'études anciennes 5), qui analyse le combat de Cicéron, en butte aux rebuffades, pour vaincre ce préjugé (p. 137) : « Sous la République, c'étaient les "hommes nouveaux" qui essayaient le mépris de la *nobilitas* et des patriciens. Et le plus célèbre d'entre eux, Cicéron, en a été la victime. Salluste rappelle que c'est l'approche d'une crise grave et les menaces de conjuration qui décidèrent la *nobilitas* à laisser élire Cicéron au consulat (Cat. 23, 5-6)... J. Hellegouarc'h (*Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Belles Lettres, 1972, p. 472-483) a analysé la situation des *homines noui* à Rome. Il constate que non seulement l'*homo nouus* a un préjugé nobiliaire à vaincre, lui qui n'a pas la *commendatio maiorum*, mais qu'il se heurte encore à un préjugé qu'il qualifierait presque de "racial". » M. Bonjour rappelle qu'il se voit traiter de "locataire" par Catilina (Salluste, Cat. 31,7), de "paysan d'Arpinum" par Clodius (CIC., Att. 1, 16, 10), de "troisième roi étranger à Rome" par Torquatus (CIC., Sull. 22). Cette lutte peut être associée à celle des plébéens revendiquant la reconnaissance de leurs droits dans les premiers siècles de la République romaine ; cf. l'étude de M. Bonjour (p. 80) du discours de Canuleius, tribun de la plèbe dénonçant le mépris des patriciens pour leurs concitoyens : « Au livre IV, le discours de Canuleius évoque, à travers le conflit des patriciens et des plébéens, l'attitude des vieux Romains qui méprisent les nouveaux citoyens, les jugeant indignes de vivre dans la même ville qu'eux... Le tribun rappelle qu'ils sont tous concitoyens, qu'ils habitent la même patrie (LIV. IV, 3, 2 et 3). »

<sup>976</sup> CIC., Verr. I, 151 : « C'était, je pense, le fils de Gracchus, ou le fils de Saturninus, ou le fils de quelque autre personnage du même genre que j'avais produit devant les juges, pour émouvoir par son nom même et par la mémoire de son père les passions d'une multitude grossière ? Non, c'était le fils de P. Lunius, un homme de la plèbe romaine... »

chevaliers dans les tribunaux permanents consacrés aux affaires criminelles dont ils ont été exclus par Sylla.

De ce fait, ce n'est pas sans fierté que Cicéron, dans ses discours *Sur la loi agraire*, déclare être le premier *homo nouus* élu consul depuis longtemps :

***Me perlongo interuallo prope memoriae temporumque nostrorum, primum hominem nouum, consulem fecistis...***<sup>979</sup>

Pour justifier son propos, il recourt précisément à la faculté qui est censée faire défaut à l'*homo nouus* et définir l'ordre des *optimates* qui l'écoutent, pour justifier son propos : la *memoria*... Cruel, voire provocateur, il les amène à fouiller leurs souvenirs pour confirmer le caractère exceptionnel de son élection, écrasante, alors que ses prédécesseurs<sup>980</sup>, *homines noui* comme lui, ont eu plus de difficultés et ont dû profiter d'une occasion favorable :

***Nam profecto, si recordari uolueritis de nouis hominibus, reperietis eos qui sine repulsa consules facti sunt diuturno labore atque aliqua occasione esse factos...***

981

Dès lors, comment concilier deux positions apparemment antagonistes dans la bouche du

977

A ce sujet, cf. le discours de Marius chez Salluste, *B. J.* 85, 25, véritable déclaration de principe de l'*homo nouus* opposant à la gloire des ancêtres sa propre valeur, à laquelle peut facilement s'identifier Cicéron, citée par J.-F. Thomas, « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouché, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154, p.142 : Huiusce rei (= maiorum gloria) ego inopiam fateor, Quirites ; uerum, id quod multo praeclarius est, meamet facta mihi dicere licet "Je n'ai pas de gloire ancestrale, je l'avoue, citoyens ; mais ce qui est beaucoup plus remarquable, je peux parler de mes propres exploits." Pour une analyse du discours de Marius et de la haine de la *nobilitas* chez Salluste, cf. R. Syme, *Salluste*, trad. P. Robin, Besançon, 1982, p. 141-143. Sur l'attention portée par Cicéron à la similitude de sa situation et de celle de Marius, comme sauveur de Rome, cf. M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 138, 229-230 : « Pour le jeune Arpinate plein d'ambition et de talent, Marius était un *exemplum* vivant. Il était celui qui avait quitté Arpinum pour devenir sept fois consul et sauver l'Etat ; il incarnait le mouvement qui porte le citoyen d'un municipe à passer de la petite patrie à la grande patrie romaine. De surcroît, en ce Marius, enfant du même terroir, Cicéron trouvait le grand ancêtre noble qui lui manquait pour affronter les *nobiles* dans la carrière des honneurs... L'identification est favorisée par le fait que Cicéron, comme Marius, est un *homo nouus* qui dut se frayer carrière jusqu'au consulat. Dans cette magistrature suprême, les deux Arpinates ont sauvé la patrie. Le vainqueur de Catilina s'est déclaré, comme le vainqueur des Cimbres, *Pater Patriae*. Ainsi du même municipe venaient les sauveurs de Rome. L'orateur le déclare fièrement dans le *Pro Sulla* (7, 23)... Quelle fierté pour Cicéron que d'entendre son nom associé à celui de Marius, le jour où Pompée témoigna que d'Arpinum étaient issus deux *conseruatores* de Rome (*Ieg.* II, 6) ! En outre, ces défenseurs de l'Etat ont connu les mêmes vicissitudes : l'exil, puis le retour. »

978

***CIC., Verr. II, V, 180 : « Je me rappelle M. Caton, le plus sage et le plus vigilant des hommes : tenant que le mérite et non pas la naissance le recommandait au peuple romain, désirant faire commencer à lui et durer à partir de lui sa noblesse et son nom, il encourut les inimitiés des personnages les plus puissants et vécut dans les plus importantes occupations jusqu'à une extrême vieillesse en se couvrant de gloire. »***

979

***CIC., Ieg. agr. II, 3 : « Je suis, sur une longue période, de mémoire d'homme et de notre temps, presque le premier homme nouveau que vous ayez fait consul. » (traduction A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1932).***

980

Cf. *CIC., Mur.* 17 : C. Marius en 107, T. Didius en 98, Caecilius Caldus en 94. La victoire de Sylla en 94 mit un terme à l'accession d'*homines noui* au consulat jusqu'à la victoire de Cicéron.

même Cicéron ? Il magnifiait l'héritage transmis dans les vieilles familles, de génération en génération, par le biais de la *memoria* familiale. Comment peut-il en même temps vanter la qualité des *homines noui*, confrontés au mépris de l'aristocratie pour les sans-mémoire ? Cette contradiction relève-t-elle de l'incohérence idéologique ? de l'opportunisme politique ? des évolutions personnelles d'un Cicéron dont la versatilité a suscité la désapprobation de ses adversaires jusqu'à nos jours ? Il n'est pourtant pas un révolutionnaire, et nous verrons combien il peut honnir les atteintes portées par certains à la *memoria* comme fondement de Rome. En fait, le discours *De domo sua* offre une solution, ce que M. Ruch nomme « le complexe de l'*homo nouus* »<sup>982</sup>. Après avoir réclamé aux pontifes la restitution du terrain sur lequel était construite sa maison, au Palatin, terrain qui avait été accaparé et consacré à la Liberté pendant son exil par son ennemi Clodius, il achève en redéfinissant le véritable patrimoine : c'est la *memoria* qu'il transmettra à ses enfants. Il souligne ainsi la supériorité de la valeur et de la dignité personnelles sur l'argent, les biens matériels ou la naissance, en affirmant qu'il ne revendique pas son bien par cupidité, et se satisfait de laisser à ses héritiers le souvenir de son nom et de ses actions en guise d'héritage<sup>983</sup> :

***Etenim ad nostrum usum propemodum iam est definita moderatio rei familiaris, liberis autem nostris satis amplum patrimonium paterni nominis ac memoriae nostrae relinquemus***<sup>984</sup>

Il révèle une fois de plus son attachement à cette valeur, mais surtout revendique, pour un *homo nouus* comme lui, la possibilité de fonder sa lignée, assise sur une *memoria* familiale dont il est l'*auctor*. En faisant reconnaître sa valeur personnelle par des actions militantes au service de l'Etat, l'*homo nouus* se crée une *memoria* et gagne le droit d'intégrer l'ordre supérieur, dirigeant, non par la naissance, mais par le mérite. Ce rêve d'intégration du sans-mémoire confère à la *memoria* un rôle de promotion sociale, d'*auctor* en quelque sorte, et explique l'adoption du parti conservateur par Cicéron selon J.-F. Thomas<sup>985</sup>. Toutefois M. Bonjour en voit aussi l'explication dans ses origines arpinates<sup>986</sup>.

<sup>981</sup> *CIC., leg. agr. II, 3* : « Assurément, si vous voulez rappeler vos souvenirs, vous reconnaîtrez que, parmi les hommes nouveaux, ceux qui ont été faits consuls sans éprouver d'échec, l'ont été au prix d'efforts prolongés et à la faveur de quelque occasion »

<sup>982</sup> M. Ruch, « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore I* », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 13-42, p. 15 : « Si Cicéron ne cesse de parler de son consulat, des grandes actions qui l'ont illustré, du salut que lui doit la patrie, cet orgueil s'explique en dernière analyse par le complexe de l'*homo nouus* ». Cf. A. Desmouliéz, « Psychanalyse de Cicéron », *Congrès de Lyon*, Actes du congrès G. Budé de Lyon, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 298-300, cité par M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 138 : « ... "le soin que (Cicéron) a mis à se défendre contre les critiques montre assez combien elles le touchaient". Il éprouvait "le complexe du provincial devant l'élite de la capitale". » M. Bonjour voit dans ce complexe (*Terre natale...*, p. 137, n. 5) « le mobile, un mobile du moins, de ces proclamations de dévouement à l'*Vrbs*, fréquentes dans ses discours, surtout quand il dénonce le complot de Catilina et le projet de l'*incendium patriae*. » Il incite l'Arpinate à devenir plus romain que les Romains de vieille lignée.

<sup>984</sup> *CIC., dom. 147* : « En effet, la gestion de notre fortune est maintenant à peu près réglée sur nos besoins, et nous laisserons à nos enfants un assez riche patrimoine dans le nom de leur père et la mémoire de nos actions ». (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952) Cf. aussi *fam. VIII, 3, 35, lettre 196, infra p. 350*.



M. Testard, « Cicéron, bourreau de soi-même ? », *LEC* 42, 1974, 149-162, p. 155-156, Cicéron établit une analogie entre sa lecture de l'*Heautontimoroumenos* et sa propre situation familiale lorsqu'il écrit le *De officiis*. Il adresse à son fils Marcus les mêmes reproches que Ménédème au jeune Clinia, coupable des mêmes frasques : « L'idée que Clinia doit tenir une conduite digne de soi, c'est-à-dire finalement digne de son père, est bien l'idée fondamentale de Cicéron éducateur de son fils (*Heaut.* 106-108 ; pour les passages où Cicéron se donne en exemple à son fils, *off.* I, 1-3 ; 78 ; II, 44 ; III, 6 ; 66). L'éternel "Moi, à ton âge" prononcé par Ménédème, se retrouve aussi sous la plume de Cicéron (*Heaut.* 110 ; *off.* II, 87), et les propos de *self-made-man* du père de Clinia (*Heauton.* 110-112), ne pouvaient que faire vibrer en Cicéron les fibres de l'*homo nouus* dont le fils ne mesurait ni les labeurs de l'ascension ni l'avantage de la situation acquise (*off.* III, 6). » Sur la constitution de ce patrimoine, cf. J.-F. Thomas, « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouché, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154, p. 143 : « La gloire qu'il a acquise est un patrimoine qu'il transmet à son fils (*off.* I, 78) : *Licet enim mihi, M. fili, apud te gloriari, ad quem et hereditas huius gloriæ et factorum imitatio pertinet* (« Il m'est permis en effet, Marcus mon fils, de me glorifier auprès de toi qu'intéressent et l'héritage de cette gloire et l'imitation de mes actes »). Les termes *hereditas, imitatio* correspondent très exactement aux deux composantes de la *gloria maiorum* traditionnelle, la transmission d'un capital de prestige et l'obligation de le perpétuer en accomplissant des actions qui en soient dignes. » P.-M. Martin, « Le *mos maiorum* et l'idéologie *popularis* », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouché, Montpellier, 2003, t. 1, 155-168, p. 162-163, montre « son adhésion aux principes conservateurs... (Cicéron) s'excuse presque, devant le sénat, de ne pouvoir, comme les nobles qu'il a en face de lui, "parler de ses ancêtres" (*leg. agr.* 2, 2)... le même Cicéron s'adresse à son frère ou à son fils pour se poser en *exemplum* qu'ils doivent imiter et transmettre (*ad Q.* I, 1, 44)... au moment même où il dit ne pas avoir de *maiores*, il affirme sa prétention à en devenir un. Il se place donc, tout *homo nouus* qu'il est, dans la logique traditionnelle des *optimates*. »

985

J.-F. Thomas, « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouché, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154, p. 144 : « La *gloria maiorum* de la *nobilitas* constitue ainsi la référence pour Cicéron dans la définition de cette gloire familiale que lui, l'*homo nouus*, veut fonder pour ses descendants... une sorte de mimétisme s'opère entre les deux mondes de telle sorte que Cicéron paraît se placer dans la perspective de la *nobilitas*. L'on souscrit au jugement de Philippe Muller : "Quand il écrit *Des lois*, Cicéron est entré au sénat, il prend le parti des "conservateurs" et c'est assez naturel qu'il cherche à égaler par l'appui de ses ancêtres ceux qui sont devenus son milieu politique." Toutefois, la recherche du *consensus* révèle la possibilité d'une troisième voie pour Cicéron (cf. note *infra* sur le *consensus*).

986

M. Bonjour, *Terre natale...*, observe du reste l'attachement de Cicéron aux souvenirs de sa « petite patrie » (p. 82 : « Le contenu de cette patrie naturelle est détaillé : dieux familiaux, lignée, souvenirs des ancêtres, maison qui fut celle du grand-père, puis du père... De là vient que Cicéron, comme il le déclare, se sent attaché à ce lieu par un sentiment intime... Voilà donc définie la petite patrie et indiqué l'attachement qu'elle inspire. ») ; elle relève ses souvenirs d'enfance, concernant Archias, « le maître de ses premiers essais poétiques » (p. 219) ou les habitudes domestiques de sa mère (p. 225) ; l'importance du *mos maiorum* pour les familles municipales : « ... les Romains étaient gens de tradition. Et de même que le jeune patricien était élevé dans le respect du passé, des usages propres à sa famille, des *imagines* exposées dans l'*atrium* de sa maison, de même les jeunes Romains des municipes et des provinces se considéraient comme les maillons d'une longue chaîne. Les leçons qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres et de leurs parents, les devoirs et les obligations qu'à leur tour il leur fallait remplir, ils devaient les transmettre à leurs enfants... assurer la pérennité d'un héritage, transmettre une tradition. » (p. 219-220) ; de la continuité des *sacra* (p. 221, n. 4 : « Sur les tombeaux de famille et les scrupules qui contraignent les descendants à rendre un culte à leurs ancêtres défunts, voir J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, p. 143. ») et l'enracinement familial d'Arpinum (p. 225 : « ... ce sont ses ancêtres d'Arpinum et leurs leçons qui l'ont fait ce qu'il est et il est à leur image (*leg. agr.* 2, 1, 1)... Cicéron retrouvait toujours à Arpinum, pleine de souvenirs, symbole de continuité, la maison familiale... » ; p. 227 : « ... le premier mouvement de Cicéron le pousse à faire la cérémonie (son fils revêt la toge virile en 49) dans son pays et la satisfaction qu'il éprouve à faire plaisir à ses concitoyens en montrant que les traditions familiales des Tullii se perpétuaient à Arpinum. Ce sont ces traditions qu'il perpétuait aussi lorsqu'en 46, il fit élire son fils et son neveu édiles, c'est-à-dire principaux magistrats d'Arpinum (*fam.* 13, 11, 3)... C. Nicolet a montré aussi comment sénateurs et magistrats romains pouvaient exercer des charges locales par fidélité à leur petite patrie (*L'ordre équestre à l'époque républicaine*, p. 405) ; le provincial parvenu rêve aussi de continuité patriotique (p. 233 : « Or, le chêne qu'ont pu voir son grand-père et Marius est le témoin matériel de cette durée et de cette continuité enracinées dans la terre natale... Mais le chêne, image de la durée qui correspond à l'histoire, est aussi un symbole à l'évidente signification morale : il résume toute l'austère leçon d'Arpinum et tout l'exemple de Marius... ») ; ou encore le choix d'abord exprimé par Cicéron, instructif, de construire le *fanum* de sa fille Tullia à Arpinum (p. 339).

La répétition de ce processus appliqué à d'autres le confirme. Ainsi, dans la neuvième *Philippique*, Cicéron fait l'éloge funèbre du jurisconsulte Servius Sulpicius Rufus, consul en 51, mort alors qu'il était envoyé en députation auprès d'Antoine pour ramener la paix civile. S'il appelle de ses vœux un monument commémoratif, comme une statue<sup>987</sup>, il considère que les seules qualités de Sulpicius suffisent à faire naître le souvenir de ses actes et constituent elles-mêmes des *monumenta* :

***Nam reliqua Ser. Sulpici uita multis erit praeclarisque monumentis ad omnem memoriam commendata. Semper illius grauitatem, constantiam, fidem, praestantem in re publica tuenda curam atque prudentiam omnium mortalium fama celebrauit. Nec uero silebitur admirabilis quaedam et incredibilis ac paene diuina eius in legibus interpretandis, aequitate explicanda, scientia.***<sup>988</sup>

Ses nombreuses vertus accumulées — *grauitas, constantia, fides, praestantia in re publica tuenda, prudentia* — constituent, aux yeux de la postérité, autant de "vestiges" qui garantissent sa mémoire, au même titre que les monuments qu'on peut lui élever. Au point que ceux-ci paraissent inutiles, ses actes suffisant à rappeler la dignité de son existence :

***Ergo hoc statuae monumento non eget, habet alia maiora.***<sup>989</sup>

Certes, Sulpicius est un patricien, mais à l'instar de Cicéron, il s'est forgé une mémoire familiale, patrimoine transmissible à son fils ; ce dernier, en héritier, incarne donc les vertus de son père, dont il doit porter le faix, et il constitue lui-même le meilleur *monumentum* ou support du souvenir de Sulpicius :

***Quamquam nullum monumentum clarius Ser. Sulpicius relinquere potuit quam effigiem morum suorum, uirtutis, constantiae, pietatis, ingeni, filium.***<sup>990</sup>

La modestie même de Sulpicius, attestée par Cicéron, confirme que l'héritage de la mémoire familiale représente le meilleur *monumentum* de l'homme de bien : le consulaire préférerait une statue pédestre en bronze à une statue équestre en or ! Cette humilité révèle en fait la conscience de sa propre valeur et la certitude du patrimoine ainsi acquis.

***Mihi autem recordanti Ser. Sulpici multos in nostra familiaritate sermones gratior illi uidetur, si qui est sensus in morte, aenea statua futura et ea pedestris quam inaurata equestris...***<sup>991</sup>

<sup>987</sup> Cf. CIC., *Phil.* IX, 10.

<sup>988</sup> *Ibid.* IX, 10 : « La vie de Ser. Sulpicius sera confiée à de nombreux et glorieux témoignages, pour perpétuer sa mémoire. Toujours sa fermeté, sa constance, sa loyauté, son zèle et sa sagesse hors de pair dans la défense de la République seront célébrés par la bouche de tous les mortels. On ne passera pas sous silence sa science admirable, incroyable et presque divine dans l'interprétation des lois et l'exposé de l'équité. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>989</sup> *Ibid.* IX, 11 : « Aussi la statue n'est-elle pas pour lui un monument dont il a besoin; il en a d'autres plus imposants. »

<sup>990</sup> *Ibid.* IX, 12 : « Cependant, Ser. Sulpicius ne pouvait nous laisser aucun monument plus fameux que l'image de ses propres mœurs, de sa vertu, de sa constance, de sa piété, de son génie, incarnée en son fils. »

<sup>991</sup> *Ibid.* IX, 13 : « Quand je me remémore les nombreux entretiens de Ser. Sulpicius dans notre intimité, je pense que, si la mort n'éteint pas tout sentiment, il préférera une statue pédestre en bronze à une statue équestre dorée... »

Finalement, la statue semble plus nécessaire aux vivants, à titre de consolation, qu'au mort, dont la mémoire familiale, incarnée en son fils, suffit à rappeler la valeur :

***quae quidem magnum ciuium dolorem et desiderium honore monumenti minuet et leniet.***<sup>992</sup>

En réalité, Cicéron refuse d'opposer le *nobilis* et l'*homo nouus*, et veut les considérer tous deux sous l'angle du mérite, sans égard pour le reste, anecdotique. Certes, cette égalité de chance sert ses desseins personnels, mais elle répond aussi à une vision politique exigeante : placer à la tête de Rome ceux qui, par leurs mérites, sauront lui rendre service<sup>993</sup>. Cette profession de foi égalitariste est clairement énoncée dans le *Pro Murena*. L'accusateur de ce dernier, le même Servius Sulpicius Rufus<sup>994</sup>, candidat malheureux à la magistrature suprême, se targue de sa naissance noble, qui lui donnerait plus de droits au consulat que Murena, consul désigné pour 62, avec Silanus. Défenseur de Murena, Cicéron blâme l'attitude de Sulpicius et relativise l'importance des origines, le temps ayant effacé la *memoria* de la *gens* Sulpicia. Il note avec ironie que seul le recours aux annales permet d'attester l'ancienneté de cette famille, qui a, semble-t-il, disparu depuis longtemps du gouvernement des affaires publiques<sup>995</sup> :

<sup>992</sup> *Ibid.* IX, 13 : « la grande douleur et le profond regret des citoyens trouveront dans ce monument honorifique un adoucissement et un apaisement. »

<sup>993</sup> Sur la position changeante de Cicéron à l'égard de la *nobilitas* et sur sa conception de l'*homo nouus*, cf. la mise au point de M. Mendel, « Marc Antoine déchu de sa *nobilitas* dans les *Philippiques* (I-IV) », *VL* 153, mars 1999, 27-40 ; la *nobilitas* est d'abord une citadelle assiégée, un parti qui s'approprie le consulat, que l'*homo nouus* doit arracher de haute lutte, en faisant ses preuves par son mérite personnel, sa *uirtus*, supérieure à celle de la *nobilitas* (p. 28 ; *leg.* II, 3-4). Par la suite, une fois devenu consul, il se considère comme un membre de la *nobilitas*, adhère à sa cause, qu'il confond avec celle de la République (p. 27-28). Mais Cicéron adopte finalement « une définition personnelle des *nobiles* : ce sont les hommes avides de *caritas ciuium et gloria* ("l'affection des citoyens et la gloire" ; *Phil.* I, 29). Il oppose la *nobilitas* de naissance et la *nobilitas* de cœur, préférant l'*ignobilitas* vertueuse d'Octavien à la *nobilitas* pervertie d'Antoine (*Phil.* III, 15 ; p. 37-38). C'est ainsi qu'il célèbre le mérite de l'*homo nouus* contre la décadence du *nobilis* irresponsable (p. 38-39) : « Cicéron recourt au concept élargi de *nobilitas* pour accabler Antoine ; ce même concept l'aidera à exalter Octave... La *nobilitas* dans les *Philippiques* désigne donc un comportement, non un parti. Le *nobilis* doit se distinguer par l'intérêt qu'il manifeste à l'égard de la République au bien-être de laquelle il doit veiller. Il est de son devoir de favoriser l'intérêt commun, la liberté, et son principal souci est de se révéler par ses qualités morales. Cette conception s'explique en partie par la carrière de Cicéron, *homo nouus* ; cela permet de comprendre que l'orateur ait, dans ce conflit opposant Antoine à Octave, préféré ce dernier, malgré l'amitié qui le liait à Antoine, et malgré les réticences qu'il manifeste dans la *Correspondance* à l'égard d'Octave. Pour mieux agresser Antoine, Cicéron a donc élargi la définition. Antoine possède une *nobilitas* par naissance : il fallait la lui dénier en donnant au concept une valeur davantage morale que catégorielle. » La vraie *nobilitas* est donc celle du mérite. Sur la définition de la *nobilitas*, cf. Brunt P. A., « *Nobilitas and nouitas* », *JRS* 72, 1982, 1-17, notamment p. 15 pour l'*ignobilitas* d'Octavien. Concernant le rapprochement de Cicéron et de la *nobilitas*, cf. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Belles Lettres, 1972 (Collection d'Etudes anciennes 25), p. 437 : « ... une fois qu'il a exercé le consulat et qu'il se considère comme appartenant à ce groupe, *nobilitas* en tant que parti n'apparaît presque plus dans ses ouvrages : on en relève quatre emplois seulement ; ailleurs, le mot désigne, soit la classe sociale, soit ordinairement la qualité du *nobilis*. »

<sup>994</sup> Sur le détail de l'accusation portée par Sulpicius et Caton, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 234-236.

***Itaque non ex sermone hominum recenti sed ex annalium uetustate eruenda memoria est nobilitatis tuae.***<sup>996</sup>

Son père est resté dans l'ordre équestre, son arrogance paraît pour le moins injustifiée ; Cicéron préfère donc le considérer comme un *homo nouus*, à égalité avec lui ! La naissance ne lui suffit pas : il faut savoir s'en montrer digne. L'avocat de Murena place donc sur un pied d'égalité tous les grands hommes, aristocrates ou *homines noui*, les jugeant non sur leurs origines, mais sur leurs mérites, les uns pour avoir accompli des actes dignes de respect, et ainsi fondé — à l'instar de Cicéron — un patrimoine moral à transmettre à leurs héritiers, comme Quintus Pompeius, les autres pour avoir tenu leur rang, s'être montrés dignes de leurs ancêtres et ainsi avoir prolongé leur mémoire familiale, comme Scaurus — l'emploi du verbe *renouare* évoque plus précisément la réactivation de cette mémoire, par la réitération, et rend bien compte l'œuvre de *renouatio memoriae* entreprise par Cicéron :

***Etenim eiusdem animi atque ingeni est posteris suis, quod Pompeius fecit, amplitudinem nominis quam non acceperit tradere, et ut Scaurus, memoriam prope intermortuam generis sui uirtute renouare.***<sup>997</sup>

On observe ici une stricte équivalence entre l'*homo nouus* méritant qui transmet un nom neuf et le *nobilis* qui renouvelle la gloire de sa famille. Cicéron est concerné par ces exemples, à double titre : *homo nouus*, il forge une mémoire familiale, un *nomen*, qu'il lègue à son fils ; mais conservateur, défenseur de la République, il renouvelle la mémoire du camp *optimatus* en le rappelant à ses valeurs, en l'obligeant à assumer ses fonctions, à ne pas négliger ses devoirs.

Les deux catégories se rejoignent finalement à travers l'exemple du grand Pompée, dont Cicéron loue du reste le talent — son père Cnaeus Pompeius Strabo est un *homo nouus* — : il est capable de s'intégrer dans une lignée, non plus familiale, mais idéale, celle des généraux passés de la République, qu'il surpasse même par son mérite !

***Nunc uero cum sit unus Cn. Pompeius qui non modo eorum hominum qui nunc sunt gloriam, sed etiam antiquitatis memoriam uirtute superarit, quae res est quae cuiusquam animum in hac causa dubium facere possit ?***<sup>998</sup>

<sup>995</sup> Cf. R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 32 : « Quelques unes des familles patriciennes... avaient complètement disparu, ou du moins ne possédaient plus de consuls. Les Sulpicii et les Manlii avaient perdu leur place éminente. »

<sup>996</sup> *CIC., Mur. 16* : « Ce n'est donc pas dans les propos des contemporains mais dans la poussière des annales qu'il faut aller chercher des témoignages de ta noblesse. »

<sup>997</sup> *Ibid. 16* : « Car il faut autant de valeur morale et de talent pour transmettre à ses descendants, comme l'a fait Q. Pompeius, une illustration qu'on ne tient de personne que pour renouveler par son mérite, comme l'a fait Scaurus, le renom presque éteint de sa famille. » Q. Pompeius, consul en 141, fait campagne en Espagne jusqu'en 139 ; il devient censeur en 131. Cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 1, p. 477, 482, 500 ; t.2, p. 603. Sur la brillante carrière de M. Aemilius Scaurus, cf. *supra* p. 292 n. 960.

<sup>998</sup> *CIC., Manil. 27* : « Mais puisque Pompée est le seul qui, par son mérite, surpasse non seulement la gloire de ses contemporains mais la mémoire des chefs d'autrefois, quelle raison pourrait, dans cette affaire, prolonger encore votre indécision ? » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1929).

Ainsi s'explique le conservatisme de Cicéron d'après P. Boyancé<sup>999</sup> : le rêve de l'*homo nouus* est de s'intégrer au tissu de la mémoire collective et historique... Ce phénomène est rendu possible à Rome par le *cursus honorum*.

Cicéron appelle de ses vœux une république du mérite, qui s'appliquerait à lui-même, et qui permettrait à l'*homo nouus* de bâtir sa propre *memoria* familiale et d'en attendre la reconnaissance par tous. Il ne s'agit donc pas de mettre à bas la République comme les révolutionnaires auxquels il s'oppose, mais de faire reconnaître sa place à l'intérieur du système politique, par la constitution d'une *memoria* équivalente à celle des *optimates*.

Il invoque les précédents, plus ou moins lointains, d'autres *homines noui* arrivés au sommet par le passé, considérant qu'il constitue lui-même le dernier exemple en date de cette ascension et qu'il ouvre ainsi une voie fermée depuis fort longtemps, puisqu'aucun *homo nouus* n'a accédé au consulat depuis 94 (la victoire de Sylla) jusqu'à 63<sup>1000</sup> — le verbe *iaceo* traduisant l'échec de ces tentatives qui l'ont précédé :

***Quamquam ego iam putabam, iudices, multis uiris fortibus ne ignobilitas generis obiceretur meo labore esse perfectum, qui non modo Curiis, Catonibus, Pompeiis, antiquis illis fortissimis uiris, nouis hominibus, sed his recentibus Mariis et Didiis et Caeliis commemorandis iacebant.***<sup>1001</sup>

Faisant œuvre pionnière, il autorise ainsi à nouveau l'*homo nouus* à se construire une mémoire familiale. Il se révolte donc contre les reproches de l'accusateur envers sa condition d'homme nouveau, alors qu'il considère avoir rouvert le consulat à la valeur personnelle — *uirtus* — et non plus seulement à la seule naissance — *nobilitas* —, insuffisante sans la conscience de l'héritage familial à assumer :

***Cum uero ego tanto interuallo claustra ista nobilitatis refregissem ut aditus ad consulatum posthac, sicut apud maiores nostros fuit, non magis nobilitati quam uirtuti pateret, non arbitrabar, cum ex familia uetere et inlustri consul designatus ab equitis Romani filio consule defenderetur, de generis nouitate accusatores***

<sup>999</sup> P. Boyancé, « Cicéron et César », BAGB 1959, 4, 483-500, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 160-179, p. 161-162, analyse ainsi les relations parfois conflictuelles de Cicéron avec la noblesse : « De ces origines très différentes, Cicéron et César restèrent profondément marqués, mais non dans le sens que l'on pourrait croire, car c'est Cicéron, l'homme obscur, l'homme nouveau comme on disait dans la langue politique romaine, qui fut le conservateur et César le révolutionnaire. Cicéron était plein de respect pour les disciplines traditionnelles, pour le *mos maiorum*. Les institutions existantes lui semblaient les meilleures, si seulement on les ramenait à leur principe. La noblesse le regarda longtemps avec morgue, et lui de son côté se plut à la critiquer, mais son but était de prendre place en son sein, et d'être un jour au Sénat un consulaire dont l'autorité serait respectée et qui respecterait toutes les valeurs consacrées. »

<sup>1000</sup> Sur le resserrement supposé du nombre d'*homines noui* à la fin de la République, notamment à partir de la victoire de Sylla, cf. M. Dondin-Payre, « *Homo nouus* : un slogan de Caton à César ? », *Historia* 30, 1, 1981, 22-81, p. 36-37. Avant cette période, M. Dondin-Payre conteste la théorie du resserrement, généralement admise par les historiens, constatant que le nombre d'*homines noui* a toujours été faible et qu'il n'a donc pas connu d'évolution flagrante.

<sup>1001</sup> CIC., *Mur.* 17 : « *Cependant, juges, je croyais quant à moi en avoir fait assez pour que l'on ne reprochât plus désormais l'obscurité de leur naissance à tant d'hommes de cœur. Ils avaient beau se réclamer non seulement des Curiis, des Caton, des Pompée, de tous ces grands citoyens d'autrefois, qui furent des hommes nouveaux, mais encore des exemples récents des Marius, des Didius, des Caelius, ils restaient dans leur humilité.* »

**esse dicturos.**<sup>1002</sup>

En défendant l'*homo nouus* — qu'il s'agisse de lui-même ou de Murena qui, issu d'une famille plébéienne assumant la préture depuis trois générations, n'est ni *nobilis* ni *homo nouus* selon M. Dondin-Payre<sup>1003</sup> —, Cicéron ne contredit pas ses positions sur la *memoria*, puisqu'il revendique bien au contraire l'intégration de l'*homo nouus* à ce système, par la constitution, en toute autonomie, de sa propre mémoire familiale<sup>1004</sup> : la mémoire familiale n'est ni un dû, ni un privilège aristocratique, mais une aspiration ; l'*homo nouus*, en *self-made man*<sup>1005</sup>, doit la conquérir, l'*optimatus* doit la défendre et s'en montrer digne, la comparaison *non magis nobilitati quam uirtuti* (Mur. 17) place bien les deux catégories d'hommes sur un pied d'égalité<sup>1006</sup>. Pour les deux, il s'agit d'une mémoire qui fonde l'identité de l'individu, à bâtir ou à préserver par le mérite personnel, la *uirtus*.

<sup>1002</sup> *Ibid.* 17 : « Mais quand, après un si long intervalle, j'eus brisé les barrières où se retranchait la noblesse, pour que désormais l'accès du consulat fût ouvert, comme il était au temps de nos aïeux, à la valeur personnelle aussi bien qu'à la noblesse, je ne pensais pas que voyant un consul désigné, d'une ancienne et illustre famille, défendu par un consul fils d'un chevalier romain, les accusateurs mettraient en cause la nouveauté de la naissance ! » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1943).

<sup>1003</sup> M. Dondin-Payre, « *Homo nouus* : un slogan de Caton à César ? », *Historia* 30,1, 1981, 22-81, p. 40-41 : « ... Murena n'est jamais dit "homme nouveau" par Cicéron : celui-ci insiste à plusieurs reprises sur les nombreux ancêtres préteurs qui illustrèrent la famille et le fait que l'accession du fils au consulat n'est que la reconnaissance de mérites qui auraient déjà dû valoir cette charge au père... mais le fait de descendre d'un personnage qui aurait pu exercer le consulat ôtait, semble-t-il le droit au titre d'"homme nouveau"... il paraît abusif de déduire du fait qu'un personnage n'est pas "noble" qu'il appartient aux *homines noui*... Le cas de Murena montre bien, au contraire, qu'on peut introduire le consulat dans une famille sans être "homme nouveau" ; il existe une frange entre les deux "groupes" et la non-appartenance à l'un n'implique pas l'inclusion dans l'autre. »

<sup>1004</sup> M. Dondin-Payre, « *Homo nouus* : un slogan de Caton à César ? », *Historia* 30,1, 1981, 22-81, p. 49-50, relativise l'importance et le poids politique des *homines noui*, qui n'ont jamais constitué un mouvement politique organisé et représentent une exception : « La ligne de partage ne passe pas entre les "nobles" et les "hommes nouveaux" dont il est d'ailleurs tout à fait évident que le nombre restreint ne leur permet jamais de constituer une force inquiétante pour quiconque, et qui, tant par la fortune que par le genre de vie, ne se différencient guère des autres membres de la classe dirigeante : la vie politique est déterminée par la lutte entre "factions". Il paraît abusif de présenter l'opposition *nobiles-homines noui* comme le facteur explicatif qui aurait, jusqu'à la fin de la République, remplacé la lutte entre patriciat et plèbe. » L'abus de l'expression chez Cicéron a fait croire au slogan politique d'un parti (p. 52) : « le consul de 63 mit si souvent l'accent sur son origine, soulignant par là son mérite, que l'on a transposé de façon abusive cette préoccupation à toute la société politique romaine. », alors que (p. 53) « la *nouitas* ne semble pas avoir remplacé, en opposition à *nobilitas* le couple patriciat-plèbe comme facteur déterminant de la vie politique républicaine. » P. J. J. Vanderbroeck, « *Homo nouus* again », *Chiron* 16, 1986, 239-242, p. 239, réagit à la définition restrictive de l'*homo nouus* donnée par M. Dondin-Payre, « too limited... It seems that there is a differentiation in the meaning of new men in ancient literature. There is no exact definition ; the meaning depends on the context. » Les définitions sont multiples (p. 242) : « Finally, there were the persons who were the first of their family not only to enter the senate, but also to reach the consulate : the quintessential new men. » D. R. Shackleton Bailey, « *Nobiles and noui* reconsidered », *American journal of philology* 107, 2, 1986, 255-260, va dans le même sens, contre une définition restrictive (p. 260) : « We must not forget that these terms are governed by usage, not by legal definition. »

<sup>1005</sup> Pour reprendre l'expression de M. Testard, « Cicéron, bourreau de soi-même ? », *LEC* 42, 1974, 149-162, p. 156.

## B. La *memoria*, une valeur morale

La *memoria* assure la *dignitas* d'une famille à travers son dernier représentant. Plus largement elle confirme la qualité morale de l'individu : elle en est une manifestation qui renforce le crédit de l'homme de bien ; elle construit ce dernier et garantit ses vertus. Celui qui en est doté mérite donc toute confiance. Car elle assure la permanence des principales valeurs morales romaines, comme un aiguillon aiguissant la conscience de l'individu, en lui rappelant constamment à quels principes il doit rester fidèle. Ainsi, elle garantit la constance d'un homme, sa fidélité à lui-même.

### 1. La *memoria* ou l'unité d'un homme

La *memoria* est un thème d'éloge fréquent dans les discours de Cicéron. Ainsi dans le *Pro Balbo*, il loue la *memoria* de Pompée à deux reprises, dans l'exorde et dans la péroraison, plaçant sa plaidoirie sous le parrainage de ce haut personnage qui a accordé à Lucius Cornelius Balbus, habitant de Gadès et ami de César, la citoyenneté romaine, que lui conteste un autre Gaditain. Cicéron le défend pour complaire à César — l'action se place en juillet-août 56 peu après les accords de Lucques du mois d'avril. Cicéron commence par louer la plaidoirie prononcée par Pompée la veille en faveur de Balbus :

***Nihil enim umquam audiui quod mihi de iure subtilius dici uideretur, nihil memoria maiore de exemplis, nihil peritius de foederibus, nihil inlustriore auctoritate de bellis, nihil de re publica grauius, (3) nihil de ipso modestius, nihil de causa et crimine ornatius...***<sup>1007</sup>

Si l'on veut bien négliger l'emphase un peu flagorneuse de ce portrait, suscitée à la fois

<sup>1006</sup> Cicéron définit ainsi la catégorie des *optimates*, qui ne comprend pas seulement les aristocrates, mais l'ensemble des *boni ciues*, selon un critère moral, et qui constitue un idéal moral, universel, comme le rappelle P. Boyancé, « La réponse de l'humanisme cicéronien », *Miscellanea Carvalho* n° 8, 1962, 849-854, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 342-350, p. 344-345 : « Les *optimates*, tels qu'il les conçoit, ce ne sont ni les nobles, ni les chevaliers : ce n'est pas une caste recrutée par la naissance ou par l'argent. Sans doute il ne contestait pas à ceux qui se disaient tels leur qualité et ceux qui se disaient tels se distinguaient en fait par la naissance ou par l'argent... Mais... il importe aussi de ne pas méconnaître, dans cette notion politique, ce qu'elle impliquait d'obligations exigées par l'idéal, et surtout ce que lui apporta la philosophie. Les *optimates* ne sont vraiment les meilleurs que s'ils font effort pour mériter de l'être. Noblesse oblige. Cicéron ne reconnaît pas de vrais *optimates* dans ces aristocrates uniquement occupés de leurs viviers et de leurs débauches. Et d'autre part les *optimates* ne sont pas une caste fermée. Dans la définition mémorable du *Pro Sestio*, Cicéron y fait figurer tous les éléments de la société qui apportent à celle-ci la contribution d'une activité réglée et féconde. En fait le recrutement reste subordonné aux réalités existantes et sur ce point Cicéron ne s'explique guère. Mais ce qui est propre à sa doctrine, ce n'est pas qu'il tienne compte des faits (assurément Cicéron n'est pas un révolutionnaire), c'est qu'il les dépasse. C'est qu'en droit des exhortations politiques s'adressent à tous les citoyens vertueux selon les canons de la philosophie. Ce qui est important, ce n'est pas le point de départ, mais c'est la tendance et cette tendance va dans le sens de l'universalité humaine. »

<sup>1007</sup> *CIC., Balb. 2-3* : « *Jamais en effet je n'ai rien entendu qui me semblât plus pénétrant en matière juridique, plus évocatrice à propos des précédents, mieux informé sur les conventions internationales, d'une autorité plus lumineuse sur les guerres, plus réfléchi sur les affaires politiques, plus modeste relativement à la personne de l'orateur, plus orné dans un procès et une poursuite...* ».

par l'accumulation de comparatifs appliqués au vainqueur de Mithridate et par l'anaphore de *nihil*, on s'apercevra que la *memoria*, associée aux autres qualités citées, est louée ici en tant que qualité indispensable de l'orateur richement doté d'exemples historiques, connaisseur des grands hommes du passé et de la jurisprudence.

Mais à la fin de son plaidoyer Cicéron, évoquant de nouveau la *memoria* de Pompée, dépasse le simple cadre rhétorique : la *memoria* n'apparaît plus, dès lors, comme une simple capacité technique portée à son plus haut point, comme le précisait précédemment l'hyperbole *nihil memoria maiore*. Elle est désormais conçue comme la caractéristique, parmi d'autres qualités morales, de l'homme de bien, qui mérite, de ce fait, le privilège de donner comme Marius le droit de cité à un étranger :

***Quodsi uultus C. Mari, si uox, si ille imperatorius ardor oculorum, si recentes triumphī, si praesens ualuit aspectus, ualeat auctoritas, ualeant res gestae, ualeat memoria, ualeat fortissimi et clarissimi uiri nomen aeternum.***<sup>1008</sup>

La *memoria* de Pompée invite donc au respect de ses décisions. La polysémie du mot, qui n'est accompagné d'aucun complément, invite à le prendre dans toutes ses acceptions, qui toutes jouent en sa faveur. En effet, la *memoria* familiale qu'il développe, voire qu'il constitue — son père, *homo nouus*, est le premier à avoir fait accéder cette famille aux plus hautes fonctions<sup>1009</sup> — à travers ses exploits — *res gestae* —, qui contribueront à diffuser son souvenir auprès de la postérité — *nomen aeternum* — mais aussi la faculté technique de l'orateur et plus largement cette qualité constitutive de la *prudencia* qui contribue à définir l'*humanitas* doivent emporter la conviction.

C'est à ce titre que Cicéron applaudira dans le *Pro Rabirio Postumo* la présence de la *memoria* chez César, qui garantit sa qualité d'homme de bien et donc sa loyauté. Car l'éloge final du proconsul constate l'importance qu'il accorde à la *memoria* dans deux domaines complémentaires, les sphères publique et privée. Il explique tout d'abord que ses exploits militaires sont dus à son ambition de vivre dans le souvenir de la postérité :

***sed magnis excitata (magna) sunt praemiis ac memoria hominum sempiterna. Quo minus admirandum est eum facere illa qui immortalitatem concupierit.***<sup>1010</sup>

Mais cette fois, ajoute-t-il, le mérite de soutenir Caius Rabirius Postumus est d'autant plus grand qu'il n'agit pas pour obtenir la reconnaissance de la postérité, assurée par les ouvrages historiques, mais pour sauver un ami :

***Haec uera laus est, quae non poetarum carminibus, non annalium monumentis celebratur, sed prudentium iudicio expenditur.***<sup>1011</sup>

Le souci de la mémoire collective, déjà puissant chez César, se trouve donc surpassé par

<sup>1008</sup> *Ibid.* 49 : « Si l'air de Marius, sa voix, l'empire de son ardent regard, si ses récents triomphes, si sa présence visible eurent alors du pouvoir, que n'en aient pas moins aujourd'hui l'autorité de ce vaillant et célèbre guerrier, ses exploits, son souvenir, son éternel renom ! »

<sup>1009</sup> Pour le portrait, très sombre, de Cn. Pompeius Strabo, consul en 89, et de son fils Magnus, cf. R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 39-40.

<sup>1010</sup> *CIC., Rab. Post.* 42 : « Mais les grandes actions sont provoquées par les grandes récompenses et la mémoire éternelle de l'humanité. Il faut d'autant moins s'étonner qu'accomplisse de telles actions celui qui aspire à l'immortalité. »



l'attention qu'il porte à la *memoria* individuelle : plus que de sa propre gloire, César se soucie de son amitié pour Rabirius !

***ego enim hanc in tantis opibus, tanta fortuna liberalitatem in suos, memoriam amicitiae reliquis uirtutibus omnibus antepono.***<sup>1012</sup>

La *memoria amicitiae* l'emporte donc sur le reste, même sur la *memoria hominum sempiterna*. Le cas est assez rare pour être noté : Cicéron appelle fréquemment à faire passer les relations d'amitié portées par la mémoire individuelle après le souci de la mémoire collective, nous le verrons plus loin. Toutefois, l'*amicitia* doit passer au premier plan lorsque l'ami le mérite par sa qualité — c'est alors un devoir, l'*amicitia* étant considérée comme l'un des fondements de l'*humanitas*, fondatrice de toute société, aux yeux du philosophe, qui saura s'en souvenir lorsqu'il décidera d'accompagner Pompée en Grèce en 48. Comptant sur le prestige de César pour sauver Postumus, Cicéron glorifie donc la *memoria* comme expression véritable de l'humanité de César dans ce choix de l'amitié authentique.

Inversement, c'est devant un César maître de Rome et juge cette fois qu'il défend en novembre 45 le roi galate Déjotarus, pompéien accusé d'avoir tenté d'assassiner le dictateur. Niant la vraisemblance d'un tel projet, Cicéron explique la participation du monarque à la guerre civile par le souvenir que lui avait laissé Pompée ; celui-ci avait en effet consolidé son royaume après avoir abattu Mithridate VI, son rival. De ce fait, le choix du parti du vaincu se justifie par la qualité humaine de Déjotarus, révélée par la fidélité de sa mémoire — *Pompei memoria* :

***Nec enim si tuae res gestae ceterorum laudibus obscuritatem attulerunt, idcirco Cn. Pompei memoriam amisimus.***<sup>1013</sup>

Ainsi, l'avocat renverse l'argumentation de l'accusation : le choix du camp pompéien n'apparaît plus comme un motif de honte, mais au contraire comme un acte digne d'éloge, parce que respectueux de l'amitié, marque d'une *memoria* fidèle, donc d'une valeur personnelle, humaine, incontestable. Et Cicéron n'est pas seul : *amisimus* inclut ceux qui comme lui ont suivi Pompée par fidélité à l'amitié. Il appartient donc au parti des citoyens *memores*, respectueux des valeurs romaines fondamentales.

La dernière série de discours de Cicéron, les *Philippiques*, ne cesse de creuser ce sillon : rien n'importe plus que d'être fidèle à soi-même, à ses engagements, par le jeu de la *memoria*, pour signifier son appartenance au camp des hommes de bien. C'est ainsi qu'il loue Antoine d'avoir fait voter un sénatus-consulte supprimant la dictature des institutions romaines, suppression légitimée par le souvenir douloureux de la perversion de cette charge par César, qui l'a rendue perpétuelle. Antoine donne une garantie de son

<sup>1011</sup> *Ibid.* 43 : « Voici le mérite véritable que ne célèbrent ni les vers des poètes, ni les témoignages de l'histoire mais qui se pèse dans la balance des sages. »

<sup>1012</sup> *Ibid.* 44 : « En fait, quant à moi, au milieu d'une puissance si grande, d'une telle fortune, c'est cette générosité envers les siens, la mémoire de l'amitié que je mets au-dessus de toutes les autres vertus. » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1949).

<sup>1013</sup> *CIC., Deiot.* 12 : « Si tes exploits ont rejeté dans l'ombre toutes les autres gloires, nous n'avons pas pour autant oublié Pompée. »

attachement à la République en ne négligeant pas cette mémoire cuisante ; nous sommes le 2 septembre 44, et la rupture n'est pas encore consommée entre les deux protagonistes :

**... magnumque pignus ab eo rei publicae datum se liberam ciuitatem esse uelle, cum dictatoris nomen, quod saepe iustum fuisset, propter perpetuae dictaturae recentem memoriam funditus ex re publica sustulisset.**<sup>1014</sup>

C'est à cet épisode glorieux que fait référence Cicéron lorsqu'il interpelle le même Antoine, dans la péroraison du discours suivant, l'invitant à se ressaisir et à se rappeler précisément son acte d'abolition de la dictature :

**Recordare igitur illum, M. Antoni, diem quo dictaturam sustulisti ; pone ante oculos laetitiam senatus populiue Romani.**<sup>1015</sup>

Ce souvenir doit agir comme un stimulant, inciter Antoine à prolonger son acte et à tenir son rang en persévérant : en faisant preuve de mémoire, il imposera le respect à ses concitoyens par sa constance et la cohérence de sa conduite, car il fera reconnaître la continuité de son action. La *memoria* affirme donc l'unité d'un homme, ce qui fait de lui un *uir bonus*. Cicéron se fait immédiatement plus menaçant, après avoir offert cette possible ouverture : l'exemple de César assassiné par ses amis, malgré ses tentatives pour se concilier la faveur de tous, doit rendre Antoine prudent. D'autant plus, ajoute Cicéron, que la comparaison ne joue pas en faveur d'un Antoine : celui-ci n'est pas doté des qualités indéniables de César, qui ne l'ont pourtant pas empêché d'échouer :

**Fuit in illo ingenium, ratio, memoria, litterae, cura, cogitatio, diligentia**<sup>1016</sup>

Parmi elles se trouvait la *memoria* : associée aux autres facultés intellectuelles qui définissent la vie de l'esprit et la culture, elle devient donc un élément de définition de l'homme de bien, éduqué et accompli, qu'était l'*imperator* malgré ses travers. Cette accumulation constitue un éloge de l'honnête homme à travers un homme hors du commun, César. Sa *memoria* est une émanation de la nature, à laquelle le rattache le mot *ingenium*. Antoine, lui, ne possédant pas au même degré ces qualités, dont la *memoria*, risque de perdre le respect conféré par l'*humanitas*, la nature humaine, qu'elles définissent. Maniant la flatterie comme l'intimidation, Cicéron espère encore, à cette date — fin octobre/fin novembre 44 —, ramener Antoine à la raison.

Qualité morale que la *memoria*, disions-nous, quand Cicéron s'affirme prêt à participer à une députation auprès d'Antoine, pour servir sa patrie. La mémoire, qui a

<sup>1014</sup> CIC., *Phil. I*, 4 : « c'était un gage éclatant qu'il donnait à la patrie de son attachement aux institutions républicaines, en supprimant totalement de notre constitution le titre de dictateur, qui souvent avait été légal, en raison de la mémoire récente de la dictature perpétuelle. »

<sup>1015</sup> *Ibid.* II, 115 : « Rappelle-toi donc, Antoine, ce jour où tu as aboli la dictature ; replace devant tes yeux l'allégresse du Sénat et du peuple romain »

<sup>1016</sup> *Ibid.* II, 116 : « Il avait l'intelligence, le jugement, la mémoire, la culture, l'application, la prévoyance, la diligence ». Sur les dons intellectuels de l'*imperator*, et notamment sa « mémoire "napoléonienne" qui lui permettait de lire et d'écrire sans interrompre ses audiences et, quand nulle autre occupation ne risquait de le distraire, de dicter à ses secrétaires jusqu'à sept lettres à la fois », cf. J. Carcopino, *Jules César*, Paris, PUF, 1935, 5<sup>e</sup> édition 1968, p. 127 (pour l'anecdote, cf. Pline, *N. H.* VII, 25).

retenu les bienfaits des sénateurs et l'intérêt de la patrie, garantit que le citoyen qu'il est accomplira son devoir pour imposer les vues du Sénat, donc de la légalité républicaine, à Antoine:

***Etenim, quis est ciuis, praesertim hoc gradu, quo me uos esse uoluistis, tam oblitus benefici uestri, tam immemor patriae, tam inimicus dignitatis suae, quem non excitet, non inflammet tantus uester iste consensus ?***<sup>1017</sup>

La question oratoire, le couple redondant *oblitus/immemor* renforcé par *tam*, la gradation légère du premier au second — *immemor* prenant une connotation plus péjorative qu'*oblitus*, parce qu'il exprime un déni de mémoire — traduisent l'indignation faussement incrédule du vieux consulaire, et garantissent devant le Sénat sa soumission à l'intérêt de la République.

De la même façon, il innocente, entre le 8 et le 10 mars 43, le Sénat de toute responsabilité dans l'échec des pourparlers avec Antoine, auxquels Cicéron ne veut plus participer. Il reconforte les sénateurs en démontrant que toute la faute en incombe à leur adversaire et que le Sénat lui-même n'a pas failli en engageant ces négociations. En effet, ce dernier n'est pas condamnable puisque, selon le consulaire, il a su rester fidèle à ses engagements et a mis en avant des propositions de paix dans l'espoir d'une reddition d'Antoine, non par faiblesse, mais au contraire en se souvenant de ses exigences, donc sans compromission ; la litote *non... immemores... grauissimorum decretorum* contribue à renforcer le sentiment d'autorité et d'inflexibilité du Sénat, dont le geste d'apaisement doit être considéré comme une démonstration de sa force tranquille et de sa mansuétude, aux yeux de Cicéron, et non comme une erreur ou une marque de peur :

***Vos autem, patres conscripti, non tam immemores uestrorum grauissimorum decretorum uidebamini quam spe adlata deditionis, quam amici pacem appellare mallent, de imponendis, non accipiendis legibus cogitare.***<sup>1018</sup>

## 2. La *memoria* et les valeurs romaines

Si la *memoria* manifeste la *dignitas* d'un individu appartenant à une lignée, elle garantit aussi la qualité morale de tout être humain. Elle se retrouve donc associée aux valeurs romaines fondamentales : *pietas*, *humanitas*, *gratia*, *fides*. Celles-ci permettent des relations pacifiées et loyales entre les hommes, fondement d'une société organisée et stable<sup>1019</sup>. Parmi elles, la *gratia* paraît la plus importante, elle est indéfectiblement liée à la *memoria*.

Ainsi dans le discours de *Remerciement au sénat*, le 5 septembre 57, c'est sa *memoria* qui fait un devoir à Cicéron d'exprimer sa gratitude pour l'aide des sénateurs qui lui ont permis de revenir d'exil et de rentrer triomphalement à Rome le 4 septembre 57. L'hyperbole traduit la force du souvenir, capable d'occuper le reste de son existence :

<sup>1017</sup> CIC., Phil. VI, 18 : « Car quel citoyen, surtout dans le rang où vous m'avez voulu placer, pourrait oublier vos bienfaits, négliger la patrie, s'opposer à sa propre dignité, sans se laisser exciter, enflammer par votre accord unanime ? »

<sup>1018</sup> Ibid. XII, 2 : « Quant à vous, Sénateurs, vous paraissiez non point tant oublieux de vos très rigoureux décrets que prêts, quand on vous apportait l'espoir d'une reddition, que ses amis aimaient mieux appeler la paix, à imposer, non à recevoir des conditions. » (trad. P. Wuillemier modifiée, Paris, CUF, 1960).

**... tamen exiguum reliquae uitae tempus non modo ad referendam, uerum etiam ad commemorandam gratiam mihi relictum putarem.**<sup>1020</sup>

A l'égard du consul Publius Cornelius Lentulus Spinther aussi, un des auteurs de son rappel, une question oratoire exprime avec incrédulité l'impossibilité de s'acquitter pleinement de sa dette :

**Quando enim ego huic homini ac liberis eius, quando omnes mei gratiam referent? Quae memoria, quae uis ingenii, quae magnitudo obseruantiae tot tantisque beneficiis respondere poterit?**<sup>1021</sup>

L'accumulation des trois qualités — *memoria, uis ingenii, magnitudo obseruantiae* — tente de répondre quantitativement à l'importance des services, marquée par les intensifs *tot tantisque*, mais sans succès, selon Cicéron : il n'aura pas assez d'une vie pour se souvenir avec gratitude et en proportion des *beneficia* obtenus.

L'attachement à cette *memoria beneficiorum* est constamment affirmé dans les discours. Ainsi, bien plus tard, en septembre 46, dans le *Pro Marcello*, il justifie devant César son départ en Grèce auprès de Pompée pendant la guerre, non par un parti pris idéologique, mais en mémoire des bienfaits reçus de la part d'un ami :

**Hominem sum secutus priuato officio, non publico, tantumque apud me grati animi fidelis memoria ualuit ut nulla non modo cupiditate, sed ne spe quidem prudens et sciens tamquam ad interitum ruerem uoluntarium.**<sup>1022</sup>

L'expression *fidelis memoria* souligne le rôle de la mémoire dans la loyauté due à un ami : elle est le principe dynamique de la *fides*, donc de l'*amicitia* qui consolide la société romaine, car elle affirme la nécessité de la reconnaissance des bienfaits reçus — *grati animi*.

Nous devons nous attarder sur un discours qui développe précisément et longuement cette théorie d'une *memoria*, comme fondement de la morale : le *Pro Plancio* (du paragraphe 80 au paragraphe 102). Prononcé en août 54, il prend la défense de Cnaeus Plancius, édile accusé par un rival malheureux, Laterensis, d'avoir exercé des pressions pour se faire élire, et d'être au service des maîtres officieux de Rome. Laterensis reproche

<sup>1019</sup> Ce sont essentiellement les valeurs transmises par le *mos maiorum*, comme le rappelle C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 32 : « (Le *mos*) appartenait ainsi à une sorte de "droit naturel" né avec la cité : par exemple le respect envers la famille (*pietas*) ou envers les dieux (*religio*), la reconnaissance envers celui qui nous a procuré un bienfait (*gratia*), considérés comme issus de la nature, en font partie... La mémoire se jouait dans un univers intemporel où tout semblait déjà institué et traditionnel : à l'image de leurs temples, les Romains étaient en quelque sorte adossés à leur passé. Même la première fondation avait été répétition de quelque chose de plus ancien : Enée avait renouvelé celle de Troie anéantie. »

<sup>1020</sup> CIC., *P. red. in sen. 24.* : « ... le temps qu'il me reste à vivre me paraîtrait encore bien court non seulement pour témoigner, mais même pour commémorer ma reconnaissance. »

<sup>1021</sup> *Ibid. 24.* : « Pourrons-nous jamais, en effet, moi et tous les miens, nous acquitter envers cet homme et ses enfants ? quelle mémoire, quelle vigueur d'esprit, quels égards assez grands pourront répondre à de tels bienfaits ? »

<sup>1022</sup> CIC., *Marcell. 14.* : « J'ai suivi un homme par obligation privée, non pas publique, et chez moi la mémoire fidèle d'un cœur reconnaissant était si forte que sans aucun intérêt, et même sans espoir, en toute connaissance de cause, je me suis comme rué volontairement à ma perte. » (trad. M. Lob modifiée, Paris, CUF, 1952)

à Cicéron de défendre Plancius pour des raisons strictement personnelles : en effet, seul parmi les magistrats de l'époque, Plancius lui apporta son aide, accueillant l'exilé à son arrivée, à Dyrrachium, avant de l'emmener à Thessalonique en Macédoine où il résidait en tant que questeur, où il l'hébergea et le protégea physiquement de ses ennemis. Cicéron s'estime déchiré entre deux devoirs de reconnaissance : envers Laterensis, qui était son partisan et souhaitait ardemment son retour, et Plancius, qui, lui, œuvra matériellement pour ce retour, en le préservant des coups de l'adversaire. Son hésitation prend sa source dans un débat théorique sur la nature humaine que Cicéron intègre à son argumentation. Il déclare vouloir posséder en bon citoyen — *bonus ciuis* — toutes les vertus, qui prennent leur source dans la *gratia*, elle-même rendue possible par la *memoria*, dans une série de questions oratoires qui traduisent le caractère d'évidence de sa démonstration :

***Quid est pietas nisi uoluntas grata in parentes ? Qui sunt boni ciues, qui belli, qui domi de patria bene merentes, nisi qui patriae beneficia meminerunt ? Qui sancti, qui religionum colentes, nisi qui meritam dis immortalibus gratiam iustis honoribus et memori mente persoluunt ? Quae potest esse uitae iucunditas sublati amicitii ? Quae porro amicitia potest esse inter ingratos ?***<sup>1023</sup>

La *gratia* s'applique ici à tous les aspects de la vie du citoyen romain : elle assure le respect de la famille, en suscitant la *pietas* envers ses parents — *uoluntas grata* ; l'amour de la patrie, qui offre ses bienfaits au citoyen — *beneficia meminerunt* ; l'adoration des dieux qui protègent les Romains — *meritam dis immortalibus gratiam*. Or, la *gratia* s'appuie toujours sur la *memoria*, souvenir des bienfaits de la patrie — *patriae beneficia meminerunt* — ou des dieux — *memori mente*. *Memoria* apparaît bien comme une valeur fondatrice au sens étymologique du terme : elle est la base des relations de l'individu avec sa famille, son pays, ses concitoyens et ses dieux, dans une gradation qui élargit son champ d'action de l'individu à la cité, puis de la cité aux dieux, c'est-à-dire à l'univers entier.

Elle participe aussi à la définition du citoyen idéal que rêve d'être Cicéron : on voit à travers l'emploi de l'expression *bonus ciuis* combien vie morale et vie civique paraissent indissociables à l'orateur ; la morale ne peut se détacher de la politique. Il souligne ainsi l'importance de la *gratia*, donc de la *memoria*, dans le cadre des relations sociales qui structurent la cité : ces titres à la reconnaissance, mis en réseau, créent un tissu social qui maintient la cohésion de la communauté romaine. Cicéron doit donc manifester sa *gratia* le plus justement possible, puisqu'elle fonde la vie sociale, et les autres valeurs morales essentielles, comme la *pietas*.

En définitive, c'est Plancius qui a davantage mérité son intervention, par son action, quand Laterensis s'est contenté de bonnes intentions. Il la justifie ainsi aussitôt par le devoir de reconnaissance précédemment abordé, avec l'exemple de la relation instaurée

<sup>1023</sup> CIC., Planc. 80 : « Qu'est-ce que la piété, sinon la volonté d'être reconnaissant envers ses parents ? Quels sont les bons citoyens, ceux qui, à la guerre, qui, à l'intérieur, rendent service à leur patrie, sinon ceux qui gardent la mémoire de ce que la patrie a fait pour eux ? Quels sont les hommes irréprochables, ceux qui observent leurs devoirs envers les dieux, sinon ceux qui rendent aux immortels la reconnaissance qu'ils méritent, avec les honneurs qui leur sont dus, avec conscience ? Quel charme peut-il y avoir dans la vie, si l'on en supprime l'amitié ? Or, quelle amitié serait possible entre des ingrats ? » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

entre l'élève et le maître d'école :

***Quis est nostrum liberaliter educatus cui non educatores, cui non magistri sui atque doctores, cui non locus ipse ille mutus ubi alitus aut doctus est cum grata recordatione in mente uersetur?***<sup>1024</sup>

En effet, le bienfait ne voit son existence confirmée que dans et par la mémoire de son bénéficiaire :

***Quae (officia) certe sublata memoria et gratia nulla exstare possunt.***<sup>1025</sup>

Une fois de plus, l'avocat se fait philosophe et élargit le débat ; la *gratia* sous-tendue par la *memoria beneficiorum* non seulement établit un réseau de relations sociales — *adligari* —, mais surtout marque l'appartenance à une plus vaste communauté, dont elle est une valeur constitutive, l'humanité :

***Equidem nihil tam proprium hominis existimo quam non modo beneficio sed etiam benivolentiae significatione adligari, nihil porro tam inhumanum, tam immane, tam ferum quam committere ut beneficio non dicam indignus sed uictus esse uideare.***<sup>1026</sup>

*Gratia* et *memoria* se trouvent ainsi impliquées dans des considérations anthropologiques, et aident à définir l'*humanitas* — *proprium hominis* —<sup>1027</sup>, c'est-à-dire ici la civilisation et la pensée, par opposition à la sauvagerie et à l'animalité — *inhumanum, immane, ferum*. Elles sont le « propre de l'homme » aux yeux du philosophe<sup>1028</sup>.

Cet humanisme cicéronien trouve son application dans l'*amicitia*, non pas une amitié intéressée sur le mode épicurien<sup>1029</sup>, mais une *amicitia* fondée sur la nature, qui pousse les hommes à s'unir et à s'entraider, par affection ; Cicéron s'oppose en cela à l'épicurisme tel qu'il le perçoit : ce n'est pas le *beneficium* qui entraîne l'*amicitia*, mais l'inverse<sup>1030</sup>. Sa *gratia* envers Plancius est donc naturelle dans le cadre de leur *amicitia*. Car lorsque Laterensis l'accuse d'avoir perdu sa liberté, à son retour, et de s'être enchaîné, par reconnaissance, à ceux qui l'ont fait revenir, à savoir César et Pompée — Laterensis lui reproche ainsi implicitement d'avoir trahi la cause républicaine —, Cicéron lui réplique en assumant pleinement sa *memoria beneficiorum*, dont il préfère se vanter, puisqu'elle fait de lui un homme de bien :

<sup>1024</sup> *Ibid.* 81. : « Lequel d'entre nous, élevé en homme libre, ne conserve dans son cœur un souvenir reconnaissant pour ceux qui l'ont élevé, pour ses maîtres et ses professeurs, pour le lieu même, inanimé, où il a été nourri et instruit ? »

<sup>1025</sup> *Ibid.* 81. : « Et ces services, si on en supprimait le souvenir et la reconnaissance, ne sauraient exister. »

<sup>1026</sup> *Ibid.* 81. : « Quant à moi, je considère que rien n'est aussi caractéristique de l'être humain que de se sentir lié non seulement par un bienfait, mais par un témoignage de bienveillance, et rien n'est plus contraire à l'humanité, plus monstrueux, plus sauvage que de se mettre dans le cas de sembler, je ne dis pas indigne d'un bienfait mais incapable de le rendre. »

<sup>1027</sup> Cf. SEN., *benef.* V, 4, 1 : *ergo nemo uinci potest beneficiis si scit debere* ; V, 2, 1 : *illud utique unice tibi placet uelut magnifice dictum turpe esse beneficiis uinci*.

<sup>1028</sup> La *memoria* était déjà le « propre de l'orateur » (*proprium oratoris*), ce qui contribuait à faire de l'orateur l'être humain idéal. Cf. *supra* *De or.* II, 359, p. 50.

**... primum, si bene de me meritis gratum me praebeo, non desino incurrere in crimen hominis nimium memoris nimiumque grati?** <sup>1031</sup>

En effet, la reconnaissance n'est jamais excessive : nous avons vu plus haut qu'une vie ne suffisait pas à Cicéron pour remercier — sur un mode hyperbolique — les sénateurs et le consul Lentulus de son rappel en septembre 57.

Toutefois, Cicéron admet, non sans pragmatisme, qu'il faut savoir s'adapter à l'actualité, pour se sauver et donc continuer à peser dans le jeu politique, c'est-à-dire assurer la sauvegarde de l'Etat républicain. Il exaltera sans scrupule la gloire de Pompée, reconnue de tous, ou celle de César, célébrée par le Sénat et le peuple. Mais, ajoute-t-il, pour justifier sa soumission à leur égard, il pourrait aussi louer Pompée d'avoir permis son retour à Rome en 57 :

**Ego autem Cn. Pompeium non dico auctorem, ducem, defensorem salutis meae — nam haec priuatim fortasse officiorum memoriam et gratiam quaerunt — sed dico hoc quod ad salutem rei publicae pertinet** <sup>1032</sup>

Cette argutie, que révèle la prétérition — *non dico* — <sup>1033</sup>, se trouve cependant étayée par l'évocation d'un principe moral, la *memoria officiorum* — variation de la *memoria beneficiorum*. En user comme d'une justification, même captieuse, révèle l'importance

<sup>1029</sup> Du moins d'après Cicéron. Sur l'importance de l'*amicitia* dans l'épicurisme, cf. Lucrèce, *De rerum natura* V, 1019-1027 : elle est le principe d'union qui rassemble les hommes au sein d'une communauté et qui apaise leurs relations. L'*amicitia* épicurienne fonde des *foedera* (1025) qui assurent la stabilité de cette société humaine (Lucrèce s'inspire d'Epicure, *Pensées* 33). Si, par ses conséquences voulues (la paix et l'union), elle n'est pas si éloignée de la conception de la *concordia* de Cicéron, ce dernier lui reproche toutefois ses motivations, car elle est selon lui avant tout utilitariste ; dès lors, elle ne participe plus à la définition de l'*humanitas*. L'échange de services dont procède l'*amicitia* épicurienne constitue l'élément fondateur de la civilisation selon Lucrèce, qui réfute la mise au monde de celle-ci par un homme providentiel, le premier homme éloquent, seul capable de rassembler les hommes et d'organiser leur communauté d'après Cicéron (*inu.* I, 2).

<sup>1030</sup> Nous nuancions la définition de l'*amicitia* très pragmatique donnée par N. Boëls, « Cicéron : première *Philippique*, 11-début 13 (*quoniam utriusque... supplicationes mortuo ?*) », *VL* 154, juin 1999, 2-11, p. 6 : « ... à un *officium* (service rendu) doit répondre un autre *officium*, mot qui prend donc le sens de "devoir". Si le service est rendu par un supérieur, c'est un *beneficium* ; accepter un *beneficium*, c'est s'engager à manifester sa reconnaissance par l'*officium*... L'*amicitia* n'est donc en aucune façon l'amitié au sens moderne (l'affection n'y a pas de part) mais un lien politique et social, fondé sur les services rendus réciproquement. » Or pour Cicéron cette part affective est inhérente à l'*amicitia*, facteur de cohésion de la société des hommes, et contribue à la définition de l'*humanitas*.

<sup>1031</sup> *CIC., Planc. 91* : « ... en premier lieu, je vous pose la question : si je témoigne de la reconnaissance à ceux qui m'ont rendu service, ne puis-je cesser d'encourir le reproche d'avoir trop de mémoire et d'être reconnaissant à l'excès ? » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

<sup>1032</sup> *Ibid. 93* : « Pour moi, envers Cn. Pompée, dont je ne dis pas qu'il fut l'instigateur, le principal auteur, le champion de mon retour — car ce sont là des mérites qui demandent peut-être seulement à titre privé le souvenir et la reconnaissance — je n'en dis que ce qui intéresse le salut de l'Etat » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

<sup>1033</sup> Toutefois, il appliquera ce principe dans sa *Correspondance*, développant la place de la *memoria beneficiorum* et de la *gratia* dans la sphère privée.

qu'elle revêt, ainsi que la *gratia* qui lui est comme toujours associée, aux yeux de Cicéron, et apparaît comme une nécessité impérieuse dans l'organisation de la cité telle qu'il l'envisage.

La *memoria* est donc au cœur du projet humaniste de Cicéron, comme l'atteste le contre-exemple de Vergilius. A Laterensis qui lui reproche d'exagérer les bienfaits de Plancius, Cicéron rappelle les difficultés qu'il a lui-même dû affronter en quittant l'Italie ; notamment quand il s'est vu refouler de Sicile, où il comptait se rendre dans un premier temps, par son gouverneur, Caius Vergilius, pourtant ami de Marcus Tullius et ancien collègue de son frère Quintus, ce qui occasionna son départ pour la Grèce, où Plancius l'accueillit. En une question oratoire, il juge que Vergilius ne l'a pourtant pas trahi, ni n'a perdu les qualités morales qui caractérisent l'homme de bien et plus simplement l'ami :

***Quid dicam ? C. Vergilio, tali ciui et uiro, beniuolentiam in me, memoriam communium temporum, pietatem, humanitatem, fidem defuisse ?***<sup>1034</sup>

La *memoria* est liée, dans cette accumulation, à trois qualités qui font l'homme de bien : la *pietas* comme sens du devoir envers l'autorité, l'*humanitas* envers un homme en danger, Marcus Tullius lui-même, la *fides* envers un ami. Le « souvenir des malheurs communs » apparaît comme le ciment de l'amitié des deux hommes : il est nécessaire à des relations loyales et contribue ainsi à la solidité du corps social. La *memoria* se trouve ainsi intégrée au vaste champ des vertus de l'homme de bien.

En trouvant une excuse à Vergilius, en montrant qu'il n'a pas démerité ni renié le souvenir de leur passé commun — *memoriam communium temporum* —, il explique que ce refus est dû à la crainte de son ami de ne pouvoir surmonter seul les troubles que pouvait susciter son arrivée ni le protéger efficacement. Ce constat accentue donc l'impression de menace pesant alors sur l'exilé, et met en relief d'autant l'action courageuse de Plancius en sa faveur, là où le danger avait fait renoncer Vergilius à son devoir d'amitié.

Il prolonge aussitôt le mérite de son hôte en évoquant son accueil sur la route de Dyrrachium, où Cicéron avait débarqué, puis à Thessalonique, où Plancius était questeur : le rappel lyrique de ce souvenir douloureux et humiliant dramatise, en une apostrophe, le sort de Cicéron, renforçant encore le sentiment de gratitude envers Plancius :

***O acerbam mihi, iudices, memoriam temporis illius et loci, cum hic in me incidit, cum complexus est conspersitque lacrimis nec loqui prae maerore potuit!***<sup>1035</sup>

Le souvenir des dangers traversés ensemble, des services inestimables de Plancius, affermit leur amitié ; la reconnaissance de Cicéron atteint son sommet dans une péroration pathétique, où il déclare ne pas pouvoir oublier les veilles de Plancius à son chevet, à Thessalonique, alors qu'il était plongé dans le désespoir, justifiant ainsi la

<sup>1034</sup> CIC., Planc. 96 : « Que puis-je dire ? Que C. Vergilius, si bon citoyen, homme d'une telle valeur, ait perdu toute sympathie pour moi, toute mémoire des dangers communs, tout sens du devoir, toute humanité, tout sentiment de l'honneur ? »

<sup>1035</sup> Ibid. 99 : « O souvenir cruel pour moi, juges, du moment et de l'endroit où il se trouva en face de moi, lorsqu'il me serra dans ses bras et m'arrosa de ses larmes, ne pouvant, de chagrin, prononcer une parole ! »



reconnaissance qu'il promettait, dès 58, par anticipation, de lui manifester un jour :

***Memini enim, memini neque umquam obliuiscar noctis illius cum tibi uigilanti, adsidenti, maerenti uana quaedam miser atque inania falsa spe inductus pollicebar, me, si essem in patriam restitutus, praesentem tibi gratias relaturum***

<sup>1036</sup>

L'anaphore de *memini*, la redondance créée par *neque umquam obliuiscar*, qui ajoute néanmoins un prolongement temporel avec l'emploi du futur, contribuent à la force pathétique de la scène, et renforcent ainsi l'idée d'une obligation morale envers Plancius à laquelle Cicéron ne saurait se soustraire.

Rien ne doit venir empêcher l'avocat d'accomplir son devoir de mémoire et de reconnaissance envers Plancius, en démontrant son innocence, et donc de démontrer sa propre nature de *uir bonus*, par la manifestation d'une faculté qui le définit.

## C. La concorde civile et la mémoire collective

La *memoria* identifiée chez un individu offre donc une garantie de ses qualités morales. Inversement, la *memoria* collective peut choisir de distinguer l'individu, en lui garantissant le souvenir.

### 1. Memoria et dignitas

Nous nous servons du critère du *dignum memoria*, employé dans la théorie historiographique de Cicéron et appliqué dans son action politique, ce qui révèle une fois de plus la continuité de sa réflexion. Le terme *memoria* se trouve souvent associé à *dignus* dans les discours, la *memoria* de la communauté conférant sa *dignitas* à l'individu ; Cicéron le rappelle dans le deuxième discours *Sur la loi agraire*, prononcé devant l'assemblée du peuple le 2 janvier 63, où il évoque avec une humble gratitude ce qu'il doit au peuple, qui l'a élu ; cette humilité est destinée à persuader les Romains que le nouveau consul défend leurs intérêts et qu'il se montre digne de leur vote. Par ce procédé, il espère entraîner leur adhésion contre la loi agraire présentée par le tribun Rullus, séide de César :

***Qua re adhibetur a me certa ratio moderatioque dicendi, ut quid a uobis acceperim commemorem ; qua re dignus uestro summo honore singularique iudicio sim, ipse modice dicam, si necesse erit*** <sup>1037</sup>

Ce souvenir partagé garantit la qualité de Cicéron.

De même, dans le *Pro Sestio*, lorsqu'est évoquée l'intervention d'Hortensius :

<sup>1036</sup>

*Ibid. 101 : « Je me rappelle, en effet, je me rappelle et je n'en perdrai jamais le souvenir, cette nuit où, alors que tu veillais, assis près de moi et que tu te désolais, je te faisais, malheureux que j'étais, des promesses vaines, sans réalité, entraîné par un espoir trompeur ; je te disais que, si j'étais rendu à ma patrie, je saurais te témoigner efficacement ma reconnaissance »*

<sup>1037</sup>

*CIC., leg. agr. II, 2 : « C'est pourquoi j'use de circonspection et de réserve dans mes paroles pour rappeler ce dont je vous suis redevable, pour dire moi-même avec discrétion, si cela est nécessaire, en quoi je suis digne de cet honneur suprême que vous m'avez accordé et de ce témoignage d'estime exceptionnel »*

défenseur de Sestius, au même titre que Cicéron, il a invoqué le tribunat de son client pour réfuter l'accusation et en a profité pour donner des règles de vie politique que son confrère qualifie de « dignes de mémoire » — *memoria dignam* :

***De quo quidem tribunatu ita dictum est a Q. Hortensio, ut eius oratio non defensionem modo uideretur criminum continere, sed etiam memoria dignam iuventuti rei publicae capessendae auctoritatem disciplinamque praescribere.***<sup>1038</sup>

Inversement, Cicéron, dans le *Pro Plancio*, invite à ne pas prendre en considération les rumeurs sur lesquelles s'appuie Laterensis, pour accuser son rival heureux Plancius d'avoir exercé des pressions pour être élu édile. En effet, peu fiables, elles ont pour origine des individus dont on a oublié l'identité, ou que l'on a jugés indignes de mémoire, puisque personne ne peut les appeler à témoigner ni même citer leurs noms !

***Sed si quid sine capite manabit, aut <si> quid erit eius modi ut non exstet auctor, qui audierit <autem> aut ita negligens uobis esse uidetur ut unde audierit oblitus sit, aut ita leuem habebit auctorem ut memoria dignum non putarit, huius illa uox uulgaris "audiui" ne quid innocenti reo noceat oramus.***<sup>1039</sup>

La mémoire apparaît comme un outil de jugement moral : elle confère de la *dignitas* à celui qui en est l'objet, et à l'inverse, discrédite celui qu'elle refuse de retenir. Elle semble indispensable dans la reconnaissance des mérites du bon citoyen.

## 2. La reconnaissance publique des bienfaits

Qu'il évoque la *concordia ordinum* en 63 ou, plus tard, le *consensus bonorum uniuersorum*, Cicéron a toujours mené une action fédératrice et œuvré pour le rassemblement. Les historiens modernes ont clairement montré que sa situation d'*homo nouus* et surtout de civil, privé des moyens militaires d'un César ou d'un Pompée, l'incitaient à adopter cette attitude : il s'agit de souder autour de lui une opinion majoritaire et cohérente, susceptible de le soutenir<sup>1040</sup>. Mais au-delà de cet aspect pragmatique, Cicéron sait aussi que c'est l'unique moyen de préserver l'unité romaine et de maintenir la concorde civile<sup>1041</sup>, mises en péril par l'ambition des chefs de guerre et par la force des armes ; il faut lui reconnaître cette ambition plus généreuse et moins personnelle : sauver Rome de ses dissensions internes en lui proposant un certain nombre de repères moraux

<sup>1038</sup> CIC., Sest. 14 : « Ce tribunat, Q. Hortensius en a parlé dans de tels termes, à vrai dire, que visiblement son plaidoyer n'était pas seulement une réfutation des accusations, mais la prescription, pour la jeunesse, de règles autorisées de politique, dignes de mémoire. » L'expression manifeste l'exigence de mémoire formulée par Cicéron à l'égard des jeunes optimates à qui s'adresse la digression programmatique du *Pro Sestio* consacrée à l'*otium cum dignitate*. Cf. P. Boyancé, *Cum dignitate otium*, REA 43, 1941, 152-191.

<sup>1039</sup> CIC., Planc. 57 : « Mais si quelque bruit se propage sans origine définie, s'il en est un pour lequel on ne puisse désigner un garant certain, si la personne qui l'a entendu vous apparaît comme assez négligente pour avoir oublié de qui elle l'a appris, ou considère que le garant en était si mince qu'elle ne l'a pas cru digne de mémoire, alors je vous prie instamment de ne pas faire que ce mot si banal, dans la bouche de cet homme, "je l'ai entendu dire", ne nuise à un accusé innocent. » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

<sup>1040</sup> Sur cette stratégie d'unification, la bibliographie est abondante. On trouvera les principaux éléments de discussion sur la politique de consensus de Cicéron dans l'Annexe n° 12, p. 493.

et idéologiques consensuels, capables de souder la société. La *memoria* en fait partie.

En effet, une mémoire collective, admise de tous, doit renforcer le sentiment d'appartenance à une même communauté, qui partage des valeurs morales identiques. Nous l'avons vu, la *memoria* désigne une prise de conscience identitaire, familiale, existentielle, chez l'individu. Cicéron change alors d'échelle, constatant que la *memoria* joue le même rôle au niveau collectif : la prise de conscience de l'identité communautaire romaine, dont elle assure ainsi la solidité, en affermissant les liens sociaux. Elle définit en somme une conscience collective.

Cicéron introduit une catégorie qui lui tient à cœur, ferment de la société romaine telle qu'il la conçoit, les *boni ciues* <sup>1042</sup>, dont la solidarité doit permettre de sauver la République du péril révolutionnaire, et sur lesquels il s'est appuyé pour combattre Catilina. La reconnaissance de ces *boni ciues*, les uns envers les autres, ou encore envers l'autorité, familiale, politique, garantit l'accomplissement du devoir de chacun et donc la stabilité de la communauté romaine.

Au-delà, Cicéron souhaite éveiller chez chacun le sentiment d'appartenance à cette communauté nationale, en suscitant la prise de conscience d'une *memoria* commune à tous les Romains ; celle-ci révèle ainsi une cohérence qui fonde ladite communauté, soudant plus étroitement les *boni ciues* pour aboutir à la fois à la solidarité dans l'adversité et à une stabilité politique que Cicéron nomme *concordia*.

Il en appelle donc à la *memoria* de ses auditeurs, espérant les rassembler autour de souvenirs communs, héros ou événements ; il prétend créer une solidarité de cette façon autour du client qu'il défend, en rappelant en quoi il marque les esprits <sup>1043</sup>. De la même

<sup>1041</sup> Sur la nécessité de la *concordia* à Rome, cf. A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome... », 773-885, p. 807 : « Cicéron insiste sur la *concordia*. Il comprend que l'action politique est impossible sans l'union des gens de bien — *consensus bonorum*, les deux mots sont philosophiques — et sans la recherche de la paix. Il essaie de montrer que cette union a des fondements sociologiques dans le peuple même de Rome ; les différentes classes sociales ont intérêt à s'entendre : c'est la *concordia ordinum*. Ainsi la philosophie (et l'histoire) fonde dans la nature des choses l'accord des vrais démocrates et des vrais aristocrates. Tous ont également besoin de paix, de vertu, de raison. » P. Boyancé, « Cicéron et César », *BAGB* 1959, 4, 483-500, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 160-179, p. 163, rappelle que Cicéron veut unifier les ordres romains au moment opportun, alors que la stabilité extérieure est obtenue grâce à Pompée : « Il s'est progressivement, régulièrement élevé dans la société romaine, et s'est de plus en plus rapproché des gens de la noblesse, sans se séparer de sa classe d'origine, les chevaliers, et en cherchant aussi à garder la faveur du peuple. Il rêve de la concorde, de la paix sociale, de la paix tout court, car Pompée, en achevant de battre Mithridate, a éliminé le seul adversaire menaçant aux frontières. »

<sup>1042</sup> Sur la définition complexe et évolutive des *boni* chez Cicéron et les limites de son usage pour répondre finalement à la nécessité d'une *concordia* plus large, cf. G. Achard, « L'emploi de *boni*, *boni uiri*, *boni ciues* et de leurs formes superlatives dans l'action politique de Cicéron », *LEC* 41, 1973, 207-221, p. 210-211, 217, 218 : « ... Cicéron cherche à substituer à l'étroite *concordia ordinum* au peu étendu *consensus bonorum* une véritable *concordia ciuium* (Cf. *fat.* 2 ; *off.* I, 85 ; *Br.* I, 3, 2 ; *fam.* X, 12, 4 ; *Phil.* VIII, 4). Alors, pour désigner les soutiens de la *res publica*, l'orateur se sert de *boni ciues*, éliminant peu à peu *boni*, *optimus quisque* dont le sens est socialement trop limité. Mais *boni ciues* et *optimi ciues* sont même souvent abandonnés au profit de l'expression la plus large du *consensus* : *senatus populusque*. » (p. 221), et *Pratique rhétorique...*, p. 363-368 : « ... qualifier quelqu'un de *bonus*, c'est tout à la fois le louer pour ses qualités morales, pour sa conduite politique et rendre honneur à sa position dans la cité » (p. 368).

manière, il rappelle en permanence son action personnelle lors de la conjuration de Catilina. Il est, pourrait-on dire, son meilleur client. On y a certes vu un désir de gloire personnelle répondant à la vanité. Mais au-delà de cette fierté, légitime ou non, il importe de constater le rôle joué là aussi par la *memoria*. Cicéron évoque en permanence le souvenir laissé par son action dans l'esprit de ses concitoyens — s'ils l'avaient oubliée, il se charge de la leur rappeler à maintes reprises...

Ainsi, durant le procès pour concussion de Lucius Flaccus, en 59, Cicéron rappelle la carrière de l'accusé, et notamment son rôle dans la répression de la conjuration de Catilina. Il s'appuie sur le souvenir qu'en ont gardé à la fois les provinciaux et les citoyens de toute l'Italie, qu'il réunit en une seule et même communauté — *haec communis nostrum omnium patria* —, pour souligner la reconnaissance collective dont jouit Flaccus, et attirer sur lui la sympathie des juges, due à un citoyen méritant :

**... quem haec communis nostrum omnium patria propter recentem summi benefici memoriam complexa teneat...**<sup>1044</sup>

La *memoria benefici* prend alors une ampleur collective, qui réunit tous les citoyens derrière un *uir bonus*.

Il en va de même pour Sestius, qui a laissé un souvenir favorable chez les habitants de Capoue ; l'avocat ne manque pas de rappeler le décret des décurions par lequel ils reconnaissent avoir été sauvés grâce à lui des partisans de Catilina :

**Non recito decretum officio aliquo expressum uicinitatis aut clientelae aut hospitii publici aut ambitionis aut commendationis gratia, sed recito memoriam perfuncti periculi, praedicationem amplissimi beneficii, uocem officii praesentis, testimonium praeteriti temporis**<sup>1045</sup>

Cicéron désigne ici la mémoire collective d'une cité, d'un peuple, ou d'une génération dont tous les membres partagent les mêmes souvenirs. Dans le même discours, il unit ses auditeurs dans cette mémoire commune des exactions de Catilina, en lisant une lettre que lui, consul, avait alors écrite à Sestius, l'invitant à venir de Capoue avec ses troupes ; toute une génération doit, à ses yeux, partager le même effroi de ce passé commun — qui valorise son action de consul :

**Atque ut illius temporis atrocitatem recordari possitis, audite litteras et uestram memoriam ad timoris praeteriti cogitationem excitate.**<sup>1046</sup>

Cette mémoire collective peut se constituer à n'importe quelle échelle, y compris pour des

<sup>1043</sup> C'était le cas dans les apostrophes aux juges citées plus haut (cf. *supra* p. 117 sqq.).

<sup>1044</sup> CIC., Flacc. 5, fr. de Milan, fr. 6 : « ... un homme qu'étreint dans ses bras notre commune patrie à tous, en mémoire du service éminent qu'il vient de lui rendre... » (trad. F. Gaffiot et A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1938).

<sup>1045</sup> CIC., Sest. 10 : « Le texte que je vous dis n'est pas inspiré par ces égards officiels que dictent le voisinage, la clientèle, l'hospitalité officielle, l'intrigue ou la recommandation. Ce que je vous dis, c'est la mémoire d'un risque surmonté, l'éloge d'un service hautement précieux, l'expression d'une gratitude présente, le témoignage d'un temps passé. » (trad. J. Cousin modifiée, Paris, CUF, 1965)

<sup>1046</sup> Ibid. 11 : « Pour vous rappeler l'horreur de cette époque-là, écoutez cette lettre et réveillez votre mémoire à la pensée des terreurs passées. »

questions beaucoup plus pratiques, simplement financières, comme il l'écrit à la fin de l'année 51, à Publius Furius Crassipès, le deuxième mari de sa fille Tullia. Il lui demande, alors qu'il est questeur de Bithynie et du Pont, de soutenir les actionnaires de Bithynie, dont la *memoria beneficiorum* garantit la *gratia*, donc la réciprocité :

***Id cum mihi gratissimum feceris, tum illud tibi expertus promitto et spondeo, te socios Bithyniae, si iis commodaris, memores esse et gratos cogniturum.***<sup>1047</sup>

Le responsable politique doit appuyer la paix sociale sur des échanges de service — d'aucuns parleront de clientélisme — dont la loyauté est garantie par le souvenir des bienfaits accordés à une communauté, qu'il s'agisse d'un groupe de pression ou du corps civique dans son ensemble. Le principe qui régit les relations individuelles dans la pensée cicéronienne peut donc être répercuté dans la vie de la cité, pour assurer la cohésion de la collectivité.

Si le *uir bonus* ou le *bonus ciuis* doit faire preuve de *memoria* pour manifester son respect des traditions et sa fidélité aux valeurs fondamentales, et donc constituer une pièce d'un corps social harmonieux, ce corps doit inversement se regrouper derrière l'étendard d'une mémoire commune, celle des bienfaits des citoyens méritants ; la reconnaissance publique à leur égard tend à souder une même génération autour des dangers traversés ensemble, selon un axe horizontal. De plaidoiries en discours politiques, le procédé est identique : l'orateur défend son client ou son allié politique en rappelant les services rendus à Rome, et s'autorise pour cela du souvenir qu'ils ont laissé chez ses concitoyens. Ce souvenir partagé les unit en une seule et même entité collective, capable de faire front aux ennemis de la République — ou plus simplement aux accusateurs affrontés par l'avocat.

Ainsi, le souvenir laissé par les mérites de Milon envers Cicéron et la République assurait son élection au consulat :

***Valebat apud uos, iudices, Milonis erga me remque publicam meritorum memoria, ualebant preces et lacrimae nostrae quibus ego tum uos mirifice moueri sentiebam...***<sup>1048</sup>

Cicéron en tire argument pour démontrer que Milon n'a pas prémédité le meurtre de Clodius, considérant qu'il n'avait aucun profit à en tirer.

Inversement, cette stratégie fut inefficace dans le cas d'Antonius Hybrida — oncle du futur triumvir —, collègue de Cicéron en 63. Sa victoire militaire, à la tête des troupes régulières, sur Catilina et ses hommes n'a pas laissé un souvenir suffisant pour compenser son implication dans le complot :

***Accusauit C. Antonium collegam meum, cui misero praeclari in rem publicam benefici memoria nihil profuit, nocuit opinio malefici cogitati.***<sup>1049</sup>

Il faut dire que, compromis, il s'est fait porter malade le jour de la bataille, au point que la victoire est attribuée à son lieutenant Petreius<sup>1050</sup> ...

<sup>1047</sup> CIC., fam. XIII, 9, 3 ; lettre 236 : « Ce sera me faire le plus grand plaisir ; mais aussi je te promets et garantis, après expérience, que si tu rends service aux actionnaires de Bithynie, tu reconnaîtras qu'ils ne sont ni oublieux ni ingrats. »

<sup>1048</sup> CIC., Mil. 34. : « Pour le recommander auprès de vous, juges, Milon avait la mémoire des services rendus à l'Etat et à moi-même ; il avait nos prières et nos larmes qui, alors, je m'en suis aperçu, vous touchaient vivement... »

Beaucoup plus tard, dans les *Philippiques*, il procède de la même manière, en constatant l'empreinte indélébile de l'exploit — le meurtre de César — accompli par Marcus Brutus — qui n'en a pas encore reçu la juste récompense — dans la "mémoire reconnaissante de tous les citoyens", unis par ce souvenir commun, si évident que Cicéron, en une prétérition, déclare ne pas vouloir l'évoquer. Cette mémoire vient compenser l'absence de consécration officielle. L'objet de ce discours est l'attribution de l'*imperium* à Brutus — qui vient de défaire Caius Antonius, frère de Marc Antoine, en Grèce —, à laquelle s'oppose Calenus :

***Ac de hac quidem diuina atque immortalī laude Bruti silebo, quae gratissima memoria omnium ciuium inclusa, nondum publica auctoritate testata est.***<sup>1051</sup>

La patrie reconnaissante se rassemble donc dans une mémoire superlative derrière un individu méritant, qui assure ainsi sa cohésion. L'individu finit même par s'effacer derrière une abstraction, une idée qu'il représente : la *libertas*, que Rome retrouve grâce à Brutus. En son absence, le public manifeste son attachement à son souvenir par des cris, lors des Jeux Apolliniens, selon Cicéron :

***... populus Romanus maximo clamore et plausu Bruti memoriam prosequebatur***

<sup>1052</sup>

La représentation de la pièce d'Accius *Brutus* pendant ces jeux apparaît comme un élément de propagande, comme le démontrent J. Boes et G. Achard<sup>1053</sup>.

Cicéron établit ensuite une équivalence directe entre Brutus et *Libertas*, entre l'acte fondateur et le résultat ; cette équivalence est traditionnelle depuis le bouleversement de 509 selon A. Dernience<sup>1054</sup> ; elle repose sur la substitution en chiasme de la *memoria* civique, collective, des Romains, et du corps physique, *monumentum* du héros absent. Cette substitution est renforcée par l'isolexisme *liberatoris/libertatis*, régi par le couple *corpus/memoria* :

***Corpus aberat liberatoris, libertatis memoria aderat : in qua Bruti imago cerni uidebatur.***<sup>1055</sup>

Cette mémoire commune autour d'une personne physique, puis de l'idée qu'elle représente, renforce l'unité de la cité. La République a besoin de héros pour se fédérer

<sup>1049</sup> CIC., *Cael.* 74. : « Il mit en cause mon collègue C. Antonius, un malheureux à qui ne servit en rien le souvenir d'un service éminent rendu à l'Etat, mais que perdit le soupçon d'un projet criminel. »

<sup>1050</sup> Cf. Salluste, *Cat.* 59.

<sup>1051</sup> CIC., *Phil.* X, 7 : « Cet exploit divin et immortel de Brutus, je le passerai sous silence : inclus dans le souvenir reconnaissant de tous les citoyens, il n'a pas encore reçu de consécration officielle. »

<sup>1052</sup> *Ibid.* X, 8 : « ... le peuple romain rappelait par ses acclamations et ses applaudissements enthousiastes le souvenir de Brutus »

<sup>1054</sup> A. Dernience, « La notion de *libertas* dans les œuvres de Cicéron », *LEC* 25, 1957, 157-167, p. 166 : « Le rôle des Brutus dans les deux révolutions, en 509, et aux Ides de Mars incitait l'orateur à les mettre en parallèle... Il faut donc, semble-t-il, considérer le *leitmotiv* des harangues, la *libertas populi Romani*, comme une expression elliptique de l'idéal républicain conçu par l'orateur. »

autour de la mémoire partagée de leurs exploits.

Les autres césaricides ne sont pas oubliés et sont mis en valeur de la même façon. Decimus Brutus, par exemple, se trouve ainsi récompensé par la mémoire reconnaissante de ses concitoyens, parce qu'il a tenu tête à Antoine lors du siège de Modène :

***Neque enim ullam mercedem tanta uirtus praeter hanc laudis gloriaeque desiderat — qua etiam si careat, tamen sit se ipsa contenta, quamquam in memoria gratorum ciuium tamquam in luce posita laetetur — laus igitur iudici testimonique nostra tribuenda Bruto est.***<sup>1056</sup>

Une relation se trouve établie entre la *uirtus* de l'individu et la *memoria* collective —

<sup>1053</sup>

Sur la volonté de Brutus, préteur et organisateur des jeux, de faire représenter la pièce *Brutus* d'Accius et sur la place de celle-ci dans la lutte entre Brutus et Antoine, cf. J. Boes, « A propos du *De diuinatione*, ironie de Cicéron sur le *nomen* et l'*omen* de Brutus », *REL* 59, 1981, 164-176, p.166 : « Mais (Antoine), devant que ces manifestations (les *Iudi Apollinares* en juillet 44) mettraient en honneur le meurtrier de César, fit changer le nom du *mensis quinctilis*, et les festivités s'ouvrirent *nonis Iuliis*... Il est évident que Brutus tenait à tirer profit de l'effet que pouvait produire sur les spectateurs l'*omen* attaché à son nom, tel qu'il est évoqué dans la pièce d'Accius. Il est évident aussi qu'Antoine s'efforçait, au contraire, dans son intérêt personnel, de maintenir présent à l'esprit du *populus* le nom de César. La foi dans les présages n'est pas seulement alors un thème de réflexion philosophique, elle touche de près à l'actualité des luttes politiques. » G. Achard, *Pratique rhétorique*..., p. 78, souligne les manipulations de la mémoire opérées par Cicéron et parle d'« effort de propagande » : « Aussi ce sont les réactions au théâtre, réactions favorables à la *res publica* que Cicéron monte en épingle. Il le fait surtout dans le *Pro Sestio* et les *Philippiques*. Il suffit de comparer le longueur de l'évocation de ces manifestations dans les discours et la brièveté des lettres sur ce point pour mesurer l'effort de propagande de l'orateur. En insistant sur ces clameurs au théâtre, Cicéron fait oublier au début de 56 les assemblées populaires qui lui ont été hostiles en 58 ; et en 44-43 il estompe le souvenir du mouvement populaire pro-césarien d'après les Ides. ». En effet, inversement, en privé, Cicéron regrette ces manifestations favorables à Brutus ou à lui-même (p. 79) : « En 57 Cicéron écrit à Atticus que les clameurs favorables qui accompagnent l'énoncé de son nom appartiennent à une mode stupide. Dans le *Pro Deiotaro*, il affirme que les applaudissements sont chose vulgaire. En juillet 44, dans une lettre à Atticus, il s'irrite même des acclamations réservées par le public à une pièce dont les répliques pouvaient être interprétées comme favorables à Brutus ». Il les exalte pourtant fréquemment ailleurs, par opportunisme donc, selon l'auditoire (p. 80) : « Devant le peuple l'orateur a les coudées bien plus franches. Particulièrement après les Ides de mars. Il apprécie alors ouvertement les manifestations pro-républicaines de l'auditoire. Il se met alors à l'unisson d'une foule de moins en moins réservée. Comme pour les cortèges et les rassemblements, Cicéron veille à ne pas se laisser s'estomper le souvenir de ces mouvements favorables. Le cas le plus étonnant est celui des applaudissements à l'adresse de Brutus aux Jeux Apolliniens en 44. Cicéron qui en d'autres lieux déplore — nous l'avons dit — l'inefficacité de ces manifestations revient sans cesse sur elles. Il essaie même à l'époque des *Philippiques* de créer un véritable réflexe de clameurs en revenant sur des thèmes qui ont entraîné déjà des cris enthousiastes ou en rappelant de bruyantes et récentes acclamations. » Sur l'importance politique des manifestations populaires, cf. C. Nicolet, *Le métier de citoyen*..., lors des cortèges (p. 472-479) et des spectacles (p. 479-497). C. Nicolet cite longuement Cicéron, *Sest.* 115-126, à propos de l'interprétation politique des pièces de théâtre par les spectateurs.

<sup>1055</sup>

***CIC., Phil. X, 8 : « La personne du libérateur était absente, mais le souvenir de la liberté était présent, et il semblait offrir aux yeux l'image de Brutus. »***

<sup>1056</sup>

***Ibid. V, 35 : « Car un tel mérite ne réclame pas d'autre récompense que celle de l'éloge et de la gloire (en serait-il même privé, qu'il trouverait encore satisfaction en lui-même, et pourtant il se réjouirait d'avoir, comme en pleine lumière, une place dans la mémoire des citoyens reconnaissants) ; un éloge exprimant notre jugement et notre témoignage doit donc être attribué à Brutus. »***

*gratorum ciuium* —, l'adjectif verbal *tribuenda* présentant cette récompense comme un dû.

De même, Cassius fédère autour de lui tous les bons citoyens, selon Cicéron. Celui-ci loue à l'aide du même procédé, la prétérition, le geste accompli avec Marcus Brutus :

***Maximam eius et singularem laudem praetermitto : cuius enim praedicatio nondum omnibus grata est, hanc memoriae potius quam uocis testimonio conseruemus.***<sup>1057</sup>

Ce discours, prononcé à la fin du mois de février 43, invite le Sénat à confier la guerre contre Dolabella, qui vient de tuer Trebonius, gouverneur d'Asie, au roi Déjotarus et à Cassius, déjà victorieux par ailleurs. Mais le souvenir du tyrannicide qu'il fut doit jouer ici comme un argument prestigieux en faveur de Cassius ; l'ombre du dictateur assassiné doit faciliter l'union des Républicains dans la consécration par la mémoire collective des héros des Ides de mars.

Le procédé s'élargit enfin dans la dernière *Philippique*, d'un héros à une foule anonyme ; Cicéron rend un hommage collectif<sup>1058</sup> aux soldats tombés devant Modène et invite les Romains à manifester leur reconnaissance en leur offrant une place dans leur mémoire :

***Est autem fidei pietatisque nostrae declarare fortissimis militibus quam memores simus quamque grati.***<sup>1059</sup>

Le couple inséparable *memor/gratus* définit ainsi la récompense et son instrument, et se répète aussitôt, sur le mode de l'échange et de la réciprocité du service — *pro patria uitam* :

***illud admirabilius et maius maximeque proprium senatus sapientis est, grata eorum uirtutem memoria prosequi qui pro patria uitam profuderunt.***<sup>1060</sup>

En officialisant cet acte de mémoire comme un devoir du Sénat, l'orateur consacre avec les mêmes termes ces soldats morts dans la lutte contre Antoine. Unis dans la mort, ils doivent fédérer les vivants par la communauté de mémoire.

Ce principe de reconnaissance par la mémoire comme récompense s'applique même

<sup>1057</sup> *Ibid.* XI, 35 : « Je passe sous silence son principal et singulier titre de gloire, dont l'apologie n'est pas encore agréable à tous et que nous devons confier au témoignage de notre mémoire plutôt qu'à celui de notre voix. »

<sup>1058</sup> Cet hommage aux anonymes prend la place de la *laudatio funebris* des grandes familles, genre que Cicéron méprisait, parce qu'il était convenu et figé, donc limité esthétiquement et moralement ; cf. M. Durry, « *Laudatio funebris et rhétorique* », *RPh* 1942, 105-114, p. 107-109 : « Ainsi rédigée d'avance, lue aux rostrales dans une atmosphère peu favorable, n'ayant même pas l'apparence d'un vrai discours, la *laudatio funebris* n'a aux yeux de Cicéron aucun rapport avec la grande éloquence (p. 108)... ce mépris de Cicéron vient de ce que la *laudatio* primitive est sans art (p. 109). »

<sup>1059</sup> *CIC., Phil. XIV, 29* : « Mais il dépend de notre loyauté et de notre piété d'affirmer à nos très courageux soldats combien nous sommes dotés de mémoire et emplis de gratitude. » (trad. P. Willeumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>1060</sup> *Ibid.* XIV, 30 : « il est plus beau, plus noble et propre au plus haut point à la sagesse du Sénat d'honorer par une mémoire reconnaissante le courage de ceux qui ont versé leur sang pour la patrie. » (trad. P. Willeumier modifiée, Paris, CUF, 1960).



aux étrangers ; ainsi à Déjotarus et aux autres alliés asiatiques, invités à lutter contre Dolabella, en février 43, en échange de la gratitude de Rome, garantie par la fidélité de sa mémoire :

***Itemque si ceteri reges, tetrarchae dynastaeque fecissent, senatum populumque Romanum eorum offici non immemorem futurum.***<sup>1061</sup>

Le tour officiel de la formule *senatum populumque Romanum* définit une mémoire collective, nationale, véritable institution politique en somme, outil de la reconnaissance des services ; il associe l'ensemble des Romains dans une véritable obligation, affirmation sur un axe horizontal d'une identité communautaire, qui assure la cohésion de l'entité romaine ; l'exigeante litote *non immemorem* souligne, par la tournure négative, le caractère d'obligation de cette mémoire reconnaissante ; sans elle, point de survie de Rome, semble déclarer Cicéron.

### 3. L'implication des *boni ciues* : une stratégie défensive

La pérennité du nom et de la gloire dans la mémoire de la postérité est la récompense du héros : telle est la règle énoncée par Cicéron dans ses discours, règle qu'il applique à tous ceux qu'il juge hommes de bien, à commencer par lui-même. En effet, il n'aime rien tant que rappeler à ses contemporains le souvenir de son consulat et de la menace de Catilina et de ses partisans. Il trouve là un souvenir commun des dangers passés qui rassemble autour de lui les *boni ciues*, obligés d'admettre qu'il a toujours œuvré contre les désordres des révolutionnaires et pour la *concordia ordinum*, garantie de la stabilité de l'État.

Mais au delà de cette affirmation et de son apparente fatuité, on constate que la *memoria* est entre ses mains une arme, qui lui permet d'établir une ligne de défense contre les nostalgiques de Catilina. En effet, il prend les juges au piège en les contraignant à adhérer à sa cause par la *memoria*. Il associe sans cesse le souvenir de leur reconnaissance à son égard, en raison de son action contre Catilina, et le sort des accusés qu'il défend. L'honnêteté intellectuelle qu'il leur impose les force à adopter une attitude cohérente par rapport à leur implication passée dans la lutte contre la conjuration ; Cicéron leur rappelle qu'ils appartiennent à son camp, en invoquant leur mémoire. Il adopte cette méthode dans les procès de Sestius, Plancius, Milon.

Il s'agit de grouper autour de lui l'ensemble des *boni ciues*, *boni*, car dotés de *memoria*. À tel point que, par ces rappels incessants, il les empêche de se dédire, les lie à la politique qu'il a menée, leur en fait partager les responsabilités. Ainsi, en 62, Torquatus accuse Publius Sylla d'avoir pris part à la conjuration et attaque son défenseur, Cicéron, en prétendant que celui-ci a falsifié le procès verbal dénonçant la conjuration, et effacé le nom de Sylla, qui était compromis<sup>1062</sup>. Cicéron construit toute sa plaidoirie sur la *memoria* ; car c'est elle qui introduit la cohérence, donc la crédibilité ; celle des témoins et complices, pour commencer. Il observe en effet que l'accusateur se réfère au témoignage

<sup>1061</sup> *Ibid.* XI, 31 : « Si les autres rois, tétrarques et dynastes avaient agi de même, le Sénat et le peuple romain ne perdraient pas le souvenir de leurs services. »

<sup>1062</sup> Personnage douteux, cf. CIC., *Sull.*, éd. A. Boulanger, Paris, CUF, 1943, introduction p. 82 sq.

des Allobroges pressentis par les conjurés. Or, les Gaulois ont tout su par Lucius Cassius, complice de Catilina chargé de les convaincre. Et le nom de Sylla n'apparaît nulle part dans les propos de Cassius. L'avocat s'appuie donc sur la mémoire de Cassius pour innocenter son client, tirant argument de l'absence du nom de Sylla dans sa liste des conjurés :

***nisi forte ueri simile est P. Sullae nomen in memoria Cassio non fuisse.*** <sup>1063</sup>

Cicéron confirme la logique de son raisonnement *ex silentio* par une surenchère. Si Cassius avait oublié le nom de Sylla, la simple mention de celui d'Autronius, autre conjuré — *Autroni commemoratio* —, aurait dû suffire à réveiller sa mémoire défaillante :

***Si nobilitas hominis, si adflicta fortuna, si reliquiae pristinae dignitatis non tam illustres fuissent, tamen Autroni commemoratio memoriam Sullae rettulisset*** <sup>1064</sup>

Du reste, quand Torquatus s'en prend aussi à Cicéron, l'accusant d'avoir falsifié le procès-verbal relatant la conjuration, l'avocat se saisit de cet argument et le retourne en faveur de la défense. Ce renversement s'opère au cours d'un long développement consacré cette fois à la *memoria* des juges et, plus largement, des sénateurs, garantie d'authenticité des témoignages et de la cohérence de l'action du consulaire.

En effet, il avait prévu la possibilité d'une telle accusation et compris la nécessité de garantir l'authenticité du *monumentum* — le procès-verbal — par l'implication des *patres*, en l'enregistrant devant eux. Il est le premier à procéder ainsi comme le rappelle M. Bats

<sup>1065</sup> :

***Vidi ego hoc, iudices, nisi recenti memoria senatus auctoritatem huius indicii monumentis publicis testatus essem...*** <sup>1066</sup>

Il a donc chargé, en tant que consul, des sénateurs de noter les propos des dénonciateurs <sup>1067</sup> et les a choisis selon plusieurs exigences : leurs qualités morales, qui assurent l'honnêteté de leur compte rendu, et intellectuelles, qui garantissent son authenticité ; parmi elles, la *memoria* est nécessaire à l'établissement de faits certains :

<sup>1063</sup> **CIC., Sull. 37 : « à moins qu'on ne trouve vraisemblable que Cassius n'ait pas eu présent à la mémoire le nom de Sylla. »**

<sup>1064</sup> ***Ibid.* 37 : « Si sa naissance, son malheur, ce qui lui reste de son ancienne situation n'avaient pas eu autant de notoriété, la mention d'Autronius lui aurait rappelé le souvenir de Sylla. » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1943).**

<sup>1065</sup> M. Bats, « Les débuts de l'information politique officielle à Rome au premier siècle avant J.-C. », *La mémoire perdue...*, 19-43, p. 24 : « On a souvent voulu voir dans l'épisode de l'enregistrement de la déposition des députés allobroges devant les sénateurs en 63 l'origine des *acta senatus et populi Romani* : Cicéron fournit le premier témoignage direct de cette procédure, non-officielle et qui consistait en un compte rendu détaillé de la réunion du Sénat de ce jour-là. Il s'agissait d'une disposition conservatoire, destinée dans l'esprit des organisateurs à les protéger de toute attaque pour irrégularité, qui fut d'une efficacité toute relative puisque, cinq ans plus tard, Clodius put accuser et faire exiler Cicéron. La décision était tout à fait exceptionnelle, dans la mesure où les débats du Sénat ne devaient faire l'objet d'aucune divulgation ni de comptes rendus officiels. Seuls les textes des sénatus-consultes étaient officiellement rédigés, et affichés. »

<sup>1066</sup> **CIC., Sull. 41 : « J'ai compris, juges, que si, quand la mémoire du Sénat était toute fraîche, je n'appuyais pas l'authenticité de cette dénonciation du témoignage des documents officiels... » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1943).**

***At quos uiros! Non solum summa uirtute et fide — cuius generis erat in senatu facultas maxima — sed etiam quos sciebam memoria, scientia, consuetudine et celeritate scribendi facillime quae dicerentur persequi posse...***<sup>1068</sup>

En outre, il était conscient alors que le document serait conservé dans ses archives personnelles<sup>1069</sup> :

***cum scirem ita esse indicium relatum in tabulas publicas ut illae tabulae priuata tamen custodia more maiorum continerentur, non occultaui...***<sup>1070</sup>

Pour cette raison, il choisit de diffuser le texte de la dénonciation dans toutes les provinces, pour le porter à la connaissance du plus grand nombre<sup>1071</sup>. Ainsi, il se trouve assuré que le souvenir de la conjuration échappera à toute déformation, donc que la vérité sera connue de tous, même longtemps après, comme dans la circonstance

<sup>1067</sup> L'habitude existait au Sénat, mais à titre privé. Cf. M. Bats, « Les débuts de l'information politique officielle à Rome au premier siècle avant J.-C. », *La mémoire perdue...*, 19-43, p. 25 : « Il était habituel que les amis du magistrat-président de séance, c'est-à-dire les hommes qui appartenaient à son groupe politique prissent des notes, lors des réunions des comices, pour la rédaction finale des textes législatifs... c'était un service que l'on se rendait entre amis politiques. La prise des notes ne revêtait pas un caractère officiel... » La méthode de notation reste difficile à établir (*ibid.* p. 26, n. 23).

<sup>1068</sup> **CIC., Sull. 42 : « Et quels hommes ! non seulement d'une vertu et d'une loyauté éminentes, tels que le Sénat pouvait en fournir un grand nombre, mais des hommes que je savais capables, grâce à leur mémoire, à leurs connaissances, à leur habitude d'écrire et d'écrire vite, de recueillir très facilement tout ce qu'on dirait »**

<sup>1069</sup> C'était le moyen d'éviter tout risque de falsification des archives par les questeurs de l'*aerarium*, où elles étaient déposées ; cf. M. Coudry, « Sénatus-consultes : rédaction, conservation et archivage des documents émanant du Sénat, de l'époque de César à celle des Sévères », *La mémoire perdue...*, 65-95, p. 71, à propos du discours contre le projet de loi agraire de Rullus : « L'orateur y dénonce les pouvoirs excessifs de la future commission agraire, dont l'audace pourrait aller jusqu'à "falsifier les archives publiques et forger des sénatus-consultes qui n'auraient jamais existé, étant donné que parmi ceux qui furent consuls (depuis 81) beaucoup sont morts" — ces falsifications redoutées auraient pour résultat d'accroître frauduleusement la quantité de terre à distribuer (*leg. agr.* 2, 37). »

<sup>1070</sup> **CIC., Sull. 42 : « je savais qu'une fois la dénonciation transcrite dans le rapport officiel, ce document devrait néanmoins, conformément à l'usage de nos ancêtres, être conservé dans mes archives personnelles. Je ne l'ai donc pas dissimulé... »**

<sup>1071</sup> Encore une fois, la mesure est exceptionnelle, puisque les comptes rendus de séance étaient cantonnées aux simples archives privées ; cf. M. Bats, « Les débuts de l'information politique officielle à Rome au premier siècle avant J.-C. », *La mémoire perdue...*, 19-43, p. 26-27 et M. Coudry, « Sénatus-consultes : rédaction, conservation et archivage des documents émanant du Sénat, de l'époque de César à celle des Sévères », *La mémoire perdue...*, 65-95, p. 81-83 : contre l'habitude du Sénat (M. Bats, p. 32), Cicéron semble avoir été le précurseur de la mesure de diffusion quotidienne des *acta senatus et populi Romani* décidée par César en 59 (p. 41), d'après Suétone, *Iul.* 20, 1. Seuls les sénatus-consultes étaient déposés à l'*aerarium*, ce qui les validait, une fois qu'ils avaient été enregistrés par les questeurs urbains (M. Coudry, p. 65, 66-67). Cette diffusion permet à Cicéron comme à César de se prémunir contre leurs adversaires du Sénat, « en exposant en permanence les sénateurs à des pressions extérieures » (M. Coudry, p. 84). Ce double archivage, privé et public, « consacre la marginalisation progressive du Sénat » (M. Coudry, p. 94). Toutefois, la publicité donnée par Cicéron au compte rendu de séance sera inefficace, puisqu'il sera exilé en vertu de la *lex Clodia*, conçue comme une réplique à son action consulaire (cf. P. Moreau, « La *lex Clodia* sur le bannissement de Cicéron », *Athenaeum* 65, 1957, 473-474).

présente :

**... primum ne qui posset tantum aut de rei publicae aut de alicuius periculo meminisse quantum uellet** <sup>1072</sup>

Car, en prévision de l'accusation d'un Torquatus, il interdit, en partageant le souvenir de la conjuration avec la communauté, qu'on l'accuse, lui, d'avoir malmené la vérité historique pour défendre des intérêts particuliers :

**postremo ne quid iam a me, ne quid ex meis commentariis quaereretur, ne aut obliuio mea aut memoria nimia uideretur, ne denique aut neglegentia turpis aut diligentia crudelis putaretur** <sup>1073</sup>

La mise en commun de la mémoire constituée par cette archive offre la certitude d'éviter tout mensonge ou parti pris. Torquatus a donc lui aussi bénéficié de cette mémoire partagée. Or, il n'a pas contesté la véracité du procès-verbal lors de sa diffusion. Donc, le document n'a pas été falsifié :

**cum indicatus tuus inimicus esset et esset eius rei frequens senatus et recens memoria testis...** <sup>1074</sup>

Le raisonnement tourne au désavantage de Torquatus, qui ne peut contester un témoignage qu'il a accepté à l'époque. L'accusateur se trouve donc pris au piège de la mémoire, ainsi que l'ensemble du Sénat. En effet, la stratégie cicéronienne fonde sur la mémoire la cohérence des individus, pour interdire toute contradiction. Il serait illogique que Cicéron défendît un acteur de la conjuration qu'il a combattue, ou encore qu'il pût truquer un document que les sénateurs connaissaient bien pour l'avoir rédigé et contresigné, et que Torquatus avait reconnu valable en son temps, puisqu'il ne l'avait alors pas contesté. Une question oratoire dénonce l'absurdité d'une telle supposition :

**quodsi iam essem oblitus seueritatis et constantiae meae, tamne amens eram ut, cum litterae posteritatis causa repertae sint quae subsidio obliuioni esse possent, ego recentem putarem memoriam cuncti senatus commentario meo posse superari?** <sup>1075</sup>

En invoquant la mémoire des sénateurs, il les implique dans l'authentification du procès-verbal, dont ils deviennent la caution, et les associe à sa cause. Il les invite ainsi à la cohérence : refuser de confirmer la thèse de Cicéron, admettre les affirmations de Torquatus, reviendrait à contredire leur propre action passée, donc à se déjuger, au risque de perdre tout crédit face à leurs contemporains et à la postérité. Par cet appel à la

<sup>1072</sup> CIC., Sull. 43 : « D'abord pour que personne ne pût rappeler tout ce que bon lui semblerait des périls courus par l'Etat ou par tel citoyen. »

<sup>1073</sup> Ibid. 43 : « en dernier lieu pour que désormais on ne demandât rien ni à moi, ni à mes papiers, qu'on ne m'accusât pas d'avoir trop oublié ou trop retenu et enfin qu'on ne me taxât pas de négligence honteuse ou de zèle cruel. »

<sup>1074</sup> Ibid. 44 : « Cependant je te pose une question, Torquatus : ton ennemi avait été dénoncé, l'affaire avait eu pour témoins les sénateurs réunis en nombre et le souvenir en était tout frais... »

<sup>1075</sup> Ibid. 45 : « quand j'aurais été capable d'oublier mes devoirs de sévérité et de fermeté, aurais-je été assez fou, quand l'écriture a été découverte en vue de la postérité, comme un moyen de remédier à l'oubli, pour croire que la mémoire si fraîche du Sénat tout entier pouvait être étouffée par un papier venant de moi ? »

mémoire, l'avocat pense contraindre les sénateurs à le soutenir et à légitimer la répression menée contre les conjurés pour manifester la continuité et la constance de leur action politique en 62.

Enfin, ce même passage met aussi en jeu la *memoria* du consulaire, qui garantit la cohérence de sa propre action, et non plus seulement celle des sénateurs. Soutenir un complice de Catilina révélerait chez Cicéron, qui a ruiné la conjuration, une grave inconséquence, car il trahirait sa propre cause et s'exposerait à la vindicte des sénateurs. La *memoria* fournit donc deux arguments à Cicéron : l'un, moral, s'appuie sur la mémoire de l'orateur — *si essem oblitus seueritatis et constantiae meae* —, l'autre, intellectuel — *amens* —, sur celle des sénateurs — *memoriam cuncti senatus* —, qui atteste, même contre lui, ses engagements passés. Renier ceux-ci en défendant un Sylla compromis relèverait dès lors de la sottise, puisque la mémoire publique pourrait authentifier ses engagements passés, même s'il avait eu l'audace de truquer le procès-verbal. Contredire la *memoria*, valeur qu'il juge reconnue de tous, c'est donc taxer Cicéron à la fois de folie et de stupidité !

L'implication de la *memoria* de l'avocat se trouve prolongée à la fin de la plaidoirie, par un développement consacré précisément à sa santé mentale : il ne défendrait pas Sylla si celui-ci avait trempé dans une conjuration qu'il a lui-même combattue, car il renierait alors ses actes passés. Cette amnésie marquerait son inconséquence :

***Sed quid? Ego qui Catilinam non laudavi, qui reo Catilinae consul non adfui, qui testimonium de coniuratione dixi in alios, adeone uobis alienus a sanitate, adeo oblitus constantiae meae, adeo immemor rerum a me gestarum esse uideor ut, cum consul bellum gesserim cum coniuratis, nunc eorum ducem seruare cupiam et in animum inducam, cuius nuper ferrum rettuderim flammamque restinxerim, eiusdem nunc causam uitamque defendere?***<sup>1076</sup>

La question oratoire dénonce l'absurdité d'une telle hypothèse ; la structure ternaire, intensive, rapproche l'absence de mémoire — *immemor* — de l'inconséquence philosophique et morale — l'oubli de la *constantia* — et de la folie, soulignée par la redondance — *alienus a sanitate*. La *memoria* est donc un devoir intellectuel et moral qui procure certes la *dignitas*, mais aussi la faveur — *gratia* — d'un auditoire qu'il faut convaincre. La subordonnée consécutive oppose, en un double balancement marqué par les indices de temps — *consul/nunc, nuper/nunc* —, le glorieux consulat de Cicéron exercé au service de la République contre les conjurés, et sa prétendue association avec l'un d'entre eux, Sylla. Cette opposition souligne l'absurdité d'une telle contradiction dans le comportement présent du consulaire, et invite à ne pas concevoir ce dernier autrement que cohérent avec son passé. Bien au contraire, il faut envisager son existence passée ; donc tout procès en relation avec la conjuration doit être mené en fonction de ce passé, dont le souvenir ne peut que raviver la gloire :

<sup>1076</sup> *Ibid.* 83 : « Mais je vous le demande, moi qui n'ai jamais loué Catilina, qui, étant consul, n'ai jamais assisté Catilina dans un procès, qui ai déposé contre d'autres sur le fait de la conjuration, me supposez-vous assez peu sain d'esprit, assez peu soucieux d'être conséquent avec moi-même, assez oublieux de mes actes officiels, moi, qui durant mon consulat, ai mené la guerre contre les conjurés, pour vouloir aujourd'hui sauver un de leurs chefs et me déterminer à défendre aujourd'hui la cause et la vie d'un homme dans les mains duquel j'aurais naguère brisé le fer et éteint la flamme ? » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1943).

***Sed cum agatur honos meus amplissimus, gloria rerum gestarum singularis, cum quotiens quisque est in hoc scelere conuictus, totiens renouetur memoria per me inuentae salutis, ego sim tam demens, ego committam ut ea quae pro salute omnium gessi casu magis et felicitate a me quam uirtute et consilio gesta esse uideantur?***<sup>1077</sup>

Le terme *demens*, aussi fort que *alienus a sanitate*, ou encore *amens*, exprime l'absurdité qu'il y aurait à plaider pour Sylla si celui-ci était un complice de Catilina. Inversement, la *memoria inuentae salutis* se trouve réveillée par le procès d'un conjuré, qui la renouvelle et la ravive aux yeux du public — *renouetur* —, ce qui garantit la fidélité de Cicéron à ses actes et à ses idées passés, y compris lors du procès de Sylla. C'est le sens de la célébration du souvenir de ses actions en faveur de Rome : renouveler ce souvenir chaque fois que l'occasion en est donnée, *renouare memoriam*, pour susciter une reconnaissance constante chez ses concitoyens et leur donner conscience de la constance des héros et de l'histoire de la cité ; « rafraîchir la mémoire »<sup>1078</sup>, pour empêcher qu'on oublie l'œuvre de l'homme d'Etat et assurer sa survie politique.

Cicéron répète ce chantage à la mémoire, avec des variantes, dans le discours en faveur de Plancius. La *memoria* est une vertu ; la négliger, c'est folie, certes, mais c'est aussi trahison des relations de gratitude et de loyauté, trahison de la *fides*.

Dès l'exorde, il rappelle que Plancius l'a protégé lors de son exil ; or, Plancius a ensuite été élu édile — c'est cette élection que lui reproche l'accusateur, Laterensis, candidat malheureux à la même charge. Cicéron en tire la conclusion que l'intervention de Plancius en sa faveur a laissé un souvenir si marquant qu'elle a facilité son élection :

***Cum propter egregiam et singularem Cn. Planci, iudices, in mea salute custodienda fidem tam multos et bonos uiros eius honori uiderem esse fautores, capiebam animo non mediocrem uoluptatem quod, cuius officium mihi saluti fuisset, ei meorum temporum memoria suffragari uidebam.***<sup>1079</sup>

Le souvenir de leur intimité, de la loyauté de Plancius, joue pour celui-ci. L'argument se trouve réitéré plus loin ; à Laterensis, qui reproche à Plancius sa naissance et son nom obscurs, Cicéron oppose les mérites de son client, la reconnaissance publique de ses concitoyens, notamment des chevaliers, et le souvenir de ses propres malheurs :

***Omnibus igitur rebus ornatum hominem, qua externis, qua domesticis, non nullis rebus inferiorem quam te, generis dico et nominis, superiorem aliis, municipum, uicinorum, societatum studio, meorum temporum memoria, parem uirtute,***

<sup>1077</sup> Ibid. 83 : « Mais puisqu'il s'agit de ma magistrature suprême et de la gloire incomparable que j'y ai acquise, puisque l'on ne peut convaincre personne de participation à ce crime sans raviver le souvenir du salut que l'on me doit, je serais assez insensé, je serais assez imprudent pour donner à croire que ce que j'ai accompli pour le salut public est l'effet du hasard et de la chance plutôt que du courage et de la prévoyance ? »

<sup>1078</sup> Tel était le sens donné à l'expression par Cicéron lorsqu'il évoquait la nécessité de récapituler à la fin d'un discours. Cf. *supra* p. 101 sqq.

<sup>1079</sup> CIC., Planc. 1 : « En voyant, juges, que la belle et rare fidélité de Cn. Plancius, à assurer ma sauvegarde lui valaient pour son élection l'appui de tant de gens de bien, j'éprouvais un bien grand plaisir à constater que l'homme dont le dévouement m'avait sauvé était aidé dans sa campagne électorale par le souvenir de mes malheurs. »

***integritate, modestia, aedilem factum esse miraris?*** <sup>1080</sup>

La même formule, *meorum temporum memoria*, vient rappeler son intervention en faveur de Cicéron, lors de son exil, qui doit nécessairement lui attirer la sympathie.

Ce n'est pas sans fierté que l'avocat considère que l'attachement des Romains à sa personne a favorisé l'accès de Plancius à l'édilité, par une sorte d'extension du prestige de Cicéron au bénéfice de son ami. Parce qu'il a préservé le sauveur de la République, le père de la patrie, il mérite sa charge. Il justifie donc cette élection par le « souvenir de ses périls » conservé par les Romains ; contester le suffrage serait donc renier cette *memoria*.

Il associe les juges à sa cause, toujours dans la *captatio benevolentiae* : il leur rappelle les bienfaits qu'ils lui ont prodigués ; le souvenir en est éternel, dit-il, il ne voit là que des amis :

***Video enim hoc in numero neminem cui mea salus non cara fuerit, cuius non exstet in me summum meritum, cui non sim obstrictus memoria benefici sempiterna.*** <sup>1081</sup>

La *memoria* crée bien un lien social : les juges ne peuvent nier que leur sort soit attaché à celui de Cicéron — *sim obstrictus memoria benefici sempiterna*. Il affirme ainsi ne pas redouter les juges, puisqu'ils ont voulu son salut, comme Plancius. Ils sont donc ses amis d'intention ; ils ne peuvent, par conséquent, vouloir nuire à Plancius. Ils ne peuvent nier qu'ils l'ont sauvé, lui Cicéron, de l'exil.

Puis dans un deuxième temps, il joue de cette intimité apparente avec les juges, *optimates* ou chevaliers, pour les contraindre à lui complaire : condamner son client et ami Plancius, c'est le contrarier lui, Cicéron, c'est nier leur *memoria* commune, fondée sur l'échange de services : Cicéron a sauvé les *optimates* de Catilina ; eux ont permis son retour d'exil — ; c'est lui interdire d'exprimer sa reconnaissance envers Plancius, qui l'a aidé en exil, et donc empêcher son devoir de *memoria* de s'accomplir : il s'associe à Plancius, pour lui transmettre une part de l'affection que les juges ont pour lui, Cicéron. Si les juges le condamnent, ils se renient, car ils oublient, non les bienfaits de Cicéron, mais les services qu'ils ont rendus à Cicéron : ils se trahissent eux-mêmes, révélant leur inconséquence . Là encore, la *memoria* est pour eux gage de cohérence :

***atque, ut spero, nemo erit tam crudeli animo tamque inhumano nec tam immemor non dicam meorum in bonos meritorum, sed bonorum in me, qui a me mei seruatorem capitis diuellat ac distrahat.*** <sup>1082</sup>

<sup>1080</sup> Ibid. 30 : « Ainsi, un homme qui possède tant d'avantages, aussi bien extérieurs que personnels, qui, sans doute, t'est inférieur sur certains points, je veux dire par son origine et son nom, mais t'est supérieur sur d'autres, par le concours que lui apportent les gens de son municipe, ceux des villes voisines, les membres des compagnies financières, le souvenir de mes malheurs, un homme qui t'égale en valeur, en honnêteté, en maîtrise de soi, tu t'étonnes qu'il ait été élu édile ? »

<sup>1081</sup> Ibid. 2 : « Je ne vois personne, en effet, parmi vous, qui n'ait eu mon salut à cœur, qui ne m'ait rendu les plus grands services, à qui je ne sois lié par le souvenir impérissable du bien qu'il m'a fait. »

<sup>1082</sup> Ibid. 102 : « et, je l'espère bien, personne n'aura le cœur assez cruel, assez inhumain ni ne sera si oublieux, je ne dis pas des services que j'ai rendus à tous les gens de bien, mais de ceux que m'ont rendus les gens de bien, pour m'enlever, m'arracher celui qui m'a sauvé la vie. »

La bienveillance dont jouit Cicéron auprès des juges doit donc s'étendre à ses amis comme le relève M. Ruch<sup>1083</sup>. L'effet de surprise produit par l'opposition *non... sed* et par le chiasme *in bonos meritorum/bonorum in me* accule les juges en évitant un reproche attendu — l'ingratitude envers Cicéron, l'oubli de ses services lors de la conjuration — au profit d'un angle d'attaque plus personnel : condamner Plancius, donner tort à Cicéron, c'est contredire leur propre action passée, l'aide apportée au retour d'exil de Cicéron, en reniant leur propre mémoire. Ils ne peuvent donc se désolidariser de lui, au vu des bienfaits qu'ils lui ont prodigués, sans se discréditer et passer pour des inconstants — Cicéron les menace d'un argument qu'il s'était déjà appliqué à lui-même, dans le *Pro Sulla* : nier sa propre mémoire révèle la folie ou la sottise<sup>1084</sup>.

Cicéron prolonge et affine ce système de défense dans le *Pro Milone*, qui appelle encore les juges à la cohérence personnelle et politique selon le critère de la *memoria*. C'est la péroraison qui porte cet appel à la *memoria* donc à la cohérence des sénateurs. Il s'associe à la cause de son client :

***Nullum mihi umquam, iudices, tantum dolorem inuretis — tametsi quis potest esse tantus? , sed ne hunc quidem ipsum ut obliuiscar quanti me semper feceritis.***<sup>1085</sup>

Il espère ainsi étendre la faveur dont il a joui à Milon, en liant le sort de celui-ci à sa propre mémoire : condamner Milon revient à le désavouer, lui Cicéron. Certes, il réaffirme sa reconnaissance pour le soutien passé des juges en niant toute possibilité d'oubli de sa part — *obliuiscar* —, mais il leur rappelle en même temps quelle confiance ils lui ont accordée par le passé : il les amène ainsi à prendre conscience qu'en condamnant Milon, ils remettent cette confiance en question, abandonnent Cicéron et surtout contredisent leur action passée et se déjugent<sup>1086</sup>. C'est alors une démarche de chantage qu'il exerce sur les juges : feignant le désespoir, puisqu'ils paraissent avoir oublié la confiance qu'ils

<sup>1083</sup> M. Ruch, « *Pro Sestio, De prouinciis consularibus, In Pisonem* », *Etudes cicéroniennes...*, 43-61, p. 51, examine le même procédé appliqué à Sestius : « Son objectif est toujours le même : lier étroitement sa propre cause à celle de Sestius et lier ces deux causes au salut de l'Etat : *Nimum hoc illud est, quod de me potissimum tu in accusatione quaesisti, quae esset nostra notio optimatum ; sic enim dixisti rem quaeris praeclaram iuventuti ad discendum nec mihi difficile ad perdocendum, de qua pauca, iudices, dicam, et, ut arbitror, nec ab utilitate eorum qui audient, nec ab officio uestro, nec ab ipsa causa P. Sesti abhorrebit oratio mea* (96)... Dans la péroraison enfin (137-147), l'orateur, une dernière fois, rapproche ses malheurs de ceux de Sestius. L'intention est claire ; le même courant d'opinion publique qui avait provoqué son propre rappel devait faire absoudre Sestius, son bienfaiteur et l'ennemi de Clodius. »

<sup>1084</sup> La même exigence de cohérence peut être affirmée dans une simple affaire judiciaire, où Cicéron se trouve moins impliqué personnellement, comme celle de Caius Rabirius Postumus. Ainsi, dans la péroraison, Cicéron appelle les juges à ne pas se départir de leur indulgence coutumière, en considérant que Postumus est déjà suffisamment puni par sa ruine financière (*Rab. Post.* 46) : « ... nec uos huic, si iam obliuisci uestrae mansuetudinis uolueritis, quicquam praeterea potestis eripere. « ... et quand même vous voudriez aujourd'hui oublier votre indulgence ordinaire, vous ne pouvez lui enlever rien de plus. » Une trop grande sévérité à l'encontre d'un homme déjà accablé révélerait là encore une inconséquence inacceptable de la part de l'élite. On peut certes voir là une simple stratégie d'avocat, mais aussi la constance intellectuelle du penseur.

<sup>1085</sup> *CIC., Mil. 99* : « *Non, juges, vous ne m'infligerez jamais de douleur assez grande — et peut-il y en avoir de pire que celle-ci ? — pour me faire oublier en quelle estime vous m'avez tenu.* »



lui avaient accordée, il leur propose, par un mécanisme de surenchère, de le condamner, lui, en une question provocante et hyperbolique !

***Quae si uos cepit obliuio, aut si in me aliquid offendistis, cur non id meo capite potius luitur quam Milonis?*** <sup>1087</sup>

Derrière l'absurdité d'une telle proposition se dévoile cependant une notion philosophique qui guide l'œuvre de Cicéron : la *memoria* est une garantie de cohérence chez l'individu, qui légitime son action. En effet, Cicéron juge que par le passé les *boni ciues* l'ont soutenu face à Catilina, parce qu'il préservait la stabilité des institutions. Dès lors, ils ne peuvent condamner l'un de ses alliés politiques sans renier leur engagement à ses côtés ; ils trahiraient ainsi le souvenir de leur action passée commune : Cicéron les met donc en garde contre une transgression morale de la confiance mutuellement accordée par le jeu de la *memoria*. L'*obliuio* est condamnée et provoque de façon emphatique le désespoir de Cicéron, parce qu'elle dénature la relation de confiance qui s'était instaurée entre les sénateurs et Cicéron. De façon plus pragmatique, ils perdront également le bénéfice des actes de Cicéron, en paraissant ainsi le renier, et en perdant un homme, Milon, qui aurait pu appuyer leur cause — et qui l'a déjà fait en tuant Clodius !

Cette contradiction place les juges devant leurs responsabilités ; bannir Milon, c'est trahir le souvenir reconnaissant qu'on garde de son action d'une part, et se révéler inconstants d'autre part :

***Quid? uos, iudices, quo tandem eritis animo? Memoriam Milonis retinebitis, ipsum eicietis?*** <sup>1088</sup>

La question oratoire souligne l'inconséquence d'un tel geste. La distance supposée entre le corps physique de Milon exilé et le résultat de son activité politique à Rome — l'éradication du danger représenté par Clodius — traduit l'ineptie d'une telle condamnation.

Ce sentiment est prolongé dans la péroraison, en une autre question oratoire, plus pathétique, fondée sur la même parataxe antithétique, parallèle à la première :

***Huius uos animi monumenta retinebitis, corporis in Italia nullum sepulcrum esse patiemini?*** <sup>1089</sup>

Aux sénateurs qui auraient pu croire leurs remords atténués par la mort de Milon, Cicéron promet que son ombre viendra les hanter : en effet, le même décalage existera entre son souvenir toujours vivant dans l'esprit des Romains — *animi monumenta* — et l'absence de tombeau en Italie — *nullum sepulcrum corporis*. Il paraît donc illusoire de vouloir bénéficier de l'œuvre de Milon en son absence : la *memoria* apparaît comme une force

<sup>1086</sup> Sur l'amitié de Cicéron et Milon, cf. A. W. Lintott, « Cicero and Milo », *JRS* 64, 1974, 62-78.

<sup>1087</sup> *CIC., Mil. 99* : « Si vous en avez perdu le souvenir, ou si quelque chose en moi vous a heurtés, pourquoi ne pas m'en faire porter la peine plutôt qu'à Milon ? »

<sup>1088</sup> *Ibid. 101* : « Mais vous, juges, quels seront enfin vos sentiments ? Vous conserverez le souvenir de Milon, et lui-même, vous le bannirez ? »

<sup>1089</sup> *Ibid. 104* : « Et vous, qui conservez les souvenirs de sa grande âme, vous souffrirez qu'il n'y ait pas pour son corps de tombeau en Italie ? »

plus puissante que l'absence ou l'éloignement pour le *uir bonus*, dont elle confirme la constance<sup>1090</sup>.

L'implication de la *memoria* dans la stratégie de défense d'un Cicéron qui veut souder toute une collectivité autour de lui est constante. Il en use aussi contre Antoine, qu'il ridiculise en constatant son incohérence ; en effet, il menace les meilleurs citoyens du supplice que Cicéron infligea aux complices de Catilina. Ainsi, il donne l'impression de vouloir l'imiter, donc le louer ! Mieux, pour soulever la haine de ses concitoyens contre le consul de 63, il rappelle le souvenir de la répression de la conjuration, dont Cicéron tire précisément gloire ! Il ne pouvait rêver plus grand compliment :

***cum autem illam pulcherrimi facti memoriam refricat, tum a sui similibus invidiam aliquam in me commoueri putat.***<sup>1091</sup>

Ainsi, en voulant renverser le sens de l'œuvre politique de Cicéron, Antoine se heurte à la mémoire, qui révèle la vérité des faits et institue l'unité d'un homme.

Cicéron parvient à fédérer ses contemporains à l'aide de la *memoria* sur le plan familial, moral et politique, pour les contraindre à prendre conscience de leur unité et de leur communauté d'intérêt.

## II. La *memoria*, garantie de constance diachronique

Sur un axe horizontal, ou synchronique, la *memoria* unit toute une génération autour de valeurs communes héritées du passé ; dans les discours de Cicéron, elle représente une prise de conscience identitaire et permet à l'orateur de souder ses concitoyens autour de lui, de les associer dans une même conscience collective.

La *memoria* joue également un rôle sur l'axe vertical ou diachronique, notamment dans son rapport à l'Histoire. Cette double vocation se trouve définie dans le *Pro Archia*. Au-delà de la mémoire de ses contemporains, qu'il stimule pour les rendre co-responsables de son action répressive, en 63, Cicéron envisage toujours le souvenir qu'en gardera la postérité. Certes, il n'est pas insensible à la gloire, il le reconnaît lui-même, légitimant l'ambition comme une énergie mise au service de la patrie. Ainsi, il défend Archias en 62, pour complaire au protecteur de ce-dernier, Lucullus, chef *optimate* qu'il avait contrarié par son discours *Pro lege Manilia* en provoquant son rappel d'Asie au profit de Pompée, durant la guerre contre Mithridate ; il recherche désormais son soutien pour obtenir l'appui du parti aristocratique. En outre, Archias est l'ancien maître et l'ami de Cicéron<sup>1092</sup>. Poète, Archias est nécessaire pour immortaliser son action ; tout homme de

<sup>1090</sup> Nous devons toutefois relativiser l'efficacité de cette stratégie dans le cas du *Pro Milone*, puisque le discours publié ne correspond pas à celui qui fut vraiment prononcé et qui ne put sauver Milon.

<sup>1091</sup> *CIC., Phil. III, 18 : « mais quand il rafraîchit la mémoire de cette action si magnifique, il compte soulever contre moi la réprobation de ses pareils. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1959).*

<sup>1092</sup> Cf. P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 45.

valeur aspire à laisser son nom à la postérité, donc à assurer la survie d'une part de soi au delà de la mort physique, dans la mémoire des générations futures. C'est la récompense des hommes méritants évoquée plus haut :

***Nunc insidet quaedam in optimo quoque uirtus, quae noctes ac dies animum gloriae stimulis concitat atque admonet non cum uitae tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri, sed cum omni posteritate adaequandam.***<sup>1093</sup>

S'affirme ainsi la légitime ambition de dépasser les limites d'une génération — *uitae tempore* —, pour travailler à une gloire immortelle, dans la mémoire de la postérité — *omni posteritate* —. Cicéron reconnaît aussitôt qu'il a toujours travaillé pour la gloire posthume que lui assurerait le *monumentum* composé par le poète Archias :

***Ego uero omnia quae gerebam iam tum in gerendo spargere me ac disseminare arbitrabar in orbis terrae memoriam sempiternam.***<sup>1094</sup>

En effet, il avait alors conscience d'œuvrer dans ce sens, avec l'orgueil que suppose l'hyperbole *orbis terrae memoriam*, puisque le souvenir de l'action menée contre Catilina se diffuse dans le monde entier et ce, pour l'éternité — *sempiternam* —, vers un infini à la fois spatial et temporel.

Nous examinerons donc le lien établi entre *memoria* collective et immortalité, récompense proposée par Cicéron aux acteurs de la vie politique, conformément aux lois de l'histoire qu'il a définies. Ce souci implique une stratégie de défense qui associe son nom à celui de Rome, seule capable d'assurer son salut, selon lui, à son retour d'exil. Cette solution s'étend à l'ensemble des Romains méritants, dont le souvenir doit participer à la constitution de la mémoire collective romaine.

## A. Memoria et immortalité : la reconnaissance publique des bienfaits individuels par la postérité

Seule la mémoire collective a le pouvoir de sauver de l'oubli le nom des hommes de bien, en leur assurant l'immortalité, par sa transmission de génération en génération. Elle se manifeste dans le *Pro Sexto Roscio* sous la dénomination *populus Romanus* pour perpétuer la gloire de Quintus Mucius Scaevola le Pontife :

***... de cuius (Q. Scaeuolae) laude neque hic locus est ut multa dicantur neque plura tamen dici possunt quam populus Romanus memoria retinet...***<sup>1095</sup>

<sup>1093</sup> CIC., Arch. 29 : « Mais chez tous les êtres d'élite réside une certaine énergie virile qui nuit et jour stimule l'âme de l'aiguillon de la gloire et l'avertit qu'il ne faut pas laisser le souvenir de notre nom s'en aller avec les instants de notre vie, mais qu'il faut au contraire lui donner une durée égale à toute la postérité. » Sur l'œuvre d'Archias, cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, Paris, Klincksieck, 1952-1956, p. 334.

<sup>1094</sup> Ibid. 30 : « Quant à moi, tous les actes que j'accomplissais, dans le moment même où je les accomplissais, je m'imaginai les répandre et les propager pour l'éternité dans le souvenir de la terre entière. » (trad. F. Gaffiot et A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1938).

<sup>1095</sup> CIC., S. Rosc. 33 : « ce n'est pas maintenant le moment de faire longuement son éloge, et d'ailleurs on ne peut en dire plus à sa louange que le peuple romain n'en conserve dans sa mémoire. »

La prétérition renforce l'éloge de Scaevola, ses mérites sont si flagrants et connus qu'il devient inutile de les rappeler : l'opinion publique a une mémoire saturée par le souvenir de Scaevola.

L'immortalité procurée par la mémoire de la postérité est légitime ; elle est la reconnaissance publique des mérites du grand homme, qui a œuvré pour Rome. C'est ainsi qu'en 70 Cicéron incite les juges à le choisir, lui, comme accusateur, dans l'affaire de Verrès, alors que les partisans de celui-ci tentent d'imposer un homme plus complaisant, Quintus Caecilius Niger, ancien questeur de l'accusé. Pour obtenir ce choix, il rappelle la reconnaissance éternelle des Siciliens à son égard — *diuturnam memoriam* —, preuve de ses qualités :

***Cum quaestor in Sicilia fuisset, iudices, itaque ex ea prouincia decessissem ut Siculis omnibus iucundam diuturnamque memoriam quaesturae nominisque mei relinquerem...***<sup>1096</sup>

La perspective du jugement de la postérité contraint le magistrat à s'en montrer digne. C'est ainsi que Cicéron interprète l'existence des *monumenta*, comme le *ius imaginis* qui l'immortalisera pour la postérité, et qui fait partie des avantages consentis à l'édile désigné qu'il est lors du procès de Verrès :

***ob earum rerum laborem et sollicitudinem fructus illos datos, antiquiorem in senatu sententiae dicendae locum, togam praetextam, sellam curulem, ius imaginis ad memoriam posteritatemque prodendae.***<sup>1097</sup>

Les privilèges de la fonction — dont fait partie la pérennité du souvenir, le *ius imaginis* —, sont un moteur qui doit assurer l'engagement et l'honnêteté des magistrats. L'hendiadyn constitué par l'expression *memoriam posteritatemque* — on attend *memoriam posteritatis*, expression courante dans le corpus cicéronien<sup>1098</sup> — souligne la glorification du magistrat méritant dans la mémoire collective<sup>1099</sup>.

<sup>1096</sup> CIC., *diu. in Caec. 2* : « J'avais été questeur en Sicile, juges ; et j'avais quitté cette province dans de telles conditions que je laissais à tous les Siciliens un souvenir de ma questure et de mon nom positif et durable » (trad. H. de La Ville de Mirmont modifiée, Paris, CUF, 1922).

<sup>1097</sup> CIC., *Verr. II, V, 36* : « Pour ces travaux et ces soucis, voici les avantages qui me sont conférés : un droit de priorité pour le vote dans le Sénat, la toge prétexte, la chaise curule, le droit d'avoir mon image pour transmettre mon souvenir à la postérité. »

<sup>1098</sup> Cf. *Rab. Post. 16* ; *Sest. 27* ; *Mil. 97* ; *Cato 82* ; *Phil. V, 17* ; *IX, 7* ; *XIV, 35* ; *XIV, 38*.

<sup>1099</sup> Cf. CIC., *rep. V, 12* : le grand homme se nourrit de gloire, l'ambition constitue le moteur du civisme. Cf. toutefois l'analyse nuancée de G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 490-491 : Cicéron s'attache avant tout à la *uera gloria*, qui « découle de la pratique de la vertu », distincte de la gloriolie recherchée par les ambitieux ; elle seule procure peut-être « l'immortalité pour les justes » dépeinte par l'Africain dans le *De re publica* (p. 491). G. Achard distingue la *uera gloria*, idéal de ses ouvrages philosophiques, et la gloire terrestre proposée dans les discours, nécessaire parce qu'efficace (p. 493-495) ; à ce sujet, cf. P. Jal, « Cicéron et la gloire en temps de guerre civile », *Mnemosyne* 16, 1963, 43-56 ; il montre que Cicéron conteste la *dignitas* de César (p. 46), distingue la « gloire véritable » et « la prétendue gloire des chefs de guerres civiles » (p. 48), marque de « l'individualisme forcené de César, d'Antoine et de Dolabella » (p. 52). La *uera gloria* est en fait celle des meurtriers de César, des soldats tombés à Modène, et doit séduire le jeune Octavien ou Munatius Plancus (p. 53).

Cicéron défend en 63 Caius Rabirius, accusé par Titus Labienus, tribun au service de César, d'avoir assassiné en 100 le tribun de la plèbe Saturninus, comploteur qui avait reçu la promesse d'avoir la vie sauve. L'avocat associe la cause de Rabirius à celle de Marius, qui aurait tout autant mérité d'être condamné puisque c'est lui qui garantissait la sauvegarde de Saturninus. Or, Marius, pour qui son compatriote arpinate n'a jamais caché son affection <sup>1100</sup>, a sauvé Rome, et mérite donc la gloire à lui conférée après sa mort, au même titre que d'autres héros romains. La mémoire de ces hommes mérite d'être défendue, en récompense de leurs bienfaits :

**... testor me pro illorum fama, gloria, memoria non secus ac pro patriis fanis atque delubris propugnandum putare...** <sup>1101</sup>

L'association *fama/gloria/memoria* garantit l'action de la *memoria* en faveur de la *gloria*, seul élément destiné à subsister dans le monde terrestre après la mort, donc espoir et moteur de l'action de tout homme de bien, qui voit en cela une forme de survie <sup>1102</sup>.

Il en va ainsi pour Murena. Cicéron rappelle que son expédition en Asie a immortalisé son nom :

**Quam ob rem non Asiae nomen obiciendum Murenæ fuerit ex qua laus familiae, memoria generi, honos et gloria nomini constituta est, sed aliquot aut in Asia susceptum aut ex Asia deportatum flagitium ac dedecus.** <sup>1103</sup>

L'avocat réplique ainsi à Caton qui reproche au consul désigné d'être parti pour l'Asie afin de se pervertir. Ce n'est pas le cas, selon Cicéron, puisque, *homo nouus*, il a façonné sa mémoire familiale par ses mérites propres — *generi, nomini* —, qui se trouvent ainsi récompensés par la reconnaissance de la postérité — *memoria* est associé à *honos* et *gloria*.

C'est la *memoria* qui assure l'éternité de la *gloria*. Par exemple, la *memoria* de Pompée, dans le *Pro Balbo*, est associée à celle des grands généraux romains morts, par les Gaditains qui réclament leur accès à la citoyenneté romaine — rappelons que Lucius Cornelius Balbus, Gaditain au service de César, s'est vu octroyer la citoyenneté romaine par Pompée :

**Testantur et mortuos nostros imperatores quorum uiuit immortalis memoriae gloria, Scipiones Brutos Horatios Cassios Metellos, et hunc praesentem Cn.**

<sup>1100</sup> Cf. *RE*, art. *Tullius* n° 29, col. 828 sq. par M. Gelzer.

<sup>1101</sup> *CIC., Rab. perd. 30* : « ... je l'atteste, pour leur renom, pour leur gloire, pour leur mémoire, il nous faut, à mon avis, combattre avec autant d'ardeur que pour les temples et les sanctuaires de nos ancêtres... »

<sup>1102</sup> Cette survie passe par la *gloria* ; cf. J.-F. Thomas, « Le champ sémantique de la notoriété et de la gloire en latin : problèmes de synonymie nominale », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire (RPh)* 74, 1-2, 2000, 231-255, p. 231 : « Cicéron a écrit un *De gloria* et fait de la gloire une valeur essentielle pour le magistrat et l'orateur, le vers d'Horace *Non omnis moriar* (*Od.* 3, 30, 6) dit la confiance dans le renom acquis et conservé après la mort ».

<sup>1103</sup> *CIC., Mur. 12* : « Donc ce qu'il aurait fallu reprocher à Murena, ce n'est pas le seul nom de l'Asie, puisque ce pays a assuré l'illustration de sa famille, l'immortalité de sa race, l'honneur et la gloire de son nom, mais c'est un vice contracté en Asie, un scandale ou un déshonneur rapporté d'Asie. »

**Pompeium...** <sup>1104</sup>

L'analogie établie entre Pompée et ses prédécesseurs offre au général une garantie de réussite dans la perpétuation de son souvenir — *immortalis memoriae*.

Enfin, le dernier discours prononcé en 52 par Cicéron avant son retrait de la vie politique, le *Pro Milone*, s'appuie encore sur ce même ressort pour sauver son client et ami, en renversant l'accusation ; on lui reproche d'avoir tué Clodius, alors qu'il doit s'en vanter, car il a ainsi sauvé la République ! Il se trouve assimilé aux tyrannicides athéniens, Harmodius et Aristogiton, assassins des Pisistratides, et mérite comme eux des honneurs religieux et le culte de son souvenir, pour l'éternité. L'hyperbole est toujours de mise lorsqu'il s'agit d'évoquer la puissance de la *memoria* dans le temps...

***Quae ego uidi Athenis, quae aliis in urbibus Graeciae! quae res diuinas talibus institutas uiris, quos cantus, quae carmina! Prope ad immortalitatis et religionem et memoriam consecrantur!*** <sup>1105</sup>

Cicéron développe ensuite cette conception valorisante de la *memoria* posthume, qui procure à Milon le réconfort et la certitude d'avoir bien agi en tuant Clodius :

***hanc (gloriam) esse unam quae breuitatem uitae posteritatis memoria consolaretur, quae efficeret ut absentes adessemus, mortui uiueremus...*** <sup>1106</sup>

Les couples d'antonymes ainsi rapprochés par la *memoria posteritatis* — *absentes adessemus, mortui uiueremus* — récusent la possibilité d'une mort définitive et garantissent au contraire une forme de survie dans la mémoire collective. L'orateur confirme aussitôt avec confiance :

***“Quam ob rem ubi corpus hoc sit, non “inquit “laboro, quoniam omnibus in terris et iam uersatur et semper habitabit nominis mei gloria”.*** <sup>1107</sup>

Sa gloire se trouve donc étendue à l'infini, à la fois dans le temps et dans l'espace. Pérennisée par la *memoria*, elle confère au héros l'immortalité et confirme ses mérites et qualités personnels. La suite du texte rebondit sur cette perspective pour contraindre les juges à la cohérence <sup>1108</sup> : ce souvenir élogieux et éternel interdit donc tout bannissement de Milon, condamnation qui entrerait en contradiction avec la haute estime de la collectivité pour lui. La pérennité promise du souvenir procure donc à l'individu la certitude d'être un homme de bien, en lui offrant une caution morale <sup>1109</sup> : ses actes s'en trouveront

<sup>1104</sup> CIC., Balb. 40 : « Ils attestent nos généraux morts, dont vivent éternellement la mémoire et la gloire, les Scipions, les Brutus, les Horaces, les Cassius, les Metellus et aussi Pompée qui est ici, parmi nous... »

<sup>1105</sup> CIC., Mil. 80 : « Que n'ai-je pas vu moi-même à Athènes ainsi que dans d'autres villes de Grèce ! Quelles cérémonies religieuses instituées en l'honneur de tels héros ! Quels chants, quels poèmes ! C'est presque une apothéose que leur confère le culte et le souvenir dont ils sont l'objet. »

<sup>1106</sup> Ibid. 97 : « car elle seule (la gloire) nous dédommage de la brièveté de la vie par le souvenir que conserve la postérité, et fait qu'absents nous sommes présents encore et que morts nous sommes vivants »

<sup>1107</sup> Ibid. 98 : « “Ainsi je ne me mets pas en peine”, dit-il, “du lieu où reposera mon corps, puisque dans tout l'univers vit déjà et subsistera toujours la gloire de mon nom”. »

<sup>1108</sup> Cf. CIC., Mil. 101 ; 104.

légitimés rétrospectivement.

Deux lettres envisagent à cette époque la reconnaissance de la postérité comme une récompense : celle-ci constitue une invitation à persister dans cette voie et offre une garantie de survie politique. Cette récompense peut se trouver rapidement matérialisée lors d'une élection. Ainsi, Cicéron, au début du mois de juillet 54, compare les chances des candidats à l'élection, notamment celles de Scaurus ; le souvenir positif laissé par son édilité et par l'attitude de son père peut compenser le peu de sympathie inspirée par sa candidature :

***Si quaeris, nulla est magnopere commota #####, sed tamen habet aedilitas eius memoriam non ingratam et est pondus apud rusticos in patris memoria.***<sup>1110</sup>

De même, en juillet 56, Cicéron reconforte Lentulus, consul en 57, exposé à l'ingratitude des envieux. Il le remercie de son aide passée, car Lentulus a tout fait pour le rappeler d'exil ; il a compensé les souffrances de cet exil en préservant le souvenir du nom de Cicéron de l'infamie ou de l'oubli et en permettant son retour :

***curasti enim ut plus additum ad memoriam nominis nostri quam demptum de fortuna uideretur.***<sup>1111</sup>

Par un échange de bons procédés, Marcus garantit la même gloire à Lentulus, dont le consulat passe aussi à la postérité et reste dans la mémoire de tous :

***Magna est hominum opinio de te, magna commendatio liberalitatis, magna memoria consulatus tui.***<sup>1112</sup>

En laissant espérer à Scaurus et à Lentulus la reconnaissance de leur action passée, Cicéron ne se contente pas de leur trouver une consolation, mais il les invite ainsi à persévérer dans la même voie, leur permettant d'envisager une carrière politique ouverte : la *memoria* apparaît comme une fondation indispensable sur laquelle seule peut se bâtir l'avenir politique de ces hommes. Mais Cicéron dépasse l'intérêt des individus : s'il veut ainsi consolider leurs espérances, c'est dans l'intérêt supérieur de la République, qui a besoin de dirigeants responsables ; il défend leur mémoire pour les sauver eux, mais également un régime condamné, sans leur implication, à la ruine et au chaos.

Deux autres discours semblent définir de façon théorique cette aspiration à la *memoria*, donc à la *gloria* qu'elle diffuse, comme une tendance naturelle et légitime de

<sup>1109</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 492, analyse la gloire de Milon dans ce sens : « Quant à l'immortalité espérée par Milon, il est clair que c'est seulement la perpétuation du souvenir, que ce n'est pas du tout la véritable pérennité promise par l'Africain... c'est pour lui (à Milon) conférer les seules gloires qui pouvaient rester à ce banni : la gloire étendue à toute la terre et l'éternité du souvenir. »

<sup>1110</sup> *CIC., Att. IV, 16 ; lettre 140* : « Si tu veux le savoir, sa candidature n'a pas éveillé grande sympathie ; toutefois, son édilité n'a pas laissé un mauvais souvenir, et la mémoire de son père a du poids dans les tribus rustiques. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1936).

<sup>1111</sup> *CIC., fam. I, 7, 8 ; lettre 116* : « grâce à toi, en effet, ce qui a été ajouté à la mémoire de mon nom passe ce qui a été enlevé au bonheur de ma vie. » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1935).

<sup>1112</sup> *Ibid. I, 7, 9* : « L'opinion publique attend beaucoup de toi, ta générosité t'a rendu populaire, ton consulat a laissé un grand souvenir. »

l'être humain. C'est ainsi que, pour défendre Marcus Aemilius Scaurus, Cicéron s'attaque à l'instigateur du procès, le consul Appius Claudius, qui fait accuser Scaurus de concussion par un complice, Triarius, pour l'empêcher de se présenter au consulat de 53. L'avocat dénonce l'action de Claudius, jaloux de son successeur, tout en lui trouvant une motivation respectable, pour éviter de provoquer le ressentiment d'un homme puissant et dangereux. Cette motivation, c'est le souci de la *memoria* :

***Successori decessor invidit, uoluit eum quam maxime offensum, quo magis ipsius memoria excelleret***<sup>1113</sup>

Ainsi, Cicéron justifie l'attitude de Claudius par une loi naturelle, inhérente à la condition humaine : s'il s'oppose à Scaurus au point de vouloir ternir son image, c'est par une juste émulation de consul à consul, par souci d'accroître sa gloire dans la mémoire de la postérité !

De même, il trouve des circonstances atténuantes à Caius Rabirius Postumus, accusé de *repetundis* durant l'hiver 54-53. Il justifie ses délits financiers — les prêts illégaux consentis à Ptolémée Aulète parti à la reconquête de son trône alexandrin, à l'instigation de Gabinius — par son appartenance à l'ordre équestre. En effet, les chevaliers n'ont pas à rendre les mêmes comptes que les sénateurs et les magistrats ; les chevaliers, appartenant à un ordre subalterne, n'ont pas les mêmes pouvoirs, donc ne doivent pas courir les mêmes risques devant la loi que les hommes politiques auxquels les affaires sont interdites. Ceux-ci, en revanche, sont surveillés de près parce qu'ils obtiennent les honneurs civiques suprêmes, et parmi eux, le souvenir éternel de la postérité, transmis par le *ius imaginis*. Ce travail de définition nuancé, destiné à préserver un chevalier, Postumus, et à lui procurer l'impunité, envisage donc ce droit à la *memoria* comme une aspiration naturelle et légitime chez les responsables politiques, censés être des *uiri boni*, citoyens idéaux :

***Delectat amplissimus ciuitatis gradus, sella curulis, fasces, imperia, prouinciae, sacerdotia, triumphus, denique imago ipsa ad posteritatis memoriam prodita***<sup>1114</sup>

La *memoria* se trouve ainsi intégrée aux autres grandes marques de prestige qui distinguent les hommes de pouvoir.

## B. L'aspiration à la *memoria* collective : un appât pour tous les ambitieux

### 1. La menace de la postérité dans les discours

Cicéron utilise cette promesse de postérité comme un moyen de pression sur les dirigeants romains. Comme il le fait pour lui-même dans le *Pro Archia*, il attribue cette

<sup>1113</sup> CIC., Scaur. 33 : « Envers son successeur, le prédécesseur a toujours éprouvé de la jalousie, il a toujours voulu qu'il eût le plus possible de difficultés, afin que son propre souvenir en fût plus éclatant »

<sup>1114</sup> CIC., Rab. Post. 16 : « C'est une joie d'obtenir un rang très élevé dans l'Etat, la chaise curule, les faisceaux, les hauts commandements, les provinces, les sacerdoces, les triomphes, enfin de transmettre son image au souvenir de la postérité. »



ambition de vivre éternellement dans la mémoire des hommes au protecteur de Rabirius Postumus, César en personne, dans l'éloge qui conclut le *Pro Rabirio Postumo*. Il explique les qualités et les exploits militaires du général par le goût légitime de la gloire pérennisée par la *memoria*. Dès cette époque, Cicéron sait qu'il faut préserver la *dignitas* de César, voire la favoriser en lui accordant la récompense légitime de la *memoria*, pour éviter de lui donner un prétexte susceptible de déclencher la guerre civile. La suite lui donnera raison, puisque le proconsul arguera des atteintes à sa *dignitas*, entachée par ses adversaires, pour ouvrir les hostilités en 49. Caton et le parti sénatorial, vindicatifs, n'auront pas su l'épargner ni envisager les conséquences dramatiques, malgré les avertissements prophétiques de l'orateur :

***sed magnis excitata (magna) sunt praemiis ac memoria hominum sempiterna. Quo minus admirandum est eum facere illa qui immortalitatem concupiuerit.***<sup>1115</sup>

Les Césariennes, prononcées alors que César est seul maître à Rome pour défendre certains des adversaires de ce dernier — Marcellus, Ligarius, Déjotarus —, prolongent cette proposition : l'homme d'Etat, le héros, plus simplement l'homme de bien, doit être attentif au souvenir qu'il laissera de lui ; en effet, c'est la postérité qui légitimera ses actes *a posteriori* en choisissant de les intégrer dans la mémoire collective, à condition qu'ils se révèlent dignes de mémoire. Ainsi se justifie l'importance accordée à l'Histoire dans la pensée cicéronienne, à la fois relais et juge du souvenir des hommes. Cicéron prétend enchaîner l'*imperator* au jugement de la postérité<sup>1116</sup>, capable de lui procurer l'immortalité, pour le contraindre à restaurer la République :

***Nec uero haec tua uita ducenda est, quae corpore et spiritu continetur; illa, inquam, illa uita est tua quae uigebit memoria saeculorum omnium, quam posteritas alet, quam ipsa aeternitas semper tuebitur. Huic tu inseruias, huic te ostentes oportet...***<sup>1117</sup>

La gradation ternaire — *memoria*, *posteritas*, *aeternitas* — définit le processus chronologique qui mène l'homme public de la vie biologique, limitée à son aspect immédiat, vers la vie éternelle, authentique, la seule qui vaille selon Cicéron, perpétuée à l'infini — *saeculorum omnium*, *aeternitas* — par la succession des générations futures —

<sup>1115</sup> Ibid. 42 : « mais (les grandes choses) sont provoquées par l'appât de grandes récompenses, par le désir de vivre éternellement dans le souvenir des hommes. Il faut d'autant moins s'étonner qu'accomplisse de telles actions celui qui aspire à l'immortalité. »

<sup>1116</sup> Cf. A. Michel, « Lieux communs et sincérité chez Cicéron (*Pro Milone*, *Pro Marcello*, *Pro Ligario*), VL 72, 1978, 11-22., p. 16-18. Le *Pro Marcello* est l'occasion pour Cicéron de désigner César comme « restaurateur de la liberté » (p. 16) ; il fonde cette restauration sur la recherche du « consensus, fondé sur la vertu, ... possible entre les citoyens. Les temps de la guerre civile sont révolus. César est en mesure de rétablir l'accord général. Mais cela sous-entend qu'il soit lui-même un "bon citoyen" (*Marcell.* 30). Remarquons le dernier mot de Cicéron, exprimé très brièvement : César craint pour sa vie. Seuls les gens de bien, s'il les rappelle autour de lui, pourront le protéger... On sait qu'ils ont été autour de lui pour le tuer. Et on mesure que le *Pro Marcello* n'était pas une flatterie à l'eau de rose mais qu'il avait toute la grandeur un peu inquiétante d'un chantage à la vertu. » (p. 17-18).

<sup>1117</sup> CIC., *Marcell.* 28 : « Ah ! ne crois pas ta véritable vie attachée à ton corps, à ton souffle : ta vraie vie, je te le dis, est celle qui s'épanouira dans la mémoire de tous les siècles, celle que la postérité nourrira et sur qui veillera toujours l'éternité. C'est pour l'avenir que tu dois travailler, c'est à lui que tu dois te montrer... » (trad. M. Lob modifiée, Paris, CUF, 1952).

*posteritas* —, par le truchement de la *memoria*. La survie est bien dans ce choix, comme l'atteste l'emploi des verbes *uigebit*, *alet*, *tuebitur*, le futur traduisant la certitude d'une telle assertion. L'emploi du verbe *alet* invite clairement au rapprochement de ce texte avec le *De re publica* :

***Tullius... in eisdem libris quos de re publica scripsit, ubi loquitur de instituendo principe ciuitatis, quem dicit "alendum esse gloria", et consequenter commemorat "maiores suos multa mira atque praeclara gloriae cupiditate fecisse".***<sup>1118</sup>

Il s'agit bel et bien de « nourrir » le grand homme, de lui offrir la perspective de l'immortalité dans la *memoria* collective, pour l'inciter à agir dans l'intérêt de la République.

Un peu plus loin, Cicéron affine cet argument, alimentant toujours son discours de théories philosophiques énoncées dans ses dialogues. Il y a développé une mystique de la *memoria*, dont le prolongement dans la postérité est une manifestation, selon lui, de l'immortalité de l'âme. Mais, pour emporter ici la conviction de son interlocuteur, il juge nécessaire d'envisager le point de vue atomiste de l'épicurisme, jugeant que l'âme se dissout avec le corps, et ne survit pas à la mort de ce dernier. Cette perspective peut conforter l'hypothèse d'un César épicurien selon M. Rambaud<sup>1119</sup>. Auquel cas, l'*imperator* ne sera plus là pour apprécier le jugement de la postérité sur son œuvre. Cicéron veut donc lui offrir une autre motivation pour se soucier du souvenir qu'il laissera, et donc de son attitude envers la République : ne pas laisser sombrer sa gloire dans l'oubli pour obtenir une survie au moins symbolique de son nom parmi les vivants.

***Id autem etiam si tum ad te, ut quidam putant, non pertinebit, nunc certe pertinet esse te talem ut tuas laudes obscuratura nulla umquam sit obliuio.***<sup>1120</sup>

Ce débat sur la mémoire de la postérité, platonicienne ou épicurienne, spiritualiste ou atomiste, rappelle l'argumentation de Cyrus à ce propos<sup>1121</sup>, et apparaît comme un

<sup>1118</sup> CIC., rep. V, 12 (= éd. Ziegler V, 9), cité par Aug., ciu. 5, 13 : « Tullius... dans les mêmes livres qu'il a écrits sur la République, où il parle de la formation du premier citoyen de la cité, dit qu'"il doit être nourri de gloire", et il rappelle en conséquence que "c'est le désir de gloire qui a poussé ses ancêtres à accomplir un grand nombre de hauts faits extraordinaires". »

<sup>1119</sup> M. Rambaud, « Le *Pro Marcello* et l'insinuation politique », *Présence de Cicéron : hommage au R.P. M. Testard*, éd. R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1984 (Caesarodunum XIX bis), 43-56, p. 51-52, repris dans *Autour de César... A contrario*, cf. Y. Benferhat, *Ciues epicurei...*, p. 375-376 : « Dans le reste des *Commentarii* on ne trouve guère que des vérités d'ordre général, rares, souvent introduites par *quod*, et repérables du fait de la présence de l'adverbe *plerumque*, qui peuvent difficilement être rattachées à l'enseignement d'Epicure. Elles traitent de la guerre, de la mémoire (*B.G.* VI, XIV, 4), du rôle de la *Fortuna* mais proposent également une analyse psychologique des effets de la peur. M. Rambaud a proposé une analyse des *Commentarii* fondée sur une comparaison avec l'exposé de Torquatus dans le *De finibus* : de cette étude ressort l'absence d'opposition réelle entre idéal épicurien et morale romaine et surtout la difficulté d'affirmer avec certitude que César fut épicurien. » Cf. M. Rambaud, « César et l'épicurisme d'après les Commentaires », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968*, 411-435. Paris, 1969, repris dans *Autour de César...*

<sup>1120</sup> CIC., *Marcell.*, 30 : « S'il est vrai qu'à ce moment-là, comme d'aucuns le pensent, les jugements t'importeront peu, aujourd'hui du moins il t'importe de mériter une gloire telle que jamais l'oubli ne puisse l'obscurcir. »

véritable prolongement des interrogations philosophiques de Cicéron.

Cette hypothèse se trouve confirmée dans la dernière Césarienne. Alors qu'il défend le roi Déjotarus, accusé d'avoir voulu assassiner le dictateur, en démontrant sa loyauté et l'intérêt qu'il avait à ne pas tuer celui qui pouvait lui laisser son titre royal, il fait miroiter à César la place qu'il prendra dans l'historiographie future, donc dans la mémoire de la postérité :

***Vt enim omittam... cuius tantae importunitatis omnium gentium atque omnis memoriae clarissimum lumen exstinguere...***<sup>1122</sup>

Après la mort de César, Cicéron persiste à vouloir maintenir dans des sentiments républicains des généraux incertains comme Lépide, gouverneur de la Narbonnaise, ou Munatius Plancus, gouverneur de Gaule transalpine, et susceptibles de rallier le camp antonien. Il leur offre la perspective d'une gloire éternelle, préservée dans la mémoire de la postérité par des *monumenta* attribués par le Sénat :

***... eiusque in rem publicam meritorum senatum populumque Romanum memorem fore...***<sup>1123</sup>

Ici, le *monumentum* chargé de marquer la mémoire romaine est une statue équestre dorée dont Cicéron appelle l'érection en janvier 43, dans sa proposition de senatus-consulte ; la raison en est la reddition de Sextus Pompée obtenue par Lépide. Les honneurs qui garantiront la perpétuation de ses bienfaits doivent donc l'attacher définitivement au camp républicain, Lépide n'ayant pas encore basculé du côté d'Antoine.

De la même façon, il tente de contraindre par la parole Plancus à ne pas trahir, en mars 43. Alors qu'Antoine l'a présenté dans une lettre comme un allié, Cicéron raille ces propos et dissocie Plancus de la cause de son ennemi, rappelant que le gouverneur de la Transalpine cherche la défaite d'Antoine et que pour cette raison, il reste digne de mémoire par son dévouement à la République :

***Plancum participem? cuius memorabilis ac diuina uirtus lucem adfert rei publicae...***<sup>1124</sup>

Ainsi, en les introduisant dans la mémoire collective, Cicéron espère obtenir la fidélité à sa cause de ces hommes à l'attitude pour le moins ambiguë. Le résultat escompté ne se produira pourtant pas, chacun des deux finissant par l'abandonner au profit du triumvirat qui se met en place dans la deuxième moitié de l'année 43.

## 2. L'attrait de la postérité dans la Correspondance

Il est nécessaire d'étudier parallèlement ce procédé appliqué également dans la

<sup>1121</sup> Cf. *supra* p. 195-196.

<sup>1122</sup> *CIC., Deiot. 15* : « Sans rappeler... quelle cruauté c'eût été de priver les nations et la mémoire des hommes de la plus brillante lumière qui les ait jamais éclairés... » (trad. M. Lob modifiée, Paris, CUF, 1952).

<sup>1123</sup> *CIC., Phil. V, 41* : « ... le Sénat et le peuple romain conserveront le souvenir des services rendus par lui à la République... »

<sup>1124</sup> *Ibid. XIII, 44* : « Plancus associé ? lui dont la vertu mémorable et divine apporte la lumière à la République... »

*Correspondance.* Le souci d'une gloire personnelle y apparaît en effet en écho aux discours à plusieurs reprises, et traduit l'ambition de chacun de voir son nom diffusé dans l'espace et dans le temps. Nous constaterons cependant un changement de ton : si les discours, prononcés dans le cadre d'une confrontation, étaient comminatoires, les lettres, elles, échangées par des correspondants qui affirment ainsi leur volonté d'établir des relations de confiance voire d'affection, procèdent davantage de l'éloge, voire de la flatterie. Elles adoptent donc un ton beaucoup plus amical et séduisant ; la *memoria posteritatis* s'y révèle plus une récompense qu'une menace.

Ainsi, Marcus Caelius Rufus, chargé par Cicéron de lui transmettre des nouvelles de Rome, déclare en juin 51 avoir tenu sa promesse — non sans mauvaise grâce toutefois —, et réclame en conséquence une récompense, la dédicace d'un ouvrage de Cicéron :

***Aliquid ex tam multis tuis monumentis extare quod nostrae amicitiae memoriam posteris quoque prodat.***<sup>1125</sup>

Exaltant la notoriété d'un Cicéron susceptible de rejaillir sur ses amis, Rufus révèle sa vanité : il considère un livre de Cicéron comme un *monumentum*, un support de la mémoire, capable de perpétuer le nom du dédicataire, en même temps que le souvenir de leur amitié.

C'est aussi l'espoir orgueilleux de Cicéron lui-même dans une lettre adressée au même M. Caelius Rufus le 2 ou le 3 mai 49 ; il garantit à son fils un héritage suffisant (*satis amplum patrimonium*), son nom, immortalisé par la postérité :

***Filio meo, quem tibi carum esse gaudeo, si erit ulla res publica, satis amplum patrimonium relinquam in memoria nominis mei ; sin autem nulla erit, nihil accidet ei separatim a reliquis ciuibus.***<sup>1126</sup>

La prétention de cette affirmation — somme toute justifiée par la non-appartenance de Cicéron aux grandes familles romaines — est immédiatement nuancée par la fin du passage, qui envisage une alternative, plus sombre, à cette postérité glorieuse : la fin de la République, donc l'oubli de ses hommes de mérite.

Dès lors, le souci du souvenir laissé à la postérité perd toute futilité, en prenant une portée politique ; en effet, il assure la reconnaissance de la patrie envers ses citoyens méritants, juste récompense des efforts de ces derniers. De ce fait, il suscite une saine émulation, justifiant l'ambition légitime d'accéder aux plus hautes responsabilités. Cicéron flatte cette ambition chez ses correspondants dans un but politique : la mettre au service de la nation.

Ainsi, Munatius Plancus, dont il peut craindre à juste titre les volte-face, demande son appui le 20 mars 43, afin de pouvoir accomplir les objectifs fixés par Cicéron. Dans une protestation de loyauté, il déclare espérer la récompense promise : laisser un souvenir glorieux à la postérité, comme défenseur de la République — ce qui ne manque pas de

<sup>1125</sup> CIC., fam. VIII, 3, 3 ; lettre 196 : « Mon idée, c'est que parmi tant de monuments dressés par toi, il y ait aussi quelque ouvrage qui transmette à la postérité le souvenir de notre amitié. »

<sup>1126</sup> CIC., fam. II, 16, 5 ; lettre 413 : « A mon fils, pour lequel je constate avec joie ton affection, je laisserai, s'il subsiste une forme de République, un patrimoine assez considérable dans le souvenir de mon nom ; s'il n'en subsiste aucune, son lot ne se distinguera en rien de celui des autres citoyens. »

saveur quand on connaît la suite des événements :

***quod spero, si me fortuna non fefellerit, me consecuturum, ut maximo praesidio rei publicae nos fuisse et nunc sentiant homines et in posterum memoria teneant.***

<sup>1127</sup>

Il s'agit toujours d'éprouver la gratitude à travers la mémoire, mais cette fois, des hommes du futur. Cicéron joue de cette préoccupation pour impliquer Plancus dans le camp républicain, en fixant l'attention du général sur cette récompense et sur la portée des actes qui l'inspireront. Au point de lui promettre, en réponse, le 25 mai 43, la perpétuation du souvenir par la postérité, pour le séduire. Pour ce faire, il le félicite de la lettre qu'il a envoyée depuis la Gaule au Sénat, auquel elle renouvelle l'expression de son attachement ; l'emploi du pronom indéfini *nihil*, sa redondance, les comparatifs (*gloriosius*, *gratius*), traduisent sur un mode hyperbolique la chaleur de l'accueil du sénat ; Plancus se trouve ainsi flatté de voir satisfait le désir d'immortalité dans la mémoire des hommes exprimé dans la lettre précédente ; l'affirmation catégorique de Cicéron lui garantit d'être intégré dans cette *memoria hominum*, collective, historique et nationale :

***Nihil post hominum memoriam gloriosius, nihil gratius, ne tempore quidem ipso opportunius accidere uidi quam tuas, Plance, litteras*** <sup>1128</sup>

Cicéron agit de même en louant l'acte fondateur accompli par les assassins de César, et leur promet la reconnaissance de la postérité, qui immortalisera leur souvenir. Il affirme ainsi <sup>1129</sup> sa confiance envers Decimus Iunius Brutus Albinus, *imperator*, consul désigné, confiance inspirée par le meurtre du dictateur :

***Qua re hortatione tu quidem non eges, si ne in illa quidem re quae a te gesta est post hominum memoriam maxima hortatorem desiderasti.*** <sup>1130</sup>

L'emploi de la formule « de mémoire d'homme », *post hominum memoriam*, garantit le caractère exceptionnel du haut fait de Brutus, dans l'histoire romaine, et lui permet d'espérer conserver ce statut privilégié à l'avenir, dans la mémoire historique et nationale. La même expression est appliquée à Decimus Brutus et à Munatius Plancus, ce qui confirme ainsi l'identité d'intention de Cicéron, qui poursuit un double objectif : la louange doit les inciter à persister dans la même voie, à tenir leurs engagements à l'égard de la République. On peut concevoir que Brutus, par son implication dans la mort du dictateur, lui inspire plus de confiance que Plancus. Mais, outre la gloire ainsi promise, Cicéron veut aussi les assurer de l'approbation générale de leur conduite, pour les conforter dans leur

<sup>1127</sup> CIC., fam. X, 7, 2 ; lettre 851 : « j'espère l'atteindre, si la fortune ne me trahit pas, en sorte qu'on se rende compte dès à présent et qu'on garde en mémoire plus tard que j'ai apporté à la République un secours très puissant. » (trad. J. Beaujeu modifiée, Paris, CUF, 1991).

<sup>1128</sup> Ibid. X, 16, 1 ; lettre 900 : « De mémoire d'homme, à ma connaissance, il n'est rien survenu de plus glorieux, de mieux accueilli, ni même, par la date, de plus opportun que ta dépêche »

<sup>1129</sup> Le 9 décembre 44.

<sup>1130</sup> CIC., fam. XI, 5, 1 ; lettre 828 : « Aussi n'as-tu aucunement besoin d'encouragement, puisque, même dans l'accomplissement de cette grande action — la plus grande de mémoire d'homme —, tu n'as pas ressenti la nécessité d'avoir quelqu'un pour t'encourager. »

choix. Ce qui signifie également que tous les regards sont fixés sur eux, et rendent possible la menace d'un jugement critique à leur encontre. Ils sont ainsi assurés de l'existence d'une solidarité dans et par la *memoria*, qui jouera en leur faveur ou non, selon leurs actes, et se trouvent engagés à mériter cette reconnaissance éventuelle.

Marcus Iunius Brutus lui-même, neveu et gendre de Caton (fils de sa demi-sœur Servilia, il épouse la fille de Caton, Porcia, auparavant mariée à Bibulus<sup>1131</sup>), est invité à prolonger l'action de celui-ci. Cicéron juge, le 14 ou le 16 avril 43, qu'il a commis une erreur en refusant de tuer Marc Antoine aux Ides de mars. Cependant, son exploit, ce jour-là, est digne de la mémoire nationale et excuse sa bienveillance envers Antoine :

***Sed haec omitto ; res enim a te gesta memorabilis et paene caelestis repellit omnes reprehensiones, quippe quae ne laude quidem satis idonea adfici possit.***

<sup>1132</sup>

Là encore, l'éloge, la promesse de souvenir, doivent impliquer plus fortement Brutus dans la lutte contre le lieutenant de César, jugée indispensable par Cicéron qui semble reprocher à Brutus sa passivité, son refus de s'engager plus loin dans la guerre civile, notamment en restant dans sa province, la Macédoine, sans paraître se soucier de la situation dramatique de l'Italie, au moment où se déclare la guerre de Modène. R. Syme voit là une forme de répugnance pour la guerre civile<sup>1133</sup>.

L'avant-dernière lettre connue de Cicéron à Marcus Iunius Brutus, écrite après le 15 juillet 43, est une longue justification des récompenses commémoratives revendiquées par l'orateur pour les vainqueurs de Modène, morts ou vivants, notamment Octavien. Dans le droit fil de ce qui précède, Cicéron explique sa position à Brutus qui lui reproche de prodiguer trop d'honneurs aux vainqueurs de Modène ; en fait, dit-il, il recherche l'équilibre entre la prodigalité et la sévérité. Il n'en veut pour preuve que son jugement sur les Ides de mars, qui, en éliminant un danger pour la République, sont dignes de mémoire, donc d'être retenues par la postérité, mais qui pour autant sont insuffisantes, car Brutus a laissé vivre Antoine :

***Post interitum Caesaris et uestras memorabilis Idus Martias, Brute, quid ego praetermissum a uobis quantamque impendere rei publicae tempestatem dixerim non es oblitus. Magna pestis erat depulsa per uos, magna populi Romani macula deleta, uobis uero parta diuina gloria...***<sup>1134</sup>

La critique est atténuée par la flatterie et la promesse de *memoria* ; il nous semble qu'un

<sup>1131</sup> Cf. R. Syme, *La révolution romaine...*, l'arbre généalogique de Caton, p. 663. Sur les alliances et la vie de famille de Brutus, cf. Y. Benferhat, « Cicéron et l'épicurisme dans les *Tusculanes* I-II », *VL* 164, décembre 2001, 21-31 ; *RE* X, 1, n° 52, col. 972-973.

<sup>1132</sup> *CIC., Ad Brut. II, 5, 2 ; lettre 863 : « Mais je n'insiste pas sur ce point : ton acte mémorable, presque divin écarte toutes les critiques, puisque, aussi bien, on ne peut lui trouver un éloge approprié. »*

<sup>1133</sup> R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 119, 179, 196.

<sup>1134</sup> *CIC., Ad Brut. I, 15, 4 ; lettre 933 : « Au lendemain de la mort de César et de vos mémorables Ides de mars, Brutus, j'ai dénoncé ce que vous aviez négligé de faire et la violente tempête qui menaçait la République : tu ne l'as pas oublié. Grâce à vous, un grand fléau avait été éliminé, une grosse tache sur le nom du peuple romain effacée, et vous vous êtes acquis une gloire divine... »*

rapport peut être établi entre la nature *memorabilis* de l'acte des Ides de Mars et l'impossible oubli — *non es oblitus* — des reproches de Cicéron. Parce qu'il a accompli un acte inoubliable, destiné à passer à la postérité — nous retrouvons là le motif de la lettre précédente —, Brutus doit inévitablement être sensible aux enjeux de la *memoria*, et doté d'une *memoria* individuelle qui lui interdit d'oublier le blâme de Cicéron lié à ce meurtre *memorabilis* : la *memoria* collective doit ainsi affûter la *memoria* individuelle.



Fig.5 : Portrait de M. Iunius Brutus. Monnaie frappée de 44 à 42 av. J.-C., Berlin, Münzkabinett, or ; cf. R. Bianchi Bandinelli R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 348 ill. 395.<sup>1135</sup>

Par la suite, Cicéron oppose deux comportements : l'envie des uns, la reconnaissance des autres. En effet, on lui reproche d'avoir obtenu des honneurs pour les hommes méritants morts à Modène pour délivrer Décimus Brutus assiégé par Antoine, comme les consuls Hirtius ou Pansa, ou encore Aquila. Il juge que ces critiques viennent de sénateurs ingrats, à la mémoire défaillante :

***quod quis reprehendet, nisi qui deposito metu praeteriti periculi fuerit oblitus?***<sup>1136</sup>

Cette absence de mémoire se traduit par le manque de reconnaissance envers des bienfaiteurs : la mesquinerie, l'égoïsme en sont la cause. Le danger en est la démobilisation des citoyens qui pourraient rendre service à la patrie, si celle-ci n'est plus en mesure de manifester la moindre reconnaissance pour le devoir accompli.

A ces sénateurs oublieux du devoir de mémoire, et donc des intérêts de Rome —

<sup>1135</sup> Portrait de M. Iunius Brutus. Monnaie frappée de 44 à 42 av. J.-C., Berlin, Münzkabinett, or ; cf. R. Bianchi Bandinelli R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 348 ill. 395.

<sup>1136</sup> CIC., *Ad Brut. I, 15, 8* : « Mais qui donc le critiquera, sinon celui qui, délivré de sa peur, aura oublié le danger passé ? »

cette accusation collective est un moyen indirect d'empêcher les reproches de Brutus —, Cicéron oppose son souvenir personnel, reconnaissant, et le jugement de la postérité qui aura, par son intervention — il demande la construction d'un monument commémoratif en l'honneur des soldats tombés à Modène —, un témoignage de l'union de la communauté contre les factieux :

***Accedebat ad benefici memoriam gratam ratio illa quae etiam posteris esset salutaris : exstare enim uolebam in crudelissimos hostis monumenta odi publici sempiterna.***<sup>1137</sup>

Ainsi, Cicéron généralise la reconnaissance envers les héros, l'étend de la mémoire individuelle à la mémoire publique et radicalise ainsi la lutte contre Antoine.

A cette lettre justifiant les choix cicéroniens, répond comme en écho une lettre apocryphe<sup>1138</sup>, prétendument écrite par Brutus à la même période, qui prolonge la réflexion sur la *memoria*. Sur le mode du pamphlet, elle ruine ces choix et critique vivement les tentatives de rapprochement de l'orateur avec Octavien, en lui reprochant notamment ses contradictions par rapport à sa propre conception de la *memoria*.

C'est pour son déshonneur que "Brutus" lui rappelle d'abord les prières adressées à Octavien<sup>1139</sup>. Puis il joue sur la notion de *memoria* pour humilier les Romains : c'est avec fierté qu'ils devraient rappeler le meurtre de César pour effrayer ses héritiers ; le souvenir d'un tel haut fait leur rendrait leur dignité de Romains :

***Quod si Romanos nos esse meminissemus, non audacius dominari cuperent postremi homines quam id nos prohiberemus, neque magis irritatus esset Antonius regno Caesaris quam ob eiusdem mortem deterritus.***<sup>1140</sup>

Or, c'est tout le contraire qui se produit ! Les citoyens oublient leur dignité de Romains en même temps que la gloire du tyrannicide, cédant à la crainte d'Antoine pour se jeter dans les bras d'Octavien :

***Ac uide quanto diligentius homines metuant quam meminerint***<sup>1141</sup>

Cette perte de mémoire est une faute morale et politique, conformément à la conception cicéronienne de la *memoria*. Le pseudo-Brutus s'attaque directement à Cicéron, le prenant en flagrant délit d'incohérence, eu égard à cette doctrine. En effet, lui prétend se

<sup>1137</sup> *Ibid.* I, 15, 9 : « Au souvenir reconnaissant d'une bonne action s'ajoutait cette considération qui pouvait être salutaire aussi à la postérité : je voulais qu'il reste des témoignages indestructibles de la haine publique contre les plus cruels des ennemis. »

<sup>1138</sup> Cf. CIC., *Correspondance*, t. X, éd. J. Beaujeu, Paris, CUF, 1991, Append. I, p. 251 sqq. ; CIC., *Correspondance*, t. XI, éd. J. Beaujeu, Paris, CUF, 1996, p. 175-176. Ce texte prend pour point de départ une prétendue lettre de Cicéron à Octavien, à lui transmise par Atticus.

<sup>1139</sup> CIC., *Ad Brut.* I, 16, 1 ; lettre 937.

<sup>1140</sup> *Ibid.* I, 16, 3 : « Si nous nous souvenions que nous sommes romains, les derniers des êtres ne montreraient pas plus d'audace à convoiter le pouvoir despotique que nous en mettons à leur barrer la route, et Antoine aurait été moins alléché par la royauté de César que dissuadé par sa mort. »

<sup>1141</sup> *Ibid.* I, 16, 8 : « Et vois combien les gens sont plus attentifs à leurs craintes qu'à leurs souvenirs »



conformer à cette dernière, donner à Cicéron l'exemple de l'attitude qu'il devrait adopter, s'il était conséquent avec lui-même. Ainsi, "Brutus", en stoïcien, préfère se retirer loin de Rome, qui sera avec lui en tout lieu, du moment qu'il y est libre, au lieu de supplier Octavien. Il considère que le souvenir de ses exploits, en lui donnant la conscience de sa *dignitas*, donc de son accomplissement en tant que citoyen et en tant qu'homme, est suffisant, avec la liberté, pour lui donner tout le bonheur possible <sup>1142</sup> :

***quid enim est melius quam memoria recte factorum et libertate contentum neglegere humana?*** <sup>1143</sup>

Ce mépris affiché pour les faux biens (*neglegere humana*) définit l'accomplissement de soi par la claire et pleine conscience de ses actes, et la liberté de décider de ceux-ci.

Inversement, les lâches qui se résolvent à flatter les aspirations tyranniques d'Octavien oublient leur propre valeur, perdent la conscience, en même temps que la mémoire, de leurs hauts faits passés, se privant par là-même de toute liberté <sup>1144</sup> ; parmi eux, le premier désigné est Cicéron, dont "Brutus" vante l'action contre Catilina ou contre Antoine, mais auquel il promet l'oubli de la postérité s'il se compromet avec Octavien, toute cette gloire passée se trouvant effacée par le déshonneur présent :

***... non modo reliqui temporis gloriam eripuerit (Cicero) sibi, sed etiam praeterita euanescere coget*** <sup>1145</sup>

Ainsi, "Brutus" promet à Cicéron le destin dont celui-ci menace ses ennemis dans ses discours.

Si cette lettre est apocryphe, elle représente néanmoins une tendance républicaine radicale, s'inspirant du stoïcisme du vrai Brutus et de ses désaccords réels avec Cicéron concernant Antoine et Octavien. Brutus refuse de s'engager dans une guerre civile à outrance en attaquant Antoine, avec qui il entretient des relations amicales, comme le rapporte R. Syme <sup>1146</sup>, et se méfie davantage de l'ambition du jeune Octavien — tandis

<sup>1142</sup> Toutefois, exilé, il peut trouver une consolation dans le souvenir de ses exploits, considérant que la patrie en perdant le souvenir de ses exploits est dénaturée. Ainsi fit Brutus (*Ad Brut.* I, 16 ; lettre 937), cité par G. Boissier, *Cicéron et ses amis...*, p. 344. Cf. également M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 100-101 : « Cette identification de la Patrie à la Cité est telle que dans les *Paradoxa Stoicorum* (4, 1, 27-29) Cicéron propose comme une consolation de l'exil une critique de la Cité pervertie par les méchants. Après avoir défini la patrie civique, la *ciuitas*, comme l'ensemble des *leges, iudicia, mos patrius, senatus nomen*, Cicéron conclut qu'on ne peut être exilé quand tous ces constituants de la *ciuitas* sont abolis ou suspendus : *Itaque pulsus ego ciuitate non sum, quae nulla erat*. Réciproquement, ce n'est pas le lieu, mais la disposition morale qui fait le citoyen... Il en résulte que les scélérats qui exilent l'homme juste sont exilés dans leur propre patrie tandis que l'honnête homme condamné à l'exil n'est même pas l'exilé. La *ciuitas* est substituée à la *patria*. »

<sup>1143</sup> *CIC., Ad Brut. I, 16, 9* : « En effet, qu'y a-t-il de meilleur que de se satisfaire du souvenir de ses bonnes actions et de la liberté et de mépriser les contingences humaines ? »

<sup>1144</sup> *Ibid.* I, 16, 10.

<sup>1145</sup> *Ibid.* I, 16, 11 : « ... non seulement (Cicéron) se sera privé de toute gloire pour le reste du temps, mais il réduira même le passé à s'effacer »

<sup>1146</sup> R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 106-107, 196, 198.

que Cicéron prône la guerre totale et l'élimination d'Antoine, en s'appuyant sur un Octavien qu'il croit, à tort, pouvoir manipuler —, pour dénoncer tout rapprochement avec les futurs triumvirs, jugé, à raison, fatal pour la République. Hélas, l'un, en refusant le combat contre Antoine, empêchera de le prendre au piège en Gaule cisalpine et lui permettra de reconstituer ses forces ; l'autre, privé du soutien de Brutus, ne pourra donc appliquer sa politique jusqu'au bout, et verra de ce fait Octavien lui échapper, pour finalement se retourner contre lui. D'une certaine manière, cette "désynchronisation" de l'instigateur d'un conflit radical, et de celui qui pouvait lui offrir les armes du succès, est sans doute à l'origine de l'échec final des Républicains, en 42 à Philippes, et de la mort violente de tous les deux.

La lettre du pseudo-Brutus reprend donc des éléments de l'idéologie de la mémoire cicéronienne, pour mieux révéler l'inconséquence du vieil orateur à l'égard de celle-ci. Du reste, il nous semble que l'accusation de perte de mémoire collective adressée ici par "Brutus" aux Romains, infamante, destinée à réveiller un certain sens civique et à jeter l'opprobre sur les aventuriers compromis avec les chefs révolutionnaires qui ont déjà fait le deuil de la République, est plutôt caractéristique du ton de certains discours où Cicéron dénonce les vices dont on l'accuse ici, elle a peu de rapports avec la *Correspondance*. En effet, celle-ci offre, d'une manière générale, un cadre aux relations personnelles, dans l'évocation de la *memoria* individuelle, et des rapports de *gratia* qui en découlent<sup>1147</sup> ; la *memoria* collective n'y est pas vraiment mise à contribution, sauf quand il s'agit de trouver une motivation supplémentaire aux acteurs de la vie publique, en leur offrant la perspective de la postérité. Le risque de l'oubli collectif de la dignité romaine, par exemple, ne nous semble pas abordé ailleurs dans la *Correspondance*<sup>1148</sup>. Cette lettre de "Brutus", elle, évoque la mémoire collective des Romains déshonorés, pris en groupe, dont se distingue Brutus, le « dernier des Romains » selon Cremutius Cordus<sup>1149</sup> ; par cette destination collective, elle prend un ton oratoire, qui semble confirmer son appartenance au genre du pamphlet, destiné à une diffusion importante, en décalage avec le reste de la correspondance privée. Ce constat confirmerait donc sa nature apocryphe : émanation des partisans d'Antoine destinée à stigmatiser l'inconséquence de Cicéron ou des milieux républicains intransigeants, du moins constitue-t-elle

<sup>1147</sup> Comme nous l'avons vu plus haut : c'est la raison pour laquelle nous avons étudié la plupart des lettres en rapport avec la mémoire de l'individu, dans la deuxième partie de notre travail, « *Memoria* et Ethique ». Nous avons en revanche réservé l'étude des lettres se rapportant à la mémoire collective pour la troisième partie, « *Memoria* et politique »..

<sup>1148</sup> Une seule occurrence du mot *memoria* dans la *Correspondance* nous paraît évoquer ce sens d'une mémoire collective négative, mais elle ne concerne pas Rome. Cicéron, gouverneur de Cilicie, raconte le 19 décembre 51 sa campagne contre les Eleuthérociiliens, notoirement connus pour leur bellicisme (*Att.* V, 20, 5 ; lettre 228) : Nos ad Pindenissum, quod oppidum munitissimum Eleutherocilicium omnium memoria in armis fuit. Je suis, quant à moi, devant Pindénissus, place très forte des Eleuthérociiliens, qui a toujours été du plus loin qu'on se souvienne, en état de guerre. La mémoire historique retient donc leur agressivité proverbiale, qui se traduit par le souvenir négatif de tout un groupe. Mais cet exemple reste isolé dans la correspondance, qui s'attache avant tout à des individus, dans le registre de la *memoria*.

<sup>1149</sup> C'est ainsi que, sous le règne de Tibère, Cremutius Cordus désignait Brutus et Cassius, comme le rappelle C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 53.

l'aboutissement de la conception cicéronienne radicalisée, dont elle paraît grandement s'inspirer.

## C. La mémoire de l'individu et l'éternité romaine : une stratégie de défense

L'intérêt porté à la mémoire historique était justifié en 62 dans le *Pro Archia* par la perspective d'immortalité qu'elle ouvrait au citoyen méritant. Qui mérite donc d'être intégré à la mémoire nationale et d'obtenir cette immortalité ?

### 1. Le *Pro Flacco* : le salut du citoyen méritant et de la République

Le discours prononcé en 59 en faveur de Lucius Flaccus, préteur sous le consulat de Cicéron, et son allié contre Catilina, affirme ses mérites, mais dans la *captatio beneuolentiae*, il dépasse le sort individuel de l'accusé et de son défenseur, pour se hisser à la hauteur de la cité :

***tantum a uobis petimus ut omnia rei publicae subsidia, totum statum ciuitatis, omnem memoriam temporum praeteritorum, salutem praesentium, spem reliquorum in uestra potestate, in uestris sententiis, in hoc uno iudicio positam esse et defixam putetis.***<sup>1150</sup>

Car par un effet de dramatisation et d'amplification, il étend le résultat du procès d'un citoyen à une entité collective — *rei publicae, totum statum ciuitatis*. Cette entité, Rome, est envisagée dans une perspective diachronique, le déroulement de son existence étant rythmé par la gradation marquée depuis la *memoria praeteritorum* jusqu'à la *spes reliquorum*, en passant par l'instant du *salus praesentium*. La place de la *memoria* dans cette gradation paraît d'autant plus significative qu'elle correspond précisément à celle de la *memoria* parmi les composantes de la *prudentia*, avec l'*intelligentia* et la *prouidentia* ; à elles trois, ces facultés définissent, comme le dit Cicéron dans ses textes théoriques, la sagesse, vertu cardinale fondée sur l'appréciation du temps dans son déroulement : l'anticipation de l'avenir — la *prouidentia* — et la compréhension de l'instant présent — l'*intelligentia* — reposent sur la connaissance du passé — la *memoria*.

Ainsi, la « chose publique », la collectivité romaine, se trouve unifiée, regroupée, fédérée, comme une seule et même entité, abstraite, par cette analogie avec l'esprit humain. La diversité, source de conflit, des citoyens romains, se trouve ramenée à une idée primordiale, unitaire et fédératrice : Rome est un individu qui serait collectif<sup>1151</sup>. Cette personnification dépasse la métaphore du corps social<sup>1152</sup>, signe de concorde, à laquelle Cicéron attache certes la plus grande importance, dans une perspective synchronique. Car, en soulignant la place de la *memoria* dans la perception du déroulement du temps, à l'échelle collective comme à l'échelle individuelle, il affirme son

<sup>1150</sup> CIC., *Flacc.* 3 : « Tout ce que nous vous demandons, c'est de songer que tous les appuis de la république, toute la stabilité de l'Etat, toute la mémoire du passé, la sécurité du présent, l'espoir de l'avenir, sont entre vos mains, et dépendent uniquement de vos suffrages et de votre arrêt. » (trad. F. Gaffiot et A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1938).

<sup>1152</sup> Cf. *infra* p. 372 n. 1190.

rôle dans la pérennité de la collectivité comme dans l'immortalité de l'âme.

Ce texte invite les juges à sauver Flaccus pour préserver la République. Le rythme ternaire — *in uestra potestae, in uestris sentiis, in hoc uno iudicio* — répond aux trois perspectives temporelles évoquées — *memoria, salus, spes* — pour souligner l'importance de leur arrêt, avec une certaine dramatisation. Mais derrière l'hyperbole se dévoile une conception cicéronienne de la *memoria* et de l'éternité romaine. En effet, il associe clairement le salut de l'Etat à l'acquittement de Flaccus, donc, plus largement au renouvellement de la confiance dans le parti de Cicéron, dont Flaccus a été l'allié dans l'affaire de Catilina. Certes, l'avocat tente clairement de sauver son client en amplifiant son cas, un procès de concussion, et en lui donnant une importance nationale : faire de Flaccus un pilier de la stabilité de l'Etat, en rappelant son rôle passé, lors de la conjuration, c'est inspirer aux juges un préjugé positif et les induire à le déclarer innocent.

Mais au-delà du procédé rhétorique, une autre idée, philosophique, plus fondamentale, nous semble avancée par Cicéron, dans l'évocation de l'axe du temps à travers les trois facultés susdites et l'analogie avec l'esprit humain qu'elles supposent : Flaccus, comme Cicéron, est lié à un événement passé de l'histoire romaine ; le condamner reviendrait à nier son intervention, donc un moment important du passé romain. En fait, Cicéron lie indissolublement le sort d'un individu à la mémoire collective romaine. Effacer ce glorieux passé, négliger ses héros, c'est priver la mémoire de ce qui fait sa substance, et par le lien évoqué entre *memoria, salus* et *spes*, ou *memoria, intelligentia* et *providentia*, interdire toute perspective d'avenir pour Rome. D'une certaine manière, Cicéron fait reposer l'éternité romaine sur la capacité de Rome à se remémorer ses héros, son passé, sur une *memoria* collective sans faille pour fonder son élan vers l'avenir. En effet, le souvenir de ses héros, ici d'un Flaccus, constitue des racines, seules capables d'assurer la croissance de Rome vers un avenir supposé infini. Voilà pourquoi il faut acquitter Flaccus et en préserver le souvenir ! Parce qu'il est devenu un élément constitutif et stabilisateur de l'histoire de Rome ; la *memoria*, quant à elle, devient le ciment politique de Rome : en perpétuant l'Histoire, elle permet à Rome de se répéter, pour l'éternité<sup>1153</sup>. La fin de cette perpétuation signerait l'arrêt de mort de Rome, incapable dès lors de se renouveler, de s'imaginer même, par anticipation, dans un avenir toujours identique au passé, par la reproduction du même. Oublier ce passé revient à perdre tout conscience de soi, toute conscience identitaire. Du moment qu'elle ne s'identifie plus en tant que Rome, qu'elle devient inconsciente d'elle-même, elle perd toute possibilité de pérennité ou d'éternité. Plus que jamais, le mot *memoria* doit être traduit par « conscience ».

---

<sup>1151</sup> Sur le programme fédérateur de Cicéron, G. Achard, *Pratique rhétorique...*, dans sa conclusion, observe que dans l'intention d'unir les citoyens romains pour favoriser la restauration de la *res publica*, l'orateur s'est livré à des manipulations de la mémoire (p. 509) : « Les *boni* multiplient dans leurs discours les habiletés rendant à faire croire que les *civies* défendent la *res publica* et mettent en œuvre tous les moyens possibles pour regrouper la cité autour de la majorité du Sénat ; ils taisent les divisions qui déchirent ou ont déchiré Rome... » ; p. 512 : « ... (Cicéron) savait dans une société pleine de tensions et de rivalités unir les citoyens en taisant devant chaque auditoire les personnages ou événements du passé ou du présent susceptibles d'aviver des oppositions et en insistant sur les facteurs d'union » ; p. 513 : « ... cette pratique cicéronienne de la rhétorique aboutissait à une présentation déformée de la réalité. ».

## 2. Le salut de Cicéron et de la République

Cette conception clairement définie à propos de Flaccus, Cicéron se l'applique bien évidemment à lui-même, dans une double perspective : se préserver soi-même des risques bien réels — la suite le prouvera — que lui fait courir son intervention contre Catilina, mais aussi sauver Rome de la destruction générée par la discorde et par la perte d'une mémoire collective qui, tant qu'elle existe, l'oblige à rester Rome, en fondant son avenir sur ses racines passées<sup>1154</sup>. A ce titre, nous pouvons considérer, en prolongeant l'analogie observée dans le *Pro Flacco*, que la *memoria* collective conditionne l'éternité de Rome, au même titre que la *memoria* individuelle garantit l'immortalité de l'âme. Deux actions oratoires rendent particulièrement compte de cette stratégie : les *Catilinaires* et le *Pro Sestio*.

<sup>1153</sup> Cf. L. Jerphagnon, « *Damnatio memoriae*. Essai sur le traitement des nuisances de l'Histoire », *Du banal au merveilleux : mélanges offerts à Lucien Jerphagnon*, Fontenay-aux-roses, 1989 (n° spécial des "Cahiers de Fontenay" 55-56-57), 37-49, p. 42-43 (en haut), qui souligne le souci de la répétition : « Dans le monde romain, la renommée *post mortem* tient dans les préoccupations de chacun une place dont nous n'avons pas idée... La mémoire antique... est longue, préservée par une tradition à laquelle chacun se doit d'être fidèle sous peine de déchoir d'une certaine idée de l'homme... Le mieux à faire est donc de maintenir (le monde) tel qu'il est en s'inscrivant dans une tradition séculaire qui le retient sur le chemin de la décrépitude. C'est dans cette perspective qu'il faut situer le respect des ancêtres, des maîtres, bref, de tous ceux dont l'exemple, concrétisant les grandes vertus, incitera les générations futures à reconduire indéfiniment les grandes valeurs... Fût-on peu de choses dans la société, laisser une trace est un moyen de ne pas s'éteindre tout à fait ; laisser un grand souvenir est une manière de vivre quasi-éternellement ; en laisser un mauvais, ou pire encore, un ridicule, est insoutenable, et cette seule perspective en aura retenu plus d'un de s'abandonner à la facilité, car la mémoire antique est impitoyable dans la mesure où précisément elle se veut sempiternelle. » Sur la « Grande année », cf. J. Hubaux, « Du songe de Scipion à la vision d'Enée », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 175-183, p. 179 : « Le problème est de savoir pourquoi Cicéron, dans le dialogue apocalyptique du *De re publica*, n'a point parlé d'une conception proprement romaine de la grande année, c'est-à-dire de la grande année de trois cent soixante-cinq ans » (qui s'écoulent de la fondation de Rome par Romulus à la prise de la ville par les Gaulois). Si la « Grande année » n'a pas de durée précise, c'est pour donner un espoir d'éternité à Rome (p. 182) : « Il est clair que son intention est d'en diluer la donnée fondamentale, de manière à reporter jusqu'à une période imprévisible et pratiquement incalculable, le moment où elle sera révolue. Ce moment marquera le terme de l'existence de Rome... ». Sur la notion d'éternité, cf. D. Dopico Cainzos, « Le concept de l'*aeternitas* de Rome. Sa diffusion dans la société romaine », *LEC* 66, 3, 1998, 259-279, p. 264, 278-279. J.-F. Thomas, « *Gloria maiorum*... », évoque la communauté de souvenir créée par le *ius imaginum*, qui suppose la *gloria maiorum* (p. 135) : « Ce droit d'exhiber les portraits des ancêtres lors des funérailles est un attribut essentiel des *gentes* en même temps qu'il constitue une composante majeure de la *gloria maiorum*. Ce rituel permet bien sûr de célébrer le souvenir et de souder la communauté autour de valeurs... » L'exemplarité des ancêtres, commémorée lors des cérémonies funéraires, est un appel à la perpétuation de la gloire familiale pour la jeune génération (p. 316).

<sup>1154</sup> C'est bien l'usage de l'*exemplum* défini par J.-M. David, « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *MEFRM* 92, 1, 1980, 67-86, p. 72-73 : « ... à chaque *exemplum*, l'orateur tire de la mémoire de son public une série d'unités sémantiques, des sortes de socio-sèmes, qui constituent le souvenir collectif d'un homme ou d'un événement... la mémoire du passé était, pour le peuple romain, largement faite d'images visuelles : *imagines* des morts, statues et autres représentations plastiques, processions triomphales, inscriptions, rituels des événements politiques, etc. L'évocation que l'*exemplum* développe est donc pour l'essentiel composée de ces scènes qui, vécues ou transmises, constituent en fait, une bonne partie des matériaux de l'imaginaire collectif. » ; l'*exemplum* vise donc à perpétuer la tradition, le *mos maiorum*.

### a. Les *Catilinaires* : l'association de Cicéron et de Rome

Les *Catilinaires*, discours de combat, sont aussi empreintes du souci de la préservation, et du consul et de l'Etat. L'orateur y développe le principe énoncé par la suite dans le *Pro Archia* et le *Pro Flacco*, qui consiste à immortaliser l'individu par la *memoria* de la postérité, pour se protéger, mais aussi pour préserver la cité.

Mû par l'amour de la gloire, le désir de faire reconnaître sa valeur, Cicéron invoque continuellement, dès les *Catilinaires*, la mémoire de la postérité pour immortaliser le souvenir de ses hauts faits. C'est la seule récompense qu'il demande en conclusion de la quatrième *Catilinaire*, récompense dont il réduit l'importance au regard des services rendus, énumérés dans une longue subordonnée qui accumule ses sacrifices, ses peines ; l'anaphore de *pro* — "pour prix de, en échange de" — accentue la modestie du prix demandé en échange dans la principale : *memoriam* (un mot !). L'apparente modicité de la récompense est encore soulignée par la disproportion entre les deux membres de phrase et par la locution restrictive *nihil... nisi* :

**... nihil a vobis nisi huius temporis totiusque mei consulatus memoriam postulo, quae dum erit in uestris fixa mentibus, tutissimo me muro saeptum esse arbitror.**<sup>1155</sup>

Pourquoi ? Parce que la *memoria* est une vertu et valide la légitimité d'un acte, si la postérité ne l'oublie pas, l'action de Cicéron est donc justifiée *a posteriori*, bien qu'elle fût illégale. La récompense s'étendra même à son fils, toujours par le jeu de la *memoria* :

**... commendo vobis paruum meum filium, cui profecto satis erit praesidi non solum ad salutem, verum etiam ad dignitatem, si eius, qui haec omnia suo solius periculo conseruarit, illum esse filium memineritis.**<sup>1156</sup>

Il n'y a pas là de vanité, mais la mise en place d'un système de défense, exprimé par la métaphore du mur. Ce système consiste à établir autour de lui un rempart de bons citoyens, liés à lui par la mémoire commune des dangers passés et des bienfaits qu'ils lui doivent ; il prétend leur accorder toute sa confiance. Il s'agit de les obliger, comme plus tard, en 59, les juges déjà cités du *Pro Flacco* :

**Id ego uestro bonorumque omnium auxilio memoriaque tantorum periculorum, quae non modo in hoc populo, qui seruatus est, sed in omnium gentium sermonibus ac mentibus semper haerebit, a me atque a meis facile propulsari posse confido.**<sup>1157</sup>

La *memoria beneficiorum* doit souder autour de lui l'ensemble du peuple romain, voire, en

<sup>1155</sup> CIC., *Catil.* IV, 23 : « ... je ne réclame de vous qu'une grâce, c'est que vous gardiez le souvenir de cette journée et de tout mon consulat : tant qu'il restera gravé dans vos âmes, je me croirai protégé par le rempart le plus sûr. »

<sup>1156</sup> *Ibid.* IV, 23 : « ... je vous confie un enfant, mon fils. Certes il disposera d'appuis assez solides, je ne dis point pour vivre, mais pour accéder aux honneurs, si vous vous souvenez qu'un homme, pour tout sauver, a ramassé tous les périls sur sa tête, et qu'il en est le fils ! »

<sup>1157</sup> *Ibid.* IV, 22 : « Mais votre appui et celui de tous les honnêtes gens, mais le souvenir de si grands dangers, qui vivra à jamais non seulement parmi ce peuple que j'ai sauvé, mais encore dans la bouche et dans la mémoire de tous les peuples du monde, pourront aisément, j'en ai confiance, nous protéger, moi et les miens, contre ces périls. »

une hyperbole, de tous les peuples, et garantir sa protection contre le désir de vengeance, quand son discours réclame l'exécution des complices de Catilina<sup>1158</sup>. Le principe rhétorique énoncé par ses porte-parole Antoine et Crassus dans le *De oratore* pour assurer le succès d'un discours est appliqué au domaine politique : l'identification de l'orateur et de l'homme de bien, le *uir bonus*, fédérateur et instigateur de la *concordia*, paraît de plus en plus certaine.

Car la *memoria* crée une connivence, voire une complicité — Cicéron sait que l'exécution des complices de Catilina est illégale — entre des citoyens défendant les mêmes intérêts, qui les lient indéfectiblement ; c'est du moins ce qu'il prétend croire, jusqu'à son exil, en 58. Cette protection paraîtra alors bien illusoire, les intérêts des *boni omnes* se révélant fort divergents. Comme dans la quatrième *Catilinaire*, la péroraison de la troisième minimise les exigences de Cicéron, qui refuse toute récompense visible, militaire, qui ne conviendrait pas à sa condition de civil :

***Quibus pro tantis rebus, Quirites, nullum ego a uobis praemium uirtutis, nullum insigne honoris, nullum monumentum laudis postulo, praeterquam huius diei memoriam sempiternam.***<sup>1159</sup>

Une restriction — *praeterquam* — définit l'exigence de Cicéron : prendre place dans la mémoire collective. Il n'agit pas ainsi par vaine gloriole, mais par souci de sa protection personnelle, et préfère associer ses concitoyens à l'exécution des conjurés pour garantir leur reconnaissance envers lui.

Outre ce système de pression, voire de chantage, assez simple, Cicéron conçoit un second emploi de la *memoria* dans sa stratégie de défense ; plus général, plus philosophique, et moins prosaïque, il est destiné à toucher la raison plutôt que l'instinct de survie des *optimates*. Au-delà de leur vie et de leurs intérêts, liés politiquement à la stabilité retrouvée et donc à l'aide apportée à l'action de Cicéron, celui-ci leur demande d'envisager, de façon plus large et plus généreuse, le destin de Rome... S'adressant aux citoyens, contemporains et à venir, il envisage au futur la perpétuation de ses bienfaits par leur mémoire et par l'historiographie :

***Memoria uestra, Quirites, nostrae res alentur, sermonibus crescent, litterarum monumentis inueterascent et conroborabuntur***<sup>1160</sup>

Encore une fois, il s'agit de « nourrir » de gloire l'homme de bien, à la fois pour entretenir son sens du devoir et pour le protéger. Mais ce souci de Cicéron, entrer dans les livres d'Histoire — *monumenta litterarum* —, longtemps moqué, manifesté auprès de Lucceius ou du poète Archias et par l'auto-célébration permanente de son consulat, répond en fait

<sup>1158</sup> Sur la nécessaire union réclamée par Cicéron contre Catilina, cf. E. D. Eagle, « Catiline and the *concordia ordinum* », *Phoenix* 3, 1949, 15-30.

<sup>1159</sup> *CIC., Catil. III, 26* : « Pour de si grands services, je ne réclame de vous, citoyens, aucune des récompenses dues à la vertu, aucune marque d'honneur, aucun monument de gloire, mais, simplement, que vous conserviez toujours la mémoire de cette journée. »

<sup>1160</sup> *Ibid. III, 26* : « C'est votre mémoire, citoyens, qui donnera vie à mes actes ; ce sont vos paroles qui les feront croître, c'est de l'histoire qu'ils tiendront toute leur valeur et toute leur force. » (trad. H. Bornecque et E. Bailly modifiée, Paris, CUF, 1926).

à de hautes exigences politiques et à une conception globale de l'existence de Rome.

En effet, il souhaite s'inscrire dans l'Histoire, non pour lui, mais pour le salut de la cité ; selon lui, Rome durera autant que durera le souvenir de son consulat :

***eandemque diem intellego, quam spero aeternam fore, propagatam esse et ad salutem urbis et ad memoriam consulatus mei...***<sup>1161</sup>

Ne nous arrêtons pas à l'orgueil prétendument démesuré de Cicéron<sup>1162</sup>. Ses détracteurs<sup>1163</sup> ne manquent pas de lui reprocher la vantardise qui consiste à lier ainsi le souvenir de ses actes au sort de Rome, et à réclamer continuellement leur commémoration ; c'est méjuger l'homme et ignorer les principes de philosophie politique et la vision personnelle d'un homme d'Etat<sup>1164</sup> qui sous-tendent l'ensemble de ses discours : la perspective de la *memoria* l'amène à des considérations globales sur la pérennité romaine. En effet, par le truchement de la *memoria*, il souhaite passer du particulier au général, du fait divers ponctuel à l'Histoire, du temps humain éphémère au temps romain infini et mythique. Sa *memoria* personnelle doit se fondre dans la *memoria* commune, dans une forme de conscience collective. A travers les exemples que nous avons cités, nous observons une

<sup>1161</sup> *Ibid.* III, 26 : « Je suis convaincu qu'une même durée — et je la veux croire éternelle —, a été fixée par le destin pour l'existence même de Rome et pour le souvenir de mon consulat. » La suite du texte établit un parallèle entre l'action de sauvegarde politique de Rome à l'intérieur par Cicéron, et les victoires militaires de Pompée qui assurent sa stabilité à l'extérieur. Sur les relations entre Cicéron et Pompée, cf. C. Nicolet, « Consul togatus, Remarques sur le vocabulaire politique de Cicéron et de Tite-Live », *REL* 38, 1960, 236-263 : Cicéron se met sur un pied d'égalité (p. 246-247), puis la brouille survient (p. 247) : « Ainsi, entre décembre 63 et janvier 60, nous constatons une période de brouille, presque de guerre, puisque le tribun de 62, Q. Metellus Nepos, homme lige de Pompée qu'il rejoindra en Orient, est, depuis le mois de janvier, le véritable leader de l'opposition à Cicéron et à ses successeurs (menée précisément au nom de Pompée). Pendant cette période, « la proposition de Cicéron n'est pas seulement un pacte proposé à un rival reconnu ; elle prend dans l'esprit philosophique de Cicéron la forme d'une sorte de construction politique. C'est une esquisse de partage du pouvoir (et, en 63, du pouvoir consulaire) entre un chef à vocation militaire et un autre à vocation civile. » (p. 248)

<sup>1162</sup> Cf. M. Ruch, « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore I* », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 13-42, p. 15, sur le « complexe de l'*homo nouus* », cité plus haut p. 300 n. 982.

<sup>1163</sup> Une abondante bibliographie dénonce la vantardise de Cicéron se louant de son succès de 63 et de son retour de 57 : cf. J. Carcopino, *Les Secrets...*, p. 400-404 ; C. Rouffart-Théâtre, « Cicéron, regards sur soi-même », *LEC* 60, 3, 1992, 197-216. Cf. P.-M. Martin, « Cicéron *Princeps* », *Latomus* 39, 4, 1980, 850-878. . On trouvera un bilan approfondi de cette polémique dans l'Annexe n° 13, p. 495.

<sup>1164</sup> Contre les détracteurs de Cicéron, de nombreux ouvrages expliquent cette apparente vanité : H.-I. Marrou, « Défense de Cicéron », *RH* 177, 1936, 51-73 ; A. Piganiol, « Un ennemi de Cicéron (à propos d'un livre récent) », *RH* 201, 2, 1949, 224-234 ; J. André, « Les relations politiques et personnelles de Cicéron et Asinius Pollion », *REL* 24, 1947, 151-169, p. 152-153 ; G. Boissier, *Cicéron et ses amis...*, p. 26-28 ; J. Béranger, « Dans la tempête : Cicéron entre Pompée et César, 50-44 av. J.-C. », *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, 29 décembre 1947, 41-54, repris dans *Principatus...*, 107-115 ; P. Grenade, « Autour du *De re publica* », *REL* 29, 1952, 162-183, p. 182 ; R. Marache, « Cicéron en face de César au début de la guerre civile », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 291-295 ; A. Haury, « Les secrets d'un triomphe manqué », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 129-136, p. 133-135 ; P. Grimal, « A la recherche du "vrai" Cicéron », *VL* 127, septembre 1992, 5-10. On trouvera un bilan approfondi de cette polémique dans l'Annexe n° 13, p. 495.



évolution en trois points : Cicéron s'adresse d'abord à la mémoire de ses contemporains, qu'il veut souder autour de lui, rendre solidaires de ses actes. Puis il envisage l'avenir et la mémoire de la postérité, affrontant le jugement de l'Histoire. Enfin, son regard se porte vers la fin des temps, c'est-à-dire la fin, ou plutôt l'éternité de Rome, Cicéron s'intègre lui-même dans le mythe, l'individu se dissout dans la conscience collective de la cité ; voilà le rêve ultime de l'*homo nouus* : l'intégration, à travers ces trois étapes. Ses contemporains le soutiennent, la postérité le juge et lui exprime sa reconnaissance, et Rome, qui l'intègre, est, tout simplement, pour toujours.

Le parallélisme de la dernière expression cicéronienne citée — *et ad salutem urbis et ad memoriam consulatus mei* — souligne le lien indéfectible de Rome et de Cicéron, dans le balancement *et ad ...et ad...* Il ne s'agit pas seulement pour lui d'affirmer l'exemplarité de son action, susceptible de fournir un modèle aux futurs défenseurs de la République, mais plutôt la valeur de la *memoria* comme principe vital de Rome : elle assure sa survie car elle affirme sa continuité ; tant que Rome se souvient de son histoire et de ses héros, elle se perpétue par la conscience qu'elle a d'elle-même, de son existence, de la même façon que, tant qu'ils se souviennent de l'action de Cicéron, les Romains sont capables de la répéter. Elle est « la création continuée des générations successives » selon l'expression de P. Grimal<sup>1165</sup>.

Une lettre écrite après le 25 juillet 59, va dans le même sens. Cicéron y regrette l'absence d'Atticus, alors qu'il se trouve confronté aux attaques incessantes de Clodius. Il tente donc de souder autour de lui une nouvelle alliance, par son activité d'avocat, qui lui attire la sympathie de ses clients, mais plus largement une forte popularité. Cet entourage nombreux et enthousiaste réveille le souvenir de son consulat :

***quod egregie non modo iis qui utuntur opera, sed etiam in uulgi gratum esse sentimus. Domus celebratur, occurritur, renouatur memoria consulatus, studia significantur***<sup>1166</sup>

Certes, Cicéron peut se réjouir avec fierté de retrouver la ferveur populaire manifestée à

<sup>1165</sup> P. Grimal, « La philosophie romaine de l'histoire face à l'angoisse de notre temps », *Revue belge de philologie et d'histoire* 59, 1981-1, 5-16, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* t. 2, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 1261-1273, p. 1271. P. Grimal analyse ce mouvement perpétuel qui projette en permanence la cité vers son avenir (p. 1265-1266) : « ... la cité romaine n'est pas le résultat d'une réflexion conduite par un seul homme, mais celui de l'expérience, une expérience collective, fondée sur les faits et la réalité de l'histoire. Rome est fille de son histoire, elle est une création continuée, qui dépasse infiniment chaque citoyen, aussi éminent soit-il, celui-ci ne pouvant faire autre chose que d'apporter sa contribution, limitée, en son importance et sa durée, à l'œuvre en marche. Cette conception "diachronique" de la cité a probablement été dictée à Polybe (ou du moins suggérée) par ses amis romains. C'était une idée profondément romaine, et fort peu grecque, que cette primauté accordée à l'expérience accumulée, cette prédominance du vécu sur le pensé et sur la raison... Tous savent bien que Rome est le résultat d'une longue évolution, que nul esprit n'a pu dominer, n'aurait été capable de le faire, et la grandeur de Rome lui vient, en bonne partie, de sa fidélité à elle-même. » P. Grimal, « Contingence historique et rationalité de la loi dans la pensée cicéronienne », *Atti del III Colloquium Tullianum, Roma, 3-5 ottobre 1976 = Ciceroniana* N. S. III, Rome, 1978, 175-182., repris dans *Rome, la littérature et l'histoire* t. 1, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 47-54, p. 48, trouve cette conception formulée par Cicéron lui-même (*rep.* II, 2) : « notre Etat n'est pas le fruit de l'intelligence d'un seul homme, ni même de plusieurs, il n'est pas le produit d'une seule vie, mais il est le fruit de bien des générations et de bien des siècles. »

son endroit lors du consulat de 63 par ses concitoyens, heureux de voir la République sauvée des agissements de Catilina. Mais il se félicite surtout de constater la reconstitution d'une *concordia* autour de sa personne, consolidée par le souvenir de celle qui l'avait entouré en 63. Cette *memoria renovata* ne satisfait pas seulement un orgueil légitime ; elle apparaît comme le ferment d'une unité retrouvée du peuple romain — ou du moins des *uiri boni* — derrière la bannière cicéronienne<sup>1167</sup>. Elle définit, d'une certaine manière, l'établissement d'une nouvelle alliance entre les Romains, dont Cicéron est le pivot. Cicéron retrouve l'espoir, non seulement pour lui, mais aussi pour Rome ; la récurrence<sup>1168</sup> de l'expression *memoria renovata* souligne l'importance de ce réveil de la mémoire, du renouvellement de pactes passés entre les citoyens, renouvellement rendu possible par le souvenir qu'en a gardé la postérité.

Le souci de la postérité apparaît donc comme essentiel pour préserver la République, par l'établissement d'un véritable pacte politique dûment consenti par tous et refondé de façon cyclique.

## b. Le *Pro Sestio* : la communion des Romains autour d'un souvenir

Cicéron réaffirme après une nouvelle crise — son exil et son retour —, en février 56, ce lien entre son destin et celui de Rome dans son discours en faveur de Sestius, tribun de la plèbe en 57 qui favorisa son retour. Il retrace la carrière de Sestius<sup>1169</sup>, évoquant en une

<sup>1166</sup> *CIC., Att. II, 22, 3 ; lettre 49 : « je sens que cela ne m'attache pas seulement ceux que j'assiste, mais sert aussi ma popularité. Ma maison ne désemplît pas, on se presse sur mon chemin, le souvenir de mon consulat est renouvelé, les sympathies se déclarent » (trad. L.-A. Constans modifiée, Paris, CUF, 1934).*

<sup>1167</sup> Elle se trouvait déjà mise en œuvre avant même l'élection de Marcus, dans les conseils prodigués par Quintus au début de l'année 64 dans son *Commentariolum petitionis consulatus*. Pour l'emporter, il invite son frère à gagner l'amitié de la ville entière, mais aussi de toute l'Italie, pour multiplier ses appuis dans les *municipes* (*Commentariolum petitionis consulatus* VIII, 30 ; lettre 12) : *Postea totam Italiam fac ut in animo ac memoria tributim discriptam comprehensamque habeas, ne quod municipium, coloniam, praefecturam, locum denique Italiae ne quem esse patiare in quo non habeas firmamenti quod satis esse possit...* Après cela, c'est toute l'Italie que tu dois avoir, tribu par tribu, présente à la pensée et à la mémoire; ne souffre pas qu'il y ait un municipe, une colonie, une préfecture, enfin un endroit quelconque de l'Italie où tu ne possèdes un appui suffisant. Selon un principe de réciprocité, Marcus doit provoquer l'unité autour de son nom et de son consulat, dans le souvenir de la postérité, en faisant preuve lui-même de mémoire auprès de chaque électeur potentiel : il ne doit oublier personne pour mériter en retour la *memoria* de ses concitoyens, facteur de *concordia* à l'avenir, en labourant les terres électorales.

<sup>1168</sup> Pour les autres occurrences de l'expression, cf. *Att. II, 22 (renouatur memoria consulatus) ; inu. I, 100 (ut memoria, non oratio renovata uideatur) ; Brut. 331 (duorum generum amplissimorum renouare memoriam atque augere possis) ; fin. I, 57 ; Quinct. 70 (eam rem commemorando renouare cuius omnino rei memoriam omnem tolli funditus ac deleri arbitror oportere) ; Mur. 16 (Scaurus memoriam prope intermortuam generis sua uirtute renouare) ; P. red. in sen. 37 (desiderium mei nominis renouari et rerum gestarum memoriam usurari coegit) ; P. red. ad Quir. 4 (desiderium mei memoriamque renouaret) ; Sull. 83 (totiens renouetur memoria per me inuentae salutis) ; Phil. XIII, 27 (praeclarum uirum memoria renovata est) ; ou les expressions synonymes ou proches, *memoria repetita*, *Top. 5 ; Parad. IV, 28 ; Ad Att. 6, 1 (cum renouatione singulorum annorum) ; Phil. 1, 1 (renouauit uetus exemplum) ; Vat. 28 (gloriam huius uirtute renouatam speramus) ; Sest. 147 (renouare rem publicam) ; rep. 5, 2 (rem publicam sicut picturam... coloribus isdem... renouare neglexit) ; Phil. III, 18 (memoriam refricat) ; Sull. 18 (animum memoria refricare coeperat) ; har. resp. 48 (memoriam ac desiderium mei reuiuiscere)*. Chacune de ces expressions est analysée à sa place dans ce travail.*

prétérition sa questure en Macédoine, en 62-61, qui laissera un souvenir durable chez ses administrés :

***Quamquam non est omittenda singularis illa integritas prouincialis, cuius ego nuper in Macedonia uidi uestigia, non pressa leuiter ad exigui praedicationem temporis, sed fixa ad memoriam illius prouvinciae sempiternam.***<sup>1170</sup>

Leur mémoire joue donc le rôle de *monumentum*, attestant la qualité d'homme de bien de Sestius.

Puis il rappelle la réunion, au temple de la Concorde, des sénateurs, qui imploraient le consul Gabinius d'interdire la proposition de loi de Clodius et d'empêcher l'exil de Cicéron, à l'endroit même où, le 3 décembre 63, il avait réuni le Sénat pour lui annoncer l'arrestation des complices de Catilina, conduite avec l'aide des Allobroges contactés par les conjurés ; la séance fut racontée au peuple le soir même, dans ce qui devait devenir la troisième *Catilinaire*. Ce lieu directement lié à son consulat associe la mémoire nationale et son souvenir personnel :

***Erat eodem tempore senatus in aede Concordiae, quod ipsum templum repraesentabat memoriam consulatus mei***<sup>1171</sup>

Nous retrouvons ici un élément caractéristique de l'*ars memoriae*, longuement traitée par Cicéron dans le *De oratore*<sup>1172</sup> : le lieu de mémoire. Voici un exemple caractéristique du *locus* réel, support matériel d'une *imago* — Cicéron discourtant —, représentatif d'une idée — le consulat de Cicéron et son action principale, la lutte contre Catilina et la répression de sa conjuration. Les sénateurs ne peuvent donc choisir de meilleur endroit pour supplier Gabinius d'agir, le *locus* étant supposé évoquer dans la mémoire de tous la même image, donc le même souvenir partagé, celui de la gloire de Cicéron<sup>1173</sup>.

<sup>1169</sup> Sur la carrière de Sestius, cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 202 ; 620.

<sup>1170</sup> *CIC., Sest. 13* : « Pourtant, il convient de ne pas passer sous silence la probité vraiment unique, dont il fit preuve dans sa province ; j'en ai vu moi-même récemment les traces en Macédoine, des traces non pas légèrement esquissées et limitées à un éloge momentané, mais gravées profondément pour éterniser son souvenir dans cette province. »

<sup>1171</sup> *Ibid. 26* : « A la même heure, le Sénat tenait séance au temple de la Concorde, dans cette enceinte, qui rappelait précisément le souvenir de mon consulat... »

<sup>1172</sup> *CIC., De or. II*, 350-360.

<sup>1173</sup> Cf. M.-J. Kardos, « L'art de la mise en scène dans les quatre premières *Philippiques* », *VL* 153, mars 1999, 15-26, p.18-19 ; M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, p. 99. Elle évoque deux lieux de mémoire, le *cluius Capitolinus*, où se réunit aux nones de décembre une manifestation de chevaliers pour soutenir le consul de 63, et le temple de la Concorde. L'illustration reproduit une monnaie frappée sous Tibère entre 34 et 37 ap. J.-C. (Rome, Museo nazionale Romano, Bronze) représentant le temple de la *Concordia* ; cf. R. Bianchi Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (l'Univers des formes) p. 352, ill. 428.



Fig.6 : Monnaie frappée sous Tibère entre 34 et 37 ap. J.-C. (Rome, Museo nazionale Romano, Bronze) représentant le temple de la Concordia ; cf. R. Bianchi Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*) p. 352, ill. 428.

La consécration du temple à la *Concordia* enrichit le *locus* d'une deuxième signification : lieu de la victoire du consul et de Rome sur Catilina, il est aussi celui de l'unité des citoyens romains autour du héros, « construit en 367 par le dictateur M. Furius Camillus pour commémorer le rétablissement de la concorde entre les citoyens »<sup>1174</sup> (après les lois liciniennes établissant l'égalité de tous les citoyens), ciment fédérateur de cette *concordia ordinum* si chère au cœur du magistrat, civil privé d'armée. Cette connotation est supposée réveiller l'union sacrée de ses concitoyens, des ordres, et plus largement, le *consensus omnium bonorum* qui s'était donc constitué — vainement — pour empêcher son exil en 58, réunissant le peuple en deuil au Capitole, les sénateurs au temple de la Concorde, en présence des chevaliers<sup>1175</sup>, mais cette fois au profit de Sestius, qui a précisément contribué à son rappel d'exil en intervenant auprès de César.

Ainsi, la *memoria consulatus mei*, soutenue par le *locus* fédérateur, doit susciter une

<sup>1174</sup> CIC., *Sest.* 26, p. 138, n. 1 ; cf. LIV., VI, 42, 4 ; OV., *Fast.* I, 641 ; PLUT., *Cam.* 42 ; pour un historique complet des reconstructions de ce temple, cf. J. Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations...*, p. 126. Cf. *Lexicon topographicum urbis Romae*, dir. E. M. Steinby, Roma, Edizioni Quasar di Severino Tognon, 1993-2000, 6 vol., I, p. 317.

<sup>1175</sup> C'est ainsi que G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 76-77, énumère les cortèges qui se forment autour de Cicéron, rassemblements fédérateurs qu'il se plaît à rappeler fréquemment (p. 78) : « ... l'orateur veille à ne pas laisser s'estomper le souvenir d'une manifestation d'adhésion particulièrement importante. Le rassemblement des chevaliers et du peuple en 63 est fréquemment rappelé (*Sest.* 28, *Pis.* 7...) ; et dix-neuf ans après encore (*Phil.* II, 16 ; 19)... Cicéron souligne... le nombre des participants à ces manifestations. » G. Achard soupçonne une déformation historique quand l'exilé évoque l'accueil des chevaliers à son retour, en 57 (p. 104) : « L'orateur ne manque pas de mettre en relief les grands moments d'entente entre les deux ordres tant dans le passé que dans le présent. Il insiste beaucoup sur l'accueil que lui font les chevaliers à son retour, accueil dont ne parlent pas les autres sources (LIV. *per.* 104 ; PLUT. *Cic.* 33). Il est probable qu'il arrange là la réalité à son profit et à celui de la *res publica*. »

troisième fois l'union des *uiri boni*, après 63 et 58, en ce mois de février 56, autour de l'accusé Sestius. Cet usage tactique du lieu de mémoire <sup>1176</sup> est révélateur de la conception de la mémoire collective selon Cicéron : en associant le souvenir de son consulat à ce lieu public et symbolique de l'unité romaine, il lie son destin à celui de Rome et fonde, comme nous l'avons observé dans les *Catilinaires*, la mémoire de sa personne dans celle, plus vaste, de la communauté romaine, matérialisée par ces *monumenta*. C'est la *memoria* collective qui permet la fusion de l'individu et de l'entité romaine <sup>1177</sup>.

Cette journée de prière, en 58, fut douloureuse pour tous les hommes de bien, sensibles aux difficultés de Cicéron, et pour lui-même, mais elle est glorieuse aux yeux de la postérité, qui peut y voir toute une communauté groupée autour d'un homme, le sauveur de la patrie :

***O diem illum, iudices, funestum senatui bonisque omnibus, rei publicae luctuosum, mihi ad domesticum maerorem grauem, ad posteritatis memoriam gloriosum !*** <sup>1178</sup>

Le parallélisme des constructions *ad domesticum maerorem* / *ad posteritatis memoriam* renforce le lien entre le destin de l'individu et le sort de la nation. Les citoyens romains doivent être attentifs au jugement de la postérité, qui appréciera leur constance dans l'aide apportée à Cicéron : celui-ci les oblige encore une fois par le souvenir de leur implication et le souci de leur cohérence, aux yeux des contemporains et de la postérité, donc par le souci de leur intérêt supérieur. En effet, se renier, trahir la cause de Cicéron, reviendrait certes à se déshonorer, à négliger la *fides*, mais aussi, plus prosaïquement, entrerait en contradiction avec leur propre intérêt, c'est-à-dire la stabilité de la République, résultat pour lequel lui et les autres se sont battus contre Catilina.

Cicéron surenchérit aussitôt en évoquant le caractère unique d'une telle union dans le deuil — *mutasse uestem* — autour d'un seul homme, à toute époque, c'est-à-dire dans la mémoire propre à chaque génération :

***Quid enim quisquam potest ex omni memoria sumere inlustrius, quam pro uno ciui et bonos omnis priuato consensu et uniuersum senatum publico consilio***

<sup>1176</sup> De la même façon, Cicéron note avec intérêt que le Sénat s'est réuni dans le temple de la Vertu, bâti par Marius, sans doute sur le Capitole, pour voter le sénatus-consulte qui le ramènera à Rome. Ce *locus* est doublement symbolique, puisqu'il associe Cicéron à la *Virtus*, mais aussi, par l'origine arpinate commune, à Marius, dont on sait l'importance aux yeux de Cicéron (Sest. 116).

<sup>1177</sup> Sur le travail fédérateur de commémoration de Cicéron, cf. A. Haury, « Les secrets d'un triomphe manqué », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 129-136, p. 134 : « De retour (d'exil) il tenta, et c'est là le *τέλος* du *Pro Sestio*, d'arracher le parti des *optimates* aux intérêts de classe et de l'ouvrir à l'élite de toute la nation, *optimo cuique*. Dédaignant les nobles jaloux qui l'avaient abandonné ou sacrifié, il essaya de débaucher au nom d'un idéal moral les électeurs les plus dynamiques des soi-disant *populares* et notamment les jeunes. C'est dans cette perspective que se situe le *Pro Caelio*. » Inversement, la célébration de ce souvenir unanime, collectif, exclut son adversaire Antoine, le sans-mémoire (M.-J. Kardos, « L'art de la mise en scène dans les quatre premières *Philippiques* », *VL* 153, mars 1999, 15-26, p. 18) : « Ce tableau fait apparaître l'isolement d'Antoine qui s'oppose ainsi au peuple tout entier. »

<sup>1178</sup> *CIC., Sest. 27* : « Ah ! le jour funeste, juges, pour le Sénat et pour tous les bons citoyens, jour douloureux pour l'Etat, jour accablant pour moi, si j'évoque ce que fut la tristesse de ma maison, jour glorieux, si j'évoque ce que sera le souvenir de la postérité. »

**mutasse uestem?** <sup>1179</sup>

La mémoire de Cicéron lui-même atteste le caractère inouï de cette union devant le public particulièrement nombreux qui assiste au procès de Sestius :

***Exponam enim hodierno die, iudices, omnem rationem facti et consilii mei, neque huic uestro tanto studio audiendi nec uero huic tantae multitudini, quanta mea memoria nunquam ullo in iudicio fuit, deero.*** <sup>1180</sup>

Le parallèle entre les deux assemblées, avec la part d'exagération propre à l'avocat, associe les deux causes. La mémoire personnelle — *mea memoria* — fait écho à la mémoire historique — *ex omni memoria* : « à toute époque ». Leur adéquation semble totale et renforce l'aspect exceptionnel d'une telle union, manifesté par l'adhésion parallèle de l'ensemble des citoyens à titre privé — *bonos omnis priuato consensu* — et du corps politique — *uniuersum senatum publico consilio* — à la cause cicéronienne en 58.

Plus loin, évoquant son retour triomphal de 57, il se dispense, en une question oratoire, de préciser ce souvenir, jugeant, non sans fierté, qu'il est ancré dans la mémoire de tous :

***Nam quid ego illa de me diuina senatus consulta commemorem?*** <sup>1181</sup>

Simple prétérition, car il rappelle aussitôt la teneur de ces *diuina senatus consulta*, dont le dernier en date se révèle exceptionnel par le fait qu'il permet le retour d'un unique citoyen. Puis il évoque le premier sénatus-consulte le concernant, celui qui lui conféra le titre de Sauveur de la patrie, sur la recommandation de Pompée, en 57, à l'unanimité moins une voix — celle de Clodius :

***... mihi uni testimonium patriae conseruatae dedit.*** <sup>1182</sup>

Mais il serait naïf de ne voir là qu'autosatisfaction : par le rappel de ce sénatus-consulte, Cicéron milite pour l'union, en liant encore le destin de l'individu et celui de la cité, au sein de la mémoire collective, dont les registres publics sont la manifestation concrète, le *monumentum*, lui garantissant ainsi la reconnaissance éternelle de la postérité.

***Quoius sententiam ita frequentissimus senatus secutus est ut unus dissentiret hostis, idque ipsum tabulis publicis mandaretur ad memoriam posteris temporis sempiternam*** <sup>1183</sup>

Récompense de l'homme de bien, mais aussi assurance — illusoire — de solidarité

<sup>1179</sup> *Ibid.* 27: « Dans l'histoire de tous les temps, peut-on relever rien de plus éclatant ? Tous les honnêtes gens, prenant le deuil pour un seul citoyen par un accord privé, et tous les sénateurs par une décision officielle ? »

<sup>1180</sup> *Ibid.* 36 : « Je veux vous exposer en effet aujourd'hui, juges, toute ma façon d'agir et de penser et je ne manquerai pas de satisfaire au vif désir de m'entendre, manifesté par vous et par cette assemblée, le plus vaste auditoire que je me souviens avoir jamais vu dans un procès. »

<sup>1181</sup> *Ibid.* 129 : « Pourquoi rappeler les divins sénatus-consultes qui me concernent ? »

<sup>1182</sup> *Ibid.* 129 : « ... (Pompée) m'a donné à moi seul, en exprimant son avis par écrit, le titre de sauveur de la patrie. »

<sup>1183</sup> *Ibid.* 129 : « Son avis fut suivi en séance plénière par le Sénat ; il n'y eut qu'un seul opposant : mon ennemi, et ce résultat a été mentionné expressément sur les registres officiels, pour l'éternel souvenir de la postérité. »

autour de sa personne, cette pérennité intègre l'individu dans la mémoire collective et nationale, qui contraint la cité, par sa seule existence, à ne pas oublier ses racines, à ne pas renier son passé, bref à garder son identité.

Cicéron vante ainsi le courage des hommes qui ont sauvé leur patrie, parfois au prix de leur vie ou de leur liberté, face à l'incompréhension de leurs concitoyens. Leur destin est pourtant préférable car leur nom est transmis à la postérité. C'est le cas de citoyens grecs ostracisés, ou même d'un ennemi juré de Rome, Hannibal, immortalisé par les annales latines elles-mêmes !

***Hunc (Hannibalem) sui ciues e ciuitate ieicerunt ; nos etiam hostem litteris nostris et memoria uidemus esse celebratum.***<sup>1184</sup>

Cicéron énumère ensuite une liste de héros romains, dont la valeur est reconnue par leur intégration à la mémoire collective, et plus largement, à l'Histoire. Il invite chacun à œuvrer pour sa gloire future, et par là, à enrichir l'histoire de son pays :

***praesentis fructus neglegamus, posteritatis gloriae seruiamus***<sup>1185</sup>

### **3. Cicéron sauveur de l'histoire romaine : *In Vatinius* et *De haruspicum responsis***

Deux autres références nous paraissent particulièrement significatives dans l'établissement du lien entre l'homme d'Etat et la mémoire collective.

Ainsi, lorsque Cicéron interroge le témoin à charge lors du procès de Sestius, Publius Vatinius, dont il ruine la réputation. Ce dernier lui reproche son départ en 58 et considère que, si Rome l'a rappelé en 57, ce n'est pas par affection pour lui, mais dans l'intérêt de la République. Cicéron retourne l'argument en sa faveur, se félicitant précisément de voir son salut lié par ses concitoyens à celui de l'Etat ; l'immortalité de son nom que confère la mémoire collective est un honneur :

***quid optabilius ad immortalitatem gloriae atque in memoriam mei nominis sempiternam, quam omnis hoc ciuis meos iudicare, ciuitatis salutem cum unius mea salute esse coniunctam?***<sup>1186</sup>

La solidarité des deux destins parallèles est clairement désignée, dans la reprise du terme *salus*, comme le résultat de la volonté générale — *omnis ciuis meos* —, qui est à l'origine de cette *memoria mei nominis sempiterna*. Le bénéfice est réciproque : les uns confèrent à l'autre l'immortalité parce qu'il leur a offert le salut. Il y a donc bien interaction entre le destin collectif et le destin individuel grâce à la *memoria* commune. Le sort de la cité dépend de la présence de Cicéron — elle le rappelle —, et lui-même n'existe qu'une fois réintégré dans la cité<sup>1187</sup>, seul moyen de voir son nom immortalisé.

<sup>1184</sup> Ibid. 142 : « Ses concitoyens le chassèrent de Carthage ; nous, au contraire, dont il fut l'ennemi, nous le voyons cité fréquemment dans notre littérature et nos annales. »

<sup>1185</sup> Ibid. 143 : « négligeons les profits présents, travaillons pour la gloire future »

<sup>1186</sup> CIC., Vat. 8 : « quoi de plus souhaitable, pour atteindre à une gloire immortelle et pour rendre éternel le souvenir de mon nom, que de voir qu'au jugement de tous nos concitoyens le salut de l'Etat était lié au salut de ma seule personne ? »

Mais c'est surtout le discours *Sur la réponse des haruspices*<sup>1188</sup>, relatif à la restitution de sa maison à Cicéron revenu d'exil — restitution entravée par les manœuvres de Clodius —, qui souligne l'interpénétration des mémoires individuelle et collective. En effet, Cicéron espère que le Sénat entérinera la restitution de ses biens malgré l'opposition des haruspices, qui interprètent des présages funestes à son détriment. Il note en particulier que son souvenir a redonné courage au Sénat, au point de faire plier Clodius :

***Idem, posteaquam respirare uos a metu caedis, emergere auctoritatem uestram e fluctibus illis seruitutis, reuiuiscere memoriam ac desiderium mei uidit, uobis se coepit subito fallacissime uenditare***<sup>1189</sup>

Cicéron est devenu un *exemplum*, destiné à être remémoré, de l'esprit de résistance et de combativité républicain face aux menées des aventuriers de tous acabits. Il s'intègre à l'histoire de Rome et contribue ainsi à sa continuité. Il devient un principe vital — *reuiuiscere*<sup>1190</sup> — de la cohésion sociale et politique romaine, et s'insère dans la longue liste des héros fondateurs de Rome. Vital, car il rend Rome à elle-même, contribue à sa pérennité, en la contraignant à une prise de conscience ; c'est son souvenir qui sert de repère aux sénateurs et les oblige à se rappeler leur rang, leur dignité et leur rôle : assumer la responsabilité de la cité, avec les risques inhérents, et tenir tête à leurs adversaires ; c'est lui qui, plus largement, permet aux sénateurs de prendre conscience du sens de Rome, et à Rome de retrouver son identité, fondée sur la mémoire. Oublier l'action d'un Cicéron en faveur de Rome, c'est nier celle-ci, et couper net le déroulement de son existence. Au contraire, se rappeler Cicéron, c'est remettre Rome à sa place, et lui assurer une continuité qui tend vers l'infini, vers l'éternité<sup>1191</sup>. Ainsi, se souvenir du consulat de 63 et de ses péripéties, ce n'est pas seulement honorer Cicéron, mais c'est surtout rendre à Rome une perspective d'avenir, fondée sur des racines évidentes. Pour cette raison, cette *memoria* « est aussi une mémoire de fondation qui a sa place dans le jeu identitaire » selon J. Candeau<sup>1192</sup>. Elle est mise en œuvre par l'orateur pour sauver la

<sup>1187</sup> Cicéron fera appel à cet argument pour convaincre César de restaurer la République, après sa victoire, établissant le même lien entre le dictateur et la cité. Cf. M. Rambaud, « Le *Pro Marcello* et l'insinuation politique », *Présence de Cicéron : hommage au R.P. M. Testard* : actes du colloque des 25, 26 septembre 1982, éd. R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1984 (Caesarodunum XIX bis), 43-56, p. 52 ; repris dans *Autour de César...* : « A quoi bon dominer tant de provinces, si l'Etat est affaibli jusqu'à l'inexistence ?... pour que la gloire du plus grand capitaine de Rome ait un support, pour que son immortalité soit entretenue par une tradition vivante, il faut nécessairement qu'il y ait des Romains ; pour que des citoyens célèbrent la gloire de César, il est nécessaire que Rome survive (*Marcell.* 29). Ainsi, pour Cicéron, la vraie gloire postule-t-elle l'éternité de Rome. C'est cette éternité que César doit servir, en commençant par relever ce que la guerre civile a renversé (*ibid.* 23-24 ). »

<sup>1188</sup> Prononcé devant le Sénat entre le 6 et 14 mai 56.

<sup>1189</sup> *CIC., har. resp. 48* : « Mais, quand il vit que vous repreniez haleine en échappant à la crainte du massacre, que votre autorité émergeait des flots de la servitude, que revivaient la mémoire et le regret de ma personne, il se mit tout à coup à se faire valoir auprès de vous de la manière la plus trompeuse »

<sup>1192</sup> J. Candeau, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998, p. 136 : « (La mémoire générationnelle) est la conscience d'appartenir à une chaîne de générations successives dont le groupe ou l'individu se sent peu ou prou l'héritier. C'est la conscience d'être les continuateurs de nos prédécesseurs. »



promesse de l'éternité romaine, personnifiée par ses héros, son Histoire <sup>1193</sup>, paraît pouvoir être traduite par le mot « conscience » <sup>1194</sup> comme un processus psychique, intellectuel et moral et non comme un simple enregistrement de souvenirs, tant à l'échelle individuelle que collective. Cela contribuerait à expliquer l'opposition systématique de

<sup>1190</sup>

Cf. *supra* p. 363 l'emploi du verbe *alentur* (*Catil.* III, 26), qui renvoyait au lexique de la vitalité — *uigere*. L'usage de ces termes issus du champ lexical de l'alimentation est lié à l'image de la santé de l'Etat. La métaphore du corps de l'Etat est analysée avec précision par L. Havas, « L'idée d'Etat dans les discours consulaires de Cicéron », *Ciceroniana* 7, 1990, 133-148. Il démontre que pour l'orateur la République est un corps social, fondé sur trois organes, les magistrats, le Sénat, les citoyens (p. 134-135 ; *leg. agr.* 2, 91 ; 102 ; *Rab.* 2 ; 5 ; *Catil.* 1, 3 ; *Tusc.* 3, 10 ; *rep.* 1, 8), menacé par la maladie (p. 136-138 : la révolution, la décadence ; *leg. agr.* 1, 26 ; 1, 19 ; 2, 8 ; 2, 47 ; *Catil.* 1, 5), auquel seul le médecin, Cicéron (p. 140), par ses soins (p. 138 ; *Catil.* 2, 17), peut rendre la bonne santé : c'est la *res publica... conseruata ac restituta* (*Catil.* III, 1), où les trois organes retrouvent l'équilibre (p. 139 ; *Catil.* 2, 7 ; 4, 22 ; 4, 24), sous la forme de la *concordia*. Il semble que le travail de Cicéron sur la mémoire va dans le même sens : il s'agit de rendre la mémoire à des amnésiques, pour filer la métaphore de la santé de l'Etat. Sur la métaphore du corps de la République dont on ne devait pas hésiter à détacher un membre gangrené, cf. P. Jal, « *Pax ciuilis - Concordia* », *REL* 38, 1960, 210-231, p. 228, à propos de *Phil.* VIII, 6, 15. Plus prosaïquement, G. Achard note la volonté cicéronienne de rassembler autour de lui des Républicains comme Varron pour infléchir le régime césarien et permettre une restauration de la *res publica* ; c'est ainsi qu'il demande le rappel d'exilés comme Nigidius, Marcellus, Ligarius, Caecina... (« A propos de la correspondance de Cicéron en 46 - *Pro M. Tullio* », *VL* 93, mars 1984, 11-18, p. 13). C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 27, rappelle l'ancienneté de la métaphore du corps de l'Etat : « La cité est un corps que toutes ses parties contribuent à faire fonctionner, toutes sans exception. Voilà ce qu'expliquait Menenius Agrippa aux plébéiens révoltés au IV<sup>e</sup> siècle ; comme il comparait les patriciens au ventre et les plébéiens aux autres membres, les plébéiens "comprirent alors que le ventre avait lui aussi sa tâche à remplir, que, nourri par les autres membres, il les nourrissait eux-mêmes en leur faisant parvenir le sang, source de la vie et de la force, après l'avoir préparé par la digestion". Ainsi Menenius Agrippa apaisa-t-il les esprits. »

<sup>1191</sup>

L. Jerphagnon, « *Damnatio memoriae...* », juge que la mémoire de la pierre rappelle des *exempla* dont la répétition est une promesse de durée pour Rome. Le *ius imaginum* (p. 43), « c'était la lignée tout entière qui défilait, conduisant le rejeton à sa dernière demeure, en attendant que le suivant prenne la relève... Les statues ont la même finalité... Masques, effigies, inscriptions — qui prennent d'autant plus d'importance dans une civilisation que le livre y est rare, réservé à une toute petite minorité —, tout cela a été façonné, sculpté, gravé *aeternae memoriae, ad memoriam gloriae sempiternae* ou encore *ad fausti euentus memoriam*, autrement dit afin de pérenniser contre la mort une présence exemplaire parce que conforme à la tradition. C'est là le mémorial d'une exacte loyauté envers les valeurs de Rome : aussi longtemps que durera la pierre, cette fidélité-là fera des émules, engendrera dans d'autres présents d'autres fidélités, afin que dure *semper eadem* la Rome éternelle, *Roma aeterna...* En eux (les morts célébrés) Rome reconnaît un aspect de ce qu'elle se doit d'être génération après génération. »

<sup>1194</sup>

Nous renvoyons au titre de l'article de J.-F. Thomas, « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouch, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154, et à sa conclusion, p. 152-153, qui associe l'éternité de Rome à la conscience de son passé, à travers les *exempla* et la perpétuation du *mos maiorum* : « La gloire au contraire permet la transmission de ce patrimoine de valeurs et de mérites au fil des générations, avec donc une adhésion collective attendue. C'est cet enracinement dans le passé qui appelle sa pérennisation... (la gloire) n'est pas une célébration figée du passé, elle ne génère pas l'immobilisme : elle fixe des cadres. Elle s'ouvre l'avenir et n'est donc pas incompatible avec le progrès... Le passé ne conditionne pas le présent, il l'oriente bien plutôt par un encadrement des initiatives : que l'on pense aussi au culte des ancêtres, à l'enseignement de nombreuses inscriptions funéraires, à la littérature des *exempla*. Traditions et progrès composent ensemble le mouvement du temps pour construire l'éternité de Rome au-delà des variations historiques... "C'est dans la fidélité à la tradition, au *mos maiorum*, que l'homme romain trouve la plus haute justification de son action présente" (M. Meslin, *L'homme romain*, Bruxelles, 1985, p. 59). »

Cicéron à la conception stoïcienne, trop limitée à ses yeux, de la *memoria* dans les *Académiques* : la *memoria* lui est nécessaire pour des raisons de philosophie politique et morale, afin d'assurer la permanence de l'Etat et l'identité de Rome.

## D. La reconnaissance du citoyen honoré et la validation de ses actes : le salut de Cicéron par la *memoria* dans les discours du retour d'exil

Cicéron n'entre pas dans la logique des aventuriers qu'il dénonce, tout simplement parce qu'il l'ignore : elle n'appartient pas à sa philosophie politique, fondée sur l'intégrité des responsables politiques. En effet, il espère de Lépide ou de Plancus qu'ils réagissent avec gratitude aux propositions honorifiques qui leur sont faites à sa demande, en hommes de bien dont l'idéal serait de voir leurs bienfaits reconnus par la mémoire collective. Ce jugement optimiste sur la personnalité de ces traîtres en puissance s'explique par son idéal politique personnel : il attend d'eux qu'ils réagissent comme lui, à son retour d'exil, en 57, ainsi que l'attestent ses discours de remerciement au Sénat et au peuple. Prononcés au lendemain de son retour triomphal du 4 septembre 57 pour le premier et peu après pour le second, tous deux sont parcourus de bout en bout par cette idée obsédante : Cicéron n'a pas été oublié et son souvenir est assuré pour la postérité. Il faut analyser de près cette constante, la préoccupation de la *memoria*, en suivant le déroulement des deux discours<sup>1195</sup>.

Cicéron commence son discours *In senatu* en vantant l'action du Sénat en sa faveur,

<sup>1193</sup> A ce sujet, cf. J.-P. Vernant, *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, introduction, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 5-15, p.6-7 : « Pour un groupe d'hommes, se constituer un passé commun, élaborer une mémoire collective, enraciner le présent de tous dans un "autrefois" évanoui, mais dont la remembrance s'impose, unanimement partagée, c'est aussi, c'est d'abord conférer à certains personnages défunts ou à certains aspects de ces personnages, grâce à un rituel funéraire approprié, un statut social tel qu'ils demeurent, dans leur condition de morts, inscrits au cœur de la vie présente, qu'ils y interviennent en tant que morts, qu'ils jouent leur partie dans la maîtrise des forces sociales dont dépendent l'équilibre de la communauté et la permanence de son ordre. » Le chercheur évoque la célébration des héros morts au combat, dans l'épopée grecque ou indienne (p. 12-13) : « Ils demeurent à jamais vivants, dans la mémoire collective, comme des personnages exemplaires, des modèles que la remémoration poétique ne cesse de transmettre et d'actualiser tout au long des générations successives. Dans le statut de morts glorieux que leur confère la remembrance, sous ses deux formes institutionnelles : la mémoire du chant, indéfiniment répété, le mémorial du monument funéraire, pour toujours visible, ils acquièrent une réalité sociale et une efficacité symbolique dont la société des vivants ne saurait se passer. Par les hauts faits qu'ils ont su accomplir, la gloire qu'ils ont obtenue en mourant, ils forment "les hommes d'autrefois" : ils sont le passé du groupe, l'arrière-plan de la vie présente, les racines où s'implante... une tradition culturelle qui sert de ciment à une communauté, où elle se reconnaît elle-même, parce que c'est à travers la geste de ces héros défunts, continûment rappelée, que l'existence sociale, dans sa forme "civilisée", prend aux yeux des vivants sens et valeur. » Son étude, qui renvoie en fait à l'*exemplum*, peut s'appliquer à la mentalité romaine, comme le suggèrent J. Scheid, p. 121, n.15 : « Les observations de J.-P. Vernant à propos des rites funéraires grecs valent également pour la pratique romaine. » et N. Belayche, « La neuvaine funéraire », *La mort au quotidien dans le monde romain* : actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV, Paris-Sorbonne, 7-9 octobre 1993, éd. F. Hinard, Paris, De Boccard, 1995, 155-170, p. 167 : « On peut donc parfaitement appliquer à Rome ces remarques énoncées pour la Grèce par J.-P. Vernant »

<sup>1195</sup> Le second est une reprise, adaptée à la liesse populaire qui entoure le retour du consul de 63, du premier.

qu'il juge impérissable et qui lui procure l'immortalité :

***Itaque, patres conscripti, quod ne optandum quidem est homini, immortalitatem quandam per uos esse adepti uidemur. Quod enim tempus erit umquam cum uestrorum in nos beneficiorum memoria ac fama moriatur... ?***<sup>1196</sup>

Cette immortalité lui est conférée à plus d'un titre : non seulement parce qu'en le rappelant, le Sénat lui rend les honneurs et livre à la postérité le souvenir des bienfaits du consul réhabilité, mais parce que le souvenir de l'intervention même des *patres* est destiné lui aussi à être perpétué à jamais, du fait de son caractère exceptionnel<sup>1197</sup> ; ainsi, l'homme qui en est le bénéficiaire laissera un souvenir tout aussi éternel que celui du bienfait même dont il jouit : son nom s'y trouve définitivement associé. Ce double processus de perpétuation honore Cicéron, qui se déclare définitivement intégré à la *memoria* collective, historique, en se trouvant ainsi associé aux actes du Sénat. Tout en remerciant ce dernier de sa sollicitude — *uestrorum in nos beneficiorum* —, destinée à passer à la postérité, il trouve par là le moyen d'affirmer également la présence de son propre souvenir dans l'esprit des générations futures. A tel point d'ailleurs que la relation hiérarchique semble s'inverser : si le Sénat doit rester dans les mémoires, c'est parce qu'il a rendu l'homme d'Etat à la gloire et à la mémoire publique ! L'orateur procède par élargissement : l'aide du Sénat sera perpétuée par la mémoire de son bénéficiaire — *beneficiorum memoria* — puis par celle des Romains, qui la diffusera — *beneficiorum fama*. Cicéron établit donc un rapport de réciprocité — *moriatur* est un écho d'*immortalitatem* — avec le Sénat par le jeu de la *memoria beneficiorum*.

Après cette action de grâces, Cicéron passe en revue les différents responsables qui ont permis son retour, pour leur adresser individuellement ses remerciements ; leur énumération rythme le retour de l'ordre à Rome : le consul Lentulus, son collègue Quintus Caecilius Metellus Nepos<sup>1198</sup>, les différents préteurs et tribuns, enfin Pompée, dont il loue la gloire et les exploits :

***... cum uirtute, gloria, rebus gestis Cn. Pompeius omnium gentium, omnium saeculorum, omnis memoriae facile princeps, tuto se uenire in senatum arbitraretur...***<sup>1199</sup>

La gradation ascendante en trois temps *omnium gentium, omnium saeculorum, omnis memoriae* — répondant au rythme ternaire *uirtute, gloria, rebus gestis* — évoque l'étendue de la gloire de Pompée, dans l'espace et dans le temps, certes dans un but apologétique, mais prend une certaine élévation avec l'emploi de *memoria* : le terme, singulier et abstrait, définit un élargissement des deux autres repères, au pluriel, plus concrets ; en effet, la *memoria omnis* recoupe ici à la fois les *gentes* et les *saecula*, dans une globalisation qui finit par désigner l'Histoire universelle. Cicéron manifeste ainsi sa

<sup>1196</sup> CIC., P. red. in sen. 3 : « Il nous semble donc, pères conscrits, avoir obtenu grâce à vous une faveur que ne saurait même souhaiter un homme, une sorte d'immortalité. En effet, quel temps viendra jamais où le souvenir et la renommée de vos bienfaits pour nous s'évanouiraient... ? »

<sup>1197</sup> Cicéron souligne le grand nombre de sénateurs présents lors de son retour d'exil (Sest. 72) : *quae tum frequentia senatus !*

<sup>1199</sup> CIC., P. red. in sen. 5 : « ... quand Cn. Pompée, que sa valeur, sa gloire et ses exploits ont mis sans peine au premier rang de tous les peuples, de tous les siècles, de toute l'histoire, jugea qu'il pouvait venir sans danger au sénat... »

reconnaissance par la promesse d'éternité et d'universalité contenue dans le mot *memoria* : la perspective précédemment dégagée pour le Sénat culmine ici, et révèle encore une fois, mais appliquée à un individu, la place réservée à la *memoria* dans la reconnaissance des mérites par la postérité, donc la collectivité romaine dans son développement historique. Notons que le mérite de Pompée qui est retenu est d'avoir permis le rappel de Cicéron qui retourne ainsi la louange destinée à un autre à son profit.

Puis il choisit de préciser les mérites de chacun, à tour de rôle. En tête vient le consul de 57, son ami Publius Lentulus Spinther :

***Princeps P. Lentulus, parens ac deus nostrae uitae, fortunae, memoriae, nominis, hoc specimen uirtutis, hoc indicium animi, hoc lumen consulatus sui fore putauit, si me mihi, si meis, si uobis, si rei publicae reddidisset.***<sup>1200</sup>

Les deux images, paternelle et divine, placent Lentulus à l'origine d'une véritable renaissance de Cicéron. Puis celui-ci énumère au génitif les enjeux de cette résurrection : d'une part, *uita* et *fortuna*, que l'on peut associer, la *uita*, biologique, étant le plus concret, le plus immédiatement indispensable, la *fortuna*, plus abstraite, remettant l'exilé dans le fil d'un destin momentanément interrompu ; *memoria* et *nomen* d'autre part, eux aussi liés, par la synecdoque, le second étant contenu et pérennisé par la première. Se pose la question du génitif, subjectif ou objectif : évoque-t-il la mémoire personnelle de Cicéron, ou le souvenir laissé dans la mémoire publique ? Probablement les deux ; subjectif, car en le rappelant, on rend à Cicéron sa mémoire et sa conscience du bien-fondé de ses actes passés, on efface sa culpabilité, on l'oblige à sortir de la non-existence où il se morfondait

<sup>1198</sup> Sur les relations compliquées et fluctuantes de Cicéron et des frères Metelli, Celer et Nepos, cf. J. Van Ootthegem, « Cicéron se défend », *LEC* 25, 1957, 168-172. Sur Metellus Nepos, cf. Muenzer, *RE* III s. u. Caecilius, n° 96, col. 1216-1218 ; cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 174 ; cf. *Pro Sestio* 72. Légat de Pompée depuis 67, tribun de la plèbe en 62, il affronte Cicéron : il l'empêche de tenir son discours de sortie de charge, le 29 décembre 63, et l'autorise seulement à prononcer son serment (CIC., *fam.* V, 2, 7 ; *Att.* VI, 1, 22). Cicéron obtient malgré tout un succès, car le peuple, galvanisé par la formule prononcée, la reprend à voix haute (*Pis.* 6) : sine ulla dubitatione iuravi rempublicam atque hanc urbem mea unius opera esse saluam "j'ai juré sans hésitation aucune que l'Etat et cette ville ne devaient leur salut qu'à moi seul" Démis de ses fonctions par la faute de Caton, après avoir provoqué un incident au Sénat (on en vient aux mains !) en proposant le rappel d'Asie de Pompée "pour mettre un terme à la tyrannie de Cicéron" (Plut., *Cic.* 23), Metellus Nepos quitte alors Rome et rejoint Pompée (Dion Cass. XXXVII, 43). Consul en 57, réconcilié, il laisse Cicéron revenir d'exil, sans doute à l'instigation de Pompée. Sur Metellus Celer, cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 166, 183. Cf. B. Liou-Gille, « La *perduellio* : les procès d'Horace et de Rabirius », *Latomus* 53, 1, 1994, 3-38, p. 30-31 : alors que le sénatus-consulte ultime de Cicéron était désigné à la vindicte par le procès déclenché par César contre Rabirius, assassin de Saturninus en 100 (qui mettait en cause le principe même du sénatus-consulte ultime) et que ledit procès était en passe d'être perdu par Cicéron, Celer vient à son aide ; augure et préteur, il enlève le fanion placé sur le Janicule, déclenchant l'état d'alerte, ce qui interrompt toutes les activités civiques, et empêche ainsi la condamnation de Rabirius (Dion Cass. XXXVII, 28) . Légat de Pompée en 66, préteur en 63, il commande en 62 une province consulaire, la Gaule cisalpine, et empêche Catilina de passer les Alpes. Il se plaint à Cicéron de l'humiliation subie par son frère Nepos suspendu (*fam.* V, 1). Consul en 60, il meurt en 59, peut-être empoisonné par sa femme Clodia (il est le beau-frère de Clodius). Sur Metellus Celer, cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 166, 183.

<sup>1200</sup> *Ibid.* 8 : « A leur tête, P. Lentulus, le père et le dieu de notre vie, de notre fortune, de notre mémoire et de notre nom, pensa prouver sa valeur, montrer son jugement et illustrer son consulat en me rendant à moi-même, aux miens, à vous et à la République. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

à Thessalonique <sup>1201</sup>. Objectif, par ailleurs, car en le rappelant, on rend Cicéron à la mémoire nationale, collective, où il reprend sa place, son nom, son honneur, et sort de l'oubli.

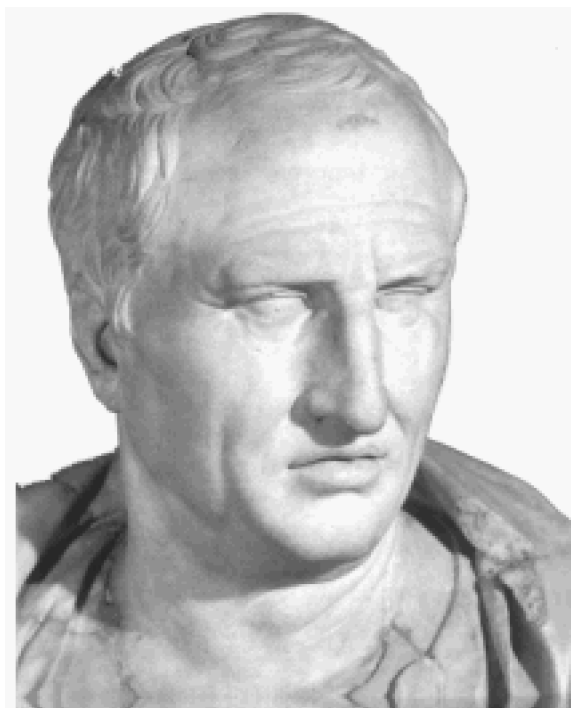


Fig. 7 : Buste de Cicéron, Rome, Musée du Vatican ; cf. P. Grimal, *Cicéron...*, couverture.

1202

La *memoria* apparaît bien comme la garantie d'une existence pleine, digne de ce nom, reconnue à l'intérieur de la cité par les souvenirs perpétués. Ainsi, quand Cicéron vante l'immortalité acquise dans la mémoire de la postérité — la sienne ou celle d'un autre, comme Pompée —, nous croyons qu'il ne s'agit pas là d'un simple thème étudié de gloriole facile ou de flatterie, mais d'une donnée vitale à deux points de vue. En effet, sa philosophie politique exige le culte de la mémoire des grands hommes, exemplaire et stimulant, seule récompense capable, par sa promesse d'immortalité, de conférer à leurs émules une gloire éternelle, qui dépassera leur vie terrestre, donc de les galvaniser et de les contraindre à se dépasser et à agir pour le bien de la République reconnaissante ; en outre, vitale, cette mémoire l'est aussi pour répondre aux angoisses existentielles de Cicéron : être effacé de la mémoire des hommes dans l'exil ou dans la *damnatio memoriae*, c'est disparaître <sup>1203</sup>. Retrouver une place en son sein, c'est au contraire accéder à la véritable existence ; en effet, la *memoria* collective, en enregistrant les actes accomplis par l'individu, authentifie leur réalité et par conséquent celle de leur auteur, qu'elle intègre à l'intérieur de la communauté ; la grande peur de Cicéron semble d'être exclu de ladite communauté, et donc réduit à l'oubli. Seule la mémoire collective lui

<sup>1201</sup> On parlerait aujourd'hui de dépression : il a lui-même évoqué les tourments et les nuits sans sommeil vécus en Grèce.

<sup>1202</sup> Les portraits comme celui-ci font partie des monumenta susceptibles d'empêcher que ses concitoyens ne l'oublient. Buste de Cicéron, Rome, Musée du Vatican ; cf. P. Grimal, *Cicéron...*, couverture.

permet d'échapper au non-être qu'il a connu pendant son exil : Cicéron définit ainsi l'existence de l'individu par ses actes et par le souvenir qu'on en garde. Voilà pourquoi sa gratitude envers Lentulus ne nous paraît ni feinte ni sur-jouée : plus que la mort <sup>1204</sup>, Cicéron semble craindre dans l'exil et la condamnation, l'oubli, donc l'anéantissement de son existence aux yeux du monde.

L'idée est répétée plus loin, dans un texte déjà cité :

***Quid denique de illo die, quem P. Lentulus mihi fratrique meo liberisque nostris natalem constituit, non modo ad nostram, uerum etiam ad sempiterni memoriam temporis?*** <sup>1205</sup>

Nous citons le glissement de sens, de la génération contemporaine — *nostram* (*memoriam*) — à l'éternité — *sempiterni memoriam temporis*. Les mêmes éléments apparaissent : le *nomen* — Marcus, son frère Quintus, leurs enfants respectifs —, la naissance — *diem natalem* —, l'immortalité — *sempiterni temporis*. C'est avec la plus grande sincérité, et non dans l'emphase grandiloquente, que le banni remercie Lentulus, qui l'a sauvé de l'exil, pour le faire littéralement renaître au monde, en le rendant à la mémoire nationale, non seulement de ses contemporains, mais aussi de la postérité : c'est la consécration de ses *res gestae* de consul, et plus largement la légitimation de son existence humaine — l'évocation de ses intimes, de ses parents, qui ont aussi souffert des persécutions de Clodius, va dans ce sens. Il ne s'agit plus seulement de son triomphe politique, mais de son essence d'homme, sauvée physiquement et moralement.

La suite le confirme ; l'orateur resserre encore le cercle, évoquant avec sa puissance pathétique coutumière le rôle salulaire de son frère Quintus qui, rempli d'affection pour Marcus, fut le premier à œuvrer pour son rappel d'exil :

***... sed unus frater, qui in me pietate filius, consiliis parens, amore, ut erat, frater inuentus est, squalore et lacrimis et cotidianis precibus desiderium mei nominis renouari et rerum gestarum memoriam usurpari coegit.*** <sup>1206</sup>

Son action est passée par le réveil de la mémoire collective, et la mise en avant de

<sup>1203</sup> Cf. C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 43 : « l'homme ne se réalise que dans la cité, il est perdu s'il s'individualise et s'il vit dans l'"utopie de l'immédiat". Les Anciens ne doutaient pas que l'être humain fût mortel, mais ils pensaient que la continuité temporelle de la tradition, la force du lien civique, fondement de la vertu, lui permettaient de prendre sa part d'immortalité ; que la cité, par la chaîne des générations, garantissait l'individu contre son éphémère condition corporelle... car les cités durent et laissent leurs traces dans le souvenir des êtres humains. Or les hommes de la fin de la République, oublieux du passé, ont remplacé l'exaltation des Anciens par la jalousie : craignant avant tout la mort, ne songeant plus à servir de modèles à la postérité, ils rompent la série des *exempla*. »

<sup>1204</sup> Tite Live (*Per.* 120) et Plutarque (*Cic.* 48) lui prêtent le plus grand courage devant son assassin, le centurion Herennius, le 7 décembre 43, courage que le philosophe définit dans les *Tusculanes* comme réponse à la douleur et à la peur de la mort. Cf. également SEN., *suas.* VI, 17.

<sup>1205</sup> *CIC., P. red. in sen. 27 ; cf. supra p. 234.*

<sup>1206</sup> *Ibid.* 37 : « ... mais un frère unique en qui j'ai trouvé le dévouement d'un fils, les conseils d'un père, une affection vraiment fraternelle, a réussi par son deuil, ses larmes et ses prières quotidiennes à raviver le regret de mon nom et à rappeler la mémoire de mes exploits. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

l'œuvre — *rerum gestarum* — de son frère à Rome : l'exilé souligne le manque causé par son absence avec *desiderium*. La présence du verbe *renouari*, même accolé à *desiderium mei nominis*, évoque l'expression *memoria renouata* — le renouvellement du contrat de mémoire —, déjà plusieurs fois rencontrée ; d'autant plus que *nomen* a une relation précise avec la *memoria*, qui en permet la transmission. On peut admettre que *renouari* s'applique donc aussi, d'une certaine manière, à *memoriam* : il s'agit de rétablir Marcus Tullius dans son droit civique à la mémoire, dont il a été privé par l'exil, et de lui rendre sa place dans la mémoire collective, donc dans la société romaine. Empêcher son oubli, c'est le sauver moralement avant de le sauver physiquement.

La reprise de cette allocution, cette fois en direction du peuple, prolonge cette réflexion sur l'importance de la *memoria* collective pour l'individu. Hors d'elle, point de salut, aux yeux d'un Cicéron qui a éprouvé la cruauté de l'oubli !

En effet, dès l'exorde, il rappelle que la *memoria* publique était la seule récompense qu'il attendait pour les nombreux services rendus à la cité :

***Quod precatus a loue Optimo Maximo ceterisque dis immortalibus sum, Quirites... ut aliquando uos patresque conscriptos Italiamque uniuersam memoria mei misericordiaque et desiderium teneret...***<sup>1207</sup>

L'orateur renvoie clairement au discours prononcé six ans plus tôt, à la fin de son consulat et de la tentative avortée de coup d'Etat de Catilina<sup>1208</sup>. La phrase, fondée sur la même structure, présente les bienfaits de Cicéron consul dans une longue protase accumulative destinée à les valoriser, avant de conclure sur la nécessaire récompense espérée en échange : *memoria mei*, seul refuge pour un Cicéron qui n'ignorait pas quelles menaces planaient d'ores et déjà sur le vainqueur de Catilina et de ses séides ! Seule la *memoria* lui assurait la reconnaissance de ses actes en faveur de la République et donc son salut personnel. Quelques années plus tard, face au peuple de Rome, il répond donc terme à terme à ce précédent discours, et affirme ainsi la réussite de sa stratégie : il travaillait dans la quatrième *Catilinaire* à gagner sa place dans la *memoria* collective, parce qu'elle devait le préserver ; il constate en 57 qu'elle l'a effectivement sauvé des rets de Clodius et ses amis. Sa puissance est soulignée par la gradation généralisante des débiteurs — *uos (quirites)/patres conscriptos/Italiam uniuersam* — dont la mémoire reconnaissante semble finalement s'étendre à tout un pays, l'Italie, symbole lui-même de l'empire, ainsi personnifié ; Cicéron suggère en même temps le rôle prépondérant des municipes, qu'il avait séduits lors de sa campagne de 64, et qui le lui rendent bien en appuyant son rappel et en lui réservant un accueil triomphal lorsqu'il traverse l'Italie avant d'arriver à Rome en septembre 57.

Le ressort de cette réussite est clairement exposé un peu plus loin :

***... Marius uero non modo non a senatu, sed etiam oppresso senatu est restitutus, nec rerum gestarum memoria in reditu C. Mari, sed exercitus atque arma***

<sup>1207</sup> CIC., P. red. ad Quir. 1 : « Ayant imploré Jupiter très bon et très grand ainsi que les autres dieux immortels, citoyens, ... de vous donner un jour, ainsi qu'aux pères conscrits et à l'Italie entière, la mémoire, la pitié et le regret de ma personne... »

<sup>1208</sup> Cf. CIC., Catil. IV, 23, *supra* p. 361.

**ualuerunt.** <sup>1209</sup>

Car les précédents consulaires exilés revinrent sur proposition tribunicienne — Popilius, Metellus —, ou par la force comme Marius. Cicéron a souvent évoqué son compatriote d'Arpinum, pour louer ses bienfaits, mais aussi dénoncer sa dérive tyrannique. Il sert de double négatif à l'Arpinate, qui peut ainsi se définir comme le pendant lumineux, le positif de Marius, débarrassé des aspirations monarchiques. Ainsi, si Marius est revenu par la force, Cicéron a été rappelé, *a contrario*, par une mesure légale du Sénat, spontanée et motivée par la *memoria rerum gestarum* qui n'a pas joué dans le cas de Marius.

Le discours *Sur sa maison* prolonge cette réflexion : comme ses prédécesseurs, Cicéron bénéficie à son retour d'une gloire supérieure. Le souvenir du malheur traversé, de l'exil et de l'oubli qu'il entraîne, confère, par réaction sympathique, une mémoire éternelle. L'orateur s'appuie sur les mêmes exemples : Popilius, dont personne ne se souviendrait plus sans cela !

**quis enim iam meminisset eum bene de re publica meritum, nisi et ab improbis expulsus esset et per bonos restitutus?** <sup>1210</sup>

De même, l'adversité a grandi Metellus, et c'est le souvenir de son exil, puis de son rappel, qui a transmis à la postérité et immortalisé ses mérites !

**tamen (Q. Metelli) huius uiri laudem ad sempiterni memoriam temporis calamitas propagauit.** <sup>1211</sup>

Cicéron juge qu'il connaît le même destin : le fait d'avoir été injustement menacé d'oubli, puis rappelé donc réhabilité, ratifie ses décisions, valide ses actes et enrichit le souvenir de son nom, assuré désormais de pérennité.

Après avoir évoqué Marius devant les citoyens, Marcus Tullius vante, comme il l'a fait devant les sénateurs, l'action loyale et dévouée du consul Lentulus en sa faveur, dans les mêmes termes affectueux et reconnaissants à l'extrême :

**... P. Lentulus consul, parens, deus, salus nostrae uitae, fortunae, memoriae, nominis, simul ac de sollemni deorum religione rettulit, nihil humanarum rerum sibi prius quam de me agendum iudicauit.** <sup>1212</sup>

Lentulus est caractérisé par la même formule, avec les mêmes connotations, l'ajout du terme *salus* soulignant l'importance accordée par Cicéron à ce rappel d'exil, qui sonne comme un retour à la vie — nous avons parlé plus haut de renaissance —, puisqu'en retrouvant sa place dans la société et dans la mémoire romaines, il échappe à l'anéantissement du nom.

<sup>1209</sup> CIC., P. red. ad Quir. 10 : « quant à Marius, loin d'être rappelé par le Sénat, il ne le fut qu'en l'opprimant, et ce n'est pas le souvenir de ses exploits qui lui valut son retour, mais ses troupes en armes. »

<sup>1210</sup> CIC., dom. 87 : « qui, en effet, se souviendrait encore qu'il a bien mérité de la République, s'il n'avait pas été expulsé par les méchants et rétabli par les bons ? »

<sup>1211</sup> Ibid. 87 : « cependant le renom de cet homme s'est élevé jusqu'à l'immortalité par son malheur. »

<sup>1212</sup> CIC., P. red. ad Quir. 11 : « ... le consul P. Lentulus, le père, le dieu, le sauveur de notre vie, de notre fortune, de notre mémoire et de notre nom, en même temps qu'il faisait son rapport sur le culte divin, jugea qu'il ne devait traiter aucune affaire humaine avant la mienne. »



Pour cette raison, il assure ses défenseurs de sa reconnaissance par une *memoria beneficii* sans faille, qu'il promet, en une hyperbole, éternelle :

**... neque est excusatio difficultatis, neque aequum est tempore et die memoriam beneficii definire.**<sup>1213</sup>

Ainsi, le processus de réciprocité évoqué plus haut se trouve renouvelé ici, en un échange de bons procédés centré sur la *memoria* : ses bienfaiteurs lui ont permis de réintégrer la mémoire de tous, d'y retrouver sa place ; dès lors, lui-même leur assure sa reconnaissance, leur offre une place définitive dans sa propre mémoire. Le bienfait entraîne nécessairement son souvenir, donc la reconnaissance. Mais Cicéron surenchérit : sa mémoire, individuelle, répond à leur mémoire, collective.

Cicéron prolonge alors cette idée et l'amplifie en dépassant sa seule mémoire personnelle :

**Quapropter memoriam uestri beneficii colam beniuolentia sempiterna, nec eam cum anima expirabo mea, sed etiam cum me uita defecerit, multa monimenta uestri in me beneficii permanebunt.**<sup>1214</sup>

L'adjectif *sempiterna* qui qualifie fréquemment la *memoria* ne réduit pas ici la reconnaissance de l'exilé à une simple flatterie hyperbolique et adulatrice, comme le démontre la suite de la phrase : la mort même de Cicéron ne l'empêchera pas d'exécuter ce devoir de mémoire envers Lentulus et les autres. Cette affirmation peut trouver deux explications compatibles, voire complémentaires, observables dans l'œuvre philosophique. D'une part, la *memoria* est éternelle parce qu'elle est la marque d'une âme immortelle, selon le processus de la réminiscence platonicienne admis par Cicéron ; d'autre part elle est une faculté d'appréciation du temps de nature divine et participe à la définition d'un principe spirituel supérieur présent en l'être humain, qui le rattache au monde des dieux et lui confère ainsi une part d'immortalité. L'expression *memoriam (uestri beneficii) colam* nous paraît aller en ce sens ; le « culte » de la *memoria* n'est pas qu'une métaphore : il est à comprendre au sens plein du terme, et définit chez Cicéron une véritable mystique de la *memoria*, qui dépasse, ou plutôt élève le simple échange de services au rang de mode de vie ou d'*ars vivendi*. Même après la mort de Cicéron, le souvenir des bienfaits sera pérennisé par son âme immortelle : si l'on s'en rapporte à l'anecdote de Cyrus évoquée dans ses ouvrages philosophiques plus tardifs<sup>1215</sup>, elle poursuit *post mortem* son œuvre de commémoration sur terre, pour la plus grande gloire des hommes de bien encore en vie, et elle contribue à perpétuer le souvenir de leurs mérites.

D'autre part, cette *memoria sempiterna* se trouve manifestée par les *multa*

<sup>1213</sup> *Ibid.* 23 : « (la reconnaissance due aux bienfaiteurs)... ne peut trouver une excuse dans la difficulté, et il ne convient pas d'enfermer le souvenir d'un bienfait dans les limites du temps et des jours. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

<sup>1214</sup> *Ibid.* 24 : « C'est pourquoi, j'entreprendrai le souvenir de votre bonne action avec une éternelle bonne volonté, et loin qu'il s'exhale avec mon dernier soupir, même quand la vie m'aura quitté, il restera maints témoignages durables de votre bienfait à mon égard.

<sup>1215</sup> Cf. *supra* CIC., Cato 80-81, p. 195-196.

*monimenta uestri in me beneficij* ; ils peuvent prendre de multiples formes : éloges rédigés par Cicéron, monuments érigés en l'honneur des bienfaiteurs à son instigation. Ou encore, *monimenta* produits par la postérité, sous l'influence de l'âme immortelle de l'orateur intervenant parmi les vivants, conformément à la démonstration de Cyrus. En évoquant ces *monimenta* futurs, Cicéron retrouve une idée déjà présente dans les *Catilinaires* et le *Pro Sestio*, qui relève de sa vision de la communauté romaine, à travers la mémoire collective, et non plus seulement individuelle. En effet, en leur promettant des *monimenta*, marques de souvenir indélébiles dans la mémoire nationale, il assure ses bienfaiteurs de leur intégration dans cette dernière. Par un élargissement, Cicéron donne à voir la dissolution de la mémoire individuelle dans la mémoire collective. Certes, la proposition est valorisante pour lui, puisque ce facteur d'intégration, c'est son retour d'exil, qu'il place au centre de tout, comme élément déclenchant de la constitution de *monimenta* en leur honneur : si l'on se rappelle plus tard avec bienveillance les bienfaiteurs, c'est parce que l'on se rappelle le bienfait, le retour de Cicéron rendu à la nation admirative, motif d'orgueil, dira-t-on, pour le consulaire. Mais dépassons la fanfaronnade : Cicéron désigne son retour triomphal comme un souvenir fédérateur, capable de rassembler et d'unir toute la communauté romaine pour une durée qu'il espère infinie ; ainsi seulement elle échappera à ses vieux démons : la discorde, la guerre civile. Il est le ferment de la cohésion nationale. Ces *monimenta*, tant à sa gloire qu'à celle de ses bienfaiteurs, font disparaître la mémoire individuelle au profit de la mémoire collective, disparition dont cette dernière doit ressortir soudée et plus forte, éternelle, pour garantir l'unité nationale. Cicéron retrouve ainsi dans les discours prononcés à son retour un système mis en place pour se protéger mais aussi pour protéger Rome, en unissant le destin de l'individu et celui de la nation, le premier se trouvant fondu dans le second, et en participant à l'élaboration d'une mémoire commune, reconnue de tous <sup>1216</sup>. Cette stratégie est donc une réponse concrète à ses tentatives de rassemblement autour de son nom, quelque dénomination qu'elles aient portée, *concordia ordinum*, *consensus omnium bonorum* ou *conspiratio bonorum omnium* <sup>1217</sup>.

*Memoriam colam*, voilà l'ambition politique de Cicéron. La *memoria* prend une valeur à la fois morale — comme accomplissement du devoir de reconnaissance qui fonde la société humaine — et politique — comme ciment de la nation, soudée autour de souvenirs partagés. Nous trouvons ainsi dès 57, dans ces discours, une anticipation des principes théoriques formulés dans les ouvrages philosophiques ultérieurs.

## E. La pérennité de la cité et les *monumenta* des individus méritants

---

La fusion de la mémoire individuelle et de la mémoire collective est une nécessité pour Cicéron ; elle n'est rendue possible que par la commémoration publique, qui pérennise le souvenir des hommes méritants, des héros de la République, et leur confère ainsi

<sup>1216</sup> N. J. Herescu, « Les trois exils de Cicéron », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 137-156, p. 14, 146 : il analyse le rapport entre le retour de Cicéron et le retour de la légalité à Rome. Cicéron n'est pas exilé, c'est la cité qui est exilée : *Non tum erat illa tum ciuitas* (*Parad.* IV, 28, p. 240).

<sup>1217</sup> Cf. CIC., *Catil.* IV, 22.

l'immortalité, dès lors qu'ils deviennent un élément constitutif de l'Histoire romaine, qu'ils alimentent. L'élaboration de l'Histoire, en tant que mémoire commune, est rendue possible par la construction de *monumenta*<sup>1218</sup>. Les derniers discours de Cicéron sont les plus caractéristiques de ce processus, probablement parce que la carrière de l'orateur est alors derrière lui, qu'il n'a plus à se soucier de concilier les différentes forces susceptibles de lui faire perdre un procès, un appui politique ou un suffrage ou de l'empêcher de durer — la plupart ont disparu, Crassus, Pompée, César, remplacés par la nouvelle génération ; dès lors, il ne lui reste plus qu'à défendre son dessein politique — sauver Rome des ambitieux — sans accepter le moindre compromis avec les factieux, ce qui explique sans doute la férocité verbale exercée à l'encontre d'Antoine et de ses amis, avec la plus grande intransigeance. C'est dans ce cadre que s'insère la politique des *monumenta*, récompenses attribuées aux héros, mais aussi garantie d'éternité pour la cité qui les offre.

Il est le premier à expérimenter ce processus, lorsqu'il raille Antoine, qui lui reproche d'avoir inspiré le meurtre de César. Bien loin de s'en blâmer, Cicéron s'en honore, retournant une fois de plus l'argument de son adversaire en sa faveur, d'autant plus qu'Antoine a loué Brutus et les conspirateurs ! Cicéron surenchérit, espérant en retirer une reconnaissance éternelle, diffusée par la mémoire des hommes :

***quae enim res umquam, pro sancte Iuppiter, non modo in hac urbe sed in omnibus terris est gesta maior, quae gloriosior, quae commendatior hominum memoriae sempiternae?***<sup>1219</sup>

En l'accusant de la sorte, Antoine le loue sans le vouloir et contribue à son immortalité, car par ses accusations, il reconnaît la responsabilité de Cicéron dans ce *facinus* et garantit ainsi que la postérité en sera consciente. Le désir de gloire du consulaire se trouve satisfait : il intègre la conscience collective et s'insère dans l'Histoire universelle, comme le confirme le choix de la comparaison suivante ; en l'accusant ainsi, en effet, Antoine, nous dit Cicéron, « l'enferme dans le cheval de Troie avec les chefs grecs », lui

<sup>1218</sup> M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, définit ainsi les *monumenta* (p. 90-91) : « L'*Vrbs* lui est chère parce que les lieux y possèdent ce "pouvoir de rappel" (*uis admonitionis*) dont il parle dans le *De finibus* (5, 2). Il en précise bien la nature : "nous pensons aux grands hommes avec plus de vivacité et d'attention quand les lieux nous y invitent" (*fin.* 5, 2, 4). » « Pour Varron (*Ling.* 6, 49), on désigne sous le nom de *monumenta* tout ce qui est écrit ou fait *memoriae causa* (Varron rapproche *moneo* et *memini* de *memoria*). Les divers emplois du mot dans l'œuvre de Cicéron le confirment... Le terme *monumentum* s'applique à tout ce qui témoigne — surtout d'un passé qu'il faut sauver de l'oubli — sous les formes les plus diverses. » (p. 91) La *uis admonitionis* des *monumenta* explique l'attachement de Cicéron à l'Histoire et plus particulièrement aux monuments anciens (p. 90) : « Ainsi se manifeste, à travers les lieux de l'*Vrbs* cités dans les discours, les traités ou la *Correspondance*, l'intérêt pour la passé d'un Cicéron qui est, de son propre aveu, passionné par l'Histoire (*Att.* 12, 13, 2 : *Ardeo studio historiae*). Il en estime d'ailleurs la connaissance indispensable pour l'orateur ». Les monuments matériels, par leur présence physique, ont une force d'avocation qui offre à la mémoire des citoyens le souvenir de ces grands hommes, selon un processus psychologique que Cicéron a observé chez lui et qu'il étend à tous, selon M.-J. Kardos (p. 91) : il est touché par les édifices « que hante le souvenir des hommes illustres du passé. Il avait déjà exprimé ce sentiment dans le *De legibus* (2, 4) : " Sur les lieux mêmes où subsistent les traces des êtres que nous aimons et que nous admirons, nous éprouvons une émotion que je ne saurais définir". »

<sup>1219</sup> *CIC., Phil. II, 32* : « *car a-t-on jamais accompli, ô grand Jupiter, dans notre Ville et dans l'univers entier, une action plus grande, plus glorieuse, qui se recommande mieux à l'éternel souvenir des hommes ?* »

permettant de rejoindre le mythe<sup>1220</sup> :

***In huius me tu consili societatem tamquam in equum Troianum cum principibus includis.***<sup>1221</sup>

Le seul fait qu'Antoine cite ainsi Cicéron constitue un *monumentum* — Antoine, *monumentum* de Cicéron, quel comble ! — capable de traverser le temps et d'irriguer la mémoire de la postérité, donc de participer à la construction de l'Histoire de Rome, c'est-à-dire de son identité. L'historiographie, relais d'une mémoire diachronique, courroie de transmission d'une génération à une autre, d'une *memoria* à une autre, se trouve en effet immédiatement évoquée — *litterae*. Son existence garantit la pérennité du souvenir pour les hommes méritants, Cicéron l'affirme en une question oratoire :

***quae uero tam immemor posteritas, quae tam ingratae litterae reperientur, quae eorum gloriam non immortalitatis memoria prosequantur?***<sup>1222</sup>

L'historiographie apparaît comme le réceptacle de cette *memoria* ; en garantissant l'immortalité aux héros, elle offre aussi à Rome l'éternité.

En effet, la peur de la fin de Rome nourrit le combat contre les fauteurs de trouble, aventuriers, chefs de guerre et autres conjurés, et en faveur de la concorde et de la stabilité. La guerre civile est un indice de cette possible fin des temps, ou du moins de la République. Pour l'éviter, la *memoria* est une arme, dont Cicéron use constamment. Le travail historiographique, auquel il est particulièrement attaché, est fondamental ; il immortalise les héros, leur offre une gloire éternelle, et fournit à la postérité des modèles dont la reproduction à l'infini, par l'exemplarité, garantit l'éternité de Rome, qui se trouva toujours sauvée par ses héros, en dernier lieu Cicéron lui-même. Ainsi, nous l'avons dit, Rome doit se souvenir de ses racines pour rester Rome et manifester une continuité

<sup>1220</sup> Sur le désir de devenir une partie constitutive de l'histoire de Rome, cf. M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, p. 99 : « ... on sait combien l'orateur tenait à laisser un souvenir impérissable de son consulat et de ses mérites d'homme d'Etat... pour lui la gloire, qui trouve son épanouissement dans l'immortalité, doit perpétuer le souvenir de la vertu... un *monumentum* aurait sa place dans la quête de la gloire... A ses yeux, surtout s'il est d'utilité publique, le *monumentum*... propose ainsi un exemple à suivre. » L'appel à Lucceius (*fam.* V, 2) pour immortaliser son consulat y répond (p. 99) : « L'injure faite à ce *monumentum* explique peut-être la lettre qu'il écrit à Lucceius en 56 : à cette époque, il brûle, dit-il, du désir de voir au plus tôt le souvenir de ses actions confié à un *monumentum* qui serait l'œuvre d'un grand historien comme son correspondant... » En effet (p. 92), « chez Cicéron, (les *monumenta*) sont très souvent des écrits, qu'il s'agisse de textes littéraires ou de documents officiels, par exemple dans les expressions : *litterarum monumenta* ; *annalium monumenta* ; *in rationibus monumentisque publicis*. » Mais comme le souligne M.-J. Kardos (p. 100), « ... il reste de lui un "monument" destiné à durer beaucoup plus longtemps que la pierre — ou le bronze — et dont il est l'auteur : son œuvre. C'est d'ailleurs cette œuvre sous ses diverses formes, utile selon lui à la jeunesse et contribuant à la gloire de Rome, qu'il appelle dans les *Philippiques* (2, 20) *monumenta mea*. » Elle remplit au mieux cette fonction en lui donnant une place dans la légende romaine et en pérennisant son nom et son action, comme la poésie d'Horace préserve le souvenir du poète (*Carm.* III, 30, 6-7) : Non omnis moriar multaue pars mei / uitabit Libitinam... "Je ne mourrai pas tout entier, et une bonne partie de mon être sera soustraite à Libitine..."

<sup>1221</sup> *CIC., Phil. II, 32* : « En m'associant à cette entreprise, tu m'enfermes avec les chefs dans le cheval de Troie. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1959).

<sup>1222</sup> *Ibid. II, 33* : « se trouvera-t-il une postérité assez oublieuse, une histoire assez ingrate pour ne pas honorer leur gloire par une mémoire éternelle ? »

identitaire. Mais plus fondamentalement, l'établissement de *monumenta* des grands hommes, donc la constitution de la *memoria* historique, sont considérés par Cicéron comme une manifestation de l'existence même de la cité. L'analogie avec l'âme est parlante : la *memoria* est une garantie de son immortalité, par son rapport particulier au temps, et parce qu'elle fonde la présence de l'*intelligentia* et de la *prouidentia*. Il en va de même pour la cité : se souvenir, c'est exister ! La *memoria*, à l'échelle individuelle comme à l'échelle collective est conscience de soi, elle constitue une preuve ontologique de l'existence. Tant que Rome se souvient de son passé, c'est qu'elle existe ; il est donc judicieux, aux yeux de Cicéron, de lui constituer une mémoire historique dont le souvenir de son consulat devient l'un des éléments essentiels. Il bâtit donc un réseau de *monumenta* destinés à rappeler à l'avenir Rome à elle-même, et à lui permettre de rester Rome<sup>1223</sup>.

Ces *monumenta* ne concernent pas seulement sa propre personne, mais aussi tous les hommes de bien qu'il a pu grouper autour de lui, notamment grâce à la *memoria*. C'est ainsi qu'il réclame les honneurs de la mémoire collective, en l'occurrence, dans la neuvième *Philippique*, une statue sur les Rostres, pour Servius Sulpicius Rufus, mort de maladie alors qu'il avait été envoyé en ambassade auprès d'Antoine par le Sénat<sup>1224</sup>.

Il s'appuie sur des précédents : la statue commémorant la mort de quatre ambassadeurs romains envoyés à Fidènes, tués par le roi de Véies Tolumnius en 437<sup>1225</sup>. Le *monumentum* — *statua* — a rempli sa fonction : il garantit le souvenir, dans la

<sup>1223</sup> Sur l'espoir d'immortalité suscité par les *monumenta*, en réponse aux aspirations spirituelles de Cicéron, cf. M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, p. 100-101 : « "L'idée que la postérité parlera de moi (*commemoratio posteritatis*) m'emporte à je ne sais quels rêves d'immortalité" confiait-il encore au début de la lettre à Lucceius... Mais finalement, à travers l'importance qu'il accorde aux réalisations de toutes sortes désignées sous ce nom, c'est peut-être sa préoccupation essentielle qui se révèle, celle qui a donné son sens à sa vie et à son œuvre. Ne déclarait-il pas en effet, dans le *Pro Archia* : "Chez tout être d'élite réside une sorte d'énergie spirituelle (*uirtus*) qui, nuit et jour, stimule l'âme de l'aiguillon de la gloire et l'avertit (*admonet*) qu'il faut non pas laisser le souvenir de notre nom s'en aller avec les instants de notre vie, mais au contraire lui donner une durée égale à toute la postérité", ajoutant : "Ce souvenir, soit qu'il doive après ma mort échapper à ma perception, soit que, selon l'opinion des gens les plus sages, il vienne toucher quelque partie de mon âme, du moins il est certain que maintenant, j'en ai une idée, une espérance qui me réjouit" ? Aux yeux de Cicéron, un site, un lieu qui a été le décor d'une vie semble posséder une signification spirituelle. De même, le *monumentum* est à la fois "indication sur le passé et avertissement pour l'avenir", il rappelle et il exhorte. Les *monumenta* de l'*Vrbs* sont une incitation à imiter les grands hommes, un appel à tenir un rôle ; ils sont aussi la preuve que le service de l'Etat, du bien commun, ouvre la voie à l'immortalité. »

<sup>1224</sup> G. Boissier, *Cicéron et ses amis*..., p. 312-314, trace le portrait de Sulpicius Rufus, juriste érudit ami de Cicéron, passif et influençable selon le commentateur. Il est préteur en 65, consul en 51, gouverneur de Grèce en 46-45 : cf. T.R.S. Broughton, *The magistrates*..., t. 2, p. 158, 240, 299, 624. Cf. M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-10, p. 92, sur les statues commémoratives et en particulier celle de Sulpicius : « (Les *monumenta*) sont aussi des statues, *signa*, qui figent dans le bois, la pierre, l'or, l'airain les puissances divines ou les simples mortels... Quant aux statues honorifiques, c'est un sujet que l'orateur a longuement traité dans la IX<sup>e</sup> *Philippique*, en proposant des honneurs exceptionnels pour Ser. Sulpicius décédé au cours d'une mission officielle au début de 43 : selon lui, il existe d'autres *monumenta* des nombreux mérites d'un tel personnage ; et une statue de bronze sur les Rostres — à l'endroit le plus en vue donc — sera plutôt le *monumentum* de la reconnaissance du sénat. L'honneur d'un *monumentum* console ceux qui pleurent le défunt ; et surtout il est gage d'immortalité, car "la vie des morts repose sur le souvenir des vivants" (*Phil.* IX, 10). »

conscience de la postérité — *diuturnam memoriam* —, du sacrifice de citoyens méritants — *iustus honos* —, puisqu'il subsiste matériellement jusqu'à l'époque de Cicéron, c'est-à-dire qu'il assure la pérennité du souvenir dans sa mémoire — *usque ad meam memoriam*. Le lien entre la mémoire, notion abstraite, faculté de l'esprit, et l'époque chronologique, définie, matérielle et tangible, nous paraît ainsi essentiel dans la traduction du mot *memoria* : parce que la mémoire, principe d'appréciation du temps, est infinie, elle suscite la succession des époques ou générations. Un second exemple, plus fort parce que nominatif, s'enchaîne au premier : c'est la mort de Cnaeus Octavius, envoyé en Orient en 163-162 pour empêcher le petit-fils d'Antiochus de s'armer, et tué dans le gymnase de Laodicée. La statue élevée en son honneur est le seul *monumentum* de sa famille, mais suffit à assurer la gloire ultérieure de celle-ci<sup>1226</sup>. Le *monumentum*, public, est une récompense qui garantit la mémoire familiale d'Octavius, tout en l'intégrant à la mémoire nationale de Rome.

Cette reconnaissance permanente des mérites des citoyens est un gage d'éternité pour ceux-ci, mais aussi pour la cité elle-même : en les intégrant à sa mémoire collective, elle enrichit sa propre histoire et alimente sa propre existence ; Rome vivra donc tant qu'elle se souviendra de ses héros, depuis un lointain passé, jusqu'à un avenir dont Cicéron veut ainsi prévenir l'instabilité, la précarité, suscitées par les ambitions des chefs de guerre et de leurs épigones. En effet, une longue lignée de héros est la garantie pour Cicéron de la continuité historique de Rome, qu'il espère éternelle, conjurant ainsi le péril d'une fin de l'Histoire, donc de Rome, qu'il associe à la fin de la République, qu'il pressent et combat. Tous les *monumenta* contribuent à cette pérennité. Le *ius imaginum* en fait partie<sup>1227</sup>.

<sup>1225</sup> Cf. *supra* p. 234, CIC., *Phil.* IX, 4, texte, traduction et analyse. Nous avons vu comment s'opérait le glissement de "mémoire" à "génération" dans ce texte.

<sup>1226</sup> Cf. *supra* p. 235, CIC., *Phil.* IX, 5, texte, traduction et analyse.

<sup>1227</sup> F. Dupont, « *Imago* identique et *imago* identitaire : le jeu du double dans la comédie romaine », *Images Romaines* : actes de la table ronde organisée à l'Ecole normale supérieure, 24-26 octobre 1996, 247-259, éd. F. Dupont et C. Auvray-Assayas, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998 (Etudes de littérature ancienne 9), 247-259, p. 247-248, analyse le fonctionnement du *ius imaginum*. L'illustration montre un patricien romain portant les masques mortuaires de ses ancêtres (Rome, I<sup>er</sup> s. av. J.-C., musée Barberini, Rome ; photo : Institut archéologique allemand, Rome ; extrait de M. Wheeler, *L'art romain*, Paris, 1992, p. 163).



Fig.8 : patricien romain portant les masques mortuaires de ses ancêtres (Rome, I<sup>er</sup> s. av. J.-C., musée Barberini, Rome ; photo : Institut archéologique allemand, Rome ; extrait de M. Wheeler, *L'art romain*, Paris, 1992, p. 163).

Pour cette raison, la *memoria* apparaît comme une vertu nécessaire, voire un devoir. Obligation morale, elle est la juste récompense accordée par les vivants aux morts qui ont œuvré pour Rome, et qui sont ainsi sauvés de l'oubli en retrouvant une forme de vie dans la mémoire nationale. Cicéron attend une telle marque de reconnaissance du sacrifice de Sulpicius, une statue, comme celle des ambassadeurs ou d'Octavius : elle consacrera son souvenir, mais aussi le jugement du Sénat sur Antoine, considéré comme le fauteur de guerre à qui l'on envoyait Sulpicius en ambassade. En valorisant la mémoire du héros, on enterme du même coup la lourde responsabilité et le déshonneur d'Antoine aux yeux de la postérité :

***Quodcirca etiam ad posteritatis memoriam pertinere arbitror exstare quod fuerit de hoc bello iudicium senatus: erit enim statua ipsa testis bellum tam graue fuisse ut legati interitus honoris memoriam consecutus sit.***<sup>1228</sup>

Cicéron s'appuie alors sur la mémoire des sénateurs, pour leur rappeler qu'ils sont responsables de la mort de Sulpicius, puisqu'ils l'ont envoyé en députation alors qu'il alléguait pour rester à Rome la maladie qui l'emporta finalement :

***Quodsi excusationem Ser. Sulpici, patres conscripti, legationis obeundae recordari uolueritis, nulla dubitatio relinquetur quin honore mortui quam uiuo iniuriam fecimus sarciamus.***<sup>1229</sup>

Très clairement, l'acte de mémoire, soutenu par un *monumentum* — une statue honorifique — sauvera le héros de l'oubli, et lui offre une seconde vie, éternelle celle-là :

***Reddite igitur, patres conscripti, ei uitam cui ademistis. Vita enim mortuorum in memoria est posita uiuorum. Perficite ut is quem uos inscii ad mortem misistis immortalitatem habeat a uobis. Cui si statuam in rostris decreto uestro statueritis, nulla eius legationem posteritatis obscurabit obliuio.***<sup>1230</sup>

Cicéron confronte la mort physique de Sulpicius, dont le Sénat est jugé involontairement responsable — *ad mortem misistis* — et l'immortalité spirituelle acquise auprès de la postérité, la *memoria uiuorum* se trouvant dépositaire de la *uita mortuorum* ; la confiance dans une seconde vie conférée par la mémoire de la postérité paraît évidente. Telle est la récompense promise au héros.

Sulpicius laisse derrière lui divers *monumenta*, à commencer par ses nombreuses qualités ; la statue érigée sur les Rostres en est un parmi d'autres :

***Ergo hoc statuae monumento non eget, habet alia maiora. Haec enim statua mortis honestae testis erit, illa memoria uitae gloriosae, ut hoc magis monumentum grati senatus quam clari uiri futurum sit.***<sup>1231</sup>

Ce *monumentum* exprime la reconnaissance de la nation, à travers la structure comparative *magis... quam*, qui souligne qu'un bienfait en est retiré par le Sénat plutôt que par Sulpicius. En effet, si Sulpicius reçoit l'immortalité, le Sénat, lui, l'intègre dans une longue suite de héros dévoués à Rome, dont l'Histoire se trouve ainsi enrichie, et la continuité renforcée : l'immortalité des héros, permise par la *memoria* de la postérité, est une promesse d'éternité pour Rome. Du reste, le *monumentum* est moins à la gloire de Sulpicius qu'à celle du Sénat, qui s'intègre lui-même dans la glorieuse histoire de Rome,

<sup>1228</sup> CIC., Phil. IX, 7 : « C'est pourquoi, pour le souvenir même de la postérité, il convient, je crois, que subsiste un témoignage du jugement porté par le Sénat sur cette guerre : la statue même attestera l'importance d'une guerre où la mort d'un délégué a entraîné la consécration de sa mémoire. »

<sup>1229</sup> Ibid. IX, 8 : « Si vous voulez bien vous rappeler, Sénateurs, les motifs que Ser. Sulpicius alléguait pour décliner sa mission, vous n'aurez plus aucune hésitation à honorer son trépas, pour réparer le tort que nous lui avons fait de son vivant. »

<sup>1230</sup> Ibid. IX, 10 : « Rendez donc, Sénateurs, la vie à celui que vous en avez privé. La vie des morts repose sur le souvenir des vivants. Faites en sorte que celui que vous avez envoyé involontairement à la mort reçoive de vous l'immortalité. Si vous lui élevez par décret une statue sur les rostrs, aucun oubli ne ternira dans la postérité l'éclat de sa mission. »

<sup>1231</sup> Ibid. IX, 11 : « Aussi la statue n'est-elle pas pour lui un monument nécessaire ; il en a d'autres plus imposants. Si cette statue doit attester la noblesse de sa mort, les autres rappelleront la gloire de sa vie, en sorte que ce monument évoquera plutôt la reconnaissance du Sénat que le mérite du citoyen. »



celle des *memores* et des *grati*.

En face, l'oubli apparaît comme le pire danger, car il traduit, au mieux, le désintérêt, au pire, l'ambition personnelle. D'où les appels continuels, menaçants, lancés par Cicéron à la mémoire des juges ou des auditeurs rassemblés au Sénat et au Forum. Il est interdit d'oublier, non seulement par reconnaissance envers les citoyens méritants, mais surtout pour assurer la permanence romaine : tant que Rome se souvient de ses héros, elle existe et se reproduit à l'identique. La mémoire maintient la cohérence de l'Histoire romaine, donc de Rome. Voilà le devoir de mémoire tel que le définit Cicéron, qui éclaire d'un jour nouveau les appels adressés aux juges sous une forme impérative ou pressante évoqués plus haut. Ainsi, lors du procès de Milon, Cicéron invite les juges à sauver ce dernier de l'exil, puisqu'ils garderont de son action le souvenir positif d'un homme qui a servi sa cité en tuant Clodius :

***Memoriam Milonis retinebitis, ipsum eicietis ?*** <sup>1232</sup>

L'asyndète révèle une contradiction absurde : il serait inconséquent de bannir Milon tout en gardant le souvenir de son bienfait, le meurtre de Clodius.

La mémoire est une obligation pour la cité, dans la mesure où elle constitue la gratification qui incite les citoyens à accomplir leur devoir envers la République. Cette réflexion est développée dans la dernière *Philippique* connue. Cicéron la prononce le 21 avril 43 devant le Sénat réuni au temple de Jupiter capitolin. La veille, il a été ramené triomphalement de sa maison jusqu'au Capitole. Car une première victoire vient d'être remportée à Modène contre les troupes d'Antoine. Cicéron réclame la poursuite de la lutte, et surtout une récompense honorifique pour les héros qui ont contribué à défaire l'ennemi au prix de leur vie pour un bon nombre — les consuls Hirtius et Pansa ont été tués. Cette récompense témoigne de la reconnaissance de Rome, garantie par la mémoire collective. En conséquence, le consulaire propose d'élever un *monumentum* aux soldats méritants, morts pour la patrie :

***Placet igitur mihi, patres conscripti, legionis Martiae militibus et iis qui, una pugnantes, occiderint monumentum fieri quam amplissimum.*** <sup>1233</sup>

Le superlatif absolu renforcé — *quam amplissimum* — souligne l'importance fédératrice d'un monument symbole de l'union des combattants autour d'une idée républicaine — *una pugnantes*. Ceux-ci ont sacrifié leur vie terrestre en échange d'une gloire supérieure, éternelle ; c'est l'application directe du principe énoncé dans le *De re publica* : nourrir les héros de gloire <sup>1234</sup> :

***Brevis a natura uita nobis data est; at memoria bene redditae uitae sempiterna. Quae si non esset longior quam haec uita, quis esset tam amens qui maximis laboribus et periculis ad summam laudem gloriamque contenderet?*** <sup>1235</sup>

L'opposition est nettement marquée entre la vie physique — *uita* — et la mémoire de la

<sup>1232</sup> CIC., Mil. 101. Pour la traduction, cf. supra p. 337.

<sup>1233</sup> CIC., Phil. XIV, 31 : « Je propose donc, Sénateurs, d'élever aux soldats de la légion de Mars et à ceux qui sont morts en combattant avec elle le monument le plus majestueux. »

<sup>1234</sup> CIC., rep. V, 12.

postérité — *memoria* —, par l'antonymie lexicale et le chiasme de *brevis* et de *sempiterna*. Le jeu sur les verbes *data est/reddita* souligne la nature mortelle de l'existence humaine et donc sa différence avec celle de la *memoria*, éternelle. La leçon de Scipion dans le *De republica* est affinée dans cette dernière *Philippique* ; elle se fonde sur une relation d'échange, de réciprocité : c'est la promesse d'un souvenir éternel contre une « reddition honorable de l'existence » — *bene redditae uitae*. Le souvenir de cette mort au service de la cité garantit une reconnaissance durable.

Un *monumentum* doit donc marquer cette reconnaissance dans le temps et la transmettre à la postérité, pour l'éternité : il consiste en un autel dédié à la bravoure, une *ara uirtutis*, qui unit dans la mort tous les soldats tués au service de Rome, et les intègre dans la mémoire collective, nationale — *ad memoriam aeternitatis* :

**... eosque nec inhumatos esse nec desertos, quod tamen ipsum pro patria non miserandum putatur, nec, dispersis bustis, humili sepultura crematos, sed confectos publicis operibus atque muneribus eaque exstrukione quae sit ad memoriam aeternitatis ara Virtutis!**<sup>1236</sup>

Cet autel est conçu comme une consolation pour les familles :

**Quam ob rem, maximum quidem solacium erit propinquorum eodem monumento declarari et uirtutem suorum et populi Romani pietatem et senatus fidem et crudelissimi memoriam belli ; in quo nisi tanta militum uirtus exstisset, parricidio M. Antoni nomen populi Romani occidisset.**<sup>1237</sup>

Cette consolation consiste en une dilution du souvenir individuel à l'intérieur de la mémoire collective<sup>1238</sup> comme l'atteste la gradation ascendante *uirtutem suorum/populi pietatem/senatus fidem/memoria belli*. Ce qui autorise cette fusion, c'est l'analogie de la collectivité et de l'individu : les vertus individuelles — *pietas, fides, memoria* — sont effectivement étendues à l'ensemble de la communauté. Le souvenir du sacrifice de ces soldats est immortalisé<sup>1239</sup> dans l'histoire de Rome par l'autel de la *uirtus* parce qu'ils sauvent la mémoire collective, le *nomen populi Romani* qu'Antoine veut détruire.

Un tel monument est bien destiné à la mémoire des générations futures, pour une

<sup>1235</sup> CIC., *Phil. XIV*, 32 : « Brève est la vie que nous a donnée la nature ; mais le souvenir d'une vie noblement rendue est éternel. S'il n'était pas plus long que cette vie, qui serait assez dément pour s'efforcer d'atteindre, au prix des plus grands labeurs et périls, le faite de l'honneur et de la gloire ? ». Cf. *Tusc. I*, 33 ; *Cato* 82 ; *Platon, Banquet*, p. 208 d.

<sup>1236</sup> *Ibid.* *XIV*, 34 : « ... et que ceux-ci, loin de rester sans sépulture et à l'abandon (ce qui toutefois, en faveur de la patrie, ne passe même pas pour un sort malheureux) ou d'être incinérés sur des bûchers épars dans d'humbles funérailles, reposent à l'abri, par les soins et aux frais de l'Etat, dans un édifice qui restera, jusqu'au souvenir de l'éternité, l'autel du Mérite ! »

<sup>1237</sup> *Ibid.* *XIV*, 35 : « C'est pourquoi, les proches trouveront assurément une très grande consolation à voir le même monument attester à la fois le courage de leurs proches, la piété du peuple romain, la loyauté du Sénat et le souvenir d'une guerre très cruelle, dans laquelle, si les soldats n'avaient montré un tel courage, le parricide de Marc Antoine aurait anéanti le nom du peuple romain. » (Trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>1238</sup> De nombreux commentateurs examinent l'effort de mémoire qui entoure les morts à Rome à travers les différents rites funéraires. L'Annexe n° 14, p. 497 propose un bilan bibliographique étendu sur ce sujet.

durée que Cicéron juge infinie. L'attestent les termes *aeternitas*, *posteritas*, *sempiternus*, qui accompagnent *memoria* en abondance dans ses discours, souvent concentrés dans une même expression, en une redondance emphatique. C'est ainsi qu'il conclut cette dernière *Philippique* par une proposition de décret concernant la construction de cet autel, destiné à la « mémoire éternelle de la postérité » :

**... senatui placere ut C. Pansa, A. Hirtius, consules, imperatores, alter amboe, si iis uideatur, iis qui sanguinem pro uita, libertate, fortunis populi Romani, pro urbe, templis deorum immortalium profudissent, monumentum quam amplissimum locandum faciendumque curent quaestoresque urbanos ad eam rem pecuniam dare, attribuere, soluere iubeant, ut exstet ad memoriam posteritatis sempiternam scelus crudelissimorum hostium militumque diuina uirtus...**<sup>1240</sup>

Le sénatus-consulte manifeste donc une prise de conscience publique de ce sacrifice ; le *monumentum* construit, collectif, abritant le souvenir d'une foule anonyme apparaît comme la quintessence de cette mémoire collective, un lieu de mémoire où se fondent toutes les mémoires individuelles qui viennent enrichir l'histoire héroïque de Rome et lui garantir l'éternité<sup>1241</sup>, par l'assurance que la postérité en gardera le souvenir. Le Sénat vote cette mesure, attribuant à Hirtius, Pansa et Octavien le titre d'*imperator*, ainsi qu'un tombeau national pour les morts, des récompenses pour leurs proches et cinquante jours de supplications pour les trois *imperatores*<sup>1242</sup>. Il affiche ainsi sa confiance dans la proposition cicéronienne et dans l'éternité romaine.

L'appel à la *memoria* affirme donc la solidarité des contemporains de Cicéron non seulement avec leurs ancêtres mais aussi avec la postérité et confirme ainsi la continuité de l'histoire romaine.

<sup>1239</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 193, analyse ainsi la *gloria* utile mise en avant dans les discours : « Si malgré les doutes exprimés dans les traités, Cicéron proclame avec force en 43 que les soldats d'Hirtius, de Pansa et d'Octave sont promis à l'immortalité c'est qu'il veut montrer que les dieux sont aux côtés des *boni ciues* puisqu'ils accueillent après leur mort ceux qui ont lutté pour la *res publica*. Ainsi, d'une façon générale, les discours insistent surtout sur l'utilité et le prestige d'une gloire terrestre, louent la *gloria* elle-même plus que l'*honestum* qui, pour le philosophe, est la cause et la condition de la seule vraie gloire, varient suivant les circonstances sur la question de l'immortalité ; bref au total mettent en valeur les avantages (*utile*) plus que la grandeur (*rectum*) du *laudabile*. »

<sup>1240</sup> CIC., *Phil. XIV*, 38 : « ... le Sénat décide que les consuls et généraux victorieux C. Pansa et A. Hirtius, un seul ou tous les deux, s'ils le jugent bon, prennent soin de mettre en adjudication et de faire élever, en l'honneur de ceux qui ont versé leur sang pour la vie, la liberté, les biens du peuple romain, pour la Ville et les temples des dieux immortels, le monument le plus imposant possible, et qu'ils invitent les questeurs urbains à donner, allouer et acquitter l'argent nécessaire à cet effet, afin de montrer, pour le souvenir éternel de la postérité, la scélératesse des plus cruels ennemis et le divin courage de nos soldats... »

*Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 45-76, p. 54-55. Il étudie l'immortalisation poétique du héros de l'épopée grecque (p. 54-55) et associe mémoire littéraire et mémoire des morts (p. 65) : « (L'individu) existe par la permanence de son nom et par l'éclat de son renom qui restent présents, non seulement dans la mémoire de ceux qui l'ont connu vivant, mais pour tous les hommes à venir. Cette inscription dans la mémoire sociale revêt deux formes, solidaires et parallèles : le héros est mémorisé dans le chant épique qui, pour célébrer sa gloire immortelle, se place sous le signe de Mémoire, se fait mémoire en le rendant mémorable ; il l'est aussi dans le *mnēma*, le mémorial que constituent, à la fin du rituel funéraire, l'édification du tombeau et l'érection d'un *sēma*, rappelant aux hommes à venir (*essomenoisi*), comme le fait le chant épique, une gloire assurée ainsi de ne plus périr. » Comme nous l'avons dit, ces observations pourraient s'appliquer également à l'esprit romain et plus particulièrement à la doctrine cicéronienne : le discours de l'orateur est un *monumentum* célébrant les héros romains au même titre que le monument de pierre qui leur est dédié. La célébration littéraire est au même titre que le tombeau une réactivation du souvenir du mort, une *memoria renouata*. Inversement, refuser les honneurs funéraires, c'est effacer le souvenir du mort de la mémoire des hommes (p. 68) : « Rejeté de la mort, il se trouve du même coup rayé de l'univers des vivants, effacé de la mémoire des hommes. » J.-P. Vernant évoque la fonction commémorative de la littérature, en rappelant le lien généalogique des Muses et de Mnémosyne, *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, introduction, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 5-15, p. 14-15 : « Aux Muses de l'Iliade que l'aède invoque pour faire revivre en ses vers devant les hommes d'aujourd'hui les hauts faits des héros d'autrefois... filles de Mémoire ». C'est l'une des explications du goût de Cicéron pour le mythe homérique, sa fierté d'être associé aux chefs grecs cachés dans le cheval de Troie (cf. *supra* p. 385, *Phil.* II, 32 ; cf. *supra* p. 385, sur le discours-*monumentum*, M.-J. Kardos, « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101, p. 99).

<sup>1242</sup>

Cf. Dion Cassius, XLVI, 32. Sur la nature de l'entreprise de Cicéron et son échec, cf. B. Frischer, « *Monumenta et arae honoris uirtutisque causa* », *Bullettino della commissione archeologica* 88, 1982-1983, 51-86, p. 68-69 : « Our thesis that such lack of cooperation, consensus, and civility should have made public memorials impossible (during the late Republic) can be confirmed not, as it must be for earlier periods, *ex silentio*, but from the sources themselves... The mood of the times is shown even better by the failure of the Senate to honor with a *monumentum* even its own heroic supporters — the soldiers who fell fighting under Pansa at the first battle of Mutina on 14 April 43 B.C. In the *Fourteenth Philippic* (33-34, 38), Cicero proposed the construction of an *amplissimum monimentum*, presumably in Rome and not on the battlefield, that was to be *ad memoriam aeternitatis ara uirtutis* (34). Thus, it seems that Cicero had in mind an altar given *uirtutis causa*. The motion failed, and the survivors of the fallen soldiers had to content themselves with a *funus publicum* (cf. Dio 46.38.1-2). It is accordingly not surprising that the Senate also failed to bestow on the fallen leaders of its armies anything more impressive than public burial in the Campus Martius and, in the case of Pontius Aquila, a statue. » Il s'agissait d'un mémorial (p. 85) : « ... Cicero intended a memorial in Rome and not a mass grave on the battlefield ». Sur le vote des cinquante jours de supplication à Pansa, Hirtius et Octavien le 21 avril 43, et à D. Brutus le 26 avril 43, cf. L. Halkin, *La supplication d'action de grâces chez les Romains*, Paris, Belles lettres, 1953, p. 65-70. Cicéron a besoin de ces jours de supplication pour souder ses concitoyens contre Antoine. De même, en 51, à son retour de Cilicie, le souhait de Cicéron d'obtenir des jours de supplication et le triomphe qui en découle s'explique par la nécessité de faire jeu égal avec les *imperatores* et par le désir de compenser son exil de 58, comme une réhabilitation (p. 52-53, *fam.* XV, 4, 13), mais n'aboutira pas (cf. L. Halkin, *ibid.*, p. 48-57) : il obtiendra les supplications (p. 55), mais on sait que le déclenchement de la guerre civile en 49 interdit le triomphe à Cicéron (p. 57-58). L. Halkin, *ibid.*, observe la dérive des supplications d'action de grâce à la fin de la République et la surenchère à laquelle se livrent César et Cicéron. Il observe qu'à la suite de la conjuration de Catilina, Cicéron obtient quelques jours de supplications (p. 39-41 : trois ou cinq ; p. 39 : « Or, c'était la première fois qu'une telle distinction était accordée à un consul dans l'exercice de ses fonctions civiles, alors qu'il était revêtu de la toge et non du *paludamentum*), une couronne civique et le titre de père de la patrie. Puis le nombre de jours de supplication augmente de façon croissante avec César (p.59-63) : vingt jours en 55 et en 52, trente en 47 après les victoires remportées contre les Alexandrins puis Pharnace, quarante en 46 après Thapsus, cinquante en 45 après Munda. Dans sa servilité, le Sénat accepte de détourner cette pratique commémorative pour servir les intérêts d'un individu et accorde, outre les supplications, un quadruple triomphe en 46 (sur la Gaule, l'Egypte, Pharnace et Juba) ; en 45, le Sénat lui accorde un triomphe sur l'Espagne, le titre d'*imperator* comme surnom, le droit de porter la toge triomphale et la couronne de laurier dans tous les jeux (p. 60-61). Un pas supplémentaire est franchi après la mort de César quand Antoine fait décréter par la Sénat des actions de grâce « en l'honneur du dictateur défunt, considéré comme un dieu », à la date de son anniversaire (p. 62-63). Du coup, Cicéron entre dans ce jeu de surenchère et obtient cinquante jours et le titre d'*imperator* en 43 pour Hirtius, Pansa, Octavien, D. Brutus (p.65-70), augmentant même le nombre de jours proposé une première fois par le consulaire P. Servilius Isauricus ! Enfin, Antoine et Octavien obtiennent une année de supplications après leurs deux victoires de Philippi sur Cassius et Brutus (p. 70-71).

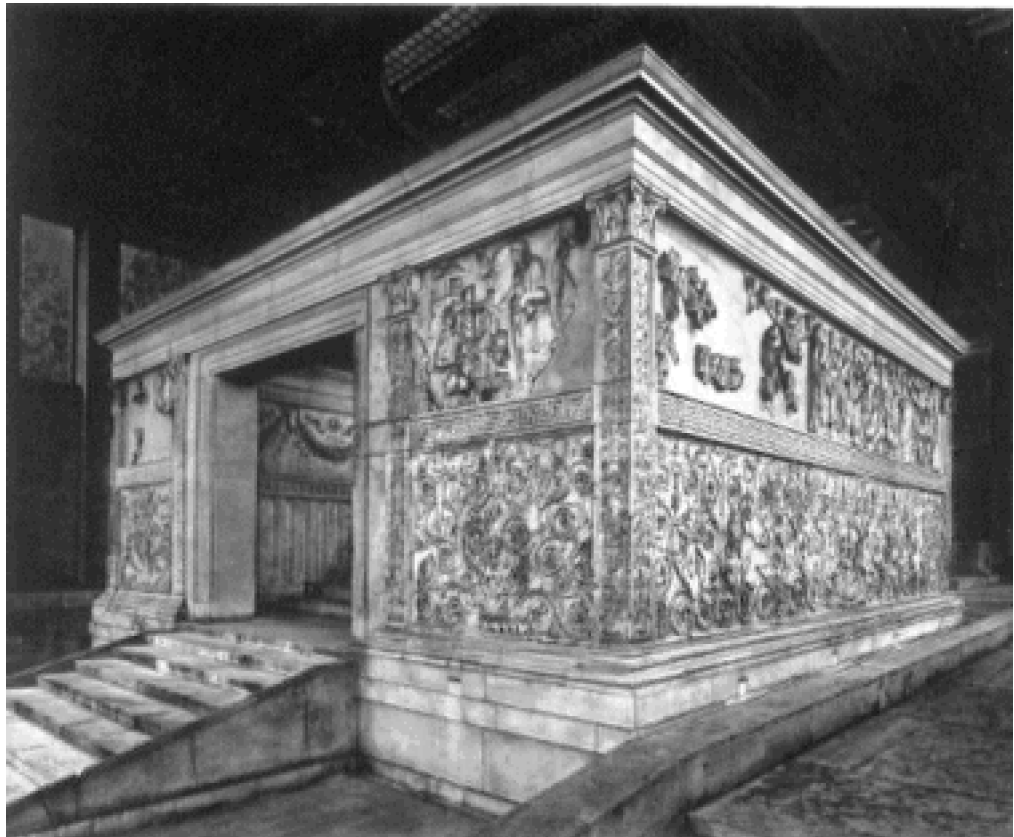


Fig.9 : Ara Pacis Augustae. Cf. Bianchi Bandinelli R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 186, ill. 200.<sup>1243</sup>

### III. De L'absence de mémoire au « juste oubli »

Une fois la *memoria* reconnue comme valeur politique fondamentale se pose la question de son absence : comment Cicéron l'envisage-t-il dans la vie de Rome ? Un critère moral intervient de nouveau, puisque, nous le constaterons, condamnable chez les ennemis de la République, l'oubli peut être en revanche une vertu chez ses défenseurs.

#### A. Les dangers de l'absence de mémoire

Si Cicéron vante la *memoria* de ses amis et de ses alliés, il stigmatise chez ses adversaires l'absence de cette vertu, qui entraîne la prolifération de tous les vices. C'est une constante dans ses attaques à l'encontre de Verrès, Pison, Clodius ou Antoine. L'absence de mémoire révèle leur immoralité, mais surtout leur esprit révolutionnaire, donc leur capacité de nuire à la République. Son expression la plus achevée est la

<sup>1243</sup> L'Ara Pacis Augustae permet d'imaginer l'Ara Virtutis voulue par Cicéron. Cf. Bianchi Bandinelli R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (*l'Univers des formes*), p. 186, ill. 200.

*damnatio memoriae*, qui condamne sa victime à l'oubli.

### 1. La transgression de la *memoria*, signe d'immoralité dans les *Verrines*

Le manque de mémoire est, chez un orateur, un défaut que l'avocat ne néglige pas de relever au tribunal. Ainsi, lors du débat préalable au procès de Verrès, Cicéron ridiculise Quintus Caecilius Niger, questeur de Verrès et accusateur complaisant que le parti sénatorial veut imposer à sa place pour permettre l'acquittement de l'ancien gouverneur de Sicile. En effet, Cicéron fustige son incompetence en tant qu'orateur, son défaut de qualités rhétoriques et intellectuelles, parmi lesquelles la *memoria*, qui sont nécessaires pour assumer ce réquisitoire :

***Putasne te posse de maximis acerbissimis rebus, cum causam sociorum fortunasque provinciae, ius populi Romani, grauitatem iudici legumque susceperis, tot res tam graues, tam uarias, uoce, memoria, consilio, ingenio sustinere ?***<sup>1244</sup>

Le principe d'une mémoire indispensable à la formation de l'orateur et à l'éducation de l'homme de bien est appliqué dans ce discours pour récuser l'adversaire : Cicéron relève chez ce dernier le manque de moyens et plus largement de culture révélé par l'absence des compétences oratoires, signes d'une véritable éducation humaniste ; la *memoria* se trouve en effet associée à des facultés naturelles, physiques — *uox* — et intellectuelles — *consilium, ingenium* — qui touchent à la nature même de l'homme. Privé de ces qualités, Caecilius révèle qu'il n'est pas un homme accompli et ne peut pas assumer une tâche qui requiert précisément l'épanouissement complet des capacités définissant l'humanité, dont fait partie la *memoria*. C'est à ce titre que la candidature de Caecilius est dénigrée peu après, une nouvelle fois, pour son manque de mémoire :

***... tamen esset magnum tantam causam, tam exspectatam, et diligentia consequi et memoria complecti et oratione expromere et uoce ac uiribus sustinere.***<sup>1245</sup>

Cet argument convainc les juges de l'incapacité de Caecilius, semble-t-il, puisque Cicéron devient finalement l'accusateur de Verrès. Il peut dès lors dénoncer les manquements de Verrès à la *memoria* et son reniement des vertus romaines. Ainsi se met en place dès 70 la stratégie qui prévaudra contre ses adversaires ultérieurs, jusqu'à Antoine en 44-43.

#### a. Verrès et la tentation de l'oubli

Le temps travaille contre l'orateur qui sait que ses adversaires veulent, par des manœuvres dilatoires, repousser le procès à l'année suivante, 69, qui verra arriver au sommet de l'Etat des membres du parti sénatorial, favorable à Verrès, notamment les

---

<sup>1244</sup> CIC., *diu. in Caec.* 37 : « Penses-tu que toi, quand il s'agit d'affaires si importantes et si pénibles, alors que tu te seras chargé de défendre la cause des alliés, la situation tout entière d'une province, les droits du peuple romain, la gravité d'une action judiciaire et des lois, tu pourras avoir la voix, la mémoire, la prudence, le talent nécessaires pour soutenir des intérêts si graves et si divers ? »

<sup>1245</sup> CIC., *diu. in Caec.* 39 : « ... ce serait cependant beaucoup pour toi, alors qu'il s'agit d'une cause si considérable et qui tient tout le monde dans une telle attente, que d'avoir assez d'activité pour t'en rendre maître, assez de mémoire pour l'embrasser, assez de talent oratoire pour l'exposer, assez de voix et de force pour la soutenir. »

consuls désignés Q. Caecilius Metellus Creticus et Hortensius, le propre avocat de Verrès, pendant que M. Caecilius Metellus, frère du précédent et ami de l'accusé, sera élu préteur, en charge de la *quaestio de repetundis*<sup>1246</sup> ! Pour cette raison, la péroraison de la première action contre Verrès, qui entraîne, après les témoignages de nombreux Siciliens, sa condamnation, s'attarde sur un conflit de mémoire. En effet, Cicéron refuse le délai de quarante jours que l'on propose avant la reprise du procès<sup>1247</sup> ; il sait qu'il provoquerait l'oubli de son réquisitoire :

***Non sinam profecto causa a me perorata, quadraginta diebus interpositis, tum nobis denique responderi cum accusatio nostra in obliuionem diuturnitatis adducta sit.***<sup>1248</sup>

Derrière l'hyperbole *obliuio diuturnitatis* se dévoile cette crainte constante de l'oubli, dont la nature n'est pas seulement psychologique : c'est le succès judiciaire qui se joue ici. En effet, si l'oubli est la garantie de la défaite, inversement une mémoire solide assurera la victoire :

***Huius iudici et laudis fructum et offensionis periculum uestrum, laborem sollicitudinemque nostram, scientiam quid agatur, memoriamque quid a quoque dictum sit, omnium puto esse oportere.***<sup>1249</sup>

Faire connaître les turpitudes de Verrès, imprimer leur souvenir dans la mémoire des juges, empêcher leur oubli par l'efficacité du discours, voilà la seule arme civile mise à disposition de l'orateur, dont Cicéron ne se privera jamais. Cette déclaration apparaît comme une véritable profession de foi, qui affirme sa confiance dans la *memoria*, et qui ouvre véritablement la carrière de Cicéron, la plaçant sous le signe de la mémoire, constante idéologique de son combat politique.

Verrès est la première victime de cette stratégie à la fois judiciaire et philosophique. En Verrès, il fustige un aristocrate dévoyé, *immemor*, qui a perdu la *dignitas* liée à ses origines. En perdant la mémoire, il néglige les valeurs du *bonus ciuis* dans tous les domaines, ce qui apparaît d'une manière flagrante dans les *Verrines* où

<sup>1246</sup> Pour ces précisions, cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 131. Cf. aussi R. Syme, *La révolution romaine...*, l'arbre généalogique des *Metelli* p. 661. Ajoutons que L. Caecilius Metellus, successeur de Verrès à la propréture de Sicile, tente de contrarier l'enquête de Cicéron sur place : il est le cousin ou le frère des deux Metelli que nous avons cités ! (cf. P. Grimal, *Cicéron...*, p. 107 et 109).

<sup>1247</sup> P. Grimal, *ibid.* p. 111 : « Lorsque commença le procès, donc, le 5 août, l'intention de la défense était d'obtenir, après la première action, un renvoi, "pour plus ample informé" et retarder ainsi la seconde action. » Cicéron mise donc tout sur une première action décisive — au point que, écœuré, Hortensius renoncera à plaider et que Verrès ne se présentera pas à la seconde action et s'exilera à Marseille, reconnaissant le succès de son accusateur (p. 112).

<sup>1248</sup> *CIC., Verr. I, 54* : « Je ne permettrai pas que, une fois que j'aurai complètement plaidé ma cause, on mette un intervalle de quarante jours pour nous répondre enfin, lorsque la longueur de ce délai aura fait oublier notre accusation.

<sup>1249</sup> *Ibid. I, 54* : « A vous doivent appartenir les fruits de cette action judiciaire avec la gloire qui vous en reviendra et le danger que vous courrez de faire des mécontents ; à moi doivent appartenir le labeur et le souci ; mais la connaissance exacte de la manière dont l'action est conduite, le souvenir de ce que chacun aura dit : voilà, je pense, ce qui doit appartenir à tout le monde. »

Cicéron énumère les différents aspects de sa trahison, de façon très systématique. La *pietas* et la *fides* sont par lui mises à mal.

Cicéron lui reproche précisément sa mémoire défaillante, signe évident de culpabilité : sa malhonnêteté, son cynisme, le poussent à oublier ses crimes. Cicéron choisit donc de les lui rappeler, en commençant par les impiétés commises en Cilicie où il était légat. La mémoire vaut prise de conscience et déshonneur :

***Potestne tibi ulla spes salutis commoda ostendi, cum recordaris in deos immortales quam impius, quam sceleratus, quam nefarius fueris ?***<sup>1250</sup>

L'oubli volontaire est une faute morale, il traduit le goût du mensonge. Cet appel à la mémoire doit donc couvrir Verrès de honte, en révélant sa mémoire défaillante, donc son immoralité. Ce défaut de mémoire est un choix délibéré qui marque la volonté de Verrès de ne pas se souvenir des valeurs traditionnelles — *pietas*, *fides*... — : il apparaît comme une forme de dénégation des réalités morales, donc une autorisation de commettre le mal, puisque l'oubli est un refus de le distinguer du bien. A tel point que l'accusateur l'appelle à une prise de conscience ; si Verrès fait jouer sincèrement sa mémoire, choisit de ne plus oublier, il reconnaîtra ses forfaits, et le bien-fondé de sa condamnation :

***Et si tum haec non cogitabas, ne nunc quidem recordaris nullum esse tantum malum quod non tibi pro sceleribus tuis iam diu debeatur ?***<sup>1251</sup>

C'est la mémoire qui permet d'établir les fautes, la frontière entre bien et mal, alors que l'oubli les confond et efface volontairement tout discernement.

Cicéron reproche à Verrès de nier toute mémoire, de refuser ses implications morales. La négation de la mémoire appelle la suspicion et traduit la perfidie et le goût du mensonge de Verrès. Elle exprime son défaut de respect pour les valeurs romaines traditionnelles — *pietas*, *fides*, *dignitas*...

## b. La pietas

Verrès a dépouillé le temple d'Apollon Délien. Or, il ne peut prétendre avoir ignoré sa sainteté, puisque la mémoire publique, relayée par l'historiographie — *litterae* —, la connaît :

***Si in pueritia non iis artibus ac disciplinis institutus eras ut ea quae litteris mandata sunt disceres atque cognosceres, ne postea quidem, cum in ea ipsa loca uenisti, potuisti accipere id quod est proditum memoria ac litteris.***<sup>1252</sup>

Cicéron constate que Verrès a porté atteinte à la sainteté d'autres temples, à Malte et en

<sup>1250</sup> Ibid. II, I, 47 : « Aucune espérance favorable de salut peut-elle se montrer à tes yeux, alors que tu te rappelles combien grandes ont été tes impiétés, tes scélératesses, tes abominations à l'égard des dieux immortels ? »

<sup>1251</sup> Ibid. II, I, 48 : « Et, si tu n'y songeais pas alors, tes souvenirs ne te disent-ils pas maintenant qu'il n'est point de châtement, si grand soit-il, qui ne te soit dû depuis longtemps pour tes actions scélérates ? »

<sup>1252</sup> Ibid. II, I, 47 : « Si, dans ton enfance, tu n'avais pas été formé par les techniques et par les disciplines qui t'auraient permis d'apprendre et de connaître ce qui a été confié aux œuvres littéraires, ne t'a-t-il donc pas même été possible plus tard, quand tu es venu dans le pays même, d'entendre parler de ce qui a été transmis par la tradition écrite ? » (trad. H. de La Ville de Mirmont modifiée, Paris, CUF, 1922).



Sicile. Il insiste dans sa présentation des faits sur la mémoire dont sont chargés ces lieux, ce qui suppose que leur valeur sacrée est connue de tous, intégrée dans la mémoire collective. Implicitement, Verrès est donc condamné parce qu'il contredit cette mémoire collective, oublie la sainteté de temples connus de tous : en cela il est impardonnable.

Ainsi, c'est la mémoire historique qui atteste la pérennité de la piété entourant le temple de Junon à Malte, profané et pillé par Verrès ; elle remonte jusqu'au roi Masinissa lui-même, qui fit rapporter au temple, durant la deuxième guerre punique, les défenses qui y étaient exposées et que ses marins en maraude avaient dérobées et lui avaient offertes :

***Quin etiam hoc memoriae proditum est... (regem) post ubi audisset unde essent, statim certos homines in quinqueremi misisse qui eos dentes reponerent.***<sup>1253</sup>

Cette expression conventionnelle — *hoc memoriae proditum est* — rend compte de la dangereuse marginalité de Verrès qui nie même l'Histoire par son comportement sacrilège, à l'encontre d'une tradition ancienne entérinée, d'un tabou.

Cicéron choisit de rappeler le vol de la Cérès du temple d'Henna en Sicile parce qu'il a bouleversé toute la province et touche donc la mémoire collective de cette dernière :

***... dum id eius facinus commemoro et profero quo provincia tota commota est.***

<sup>1254</sup>

Il rapporte ensuite l'histoire du culte, parce qu'elle touche encore à la mémoire d'un peuple :

***De quo si paulo altius ordiri ac repetere memoriam religionis uidebor, ignoscite.***

<sup>1255</sup>

En effet, ce lieu de culte est chargé du souvenir — *monumentum* —, consacré par l'historiographie grecque — *litterae* —, de l'aventure de Cérès et de sa fille Libera, c'est-à-dire Perséphone, dont la Sicile se considère comme le lieu de naissance, donc de célébration :

***Vetus est haec opinio, iudices, quae constat ex antiquissimis Graecorum litteris ac monumentis, insulam Siciliam totam esse Cereri et Liberae consecratam.***<sup>1256</sup>

C'est la mémoire collective qui retient Henna comme le centre de la Sicile et le lieu du rapt de la déesse :

***Henna autem, ubi ea quae dico gesta esse memorantur, est loco perexcelso atque edito...***<sup>1257</sup>

Cette longue évocation de l'histoire religieuse de ces temples siciliens et du respect qui

<sup>1253</sup> Ibid. II, IV, 103 : « Bien plus, l'histoire rapporte que... (le roi), après avoir appris d'où elles venaient, s'empresse d'envoyer dans un vaisseau à cinq rangs de rameurs des messagers spécialement chargés de remettre en place les défenses. » (trad. H. Bornecque et G. Rabaud modifiée, Paris, CUF, 1927).

<sup>1254</sup> Ibid. II, IV, 105 : « Je rappelle et j'expose à présent un attentat qui a bouleversé toute la province. »

<sup>1255</sup> Ibid. II, IV, 105 : « A ce propos, si je semble commencer en remontant un peu haut l'histoire d'un culte, excusez-moi »

<sup>1256</sup> Ibid. II, IV, 106 : « Voici, juges, une vieille tradition qui est établie sur les écrits et les souvenirs les plus anciens des Grecs : c'est que l'île de Sicile a été consacrée tout entière à Cérès et à Libera. »

les entoure montre que Verrès, par ses profanations et pillages répétés, transgresse la mémoire collective dont il nie l'importance et révèle par là son immoralité et la légitimité d'une condamnation.

Son impiété se manifeste encore lorsqu'il enlève à Ségeste une statue de Diane vénérée par les habitants, d'autant plus que certains ont encore en mémoire le retour de cette statue, volée par les Puniques et rapportée par les Romains victorieux :

**... arbitramini, quem fletum maiorum natu, quorum nonnulli etiam illum diem memoria tenebant, cum illa eadem Diana, Segestam Karthagine reuecta, uictoriam populi Romani reditu suo nuntiasset !**<sup>1258</sup>

La *memoria* des Ségestains est le gage de leur piété, du respect des dieux et de leurs racines. Verrès, lui, détruit cette mémoire et s'attaque aux dieux ; Cicéron l'associe implicitement à Carthage, citée ici, et surtout à sa qualité proverbiale et antiphrastique, la *fides punica*... Il oppose la mémoire respectueuse et pieuse des Ségestains à sa négation impie par Verrès.

### c. La dignitas et le mos maiorum

Son sacrilège est redoublé par le fait que la statue avait été rapportée de Carthage par Scipion, et que le socle désormais nu porte, accusateur, le nom de ce dernier ; en enlevant la statue, Verrès bafoue aussi la mémoire nationale, liée aux guerres puniques :

**Quo quidem scelere suscepto, cum inanis esset basis et in ea P. Africani nomen incisum, res indigna atque intoleranda uidebatur omnibus, non solum religiones esse uiolatas, uerum etiam P. Africani, uiri fortissimi, rerum gestarum gloriam, memoriam uirtutis, monumenta uictoriae C. Verrem sustulisse.**<sup>1259</sup>

Du coup, Verrès fait disparaître le socle, pour qu'on oublie l'affaire ! Après les dieux et l'Histoire, voilà qu'il s'attaque à la mémoire personnelle du héros :

**Quod cum isti renuntiaretur, existimauit homines in obliuionem totius negoti esse uenturos, si etiam basim tamquam indicem sui sceleris sustulisset.**<sup>1260</sup>

Ainsi, le criminel détruit les traces de *gloria* et de *dignitas*, transmises par la *memoria*. P. Boyancé souligne l'atteinte portée par Verrès à la *gloria* des héros romains, dont c'est pourtant la récompense<sup>1261</sup>. Il efface, il souille toutes les manifestations de *memoria*, au point de contaminer ceux qui l'entourent, et d'amener son défenseur, Publius Scipion

<sup>1257</sup> Ibid. II, IV, 107 : « Or Henna, où, suivant la légende, se passèrent les faits dont je parle, est sur un point élevé et dominant »

<sup>1258</sup> Ibid. II, IV, 77 : « ... représentez-vous les pleurs des vieillards, dont quelques-uns encore se rappelaient le jour où cette même Diane, ramenée de Carthage à Ségeste, avait annoncé par son retour la victoire du peuple romain ! »

<sup>1259</sup> Ibid. II, IV, 78 : « Une fois ton crime commis, le socle seul restant et portant gravé le nom de Scipion l'Africain, tous jugeaient indigne et intolérable que des objets sacrés eussent été outragés et, de plus, qu'un Caius Verrès eût anéanti la gloire des exploits de Scipion l'Africain, ce très vaillant héros, le souvenir de son mérite, les monuments de sa victoire. »

<sup>1260</sup> Ibid. II, IV, 79 : « A cette nouvelle, Verrès se flatta de faire oublier toute cette affaire en supprimant aussi le socle révélateur de son crime. »

Nasica — le futur beau-père de Pompée —, à trahir la mémoire de son aïeul en soutenant celui qui a détruit ce monument, alors qu'on attend de tout patricien qu'il défende cet héritage familial :

***Cum mos a maioribus traditus sit ut monumenta maiorum ita suorum quisque defendat, ut ea ne ornari quidem nomine aliorum sinat, tu isti aderis, qui non obstruxit aliqua ex parte monumento P. Scipionis, sed id funditus deleuit ac sustulit?*** <sup>1262</sup>

Renoncer à la *memoria* familiale, c'est déroger à une règle imposée par le *mos maiorum*, auquel le culte de la mémoire s'intègre, c'est fuir ses obligations, se montrer indigne de ses ancêtres, bref détruire un patrimoine. Cicéron le confirme dans une question oratoire angoissée, demandant qui peut protéger la mémoire de Scipion, si son descendant défend le profanateur :

***Quisnam igitur, per deos immortales, tuebitur P. Scipionis memoriam mortui, quis monumenta atque indicia uirtutis, si tu ea relinquis ac deseris nec solum spoliata illa pateris, sed eorum etiam spoliatores uexatoresque defendis ?*** <sup>1263</sup>

L'entretien du *monumentum* de Scipion manifeste matériellement le respect dû à la mémoire du mort. Le culte de la *memoria* familiale répond à la nécessité de continuité familiale, et doit s'exprimer concrètement par l'érection du *monumentum*, affirmation de mémoire. A Scipion Nasica, ce descendant indigne, Cicéron oppose la valeur des juges, notamment celle de Catulus, qui doit se montrer digne de son père <sup>1264</sup>.

Chez Verrès, la *memoria* individuelle est affectée dans la relation de *gratia* ou de *pietas*, même vis-à-vis d'un parent ou d'un ami : à la mort de Malleolus, questeur de Milet, Verrès devient le tuteur de son fils ; il récupère sa proquesture auprès de Dolabella, et fait

<sup>1261</sup> P. Boyancé, « Cicéron et l'empire romain en Sicile », *Kokalos* X-XI, 1964-1965, 333-353, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 140-159, p. 148 : « Un des reproches faits à Verrès sera de porter atteinte par certains de ses forfaits à cette gloire, à ce prestige : ainsi, à propos du rapt de l'Hermès de Tyndaris : "Il y a crime de majesté, dans ce fait qu'on l'a vu rencenser et emporter les monuments de notre empire, de notre gloire, de nos hauts faits" (Verr. II, IV, 88). La gloire sera de même la récompense de ceux qui exercent une activité impériale : lutte contre les ennemis, défense des alliés et même, dans la théorie du *De legibus*, elle devra être leur seule récompense : " Qu'ils reviennent chez eux (*domum*) avec gloire (*cum laude*) : en effet des hommes vertueux et intègres ne doivent rapporter en revenant de l'ennemi ou des alliés rien d'autre que la gloire" (*Ieg.* II, 18). » Au comportement destructeur de Verrès Cicéron oppose l'attitude de Marcellus qui, vainqueur des Syracusains, épargna leur ville pour en faire un *monumentum* (p. 151) : « Il vante la manière dont le général s'abstint, malgré le droit du vainqueur, de mettre la ville à sac et dont il a voulu, qu'elle fût en même temps, grâce aux trésors qu'il lui laissa, le monument de sa victoire, de sa douceur, de sa retenue. »

<sup>1262</sup> *CIC., Verr. II, IV, 79* : « Alors que, d'après la coutume transmise par nos pères, chacun défend les monuments de ses ancêtres en ne permettant même pas qu'ils soient embellis au nom d'autres personnages, iras-tu soutenir celui qui, non content de déprécier quelque partie du monument de Scipion, l'a renversé et détruit de fond en comble ? »

<sup>1263</sup> *Ibid. II, IV, 80* : « Qui donc, par les dieux immortels, protégera la mémoire de P. Scipion disparu, qui conservera les monuments attestant son mérite, si tu les négliges et abandonnes, si après avoir souffert le vol tu défends le voleur et le profanateur ? »

<sup>1264</sup> Cf. *supra* p. 295-296, *Verr. II, IV, 69*.

main basse sur la fortune de son pupille, trahissant la mémoire d'un compagnon mort. Cicéron le clame dans une tournure présentative, brève et cassante. Il évoque ironiquement la *memoria* de Verrès, par antiphrase, en s'adressant au mort sur un rythme ternaire — *en... en... en...* — qui suit le déroulement du temps : le passé — la confiance du mort en Verrès —, le présent — l'absence de respect pour la mémoire du mort —, l'avenir — le refus de prendre en compte la réaction future des vivants.

***Haec est istius praeclara tutela. En cui tuos liberos committas, en memoriam mortui sodalis, en metum uiuorum existimationis !***<sup>1265</sup>

#### d. La gratia

En travaillant contre la *memoria*, Verrès dévoie même les relations sociales qui s'appuient sur elle, dans le cadre de la *memoria beneficiorum*. En effet, à l'instigation d'un certain Carpinatius qui dirige la ferme de l'impôt du pacage en Sicile et qui veut se mettre bien en cour auprès de Verrès, les publicains de Sicile acceptent de lui adresser des remerciements ; par flagornerie, ils veulent que le gouverneur de Sicile constate leur dévouement, manifesté dans leur *gratia* à son égard :

***Itaque socii fecerunt uetere instituto publicanorum, non quo istum ullo honore dignum arbitrantur, sed quod sua interesse putabant se memores gratosque existimari***<sup>1266</sup>

*Memor* et *gratus* : le couple mis en jeu dans cette formule garantit des relations d'échange, nous l'avons vu. Mais la *memoria beneficiorum* se trouve ici pervertie par l'adulation, puisqu'elle ne manifeste aucune sincérité selon Cicéron, les publicains jugeant que Verrès ne la mérite aucunement. Ce dernier use donc d'un principe qui fonde la stabilité sociale romaine, pour le détourner au profit d'un pouvoir personnel et narcissique.

#### e. La fides

Enfin, non content de ces différentes transgressions, Verrès trahit aussi la mémoire politique de son pays qu'il représente pourtant en Sicile : il bouleverse les traités conclus par Rome avec les cités de Messine et de Tauromenium, en accordant à la première de ne pas fournir de navires, au détriment de la seconde, contrairement aux accords prévus. Par cette action, il trahit la *fides* qui unit les peuples entre eux, qui fonde leur concorde, et il nuit à Rome, comme le souligne la longue accumulation de graves conséquences pour la cité :

***Isto igitur tuo, quemadmodum ipse praedicat, beneficio, ut res indicat, pretio atque mercede, minuisti maiestatem populi Romani, minuisti auxilia rei publicae, minuisti copias maiorum uirtute ac sapientia comparatas, sustulisti ius imperii, condicionem sociorum, memoriam foederis.***<sup>1267</sup>

<sup>1265</sup> CIC., Verr. II, I, 93 : « Telle est l'admirable tutelle de Verrès. Voilà l'homme à qui vous pouvez confier votre fils ! Voilà comme il respecte la mémoire d'un compagnon mort, voilà comme il redoute l'opinion des vivants ! »

<sup>1266</sup> Ibid. II, II, 172 : « Les associés agissent en conséquence ; ils se conformaient ainsi aux vieilles institutions des publicains : ils ne jugeaient cet homme digne d'aucun honneur, mais ils pensaient qu'il était de leur intérêt que Verrès vît en eux des hommes qui avaient de la mémoire et de la reconnaissance. »

Le rythme ternaire, souligné par l'anaphore de *minuisti*, mérite d'être remarqué ; en effet, l'orateur évoque trois pertes pour Rome : une abstraction, la *maiestas*, c'est-à-dire la grandeur supérieure donc la crédibilité auprès des Siciliens ; puis les deux ressources que le crédit de Rome peut les inciter à fournir, l'assistance — *auxilia* — et le ravitaillement — *copias*. Puis on observe un redoublement du rythme ternaire, après le verbe *sustulisti*, qui répond à la première partie de la phrase, et qui évoque cette fois les conséquences politiques et juridiques pour les deux parties contractantes : Rome perd par ce revirement son droit moral à la domination — *ius imperii* —, tandis que les deux villes perdent la garantie de leur statut à l'égard de Rome et entre elles — *condicionem sociorum* — ; ces pertes sont entraînées par celles de la *memoria foederis*, qui unissait les deux parties. La structure ternaire redoublée adopte ici la figure du chiasme, en commençant par une abstraction, la *maiestas*, suivie des deux conséquences qu'elle entraîne, *auxilia* et *copias*, ensuite viennent en ordre inverse les revendications légales des deux parties, *ius imperii* et *condicionem sociorum*, puis l'abstraction qui les assurait et les liait, *memoriam foederis*. Le chiasme met l'accent sur le lien qui unit une abstraction à une autre, *maiestas* à *memoria*, la seconde garantissant la première. En détruisant la *memoria foederis*, Verrès réduit la *maiestas* du peuple romain et lui fait perdre ses privilèges.

Ainsi, en saccageant la *memoria*, Verrès bafoue les valeurs les plus sacrées : la *pietas* à l'égard des amis, des dieux, de la famille, des ancêtres ; la *fides* envers les nations alliées ; la *dignitas* d'un nom ; la *gratia* qui unit les citoyens. Ce travail de sape contre la mémoire, présenté comme un trait constant de la personnalité de Verrès, d'un bout à l'autre des *Verrines*, est l'élément central qui justifie sa condamnation. Plus que son avidité, ce sont finalement ses atteintes à la mémoire qui lui sont reprochées. Manifestement, la question de la *memoria*, de sa préservation et des attaques qu'elle subit, devient réellement importante pour la première fois d'un point de vue idéologique à partir des *Verrines*, dont elle constitue le fil conducteur : les griefs de Cicéron se ramènent à un seul, celui d'une mémoire assassinée par un amnésique volontaire, et en cela, immoral donc condamnable.

## 2. Nihilisme et goût de la révolution des sans-mémoire

Ayant fait justice de l'aristocrate dévoyé qui trahit l'idéologie républicaine en travaillant constamment contre la mémoire, Cicéron s'en prend à ceux qui nient même la notion de mémoire pour détruire les racines romaines et se permettre ainsi toutes les folies que réclame leur ambition. Ces sans-mémoire constituent pour lui le noyau des aventuriers révolutionnaires, sans scrupules ni conscience — c'est bien le sens moral du mot *memoria* —, qui sont à l'origine de l'agitation puis de la guerre civile. Cicéron ne cesse donc d'attaquer dans ses discours ceux qui cherchent à déprécier ou à occulter la *memoria* : contre les révolutionnaires qui hantent ces années de trouble, la lutte se

<sup>1267</sup> Ibid. II, V, 50 : « Donc par cette gracieuseté de ta part, comme tu le proclames, par ce trafic et par ce pot de vin, comme les faits le prouvent, tu as amoindri la majesté du peuple romain, amoindri les forces auxiliaires de l'Etat, amoindri les ressources acquises par le courage et la prévoyance de nos ancêtres ; tu as aboli les droits de la domination romaine, la condition des alliés, la mémoire du traité. »

déroule en partie sur le terrain de la mémoire.

### a. Le non-respect de la *memoria beneficiorum*

Comme il le reprochait à Verrès, Cicéron dans le deuxième discours *Sur la loi agraire* reproche au tribun Rullus de pervertir la *memoria beneficiorum* qui, de ciment de relations sociales saines, devient l'instrument d'un pouvoir personnel. En effet, Rullus compte tenir les comices tributes pour faire élire des décemvirs qui statueront sur la loi agraire contestée par Cicéron, consul frais émoulu, devant le peuple en ce 2 janvier 63, loi destinée à permettre la vente à la plèbe de terrains publics hors d'Italie. Or, dit Cicéron, Rullus veut également être élu dans ce collège qu'il a lui-même institué. Ce que le consul considère comme illégal : comment un même homme peut-il, à la fois juge et partie, créer une charge et la remplir ? Toujours selon Cicéron, il manipulera les comices, dirigera le tirage au sort des neuf tribus devant élire les neuf autres décemvirs, sélectionnant ainsi des hommes favorables à ses projets, et qui privilégieront leurs tribus d'origine au détriment des vingt-six autres, par reconnaissance envers leurs partisans :

***Atque hi, ut grati ac memores benefici esse uideantur, aliquid se VIII tribuum notis hominibus debere confitebuntur...***<sup>1268</sup>

Comme Verrès, Rullus pervertit donc la *memoria beneficiorum* pour satisfaire son ambition personnelle ; Cicéron dénonce un usage abusif de cette *memoria*, devenue instrument de chantage — dont lui-même ne se prive pas du reste pour maintenir la cohésion du camp légaliste.

En revanche, quand il s'agit de Flaccus, qui a soutenu Cicéron contre Catilina et que l'avocat défend en 59 contre une accusation de concussion, l'ingratitude est blâmée comme une atteinte à la *gratia* imposée par la *memoria beneficiorum*. Après avoir rappelé au début de sa plaidoirie le souvenir reconnaissant laissé par Flaccus chez ses concitoyens, il termine en incriminant en deux temps leur manque de gratitude, sensible dans l'accusation portée contre lui. Tout d'abord, une question oratoire marque son hésitation à rappeler leur action commune contre la conjuration de Catilina que tous ont louée :

***Sed quid ea commemoro quae tum cum agebantur uno consensu omnium, una uoce populi Romani, uno orbis terrae testimonio in caelum laudibus efferebantur ?***<sup>1269</sup>

Le refus de cette évocation ressemble à un éloge de Flaccus, sous la forme d'une prétérition flatteuse ; Cicéron considère que son intervention est suffisamment reconnue pour qu'il ne soit pas nécessaire de la rappeler.

Toutefois, la véritable raison de ce silence est aussitôt avancée, provoquant un effet de surprise : s'il renonce à cette célébration, ce n'est pas par certitude de la gratitude de ses compatriotes, mais au contraire par une méfiance inquiète envers leur mémoire

<sup>1268</sup> CIC., *leg. agr. II*, 21 : « Pour témoigner leur gratitude et leur reconnaissance, ils avoueront leur dette envers leurs amis de ces neuf tribus. »

<sup>1269</sup> CIC., *Flacc.* 103 : « Mais pourquoi rappeler ces actions qui, au temps où elles furent accomplies, étaient d'un accord unanime, par la voix de tout le peuple romain et le témoignage de l'univers entier, vantées et portées aux nues ? »

défaillante ! Car il constate l'amnésie des *uiri boni*, oublieux des services rendus par Flaccus et par lui-même, et les humilie par une comparaison déshonorante avec les *improbi*, les amis de Catilina, dont la mémoire paraît plus assurée et garantit donc leur désir de vengeance à l'encontre de l'ancien préteur de 63 :

***Etenim multo acriorem improborum interdum memoriam esse sentio quam bonorum.***<sup>1270</sup>

En perdant la mémoire, en laissant le champ libre aux *improbi*, les *uiri boni* de 63 perdent leur dignité et exposent la cité à de nouvelles difficultés : ce blâme est un appel à se ressaisir, à prendre conscience des mérites de Flaccus en les rappelant à leur mémoire, pour finalement soutenir l'accusé.

De la même façon, Cicéron exalte son retour triomphal d'exil et, à cette perspective, la ferveur de la foule animée par l'acteur Aesopus déclamant un vers de la tragédie *Eurysacès* d'Accius. Ce vers fustigeant l'ingratitude des Argiens s'applique par analogie aux Romains chassant Cicéron l'année précédente sans considération pour ses bienfaits :

***O ingratici Argiui, immunes Grai, immemores benefici !***<sup>1271</sup>

La citation souligne le contraste entre une mémoire méritée et une amnésie ingrate : les *immemores* sont des *ingrati*<sup>1272</sup>.

Cicéron en ressent une grande amertume, qu'il exprime dans une lettre à Lentulus, qui l'a sauvé en 57, et qui court le même danger. En juillet 56, en effet, il lui expose les haines qui le menacent, du fait de l'ingratitude humaine causée par le manque de mémoire de ses concitoyens, dont il eut lui aussi à souffrir à partir de 63, au point de devoir s'exiler en 58. En effet, si les ennemis de la République ont pâti de son action, il est légitime qu'ils l'attaquent ; en revanche, il doit aussi craindre — comble de l'ingratitude — la jalousie de ceux-là mêmes qu'il a protégés, les *optimates*, indifférents au service rendu !

***... ut, quos tu rei publicae causa laeseras, palam te oppugnarent, quorum auctoritatem, dignitatem uoluntatemque defenderas, non tam memores essent uirtutis tuae quam laudis inimici.***<sup>1273</sup>

Le tour comparatif *non tam... quam* traduit le mépris de Cicéron pour un parti dont la mesquinerie interdit tout échange de services en ignorant la *memoria beneficiorum*. Ce qu'il présente comme un manquement aux obligations liées à la condition humaine. En

<sup>1270</sup> Ibid. 103 : « Car je m'aperçois que les souvenirs des méchants sont parfois beaucoup plus vivaces que ceux des gens de bien. »

<sup>1271</sup> CIC., Sest. 122 : « Argiens sans gratitude, ô Grecs indifférents oublieux du bienfait ! »

<sup>1272</sup> Le manque de *memoria* est bien le signe d'une absence de *gratia*. Cf C. Moussy, *Gratia et sa famille*, Paris, PUF, 1966, p. 203 : « *Immemor*, qui, comme *memor*, est souvent accompagné du complément *beneficii* ou *beneficiorum*, désigne alors celui qui est "oublieux d'un bienfait", et entre en concurrence avec *ingratus*. »

<sup>1273</sup> CIC., fam. I, 7, 2 ; lettre 116 : « ... au point que ceux que, pour le bien de la république, tu avais heurtés, te donnaient l'assaut ouvertement, et ceux dont tu avais défendu l'autorité, la dignité et les idées politiques se souvenaient moins de tes mérites qu'ils n'en voulaient à ta gloire. »

effet, *non memores uirtutis*, ils négligent leur devoir de reconnaissance envers celui qui est doté de la *uirtus*, le *uir bonus*, parce qu'ils en sont eux-mêmes dépourvus. La critique de Cicéron est amère, puisqu'il reproche au groupe constitué des *optimates*, qui devraient être les modèles mêmes de ces *uiri boni* nécessaires à la *concordia ordinum*, de déroger à cette mission. La qualité d'hommes accomplis ne peut leur être reconnue, puisqu'ils sont privés de *memoria*. Au lieu d'être leur point de mire, la *uirtus* des *uiri boni* est leur cible ; c'est le règne de la médiocrité : ils préfèrent rabaisser l'honnête homme qui manifeste une *uirtus* exemplaire, dont ils sont privés, au lieu de l'imiter, et nivellent ainsi par le bas leur communauté, pourtant appelée aux plus hautes responsabilités. L'absence de mémoire est une faute, elle entraîne l'absence de gratitude et la perte de toute ambition pour la cité : c'est la *memoria* qui inspirait à la fois la reconnaissance envers l'homme de bien et l'émulation créatrice, responsabilisante, génératrice de prospérité et de stabilité pour la cité. *Immemores* et *ingrati*, voilà ce que sont les dirigeants de Rome, c'est le constat douloureux d'un Cicéron qui estime les avoir servis au mieux.

Ce constat amer se prolonge jusqu'aux *Philippiques*. Cicéron y justifie sa tenue militaire par la guerre qui couve ; il reproche aux autres consulaires, qui ne l'ont pas revêtue, de se distinguer des citoyens romains qui pourraient s'en offenser. Car ils révèlent ainsi qu'ils refusent de s'impliquer dans la défense de la République, donc qu'ils oublient les bienfaits du peuple romain à leur égard :

***Non enim ita gerimus nos hoc bello consulares, ut aequo animo populus Romanus uisurus sit nostri honoris insignia, cum partim e nobis ita timidi sint ut omnem populi Romani beneficiorum memoriam abiecerint, partim ita a re publica auersi ut se hosti fauere prae se ferant, legatos nostros ab Antonio despectos et irrisos facile patiantur, legatum Antoni subleuatum uelint.***<sup>1274</sup>

Le rejet total de la mémoire — *omnem memoriam abiecerint* — indique la volonté d'abandonner la République et conduit ces consulaires à sympathiser avec son ennemi, puisqu'ils se sont affranchis des liens sociaux noués par la *gratia*.

Si l'oubli involontaire est un déshonneur, conscient, il devient une faute morale.

## **b. Un oubli des racines infamant : une dégradation morale**

Cicéron observe cette dégradation à l'étranger, dans le déni de mémoire commis par les Grecs lors de la guerre de Mithridate, un désastre pour les Romains, dont le nom même fut alors effacé de la mémoire des Grecs, qui vénéraient le roi du Pont :

***reuocarem animos uestros ad Mithridatici belli memoriam, ad illam uniuersorum ciuium Romanorum per tot urbis uno puncto temporis miseram crudelemque caedem, praetores nostros deditos, legatos in uincla coniectos, nominis prope Romani memoriam cum uestigio omni imperi non modo ex sedibus Graecorum uerum etiam ex litteris esse deletam.***<sup>1275</sup>

<sup>1274</sup> CIC., *Phil.* VIII, 32 : « Car nous n'avons pas dans cette guerre, nous autres consulaires, une attitude telle que le peuple romain soit disposé à voir sans déplaisir les marques de notre dignité, puisque, parmi nous, les uns sont assez timorés pour avoir perdu tout souvenir des bienfaits du peuple romain, les autres assez hostiles à la République pour étaler leurs sympathies envers l'ennemi, tolérer aisément le mépris et la dérision infligés par Antoine à nos délégués, désirer venir en aide à l'envoyé d'Antoine. »



Ce déni de mémoire est considéré comme une perfidie à l'égard de Rome : ingrats, les Grecs font disparaître le nom romain de leur mémoire officielle, de leurs archives — *litterae* — pour marquer leur soumission à Mithridate. Manifestant ainsi leur manque de mémoire, donc de loyauté, ils voient leur *fides* détruite et leur valeur morale discréditée, au point que la fiabilité des témoins grecs du procès de Flaccus, accusé de concussion en Asie, qu'il gouvernait en 62, s'en trouve annihilée. Le déni de mémoire apparaît dès lors comme un indice d'immoralité.

A Rome même, Pison<sup>1276</sup>, consul de 58 qui a contribué avec Gabinius à l'exil de Cicéron, se voit reprocher dans le *Pro Sestio* de trahir la mémoire familiale. En effet, son élection a joui du prestige de cette dernière, de ses origines nobles, du souvenir laissé par ses ancêtres méritants dans la mémoire de la postérité :

***Omnes boni semper nobilitati fauemus, et quia utilest rei publicae nobiles homines esse, dignos maioribus suis, et quia ualet apud nos clarorum hominum et bene de re publica meritorum memoria, etiam mortuorum.***<sup>1277</sup>

Cicéron laisse entendre que Pison cache hypocritement ses vices derrière cette mémoire familiale, usurpée dans son cas : son apparente austérité apparaît comme le masque d'un jouisseur<sup>1278</sup>. Ce qu'il confirme en 55 de façon catégorique dans son réquisitoire contre Pison, qui déshonore sa famille, la *gens Calpurnia*, en se montrant indigne de la mémoire familiale qu'elle lui a léguée — censée remonter jusqu'à un lointain ancêtre paternel, le roi Numa :

***O tenebrae, o lutum, o sordes, o paterni generis oblite, materni uix memor !***<sup>1279</sup>

Cette longue apostrophe accumulative, injurieuse, se termine sur la raison du mépris scandalisé de Cicéron : l'oubli de la mémoire familiale chez Pison, d'autant plus complet

<sup>1275</sup> CIC., Flacc. 60 : « je vous rappellerais le souvenir de la guerre de Mithridate, tous les citoyens romains dispersés en tant de villes, misérablement, cruellement massacrés dans un même instant, nos préteurs livrés à l'ennemi, les légats jetés dans les fers et la mémoire du nom romain, avec le dernier vestige de notre domination, presque effacée non seulement de tous les lieux où habitaient des Grecs, mais encore de leurs archives. »

<sup>1276</sup> Sur le portrait charge de Pison peint par Cicéron et sur sa légitimité, cf. M. Ruch, « Le personnage de Pison : un dossier d'accusation ou un portrait moral », *Etudes cicéroniennes...*, 62-71 ; Y. Benferhat, *Ciues epicurei...*, analyse ce portrait (p. 245). Dans « Plaidoyer pour une victime de Cicéron : Pison », *REL* 80, 2002, 55-77, Y. Benferhat dresse un bilan positif de l'action du personnage (p. 62-63) : « ... le consulat de Pison est conforme à une politique de *boni*... P. Grimal souligne ici deux aspects essentiels, à savoir une pensée politique cohérente de Pison et d'autre part l'influence probable de ses choix philosophiques. Pison accorda plusieurs marques d'honneur à Cicéron, le premier bulletin de la centurie prérogative et le troisième rang au Sénat. Il conseilla à Cicéron d'accepter l'exil pour éviter une guerre civile, tout en condamnant Clodius qui bénéficiait alors du soutien de César. Réalisme et douceur, volonté d'éviter la guerre : tels sont les traits dominants dans l'exercice du consulat par Pison. » Y. Benferhat s'appuie (p. 76) sur le jugement de R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 69 : « Un consulaire qui put maintenir sa neutralité sans s'attirer l'accusation de manquer de courage ou de principes, ce fut le beau-père de César, le vertueux L. Calpurnius Piso. Quand les hostilités étaient imminentes, Pison offrit sa médiation à César et à Pompée ; et durant les guerres civiles, il ne relâcha pas ses efforts sincères pour ramener la concorde. »

<sup>1277</sup> CIC., Sest. 21 : « Nous tous, les honnêtes gens, nous regardons toujours la noblesse d'un œil favorable, parce qu'il est utile à l'Etat qu'il y ait des nobles, dignes de leurs ancêtres, et parce que vit dans nos cœurs, même après leur mort, le souvenir des hommes distingués, qui ont bien servi la patrie. »

qu'il concerne les deux branches, paternelle et maternelle ; la variation offerte par le choix nuancé mais redondant du couple *oblite/uis memor* montre que cet oubli a atteint chez Pison le degré ultime, preuve de son indignité.

La même métamorphose affecte Publius Clodius dont Cicéron énumère les tares dans son discours *Sur la réponse des haruspices*, et parmi elles, le renoncement à sa mémoire familiale, conséquence de son adoption par le jeune Fonteius et de l'abandon de son nom ancestral<sup>1280</sup> :

***Iste parentum nomen, sacra, memoriam, gentem Fonteiano nomine obruit***<sup>1281</sup>

<sup>1278</sup> On sait que Cicéron reproche à Pison de justifier son hédonisme par son épicurisme. Nous avons vu les critiques violentes menées contre l'épicurisme dans les dialogues. P. Grimal, « L'épicurisme romain », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès : Paris, 5-10 avril 1968*, Paris, 1969, 139-168, relativise la virulence de Cicéron à l'égard de l'épicurisme et l'explique par une intention philosophique et politique précise ; il montre de la tolérance envers eux (p. 155) : « Cicéron... évoque l'attitude des épicuriens qui se tiennent éloignés des débats du forum et de la curie, "sagement, peut-être, surtout étant donné les circonstances politiques" (*De or.* III, 63). A leur égard, aucune colère, aucun mépris ; on leur demande seulement de conserver leur idéal de vie comme un secret. » Il peut même partager avec eux le goût de la retraite (p. 155) : « ... il connaît la tentation de l'*otium*, que pratiquaient autour de lui Atticus et ses autres amis du cercle épicurien, ceux qui l'entoureront lorsqu'il traversera Athènes. » Toutefois, l'exemple de désengagement de la vie politique par le choix délibéré de l'*otium* représente un danger pour la République romaine (p. 155-156) : « Mais indépendamment même d'une telle tentation, il fallait aller au-devant de ces *optimates* sur qui Cicéron entendait bien faire reposer la responsabilité de l'Etat, reconnaître que leur aspiration à l'*otium* — paix de l'âme, et, pour cela, paix politique — était une tendance légitime de l'âme humaine, mais montrer en même temps que, sans le souci corrélatif de la *dignitas*, cette aspiration ne pouvait être satisfaite. L'*otium* épicurien se détruisait lui-même à plus ou moins brève échéance... Avec clairvoyance, Cicéron devinait que la généralisation de l'*otium*, et le mépris des valeurs "d'opinion" conduisaient irrémédiablement à l'abandon de la liberté, et au régime monarchique. » Y. Benferhat, *Cives epicurei...*, p. 400, souligne l'attachement des épicuriens contemporains de Cicéron (Atticus, Pison, Trebatius, Pansa, Hirtius) à la République et nie tout « rapprochement sur un plan théorique entre épicurisme et monarchie. » Elle s'attarde notamment sur le cas de Torquatus (p. 355) : « ... c'est un véritable éloge funèbre que l'on trouve dans le *Brutus* (265)... Torquatus apparaît ici comme représentatif de ces épicuriens de la fin de la République, très cultivés et actifs en politique. Cicéron semble reprendre pour le décrire une série de termes qui font antithèse avec la profession de foi épicurienne de Torquatus : *rhetor*, *politikos*, *litterae*. *Rhetor* désigne les qualités d'orateur de Torquatus alors qu'Epicure condamnait la rhétorique ; *politikos* est un écho de l'engagement politique de Torquatus qui était contraire aux recommandations d'Epicure, et enfin sa culture était le fruit d'une *paideia* méprisée par les épicuriens... mais nous pensons que Cicéron a dans ce passage choisi à dessein ses termes pour mettre en valeur la personnalité d'un Torquatus présenté comme un Romain. » Contrairement à P. Grimal, Y. Benferhat, *Cives epicurei...*, considère que la description caricaturale de l'épicurisme par Cicéron est due, non à son dessein philosophique, mais à sa méconnaissance (p. 359) : « Il est intéressant de voir que la première réaction de Cicéron est de mettre en avant l'utilitarisme épicurien : mais il faut bien ajouter qu'il s'agit là d'une vision fautive de l'épicurisme, la vision déformante d'un platonicien. L'épicurien ne peut être un *bonus*, selon Cicéron, car il ne pense qu'à lui. »

<sup>1279</sup> **CIC., Pis. 62 : « O ténèbres, boue, ordure, toi qui oublies la race de ton père et te souviens à peine de celle de ta mère. » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1966).**

<sup>1280</sup> Même si « Cicéron exagère : adopté par *adrogatio*, Clodius n'a pas pris le nom du jeune P. Fonteius. » (CIC., *har. resp.* éd. P. Willeumier et A.-M. Tupet, Paris, CUF, 1966, p. 73, n. 4).

<sup>1281</sup> **CIC., *har. resp.* 57 : « Cet individu a étouffé sous le nom de Fonteius le nom, les cultes, le souvenir et la famille de ses parents »**

Le verbe *obruo* caractérise ce recouvrement d'une strate par une autre, d'un nom ancien par un nom plébéien et révèle l'artifice d'une adoption voulue par Clodius pour devenir tribun de la plèbe, d'un masque que Cicéron n'a cessé de dénoncer. Aliéné volontaire, Clodius oublie sa mémoire familiale, celle de la *gens* Claudia, ancestrale, au profit d'une mémoire étrangère, récente ; c'est une transgression d'un ordre social et moral qui fait de Clodius un sans-mémoire et dévoile son immoralité : perdant tout le crédit, la *dignitas* d'une lignée très ancienne <sup>1282</sup>, il devient un aventurier sans mémoire, sans passé, donc aux projets incertains et à l'ambition douteuse ; le sans-mémoire Clodius n'inspire plus confiance puisqu'il a abandonné la mémoire familiale, trahi son ordre, au profit du néant, d'une logique d'effacement, qui promet l'avènement d'un "ordre" nouveau, celui que rêvent de construire les ambitieux tels que lui sur les ruines de la vieille République. Ils auront contribué à la détruire en faisant disparaître sa mémoire constitutive, ses traditions, ses racines : c'est la politique de la table rase, radicale, en rupture avec le passé. Inversement, contre le sans-mémoire qui revendique cet état se dresse l'*homo nouus* Cicéron, qui suit le parcours opposé et, de sans-mémoire, rêve de se constituer une mémoire familiale — Cicéron est fier du nom qu'il léguera à son fils — et plus largement d'intégrer la mémoire collective. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de voir ainsi l'*homo nouus* conservateur, dans son rêve d'intégration à l'Histoire romaine, s'opposer à l'aristocrate sans-mémoire et révolutionnaire.

Plus tard, dans le *Pro Scauro*, en 54, Cicéron loue le suicide de héros romains qui ont préféré la mort au déshonneur ; ainsi Publius Crassus (père de Crassus Dives) échappa aux proscriptions de Cinna, en 87 <sup>1283</sup>. Inversement, il blâme l'homme qui, en choisissant une vie déshonorante, contredirait son passé, effacerait le souvenir de sa *dignitas* :

**<sed memoriam> iuventutis suae rerumque gestarum senectutis dedecore foedauit.** <sup>1284</sup>

C'est la *memoria* qui confère à la vie d'un homme sa cohérence, son unité. Choisir de survivre en contredisant ses actions et ses idées passées relève donc de l'infamie et retire tout crédit aux sans-mémoire qui adoptent cette attitude. Encore une fois, la *memoria* révèle la constance, donc l'attachement d'un homme à sa *dignitas*, sa fidélité à lui-même. Ce reproche devient permanent dans les *Philippiques* en 44-43, il est adressé à l'ensemble des adversaires que Cicéron juge révolutionnaires, donc dangereux pour la sûreté de l'Etat. Le reniement de la mémoire familiale semble caractériser collectivement Antoine et ses amis, exposés au mépris de Cicéron, comme l'expose G. Achard <sup>1285</sup>. Ainsi, l'un d'eux, Decius, trahit la *memoria* familiale, héritée de ses ancêtres qui vouèrent leur vie pour le salut de Rome <sup>1286</sup>. La dénonciation passe ici par l'antiphrase, Cicéron louant ironiquement la *memoria* renouvelée — *renouata* —, pour éviter de dire ruinée, des Decius :

<sup>1282</sup> Tite Live, II, 16, évoque les origines sabines de la *gens* Claudia : Attius Clausus, un Sabin pacifique, quitte son peuple et arrive à Rome, qui lui donne une terre (*Vetus Claudia tribus*).

<sup>1283</sup> CIC., *Scaur.* 1, fr. r.

<sup>1284</sup> CIC., *Scaur.* 2 : « Vieillard il souilla ainsi le souvenir de sa jeunesse et de ses hauts faits. » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

***Deciorum quidem multo interuallo per hunc praeclarum uirum memoria renouata est !***<sup>1287</sup>

Ce Decius entre en conflit avec l'héroïsme des trois consuls de sa famille qui se "dévouèrent", pour sauver l'armée romaine et assurer la victoire, au cours de batailles mal engagées. Il trahit cette tradition, renie leur souvenir, en se plaçant dans le camp des ennemis de Rome, parmi les partisans d'Antoine. L'ironie de l'expression *memoria renouata est* est cinglante. Certes, l'antiphrase souligne la trahison de Décius, qui transgresse la mémoire familiale, au lieu de la prolonger, voire de la transcender. Mais la formule prend d'autant plus de relief que Cicéron l'emploie fréquemment pour évoquer l'établissement d'un « pacte de mémoire », entre l'individu et la société, fondant des droits et devoirs de mémoire. Ainsi, elle ne souligne pas seulement la transgression de la tradition familiale, mais plus largement, par antiphrase, le non-renouvellement d'un contrat de l'individu avec la cité, l'abandon de ses obligations civiques : d'une certaine manière, il refuse d'être un citoyen romain, en ne s'acquittant pas d'un devoir ancestral, là où l'*homo nouus* Cicéron rêve au contraire d'intégration au corps social, dans l'accomplissement des tâches du citoyen<sup>1288</sup>.

<sup>1285</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique*..., p. 312 : « L'orateur qui accuse son adversaire d'être indigne de ses aïeux le déconsidère grandement ; l'invective est d'autant plus forte qu'elle permet de frappantes antithèses entre le méprisable descendant et les illustres aïeux. Comme l'écrit Quintilien (*I. O. III, 7, 19*) : *quosdam claritas ipsa notiores circa uitia et inuisos magis fecit*. Cicéron use largement de cette invective : il est vrai que les *populares* de son temps lui offrent belle matière : il est aisé de trouver même dans leurs proches ancêtres quelque *optimus ciuis*. Ainsi l'aïeul de Lentulus était P. Cornelius Lentulus qui soutint Opimius ; Clodius descend de célèbres *optimates*, souvent fort arrogants envers la plèbe ; l'aïeul d'Antoine est le fameux orateur Antoine. » En trahissant ainsi leurs ancêtres, ils trahissent aussi Rome et le *mos maiorum* (p. 312-313) : « D'après l'orateur, les *improbi* vont encore plus loin : ils bafouent les pratiques de l'ensemble des anciens Romains, pratiques qui constituent le *mos maiorum* et dont le caractère est véritablement sacré. ». Cf. P.-M. Martin, Le *mos maiorum* et l'idéologie *popularis* », *L'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouch, Montpellier, 2003, t. 1, 155-168, p. 156 ; il observe les reproches adressés par Cicéron aux *optimates* amnésiques : « ... on voit Cicéron dresser, en une prosopopée célèbre, la figure du vieil Ap. Claudius Caecus en face de son indigne descendante Clodia (*Cael. 33-34*) ou, chez Salluste, Caton reprocher aux nobles de ne plus avoir les qualités de leurs ancêtres, qui avaient fait la grandeur de Rome (*Sall., Cat. 52, 19*). » En cela, il reprend en tant qu'*homo nouus* certains éléments idéologiques de la rivalité qui opposa patriciens et plébéiens, transposés dans la lutte entre la *nobilitas* et les *populares* ; P.-M. Martin retrouve cette tendance dans certains discours *populares* (p. 161) : « Un passage conservé des *Histoires* revient sur cette décadence des nobles par rapport à leurs ancêtres, dans un discours démagogique prêté par Salluste à M. Aemilius Lepidus (cos. 78), le père du triumvir, alors qu'il brigait en 79 le consulat : celui-ci y stigmatise la manière dont les descendants des grands noms de Rome, malgré l'exemple de leurs ancêtres, se conduisent indignement, détruisant l'œuvre de leurs pères, trahissant ainsi le *mos maiorum* au nom duquel ils prétendent fonder leur pouvoir. Dans le même discours, nous trouvons un éloge de l'armée romaine qui place les citoyens dont elle est composée dans la droite descendance des rébellions armées de la plèbe d'antan. ».

<sup>1286</sup> Tite Live évoque la mise en pratique de la dévotion par trois générations de Publius Decius Mus, le grand-père, le père et le fils, qui, consuls, se sacrifièrent chacun lors d'une bataille mal engagée pour donner la victoire à l'armée romaine, respectivement en 340 contre les Latins à Veseris (*LIV. VIII, 9*), en 295 contre une coalition de Samnites, d'Etrusques et de Gaulois à Sentinum (*LIV. X, 28*), en 279 contre Pyrrhus à Ausculum (*CIC., fin. II, 61 ; Tusc. I, 89*). Cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates*..., t. 1, p. 135, 177, 192.

<sup>1287</sup> *CIC., Phil. XIII, 27* : « le souvenir des Decius a été vraiment renouvelé, après un long intervalle, par cet illustre personnage ! »

Chef des révolutionnaires, Antoine porte ce vice à son comble puisque sa lutte contre la *memoria* contamine son entourage qui finit par représenter une « antisociété » selon C. Lévy<sup>1289</sup>. Ainsi, Cicéron lui reproche, dans son discours du 20 décembre 43, d'avoir réuni le Sénat au Capitole le 28 novembre par édit, donc sous la contrainte :

***Conuenerunt corrogati, et quidem ampli quidam homines, sed immemores dignitatis suae.***<sup>1290</sup>

Cette convocation contraignante constitue une humiliation et fait perdre aux citoyens les plus prestigieux, à l'élite de Rome — *ampli quidam homines* — leur dignité — *immemores dignitatis*. Une fois de plus, la *memoria* traduit la conscience de sa propre valeur, de ses prérogatives, de son état. Antoine anéantit cette conscience de l'ordre sénatorial, efface la mémoire de ces hauts personnages et les soumet à l'humiliation, dans le déshonneur.

<sup>1288</sup> Cf. M. Mendel, « Marc Antoine déchu de sa *nobilitas* dans les *Philippiques* (I-IV) », VL 153, mars 1999, 27-40, observe que Cicéron dénigre Marc Antoine parce qu'il trahit la mémoire familiale ; il l'invite à s'en montrer digne (p. 37, *Phil.* I, 34-35 ; II, 118) et à se rappeler ses propres exploits, comme l'abolition de la dictature de César (*Phil.* II, 115) : « A la lecture du *Pro Sestio*, il apparaît que Cicéron considère du devoir des *nobiles* d'imiter leurs ancêtres — idée que l'on retrouve dans la première *Philippique* (34-35), où l'orateur pensait encore (ou feignait de penser) qu'il pourrait fléchir Antoine par la force de la persuasion. Que Marc Antoine se souvienne de son aïeul : *Vtinam, M. Antoni, auum tuum meminisses... quare flecte te, quaeso, et maiores tuos respice atque ita gubernare rem publicam ut natum esse te ciues tui gaudeant*. "Ah! Si seulement, Marc Antoine, tu te souvenais de ton aïeul... donc infléchis-toi, je t'en prie; aie égard à tes ancêtres et dirige l'Etat de telle façon que tes concitoyens se félicitent que tu sois né." Même prière dans la deuxième (118) : *A quibus ortus sis, non quibuscum uiuas, considera*. "Considère ceux dont tu es issu et non ceux avec qui tu vis." Expression révélatrice, car elle met en valeur la prééminence du passé par rapport au présent. » M. Mendel cite G. Achard, *Pratique rhétorique...* (p. 199) : « ... devant un collègue religieux ou devant le Sénat aussi, le *nobilis* qui agit contre la *res publica* encourt plus de réprobation que le non noble car il se montre indigne des traditions familiales et fait donc preuve d'*impietas*. »

<sup>1289</sup> C. Lévy, « La monstruosité politique chez Cicéron », REL 76, 1999, 139-157, p. 151. Le dénigrement de la *memoria* fait partie des caractéristiques des ennemis de la République. Cicéron veut montrer qu'en partageant cette caractéristique commune, ils manifestent leur complicité et représentent un danger pour la République, un négatif des *boni* qui la servent (p. 150) : « Le propre du monstre cicéronien, en revanche, c'est de réaliser autour de lui le *consensus omnium malorum*, de réunir tous ceux qui constituent comme les diffractions de la perversité absolue qui est la sienne. » L'absence de *memoria* soude les sans-mémoire par la monstruosité comme la *memoria* soude le *consensus omnium bonorum* « dans le fameux passage du *Pro Sestio* (97)... où sont mis en évidence, au contraire, les fondements naturels, traditionnels du groupe des *optimates* : *omnes sunt qui neque nocentes sunt, nec natura inprobi nec furiosi*. » Cf. l'interprétation xénophobe de G. Boissier, *Cicéron et ses amis...*, p. 70, pour qui le sans-mémoire est l'étranger, sans racines ni respect des traditions romaines : « C'est de ce mélange d'affranchis et d'étrangers que se formait alors ce qu'on appelait encore par habitude le peuple romain, peuple misérable, qui vivait des libéralités des particuliers ou des aumônes de l'Etat, qui n'avait plus ni souvenirs, ni traditions, ni esprit politique, ni caractère national, ni même moralité, car il ne connaissait pas ce qui fait l'honneur et la dignité de la vie dans les conditions les plus basses, le travail. Avec un peuple pareil, la république n'était plus possible. » Cf. A. Michel, « La notion de *consensus* chez Cicéron », *Sodalitas : scritti in onore di Antonio Guarino*, éd. V. Giuffrè, Napoli, 1984-1985 (Biblioteca di Labeo 8), , 1, 203-217, p. 205 : « Ajoutons que ceux qui portent atteinte à ces valeurs (la *dignitas* et l'*auctoritas*) tendent à "disjoindre" ou dissocier l'unité du *populus* et, partant, de la *res publica*. Cicéron n'a cessé de condamner le point de vue individualiste, la psychologie majoritaire qui risquaient de conduire à de tels résultats. »

<sup>1290</sup> *CIC., Phil. III, 20 : « Alors s'assemblèrent ceux qu'il avait convoqués, parmi eux, certes, des personnages importants, mais oublieux de leur dignité. » (Trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1959).*

*Immemores*, les sénateurs sont déçus et perdent leur *dignitas*, par sa faute.

Plus largement, l'absence de *memoria* entraîne une perte de cette *humanitas* qui ne va pas sans elle<sup>1291</sup>. Cicéron dénonce le meurtre de Trebonius, gouverneur d'Asie, par Dolabella — son ancien gendre traverse l'Asie pour prendre possession de la Syrie, en rivalité avec Cassius — dont il fustige la bestialité ; seule la *memoria* garantissait son *humanitas* — Cicéron a déjà tenté de le rappeler à l'ordre un peu plus tôt dans la *Philippique* I, 30. Mais, *immemor humanitatis*, Dolabella perd sa conscience morale, sa qualité d'être humain, à laquelle se substitue le vice symétrique : la *crudelitas*, développée dans la description du cadavre mutilé, la surenchère *non solum/sed etiam* exprimant son acharnement monstrueux. Le lexique de l'insatisfaction — *insatiabilem, satiare non posset* — souligne la démesure du *monstrum*, perdant, avec le souvenir de son humanité, le contrôle de soi, pour se livrer aux plus bas instincts, ceux de l'animal<sup>1292</sup>. L'absence de mémoire révèle dès lors l'*inhumanitas* : Dolabella n'appartient plus au règne humain. Plus que jamais, le mot *memoria* semble recouvrir la notion de conscience. *Immemor* peut dès lors être traduit par « inconscient ».

***Ac Dolabella quidem tam fuit immemor humanitatis — quamquam eius numquam particeps fuit — ut suam insatiabilem crudelitatem exercuerit non solum in uiuo, sed etiam in mortuo, atque in eius corpore lacerando atque uexando, cum animum satiare non posset, oculos pauert suos.***<sup>1293</sup>

En niant la *memoria* familiale et la *memoria* nationale, de tels individus transgressent les valeurs morales fondamentales, *dignitas, fides, humanitas*, ils se présentent comme des révolutionnaires dangereux, prêts à renverser l'Etat, au profit de leur ambition personnelle.

### c. L'anéantissement de la mémoire collective

La *memoria* est au centre de la lutte qui oppose tenants et adversaires de la République.

<sup>1291</sup> C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, p. 387, rappelle que l'*humanitas*, c'est la culture qui caractérise l'humanité chez Cicéron : « Le crime de mémoire est sans appel. Une communauté peut-elle interdire l'oubli ? Dans la cité romaine où la généalogie jouait un si grand rôle, le citoyen se devait de connaître quantité d'*exempla*, maîtres de vérités et modèles de vertu, répertoire écouté, appris par cœur et transmis oralement. A l'image des discours antiques, organisés selon une structure latente où abondent références à des discours ou des procès passés, à des techniques oratoires différentes, à des *exempla*, la société romaine s'articulait tout entière sur une faculté de commémoration et de remémoration. Dynamique et laudative, la mémoire, qualité essentielle du citoyen, maintenait la continuité de la cité et en garantissait le progrès. Au second siècle, la "chaîne des traditions" se défait, provoquant une grave déstabilisation. »

<sup>1292</sup> Cf. *supra* p. 210. Cf. C. Lévy, « La monstrosité politique chez Cicéron », *REL* 76, 1999, 139-157, p. 157 : « ... Cicéron a été pénétré dès le début de sa carrière politique de ce qu'il écrira bien plus tard dans le *De officiis* I, 157 : *magnitudo animi, remota comitate coniunctioneque humana, feritas sit quaedam et immanitas*, et... il a, grâce aux instruments que lui fournissait la rhétorique, mis en scène cette conviction en assimilant chacune des grandes affaires politiques dans lesquelles il était impliqué à un combat de l'humanité contre la bestialité. »

<sup>1293</sup> *CIC., Phil. XI, 8* : « *De plus, Dolabella s'est montré si oublieux des sentiments humains (bien qu'il n'en ait jamais eu aucune part) qu'il a exercé son insatiable cruauté non seulement sur un vivant, mais aussi sur un mort et que, en lacérant et maltraitant ce corps, sans pouvoir rassasier son âme, il a repu ses yeux.* »

Cicéron attribue constamment aux derniers la tentation d'effacer la mémoire nationale, pour mieux détruire la République ; il radicalise ainsi la confrontation avec ses ennemis autour de la *memoria*, devenue enjeu politique. Par exemple, lorsque, tout juste consul, il s'oppose le 1<sup>er</sup> janvier 63 devant le Sénat à la loi agraire proposée par Rullus, il l'accuse de brader les terres publiques conquises par les héros de Rome, lors de guerres difficiles, en particulier contre l'ancienne Carthage, rasée et vouée aux dieux par Scipion Emilien, *monumentum* destiné à léguer le souvenir de cette guerre à la « mémoire éternelle des hommes » :

***tum uero ipsam ueterem Carthaginem uendunt quam P. Africanus nudatam tectis ac moenibus siue ad notandam Carthaginensium calamitatem, siue ad testificandam nostram uictoriam, siue oblata aliqua religione ad aeternam hominum memoriam consecrauit.***<sup>1294</sup>

L'expression *aeterna memoria* renvoie moins à l'immortalité du héros, déjà évoquée, que, plus largement, à la pérennité romaine. La mise en avant de cet épisode, l'importance accordée à l'éternité de la mémoire, soulignent par contraste la contestation, voire le mépris de l'institution républicaine chez Rullus : selon le consul, les *populares* qu'il représente, en démantelant l'empire de Rome, vont contre sa mémoire historique et collective, celle qui rend compte de sa grandeur et de son éternité, et qu'ils saccagent sans scrupules. En niant ainsi la *memoria* romaine, ils sapent les fondements de la République et contribuent à sa destruction<sup>1295</sup>.

En Clodius Cicéron voit la personnification la plus forte de cette agression idéologique contre la mémoire de Rome. En effet, dans sa lutte à mort contre le tribun, il demande l'acquittement de son client Marcus Caelius Rufus, pour compenser l'acquittement scandaleux de Sextus Clodius<sup>1296</sup> ; il relève la destruction voulue, calculée, des archives publiques, désignées par l'expression *memoria publica*, exécutée

<sup>1294</sup> CIC., *leg. agr. I*, 5 : « Enfin ils vendent jusqu'à l'ancienne Carthage dont Publius l'Africain a rasé les édifices et les murailles et que — soit qu'il voulût signaler à jamais le désastre des Carthaginois, ou attester notre victoire, soit qu'il obéît à quelque scrupule religieux — il a consacrée, pour la mémoire éternelle des hommes. » (trad. A. Boulanger modifiée, Paris, CUF, 1932).

<sup>1295</sup> Sur ce désir de faire table rase du passé, cf. F. Hinard, « Histoire romaine et révolution », *L'idée de révolution*, Fontenay, CERIC, Cahiers de Fontenay n° 63-64, 1991, 71-80, p. 72, qui cite le jugement porté par Cicéron sur l'idéologie révolutionnaire de Catilina : « Pour (Cicéron), tous les épisodes (les troubles civils) précédents "avaient un caractère commun : ils visaient non à détruire mais à transformer la République ; on voulait non pas supprimer la République, mais avoir une République où l'on tiendrait les premiers rangs, non pas brûler Rome, mais dans cette Rome jouir du pouvoir" tandis que Catilina et les siens "escomptaient qu'il ne resterait de citoyens que ce qui échapperait à un massacre sans limite et de la ville ce que les flammes n'auraient pu atteindre..." (Cat. III, 25). »

<sup>1296</sup> L'identité de Sex. Clodius est incertaine et reste sujette à discussion (bibliographie abondante dans l'article suivant). Cf. J.-M. Flambard, « Nouvel examen d'un dossier prosopographique : le cas de Sex. Clodius/Clœlius », *MEFRA* 90, 1978, 235-245, qui conteste définitivement l'opinion de D. R. Shackleton Bailey, « Sex. Clodius-Sex. Clœlius », *CQ* n. s. 10, 1960, 41-43, qui a corrigé son nom en Clœlius : « Nous continuerons, pour notre compte, à parler de Sex. Clodius, scribe, affranchi et lieutenant de P. Clodius Pulcher. » (p. 245) C'est l'opinion traditionnelle : *Pis.* p. 157, n. 4. Cf. *dom.* 25 ; 26 ; 47 ; 48 ; 83 ; *De haruspicum responsis* 11 ; 59.

par l'affranchi de Publius Clodius, son lieutenant Sextus Clodius :

**... Sex. Clodius... qui aedis sacras, qui censum populi Romani, qui memoriam publicam suis manibus incendit, hominem sine re, sine fide, sine spe, sine sede, sine fortunis, ore, lingua, manu, uita omni inquinatum, qui Catuli monumentum adflixit, meam domum diruit, mei fratris incendit...**<sup>1297</sup>

Dans cette accumulation, la destruction de la mémoire collective semble inhérente à la condition d'ennemi de la République, puisque la même faction a pu détruire le portique de Catulus, un *monumentum*, et le temple des Nymphes, situé sur le Champ de Mars, qui contient les registres du cens<sup>1298</sup>. Une autre allusion à cet événement, à la mort de Publius Clodius, vient éclairer les intentions de ce dernier, lorsque Cicéron défend en 52 son assassin, Milon :

**... eum cui nihil umquam nefas fuit nec in facinore nec in libidine, eum qui aedem Nympharum incendit, ut memoriam publicam recensitionis tabulis publicis impressam extingueret...**<sup>1299</sup>

De cette façon, Sex. Clodius fait disparaître la trace des falsifications des listes censoriales selon C. Nicolet<sup>1300</sup>. Il efface la mémoire démographique et civique de Rome, et dévoile la menace que font peser les sans-mémoire sur la pérennité romaine. Il se révèle désireux et capable de détruire Rome en effaçant sa mémoire, donc son histoire. En détruisant le *monumentum* — les archives — qui matérialisent la mémoire nationale — l'expression *memoria publica* souligne en effet la nature collective de la mémoire qui soude la communauté civique romaine et fonde ainsi la *ciuitas* —, Sextus Clodius révèle par analogie les intentions de son parti : détruire Rome en commençant par détruire sa mémoire<sup>1301</sup>.

Quelle raison trouver à ce projet ? Aux yeux de Cicéron, la réponse est simple : des aristocrates dévoyés, oublieux de leur mémoire familiale — Pison, Clodius, Antoine —, de leur *dignitas*, aspirent à anéantir la *memoria publica* pour la recouvrir de leur propre mémoire, individuelle<sup>1302</sup>. Cicéron voit dans ce processus la victoire des ambitieux sur

<sup>1297</sup> CIC., Cael. 78 : « ... Sex. Clodius... qui, de ses propres mains, brûla les temples saints, les registres des censeurs du peuple romain, les archives officielles, oui, un homme sans patrimoine, sans foi, sans espérance, sans domicile, sans ressources, dont la bouche, la langue, la main, la vie tout entière ne sont que souillure, un homme qui renversa le monument de Catulus, détruisit sa propre maison, incendia celle de mon frère... »

<sup>1298</sup> Sur la situation du temple des Nymphes et son identification avec le temple de la Via delle Botteghe Oscure, cf. C. Nicolet, « Le temple des nymphes et les distributions frumentaires à Rome à l'époque républicaine d'après des découvertes récentes », CRAI 1976, 29-51, p. 37-38, 46. Cf. *Lexicon topographicum...*, III, p. 350.

<sup>1299</sup> CIC., Mil. 73 : « ... un homme pour qui rien n'a jamais été sacré dans ses crimes et ses débauches ; un homme qui a brûlé le temple des Nymphes pour anéantir les documents officiels du cens consignés dans les registres publics... » C. Lévy, « La monstruosité politique chez Cicéron », REL 76, 1999, 139-157, p. 154, relève qu'en outre le crime se double d'un sacrilège, car la destruction de ce temple est une marque d'impiété : « A partir d'un fait authentique, mais dont les historiens ont montré qu'il correspondait à des raisons politiques, à savoir que Clodius avait mis le feu au temple des Nymphes dans lequel se trouvaient entreposées les archives de la cité, le tribun nous est présenté comme celui qui incendie les temples des dieux. »

<sup>1302</sup> En ce sens, Auguste fera-t-il par la suite autre chose avec ses *Res gestae* ?



Sur les raisons de l'incendie, C. Nicolet, « Le temple des nymphes... », évoque de multiples interprétations (p. 39) : « Clodius, entre autres méfaits, a fait incendier le temple des Nymphes parce que les censeurs y déposaient leurs archives. Les commentateurs varient seulement sur les raisons qui ont pu le pousser. Certains ont pensé à la volonté de détruire les registres électoraux, d'autres, à tort d'ailleurs, au désir de faire disparaître les traces du procès de 61 av. J.-C. ». Il démontre (p. 39 à 46) « que l'incendie de certaines archives du cens, et en particulier de la liste ou des listes des bénéficiaires des distributions, doit se situer à cette époque, précisément avant mars 56, date du *Pro Caelio*, et qu'il est directement lié à l'annonce par Pompée (chargé de l'annone depuis le 7 septembre 57) de sa volonté d'en faire une révision, afin d'en expulser la plupart des affranchis libérés depuis 58. Clodius, pour préserver sa popularité, devait désirer maintenir leurs droits : faire disparaître les documents étant autant de gagné pour eux et pour lui. » (p. 46) Sextus Clodius est probablement lui-même impliqué financièrement dans ces affaires de *frumentum*. Rappelons-nous que par la suite le peuple en colère brûla le cadavre de Clodius dans la curie, détruisant du même coup dans l'incendie les archives sénatoriales que celle-ci abritait... Sur l'archivage et le *Tabularium* à Rome, cf. E. Posner, *Archives in the ancient world*, Cambridge, Mass., 1972, p. 160-185 ; sur l'archivage à l'*aerarium*, sous la garde des questeurs urbains, des *tabulae publicae*, support de la liste de 450 *iudices* sélectionnés pour les procès *repetundarum*, cf. P. Moreau, « Quelques aspects documentaires de l'organisation du procès pénal républicain », *MEFRA* 112, 2, 2000, 693-721, p. 694. Sur le risque de falsification des archives publiques, cf. P. Moreau, « La mémoire fragile : falsification et destruction des documents publics au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. », *La mémoire perdue...*, 121-147, p. 142 : « Ce ou ces incendies volontaires d'archives pouvaient avoir un objectif précis : détruire la trace de créances, de lois ou de sénatus-consultes, de listes censoriennes ou autres... comme l'a démontré C. Nicolet, c'est pour supprimer la liste des bénéficiaires du blé public que P. Clodius a mis le feu au temple des Nymphes. » Cicéron en pâtit personnellement (p. 143) : « ... Cicéron... avait à ce propos une vision pessimiste, partagée par Caton et par Grattius. Et s'il est vrai qu'il lui arrivait de plaisanter sur les sénatus-consultes falsifiés mentionnant mensongèrement sa présence parmi les rédacteurs (*fam.* 9, 15, 4), ce sujet était douloureux pour lui, puisqu'un des motifs de son exil était précisément la falsification de documents publics (*dom.* 19, 50) ». Sa méfiance est permanente à l'encontre des archives, des *tabulae publicae* (sur le *Pro Cluentio* et les manipulations d'Oppianicus, cf. p. 122-141). Il valorise *a contrario* la mémoire des témoins respectables (p. 143-144) : « A plusieurs reprises, il a exprimé sa défiance envers la "mémoire documentaire" des actes officiels, dévalorisée au profit de la "mémoire vivante" que constituaient les témoignages : plusieurs auteurs ont cité des textes significatifs à ce propos (*CIC., leg. agr.* 2, 14, 37), mais le plus net est peut-être un passage du *Pro Archia*, dans lequel Cicéron oppose la faible valeur probante des *tabulae*, susceptibles d'altération ou de destruction, et la fidélité du témoignage humain, garantie par le serment et la rigueur morale des personnes, la *litterarum memoria* et l'*hominum memoria* (*CIC., Arch.* 4, 8). » Cicéron entoure du plus grand respect les hommes dotés de mémoire, par exemple Lucullus (cf. *infra* p. 417 n. 1301, *Arch.* 8). Sur la *lex Clodia*, cf. P. Moreau, « La *lex Clodia* sur le bannissement de Cicéron », *Athenaeum* 65, 1957, 473-474.

Notons que cette attention portée à l'existence des archives, qui matérialise la mémoire publique, comme un témoin attestant la réalité des faits passés, est une constante chez Cicéron, puisqu'on la rencontre dès 62, alors qu'il défend Archias, poète d'origine grecque accusé d'avoir usurpé la citoyenneté romaine, énumérant des faits objectifs qui garantissent la légalité de celle-ci. Pour discréditer l'accusateur, Gratius, il dénonce son usage pervers de la *memoria*. En effet, l'accusation repose sur des archives municipales — la mémoire publique — qui ont brûlé et sont donc invérifiables ! Par ailleurs, il refuse les témoignages des représentants du municipe d'Héraclée — où Archias était inscrit comme citoyen — et du patron du poète, Lucullus (*CIC., Arch.* 8) : *Est ridiculum ad ea, quae uidemus, nihil dicere, quaerere quae non possumus, et de hominum memoria tacere, litterarum memoriam flagitare et, cum habeas amplissimi uiri religionem, integerrimi municipii ius iurandum fidemque, ea, quae de prauari nullo modo possunt, repudiare, tabulas, quas idem dicis solere corrumpi, desiderare.* « C'est une plaisanterie que de ne rien répliquer à des faits que nous constatons et de rechercher des preuves que nous ne pouvons avoir, de rester muet sur l'attestation des personnes et de réclamer l'attestation des écrits, enfin, quand tu as pour garants la conscience d'un personnage si considérable, le serment et la loyauté d'un municipe si probe, de repousser des éléments qui ne peuvent être en aucune façon falsifiés et de réclamer des registres dont pourtant tu declares qu'ils sont d'ordinaire altérés. » Ainsi, Gratius, d'une part s'appuie sur une mémoire corrompue, voire tronquée, d'autre part conteste la *memoria* des témoins, donc leur moralité — nous avons vu quelle importance la *memoria* occupe dans l'autorité morale d'un individu ; en effet, la *memoria hominum* se trouve associée à la *religio*, au *ius iurandum*, à la *fides*. Or, parmi ces témoins se trouve Lucullus, l'interlocuteur des *premières Académiques*, composées quinze ans plus tard ! Et nous avons déjà souligné à quel point la *memoria*, enjeu essentiel du débat portant sur la fiabilité des perceptions et sur la gnoséologie qui en découle, était définie comme la qualité première dudit Lucullus ! En niant la *memoria* de Lucullus, Gratius nie donc la conscience morale qui lui est associée. Cicéron discrédite ainsi l'accusateur parce qu'il semble contester l'autorité et la dignité d'un héros de la République, au prestige considérable.

les héros, de l'individualisme sur le sens du sacrifice. Ils représentent l'antithèse exacte de son propre parcours d'*homo nouus*. Il fustige la décadence des grandes familles, passées dans le camp des *populares*, dont quelques fortes individualités veulent faire table rase du passé et substituer le souvenir d'un seul à une Histoire séculaire et collective, en négligeant tous leurs devoirs d'*optimates* que Cicéron leur rappelle de façon cinglante dans le *Pro Sestio*<sup>1303</sup>. Paradoxalement, c'est l'*homo nouus* qui donne cette leçon en préservant les institutions de la République à la place de responsables défaillants. Les uns, dotés par leur naissance d'une mémoire familiale, c'est-à-dire d'un privilège, d'une *dignitas* héréditaire, liée à la nation, la renient, tandis que d'autres, sans bagage patrimonial, doivent, autodidactes de la mémoire, s'insérer dans l'Histoire collective pour construire une mémoire familiale et exister ; ils pallieront ainsi l'inconscience, l'absence de *memoria*, criminelle, des premiers.

La démesure de l'ego de ces aventuriers est éclatante chez Antoine. Cicéron critique le soin qu'il consacre à la mémoire de son maître assassiné et raille la sacralisation en cours, au point d'exhorter ironiquement Antoine à rendre des honneurs divins à César, à l'égaliser aux dieux en devenant son flamme !

***Et tu in Caesaris memoria diligens, tu illum amas mortuum ? Quem is honorem maiorem consecutus erat quam ut haberet pulvinar, simulacrum, fastigium, flaminem ?***<sup>1304</sup>

A ses yeux, cette tentative de divinisation est l'amorce d'un processus dangereux pour la République dès lors qu'un individu ambitieux, hissé au rang des dieux, est placé au-dessus de la collectivité. Cette rivalité qui tourne avec les guerres civiles puis l'instauration de l'Empire à l'avantage de l'individu se fonde sur la *memoria*, enjeu central : le souvenir de César finit par l'emporter sur la mémoire collective de l'Histoire romaine. Cicéron voit à l'œuvre une *ὕβρις* mortelle pour la communauté romaine, parce qu'elle substitue à son passé collectif le nom d'un seul homme. La désacralisation de la mémoire collective apparaît, avec la sacralisation du dictateur, comme un acte d'impiété, qui sacrifie le bien commun sur l'autel des ambitions individuelles<sup>1305</sup>.

Cette arrogance impie ne fait que prolonger vingt-cinq années plus tard celle de Verrès, capable de substituer sa *memoria* individuelle, celle de l'ambitieux, à la *memoria* collective, nationale, respectée de tous, lorsqu'il érigea dans la salle du conseil du Sénat syracusain deux statues en or, l'une à son effigie, l'autre à l'image de son fils, à l'emplacement où se trouvait celle de Marcus Marcellus, le vainqueur de la deuxième guerre punique. Ainsi, il espérait laisser aux sénateurs le souvenir de la terreur qu'il inspirait :

<sup>1303</sup> CIC., *Sest.* 96-102. Sur la leçon politique destinée à engager les jeunes *optimates* dans l'action politique en faveur de la République, cf. P. Boyancé, « *Cum dignitate otium* », *REA* 43, 1941, 172-191, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien...*, 114-134.

<sup>1304</sup> CIC., *Phil. II*, 110 : « *Et tu rends des soins attentifs à la mémoire de César, tu le chéris encore après sa mort ? Avait-il obtenu un plus grand honneur qu'un coussin sacré, une statue de culte, un fronton à sa maison, un flamme ?* »

<sup>1305</sup> Cf. P. Schmitt-Pantel sur le souvenir des évergètes et J.-P. Vernant sur le héros immortalisé dans l'Annexe n° 14, p. 497 ; cf. L. Halkin sur la dérive des supplications d'action de grâce, p. 394 n. 1242.

**... ibi inauratam istius et alteram filio statuam ponerent, ut, dum istius hominis memoria maneret, senatus Syracusanus sine lacrimis et gemitu in curia esse non posset.**<sup>1306</sup>

Finally, chez César comme chez Verrès, la ruine de la mémoire collective par la mémoire individuelle — véritable culte de la personnalité confinant à la divinisation dans le cas du dictateur —, est le produit de l'ὕβρις, de la mégalomanie. Diffuse dans toutes les couches de la société romaine, signe de décadence, elle empêche l'individu de se soumettre au bien commun. C'est ainsi que Cicéron explique en mars 43 son refus de prendre part à une ambassade auprès d'Antoine : il craint que les vétérans de celui-ci ne l'attaquent. En effet, selon lui, ces hommes, imbus du souvenir de leurs exploits, tendent à devenir intraitables :

**Sunt autem fortes illi quidem ; sed propter memoriam rerum, quas gesserunt pro populi Romani libertate et salute rei publicae, nimis feroces et ad suam uim omnia nostra consilia reuocantes.**<sup>1307</sup>

La mémoire individuelle ne trouve sa justification que si elle s'intègre à la mémoire collective. Dans le cas contraire, elle n'est que gloriole narcissique. Le souvenir de leurs hauts faits tourne la tête des vétérans, fait naître un égocentrisme dangereux pour la collectivité dont la mémoire se trouve gommée et exclue de leurs préoccupations.

La dernière *Philippique* radicalise encore l'opposition entre Républicains et sans-mémoire. Le 21 avril 43, alors que la première victoire de Modène a été remportée et que Cicéron a été porté triomphalement, la veille, au Capitole, certains jugent la guerre terminée et souhaitent que la confrontation s'arrête. Cicéron leur rétorque qu'il faut encore délivrer Decimus Brutus, toujours enfermé dans Modène. Il ne voit qu'une seule explication à l'attitude de ceux qui s'y refusent : ils veulent ternir la gloire de Decimus Brutus en évitant que l'Histoire ne retienne le souvenir d'une communauté engagée militairement au secours d'un seul homme :

**quorum ea mens idque consilium est, ut, cum uideant gloriosissimum illum D. Bruto futurum diem, quo die propter eius salutem redierimus, hunc ei fructum eripere cupiant, ne memoriae posteritatisque prodatur propter unius ciuis periculum populum Romanum ad saga isse, propter eiusdem salutem redisce ad togas.**<sup>1308</sup>

Cette jalousie ressemble à un déni de mémoire ; c'est le moyen pour les ambitieux de

<sup>1306</sup> CIC., Verr. II, 50 : « ... l'érection de la statue dorée de Verrès et d'une autre statue en l'honneur de son fils, pour que, tant que durerait la mémoire de cet homme, il fût impossible au Sénat syracusain de se réunir dans la curie sans larmes et sans gémissements. » (trad. H. de La Ville de Mirmont modifiée, Paris, CUF, 1922).

<sup>1307</sup> CIC., Phil. XII, 29 : « Ils sont braves, sans doute ; mais le souvenir des exploits qu'ils ont accomplis pour la liberté du peuple romain et le salut de la République les rend trop intraitables et les pousse à confronter toutes nos résolutions à leur violence. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>1308</sup> Ibid. XIV, 3 : « ils ont la pensée et l'intention suivantes : voyant qu'il sera très glorieux pour D. Brutus le jour où son salut nous aura fait revenir (au costume civil) ils désirent lui enlever cet avantage, pour éviter qu'on ne transmette au souvenir de la postérité que le péril d'un seul citoyen a fait prendre aux Romains la tenue militaire et que le salut de ce même citoyen les a fait revenir à la toge. »

dissoudre la communauté, en l'empêchant de célébrer la mémoire de ses héros qui renforce sa cohésion. Cicéron réagit en appelant précisément les Romains à retrouver l'unité dans la mémoire partagée, en sauvant Brutus et en préservant donc le souvenir d'un héros, dont le salut est essentiel pour l'issue de la guerre :

***Vos uero, patres conscripti, conseruate auctoritatem uestram, manete in sententia, tenete uestra memoria quod saepe ostendistis, huius totius belli in unius uiri fortissimi et maximi uita positum esse discrimen.***<sup>1309</sup>

Ainsi, le Sénat l'insérera dans la longue suite de héros qui ont construit Rome et dont la mémoire collective doit garder le souvenir pour permettre à la cité de se régénérer éternellement, nourrie de ses propres souvenirs.

### 3. Mémoire et châtement

#### a. L'injuste mémoire

La *memoria* contribue à la cohérence de la vie et à la *dignitas* de l'homme. L'en priver, c'est le déshonorer, effacer le souvenir de ses mérites, et interrompre de façon humiliante le fil de la *memoria* familiale, donc le vouer, lui et sa famille à l'infamie, à la perte de tout crédit face à la postérité. Les réflexions de J. Candau<sup>1310</sup> semblent répondre à cette inquiétude de Cicéron : « D'un côté, une société structurée par le nom, la mémoire, la temporalité, l'individualité fondée sur le renom et l'identité ; de l'autre, l'horreur de l'informe que produisent l'anonymat, l'oubli, l'intemporalité, la cohue et le chaos des ombres ignorées. » Cet outrage à la mémoire apparaît comme l'une des conséquences d'une condamnation judiciaire et constitue dès lors lui-même une part du châtement : c'est la *damnatio memoriae*, par laquelle « le réprouvé glisse dans une seconde mort »<sup>1311</sup>. Dans la péroraison du *Pro Sulla*, Cicéron envisage la condamnation éventuelle de son client, pour en dissuader les juges, et évoque le souvenir infamant qui pèserait alors sur son fils :

***... huic puero qui est ei uita sua multo carior metuit, cui honoris integros fructus non sit traditurus, ne aeternam memoriam dedecoris relinquat.***<sup>1312</sup>

Pour cette raison, Cicéron s'insurge contre les assauts portés par les aventuriers contre le souvenir, donc la *dignitas*, des citoyens méritants. Il juge que cette tactique, en souillant la mémoire d'un homme, bafoue son honneur et vise à le discréditer auprès de ses concitoyens. Il la dénonce lorsqu'elle s'exerce contre ses clients, par exemple Marcus Caelius Rufus, soupçonné en 56 d'avoir tenté d'empoisonner Clodia, sœur de Publius Clodius<sup>1313</sup>. Les accusateurs rapprochent son cas d'une autre affaire scandaleuse.

<sup>1309</sup> *Ibid.* XIV, 3 : « Mais vous, Sénateurs, conservez votre autorité, restez fermes dans votre opinion, gardez en mémoire ce que vous avez souvent montré, que l'enjeu décisif de toute cette guerre repose sur la vie d'un seul homme, aussi courageux que grand. »

<sup>1310</sup> J. Candau, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998, p. 61.

<sup>1312</sup> *CIC., Sull. 88* : « ... (il redoute) que cet enfant, qui lui est bien plus cher que la vie, et à qui il ne peut transmettre intact l'éclat de ses honneurs, ne reçoive en héritage le souvenir éternel de l'infamie. »

Cicéron dénonce cet amalgame tendancieux et sans fondement solide, destiné à discréditer son client. L'évocation de ce souvenir déshonore Caelius. Une question oratoire invite donc à effacer un souvenir infamant :

***audetisne excitare tanti flagitii memoriam, non extinctam illam quidem, sed repressam uetustate ?***<sup>1314</sup>

De la même façon, l'accusateur Laterensis reproche à Cicéron de défendre Plancius par reconnaissance personnelle, alors que Plancius a pu faillir par ailleurs ; Laterensis établit une analogie avec le cas de Lucius Opimius, le consul de 121 qui sauva Rome de Caius Gracchus, mais qui n'en fut pas moins condamné à l'exil en 109 pour corruption. Il rappelle ce cas lors du procès de Plancius :

***Opimium damnatum esse commemoras, seruatorem ipsum rei publicae...***<sup>1315</sup>

Le souvenir de cette condamnation, glorieux pour la République selon Laterensis, se

<sup>1311</sup> Sur l'institution de la *damnatio memoriae* à l'époque impériale, cf. L. Jerphagnon, « *Damnatio memoriae...* », 37-49, p. 40 : « C'est par un vœu du Sénat, dépositaire de la légalité, mais surtout de la tradition la plus vénérable, que le réprouvé glisse dans une seconde mort. La motion en fait un non-être pour les générations à venir, aucune trace de son passage dans l'Histoire ne risquant ainsi, du moins en théorie, de soulever des questions gênantes pour tout le monde. » Il observe que le principe de la *damnatio memoriae* existe déjà dans les faits de façon informelle sous la République : « les exemples que j'évoque s'inscrivent tous dans la période dite impériale de l'histoire romaine. Des conduites analogues — éversion des statues, mutilation des inscriptions... — se constatent, certes, aux temps républicains, ainsi que l'a rappelé récemment François Hinard dans l'excellent *Sylla* (p. 213-214) à propos des proscriptions : les trophées de Marius, les statues de Gratidianus et autres, tout cela fut mis en pièces tandis que disparaissaient quantité de noms qui nous eussent été précieux. De même le *Cicéron* monumental de Pierre Grimal (p. 434-435) mentionne d'après Plutarque l'enlèvement des effigies d'Antoine après Actium. Toutefois, apprécier ce qu'il pouvait y avoir d'institutionnel, de juridique, dans ces saccages — dont n'apparaît à première vue que l'aspect spontané, purement vindicatif — demanderait une autre étude. » Pourtant, l'effacement du souvenir laissé à ses concitoyens est ressenti par Cicéron comme une véritable peine, sinon judiciaire, du moins morale et politique, injuste dans son cas, selon lui, et totalement justifiée à l'égard des adversaires de la mémoire publique, des révolutionnaires, des sans-mémoire. Ce châtement doit s'appliquer à ceux qu'il qualifie d'*immemores*.

<sup>1313</sup> Cf. H. Zabolis, « La jeune génération dans la philosophie et la politique de Cicéron », *Ciceroniana N. S.* 8, 1994, 103-117, p. 110-117 : préoccupé des relations entre Catulle, Caelius et Cicéron, H. Zabolis nous rappelle avec précision les rapports complexes qu'ils entretiennent avec la gens Claudia/Clodia. Au sujet de Metellus Celer, mari et victime de Clodia, Lesbia maîtresse de Catulle et maîtresse de Caelius, sœur de Clodius, également sœur de Clodia, femme de Lucullus, cf. *supra* p. 375 n. 1198. Sur la personnalité de Caelius et son amitié pour Cicéron, cf. P. Simelon, « A propos des émeutes de M. Caelius Rufus et de P. Cornelius Dolabella (48-47 av. J.-C.) », *LEC* 53, 3-4, 1985, 388-406 ; sur sa qualité d'*homo nouus*, cf. p. 388-389 ; sur son procès en 56 pour tentative d'empoisonnement sur Clodia et sur son acquittement, cf. p. 390. Sur Caelius, cf. également R. Syme, *La révolution romaine*, trad. R. Stuveras, Paris, Gallimard, 1978 (Tel 32), p. 91 ; F. Münzer, art. Caelius, *RE* I, 3, col. 1267. Sur Clodia et ses sœurs, cf. W. C. McDermott, « The sisters of P. Clodius », *Phoenix* 24, 1970, 39-47. Sur le Pro Caelio, cf. C. J. Classen, « Ciceros Rede für Caelius », *ANRW* I, 3, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1973, 60-94.

<sup>1314</sup> *CIC., Cael. 71* : « Osez-vous réveiller la mémoire d'un si grand scandale, mémoire non pas éteinte certes, mais seulement refoulé par le temps ? » (trad. J. Cousin modifiée, Paris, CUF, 1962).

<sup>1315</sup> *CIC., Planc. 69* : « Tu rappelles que l'on condamna Opimius, qui avait pourtant sauvé l'Etat » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1976).

révèle infamant selon Cicéron ; en effet, il entérine le déshonneur d'un homme qui a bien mérité de Rome, en la sauvant de l'agitation des tribuns de la plèbe. Ainsi, non seulement l'association avec la situation de Plancius est une souillure pour ce dernier, mais encore Opimius lui-même ne mérite pas tant d'opprobre. Cicéron invite donc, là encore, à chasser ce souvenir indigne que représente la condamnation d'Opimius, et à préserver la mémoire d'un serviteur de Rome, à lui conserver la reconnaissance de la cité :

***Nam Opimi quidem calamitas utinam ex hominum memoria posset euelli ! Volnus illud rei publicae, dedecus huius imperi, turpitude populi Romani, non iudicium putandum est.***<sup>1316</sup>

La *memoria* peut souiller la réputation d'un homme de façon durable et lui ôter toute autorité. Lui-même a souffert lors de son exil, en 58, d'une forme de *damnatio memoriae*, qui exclut l'individu du champ de la *memoria* collective, la bonne mémoire, et le place au ban de la société<sup>1317</sup>. Les discours de remerciement prononcés à son retour sont significatifs. Exprimant sa reconnaissance envers Lentulus, le consul qui a permis son retour, au sénat puis devant le peuple, il le qualifie de *parens ac deus nostrae uitae, fortunae, memoriae, nominis*<sup>1318</sup> ou encore, avec une variation infime, de *parens, deus, salus nostrae uitae, fortunae, memoriae, nominis*<sup>1319</sup>. Dans les deux cas, le mot *memoria* se trouve encadré par la même accumulation d'éléments qui fondent l'existence humaine : *uita*, la vie physique ; *fortuna*, le destin, une perspective d'avenir pour Cicéron ; *nomen*, la dignité de son nom, sa réputation. Dans un tel contexte, *memoria*, qui évoque la trace laissée dans l'esprit des Romains, apparaît comme une valeur qui fonde l'existence humaine, dont la sauvegarde est vitale, au même titre que *uita*, *fortuna*, *nomen*. La suite développe les conséquences de l'action de Lentulus :

***... hoc lumen consulatus sui fore putauit, si me mihi, si meis, si uobis, si rei publicae reddidisset.***<sup>1320</sup>

La gradation croissante *mihi/meis/uobis/rei publicae* souligne l'importance de cette action aux yeux de Cicéron, qui reprend donc sa place parmi ses concitoyens, en retrouvant ces quatre attributs — *uita*, *fortuna*, *memoria*, *nomen* — grâce à Lentulus. Rangée parmi ces attributs, la *memoria* participe ainsi à la définition de l'homme social. Sans elle, Cicéron se trouvait exclu de la société des hommes. En la lui rendant, Lentulus le réintègre dans la *res publica*, le rend à une vie affective et civique, ou plus simplement, à la vie, que Cicéron fonde sur la reconnaissance par la société. Hors de Rome, exilé, l'individu n'existe plus, il s'efface de la mémoire collective, comme l'explique N. Belayche<sup>1321</sup>. Si

<sup>1316</sup> *Ibid.* 70 : « Quant au malheur qui a frappé Opimius, je voudrais que l'on pût l'effacer de la mémoire des hommes ! Il faut le regarder comme une blessure faite à l'Etat, une honte pour notre empire, une flétrissure pour le peuple romain et non comme une décision de justice. »

<sup>1317</sup> Le véritable exil, pour Cicéron, est d'être banni, non de Rome, mais de la mémoire de Rome.

<sup>1318</sup> *CIC., P. red. in sen.* 8. Cf. *supra* p. 376 pour le texte et la traduction.

<sup>1319</sup> *CIC., P. red. ad Quir.* 11. Cf. *supra* p. 381 pour le texte et la traduction.

<sup>1320</sup> *CIC., P. red. in sen.* 8. Cf. *supra* p. 376 pour le texte et la traduction.

celle-ci le reconnaît de nouveau, elle lui rend une existence véritable, digne de ce nom. Seule la mémoire de la communauté, et plus largement de la postérité, permet à l'individu d'exister. Son oubli devient son anéantissement. Cicéron le ressent comme une injustice au regard de son dévouement pour la cité.

La gratitude exprimée dans le même discours à l'égard de son frère Quintus, pour l'avoir sauvé de l'oubli, reflète sa hantise de l'injuste oubli :

**... desiderium mei nominis renouari et rerum gestarum memoriam usurpari coegit.**<sup>1322</sup>

Le souvenir de ses bienfaits assure à Cicéron son retour à Rome — c'est la *memoria beneficiorum* —, mais surtout sa réinsertion dans la communauté romaine. L'exil est conçu comme une privation de mémoire, une disparition loin du corps social romain, une exclusion hors de ses préoccupations, une marginalisation, que l'action de Quintus vise à compenser, en forçant ses concitoyens à garder une place à son frère dans leur conscience, dans leur *memoria*. La valeur itérative du verbe *re-nouari* souligne l'effort pour maintenir le lien de mémoire entre l'exilé et les Romains, nécessaire pour éviter l'injuste oubli.

Le discours *Sur sa maison* prononcé dans le même mouvement, le 30 septembre 57, devant le collège des pontifes, pour annuler l'action de Clodius et récupérer les biens spoliés s'appuie sur le même principe : rétablir la mémoire de Cicéron, souillée par l'action destructrice de ses adversaires, visant à l'anéantir et le faire sombrer dans l'oubli. Cette possible exclusion hors du champ de la *memoria*, donc de la cité, Cicéron ne l'envisage qu'avec répulsion, révélant ainsi son attachement à cette valeur.

Il veut récupérer le terrain où se trouvait sa maison, détruite par Clodius pendant son exil, en 58. A.-M. Tupet relate le détail de l'affaire<sup>1323</sup>. La consécration de la maison par Clodius, si elle est maintenue par les pontifes — c'est-à-dire, si le terrain ne lui est pas rendu — restera comme un *monumentum* infamant<sup>1324</sup> pour la mémoire de Cicéron :

***Sin mea domus non modo mihi non redditur, sed etiam monumentum praebet inimico doloris mei, sceleris sui, publicae calamitatis, quis erit qui hunc reditum potius quam poenam sempiternam putet ?***<sup>1325</sup>

La gradation *doloris mei, sceleris sui, publicae calamitatis* procède par élargissement, de

<sup>1321</sup> C'est ainsi que N. Belayche définit la *damnatio memoriae*, « La neuvaine funéraire », *La mort au quotidien...*, 155-170, p. 167 : « ... sous l'Empire, l'antithèse de la *consecratio* — décision sénatoriale éminemment politique — est la *damnatio memoriae*, qui est peut-être la seule mort possible à Rome, c'est-à-dire la négation par gommage d'une existence. La mort est alors la vie qui n'a pas eu lieu, d'où la précision avec laquelle les épitaphes notent le temps vécu, au jour près. L'importance donnée à la *memoria* montre que la présence recherchée n'est pas une notion matérielle, ce que prouve par ailleurs une idéologie funéraire indépendante du mode de sépulture, incinérant ou inhumant. » Pour un exemple de *damnatio memoriae* impériale analysée avec précision, celle de Domitien, cf. J.-M. Pailler et R. Sablayrolles, « *Damnatio memoriae* : une vraie perpétuité », *Pallas* 40, 1994, 11-55.

<sup>1322</sup> **CIC., P. red. in sen., 37. Cf. supra p. 379 pour le texte et la traduction**

<sup>1324</sup> De la même façon, il déplore en 44 l'appropriation des maisons de Pompée et de Varron par Antoine, qui en souille le souvenir par ses orgies (M.-J. Kardos, « L'art de la mise en scène dans les quatre premières *Philippiques* », *VL* 153, mars 1999, 15-26, p. 20, à propos de *Phil.* II).

l'individu à la communauté, et souligne la souillure imprimée dans la mémoire collective ; c'est la postérité qu'envisage Cicéron, avec l'expression *poenam sempiternam* ; l'effet positif de son rappel semble annulé par cette marque d'infamie sur sa mémoire définitivement maculée, comme le révèle l'adjectif *sempiternam* : la perte de sa maison est ressentie par l'exilé comme un châtiment de mémoire ; c'est une *poena* tournée vers l'avenir, vers la mémoire des générations futures, mémoire marquée d'une tache indélébile. Cette *damnatio memoriae* est le négatif exact du souvenir glorieux qui récompense le citoyen méritant, dans l'idéologie cicéronienne : l'usage de *sempiternus* le confirme ; habituellement appliqué à la *memoria* de façon laudative — *memoria sempiterna posteritatis* –, il représente ici la promesse contraire d'une *poena* éternelle, d'une mémoire perdue ou souillée à jamais.

Car la destruction de la maison est le châtiment des traîtres qui ont voulu régner à Rome ; leur mémoire est effacée, et seul reste le souvenir de leur punition, exemplaire.

<sup>1323</sup> Sur le détail de l'affaire, cf. A.-M. Tupet, « La "palinodie" de Cicéron et la consécration de sa maison », *REL* 44, 1967, 238-253, p. 239 : « Confisquée en mars 58 quand fut prononcé l'exil de Cicéron, pillée, selon lui, par Pison, elle tomba ensuite aux mains de Clodius, chargé d'administrer les biens du condamné mis sous séquestre ; il l'incendia, la démolit, s'appropri la maison voisine, celle de l'infortuné Q. Seius Postumus, édifia sur les deux terrains une vaste construction et consacra l'ensemble à la déesse de la Liberté. A son retour d'exil, Cicéron obtint la restitution de ses biens, mais il dut faire lever l'interdit religieux qui résultait de la consécration. Il plaida sa cause devant le collège des pontifes, le 30 septembre 57, et ceux-ci décidèrent la nullité de l'acte, "car celui qui déclarait avoir consacré le terrain n'en avait été nommément chargé ni par un vote des comices ni par un plébiscite". Le terrain fut donc rendu à Cicéron, avec une indemnité de deux millions de sesterces pour faire reconstruire sa maison ; les travaux étaient en cours au printemps 56. » Mais des prodiges émeuvent l'opinion en avril 56, la réponse des haruspices consultés est utilisée par Clodius pour donner une connotation sacrilège à la restitution des biens de Cicéron, qui répliquera dans le discours *De haruspicum responsis*. Selon A.-M. Tupet, la réponse des haruspices d'avril 56, conséquence du discours *De domo sua*, vise Pompée et Cicéron (p. 242-243). En effet, de même qu'en 58 César, pour se débarrasser de Cicéron qui le gênait, avait provoqué son exil en lançant contre lui Clodius, de même « en 56, Cicéron s'apprête à dénoncer la politique agraire de César et Clodius se déchaîne de nouveau contre lui, en l'attaquant encore au point le plus sensible, la légitimité de ses droits de propriété sur sa maison, qui lui avait été reconnue six mois auparavant (p. 244). » En outre, aucune opposition *optimata* ne naît contre Clodius en 56, ce qui pourrait s'expliquer par la jalousie éprouvée pour la maison de Cicéron, proprement somptueuse, achetée à M. Licinius Crassus en 62 pour 3500000 sesterces sur un emplacement exceptionnel dans le plus beau quartier de Rome, et que Cicéron agrandit au cours de sa reconstruction (p. 248-249) ! « Cela peut expliquer qu'en avril 56 Clodius ait trouvé chez eux des dispositions particulièrement favorables à une remise en question des droits de propriété (p. 249). » C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles Cicéron fait ensuite sa "palinodie" en juin 56 (p. 253) : « Dans ces conditions, on comprend pourquoi Cicéron, voyant que Pompée, d'abord impliqué dans la même accusation, avait été mis hors de cause par Clodius après les accords de Lucques et qu'il restait lui-même la seule victime d'une manœuvre convergente, se sentant menacé par César, attaqué par Clodius et trahi par les *optimates*, risquant de perdre la possession de ses propriétés qui lui tenaient tellement à cœur, a jugé prudent de se rallier aux triumvirs. Si la "palinodie" de juin 56 reste difficile à justifier entièrement, elle s'éclaire d'un jour nouveau à la lecture du discours *Sur la réponse des haruspices*. » Sur le site de la maison de Cicéron, cf. *Lexicon topographicum*..., II, p. 202-204 (bibliographie abondante). J. Carcopino, *Les secrets de la correspondance*..., voit surtout dans l'attachement de Cicéron à sa maison du Palatin, celle de Crassus (p. 74-75) ainsi qu'à sa propriété de Tusculum, réunion d'un domaine de Sylla et d'un autre de Catulus (p. 80-81), son affairisme et son goût de parvenu pour l'ostentation (p. 74).

<sup>1325</sup> *CIC., dom. 100* : « Si, au contraire, ma maison, au lieu de m'être rendue, offre à mon adversaire le témoignage de ma douleur, de son crime et du malheur public, qui pourrait voir là un retour plutôt qu'un châtiment éternel ? »



Ainsi, le lieu-dit des « prés de Vaccus » couvre les ruines de la maison de Marcus Vaccus, confisquée et abattue, pour que le souvenir de son crime soit perpétué par la toponymie :

***In Vacci pratis domus fuit M. Vacci, quae publicata est et euersa, ut illius facinus memoria et nomine loci notaretur.***<sup>1326</sup>

Or, Clodius a démoli la maison de Cicéron et bouleversé le portique voisin, qui commémorait la victoire remportée par Quintus Catulus sur les Cimbres en 101<sup>1327</sup>. Il fut lui-même construit sur l'emplacement de la maison de Marcus Fulvius Flaccus, rasée pour pérenniser le souvenir de son exécution — complice de Caius Gracchus, consul en 125, tribun en 122, il fut condamné en vertu du sénatus-consulte de L. Opimius en 121 :

***Hanc uero, pontifices, labem turpitudinis et inconstantiae poterit populi Romani dignitas sustinere, uiuo senatu, uobis principibus publici consili, ut domus M. Tulli Ciceronis cum domo M. Fului Flacci ad memoriam poenae publice constitutae coniuncta esse uideatur ?***<sup>1328</sup>

La dignité du peuple romain est en jeu plus encore que la sienne : le peuple réparera une injustice en lui rendant le terrain ; si sa maison n'est pas reconstruite, le stratagème de Clodius aura réussi. La proximité topographique de sa maison détruite et du terrain qui a porté la demeure de Flaccus risque de provoquer une confusion entre les deux hommes, associant le châtement de Cicéron à celui de Flaccus, et les confondant ainsi dans la même culpabilité ; c'est une souillure qui pèserait sur sa mémoire. Clodius a voulu détruire le *monumentum* de Catulus pour faire resurgir le châtement de Flaccus, de façon à ce qu'il parût aussi frapper la maison voisine, rasée, celle de Cicéron !

***... uno eodemque tempore et clarissimi uiri mortui monumenta delebat et meam domum cum Flacci domo coniungebat, ut, qua poena senatus adfecerat euersorem ciuitatis, eadem iste, oppresso senatu, adficeret eum quem patres conscripti custodem patriae iudicassent.***<sup>1329</sup>

Il conjure donc les pontifes de ne pas pérenniser la transformation du portique de Catulus en promenoir, pour éviter l'amalgame, et de rétablir sa dignité, dans la *memoria* de la postérité :

***Hanc uero in Palatio atque in pulcherrimo urbis loco porticum esse patiemi, furoris tribunicii, sceleris consularis, crudelitatis coniuratorum, calamitatis rei***

<sup>1326</sup> Ibid. 101 : « Les prés de Vaccus recouvrent la maison de M. Vaccus, qui fut confisquée et abattue, pour que son crime se perpétue dans le souvenir par le nom du lieu. »

<sup>1327</sup> Cf. *Lexicon topographicum...*, IV, p. 119.

<sup>1328</sup> CIC., dom. 102 : « Cette tache d'ignominie et d'inconséquence, pontifes, ne va-t-elle pas ruiner la dignité du peuple romain, si, quand le Sénat est vivant et que vous dirigez le conseil de l'Etat, la maison de M. Tullius Cicero semble unie à celle de M. Fulvius Flaccus pour perpétuer un châtement imposé par l'Etat ? » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

<sup>1329</sup> Ibid. 102 : « ... (Clodius) en même temps détruisait le monument d'un grand homme disparu et unissait ma maison à celle de Flaccus, pour affliger, alors que le Sénat était opprimé, celui que les pères conscrits avaient proclamé Gardien de la patrie de la peine que le Sénat avait infligé au destructeur de la cité. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

***publicae, doloris mei defixum indicium ad memoriam omnium gentium sempiternam ?*** <sup>1330</sup>

Cette question oratoire invite à ne pas laisser le portique dans son état actuel, qui immortalise les malheurs de Rome causés par Clodius ; présentés sous forme de gradation ascendante, ils mettent les déboires de Cicéron, qui concluent la liste, au-dessus même de la *calamitas rei publicae*. Placés tous deux à la fin de cette gradation, la *calamitas rei publicae* et le *dolor mei* associent étroitement le sort de l'Etat et celui de son sauveur dans la mémoire de la postérité.

Le bouleversement du portique, marque — *indiciu*m — des malheurs de Rome, souille sa mémoire, alors que celle-ci doit au contraire préserver la dignité des hommes et de la cité ; l'action de Clodius va donc contre la logique de la *memoria* cicéronienne, pourvoyeuse de *dignitas*, elle contrarie sa nature même. Car ce n'est plus la *dignitas*, le fait *dignum memoria*, qui se trouvent pérennisés, mais bien plutôt le déshonneur, l'humiliation de Rome et de Cicéron martyrisés. On ne peut abandonner à de tels hommes la *memoria*, sans risque de la voir dénaturée ou pervertie en indice de l'*iniuria*, de la flétrissure, plutôt que du *beneficium*, de la *dignitas* : l'expression *memoriam sempiternam* traduit en effet la notion de postérité, mais perçue cette fois de façon négative, parce qu'elle entérinerait la chute de Cicéron et de Rome.

Rendre le terrain à Cicéron, c'est donc laver sa mémoire d'une souillure provoquée par la stratégie de Clodius, qui l'a consacré à la déesse *Libertas* pour empêcher précisément toute restitution <sup>1331</sup>. Inversement, le lui refuser, c'est donner raison à Clodius, se soumettre aux atteintes portées contre la *memoria* de Rome et de ses bons citoyens, par des aventuriers qui veulent clairement en faire table rase. La *damnatio memoriae* est d'autant plus cruelle pour Cicéron que la statue consacrée à la Liberté par le tribun sur le terrain revendiqué, est en fait le portrait d'une courtisane, placé sur un tombeau de Béotie, à Tanagra, et dérobé par Appius Claudius, frère de Clodius. Il ressent donc comme un déshonneur supplémentaire le fait de voir son souvenir chassé de ce terrain — sa maison a été rasée, ainsi que le portique de Catulus —, par celui d'une *meretrix*, qui se voit même rendre un culte :

***Haec me domo mea pellet, haec uictrix afflictæ ciuitatis rei publicæ spoliis ornabitur, haec erit in eo monumento quod positum est ut esset indicium oppressi senatus ad memoriam sempiternæ turpitudinis ?*** <sup>1332</sup>

La question oratoire, provocante, doit susciter une prise de conscience de la véritable nature de la *memoria* : la substitution du souvenir d'une prostituée à celui du Sénat opprimé, c'est-à-dire l'effacement de la mémoire historique romaine par une autre, triviale

<sup>1330</sup> *Ibid.* 103 : « Laissez-vous ce portique au Palatin, dans le plus beau quartier de la ville, immortaliser dans le souvenir de tous les peuples la fureur d'un tribun, le crime consulaire, la cruauté des conjurés, le malheur de la République et ma propre douleur ? »

<sup>1331</sup> Sur les données architecturales de ce sanctuaire, cf. G.-C. Picard, « L'*aedes libertatis* de Clodius au Palatin », *REL* 43, 1966, 229-237, p. 230 : l'*aedes* se trouve dans le prolongement de la *domus* de Clodius, dont il forme comme un péristyle. Ce portique accompagne un *monumentum*. La situation du portique et du *monumentum* est précisée p. 231 et 233 : « C'était une *tholos*, sans doute dressée sur un soubassement, bien visible de l'ensemble de la cité, qui abritait en l'exhaussant la statue de l'hétaïre de Tanagra et portait, sur son socle sans doute, la dédicace du tribun. » Cf. *Lexicon topographicum*..., III, p. 188-189.

et sordide, est une honte pour Rome ! La *memoria* doit retrouver son rôle : la perpétuation de la dignité des citoyens méritants, ardents défenseurs de la mémoire romaine, des institutions républicaines.

L'association de la maison de Cicéron et du portique de Catulus paraît intéressante à plus d'un titre, puisqu'elle vient conclure le discours de l'orateur. Elle constitue tout d'abord une réponse à l'amalgame institué entre Vaccus et Cicéron par la destruction de leurs maisons respectives. En effet, l'orateur se place ainsi du côté d'un héros romain, vainqueur des ennemis de Rome, les Cimbres, et acculé au suicide par Marius, un héros dont la gloire s'affiche à Rome grâce à un *monumentum*, le portique, bâti sur les ruines de la maison de Vaccus, ainsi condamné à la *damnatio memoriae* :

***tu, Q. Catule, M. Fului domum, cum is fratris tui socer fuisset, monumentum tuarum manubiarum esse uoluisti, ut eius qui perniciose rei publicae consilia cepisset omnis memoria funditus ex oculis hominum ac mentibus tolleretur.***<sup>1333</sup>

Cicéron établit ainsi une sorte de filiation entre Catulus et lui-même, qui l'inscrit dans la lignée des héros de la République. Détruire la maison de l'un et le portique de l'autre, comme l'a fait Clodius, c'est attaquer les fondements de la République, en effaçant le souvenir de ses héros. Privée de mémoire, la cité perd son identité, sa conscience d'elle-même :

***Hoc si quis tibi... diceret fore tempus cum is tribunis plebis... tuum monumentum, consulibus non modo inspectantibus uerum adiuuantibus, disturberet, euerteret, idque, cum eius ciuis qui rem publicam ex senatus auctoritate consul defendisset domo coniungeret, nonne responderes id nisi euersa ciuitate accidere non posse?***<sup>1334</sup>

La question oratoire traduit l'impossibilité pour Rome de survivre sans mémoire, sans patrimoine, et sonne comme un avertissement, qui doit contribuer à la restitution du terrain de Cicéron, pour assurer une réintégration de ce dernier à sa juste place, dans une cité digne de son passé.

Mais la référence à Catulus le père se double d'une discrète allusion au fils :

***O Q. Catule — patremne ante appellem an filium? Recentior memoria filii est et cum meis rebus gestis coniunctior — tantumne te fefellit, cum mihi summa et cotidie maiora praemia in re publica fore putabas?***<sup>1335</sup>

L'apparente hésitation de Cicéron dans son apostrophe à Catulus se révèle extrêmement

<sup>1332</sup> CIC., dom. 112 : « Ainsi (cette déesse) me chassera de ma maison ? triomphant de la cité abattue, elle s'enrichira des dépouilles de la République ? elle prendra place dans un monument destiné à être la marque de l'oppression du Sénat pour le souvenir d'une honte éternelle ? » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

<sup>1333</sup> Ibid. 114 : « tu as voulu, Q. Catulus (le père), que la maison de M. Fulvius, qui avait été le beau-père de ton frère, devint le monument de ton butin, pour que tout souvenir de celui qui avait comploté contre la sûreté de l'Etat fût totalement effacé des regards et des esprits. »

<sup>1334</sup> Ibid. 114 : « Si... on t'avait dit qu'un temps viendrait où un tribun de la plèbe... abattrait, renverserait ton monument, en présence des consuls et même avec leur aide, et qu'il l'unirait à la maison du citoyen qui, pendant son consulat, avait défendu la République à l'instigation du Sénat, n'aurais-tu pas répondu que cela ne pouvait arriver qu'après la destruction de la cité ? » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

subtile par son pouvoir de suggestion. L'évocation du père permet de renvoyer à l'action du fils. Or, c'est bien lui qui, après la conjuration de Catilina, a reconnu l'héroïsme du consul de 63 et lui a décerné, avec son autorité de *princeps senatus*, le titre de *pater patriae* :

***Me Q. Catulus, princeps huius ordinis et auctor publici consuli, frequentissimo senatu parentem patriae nominavit.***<sup>1336</sup>

L'orateur accentue ainsi l'outrage qui lui a été fait, en rappelant implicitement, par le simple jeu de filiation d'un Catulus à l'autre, son glorieux passé et les mérites qui lui ont valu la reconnaissance de la cité.

La restitution du terrain à Cicéron et la contestation de sa consécration par les pontifes entérineront donc définitivement son retour en grâce, matérialisé par l'effacement de la mémoire parasite et infâme de Vaccus, et par la réintégration de l'orateur dans le fil d'une *memoria* collective brutalement interrompue par son exil et par le travail de sape de Clodius, une forme d'anti-mémoire.

## **b. La *damnatio memoriae* des sans-mémoire**

La *damnatio memoriae* est injustifiée et paradoxale lorsqu'elle affecte un défenseur de la mémoire publique, collective, donc un défenseur de l'unité et de l'Histoire romaines. En revanche, Cicéron la juge totalement légitime dans le cas d'hommes sans-mémoire, donc sans conscience ni scrupules, dont l'action entre sans cesse en conflit avec les intérêts de Rome et attente continuellement à sa mémoire dans le but d'établir un nouveau régime, la tyrannie. Les sans-mémoire sont punis de leur transgression par la même mémoire collective qu'ils veulent détruire<sup>1337</sup>, par un principe de réciprocité, pour Cicéron : la mémoire se défend contre les *immemores*.

La mémoire collective est la meilleure garantie du châtimement des adversaires de Cicéron : nous constaterons que tous sont menacés du même châtimement de mémoire.

Pour inciter Catilina à quitter la ville, le consul lui assure que le souvenir récent de ses crimes entache sa réputation dans la mémoire romaine contemporaine, et lui interdit donc tout espoir d'indulgence :

***tametsi uideo, si mea uoce perterritus ire in exsilium animum induxeris, quanta***

<sup>1335</sup> CIC., dom. 113 : « O Q. Catulus — invoquerais-je plutôt le fils ou le père ? la mémoire du fils est plus récente et plus liée à mes exploits — comme tu t'es trompé quand tu pensais que la République me réserverait les plus hautes récompenses, qui ne feraient que croître de jour en jour ! »

<sup>1336</sup> CIC., Pis. 6 : « C'est moi que Q. Catulus, prince de notre ordre et principal inspirateur des décisions officielles, a, devant le Sénat au grand complet, appelé Père de la Patrie. » (Cicéron obtient aussi une couronne civique, des supplications avec temples ouverts, retour du forum en cortège, reprise unanime de son serment de sortie de charge par le peuple au forum). Cf. aussi Sest. 121, qui rapporte un vers prononcé par l'acteur Aesopus à l'annonce du sénatus-consulte autorisant le retour de l'exilé à Rome, devant un théâtre comble et ému, lors de jeux donnés par le consul, auxquels assiste Clodius : « O pater » — Me, me ille absentem ut patrem deplorandum putabat, quem Q. Catulus, quem multi alii saepe in senatu patrem patriae nominarant. « O mon père... » C'était moi, moi, dont il croyait devoir pleurer l'absence, comme on pleure celle d'un père, moi que Q. Catulus, que beaucoup d'autres aussi avaient souvent appelé au Sénat le « père de la patrie ». »

***tempestas inuidiae nobis, si minus in praesens tempus, recenti memoria scelerum tuorum, at in posteritatem impendeat.***<sup>1338</sup>

Cicéron ne se fait certes guère d'illusions, avec une certaine clairvoyance : il encourra lui-même l'impopularité à l'avenir, au fur et à mesure que le souvenir des forfaits de Catilina s'estompera pour finalement faire de lui une victime. Il semble alors admettre que la *damnatio memoriae* de Catilina ne durera pas, et que la mémoire de ses concitoyens est peu fiable.

Il compte sur une mémoire plus constante, celle de l'historiographie, comme outil de jugement moral, dans le *Pro Sulla*. A l'accusateur Torquatus, qui lui reproche de défendre un homme soupçonné de complicité avec Catilina, et donc de se comporter avec l'arrogance d'un roi, parce qu'il a sauvé Rome, Cicéron réplique que c'est précisément un ancêtre de Torquatus, Marcus Manlius Vulso Capitolinus, consul en 392, qui, aspirant au trône, fut précipité de la roche tarpéienne ; le fait est gravé dans la mémoire collective, sans que le recours à l'historiographie, qui l'atteste — *annalium memoria* —, soit nécessaire :

***Longe abest a me regni suspicio; sin quaeris qui sint Romae regnum occupare conati, ut ne replices annalium memoriam, ex domesticis imaginibus inuenies.***<sup>1339</sup>

L'allusion à l'historiographie, même pour en refuser l'usage, en une prétérition non dénuée d'une certaine coquetterie, révèle quelle place elle tient dans la réflexion cicéronienne pour alimenter la mémoire publique et offrir à celle-ci des certitudes lui permettant de juger le présent. On constate ainsi l'attachement de l'orateur à la discipline historique, déjà observé dans les textes philosophiques et rhétoriques.

L'évocation infamante de l'aïeul de Torquatus manifeste le rôle de la *memoria* dans la stratégie de Cicéron à l'encontre de ses adversaires, un Clodius, un Vatinius ou un Pison : au tribunal ou au Sénat, il laisse planer sur eux la menace d'une *memoria* souillée, ou plus simplement effacée par ses soins.

Ainsi, vilipendant Clodius dans le discours *De domo sua*, Cicéron dénonce le

<sup>1337</sup> L. Jerphagnon, « *Damnatio memoriae...* », analyse le mécanisme psychologique de la *damnatio memoriae* à l'époque impériale (p. 44-45) : « Il urge donc, en toute prudence, de se mettre à couvert, de conjurer les conséquences du sacrilège (accompli par le condamné) en se défaussant de toute responsabilité dans sa perpétration. S'il faut reconnaître à la *damnatio memoriae* une dimension métaphysique, c'est là, au niveau du rite, que l'époque la situe... Au fond, l'essentiel n'était-il pas d'avoir posé le rite avec la solennité requise pour s'estimer en sécurité du côté des dieux et en paix du côté des hommes ? Bien sûr qu'on n'avait rien su empêcher de ce qui était arrivé, et cela n'avait rien de glorieux ! Mais du moins avait-on fait après coup ce qu'on avait pu, montrant ainsi que la noble conscience du Sénat et du peuple romain avait toujours su juger du bien et du mal. Cette image-là du moins resterait intacte. Mieux : elle en sortirait embellie par un geste qui, tout compte fait, ne manquait pas d'allure. Les générations futures reconnaîtraient leurs ancêtres à ce drapé qui depuis toujours désignait les vieux Romains. »

<sup>1338</sup> *CIC., Catil. I, 22* : « Certes, je ne le vois que trop : si, épouvanté par ma parole, tu te décides à partir pour l'exil, quel orage d'impopularité grossit sur ma tête, sinon dans le présent, où le souvenir de tes crimes est tout frais, du moins dans l'avenir ! »

<sup>1339</sup> *CIC., Sull. 27* : « Je suis bien loin de donner prise au soupçon d'agir en roi ! Mais veux-tu savoir quels sont ceux qui, à Rome, ont aspiré au pouvoir royal ? Tu n'as pas besoin de compulsier les annales du passé ; tu les trouveras parmi les images de ta famille. »

caractère inique de la loi qu'il fit voter et qui provoqua son exil, puisqu'elle fut conçue contre lui seul, Cicéron, un particulier, et non comme une loi générale, applicable à tous les citoyens ; il charge la mémoire de Clodius, en montrant que cette loi s'inscrit dans la continuité des proscriptions syllaniennes par son arbitraire et sa cruauté :

***Proscriptionis miserrimum nomen illud et omnis acerbitas Sullani temporis quid habet quod maxime sit insigne ad memoriam crudelitatis?*** <sup>1340</sup>

En perpétuant ce modèle, Clodius se trouve donc inséré dans une mémoire négative, qui le discrédite auprès de ses contemporains et de la postérité : par cette lourde hérédité, la mémoire historique par la bouche de Cicéron reconnaît en lui un nouveau Sylla.

Cicéron ne se prive pas non plus de rappeler les souvenirs infamants qui jalonnent la vie de Publius Vatinius, témoin à charge dans le procès de Sestius, qu'il défend <sup>1341</sup>. D'emblée, il annonce qu'il veut l'attaquer sous cet angle, en exigeant un effort de mémoire pour que Vatinius n'omette aucune de ses turpitudes, dans ses réponses aux questions de l'avocat :

***Cum mihi hoc responderis, aut ita inpudenter ut manus a te homines uix abstinere possint, aut ita dolenter, ut aliquando ista, quae sunt inflata, rumpantur, tum memoriter respondeto ad ea quae te de te ipso rogaro.*** <sup>1342</sup>

Cet appel à la mémoire de Vatinius est conçu comme une humiliation, un piège qui ruinera sa réputation et discréditera l'autorité du témoin. Dès lors, l'avocat impitoyable peut accumuler les éléments douteux du passé de Vatinius. Après avoir raillé ses origines, son adolescence agitée — violence, vol —, il invoque sa mémoire pour dénigrer avec ironie les difficultés de son élection de 64 à la questure malgré l'appui d'un consul, mettant ainsi en doute ses capacités politiques :

***Quaero aps te teneasne memoria, cum P. Sestius quaestor sit cunctis suffragiis factus, tunc te uix, inuitis omnibus, non populi beneficio, sed consulis, extremum adhaesisse*** <sup>1343</sup>

Il rappelle alors la cupidité de Vatinius lors de cette questure côtière : prélevant une part de toutes les marchandises qu'il devait surveiller, il fut finalement agressé physiquement par un mécontent à Pouzzoles, et des doléances de ses victimes furent transmises à Cicéron, alors consul. Non content de ternir sa réputation, l'avocat demande à Vatinius, non sans cruauté, de confirmer ses dires, par un effort de mémoire ; celle-ci ne peut nier

<sup>1340</sup> CIC., dom. 43 : « Dans ce nom affreux de proscription et dans toute l'horreur du régime syllanien qu'y a-t-il de plus significatif pour rappeler le souvenir de la cruauté ? » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1952).

<sup>1341</sup> Sur la carrière de Vatinius, lieutenant de César, cf. Y. Benferhat, « Un gêneur. César dans le tome 9 de la correspondance de Cicéron », VL 171, décembre 2004, 25-40, p. 28.

<sup>1342</sup> CIC., Vat. 10 : « Lorsque tu m'auras répondu, avec une telle impudence que l'on se retienne malaisément de porter la main sur toi, ou avec une telle mauvaise humeur que ton enflure crève enfin, alors tu voudras bien répondre, sans rien oublier, aux questions que je vais te poser sur toi-même. » (trad. J. Cousin modifiée, Paris, CUF, 1965).

<sup>1343</sup> Ibid. 11 : « Je te le demande : te rappelles-tu que P. Sestius fut élu questeur à l'unanimité, pendant que toi, en dépit de l'opposition générale, et non par la grâce du peuple, mais par celle d'un consul, tu as été péniblement raccroché en queue de liste ? »

l'authenticité des faits incriminés :

**... teneasne memoria tibi in conuentu Puteolis manus esse adlatas, ad me consulem querellas Puteolanorum esse delatas** <sup>1344</sup>

C'est la mémoire de Vatinius lui-même, forme de conscience, qui l'oblige à reconnaître ses vices : la mémoire est une garantie de vérité. Ces faits, Vatinius peut d'autant moins les nier qu'ils sont connus de tous et accrédités par la mémoire collective :

**cum is dies uenisset, fecerisne, quod in hac re publica non modo factum antea numquam est, sed in omni memoria est omnino inauditum ?** <sup>1345</sup>

La question oratoire suggère l'incrédulité de chacun, face aux méfaits de Vatinius, qui a refusé de comparaître devant le préteur Caius Memmius, et provoqué une telle agitation que les juges et les accusateurs ont été pris à partie. La mémoire collective est appelée à témoigner : c'est elle qui atteste le caractère inouï du forfait et perpétue l'infamie de Vatinius.

Cicéron adopte la même tactique contre Pison, consul de 58 responsable, avec Gabinius, de son exil. Son discours *Sur les provinces consulaires*, au début de l'été 56, veut obtenir le rappel de ses deux ennemis de leurs provinces respectives, la Macédoine pour Pison, la Syrie pour Gabinius. En une prétérition rageuse, le consulaire dénonce les débordements de Pison en Macédoine, notamment ses orgies à Byzance, qui poussèrent deux jeunes filles au suicide et suscitèrent chez leurs compatriotes la haine contre Rome :

**libidines praetereo, quarum acerbissimum extat indicium et ad insignem memoriam turpitudinis et paene ad iustum odium imperii nostri, quod constat nobilissimas necessariam turpitudinem depulisse (morte uoluntaria).** <sup>1346</sup>

La mémoire de Pison s'en trouve souillée, sa réputation marquée pour la postérité — *ad insignem memoriam turpitudinis*, « un souvenir exceptionnellement déshonorant » : tout un peuple condamne finalement sa mémoire.

Cette charge en règle se prolonge durant l'été 55 dans l'*In Pisonem*, où Cicéron énonce les faits qui justifient la *damnatio memoriae* de Pison <sup>1347</sup>. Tout d'abord, Pison, proconsul de Macédoine en 57, a érigé sur place des trophées en son honneur, forme d'auto-célébration destinée à remplacer le triomphe qui lui serait refusé, il le savait bien, selon Cicéron. Ils constituent donc un anti-*monumentum*, un monument de mensonge et

<sup>1344</sup> *Ibid.* 12 : « ... te rappelles-tu qu'à Pouzzoles, dans une séance, on a porté la main sur toi et que c'est moi, comme consul, qui ai reçu les doléances des Pouzzolans ? »

<sup>1345</sup> *Ibid.* 33 : « Ce jour venu, n'as-tu pas fait ce qui, dans notre République, ne s'était jamais fait auparavant, ce dont, de mémoire d'homme, on n'avait même jamais entendu parler ? »

<sup>1346</sup> *CIC., prou. 6* : « je tais les orgies, dont subsiste le plus amer témoignage, cause d'un souvenir exceptionnellement déshonorant et presque d'une juste haine contre notre empire, puisqu'il est reconnu que des jeunes filles de la plus haute naissance se sont soustraites à un déshonneur inévitable (par une mort volontaire). » (trad. J. Cousin modifiée, Paris, CUF, 1962).

<sup>1347</sup> A ce sujet, cf. M. Ruch, « Le personnage de Pison : un dossier d'accusation ou un portrait moral », *Etudes cicéroniennes...*, 62-71, p. 70 : « La véritable sanction sera donc celle de l'opinion publique, une espèce de *damnatio memoriae* : dès à présent, il est exclu de tous les honneurs, en butte à la haine de l'armée, des citoyens, des provinces ».

de fausseté célébrant une mémoire souillée, celle d'un général dont l'action militaire a échoué :

***ea quae bellicae laudis uictoriaeque omnes gentes insignia et monumenta esse uoluerunt noster hic praeposterus imperator amissorum oppidorum, caesarum legionum, prouinciae praesidio et reliquis militibus orbatae, ad sempiternum dedecus sui generis et nominis funesta indicia constituit***<sup>1348</sup>

En prétendant pérenniser le souvenir de son action, Pison ne parvient qu'à pervertir sa mémoire familiale — *generis* — et à laisser à la postérité un nom éternellement déshonoré — *sempiternum dedecus*. Du point de vue des générations futures s'opère donc une *damnatio memoriae* qui atteint la *dignitas* de Pison et interrompt sa continuité héréditaire.

Mais inutile d'attendre : ses propres soldats, excédés, après avoir brûlé sa résidence, à Dyrrachium, renversent la statue à son effigie érigée par ses soins :

***illi (milites) autem statuam istius persimilem, quam stare celeberrimo in loco uoluerat, ne suauiissimi hominis memoria moreretur, deturbant, adfligunt, comminuunt, dissipant.***<sup>1349</sup>

L'assaut est clairement mené ici contre la prétention de Pison à la *memoria*, mise à bas en même temps que la statue, *monumentum* qui traduisait son espoir arrogant de la perpétuer. Quel meilleur châtiment, donc, que cette mise en pièces, qui doit le punir par là où il a péché, et interdire la transmission de son souvenir à la postérité ? Cicéron voit là le châtiment ultime des forfaits les plus odieux — que l'antiphrase *suauiissimi hominis* traduit ironiquement.

Il étend enfin cette haine des soldats à l'assemblée des citoyens romains, promettant à Pison un oubli général de son consulat :

***Omnes memoriam consulatus tui, facta, mores, faciem denique ac nomen a re publica detestantur.***<sup>1350</sup>

Il s'agit de tuer Pison politiquement par l'oubli : effacer son souvenir de la mémoire collective, c'est le priver d'existence civique, c'est l'empêcher de s'insérer dans le fil de l'histoire romaine, bref c'est l'exclure de façon définitive du monde des hommes ; s'il existe un droit à la mémoire pour les citoyens méritants selon Cicéron, une interdiction de mémoire se trouve justifiée pour punir ceux qui ont oublié leur patrie, attaqué la mémoire collective au profit de leurs ambitions personnelles. L'accumulation *facta, mores, faciem denique ac nomen* qui définit l'identité de l'individu Pison, souligne l'étendue du

<sup>1348</sup> CIC., Pis. 92 : « ces monuments, dont toutes les nations ont voulu faire des symboles durables de gloire et de victoire, notre général à rebours les a dressés pour être le témoignage sinistre de villes perdues, de légions massacrées, d'une province dépouillée de sa garnison et de ses autres troupes, au déshonneur éternel de sa propre race et de son propre nom »

<sup>1349</sup> Ibid. 93 : « alors, les soldats s'en prenant à une statue fort ressemblante de Pison, qu'il avait fait élever dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, pour que ne mourût pas la mémoire d'un personnage si charmant, ils l'abattent, la brisent, la mutilent, la mettent en pièces » (trad. P. Grimal modifiée, Paris, CUF, 1966).

<sup>1350</sup> Ibid. 96 : « Tous prient que les dieux éloignent de l'Etat le souvenir de ton consulat, tes actes, tes façons, ton visage enfin et ton nom. »



châtiment : la globalité de l'existence de Pison est vouée aux gémonies, à commencer par sa vie publique — *memoriam consulatus tui* —, balayée de la mémoire de la collectivité — *a re publica*.

Ce procédé se renouvelle et s'approfondit lorsque Cicéron prétend noircir la mémoire de son dernier adversaire, Antoine. L'orateur, dans les *Philippiques*, ne ménage pas la *memoria* du lieutenant de César, pour lui faire payer ainsi ses assauts répétés contre la mémoire romaine, donc contre la République. Il n'a de cesse de railler son passé, de dénoncer ses infamies, accablant sa mémoire pour mieux anéantir son autorité, sa *dignitas*, en particulier dans la deuxième *Philippique*. Antoine a reproché à Cicéron de ne pas avoir rendu le corps de son beau-père, Publius Lentulus, complice de Catilina exécuté en décembre 63, et de l'avoir ainsi privé de sépulture. Cicéron prend acte de cette accusation et blâme son adversaire de rappeler qu'il est le beau-fils d'un conjuré<sup>1351</sup>, et de revendiquer ainsi une filiation qu'il aurait mieux valu taire ; sa mémoire auprès de ses concitoyens s'en trouve entachée :

***Qui autem tibi uenit in mentem redigere in memoriam nostram te domi P. Lentuli esse educatum ?***<sup>1352</sup>

Au-delà de ce lourd héritage, c'est toute sa jeunesse que Cicéron lui remet en mémoire, passant en revue ses innombrables vices, à commencer par la prodigalité qui le mena à la banqueroute, dès son plus jeune âge :

***Tenesne memoria praetextatum te decoxisse ?***<sup>1353</sup>

Il fustige son goût de la débauche, sa prostitution, ses relations avec le jeune Curion, qui pria l'orateur d'intercéder auprès de son père pour qu'il acceptât de régler les dettes d'Antoine dont le fils s'était porté garant :

***Recordare tempus illud, cum pater Curio maerens iacebat in lecto, filius, se ad pedes meos prosternens, lacrimans te mihi commendabat...***<sup>1354</sup>

Le forfait d'Antoine est ici redoublé, puisqu'il entraîne une autre famille dans la dépravation. Cicéron juge avoir atteint son objectif, attenter à la mémoire d'Antoine, en constatant que ce dernier se souvient de l'épisode, donc l'authentifie sans pouvoir le nier ; il a besoin des armes de ses hommes pour l'outrager au Sénat :

***Haec tu cum per me acta meminisses, nisi illis quos uidemus gladiis confideres, maledictis me prouocare ausus esses ?***<sup>1355</sup>

Le mentor d'Octavien use de la même arme quand son adversaire affecte de mépriser

<sup>1351</sup> P. Cornelius Lentulus Sura est le deuxième époux de Julia, mère d'Antoine.

<sup>1352</sup> *CIC., Phil. II, 18* : « Mais comment as-tu pu t'aviser de nous rappeler que tu as été élevé dans la maison de P. Lentulus ? »

<sup>1353</sup> *Ibid. II, 44* : « Te souviens-tu que tu portais encore la robe prétexte, quand tu as fait banqueroute ? »

<sup>1354</sup> *Ibid. II, 45* : « Rappelle-toi ce temps où Curion le père, accablé de chagrin, gardait le lit, où son fils, se jetant à mes pieds, tout en larmes, te recommandait à moi... »

<sup>1355</sup> *Ibid. II, 46* : « Puisque tu conservais le souvenir de ce que j'avais fait là, si tu ne mettais ta confiance dans ces épées que nous voyons, aurais-tu osé me provoquer par des paroles outrageantes ? »

dans ses édits les origines familiales de son protégé, notamment sa mère Atia, originaire du municpe d'Aricie — c'est pourtant par la mère d'Atia, Julia, sœur de César, qu'il est le petit-neveu de l'*imperator* — ; en effet, en décembre 44, il renvoie l'argument à Antoine, considérant que celui-ci projette le souvenir de sa propre immoralité sur Octavien :

***Primum in Caesarem maledicta congescit, deprompta ex recordatione impudicitiae et stuprorum suorum.***<sup>1356</sup>

L'allégation est répétée le 20 mars 43, avec une insistance qui montre l'importance de l'appel à la *memoria* pour jeter le discrédit :

***quem tum ille demens laedere se putabat edictis, ignorans, quaecumque falso diceret in sanctissimum adolescentem, ea uere recidere in memoriam pueritiae suae.***<sup>1357</sup>

Plus encore que son immoralité, c'est l'action politique d'Antoine, consul en 44, que Cicéron juge blâmable, donc digne d'être retenue à charge par la postérité. Ainsi, lorsque, tribun de la plèbe, il fournit à César un prétexte de guerre civile — le refus de son intercession tribunicienne, destinée à contrecarrer les mesures de salut public du Sénat —, il se rendit coupable du départ de tous les responsables politiques loin de Rome, donc du déclenchement de la guerre civile :

***O miserum te, si haec intellegis, miseriorem, si non intellegis hoc litteris mandari, hoc memoriae prodi, huius rei ne posteritatem quidem omnium saeculorum umquam immemorem fore consules ex Italia expulsos cumque iis Cn. Pompeium, quod imperi populi Romani decus ac lumen fuit, omnis consularis, qui per uoletudinem exsequi cladem illam fugamque potuissent, praetores, praetorios, tribunos plebis, magnam partem senatus, omnem subolem iuuentutis unoque uerbo rem publicam expulsam atque exterminatam suis sedibus !***<sup>1358</sup>

La longue accumulation, graduée, des catégories de citoyens chassées de Rome par la faute d'Antoine et réunies sous la bannière de Pompée, est résumée par la formule finale, *unoque uerbo rem publicam expulsam* ; elle traduit l'ampleur de la catastrophe. En provoquant la fuite des magistrats, Antoine a en fait vidé Rome de sa substance. Il

<sup>1356</sup> Ibid. III, 15 : « D'abord, contre César (Octavien), il a accumulé des injures, empruntées au souvenir de sa propre immoralité et de ses mœurs infâmes. » Rappelons qu'Octavien est issu d'une famille de chevaliers. Son père, C. Octavius, est le premier sénateur de la famille. Il meurt en 58 alors qu'il brigue le consulat. Cf. SVET., Aug. 2, 4 : « M. Antoine lui reprocha d'avoir eu pour bisaïeul un affranchi, un cordier du canton de Thurium, et pour grand-père, un changeur... le même Antoine, étendant son mépris aux ancêtres maternels d'Auguste, lui reproche d'avoir eu un bisaïeul d'origine africaine, qui exerça tour à tour dans Aricie le métier de parfumeur et de boulanger. » Cf. R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 127 : « le consul tenu en échec chercha refuge dans les attaques personnelles... S'en prenant à la personne et à la famille du révolutionnaire, il invoqua... le mépris traditionnel dont le noble romain accablait la famille et la naissance d'honorables citoyens des municipes. La mère d'Octave était issue de la petite ville d'Aricia ! » ; p. 148 : « La vie publique, à Rome, connaissait des accusations encore plus avilissantes que le vice à l'état pur — le manque d'ancêtres, la souillure du comptoir ou de la scène, la honte d'être issu d'un municpe. L'arrière-grand-père d'Octave, en lignée paternelle, était un affranchi, un fabricant de cordes ; du côté maternel, c'était un individu de basse condition, Africain par ses origines, boulanger ou marchand de parfums à Aricia. » Cf. l'arbre généalogique de la famille d'Auguste chez R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 665.

<sup>1357</sup> Ibid. XIII, 19 : « ce dément croyait alors pouvoir lui nuire par ses édits, ignorant que toutes ses fausses allégations contre le jeune homme le plus vertueux retombaient en vérité sur le souvenir de sa propre jeunesse. »

perpète un crime contre la mémoire de Rome, crime qui lui fait perdre son unité. Il devient chez Cicéron le destructeur de la République, parce qu'il anéantit à la fois ses institutions et son corps social, et aliène la République à elle-même : par sa faute, Rome n'est plus dans Rome. Pour cette raison, il mérite de voir son nom définitivement déshonoré dans la mémoire de la postérité par une historiographie à laquelle Cicéron compte bien contribuer<sup>1359</sup>.

<sup>1358</sup> *Ibid.* II, 54 : « Que je te plains, si tu comprends, et plus encore, si tu ne comprends pas que l'histoire enregistre, que la mémoire conserve, que, pendant tous les siècles à venir, la postérité n'oubliera pas que les consuls furent chassés d'Italie, et avec eux Cn. Pompée, qui fut l'honneur et le flambeau de l'empire du peuple romain, tous les consulaires à qui leur santé permit de s'associer à ce désastre et à cette fuite, les préteurs, les anciens préteurs, les tribuns de la plèbe, la plus grande partie du Sénat, toute la jeune génération, en un mot, la République fut expulsée et proscrite de ses foyers ! »

<sup>1359</sup> De la même façon, Lucain prétend souiller la mémoire de César, par une variante de la *damnatio memoriae* (A.-M. Taisne, « Le devoir de mémoire chez Lucain dans la dernière partie de son épopée (*Ph.* IX, 950-1107 ; X, 1-546) », *VL* 165, mars 2002, 16-27, p. 18) : « Mais, dans l'apostrophe à César du chant IX, Lucain se démarque apparemment de la tradition puisque, loin d'opérer une *damnatio memoriae*, il promet l'immortalité à César, un héros chargé de tous les crimes et, qui plus est, à l'événement le plus abominable qui a illustré la guerre civile : la bataille de Pharsale ! » (inversement, il veut immortaliser le souvenir de Pompée, p. 18 : « L'ambition de Lucain se limiterait-elle à perpétuer les seuls crimes de César dans son épopée ? En fait, il a aussi le devoir de transmettre à la postérité la grandeur et la noblesse de Pompée. » Cicéron prenait le même engagement avec le lieutenant de César, sachant son éloquence capable de substituer dans la mémoire des hommes le portrait caricatural cicéronien à la personnalité historique d'Antoine (cf. M.-J. Kardos, « L'art de la mise en scène dans les quatre premières *Philippiques* », *VL* 153, mars 1999, 15-26, p. 24) : « ... (il) oppose à la vanité de ces injures l'efficacité de sa propre éloquence : "Moi je le stigmatiserai, je lui imprimerai la marque des invectives les plus conformes à la réalité et le livrerai ainsi au souvenir éternel de la postérité" (*Phil.* XIII, 40 ; pour le texte cf. *infra* p. 442)... Pour l'histoire, Antoine a eu le dernier mot : l'Arpinate est mort d'avoir prononcé ou écrit les *Philippiques*. Mais comme il l'a voulu et prévu, il a "imprimé sur la mémoire d'Antoine une flétrissure éternelle". Il a imposé une image de lui qui était plus une caricature qu'un portrait, les imputations des *Philippiques* servant "de référence à une postérité qui n'entendait qu'une des parties en cause". » L'illustration reproduit un denier d'argent de 44 à l'effigie d'Antoine portant la barbe en signe de deuil ; cf. P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 1960, ill. 7.



Fig.10 : denier d'argent de 44 à l'effigie d'Antoine portant la barbe en signe de deuil ; cf. P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 1960, ill. 7.

A Antoine, le consulaire promet une mémoire éternelle peu enviable, selon le schéma inverse de celui qu'il propose aux héros qui ont œuvré pour Rome. Si le nom d'Antoine passe à la postérité, c'est non comme sauveur, mais comme ennemi et destructeur de la République ! C'est la mémoire universelle des hommes, l'Histoire, qui doit entériner le discrédit d'Antoine, dont la progression et la perpétuation sont soulignées par une gradation en trois temps *litteris mandari/memoriae prodire posteritatem quidem omnium saeculorum umquam immemorem fore*. En effet, Cicéron évoque d'abord la transcription des faits, consignés — *litterae* —, puis, à partir de ce support historiographique, leur réception par la mémoire collective, les lecteurs contemporains, et leur prise de conscience — *memoria* —, relais avant leur passage à la postérité, donc leur transmission constamment renouvelée aux générations futures — *ne posteritas quidem immemor*. L'infinitif futur *fore*, l'hyperbole *omnium saeculorum*, soulignent l'éternité du souvenir que laissera Antoine, au rebours de la doctrine cicéronienne : la mémoire de la postérité doit habituellement perpétuer la gloire du héros ; dans le cas d'Antoine, elle entérine au contraire son infamie ; elle promet que personne n'oubliera le crime commis contre Rome. Toutes les agressions perpétrées contre les institutions sont ainsi désignées à la vindicte de la mémoire.

Avec Cicéron, Antoine s'expose en permanence à ce châtiment de mémoire. Ainsi, il a confié dans une lettre qu'il partageait les sentiments de Dolabella à l'égard de Trebonius, l'autorisant donc implicitement à tuer ce dernier, voire Brutus, Cassius et les sénateurs :

***Quis huic facias, qui hoc litteris memoriaeque mandarit ita sibi conuenisse cum Dolabella ut ille Trebonium et, si posset, etiam Brutum, Cassium discruciatos necaret eademque inhiaberet supplicia nobis?*** <sup>1360</sup>

Une telle lettre constitue un *monumentum* qui entache la mémoire d'Antoine et la livre au jugement de l'Histoire : Cicéron avait promis qu'Antoine verrait sa mémoire déshonorée pour l'éternité ; il prend appui sur les documents laissés par lui pour accomplir son vœu, la mémoire collective pouvant attester désormais l'intention criminelle d'Antoine.

Après la fuite des magistrats, Cicéron reproche à Antoine son escorte armée, la première du genre dans la Ville, et invite le Sénat à condamner cette innovation. Entre ses mains, la *memoria* est une arme politique. Cicéron veut empoisonner celle d'Antoine, le verbe *notare* traduit le caractère infamant d'une telle mémoire et rejoint l'activité principale du censeur que Cicéron aurait tant voulu assumer :

***An illa non grauissimis ignominiis monumentisque huius ordinis ad posteritatis memoriam sunt notanda, quod unus M. Antonius in hac urbe post conditam urbem palam secum habuerit armatos ?*** <sup>1361</sup>

A ses yeux, en effet, la *nota* du censeur est une menace reconnue de tous parce qu'elle s'adresse à la mémoire de la postérité et peut flétrir définitivement le souvenir laissé par un mauvais citoyen. Une analogie avec les derniers tyrans connus par Rome — Cinna, Sylla, César — souligne l'arrogance d'Antoine, qui les surpasse tous, avec cette escorte de volontaires exhibée. Cette analogie lui est revenue en mémoire, donc elle est à la portée de tous :

***Cinnam meminī, uidi Sullam, modo Caesarem : hi enim tres post ciuitatem a L. Bruto liberatam plus potuerunt quam uniuerſa res publica.*** <sup>1362</sup>

A ces tyrans il oppose les héros — les césaricides — ou lui-même dont les générations futures garderont toujours un souvenir positif, avant d'inviter à récompenser Decimus Brutus par le travail de la *memoria* <sup>1363</sup>.

De ce point de vue, les deux dernières *Philippiques* sont les plus violentes. La *Philippique* XIV, en particulier, place la *memoria* au cœur de la lutte qui oppose Républicains et révolutionnaires : nous devons revenir sur deux passages déjà étudiés plus haut. Cicéron invite le Sénat à élever un monument pour consoler les parents des soldats morts au combat, attestant leur courage, la piété du peuple romain, la loyauté du Sénat et le souvenir d'une guerre cruelle, par laquelle Antoine a tenté de détruire le nom romain <sup>1364</sup>. Deux partis s'opposent bien : l'un veut abolir la mémoire nationale, effacer le

<sup>1360</sup> Phil. XIII, 37 : « Que faire à cet homme, qui a confié à une lettre et à la mémoire qu'il avait conclu un accord avec Dolabella pour que celui-ci fit périr dans les tortures Trebonius et même, s'il le pouvait, Brutus et Cassius et qu'il nous infligeât les mêmes supplices ? » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1960).

<sup>1361</sup> CIC., Phil. V, 17 : « Et d'autres actes ne méritent-ils pas que notre ordre sénatorial leur inflige la plus infamante des flétrissures, qui en perpétue le souvenir pour la postérité, le fait que seul Marc Antoine, dans notre Ville, depuis sa fondation, ait eu publiquement une escorte d'hommes armés ? »

<sup>1362</sup> Ibid. V, 17 : « Je me souviens de Cinna, j'ai vu Sylla et récemment César : tous trois, depuis que L. Brutus a donné la liberté à notre cité, ont eu un pouvoir supérieur à celui de l'Etat tout entier. »

<sup>1363</sup> Ibid. V, 35. Pour le texte, cf. *supra* p. 326.

<sup>1364</sup> Cf. Phil. XIV, 35, *supra* p. 392 pour le texte et la traduction.

*nomen* de Rome, donc son existence ; l'autre au contraire souhaite la sauver en même temps que les valeurs qui lui sont associées — *uirtus, pietas, fides* —, au prix de la vie de chacun de ses membres. Respectant et protégeant la *memoria* nationale, ces soldats méritent donc d'y être intégrés grâce à un monument commémoratif.

Ce *monumentum* garantit la perpétuation du souvenir des héros morts pour la patrie : à ceux qui ont défendu au péril de leur vie la mémoire collective, c'est-à-dire l'essence même de l'entité romaine, sa continuité historique, la cité promet un souvenir éternel — *ad memoriam posteritatis sempiternam* — en les intégrant, par un juste retour, fondé sur la réciprocité de la *memoria beneficiorum*, dans la mémoire collective qu'ils ont contribué à préserver. Un *monumentum* en sera la marque, décidé par un sénatus-consulte, sur proposition de Cicéron<sup>1365</sup>.

Mais notons que ce *monumentum* ne commémore pas seulement l'héroïsme de certains ; il doit aussi charger d'infamie le souvenir de leurs adversaires. La *memoria* fonde ainsi la confrontation de deux camps idéologiques, les partisans et les détracteurs de la mémoire romaine. Ainsi, selon un principe de réciprocité, les défenseurs de cette dernière se voient récompensés par une commémoration publique ; inversement, les autres méritent de voir leur capacité de nuire pérennisée par la mémoire de la postérité et leur nom déshonoré à jamais. Il ne s'agit pas seulement de soutenir l'effort de certains en faveur de la mémoire romaine, mais de discréditer définitivement ceux qui l'ont agressée, les révolutionnaires et leur chef, Antoine. La proposition de décret de Cicéron est très claire à ce sujet, puisqu'elle prétend soumettre au jugement de la *memoria posteritatis sempiterna*, véritable manifestation de la conscience collective romaine, censure morale exercée par la postérité, l'opposition établie entre le *scelus crudelissimorum hostium* et la *militum diuina uirtus*. Les uns se trouveront intégrés à la mémoire collective, les autres en seront déchus<sup>1366</sup>.

Cicéron oppose donc les adversaires et les défenseurs de la *memoria* : aux uns la récompense de la valeur qu'ils défendent, aux autres, les foudres de la postérité. En particulier, il envisage la perte de la qualité civique pour ceux qui ont oublié leur statut familial, national et humain, ainsi que l'effacement de leur *dignitas* de la *memoria* romaine. Cela ressemble fort à une variation de la *damnatio memoriae*. Ainsi, les actes d'Antoine consul ont été cassés et le souvenir de son consulat arraché de la mémoire des hommes, ce qui interdit de trouver dans son camp la moindre légalité :

<sup>1365</sup> Cf. *Phil.* XIV, 38, *supra* p. 393 pour le texte et la traduction.

<sup>1366</sup> Nous avons vu la place de la *memoria* dans le *consensus* fédérateur recherché par Cicéron. Ce *consensus* vise à exclure ses adversaires, comme Antoine. En soudant les uns, la *memoria*, à travers la formation du *consensus*, exclut les autres, comme le remarque A. Michel, « La notion de *consensus* chez Cicéron », *Sodalitas : scritti in onore di Antonio Guarino*, éd. V. Giuffrè, Napoli, 1984-1985 (Biblioteca di Labeo 8), 1, 203-217, p. 208 : « ... il avait constaté les insuffisances du *consensus bonorum*. Aussi, lorsqu'il choisit en 44 de reprendre la lutte à outrance, il changea de slogan dominant... Après avoir parlé du *consensus ordinum* (*har. resp.* 60), il insiste principalement sur *consensus populi* ou *omnium ciuium*. L'idée (qui s'affirmait déjà au retour de l'exil) éclate contre Antoine, lorsque Cicéron veut définir la notion d'ennemi public. Il est permis d'abattre Antoine, de le mettre hors la loi parce qu'il a tout le peuple contre lui. Cicéron ne présente plus les choses de la même façon qu'au temps de Catilina. Désormais, il proclame que la société tout entière est avec lui contre le bandit. »

***In quibus (in castris tuis) tu es uidelicet consularis, cuius totus consulatus est ex omni monumentorum memoria euulsus...***<sup>1367</sup>

Son consulat disparaît de la mémoire constituée par les monuments, il est effacé de la mémoire collective ; à l'inverse, des adversaires d'Antoine morts pour la République tous se souviennent, au point qu'il est inutile de rappeler leurs noms :

***Quid reliquos clarissimos uiros commemorem ? nostis omnis***<sup>1368</sup>

Il se produit donc une confrontation très forte, dont la *memoria* est l'enjeu : Antoine se voit privé de la moindre existence politique, par la négation de ses actes consulaires, et perd toute autorité morale sur la République, qui choisit de l'ignorer. Inversement, les citoyens méritants ont tellement obtenu de la mémoire publique que leur souvenir est patent, ancré dans la conscience collective, dont il constitue le ciment. La cité choisit donc d'exercer son jugement par le jeu d'une mémoire sélective : elle punit les uns en les oubliant, et récompense les autres en célébrant leur souvenir.

La suite du discours consiste, de ce fait, à polluer la mémoire d'Antoine pour souligner son opposition stérile aux institutions républicaines. Aussitôt après cet éloge des héros morts, Cicéron raille l'impudence de son adversaire. Celui-ci reproche au Sénat d'avoir enlevé aux *Luperci Iuliani* les revenus que César leur avait affectés. L'orateur rebondit et retourne cette allusion contre Antoine ; en effet, la référence aux Luperques éveille en chacun le souvenir des Lupercales du 15 février 44, qui virent Antoine offrir à César le diadème royal. C'est un souvenir déshonorant, qu'Antoine semble avoir oublié. Pourtant, il marque son infamie dans la conscience collective romaine :

***“Vectigalia Iuliana Lupercis ademistis ?” Lupercorum mentionem facere audet neque illius diei memoriam perhorrescit, quo ausus est, obrutus uino, unguentis oblitus, nudus, gementem populum Romanum ad seruitutem cohortari ?***<sup>1369</sup>

L'opposition idéologique est radicale : l'un refuse toute importance au passé, laisse la mémoire de Rome s'effacer au rythme des événements et vit en permanence dans l'instant présent ; l'autre, au contraire, s'attache à la *memoria*, parce qu'elle traduit la cohérence d'un individu, et son accord avec l'histoire de la cité, ou, dans le cas d'Antoine, son opposition. Le refus de la mémoire révèle donc aux yeux de Cicéron le nihilisme révolutionnaire des ennemis de la République.

Celle-ci doit se défendre et les châtier en fondant une anti-mémoire, par la *damnatio memoriae*, et livrer à la postérité un souvenir infamant, qui les exclut définitivement de la collectivité romaine, de sa *memoria* glorificatrice.

Ainsi, l'orateur, après avoir subi les outrages d'Antoine, prend l'engagement de le discréditer dans la « mémoire éternelle des hommes », en révélant simplement la vérité à

<sup>1367</sup> Phil. XIII, 26 : « Là-bas, tu es, en vérité, un consulaire, toi dont le consulat entier a été arraché de tous les monuments commémoratifs... »

<sup>1368</sup> Ibid. XIII, 30 : « Et les autres illustres personnages, à quoi bon les rappeler ? vous les connaissez tous »

<sup>1369</sup> Ibid. XIII, 31 : « “Vous avez enlevé aux Luperques les revenus de César.” Il ose faire mention des Luperques et ne frémit pas d'horreur au souvenir de ce jour où, gorgé de vin, enduit de parfums, tout nu, il a osé exhorter le peuple romain gémissant à la servitude ? »

son sujet :

***Pergit in me maledicta, quasi uero ei pulcherrime priora processerint ; quem (Antonium) ego inustum uerissimis maledictorum notis tradam hominum memoriae sempiternae***<sup>1370</sup>

P. Grimal constate avec Plutarque que cette promesse se vérifie après la défaite d'Antoine à Actium, puisque "les statues d'Antoine, élevées au forum et ailleurs, furent abattues, les honneurs qui lui avaient été conférés annulés et que l'on décréta qu'à l'avenir aucun Antonius ne pourrait recevoir le prénom de Marcus", alors que Marcus, le fils de Cicéron, était le collègue d'Octavien au consulat, en 30<sup>1371</sup>.

La *memoria sempiterna hominum* régit ainsi l'avenir des individus, exerce sa censure — la *nota uerissima* de Cicéron — pour les discriminer, soutenir les partisans de la *memoria* par la *gratia*, qui leur confère la *dignitas*, et anéantir ses ennemis, par la *damnatio* : c'est ainsi que Cicéron entend bâtir une historiographie romaine alliant éthique et vérité et, de notre point de vue, fortement orientée.

## B. Le « juste oubli »

Dans la continuité de cette *damnatio memoriae* tournée contre les *immemores*, Cicéron justifie un travail de l'individu sur sa propre mémoire ; comme la postérité, il doit savoir la soumettre à l'intérêt collectif et pratiquer une mémoire sélective, capable d'oublier certains bienfaits et certains outrages.

### 1. L'oubli des bienfaits : la soumission de l'individu à l'intérêt collectif

Les mémoires familiale et nationale sont indissociables, du moment que la première reste subordonnée à la seconde. Cicéron distingue plusieurs cas ; en effet, la coexistence des deux mémoires peut occasionner des conflits, que le *bonus ciuis* résoudra en donnant la priorité aux intérêts de la nation. Ainsi, l'orateur vante l'abnégation des héros qui ont su oublier leurs propres intérêts, individuels ou familiaux, au profit de la patrie<sup>1372</sup>. La question est clairement posée dans le *Pro Sulla* : quelle mémoire faut-il favoriser ? La mémoire personnelle ou familiale, affective, qui lie un individu à un autre ? Ou la mémoire collective, qui définit avec évidence le bien commun ?

<sup>1370</sup> *Ibid.* XIII, 40 : « Il continue contre moi ses injures, comme si les premières lui avaient si bien réussi ; mais moi, je le stigmatiserai en le marquant des injures les plus véridiques et je le livrerai ainsi au souvenir éternel de l'humanité. »

<sup>1371</sup> P. Grimal, *Cicéron...*, p. 434-435. Plutarque, *Antoine* 86. P. Jal, *La guerre civile à Rome*, Paris, PUF, 1963, p. 180-182, parle d'une « véritable guerre des monuments et des statues » (p. 181) entre les protagonistes des guerres civiles (p. 180) : « Suivant le sort heureux ou malheureux de chacun des deux belligérants, les érections ou destructions de statues de leurs partisans s'effectuaient d'une façon systématique et spectaculaire qui frappait l'opinion. » P. Jal relève en particulier le cas de Cicéron (p. 181) invitant le Sénat à ériger une statue équestre en l'honneur de Lépide en janvier 43 pour le maintenir dans le camp républicain avant d'ordonner sa destruction en juin 43, après sa défection.

<sup>1372</sup> Sur la hiérarchie de l'intérêt privé et de l'intérêt public et sur le lien de l'*utilitas communis* et de l'*honestum*., cf. J. Gaudemet, « *Vtilitas publica* », *Revue historique de droit français et étranger* 29, 1951, 465-499, p. 470-472.



Ainsi, Cicéron justifie son action en faveur de Sylla, qu'il ne juge pas compromis dans la conjuration de Catilina, contrairement à ce dont on l'accuse. Par contraste, il rappelle la situation d'un complice de Catilina, Autronius, qu'il a refusé de défendre malgré ses prières. Ici intervient la mémoire affective, personnelle, de l'avocat. Autronius a tenté de l'amadouer par le rappel pathétique de leur amitié passée :

**... Autronius... se meum condiscipulum in pueritia, familiarem in adolescentia, collegam in quaestura commemorabat fuisse** <sup>1373</sup>

De ce fait, Cicéron se déclare sur le point de pardonner à Autronius ses méfaits — une tentative d'assassinat contre sa personne ! — en souvenir de cette vieille amitié, qui pourrait donc effacer ses fautes de la mémoire de l'avocat :

**Quibus ego rebus, iudices, ita flectebar animo atque frangebar ut iam ex memoria quas mihi ipse fecerat insidias deponerem, ut iam inmissum esse ab eo C. Cornelium qui me in meis sedibus, in conspectu uxoris ac liberorum meorum trucidaret obliuiscerer.** <sup>1374</sup>

Un souvenir paraît donc pouvoir chasser l'autre, par le jeu d'une mémoire sélective.

Toutefois, Cicéron se ressaisit aussitôt ; car, si son affection personnelle, sa mémoire individuelle, tendent à adoucir son jugement, le souvenir de l'intérêt de l'État écrase tout autre souvenir, et l'emporte sur toute autre considération. Or, Autronius, par son implication dans la conjuration et son attaque contre le consul d'alors, Cicéron lui-même, a menacé la République. C'est donc une autre mémoire, collective celle-ci, qui pèse sur l'orateur et qui le raffermirait dans son refus de défendre Autronius à l'inverse de Sylla, qui le mérite :

**Sed cum mihi patriae, cum uestrorum periculorum, cum huius urbis, cum illorum delubrorum atque templorum, cum puerorum infantium, cum matronarum ac uirginum ueniebat in mentem et cum illae infestae ac funestae faces uniuersumque totius urbis incendium, cum tela, cum caedes, cum ciuium cruor, cum cinis patriae uersari ante oculos atque animum memoria refricare coeperat, tum denique ei resistebam...** <sup>1375</sup>

Cette longue accumulation de subordonnées énumérant les risques encourus par l'ensemble de la communauté romaine se conclut sur l'action de la *memoria*, véritable prise de conscience — *animum refricare* — de ces dangers, et entraîne donc le choix de Cicéron, immédiat et inévitable, dans une principale lapidaire : *ei resistebam*. Une hiérarchie se trouve ainsi établie entre la mémoire personnelle et la mémoire collective.

<sup>1373</sup> CIC., Sull. 18 : « ... Autronius... me rappelait qu'il avait été mon condisciple dans notre enfance, mon ami intime dans notre jeunesse, mon collègue dans la questure. »

<sup>1374</sup> Ibid. 18 : « Cette attitude me touchait, juges, et m'attendrissait si fort que j'oubliais le mal qu'il avait voulu me faire lui-même et que je ne me souvenais plus qu'il avait envoyé C. Cornélius pour m'égorger dans ma maison sous les yeux de ma femme et de mes enfants. »

<sup>1375</sup> Ibid. 19 : « Mais lorsque je songeais à la patrie, à vos périls, à notre ville, à ces sanctuaires et à ces temples, aux petits enfants, aux mères et aux jeunes filles, lorsque ces torches sinistres préparées pour notre ruine, l'incendie général de la ville, lorsque les armes, lorsque le massacre, lorsque le sang des citoyens, lorsque les cendres de la patrie se présentaient à mes yeux et que ces souvenirs ravivaient les blessures de mon cœur, alors je résistais à Autronius... »

Elle est réaffirmée dans le même discours, à propos de Torquatus, l'accusateur, à qui Cicéron déclare devoir oublier l'amitié qui le lie à son père pour défendre la cause de Sylla et sa propre dignité — d'avocat et d'homme d'Etat responsable :

***Sed nisi tibi aliquem modum tute constitueris, coges me oblitum nostrae amicitiae habere rationem meae dignitatis.***<sup>1376</sup>

Cette menace est justifiée par les qualités de Cicéron orateur et polémiste, annonçant avec hauteur quel danger on court à l'attaquer :

***Nemo umquam me tenuissima suspicione perstrinxit quem non peruerterim ac perfregerim.***<sup>1377</sup>

Toutefois, au-delà de la forfanterie, il énonce bien une position de principe : l'intérêt collectif prime la mémoire affective individuelle. La conscience de l'intérêt de l'Etat doit l'emporter sur tout le reste, y compris la *memoria beneficiorum* : un *bonus ciuis* doit savoir être ingrat et oublier les bienfaits reçus d'un particulier lorsque le salut de la cité l'exige. La *memoria beneficiorum* due à l'*amicitia* est obsolète quand le bienfaiteur s'est perverti et ne mérite donc plus que la reconnaissance de ses services surpasse toute autre considération. C'est le cas de Jules César, dont on juge que le pouvoir personnel dérive vers la tyrannie : toute obligation de mémoire personnelle disparaît alors, au profit de la mémoire collective.

Ainsi, Lucius Tillius Cimber, l'un des assassins de César, a été capable, selon Cicéron, de sacrifier le souvenir reconnaissant des bienfaits de César au souvenir de sa patrie... Bel effort ! Ce n'est pas une trahison, mais un devoir supérieur : la *memoria patriae* doit effacer la *memoria beneficiorum*, selon un parallélisme qui met les deux obligations en balance.

***quem (Tillium) ego magis fecisse illam rem sum admiratus quam facturum putavi, admiratus autem ob eam causam quod immemor beneficiorum, memor patriae fuisset.***<sup>1378</sup>

Octavien, lui, se montre capable d'oublier ses inimitiés personnelles pour le salut de la République, accomplissant son devoir, selon Cicéron, en donnant la priorité à la collectivité sur l'individu :

***Quam ob rem, ab eo non modo nihil timere, sed maiora et meliora expectare debetis neque in eo qui ad D. Brutum obsidione liberandum profectus sit timere ne memoria maneat domestici doloris, quae plus apud eum possit quam salus ciuitatis.***<sup>1379</sup>

<sup>1376</sup> *Ibid.* 46 : « Mais si toi-même tu ne gardes pas quelque mesure, tu m'obligeras à oublier notre amitié pour ne plus songer qu'à ma dignité. »

<sup>1377</sup> *Ibid.* 46 : « Personne ne m'a jamais effleuré du moindre soupçon que je ne l'aie abattu et brisé. »

<sup>1378</sup> *CIC., Phil. II, 27* : « je l'ai, moi, plus admiré d'avoir accompli cette action que je ne l'ai cru capable de l'entreprendre et, si je l'ai admiré, c'est parce qu'il ne s'est pas souvenu des bienfaits, pour ne se souvenir que de la patrie. »

<sup>1379</sup> *Ibid.* V, 51 : « C'est pourquoi, vous devez non seulement ne rien craindre de sa part, mais attendre de lui des services plus grands et plus précieux encore, et ne pas craindre que celui qui est parti pour délivrer D. Brutus de l'investissement ne conserve le souvenir d'un ressentiment domestique, qui puisse le préoccuper plus fortement que le salut de la cité. »

Là encore, un choix doit être fait entre la sphère domestique — *memoria domestici doloris* — et la sphère publique — *salus ciuitatis*. Cette comparaison présente comme invraisemblable qu'Octavien privilégie ses intérêts au détriment de Rome, dans un esprit de revanche à l'encontre des césaricides...

En revanche, Cicéron est capable de dire, un peu plus tard, dans la treizième *Philippique*, pour contester à Antoine la direction du parti césarien, que seul César (Octavien) peut défendre l'héritage de Jules César :

***Quodsi partium certamen esset, quarum omnino nomen extinctum est, Antoniusne potius et Ventidius partis Caesaris defenderent quam primum Caesar, adulescens summa pietate et memoria parentis sui, deinde Pansa et Hirtius, qui quasi cornua duo tenuerunt Caesaris tum cum illae uere partes uocabantur ?***<sup>1380</sup>

L'apparente contradiction avec ce qui précédait peut être résolue (non sans une certaine habileté ou une naïveté feinte de la part de Cicéron). Certes, Octavien a oublié le crime des Brutus, Cassius... parce qu'il était nécessaire à la survie de la République, menacée par un César devenu tyran, selon Cicéron. Mais la cause césarienne, elle, reste valide dès lors qu'elle permet la réorganisation de l'État — seul l'individu César a pris la mauvaise voie, nous dit l'orateur, en devenant à un moment donné le prototype du monarque oriental. Ces arguties cachent — mal — la volonté de Cicéron de nuire à Antoine en légitimant l'action d'Octavien par l'affirmation de son respect d'une mémoire familiale — *pietate, parentis sui* —, même s'il s'agit de celle de César, du moment qu'elle s'intègre, se soumet à la cause supérieure de l'État, représentée ici par les consuls Pansa et Hirtius, intermédiaires entre le parti du dictateur — qu'ils accompagnent depuis fort longtemps — et la légitimité républicaine — élus consuls, ils combattent toute velléité révolutionnaire, notamment celle d'Antoine.

Deux poids, deux mesures : l'héritage césarien d'Octavien est légitime, et fait de lui un citoyen respectueux de la *memoria* familiale et de la *memoria* nationale ; l'héritage césarien d'Antoine, en revanche, est nécessairement révolutionnaire, mis au service d'un ambitieux.

Le sacrifice de la mémoire individuelle est porté à son point ultime lorsque l'homme de bien choisit d'oublier son propre intérêt pour sauver l'Etat. C'est ainsi que Cicéron présente son action devant le Sénat, demandant la tête des conjurés, en décembre 63 :

***Habetis ducem memorem uestri, oblitum sui, quae non semper facultas datur***<sup>1381</sup>

Il veut susciter l'émulation des sénateurs, en leur donnant l'exemple de sa propre abnégation, matérialisée en un parallélisme antithétique par la substitution d'une *memoria* individuelle — *sui* — à une *memoria* collective — *uestri*. La personne s'efface devant l'intérêt de la communauté : l'exemple du premier des citoyens devient un devoir pour

<sup>1380</sup> *Ibid.* XIII, 47 : « S'il y avait rivalité entre les partis, dont le nom est complètement éteint, serait-ce plutôt Antoine et Ventidius qui défendraient le parti de César ou tout d'abord César, ce jeune homme doué d'une suprême piété filiale pour le souvenir de son père, puis Pansa et Hirtius, qui ont tenu en quelque sorte les deux ailes de César tant qu'on parlait véritablement de parti ? »

<sup>1381</sup> *CIC., Catil. IV, 19* : « Vous avez, pour vous conduire, un chef soucieux de vous, oublieux de son propre sort, bonne fortune exceptionnelle » (trad. H. Bornecque et E. Bailly modifiée, Paris, CUF, 1926).

chacun d'entre eux. Cette réflexion justifie la récompense espérée par Cicéron : parce qu'il sacrifie le soin de son intérêt personnel et de sa sécurité — comme la suite des événements l'attestera — au profit de la République, il mérite en retour la reconnaissance de celle-ci, et la possibilité d'insérer son nom dans la mémoire nationale en vertu d'un principe de réciprocité.

Enfin, d'autres que lui adoptent cette doctrine jusqu'au terme même de leur existence. La subordination de la *memoria* individuelle à la *memoria* nationale peut aller jusqu'à l'oubli de soi et au sacrifice de sa vie ; nous avons déjà cité la mort des soldats devant Modène. Cicéron, dans son discours pour Marcus Caelius Rufus, en 56, avait évoqué l'agonie de son ami et allié Quintus Caecilius Metellus Celer, consul en 60, sans doute empoisonné par sa femme Clodia en 59 ; moribond, il réservait sa dernière pensée au souvenir de la seule République :

***Quo quidem tempore ille (Metellus) moriens, cum iam ceteris ex partibus oppressa mens esset, extremum sensum ad memoriam rei publicae reseruabat...***

<sup>1382</sup>

La mémoire nationale l'occupe seule, rejetant dans l'ombre le souci de sa propre personne ; si, plein d'abnégation, il regrette sa mort, c'est uniquement pour Rome, et non pour lui-même. Son affection pour Cicéron en pleurs, à qui il annonce son exil futur <sup>1383</sup> — la proximité de la mort lui donnant une perception surnaturelle de l'avenir — rejoint sa conscience des menaces qui pèsent sur l'État : la mémoire individuelle, encore une fois, s'efface derrière la mémoire nationale. La *memoria* représente en fait la conscience de l'homme de bien. Celui qui sait se souvenir de son rang et assurer sa *dignitas*, et qui d'autre part n'oublie pas la place de l'individu dans la collectivité, sa nécessaire soumission aux intérêts de la cité, voilà le citoyen qui mérite de ne pas être oublié par elle — toutefois, E. de Saint Denis constate que chronologiquement le devoir d'oublier ses propres intérêts au profit de la République peut fluctuer <sup>1384</sup> — ; c'est un échange de bons procédés : la nation se souvient des citoyens qui n'ont pas démerité, c'est-à-dire qui ne l'ont pas oubliée. Citer Metellus revient à ce procédé rhétorique évoqué par Cicéron : faire parler les morts en une prosopopée <sup>1385</sup>. Metellus rejoint ainsi les *exempla* mythiques ou

<sup>1382</sup> CIC., *Cael.* 59 : « A ce moment-là encore, pourtant, quoique moribond, alors que sur tout autre sujet son intelligence était abolie, il réservait sa dernière pensée au souvenir de la chose publique... »

<sup>1383</sup> Metellus Celer mourant prédit l'avenir difficile de Cicéron (*Cael.* 59) : ... cum me intuens flentem significabat interruptis ac morientibus uocibus quanta impenderet procella mihi, quanta tempestas ciuitati... ut non tam se emori quam spoliari suo praesidio cum patriam, tum etiam me doleret. « ... et comme je pleurais sous ses yeux, il me faisait comprendre, d'une voix entrecoupée et défaillante, que l'orage me menaçait, quel ouragan menaçait l'Etat... de sorte que ce qui l'affligeait, c'était moins de mourir que de voir privés de son soutien la République, la patrie et moi-même. »

<sup>1384</sup> E. de Saint Denis, « La théorie cicéronienne de la participation aux affaires publiques », *RPh* 1938, 193-215, montre l'obligation faite dans le *De republica* de participer à la vie publique (en réaction à ceux qui lui conseillent de se retirer), et la possibilité de retraite suggérée dans le *De officiis*, dix ans plus tard, alors qu'il n'a plus d'espoir et qu'Atticus l'exhorte à revenir au forum.

<sup>1385</sup> CIC., *Top.* 45.

historiques, comme ceux de Verginius ou de Lucrece qui, précisément, a su oublier son intérêt personnel, pour privilégier le souvenir de l'intérêt collectif :

***quae quidem omnia et innumerabilia praeterea quis est quin intellegat et eos qui fecerint dignitatis splendore ductos immemores fuisse utilitatum suarum, nosque, cum ea laudemus, nulla alia re nisi honestate duci ?***<sup>1386</sup>

Apparaît ici le souci de la *dignitas* : elle établit une hiérarchie entre les objets de mémoire donc de préoccupation, du citoyen, et s'obtient par la priorité donnée à la cité sur le destin de l'individu. La mémoire collective l'emporte sur la mémoire individuelle. L'adjectif *immemores* traduit un oubli volontaire de soi (*utilitatum suarum*) confinant au sacrifice, motivé par le goût de l'*honestas*, véritable point de mire de Cicéron inspiré par ces modèles, et par la perspective d'une récompense, la *dignitas*, qui s'exprime dans les faits par une reconnaissance éternelle des services rendus, perpétuée par le souvenir.

## 2. L'oubli des outrages : la réconciliation nationale et le *depono memoriam*

De façon complémentaire, une vertu prône le juste oubli des outrages pour favoriser le retour à la paix civile, à la *concordia* : la *clementia*. Elle consiste à faire preuve d'indulgence, en oubliant les outrages passés au profit des mérites.

Cette *obliuio iniuriarum* revient à une *memoria beneficiorum* inversée : Cicéron définit en somme une mémoire sélective, faculté de discrimination capable de discerner les faits dignes de mémoire et de choisir de les retenir. La définition de ce « juste oubli » répond avec cohérence aux principes énoncés dans le *Lucullus* : elle confirme le refus d'une mémoire-réceptacle alimentée par les perceptions, telle qu'elle est conçue par les stoïciens, et le choix d'une mémoire intelligente, mise au service du jugement, constitutive de la *prudentia*.

Cette notion de mémoire sélective, de juste oubli, court tout au long de la carrière professionnelle et politique de Cicéron, dès les discours les plus anciens, comme l'un des nombreux fils conducteurs qui tissent une réflexion cicéronienne pérenne. Ainsi, le premier discours connu de l'avocat, le *Pro Quinctio*, prononcé en 81, contient déjà un appel à l'oubli ! Il est remarquable que le jeune avocat, dans une affaire triviale — Publius Quinctius réclame l'héritage de son frère Caius à l'associé de ce dernier, Sextus Naevius, qui le lui refuse —, mette déjà en pratique des notions qui traverseront l'ensemble de son œuvre, dont il révèle ainsi la ferme cohérence. Naevius se plaint que le premier défenseur de Quinctius, le marianiste Alfenus, remplacé par l'Arpinate, soit soutenu par les consuls, marianistes eux-aussi. Naevius, syllanien, s'estime donc lésé, et juge le procès déséquilibré. Pour le faire taire, Cicéron rétorque qu'il faut oublier ce proche passé de discorde, de façon à permettre un procès serein :

***Tametsi nolo eam rem commemorando renouare, cuius omnino rei memoriam omnem tolli funditus ac deleri arbitror oportere.***<sup>1387</sup>

L'expression est redondante, puisqu'à la litote — *nolo... renouare* — répond l'affirmation

<sup>1386</sup> CIC., fin. V, 64 : « En voyant toutes ces actions, auxquelles s'en ajoutent une infinité d'autres, est-il possible de ne pas comprendre que ceux qui les ont accomplies, c'est la splendeur d'une chose très noble qui les a guidés et leur a fait oublier leur intérêt personnel ; que nous, d'autre part, qui les célébrons, c'est le sentiment de la beauté morale, et pas autre chose, qui nous guide ? »

plus forte du nécessaire oubli, dans la métaphore de la destruction — *memoriam omnem tolli ac deleri*. Certes, cette obligation d'oubli — *oportere* — participe à la tactique de l'avocat qui interdit toute contestation de Naevius, appuyée sur la situation politique récente, en invoquant la nécessité de retrouver la paix civile et donc de ne pas renouveler les erreurs du passé ; l'emploi de *renouare* est significatif : évoquer le souvenir du passé, c'est prendre le risque qu'il se répète. Mais on peut y voir également, moins cyniquement, le premier indice d'une idéologie que Cicéron développera tout au long de son existence, tendant à fédérer les Romains autour de leur mémoire commune : trier les souvenirs du passé participe à la (re-)constitution, au renouvellement (la *renouatio*) de cette mémoire qui doit réunir plutôt que séparer, pour empêcher la rupture de la société romaine<sup>1388</sup>. Il est saisissant de constater que la formule de la *memoria renouata* qui caractérise la doctrine de Cicéron est présente d'un bout à l'autre de sa carrière, dans ce discours de 81, et dans l'un de ses derniers discours connus, la treizième *Philippique* (XIII, 27), où il raille un Décius indigne de la gloire de ses ancêtres ! Cicéron a-t-il déjà conscience de cette construction intellectuelle en faisant cette simple recommandation dans le *Pro Quinctio* ? Probablement, puisque, confronté au spectre de la guerre civile qui a confronté partisans de Marius et de Sylla et ruiné Rome dans les années précédentes, il apporte déjà une réponse qu'il renouvellera lors de la conjuration de Catilina, puis dans la confrontation qui opposera Pompée et César. La répétitivité de cette exhortation révèle la constance d'un Cicéron, que l'on a souvent trop souvent dépeint comme versatile : unir les Romains pour les apaiser, effacer le souvenir de la discorde pour empêcher sa résurgence, voilà la solution qu'il préconise ; il faut savoir oublier les vieux démons pour éviter qu'ils ne reprennent vie. Cette opération de tri ne laisse place qu'au souvenir fédérateur de l'unité des citoyens, par exemple autour de Cicéron en 63, sujet qu'il a abondamment développé. G. Achard étudie ainsi le travail sélectif de Cicéron sur le matériau historique, quand il édulcore les conflits passés entre sénateurs et chevaliers pour favoriser leur union dans des discours adaptés à l'auditoire du moment<sup>1389</sup>.

Seul l'oubli des outrages permet la réconciliation, donc la paix civile ; Cicéron le constate à son profit à son retour d'exil, dans ses discours de remerciement. Ainsi, il sait gré à Cispus<sup>1390</sup> et à sa famille d'avoir fait taire leur ressentiment personnel à son égard — il les avait attaqués dans un procès privé — et préféré se souvenir des services qu'il avait rendus à l'Etat, pour décider finalement d'appuyer son rappel :

**... (M. Cispus, parens fraterque) qui, cum a me uoluntas eorum in priuato iudicio esset offensa, publici mei beneficii memoria priuatam offensionem obliterauerunt.**<sup>1391</sup>

Le ressentiment personnel — *priuatam offensionem* — doit donc s'effacer devant la

<sup>1387</sup> CIC., *Quinct.* 70 : « Cependant je ne veux pas renouveler en les rappelant les souvenirs d'événements dont j'estime qu'il convient d'abolir complètement et de faire absolument disparaître toute mémoire. »

<sup>1388</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 82, analyse longuement cette tentative d'évacuation des souvenirs litigieux qui pourraient nuire à la concorde entre sénateurs, après la dictature de Sylla : « Cicéron doit donc faire un tri soigneux pour éliminer personnages et événements de jadis et de naguère qui ont nui à la *concordia*. Ainsi il évite devant le Sénat de parler de Sylla. »

<sup>1390</sup> Tribun de la plèbe en 57, hostile à Cicéron. Cf. T. R. S. Broughton, *The magistrates...*, t. 2, p. 202.

mémoire collective — *publici mei beneficii memoria* — : l'intérêt supérieur de l'Etat prime sur la personne privée, l'effacement d'une mémoire par l'autre — *oblitterauerunt* — en est la démonstration. Dans cette confrontation, le souvenir du bienfait public doit l'emporter sur celui de l'outrage personnel, pour le bien de la cité. Cicéron apprécie ce comportement chez Cispus parce qu'il tend à la concorde, à l'unité retrouvée.

Cicéron s'applique à lui-même cette doctrine, qu'il explique un peu plus loin :

***Quae cum libenter commemoro, tum non inuitus nonnullorum in me nefarie commissae praetereo : non est mei temporis iniurias meminisse, quas ego, etiamsi ulcisci possem, tamen obliuisci malle.***<sup>1392</sup>

Il préfère célébrer les bienfaits qu'il a reçus, et donc transmettre le souvenir de leurs auteurs à la postérité, au lieu de rappeler les outrages subis : un choix est donc effectué ; la *memoria* doit trier les *beneficia* et les *iniuriae*, les premiers l'emportant sur les seconds, comme le souligne la construction parallèle de l'alternative *ulcisci possem/obliuisci malle*. Il importe en réalité de renforcer la mémoire collective, qui soude la cité autour des hommes de bien, et d'en exclure les ennemis de l'unité et de Cicéron, pour éviter de leur conférer importance et notoriété et ainsi réduire leur poids politique. Cette mémoire sélective doit être positive, constructive, pour interdire les dissensions<sup>1393</sup> : Cicéron choisit d'être aussi exemplaire que Cispus en renonçant à la vengeance.

A titre professionnel, Cicéron applique cette stratégie dans certains procès pour

<sup>1389</sup> A ce sujet, G. Achard, *Pratique rhétorique...*, étudie le travail sélectif de Cicéron sur le matériau historique, quand il édulcore les conflits passés entre sénateurs et chevaliers pour favoriser leur union dans des discours adaptés à l'auditoire du moment : Cicéron « élimine faits et personnages du passé et du présent qui montrent une opposition entre les deux grands ordres » (p. 90). G. Achard répertorie les nombreux cas, parmi lesquels C. Gracchus (p. 91-92), L. Crassus, Sylla (p. 94), Lucullus (p. 95-96), Marius, dont il ne cite que les éléments appréciés des sénateurs (p. 104-105 : « ... en prenant seulement la précaution de le désigner toujours comme l'adversaire de Saturninus et de Glaucia »). G. Achard précise le goût de Cicéron pour ces omissions selon son évolution personnelle, qu'il soit désireux de plaire à son auditoire ou bien de favoriser la concorde (p. 96) : « Ainsi les conflits sont maintenus dans l'ombre tout comme les personnages mêlés à des luttes opposant les deux grands ordres... Ce silence ne procède pas d'un simple désir de ne pas heurter, voire de se concilier l'auditoire. Si l'orateur voulait obtenir ce résultat il n'hésiterait pas à accabler devant le Sénat et à louer devant les juges (dans leur majorité chevaliers ou liés à l'ordre équestre) les fauteurs des *equites* ou bien à louer devant le Sénat et à critiquer devant les juges les hommes politiques hostiles aux chevaliers. C'est d'ailleurs la tactique de Cicéron avant 63 et après la palinodie : il n'écarte pas ces éloges et ces blâmes. Il aime mieux alors gagner une cause que contribuer à la concorde. Ailleurs il évite soigneusement d'évoquer ces personnages qui ne font pas l'accord de tous. Il préfère regrouper les *boni* plutôt que de se concilier à n'importe quel prix son auditoire. » Sur les variations de Cicéron, cf. G. Achard, *ibid.*, p. 106, n. 339 : « ... avant 63 et après la palinodie, Cicéron n'avait pas ce souci de montrer et de fortifier l'union civile en taisant les divisions, les hostilités, etc. Cependant il est juste d'observer que l'Arpinate a été préparé à cette action (le regroupement) par sa politique d'avant 63 où, pour mieux gravir les échelons du cursus, il a su flatter le peuple sans s'aliéner le Sénat »

<sup>1391</sup> *CIC., P. red. in sen. 21* : « ... quoique j'eusse heurté leurs sentiments dans un procès privé, le souvenir de mes services publics a effacé leur ressentiment personnel. »

<sup>1392</sup> *Ibid. 23* : « Si j'ai plaisir à rappeler ces actions, je n'ai aucun regret à passer sous silence les méfaits de certains à mon égard : je ne suis pas dans une situation à me souvenir des injures, et même si je pouvais en tirer vengeance, j'aimerais mieux les oublier. »

désarmer l'adversaire et prendre l'ascendant. Ainsi, Cicéron se pose en pacificateur lorsqu'il défend en 56 Marcus Caelius Rufus, accusé de tentative de meurtre par Clodia, sœur de son ennemi Clodius. Il prétend à l'objectivité, en oubliant les affronts de Clodia à son égard :

***Obliuiscor iam iniurias tuas, Clodia, depono memoriam doloris mei ; quae abs te crudeliter in meos me absente facta sunt, neglego***<sup>1394</sup>

Grand seigneur, il laisse de côté sa *dignitas*, sa *memoria* individuelle, cause de rancune, au profit de la tenue des débats, et d'une apparente sérénité. Il peut ainsi prétendre à une certaine objectivité, qui neutraliserait toute rancune de l'avocat envers Clodia et recentrerait le débat autour du seul cas de Caelius, sans interférences personnelles. Mais d'un point de vue théorique, l'expression *depono memoriam* traduit un acte volontaire et manifeste la mise en œuvre de la mémoire sélective. La formule nous paraît relever de cette indulgence qu'est la *clementia*, dont la *memoria* est une clé, quand elle choisit de retenir les *beneficia* pour évacuer les *iniuriae*. Elle était déjà dans la bouche de Cicéron lorsque ce dernier préférait se souvenir de son amitié passée pour Autronius et oublier ses méfaits à son égard, avec une variante :

***... ut iam ex memoria... insidias deponerem...***<sup>1395</sup>

C'est encore une fois un acte volontaire, qui vise à l'apaisement, par l'abandon délibéré de tout grief, de toute rancune. La formule *depono memoriam* (*Cael.* 50) ou *depono ex memoria* (*Sull.* 18) rend bien compte du caractère volontaire de l'oubli pour Cicéron, donc de son désir de réconciliation : elle laisse entrevoir la possibilité d'une *ars obliuionis*, appelée de ses vœux par Thémistocle dans un épisode récurrent chez Cicéron<sup>1396</sup>.

P. Ricoeur définit précisément cet art de l'oubli<sup>1397</sup> : « La mémoire... se définit elle-même... comme lutte contre l'oubli. Hérodote ambitionne de préserver de l'oubli la gloire des Grecs et des Barbares. Et notre fameux devoir de mémoire s'énonce comme exhortation à ne pas oublier. Mais en même temps, et du même mouvement spontané,

<sup>1393</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 87, rapproche ce passage de *Sest.* 14, où une prétérition suffit à Cicéron pour évacuer le souvenir des *uiri boni* responsables de l'exil de 58 : « Dans les discours, les allusions sont fugaces. Ou bien Cicéron affirme lui-même vouloir rester discret sur ces trahisons ou bien les évocations sont rapides. Ainsi dans le discours de remerciement adressé en septembre 57 aux Sénateurs, l'orateur use d'une brève prétérition : "je n'ai aucun regret à passer sous silence les méfaits de certains à mon égard"... Même jeu dans le *Pro Sestio* : je vais parler avec modération et songer aux circonstances présentes plutôt qu'à mon ressentiment... moi aussi, je veux oublier ».

<sup>1394</sup> *CIC., Cael. 50* : « J'oublie maintenant tes injures Clodia ; je renonce à me rappeler ma peine ; la méchanceté que tu as eue pour les miens en mon absence, je la néglige »

<sup>1395</sup> *CIC., Sull. 18* ; pour l'ensemble du texte et la traduction, cf. *supra* p. 444.

<sup>1396</sup> T. Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995 (Collection Arléa-poche 44), p. 14, précise les rapports de la mémoire et de l'oubli : « ... la mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli. Les deux termes qui forment contraste sont l'*effacement* (l'oubli) et la *conservation* ; la mémoire est, toujours et nécessairement, une interaction des deux... la mémoire, elle, est forcément une sélection... Conserver sans choisir n'est pas encore un travail de mémoire. »

<sup>1397</sup> P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 537.



nous écartons le spectre d'une mémoire qui n'oublierait rien. Nous la tenons même pour monstrueuse... Il y aurait donc une mesure dans l'usage de la mémoire humaine, un "rien de trop", selon une formule de la sagesse antique ? L'oubli ne serait donc pas à tous égards l'ennemi de la mémoire, et la mémoire devrait négocier avec l'oubli pour trouver à tâtons la juste mesure de son équilibre avec lui ? » Il distingue l'oubli et l'amnésie<sup>1398</sup> et évoque la possibilité d'un oubli volontaire<sup>1399</sup> : « Pourrait-on parler alors d'un (*sic*) *ars obliuionis*, au sens où il a été parlé à plusieurs reprises d'un (*sic*) *ars memoriae* ?... On pourrait, à la façon de Harald Weinrich, à qui je dois la formule, projeter cet art comme le strict symétrique de l'*ars memoriae* célébrée par Frances Yates. Si celle-ci était pour l'essentiel une technique de la mémorisation plutôt qu'un abandon à la remémoration et à ses saillies spontanées, l'art opposé serait une "léthatechnique" (*Léthé*, p. 29). A suivre en effet, les traités d'art mnémonique contemporains des prouesses de l'*ars memoriae*, l'art de l'oubli devrait reposer sur une rhétorique de l'extinction : écrire pour éteindre — le contraire du faire archive. » P. Ricœur envisage sa création, prenant exemple sur Thémistocle (p. 79) : « Un usage mesuré de la mémorisation n'implique-t-il pas aussi un usage mesuré de l'oubli ? Ne peut-on parler d'"oubli méthodique", à la suite de Descartes... De la même façon, ne peut-on parler d'"oubli éclairé", selon l'esprit des Lumières ? Oubli éclairé qui, au sens propre du mot, servirait de garde-fou contre une culture forcenée de la mémoire mémorisante. En attendant, ces suggestions convergent vers le plaidoyer pour un usage mesuré de la remémoration — à l'enseigne d'une *juste mémoire*... »<sup>1400</sup>. C'est cette formule de P. Ricœur, la « juste mémoire » que nous paraphrasons en parlant de « juste oubli » pour désigner l'oubli volontaire.

Cette forme de *clementia*<sup>1401</sup> suppose un travail sur la *memoria* qui favorise, aux yeux de Cicéron, la pacification du lien social. Car il ne s'agit pas de pardon, mais bien de priorité dans la pratique de la *memoria*. En faisant preuve de *clementia*, le *bonus ciuis* privilégie les mérites et néglige tout désir de vengeance, en oubliant les outrages : il fait passer la mémoire individuelle, génératrice de rancœur ou de conflit, après le souci de l'intérêt collectif. C'est ce que note Cicéron dans son discours de *Remerciement au peuple*, en écho au discours prononcé au Sénat le 5 septembre 57 :

***neque est excusatio difficultatis, neque aequum est tempore et die memoriam beneficii definire.***<sup>1402</sup>

Il affirme l'importance d'une mémoire des bienfaits fidèle, qui garantit la reconnaissance,

<sup>1398</sup> *Ibid.* p. 553.

<sup>1399</sup> *Ibid.* p. 654.

<sup>1400</sup> *Ibid.* p. 82. Cf. H. Weinrich, *Léthé : art et critique de l'oubli* ; trad. D. Meur, Paris, Fayard, 1999.

<sup>1401</sup> J. Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations...*, p. 261-263, confirme (p. 263) que la *clementia* a bien pour caractéristique l'oubli volontaire des inimitiés, s'agissant d'un autre adversaire de Cicéron, Metellus Nepos, consul de 57, dont nous avons dit qu'il abandonnait ses griefs contre l'orateur pour lui permettre de revenir d'exil (cf. *supra Pro Sestio* 130, p. 294) : « Par exemple, Cicéron appelle... *clementia* l'oubli par son adversaire Metellus Nepos de son inimitié contre lui. »

<sup>1402</sup> *CIC., P. red. ad Quir. 23 ; pour le texte et la traduction, cf. supra p. 381.*

la cohésion de la société, dans une relation apaisée, de réciprocité du service. Le souvenir du bienfait ne peut être enfermé dans une durée, il est éternel, alors que le désir de vengeance peut être désarmé par la prière : le premier suppose la loyauté, le second n'est que colère ou passion.

Ce jeu d'oubli forcé, de mémoire tronquée est porté à son sommet dans les relations ambiguës instaurées avec César après les accords de Lucques, le 15 avril 56. Les discours ultérieurs en portent la trace et constituent un appel permanent à l'oubli des rancœurs et des dissensions. Le premier en date porte *Sur les provinces consulaires*, il est prononcé après les accords de Lucques. La situation politique est alors totalement bouleversée, Cicéron est placé devant le fait accompli : le pouvoir des trois hommes forts du moment est renforcé, lui-même est dans une impasse ; il doit faire sa palinodie et leur obéir. Dans son discours, il demande la prolongation des pouvoirs de César en Gaule transalpine, qu'il justifie par l'intérêt supérieur de la République, qui doit primer sur le souvenir des souffrances qu'il a endurées lors de son exil et du refus du proconsul de l'aider.

S'il est l'adversaire de César, il est de sa responsabilité de savoir oublier ses inimitiés personnelles dans l'intérêt de l'Etat <sup>1403</sup>. Il justifie ce revirement par l'exemple historique de Marcus Lepidus et de Marcus Fulvius, qui se réconcilièrent malgré leurs querelles, le jour où ils furent élus censeurs ensemble, en 179, afin que leur magistrature fût harmonieuse, donc bénéfique à l'Etat :

***An uero M. ille Lepidus, qui bis consul et pontifex maximus fuit, non solum memoriae testimonio, sed etiam annalium litteris et summi poetae uoce laudatus est, quod, cum M. Fulvio collega, quo die censor est factus, homine inimicissimo, in Campo statim rediit in gratiam, ut commune officium censurae communi animo ac uoluntate defenderent ?*** <sup>1404</sup>

La mémoire collective, corroborée par l'historiographie, a fait elle-même son tri, et retenu le nom de ceux qui ont su sacrifier leurs griefs personnels, donc négliger leur mémoire individuelle, au profit de la cité. Brutus adoptera la même attitude lorsqu'il accompagnera les Républicains à Pharsale malgré sa haine de Pompée, meurtrier de son père marianiste, partisan de Lépide mis à mort après avoir capitulé à Modène <sup>1405</sup>.

A l'instar de Lepidus et Fulvius, Cicéron entend bien oublier ses souffrances passées et la part prise par César dans son exil — il serait d'ailleurs bien en peine d'agir

<sup>1403</sup> Sur la place de la *clementia* dans les vertus selon Cicéron, cf. P. Grimal, « La clémence et la douceur dans la vis politique romaine », CRAI 1984, 466-478, p. 477, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* 2, 1275-1287 : « ... Cicéron... intégrait (la *clementia*) parmi les vertus que devait posséder et exercer un homme d'Etat. Il montrait dans un contexte d'inspiration stoïcienne, que la *clementia* se rattachait à la vertu de justice et à celle de modération — *iustitia* et *temperantia*. Elle consistait en effet, disait-il, à traiter les êtres humains d'une manière conforme à leur nature (c'est la part de la *iustitia*) et à observer la mesure dans la punition (c'est le rôle de la *temperantia*). »

<sup>1404</sup> CIC., *prou.* 21 : « L'illustre M. Lepidus, qui fut deux fois consul, et grand pontife, ne fut-il pas loué par le témoignage de la tradition, et même par la littérature annalistique et la voix d'un grand poète, parce que, le jour de son élection à la censure, il se réconcilia immédiatement au Champ de Mars avec son collègue M. Fulvius, qui était son plus grand ennemi, de manière à défendre en commun leur charge de censeur dans une communauté d'esprit et d'intention ? »

autrement, même s'il se targue de cette manifestation de *clementia*, car on ne lui laisse guère le choix. Il rejette donc toute la responsabilité de ses malheurs sur Publius Clodius, dédouanant ainsi César pour permettre son retour en grâce auprès du proconsul. G. Achard confirme cette attitude de Cicéron, qui, soumis aux *potentes*, s'attaque à leurs lieutenants<sup>1406</sup>.

Cicéron considère qu'il doit oublier la période difficile, et invoque le souvenir de leur amitié passée — en effet, César lui offrit des charges susceptibles de l'amadouer, en 59, avant de provoquer finalement son exil, en réplique à ses refus de rallier son camp —, puis celui tout récent de l'autorisation qu'il a finalement accordée à son retour :

**... nonne uobis uideor et ultimi temporis recordatione et proximi memoria medium illud tristissimum tempus debere, si ex rerum natura non possim euellere, ex animo quidem certe excidere ?**<sup>1407</sup>

Il confronte la réalité et la perception de celle-ci par son esprit — *rerum natura* et *animo*. Les faits sont authentiques, Cicéron a bien souffert de l'action de César ; mais la *memoria* doit faire le tri, effacer cette parenthèse, pour permettre cette forme de *clementia*, et donc l'apaisement de leurs relations. Ce revirement peut sembler opportuniste, ou tout au moins pragmatique — V. Pöschl note que Cicéron lui-même juge sévèrement sa palinodie en faveur de César, conscient qu'il se livre à une manipulation malhonnête de la mémoire<sup>1408</sup> —, mais il entre bien dans la logique d'apaisement qui prévaut aux yeux du consulaire

<sup>1405</sup> Cf. R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 508, n. 65 ; p. 38, il traite Pompée d'*adulescentulus carnifex*, d'après l'expression d'Helvius de Formiae, rapportée par Valère Maxime, 6, 2, 8 ; cf. Plutarque, *Pompée* 16, 4-8 ; *Brutus* 4, 1. Sur les parents de Brutus, Marcus Iunius Brutus et Servilia, et la relation de celle-ci avec César (on a donc suggéré qu'il était le père de Brutus), cf. M. Dubuisson, « Toi aussi, mon fils ! », *Latomus* 39, 4, 1980, 881-890, p. 882 ; sur Brutus, cf. M. Gelzer, art. *M. Iunius (53) Brutus*, *R E.* X, 1 (1917), col. 973-1020. G. Boissier, *Cicéron et ses amis...*, p. 336, sur les affections de Brutus : « Brutus aimait César, qui lui témoignait dans toutes les occasions une affection paternelle, et de plus il détestait Pompée. Outre que cette vanité solennelle n'était pas faite pour lui plaire, il ne lui pardonnait pas la mort de son père, tué pendant les guerres civiles de Sylla. Cependant il oublia, dans ce danger public, ses préférences et ses haines, et se rendit en Thessalie, où se trouvaient déjà les consuls et le camp... il trouvait que trop de rancunes, trop d'ambitions personnelles s'y mêlaient à la cause de la liberté, qu'il voulait seule défendre. »

<sup>1406</sup> G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 88-89 : « La *concordia* est d'ailleurs omniprésente dans les trois premiers discours prononcés après le retour d'exil. C'est donc surtout pour elle que Cicéron se fait muet ou prudent sur les trahisons de quelques *boni uiri* au début de l'année 58... Dans les discours de 57 et 56, Cicéron préfère attaquer Clodius, Pison, Gabinius, personnages que beaucoup réprochent et qu'il est plus facile de critiquer » ; Cicéron est donc capable de malmener consciemment la mémoire, de déformer la vérité (p. 149) : « Il tait les défauts avérés (des *potentissimi*) et monte en épingle leurs qualités ; il minimise leurs actions contre la *res publica* ou les excuse ; il déforme la vérité en leur faveur ; les flatte pour essayer de les amadouer, mais sans se priver au moment même où il épargne les maîtres d'attaquer leurs valets. S'il ménage César, il malmène Clodius, écrase Pison, pourfend Vatinius ; s'il flatte Pompée, il ridiculise Gabinius. Il paraîtrait normal qu'un Clodius — un agitateur, un "*contionator*" — soit traité autrement que les autres *improbi*. Mais que Gabinius, Pison, Vatinius soient attaqués au même titre que Clodius, sans que les triumvirs prennent de coups, montre clairement une attitude délibérée envers ceux-ci. »

<sup>1407</sup> *CIC., prou. 43* : « ... ne vous semble-t-il pas que le souvenir des jours anciens et le rappel des jours récents doivent effacer, du moins dans mon cœur, puisqu'il m'est impossible de la retrancher des faits, l'infinie tristesse de la période intermédiaire ? »

pour empêcher le déclenchement d'une guerre civile : le souvenir du bienfait récent de César doit effacer celui de ses menées antérieures contre Cicéron. La mémoire opère donc un choix, à l'intérieur de l'antithèse *ultimi temporis/proximi*, elle-même renforcée par l'emploi des termes proches, *recordatio* et *memoria*. Ce couple est significatif : si la *memoria* désigne la bonne mémoire, active, celle qui trie, retient le fait digne de considération et alimente ainsi la faculté de jugement, la *prudentia*, qui autorise un choix justifié, la *recordatio* désigne ici une mémoire subie, stagnante, celle du ressassement des rancœurs, qui interdit tout progrès et qui aveugle la *prudentia*. Cette connotation ne paraît pas incongrue, une telle opposition existe, dans les textes philosophiques<sup>1409</sup>. Ici, dans un discours de communication politique, qui justifie l'action de Cicéron, cette dichotomie trouve une application pratique et définit un comportement politique.

Si le consulaire se présente comme le modèle de cette mémoire sélective, source de *clementia*, c'est aussi pour enchaîner son grand rival à son exemple, lui qui a fait de la *clementia* sa plus grande qualité, mais surtout une vertu médiatique, dont P. Grimal rappelle cependant qu'elle est une valeur typiquement romaine du *mos maiorum*<sup>1410</sup>. Pour cette raison, les Césariennes, les trois plaidoiries prononcées en 46 et 45 en faveur d'adversaires de César, alors maître de Rome, après sa victoire sur les Pompéiens, constituent un appel continu à la *clementia* de César, que seule la mémoire sélective, oublieuse des outrages, pourra mettre en œuvre. Nous avons déjà constaté que la *memoria* était au cœur des relations épistolaires entre Cicéron et les *imperatores*. De

<sup>1408</sup> V. Pöschl, « Quelques principes fondamentaux de la politique de Cicéron », *CRAI* 1987, 340-350, p. 344 : « Mais il est tout à l'honneur de Cicéron de s'être repenti de son changement d'opinion dans ce problème capital et, dans une autocritique honnête, de l'avoir nommée honteuse rétractation, *subturpicula palinodia* (Att. 4, 5, 1). J. Carcopino, *Les Secrets de la correspondance...*, p. 342, eut beau jeu de souligner les reniements de Cicéron à propos du plaidoyer de 54 en faveur de Gabinus, commandité par César. Il le réduit à « un fantoche apeuré que manœuvreraient à leur guise les impitoyables triumvirs ».

<sup>1409</sup> La *recordatio* peut y désigner la réminiscence platonicienne, subie, qui ne résulte d'aucun choix ; la *memoria* recouvre une dimension plus proprement cicéronienne, complémentaire de la précédente : principe actif, elle est une faculté dynamique d'appréciation du temps, avec l'*intelligentia* et la *providentia*, et permet la constitution du jugement, la *prudentia*.

<sup>1410</sup> P. Grimal, « La clémence et la douceur dans la vie politique romaine », *CRAI* 1984, 466-478, p. 476, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* 2, 1275-1287. Alors qu'il fallait statuer sur le sort des complices de Catilina, en 63, « pendant le débat qui partagea le Sénat, César se prononça en faveur de la *clementia*, et faillit emporter la décision... Ce jour-là, se dessina un tournant de la vie politique : la *clementia*, jusque là aspiration collective, devenait l'apanage d'un homme, qui, du même coup, s'affirmait par une vertu royale... En réalité, ce qui importe, c'est que César se soit, par sa *clementia*, rangé dans la tradition civique, en prenant ses distances par rapport à une politique de sévérité... Rome aspirait à retrouver la *clementia*, rétablie dans sa dignité politique. On le vit bien par la facilité avec laquelle le tribun de la plèbe P. Clodius put faire voter, au début de l'année 58, la loi qui avait pour conséquence de faire condamner Cicéron à l'exil pour avoir manqué à la *clementia*... bien qu'il se fût assuré l'accord du Sénat, lors de la conjuration de Catilina, pour faire exécuter les conjurés, (il) fut accusé de cruauté pour ne pas leur avoir assuré un procès au terme duquel ils auraient eu la vie sauve... » Reprenant le cas de Verrès, P. Grimal rappelle que celui-ci a pu se soustraire à la condamnation en quittant Rome (p. 476) ; il « ne fut pas exilé ; il conserva la jouissance de ses biens, aussi injustement qu'ils aient été acquis. Ce qui répond très exactement à la définition que donne Sénèque (*De clementia* II, 3, 2) de la *clementia*... : rester en deçà d'une sanction qui aurait pu, en toute justice être fixée. La *clementia* est donc bien inscrite dans la coutume romaine et jusque dans les lois, ou du moins les conditions qui régissent leur application. »

même, dans les discours, l'avocat exalte toujours la mémoire du dictateur, sans jamais lui faire le reproche d'une mémoire défaillante, donc d'immoralité, ce dont il ne se privera pas à l'encontre de ses lieutenants, Clodius ou Antoine ; la situation de César le lui interdit, il ne peut que l'attaquer indirectement, en dénonçant ses hommes.

C'est ainsi que Cicéron, défenseur en 46 de Ligarius exilé comme pompéien, invite César à se rappeler les services rendus par le frère de Ligarius, qui lui a permis de toucher plus vite la solde de son armée en 56 :

***Equidem, cum tuis omnibus negotiis interesssem, memoria teneo qualis T. Ligarius quaestor urbanus fuerit erga te et dignitatem tuam.***<sup>1411</sup>

S'appuyant sur ses propres souvenirs, Cicéron veut interdire à César de négliger la *memoria beneficiorum*, source de *gratia* : la mémoire des services de Titus Ligarius doit provoquer la reconnaissance de César et jouer en la faveur du frère exilé, donc susciter la *clementia* du dictateur. Mais l'avocat prolonge cet appel à la *memoria beneficiorum* en vantant la vertu complémentaire, le juste oubli des outrages. Pour ce faire, il rappelle l'hostilité des autres questeurs à ce moment-là, bien que la nature clémente du dictateur, nous dit Cicéron, répugne à se souvenir des affronts :

***Sed parum est me hoc meminisse, spero etiam te, qui obliuisci nihil soles nisi iniurias — quam hoc est animi, quam etiam ingeni tui ! — te aliquid de huius illo quaestorio officio, etiam de aliis quibusdam quaestoribus reminiscentem, recordari.***<sup>1412</sup>

L'argument atteint son but, puisque Ligarius obtient son retour d'exil ; Cicéron joue sur une valeur dont César s'estime amplement doté. La restriction *nihil... nisi* définit bien le contenu de la *clementia*, véritable mémoire sélective : se souvenir de tout, à l'exception des *iniuriae*. En ce sens, la clémence est la « juste mémoire » définie par P. Ricoeur.

*Memoria beneficiorum* et *obliuio iniuriarum*, liées, forment un couple indissociable dans la conception cicéronienne de la mémoire et définissent ainsi la *clementia* et la *gratia*, vertus de l'homme de pouvoir responsable, qui sait oublier les outrages au profit des bienfaits et place les mérites d'un homme avant ses fautes ; seuls les bienfaits méritent d'être retenus. Certes, cette tactique vise à prendre César à son propre jeu idéologique, en l'obligeant à correspondre à l'image qu'il veut donner aux Romains, et à permettre le retour de ses adversaires pompéiens et la constitution autour de Cicéron d'un nouveau parti d'opposition à César. Mais cet appel entre toujours dans le cadre plus large de la doctrine de la *memoria* cicéronienne, qui valorise la cité au détriment de l'individu ; César doit savoir oublier ses griefs, user de *clementia*, pour autoriser ainsi la réconciliation nationale et le retour de la paix à Rome, après la guerre civile.

C'est donc une mémoire orientée que Cicéron met encore en œuvre en défendant le roi Déjotarus, soupçonné d'avoir voulu assassiner le dictateur. L'avocat prie ce dernier de

<sup>1411</sup> CIC., Lig. 35 : « Quant à moi, pour avoir été mêlé à toute ton activité, je garde le souvenir de ce que T. Ligarius, alors questeur urbain, fut pour toi et pour ta dignité. »

<sup>1412</sup> Ibid. 35 : « Mais il ne suffit pas que moi je m'en souvienne ; j'espère que toi aussi, qui n'oublies jamais que les injures — comme c'est bien ton caractère et ton esprit ! — tu te rappelles les bons offices de ce questeur, quand tu repenses à certains de ses collègues. »

faire appel à sa mémoire pour attester qu'aucune tentative ne s'est produite alors qu'il se trouvait dans le royaume galate :

***Obsecro, Caesar, repete illius temporis memoriam, pone ante oculos illum diem, uultus hominum te intuentium atque admirantium recordare.***<sup>1413</sup>

Cicéron répète cet appel un peu plus loin, par la bouche de l'ambassadeur de Déjotarus, Hiéras, prêt à répondre sous la torture :

***Hieras quidem causam omnem suscipit et criminibus illis pro rege se supponit reum. Memoriam tuam implorat qua uales plurimum ; negat umquam se a te in Deiotari tetrarchia pedem discessisse, in primis finibus tibi praesto se fuisse dicit, usque ad ultimos prosecutum***<sup>1414</sup>

L'éloge de la "bonne mémoire" est courant, parce qu'elle est l'indice d'un *uir bonus*, conscient de son identité — personnelle, familiale, nationale — et respectueux de la mémoire collective, donc soucieux de l'intérêt collectif au point d'oublier le sien propre. Le superlatif employé — *qua uales plurimum* — renforce certes la louange et vise à amadouer César en l'associant à ce modèle du *uir bonus*. Mais exalter la *memoria* de César paraît capital lors du procès de l'un de ses adversaires pompéiens, comme nous l'avons observé pour le *Pro Ligario*. Vanter la mémoire de César, c'est vanter sa capacité à retenir les bienfaits, ou à authentifier les faits — c'est le cas ici —, et à oublier les outrages. En effet, cela revient à démontrer à César qu'il ne peut pas condamner Déjotarus, quel qu'ait été le comportement de ce dernier : la bonne mémoire du dictateur retiendra qu'aucune tentative d'assassinat n'a été commise ce jour-là, et si une quelconque agitation a été décelée, la même mémoire, sélective, choisira de l'oublier.

Même après la mort du dictateur, Cicéron poursuit sa logique de *concordia* jusqu'à la première *Philippique*, en septembre 44. Il espère alors pouvoir encore rétablir la paix civile, en proposant à tous les belligérants, à commencer par Antoine, d'oublier les méfaits de chacun, comme il l'a proposé jusqu'à son départ de Rome en juillet 44, conséquence d'une situation intenable ; il s'appuyait alors sur l'exemple des Athéniens, procédant à une amnistie générale après la tyrannie des Trente, et sur le mot dont ils s'étaient servis pour apaiser la discorde :

***Graecum etiam uerbum usurpauit, quo tum in sedandis discordiis usa erat ciuitas illa, atque omnem memoriam discordiarum obliuione sempiterna delendam censui.***<sup>1415</sup>

Cicéron joue sur l'opposition entre *memoriam* et *obliuione* par un usage exceptionnel de l'adjectif *sempiterna* ; un échange a lieu : qualifiant habituellement *memoriam*, il apporte à *obliuione* la connotation positive que Cicéron accorde à un adjectif évoquant l'éternité, dans sa perspective d'un conservatisme républicain. Pour une fois, il prône l'oubli éternel des outrages, seule condition suffisante pour le retour de la concorde civile, parce qu'il offre la possibilité d'une *clementia* réciproque et globale<sup>1416</sup>.

<sup>1413</sup> CIC., *Deiot.* 20 : « Je t'en supplie, César, rappelle tes souvenirs, revis cette journée, revois les visages des hommes qui te regardaient avec admiration »

<sup>1414</sup> *Ibid.* 42 : « Hiéras prend sur lui toutes les responsabilités et se substitue au roi pour tous les chefs d'accusation. Il en appelle à ta mémoire, toujours si fidèle ; il affirme ne t'avoir jamais quitté d'un pas dans la tétarchie de Déjotarus, avoir été à ton service dès ton entrée sur ce territoire et t'avoir escorté jusqu'à ta sortie »

Antoine et ses amis peuvent encore espérer un retour en grâce, leurs méfaits peuvent être effacés de la mémoire des hommes par des bienfaits supérieurs. Ainsi, Cicéron invite Dolabella à se rappeler la satisfaction éprouvée quand il a reçu les félicitations de tous après avoir remis de l'ordre dans Rome en réprimant le culte rendu à César<sup>1417</sup> :

***Quem potes recordari in uita illuxisse tibi diem laetiolem quam cum, expiato foro... urbe incendio et caedis metu liberata, te domum recepisti ?***<sup>1418</sup>

C'est une invitation, une fois de plus, à se montrer digne de son passé, à persévérer dans la voie ouverte par ces bienfaits, à se souvenir de sa propre valeur. Même Dolabella peut voir sa gloire sauvée, à condition qu'il persévère dans la voie républicaine. L'orateur explique le mécanisme de ces retrouvailles entre les Romains et Dolabella :

***Recordare, quaeso, Dolabella, consensum illum theatri, cum omnes, earum rerum obliti propter quas fuerant tibi offensi, significarent se beneficio nouo memoriam ueteris doloris abiecisse.***<sup>1419</sup>

<sup>1415</sup> CIC., *Phil. I*, 1 : « j'ai même eu recours au mot grec dont s'était servie cette cité pour apaiser ses discordes et j'ai proposé d'effacer tout souvenir des discordes par un oubli éternel. » Sur le mot retenu par Cicéron, cf. L. Canfora, « Cicerone e l'amnistia (*Phil. I*, 1) », *Ciceroniana* 7, 1990, 161-163. Au terme ἀμνηστία il préfère l'expression μή μνησικακεῖν, qui désigne la réconciliation athénienne de 403 (p. 162) : il veut résoudre la discorde par une formule qui évoque la réconciliation des Athéniens, à l'aide d'un compromis : la reconnaissance des acta Caesaris contre l'impunité des assassins de ce dernier (p. 163 : « l'illusione di aver replicato a Roma, con analoga lungimiranza, la celebre "pacificazione" ateniese era presto tramontata »).

<sup>1416</sup> P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 586, définit une forme de réciprocité de l'oubli dans le désir de paix civile : « Mais l'amnistie, en tant qu'oubli institutionnel, touche aux racines mêmes du politique et, à travers celui-ci, au rapport le plus profond et le plus dissimulé avec un passé frappé d'interdit. La proximité plus que phonétique, voire sémantique, entre amnistie et amnésie signale l'existence d'un pacte secret avec le déni de mémoire qui, on le verra plus tard, l'éloigne en vérité du pardon après en avoir proposé la simulation. Considérée dans son projet avoué, l'amnistie a pour finalité la réconciliation entre citoyens ennemis, la paix civique. Nous en avons plusieurs modèles remarquables. Le plus ancien, rappelé par Aristote dans *La Constitution d'Athènes*, est tiré du fameux décret promulgué à Athènes en 403 av. J.-C., après la victoire de la démocratie sur l'oligarchie des Trente. La formule mérite d'être rappelée. En fait, elle est double. D'un côté, le décret proprement dit ; de l'autre, le serment prononcé nominativement par les citoyens pris un à un. D'un côté, "il est interdit de rappeler les maux (les malheurs)" ; le grec a pour le dire un syntagme unique (*mnésikakein*) qui vise le souvenir-contre ; de l'autre, "je ne rappellerai pas les maux (les malheurs)", sous peine des malédictions déchaînées par le parjure. Les formules négatives sont frappantes : ne pas rappeler. Or, le rappel nierait quelque chose, à savoir l'oubli. Oubli contre oubli ? Oubli de la discorde contre oubli des torts subis ? »

<sup>1417</sup> Cf. CIC., *Phil. I*, 5. A ce sujet, cf. P. Siméon, « A propos des émeutes de M. Caelius Rufus et de P. Cornelius Dolabella (48-47 av. J.-C.) », *LEC* 53, 3-4, 1985, 388-406, p. 394-405. Sur les revirements de Cicéron à l'égard de son gendre, cf. p. 393 : « De toute évidence, le revirement de Dolabella (à la mort de César) ne passe pas inaperçu et Cicéron voit déjà en lui le chef de file des *optimates* qu'il veut opposer à Antoine. Et, quand Dolabella réprime la plèbe qui voulait ériger une colonne à l'emplacement même du bûcher de César, Cicéron le salue comme "le défenseur de l'Etat, de la liberté et des gens de bien". En réalité, il s'agit là d'une simple manœuvre destinée à éloigner davantage Dolabella d'Antoine, car il est pratiquement certain que la décision de réprimer la plèbe vient d'Antoine plutôt que de Dolabella. »

<sup>1418</sup> *Phil. I*, 30 : « Est-il une journée de ta vie qui puisse dans tes souvenirs resplendir d'une clarté plus heureuse que celle où, après avoir purifié le Forum... délivré la Ville de la crainte de l'incendie et du massacre, tu t'es retiré chez toi ? »

Comme les meilleurs, les Romains ont été capables, pour le bien de l'Etat, d'oublier leurs griefs à l'encontre de Dolabella ; le souvenir de ses erreurs passées<sup>1420</sup> se trouve effacé de leur mémoire par le service rendu — le couple d'adjectifs *nouo/ueteris* souligne la possibilité d'un choix offert aux Romains : c'est tout l'enjeu de cette mémoire sélective, qui doit privilégier le souvenir des bienfaits au détriment de celui des outrages, pour permettre à la cité de retrouver sa cohésion. Il apparaît ainsi que le *beneficium recens* prime sur la *memoria uetus* : la plasticité de la *memoria*, que Cicéron plie dans le sens qui lui convient, répond aux besoins de la cause. Cet éloge est à double tranchant : en garantissant que le bienfait récent de Dolabella efface ses exactions passées, il lui fait comprendre aussi implicitement que la ferveur populaire peut se retourner, et qu'un nouveau méfait pourrait à son tour chasser le souvenir de ses mérites et interdire toute bienveillance.

Ainsi, trente-sept ans après le *Pro Quinctio*, qui demandait l'oubli des exactions pour réconcilier syllaniens et marianistes, le cercle est fermé : la recherche de la concorde civile apparaît comme l'exigence républicaine par excellence de la pensée cicéronienne : c'est une constante qui aura résisté à tous les heurs et malheurs du consulaire. Au sommet de l'Etat comme dans l'impasse de son exil grec, soumis à César ou rebelle aux menées des héritiers de ce dernier quand, âgé, il se place au-dessus de la mêlée, dans la position du censeur qu'il aurait aimé être pour conclure sa carrière en beauté<sup>1421</sup>, Cicéron n'abdiqua jamais cette exigence de la concorde, autorisée par la *clementia* et la mémoire sélective, active et intelligente, instrument d'un jugement aiguisé. Ce travail de et sur la mémoire apparaît comme l'un des fils conducteurs de la pensée cicéronienne dont elle traduit la cohérence et la constance tout au long des textes et des années. Cicéron, tel qu'en lui-même, paraît bien loin de cette image de frivolité et d'inconstance qu'on s'est complu à donner de lui. La permanence de la *memoria* dans sa philosophie politique impose le respect dû à la constance et à la lucidité d'un jugement sur l'état de la République romaine et sur les conditions de sa survie qui, *a posteriori*, a prouvé toute sa valeur.

<sup>1419</sup> *Ibid.* I, 30 : « Rappelle-toi, je t'en prie, Dolabella, cette unanimité du théâtre, quand tous les citoyens, oubliant ce qui les avait indisposés contre toi, manifestèrent que ce récent bienfait leur ôtait la mémoire de leur douleur passée. » (trad. P. Wuilleumier modifiée, Paris, CUF, 1951).

<sup>1420</sup> Cf. CIC., *Phil.*, éd. P. Wuilleumier, Paris, CUF, 1951, p. 71 n. 2 : tribun en 47, Dolabella avait proposé avec Caelius l'abolition des dettes (*tabulae nouae*) et la remise des loyers, et provoqué des troubles qu'Antoine dut réprimer. Cf. P. Simelon, « A propos des émeutes de M. Caelius Rufus et de P. Cornelius Dolabella (48-47 av. J.-C.) », *LEC* 53, 3-4, 1985, 388-406, p. 394-406.

<sup>1421</sup> P. Grimal, *Cicéron...*, p. 232, rappelle comment la censure échappe à Cicéron en 55.



## Conclusion

La polysémie du mot, la richesse et la complexité de ses sens qui parfois interfèrent ou se superposent causent de l'embarras aux traducteurs qui s'arrangent comme ils peuvent, à l'aide de traductions souvent lointaines et plus élégantes qu'exactes. De notre côté, nous avons voulu serrer le texte au plus près sans nous dissimuler que les différences ressenties d'une langue à une autre, d'une mentalité à une autre, rendent impossible une stricte équivalence. Nous avons conscience des limites de nos tentatives de traduction, qui peuvent relever du probable, ou du préférable.

Avant d'essayer de conclure, un bilan lexical semble s'imposer. Après avoir rappelé l'étymologie du mot *memoria*, nous reprenons ici les principales expressions relevées dans notre étude pour dégager les sens importants de ce terme chez Cicéron.

Le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'A. Ernout et A. Meillet distingue deux groupes dans le lexique qui nous concerne. *Memini*, "se souvenir", vient de « la racine indo-européenne \**men-*, qui indiquait les mouvements de l'esprit... Le parfait *memini* repose sur une forme ancienne... », *re-miniscor* dérive de son présent.

L'adjectif *memor*, "qui se souvient" ou, rarement chez Cicéron d'après le *Thesaurus linguae latinae*, "qui fait se souvenir", a une racine incertaine, mais commune au sanskrit *smarati* "il se souvient" : « *Memor* serait donc un mot expressif dont la valeur se serait atténuée et que l'homonymie aurait rapproché de *memini*. Un rapprochement de la racine de *Morta* et de *mereo* n'est pas exclu. Cf. peut-être aussi *mora* ? »<sup>1422</sup> Le substantif

<sup>1422</sup> A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, p. 396.

*memoria* dérive de *memor*.

P. Burguière <sup>1423</sup> résume ainsi l'étymologie des deux mots (p. 193-194) : « ... le perfectum latin *memini*... est un résultatif du sens de "j'ai acquis un souvenir, je me souviens", si bien qu'il a fallu créer des moyens morphologiques appropriés (suffixe en *-iscor*, diathèse médio-passive, préfixe...), un présent inchoatif destiné à exprimer l'effort d'acquisition progressive du souvenir, soit par exemple *re-minisc-or*. Nous voici parvenus à la réminiscence... Malgré la ressemblance formelle entre *memor* et *memini*, il ne s'agit plus de la racine \**MEN-* ; simplement, *memor* se trouve comporter comme *memini* un redoublement, qui est lui aussi de la forme *me-* parce que sa racine commence par *m-* ; en fait, la comparaison prouve que cette racine est de forme \**smer-/smor-*, et qu'elle figure dans des mots qui véhiculent l'idée de "part, division, lot, destinée"... ». P. Burguière en tire des conclusions sémantiques sur le couple *memini/memor* (p. 194) : « *Memor* évoque donc plausiblement "celui qui a eu part...", et il semble bien que la ressemblance assez fortuite entre le début du mot et celui de *memini* a tiré *memor* vers l'acception spécialisée de "qui a eu part d'une connaissance et en garde souvenir", à moins qu'on ne préfère "qui garde du vécu cette part qu'en est le souvenir...". En tout état de cause, la démarche psychologique qui aboutit à *memini* et celle qui mène à *memoria* ne sont pas — ou ne semblent pas — identiques : l'une évoque une recherche active, l'autre une thésaurisation, une sauvegarde de l'essentiel, en vue d'une utilisation différée. »

Pour cette raison, *memini* et ses dérivés évoquent le processus de remémoration, alors que *memoria*, dérivé de *memor*, désigne la faculté naturelle de mémorisation et de conservation du souvenir, qui est abstraite. Nous rappellerons brièvement que cette dernière est abondamment commentée dans les ouvrages rhétoriques parce qu'elle est l'une des cinq divisions de l'art oratoire et se révèle indispensable à l'orateur. Qu'elle soit *memoria rerum ou uerborum*, elle est *custos* ou *thesaurus*. Mais elle se définit par une double nature : capacité intellectuelle, elle appartient aussi au domaine moral, puisque, *memoria temporum praeteritorum* (*inu.* II, 160 ; *Flacc.* 3), elle entre dans la définition d'une vertu cardinale, la *prudentia*. Etant connaissance des choses passées, elle fonde l'exercice de cette dernière en permettant à l'*intelligentia* d'apprécier le moment présent et à la *providentia* d'anticiper l'avenir. L'*ars memoriae*, ou encore *memoria artificiosa*, pratiquée par les orateurs favorise le plein épanouissement d'une caractéristique propre à la nature humaine et fait de l'orateur un homme accompli. Cicéron exalte toujours la *memoria* comme une qualité : *memoria diuina* de Torquatus (*Brut.* 265), Lucullus (*Luc.* 2), Métrodore (*De or.* II, 360) ; *singularis memoria* de Trebatius (*fam.* VII, 5, 3) ; l'adverbe *memoriter* pour caractériser celle de Scaevola (*Lael.* 1).

La mémoire est aussi une preuve de l'immortalité de l'âme. L'expression *memoria diuina* laisse entendre que la *memoria* n'est pas seulement une valeur morale, mais aussi une faculté divine d'appréciation du temps, qui permet à l'homme de ressembler à Dieu ; Cicéron l'associe à d'autres facultés de nature divine, l'*inuentio*, la *sapientia*, la *cogitatio* (*Tusc.* I, 61-67). En cela, il la distingue du souvenir (*reminiscor*, *recordor*, *recordatio*), qui

<sup>1423</sup> « Le mot *mémoire* en grec-latin-français », *Le concept de mémoire*, dir. N. Zavaloff, R. Jaffard et P. Brenot, Paris, l'Harmattan, 1989, 192-196.

est associé à la réminiscence platonicienne. Dans la rhétorique, ces derniers termes sont liés à la récapitulation qui conclut le discours (*inu.* I, 98). Dans le domaine affectif ou psychologique, ils traduisent le ressassement, la rumination (*Att.* III, 8, 4 ; IV, 18, 2 ; *Brut.* 1 ; 266). *Commemoro* aussi évoque une récapitulation (celle de Caton faisant le bilan de sa journée, *Cato* 38).

La mémoire intervient dans la relation de l'orateur et de l'auditeur avec les expressions *memoriae mandare*, *memoria tenere*, *memoriae tradere*, *redire in memoriam*, *memoriam retinere*, *recordari*, *meminisse*, *commemorare*, à la 1<sup>e</sup> ou à la 2<sup>e</sup> personne, qui traduisent la confiance<sup>1424</sup>. *Memoria nostra* et *memoria uestra* traduisent la solidarité synchronique de toute une génération partageant la même mémoire.

La *memoria* a une valeur sociale : elle exprime la loyauté et justifie la confiance dans une relation amicale : *tua memoria amicissimi* (*fam.* XIII, 16, 3), *memoria coniunctionis* (*fam.* VI, 17, 2), *memoria sui* (*fam.* XIII, 1, 3), *memoria nostri* (*fam.* XII, 17, 1) ; *non obliuione amicitiae nostrae* (*fam.* V, 17, 1). En particulier, elle est associée au lexique de la reconnaissance individuelle : *memor et gratus*, *memoria et gratia* (*fam.* X, 11, 1 ; *leg agr.* II, 21), *memor beneficiorum* (*off.* III, 25), *grati animi fidelis memoria* (*Marcell.* 14), *memoria beneficii* (*dom.* 23), *memoria beneficiorum* (*Phil.* VIII, 32), *memoria beneficiorum uestrorum* (*P. red. in sen.* 3). Des expressions similaires traduisent la reconnaissance de la communauté, à travers la mémoire collective : *gratissima memoria omnium ciuium* (*Phil.* X, 7), *memoria gratorum ciuium* (*Phil.* V, 35), *memoria beneficii sempiterna*, *senatus populusque romanus memor eius meritorum in rem publicam* (*Phil.* V, 41), *publici mei beneficii memoria* (*P. red. in sen.* 21). L'affirmation de la reconnaissance se fait plus vigoureuse par la dénégation, dans l'usage de la litote : *non immemor* réaffirme un engagement (*Att.* IV, 6, 3 ; V, 16, 1 ; *Phil.* XI, 31) ; *memini, non obliuiscor* traduit la gratitude de Cicéron pour Plancius (*Planc.* 101).

La *memoria* répond donc à la triple définition de l'*humanitas* cicéronienne : elle permet la constitution d'une culture générale, garantit une morale humaniste, respectueuse, reconnaissante et favorable à la concorde sociale et participe à une anthropologie en définissant une âme immortelle, donc une nature propre à l'homme.

Un glissement s'opère de l'individu à la collectivité : la faculté individuelle devient celle d'un groupe réuni par des souvenirs communs. *Memoria* finit par signifier la génération ainsi unie, puis l'époque à laquelle appartient cette génération. Nous trouvons cette valeur d'époque dans les références au passé historique, dans lequel les Romains trouvent un enracinement familial : *patris memoria* (*Scaur.* 95, *fam.* I, 7, 8), *recens parentis memoria* (*Font.* 41), *memoria patrum* (*Rab. Post.* 2), *recentiore memoria*, *superiore memoria*. Ces expressions traduisent une solidarité diachronique entre les générations qui se succèdent.

Pour cette raison, Cicéron est attaché à la notion de continuité familiale ou nationale, d'une génération à une autre. La *memoria* implique alors une prise de conscience, pour l'individu comme pour la collectivité, de racines, d'origines : *memoria mei* (*fam.* IV, 16, 5), *memoria aeterna tui nominis* (*Verr.* II, IV, 69), *memoria nominis* (*Cluent.* 32, *Att.* IV, 16), *nominis prope Romani memoria* (*Flacc.* 60), *memor sui nominis* (*Phil.* III, 8). Dans cette

<sup>1424</sup> Cf. *supra* p. 118 n. 407 ; p. 119 n. 408, 409, 411, 412 pour les références.

dernière formule, nous avons traduit *memor* par “conscient”. La *memoria* est bien affaire de conscience, de permanence de l’être pour Cicéron.

Cette accumulation de mémoires, de génération en génération, construit une mémoire continue, la mémoire historique, appelée *memoria temporum* (*leg.* III, 31), *memoria rerum gestarum* (*P. red. in sen.* 10), *annalium memoria* (*Sull.* 27, *Ad Quint.* I, 1, 7), *omnis memoria rerum* (*Brut.* 14), *ueterum annalium memoria* (*Brut.* 19). Sa préservation est traduite par les expressions *memoriae traditum est*, *memoriae mandare*, *memoria ac litteris proditum est*, *memoria tenere* (*Brut.* 322, *fin.* III, 9), *memoriam rerum Romanarum tenere* (*off.* II, 3). *Memoria publica* est polysémique et peut désigner le contenu des Annales (*De or.* II, 52), un code de lois (*leg.* III, 46) ou des archives (celles du temple des Nymphes : *Cael.* 78, *Mil.* 73). L’évocation du passé par l’historien est traduite comme dans le domaine oratoire par *commemoro* (*Brut.* 269), *commemoratio* (*Brut.* 181, *Top.* 44) ou plus rarement *memoro* à la voix passive (deux occurrences : *leg.* II, 62, *Verr.* II, IV, 107).

La dimension historique introduit la notion de durée et se trouve associée à l’éternité et à la postérité. Les variations autour de cette *memoria* éternelle foisonnent : *memoria aeternitatis* (*Phil.* XIV, 35), *sempiterna memoria temporis* (*P. red. in sen.* 27, *dom.* 87), *memoria posteritatis sempiterna* (*Phil.* XIV, 38), *memoria posteritasque* (*Verr.* II, V, 36), *posteritatis memoria* (*Cato* 82, *Sest.* 27, *Phil.* II, 17), *immortalis memoria* (*Parad.* IV, 29, *Balb.* 40), *immortalitas memoriae* (*leg.* III, 21), *memoria hominum sempiterna* (*Rab. Post.* 42, *Phil.* XIII, 40), *memoria aeterna hominum* (*leg. agr.* I, 5, *Sull.* 88), *memoria saeculorum omnium* (*Marcell.* 28), *diuturna memoria quaesturae nominisque mei* (*diu. in Caec.* 2), *memoria sempiterna* (*off.* II, 76, *Catil.* III, 26, *Sest.* 13, *Sest.* 129, *Vat.* 8, *Phil.* II, 39, *dom.* 103), *post hominum memoriam* (*fam.* X, 16, 1 ; XI, 5, 1), *memoria uetustatis*.

Les *monumenta* sont les témoignages ou les documents matériels qui alimentent la mémoire historique. Le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* définit ainsi le *monumentum* : « tout ce qui rappelle le souvenir, et particulièrement ce qui rappelle le souvenir d’un mort : tombeau, statue, inscription, etc. » Il a pour racine \**men* (penser), comme *moneo*. Les *monumenta* sont variés chez Cicéron : une construction comme le monument des Thébains (*inu.* II, 70), la statue de Sulpicius (*Phil.* IX, 12 ; XI, 11 ; ses qualités morales constituent aussi un *monumentum*), une inscription célébrant la famille de Fonteius (*Font.* 41) ; un texte comme le procès verbal de la conjuration de Catilina en 63 (*monumenta publica*, *Sull.* 41), le *Liber Annalis* d’Atticus et les livres d’histoire (*Brut.* 27 ; 28), les discours des orateurs d’autrefois ou de Cicéron lui-même (*Brut.* 181), les témoignages (*Verr.* II, IV, 106) : l’expression *litterae ac monumenta* y semble synonyme de *memoria ac litterae*, qui désigne l’historiographie.

Le contenu de l’historiographie s’enrichit selon un critère précis, le *dignum memoria*, qui repose sur une double exigence : la véracité des faits rapportés et leur portée morale exemplaire. Ainsi s’exerce une mémoire critique, sélective, qui confère à l’objet retenu une *dignitas* : *memorabilia* (*Brut.* 49), *memorabilis uirtus* (*Phil.* XIII, 44), *res memorabilis* (*Ad Brut.* II, 5, 2), *dignitas memoriae* (*fam.* V, 12, 7).

Faculté de jugement, la *memoria* peut choisir d’effacer ses souvenirs. L’oubli est difficile et volontaire au point de nécessiter d’après Thémistocle une *ars obliuionis* (*fin.* II, 104). Pour cette raison, la démarche d’Épicure paraît compromise ; effacer les

souffrances (*memoria malorum, memoria doloris, fin. II, 95-106*) grâce à la mémoire des plaisirs (*memoria uoluptatum, fin. II, 98 ; recordatio uoluptatum, fin. II, 106*) paraît illusoire. Toutefois, le juste oubli des griefs est un choix dicté par la morale cicéronienne qui permet la réconciliation : *ex memoria depono* (Sull. 18), *memoriam doloris mei depono* (Cael. 50), *memoriam ueteris doloris abiecisce* (Phil. I, 30). Il est aussi légitime de faire disparaître le souvenir des adversaires de la République, selon la logique de la *damnatio memoriae* : en sont passibles les Tarquins (*rep. II, 53*), comme Marc Antoine (*obliuio sempiterna, Phil. I, 1*).

Cependant, l'oubli, quand il ne correspond pas à un choix moral et respectueux de la continuité romaine, est condamnable. A l'échelle individuelle, il manifeste l'incohérence, voire la confusion mentale de la personne : *oblitus seueritatis et constantiae meae* est synonyme de *amens* (Sull. 45), *immemor rerum a me gestarum, de alienus a sanitate* (Sull. 83). *Oblitus* et *immemor* pourraient alors être traduits par "inconscient"<sup>1425</sup>. A l'échelle collective, l'oubli est un signe d'immoralité : *obliuio* (Mil. 99), *oblitus benefici uestri* (Phil. VI, 18), *immemor patriae* (Phil. VI, 18) dénotent la déloyauté ; *immemor humanitatis* (Phil. XI, 8), *immemores dignitatis* (Phil. III, 20) soulignent l'inhumanité et l'infamie du refus de mémoire. A l'échelle historique, l'oubli reflète la décadence, la perte des racines romaines, l'oubli du *mos* (*rep. V, 2*).

Pour parer à ce danger qui menace l'existence même de Rome, Cicéron prône une restauration des valeurs anciennes qui s'appuie sur la *memoria*, considérée comme un moyen d'action politique. Le culte du passé l'incite à se l'approprier : *Rerum memoria propria est oratoris* (De or. II, 359) ; *colam memoriam benefici* (dom. 24). Il exige de Lucullus qu'il la lui restitue : *remittere memoriam* (Luc. 106). La *memoria* est liée à la vitalité pour Cicéron : *solī qui memoria uigent* (De or. II, 355), *uita memoriae* (De or. II, 36), *reuiuiscere memoriam ac desiderium mei* (har. resp. 48). L'effacement de la mémoire, c'est la mort, pour Rome comme pour l'individu, ainsi pour Cicéron exilé. Confronté à la perte progressive de la mémoire romaine, Cicéron prône sa réactivation, sa revitalisation. Celle-ci passe par l'emploi de verbes composés du préfixe de répétition *re-* : *reuiuiscere, repetere, refricare, renouare*.

*Repetere* semble exprimer quelquefois la seule réitération : *repetenda est recordatio* évoque la remémoration (De or. I, 4), mais *memoria repetita* souligne l'effort de Cicéron se rappelant les *Topiques* d'Aristote pour les expliquer à Trebatius (Top. 5). Mais l'emploi du verbe *renouare* recèle une connotation supplémentaire et déborde sur le domaine politique et moral. En effet, il ajoute l'idée de renouvellement, donc d'actualisation, de progrès, dépassant ainsi le risque de sclérose, d'immobilisme lié à la simple répétition du passé telle que l'envisagent les familles aristocratiques. Certes, il s'agit de prendre conscience de la continuité romaine à travers ses élites *optimates* et de la renforcer : *memoria renouata* (à propos de Decius, Phil. XIII, 27), *memoriam renouare uirtute* (à propos de Scaurus, Mur. 16). Toutefois, il importe de mettre à jour ce passé effacé, le *mos*, comme le confirme l'analogie avec la peinture (*renouare, rep. V, 2*). La récapitulation finale d'un discours permet de garantir le contrat oratoire établi entre l'orateur et l'auditeur dans l'exorde (*Partit. 29 ; 59*) : *memoria renouata* (inu. I, 100). Ce contrat existe aussi

<sup>1425</sup> *Obliviosus* (inu. I, 35) caractérise un défaut de mémoire plutôt qu'un vice.

entre l'homme d'Etat et ses concitoyens. Cicéron a la volonté de renouveler ce pacte social, par le rappel de ses succès politiques : *memoria renouetur per me inuentae salutis* (Sull. 83), *memoria consulatus renouatur* (lors de son retour triomphal d'exil, Phil. XIII, 27), *memoriam refricare* (Phil. III, 18).

Il ne s'agit pas seulement d'égrener des souvenirs glorieux, mais par cette mémoire partagée avec ses concitoyens, d'assurer le renouvellement continu du lien de reconnaissance entre l'homme d'Etat et la cité, seule garantie de la permanence de celle-ci, comme le confirme l'expression *memoria repetita* employée pour évoquer la restauration de la cité permise par le retour d'exil de Cicéron (Parad. IV, 28). Cette tâche peut être dévolue à d'autres hommes méritants comme Brutus : *renouare memoriam* (Brut. 331). Il faut donc entretenir la mémoire romaine, réveiller les consciences (*memoria refricare animum*, Sull. 19) et restaurer les valeurs passées, mais en les actualisant : c'est un *homo nouus* qui peut rafraîchir la mémoire de ses concitoyens. L'expression *memoria renouata* enrichit par sa forme même la doctrine apparemment contradictoire de Cicéron : le préfixe *re-* invite à répéter le passé, tandis que la *nouitas* apporte la connotation du progrès. L'*homo nouus* paraît le mieux placé pour mener à bien ce programme de restauration des traditions républicaines, appuyée sur une réforme et une responsabilisation des élites, lesquelles doivent s'ouvrir aux *homines noui* et aux Italiens. *Memoria renouata* ou, plus volontaire, *memoriam renouare*, voire plus impérative *memoria renouanda*, telle est la réponse de Cicéron aux deux dangers qui menacent la République : l'appropriation des institutions par une oligarchie sclérosée, nostalgique de ses prérogatives dépassées, et leur bouleversement voire leur anéantissement par les révolutionnaires *immemores*, que nulle *memoria* n'arrête dans leur désir furieux d'établir un pouvoir monarchique servant leurs seuls intérêts.

Le bilan lexical montre bien que Cicéron s'est investi dans tous les domaines d'application de la *memoria*. Orateur de formation, il devait inévitablement s'interroger sur les cinq divisions de l'art oratoire, et parmi elles, la *memoria* de l'orateur. Il donne à voir son rôle dans les succès des orateurs qu'il met en scène dans ses dialogues rhétoriques. Plus largement, dans les dialogues philosophiques est louée la *memoria* des interlocuteurs comme une qualité. Elle échappe au seul domaine de la rhétorique et n'est pas l'apanage des seuls orateurs. L'analyse de l'*ars memoriae* cicéronienne montre que celle-ci dépasse le simple cadre technique et contribue à l'éducation : elle révèle que la *memoria* touche à l'essence même de l'homme. L'orateur, en tant qu'homme de mémoire, répond idéalement aux trois critères de l'*humanitas* cicéronienne : la *memoria* lui procure une culture générale ; d'un point de vue anthropologique, elle lui permet de s'accomplir pleinement ; enfin, support de la *prudentia*, elle contribue à l'établissement d'une morale humaniste.

L'orateur travaille aussi sur la mémoire de son auditoire, avec lequel il passe un véritable contrat : d'après les ouvrages rhétoriques, la récapitulation finale d'un discours s'appuie sur elle pour établir la confiance. L'appel à la *memoria* constitue un principe d'adhésion, dont l'orateur use pour fédérer et persuader ses auditeurs.

Enfin, l'orateur est amené à partager ses souvenirs personnels, à les confier à la mémoire des auditeurs, pour les toucher par cette marque de confiance. Ce moyen, qui fonctionne aussi dans les dialogues rhétoriques pour créer une relation affective avec le

lecteur et éveiller sa sympathie, est le plus efficacement appliqué dans le lieu de l'intimité autobiographique, la *Correspondance*.

Cicéron dépasse le cadre strictement rhétorique pour montrer que la *memoria* est un fondement de la nature humaine et définir ainsi une éthique individuelle. Celle-ci repose dans la *Correspondance* sur l'*amicitia* : la *memoria* y garantit la loyauté et le respect des engagements passés et reproduit ainsi la relation observée entre l'orateur et l'auditeur, avec les mêmes expressions ; en outre, elle permet l'expression de la *gratia*, par le jeu de la *memoria beneficiorum*. Cette attitude qui garantit des relations sociales apaisées résulte des valeurs humanistes défendues par Cicéron.

Comme le suggéraient les ouvrages rhétoriques, la *memoria* a aussi une valeur anthropologique ; elle contribue notamment à démontrer l'existence d'une âme immortelle inhérente à la condition humaine, selon deux critères. Elle est une marque de la réminiscence platonicienne, mais surtout, c'est une faculté d'appréciation du temps qui, étant de nature divine, permet à l'homme de prendre part à cette dernière. Sensible à la dimension spirituelle de la *memoria*, Cicéron contredit les philosophes adverses, sensualistes, qui lui donnent le rôle secondaire de réceptacle de sensations : il conteste ainsi la *memoria uoluptatum* des épicuriens et la gnoséologie stoïcienne pour se réapproprier une *memoria* dont la valeur est eschatologique.

Enfin, l'éthique cicéronienne met en place le critère du *dignum memoria* et propose une conception historiographique fondée sur la vérité et sur l'exemplarité du fait historique. La mémoire historique est valorisée parce qu'elle conduit à la reconnaissance de l'individu méritant par ses concitoyens et à une forme d'immortalité dans la mémoire de la postérité.

Cette relation de mémoire entre l'individu et la communauté amène à envisager la notion de mémoire collective. Les discours permettent d'observer dans le champ politique la mise en pratique des conceptions de la mémoire développées par les ouvrages théoriques. Cicéron affirme la nécessité d'impliquer la *memoria* dans la vie de la cité pour préserver celle-ci. En synchronie, la *memoria* est une arme politique qui contribue à souder les contemporains autour de souvenirs communs et à favoriser la *concordia*. Elle met en valeur l'homme de bien auprès de ses concitoyens et garantit sa constance morale et son respect des valeurs traditionnelles, notamment familiales. Mais elle n'exclut pas pour autant l'*homo nouus* qui, par son mérite, doit inventer sa propre mémoire familiale.

En diachronie, la mémoire de la postérité garantit la gloire du citoyen méritant. Cicéron en use comme d'un moyen de pression auprès des dirigeants romains. A travers son exemple personnel, il élabore une stratégie associant le salut de l'individu et celui de Rome, stratégie qui repose sur le développement d'une historiographie engagée : la commémoration des héros défenseurs de Rome est la garantie de la pérennité romaine. Inversement, le citoyen n'existe réellement que s'il est reconnu par la mémoire collective, comme Cicéron en fit l'amère expérience. Le devoir de mémoire passe par la consécration de *monumenta* aux héros.

L'absence de mémoire apparaît donc comme une faute que Cicéron condamne chez tous ses adversaires, de Verrès à Marc Antoine, parce qu'elle reflète la décadence,

l'appétit de révolution et la tentation de faire disparaître la République au profit d'une tyrannie. La *damnatio memoriae* est conçue comme le pire des châtiments, légitime contre ceux qui s'attaquent à la mémoire républicaine, injuste quand elle touche ses défenseurs. En revanche, parce que la *memoria* est une faculté de jugement, elle peut pratiquer un oubli sélectif, des bienfaits comme des outrages, pour faciliter le retour de la concorde : c'est le juste oublié.

A travers cette récapitulation se reconnaît l'impact de la formule cicéronienne *memoria renouata*. *Renouare memoriam*, dans le langage rhétorique, a pour sens premier « rafraîchir la mémoire ». C'est ce que Cicéron s'emploie à faire durant toute sa carrière politique auprès de ses concitoyens, en mettant en pratique cette analogie : la *renouatio memoriae* apparaît comme une constante de la pensée cicéronienne ; le concept est en effet présent tout au long de sa carrière d'orateur, depuis le premier discours subsistant, le *Pro Quinctio* (70), prononcé en 81, jusqu'aux *Philippiques* (XIII, 27), en 43. Depuis les travaux d'A. Michel, on sait combien la rhétorique cicéronienne dépasse la simple technique et combien elle doit à une vision générale, à la fois morale, philosophique et politique, définie par l'*humanitas*. La *memoria* entre dans ce cadre de pensée. Elle s'applique à tous les domaines liés à l'*humanitas* et résulte d'une confrontation et d'une tentative de réappropriation, conséquence de l'idéal cicéronien. En rhétorique, Cicéron refuse d'abandonner la *memoria* à des spécialistes de la parole, qui la limiteraient au rôle d'adjuvant technique. Il refuse encore de l'abandonner aux philosophies sensualistes qui nient sa portée spirituelle. Il refuse enfin de la laisser anéantir par les révolutionnaires ou spolier par l'aristocratie.

Pour ces raisons, Cicéron doit redéfinir cette *memoria* en fonction de son idéal, l'*humanitas*. Car il ambitionne d'en faire une valeur humaniste, fondement d'une morale individuelle et collective. Ainsi, face aux rhéteurs, il affirme que le développement de la *memoria* permet à l'homme de s'accomplir pleinement. Face aux sensualistes, il affirme l'essence supérieure d'une faculté qui témoigne de la part divine qui réside en l'homme. Face aux sans-mémoire tyranniques, il affirme l'identité inaliénable conférée à Rome par la mémoire, à la fois dans son histoire, le souvenir de ses origines, et dans son modèle social de *concordia* — garanti par la *memoria beneficiorum* —, tout en déniaut aux aristocrates l'exclusivité de cette mémoire.

Quand il « rafraîchit la mémoire » des Romains, Cicéron les oblige surtout à une redéfinition tributoire de sa doctrine de l'*humanitas*. C'est cette dernière qui permet le renouvellement d'un concept, la *renouatio memoriae*. Enfin, dernier sens de cette expression, *memoria renouata*, c'est le renouvellement d'un pacte : entre les Romains et leurs élites dirigeantes — l'analogie rhétorique fonctionne toujours : rappelons-nous le contrat oratoire qui lie les auditeurs et l'orateur — ; entre les Romains d'une même génération — c'est la garantie de la concorde et de l'unité sociale — ; entre la génération de Cicéron et la postérité, entre le passé et l'avenir — c'est l'assurance de l'éternité de Rome. C. Moatti<sup>1426</sup> constate : « par ce retour dynamique aux origines, Cicéron atteint l'homme en général. A la tradition archaïque fondée sur la remémoration et la répétition, il

---

<sup>1426</sup> C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, p. 395



oppose une pensée autonome, la conscience rationnelle. » La *renouatio memoriae* n'est pas simple psittacisme. Il s'agit de repenser la tradition, ce dont l'*homo nouus* paraît le plus capable, puisqu'il semble échapper par nature à tous les préjugés sociaux ou moraux. Lui seul peut donc redéfinir la *memoria* en s'appuyant exclusivement sur le travail de la raison tel que le définit C. Moatti. C'est à ce prix seul que la *renouatio* évitera la répétition et échappera à l'archaïsme, à l'exclusivisme des *optimates*, aussi bien qu'à l'anéantissement causé par l'oubli volontaire des révolutionnaires, et qu'elle permettra le retour de la *concordia*. La *renouatio* se fonde sur une vision progressiste de l'histoire romaine, comme le souligne A. Novara<sup>1427</sup> : « (Cicéron) a voulu, dans le *De republica*, ranimer ce dynamisme du progrès politique : il a rappelé comment le meilleur des Etats réalisés était dû à sa formation progressive au cours des siècles grâce au travail continué des générations successives... » La *memoria renouata* autorise l'espoir d'une réconciliation de Rome avec elle-même.

P. Grimal constate que Cicéron, pour nous « devenu la mémoire de Rome »<sup>1428</sup>, a appelé ses concitoyens à prendre conscience de l'histoire romaine et de la nécessité de la faire vivre en la renouvelant ; c'est là son influence essentielle<sup>1429</sup> : « Cicéron a donné aux gens de ce siècle la conscience de cette continuité... Cicéron, lui aussi, aurait voulu écrire des ouvrages historiques ; il en a plusieurs fois exprimé le désir dans sa *Correspondance*... Il avait dû y renoncer. Son intention, pourtant, est significative, non seulement des besoins de ce temps, qui éprouvait la nécessité de se justifier à lui-même, alors que l'Etat tout entier se désintégrait, mais de la manière dont il sentait, instinctivement, quelle sorte de réponse il fallait donner à cet appel. Tite-Live, quelques années plus tard, le fera avec son immense *Histoire*, Virgile avec l'*Enéide*. Mais Cicéron avait préparé leur venue. Il avait rendu présents les héros du passé, dans leur réalité quotidienne et aussi leur inspiration profonde, le génie qui les animait. Ce n'est pas sans raison qu'il insiste si souvent sur la nécessité pour l'orateur de connaître l'histoire. Cela servira moins à lui fournir des ornements littéraires, des anecdotes ou des exemples qu'à ouvrir le monde à la fois pareil et autre d'un passé que l'on veut maintenir vivant. » Déchiré entre la tentation du changement et la nécessité de la continuité, tentant de concilier ces deux partis, Cicéron « à la fois novateur et véritablement révolutionnaire »,

<sup>1427</sup> A. Novara, *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983, p. 531.

<sup>1428</sup> Pour reprendre l'heureuse expression de G. Sabbah. Le nom de Cicéron reste l'un des *monumenta* de Rome inscrits dans la *memoria* de tous. F. Biville, « La détermination des anthroponymes dans la *Correspondance* de Cicéron », *Paideia* 58, 2003, 77-94, p. 77, rappelle ainsi que le projet cicéronien de passer à la postérité n'était pas vain : « ... les noms *Caesar*, *Cicero* et *Pompeius*, évoquent immédiatement, par eux-mêmes, de grandes figures politiques et intellectuelles de la fin de la République romaine, auxquelles se trouve attaché tout un savoir historique et littéraire. Ils n'ont nul besoin d'être actualisés dans un discours pour prendre sens... Auto-suffisants, ils assurent par eux-mêmes leur référence, et ont le privilège de survivre à l'érosion des civilisations et des langues... les noms de César et de Cicéron sont restés inscrits dans le patrimoine de l'Humanité, bravant la marche de l'Histoire et les frontières linguistiques. La stabilité de leur forme et de leur référence est le garant de leur survie et de leur universalité. »

<sup>1429</sup> P. Grimal, *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986, p. 443.

était « le plus conservateur des Romains... », selon le mot de P. Grimal<sup>1430</sup>.

La *memoria* cicéronienne aura dans tous ses aspects une postérité. D'un point de vue philosophique, J. Le Goff rappelle que la *memoria* antique trouve son prolongement chez saint Augustin, grand lecteur de Cicéron<sup>1431</sup> : « Augustin va léguer au christianisme médiéval un approfondissement et une adaptation chrétienne de la théorie de la rhétorique antique sur la mémoire. Dans les *Confessions*, il part de la conception antique des lieux et des images de mémoire mais il leur donne une extraordinaire profondeur et fluidité psychologiques, parlant de l'«immense salle de la mémoire» ». Il s'agit des fameux « palais de la mémoire ». Ce développement dépasse la mnémotechnie antique et rejoint les préoccupations religieuses de saint Augustin<sup>1432</sup> : « Mais Augustin, en s'avancant "dans les champs et les antres, dans les cavernes incalculables de (s)a mémoire" (*Confessions* X, 17), cherche Dieu au fond de la mémoire mais il ne le trouve dans aucune image et dans aucun lieu (*Confessions* X, 25-26). Avec Augustin, la mémoire s'enfonce dans l'homme intérieur, au sein de cette dialectique chrétienne de l'intérieur et de l'extérieur d'où sortiront l'examen de conscience, l'introspection, sinon la psychanalyse. » Enfin, la définition de la *prudencia* cicéronienne trouve chez lui un écho spirituel<sup>1433</sup> : « Mais Augustin lègue aussi au christianisme médiéval une version chrétienne de la trilogie antique des trois puissances de l'âme : *memoria*, *intelligentia*, *providentia* (Cicéron, *De inuentione* II, 160). Dans son traité *De trinitate* la triade devient *memoria*, *intellectus*, *uoluntas* et elles sont, dans l'homme, les images de la Trinité. » Ainsi, la *memoria* impliquée par Cicéron dans la démonstration de l'existence d'une âme immortelle trouve finalement sa place dans la spiritualité chrétienne.

Cicéron est aussi le fondateur d'une historiographie romaine, donc d'une approche moderne de la mémoire, désireuse d'apporter une explication aux transformations de la Rome contemporaine, en réponse aux angoisses de son temps. Il marque une rupture avec l'Annalistique. L. Marchal observe l'influence du modèle cicéronien sur Salluste et Tite Live<sup>1434</sup> : « Ses propres réponses furent alors interprétées, en des sens fort divers, sinon opposés. Il n'est pour s'en rendre compte que de seulement penser à ces deux grands historiens cicéroniens par excellence, encore précisément qu'à titre différent, Tite Live et Salluste. Le premier fut, par son style, si conforme aux conceptions de l'*opus oratorium*, un disciple manifeste de Cicéron, mais tant s'en faut qu'il l'ait de même été par le choix de son sujet. Quant à Salluste, dont l'esprit fut souvent jugé opposé aux thèses cicéroniennes<sup>1435</sup>, c'est justement par la matière de ses ouvrages qu'il leur a été au contraire tout acquis, la question de son style relevant au reste davantage d'une recherche d'originalité que d'un parti pris anti-cicéronien. » M. Rambaud considère que

<sup>1430</sup> P. Grimal, *ibid.* p. 444.

<sup>1431</sup> J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 133-134.

<sup>1432</sup> J. Le Goff, *ibid.*, p. 134-135.

<sup>1433</sup> J. Le Goff, *ibid.*, p. 135.

<sup>1434</sup> L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, p. 263.

les écrits de Salluste appliquent la méthode historiographique définie par Cicéron <sup>1436</sup> : « Cicéron... avait donné sinon les règles et les modèles, au moins la suggestion de deux formes d'historiographie, l'une dramatique et concentrée autour d'une action limitée, l'autre doctrinale, méditation sur les changements de l'Etat et de la société... n'est-il pas évident que ces deux aspects de l'historiographie se retrouvent combinés dans le *Catilina* et le *Jugurtha* ?... Les deux monographies contiennent des actions, limitées et dramatiques, composées suivant la méthode que recommandait la lettre à Lucceius. Mais Cicéron voyait aussi dans l'histoire de la conjuration l'occasion "d'expliquer les causes des tentatives révolutionnaires ou d'indiquer les remèdes aux maux dont souffre l'Etat... (*fam.* V, 12, 4)". Dans les récits sallustiens, les prologues et les digressions introduisent ces explications et ces vues générales... Salluste s'efforce constamment de rattacher l'exposé des faits aux pensées morales et philosophiques qui en donnent l'explication. » M. Rambaud juge que leurs philosophies ne s'opposent pas non plus et que Salluste s'inspire de l'analyse cicéronienne de la décadence <sup>1437</sup> : « Cicéron indiquait qu'avant Sylla s'était déroulée une décadence progressive... Salluste prétend aussi retracer la marche d'une décadence insensible... Il reprend deux idées cicéroniennes, que, d'une part, dans la période morale, l'empire exercé par Rome sur le monde avait toute la justice d'une protection et d'un bienfait ; que, d'autre part, c'est Sylla qui déchaîna les forces mauvaises de la cité. Salluste explique la décadence par des causes morales... Le prologue du *Catilina* rattache ainsi les faits historiques aux lois de la morale. Mais, s'il analyse la décadence de sa nation avec une rigueur systématique, l'historien ne fait qu'appliquer des idées répandues dans Rome par les traités de Cicéron. L'accord des principes sallustiens et de la doctrine du *De legibus* est assez étroit pour être relevé. »

Un autre aspect de la postérité des idées cicéroniennes se manifeste lorsque B. Mineo rapproche la conception d'un pouvoir central capable d'assurer la *concordia* présente chez Salluste et Tite Live de celle de Cicéron <sup>1438</sup> : « Salluste devait ainsi entretenir un temps des espérances politiques à l'égard de César, tout comme le personnage d'Auguste allait, au début de son règne du moins, correspondre à la conception livienne du *princeps*, que l'historien avait pu découvrir dans l'œuvre de Cicéron. C'est cette attente commune, qui, nous semble-t-il, permet de rendre compte de la présence d'une même interprétation philosophique du rôle des dirigeants. » Au-delà de ces deux historiens, l'influence de Cicéron reste perceptible jusque dans la méthode d'Ammien Marcellin, précisée dans la préface du livre 26, comme le remarque G. Sabbah <sup>1439</sup> : « On croira volontiers qu'Ammien a ici désigné Cicéron, de la manière détournée qui

<sup>1435</sup> L. Marchal fait ici allusion aux options *populares* de Salluste, dont l'écho le plus puissant se fait entendre dans le discours de Marius.

<sup>1436</sup> M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 124-125

<sup>1437</sup> M. Rambaud, *ibid.*, p. 126-127.

<sup>1438</sup> B. Mineo, « Philosophie de l'histoire chez Salluste et Tite-Live », *Présence de Salluste*, éd. R. Poignault, Tours, 1997 (Caesarodunum 30 bis), 45-62, p. 48.

<sup>1439</sup> G. Sabbah, *La méthode d'Ammien Marcellin*, Paris, Belles lettres, 1978, p. 74.

lui est habituelle, comme l'un des *auctores* de sa théorie historiographique... La préface d'Ammien tout entière tourne autour du problème des rapports entre la vérité et la dignité dans l'histoire. La solution qu'il adopte, vérité d'abord, mais vérité choisie en fonction d'une exigence de dignité doit beaucoup à des idées de Cicéron. »

On ne peut, pour finir, éviter la question de la postérité politique de la doctrine cicéronienne de la mémoire dans l'idéologie du principat augustéen.

F. Hinard rend compte de trois caractéristiques de la restauration augustéenne qui dévoilent un travail sur la mémoire historique. Auguste prend ses distances par rapport à l'héritage césarien <sup>1440</sup> : « ... si restauration il devait y avoir, il fallait qu'elle s'opère d'une certaine façon contre l'œuvre politique de César. En d'autres termes Auguste devait retrouver une certaine "pureté institutionnelle", préoccupation dont témoigne le rappel qu'il fait de son refus de la dictature ». La mémoire historique paraît aussi détournée, puisqu'Auguste prétend ancrer le nouveau régime dans une Rome idéalisée et reprend à son compte les *exempla* héroïques <sup>1441</sup> : « ... la restauration augustéenne se caractérise aussi nettement par la volonté de nouer un lien avec un passé idéalisé... Auguste prétendait en quelque sorte représenter la synthèse idéologique de tout ce qui avait fait la grandeur de Rome. » Enfin, Auguste illustre cet enracinement « par le développement contemporain du thème littéraire de l'âge d'or » <sup>1442</sup>. Ce retour aux origines semble représentatif de l'idéologie révolutionnaire <sup>1443</sup> : « ... comme l'a subtilement montré A. Novara : "A ses contemporains qui aspiraient à l'âge d'or et, en y rêvant, s'évadaient du temps présent, Virgile montrait que leur temps était celui d'un âge d'or supérieur non seulement à l'âge d'or du mythe hésiodique, mais à celui, peut-être historique de Saturne... et le poète entraînait ses lecteurs à mesurer le progrès entre les deux âges d'or." L'observation me paraît capitale : le nouvel âge d'or plus le progrès, nous voilà bien dans une définition de la révolution. Et il y aurait donc bien, au moins au plan des représentations, une révolution romaine. »

Pour affirmer ce retour aux sources et ce respect de la mémoire romaine, Auguste permet voire encourage le développement d'une poésie de la mémoire, dont Virgile est l'auteur le plus représentatif. La place de la *memoria* dans sa poésie justifierait à elle seule une étude, qu'il s'agisse du livre VI <sup>1444</sup> et de la découverte de l'histoire romaine par anticipation aux Enfers ou de l'implication du fleuve Léthé dans la métempsycose, du livre VIII <sup>1445</sup> et de la découverte de la Rome préhistorique d'Evandre.

<sup>1440</sup> F. Hinard, « Histoire romaine et révolution », *L'idée de révolution*, Fontenay, CERIC, Cahiers de Fontenay n° 63-64, 1991, 71-80, p. 74.

<sup>1441</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>1442</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>1443</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>1444</sup> Cf. R. Herzog, « Aeneas episches Vergessen. Zur Poetik der *memoria* », *Poetik und Hermeneutik 15 - Memoria - Vergessen und erinnern*, 81-116.

Auguste a-t-il prolongé l'idéal cicéronien ou l'a-t-il au contraire dévoyé ? La question fut fréquemment posée. Relevons quelques jugements sur cette continuité supposée. V. Pöschl voit chez Auguste la réponse espérée par Cicéron à la décadence du *mos*, à l'amnésie de sa génération<sup>1446</sup> : « Dans le *De republica*, Cicéron déclare pour l'*optimus civis* l'obligation d'être un exemple à suivre (II, 69)... C'est la même attitude que recommande Auguste dans le *Monumentum Ancyranum* — ses *Res gestae* — (2, 8) : "Par de nouvelles lois, j'ai rappelé de nombreux exemples des ancêtres qui étaient tombés en désuétude et j'ai moi-même en de nombreuses choses donné des exemples à suivre à la postérité" (*ipse multarum rerum exempla imitanda posteris tradidi*). » Ainsi, Auguste serait le continuateur de Cicéron<sup>1447</sup> : « En effet, quand Auguste s'efforce de restaurer la *res publica* et le *mos maiorum*, comme il le proclame avec fierté, il se trouve dans la droite ligne des principes cicéroniens. »

C. Moatti<sup>1448</sup> voit elle aussi dans la restauration augustéenne une réponse à la préoccupation cicéronienne, offrant une perspective de renaissance romaine : « L'esprit scientifique naît à Rome sous les auspices de la crise et de l'oubli, dans le tumulte des débats et des dérèglements... Réformes politiques et administratives, encyclopédies, ouvrages techniques et historiques, philosophie, tout indique l'existence d'une *koinè* culturelle, fondée sur le besoin général de maîtriser le monde et animée par une urgence... restaurer la *concordia* : réorganiser le savoir, la cité, le passé. » J. Béranger<sup>1449</sup> l'admet d'abord : « ... les débuts du principat apparaissent, selon le mot juste d'A. Oltramare, comme une véritable "réaction cicéronienne". Sous les noms de *princeps* et de *res publica*, l'empereur Auguste reprit, jusque dans l'expression, l'idéal de la constitution mixte, ou de la monarchie tempérée, dont Cicéron s'était fait le champion. » J. Béranger constate finalement le succès du projet politique de Cicéron dans la constitution du principat augustéen, sans tenir compte du légalisme d'un Cicéron pourfendeur de la tyrannie. Toutefois, ultérieurement<sup>1450</sup>, il semble émettre des réserves : « Les empereurs eux-mêmes, le régime assis, les uns sincèrement, les autres par politique, avaient intérêt à rattacher leur gouvernement aux théories cicéroniennes. Le point crucial reste bien le rapport immédiat entre le consulaire et le futur Auguste, le jeune Octavien : celui-ci est-il

<sup>1445</sup> Cf. J. P. Small, « Art memory and the writing habits of the literate », *Helios* NS 22 (2), 1995, 159-166, p. 160, sur la description du bouclier d'Enée, rassemblant la mémoire de Rome selon des principes mnémotechniques. Plus généralement, sur le livre VIII, cf. A. Novara, *Poésie virgilienne de la mémoire : questions sur l'histoire dans l'Énéide*, 8, Clermont-Ferrand, 1986.

<sup>1446</sup> V. Pöschl, « Quelques principes fondamentaux de la politique de Cicéron », *CRAI* 1987, 340-350, p. 345.

<sup>1447</sup> V. Pöschl, *ibid.* p. 349.

<sup>1448</sup> C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430, p. 428.

<sup>1449</sup> J. Béranger, « Dans la tempête : Cicéron entre Pompée et César, 50-44 av. J.-C. », *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, 29 décembre 1947, 41-54, repris dans *Principatus...*, 107-115, p. 115.

<sup>1450</sup> J. Béranger, « Cicéron précurseur politique », *Hermes* 87, 1959, 103-117, repris dans *Principatus...*, 117-134, p. 120.

un usurpateur trahissant l'idéal de Cicéron pour fonder un pouvoir personnel ou, au contraire, a-t-il été un disciple, réalisant *mutatis mutandis* la théorie du maître ? »

P. Grenade<sup>1451</sup> ne s'y laisse pas prendre et réagit avec vigueur. Il réfute la possibilité d'un héritage cicéronien dans le principat augustéen, perçu comme une trahison : « L'opportunisme d'Octave est d'un autre ordre. Nourri de théories politiques, il sacrifie sans hésitation ses idées aux nécessités de l'action... Gardons-nous donc par la simple analyse des institutions nouvelles de tomber dans l'illusion qui consisterait à faire d'Octave le réalisateur des théories politiques de Cicéron et à voir dans le Principat la revanche posthume accordée à la victime d'Octave par le repentir, mêlé de reconnaissance, de son heureux adepte. Cicéron a été trahi par un disciple dévoyé de ses premiers maîtres stoïciens, par un aventurier de génie, infidèle à l'enseignement de son patron d'un moment, dont il a emprunté cyniquement le langage pour masquer et légitimer son usurpation par des précédents républicains. » En cela, Auguste suivait la voie tracée par son père adoptif Jules César, capable lui aussi de détourner la philosophie politique de Cicéron à son profit, comme le rappelle J.-Y. Guillaumin<sup>1452</sup>.

Ainsi, R. Syme constate la duplicité d'Auguste qui, en prétendant restaurer la République, entérine en fait la révolution monarchique<sup>1453</sup> : « Au moment même où il se consacrait à l'apparente restauration de la République, il construisit au Champ de Mars un énorme monument pour sa propre dynastie, son propre Mausolée. » Dans la construction idéologique du principat augustéen s'effectue un travail de falsification de l'histoire, de manipulation de la mémoire, qu'Auguste reconstruit, non plus selon l'exigence de vérité défendue par Cicéron, mais dans une perspective impériale<sup>1454</sup>. R. Syme<sup>1455</sup> observe dans les *Res gestae* la mise en pratique de cette mémoire recomposée : « aucun n'avait contrefait l'histoire avec tant de tranquille audace... Ce compte rendu n'apprend pas

<sup>1451</sup> P. Grenade, « Autour du *De re publica* », *REL* 29, 1952, 162-183, p. 183.

<sup>1452</sup> J.-Y. Guillaumin, « César, *B.G.* III, 17, 4 et Cicéron, *rep.* II, 26-27 : une ressemblance fortuite ? », *Latomus* 52, 3, juillet-sep. 1993, 589-595, suggère en effet que César répond dans le *De bello Gallico* au *De republica* de Cicéron pour associer son nom au personnage de Numa dépeint avec admiration par Cicéron (p. 592) : « Eveillant dans l'esprit de son lecteur un écho de la page cicéronienne, César, en quelque sorte, et avec une suprême habileté, force son inconscient à établir un rapport entre le personnage mythique dont Cicéron célèbre les bienfaits et l'homme politique dont les *Commentaires* relatent les travaux. » La mémoire cicéronienne est donc manipulée par César comme elle le sera plus tard par Auguste (p. 594) : « Ainsi César récupérerait-il habilement (et avec une sérieuse dose de mauvaise foi car l'orateur entendait bien plutôt soutenir Pompée) le texte et les idées de Cicéron au service de sa propre propagande. »

<sup>1453</sup> R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 497.

<sup>1454</sup> L. Jerphagnon établit une analogie entre le régime impérial et celui de 1984, dans le traitement de la mémoire historique : « Dès lors que la mémoire appartenait aux dirigeants, pensait droitement Winston Smith, le héros de 1984, "l'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et récrit aussi souvent que c'était nécessaire..." Une fois donc accomplie cette falsification transcendante, "le mensonge choisi passerait aux archives et deviendrait vérité permanente" (G. Orwell, 1984, trad. A. Audibert, Paris, Gallimard, 1950). »

<sup>1455</sup> R. Syme, *La révolution romaine...*, p. 496-497.

moins par ses silences que par son contenu. Les adversaires du *Princeps* sur les champs de bataille et les victimes de ses trahisons d'homme public et d'homme privé ne sont pas cités par leurs noms mais livrés au mépris de l'oubli. Il travestit et calomnie Antoine, un chef de faction, les Libérateurs, des ennemis de la patrie... Pérouse et les proscriptions sont oubliées... » Du reste, en appelant Octavien dans une lettre à tenir ses promesses, Cicéron semblait déjà par son ton pressant éprouver la douloureuse prémonition de sa déloyauté future <sup>1456</sup> : *Promissa tua memoria teneas* (« Puisses-tu garder tes promesses en mémoire ! »)

P. Grenade <sup>1457</sup> observe finalement que le travail de restauration augustéen revient en fait à substituer une mémoire à une autre, en recouvrant le souvenir des guerres civiles par une mémoire plus ancienne, celle du *mos*, des racines de Rome : « ... Octave, par un renversement de principes où éclate son génie politique, s'offrait comme le conciliateur entre les factions adverses, comme le pacificateur suprême de l'Etat restauré sur ses bases traditionnelles... il prenait d'avance le bénéfice de la réconciliation finale à intervenir et faisait concourir au relèvement de l'Etat l'ardeur désespérée que les meilleurs dans les deux camps mettaient au service de la "bonne cause". Il vérifiait la formule du républicain Labienus : "La meilleure excuse d'une guerre civile, c'est l'oubli" <sup>1458</sup> et réalisait l'idéal cicéronien de la création de la cité par la concorde : *aliud ciuitas non est quam concors hominum multitudo*. » Cette concorde était obtenue au prix de l'oubli des guerres civiles, donc de la responsabilité d'Octavien lui-même. La réconciliation se faisait donc au détriment de la mémoire républicaine.

Les *Res gestae diui Augusti* confirment ce désir d'effacer la mémoire des guerres civiles pour installer le nouveau régime, comme le souligne S. Ratti <sup>1459</sup> : « ...les participants aux guerres civiles, Auguste en particulier, n'aimaient pas que fussent rappelés les épisodes sanglants auxquels ils avaient participé. Aussi les *Res Gestae*, par volonté politique d'oubli, par souci tactique d'apaiser les rancœurs et de réhabiliter la clémence, taisent-elles le nom même d'Antoine et le triomphe remporté sur ce dernier après Actium. » L'*Ara Pacis Augustae* elle-même traduit la volonté de faire oublier que le nouveau régime s'est établi grâce à la discorde civile et s'oppose en cela radicalement à l'*Ara Virtutis* voulue par Cicéron en 43 pour commémorer l'engagement politique et

<sup>1456</sup> D'après un fragment daté de juin/juillet 43 (*epistula ad Octavianum* XXII ; Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina*, 362, 28 M ; Chr. Weyssenhoff, Varsovie, 1970, 28 ; W. S. Watt, Oxford, 1958, 29).

<sup>1457</sup> P. Grenade, *Essai sur les origines du principat*, Paris, De Boccard, 1961 (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 197), p. 98.

<sup>1458</sup> SEN., *contr.* X, 3, 5 : Labieni : Hoc obsequio consequatur denique, ut intra domum moriatur. M. Cato, quo uiro nihil speciosus ciuilis tempestas abstulit, potuit beneficio Caesaris uiuere, si tamen ullius uoluisset. Optima ciuilis belli defensio obliuio est. « Labienus. Son obéissance aurait dû lui valoir tout au moins de mourir dans la maison. M. Caton, le plus noble caractère qu'ait emporté l'orage de guerres civiles, aurait pu conserver la vie, grâce à César, s'il avait consenti à le devoir à quelqu'un. Contre la guerre civile la meilleure défense est l'oubli. »

<sup>1459</sup> S. Ratti, *Les empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d'Eutrope*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1996, p. 63-64.

militaire des Républicains ; elle installe subrepticement un principe dynastique en représentant la famille d'Auguste<sup>1460</sup>.



Fig.11 : Les membres de la famille impériale sont représentés dans la procession, autour de la figure d'Agrippa, sur une façade extérieure de l'Ara Pacis Augustae ; cf. G. Becatti, *Rome antique*, Paris, Grange Batelière, 1973, p. 33, ill. 31.

Face à ces tentatives manifestes de détournement de la *memoria* cicéronienne par la tyrannie, nous ferons nôtre ce jugement de J. Le Goff<sup>1461</sup> sur l'attention portée à la mémoire historique : « La mémoire où puise l'histoire qui l'alimente à son tour, ne cherche à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir. Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes. » C'est une morale de la *memoria* que Cicéron n'aurait certainement pas reniée.

<sup>1460</sup> Les membres de la famille impériale sont représentés dans la procession, autour de la figure d'Agrippa, sur une façade extérieure de l'Ara Pacis Augustae ; cf. G. Becatti, *Rome antique*, Paris, Grange Batelière, 1973, p. 33, ill. 31.

<sup>1461</sup> J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 177.



# ANNEXES

## ANNEXE N° 1 : CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE CICERON CITEES

(établie à partir de la chronologie de P. Grimal, *Cicéron...*, p. 447-458)

86 *De inuentione*

81 *Pro Quinctio*

80 *Pro Roscio Amerino*

76 *Pro Roscio Comoedo*

70 *Diuinatio in Caecilium*

*Verrines I*

*Verrines II*

69 *Pro Fonteio*

66 *Pro Cluentio*

*Pro lege Manilia*

64 *Commentariolum petitionis*

63 *De lege agraria*

Pro Rabirio

Catilinaires

Pro Murena

62 *Pro Archia*

Pro Sulla

60 *De consulatu suo*

59 *Pro Flacco*

57 *Post reditum in senatu*

Post reditum ad Quirites

De domo sua

56 *Pro Sestio*

Interrogatio in Vatinius

Pro Caelio

De haruspicum responsis

De prouinciis consularibus

Pro Balbo

55 *In Pisonem*

De oratore

54 *De republica*

Pro Plancio

Pro Rabirio Postumo

Pro Scauro

52 *Pro Milone*

De legibus

46 *Brutus*

Paradoxa stoicorum

Orator

De optimo genere oratorum

Partitiones oratoriae

Pro Marcello

Pro Ligario

45 *Hortensius*

Consolatio  
 Academica  
 De finibus  
 Tusculanes  
 De natura deorum  
 Pro rege Deiotaro  
 44 *Cato maior*  
 De diuinatione  
 Laelius  
 Topica  
 De officiis  
 Philippiques

## ANNEXE N° 2 : UNE MEMOIRE ELITISTE

C. Moatti, « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326, expose de façon nuancée la place des spécialistes à la fin de la République romaine. Selon elle (p. 307), « la période tardo-républicaine... voit en effet se développer la spécialisation des savoirs, et notamment des savoirs liés à la mémoire (droit, antiquariat, histoire, grammaire). » Elle constate (p. 311-312-313), comme Cicéron ou Tite Live, qu'« à côté des connaissances générales acquises par l'expérience, la classe dirigeante reconnaissait des connaissances particulières, des "savoirs de puissance" : le savoir militaire, la connaissance du droit et plus tard, l'éloquence. Tous étaient désignés... comme des *peritiae*, des domaines de compétence, considérés comme les trois voies d'accès aux honneurs suprêmes... Les actes publics, comme les rituels et formules juridiques, étaient donc déposés, cachés dans le secret des registres et dans la mémoire du collège de prêtres le plus important de la cité (sur la conservation du souvenir des événements par les pontifes, cf. Tite Live, I, 20, 7 ; 6, 1, 12). Ainsi l'expertise était-elle non seulement collective, mais secrète, et en tant que telle source de pouvoir. Cela correspond bien à la notion de *peritia* que propose Cicéron : on est *peritus* si on possède un savoir inaccessible au plus grand nombre... savoir d'autorité, [le savoir juridique] est l'apanage des grandes familles, et fait partie des mystères de la cité, ce qui explique qu'il n'est pas un simple domaine de compétence. » D. M. Cosi et P. Scarpi, « Memoria e tradizioni : i professionisti della memoria nel mondo classico », *Memoria del sacro a tradizione orale, Il santo, Rivista antoniana di Storia dottrina arte* (Studi antoniani) XXIV, serie II, fasc. 1-2, gennaio-agosto 1984, 67-86, p. 78, constatent la mainmise traditionnelle des pontifes sur la mémoire religieuse et civile à haute époque. Les pontifes assurent la continuité de la cité en garantissant la *pax deorum* par l'exécution des rites (p. 79). Ils en gardent

jalousement le secret, par une transmission orale, ce qui assure la domination de cette élite aristocratique sur la population romaine (p. 80) : « Proprio in quanto depositari assoluti del sapere religioso e unici mediatori tra il presente e il passato di Roma, di cui erano la memoria vivente, i pontifici appaiono quasi necessariamente come *hieromnemones*, depositari della memoria del sacro... » César l'avait bien compris en devenant *Pontifex maximus* (p. 84) : « il controllo della memoria "collettiva" [poteva] offrire ad un uomo di potere. »

Mais cette exclusivité est remise en question par les revendications plébéiennes. Différentes mesures sapent le pouvoir de l'aristocratie, comme le rappellent D. M. Cosi et P. Scarpi : le passage à une mémoire écrite avec la loi des XII Tables diffuse la connaissance des lois et distingue droit civil et droit religieux (p. 80) ; la *lex Ogulnia* permet aux plébéiens d'accéder au pontificat en 300 (p. 80). Avec le I<sup>er</sup> siècle, cette culture propre à l'élite politique et source de son pouvoir est abandonnée par les *optimates* et se trouve dispersée entre différents spécialistes, permettant ainsi à des *homines novi* d'accéder à des fonctions dont ils étaient auparavant écartés selon C. Moatti, « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326, p. 317 : « La culture a, dans cette époque en quête de légitimité, sans aucun doute favorisé l'ouverture sociale : c'est le cas pour la rhétorique, envers laquelle la classe dirigeante romaine a manifesté différentes sortes de réticences ; pour le droit, ou même la grammaire. Ainsi voit-on des hommes nouveaux s'approprier une partie du savoir traditionnel, en le codifiant, en le compilant. » L'action de Crassus censeur contre les rhéteurs latins répondrait à la volonté des *optimates* d'empêcher cette ouverture sociale par la spécialisation (*ibid.* p. 317, n. 59) : « ce fut une des causes de la fermeture des écoles de rhétorique latine par les censeurs en 92 av. J.-C. (C. Moatti, *La raison de Rome...*, p. 193 et s.) »

Toutefois, cette mesure de Crassus reste d'interprétation difficile. Car Cicéron, lui, en fait bien un champion de la culture générale, d'une culture offerte à tous, parce que nécessaire à la reconnaissance d'une identité romaine au moment où celle-ci semble mise à mal par les tensions annonciatrices de la guerre civile. C. Moatti ne nie pas, du reste, cette volonté de Cicéron — et d'autres, comme Varron —, de démocratiser cette culture spécifiquement romaine, menacée d'éclatement et d'appropriation par des experts — en droit, en antiquités, en rhétorique, en grammaire (p. 320-321) : « Le cas de Varron témoigne ainsi d'une métamorphose de la mémoire civique à Rome : ni tenue au secret dans les registres pontificaux, ni apanage de la classe dirigeante, la voici devenue savoir d'experts, "caché", selon son expression, "dans la mémoire des gens de bien, c'est-à-dire dans les livres" (Varron, *Antiquitates rerum diuinarum* I, a, éd. Cardauns = Augustin, *ciuitas Dei* VI, 2)... Ainsi objectivée, recueillie par des savants, l'*antiquitas* échappe en partie à ses gardiens et devient le patrimoine commun à toute la cité. La compilation de Varron, écrit Cicéron, a eu un double effet : remédier à l'oubli et à la dispersion... A la crise, la réponse est en partie patrimoniale. Mais le patrimoine n'a rien à voir avec la tradition, ni avec la mémoire de la classe dirigeante : il est constitué par des spécialistes et concerne non quelques familles nobles, mais toute la cité. »

Selon C. Moatti, les dirigeants traditionnels de Rome perdent la mémoire, donc le pouvoir, au profit de spécialistes, issus des rangs non aristocratiques (p. 323) : « A la fin

de la République romaine, la classe dirigeante a perdu, avec sa prééminence politique, fondée sur la continuité traditionnelle, la prééminence dans le domaine du savoir et de la mémoire. La transformation des savoirs de puissance en disciplines scientifiques et autonomes, mais aussi l'élargissement du corps civique aux Italiens après la guerre sociale (91-88), la volonté pour les hommes nouveaux de s'intégrer ont favorisé l'apparition d'experts dans les domaines jadis réservés aux grandes familles. »

Nous ne le contestons pas, mais le Crassus historique fait-il partie pour autant de la « résistance aristocratique... réelle, mais inefficace » (p. 323) à ce mouvement ? Nous ne prétendons pas le savoir, nous avons vu combien l'engagement politique et les mesures de Crassus étaient sujettes à interprétation. En revanche, nous pouvons affirmer que le Crassus de papier du *De oratore*, porte-parole de Cicéron, exprime les idées de ce dernier sur le savoir et la mémoire de classe : la volonté de préserver la culture traditionnelle romaine — D. M. Cosi et P. Scarpi soulignent son attachement au *mos uetus* (p. 84) —, non pour la restituer comme un outil de pouvoir aux *optimates*, dont il a suffisamment dénoncé la légèreté, la décadence et l'irresponsabilité, non pour la confier à des spécialistes *populares* qui en feront aussi un enjeu du pouvoir — c'est la thèse de C. Moatti, concernant la naissance de l'Empire et la présence de fonctionnaires spécialisés dans l'entourage du *princeps* —, mais pour permettre la naissance d'une nouvelle élite issue de tous les rangs sociaux — forme de *consensus bonorum* culturel — susceptible de diriger Rome en respectant le cadre républicain traditionnel, comme le suggère C. Moatti (p. 323-324) : « D'où chez Cicéron, par exemple, la définition d'un nouveau modèle de compétence, fondé non seulement sur la connaissance du passé, mais sur une culture générale. Cette proposition cicéronienne... répond à un enjeu politique grave : tenter de réformer une élite incapable de maintenir la liberté républicaine, s'efforcer de rejeter une pratique du pouvoir fondé sur la seule efficacité et sur la domination politique. »

Nous voyons ainsi Cicéron louvoyer entre la perte progressive de savoir et de pouvoir de l'aristocratie et l'appropriation du savoir par les experts, sans être favorable aux uns ni aux autres. Pris entre deux feux, il préfère faire appel aux bonnes volontés de tous bords pour restaurer la République et donc diffuser auprès des jeunes Romains une formation intellectuelle et morale généreuse et ouverte, préfigurant le mot d'ordre de Victor Hugo, « Tout à tous ».

## ANNEXE N° 3 : LA COMPLEMENTARITE DE LA RHETORIQUE ET DE LA PHILOSOPHIE CHEZ CRASSUS ET ANTOINE

A. Michel, « La théorie de la rhétorique chez Cicéron : éloquence et philosophie », *Eloquence et rhétorique chez Cicéron* : sept exposés suivis de discussions, éd. W. Ludwig, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1982 (Entretiens sur l'antiquité classique ; 28), 109-147, étudie longuement, et ce depuis son travail sur *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, le lien original tissé par Cicéron entre ces deux domaines (p. 110) :

---

en vertu de la loi du droit d'auteur.

« pour lui, l'éloquence est liée à la philosophie comme la forme au fond ». Ce lien ne coulait pas de source. A. Michel évoque « les réticences à l'étude philosophique de la rhétorique » (et renvoie à A. E. Douglas, *ANRW* I, 3, 1973, 95-138). Pour A. Michel, Cicéron, en rattachant les deux disciplines, invente la notion de culture générale, qui définit un programme de formation intellectuelle (p. 133-134) : « Les programmes proposés par Cicéron sont d'une grande originalité. Ils ont exercé leur influence jusqu'à nos jours. Ils se caractérisent d'abord par une volonté encyclopédique, issue d'Aristote et des Sophistes. Ensuite, Antoine (qui vise plutôt l'orateur *disertus* que l'*eloquens*) apporte dans le *De oratore* sa note de modération. On aboutit aux solutions de Crassus : il faut connaître par les principes et se défier d'une curiosité de détail. Ainsi naît la notion moderne de culture générale. » A. Michel fait de cette invention une spécificité de la réflexion éclectique de Cicéron (p. 138) : « ... l'originalité fondamentale de Cicéron réside dans la présence de la sagesse au cœur de sa parole. Notre enquête nous a constamment montré comment les besoins de son éloquence l'aident à formuler le rapprochement entre les trois écoles : Platonisme, Aristotélisme, Stoïcisme. Cela se fait au plan même du langage, car l'orateur ne cesse de rapprocher les mots et les pensées, les pensées et les choses. » L'opposition de Crassus et d'Antoine répond à cette complémentarité des deux disciplines, Crassus incarnant l'idéal de l'orateur, et Antoine, le praticien réaliste, plus sensible aux exigences de la persuasion (p. 126) : « [Crassus] se tient très près de l'éloquence idéale : il cherche l'*optimus orator* et paraît capable de l'approcher parce qu'il ne s'intéresse pas seulement à l'*inuentio* mais aussi à la *dictio*. Mais Antoine, dès le livre I, a indiqué qu'il existe deux types d'orateurs. Le premier rassemble les *diserti*, qui possèdent l'ensemble des qualités et des connaissances requises pour obtenir par la parole une réussite moyenne. Mais est *eloquens* celui qui possède la totalité de la compétence. » Sur la complémentarité des deux points de vue, d'inspiration philosophique, cf. A. Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*, p. 135-136 : « ... Antoine ajoute... que l'éloquence est une *facultas* qui existe réellement dans la vie pratique. Elle se distingue donc très nettement de l'Idéal. Dans la vie de tous les jours, on est bien obligé de tenir compte de la faiblesse humaine. Ni les orateurs ni leur auditoire ne sont parfaitement sages. Tout le monde se débat parmi les obscurités de l'opinion. C'est pourquoi celui qui possède la *facultas oratoria* ne se bornera pas à méditer sur l'éloquence idéale. Il doit aussi connaître avec précision les servitudes, et parfois, les tares de l'éloquence réelle. Dès lors, bien des nuances de l'ouvrage prennent tout leur sens. C'est en somme toujours le même dialogue de l'Idéal et de la réalité. Il faut, dit Crassus, que l'orateur puisse parler de tout. Bien sûr, répond Antoine, mais il faut surtout qu'il sache plaider ou donner son avis dans les assemblées publiques. Crassus recherche l'expression la plus parfaite ; c'est pourquoi on lui confie la troisième partie du débat consacré à ce sujet. Mais Antoine a commencé par s'attacher à l'"invention". Le fond passe avant la forme. Pour atteindre la beauté, il faut aller vers la réalité puis la comparer avec l'Idéal. » Cicéron a l'honnêteté de n'évacuer aucun des deux aspects de l'éloquence (p. 137) : « ... Cicéron, dans un effort à la fois noble et lucide, n'a jamais voulu séparer cet Idéal de la réalité. » Toutefois, même si sur le fond, les deux orateurs sont d'accord, A. Michel note « une différence fondamentale d'états d'esprit... (Crassus) cherche à former une personnalité exceptionnelle et idéale. C'est pourquoi il exige de son disciple tant de science et de génie. (Antoine), au contraire, attache plus

d'importance aux capacités humaines. Il le dit lui-même d'un mot : ce que veut Crassus, selon lui, est *diuinitatis* (*De or.* II, 86). Pour sa part, il recherche simplement, ce qui est admirable encore, la mesure humaine — *humanitatis*. »

## ANNEXE N° 4 : LA GRANDE ANNEE

La durée de la « Grande année » a suscité une bibliographie abondante. Cf. P. Boyancé, *Etudes sur Le songe de Scipion : essai d'histoire et de psychologie religieuses*, Limoges, 1936, p. 167 : « Nous voyons que, quand il écrit le *De natura deorum*, il n'ignore pas les divers calculs auxquels a donné lieu la durée de la grande année (II, 20, 52). Dans l'*Hortensius*, il adoptait un chiffre très précis pour son propre compte, celui de 12954 ans, et à ce chiffre correspond bien l'indication chronologique du *Songe*, d'après laquelle la vingtième partie de la grande année ne s'est pas encore complètement écoulée depuis la mort de Romulus, jusqu'au moment où est censé avoir lieu le dialogue. Diogène le Stoïque évaluait à 365 fois l'année telle qu'Héraclite l'avait évaluée, c'est-à-dire à 365 fois 10800 ans, ce qui donne un chiffre singulièrement éloigné de celui de Cicéron. » Cf. Cicéron, *De republica*, éd. E. Bréguet, Paris, CUF, 1980, t. 2, p. 189, p. 114 n. 1 sur l'*ekpyrosis* : « La doctrine des Stoïciens s'appuyait sur Héraclite, pour qui le feu est le premier élément d'où proviennent les autres, qui y retournent. Alors se produit l'*exustio*, ou *ekpyrosis*, par laquelle toutes choses sont transformées en feu ; tout redevient âme et est divinisé ; c'est une régénération. Ce processus se développe pendant une "grande année". Entre deux *exustiones*, il y avait destruction partielle du monde par le déluge (*eluuio*). » ; cf. p. 190, n. 1 de la p. 115 sur la durée : « Héraclite donnait le chiffre de 10800 ans (V. S. F. I, 147, 1-5) ; les *physici*, 15000 (Macr. 2, 11, 11) ; d'autres 12954 années solaires (*Hortensius* fr. 80 et 81, Grilli, d'après Serv., *ad Aen.* 1, 269 ; 3, 284 ; Tacite, *dial.* ch. 16). Si, entre la mort de Romulus (716) et la date du *Songe* (149), il s'est écoulé 567 ans, multiplié par vingt, cela donne 11340 années solaires, ce qui correspond à peu près à ce que dit l'Africain et aux calculs de l'*Hortensius*, d'après Tacite ». Cf. L. Zimmermann, « Das "große Jahr" bei Cicero », *Museum helveticum* 30, 1973, 179-183, pour de savants calculs astronomiques sur la durée de la grande année.

Dans l'*Hortensius*, la Grande année est évaluée à 12954 années terrestres : cf. M. Ruch, *l'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstitution*, Paris, Belles lettres, 1958, p. 139, § 67. Selon M. Ruch, *Hortensius* évoque la Grande année pour relativiser l'ancienneté de la philosophie, comme Scipion le fait dans le *De republica* pour relativiser la durée de la gloire terrestre (p. 139-140). Sur l'éclipse de soleil, seuil de la Grande année, et l'*ekpyrosis*, cf. M. Ruch, *ibid.*, p. 140-141, § 68.

Sur l'*ekpyrosis* et la palingénésie stoïciennes, cf. J. Bels, « La survie de l'âme de Platon à Posidonius », *Revue de l'histoire des religions* 199, 2, avril-juin 1982, 169-182, p. 177 : « ... les stoïciens sont en désaccord sur la durée de cette survivance provisoire : selon Cléanthe, les âmes subsistent jusqu'à l'*ekpurôsis* ; selon Chrysippe, celles des sages ont seules ce privilège (Diogène Laërce VII, 157). Rappelons que l'*ekpurôsis* est la *conflagration universelle* ou retour des choses et des dieux, à l'exception de Zeus, à l'âme

du monde. Elle sera suivie d'une palingénésie comme chez Platon qui pose tous les dix mille ans un recommencement mythique. » Cf. également J. Barnes, « La doctrine du retour éternel », *Les Stoïciens et leur logique*, éd. J. Brunschwig, Paris, Vrin, 1978 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie 20), 3-20.

## ANNEXE N° 5 : ANTIOCHUS ET PHILON

Cicéron place Lucullus et son discours sous le parrainage d'Antiochus, partisan d'un retour à l'Ancienne Académie ; lui-même se fera le porte-parole du scholarque de la Nouvelle Académie, Philon de Larissa, ancien maître d'Antiochus (Cicéron a du reste suivi l'enseignement de chacun d'eux). A ce sujet, cf. A. Michel, « A propos de l'art du dialogue dans le *De republica* : l'idéal et la réalité chez Cicéron », *REL* 43, 1966, 237-261, p. 241 : « On sait qu'(Antiochus) tentait une synthèse entre les enseignements de l'ancienne Académie et du Stoïcisme ; notamment il revenait avec les Stoïciens à un certain dogmatisme et soutenait que les affirmations du sage sont certaines. Au contraire, Philon de Larissa, auquel Cicéron prétendait demeurer fidèle, rejetait le dogmatisme, se réclamait de Carnéade et affirmait que le sage peut formuler de simples opinions, vraisemblables entre toutes, mais non absolument certaines. »

Cicéron considère Antiochus comme un stoïcien, alors qu'Antiochus juge qu'il revient aux sources, à l'Ancienne Académie ; il estime que le stoïcisme en est un surgeon (C. Lévy, « Cicéron et le moyen platonisme », *REL* 68, 1990, 50-65, p. 63 n. 73 : « Contrairement à ce qui a été affirmé par J. Barnes, *Antiochus of Ascalon*, dans *Philosophia togata*, J. Barnes-M. Griffin eds, Oxford, 1989, p. 79, Antiochus n'a jamais prétendu être à la fois Académicien et Stoïcien. Ce sont les Néoacadémiciens, et notamment Cicéron, qui ont donné de lui l'image d'un *germanissimus Stoicus*. Antiochus, lui, s'est toujours perçu comme philosophe de l'Académie et prétendait revendiquer les droits de celle-ci sur des systèmes philosophiques auxquels il ne reconnaissait qu'une originalité très limitée. »). Sur Antiochus et la représentation compréhensive stoïcienne, cf. aussi A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome... », 773-885, p. 796-797 : « La démarche fondamentale d'Antiochus d'Ascalon consiste dans l'abandon du doute généralisé qui caractérisait Carnéade. Partant d'une réflexion sur l'erreur (qui ne peut exister sans qu'existe aussi la vérité), il restaure les notions stoïciennes de représentation compréhensive et d'assentiment, sans lesquelles il ne voit pas comment le vrai pourrait être perçu. Nous connaissons cet aspect de son argumentation par les *Académiques*, I, 2, où Cicéron met sa doctrine dans la bouche de Lucullus. » ; C. Lévy, « A propos de *Die hellenistische Philosophie* », *BAGB* 2004, 1, 42-63, p. 61 : « ayant rompu avec la Nouvelle Académie, (Antiochus) prétendait retrouver, par-delà le scepticisme d'Arcésilas et de ses successeurs l'inspiration fortement dogmatique de l'Ancienne Académie. » Cf. A. Michel, « Cicéron et les grands courants de la philosophie antique : Problèmes généraux (1960-1970) », *Lustrum* 16, 1971-1972, 81-104, p. 93-94, sur la rivalité des deux scholarques, Philon et son élève Antiochus : « ... Cicéron semble fidèle à un seul maître ; il s'agit de ce scholarque de l'Académie qui fut le concurrent d'Antiochus, faillit être



supplanté par lui, et qui donna lui aussi, mais à Rome, son enseignement à l'orateur : Philon de Larissa. De ce dernier nous connaissons la doctrine, précisément par les *Académiques*, notamment *Lucullus* 116 sqq. Il semble que ce texte constitue une synthèse dont Cicéron a toujours suivi les grandes lignes. Nous savons que Philon était le disciple de Carnéade, Charmadas, Clitomaque, qu'il donnait à ses disciples des leçons de rhétorique. Il avait donc dû connaître la *Carneada diuisio*. Nous savons d'autre part qu'il avait répondu aux thèses hétérodoxes d'Antiochus, qu'il avait défendu la "nouvelle Académie" d'Arcésilas et Carnéade contre l'"ancienne Académie" qu'Antiochus prétendait restaurer dans son intégrité première. »

P. Boyancé suggère que l'évolution de Cicéron de l'Ancienne Académie d'Antiochus d'Ascalon vers la Nouvelle Académie de Philon de Larissa correspond à son retrait de la vie publique, causé par la victoire et la domination de César (« L'éloge de la philosophie dans le *De legibus* I, 58-62 », *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 21-42, p. 39) : « Si Cicéron a quitté l'Ancienne Académie, c'est donc qu'il y a eu une période de sa vie, où il en a été tout proche. Laquelle ? A cette question notre exégèse du *De legibus* fournit la réponse. Cette période me paraît être celle des écrits politiques de Cicéron, où il est beaucoup plus dogmatique qu'il ne le sera dans les ouvrages écrits sous la dictature de César... selon Plutarque, Antiochus avait exhorté Cicéron à s'engager dans la politique, alors que rien de tel n'est dit nulle part de Philon. » Sur l'influence d'Antiochus et de Philon dans la philosophie cicéronienne, cf. O. Gigon, « Cicero und die griechische Philosophie », *ANRW* I, 4, dir. H. Temporini, Berlin, New York, Gruyter, 1973, 226-261, p. 232-240.

Enfin, C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 210, résume ainsi les deux doctrines confrontées : « Pour Lucullus, qui expose la doctrine d'Antiochus, en fait celle du Portique, les sens ne nous trompent pas et il y a passage continu de la représentation aux fonctions les plus complexes de l'esprit et à l'action. Cicéron, lui, cherche à prouver qu'il n'existe pas de représentation dont on puisse affirmer avec certitude qu'elle soit vraie, persuadé qu'une fois cette proposition démontrée, l'orgueilleuse construction stoïcienne s'écroulera, et cela d'autant plus facilement qu'il sera possible de reconstruire avec les mêmes concepts une doctrine, que nous appellerons par commodité le probabilisme, à la fois plus satisfaisante rationnellement et plus humaine, puisque dépourvue de la même prétention insensée à l'infailibilité. Le concept de représentation se trouve donc au centre du débat et, pour la clarté de l'exposé, nous allons l'étudier de deux points de vue qui sont en réalité indissociables : comme élément d'une conception du monde et comme critère de la vérité. »

## ANNEXE N° 6 : LE CHOIX DE LUCULLUS

Sur le choix de Lucullus comme interlocuteur du dialogue du même nom et comme champion de la *memoria*, de nombreux jugements divergents s'expriment. M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron : essai sur la genèse et l'art du dialogue*, Paris, Belles lettres, 1958, p. 263, rappelle que le dialogue s'ouvre sur un éloge de Lucullus : « Débutant *ex abrupto*, comme dans le *Brutus*, Cicéron renonce à l'épître

dédicatoire pour consacrer le dialogue à la mémoire de Lucullus. On sait que cette *laudatio funebris* a été ajoutée postérieurement. Elle doit illustrer un aspect peu connu de la personnalité du général... C'est que la culture qui ne se ramène pas à un simple savoir théorique est l'apanage d'un homme éminent et se manifeste dans l'activité politique... Sa prodigieuse faculté d'assimilation le dispensait de tout exercice... Sa mémoire, s'attachant surtout aux faits, égale celle d'Hortensius, dépasse celle de Thémistocle. » Il considère que Cicéron fait ainsi la *laudatio funebris* d'un ami persécuté par les *imperatores*, notamment César (p. 263 n. 2) : « Le *prooemium* du *Lucullus* est... un manifeste détourné contre César dont la politique a entraîné la disparition de nombre de Romains éminents. » J. Van Oothen, *Lucius Licinius Lucullus*, Namur, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur, 1959, p. 172, 175, confirme les liens d'amitié existant entre Lucullus et Cicéron, qui fait l'éloge (p. 172) de son génie militaire contre Mithridate dans le *Pro Archia* (21). Leur intimité est dévoilée selon Plutarque (*Cic.* 31, 5) lorsque Cicéron prend conseil auprès de lui dans des circonstances critiques (p. 175) : « Lorsque, l'année suivante, Cicéron se vit menacé par Clodius, il consulta ses amis pour savoir s'il devait rester à Rome ou s'éloigner spontanément. Lucullus lui conseilla de rester, l'assurant qu'il triompherait de ses adversaires. Plus tard, Cicéron regretta de n'avoir pas suivi le sage avis de son ami ». En choisissant Lucullus, Cicéron voulait sans doute dévoiler une facette ignorée du public, selon M. Ruch, *l'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstitution*, Paris, Belles lettres, 1958, p. 26. C. Lévy, *Cicero Academicus...* rappelle l'admiration de Cicéron pour les trois interlocuteurs du dialogue, Lucullus, Catulus et Hortensius (p. 138) : « C'était donc pour lui un geste à la fois de *pietas* et de résistance politique que de réunir en un dialogue après leur mort et après la défaite de la République des hommes dont il s'était senti politiquement et affectivement très proche. »

En outre, ce portrait élogieux de Lucullus justifie son goût pour la philosophie et rend plus crédible sa participation à la discussion (M. Ruch, *ibid.*, p. 264) : « ... Lucullus a donc satisfait aux plus hautes obligations politiques, et acquis ainsi le droit de s'adonner aussi à l'occupation philosophique. Que la tournure même de son intelligence l'y disposait, c'est ce que la deuxième partie de la *laudatio* va montrer : ainsi se justifie le rôle que l'auteur lui a confié dans l'entretien et nous reconnaissons dans cette apologie le souci ordinaire de souligner la vraisemblance... Il entretenait des relations soutenues avec les philosophes et, en particulier Antiochus l'accompagnera pendant ses expéditions. » p. 267 : « Cicéron veut montrer que les qualités éminentes qui ont valu à Lucullus la gloire dans l'action militaire et politique (mémoire, intelligence, goût de l'effort) se retrouvent sur le plan de la *doctrina* : il n'a donc pas démérité en s'adonnant à la philosophie. » ; J. Van Oothen, *ibid.*, p. 25, rappelle « que Lucullus s'intéressait à la philosophie et l'appréciait comme un antidote des passions » et qu'il s'entourait d'une escorte cultivée (Antiochos, Archias). L'exaltation de sa *memoria* justifie donc son implication dans un dialogue philosophique, selon C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 153 : « Cependant, à l'intérieur même de l'éloge des qualités publiques (le guerrier), intervient une évocation de la prodigieuse mémoire du général, qui n'a d'autre but que de préparer la deuxième partie de l'éloge, celle où Cicéron se propose de faire connaître un aspect qu'il estime peu connu de la personnalité de Lucullus, son intérêt pour la culture et tout particulièrement pour la philosophie... La difficulté consistait cependant pour Cicéron à faire admettre que Lucullus avait été non seulement un passionné de culture grecque, mais aussi un homme suffisamment

intéressé par la philosophie pour se préoccuper du critère de la connaissance et pour retenir dans les moindres détails un exposé sur ce sujet... Le rôle qu'il assumait dans le dialogue était contraire à la vraisemblance. Confronté à ce problème, Cicéron a donc d'abord pensé que le prologue, en amplifiant ces éléments réels qu'étaient le philhellénisme de Lucullus et son extraordinaire mémoire, lui permettait de donner au dialogue les couleurs de la vérité ». L'éloge de la mémoire de Lucullus se justifie d'autant plus que la *memoria* est précisément un élément de la gnoséologie stoïcienne/antiochienne, donc se trouve au cœur du débat qui oppose stoïcisme et Nouvelle Académie dans le dialogue.

Toutefois, Cicéron verra l'invraisemblance historique de l'implication de Lucullus, manifestement peu concerné par les spéculations abstraites d'un débat sur la gnoséologie stoïcienne, et changera les interlocuteurs du dialogue : ce seront les *Secondes Académiques* (J. Van Oothen, *ibid.*, p. 26) : « ... il changea d'avis ensuite et prit comme destinataire et interlocuteur principal du dialogue un savant plus authentique et de plus grand renom, Varron de Réate, qui avait eu pour maître de philosophie le même Antiochos d'Ascalon... en juin 45, il écrivait au même destinataire (*Att.* XIII, 19, 5) : "Mes *Académiques*, tu le sais, avaient pour interlocuteurs Catulus, Lucullus et Hortensius. Je reconnais qu'elles ne convenaient pas à ces personnages : elles étaient trop techniques, trop abstraites pour qu'ils pussent passer pour y avoir jamais pensé, fût-ce en songe." » Cf. aussi C. Lévy, *Cicero academicus...*, p. 138. Le train de vie et les dépenses somptuaires de Lucullus à son retour d'Asie pouvaient aussi paraître indignes du protagoniste d'un dialogue philosophique (J. Van Oothen, *ibid.*, p. 196 ; A. Keaveney, *Lucullus : a life*, London, New York, Routledge, 1992, p. 152-153, sur l'opulence des *piscinarii*, citant *Att.* I, 18, 6 ; II, 1, 7). C. Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, 1976, p. 104, rapporte le jugement de Cicéron sur le train de vie luxueux de Lucullus (*Ieg.* III, 30). Enfin, le déclin intellectuel dont fut victime Lucullus à la fin de sa vie, peut-être causé par la sénilité, paraît peu compatible avec ce rôle littéraire et philosophique (J. Van Oothen, *ibid.*, p. 197, citant Plutarque, *Luc.* 43, 2 ; A. Keaveney, *ibid.*, p. 162-165, évoque la maladie d'Alzheimer).

## ANNEXE N° 7 : LE PROBABILISME

Sur le probabilisme cicéronien hérité de Carnéade et d'Arcésilas, cf. A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome... », 773-885, p. 794 : « (L'enseignement de Carnéade) peut en effet être interprété comme un scepticisme, ou comme un dogmatisme. Scepticisme, puisqu'il s'agit d'une critique impitoyable de la représentation compréhensive, sur laquelle les stoïciens pensaient fonder le savoir ; dogmatisme, peut-être, puisque, malgré tout, Carnéade était parvenu à un enseignement positif qui reposait non sur la certitude, mais sur le *pithanon*, le persuasif, le probable. Avait-on la possibilité (ou courait-on le risque d'instituer en quelque sorte un dogmatisme du probable ? Carnéade, grand maître dans l'art d'intriguer les intelligences, avait suscité la question lorsqu'il avait répété que le sage pouvait "donner son assentiment" au probable,

après toute une série de contrôles méthodiques dont il indiquait les conditions. Autant dire qu'on pouvait fabriquer de la certitude avec de l'incertain, de la science avec de l'opinion. » C'est un héritage de la méthode scientifique aristotélicienne (p. 795) : « ... la Nouvelle Académie doit davantage à l'esprit scientifique, tel qu'il s'était développé autour de Théophraste (*Métaphysique*). Utiliser l'expérience et l'analyser, suspendre provisoirement ses opinions, confronter les perceptions les unes avec les autres en évitant les préjugés métaphysiques, voilà ce que les péripatéticiens, ces naturalistes, savaient bien faire. » Pour la définition du probabilisme comme une forme d'œcuménisme philosophique, cf. A. Michel, « L'épicurisme et la dialectique de Cicéron », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968*, Paris, 1969, 393-411, p. 396 : « le vrai existe, il est perçu, sans doute de manière confuse, mais, puisque toute perception enveloppe du vrai et du faux, il en va de même pour les systèmes philosophiques : chacun doit comporter une part de vérité qu'on pourra dégager de façon non certaine sans doute, mais probable : l'un des aspects de la réfutation philosophique va donc consister en cela : dégager les points d'accord, les vraisemblances communément admises, trouver un langage commun : tel sera l'aspect positif de la méthode cicéronienne ».

Cf. A. Michel, « La philosophie en Grèce et à Rome... », 773-885, p. 800-801 ; le probabilisme de Cicéron s'inspire de Philon de Larissa, scolarque de la nouvelle Académie, et s'inscrit en faux contre le dogmatisme d'Antiochus, tenant d'une synthèse entre l'ancienne Académie et le stoïcisme : « Philon affirme que nous discernons le vrai et le faux grâce aux apparences probables, mais que nous n'avons pas de signes pour les percevoir. Autrement dit... le vrai et le faux existent de manière probable dans les choses... Philon n'est jamais sûr de connaître lui-même, de percevoir distinctement ce vrai et ce faux. Dire que toute connaissance est problématique, ce n'est pas refuser l'existence de la vérité, c'est au contraire poser cette dernière comme hypothèse, affirmer qu'elle existe sans la connaître encore... Philon admet comme Antiochus que la vérité existe, qu'elle constitue la matière de nos impressions ; mais il pense que ces impressions sont confuses, inadéquates. Quel que puisse être le bon usage du mot "assentiment" (les héritiers de Carnéade discutent beaucoup là-dessus), il faut que le sage suspende son jugement et se borne à donner des approbations mesurées à ce qui est probable... Le mérite de Philon de Larissa et de ses sectateurs fut de maintenir fermement que l'existence de la vérité était attestée réellement non par le dogmatisme mais par l'erreur même. C'est à travers le probable, non à travers de prétendues certitudes qu'on pose le vrai. Il faut donc accepter le paradoxe, tenir solidement les deux bouts de la chaîne, maintenir à la fois l'existence objective du vrai et la suspension de jugement, se garder en même temps du dogmatisme et du scepticisme. La sagesse est à ce prix. »

Sur le refus du dogmatisme stoïcien chez Cicéron, cf. P. Boyancé, « Le stoïcisme à Rome », *Actes du VII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Aix-en Provence, 1-6 avril 1963*, Paris, 1964, 218-255, p. 238 : « Par l'Académie, Cicéron avait été converti à un antidogmatisme (le mot me semble plus approprié que celui de scepticisme) dont il ne s'est jamais départi. Il se fait dans les *Académiques* le porte-parole de Philon de Larisse et s'écarte sur ce point d'Antiochus, qui, en matière de théorie de la connaissance, était tout proche des stoïciens. »

Cicéron soutient Philon contre Antiochus, contre la représentation compréhensive. Cf. A. Michel, « L'épicurisme et la dialectique de Cicéron », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968* (Paris, 1969), 393-411, p. 395 : « Pour Cicéron, comme pour son maître, la vérité existe ; sans elle la perception n'aurait aucune matière ; le vrai est perçu, mais confusément : la perception est toujours inadéquate, elle n'enveloppe jamais avec elle sa propre évidence, elle n'est pas "compréhensive". » p. 399 : « Mais il admet l'existence de notions communes, qu'on peut aussi appeler prolepses, et dont le contenu, s'il n'est pas certain, possède du moins une probabilité. » p. 401 : « Antiochus voulait concilier Stoïciens et Péripatéticiens, et croyait y parvenir en utilisant et rénovant l'enseignement de l'Ancienne Académie ; Philon contestait la réussite de cette tentative. »

Cf. C. Lévy, « A propos de *Die hellenistische Philosophie* », *BAGB* 2004, 1, 42-63, p. 60 : « ... (Philon) continuait à rejeter le critère stoïcien et donc la valeur gnoséologique quasiment absolue attribuée par les philosophes du Portique à l'évidence. Plus important nous paraît être le fait qu'il admettait en quelque sorte officiellement qu'une connaissance des choses est possible, à condition qu'elle ne repose pas sur une confiance quasi aveugle en la sensation... il faisait du scepticisme une propédeutique à la pensée de Platon. »

Sur le *probabile*, cf. A. Michel, « Cicéron, philosophe romain », *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, éd. par C. Auvray-Assayas et D. Delattre, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2001 (Etudes de littérature ancienne 12), 51-60. Le sage doit se contenter avec humilité du vraisemblable, car la vérité n'est pas discernable (p. 53) : « Il faut admettre l'existence des idées, qui sont les choses en soi, et sans lesquelles la constance et la sécurité du vrai seraient impossibles. Mais en fait nous ne pouvons discerner les idées. Nous savons seulement qu'elles existent, non ce qu'elles sont au-delà des apparences. On les saisit en quelque façon à travers les phénomènes, où elles se laissent discerner de manière imparfaite et confuse par leurs ombres et leurs reflets. Nous ne voyons pas le vrai, mais seulement le vraisemblable, qui n'existerait pas tout seul mais qui ne suffit pas à la certitude. »

Selon P. Boyancé, « Les méthodes de l'histoire littéraire : Cicéron et son œuvre philosophique », *REL* 14, 1936, 288-309, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 199-221, p. 201, le choix du probabilisme de la Nouvelle Académie répond aux exigences pratiques de l'orateur, chargé de défendre tantôt le pour, tantôt le contre, ce qui séduit d'autant plus Cicéron : « Ce qu'il a vu en elle, c'est à la fois le scepticisme et l'éclectisme. Les académiciens ne croient pas qu'il soit possible d'atteindre à la certitude et, dans leur théorie de la connaissance, ils ont vivement combattu le dogmatisme stoïcien. Pour eux, il n'y a pas de critère de la vérité. Dans la pratique, très souvent, ils s'attachaient à montrer que le pour et le contre étaient également soutenables ou plutôt insoutenables. De là vient que Cicéron a souligné l'utilité de cette philosophie académique pour l'orateur : *Cum hoc genere philosophiae, quod nos sequimur, magnam habet orator societatem* (*De fato* 3). »

La réponse du probabilisme est donc l'*εποχή*, d'origine pyrrhonienne, comme le rappelle J.-P. Dumont, « Pyrrhon et le scepticisme ancien », *Histoire de la philosophie* 1..., 717-723, p. 720 : « Ainsi convient-il d'accorder à l'*époque* (*εποχή*) ou suspension du jugement la valeur très particulière que lui conféraient les pyrrhoniens. Bien loin d'être l'expression d'un nihilisme, elle est l'affirmation que l'équilibre de l'âme — ou plus

exactement des représentations, des images et des opinions dans l'âme — doit conduire le sceptique à se retenir de juger dogmatiquement. Le scepticisme n'est qu'un refus de la métaphysique dogmatique qui prétend se prononcer sur ce que devrait être la chose en soi mais n'est pas perçu ; il est l'expression d'un retour délibéré à l'expérience et à la vie. » Sur l'*εποχή*, développée par Carnéade pour approcher la vérité, cf. A. Michel, « Cicéron, philosophe romain », *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, éd. par C. Auvray-Assayas et D. Delattre, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2001 (Etudes de littérature ancienne 12), 51-60, p. 54 : « Philon de Larissa se présentait comme le successeur attentif d'Arcésilas et de Carnéade, c'est-à-dire de la Nouvelle Académie. Dans la doctrine de Platon, ceux-ci mettaient avant tout l'accent sur l'*epochè*, c'est-à-dire la suspension du jugement et sur le doute. Ces termes sont ici préférables à "scepticisme" qui renvoie plutôt à la négation radicale de la connaissance. Les académiciens n'ont pas cessé de croire que le vrai existe. Mais on ne l'atteint point par l'évidence sensible ou par l'apparence. Carnéade pense qu'il existe un critère : c'est le persuasif ou le probable, qui survient lorsque le vraisemblable, obtenu notamment par le dialogue, atteint son degré suprême puisqu'il n'y a plus d'objections. Bien sûr, d'autres critiques peuvent survenir, mais une vérité au moins provisoire semble en ce cas s'établir. Elle constitue peut-être le tout du vrai, en tout cas son image approchée. » Les Néo-Académiciens se méfient de l'assentiment stoïcien, qui ne leur paraît pas assez critique parce qu'il semble valider automatiquement les sensations. Arcésilas lui oppose donc la suspension du jugement (cf. C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997, p. 191-192), reflet de la méfiance envers les perceptions et la possibilité pour l'homme de connaître le Vrai, donc du refus de tout dogmatisme stoïcien (*ibid.* p. 189 : « une tradition platonicienne défiant à l'égard des sens et de toute pensée s'affirmant détentrice d'une vérité absolue »). Sur l'impossibilité d'une connaissance assurée, cf. M. Schofield, « Academic epistemology », *The Cambridge history...*, 323-351, p. 338-345 ; sur l'héritage probabiliste de Carnéade, *ibid.*, p. 345-350. Cf. également J.-M. André, *La philosophie à Rome*, Paris, PUF, 1977 (Collection Sup. Littératures anciennes 6), p. 80, sur l'invention de l'*εποχή* par Arcésilas contre Zénon : « Arcésilas, hostile à Zénon, a inventé l'*εποχή* (*adsensionis retentio*) ; le débat entre la vérité et l'opinion, issu du platonisme, ressurgit pour justifier le doute critique, méthode au service de la probabilité. » ; cf. C. Santini, « Il Lucullus e Cicerone dinanzi ai disagi della memoria », *Paideia* 55, 2000, 265-290, p. 269-271.

## ANNEXE N° 8 : L'HISTOIRE, *OPUS ORATORIUM*

P. Boyancé, « Sur Cicéron et l'histoire », *REA* 42, 1940 = *Mélanges Radet*, 388-392, repris dans *Etudes sur l'humanisme...*, 135-139, évoque la polysémie de l'expression *opus maxime oratorium*, à la fois « littéraire » et « propre à l'orateur » (p. 136) : « Oui, pour Cicéron, l'histoire est une province de l'éloquence... Boissier avait tort de ne pas voir qu'*oratorium* est forcément, par la nature même des choses, plus que littéraire, mais d'autres peut-être ont tort inversement de ne pas reconnaître qu'oratoire, c'est pour les Anciens, la seule façon de dire : littéraire. » Cf. M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire*

en vertu de la loi du droit d'auteur.

... sur la vocation historiographique de l'orateur, à travers quelques formules fameuses de Cicéron (p. 10-11) : « ... les Latins sachant dire la vérité en histoire, il leur faut maintenant apprendre à écrire aussi bien que les Grecs... à la matière historique, il faut que les mots de la langue latine donnent de l'éclat. C'est cette rédaction de l'histoire nationale, *scribere historiam* (*De or.* II, 51 : ... *qualis oratoris et quanti hominis in dicendo putas esse historiam scribere ?*), ce travail, *opus* (*leg.* I, 2, 5 : ... *sit opus... unum hoc oratorium maxime*), qui revient, *munus* (*De or.* II, 62 : *videtisne quantum munus sit oratoris historia ?*), à un orateur. » L'art de l'éloquence apparaît comme la formation idéale pour l'historien (p. 22) : « Cette utilisation de l'histoire dans les discours est conforme aux recommandations du *De oratore* ; n'est-ce pas précisément l'indice que l'orateur devait à sa formation l'élément historique contenu dans les discours ? que la rhétorique pouvait servir à former un historien en lui donnant non seulement l'expérience et les règles du style, mais même une méthode intellectuelle ? » Cf. J.-M. André et A. Hus, *L'histoire à Rome*, Paris, PUF, 1974, p. 20 : « Pour Cicéron, écrire l'histoire est une tâche qui revient à l'*orator*... pour deux raisons. La première qu'il sous-entend dans le *De legibus*, est que cette occupation est la plus digne de l'*orator*-homme d'Etat dans les intervalles de l'action : l'histoire exige le loisir (*otium*), mais celui-ci n'est honorable que s'il succède à l'action (*negotium*) et s'il est consacré à la réflexion utile. La seconde raison est exposée dans le *De legibus* et le *De oratore* : seul l'*orator*-écrivain, armé de la rhétorique, peut donner à l'*historia* cette parure littéraire dont la privait l'inculture des annalistes, et qu'ont si bien su lui conférer les Grecs. » Notant que Cicéron considère l'historiographie (*leg.* I, 5 : *opus unum hoc oratorium maxime*) comme une tâche de l'orateur, R. Girod, « Rhétorique et histoire chez Tite Live », *Colloque sur la rhétorique, Calliope I*, éd. par R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1979 (Caesardunum 14 bis), 61-70, p. 62-63, juge que cet *opus oratorium* « impliquait une conception laudative et ornementale de l'histoire, dans laquelle les discours — les quatre *Catilinaires* auxquelles Cicéron donne leur forme écrite définitive en 60, et le *Pro Murena* — tiendraient une grande place. » Cf. M. Ruch, *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 249 : « Atticus renchérit sur la nécessité de créer une historiographie véritable, genre qui fait encore défaut à Rome : que Cicéron s'attelle à la tâche ! » Cf. A.-D. Leeman, « L'historiographie dans le *De oratore* de Cicéron », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson (29 août-2 sep. 1983) t. 2, 95-97. Cf. E. Cizek, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1988, 1, 16-25, p. 17-18 : « En outre, il fallait avoir un talent d'orateur, orner le texte de la parure que seul un auteur fort des moyens de la rhétorique est à même de mettre en œuvre. A la vérité, Cicéron estimait l'histoire comme une entreprise oratoire par excellence, *opus oratorium maxime*... Aussi Cicéron réclame-t-il de l'historien seulement de se munir des meilleures armes de l'orateur... l'historien ne doit pas être un simple narrateur, un *narrator*, mais un artiste ornant son récit, l'embellissant. Néanmoins, l'*historia* doit être *ornata* en profondeur. » « Cicéron préconise une histoire profondément littéraire, émouvante, proche de la tragédie... Tout se passe comme dans les tragédies antiques, destinées à purifier l'âme des spectateurs... dans cette lettre à Lucceius, Cicéron soutient que l'*historia* s'apparente non seulement au *genus demonstrativum*... mais aussi à l'art de la tragédie et de la poésie... Cicéron demande sans arrêt à Lucceius d'embellir, d'ornier — *ornare* — ses faits. L'histoire est un des arts les plus émouvants, les plus ornementaux. » (p. 21). Cf. L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron », *LEC* 56, 3, 1988,

241-264, p. 246 : il souligne que le choix d'embellir l'histoire du consulat de Cicéron dans la lettre à Lucceius (*fam.* V, 12) répond aussi aux exigences littéraires du consulaire. On sait le peu de cas qu'il fait des *Annales*, austères et ennuyeuses. A. Gowing, « Memory and silence in Cicero's *Brutus* », *Eranos* 98, 2000, 39-64, p. 41, juge que l'orateur cicéronien du *Brutus* est l'histoire, puisque ses discours sont des *monumenta* : « ... the central arguments of the *Brutus* are these : 1) memory is vital to the health of Republic, 2) the primary transmitters of memory are orators, whose published speeches constitute *monumenta* that convey the thoughts and *memoria* of their creators, and 3) orators are therefore indispensable to the *bene constituta ciuitas*, the "well-founded state". »

## ANNEXE N° 9 : CICERON CONFRONTE A SES CONTRADICTIONS HISTORIOGRAPHIQUES

P. Defourny, « Histoire et éloquence d'après Cicéron », *LEC* 21, 1953, 156-166, p. 162, étudie les exagérations permises à l'orateur dans l'exemple suivant (présenté p. 244 n. 795) : « L'orateur et le rhéteur sont loin d'être astreints à la même rigueur. L'orateur a le droit d'exagérer et de grossir les événements.... Dans le *Brutus*, Cicéron se permet à un moment donné de préférer la tradition du suicide à propos de la mort de Coriolan ; Atticus l'en excuse au nom des libertés de la rhétorique : *Concessum est rhetoribus ementiri in historiis, ut aliquid dicere possint argutius* (*Brut.* 42). Et il lui fait connaître le précédent de deux rhéteurs grecs qui donnent un récit romancé de la mort de Thémistocle : *Hanc enim mortem rhetorice et tragice ornare potuerunt ; illa mors uulgaris nullam praebebat materiem ad ornatum* (*Brut.* 43). Dans le discours c'est la partie narrative, *narratio*, qui se rapproche le plus de l'histoire. Or, les préceptes de rhétorique n'exigent pour elle que la vraisemblance, un air de vérité (*inu.* I, 29). » Mais il en tire des conclusions hâtives sur l'impossibilité d'associer le travail historiographique au travail rhétorique (sur ce débat, cf. aussi Annexes n° 8 p. 488 et n° 10 p. 490).

P. Boyancé, « Sur Cicéron et l'histoire », *REA* 42, 1940 = *Mélanges Radet*, 388-392, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien...*, p. 138-139, constate le premier une volonté d'autodérision : « Ce *concessum est* a coûté cher à Cicéron... Cicéron, dans cette page charmante du *Brutus*, s'amuse donc à se faire donner une leçon par Atticus : quelle manière plus délicate de faire l'éloge de la conscience de l'historien son ami ? » En se moquant de lui-même par l'intermédiaire d'Atticus, Cicéron appelle donc implicitement au respect de la vérité historique, des lois de l'histoire qu'il a définies..

L. Marchal, « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264, contredit P. Defourny en montrant que dans cet exemple de Coriolan Cicéron dénonce la tentation de la déformation historique chez l'orateur en se moquant de son propre exemple (p. 242-243), citant les jugements de P. Boyancé et de M. Rambaud, qui ont notre préférence : « ... Atticus intervient, qui rétablit la vérité, savoir que Thémistocle lui-même ne s'est pas suicidé, et se gausse alors de Cicéron qu'il laisse cependant libre d'agir à ce propos comme un rhéteur en mal de pathétique (*Brut.* 42) ! Aussitôt, nous voyons Cicéron



convenir de son erreur et louer la probité historique de son ami (*Brut.* 44). Pris dans leur ensemble, ces quatre paragraphes du *Brutus* ne posent aucun problème quant à leur portée véritable. C'est par son propre exemple que Cicéron a voulu montrer combien il était facile de tomber dans la déformation historique ».

Le même esprit d'autodérision pourrait être à l'œuvre dans la lettre à Lucceius (*fam.* V, 12) — si décriée pour sa perspective apologétique —, selon A.-M. Guillemin, « La lettre de Cicéron à Lucceius », *REL* 16, 1938, 96-103, qui y voit l'effet d'"un badinage mondain, genre de plaisanterie auquel excellait Cicéron". L. Marchal la cite avec circonspection (p. 56 n. 48) ; pour lui, cette lettre ne parle pas d'historiographie, mais de persuasion car "en fait, il semble qu'il faut envisager la lettre à Lucceius dans son contexte politique. En 56, la situation de Cicéron n'est guère reluisante : exilé en 58, rappelé en 57, il a vu son pouvoir anéanti par les triumvirs. La fameuse lettre fait partie de la campagne de propagande lancée par Cicéron après son consulat de 63. Ainsi peuvent s'expliquer le mensonge historique, politique plutôt, que recommande apparemment la lettre, et le choix de Cicéron pour une histoire rhétorico-pathétique. D'une part, le mensonge est en politique une arme efficace. Politicien averti, Cicéron en comprenait toute la puissance et sa position incertaine l'invitait à y recourir : bien qu'il soit regrettable que pour se défendre, il ait recouru au genre historique, nous ne saurions utiliser cette lettre pour critiquer sa conception de l'histoire. »

Pour clore définitivement ce débat, M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, adopte la même théorie, p. 15 : « ... dans le *Brutus* Atticus plaisante : *At ille ridens...* Sa raillerie de bon ton est supposée ramener l'interlocuteur au respect de la vérité historique, et le texte est au moins un éloge de la probité scientifique d'Atticus. » et p. 67 : « Il n'y a donc qu'ironie dans le passage célèbre du *Brutus*... C'est sous une forme plaisante une leçon de véracité et de critique ; elle vise à la fois les historiens de Rome et les historiens de la Grèce, tous ceux qui s'étaient permis des embellissements aux dépens de la vérité. » La lettre à Lucceius, elle, quitte le domaine historiographique pour rejoindre celui de la communication politique (p. 17) : « ... il faut rattacher (la lettre à Lucceius) au travail de propagande qui suivit le fameux consulat. Dès 63, Cicéron envoie à Pompée une lettre qui est un récit assez volumineux et très fier de son action ; elle est connue dans Rome. Le *Pro Archia* montre qu'il espérait faire chanter sa gloire par un poète grec qui se louait facilement aux grands et, cet espoir ayant été déçu, il use de méthodes directes. L'année 60 est la plus féconde : il a composé en grec un mémoire en prose qu'il aurait voulu faire transformer en ouvrage historique par Posidonius... il l'envoie ensuite à Atticus. Celui-ci, avec plus d'amitié que de talent, en tira un poème en grec. Pendant ce temps, Cicéron a entrepris un récit en latin, et il fait publier le recueil de ses discours politiques de l'année 63.... Cette activité fut suspendue par l'exil. La lettre à Lucceius en marque la reprise, au moment où Cicéron veut rétablir sa situation politique et sa gloire, chacune soutenant l'autre. Il semble même que Cicéron ait achevé son mémoire en latin pour donner à Lucceius la matière de son œuvre. C'est ensuite qu'il composa ses poèmes épiques *De temporibus suis* et *De consulatu suo*. On aurait tort d'expliquer cette production par les tourments d'une vanité malade. C'est une propagande, semblable à celle des autres politiciens. Le mensonge, l'exagération et les embellissements y sont à leur place, et il n'y a pas lieu de les critiquer, comme s'ils faisaient partie de la conception cicéronienne de l'histoire. » Selon M. Rambaud, l'appel à "négliger les lois de l'histoire" (*fam.* V, 12 : *leges*

*historiae neglegas*) adressé à Lucceius révèle donc qu'il ne s'agit alors pas d'histoire, mais bien de communication.

## ANNEXE N° 10 : L'ART DE LA DEFORMATION HISTORIQUE

Nous rappellerons ici les principaux jugements émis à ce sujet : l'orateur a-t-il le droit de déformer ou d'embellir la vérité historique par ses capacités littéraires, dans la philosophie de l'histoire cicéronienne ?

P. Defourny, « Histoire et éloquence d'après Cicéron », *LEC* 21, 1953, 156-166, ne voit pas que dans le débat historiographique ouvert dans le *De oratore*, Cicéron ne se reconnaît pas seulement en Crassus, mais aussi en Antoine (p. 158), qui juge que le travail d'historien est du ressort de l'orateur et qu'il a de ce fait droit aux ornements de la rhétorique (*De or.* II, 62). Avec un jugement particulièrement abusif sur l'éloquence cicéronienne (p. 166 : « Cicéronien est devenu le qualificatif usuel d'un art d'écrire et de parler remarquable certes par sa virtuosité verbale, d'autre part un peu vide, soit que le fond fasse défaut, soit que le verbe cherche à dissimuler les faiblesses d'une mauvaise cause. »), P. Defourny renvoie dos à dos éloquence et histoire, les jugeant incompatibles dans l'esprit de Cicéron (p. 166), parti-pris que la simple lecture des textes rend caduc : « ... parler... d'une histoire cicéronienne, c'est un abus et une injustice. Cicéron n'admet pas plus le rhéteur prenant les procédés de l'historien, que l'historien écrivant à la manière du rhéteur. Les deux arts ont leur but, leur méthode et leur style. » Ce faux procès paraît totalement discrédité par les commentateurs ultérieurs. En fait, pour Cicéron, l'orateur doit être historien, et vice-versa : l'orateur est le mieux placé pour exécuter le travail historiographique, *opus oratorium*.

L. Marchal, plus nuancé (« L'histoire pour Cicéron », *LEC* 55, 1, 1987, 41-64), observe le risque de déformation des *exempla*, donc la perte de leur valeur historique (p. 49), dès lors que l'orateur fait de la communication et non plus de l'information : « ... l'emploi oratoire d'*exempla* prête néanmoins au mensonge et à la déformation historique, car en devenant *exemplum*, le fait historique est extrait de son contexte : il perd ainsi toute valeur propre et se voit exposé à la déformation. Ces vices de méthode viennent de ce que tout discours tend davantage à persuader qu'à établir la vérité : c'est l'utile qui prime et non le vrai. Les besoins de la cause font donc que tel *exemplum* est interprété de façon différente par les parties adverses... comme l'exemple vise à l'édification, il peut être embelli à dessein, dans la pensée que ce qui doit servir de modèle doit par nature l'emporter sur ce qui est ou fut réellement. C'est alors qu'est menacée la loi fondamentale de l'histoire : la vérité. » Il analyse en ce sens la lettre à Lucceius (*fam.* V, 12), où Cicéron lui demande d'embellir son consulat en « négligeant les lois de l'histoire » (... *ut orneas ea... et... leges historiae neglegas...*). Aux yeux de L. Marchal, ces exigences se rapportent à l'historiographie hellénistique et ne discréditent qu'elle : il ne s'agit que de persuasion. Elles ne contredisent donc pas les principes énoncés dans le *De oratore* (II,

15, 62). L. Marchal interdit ainsi tout anathème — comme celui de P. Defourny — en distinguant chez Cicéron deux historiographies, l'une, de persuasion, rhétorique, l'autre respectueuse de la seule vérité (p. 55-56). L. Marchal reconnaît toutefois que l'historiographie cicéronienne, *opus oratorium*, exige les qualités littéraires de l'orateur (p. 57).

P. Boyancé, « Sur Cicéron et l'histoire », *REA* 42, 1940 = *Mélanges Radet*, 388-392, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien...*, 135-139, p. 137, met à part la lettre à Lucceius et y voit une marque de faiblesse de Cicéron, sensible à la flatterie, mais sans contradiction néanmoins avec la véritable historiographie définie dans ses textes théoriques : « Certes, quand il s'était agi de son propre consulat, peut-être sa conscience avait-elle fléchi. Peut-être aurait-il admis de ses narrateurs quelques éloges de complaisance, qui en auraient usé assez librement avec la réalité historique : c'est qu'il s'agissait alors de lui-même et que la tentation était forte. »

M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 17-18, pense, comme P. Boyancé, que la lettre à Lucceius ne révèle pas de contradiction, car elle demande une œuvre de propagande, sans rapport avec la conception historiographique de Cicéron — qui ne prétend nullement faire œuvre d'historien quand il prononce un discours, et qui ne peut donc se voir accuser de trahir la vérité historique dans des circonstances où il ne compte pas la servir (p. 23-24) : « ... ni l'intérêt ni le contenu historique d'un ouvrage n'en font une histoire. Les discours de Cicéron sont une source, mais non pas une œuvre de science, et s'ils contiennent de très riches matériaux pour une histoire de son temps, on n'y trouve ni l'amour désintéressé du vrai ni la discipline indispensables à l'Histoire... L'orateur, qui plaide pour un Fonteius, après avoir accusé un Verrès, qui défendit Vatinius, après l'avoir combattu, était plus soucieux de l'effet à produire sur le public que de la vérité humaine à traduire. » Il illustre cette idée par les rappels historiques effectués dans les discours, sujets aux mêmes déformations rhétoriques (p. 47-50), pour conclure (p. 50) : « Dans ce cliquetis où l'histoire et l'actualité se rencontrent, les personnages sont déformés. Deux points sont assurés : les hommes du passé sont simplifiés, réduits à un type : Rutilius devient un *exemplum innocentiae*, Regulus, *quasi unicum exemplum antiquae probitatis et fidei*. Cette idéalisation vient de ce que le personnage cité doit apporter son *Auctoritas* à l'appui de la thèse soutenue ; cet embellissement de tous les caractères donne au passé de la nation une grandeur surhumaine. »

Il s'agirait là d'une communication engagée plus que d'une historiographie, rendue nécessaire par la crise politique selon L. Marchal, P. Boyancé, M. Rambaud. Toutefois, à cette voie moyenne nous préférons l'opinion d'E. Cizek, pour qui Cicéron assume une historiographie idéologique, éducative et morale, fondée sur un jugement personnel et subjectif, une historiographie militante, républicaine, dont il a besoin (p. 17) : « Rappeler l'Antiquité, citer des précédents, c'est le meilleur moyen de plaire et de donner au discours du poids et du crédit. » J. Gaillard, « La notion cicéronienne d'*historia ornata* », *Histoire et historiographie : Clio*, éd. par R. Chevallier, Paris, Belles Lettres, 1980 (Caesarodunum 15 bis), 37-45, évoque ainsi la nécessité d'orner le récit historique pour persuader le lecteur par la beauté du langage, raison pour laquelle l'historiographie est le domaine de l'orateur (p. 43) : « Si *narrare* signifie proprement transmettre une information par le récit, *ornare* décrit l'opération par laquelle l'*orator* s'engage sur la voie de la

persuasion : il ne s'agit plus d'information, mais de communication. Or, le moyen de la communication persuasive, c'est, pour Cicéron, la recherche de la beauté. Ce qui est dit fort simplement dans le *De oratore* : "on n'a jamais comblé d'éloges celui qui savait parler de manière à être compris de son auditoire" ; le véritable *orator*, le "dieu parmi les hommes", c'est celui qui sait parler *ornate et copiose*, c'est celui qui introduit la beauté dans le discours (*De or.* III, 82). Cette beauté est indispensable à toute forme de communication qui s'adresse à la conscience morale. "Même si les philosophes méprisent l'éloquence, c'est pourtant elle qui, nécessairement, vient en quelque sorte couronner leurs connaissances", nous dit Cicéron — et il en va de même pour les historiens (*De or.* III, 143). Comment la philosophie, *uitae dux*, et l'histoire, *magistra uitae*, pourraient-elles toucher la conscience morale si elles ne prenaient au langage le moyen d'exprimer la beauté ? » L'expression *uita memoriae* montre que l'*historia* recèle un principe actif de communication, et non pas seulement d'information. La *fides historica* répond à un engagement idéologique qui oriente l'histoire, par une mémoire sélective, active (p. 44-45) : « ... la *lex ueritatis* était une exigence implicite de toute entreprise historiographique. Mais au terme de l'acte de création littéraire, nous trouvons un concept plus riche : la *fides historica*, qui est, pour Cicéron, la condition de validité de l'*historia*... la quête de la beauté suppose non point le culte de la ressemblance (*similitudo*), mais un renchérissement, une idéalisation... Le traitement de la matière historique, dans l'*historia ornata*, n'échappe point à ces lois esthétiques, qui commandent l'*exaedicatio* du monument littéraire, son "écriture", en prenant le terme au sens "poétique" que lui confère la critique contemporaine. *Ornare rem* : mettre en valeur ce qui mérite de l'être — d'où : ordonner en significations. Encore une fois, nous percevons la distinction cicéronienne entre information et communication. La *fides historica* tient à la vérité du message... Sans doute l'expérience du consulat de 63 joue-t-elle un rôle déterminant dans cette sensibilité cicéronienne à l'histoire comme conflit dramatique entre l'individu et les circonstances. Ceci explique les traits de dramaturgie aristotélicienne qui composent le fond de la lettre à Lucceius et ordonnent, semble-t-il, le corpus des poèmes autobiographiques. Il n'y a donc pas falsification historique, mais stylisation dramatique et idéalisation spontanée des personnages... La notion d'*historia ornata* implique l'unification philosophique des arts du langage, et la reconnaissance de l'œuvre d'art comme lieu d'expression de la conscience morale. Parce que l'*historia* s'adresse à la conscience morale, elle doit être écrite par l'*orator*, qui seul peut lui conférer sa *dignitas*. L'*historia ornata* engage autant l'éthique que l'esthétique cicéroniennes : nous sommes ici au cœur d'une idéologie dont la cohérence a peut-être été mal perçue. Cicéron ne revendique pas seulement une historiographie bien écrite, un récit enjolivé par le style : *ornare historiam*, c'est proclamer que seule la beauté peut faire du passé un messenger idéal. »

## ANNEXE N° 11 : L'ENCHAÎNEMENT DES GENERATIONS D'INTERLOCUTEURS

Il est essentiel d'observer la succession des interlocuteurs des dialogues cicéroniens.

Ainsi, M. Ruch constate dans les préambules du *De oratore*, III, et du *Brutus*, que la responsabilité de la vie oratoire et politique passe de Crassus à Hortensius, puis d'Hortensius à Cicéron ; cf. *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron...*, p. 257 : « Au moment où *De oratore*, le soleil est à son déclin, Crassus termine son discours, comme animé du pressentiment de sa fin prochaine et comme pour céder sa place à l'astre nouveau qui s'est déjà levé au ciel de l'éloquence, Hortensius, gendre de Catulus (III, 228). De nouveau plusieurs décades ont passé : la mort d'Hortensius sonne le glas d'une génération : elle est survenue à une époque aussi troublée que les dernières années de la vie de Crassus. Ainsi dans le *prooemium* du *Brutus* réapparaissent les thèmes majeurs du livre 3 *De oratore* : là l'épilogue d'un long ouvrage dominé par la figure de Crassus ; ici le prologue empreint d'une émotion renouvelée qui incite Cicéron à écrire l'histoire de l'éloquence pour montrer à quel degré de perfection elle a abouti. »

Cicéron considère qu'il est l'aboutissement de l'évolution historique de l'éloquence romaine ; pour cette raison, il lui importe de s'inscrire dans la continuité de celle-ci, en rappelant son histoire dans le *Brutus* (M. Rambaud, *Cicéron et l'histoire romaine...*, p. 100-101) : « L'idée d'évolution domine tout l'ouvrage, évolution de l'éloquence romaine, évolution du talent d'un individu, évolution des arts, peinture et sculpture, évolution de l'éloquence en Grèce... le tour d'esprit n'en est pas moins historique. Appliquée à l'éloquence romaine, cette idée d'évolution conduit Cicéron à marquer les étapes du progrès, à marquer... les dates, les âges ou les générations des orateurs... » M. Rambaud (*ibid.* p. 100-108) analyse avec une précision exhaustive l'enchaînement des dialogues cicéroniens, dont les protagonistes appartiennent à des générations successives, et contruisent de dialogue en dialogue une illustration de l'histoire de Rome depuis la deuxième guerre punique jusqu'à la guerre civile. En les mettant ainsi en scène, Cicéron constitue une chaîne d'acteurs et de garants de la continuité du pouvoir romain dont il est le dernier maillon et dont le souvenir se manifeste dans sa personne même : il est le relais d'un enseignement moral, intellectuel et politique transmis de génération en génération (p. 102-103) : « ... la manière dont il regroupe les orateurs par générations de contemporains sort du cadre purement annalistique d'une liste de magistrats, et déborde le dessein assez étroit du *Brutus*. Il en a usé avant ce traité et après : elle correspond à son sentiment personnel de l'histoire romaine. Quatre traités, et des plus importants, en témoignent ; ces dialogues, platoniciens en apparence, où Cicéron a introduit des personnages représentatifs du passé, Crassus et Antoine, pour exprimer ses pensées sur l'art oratoire, Caton, Scipion et Laelius, pour exposer ses préceptes sur la vie privée et le devoir civique. Ces mises en scène du *De oratore*, du *Cato maior*, du *De republica*, du *De amicitia*, sont par elles-mêmes significatives. De plus, l'appariement chronologique en est une règle : Scipion et Laelius figurent côte à côte dans le *De republica* et le *Cato maior* ; Q. Mucius Scaevola et Fannius dans le *De republica* et le *De amicitia* ; Crassus et Antoine dans le *De oratore*, ou encore ces trois "jeunes" : P. Sulpicius Rufus, C. Aurelius Cotta et C. Julius Caesar Strabo, nés, les deux premiers en 124, le dernier vers 120... Il leur prête des allusions à leurs contemporains et aux générations précédentes. Ces allusions les relient à la société et à l'histoire. Ainsi, mieux que le *Brutus*, la forme dramatique de ces dialogues révèle une catégorie de l'esprit cicéronien, le sentiment de la continuité des générations. » La chronologie des dialogues mis en scène établit une continuité transgénérationnelle, des anciens vers les plus jeunes (p. 104) : « Pour (Cicéron), du père

au fils, du maître au disciple, de l'aîné à de plus jeunes émules, tous les Romains sont liés entre eux au cours de l'histoire. La situation des dialogues revient à un acte de tradition : les plus âgés transmettent aux plus jeunes les leçons acquises par leur expérience. Dans le *Cato maior*, Caton instruit Scipion Emilien et C. Laelius ; dans le *De republica*, Scipion transmet une tradition romaine et familiale à des jeunes, Q. Aelius Tuberon, P. Rutilius Rufus, et les gendres de Laelius, Fannius et Q. Mucius Scaevola ; dans le *De amicitia*, Laelius, à son tour, entretient ses gendres et, dans le *De oratore*, Crassus, devant son beau-père, Q. Mucius Scaevola, et Antoine instruisent de jeunes orateurs. » L'enchaînement chronologique des dialogues est d'autant plus perceptible que le même personnage est mis en scène à différents âges, ce qui permet au lecteur de le voir mûrir et relayer la parole de son maître, auquel il se substitue (p. 106) : « Cicéron a placé le dialogue du *Cato maior* en 150, celui du *De republica* en 129 avant la mort de Scipion, le *De amicitia* la même année, après la mort du grand homme, et le *De oratore* en 91. Ainsi jeune auditeur dans un dialogue, le même personnage reparaît dans un autre avec un rôle d'aîné. Ces personnages portent la tradition... D'un dialogue à l'autre, sous la forme de souvenirs ou celle de traditions orales, les allusions permettent de remonter verticalement le cours de l'histoire romaine. » Le mot *memoria* prend tout son sens de "génération" dans cette chaîne de la tradition républicaine, dont Cicéron veut être un maillon — le dernier avant la catastrophe.

A. Michel, « Rhétorique et philosophie dans les traités de Cicéron », *ANRW* I, 3, 139-208, p. 167-168, montre que Cicéron s'inscrit dans cette continuité par un dialogue constant avec les anciens : « En somme, si on les prend dans l'ordre de la publication, les œuvres philosophiques de Cicéron paraissent composées d'une manière capricieuse. La place occupée par l'auteur change sans cesse. Mais si on les classe par sujets, on découvre une tendance constante : Cicéron commence par donner la parole à autrui. Puis il reprend lui-même à son compte les mêmes thèses. Cela provient sans doute du désir de s'appuyer d'abord sur des autorités, peut-être aussi de donner plus d'ampleur à ses premiers ouvrages, qui sont des dialogues à plusieurs personnages. Mais, comme le souligne la transition réalisée par le *Brutus* entre le *De oratore* et l'*Orator*, cela montre aussi que Cicéron demande à l'histoire romaine de lui servir de préface. Il a tendance à mettre d'abord en lumière (au risque de commettre certains anachronismes) que les problèmes qu'il se pose ont inquiété les plus grands des Romains. Puis il s'isole dans sa propre méditation. Il se convainc de plus en plus que les problèmes de la cité sont ceux de son âme. Sa méditation philosophique devient de plus en plus personnelle. » Ainsi, Cicéron utilise l'histoire à son profit, parfois au prix de certaines libertés avec la réalité (M. Rambaud, *ibid.*, p. 168 n. 88) : « Par exemple, le *De senectute* nous montre Caton l'Ancien dans les meilleurs termes avec Scipion Emilien ou Laelius. Tous communient dans une idéologie cicéronienne. Il y a là sans doute un anachronisme. »

## ANNEXE N° 12 : LA CONCORDIA

J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations politiques*, Paris, 1963, p. 125-127, la

---

en vertu de la loi du droit d'auteur.

définit ainsi : « Le mot s'applique aussi aux trois classes de la société romaine et prend sa pleine signification dans la formule cicéronienne de la *concordia ordinum* ». H. Strasburger, *Concordia ordinum, Eine Untersuchung zur Politik Ciceros*, Leipzig, 1931, décrit le *consensus* comme un idéal (p. 59) : « *Consensus omnium bonorum* ist ein Ideal, getragen von einer Partei, festgelegt in der Staatsauffassung ihres Führers Cicero. Man darf hier einmal in Rom von einer Partei sprechen, da nicht, wie gewöhnlich, die Ständeordnung den Ausgangspunkt bildet, sondern eine ideelle Tendenz die — durch sehr verschiedene Motive angelockte — Anhängerschaft um sich versammelt. Das ideelle Programm versuchte Cicero in wirksame Realpolitik umzusetzen, und es griff auch durch seine zeitweilige Wirkung in die Realpolitik ein. » Cf. également P. Jal, « *Pax civilis-Concordia* », *REL* 39 (1961), p. 210-231. V. Pöschl, « Quelques principes fondamentaux de la politique de Cicéron », *CRAI* 1987, 340-350, p. 340-341, analyse ainsi le *consensus* : « Suivant Cicéron, le *consensus* s'exprime dans le jeu équilibré des trois éléments constitutifs de la constitution mixte : la magistrature, le Sénat et le peuple, dans la *concordia ordinum*, c'est-à-dire l'accord régnant entre le Sénat et les chevaliers, l'aristocratie de naissance et l'aristocratie d'argent, parmi les membres du corps sénatorial et, finalement, dans le *consensus omnium bonorum*, où *boni* ne désigne pas seulement des membres des deux ordres privilégiés, mais aussi ceux du peuple... La conséquence à en tirer, c'est-à-dire créer le plus possible la *concordia*, pour laquelle Cicéron lutte inlassablement, ne cesse de se heurter à la nature des hommes à courte vue poursuivant les intérêts particuliers, qui se révèlent par la suite nocifs, pour ne pas dire destructeurs... C'est dans le *consensus omnium bonorum* que Cicéron voyait la seule possibilité de maintenir l'ordre républicain » ; cf. G. Achard, *Pratique rhétorique...*, p. 72-74 : « ... pour la *concordia* l'adaptation même des formulations aux auditoires laisse apercevoir une évolution d'une *concordia ordinum* étroite à un vaste *consensus populi*. » Toutefois J. Béranger, « Ordres et classes d'après Cicéron, Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique », *Cæn* 25-26 avril 1969 (Colloques nationaux du CNRS), Paris, CNRS, 1970, 225-242, repris dans *Principatus...*, 77-95, p. 78, relève que l'expression *concordia ordinum* qui a fait couler tant d'encre n'apparaît que deux fois dans l'œuvre de Cicéron (*Att.* 1, 17, 9 ; 18, 3).

Sur l'échec et la brièveté de la *concordia* après le consulat de 63, cf. P.-M. Martin, « A propos des débuts de la carrière politique de Cicéron », *Latomus* 42, 1, 1983, 116-125, p. 124 : « ... (Cicéron) avait raison de répéter qu'il avait rétabli la République, l'*auctoritas senatus* et instauré la *concordia ordinum*. Le malheur est que ce fut pour un temps fort bref, non seulement parce que, comme dit l'auteur, bientôt allaient se lever des forces en face desquelles ces notions seraient impuissantes — elles l'étaient déjà depuis un demi-siècle au moins —, mais parce que le sénat ruina lui-même son *auctoritas* à peine rétablie et parce que la *concordia bonorum* de 63 ne fut qu'une éphémère coalition de la peur, défaite aussitôt que le péril s'éloigna. »

Tendancieuse, l'analyse très générale de la *concordia* cicéronienne par J. Carcopino, *Les Secrets...*, p. 377, en dénigre les spécificités pour l'amalgamer au désir de plaire de tout homme politique : « Si, par là, on entendait une sorte d'entente générale, de fusion universelle, l'extension des mots leur ôterait toute portée, et ils ne signifieraient rien de plus que cette union de bons citoyens dont Cicéron, comme n'importe quel politicien, dans n'importe quel pays et à n'importe quelle époque, a l'habitude de revendiquer le

patronage et le concours. » Ces considérations sont déjugées dès que l'on prend en compte la situation politique de Cicéron passée sous silence par J. Carcopino, et que l'on observe combien l'époque n'est pas à l'union, au rassemblement, au compromis, mais bien plutôt à la rupture, au corporatisme et pour finir à la discorde civile ! De la même façon, le jugement porté sur la sincérité de Cicéron dans la défense de la concorde, lorsqu'il se targue d'avoir usé de toutes les armes de la rhétorique au Sénat, en 61, pour impressionner Pompée et le convaincre de l'union des ordres (*Att.* I, 14), semble gratuite (p. 382-383) : « Ainsi de son propre aveu, la "concorde des classes", elle-même, n'était qu'un thème à variations plus ou moins brillantes. Quand les auditoires s'en seront fatigués, Cicéron en sera quitte pour en choisir un autre, et si besoin est, à lacérer ses propres décrets. » La concorde n'est pourtant pas qu'un simple thème rhétorique, interchangeable, comme feint de le croire J. Carcopino, mais une nécessité politique pour assurer la restauration de la *res publica*, selon un Cicéron dénué de forces militaires : c'est une troisième voie entre les *optimates* intransigeants et les *populares* démagogues et révolutionnaires.

Toutefois, nombreux sont les auteurs modernes qui, *a contrario*, ont démontré l'importance et la valeur de cette conception cicéronienne. A. Michel, « La notion de *consensus* chez Cicéron », *Sodalitas : scritti in onore di Antonio Guarino*, éd. V. Giuffrè, Napoli, 1984-1985 (Biblioteca di Labeo 8), 1, 203-217, rappelle d'abord (p. 204) la thèse d'E. Lepore, *Il princeps ciceroniano...* (1954) sur le passage chez Cicéron de la *concordia ordinum*, « vieil idéal, issu des Scipions, comme l'a montré Strassburger (H. Strassburger, *Concordia ordinum, Eine Untersuchung zur Politik Ciceros*, Amsterdam, 1956) au *consensus bonorum omnium* dans les *Catilinaires* et à la définition des « meilleurs » (*optimus quisque*) dans le *Pro Sestio* (p. 204) : « Cicéron veut exclure de la cité les mauvais citoyens ou, en tout cas, les écarter des affaires. » L'expression *concordia ordinum* est rare (p. 204) ; « l'idée de concorde... implique tout un vocabulaire de la cohésion sociale ». S'appuyant sur le *Pro Sex. Roscio Amerino* 135, A. Michel constate l'existence de « trois partis. L'un soutenait les *populares*, l'autre la *nobilitas*. La troisième tendance, *tenuis et infirma*, visait *ut componeretur* et n'a pas réussi ; Cicéron la suivait : quand il en a vu l'échec, il s'est rallié à la *nobilitas* » (p. 205). La *concordia* prend donc un double sens, « union » ou « compromis », dans les deux cas, garantie de paix civile (p. 206) : « au sens plein, (Cicéron) dit alors que la véritable concorde doit être à la fois entre les hommes et entre les groupes sociaux, qu'elle doit respecter les *dignitates* et qu'elle implique alors la *concordia ordinum*. Ou bien il voit dans la concorde la plus modeste garantie de la paix civile : elle se confond alors avec les compromis qui évitent, en dernier lieu, la guerre entre citoyens. » A. Michel observe le passage du *consensus bonorum* au *consensus populi* ou *ciuium*, à partir de son retour d'exil, qui marque la volonté d'une union plus large, de toute la société romaine, notamment dans les *Philippiques* (p. 207). Il fonde le *consensus* cicéronien sur la conception néo-académicienne du probable, qui garantit l'union (p. 211-212) : « L'accord des esprits, s'il permet aux doctes de s'unir entre eux et de s'accorder à l'instinct général, apparaît alors comme le garant du probable. On voit que le *consensus* joue un grand rôle dans la pensée philosophique de Cicéron... Enfin, dans l'idée de *consensus*, on voit se combiner les deux exigences apparemment contradictoires qui ont toujours régi l'action et la pensée de Cicéron. D'une part, pour atteindre la probabilité, qui est chez l'homme le degré suprême de la certitude, on doit



chercher l'accord des esprits ». Finalement, le passage de la *concordia* au *consensus* correspond à une vision politique et philosophique plus large (p. 217) : « Dans l'action historique, Cicéron, parti de l'exigence moralisante des *Catilinaires*, passe par la concorde, qui est recherche de l'équilibre minimum en politique pour aboutir à une autre exigence, globale, totale, héroïque : le *consensus populi*. Le passage d'une attitude à une autre se situe vers le temps du *De oratore* et du *De republica*. La pensée de Cicéron repose sur une théorie du droit naturel issue de l'éclectisme de l'Ancienne Académie. Elle combine la croyance dans la supériorité aristocratique des hommes compétents et le désir d'affirmer l'unité de l'humain... la réflexion cicéronienne... touche (de manière indirecte) à la question du contrat social et à la définition du *populus*. » G. Achard définit ainsi une étape de l'évolution de la *concordia* dans le *Pro Sestio* (« Le *Pro Sestio* : un programme conservateur révolutionnaire à l'usage de la jeunesse ? », VL 129, mars 1993, 17-25, p. 18-19) : « Cicéron souhaite donc réunir les forces vives de la cité, des hommes qu'unissent des liens réels, puisqu'ils disposent, grâce au système censitaire, du plus grand poids lors des votes et qu'ils ont en commun un certain niveau social, une certaine richesse et une solide moralité : il donne ainsi un fondement à la fois électoral, sociologique, économique et idéologique, voire philosophique, à cette *concordia*. Cette entente va plus loin que la simple *concordia ordinum*, qui regroupait sénateurs et chevaliers, de 63. Le consulaire essaie de constituer une sorte de parti des meilleurs citoyens de cette société hiérarchisée. C'est une étape importante de sa réflexion politique, qui aboutira à l'époque des *Philippiques* au *consensus omnium civium Romanorum*, le regroupement de tous les citoyens romains dignes de ce nom. » p. 24 : « Ce discours énonce pour la première fois, semble-t-il, à Rome un programme de gouvernement clair, original, le seul sur lequel aurait pu s'établir une vraie *res publica* hiérarchisée, et il donne à ce projet un support électoral efficace et ouvert. » C. Nicolet, *Les idées politiques...*, p. 65, étend l'élargissement de la *concordia ordinum* au *consensus universorum bonorum*, susceptible de fédérer autour de Cicéron l'ensemble des Italiens. Cicéron a « un programme : c'est la *concordia ordinum*, l'alliance des chevaliers, du Sénat, des notables locaux, excluant à la fois l'oligarchie extrémiste, le pouvoir militaire et l'agitation tribunicienne. Cette politique s'effondre en 60 av. J.-C.... L'acharnement de César, de Clodius et des populaires contre (Cicéron) lui fait rechercher une formule politique plus large, promise à un étrange avenir : l'assentiment de la majorité des "honnêtes gens" (le *consensus universorum bonorum*). La formule, qui sent sa philosophie grecque, a ceci d'original, pourtant, de compter parmi les *boni* l'élite de l'Italie, et jusqu'aux affranchis, que la noblesse n'était pas accoutumée à reconnaître pour tels. Mais l'essentiel réside dans le *consensus*, une sorte de plébiscite généralisé, un mouvement d'allégeance et d'unanimité nationale... » M. Bonjour, *Terre natale...*, p. 80, observe également que « la théorie du *consensus omnium* faisait assurément place aux citoyens de toute l'Italie ».

## ANNEXE N° 13 : LA VANITE DE CICERON

L'apparente vanité de Cicéron ressassant l'action de 63 et le retour triomphal d'exil de 57,

en vertu de la loi du droit d'auteur.

et l'affirmation de ce lien privilégié entre Rome et lui n'ont pas manqué de susciter des polémiques sans fin. J. Carcopino, *Les Secrets...*, s'acharne, pour dénoncer la vanité de Cicéron, à recenser les textes consacrés par l'orateur à son consulat de 63 (p. 400-402), négligeant le contexte des extraits cités, ainsi que la situation politique postérieure à 63, qui nécessite que Cicéron se protège par sa stratégie de perpétuation du souvenir (comme le relevait déjà Quintilien, *I. O.*, 11 : « En rappelant si souvent son consulat, on peut croire qu'il cédaient moins à un sentiment de vaine gloire qu'à un besoin de légitime défense. »). Le style même de J. Carcopino est tendancieux, dans le choix d'un vocabulaire méprisant pour relater les aventures de Cicéron en Cilicie en 51 (p. 404 : « ... Lorsqu'il se prévaut d'exploits invraisemblables et usurpés... Cicéron dramatise en un siège héroïque le banal investissement de la bicoque de Pindenissus... »). « Doctrinaire sans doctrine » (p. 374), Cicéron est coupable selon J. Carcopino (p. 374-376) de ne pas mettre en pratique dans ses lettres, dans son action, les principes philosophiques à l'œuvre dans ses dialogues et ses traités théoriques, contrairement à ce dont il se targue (p. 375) : « ... dans le temps où il limait, dans ses *Tusculanes* (I, 17-21) les preuves platoniciennes et pythagoriciennes de l'immortalité de l'âme, il les a biffées d'un trait en confiant à Toranius (*fam.* VI, 21) que "la mort est la fin suprême de toutes choses)". Il constate l'inaction, les atermoiements et la versatilité de Cicéron là où nous voyons certes l'impuissance, mais aussi la réflexion, le recul intellectuel et la remise en question permanente de toute certitude politique ou philosophique par la pratique du doute néo-académicien. Cf. C. Rouffart-Théâtre, « Cicéron, regards sur soi-même », *LEC* 60, 3, 1992, 197-216, qui prolonge la mauvaise foi de J. Carcopino, relève toutes les marques de vanité de Cicéron et se complaît à une analyse psychologique superficielle. Il se contente en effet de constater la susceptibilité de l'*homo nouus*, multipliant les termes relevant du lexique de la sensibilité (p. 198-203 : « Fine observation psychologique... le dépit de Cicéron, blessé par l'indifférence de Pompée... sa susceptibilité d'éternel *homo nouus*... il sent qu'on l'oublie... une sensibilité comme la sienne... lorsque Cicéron se vante complaisamment, se profile bientôt l'angoisse de perdre la gloire qu'il a connue... pour se rassurer sur sa grandeur »), et néglige le projet politique et la stratégie de défense de Cicéron. Tout est matière à dénonciation, voire à apitoiement ! Quand il consent à relever les analyses théoriques de Cicéron, c'est pour dénoncer sa rouerie d'avocat, alors qu'il déclare à Atticus (*Ad Att.* I, 14, 4) avoir manipulé Pompée par un discours outrageusement emphatique, devant le Sénat, en 61 (209-211). Or, le propos, loin de révéler le sens de l'esbrouffe d'un Cicéron désireux d'impressionner l'*imperator*, manifeste au contraire une conscience très claire des mécanismes de son art, l'éloquence, et du but poursuivi et atteint : un rapprochement politique avec Pompée. Prenant du recul, il se moque de lui-même, de sa grandiloquence calculée, et de Pompée, si facile à séduire. Il révèle ainsi des intentions politiques précises ; l'affubler de cette hypersensibilité préromantique paraît pour le moins réducteur : c'est faire d'un enjeu politique une simple affaire d'orgueil, c'est le limiter sommairement, dans un nivellement par le bas, à être ce « doctrinaire sans doctrine » défini avec véhémence par J. Carcopino.

L'aspiration supposée au rôle de *princeps* défini dans le *De re publica* est également sujet à discussion. Cf. P.-M. Martin, « Cicéron *Princeps* », *Latomus* 39, 4, 1980, 850-878, qui, comme Chr. Rouffart-Théâtre, use de clichés psychologiques méprisants et compatissants, et évite ainsi l'analyse politique : paranoïa et mégalomanie (p. 852),

“coquetterie” et “aveuglement” (p. 858), “auto-exaltation” (p. 862), “illusion commune aux gens de lettres” (p. 867), sentiment d’appropriation de la République (p. 868), susceptibilité et bouderie (p. 870), “rêve d’intellectuel” (p. 875), font passer l’orateur pour un doux rêveur ignorant tout de la vie politique tout en lui attribuant l’ambition démesurée d’établir une tyrannie cicéronienne ! G. Achard reprend le sujet avec plus de mesure et rappelle toutes les théories concernant l’identité de ce *princeps* (« Le *De Republica* : une candidature déguisée ? », *Latomus* 49, 2, 1990, 370-382) : théorique (p. 370 : «... il voulait seulement définir les qualités que doit posséder tout homme politique de haut rang. ») ou réel (p. 371 : « ... Cicéron avait en tête un *princeps* unique. ») ? Pompée (p. 375) ? César (p. 375-376) ? Milon (p. 376) ? Curion (p. 376) ? Finalement, Cicéron lui-même « a donc bel et bien endossé un temps — ne fût-ce qu’en imagination — le rôle de *princeps* (p. 377), comme d’autres l’ont suggéré (entre autres P.-M. Martin, à qui il reproche de ne pas avoir utilisé le *De republica* pour le démontrer, p. 378). Mais, plus nuancé, G. Achard interdit tout rapprochement du principat cicéronien avec l’augustéen : « il n’est concevable que dans le cadre républicain (*rep.* I, 34)... Cicéron veut une dictature traditionnelle... Le *De republica* pourrait être une sorte de contrat entre le rédacteur et les citoyens » (p. 381). Et de conclure (p. 382) : « Le *De republica*, comme le *De oratore*, semble bel et bien une requête discrète de principat de la part de Cicéron, qui emploie le seul moyen véritable dont il dispose, son génie d’écrivain, un génie grâce auquel il métamorphose le livre en arme politique et en contrat de gouvernement. » On trouvera une bibliographie étendue sur le sujet dans ces deux articles (P.-M. Martin p. 850 ; G. Achard p. 370-371).

H.-I. Marrou, « Défense de Cicéron », *RH* 177, 1936, 51-73, analyse ce courant hostile à Cicéron et trouve ses racines (p. 52 : pour Mommsen, il est “avocat à tout faire, parvenu gonflé d’orgueil, nageur entre deux eaux, girouette politique” ; Drumann constitue “le réquisitoire le plus malveillant, le plus uniformément cruel qui ait jamais été dressé.”) chez les historiens allemands T. Mommsen, (*Histoire romaine*, trad. Alexandre, VI, 332-333, 379-381 ; VII, 150-151) et Drumann (*Geschichte Roms* V, 230-708 ; VI, 1-604, 679-692). A. Piganiol (*Conquête romaine*, p. 383) et J. Carcopino (*Histoire romaine* II, 1, p. 535-536, 569 ; 2, 619, 666-667, 672, 723, 739-740) ont constaté l’échec de Cicéron (p. 54). Retraçant sa carrière, H.-I. Marrou constate l’attachement à la tradition de Cicéron, qui « par éducation devint conservateur au sens sentimental du mot : un homme qui pense les problèmes de l’Etat en fonction de la tradition, du passé ; qui n’attend rien de l’avenir, ni progrès, ni révolution féconde, mais qui se reporte sans cesse avec nostalgie vers une époque révolue où son idéal lui paraît s’être réalisé et que tout son effort tend à faire revivre dans le présent. » (p. 60). Il justifie cet attachement par sa condition d’*homo nouus* et les difficultés qui en découlent dans la quête des honneurs (p. 56). Toutefois, pour justifier Cicéron, Marrou a tort de se livrer à une analyse psychologique, plutôt que politique ou sociale, du « complexe de l’*homo nouus* » (M. Ruch) pour expliquer sa vanité d’*homo nouus* provincial parvenu aux plus hautes fonctions (p. 66) et finalement reconnaître son échec politique et historique, afin de sauver le personnage (le chercheur avoue avec regret que « le personnage a plus d’intérêt que le rôle », p. 71). Cette concession faite aux détracteurs de Cicéron, malgré les bonnes intentions affichées, nie à la fois les mérites et la constance politique de l’orateur, et renonce à détruire sa réputation de versatilité (p. 71). Cf. aussi la réponse d’A. Piganiol au livre de J. Carcopino, « Un

ennemi de Cicéron (à propos d'un livre récent) », *RH* 201, 2, 1949, 224-234, et J. André, « Les relations politiques et personnelles de Cicéron et Asinius Pollion », *REL* 24, 1947, 151-169, p. 152-153, sur les conditions de publication de la *Correspondance* de Cicéron.

G. Boissier, *Cicéron et ses amis...*, relevait déjà les jugements catégoriques et définitifs des historiens allemands Drumann et Mommsen sur Cicéron, « un égoïste et un myope... un feuilletoniste et un avocat » (p. 26), pour dénoncer leur portée idéologique ; pour G. Boissier (p. 27), Mommsen, « toujours préoccupé du présent dans ses études du passé... poursuit dans l'aristocratie romaine les hobereaux de la Prusse et... salue d'avance dans César ce despote populaire dont la main ferme peut seule donner à l'Allemagne son unité. » J. Béranger, « Dans la tempête : Cicéron entre Pompée et César, 50-44 av. J.-C. », *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, 29 décembre 1947, 41-54, repris dans *Principatus, études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, recueil publ. F. Paschoud et P. Ducrey, Genève, Droz, 1973, 77-95, 107-115, dépasse la défense parfois maladroite d'H.-I. Marrou et affirme enfin les mérites politiques de Cicéron confronté à des choix difficiles pour les contemporains des événements, contredisant ainsi le jugement de Mommsen (VII, p. 275, trad. Franck, 1863-1889), p. 107-108. Cf. aussi le bel article de P. Grenade, « Autour du *De re publica* », *REL* 29, 1952, 162-183, p. 182, qui affirme « la rigoureuse unité (de) la carrière de Cicéron : celle que lui donne la fidélité à un grand idéal politique. Cette unité profonde d'une vie politique traversée par un noble dessein... a été délibérément sacrifiée par J. Carcopino... » ; il réfléchit également à l'identité du *princeps* cicéronien et refuse la proposition de Pompée (p. 163). R. Marache, « Cicéron en face de César au début de la guerre civile », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 291-295, réaffirme contre J. Carcopino l'honnêteté et le courage de l'attitude politique de Cicéron face à César. A. Haury, « Les secrets d'un triomphe manqué », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 129-136, p. 133-135, justifie le désir du triomphe chez Cicéron à son retour de Cilicie et la nécessité pour lui de créer un parti : « ... le désir de triompher ne tenait donc pas chez Cicéron à la vanité seule. Les chances d'éviter à la fois les guerres civiles et la dictature dépendaient de l'existence d'un tiers parti. Or, ce tiers parti existait, c'était celui des meilleurs citoyens. Son représentant le plus titré était Cicéron. Consul véritablement national, augure après la mort de Crassus, maintenant *imperator*, le triomphe l'eût placé, entre les deux triumvirs, ses amis, Pompée, vieux chêne chargé de trophées, et César, non encore triomphateur, dans une position d'arbitre... comment lutter contre l'adroite propagande césarienne du *Journal de Rome* et des *Commentaires* sans recourir aussi à des moyens publicitaires comme le triomphe ? »

P. Grimal, « A la recherche du "vrai" Cicéron », *VL* 127, septembre 1992, 5-10, évoquant le mépris de J. Carcopino pour Cicéron (p. 5), affirme au contraire la volonté d'exemplarité manifestée par le consulaire dans la remémoration permanente de son comportement, salubre pour la République, destinée à souder ses concitoyens dans le *consensus* (p. 8) : « ... faire son propre éloge était pour Cicéron la manière la plus efficace de ressouder le groupe des "honnêtes gens", c'est-à-dire tous ceux qui estimaient que le respect des lois était la condition nécessaire à la survie de l'Etat. L'image que Cicéron voulait donner de lui-même n'était pas destinée à satisfaire sa vanité ; elle constituait un exemple en montrant comment un consul courageux pouvait combattre avec succès les factions qui introduisaient la division dans l'Etat. »

## ANNEXE N° 14 : LA MEMOIRE DES MORTS

J.-P. Vernant, *Autour des morts, mémoire et identité* : actes du Ve colloque international sur la sociabilité, Rouen, 19-21 novembre 1998, préface, dir. O. Dumoulin et F. Thelamon, Rouen, 2001, 9-10, p. 10, évoque ainsi une cérémonie qui rend hommage au souvenir collectif de soldats athéniens morts à la guerre : « ... les cercueils sont amenés, l'oraison funèbre est prononcée, mais aucun nom n'est indiqué. La mémoire a en quelque sorte pour objet la cité elle-même, le groupe dans son abstraction. Les noms seront ensuite portés sur les stèles, mais au cours de la cérémonie — cérémonie aux morts d'une guerre précise pourtant — c'est tout le vieil idéal aristocratique de l'exploit guerrier qui permet d'échapper à cette espèce de gouffre qu'est la mort, gouffre dans lequel toute culture doit sombrer. Ainsi est gérée cette remembrance d'une façon telle que c'est le corps civique tout entier qui est bénéficiaire de tout ce passé remémoré. » Ces observations pourraient fort bien s'appliquer à l'*ara uirtutis* des soldats tombés devant Modène. Cf. P. Schmitt-Pantel, « Evergétisme et mémoire du mort. A propos des fondations de banquets publics dans les cités grecques à l'époque hellénistique et romaine », *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 177-188, p. 183, sur le souvenir des évergètes répercuté sur leur descendance, de façon dynastique : « La mémoire privée et la mémoire civique n'ont pas le même pouvoir dans la cité. En effet, la mémoire civique n'est pas seulement le souvenir d'un fondateur-évergète particulier. La mémoire acquise par la fondation — et au-delà par la pratique évergétique — perpétue après la mort la qualité d'évergète du citoyen, mais rejaillit aussi sur la descendance et contribue à inscrire toute la famille du fondateur au rang des notables. La mémoire civique joue un rôle important dans la reproduction du système social. ». N. Belayche, « La neuvaine funéraire », *La mort au quotidien dans le monde romain* : actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV, Paris-Sorbonne, 7-9 octobre 1993, éd. F. Hinard, Paris, De Boccard, 1995, 155-170, récapitule les rites funéraires romains et montre l'importance de la remémoration qui leur est associée : *ius imaginum* — le cortège des *imagines* avait fortement impressionné Polybe (VI, 53-54) — (p. 160 : « Le *ius imaginum* est d'ailleurs un des sceaux de la noblesse, celle qui donc ne meurt jamais puisque ses ancêtres sont périodiquement revivifiés. ») ; *laudationes funebres* (p. 161 : « Les *laudationes funebres* prennent, au plan du discours, le relais de la représentation jouée. Elles font revivre les vertus civiques et publiques du mort et de sa lignée masculine. ») ; *monumenta* au bord des routes (p. 166 : « On sait que la présence du mort est définitivement assurée par sa mémoire. Le vocabulaire en est connu et clair, qui parle de *monumentum* pour le tombeau, donc de signe, et de *memoria* pour la pierre qui reçoit l'épithaphe... La présence est une fois encore essentiellement civique, trace laissée dans la mémoire de la collectivité, parfois responsable de sa persistance et rappelée à tout passant que souvent l'épithaphe interpelle... La localisation même des tombeaux, au bord des grandes voies d'accès aux villes, assure une visibilité maximale et permanente de la présence... Ces présences-souvenirs, dont les monuments divers encombrant les hauts lieux civiques de

Rome, sont périodiquement revivifiés lors de la sortie des *imagines* dans les cortèges funèbres. ») ; toutes ces pratiques sont autant de marques du souvenir des ancêtres des grandes familles, donc du pouvoir de leurs descendants (p. 166-167 : « Polybe a très finement noté, dans son “ethnographie” des coutumes funéraires romaines, le rôle de l’oraison funèbre dans l’annihilation de la mort. “la réputation qui s’attache à la valeur de ces héros se renouvelant constamment, la gloire des hauts faits reçoit l’immortalité, en même temps que la renommée de la patrie devient familière à la masse du peuple et passe à la postérité” (VI, 54, 1-2). L’ami des Scipions a clairement saisi le double effet pédagogique et politique de cet usage. Pour la *nobilitas* dirigeante des derniers siècles de la République, le souvenir compte parce qu’il est actif. Mais Polybe laisse aussi clairement entendre que l’objectif de cette *memoria* guide les actions de la vie. La mort n’existe pas puisque les valeurs portées par les disparus continuent de bâtir le film de la vie. La présence des acteurs décédés de l’histoire confirme à la *nobilitas* son droit à commander. »). Sur la place des épitaphes dans la préservation du nom, donc de la personne du mort, cf. G. Sanders, « Sauver le nom de l’oubli : le témoignage des CLE d’Afrique et *aliunde* », *L’Africa romana* VI, 1, 1989, 43-79. F. Dupont, « Les morts et la mémoire : le masque funèbre », *La Mort, les morts et l’au-delà dans le monde romain*, actes du Colloque de Caen, 20-22 novembre 1985, dir. F. Hinard, Caen, 1987, 167-172, p. 168, précise le *ius imaginum* : « Le *ius imaginum*, ou droit de posséder des images d’ancêtres, est le privilège de la *nobilitas*, patricienne ou plébéienne, du moins depuis que les plébéiens ont accès aux *honores*. Réciproquement, posséder des images d’ancêtres est la seule façon d’être noble, c’est-à-dire, pour reprendre les termes latins, de posséder des ancêtres. Ce qui signifie qu’à Rome il n’y a d’autre mémoire généalogique que celle des images... Le *funus indictuum*, les funérailles où il y a des *imagines*, n’est pas la glorification du mort mais de ses ancêtres. C’est pourquoi les hommes nouveaux essayent de se retrouver des ancêtres “honorables”. » H. Lavagne, « Le tombeau, mémoire du mort », *La Mort, les morts et l’au-delà dans le monde romain*, actes du Colloque de Caen, 20-22 novembre 1985, dir. F. Hinard, Caen, 1987, 159-166, évoque l’importance de la mémoire dans la construction du tombeau (p. 159 : « ... le tombeau est édifié pour être un signe, souvent ostentatoire, et rappeler par son décor et son inscription un individu dont on veut perpétuer la mémoire. Il est *μνημειον* *monumentum* dans toute l’acception du terme, et ce mot, dans l’épigraphie funéraire garde toujours sa résonance étymologique... Le tombeau apparaît donc bien comme une mémoire du mort et l’affirmation d’une valeur individuelle. »), édifice essentiel pour les Romains (F. Hinard évoque « l’incomparable richesse linguistique du vocabulaire qui le désigne », p. 160). Il est destiné à faire vivre le souvenir du mort auprès de la postérité, comme le confirme le cas de Tullia (p. 161 : « Quelle que soit la signification philosophique de l’“apothéose” de Tullia, son cénotaphe ne peut être “mémoire du mort” que s’il s’adresse aux vivants, non pas simplement aux membres de la famille qui l’ont connue, mais au passant futur, pour qui il est toujours le “livre à venir”. »).

E. Valette-Cagnac, *La lecture à Rome : rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997, étudie l’impact de la lecture de l’épitaphe dans la célébration de la mémoire du mort (p. 95) : « L’idée que la seule mention du nom puisse assurer au défunt une forme d’immortalité suppose que l’on reconnaisse à l’écriture funéraire une valeur pragmatique et, par conséquent, qu’on accorde à la lecture de l’épitaphe une fonction performative. Par son

---

regard — et éventuellement sa voix — se posant sur les mots, le lecteur a le pouvoir de faire “re-vivre” le mort. Ce processus est analysé de façon détaillée par H. Faüsle, dans un ouvrage dont le titre résume parfaitement le thème central et l’enjeu, “le monument, garant du souvenir”. L’auteur, en d’autres termes, analyse comment le tombeau et l’inscription qui l’accompagne peuvent assurer au mort une forme de survie dans la mémoire des vivants. » L’inscription funéraire vient donc compléter le tombeau dans sa fonction commémorative (p. 108) : « La figure du lecteur d’inscriptions fournit un point de vue intéressant pour observer comment s’articulent d’une part la louange et la parole poétique — la mémoire phatique et auditive — et d’autre part le monument funéraire — la mémoire oculaire. »





# INDEX

## INDEX NOMINUM

Lorsqu'un astérisque accompagne un numéro de page, il signale que le nom apparaît en note de bas de page.

Académos (les jardins d') : 253

L. Accius : 325, 406

Actium : 421\*, 442, 479

Aelius Stilo : 135\*

Q. Aelius Tubero : 492

M. Aemilius Lepidus (censeur de 179) : 455

M. Aemilius Lepidus (cos. 78, père du suivant) : 411\*, 455

M. Aemilius Lepidus (triumvir) : 166, 168, 169\*, 348, 349, 374, 443\*

L. Aemilius Paulus : 197, 286

M. Aemilius Porcina : 107

M. Aemilius Scaurus : 292, 304, 344, 345, 365\*, 467

M. Aemilius Scaurus (père du précédent) : 292\*  
Aerarium : 330\*, 416, 498  
Aesopus : 406  
Aetius : 226\*  
Afranius : 7  
Afrique : 129\*, 151  
Albert le Grand : 62\*  
Alexandrie/Alexandrins : 142, 293, 345  
Alfenus : 449  
Allemagne : 496  
Allobroges : 328, 366  
Alpes : 375\*  
Amisos : 214\*  
Ammien Marcellin : 474, 475  
Amphictyons : 239  
T. Ampius Balbus : 24, 272  
Andron de Laocidée : 164  
M. Annaeus Lucanus : 437  
L. Annaeus Seneca (le rhéteur) : 50\*, 51\*  
L. Annaeus Seneca (le philosophe) : 56\*, 162\*, 164, 168\*, 169\*, 170\*, 190\*, 267\*, 457\*  
T. Annius Milo : 166, 290, 295\*, 324, 328, 336 à 338, 343, 344\*, 390, 416, 495  
Antiochus (roi de Syrie) : 285, 387  
Antiochus/Antiochos d'Ascalon : 186\*, 214\*, 217, 256, 257, 484 à 486  
Antipater de Sidon : 19, 81  
Antistius : 19, 153  
C. Antonius (frère du triumvir) : 324  
C. Antonius Hybrida : 324  
M. Antonius (l'orateur) : 15, 17 à 19, 21, 22, 27, 30 à 32, 43 à 53, 56, 58 à 61, 68 à 73, 77 à 80, 83, 99, 108, 110 à 115, 122 à 124, 126, 131 à 135, 215, 242, 243, 245, 246, 362, 482, 492  
M. Antonius (le triumvir) : 121, 166, 168, 295, 302, 310 à 312, 324, 326, 327, 338, 349, 352 à 357, 384 à 386, 388, 390, 392, 395, 396, 408, 411 à 413, 417 à 419, 435 à 442, 446, 447, 457, 459, 460, 466, 470, 478, 479  
Apollon délien (temple d') : 398

Apollonius : 142  
L. Appuleius Saturninus : 298, 341  
M'. Aquilius : 122, 123, 124  
Ara Pacis : 394, 479  
Ara Virtutis : 392, 394\*, 479  
Arausio : 113\*  
Arcésilas : 484, 486, 487  
Archimède : 188, 189, 252, 260  
Argiens : 406  
Aricia/Aricie : 436  
Aristippe : 224\*  
Aristogiton : 343  
Ariston : 224\*  
Aristote : 8 à 10, 12\*, 13, 14\*, 19\*, 36\*, 37\*, 39\*, 45\*, 63\*, 68, 89\*, 90, 96, 102\*, 116, 169\*, 177\*, 178\*, 183, 187\*, 190\*, 209, 224\*, 225\*, 247\*, 257, 268\*, 283\*, 285, 460\*, 467, 482  
Arpinum : 46\*, 202, 253, 262\*, 298\*, 299\*, 301\*, 302\*, 380  
Artémon : 164  
Asculum : 292  
Asie : 18, 50, 126, 163\*, 164, 165, 217, 272, 326, 339, 342, 375, 402, 423, 485  
C. Asinius Pollion : 129, 166, 168  
Athènes/Athéniens : 45\*, 138\*, 214\*, 237, 246, 252 à 255, 343, 409\*, 459, 460\*, 497  
Atia : 436  
Auguste : voir C. Iulius Caesar Octavianus  
Aulu-Gelle : 7  
Aurelius Augustinus : 472, 473, 481  
C. Aurelius Cotta : 24, 25, 27\*, 81, 133, 135, 210\*, 299, 492  
Auscum : 412  
Autronius : 329, 443, 444, 452  
Barbares : 292, 453  
Béotie : 427  
Bithynie : 323  
Bologne : 168\*  
Brindes : 148

Byzance : 433  
Metelli : 294, 342, 380, 396\*  
L. Caecilius Metellus : 396\*  
M. Caecilius Metellus : 396  
Q. Caecilius Metellus Celer : 375\*, 421\*, 447, 448  
Q. Caecilius Metellus Creticus : 396  
L. Caecilius Metellus Dalmaticus : 292  
Q. Caecilius Metellus Macedonicus : 294  
Q. Caecilius Metellus Nepos : 293, 294, 363\*, 375, 454\*  
Q. Caecilius Metellus Numidicus : 293, 294  
Q. Caecilius Niger : 340, 395, 396  
A. Caecina : 126, 372\*  
Caelii : 306  
L. Caelius/Coelius Caldus : 300\*  
M. Caelius/Coelius Rufus : 27\*, 152, 160, 295\*, 350, 415, 421\*, 447, 452, 461\*  
Calchas : 222  
Calidius : 71\*, 109  
Calpurnia (*gens*) : 409  
M. Calpurnius Bibulus : 172, 352  
L. Calpurnius Piso Caesoninus (cos. 58) : 395, 409, 410, 417, 424\*, 431, 433 à 435, 455\*  
Campus Martius/Champ de Mars : 393\*, 416, 477  
Canuleius : 298\*  
C. Capito : 153  
Capitole : 295, 368, 390, 413, 419  
Capoue : 322, 323  
C. Carbo : 17, 107, 111, 233  
Carnéade : 50, 72\*, 73\*, 113, 254, 268\*, 484, 486, 487  
Carpinatus : 402  
Carthage/Carthaginois : 230, 261, 400, 414  
Cassii : 342  
C. Cassius Longinus (meurtrier de César) : 136, 326, 358\*, 394\*, 413, 438, 446  
L. Cassius Longinus : 328, 329  
Castor : 44

---

Catulle : 4, 5, 11, 421\*

Cérès : 399

Charmadas : 50, 56, 62\*, 78, 484

Chimère : 224\*

Chrysippe : 26, 483

Cibyrates : 152

Cilicie : 142, 152, 155, 160, 162, 163\*, 164, 357\*, 394\*, 397, 495, 496

Cimbres : 113\*, 295, 299\*, 425, 428

Cispus : 451, 452

Claudia (*gens*) : 410, 421\*

Ap. Claudius Caecus : 411\*

Ap. Claudius Crassus : 28\*

C. Claudius Marcellus (cos. 49, cousin du suivant) : 157, 296

M. Claudius Marcellus (cos. 51) : 138, 145, 146, 260\*, 296, 346

M. Claudius Marcellus (cos. 222, vainqueur de Syracuse) : 418

Ap. Claudius Pulcher : 162, 163\*, 166\*, 264, 345, 427

Attius Clausus : 410

Cléanthe : 483

Clinia : 300

Clitomaque : 484

Clivus Capitolinus : 367\*

Clodia : 375, 411, 421, 447, 452

C. Clodius : 165

P. Clodius Pulcher : 125, 146, 166\*, 279, 290, 294, 298\*, 300, 324, 329\*, 330\*, 336\*, 337, 343, 365, 366, 370 à 372, 375\*, 378, 379, 390, 395, 409\*, 410, 411\*, 415 à 417, 421, 424 à 429, 431, 452, 455, 457, 485, 494

Sex. Clodius/Cloelius : 415\*

A. Cluentius Habitus : 112, 120, 121, 296

Colone : 253

Concorde/*Concordia* (temple de la) : 28\*, 366, 367, 368

Congus : 73

Corfinium : 136

Coriolan : 244\*, 489

Corneille : 253\*

Cornelii /Scipiones : 132, 194\*, 260, 291\*, 342, 493, 497  
C. Cornelius : 444  
L. Cornelius Balbus : 129, 307, 342  
L. Cornelius Balbus (neveu du précédent) : 129, 210\*  
L. Cornelius Cinna : 136\*, 411, 439  
M. Cornelius Cethegus : 246, 247  
P. Cornelius Dolabella : 169\*, 295\*, 326, 327, 341\*, 402, 413, 414, 438, 439, 460, 461  
P. Cornelius Lentulus (oncle de Lentulus Sura, allié d'Opimius en 121) : 411\*  
L. Cornelius Lentulus Crus : 129, 157  
P. Cornelius Lentulus Spinther : 160, 169, 234, 270, 313, 317, 344, 375, 376, 378, 381, 382, 406, 422, 423  
P. Cornelius Lentulus Sura : 411\*, 435  
P. Cornelius Scipio Aemilianus : 19\*, 23, 109, 111\*, 174, 175\*, 193, 197, 206, 238, 259 à 261, 265\*, 267, 268\*, 280 à 283, 284\*, 286\*, 287\*, 391, 400, 402, 414, 492  
P. Cornelius Scipio Africanus maior : 174 à 178, 181, 182, 260, 261, 263, 287\*, 341\*, 344\*  
P. Cornelius Scipio Nasica : 401, 402  
L. Cornelius Sulla : 32, 53\*, 135, 136\*, 214\*, 296\*, 299, 300\*, 305, 421\*, 424\*, 431, 439, 450, 455\*, 474  
P. Cornelius Sulla : 328, 329, 332, 333, 443 à 445  
P. Cornelius Tacitus : 244\*, 483  
Q. Cornificius : 144  
Cremutius Cordius : 358\*  
Critolaos : 113  
Cronos : 7  
M'. Curius : 281, 306  
P. Cuspius : 151, 152  
Cyrénaïque : 224  
Cyrus : 195, 196, 348, 382  
Dalmates : 292  
Decimus : 37  
Decius (libraire) : 151  
P. Decius Mus (les trois consuls et leur descendant) : 411, 412, 467  
Déjotarus : 310, 326, 327, 346, 348, 458, 459

- 
- Délos : 263\*
- Delphes : 263\*
- Démétrius de Phalère : 109, 249\*
- Démocharès : 249\*
- Démosthène : 78, 79, 124\*, 249\*, 254
- Denys : 161
- Descartes : 219\*, 453
- Diane (statue de) : 400
- T. Didius : 300\*, 306
- Diodote : 135\*
- Diogène le stoïque : 113, 483
- Diogène Laërce : 199\*, 200\*, 205\*, 483
- Dion : 13
- Dioscures : 44
- Domitien : 423\*
- Cn. Domitius Ahenobarbus : 127
- L. Domitius Ahenobarbus (père du précédent, tué à Pharsale) : 127, 158
- Dyrrachium : 314, 318, 434
- L. Egnatius Rufus : 153, 154
- Egypte : 394\*
- Eleusis : 263\*
- Eleuthérociliciens : 357\*
- Encolpe : 36
- Enée : 276\*, 313\*, 476\*
- Enfers : 251\*, 294\*, 476
- Ennius : 184, 247, 262\*, 267, 268, 280\*
- Epaminondas : 184
- Epicure : 25, 127, 198 à 208, 210 à 214, 219\*, 223, 224, 226, 254, 255\*, 316\*, 348\*, 409\*, 466
- Espagne : 142, 166, 282, 304\*, 394\*
- Etrusques : 158\*, 412\*
- Eupolis : 109
- Euripide : 177\*, 209
- Q. Fabius Maximus Cunctator : 19\*, 194\*, 241

M. Fabius Quintilianus : 13\*, 31, 36\*, 45\*, 55, 56\*, 62\*, 76\*, 78\*, 140\*, 495  
C. Fabricius : 281  
C. Fannius : 280, 281, 492  
C. Fannius Chaerea : 120, 121  
Fidènes : 234, 387  
M. Fonteius : 291, 292, 466, 490  
P. Fonteius : 410  
Fortune : 201, 202  
Forum : 18, 28\*, 390, 409\*, 429\*, 442, 448\*  
S. Freud : 38\*  
Q. Fufius Calenus : 324  
A. Fulvius : 295\*  
M. Fulvius : 455  
M. Fulvius Flaccus : 425, 426\*  
M. Furius Camillus : 158\*, 367  
P. Furius Crassipès : 323  
A. Gabinius : 293, 345, 366, 637, 409, 433, 455\*, 456\*  
Gadès/Gaditains : 129, 307, 342  
C. Galba (fils du suivant) : 263  
Ser. Galba : 70, 71, 104, 109, 111, 122, 123  
Q. Gallius : 129, 153, 154  
Gaule/Gaulois : 29\*, 158\*, 166, 168, 169\*, 328, 351, 360\*, 394\*, 412\*  
Gaule cisalpine : 295, 356, 375\*  
Gaule transalpine : 348, 454  
L. Gellius : 82  
Glaucia : 450  
Gracques : 262\*, 285  
Q. Granius : 109  
Gratius : 417\*  
Grattius : 416\*  
Grèce/Grecs : 7 à 10, 13\*, 25\*, 31, 32, 41, 50, 56, 68, 78\*, 115, 124\*, 148, 157, 158, 172, 186\*, 214\*, 216, 222, 239, 253\*, 263\*, 267\*, 309, 313, 317, 324, 373\*, 376\*, 386\*, 408, 453, 488, 489, 492  
Hagésarétus de Larissa : 164



- 
- Hannibal : 370  
Harmodius : 343  
Hasdrubal : 241\*  
Hélène : 74, 238  
Helvius de Formiae : 455\*  
Henna (temple d') : 399, 400  
Héraclée : 417\*  
Héraclite de Tyr : 256, 483  
Hercule : 286, 287  
Herennius (l'assassin de Cicéron) : 378  
Hermagoras de Temnos : 13\*, 72\*  
Hermès de Tyndaris : 521\*  
Hérodote : 453  
Hésiode : 7  
Hiéras : 458, 459  
Hiéronyme : 224\*  
Hippias d'Elide : 10\*, 34\*, 60  
A. Hirtius : 27\*, 354, 391, 392\*, 393, 394\*, 409\*, 446  
L. Hirtuleius : 89\*  
Homère : 81\*, 189, 222, 262\*  
Horatius : 342  
Q. Horatius Flaccus : 6, 342\*, 385  
Q. Hortensius Hortalus : 20, 81, 84, 85, 125, 137, 139, 155, 156, 187, 215, 295\*, 298, 320, 396, 483, 485, 492  
V. Hugo : 481\*  
Hypéride : 248, 393\*  
Idoménée : 203\*, 205  
Irlande : 23\*  
Isocrate : 72\*, 89\*  
*Italia/Italie/Italiens* : 27\*, 158, 161, 170, 172, 317, 322, 337, 338, 352, 365\*, 379, 380, 405, 437, 468, 481, 494  
C. Iulius Caesar : 29\*, 34\*, 84, 116, 121, 127, 129, 136, 138, 139, 141 à 143, 145, 146, 148, 152, 153, 156 à 158, 161, 166\*, 169 à 173, 196\*, 244, 272, 274\*, 276\*, 282, 293\*, 295\*, 296, 305\*, 307, 309 à 311, 313, 316, 317, 319, 321, 324, 325\*, 330\*, 341, 342, 346, 347\*, 348, 351 à 353, 355, 368, 371\*, 375\*, 384, 394\*, 409\*, 412\*, 418, 419,

424\*, 431\*, 435, 436, 437\*, 439, 441, 442, 445, 450, 454 à 461, 472\*, 474, 475, 477, 478\*, 484, 485, 494 à 496

C. Iulius Caesar Octavianus : 142, 153\*, 168, 169, 295\*, 303\*, 341\*, 353 à 356, 392\*, 393, 394\*, 417\*, 436, 442, 446, 447, 474 à 479

C. Iulius Caesar Strabo : 21, 27\*, 108, 241, 492

Iunii : 275, 276

P. Iunius : 298

Iunius Brutus (accusateur opposé à Licinius Crassus) : 112

D. Iunius Brutus (consul avec P. Scipio) : 109

L. Iunius Brutus (consul de 509) : 238, 246, 247\*, 287

M. Iunius Brutus (père du suivant) : 455\*

M. Iunius Brutus (meurtrier de César) : 30, 78, 79, 85, 124\*, 129, 136, 138, 236, 247\*, 248, 249, 253, 267\*, 275, 276, 278, 293\*, 324 à 326, 352, 353\*, 354, 355\*, 356, 357, 358\*, 384, 394\*, 438, 446, 455, 468

pseudo-Brutus : 355 à 357

D. Iunius Brutus Albinus : 169\*, 295, 326, 351, 352, 354, 394\*, 419, 420, 439

Janicule : 375\*

Juba : 394\*

Junon (temple de Crotone) : 74, 235

Junon (temple de Malte) : 399

Jupiter capitolin (temple) : 379, 384, 390

Kant : 92\*

Labienus : 478

T. Labienus : 341

Lacédémoniens : 239, 252

Lactance : 284

C. Laelius : 19\*, 23, 142\*, 193, 206, 241, 242, 280 à 283, 492

Laodicée : 164, 235, 387

Laterensis : 314 à 317, 320, 324, 422

Latins : 13\*, 412\*, 488

Lesbia : 421\*

Léthé : 476

Leuctres : 277, 278

Libera : 399

Libitine : 385

- Licinius (tribun de la plèbe) : 28\*
- A. Licinius Archias : 126\*, 176\*, 279\*, 301\*, 339, 363, 417\*, 485
- L. Licinius Crassus (l'orateur) : 16 à 19, 26, 27, 28\*, 29 à 31, 34, 36\*, 60\*, 63 à 66, 68 à 74, 79, 80\*, 81, 83, 91, 107, 108, 110 à 116, 122, 132 à 135, 137, 139, 245, 246, 251, 265\*, 274\*, 362, 384, 450\*, 481, 482, 490, 492, 496
- P. Licinius Crassus (père du suivant ; cos. 97) : 411
- M. Licinius Crassus Dives (cos. 70 ; 55) : 136, 142, 143, 150, 411, 424\*
- L. Licinius Lucullus (l'adversaire de Mithridate) : 26, 49\*, 50\*, 82\*, 214 à 226, 228 à 230, 256, 257, 261, 339, 416\*, 417\*, 421\*, 450\*, 463, 467, 484, 485
- M. Licinius Lucullus (le fils du précédent) : 262
- L. Licinius Murena : 303, 304, 306, 342
- Q. Ligarius (exilé) : 152, 153, 346, 372\*, 457, 458
- T. Ligarius (frère du précédent) : 457
- Ligures : 7
- L. Livinius Tryphon : 161, 162
- M. Livius Drusus (tr. pl. 91) : 133
- M. Livius Macatus : 241\*
- M. Livius Salinator : 241
- M. Lucceius : 244, 245\*, 274, 279\*, 363, 385\*, 386\*, 474, 488, 489 à 491
- Lucques : 136, 169, 170, 307, 424\*, 454
- Lucrèce (l'héroïne) : 277, 448
- T. Lucretius Carus : 196\*, 200\*, 207\*, 211\*, 257\*, 316\*
- Lupercales/Luperques : 442
- Lusitaniens : 122
- Q. Lutatius Catulus (le père, consul en 102) : 27\*, 113, 115, 116, 135, 296, 416, 425 à 428, 424\*
- Q. Lutatius Catulus (le fils, consul en 78) : 26, 295, 402, 429, 485, 492
- Lysias : 248
- Macédoine : 286, 314, 352, 366, 433
- Malleolus : 402
- Malte : 398, 399
- Manlii : 304\*
- A. Manlius Torquatus (ami de Pompée) : 147, 149
- L. Manlius Torquatus (accusateur de P. Sulla et interlocuteur épicurien du *De finibus*) : 20, 22, 50\*, 81, 82, 138, 179, 202 à 204, 207\*, 226, 229, 298\*, 328, 329, 331,

332, 348\*, 409\*, 430, 431, 445, 463

M. Manlius Vulso Capitolinus : 430

Marc-Aurèle : 205

L. Marcius Philippus (cos. 91) : 133, 134

Q. Marcius Philippus : 154

Marii : 306

C. Marius : 135, 136\*, 209, 224, 247\*, 257, 258, 262\*, 263\*, 295, 298\* à 301\*, 302\*, 308, 341, 368\*, 380, 421\*, 428, 450, 473\*

M. Marius : 152, 157, 159

M. Marius Gratidianus : 421\*

Marseille : 396\*

C. Matius : 142, 148, 149

Massinissa : 260

C. Memmius : 255\*, 433

Mémoire/*Memoria* : 7, 9, 393\*

Ménédème : 78, 79, 300\*

Menenius Agrippa : 372\*

Messine : 403

Métaure : 241\*

Métrodore de Scepsis : 10\*, 18, 25, 41, 50, 52, 56, 62\*, 65, 463

Milet : 24, 296, 402

*Minerva*/Minerve : 7, 156

Mithridate : 10\*, 25\*, 76\*, 217, 308, 310, 321\*, 339, 408, 485

Mnémosyne/*Mnēmosunē* : 7, 9, 187\*, 393\*

Modène : 166, 175\*, 326, 327, 341\*, 352 à 354, 390, 419, 447, 455, 497

Molon de Rhodes : 76\*, 135\*

Montaigne : 75, 208\*

P. Mucius : 243\*

Q. Mucius Scaevola Augur : 23, 69, 107, 108, 133, 280, 284\*, 463, 492

Q. Mucius Scaevola Pontifex : 284\*, 340

C. Munatius : 161

L. Munatius Plancus : 153, 166, 169\*, 175\*, 341\*, 348, 350, 352

Munda : 136, 394\*

Muses : 7, 9, 10, 393\*

---

Mytilène : 138  
Cn. Naevius : 262\*  
Sex. Naevius : 449, 450  
Narbonnaise/Narbonne : 27\*, 348  
Attius Navius : 250  
Neptune : 278  
Nicias : 144  
P. Nigidius Figulus : 127, 163, 372\*  
C. Norbanus : 113  
Numa : 410, 477\*  
Numance : 282  
Numisius : 160\*  
Nymphes (temple des) (=temple de la Via delle Botteghe Oscure) : 416, 465  
Océanos : 7  
Octave (voir C. Iulius Caesar Octavianus)  
Octavien (voir C. Iulius Caesar Octavianus)  
C. Octavius (père d'Octavien) : 436\*  
Cn. Octavius : 235, 387, 388  
Œdipe : 253  
L. Opimius : 411\*, 422, 425  
Oppianicus : 120, 121\*, 416\*  
L. Oppius : 153 à 155  
Orient : 235, 363\*, 387  
Palatin : 300, 424\*, 426  
Pamphylie : 152  
Panetius : 229\*  
Parthes : 150  
Peditus : 169\*  
Périclès : 109  
Perséphone : 399  
M. Petreius : 324  
Pétrone : 36\*  
Phalaris : 203\*  
Pharnace : 394\*

---

Pharsale : 127, 157, 159, 437\*, 455

Phèdre (le poète) : 7, 44\*

Phèdre (ami d'Atticus) : 254

Philippe : 136, 356, 394\*

Philoctète : 204

Philon d'Alexandrie : 76

Philon de Larissa : 25, 135\*, 214\*, 217, 256, 484, 486, 487

Philus : 259, 268\*

Pindare : 7

Pindénissus : 357\*, 495\*

Pisistrate : 237, 238

Pisistratides : 343

Plaisance : 109

Cn. Plancius : 314 à 320, 328, 334 à 336, 422, 464

Platon : 9, 10, 23, 34\*, 36\*, 45\*, 52, 56\*, 63\*, 68\*, 70, 72\* à 74\*, 78\*, 89\*, 91\*, 96, 171\*, 177\*, 180, 182\*, 185\* à 187\*, 188, 191\*, 192, 195, 197\*, 202\*, 212\*, 223\*, 226\*, 229\*, 253, 254, 278, 391\*, 393\*, 483, 486, 487

Plaute : 5

C. Plinius Secundus : 6, 50\*, 210\*, 311\*

Plutarque : 204\*, 210\*, 378\*, 421\*, 442, 455\*, 484, 485

Pollux : 44

Polyaenus : 221, 223\*, 228

Polybe : 291\*, 364\*, 497

Pompéi : 157

Pompeii : 305

Q. Pompeius (cos 141) : 29, 30, 304

Sex. Pompeius : 349

Q. Pompeius Bithynicus : 145

Cn. Pompeius Magnus : 46\*, 123, 136, 145, 149, 157 à 159, 169 à 172, 299\*, 305, 307 à 310, 313, 316, 317, 321, 339, 342, 363\*, 370, 375 à 377, 384, 401, 409\*, 416\*, 424\*, 437, 450, 455, 472\*, 477\*, 489, 493, 495, 496

Cn. Pompeius Strabo : 305, 308\*

T. Pomponius Atticus : 23, 87, 118\*, 125, 138, 143, 144, 155 à 161, 171\*, 224, 232\*, 236, 237, 244\*, 248, 249, 252 à 254, 264, 269, 276\*, 325\*, 354\*, 365, 409\*, 448\*, 466, 488, 489, 495

---

C. Pomptinus : 163  
Pont : 323, 408  
Pontius Aquila : 354, 393\*  
C. Popillius Laenas : 295\*  
Porcia : 352\*  
Porcii/Catones : 132, 205  
M. Porcius Cato (Caton d'Utique) : 22, 24, 172, 255, 261, 303\*, 342, 346, 352, 375\*, 411\*, 416\*, 478\*  
M. Porcius Cato (Caton le censeur) : 7, 19\*, 20\*, 57, 58, 101, 179\*, 193 à 197, 241\*, 248, 250\*, 261, 262\*, 283, 299, 464, 492  
Posidonius/Posidonios : 26, 72\*, 135\*, 489  
Pouzzolans/Pouzzoles : 432  
Providence : 26, 210\*, 227  
Prusse : 496  
Ptolémée Aulète : 293, 345  
Puniques : 241, 400  
M. Pupius Piso Frugi Calpurnius (cos. 61, ami de Cicéron, qui visite Athènes avec lui) : 45\*, 253, 254  
Pyrrhon : 224\*  
Pyrrhus : 412\*  
Pythagore : 44\*, 58, 186, 254  
C. Quinctius (frère du suivant) : 449  
P. Quinctius : 449  
Quirinal : 215\*  
C. Rabirius : 341, 375\*  
C. Rabirius Postumus : 293, 309, 336\*, 345, 346  
E. Renan : 253  
Rhegium : 116  
Rhodes : 76\*, 135\*  
Romulus : 5, 276\*, 360\*, 483  
Q. Roscius : 120  
Rostres : 135, 234, 327, 386, 387, 389  
P. Rutilius Rufus : 70, 71, 72\*, 73, 78, 79, 109, 490, 492  
Rullus : 319, 330\*, 405, 414, 415

Salamine : 277, 278  
C. Sallustius Crispus : 196\*, 268\*, 269\*, 283\*, 295\*, 297\*, 298\*, 325\*, 411\*, 473, 474  
Samnites : 412\*  
Sardaigne/Sardes : 160, 293  
Sardanapale : 209  
Scamander : 112  
Sciron : 223  
Scopas : 44  
C. Scribonius Curio : 82 à 86, 166, 435  
C. Scribonius Curio (fils du précédent) : 165, 166, 295\*, 435, 495  
Ségestains/Ségeste : 400  
Q. Seius Postumus : 424\*  
C. Sempronius Gracchus : 263, 298, 422, 425, 450\*  
Tib. Sempronius Gracchus : 111, 233  
Tib. Sempronius Gracchus (père des deux précédents) : 160, 285  
Sentinum : 412\*  
L. Sergius Catilina : 84, 136\*, 172, 283\*, 287\*, 290, 295\*, 298\* à 300\*, 321 à 324, 328, 332, 333, 335, 337, 338, 340, 356, 358 à 362, 365 à 369, 375\*, 379, 382, 394\*, 405, 406, 415\*, 429, 430, 435, 441\*, 443, 450, 457\*, 466, 474  
Servilia : 262\*, 352, 455\*  
Servilii : 275, 276  
Q. Servilius Caepion : 113\*, 262  
P. Servilius Isauricus : 126, 163\*, 164, 394\*  
P. Servilius Vatia Isauricus : 293, 294  
Servius : 156  
P. Sestius : 141, 160, 320, 322, 323, 328, 335\*, 336\*, 366, 368, 369, 371, 431, 432  
Sextius : 28\*  
Sicile/Siciliens : 252, 290, 298, 317, 340, 395, 396, 398 à 400, 402, 403  
Silanus : 304  
Simonide de Céos : 21, 44, 45, 47, 51, 60, 139, 187, 208, 215, 216, 222, 36\*, 44\*, 45\*, 86\*  
Simplicius : 51\*  
P. Sittius : 149, 295\*  
Smyrne : 109



---

Socrate : 9, 10, 72, 171\*, 185, 186\*, 278  
Solon : 237, 238  
Staseas : 135\*  
C. Suetonius Tranquillus : 330\*  
Sulpicii  
C. Sulpicius Gallus : 70, 71, 122, 123, 260  
P. Sulpicius : 27\*, 81, 113, 114, 116, 133, 135, 245, 492  
Ser. Sulpicius Rufus : 28\*, 127, 164, 302 à 304, 386, 388 à 390, 466  
Syracusains/Syracuse : 252, 260, 401\*  
Syrie : 144, 413, 433  
Tanagra : 427  
Tarente : 148, 241  
Tarquin(s) : 246, 247\*, 260, 287, 466  
Tarquin Collatin : 246, 260, 287  
Tauromenium : 403  
P. Terentius Afer : 92\*  
M. Terentius Varro : 180, 271, 372\*, 384\*, 424\*, 481, 485  
Teutons : 295  
Thalès de Milet : 24  
Thapsus : 136, 152, 394\*  
Thébains : 239, 240, 241, 466  
Thémistocle : 21, 22, 44, 57, 139, 140, 184, 208, 215, 216, 222, 237, 244\*, 453, 466, 485, 489  
Théodore de Gadara : 13\*  
Théophraste : 486  
Thessalie : 455\*  
Thessalonique : 125, 314, 318, 376  
Thomas d'Aquin : 62\*  
Thot : 9  
Thucydide : 262\*  
Thurium : 436\*  
Tibère : 358\*, 367  
L. Tillius Cimber : 445  
T. Tinca : 109

Tiron : 130  
Tite-Live : 28\*, 247\*, 472  
Titius : 128, 129\*  
Titinia Cottae : 84, 85  
Tolumnius : 234, 387  
Toranius : 495  
C. Trebatius Testa : 116, 141, 142\*, 144, 148, 409\*, 463, 467  
C. Trebonius : 146, 147, 326, 413, 438, 439  
Trimalcion : 36\*  
Troie : 222, 313\*, 385, 393\*  
Tullia : 129\*, 178\*, 190, 284, 302\*, 323, 497  
Tullii : 301\*  
L. Tullius Cicero (cousin de l'orateur) : 253, 254  
M. Tullius Cicero (fils de l'orateur) : 300\*, 442  
Q. Tullius Cicero (frère de l'orateur) : 25, 26, 67, 72\*, 76\*, 110, 130 à 134, 160, 161, 170, 192, 226, 253 à 257, 264, 272, 273, 279, 317, 365\*, 378, 423  
Tusculanum : 68\*, 134  
Tusculum : 133, 278, 291\*, 424\*  
Utique : 172  
M. Vaccus (prés de) : 425, 428, 429  
Valère Maxime : 455\*  
M. Valerius : 238  
L. Valerius Flaccus : 322, 358 à 360, 405, 406, 408  
L. Valerius Potitus : 238  
Q. Valerius Orca : 151  
C. Valerius Triarius : 138, 202, 205, 292, 345  
P. Vatinius : 371, 431 à 433, 455\*  
Véies : 116, 158\*, 234, 387  
C. Velleius : 24, 25  
Ventidius Bassus : 446  
Vercell : 295  
C. Vergilius : 317, 318  
Verginius : 448  
C. Verres : 295, 298, 299, 340, 341, 395 à 405, 418, 419, 457\*, 470, 490

Vertu (temple de la) : 368  
 Vesperis : 412\*  
 Chrysippus Vettius : 144  
 C. Vibius Pansa : 27\*, 354, 391 à 394, 409\*, 446  
 M. Vipsianus Agrippa : 479\*  
 Vitruve : 271\*  
 L. Volcacius Tullus : 156  
 Xénocrate : 183\*  
 Xénophon : 195  
 Zénon : 92\*, 219\*, 221\*, 224\*, 225\*, 487  
 Zeus : 9, 483  
 Zeuxis : 73, 235, 238

## INDEX LOCORUM CICERONIANORUM

Lorsqu'un astérisque accompagne un numéro de page, il signale que la citation apparaît en note de bas de page.

### *Ac. 1*

20 : 180, 181

### *ad Brut.*

I, 15, 4 ; lettre 933 : 353

I, 15, 8 : 354

I, 15, 9 : 354

I, 15, 10 : 130

I, 16, 3 ; lettre 937 : 355

I, 16, 8 : 355

I, 16, 9 : 355

I, 16, 11 : 356

II, 5, 2 ; lettre 863 : 352

### *ad. Q. fr.*

I, 1, 7 ; lettre 30 : 273

I, 1, 43 : 273

I, 1, 44 : 273

I, 2, 8 ; lettre 53 : 274

II, 2, 1 ; lettre 98 : 160

*Arch.*

1 : 126\*

8 : 417\*

29 : 339

30 : 339

*Att.*

I, 14, 4 : 493, 495

II, 22, 3 ; lettre 49 : 365

III, 8, 4 ; lettre 64 : 125

IV, 5, 1 : 456\*

IV, 6, 3 ; lettre 113 : 156

IV, 16 ; lettre 140 : 344

IV, 18, 2 : 130

V, 16, 1 ; lettre 207 : 155

V, 20, 5 ; lettre 228 : 357\*

VI, 1 : 365\*

VII, 3, 3 ; lettre 291 : 156

VIII, 2, 2 ; lettre 333 : 158

VIII, 4, 2 ; lettre 342 : 161

VIII, 7, 2 ; lettre 341 : 159

IX, 11 A, 3 ; lettre 381 : 173

XII, 1, 2 ; lettre 560 : 143

XII, 13, 2 : 384\*

XIII, 1, 3 ; lettre 640 : 144

XIII, 19, 5 : 485

*Balb.*

2-3 : 308

40 : 342

49 : 308

*Brut.*

1 : 137

9 : 137

---

14 : 236  
19 : 236  
26 : 237  
28 : 237  
38 : 109  
39 : 237  
42 : 244\*, 489  
43 : 489  
49 : 246  
52 : 238  
53 : 246  
57 : 247  
60 : 247  
62 : 248  
66 : 248  
67 : 248  
85 : 109  
90 : 123  
92 : 29  
96 : 30  
103 : 233  
126 : 263  
127 : 263  
139 : 19  
163 : 30  
172 : 109  
174 : 82  
181 : 248, 249  
214 : 83  
215 : 83  
217 : 84  
218 : 84  
219 : 85  
227 : 20

244 : 249

251 : 138

265 : 20

266 : 138, 139

269 : 249

270 : 250

277 : 110

289 : 124\*

301 : 20

303 : 21

322 : 21

330 : 275

331 : 276, 365\*

332 : 276

*Cael.*

50 : 452

59 : 447, 448\*

71 : 421

74 : 323

78 : 415

*Catil.*

I, 22 : 430

III, 1 : 372\*

III, 25-26 : 118\*

III, 26 : 362, 363

IV, 19 : 447

IV, 22 : 362

IV, 23 : 361

*Cato*

9 : 194\*

12 : 19\*

13 : 194\*

19 : 261

21 : 57, 58

---

22 : 58

38 : 58

46 : 427

63 : 252

71 : 193, 194

78 : 194, 195

80 : 195

81 : 196

82 : 197, 198

*Cluent.*

32 : 297

62 : 121

140 : 113

*Commentariolum*

VIII, 30 ; lettre 12 : 365

*De or.*

I, 1 : 132

I, 4 : 132

I, 5 : 67, 76\*

I, 8 : 233

I, 16 : 233

I, 18 : 14\*

I, 24 : 134

I, 26 : 133\*

I, 39 : 69

I, 40 : 70, 107

I, 64 : 67

I, 78 : 108

I, 88 : 79

I, 94 : 15

I, 96 : 245

I, 113 : 16

I, 127 : 80

I, 128 : 80

I, 129 : 115\*  
I, 142 : 16  
I, 145 : 17  
I, 154 : 17  
I, 157 : 17, 18  
I, 159 : 63  
I, 186 : 27  
I, 187 : 63  
I, 201 : 63  
I, 228 : 71  
I, 256 : 73  
I, 257 : 73  
II, 1 : 110  
II, 5 : 68  
II, 7 : 110  
II, 8 : 30, 111  
II, 9 : 111  
II, 15 : 115  
II, 20 : 115  
II, 36 : 242  
II, 51 : 243, 488  
II, 52 : 243  
II, 53 : 243  
II, 62 : 488  
II, 63 : 244  
II, 79 : : 77  
II, 86 : 179\*, 482  
II, 95 : 249\*  
II, 122 : 18  
II, 124 : 122  
II, 140 : 77  
II, 160 : 113  
II, 194 : 123  
II, 195 : 123, 124



---

II, 196 : 124  
II, 199 : 113  
II, 202 : 113  
II, 204 : 114  
II, 206 : 122\*  
II, 227 : 108  
II, 248 : 21  
II, 273 : 241  
II, 286 : 242  
II, 296 : 108  
II, 297 : 108  
II, 299 : 21  
II, 300 : 22  
II, 335 : 100  
II, 337 : 122  
II, 351 : 44  
II, 353 : 45  
II, 355 : 46, 47  
II, 357 : 47, 48  
II, 358 : 48, 49  
II, 359 : 50, 59  
II, 360 : 50, 51, 58  
II, 366 : 114  
III, 1 : 134, 135  
III, 2 : 135  
III, 9 : 135, 136  
III, 14 : 31  
III, 16 : 133\*  
III, 75 : 18  
III, 82 : 490  
III, 88 : 66  
III, 143 : 490  
III, 194 : 19  
III, 230 : 81

*Deiot.*

12 : 310

15 : 348

20 : 458

42 : 459

*diu.*

I, 21 : 255

I, 33 : 256

I, 55 : 256

I, 63 : 192

I, 105 : 264

II, 14 : 25

II, 35 : 26

II, 63 : 222

II, 125 : 257

II, 128 : 257

II, 140 : 258

II, 141 : 258

II, 146 : 258

*diu. in Caec.*

2 : 341

37 : 395

39 : 396

*dom.*

43 : 431

87 : 380

100 : 425

101 : 425

102 : 426

103 : 426

112 : 427

113 : 429

114 : 428

147 : 301

---

*epist. ad Oct.*

XXII : 153\*, 478

*fam.*

I, 7, 2 ; lettre 116 : 407

I, 7, 8 : 344

I, 7, 9 : 345

I, 9, 9 ; lettre 159 : 170

I, 9, 10 : 170

I, 9, 12 : 172

II, 1, 2 ; lettre 164 : 165

II, 6, 4 ; lettre 175 : 166

II, 16, 5 ; lettre 413 : 350

III, 10, 3 ; lettre 254 : 163

IV, 3, 3 ; lettre 499 : 127

IV, 7, 2 ; lettre 503 : 145, 146

IV, 13, 7 ; lettre 498 : 127, 163

V, 6, 1 ; lettre 16 : 151

V, 8, 2 ; lettre 130 : 150

V, 8, 3 : 150

V, 12 ; lettre 112 : 489, 490

V, 12, 1 : 274

V, 12, 4 : 474

V, 12, 7 : 274

V, 16, 2 ; lettre 565 : 128

V, 16, 3 : 128

V, 17, 1 ; lettre 938 : 149

V, 17, 5 : 150

VI, 2, 1 ; lettre 614 : 147

VI, 12, 5 ; lettre 510 : 272

VI, 13, 3 ; lettre 507 : 153

VI, 17, 2 ; lettre 754 : 145

VI, 21 : 495

VI, 22, 2 ; lettre 482 : 127

VII, 1, 6 ; lettre 127 : 152

VII, 3, 1 ; lettre 480 : 157  
VII, 5, 3 ; lettre 134 : 141  
VII, 14, 1 ; lettre 177 : 144  
VIII, 1, 1 ; lettre 191 : 160  
VIII, 3, 3 ; lettre 196 : 350  
VIII, 9, 3 ; lettre 210 : 152  
X, 7, 2 ; lettre 851 : 351  
X, 11, 1 ; lettre 871 : 167  
X, 16, 1 ; lettre 900 : 351  
X, 24, 1 ; lettre 935 : 168  
X, 24, 7 : 168  
X, 32, 3 ; lettre 915 : 129  
XI, 5, 1 ; lettre 828 : 351  
XI, 27, 2 ; lettre 814 : 148  
XI, 27, 3 : 148  
XI, 27, 4 : 148  
XI, 27, 8 : 149  
XI, 28, 6 ; lettre 815 : 143  
XII, 1, 2 ; lettre 560 :  
XII, 17, 1 ; lettre 504 : 144  
XIII, 6, 1 ; lettre 119 : 152  
XIII, 7, 4 ; lettre 472 : 154  
XIII, 9, 3 ; lettre 236 : 323  
XIII, 16, 3 ; lettre 573 : 142  
XIII, 16, 4 : 274\*  
XIII, 25, 2 ; lettre 533 : 164  
XIII, 29, 6 ; lettre 474 : 153  
XIII, 43, 2 ; lettre 468 : 154  
XIII, 44, 2 ; lettre 473 : 155  
XIII, 60, 2 ; lettre 121 : 162  
XIII, 66, 1 ; lettre 577 : 126  
XIII, 67, 1 ; lettre 548 : 164  
XIII, 68, 1 ; lettre 509 : 163\*  
XV, 21, 2 ; lettre 563 : 146

---

XV, 21, 5 : 146, 147

XVI, 26, 2 ; lettre 954 : 130

*fat.*

3 : 486\*

*fin.*

I, 25 : 204

I, 57 : 203, 365\*

II, 44 : 22

II, 66 : 277

II, 95 : 204

II, 96 : 205

II, 98 : 205, 206

II, 99 : 206

II, 101 : 207

II, 103 : 207\*

II, 104 : 207, 208

II, 105 : 208, 209

II, 106 : 210

II, 110 : 179

II, 113 : 179, 204

III, 8 : 262

III, 9 : 262

III, 11 : 255

III, 40 : 22

IV, 1 : 24

V, 2 : 45, 253, 254, 384\*

V, 3 : 253, 254

V, 6 : 255

V, 36 : 180

V, 61 : 266

V, 64 : 448

*Flacc.*

3 : 358

5, fr. de Milan, fr. 6 : 322

60 : 408

103 : 405, 406

*Font.*

41 : 292

*har. resp.*

48 : 365\*, 372, 467

57 : 410

60 : 441\*

*inu.*

I, 2 : 86

I, 9 : 13

I, 27 : 231

I, 35 : 76

I, 39 : 232

I, 89 : 117

I, 98 : 102, 103

I, 99 : 104

I, 100 : 104, 365\*

II, 1 : 235

II, 3 : 236

II, 4 : 74, 239

II, 65 : 93

II, 66 : 93

II, 69 : 239

II, 70 : 240

II, 158 : 90

II, 159 : 90

II, 160 : 91

II, 161 : 92, 93

*Lael.*

1 : 23

3 : 23

4 : 280

15 : 280, 281

---

23 : 281

28 : 281

38 : 282

104 : 282

*leg.*

I, 4 : 224

I, 5 : 488

I, 22 : 181

I, 32 : 181, 266

II, 33 : 250

II, 45 : 23

II, 46 : 23

II, 48 : 264

II, 62 : 277

III, 21 : 279

III, 29 : 270

III, 31 : 252

III, 41 : 264

III, 46 : 265

*leg. agr.*

I, 5 : 415

II, 2 : 319

II, 3 : 299, 300

II, 21 : 405

*Lig.*

35 : 457, 458

*Luc. (Ac. 2)*

2 : 215, 216

4 : 217

11 : 256

22 : 217, 218

30 : 218, 219

32 : 220\*

38 : 220

63 : 26

106 : 220 à 223

*Manil.*

27 : 305

*Marcell.*

10 : 296

14 : 314

28 : 347

30 : 348

*Mil.*

34 : 324

73 : 416

80 : 343

97 : 343

98 : 343

99 : 336, 337

101 : 337, 391

104 : 337

*Mur.*

12 : 342

16 : 304, 365\*

17 : 300, 306

*nat. deor.*

I, 91 : 24

I, 113 : 25

III, 10 : 25

III, 21 : 210\*

III, 50 : 284

*off.*

I, 78 : 301\*

I, 157 : 414\*

II, 43 : 285

II, 55 : 285

II, 56 : 285



---

II, 63 : 286

II, 76 : 286

III, 25 : 287

III, 40 : 287

*opt. gen.*

5 : 15

*Orat.*

54 : 79

120 : 87, 88, 251

129 : 84

*Parad.*

IV, 27 : 271\*

IV, 28 : 270, 365\*

IV, 29 : 279

*Partit.*

3 : 14\*

26 : 51\*

29 : 105

32 : 100

59 : 105

*p. red. ad Quir.*

1 : 379

4 : 365\*

10 : 380

11 : 381, 422

23 : 381, 454

24 : 382

*p. red. in sen.*

3 : 374

5 : 375

8 : 376, 422

21 : 451

23 : 451

24 : 313

27 : 234, 378, 423

37 : 365\*, 379, 423

*Phil.*

I, 1 : 459, 365\*

I, 4 : 310

I, 19 : 121

I, 29 : 303\*

I, 30 : 460

I, 34-35 : 412\*

II, 18 : 435

II, 27 : 445

II, 32 : 384, 385

II, 33 : 385

II, 44 : 435

II, 45 : 435

II, 46 : 436

II, 54 : 437

II, 110 : 418

II, 115 : 311

II, 116 : 311

II, 118 : 412\*

III, 8 : 295

III, 15 : 436

III, 18 : 338, 365\*

III, 20 : 413

V, 17 : 439

V, 35 : 326, 439

V, 41 : 349

V, 51 : 446

VI, 18 : 312

VIII, 32 : 408

IX, 4 : 234

IX, 7 : 389

IX, 8 : 389, 414

---

IX, 10 : 302, 389  
IX, 11 : 302, 390  
IX, 12 : 302  
IX, 13 : 303  
X, 7 : 325  
X, 8 : 325  
XI, 8 : 326  
XI, 31 : 327  
XI, 35 : 326  
XII, 2 : 312  
XII, 29 : 419  
XIII, 19 : 436  
XIII, 26 : 441  
XIII, 27 : 412, 365\*  
XIII, 30 : 441  
XIII, 31 : 442  
XIII, 37 : 439  
XIII, 40 : 442  
XIII, 44 : 349  
XIII, 47 : 446  
XIV, 3 : 420  
XIV, 29 : 327  
XIV, 30 : 327  
XIV, 31 : 391  
XIV, 32 : 391  
XIV, 33 : 175\*  
XIV, 34 : 392  
XIV, 35 : 392, 440  
XIV, 38 : 393, 440  
*Pis.*  
6 : 375\*, 429  
62 : 410  
92 : 434  
93 : 434

96 : 434

*Planc.*

1 : 334

2 : 335

30 : 334

57 : 320

63 : 171\*

69 : 422

70 : 422

80 : 314

81 : 315, 316

91 : 317

93 : 171\*, 317

96 : 318

99 : 318

101 : 319

102 : 335

*prou.*

6 : 433

21 : 455

43 : 456

*Q. Rosc.*

6 : 120

7 : 120

*Quinct.*

70 : 365\*, 450

*Rab. perd.*

30 : 342

*Rab. Post.*

2 : 293

16 : 346

42 : 309, 346

43 : 309

44 : 309

---

46 : 336\*

*rep.*

I, 13 : 259

I, 21 : 260

I, 39 : 143\*

II, 53 : 260

IV, 1, frg. 2 : 265\*

V, 1 : 267

V, 2 : 4, 268, 269, 365\*

V, 12 (AUG., *ciu.* V, 13) : 347

VI, 9 : 260

VI, 10 : 261

VI, 11 : 261

VI, 23 : 174, 175

VI, 24 : 175, 176

VI, 25 : 176

VI, 26 : 177

VI, 28 : 178

VI, 29 : 178

*S. Rosc.*

33 : 340

*Scaur.*

2 : 411

33 : 345

45, fr. n (Asconius 31) : 292

*Sest.*

10 : 323

11 : 323

13 : 366

14 : 320

21 : 409

26 : 366

27 : 368, 369

36 : 369

72 : 375\*

96 : 335\*

97 : 413\*

121 : 429\*

122 : 406

129 : 369, 370

130 : 294

142 : 370

143 : 371

147 : 365\*

*Sull.*

18 : 365\*, 444, 453

19 : 444

27 : 430

37 : 329

41 : 329

42 : 330

43 : 331

44 : 331

45 : 331

46 : 445

83 : 332, 333, 365\*

88 : 421

*Top.*

5 : 116, 365\*

44 : 251

*Tusc.*

I, 13 : 183

I, 22 : 183

I, 25 : 177\*

I, 31 : 184

I, 33 : 184

I, 34 : 184

I, 35 : 184

---

I, 57 : 184, 185

I, 58 : 186

I, 59 : 187

I, 60 : 187, 188

I, 61 : 188

I, 63 : 188

I, 65 : 189

I, 66 : 190, 192

I, 67 : 190

I, 70 : 191

I, 91 : 277

I, 109 : 277

I, 110 : 278

II, 13 : 88\*

III, 33 : 199

III, 35 : 200

III, 37 : 201

III, 46 : 201

V , 11 : 278

V, 64 : 253

V, 66 : 252

V, 73 : 201

V, 74 : 202

V, 88 : 212

V, 96 : 213

V, 121 : 278

*Vat.*

8 : 371

10 : 432

11 : 432

12 : 432

28 : 365\*

33 : 432

*Verr. I*

I, 54 : 397  
I, 151 : 298  
*Verr.* II, I-V  
II, 1, 47 : 397, 398  
II, I, 48 : 398  
II, I, 93 : 402  
II, II, 50 : 419  
II, II, 172 : 403  
II, IV, 69 : 296  
II, IV, 77 : 400  
II, IV, 78 : 400  
II, IV, 79 : 400  
II, IV, 80 : 402  
II, IV, 103 : 399  
II, IV, 105 : 399  
II, IV, 106 : 399  
II, IV, 107 : 400  
II, V, 36 : 341  
II, V, 50 : 403  
II,V,180 : 299

## INDEX AUCTORUM ANTIQUORUM

Lorsqu'un astérisque accompagne un numéro de page, il signale que la citation apparaît en note de bas de page. AFRANIUS

*Sella*

fr. 1 (AULU-GELLE XIII, 8, 3) : 7

AUGUSTIN

*Conf.*

X, 17 : 473

*ciu.*

V, 13 : 175\*, 347\*

CATON



---

*ad filum frg.*

14 : 98, 101

*Origines*

II, 1 : 7

CATULLE

49 : 5

CESAR

*Gall.*

VI, 14 : 29\*

*CIL*

I<sup>2</sup>, 10 : 291\*

XI, 1305 : 8

DIOGENE LAËRCE

X, 31 : 200

X, 33 : 199

DION CASSIUS

XLVI, 32 : 393\*

EPICURE

*Lettre à Idoménée* (= 138 Usener) : 205\*

191 Usener : 205\*

*Sentence 55* : 205\*

HORACE

*Carm.*

III, 30, 6 : 342\*

III, 30, 6-7 : 385\*

*Sat.*

I, 9, 77 : 6

LUCRECE

IV, 464-466 : 200\*

IV, 505 : 200\*

PHEDRE

III, pr. 18 : 7

PLINE L'ANCIEN

*N. H.*

11, 251 : 6

QUINTILIEN

*I. O.*

II, 17, 6 : 68

III, 7, 19 : 411

*Declamationes minores*

338, 2 : 104

Res gestae diui Augusti

2, 8 : 476

*Rhet. ad C. Her.*

I, 3 : 13

I, 12 : 53\*

II, 30 : 102

II, 47 : 102

III, 3 : 94, 95

III, 4 : 96

III, 18 : 106\*

III, 19 : 15

III, 28 : 14, 33

III, 29 : 34, 35

III, 30 : 36

III, 32 : 37, 54

III, 33 : 37, 38

III, 34 : 39

III, 35 : 39, 40

III, 36 : 40

III, 37 : 41

III, 38 : 41

III, 39 : 42, 59

III, 40 : 43

IV, 63 : 112\*

SALLUSTE

*B. J.*

85, 23 : 263\*

---

85, 25 : 298\*

SENEQUE

*Ben.*

II, 2, 2 : 267\*

III, 1, 1 : 162\*

V, 2, 1 : 316\*

V, 4, 1 : 316\*

*Ep.*

124, 6 : 225

SENEQUE LE PERE

*Contr.*

1, pr. 19 : 20

X, 3, 5 : 478\*

SUETONE

*Aug.*

2, 4 : 436\*

TERENCE

*Heautontimoroumenos*

I, 77 : 92\*

TITE-LIVE

VI, 41 : 28\*

VALERE MAXIME

V, 3 : 162\*

VII, 3, 5 : 112\*

VARRON

*Antiquitates rerum diuinarum* I, a, = Augustin, *ciu.* VI, 2 : 481

VELLEIUS PATERCULUS

II, 83 : 169\*

## INDEX NOTIONUM

Lorsqu'un astérisque accompagne un numéro de page, il signale que le mot apparaît en note de bas de page

*actio* : 12\*, 15 à 17, 44, 50, 67, 79, 83, 84, 112\*, 114, 122, 124, 167, 168

*amicitia* : 93, 140, 141, 142\*, 143, 149, 150, 167, 169, 206, 210, 280 à 283, 309, 314, 316, 350, 445, 464, 469

*anamnesis/anamnèse* : 9, 10, 185\* à 188\*

*ars dicendi* : 32, 72\*

*ars memoriae* : 31, 32, 36\*, 38, 39\*, 41, 43, 44, 45\*, 46, 48, 50, 52, 53\*, 55, 61, 62, 63, 89, 139, 140, 215, 217, 367, 453, 463, 468

*ars obliuionis* : 44, 139, 215, 216, 453, 466

*assensio/adsensio* : 54, 219\*, 220 à 223, 227, 487

*assentiment* : 49\*, 50\*, 54, 71\*, 219, 220\*, 221\*, 224\*, 226 à 228, 484, 486, 487, 494

*atomisme* : 196, 198, 199, 200\*, 201 à 203, 204\*, 206 à 214, 226, 348

*bonus ciuis* : 170, 171, 295, 307\*, 314, 315, 321 à 323, 328, 337, 392\*, 397, 443, 445, 454

*bonus uir* : 61, 86, 92, 98, 101, 147, 166, 167, 170, 171, 173, 179\*, 212\*, 294\*, 311, 319, 321\*, 322, 323, 334, 338, 345, 362, 365, 368, 406, 407, 452\*, 455\*, 459

*clementia* : 126, 145, 151, 156, 449, 452, 454 à 458, 460, 461

*concordia* : 30, 93, 106, 159, 283, 316\*, 320, 321\*, 322, 328, 362, 365 à 367, 372\*, 383, 407, 449, 450\*, 455\*, 459, 469, 471, 474, 476, 493, 494

*consensus* : 131\*, 270, 283\*, 301\*, 312, 320, 321\*, 347\*, 367, 369, 383, 393\*, 405, 413\*, 441\*, 460, 481, 493, 494, 496

*crudelitas* : 414, 426, 431

*custos* : 14, 15, 31, 33, 43, 50, 85, 156, 426, 463

*damnatio memoriae* : 246, 260, 377, 395, 420, 421\*, 422, 423\*, 425, 427 à 430, 433, 434, 437\*, 441 à 443, 466, 470

*depono memoriam/lex memoria* : 213\*, 444, 449, 452, 466

*dignitas* : 16, 27\*, 46\*, 67, 99, 132, 137, 139, 165, 167, 171, 242, 244, 272, 274, 276, 292, 294, 296, 307, 312, 319, 320, 329, 333, 341\*, 346, 355, 361, 397, 398, 400, 401, 404, 407, 409\*, 410, 411, 413, 414, 417, 420, 421, 425, 427, 434, 435, 441, 443, 445, 448, 449, 452, 457, 466, 491

*dignum memoria* : 40, 61, 74, 167, 222, 227, 238, 240, 241, 242, 243\*, 244 à 246, 274, 288, 319, 427, 466, 469

*dispositio* : 12\*, 13 à 16, 19, 32, 36, 39, 44, 50, 79, 84, 106\*, 115

*elocutio* : 12\*, 13, 15, 16, 36\*, 44, 50, 79, 82, 83, 114

*entéléchie* : 183, 190, 191

*exemplum* : 21, 64, 73, 82, 87, 95, 96, 99, 107, 110, 119, 129, 208, 216, 232, 240\*, 242\*, 244\*, 251, 259, 265\*, 267\*, 291\*, 293\*, 294, 295\*, 298\*, 301\*, 308, 360\*, 361\*, 365\*, 372, 373\*, 378\*, 413\*, 448, 475, 476, 490

*fabula* : 84, 231, 232

*fides* : 7, 100, 101, 120, 123, 126, 143, 150, 163, 170, 200\*, 232, 245\*, 251, 302, 312, 314, 318, 327, 330, 334, 369, 392, 397, 398, 400, 403, 404, 408, 414, 415, 417\*, 440, 490, 491

*fundamentum* : 15, 31, 172

*gloria* : 29, 99, 122, 132, 174, 175\*, 176, 197, 198, 240, 263, 277, 278, 179\*, 291\*, 292, 298\*, 299, 301\*, 303\*, 305, 326, 333, 339, 341\*, 342, 343, 345, 347, 353, 356, 360\*, 365\*, 371, 373\*, 375, 385, 391, 392\*, 401

*gnoséologie* : 48, 214, 219\*, 226\*, 417\*, 469, 485

*gratia* : 5, 44, 58, 92 à 94, 97, 98, 101, 141, 159, 162\*, 164\*, 165, 166 à 168, 169\*, 170, 210\*, 266, 284, 288, 294, 312, 313 à 317, 318\*, 319, 322, 323, 333, 357, 402, 404, 405, 406\*, 408, 443, 455, 457, 458, 464, 469

*gratus* : 21, 76, 144, 145, 158, 161, 162, 164 à 167, 169, 170, 173, 182\*, 203, 266, 269, 270, 303, 314, 315, 317, 323, 325 à 327, 351, 354, 365, 390, 403, 405, 464

*historia* : 53\*, 76, 204, 231, 232, 242 à 244, 245\*, 246, 247\*, 254, 384\*, 488, 490, 491

*historiographie* : 119, 141, 151, 156, 230, 242\* à 244\*, 245, 247\*, 262\*, 263\*, 269, 271\*, 272, 273, 288, 297\*, 348, 363, 385, 398, 399, 430, 431, 437, 443, 455, 466, 470, 473, 474, 488 à 491

*homo nouus* : 5, 11, 29, 30, 64, 70, 153, 262\*, 263\*, 268\*, 270, 271, 297 à 301, 303 à 308, 321, 342, 363\*, 364, 410 à 412, 417, 421\*, 468, 470, 471, 481, 495

*honestas* : 52, 59, 60\*, 61, 89 à 92, 94, 96 à 100, 169, 242, 390, 448

*honestum* : 90, 91, 98\*, 169\*, 392\*, 443\*

*humanitas* : 10, 12, 74 à 76, 78\* à 81\*, 86\*, 88, 89\*, 92\*, 96, 98, 135, 140, 141, 148, 168\*, 173, 174, 179\*, 180, 283, 288, 289, 308, 309, 311, 312, 316, 318, 413, 414, 464, 466, 468, 470, 471, 482

*imago* : 34 à 39, 41, 45, 48 à 51, 54, 291\*, 301\*, 326, 341, 345, 346, 360\*, 367, 372\*, 387, 430, 497

*immemor* : 82, 84, 144, 155, 156, 162\*, 169\*, 286, 312, 327, 328, 332, 333, 335, 385, 397, 406, 407, 413, 414, 421\*, 430, 437, 438, 443, 445, 448, 464, 466, 468

*impietas* : 412\*

*ingenium* : 16, 29, 33, 34, 40, 44, 54, 55, 58, 67, 81, 84, 85, 110, 127, 135, 180, 188, 189\*, 216, 263, 278, 302, 304, 311, 313, 395, 396, 458

*ingratus* : 161, 286, 314, 344, 385, 406, 407

*inhumanitas* : 414

*intelligentia* : 91, 94, 291\*, 358, 359, 386, 456\*, 463, 473

*inuentio* : 12\*, 13, 15, 16, 19, 36\*, 44, 46\*, 47\*, 50, 77, 79, 84, 115, 185\*, 188, 189, 191, 194, 463, 482

*ius imaginis/imaginum* : 291\*, 341, 345, 360\*, 372\*, 387, 497

*juste oubli* : 151, 213, 395, 443, 449, 453, 457, 466, 470

*juste mémoire* : 453, 458

*locus* : 6, 18, 21, 34, 35 à 37, 38\*, 43, 45, 46\*, 48, 50, 51, 56\*, 58, 79, 83, 102, 106\*, 115, 133\*, 137, 150, 178, 217, 223, 243, 244\*, 252 à 254, 315, 318, 340, 341, 365\*, 367, 368, 398, 400, 425, 426, 434

*maiestas* : 113\*, 403, 404

*memor* : 7, 19, 34, 76, 77, 81, 155, 156, 161, 162, 164 à 170, 182\*, 222, 266, 287, 295, 310, 314, 315, 317, 323, 327, 349, 390, 403, 405, 410, 445, 447, 462, 463 à 465

*memoria aeterna* : 296, 373\*, 415, 421, 465

*memoria artificiosa* : 33, 34, 39\*, 463

*memoria benefici(i)/beneficiorum* : 122\*, 160, 161, 163, 164, 168, 170, 172, 173, 181, 279, 286, 288, 313, 316, 317, 318\*, 322 à 324, 335, 354, 362, 374, 375, 381, 382, 402, 403, 405, 407, 408, 423, 440, 445, 449, 451, 454, 457, 458, 464, 467, 469, 471

*memoria diuina* : 20, 50, 81, 82\*, 215, 229, 463

*memoria diuturna* : 234, 340, 341, 387, 465

*memoria doloris* : 204, 213\*, 446, 452, 466

*memoria immortalis* : 99, 111, 279, 342, **385**, 465

*memoria naturalis* : 33 à 35, 39, 51

*memoria officiorum* : 93, 317

*memoria praeteritorum* : 194, 208, 209, 358, 463

*memoria renouata* : 10, 104, 105, 270, 365, 366, 379, 393\*, 412, 450, 467, 468, 470 à 472

*memoria rerum* : 15, 21, 36\*, 37, 38, 42, 49, 50, 54, 59 à 61, 88, 95, 97, 116, 129, 179, 184, 188, 189, 191, 215, 221, 236, 282, 285, 365\*, 378, 380, 411, 419, 423, 463, 465, 467

*memoria sempiterna* : 281, 286, 309, 335, 339, 340, 346, 362, 366, 370, 371, 382, 384, 391, 393, 425 à 427, 440, 442, 443, 464, 465

*memoria singularis* : 81, 141, 144, 215, 463

*memoria uerborum* : 36\*, 37, 39, 42, 49, 50, 54, 55, 59 à 61, 189, 215, 463

*memoria uoluptatis/uoluptatum* : 126, 204, 205, 209\*, 213, 214, 285, 466, 469

*memoriam renouare* : 268, 276, 304, 333, 365\*, 467, 468, 470

*mens* : 7, 19, 58, 85, 126\*, 157, 162\*, 180, 188, 189\*, 190 à 192, 199, 207\*, 218, 222, 265\*, 294, 299, 314, 315, 325\*, 419, 435, 444, 447

*mnemonica (nemonica)* : 36\*

*mnémonique/mnémotechnie/mnémotechnique* : 8, 10\*, 18, 32, 33, 34\*, 35, 36, 43, 44\*, 45, 49, 51, 53\*, 54 à 58, 60\*, 62\*, 63\*, 208, 453, 473, 476\*

*monumentum* : 64, 119, 120, 183, 184, 216, 232, 237 à 240, 243, 248, 249, 252, 253,

255, 269, 273, 274, 291, 292, 295, 302, 303, 309, 325, 329, 337 à 339, 341, 349, 350, 354, 362, 363, 366, 368, 370, 377\*, 382 à 387, 389 à 393, 399, 401, 402, 414 à 417, 424 à 428, 433, 434, 439 à 441, 465, 466, 470, 488, 497

*mos* : 10, 11, 27\*, 28\*, 58, 69, 73\*, 144, 197, 181, 239, 251\*, 262, 263\*, 266, 267, 268\*, 269, 271\*, 291\*, 301\*, 302, 305\*, 313\*, 330, 355\*, 361\*, 373\*, 400, 401, 411\*, 434, 435, 457, 467, 476, 478

*nobilitas* : 248, 292, 297, 298\*, 301\*, 303\*, 304, 306, 307, 329, 409, 411\*, 412\*, 493, 597

*obliuio* : 44, 85, 110, 138, 139, 147, 149, 165, 176, 200, 203, 208, 209, 215, 216, 247, 269, 331, 337, 348, 389, 397, 401, 449, 453, 458 à 460, 464, 466, 478\*

*optimate(s)* : 5, 11, 27\*, 29, 156, 171\*, 175\*, 293\*, 297, 299, 301\*, 304, 305, 307, 320\*, 335, 339, 362, 368\*, 407, 409\*, 411\*, 413\*, 417, 424\*, 460\*, 467, 471, 481, 493

*opus oratorium* : 473, 488, 490

*pars animi* : 85, 179, 180, 190\*

*pietas* : 92, 94, 293\*, 296, 302, 312, 313\*, 314, 315, 318, 327, 378, 392, 397, 398, 402, 404, 440, 446, 485

*posteritas* : 99, 176, 184, 197, 198, 274, 277, 281, 331, 339, 341, 343, 346, 347, 350, 368, 371, 385, 386\*, 389, 392, 393, 420, 425, 430, 437 à 440, 465

*prénotion/notio/notitia* : 185, 199\*, 202\*, 218, 219, 220, 226\*

*probabile* : 220\*, 227\*, 486

*prolepse* : 199, 200\*, 203\*, 211\*, 218, 219, 486

*pronuntiatio* : 13, 15, 32, 36

*prouidentia* : 91, 94, 358, 359, 386, 456\*, 463, 473

*prudencia* : 61, 73, 90 à 95, 97, 98, 100, 101, 105, 140, 156, 179\*, 192, 194, 205, 230, 237, 291\*, 302, 308, 358, 449, 456, 463, 468, 473

*recordatio* : 71, 125, 132, 134, 137, 139, 160, 184, 185, 187, 194\*, 195\*, 201 à 203, 204\*, 206, 209, 212, 280, 282, 315, 436, 456, 464, 466, 467

*rectum* : 94, 392\*

*religio* : 69, 92 à 94, 120, 235, 313\*, 314, 343, 381, 399, 400, 415, 417\*

*reminiscentia* : 14\*

*renouatio memoriae* : 11, 304, 470, 471

*sensualisme* : 205, 225\*, 226

*simulacrum* / simulacre : 18, 35, 43, 45, 48, 190\*, 199\*, 200\*, 418

*thesaurus* : 14, 31, 33, 43, 50, 58, 163, 463

*uirtus* : 90, 94, 97, 135, 149, 150, 170\*, 180, 191, 240, 255, 268\*, 276, 277, 284, 293, 299, 302, 303\*, 304 à 307, 309, 326, 327, 330, 333, 334, 339, 349, 362, 365\*, 375, 376, 386\*, 391 à 393, 401 à 403, 407, 440, 441, 466, 467, 497

*uis admonitionis* : 46\*, 253\*, 254, 384\*

*utilitas* : 42, 43, 46, 52, 59 à 61, 89, 90, 94, 96, 98\*, 99, 106\*, 122\*, 169, 171\*, 335\*,  
443\*, 448



## ABREVIATIONS DES OUVRAGES LES PLUS CITES

- « Aspects mythiques de la mémoire... » : Vernant J.-P., « Aspects mythiques de la mémoire et du temps », *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, nouvelle éd. La Découverte/Poche, 1996 (col. Sciences humaines et sociales 13), 107-152.
- Autour de César...* : *Autour de César*, textes de M. Rambaud réunis par M. Bonjour et J.-C. Fredouille, Lyon, l'Hermès, 1987 (Publications de l'Université Jean Moulin 8).
- Cicero academicus...* : Lévy C., *Cicero academicus : recherches sur les "Académiques" et sur la philosophie cicéronienne*, Rome-Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome, 162).
- Cicéron et l'histoire romaine...* : Rambaud M., *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Belles lettres, 1952 (Collection d'études latines 28).
- Cicéron et ses amis...* : Boissier G., *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1<sup>e</sup> éd. 1865, rééd. 1949.
- Ciues epicurei...* : Benferhat Y., *Ciues epicurei, Les épicuriens et l'idée de monarchie à Rome et en Italie de Sylla à Octave*, thèse dactylographiée, sous la direction de H. Zehnacker.
- « *Damnatio memoriae...* » : Jerphagnon L., « *Damnatio memoriae*. Essai sur le traitement des nuisances de l'Histoire », *Du banal au merveilleux : mélanges offerts à Lucien Jerphagnon*, Fontenay-aux-roses, 1989 (n° spécial des "Cahiers de Fontenay"

55-56-57), 37-49.

- « Epicure et son école... » : Arrighetti G., « Epicure et son école », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 752-772.
- Etudes cicéroniennes...* : Ruch M., *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970.
- Etudes sur Le Songe...* : Boyancé P., *Etudes sur Le songe de Scipion : essai d'histoire et de psychologie religieuses*, Limoges, Bontemps, 1936.
- Etudes sur l'humanisme...* : *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles de P. Boyancé publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121).
- « *Gloria maiorum...* » : Thomas J.-F., « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouche, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154.
- L'Histoire à Rome...* : André J.-M., Hus A., *L'Histoire à Rome : historiens et biographes dans la littérature latine* (Paris, 1974), PUF (Collection Sup. Littératures anciennes, 3).
- « La maison romaine... » : Baroin C., « La maison romaine comme image et lieu de mémoire », *Images Romaines* : actes de la table ronde organisée à l'Ecole normale supérieure, 24-26 octobre 1996, éd. F. Dupont et C. Auvray-Assayas, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998 (Etudes de littérature ancienne, 9), 177-192.
- La maladie de l'âme...* : Pigeaud J., *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles lettres, 1989, 2<sup>e</sup> tirage (Collection d'études anciennes, Série latine 31).
- La mémoire perdue...* : *La mémoire perdue : à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique*, dir. S. Demougin, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994 (Histoire ancienne et médiévale 30).
- La mort, les morts...* : *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990.
- La philosophie à Rome...* : André J.-M., *La philosophie à Rome*, Paris, PUF, 1977 (Collection Sup. Littératures anciennes, 6).
- « La philosophie en Grèce et à Rome... » : Michel A., « La philosophie en Grèce et à Rome de -130 à 250 », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 773-885.
- La raison de Rome...* : Moatti C., *La raison de Rome : naissance de l'esprit critique à la fin de la République (Ile-Ier siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Seuil, 1997.
- *La révolution romaine...* : Syme R., *La révolution romaine*, trad. R. Stuveras, Paris, Gallimard, 1978 (Tel 32).
- La supplication...* : Halkin L., *La supplication d'action de grâces chez les Romains*, Paris, Belles lettres, 1953.
- Le métier de citoyen...* : Nicolet C., *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, 1976, 2<sup>e</sup> éd. rev. et corr. 1988 (Tel 140).

- *Le préambule...* : Ruch M., *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron : essai sur la genèse et l'art du dialogue*, Paris, Belles lettres, 1958.
- *Le vocabulaire latin...* : Hellegouarc'h J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Belles Lettres, 1972 (Collection d'Etudes anciennes 25).
- *Les idées politiques...* : Nicolet C., *Les idées politiques à Rome sous la République*, Paris, A. Colin, 1<sup>e</sup> éd. 1964, 2<sup>e</sup> éd. 1970 Paris (Collection U. Série "Idées politiques" 10).
- *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...* : Michel A., *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron : recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris, PUF, 1960.
- *Les secrets...* : Carcopino J., *Les Secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1<sup>e</sup> éd. 1947, rééd. 1967.
- *Lexicon topographicum...* : *Lexicon topographicum urbis Romae*, dir. E. M. Steinby, Roma, Edizioni Quasar di Severino Tognon, 1993-2000, 6 vol.
- *Orateurs, auditeurs, lecteurs...* : *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du principat*, Actes de la table-ronde du 31 janvier 2000, éd. G. Achard et M. Ledentu, Lyon, De Boccard, 2000.
- *Pratique rhétorique...* : Achard G., *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours optimates de Cicéron*, Leiden, Brill, 1981 (Mnemosyne. Supplementum 68).
- *Principatus...* : *Principatus, études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, recueil d'articles de J. Béranger publ. F. Paschoud et P. Ducrey, Genève, Droz, 1973.
- *Rome : la littérature et l'histoire...* : *Rome, la littérature et l'histoire* t. 1, recueil de textes de P. Grimal extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93).
- *Terre natale...* : Bonjour M., *Terre natale : études sur une composante affective du patriotisme romain*, Paris, Belles lettres, 1975 (Collection d'études anciennes, 5).
- *The Cambridge history...* : *The Cambridge history of hellenistic philosophy*, dir. K. Algra, J. Barnes, J. Mansfeld, M. Schofield, Cambridge, Cambridge university press, 1999.
- *The magistrates...* : Broughton T. R. S., *The magistrates of the roman republic*, t. 1, 2, 3, New York, 1952.
- « Tradition et raison chez Cicéron... » : Moatti C., « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430.



# NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

## AUTEURS ANCIENS

Les abréviations employées sont généralement celles du *Thesaurus Linguae Latinae*. Les textes anciens et les traductions proviennent des volumes édités par les Belles lettres, dans la Collection des Universités de France, sauf précision contraire ; les modifications de traduction sont signalées en note.

Nous avons aussi employé les éditions suivantes :

- Afranius, *Sella*, dans *Comicorum Romanorum fragmenta*, éd. O. Ribbeck, Leipzig, Teubner, 1898.
- Cicéron, *Academicorum reliquiae cum Lucullo*, éd. O. Plasberg, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1<sup>e</sup> éd. 1922.
- Cicéron, *Premières Académiques I (Lucullus)*, trad. E Bréhier, dans *Les stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962 (Bibliothèque de la Pléiade).
- Cicéron, *Academica posteriora, liber primus*, éd. M. Ruch, Paris, PUF, 1970 (col. Erasme).
- Cicéron, *Secondes Académiques*, trad. J.-S. de Castillon dans *Œuvres complètes de Cicéron*, t. 26, Paris, Werdet et Lequier fils, 1876.

- Cicéron, *De divinatione*, éd. O. Plasberg, Stuttgart, Teubner, 1938.
- Cicéron, *De la divination*, trad. G. Freyburger et J. Scheid, Paris, Belles lettres, 1992 (col. La roue à livres).
- Cicéron, *De natura deorum*, éd. et trad. M. van den Bruwaene, Bruxelles, Latomus, 1970 (livre I), 1978 (livre II), 1981 (livre III).
- Cicéron, *De uirtutibus*, éd. Knoellinger, Leipzig, Teubner, 1908.
- Dion Cassius XLVI, dans *Dio's Roman History*, t. V, Livres XLVI-L, trad. E. Cary, éd. H. B. Foster, Cambridge, 1961 (1<sup>e</sup> éd. 1917), Harvard University Press.
- Epicure, *Lettres et maximes*, éd. M. Conche, Paris, PUF, 1987 (col. Epiméthée).
- Hermagoras de Temnos, *Hermagorae Temnitae testimonia et fragmenta*, éd. D. Matthes, Leipzig, Teubner, 1962.
- Sénèque le père, *Controuersiae*, éd. L. Hakanson, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1989 ; pour la traduction, Sénèque le père, *Sentences, divisions et couleurs, des orateurs et des rhéteurs : controverses et suasoires*, trad. H. Bornecque, rev. par J.-H. Bornecque, Paris, Aubier, 1992.

## OUVRAGES GENERAUX

- Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)* I, 1 à 4, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1972-1973.
- Bianchi Bandinelli R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (l'Univers des formes).
- Broughton T. R. S., *The magistrates of the roman republic*, t. 1, 2, 3, New York, 1952 (*The magistrates...*).
- Corpus inscriptionum latinarum*, vol. XI, pars I.
- Der Kleine Pauly*, Stuttgart, Druckenmüller, 1975.
- Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dir. C. Daremberg et E. Saglio, Paris, Hachette.
- Ernout A. et Meillet A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932.
- Grimal P., *La civilisation romaine*, Paris, Arthaud, 1960.
- Lalande A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1<sup>e</sup> éd. 1926, 4<sup>e</sup> éd. 1997 (Quadrige).
- Les sciences historiques : de l'Antiquité à nos jours*, dir. C.-O. Carbonell, Paris, Larousse, 1994 (Textes essentiels).
- Lexicon topographicum urbis Romae*, dir. E. M. Steinby, Roma, Edizioni Quasar di Severino Tognon, 1993-2000, 6 vol.
- Merguet H., *Lexikon zu den philosophischen Schriften Cicero's mit Angabe sämtlicher Stellen* 1, 2, 3, New York, Hildesheim, G. Olms, 1971, réimpr. de l'éd. de 1887-1894.

- Merguet H., *Lexikon zu den Reden des Cicero mit Angabe sämtlicher Stellen* 1, 2, 3, 4, Hildesheim, G. Olms, 1962, réimpr. de l'éd. de 1877-1894.
- Oldfather W. A., Canter H. V., Abbott K. M., *Index verborum ciceronis epistularum*, Hildesheim, G. Olms, 1965, réimpr. éd. Urbana 1938.
- Oldfather W. A., Canter H. V., Abbott K. M., *Index verborum in Ciceronis Rhetorica, necnon incerti auctoris libros Ad herennium*, Urbana, University of Illinois Press, 1964.
- Perelman C. et Olbrechts-Tyteca L., *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 5<sup>e</sup> éd., 2000
- Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, éd. G. Wissowa, Stuttgart, Druckenmüller, 1893-1978, 2<sup>e</sup> Reihe R-Z, 7, Tributum – Valerius, art. M. Tullius Cicero, col. 827-1274 (M. Gelzer, W. Kroll, Philippson, K. Büchner).
- Shackleton Bailey D. R., *Onomasticon to Cicero's*, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1996.
- Shackleton Bailey D. R., *Onomasticon to Cicero's*, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1992.
- Shackleton Bailey D. R., *Onomasticon to Cicero's letters*, Stuttgart, Leipzig, Teubner, 1995.
- Thesaurus linguae latinae* vol. 8, M, Leipzig, Teubner, 1936-1966.
- Wheeler M., *L'art romain*, Paris, 1992.

## OUVRAGES ET ARTICLES SPECIALISES

Les titres des ouvrages souvent employés sont cités en note à l'aide d'abréviations, dont la liste est présentée plus haut. Les abréviations apparaissent également dans la liste suivante entre parenthèses. Les périodiques les plus fréquents sont cités à l'aide des abréviations de l'*Année philologique*.

- Achard G., « A propos de la correspondance de Cicéron en 46, *Pro Tullio* », VL 93, mars 1984, 11-18.
- Achard G., « L'auteur de la *Rhétorique à Herennius* », REL 63, 1985, 56-68.
- Achard G., « L'emploi de *boni*, *boni uiri*, *boni ciues* et de leurs formes superlatives dans l'action politique de Cicéron », LEC 41, 1973, 207-221.
- Achard G., *La communication à Rome*, Paris, Belles lettres, 1991 (Realia 12).
- Achard G., « Le *De Republica* : une candidature déguisée ? », Latomus 49, 2, 1990, 370-382.
- Achard G., « Le *Pro Sestio* : un programme conservateur révolutionnaire à l'usage de la jeunesse ? », VL 129, mars 1993, 17-25.
- Achard G., « Les rhéteurs sous la République : des hommes sous surveillance ? », Ktèma 14, 1989, 181-188.
- Achard G., *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours optimates de Cicéron*, Leiden, Brill, 1981 (Mnemosyne. Supplementum 68) (*Pratique rhétorique...*).

- Achard G., « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De oratore* ? », *Latomus* 46, 2, 1987, 318-329.
- Agostino (d') V., « Simonide inventore della mnemotecnica in Cicerone e in Quintiliano », *Rivista di studi classici* 1, 1952/1953, 125-127.
- Alesse F., « La dottrina delle ##### #nello stoicismo antico », *Rivista di storia della filosofia* 44, 4/1989, 629-645.
- André J., « Les relations politiques et personnelles de Cicéron et Asinius Pollion », *REL* 24, 1947, 151-169.
- André J.-M., Hus A., *L'Histoire à Rome : historiens et biographes dans la littérature latine*, Paris, PUF, 1974, (Collection Sup. Littératures anciennes, 3) (*L'Histoire à Rome...*).
- André J.-M., *La philosophie à Rome*, Paris, PUF, 1977 (Collection Sup. Littératures anciennes, 6) (*La philosophie à Rome...*).
- André J.-M., « Les problèmes de l'individualisme dans l'humanisme cicéronien », *Helmantica* 50, 1999, 29-43.
- Arrighetti G., « Epicure et son école », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 752-772 (« Epicure et son école... »).
- Asonis E., « Epicurean epistemology », *The Cambridge history of hellenistic philosophy*, dir. K. Algra, J. Barnes, J. Mansfeld, M. Schofield, Cambridge, Cambridge university press, 1999, 260-294 (*The Cambridge history...*).
- Auvray-Assayas C., « L'évidence de la sensation épicurienne : le témoignage de Cicéron », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, éd. C. Lévy et L. Pernot, Paris, Montréal, L'Harmattan, 1997, 157-175.
- Bardon H., *La littérature latine inconnue*, Paris, Klincksieck, 1952-1956.
- Bardon H., « Le concept de similitude à Rome », *ANRW* I, 2, 857-868.
- Barigazzi A., « Epicure et le scepticisme », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968*, Paris, 1969, 286-293.
- Barigazzi A., « Sulle fonti del libro I delle *Tusculane* di Cicerone », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 28, 1950, 1-29.
- Barnes J., « La doctrine du retour éternel », *Les Stoïciens et leur logique*, éd. J. Brunschwig, Paris, Vrin, 1978 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie 20), 3-20.
- Barnes J., « Roman Aristotle », *Philosophia togata II*, éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1999.
- Baroin C., « La maison romaine comme image et lieu de mémoire », *Images Romaines : actes de la table ronde organisée à l'Ecole normale supérieure, 24-26 octobre 1996*, éd. F. Dupont et C. Auvray-Assayas, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998 (Etudes de littérature ancienne, 9), 177-192 (« La maison romaine... »).
- Baroin C. et Valette-Cagnac E., « Les animaux à mémoire », *Lalies* 14, 1994, 189-205.
- Bats M., « Les débuts de l'information politique officielle à Rome au premier siècle avant J.-C. », *La mémoire perdue : à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique*, dir. S. Demougin, Paris, Publications de la Sorbonne,



- 1994 (Histoire ancienne et médiévale 30), 19-43 (*La mémoire perdue...*).
- Belayche N., « La neuvaine funéraire », *La mort au quotidien dans le monde romain*, éd. F. Hinard, Paris, De Boccard, 1995, 155-170.
- Belayche N., « Rome : la ville et le pouvoir », *Rome, les Césars et la ville*, dir. N. Belayche, Rennes, 2001.
- Bels J., « La survie de l'âme de Platon à Posidonius », *Revue de l'histoire des religions* 199, 2, avril-juin 1982, 169-182.
- Benferhat Y., « Cicéron et l'épicurisme dans les *Tusculanes* I-II », *VL* 164, décembre 2001, 21-31.
- Benferhat Y., *Ciues epicurei, Les épicuriens et l'idée de monarchie à Rome et en Italie de Sylla à Octave*, thèse dactylographiée, sous la direction de H. Zehnacker, 1999 (*Ciues epicurei...*).
- Benferhat Y., « Plaidoyer pour une victime de Cicéron : Pison », *Revue des études latines (REL)* 80, 2002, 55-77.
- Benferhat Y., « Un gèneur. César dans le tome 9 de la correspondance de Cicéron », *VL* 171, décembre 2004, 25-40.
- Béranger J., « Cicéron précurseur politique », *Hermes* 87, 1959, 103-117, repris dans *Principatus, études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, recueil publ. F. Paschoud et P. Ducrey, Genève, Droz, 1973, 117-134 (*Principatus...*).
- Béranger J., « Dans la tempête : Cicéron entre Pompée et César, 50-44 av. J.-C. », *Cahiers de la Renaissance vaudoise*, 29 décembre 1947, 41-54, repris dans *Principatus, études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, recueil publ. F. Paschoud et P. Ducrey, Genève, Droz, 1973, 107-115 (*Principatus...*).
- Béranger J., « Ordres et classes d'après Cicéron, Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique », *Cæn* 25-26 avril 1969 (Colloques nationaux du CNRS), Paris, CNRS, 1970, 225-242, repris dans *Principatus, études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, recueil publ. F. Paschoud et P. Ducrey, Genève, Droz, 1973, 77-95 (*Principatus...*).
- Bernard J.-E., « Pragmatisme et souci du style dans la *Correspondance* de Cicéron (septembre 45-6 août 44) », *VL* 171, décembre 2004, 15-24.
- Berthet J.-F., « L'orateur cicéronien », *La puissance de la parole*, Dijon, 1987, 21-32.
- Biville F., « La détermination des anthroponymes dans la *Correspondance* de Cicéron », *Paideia* 58, 2003, 77-94.
- Boëls N., « Cicéron : première *Philippique*, 11-début 13 (*quoniam utriusque... supplicationes mortuo* ?) », *VL* 154, juin 1999, 2-11.
- Boes J., « A propos du *De diuinatione*, ironie de Cicéron sur le *nomen* et l'*omen* de Brutus », *REL* 59, 1981, 164-176.
- Boes J., *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990.
- Boissier G., *Cicéron et ses amis : étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette, 1<sup>e</sup> éd. 1865, rééd. 1949 (*Cicéron et ses amis...*).
- Bonjour M., *Terre natale : études sur une composante affective du patriotisme romain*,

- Paris, Belles lettres, 1975 (Collection d'études anciennes, 5) (*Terre natale...*).
- Boyancé P., « Cicéron et César », *BAGB* 1959, 4, 483-500, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 160-179 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., « Cicéron et l'empire romain en Sicile », *Kokalos* X-XI, 1964-1965, 333-353, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 140-159 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., « Cicéron et le premier Alcibiade », *REL* 22, 1964, 210-225, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 256-275 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., « Cum dignitate otium », *REA* 43, 1941, 172-191, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 114-134 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., *Etudes sur Le songe de Scipion : essai d'histoire et de psychologie religieuses*, Limoges, A. Bontemps, 1936 (*Etudes sur Le Songe...*).
  - Boyancé P., « L'éloge de la philosophie dans le *De legibus* I, 58-62 », *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 21-42.
  - Boyancé P., « La réponse de l'humanisme cicéronien », *Miscellanea Carvalho* n° 8, 1962, 849-854, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 342-350 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., « Le stoïcisme à Rome », *Actes du VII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Aix-en Provence, 1-6 avril 1963*, Paris, 1964, 218-255.
  - Boyancé P., « Les méthodes de l'histoire littéraire : Cicéron et son œuvre philosophique », *REL* 14, 1936, 288-309, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 199-221 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Boyancé P., *Lucrèce*, Paris, 1964.
  - Boyancé P., « Sur Cicéron et l'histoire », *REA* 42, 1940 = *Mélanges Radet*, 388-392, repris dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, Latomus, 1970, recueil d'articles publ. dans diverses revues de 1936 à 1969 (Collection Latomus 121), 135-139 (*Etudes sur l'humanisme...*).
  - Bretonne M., « Il giureconsulto e la memoria », *Quaderni di storia* 10, n°20, 1984, 223-255.
  - Brunet C., *Etude sémantique de beneficium, iniuria et d'autres noms désignant des actes de bienfaisance et de malfaisance en latin dans un rapport d'antonymie*, thèse dactylographiée, sous la direction de D. Conso, 2002.
  - Brunt P. A., « Cicero's officium in the civil war », *JRS* 76, 1986, 12-32.
  - Brunt P. A., « Nobilitas and nouitas », *JRS* 72, 1982, 1-17.

- 
- Büchner K., *Somnium Scipionis : Quellen, Gestalt, Sinn*, Wiesbaden, F. Steiner, Hermes, 1976.
  - Büchner K., *Studien zur römischen Literatur. Band II, Cicero*, Wiesbaden, F. Steiner, 1962.
  - Burguière P., « Le mot *mémoire* en grec-latin-français », *Le concept de mémoire*, dir. N. Zavaloff, R. Jaffard et P. Brenot, Paris, l'Harmattan, 1989, 192-196.
  - Cainzos D. Dopico, « Le concept de l'*aeternitas* de Rome. Sa diffusion dans la société romaine », *LEC* 66, 3, 1998, 259-579.
  - Cambiano G. et Repici L., « Atene : le scuole dei filosofi », *Lo spazio letterario della Grecia antica, I La produzione e la circolazione del testo, 2 L'ellenismo*, Roma, Salerno editrice, 1993, 527-551.
  - Candau J., *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998.
  - Canfora L., « Cicerone e l'amnistia (*Phil.* I, 1) », *Ciceroniana* 7, 1990, 161-163.
  - Carcopino J., *Jules César*, Paris, PUF, 1935, 5<sup>e</sup> édition 1968.
  - Carcopino J., *Les Secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1<sup>e</sup> éd. 1947, rééd. 1967 (*Les secrets...*).
  - Carruthers M., *Le livre de la mémoire : une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, trad. D. Meur, Paris, Macula, 2002.
  - Carruthers M., *Machina memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen âge*, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2002.
  - Cenerini F., « Un proposta per *CIL*, XI, 1303 », *Epigraphica* 51, 1989, 250-253.
  - Charrier S., « Les années 90-80 dans le *Brutus* de Cicéron (§§ 304-312) : la formation d'un orateur au temps des guerres civiles », *REL* 81, 2003, 79-96.
  - Cizek E., « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1988, 1, 16-25.
  - Classen C. J., « Ciceros Rede für Caelius », *ANRW* I, 3, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1973, 60-94.
  - Classen C. J., *Recht, Rhetorik, Politik : Untersuchungen zu Ciceros rhetorischer Strategie*, Darmstadt, 1985.
  - Combès R., « Cicéron et Matius : "amitié" et politique à Rome », *REL* 36, 1959, 176-186.
  - Conche M., *Epicure, lettres et maximes*, Paris, PUF, 1987 (col. Epiméthée) (*Epicure...*).
  - Corbeill A., « Rhetorical education in Cicero's youth », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 23-48.
  - Cosi D. M. et Scarpi P., « Memoria e tradizioni : i professionisti della memoria nel mondo classico », *Memoria del sacro a tradizione orale, Il santo, Rivista antoniana di Storia dottrina arte* (Studi Antoniani) XXIV, serie II, fasc. 1-2, gennaio-agosto 1984, 67-86.
  - Coudry M., « Sénatus-consultes : rédaction, conservation et archivage des documents émanant du Sénat, de l'époque de César à celle des Sévères », *La mémoire perdue : à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique*, dir. S. Demougin, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994 (Histoire ancienne et

- médiévale 30), 65-95.
- Cupaiuolo F., « Cicerone e il problema della cognoscenza » *Paideia* 45, 1990, 51-92.
  - David J.-M., « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *MEFRM* 92, 1, 1980, 67-86.
  - Defourny P., « Histoire et éloquence d'après Cicéron », *LEC* 21, 1953, 156-166.
  - Demience A., « La notion de *libertas* dans les œuvres de Cicéron », *LEC* 25, 1957, 157-167.
  - Desmouliéz A. « Psychanalyse de Cicéron », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 298-300.
  - Dondin-Payre M., « *Homo nouus* : un slogan de Caton à César ? », *Historia* 30,1, 1981, 22-81.
  - Dubuisson M., « Toi aussi, mon fils ! », *Latomus* 39, 4, 1980, 881-890.
  - Ducos M., « La crainte de l'infamie et l'obéissance à la loi (Cicéron, *De re publica* V, 4, 6) », *REL* 57, 1979, 145-164.
  - Dumont J.-P., « Pyrrhon et le scepticisme ancien », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain (Paris, 1979), Gallimard (Encyclopédie de la Pléiade 26), 717-723, p. 720.
  - Dupont F., « *Imago* identique et *imago* identitaire : le jeu du double dans la comédie romaine », *Images Romaines* : actes de la table ronde organisée à l'Ecole normale supérieure, 24-26 octobre 1996, 247-259, éd. F. Dupont et C. Auvray-Assayas, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1998 (Etudes de littérature ancienne 9), 247-259, p. 247-248.
  - Dupont F., « Les morts et la mémoire : le masque funèbre », *La Mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain*, actes du Colloque de Caen, 20-22 novembre 1985, dir. F. Hinard, Caen, 1987, 167-172.
  - Durry M., « *Laudatio funebris et rhétorique* », *RPh* 1942, 105-114.
  - Eagle E. D., « Catiline and the *concordia ordinum* », *Phoenix* 3, 1949, 15-30.
  - Farrell J., « The phenomenology of memory in Roman culture », *The Classical journal* 92, 1996/1997, 373-383.
  - Finley M. I., *Mythe, mémoire, histoire : les usages du passé*, recueil d'articles extraits de diverses revues et publications, 1963-1979, Paris, Flammarion, 1981 (Nouvelle bibliothèque scientifique 107).
  - Flambard J.-M., « Nouvel examen d'un dossier prosopographique : le cas de Sex. Clodius/Clœlius », *MEFRA* 90, 1978, 235-245.
  - Frede M., « Stoic epistemology », *The Cambridge history of hellenistic philosophy*, dir. K. Algra, J. Barnes, J. Mansfeld, M. Schofield, Cambridge, Cambridge university press, 1999, 295-322 (*The Cambridge history...*)
  - Frischer B., « *Monumenta et arae honoris uirtutisque causa* », *Bullettino della commissione archeologica* 88, 1982-1983, 51-86.
  - Gaillard J., « Cicéron, la conquête et les conquérants », *Ktèma* 8, 1983, 129-140.
  - Gaillard J., « La notion cicéronienne d'*historia ornata* », *Histoire et historiographie : Clio*, éd. R. Chevallier, Paris, Belles Lettres, 1980 (Caesarodunum 15 bis), 37-45.

- 
- Gaillard J., « Rhétorique et idéologie : la *causa Norbani* », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson, 29 août-2 sep. 1983, t. 2, 102-104.
  - Gaines R. N., « Rhetorical philosophy and philosophical rhetoric », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 445-480.
  - Gaudemet J., « *Vtilitas publica* », *Revue historique de droit français et étranger* 29, 1951, 465-499.
  - Gavoille E., *Ars : étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain, Paris, Peeters, 2000.
  - Girod R., « Rhétorique et histoire chez Tite Live », *Colloque sur la rhétorique, Calliope I*, Caesarodunum XV bis, 61-70
  - Gigon O., « Cicero und die griechische Philosophie », *ANRW I*, 4, dir. H. Temporini, Berlin, New York, Gruyter, 1973, 226-261.
  - Gilson E., « Eloquence et sagesse selon Cicéron », *Phœnix* 7, 1953, 1-19.
  - Goldschmidt V., *Le Système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1<sup>e</sup> éd. 1953, 4e éd. rev. et augm. 1989.
  - Goldschmidt V., « Remarques sur l'origine épicurienne de la *prénotion* », *Les stoïciens et leur logique*, éd. J. Brunschwig, Paris, Vrin, 1978, (Bibliothèque d'histoire de la philosophie 20), 155-169.
  - Gowing A., « Memory and silence in Cicero's *Brutus* », *Eranos* 98, 2000, 39-64,
  - Grenade P., « Autour du *De re publica* », *REL* 29, 1952, 162-183.
  - Grenade P., *Essai sur les origines du principat*, Paris, De Boccard, 1961 (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 197).
  - Griffe M., « Don et contre-don dans le *De beneficiis* de Sénèque », *Lalies* 14, 1994, 233-247.
  - Griffin M., « Philosophy, Politics and Politicians at Rome », *Philosophia togata I*, éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1997, 1-37.
  - Griffin M., « From Aristotle to Atticus : Cicero and Mattius on Friendship », *Philosophia togata II*, , éd. M. Griffin and J. Barnes, Oxford, Clarendon Press, 1997, 86-109.
  - Grimal P., « A la recherche du "vrai" Cicéron », *VL* 127, septembre 1992, 5-10.
  - Grimal P., *Cicéron*, Paris, Fayard, 1986 (*Cicéron...*)
  - Grimal P., « Contingence historique et rationalité de la loi dans la pensée cicéronienne », *Atti del III Colloquium Tullianum, Roma, 3-5 ottobre 1976 = Ciceroniana N. S. III*, Rome, 1978, 175-182., repris dans *Rome, la littérature et l'histoire* t. 1, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 47-54 (*Rome : la littérature et l'histoire...*).
  - Grimal P., « Du *Re publica* au *De clementia*. Réflexions sur l'évolution de l'idée monarchique à Rome », *MEFRA* 91, 1979, 671-691, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* t. 2, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 1239-1259 (*Rome : la littérature et l'histoire...*).
  - Grimal P., « L'épicurisme romain », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès : Paris, 5-10 avril 1968*,

Paris, 1969, 139-168.

- Grimal P., « La clémence et la douceur dans la vie politique romaine », *CRAI* 1984, 466-478, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* t. 2, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 1275-1287 (*Rome : la littérature et l'histoire...*).
- Grimal P., *La langue latine, langue de la philosophie*, conclusion, 335-346, Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome 161).
- Grimal P., « La philosophie romaine de l'histoire face à l'angoisse de notre temps », *Revue belge de philologie et d'histoire* 59, 1981-1, 5-16, repris dans *Rome : la littérature et l'histoire* t. 2, recueil de textes extraits de diverses revues, 1939-1984, Rome, École française de Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome 93), 1261-1273 (*Rome : la littérature et l'histoire...*).
- Gros P., « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique* 606, avril/juin 1998, 441-450.
- Guillaumin J.-Y., « César, *B.G.* III, 17, 4 et Cicéron, *rep.* II, 26-27 : une ressemblance fortuite ? », *Latomus* 52, 3, juillet-sep. 1993, 589-595.
- Guillaumont F., « Cicéron et le sacré », *BAGB*, 1989, 1, 56-71.
- Guyonvarc'h C.-J., Le Roux F., *Les druides*, Rennes, Ouest France Université, 4<sup>e</sup> éd., 1986.
- Halbwachs M., *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1<sup>re</sup> édition 1950, nouvelle édition revue et augmentée G. Namer, 1997.
- Halkin L., *La supplication d'action de grâces chez les Romains*, Paris, Belles lettres, 1953 (*La supplication...*).
- Hatinguais J. « Sens et valeur de la volonté dans l'humanisme de Cicéron », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 298..
- Haury A., « Cicéron et la gloire : une pédagogie de la vertu », *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, 401-417, Rome, Paris, de Boccard, 1974 (Collection de l'Ecole française de Rome 22).
- Haury A., « Les secrets d'un triomphe manqué », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 129-136.
- Havas L., « L'idée d'Etat dans les discours consulaires de Cicéron », *Ciceroniana* 7, 1990, 133-148.
- Hellegouarc'h J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Belles Lettres, 1972 (Collection d'Etudes anciennes 25) (*Le vocabulaire latin...*).
- Herescu N. J., « Les trois exils de Cicéron », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 137-156.
- Herzog R., « Aeneas episches Vergessen. Zur Poetik der *memoria* », *Poetik und Hermeneutik 15 - Memoria - Vergessen und errinern*, 81-116.
- Herzog R., « Zur Genealogie der *memoria* », *Poetik und Hermeneutik 15 - Memoria - Vergessen und errinern*, 3-8.

- 
- Hinard F., « Histoire romaine et révolution », *L'idée de révolution*, Fontenay, CERIC, Cahiers de Fontenay n° 63-64, 1991, 71-80.
  - Hubaux J., « Du songe de Scipion à la vision d'Enée », *Atti del I congresso internazionale di studi Ciceroniani. Roma. Aprile 1959*, Roma, Centro di studi Ciceroniani, 1961, 175-183.
  - Iriarte A., « Traits féminins de la mémoire primordiale », *Métis* 9-10, 1994-1995, 315-326.
  - Jaeger M., « Cicero and Archimedes tomb », *JRS* 92, 2002, 49-61.
  - Jal P., « Cicéron et la gloire en temps de guerre civile », *Mnemosyne* 16, 1963, 43-56.
  - Jal P., *La guerre civile à Rome*, Paris, PUF, 1963.
  - Jal P., « *Pax ciuilis - Concordia* », *REL* 38, 1960, 210-231.
  - Jerphagnon L., « *Damnatio memoriae*. Essai sur le traitement des nuisances de l'Histoire », *Du banal au merveilleux : mélanges offerts à Lucien Jerphagnon*, Fontenay-aux-roses, 1989 (n° spécial des "Cahiers de Fontenay" 55-56-57), 37-49 (« *Damnatio memoriae...* »).
  - Jocelyn H. D., « *Homo sum : humani nil a me alienum puto* », *Antichthon* 7, 1973, 14-46.
  - Josserand C., « L'âme-dieu. A propos d'un passage du *Songe de Scipion* », *L'Antiquité classique* 4, 1935, 141-152.
  - Kardos M.-J., « Cicéron et les *monumenta* », *REL* 82, 2004, 89-101.
  - Kardos M.-J., « L'art de la mise en scène dans les quatre premières *Philippiques* », *VL* 153, mars 1999, 15-26.
  - Kardos M.-J., « Le forum au temps de Cicéron », *BAGB*, 1993, 3, 245-262.
  - Keaveney A., *Lucullus : a life*, London, New York, Routledge, 1992.
  - Kennedy G. A., « Cicero's oratorical and rhetorical legacy », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 481-502.
  - Kennedy G., *The art of rhetoric in the roman world, 300 B.C.-A.D. 30*, Princeton, New Jersey, 1972.
  - Kuklica P., « Cicero als potentieller Historiker », *Graecolatina et orientalia* 15/16, 1983-1984, 25-46.
  - Lacey W. K., « *Boni atque improbi* », *Greece and Rome* 17, 1, 1960, 3-15.
  - Lavagne H., « Le tombeau, mémoire du mort », *La Mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain, actes du Colloque de Caen, 20-22 novembre 1985*, dir. F. Hinard, Caen, 1987, 159-166 (*La mort, les morts...*).
  - Ledentu M., « L'orateur, la parole et le texte », *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du principat*, Actes de la table-ronde du 31 janvier 2000, éd. G. Achard et M. Ledentu, Lyon, De Boccard, 2000, 57-73 (*Orateurs, auditeurs, lecteurs...*).
  - Leeman A.-D., « L'historiographie dans le *De oratore* de Cicéron », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson (29 août-2 sep. 1983) t. 2, 95-97.
  - Le Goff J., *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.

- 
- Léovant-Cirefice V., « Le rôle de l'apostrophe aux Quirites dans les discours de Cicéron adressés au peuple », *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du principat*, Actes de la table-ronde du 31 janvier 2000, éd. G. Achard et M. Ledentu, Lyon, De Boccard, 2000, 43-55 (*Orateurs, auditeurs, lecteurs...*).
  - Lévy C., « A propos de *Die hellenistische Philosophie* », *BAGB* 2004, 1, 42-63.
  - Lévy C., *Cicero academicus : recherches sur les "Académiques" et sur la philosophie cicéronienne*, Rome-Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome, 162) (*Cicero academicus...*).
  - Lévy C., « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *La langue latine, langue de la philosophie*, (Rome ; Paris, 1992), De Boccard (Collection de l'Ecole française de Rome 161), 91-106.
  - Lévy C., « Cicéron et l'épicurisme : la problématique de l'éloge paradoxal », *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, éd. C. Auvray-Assayas et D. Delattre, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2001 (Etudes de littérature ancienne 12), 61-75.
  - Lévy C., « Cicéron et le moyen platonisme », *REL* 68, 1990, 50-65.
  - Lévy C., « L'âme et le moi dans les *Tusculanes* », *REL* 80, 2002, 78-94.
  - Lévy C., « La dialectique de Cicéron dans les livres II et IV du *De finibus* », *REL* 62, 1985, 111-127.
  - Lévy C., « La monstruosité politique chez Cicéron », *REL* 76, 1999, 139-157.
  - Lévy C., *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Le Livre de poche, 1997.
  - Lévy C., « Les *Tusculanes* et le dialogue cicéronien : exemple ou exception ? », *VL* 166, juin 2002.
  - Lévy C., « Rhétorique et philosophie : la monstruosité chez Cicéron », *REL* 76, 1998, 139-157.
  - Lintott A. W., « Cicero and Milo », *JRS* 64, 1974, 62-78.
  - Liou-Gille B., « Divinisation des morts dans la Rome ancienne », *Revue belge de philologie* 71, 1, 1993, 107-115.
  - Liou-Gille B., « La *perduellio* : les procès d'Horace et de Rabirius », *Latomus* 53, 1, 1994, 3-38.
  - Loutsch C., *L'exorde dans les discours de Cicéron*, Bruxelles, Latomus, 1994 (Collection Latomus 224).
  - Lucas J., « La relation de Cicéron à son public », *Ciceroniana : Hommages à Kazimierz Kumaniecki*, éd. A. Michel et R. Verdière, Leiden, Brill, 1975 (Roma aeterna, 9), 150-159.
  - MacDermott W. C., « The sisters of P. Clodius », *Phoenix* 24, 1970, 39-47.
  - Mantovani D., « Aspetti documentali del processo criminale nella repubblica. Le *tabulae publicae* », *MEFRA* 112, 2, 2000, 651-691.
  - Marache R., « Cicéron en face de César au début de la guerre civile », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 291-295.
  - Marcel J.-C. et Mucchielli L., « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*,



- 
- dir. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies vol. 13 No 2), 63-88.
- Marchal L., « L'histoire pour Cicéron », *LEC* 55, 1, 1987, 41-64.
  - Marchal L., « L'histoire pour Cicéron (II) », *LEC* 56, 3, 1988, 241-264.
  - Marrou H.-I., « Défense de Cicéron », *RH* 177, 1936, 51-73.
  - Marrou H.-I., *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. 1, *Le monde grec*. 2, *Le Monde romain*, Paris, Seuil, rééd. 1988 (Points Histoire 57)
  - Martin P.-M., « A propos des débuts de la carrière politique de Cicéron », *Latomus* 42, 1, 1983, 116-125.
  - Martin P.-M., « Cicéron *Princeps* », *Latomus* 39, 4, 1980, 850-878.
  - Martin P.-M., « Le *mos maiorum* et l'idéologie *popularis* », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouche, Montpellier, 2003, t. 1, 155-168.
  - Mendel M., « Marc-Antoine déchu de sa *nobilitas* dans les *Philippiques* (I-IV) », *VL* 153, mars 1999, 27-40.
  - Michel A., « A propos de l'art du dialogue dans le *De republica* : l'idéal et la réalité chez Cicéron », *REL* 43, 1966, 237-261.
  - Michel A., Nicolet C., *Cicéron*, Paris, Seuil, 1967 (Ecrivains de toujours 52).
  - Michel A., « Cicéron et l'humanisme : l'idéal, la tolérance et la culture », *Validità perenne dell'Umanesimo*, dir. G. Tarugi, Firenze, 1986, 209-225.
  - Michel A., « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », *La langue latine, langue de la philosophie*, Rome, Paris, De Boccard, 1992 (Collection de l'Ecole française de Rome 161), 77-89.
  - Michel A., « Cicéron et le pouvoir politique en 43 (éloquence et principat) », *Congrès de Lyon*, 8-13 septembre 1958, Paris, Belles lettres, 1960, 304-305.
  - Michel A., « Cicéron et les grands courants de la philosophie antique : Problèmes généraux (1960-1970) », *Lustrum* 16, 1971-1972, 81-104.
  - Michel A., « Cicéron et les problèmes de la culture », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 20, 1972, 67-76.
  - Michel A., « Cicéron, philosophe romain », *Cicéron et Philodème : la polémique en philosophie*, éd. par C. Auvray-Assayas et D. Delattre, Paris, Ed. rue d'Ulm, 2001 (Etudes de littérature ancienne 12), 51-60.
  - Michel A., « Eloquence et rhétorique à Rome à l'époque classique », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson, 29 août-2 sep. 1983, t. 1, 63-108.
  - Michel A., *Histoire des doctrines politiques à Rome*, Paris, PUF, 1971 (Que sais-je ?).
  - Michel A., « Humanisme et anthropologie chez Cicéron », *REL* 62, 1985, 128-142.
  - Michel A., « L'épicurisme et la dialectique de Cicéron », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968* (Paris, 1969), 393-411.
  - Michel A., « L'homme se réduit-il à son âme ? Cicéron juge et témoin de la tradition platonicienne », *Diotima* 7-9, 1979-1981, 137-141.
  - Michel A., « La notion de *consensus* chez Cicéron », *Sodalitas : scritti in onore di Antonio Guarino*, éd. V. Giuffrè, Napoli, 1984-1985 (Biblioteca di Labeo 8), 1,

203-217.

- Michel A., « La pédagogie de Cicéron dans le *De oratore* : comment unir l'idéal et le réel », *REL* 64, 1986, 72-91.
- Michel A., « La philosophie de Cicéron avant 54 », *Revue des études anciennes* 67, 1965, 324-341.
- Michel A., « La philosophie en Grèce et à Rome de -130 à 250 », *Histoire de la philosophie* 1, Orient, Antiquité, Moyen âge, publ. sous la dir. de B. Parain, Paris, Gallimard, 1979 (Encyclopédie de la Pléiade 26), 773-885 (« La philosophie en Grèce et à Rome... »).
- Michel A., « La théorie de la rhétorique chez Cicéron : éloquence et philosophie », *Eloquence et rhétorique chez Cicéron : sept exposés suivis de discussions*, éd. W. Ludwig, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1982 (Entretiens sur l'antiquité classique 28), 109-147.
- Michel A., *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron : recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris, PUF, 1960 (*Les rapports de la rhétorique et de la philosophie...*).
- Michel A., « Lieux communs et sincérité chez Cicéron (*Pro Milone*, *Pro Marcello*, *Pro Ligario*) », *VL* 72, 1978, 11-22.
- Michel A., « Quelques aspects de la conception philosophique du temps à Rome : l'expérience vécue », *REL* 57, 1979, 323-339.
- Michel A., « Rhétorique et philosophie dans les traités de Cicéron », *ANRW* I, 3, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1973, 139-208.
- Michel A., « Rhétorique et philosophie dans les *Tusculanes* », *REL* 39, 1960, 158-171.
- Mineo B., « Philosophie de l'histoire chez Salluste et Tite-Live », *Présence de Salluste*, éd. R. Poignault, 1997 Tours, 1997 (*Caesarodunum* 30 bis), 45-62.
- Moatti C., *La raison de Rome : naissance de l'esprit critique à la fin de la République (Ile-Ier siècle avant Jésus-Christ)*, Paris, Seuil, 1997 (*La raison de Rome...*).
- Moatti C., « Mélanges experts et pouvoir dans l'Antiquité (V) : experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *RH* 626, avril 2003, 303-326.
- Moatti C., « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *MEFRA* 100, 1988, 385-430. (« Tradition et raison chez Cicéron... »).
- Moraux P., « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana* N. S. II, 1975, 81-96.
- Moreau P., « La *lex Clodia* sur le bannissement de Cicéron », *Athenaeum* 65, 1957, 473-474.
- Moreau P., « La mémoire fragile : falsification et destruction des documents publics au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. », *La mémoire perdue : à la recherche des archives oubliées, publiques et privées, de la Rome antique*, dir. S. Demougin Paris, Publications de la Sorbonne, 1994 (*Histoire ancienne et médiévale* 30), 121-147 (*La mémoire perdue...*).
- Moreau P., « Quelques aspects documentaires de l'organisation du procès pénal républicain », *MEFRA* 112, 2, 2000, 693-721.

- 
- Moussy C., *Gratia et sa famille*, Paris, PUF, 1966.
  - Nachtergaele G., « *Oppono auriculam*. Une illustration de la satire du fâcheux d'Horace », *Grec et latin en 1982 : études et documents*, Mélanges G. Cambier, éd. G. Viré, Bruxelles, 1982, 115-129.
  - Narducci E., *Cicerone e l'eloquenza romana : retorica e progetto culturale*, Roma, Bari, Laterza, 1997 (Quadrante 86).
  - Narducci E., « Gli arcani dell'oratore », *Atene e Roma* 29, 1984, 129-142.
  - Nicolet C., « *Amicissimi Catilinae* : à propos du *Commentariolum petitionis* », *REL* 50, 1972, 163-186.
  - Nicolet C., « *Consul togatus*, Remarques sur le vocabulaire politique de Cicéron et de Tite-Live », *REL* 38, 1960, 236-263.
  - Nicolet C., « L'empire romain : espace, temps et politique », *Ktèma* 8, 1983.
  - Nicolet C., *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, 1976, 2<sup>e</sup> éd. rev. et corr. 1988 (Tel 140) (*Le métier de citoyen...*).
  - Nicolet C., « Le temple des nymphes et les distributions frumentaires à Rome à l'époque républicaine d'après des découvertes récentes », *CRAI* 1976, 29-51.
  - Nicolet C., *Les idées politiques à Rome sous la République*, Paris, A. Colin, 1<sup>e</sup> éd. 1964, 2<sup>e</sup> éd. 1970 Paris (Collection U. Série "Idées politiques" 10) (*Les idées politiques...*).
  - Nieddu G. F., « La metafora della memoria come scrittura e l'immagine dell'animo come *deltos* », *Quaderni di storia* 10 n° 19, 1984, 213-219.
  - Nora P., « Entre mémoire et histoire », *Les lieux de mémoire*, éd. P. Nora, Paris, 1997, Gallimard (Quarto), t. 1, 1<sup>e</sup> éd. 1984, 23-43.
  - Novara A., « Cultura : Cicéron et l'origine de la métaphore latine », *BAGB*, 1986, 1, 51-66.
  - Novara A., « La déposition cicéronienne au "procès de l'âme" (d'après *Tusc.* I, 50-75) », *VL* 166, juin 2002, 32-52.
  - Novara A., « La dignité de l'enseignement ou l'enseignement et le dialogue », *Annales latini montium arvernorum* 10, 1983, 35-51.
  - Novara A., *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République : essai sur le sens latin du progrès*, Paris, Belles Lettres, 1983.
  - Novara A., *Poésie virgilienne de la mémoire : questions sur l'histoire dans l'Enéide*, 8, Clermont-Ferrand, 1986.
  - Orban M., « Le *Pro Archia* et le concept cicéronien de la formation intellectuelle », *LEC* 25, 1957, 173-191.
  - Pailler J.-M., Sablayrolles R., « *Damnatio memoriae* : une vraie perpétuité », *Pallas* 40, 1994, 11-55.
  - Perret J., « A propos du second discours de Crassus (*De oratore* I, 45-73) », *REL* 24, 1946, 169-189.
  - Perrochat P., « A l'occasion d'un bimillénaire : la correspondance de Cicéron et de L. Munatius Plancus », *REL* 35, 1958, 172-183.

- 
- Picard G.-C., « L'*aedes libertatis* de Clodius au Palatin », *REL* 43, 1966, 229-237.
  - Piganiol A., « Un ennemi de Cicéron (à propos d'un livre récent) », *RH* 201, 2, 1949, 224-234.
  - Pigeaud J., *La maladie de l'âme : étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles lettres, 1989, 2<sup>e</sup> tirage (Collection d'études anciennes, Série latine 31) (*La maladie de l'âme...*).
  - Poitou J.-P., « Histoire de la mémoire artificielle », *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*, éd. C. Lenay et V. Havelange, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1999 (Technologies, vol. 13 n° 2), 35-61.
  - Pöschl V., « Quelques principes fondamentaux de la politique de Cicéron », *CRAI* 1987, 340-350.
  - Posner E., *Archives in the ancient world*, Cambridge, Mass., 1972.
  - Préaux J., « Le couple de *sapientia* et *eloquentia* », *Colloque sur la rhétorique : Calliope I*, éd. R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1979 (Caesarodunum 14 bis), 171-185.
  - Rambaud M., « César et la rhétorique. A propos de Cicéron (*Brutus*, 261-262) », *Colloque sur la rhétorique : Calliope I*, éd. par R. Chevallier, Paris, 1979, Belles lettres (Caesarodunum 14 bis), 19-39, repris dans *Autour de César*, textes de M. Rambaud réunis par M. Bonjour et J.-C. Fredouille, Lyon, l'Hermès, 1987 (Publications de l'Université Jean Moulin 8) (« César et la rhétorique... »).
  - Rambaud M., « César et l'épicurisme d'après les Commentaires », *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès : Paris, 5-10 avril 1968*, 411-435. Paris, 1969, repris dans *Autour de César*, textes de M. Rambaud réunis par M. Bonjour et J.-C. Fredouille, Lyon, l'Hermès, 1987 (Publications de l'Université Jean Moulin 8) (*Autour de César...*).
  - Rambaud M., *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Belles lettres, 1952 (Collection d'études latines 28) (*Cicéron et l'histoire romaine...*).
  - Rambaud M., « Le *Pro Marcello* et l'insinuation politique », *Présence de Cicéron : hommage au R.P. M. Testard* : actes du colloque des 25, 26 septembre 1982, éd. R. Chevallier, Paris, Belles lettres, 1984 (Caesarodunum XIX bis), 43-56, repris dans *Autour de César*, textes de M. Rambaud réunis par M. Bonjour et J.-C. Fredouille, Lyon, l'Hermès, 1987 (Publications de l'Université Jean Moulin 8) (*Autour de César...*).
  - Rambaud M., « Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule, d'après la correspondance de Cicéron », *Cahiers d'histoire* t. III, 2, 1958, 103-128, repris dans *Autour de César*, textes de M. Rambaud réunis par M. Bonjour et J.-C. Fredouille, Lyon, l'Hermès, 1987 (Publications de l'Université Jean Moulin 8), 541-560 (*Autour de César...*).
  - Ratti S., *Les empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d'Eutrope*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1996.
  - Ricœur P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
  - Ridley, « *Falsi triumphi, plures consulatus* », *Latomus* 42, 2, 1983, 372-382.
  - Rolin G., « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron », *LEC* 47, 4, 1979, 335-346.
  - Rolin G., « La jeunesse perturbée de M. Tullius Cicéron (II) », *LEC* 48, 1, 1980, 43-60.
-

- 
- Rolin G., « La personnalité de Cicéron à l'âge de 26 ans (*Pro Quinctio*), sa pensée sociale et politique », *AC* 48, 1979, 559-582.
  - Roman D., « Débuts oratoires et *causa popularis* à Rome au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : l'exemple de L. Licinius Crassus », *Ktèma* 19, 1994, 97-110.
  - Rouffart-Théâtre C., « Cicéron regards sur soi-même », *LEC* 60, 3, 1992, 197-216.
  - Rousselot P., « Le langage politique selon Cicéron », *BAGB* 1996, 3, 232-269 .
  - Rouveret A., « Les tables iliaques et l'art de la mémoire », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* 1988, 166-176.
  - Rouveret A., « Peinture et art de la mémoire », *Comptes rendus des séances de l'année de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1982, 571-588.
  - Rouveret A., « Les lieux de la mémoire publique », *Opus* VI-VII, 1987-1989, 101-124.
  - Rouveret A., *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne : Ve siècle av. J.-C.-I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.*, Rome-Paris, de Boccard, 1989.
  - Ruch M., « L'histoire romaine dans le *De officiis* », *Caesarodunum* 6, 1971, 111-122.
  - Ruch M., *L'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstitution* Paris, Belles lettres, 1958.
  - Ruch M., « La *disputatio in utramque partem* dans le *Lucullus* et ses fondements philosophiques », *REL* 47, 1969, 310-335.
  - Ruch M., « Le personnage de Pison : un dossier d'accusation ou un portrait moral », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 62-71 (*Etudes cicéroniennes...*).
  - Ruch M., *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron : essai sur la genèse et l'art du dialogue*, Paris, Belles lettres, 1958 (*Le préambule...*).
  - Ruch M., « Le thème de la croissance organique dans la pensée historique des Romains, de Caton à Florus », *ANRW* I, 2, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1973, 827-841.
  - Ruch M., « Les quatre premières *Philippiques* : modèle d'adaptation au public », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 102-108 (*Etudes cicéroniennes...*).
  - Ruch M., « *Pro Murena, Pro Archia, De oratore I* », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 13-42 (*Etudes cicéroniennes...*).
  - Ruch M., « *Pro Sestio, De provinciis consularibus, In Pisonem* », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 43-61 (*Etudes cicéroniennes...*).
  - Ruch M., « Un exemple du syncrétisme philosophique de Cicéron, *Academica posteriora*, § 21 », *REL* 48, 1970, 205-228.
  - Ruch M., « Valeur idéale et rôle utilitaire de la culture », *Etudes cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970, 80-87 (*Etudes cicéroniennes...*).
  - Sabbah G., *La méthode d'Ammien Marcellin*, Paris, Belles lettres, 1978.
  - Saint Denis E. de, « La théorie cicéronienne de la participation aux affaires publiques », *RPh* 1938, 193-215.
  - Sanders G., « Sauver le nom de l'oubli : le témoignage des CLE d'Afrique et *aliunde* »,

- L'Africa romana* VI, 1, 1989, 43-79.
- Santini C., « Il Lucullus e Cicerone dinnanzi ai disagi della memoria », *Paideia* 55, 2000, 265-290.
- Schadewalt W., « *Humanitas Romana* », *ANRW* I, 4, dir. H. Temporini, New York, Berlin, Gruyter, 1973, 43-62.
- Schmitt-Pantel P., « Evergétisme et mémoire du mort. A propos des fondations de banquets publics dans les cités grecques à l'époque hellénistique et romains », *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 177-188 (*La mort, les morts...*).
- Schofield M., « Academic epistemology », *The Cambridge history of hellenistic philosophy*, dir. K. Algra, J. Barnes, J. Mansfeld, M. Schofield, Cambridge, Cambridge university press, 1999, 323-351 (*The Cambridge history...*).
- Seel O., *Cicero : Wort, Staat, Welt*, Stuttgart, Klett, 1953.
- Shackleton Bailey D. R., « *Nobiles and noui reconsidered* », *American journal of philology* 107, 2, 1986, 255-260.
- Shackleton Bailey D. R., « Sex. Clodius-Sex. Cloelius », *CQ* n. s. 10, 1960, 41-43.
- Simelon P., « A propos des émeutes de M. Caelius Rufus et de P. Cornelius Dolabella (48-47 av. J.-C.) », *LEC* 53, 3-4, 1985, 388-406.
- Simondon M., *La Mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du Vè siècle avant J.-C. : psychologie archaïque, mythes et doctrines*, Paris, Belles lettres, 1982.
- Sinkovich K. A., « Cicero historicus », *Rivista di studi classici* 63, 1974, 164-175.
- Small J. P., « Art memory and the writing habits of the literate », *Helios* NS 22 (2), 1995, 159-166.
- Soos I., « Einige Angaben zum Porträt des Themistokles in Ciceros Werken », *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis* 15, 1979, 35-41.
- Steel C. E. W., *Cicero, rhetoric, and empire*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- Strasburger H., *Concordia ordinum, eine Untersuchung zur Politik Ciceros*, Leipzig, 1931.
- Syme R., *La révolution romaine*, trad. R. Stuveras, Paris, Gallimard, 1978 (Tel 32) (*La révolution romaine...*).
- Syme R., *Salluste*, trad. P. Robin, Besançon, 1982.
- Taisne A.-M., « Le devoir de mémoire chez Lucain dans la dernière partie de son épopée (*Ph.* IX, 950-1107 ; X, 1-546) », *VL* 165, mars 2002, 16-27.
- Taisne A.-M., « L'orateur idéal de Cicéron (*De Or.* I, 202) à Quintilien (*I.O.* XII, 1, 25-26) », *Vita latina* 146, juin 1997, 35-43.
- Testard M., « Cicéron, bourreau de soi-même ? », *LEC* 42, 1974, 149-162.
- Testard M., « Observations sur la pensée de Cicéron, orateur et philosophe », *REL* 80, 2002, 95-114.
- Teyssier M.-L., « Le langage des arts et l'expression philosophique chez Cicéron : ombres et lumières », *REL* 57, 1979, 187-203.
- Thomas J.-F., *Gloria et laus : étude sémantique*, Louvain, Paris, Peeters, 2002.

- Thomas J.-F., « *Gloria maiorum, gloria antiqua* : la conscience du passé dans la conception de la gloire à Rome », *l'Ancienneté chez les anciens*, dir. par B. Bakhouché, Montpellier, 2003, t. 1, 133-154 (« *Gloria maiorum...* »).
- Thomas J.-F., « Le champ sémantique de la notoriété et de la gloire en latin : problèmes de synonymie nominale », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire* 74, 1-2, 2000, 231-255.
- Todorov T., *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995 (Collection Arléa, poche 44).
- Tupet A.-M., « La "palinodie" de Cicéron et la consécration de sa maison », *REL* 44, 1967, 238-253.
- Valette-Cagnac E., *La lecture à Rome : rites et pratiques*, Paris, Belin, 1997.
- Vanderbrœck P. J. J., « *Homo nouus* again », *Chiron* 16, 1986, 239-242.
- Van Ooteghem J., « Cicéron se défend », *LEC* 25, 1957, 168-172.
- Van Ooteghem J., *Lucius Licinius Lucullus*, Namur, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur, 1959.
- Vernant J.-P., « Aspects mythiques de la mémoire et du temps », *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, nouvelle éd. La Découverte/Poche, 1996 (col. Sciences humaines et sociales 13), 107-152 (« Aspects mythiques de la mémoire... »).
- Vernant J.-P., *Autour des morts, mémoire et identité* : actes du Ve colloque international sur la sociabilité, Rouen, 19-21 novembre 1998, préface, dir. O. Dumoulin et F. Thelamon, Rouen, 2001, 9-10.
- Vernant J.-P., « De la psychologie historique à une anthropologie de la Grèce ancienne », *Métis* 4, 2, 1989, 305-314.
- Vernant J.-P., *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, introduction, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 5-15 (*La mort, les morts...*).
- Vernant J.-P., « La belle mort et le cadavre outragé », *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli et J.-P. Vernant, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 45-76 (*La mort, les morts...*).
- Veyne P., *Comment on écrit l'histoire*, suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, 1985 (Points Histoire 40).
- Von Albrecht Michael, « Cicéron : théorie et pratique oratoire », *XI<sup>e</sup> congrès de l'association G. Budé*, Pont-à-Mousson, 29 août-2 sep. 1983, t. 2, 100-101.
- Webb R., « Mémoire et imagination : les limites de l'*energeia* dans la rhétorique grecque », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, éd. C. Lévy et L. Pernot, Paris, Montréal, L'Harmattan, 1997, 229-248.
- Wehrli F., « Studien zu Cicero *De oratore* », *Museum Helveticum* 35, 2, 1978, 74-99.
- Weinrich H., *Léthé : art et critique de l'oubli* ; trad. D. Meur, Paris, Fayard, 1999.
- Wisniewski B., « Le problème de la loi naturelle dans le *De legibus* de Cicéron », *LEC* 60, 2, 1992, 129-138.
- Wisse J., « The intellectual background of the rhetorical works », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 331-374.

- Wisse J., « *De oratore* : the orator, rhetoric and philosophy », *Brill's companion to Cicero*, éd. J. M. May, Leiden-Boston-Köln, 2002, Brill, 375-400.
- Yates F. A., *L'art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1997 (Bibliothèque des histoires), 1ère éd. 1966, trad. 1975 (*L'art de la mémoire...*).
- Zaboulis H., « La jeune génération dans la philosophie et la politique de Cicéron », *Ciceroniana N. S.* 8, 1994, 103-117.
- Zehnacker H., « La terre et l'argent (Cicéron, *Pro Flacco*, 42-50) », *REL* 57, 1979, 165-186.
- Zehnacker H., « *Officium consolantis* : le devoir de consolation dans la correspondance de Cicéron de la bataille de Pharsale à la mort de Tullia », *REL* 63, 1985, 69-86.
- Zimmermann L., « Das "grosse Jahr" bei Cicero », *Museum helveticum* 30, 3, 1973, 179-183.



## RESUME

Cicéron recense les usages de la *memoria* dans le travail de l'orateur. Héritier d'une science qui la considère comme l'une des cinq parties de la rhétorique, il lui accorde cependant plus d'importance que ses prédécesseurs et dépasse ce cadre strictement technique. En effet, la *memoria* a sa part dans l'anthropologie cicéronienne : individuelle, elle est, ontologiquement, une marque de l'immortalité de l'âme et participe à la définition de l'*humanitas*. Imprégné de cette idée, Cicéron se bat contre les écoles philosophiques — l'épicurisme et le stoïcisme — qui minimisent la portée éthique de cette faculté.

Du reste, l'examen des discours révèle que la *memoria*, à la base de la conception cicéronienne de l'histoire, prend place également dans la doctrine politique de l'auteur : collective, elle l'aide à définir les camps en présence, assure une cohésion au sein du groupe qu'il entend constituer pour soutenir son action par le *consensus* tout au long de sa carrière et contribue surtout à la réussite de la *concordia*. Par ce mécanisme identitaire, il exclut de cette communauté les *immemores* et rénove la tradition républicaine.

Cicéron se livre ainsi dans l'ensemble de son œuvre à une *renouatio memoriae* qui vise à rendre toute son envergure à la mémoire, trop souvent cantonnée dans un rôle subalterne, réduite tantôt à une pure capacité technique par les rhéteurs, tantôt à un simple réceptacle de perceptions par les philosophies sensualistes. Il en ferait alors le support de la restauration du *mos* et du réveil des consciences qui pourraient sauver la République.



## SUMMARY

Cicero counts the uses of *memoria* in the work of orator. Heir to a science which regards it as one of the five parts of rhetoric, he gives however more importance to it than his predecessors and goes beyond this strictly technical conception. Indeed, *memoria* has its share in ciceronian anthropology : when individual, it is, ontologically, a mark of the immortality of soul and takes part in the definition of *humanitas*. Impressed by this idea, Cicero fights against philosophical schools — epicureanism and stoicism — which play down the ethical effects of this faculty.

Besides, the examination of speeches reveals that *memoria*, at the root of ciceronian historical conceptions, can also be found in the political doctrine of the author : when collective, it helps him to define the involved parties, ensures a cohesion within the group which he wants to constitute to support his action by the *consensus* throughout his career and contributes especially to the success of the *concordia*. By this process, he expels *immemores* from this community and renovates the republican tradition.